Molière : Oeuvres complètes

Molière

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Molière

Œuvres Complètes

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française

Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet :

www. arvensa. com

©Tous droits réservés Arvensa® Éditions

ISBN EPUB: 9782368410073
ISBN PDF: 9782368410325

NOTES DE L'ÉDITEUR

L’objectif des Éditions Arvensa est de vous fournir la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.
Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Pour être informé des dernières mises à jour de cette édition et en bénéficier gratuitement et rapidement, nous vous invitons à vous inscrire sur notre site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

ARVENSA ÉDITIONS

LISTE DES TITRES

ARVENSA ÉDITIONS
NOTE DE L'ÉDITEUR
AVERTISSEMENT
INTRODUCTION

COMÉDIES ET BALLETS

LE MÉDECIN VOLANT
LES FÂCHEUX
L'ÉTOURDI OU LES CONTRETEMPS
LE DÉPIT AMOUREUX
LES PRÉCIEUSES RIDICULES
DON GARCIE DE NAVARRE OU LE PRINCE JALOUX
LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ
SGANARELLE OU LE COCU IMAGINAIRE
L'ÉCOLE DES MARIS
L'ÉCOLE DES FEMMES
LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES
DON JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE
L'IMPROMPTU DE VERSAILLES
LA PRINCESSE D'ÉLIDE OU LES PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE
LE MARIAGE FORCÉ
LE MARIAGE FORCÉ– BALLET DU ROI
L'AMOUR MÉDECIN
LE MÉDECIN MALGRÉ LUI
LE MISANTHROPE
MÉLICERTE
LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR
LE SICILIEN OU L'AMOUR PEINTRE
PASTORALE COMIQUE
AMPHITRYON
GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU

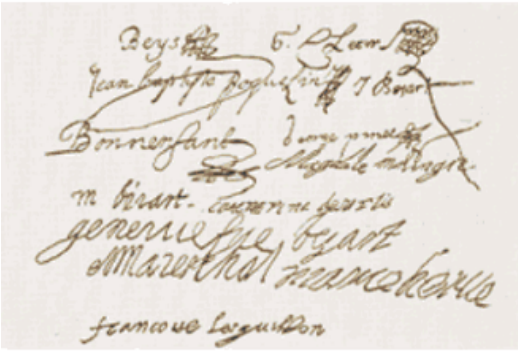
L'AVARE
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC
LE BOURGEOIS GENTILHOMME
LES AMANTS MAGNIFIQUES
LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS
LES FOURBERIES DE SCAPIN
PSYCHÉ
LES FEMMES SAVANTES
LE MALADE IMAGINAIRE

POÉSIES

REMERCIEMENT AU ROI
STANCES
VERS
BOUTS RIMÉS
AU ROI
SONNET
LA GLOIRE DU DOME DU VAL-DE-GRÂCE

ANNEXES

BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE
MOLIÈRE : L’HOMME ET LE COMÉDIEN
LES DERNIÈRES ANNÉES DE MOLIÈRE
CITATIONS DE MOLIÈRE



[1]

AVERTISSEMENT

Les notes de bas de pages, analytiques et critiques, qui enrichissent les pièces de théâtre qui vont suivre sont extraites des *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière, Nouvelle Édition, de M. Philarète Chasle, professeur au Collège de France. Édition Calmann Lévy frères, 1888*.

INTRODUCTION

de Philarète Chasles dans *Oeuvres complètes de Molière*. Tome premier (1888)

Molière par Mignard[2]

« Quel est le plus grand des écrivains de mon règne ? demandait Louis XIV à Boileau. — Sire, c'est Molière. »

Non seulement Despréaux ne se trompait pas, mais de tous les écrivains que la France a produits, sans excepter Voltaire lui-même, imprégné de l'esprit anglais par son séjour à Londres, c'est incontestablement Molière ou Poquelin qui reproduit avec l'exactitude la plus vive et la plus complète le fond du génie français.

En raison de cette identité de son génie avec le nôtre, il exerça sur l'époque subséquente, sur le dix-huitième siècle, sur l'époque même où nous écrivons, la plus active, la plus redoutable influence. Tout ce qu'il a voulu détruire est en ruine. Les types qu'il a créés ne peuvent mourir. Le sens de la vie pratique, qu'il a recommandé d'après Gassendi, a fini par l'emporter sur les idées qui imposaient à la société française. Il n'y a pas de superstition qu'il n'ait attaqué, pas de crédulité qu'il n'ait saisie corps à corps pour la terrasser, pas de

formule qu'il ne se soit efforcé de détruire. A-t-il, comme l'exprime si bien Swift, *déchiré l'étoffe avec la doublure ?* l'histoire le dira. Ce qui est certain, c'est que l'élève de Lucrèce, le protégé de Louis XIV, poursuivait un but déterminé vers lequel il a marché d'un pas ferme, obstiné, tantôt foulant aux pieds les obstacles, tantôt les tournant avec adresse. Le sujet de *Tartuffe* est dans Lucrèce ; à Lucrèce appartient ce vers, véritable devise de Molière :

Et religionis… nodos sotvere curo.[3]

La puissance de Molière sur les esprits a été telle, qu'une légende inexacte, calomnieuse de son vivant, romanesque après sa mort, s'est formée autour de cette gloire populaire. Il est un mythe comme Jules César et Apollon.

Dates, événements, réalités, souvenirs, sont venus se confondre dans un inextricable chaos où la figure de Molière a disparu. Tous les vices jusqu'à l'ivrognerie, jusqu'à l'inceste et au vol, lui furent imputés de son vivant. Les vertus les plus éthérées lui furent attribuées par les prêtres de son culte. Homme d'action, sans cesse en face du public, du roi ou de sa troupe, occupé de son gouvernement et de la création de ses oeuvres, il n'a laissé aucune trace de sa propre vie, aucun document biographique, à peine une lettre. Les pamphlets pour et contre lui composaient déjà une bibliothèque, lorsqu'un écouteur aux portes, nommé Grimarest, collecteur d'anas, aimant l'exagération des récits et incapable de critique, prétendit, trente-deux ans après la mort du comédien populaire, raconter et expliquer sa vie. Vers la même époque, une comédienne, à ce que l'on croit du moins, forcée de se réfugier en Hollande, jetait dans un libelle les souvenirs de coulisse qu'elle avait pu recueillir sur l'intérieur du ménage de Molière et de sa femme. Enfin quelques détails authentiques, semés dans l'édition de ses oeuvres publiée par Lagrange en 1682, complètent l'ensemble des documents comtemporains qui ont servi de base à cette légende de Molière, excellente à consulter, mais qu'il est bon de soumettre à l'examen le plus scrupuleux.

Essayons d'en extraire le petit nombre de faits dont la biographie de Molière doit se composer désormais et qui, grâce au zèle et à la curiosité infatigable d'une armée de scoliastes et de critiques, ne peuvent plus être contestés

Les ancêtres de Molière étaient Écossais. Ses auteurs remontaient à des *Pawklyn* d'Écosse, soldats ou archers de Charles VIII, et dont les descendants étaient devenus bourgeois de Paris, puis tapissiers du roi de père en fils. Ce nom, *Pawklyn*, qui se retrouve intégralement dans une pièce authentique citée par M. Taschereau, répugnant à l'orthographe française et latine, se transforma tour à tour et par une métamorphose naturelle en Pauquelin, Poclain, Poclin,

Pocguelin, Poguelin, Pocquelin et Poquelin. C'est sous cette dernière forme que nous apparaissent le père et le grand-père de Molière. Ajoutons, sans vouloir attacher aucune superstition philologique à ce fait singulier, que des racines teutoniques du mot *Pawklyn* ou Poquelin, l'une, *lyn*, ou *lein*, indique la grâce ou l'élégance au moyen du diminutif : l'autre, *Pawky*, la sagacité populaire et la pénétration ingénieuse. Dans ce sens, Allan Ramsay et Robert Burns l'emploient souvent.

Au coin de la rue des Vieilles-Étuves et de la rue Saint-Honoré, près le cimetière des Saints-Innocents, non loin des piliers des Halles on voyait, au commencement du dix-huitième siècle, une maison à pignons antiques, habitée de père en fils par de riches tapissiers du roi et remarquable par son enseigne, par les sculptures qui l'ornaient autant que par son achalandage. Une troupe de singes grimpante un pommier et se jetant des pommes avait été taillée dans la pierre ; de là les mots brodés sur une espèce de tente ou de pavillon suspendu au-dessus de la boutique, mots dont l'orthographe inexacte ne choquait alors personne :

AV PAVILLON DES SINGES

C'était la demeure des Poquelin, qui tenaient rang honorable dans la bourgeoisie ; car la charge de tapissier du roi était déjà dans la famille, et l'enfant Poquelin, né et baptisé le 15 janvier 1622, sous les noms de Jean-Baptiste, avait neuf ans lorsque la même charge fut transmise à son père Jean Poquelin, et quinze ans lorsqu'on lui en fit obtenir la survivance.

Jean Baptiste fit ses classes comme externe à Paris au collège de Clermont, chez les jésuites, qui, depuis la fin du seizième siècle, dirigeaient l'éducation française ; admirables humanistes, habiles à aiguiser les facultés de l'esprit, mais qui, s'écartant du sens chrétien de la grâce tel que la sévérité des jansénistes l'enseignait, favorisèrent les belles-lettres et les formules brillantes de l'intelligence, et pétrirent de leurs propres mains Molière, Fontenelle, Voltaire. Ses condisciples, Bernier, Hesnault, Cyrano de Bergerac, Chapelle, le prince de Conti, allèrent, de l'aveu de leurs parents, leur cours d'humanités terminé, écouter les leçons de ce savant et prudent Gassend, surnommé Gassendi, qui transmettait la libre pensée de la Renaissance au monde nouveau du dix-septième siècle. Gassend eût été brûlé ou tout au moins exilé, s'il n'avait pas écrit en latin et prévenu les dangers par l'aménité de son commerce et la réserve de sa conduite. Nul n'avait plus grande horreur de la routine que cet observateur à la fois sagace et hardi, qui complétait la découverte de Harvey, apercevait dans le ciel cinq nouveaux satellites de Jupiter, riait des scolastiques et de leurs raisonnements sur le vide, et poursuivait de son ironie ceux qui

ne voyaient aucun salut hors de la formule aristotélique. Sous la direction de Gassendi, le fils du tapissier se mit à traduire en vers français, comme premier essai de son talent énergique, le beau poème matérialiste du romain Lucrèce. Gassendi lui communiqua sa persévérante haine pour le mensonge et pour la servilité de la pensée toujours séduite par la tradition ou la mode. Les causeries de Gassendi, qui n'ont pas laissé de trace, ont déterminé la voie philosophique suivie par Molière : « L'heureux temps, écrit le malin et doux philosophe à l'un de ses amis (toujours en latin), que celui où, les envieux étant absents, ne craignant pas les espions, nous livrant sans crainte à la recherche du vrai, nous pouvions philosopher à notre gré et rire à notre aise de la *comédie* que joue le monde entier ! » Pour ce chef d'école si modéré et si habile, rire et philosopher, c'était même chose. Molière prit au sérieux les enseignements de Gassendi ; son théâtre n'en est que le développement.

Le tréteau de Tabarin[4]

Sa famille avait fondé sur lui de grandes espérances ; il alla étudier le droit à Orléans, et il paraît prouvé qu'il se fit recevoir avocat. En 1645, date précise (comme le dit très bien M. Louandre), le brillant élève du collège de Clermont se détacha tout à coup de sa famille ; pourquoi ? aucun fait et aucun renseignement positif ne l'attestent. Le goût de la comédie et des représentations scéniques, émané de l'Italie, s'était emparé des esprits. La folie des théâtres succédait à. la manie des Académies. Le *noble métier* d'acteur et d'auteur, — et les deux professions se confondaient. — attirait les jeunes âmes, enivrées du succès du *Cid*, joué en 1632. « À présent, dit Corneille dans *l'Illusion* :

… Le théâtre
Est dans un lieu si haut, que chacun l'idolâtre. »

Pas de jeune gentilhomme qui ne fût fier de jouer la comédie et de

bien « pousser une passion. « Le roi, en 1641, venait de déclarer par ordonnance que *l'état de comédien ne peut être désormais imputé à blâme et préjudiciable à la réputation des comédiens dans le commerce public*. De nombreuses colonies dramatiques se répandaient à travers la France et l'Europe. Ravis de divertir les autres pour s'amuser eux-mêmes, fils de familles, jeunes artistes, poètes en herbe, accompagnés de leurs belles, allaient chercher fortune. Le même phénomène s'était manifesté en Espagne du temps de Lope, en Angleterre à l'époque de Shakespeare, surtout en Italie à la fondation des académies, qui créèrent chacune leur théâtre ; autant de troupes de théâtre que d'académies, autant d'académies que de hameaux. Les *Mémoires* de Tristan, ceux de Cosnac, surtout le *Roman comique* de Scarron et le *Viage entrenide* (Voyage amusant) de Rojas décrivent plaisamment cette vie nomade, celle de Molière comme de Salvator Rosa, qui peignait pour son théâtre ses propres décorations, récitait des odes et des satires habillé en Scaramouche et soutenait en Italie la dernière gloire de la « Comédie de l'art. »

Emporté par le mouvement général, Molière ne fut pas plus bohémien que son époque ; mais il fut bohémien de génie ; réunissant un petit nombre d'enfants de famille qu'il qualifia d'*Illustre théâtre*, il planta ses tréteaux d'abord à la porte de Nesle, où se trouva maintenant un des pavillons du palais de l'Institut, puis au port Saint-Paul, c'est-à-dire en plein vent, en face de l'Hôtel de Ville, enfin au Jeu de Paume de la Croix-Blanche, au carrefour de Buci, dans un lieu couvert.

Le Palais de l'Institut.

Le jeu de Paume de la Croix Blanche[5]

Pourquoi donner ce titre d'*illustre* au petit groupe nomade dont il était directeur ? Et quel est le sens de ce baptême nouveau (Molière) qu'il imposa à son génie et qu'il a rendu glorieux ? C'était le théâtre éclatant par excellence qu'il voulait créer (*illustris*). Un écrivain étranger, non sans quelque apparence de raison, veut trouver dans *moliri* (faire effort, tendre vers un but) l'origine du mot Molière qu'il prit en quittant celui de Poquelin et qui avait déjà appartenu à deux romanciers obscurs. Une ambition soutenue caractérise en effet Molière ; rien de flottant, rien de livré au hasard ; il sait où il va ; pas de moyen qu'il n'emploie, pas de labeur qui l'effraye ; profondément déterminé et résolu, jamais il ne s'écarte de sa route. Gaieté, érudition, passion, tout est sacrifié à l'oeuvre unique ; jamais âme plus ardente et plus passionnée ne fut servie par un plus infatigable esprit.

Entre 1645 et 1660, les soins de Molière sont consacrés à la création de sa troupe, dont il fit quelque chose de tellement accompli, que « jamais, dit Segrais, on n'avait rien vu de tel et on ne le verra jamais. Il en était l'âme ; elle était formée de sa main ; il n'y en a jamais eu, il ne pourra jamais y en avoir de pareille[6]. » Costumes, personnages, diction, Molière soignait tout, surveillait tout, gouvernait sa petite république avec une extrême vigilance, communiquait à chacun son activité et son énergie, et marchait à travers la France d'un pas libre et déjà triomphant. On croit que Scarron, dans le charmant personnage du comédien « le Destin, » n'a fait que reproduire l'image affaiblie du généreux Molière, favori du peuple et des siens. Sa trace se perd dans cette Odyssée lointaine et vagabonde, école de la vie dont il a tiré si grand profit ! En 1648, il apparaît à Nantes, puis à Bordeaux, où, dit-on, une médiocre tragédie de sa composition, *la Thèbaïde*, fut jouée sans succès ; à Lyon, en 1653, où sa première

oeuvre sérieuse, *l'Étourdi*, fut représentée et bien accueillie ; puis à Avignon, à Pézénas, à Narbonne ; enfin, en 1654, pendant la tenue des États présidés par le prince de Conti, à Montpellier, selon les uns ; à Béziers, selon les autres. Son ancien condisciple, le prince de Conti, personnage libre dans ses moeurs et violent dans son austérité, l'ayant invité à se rendre auprès de lui pour jouer devant les États *le Dépit amoureux*, qui eut beaucoup de succès, lui offrit, dit-on, de l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire. Tout était intrigue et débauche autour de ce bizarre protecteur de Molière, qui n'accepta pas sa proposition et continua de courir la province. Il ne quitta le Languedoc qu'en 1657, passa le carnaval de 1638 à Grenoble, vint s'établir à Rouen, et, pendant son séjour dans cette ville, obtint, par l'entremise soit du prince de Conti, soit du duc d'Orléans, la permission de venir jouer devant la cour.

Il avait trente-six ans, un rare talent de comédien, une habileté consommée à distribuer les emplois, à pénétrer le caractère de ses acteurs, à user même de leurs défauts, à incarner leurs caractères dans ses rôles, à gouverner leurs passions et à profiter de leurs rivalités et de leurs travers ; d'ailleurs créé, pour ainsi dire, pour être le modèle et le type de l'artiste méridional, « le teint brun, les sourcils noirs et forts, dit mademoiselle Poisson, qui l'a connu, les lèvres épaisses, la bouche grande et le nez gros ; marchant gravement, l'air sérieux ; ni trop gras ni trop maigre, la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle. » Il ne connaissait ni la ville ni la cour, mais seulement la province et le monde, beaucoup les anciens et les Italiens ; l'étude, l'art, l'observation, l'amour, avaient absorbé treize années de son errante jeunesse. Comme Shakespeare, il avait connu les faiblesses et les ivresses de la passion. De là ces arabesques et ces enjolivements de sa légende, surchargée d'amours légères ou sérieuses qui se croisent et se mêlent comme dans un dédale, et qui sembleraient à peine avoir dû lui laisser le temps de créer une de ses oeuvres.

Qu'il ait été forcé à Pézénas de sauter dans la rue par une fenêtre pour échapper à un mari mécontent, cela n'est pas prouvé. Mais on ne peut douter de l'étrange et dramatique situation qu'il occupait dans sa troupe nomade entre Madeleine Béjart, mademoiselle Debrie et mademoiselle Duparc ; trois déesses qui le gênaient, disait son ami Chapelle, autant que Junon, Pallas et Vénus embarrassaient Jupiter au siège d'Ilion. Madeleine, impérieuse créature, fille d'un procureur au Châtelet, mariée à un sieur de Modène et devenue veuve, avait deux ans de plus que Molière ; c'était elle sans doute qui l'avait entraîné dans la vie nomade. Elle ne cessa pas, malgré les inconstances du poète, d'exercer sur lui une influence redoutable.

Soit que le caractère peu indulgent de Madeleine eût porté Molière

à chercher des distractions ailleurs ou que l'âge eût altéré la beauté de l'ancienne soubrette, Molière avait arrêté ses regards sur mademoiselle Duparc, habile danseuse, d'une beauté majestueuse et classique et qui repoussa ses hommages. Mademoiselle Debrie (tel était le nom de théâtre de Catherine Leclerc, femme d'Elme Wilquin), douée d'un grand talent pour la scène et d'une beauté accomplie, se montra plus indulgente ; l'amour, chez elle, était moins une affection violente qu'une indulgente et charitable sympathie ; étrange caractère, moins rare que l'on ne pense. Auprès de mademoiselle Debrie, Molière venait se consoler de ses échecs et pleurer ses faiblesses. Une enfant destinée à punir Molière de ses légèretés ou de la fougue de ses passions s'élevait à côté de ces trois femmes ; c'était la jeune soeur de Madeleine, que Molière lui-même avait instruite et presque vue naître et qui va tenir une place importante dans la vie du poète.

Cette troupe, qui passait pour la meilleure de France, arrive à Paris en 1658, conduite par son directeur Molière. Elle joue *Nicomède*, le 24 octobre de la même année, au vieux Louvre, dans la salle des Gardes, devant le roi. Il y remplissait le premier rôle, et comme, de l'aveu de tous les contemporains, ce grand homme était un acteur tragique détestable, il est probable que la conscience du peu de succès qu'il avait obtenu lui fit adresser au roi la prière de représenter devant lui « un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalait les provinces. » Le roi le tint pour agréable ; satisfait du Docteur amoureux, il permit à la troupe de prendre le titre de Troupe de Monsieur et de jouer sur le théâtre du Petit-Bourbon, alternativement avec les comédiens italiens.

La salle de théâtre du Palais du Cardinal de Richelieu[7]

Ici s'arrête le long apprentissage de Molière et commence pour lui une vie nouvelle composée de trois sillons qui s'entrecroisent : — sa

vie passionnée et intérieure, la plus douloureuse qui se puisse imaginer ; — sa vie d'études et de travaux, série de triomphes entremêlée de rares échecs et soutenue par la constante sympathie et l'inébranlable protection du roi ; — sa vie sociale et politique, lutte ardente et habile contre les difficultés de sa direction ou plutôt de son gouvernement, surtout contre les crédulités et les sottises humaines, qu'il aborda et terrassa sans pitié, sans ménagements, non sans adresse ; ne craignant pas de frayer sa voie et de conquérir son succès même à travers les plus légitimes appuis et les plus fortes bases de la société humaine.

Chacune de ses oeuvres est un combat ; c'est sur le champ de bataille, en relisant successivement les drames de Molière, en les le plaçant au milieu des faits et des passions qui les ont produits ou vus naître, que l'on peut apprécier la stratégie du maître, la portée de ses attaques et la valeur de sa conquête. Au travers des pièces de théâtre qui vont suivre, on verra s'établir par degrés et se développer, depuis l'arrivée de Molière à Paris jusqu'à sa mort, ce que M. Bazin appelle si bien l'association tacite du monarque et du poète. *Les Précieuses ridicules* frappent l'hôtel de Rambouillet ; *les Fâcheux*, *l'École des Femmes*, *le Mariage forcé*, continuent à démanteler, si l'on peut le dire, les forteresses de la vieille tradition et à ployer les esprits à cette convenance, à cette décence élégante qui devaient être les caractères de la société nouvelle. Bientôt la troupe de Molière obtient de passer au théâtre du Palais-Royal. À la fin de 1661, du vivant de son père, il prend le titre de valet de chambre du roi, « sans y ajouter celui de tapissier. » Après *l'École des Femmes* il reçoit une pension de mille livres ; en août 1665, sa troupe est nommée TROUPE DU ROI et attachée au service du monarque, avec une subvention de sept mille livres. Enfin Molière devient l'âme de toutes les fêtes données à Versailles, et sa faveur ne peut être un moment ébranlée, ni par les médecins qui soignent le roi, ni par les scolastiques encore estimés, ni par les courtisans du petit lever, ni par les ministres.

La source de ses maux était en lui-même. À ces trois déesses, au milieu desquelles, comme dit encore Chapelle, « il cheminait si péniblement, » il avait trouvé bon de joindre un fléau plus terrible pour un homme sérieux et passionné, — une jeune épouse coquette et adorée. « Son âme ; il le dit lui-même, était née avec les dernières dispositions à la tendresse. » Cette jeune fille de dix-sept ans, élevée sur ses genoux, coquette indomptable, admirable cantatrice, « un peu maigre, » disent les contemporains, mais remplie de grâces et de talents qui furent le désespoir et l'unique amour de Molière jusqu'à la fin de sa vie, — Armande-Gresinde Béjart, soeur cadette de Madeleine, devint sa femme le 26 février 1662.

Armande Béjart[8]

Ses ennemis s'écrièrent qu'il épousait sa fille. Il y avait, en effet, vingt-trois ans de différence entre Molière et sa femme. Le roi, pour désarmer la calomnie, tint sur les fonts de baptême le premier enfant de Molière, Louis, né le 28 lévrier 1664. Bientôt le drame que le grand poète avait préparé de ses propres mains suivit son cours nécessaire. La femme du comédien, en butte aux galanteries et aux assiduités de tout ce que la cour avait de brillant, passa pour s'être laissée séduire par celui que ne dédaignaient pas les princesses, le hardi et brillant Lauzun. Jaloux à la fois comme don Garcie et Sganarelle, Molière exigea de sa femme des explications et reçut d'elle l'aveu très équivoque d'une inclination « pure, disait-elle, pour M. de Guiche, » le plus jeune et le plus beau des seigneurs. S'il faut ajouter foi à la chronique, d'ailleurs peu digne de crédit quant à ces annales secrètes du boudoir, on peut joindre le nom de l'abbé de Richelieu à celui des deux héros, l'un le don Juan, l'autre le Lovelace de leur époque. Lié avec Chapelle, qui recevait ses tristes confidences, devenu l'ami du peintre Mignard, du physicien Rohault, de Jean de La Fontaine, de Boileau Despréaux, Molière retrouvait auprès de mademoiselle Debrie, toujours patiente et sympathique, les consolations de cette amitié mêlée de tendresse qui donnent à ce personnage un caractère touchant et singulier. Les liens du mariage étaient rompus ; il ne voyait sa femme qu'au théâtre et allait à Auteuil, dans une solitude champêtre et opulente, pleurer en liberté sa faiblesse et sa douleur, dont les grâces charitables de mademoiselle Debrie ne pouvaient tarir la source.

Le comte de Guiche[9] et Armande Béjart [10]

Molière et Catherine de Brie[11]

Au milieu de ces angoisses et parmi les tracas de son métier, s'acquittant avec la plus active exactitude des tâches pénibles et des improvisations nombreuses que le roi lui commandait, il créa *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

Il avait reconnu combien est impuissante la prétention de demander à la vie une perfection qu'elle ; refuse aux plus austères et aux plus indulgents : c'est là le *Misanthrope*. Il avait compris combien est facile la séduction de l'apparence et du simulacre, et dangereuse l'habileté qui se pare des dehors d'une perfection souveraine : voilà *Tartuffe*. Faire jouer la première de ces pièces n'était pas difficile ; Molière, qui s'était donné le plaisir de faire entrer à la fois dans son drame Lauzun, M. de Guiche et sa femme, se rendit maître, par cette création, plus estimée à son apparition que populaire, du premier rang

parmi les rois de la scène élégante et du drame de salon. Cinq années de diplomatie persévérante furent nécessaires pour que *Tartuffe* prît possession du théâtre. Molière essaya trois actes de la pièce devant le roi, qui eut peur des interprétations que lon pourrait donner à son consentement. Il lut le manuscrit devant le légat, trop habile pour ne pas faire mine de l'approuver.

Le château du Raincy [12]

Dans des conférences particulières avec le roi, audiences intimes dont personne ne nous a révélé les détails, Molière obtint enfin l'autorisation verbale de jouer *Tartuffe* à Villers-Cotterêts !s, chez Monsieur, puis chez le prince de Condé, au Raincy. Il préparait les voies ; il travaillait, si l'on peut le dire, avec la cape, pour atteindre un résultat éloigné mais certain. En 1667, se prévalant de la parole royale et profitant de l'absence du monarque, qui était en Flandre, il changea le titre de son oeuvre de *Tartuffe*, fit *l'Imposteur*, adoucit quelques passages du dialogue et lui ouvrit hardiment le théâtre. Suspendu par ordre du premier président du parlement, excommunié par l'archevêque de Paris, *Tartuffe* alla chercher protection auprès du roi lui-même, en Flandre, où deux camarades de Molière présentèrent à Louis XIV la requête modeste, mais urgente et presque sévère, de leur directeur. « Le roi avait donné sa parole, nul de ses sujets ne pouvait l'empêcher de la tenir. Il s'agissait d'ailleurs d'une lutte suprême entre les tartuffes qui en voulaient aux plaisirs de Sa Majesté et ceux qui avaient le soin de la divertir » Le roi répondit avec bonté, sans donner une solution définitive, revint à Saint-Germain le 7 septembre 1668, vit Molière, écouta ses sollicitations et ses prières, et ne leva pas encore l'interdit. M. Bazin fait remarquer à ce propos avec beaucoup de justesse que les querelles du jansénisme n'étaient pas terminées, et que la représentation de *Tartuffe* pouvait aigrir et envenimer de nouveau des plaies que Louis XIV avait intérêt à fermer. En effet, le grand athlète de Jansénius, Arnault, fait sa soumission le 4 décembre

1668 ; le bref définitif de réconciliation, daté du 19 janvier 1669, arrive à Paris vers la fin de janvier. Aussitôt Molière, mettant à profit la paix universelle, glisse son *Tartuffe* à l'ombre du bref accordé par Clément IX, et le fait jouer de l'aveu de Louis XIV, le 5 février de la même année. La victoire reste à sa persévérance et à son adresse.

Louis XIV par Le Brun.

Molière avait touché le point culminant de sa gloire. Entre 1664 et 1673, il continua, sans s'élever plus haut que *Tartuffe* et le *Misanthrope*, cette campagne contre les hypocrisies, qui est sa vie elle-même. Dans *l'Amour médecin*, dans *le Médecin malgré lui*, les tartuffes de la formule médicale et de la Faculté ; dans *les Femmes savantes*, les hypocrites d'érudition et de bel esprit ; dans *Georges Dandin*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Amphitryon*, *M.de Pourceaugnac*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, enfin dans le sublime et hardi *Don Juan*, les hypocrites de l'étiquette, de la formule héréditaire et du rang social substitué au mérite, furent frappés tour à tour. Il alla même, dans *l'Avare*, jusqu'à s'attaquer à l'excès du respect filial et à l'abus de l'autorité paternelle chez l'homme vicieux. Improvisateur incomparable, d'un génie toujours présent, il s'acquittait envers le roi son protecteur par la rapidité de son obéissance et la création de nombreux divertissements, mêlés de musique, de danses et de décorations presque magiques.

Les Fâcheux, *l'Amour médecin*, *Mélicerte*, *M. de Pourceaugnac*, apparurent ainsi, évoqués par le génie de l'artiste. On n'explique la prodigieuse fécondité de ces rapides enfantements mêlés de plusieurs chefs-d'oeuvre que par les ressources dont le roi lui permettait de disposer, l'autorité qui lui était accordée, l'ordre sévère qu'il apportait dans sa vie, enfin la combinaison des qualités les plus rares et des conditions les plus heureuses qui aient pu développer et favoriser le

génie de l'artiste.

[13]

Il avançait ainsi, et tout était vaincu, marquis, médecins, précieuses, jansénistes, jésuites, lorsque la plaie originelle de cette âme tendre saigna de nouveau, et acheva en peu de temps une carrière si courte et si remplie. La jeune Armande rentra dans la maison de son mari ; le 15 septembre 1672, Molière devint père d'un enfant qui mourut presque aussitôt. Le régime était abandonné, la vie devint plus dissipée et plus bruyante, la toux plus fréquente et plus âpre. Molière, qui avait raillé sa propre misanthropie comme le type de la fausse sagesse, et ses jalousies effrénées comme l'apanage de Sganarelle et de Georges Dandin, se mit, dans une oeuvre nouvelle, la dernière qu'il ait produite, à railler à la fois médecins et malades : ceux-là comme impuissants, ceux-ci comme crédules. Le monde demi-sceptique et élégant au milieu duquel vivait Molière, la société de Chapelle et de Ninon, trouva la plaisanterie excellente, fournit à l'envi des traits au pauvre Molière, et se réjouit fort de composer à frais communs la cérémonie burlesque du *Malade imaginaire* ; réunis autour d'une table bien servie, les convives de Ninon furent les sacrificateurs et la Faculté de médecine fut la victime.

Enfin *le Malade imaginaire* parut sur la scène. C'était un malade véritable, ou plutôt un mourant, qui se moquait de la mort et de l'impuissance humaine à la prévenir et à la suspendre. La *Danse Macabre* du moyen âge n'a pas d'enseignement plus douloureux que ce bouffon homme de génie et ce philosophe artiste venant en robe de chambre de malade plaisanter à la fois la santé qui s'ignore et la mort qui arrive, l'imprudence niaise de ceux qui prétendent guérir et la stupide fantaisie des imaginations frappées. C'est le comble de l'incertitude et de la débilité humaines dont Molière a fait la satire, et c'est au milieu de cette oeuvre si triste et si grotesque qu'il a expiré, à

la quatrième représentation du *Malade imaginaire*[14], en prononçant le mot *juro* de la célèbre cérémonie[15]. Dévoué, comme toujours, aux intérêts de sa troupe, il avait résisté aux prières de ceux que l'état de sa santé effrayait et qui ne voulaient pas qu'il se rendît au théâtre. « Non, dit-il ; que deviendraient tous ces pauvres gens ? »

On le reporta chez lui après la représentation, qu'il eut le courage de soutenir jusqu'au bout. Il était épuisé et sentait l'approche de ses derniers moments. Deux prêtres de sa paroisse, qu'il envoya chercher, refusèrent leur secours. Suffoqué par le sang, et assisté, dit Grimarest, par deux soeurs religieuses, il mourut le 17 février 1673, avant l'arrivée d'un troisième ecclésiastique, plus compatissant et plus chrétien.

Mort de Molière par Pierre Vafflard (1806)

LE MÉDECIN VOLANT

1645

PREMIÈRE REPRÉSENTATION[16]

Comédie.

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène dernière

Présentation

[17] [18]

de Philarète CHASLES dans *OEuvres complètes de Molière*. Tome premier (1888)

Des personnages dont le caractère est convenu, le costume arrêté d'avance, le langage différent, le type invariable, et qui, sur un plan tracé, improvisent un dialogue pittoresque, conforme aux situations, telle est la comédie « all' improviso » que les Italiens ont inventée ; celle que Trivelin, Scaramouche et Mezzetin ont fait applaudir en France. La souplesse physique et la facilité du dialogue prêtent, si ce n'est de la valeur, au moins du charme à cette vive forme de l'art, forme enfantine, la seule qui, au commencement du dix-septième siècle et à la fin du seizième, fût populaire dans le midi de l'Europe.

Poquelin enfant, lorsqu'il allait du collège de Clermont aux Saints Innocents et de la halle au collège, dut admirer souvent la farce italienne, ses tréteaux, ses masques, ses lazzi déjà imités par nos farceurs qui tenaient en plein air leurs assises sur le pont Neuf. Très jeune il essaya d'adapter à nos moeurs, de traduire et d'arranger quelques-uns de ces canevas qui lui plaisaient ; la traduction du *Medico volante* fut un des premiers efforts de ce jeune esprit qui débutait par l'admiration docile.

Je ne doute pas que sa troupe nomade n'ait souvent représenté, pour divertir les provinciaux, cette charge populaire, favorable à l'agilité du jeune acteur, valet et médecin à la fois, et qui, pour s'acquitter de son double personnage, saute d'une fenêtre à l'autre, et de la rue dans la maison. Boursault versifia plus tard ce canevas, qu'il fit jouer en 1661. La pièce de Boursault finit par un vers insolent :

« Faisons des médecins, ou volants ou volés ! »

La prétendue comédie de *la Casaque*, représentée ensuite à Paris, par la troupe de Molière, le 25 mai 1666, ne doit faire qu'un avec

le canevas du *Médecin volant*. Quelques traits du rôle de l'avocat semblent révéler la touche de Molière ; les germes obscurs du *Médecin malgré lui*, de *l'Amour médecin* et des *Fourberies de Scapin* apparaissent confusément dans cette ébauche.

Personnages

GORGIBUS, père de Lucile.
LUCILE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant de Lucile.
Sabine, cousine de Lucile.
SGANARELLE, valet de Valère.
GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.
UN AVOCAT.

Scène I

Valère, Sabine

Valère
Eh bien ! Sabine, quel conseil me donnes-tu ?

Sabine
Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut résolument que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé ; mais, comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade ; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie quérir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseillerait à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bonhomme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son soûl avec Villebrequin.

Valère
Mais le moyen de trouver sitôt un médecin à ma poste, et qui voulût tant hasarder pour mon service ! Je te le dis franchement, je n'en connais pas un.

Sabine
Je songe une chose ; si vous faisiez habiller votre valet en médecin : il n'y a rien de si facile à duper que le bonhomme.

Valère
C'est un lourdaud qui gâtera tout ; mais il faut s'en servir, faute d'autre.

Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce maroufle à présent ? mais le voici tout à propos ;

Scène II

Valère, Sganarelle

Valère
Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme que je ne sais pas ce que tu sais faire…

Sganarelle
Ce que je sais faire, monsieur ? Employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, ou pour quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval, c'est alors que vous connaîtrez ce que je sais faire.

Valère
Ce n'est pas cela ; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

Sganarelle
Moi, médecin, monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira : mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout ; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi ! monsieur, vous vous moquez de moi.

Valère
Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

Sganarelle
Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin ; car, voyez-vous bien, monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais, quand je serai médecin, où irai-je ?

Valère

Chez le bonhomme Gorgibus, voir sa fille qui est malade ; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrais bien…

Sganarelle
Eh ! mon Dieu, monsieur, ne soyez point en peine ; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : après la mort le médecin ; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : après le médecin gare la mort ! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille ?

Valère
Il n'y a rien de si facile en cette rencontre ; Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effronté.

Sganarelle
C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire, s'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout ; venez seulement me faire avoir un habit de médecin, et m'instruire de ce qu'il me faut faire, et me donner mes licences, qui sont les dix pistoles promises.

Valère et Sganarelle s'en vont.

Scène III

Gorgibus, Gros-René

Gorgibus
Allez vitement chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous.

Gros-René
Que diable aussi ! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard ? Croyez-vous que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la travaille ? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc.[19]

Gorgibus
Va-t'en vite ; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

Gros-René
Et c'est ce qui me fait enrager ; je croyais refaire mon ventre d'une bonne carrelure[20], et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, aussi bien que pour votre fille ; je suis désespéré.
Il sort.

Scène IV

Sabine, Gorgibus, Sganarelle

Sabine
Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrais de bon coeur être malade, afin qu'il me guérît.

Gorgibus
Où est-il donc ?

Sabine
Le voilà qui me suit ; tenez, le voilà.

Gorgibus
Très humble serviteur à monsieur le médecin. Je vous envoie quérir pour voir ma fille qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

Sganarelle
Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi ; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétable, sensitive et minérale.

Gorgibus
J'en suis fort ravi.

Sganarelle

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du coeur ?[21]*signor, si ; signor, no.Per omnia saecula saeculorum.* Mais encore voyons un peu.

Sabine
Eh ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

Sganarelle
Il n'importe : le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y aurait-il moyen de voir de l'urine de l'égrotante ?

Gorgibus
Oui-da ; Sabine, vite allez quérir de l'urine de ma fille.
Sabine sort.
Monsieur le médecin, j'ai grand'peur qu'elle ne meure.

Sganarelle
Ah ! qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine.
Sabine rentre.[22]
Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins ; elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

Gorgibus
Eh quoi ! monsieur, vous l'avalez ?

Sganarelle
Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie ; mais, à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour asseoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

Sabine, *sort et revient.*
J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

Sganarelle
Que cela ? voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être

médecin toute ma vie.

Sabine
Voilà tout ce qu'on peut avoir ; elle ne peut pas pisser davantage.

Sganarelle
Quoi ? Monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissatrice. N'y aurait-il pas moyen de voir la malade ?

Sabine
Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.

Scène V

Lucile, Sabine, Gorgibus, Sganarelle

Sganarelle
Eh bien ! mademoiselle, vous êtes malade ?

Lucile
Oui, monsieur.

Sganarelle
Tant pis ! c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

Lucile
Oui, monsieur.

Sganarelle
C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit… cent belles choses ; et comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport ; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

Gorgibus
Vite une table, du papier, de l'encre.

Sganarelle
Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire ?

Gorgibus
Est-ce que vous ne le savez point ?

Sganarelle
Ah ! je ne m'en souvenais pas ; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié… Je crois qu'il serait nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

Gorgibus
Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent ; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

Sganarelle
Allons visiter les lieux.
Ils sortent tous.

Scène VI

L'Avocat

L'Avocat, *seul*
J'ai ouï dire que la fille de monsieur Gorgibus était malade ; il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes services comme ami de toute sa famille. Holà, holà ! monsieur Gorgibus y est-il ?

Scène VII

Gorgibus, l'Avocat

L'Avocat
Ayant appris la maladie de mademoiselle votre fille, je vous suis venu témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

Gorgibus
J'étais là-dedans avec le plus savant homme.

L'Avocat
N'y aurait-il pas moyen de l'entretenir un moment ?

Scène VIII

Gorgibus, l'Avocat, Sganarelle

Gorgibus
Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui souhaiterait de vous parler et vous entretenir.

Sganarelle
Je n'ai pas le loisir, monsieur Gorgibus : il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, monsieur.

L'Avocat
Monsieur, après ce que m'a dit monsieur Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connaissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein : je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que tous ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité, que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences, ce qui rend sa parfaite connaissance fort difficile ; et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme :*Vita brevis, ars vero longa, occasio autem praeceps, experimentum periculosum, judicium difficile*.

Sganarelle, *à Gorgibus.*
Ficile tantina pota baril cambustibus.

L'Avocat
Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne vous appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationale ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès : *experientia magistra rerum*. Les premiers hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des Dieux pour les belles cures qu'ils faisaient tous les

jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'aurait pas rendu la santé à son malade, parce qu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir :*interdum docta plus valet arte malum*. Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc.
L'Avocat sort.

Gorgibus
Que vous semble de cet homme-là ?

Sganarelle
Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allais mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant, je prends congé de vous.
Gorgibus lui donne de l'argent.
Eh ! que voulez-vous faire ?

Gorgibus
Je sais bien ce que je vous dois.

Sganarelle
Vous moquez-vous, monsieur Gorgibus ? Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire.
Il prend l'argent.
Votre très humble serviteur.

Sganarelle sort et Gorgibus rentre dans sa maison.

Scène IX

VALÈRE

Valère, *seul.*

Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles, et je suis fort en peine où je le pourrais rencontrer.

Sganarelle revient en habit de valet.

Mais bon, le voici. Eh bien ! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu ?

Scène X

SGANARELLE, VALÈRE

Sganarelle
Merveille sur merveille : j'ai si bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui ; je lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard, et que vous pourrez l'aller voir commodément.

Valère
Ah ! que tu me donnes de joie ! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas.
Il sort.

Sganarelle
Il faut avouer que ce bon homme de Gorgibus est un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte.
Apercevant Gorgibus
Ah ! ma foi, tout est perdu : c'est à ce coup que voilà la médecine renversée ; mais il faut que je le trompe.

Scène XI

Sganarelle, Gorgibus

Gorgibus
Bonjour, monsieur.

Sganarelle
Monsieur, votre serviteur ; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connaissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables ?

Gorgibus
Oui, je le connais ; il vient de sortir de chez moi.

Sganarelle
Je suis son frère, monsieur ; nous sommes jumeaux ; et, comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

Gorgibus
Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comme vous nommez-vous ?

Sganarelle
Narcisse, Monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étaient sur le bord de sa table ; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis ; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent, sans appui, sans support, sans aucune connaissance.

Gorgibus
Allez, je ferai votre paix ; je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui ; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

Sganarelle
Je vous serai bien obligé, monsieur Gorgibus.
Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin.

Scène XII

Sganarelle, Gorgibus

Sganarelle
Il faut avouer que, quand les malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche…

Gorgibus
Monsieur le médecin, très humble serviteur. Je vous demande une grâce.

Sganarelle
Qu'y a-t-il, monsieur ? est-il question de vous rendre service ?

Gorgibus
Monsieur, je viens de rencontrer monsieur votre frère qui est tout à fait fâché de…

Sganarelle
C'est un coquin, monsieur Gorgibus.

Gorgibus
Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère…

Sganarelle
C'est un ivrogne, monsieur Gorgibus.

Gorgibus
Eh ! monsieur, voulez-vous désespérer ce pauvre garçon ?

Sganarelle
Qu'on ne m'en parle plus ; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire son accord ; je vous prie de ne m'en pas

parler.

Gorgibus
Au nom de Dieu, monsieur le médecin, faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon coeur. Je m'y suis engagé, et…

Sganarelle
Vous m'en priez avec tant d'instance… Quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais : allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, monsieur Gorgibus.

Gorgibus rentre dans sa maison et Sganarelle s'en va.

Scène XIII

VALÈRE, SGANARELLE

Valère
Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir.
Sganarelle rentre avec ses habits de valet.
Ah ! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation ! que j'ai de joie ! et que…

Sganarelle
Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a rencontré ; et sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche était découverte.
Apercevant Gorgibus
Mais fuyez-vous-en[23], le voici.

Scène XIV

Gorgibus, Sganarelle

Gorgibus
Je vous cherchais partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère : il m'a assuré qu'il vous pardonnait ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

Sganarelle
Eh ! monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; et puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop sa colère.

Gorgibus
Ah ! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.
Gorgibus sort.

Sganarelle, *de la fenêtre.*
Ma foi, me voilà attrapé ce coup là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal[24] sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer ? puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.
Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.

Scène XV

Gros-René, Gorgibus, Sganarelle

Gros-René
Ah ! ma foi, voilà qui est drôle ! comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici, et que je voie à quoi tout cela aboutira.

Gorgibus
Je ne saurais trouver ce médecin ; je ne sais où diable il s'est caché.
Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.
Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère ; je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchais partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

Sganarelle
Vous vous moquez, monsieur Gorgibus ; n'est-ce pas assez que je lui pardonne ? je ne le veux jamais voir.

Gorgibus
Mais, monsieur, pour l'amour de moi.

Sganarelle
Je ne vous saurais rien refuser : dites-lui qu'il descende.

Pendant que Gorgibus rentre dans sa maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.

Gorgibus, *à la fenêtre.*
Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

Sganarelle, *à la fenêtre.*

Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me ferait cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.
Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre.

Gorgibus
Oui-dà, je m'en vais lui dire… Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

Sganarelle
Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter.
À la fenêtre.
Ah ! te voilà, coquin. — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche, coquin, va, je t'apprendrai à venir avoir la hardiesse d'importuner monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises ! — Monsieur mon frère… — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig… — Tais-toi, coquin.

Gros-René
Qui diable pensez-vous qui soit chez vous à présent ?

Gorgibus
C'est le médecin et Narcisse son frère ; ils avaient quelque différend, et ils font leur accord.

Gros-René
Le diable emporte ! ils ne sont qu'un.

Sganarelle, *à la fenêtre.*
Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre. Comme il baisse la vue ! il voit bien qu'il a failli, le pendard. Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

Gros-René
Monsieur, dites-lui un peu par plaisir qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

Gorgibus
Oui-dà… Monsieur le médecin, je vous prie de faire paraître votre frère à la fenêtre.

Sganarelle, *de la fenêtre*.
Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurais souffrir auprès de moi.

Gorgibus
Monsieur, ne me refusez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

Sganarelle, *de la fenêtre.*
En vérité, monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous puis rien refuser. Montre-toi, coquin.
Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet.
— Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé.
Il disparaît encore, et reparaît aussitôt en robe de médecin[25].
Eh bien ! avez-vous vu cette image de la débauche ?

Gros-René
Ma foi, ils ne sont qu'un ; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir ensemble.

Gorgibus
Mais faites-moi la grâce de le faire paraître avec vous, et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

Sganarelle, *de la fenêtre.*
C'est une chose que je refuserais à tout autre qu'à vous ; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé.
Il embrasse son chapeau et sa fraise, qu'il a mis au bout de son coude.

Gorgibus
Eh bien ! ne les voilà pas tous deux ?

Gros-René
Ah ! par ma foi, il est sorcier.

Sganarelle, *sortant de la maison, en médecin*

Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends ; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi, parce qu'il me fait honte ; je ne voudrais pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis votre serviteur, etc.
Il feint de s'en aller, et, après avoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre.

Gorgibus
Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon ; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été sans le bien maltraiter.
Il entre dans sa maison, et en sort avec Sganarelleen habit de valet.

Sganarelle
Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue, je vous en serai obligé toute ma vie.

Gros-René
Où pensez-vous que soit à présent le médecin ?

Gorgibus
Il s'en est allé.

Gros-René, *qui a ramassé la robe de Sganarelle.*
Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisait le médecin, et qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en vont à tous les diables.

Gorgibus
Oh ! que je suis malheureux ! mais tu seras pendu, fourbe, coquin !

Sganarelle
Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre ? Écoutez un mot, s'il vous plaît ; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille ; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne faites point un vacarme qui tournerait à votre confusion, et envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amants.

Scène dernière

Valère, Lucile, Gorgibus, Sganarelle

Valère
Nous nous jetons à vos pieds.

Gorgibus
Je vous pardonne, et suis heureusement trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre. Allons tous faire noces, et boire à la santé de toute la compagnie.

FIN

LES FÂCHEUX

1661

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-ballet.

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Prologue
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X
- Scène XI
- Ballet du premier acte

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V

Scène VI
Scène VII
Ballet du deuxième acte

Acte III
Scène première.
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Ballet du troisième acte

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[26][27]

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Vaux, devant le roi, au mois d'août[28] [29]; et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, engagea Molière à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi et à la reine mère dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes ; il y en ajouta de nouvelles, et en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise, et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend Grimarest, auteur d'une *Vie de Molière,* que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. Molière n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était Fouquet ; et il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés et mal exécutés. Paul Pellisson, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très applaudi de toute la cour, et plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, et l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de temps après ; on les voulait même arrêter au milieu de la fête : triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour. *Les Fâcheux* ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées qu'on ait vu sur notre théâtre. *Les Visionnaires* de Desmarets étaient dans ce goût, et avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux esprits du temps de Desmarets l'appelaient *l'inimitable comédie.* Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit

que les comédiens osèrent la jouer en 1719 ; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que *les Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de Desmarets ; les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature ; ils peignaient au hasard des caractères chimériques ; le faux, le bas, le gigantesque, dominaient partout : Molière fut le premier qui fit sentir le vrai, et par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour et du roi ; et lorsque, quelque temps après, Molière donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de Soyecourt lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

Prologue

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur que la Terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible :
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers ?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste,
Régler et ses États et ses propres désirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs,
En ses justes projets jamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir et tout entendre
Qui peut cela, peut tout, il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses voeux ne peut rien refuser.
Ces Termes marcheront, et si Louis l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités,
C'est Louis qui le veut, sortez, Nymphes, sortez

Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes et de Satyres sortent des arbres et des Termes.

Je vous montre l'exemple : il s'agit de lui plaire,
Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,
Et paraissons ensemble aux yeux des spectateurs
Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.
Vous, soins de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, royale inquiétude,
Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
Son grand coeur s'abandonne au divertissement :
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
À L'unique dessein de le bien divertir.
Fâcheux, retirez-vous ; ou, s'il faut qu'il vous voie,

Que ce soit seulement pour exciter sa joie.

La Naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paraître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.

Personnages

DAMIS, tuteur d'Orphise[30]
ORPHISE[31]
ÉRASTE, amoureux d'Orphise[32]
LA MONTAGNE, valet d'Éraste[33]
L'ÉPINE, valet de damis
LA RIVIÈRE, et deux autres valets d'Éraste

Les fâcheux :
ALCIDOR
LISANDRE[34]
ALCANDRE
ALCIPPE
ORANTE[35]
CLIMÈNE[36]
DORANTE
CARITIDÈS
ORMIN
FILINTE

La scène est à Paris.

Acte I

Scène première

Éraste, La Montagne

Éraste.
Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîné de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encore tout ému de colère.
J'étais sur le théâtre[37], en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter ;
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant : — Holà-ho ! Un siège promptement !
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Eh ! Mon Dieu ! Nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi par des éclats de fous
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,

Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
Et traversant encore le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant[38] les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se serait tenu comme il s'était posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
— Ah ! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse. »
Au visage sur l'heure un rouge m'est monté
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étais peu pourtant ; mais on en voit paraître,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connaître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissait ; et moi, pour l'arrêter :
Je serais, ai-je dit, bien aise d'écouter.
— Tu n'as point vu ceci, marquis ? Ah ! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;
Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait. »
Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'allait faire ;
Et jusques à des vers qu'il en savait par coeur,
Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance ;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement.
Je rendais grâce au ciel, et croyais de justice[39],
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand coeur.
Je le remerciais doucement de la tête,

Minutant[40] à tous coups quelque retraite honnête ;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
— Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé ;
Et sortis de ce lieu[41], me la donnant plus sèche[42] :
Marquis, allons au cours faire voir ma galèche ;
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi de lui rendre grâce, et pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avais certain repas à rendre.
— Ah ! Parbleu ! J'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal, à qui j'avais promis.
— De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte,
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure...
— Tu te moques, marquis : nous nous connaissons tous,
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.
Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès qu'avait eu mon excuse,
Et ne savais à quoi je devais recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
Et comblé de laquais et devant et derrière,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et lui courant à l'embrassade
Ont surpris les passants de leur brusque incartade ;
Et tandis que tous deux étaient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit ce fâcheux, dont le zèle obstiné
M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné.

La Montagne.
Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie :
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie.
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seraient sans cela trop heureux.

Éraste.
Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore,

C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes voeux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devait être Orphise.

La Montagne.
L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

Éraste.
Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

La Montagne.
Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son coeur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche lui fait un rien de tous vos crimes.

Éraste.
Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

La Montagne.
Quoi ? Vous doutez encore d'un amour confirmé... ?

Éraste.
Ah ! C'est malaisément qu'en pareille matière
Un coeur bien enflammé prend assurance entière ;
Il craint de se flatter, et dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

La Montagne.
Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

Éraste.
N'importe.

La Montagne.
Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

Éraste.
Ouf ! Tu m'étrangles, fat ; laisse-le comme il est.

La Montagne.
Souffrez qu'on peigne[43] un peu...

Éraste.
Sottise sans pareille !
Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

La Montagne.
Vos canons...

Éraste.
Laisse-les, tu prends trop de souci.

La Montagne.
Ils sont tout chiffonnés.

Éraste.
Je veux qu'ils soient ainsi.

La Montagne.
Accordez-moi du moins, pour grâce singulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

Éraste.
Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

La Montagne.
Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

Éraste.
Mon Dieu, dépêche-toi.

La Montagne.
Ce serait conscience.

Éraste*, après avoir attendu.*
C'est assez.

La Montagne.
Donnez-vous un peu de patience.

Éraste.
Il me tue.

La Montagne.
En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

Éraste.
T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

La Montagne.
C'est fait.

Éraste.
Donne-moi donc.

La Montagne*, laissant tomber le chapeau.*
Hai !

Éraste.
Le voilà par terre :
Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre !

La Montagne.
Permettez qu'en deux coups j'ôte...

Éraste.
Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire
À force de vouloir trancher du nécessaire !

Scène II

Éraste, La Montagne, Orphise, Alcidor
Orphise traverse le fond du théâtre, Alcidor lui donne la main.

Éraste.
Mais vois-je pas Orphise et quel homme la tient ?
Il la salue comme elle passe, et elle, en passant, détourne la tête.

Scène III

Éraste, La Montagne

Éraste.
Quoi ? Me voir en ces lieux devant elle paraître,
Et passer en feignant de ne me pas connaître !
Que croire ? Qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

La Montagne.
Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

Éraste.
Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'un si cruel martyre.
Fais donc quelque réponse à mon coeur abattu.
Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ?
Dis-moi ton sentiment.

La Montagne.
Monsieur, je veux me taire,
Et ne désire point trancher du nécessaire.

Éraste.
Peste l'impertinent ! Va-t'en suivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

La Montagne, *revenant sur ses pas.*
Il faut suivre de loin ?

Éraste.
Oui.

La Montagne, *revenant sur ses pas.*
Sans que l'on me voie
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie ?

Éraste.
Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

La Montagne, *revenant sur ses pas.*
Vous trouverai-je ici ?

Éraste.
Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !
La Montagne s'en va.

Scène IV

Éraste

Éraste.
Ah ! Que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
Je pensais y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon coeur y trouvent des supplices.

Scène V

Éraste, Lysandre

Lysandre.
Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis, et d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante
Certain air que j'ai fait de petite courante[44],
Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable ;
Mais je ne voudrais pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.
Il prélude.
La, la, hem, hem, écoute avec soin, je te prie.
Il chante sa courante.
N'est-elle pas belle ?

Éraste.
Ah !

Lysandre.
Cette fin est jolie.
Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.
Comment la trouves-tu ?

Éraste.
Fort belle assurément.

Lysandre.
Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,

Et surtout la figure a merveilleuse grâce.
Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Éraste les figures de la femme.
Tiens, l'homme passe ainsi ; puis la femme repasse ;
Ensemble ; puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? Ces coupés courant après la belle ?
Dos à dos ; face à face, en se pressant sur elle.
Après avoir achevé.
Que t'en semble, marquis ?

Éraste.
Tous ces pas-là sont fins.

Lysandre.
Je me moque, pour moi, des maîtres baladins[45].

Éraste.
On le voit.

Lysandre.
Les pas donc... ?

Éraste.
N'ont rien qui ne surprenne.

Lysandre.
Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne ?

Éraste.
Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

Lysandre.
Eh bien ! Donc, ce sera lorsque tu le voudras.
Si j'avais dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

Éraste.
Une autre fois.

Lysandre.
Adieu : Baptiste[46] le très cher
N'a point vu ma courante, et je le vais chercher.
Nous avons pour les airs de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties[47].
Il s'en va chantant toujours.

Scène VI

Éraste

Éraste.
Ciel ! Faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

Scène VII

Éraste, la Montagne

La Montagne.
Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

Éraste.
Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité :
J'ai de l'amour encore pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudrait que j'eusse de la haine.

La Montagne.
Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un coeur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle d'un mot rajuste bien des choses.

Éraste.
Hélas ! Je te l'avoue, et déjà cet aspect
À toute ma colère imprime le respect.

Scène VIII

Orphise, Éraste, La Montagne

Orphise.
Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse :
Serait-ce ma présence, Éraste, qui vous blesse ?
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? Et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs ?

Éraste.
Hélas ! Pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon coeur la tristesse mortelle ?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer...

Orphise, *riant*.
C'est de cela que votre âme est émue ?

Éraste.
Insultez, inhumaine, encore à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter[48] ma flamme,
Du faible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

Orphise.
Certes il en faut rire, et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire,
Un de ces importuns et sots officieux

Qui ne sauraient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt avec un doux langage
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main ;
Je m'en suis promptement défaite de la sorte,
Et j'ai[49] pour vous trouver rentré par l'autre porte.

Éraste.
À vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,
Et votre coeur est-il tout sincère pour moi ?

Orphise.
Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté...

Éraste.
Ah ! Ne vous fâchez pas, trop sévère beauté ;
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant :
J'aurai pour vous respect jusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre ;
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas :
J'en mourrai ; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

Orphise.
Quand de tels sentiments régneront dans votre âme,
Je saurai de ma part...

Scène IX

Alcandre, Orphise, Éraste, La Montagne

Alcandre, *à Orphise.*
Marquis, un mot. Madame,
De grâce, pardonnez si je suis indiscret,
En osant, devant vous, lui parler en secret.

Orphise sort.

Scène X

Alcandre, Éraste, La Montagne

Alcandre
Avec peine, marquis, je te fais la prière ;
Mais un homme vient là de me rompre en visière,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeler :
Tu sais qu'en pareil cas ce serait avec joie
Que je te le rendrais en la même monnaie[50].

Éraste, *après avoir été quelque temps sans parler.*
Je ne veux point ici faire le capitan ;
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan ;
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture :
Il sait faire obéir les plus grands de l'état,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du coeur pour le faire ;
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire ;
Je me fais de son ordre une suprême loi :
Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière.
Adieu.

Scène XI

Éraste, La Montagne

Éraste
Cinquante fois au diable les fâcheux !
Où donc s'est retiré cet objet de mes voeux ?

La Montagne.
Je ne sais.

Éraste.
Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée.

Ballet du premier acte

PREMIÈRE ENTRÉE

Des joueurs de mail, en criant Gare ! l'obligent à se retirer ; et, comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait.

DEUXIÈME ENTRÉE

Des curieux viennent, qui tournent autour de lui pour le connaître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

Acte II

Scène première

Éraste

Éraste.
Mes fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, et les trouve ; et pour second martyre,
Je ne saurais trouver celle que je désire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encore ne soit point retourné.

Scène II

Alcippe, Éraste

Alcippe.
Bonjour.

Éraste.
Eh quoi ? Toujours ma flamme divertie[51] !

Alcippe.
Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
À qui je donnerais quinze points et la main[52].
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui ferait donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux ; l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire ;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur !),
L'as, le roi, le valet, le huit et dix de coeur,
Et quitte, comme au point allait la politique,
Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
Sur mes cinq coeurs portés la dame arrive encore,
Qui me fait justement une quinte major.
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux sur table étale une sixième.
J'en avais écarté la dame avec le roi ;
Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyais bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux il avait quatre piques,
Et jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras

De ne savoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jeté l'as de coeur, avec raison, me semble ;
Mais il avait quitté quatre trèfles ensemble,
Et par un six de coeur je me suis vu capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu ! Fais-moi raison de ce coup effroyable :
À moins que l'avoir vu, peut-il être croyable ?

Éraste.
C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

Alcippe.
Parbleu ! Tu jugeras toi-même si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte ;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
Tiens, c'est ici mon port[53], comme je te l'ai dit,
Et voici...

Éraste.
J'ai compris le tout par ton récit,
Et vois de la justice au transport qui t'agite ;
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte :
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

Alcippe.
Qui moi ? J'aurai toujours ce coup-là sur le coeur,
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.
Il s'en va, et rentre en disant :
Un six de coeur ! Deux points !

Éraste.
En quel lieu sommes-nous ?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

Scène III

Éraste, La Montagne

Éraste.
Ah ! Que tu fais languir ma juste impatience !

La Montagne.
Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

Éraste.
Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?

La Montagne.
Sans doute ; et de l'objet qui fait votre destin
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

Éraste.
Et quoi ? Déjà mon coeur après ce mot soupire :
Parle.

La Montagne.
Souhaitez-vous de savoir ce que c'est ?

Éraste.
Oui, dis vite.

La Montagne.
Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

Éraste.
Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

La Montagne.
Puisque vous désirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle ;
Et si...

Éraste.
Peste soit fait de tes digressions !

La Montagne.
Ah ! Il faut modérer un peu ses passions ;
Et Sénèque...

Éraste.
Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre, tôt.

La Montagne.
Pour contenter vos voeux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

Éraste.
Laisse.

La Montagne.
Cette beauté de sa part vous fait dire...

Éraste.
Quoi ?

La Montagne.
Devinez.

Éraste.
Sais-tu que je ne veux pas rire ?

La Montagne.
Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

Éraste.
Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.
La Montagne sort.
j'ai dessein de lui faire
Quelques vers sur un air où[54] je la vois se plaire.
Il se promène en rêvant.

Scène IV

Éraste ; Orante, Clymène
Éraste est dans un coin du théâtre sans être aperçu.

Orante.
Tout le monde sera de mon opinion.

Clymène.
Croyez-vous l'emporter par obstination ?

Orante.
Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

Clymène.
Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.

Orante.
J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant :
Il pourra nous juger sur notre différend.
Marquis, de grâce, un mot : souffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

Éraste.
C'est une question à vider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

Orante.
Non : vous nous dites là d'inutiles chansons ;
Votre esprit fait du bruit, et nous vous connaissons :
Nous savons que chacun vous donne à juste titre...

Éraste.
Eh ! De grâce...

Orante.
En un mot, vous serez notre arbitre :
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner.

Clymène*, à Orante.*
Vous retenez ici qui vous doit condamner ;
Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

Éraste*, à part.*
Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

Orante*, à Clymène.*
Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous,
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

Clymène.
Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

Orante.
Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

Clymène.
Et dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

Orante.
Je crois que notre coeur doit donner son suffrage
À qui fait éclater du respect davantage.

Clymène.
Et moi, que si nos voeux doivent paraître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

Orante.
Oui ; mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie
Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.

Clymène.
Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

Orante.
Fi ! Ne me parlez point, pour être amants, Clymène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de voeux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'oeil un éclaircissement ;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence,
Et lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjoûment,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos coeurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

Clymène.
Fi ! Ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants, de qui les coeurs paisibles
Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque jour
Sur trop de confiance endormir leur amour,
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un Amour si tranquille excite mon courroux.
C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
Et par de prompts transports donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude,
Et s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,

Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Est un charme à calmer toute notre colère.

Orante.
Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourrait donner contentement ;
Et je connais des gens dans Paris plus de quatre
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

Clymène.
Si pour vous plaire il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante[55],
Qu'ils vous verraient sans peine entre les bras de trente.

Orante.
Enfin par votre arrêt vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

Orphise paraît dans le fond du théâtre, et voit Éraste entre Orante et Clymène.

Éraste.
Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire ;
Et pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

Clymène.
L'arrêt est plein d'esprit ; mais...

Éraste.
Suffit, j'en suis quitte.
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

Scène V

Éraste, Orphise

Éraste, *apercevant Orphise et allant au devant d'elle.*
Que vous tardez, madame, et que j'éprouve bien... !

Orphise.
Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
À tort vous m'accusez d'être trop tard venue,
Montrant Orante et Clymène, qui viennent de sortir.
Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

Éraste.
Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ah ! De grâce, attendez...

Orphise.
Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.
Elle sort.

Scène VI

Éraste

Éraste.
Ciel ! Faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes voeux !
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

Scène VII

Éraste, Dorante

Dorante.[56]
Ah ! Marquis, que l'on voit de fâcheux, tous les jours,
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

Éraste.
Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

Dorante, *le retenant.*
Parbleu, chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie ;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même ;
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disait cerf dix-cors[57] ;
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête.
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte avec quelques oeufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.

Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet[58] qui mal à propos sonne,
De ces gens qui, suivis de dix hourets[59] galeux,
Disent " ma meute, " et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue et ses vertus prisées,
Nous avons été tous frapper à nos brisées[60].
À trois longueurs de trait[61], tayaut ! Voilà d'abord
Le cerf donné[62] aux chiens[63]. J'appuie, et sonne fort.
Mon cerf débuche[64], et passe une assez longue plaine,
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute ; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

Éraste.
Non, je pense.

Dorante.
Comment ? C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau[65].
Je te laisse à penser si sur cette matière
Il voudrait me tromper, lui qui me considère :
Aussi je m'en contente ; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait :
Une tête de barbe, avec l'étoile nette ;
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite[66] ;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre ; court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité ;
Des pieds, morbleu ! Des pieds ! Le rein double À vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau ne montait qu'en tremblant),
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie était pleine
De voir filer de loin les coupeurs[67] dans la plaine ;
Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart.
À la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar[68].
Une heure là-dedans notre cerf se fait battre.

J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul, et tout allait des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :
Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer.
Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie ;
Il empaume la voie ; et moi, je sonne et crie :
« à Finaut ! à Finaut ! » j'en revois[69] à plaisir
Sur une taupinière, et re-sonne[70] à loisir.
Quelques chiens revenaient à moi, quand pour disgrâce
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix « tayaut ! Tayaut ! Tayaut ! »
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore ;
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'oeil,
Que je connus le change et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf et de ses connaissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute ; et par ce différend
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et pestant de bon coeur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des gaulis[71] aussi gros que les bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent ; mais ce coup est-il prévu ?
À te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme :
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avait apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : " ah ! J'ai mis bas la bête ! "
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

Éraste.
Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare ;
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

Dorante.
Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

Éraste*, seul.*
Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience.
Cherchons à m'excuser avec diligence.

Ballet du deuxième acte

PREMIÈRE ENTRÉE

Des joeurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute.
Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

DEUXIÈME ENTRÉE

De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassés ensuite…

TROISIÈME ENTRÉE

… Par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres, qui sont aussi chassés à leur tour…

QUATRIÈME ENTRÉE

… Par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte

Acte III

Scène première.

Éraste, la Montagne

Éraste.
Il est vrai, d'un côté, mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci ;
Mais, d'un autre, on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
Oui, Damis, son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes voeux,
À son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Toutefois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu ;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
À souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure à peu près ;
Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

La Montagne
Suivrai-je vos pas ?

Éraste
Non : je craindrais que peut-être
À quelques yeux suspects tu me fisses connaître.

La Montagne
Mais...

Éraste
Je ne le veux pas.

La Montagne.
Je dois suivre vos lois ;
Mais au moins si de loin...

Éraste
Te tairas-tu, vingt fois ?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode
De te rendre à toute heure un valet incommode ?

Scène II

Éraste, Caritidès

Caritidès.
Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir :
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir ;
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :
Au moins, messieurs vos gens me l'assurent ainsi ;
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car deux moments plus tard, je vous manquais encore.

Éraste.
Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

Caritidès.
Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous dois,
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire
Si...

Éraste.
Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

Caritidès.
Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous...

Éraste.
Oui, je suis fort vanté.
Passons, monsieur.

Caritidès.
Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même ;
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avec poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Enfin j'aurais voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

Éraste
Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connaître.

Caritidès.
Oui, je suis un savant charmé de vos vertus,
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us :
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine ;
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine ;
Et pour en avoir un qui se termine en es,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.

Éraste.
Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire ?

Caritidès.
C'est un placet, monsieur, que je voudrais vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

Éraste.
Eh ! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

Caritidès.
Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême ;
Mais par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons ; et l'espoir où je fonde[72],
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

Éraste.
Eh bien ! Vous le pouvez, et prendre votre temps.

Caritidès.

Ah ! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens !
Ils traitent les savants de faquins à nasardes[73],
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feraient retirer,
Si je n'avais conçu l'espérance certaine
Qu'auprès de notre roi vous serez mon mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

Éraste.
Eh bien ! Donnez-moi donc : je le présenterai.

Caritidès.
Le voici ; mais au moins oyez-en la lecture.

Éraste.
Non...

Caritidès.
C'est pour être instruit : monsieur, je vous conjure.
AU ROI.
« sire,
Votre très humble, très obéissant, très fidèle et très savant sujet et serviteur, Caritidès, français de nation, grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorants compositeurs desdites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres, et de la nation française, qui se décrie et déshonore par lesdits abus et fautes grossières envers les étrangers, et notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et inspecteurs desdites Inscriptions,... »

Éraste.
Ce placet est fort long, et pourrait bien fâcher...

Caritidès.
Ah ! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

Éraste.
Achevez promptement.

Caritidès *continue.*
«... Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour le bien de son état et la gloire de son empire, une charge de contrôleur, intendant, correcteur, réviseur, et restaurateur général desdites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir, que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'état et à votre majesté en faisantlL'anagramme de VOTRE DITE MAJESTÉ en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe... »

Éraste, *l'interrompant.*
Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite :
Il sera vu du roi ; c'est une affaire faite.

Caritidès.
Hélas ! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait ;
Car comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom ;
J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche[74].

Éraste.
Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.
Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.
J'aurais dans d'autres temps bien ri de sa sottise...

Scène III

Éraste, Ormin

Ormin.
Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

Éraste.
Fort bien ; mais dépêchons, car je veux m'en aller.

Ormin.
Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite :
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail[75], à Luxembourg et dans les Tuileries
Il fatigue le monde avec ses rêveries ;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas[76] qui ne sont bons à rien.
Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

Éraste, *bas, à part.*
Voici quelque souffleur[77], de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.
Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre[78]
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre ?

Ormin.
La plaisante pensée, hélas ! Où vous voilà !
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là !
Je ne me repais point de visions frivoles,

Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que pour vous je veux donner au roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi :
Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
Dont les surintendants ont les oreilles pleines ;
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au roi quatre cents de bon conte,
Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon :
Enfin c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...

Éraste.
Soit, nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

Ormin.
Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirais cet avis d'importance.

Éraste.
Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

Ormin.
Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.
Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Éraste.
Cet avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
Est que...

Éraste.
D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.

Ormin.
Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ces ports de mer le roi tous les ans tire.
Or l'avis, dont encore nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
Ce serait pour monter à des sommes très hautes,

Et si...

Éraste.
L'avis est bon, et plaira fort au roi.
Adieu : nous nous verrons.

Ormin.
Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

Éraste.
Oui, oui.

Ormin.
Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

Éraste. *Il donne de l'argent à Ormin.*
Oui, volontiers.
Seul.
Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte !
Voyez quel contre-temps prend ici leur visite !
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encore me divertir ?

Scène IV

Éraste, Filinte

Filinte.
Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

Éraste.
Quoi ?

Filinte.
Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

Éraste.
À moi ?

Filinte.
Que te sert-il de le dissimuler ?
Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler ;
Et comme ton ami, quoi qu'il en réussisse[79],
Je te viens contre tous faire offre de service.

Éraste.
Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais...

Filinte.
Tu ne l'avoueras pas ; mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

Éraste, *à part.*
Ah ! J'enrage !

Filinte.
À quoi bon de te cacher de moi ?

Éraste.
Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

Filinte.
En vain tu t'en défends.

Éraste.
Que le ciel me foudroie,
Si d'aucun démêlé... !

Filinte.
Tu penses qu'on te croie ?

Éraste.
Eh ! Mon Dieu, je te dis, et ne déguise point,
Que...

Filinte.
Ne me crois pas dupe, et crédule à ce point.

Éraste.
Veux-tu m'obliger ?

Filinte.
Non.

Éraste.
Laisse-moi, je te prie.

Filinte.
Point d'affaire, marquis.

Éraste.
Une galanterie
En certain lieu ce soir...

Filinte.
Je ne te quitte pas ;
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

Éraste.

Parbleu ! Puisque tu veux que j'aie une querelle.
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle :
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

Filinte.
C'est fort mal d'un ami recevoir le service ;
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu : vuidez sans moi tout ce que vous aurez.

Éraste.
Vous serez mon ami quand vous me quitterez.
Seul.
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

Scène V

Damis, L'Épine, Éraste, La Rivière et ses compagnons

Damis, *à part.*
Quoi ? Malgré moi le traître espère l'obtenir ?
Ah ! Mon juste courroux le saura prévenir.

Éraste, *à part.*
J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ? Toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

Damis, *à L'Épine*
Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Éraste sans témoins.

La Rivière, *à ses compagnons.*
Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement, sans nous faire connaître.

Damis, *à L'Épine*
Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embûche[80] aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Éraste on soit prêt à venger
Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
À rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

La Rivière, *l'attaquant avec ses compagnons.*
Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

Éraste.
Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.
Il met l'épée à lamain contre La Rivière et ses compagnons, qu'il met en fuite.
Je suis à vous, monsieur.

Damis, *après leur fuite.*
Ô ciel ! Par quel secours
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours ?
À qui suis-je obligé d'un si rare service ?

Éraste*, revenant.*
Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

Damis.
Ciel ! Puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?
Est-ce la main d'Éraste... ?

Éraste.
Oui, oui, monsieur, c'est moi,
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

Damis.
Quoi ? Celui dont j'avais résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras ?
Ah ! C'en est trop : mon coeur est contraint de se rendre ;
Et quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité
Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
Ma haine trop longtemps vous a fait injustice ;
Et pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos voeux.

Scène VI

Orphise, damis, Éraste

Orphise, *sortant de chez elle avec un flambeau.*
Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable...

Damis.
Ma nièce, elle n'a rien que de très agréable,
Puisque après tant de voeux que j'ai blâmés en vous,
C'est elle qui vous donne Éraste pour époux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

Orphise.
Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

Éraste.
Mon coeur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

Damis.
Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir.
Comme les violons veulent jouer, on frappe fort à la porte de Damis.

Éraste.
Qui frappe là si fort ?

Scène VII

Orphise, damis, Éraste, L'Éspine

L'Espine.
Monsieur, ce sont des masques,
Qui portent des crincins et des tambours de Basques.
Les masques entrent et occupent toute la place.

Éraste.
Quoi ? Toujours des fâcheux ! Holà ! Suisses, ici !
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

Ballet du troisième acte

PREMIÈRE ENTRÉE

Des suisses avec des hallebardes, chassent tous les masques fâcheux
et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise.

DERNIÈRE ENTRÉE

Quatre bergers et une bergère, qui, au sentiment, de tous ceux qui l'ont vue,
ferme le divertissement avec bonne grâce.

FIN

L'ÉTOURDI OU LES CONTRETEMPS

1653

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X
- Scène XI

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV

Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX

Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[81]

Comédie en vers et en cinq actes, jouée d'abord à Lyon, en 1653, et à Paris, au mois de décembre 1658, sur le théâtre du Petit-Bourbon. [82]

Cette pièce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien et espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les moeurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité que les hommes puissants avaient pour lors de tenir des fous auprès d'eux avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* et on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître. Ce loisir, dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère et à leur ridicule, est le seul temps propre pour la comédie : car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, et le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidûment. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes, que Molière les représenta avec des couleurs si vraies et si durables.

Les connaisseurs ont dit que *l'Étourdi* devrait seulement être intitulé *les Contre-temps.* Lélie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puisqu'il

n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénoûment, qui a trop souvent été l'écueil de Molière, n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (et c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette pièce est faible et négligé, et que surtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres et surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de Louis XIV, Molière, La Fontaine, et Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres y discernent ces petites fautes, et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités. Au reste *l'Étourdi* eut plus de succès que *le Misanthrope, l'Avare,* et *les Femmes savantes,* n'en eurent depuis. C'est qu'avant *l'Étourdi* on ne connaissait pas mieux, et que la réputation de Molière ne faisait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que *le Menteur.*

Personnages

LÉLIE, fils de Pandolfe.[83]
CÉLIE[84], esclave de Truffaldin.[85]
MASCARILLE[86], valet de Lélie.[87]
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.[88]
ANSELME, père d'Hippolyte.[89]
TRUFFALDIN[90], vieillard.
PANDOLFE, père de Lélie.[91]
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÈS, cru égyptien.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURRIER
Deux troupes de masques

La scène est à Messine[92]

Acte I

Scène première

Lélie

Lélie
Eh bien ! Léandre, eh bien ! il faudra contester ;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter ;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Au voeu de son rival portera plus d'obstacle :
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

Scène II

Lélie, Mascarille

Lélie
Ah ! Mascarille !

Mascarille
Quoi ?

Lélie
Voici bien des affaires ;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :
Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encore mon rival.

Mascarille
Léandre aime Célie !

Lélie
Il l'adore, te dis-je.

Mascarille
Tant pis.

Lélie
Eh, oui, tant pis ; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurais tort de me désespérer :
Puisque j'ai ton secours, je puis me rassurer ;
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile ;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs ;
Et qu'en toute la terre…

Mascarille
Eh ! trêve de douceurs,
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

Lélie
Ma foi, tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin discourons un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants[93].
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage
Je vois pour sa naissance un noble témoignage ;
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

Mascarille
Vous êtes romanesque avec vos chimères ;
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, Monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit :
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit ;
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportements lui blessent la visière.
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les lois,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beau sermons on vous régalera.

Lélie
Ah ! trêve, je vous prie, à votre rhétorique !

Mascarille
Mais vous, trêve plutôt à votre politique !
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher…

Lélie

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

Mascarille, *à part.*
Il se met en courroux.
Haut.
Tout ce que j'en ai dit
N'était rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure ?
Et Mascarille est-il ennemi de nature[94] ?
Vous savez le contraire, et qu'il est très certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père :
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
Ma foi, j'en suis d'avis, que ces pénards[95] chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vertueux par force, espèrent par envie
Ôter au jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

Lélie
Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paraître,
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître.
Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il va se préparer :
C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer un rival de ses prétentions.

Mascarille
Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.
À part.)
Que pourrais-je inventer pour ce coup nécessaire ?

Lélie
Eh bien ! le stratagème ?

Mascarille
Ah ! comme vous courez !
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
J'ai trouvé votre fait : il faut… Non, je m'abuse.

Mais si vous alliez…

Lélie
Où ?

Mascarille
C'est une faible ruse.
J'en songeais une…

Lélie
Et quelle ?

Mascarille
Elle n'irait pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas… ?

Lélie
Quoi ?

Mascarille
Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anselme.

Lélie
Et que lui puis-je dire ?

Mascarille
Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Truffaldin.

Lélie
Que faire ?

Mascarille
Je ne sais.

Lélie
C'en est trop, à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

Mascarille
Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
À chercher les biais que nous devons trouver,

Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
De ces Égyptiens qui la mirent ici,
Truffaldin, qui la garde, est en quelque souci ;
Et trouvant son argent, qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il serait très ravi de la vendre :
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu ;
Il se ferait fesser pour moins d'un quart d'écu ;
Et l'argent est le dieu que surtout il révère :
Mais le mal, c'est…

Lélie
Quoi ? c'est…

Mascarille
Que monsieur votre père
Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez bien, manier ses ducats ;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment.
La fenêtre est ici.

Lélie
Mais Truffaldin, pour elle,
Fait de nuit et de jour exacte sentinelle.
Prend garde.

Mascarille
Dans ce coin demeurons en repos.
Ô bonheur ! la voilà qui sort tout à propos.

Scène III

Célie, Lélie, Mascarille

Lélie
Ah ! que le ciel m'oblige en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieu !

Célie
Mon coeur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
Et si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé[96].

Lélie
Ah ! leurs coups sont trop beau pour me faire une injure !
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
Et…

Mascarille
Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut ;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du temps, et sachons vite d'elle
Ce que…

Truffaldin, *dans sa maison.*
Célie !

Mascarille, *à Lélie.*
Eh bien !

Lélie
Ô rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devait-il nous troubler ?

Mascarille
Allez, retirez-vous ; je saurai lui parler.

Scène IV

Truffaldin, Célie, Lélie (retiré dans un coin), Mascarille

Truffaldin, *à Célie*
Que faites-vous dehors ? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne ?

Célie
Autrefois j'ai connu cet honnête garçon ;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

Mascarille
Est-ce là le seigneur Truffaldin ?

Célie
Oui, lui-même.

Mascarille
Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vanté.

Truffaldin
Très humble serviteur.

Mascarille
J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vue ailleurs, où, m'ayant fait connaître
Les grands talents qu'elle à pour savoir l'avenir,
Je voulais sur un point un peu l'entretenir.

Truffaldin

Quoi ! te mêlerais-tu d'un peu de diablerie ?

Célie
Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

Mascarille
Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers ;
Il aurait bien voulu du feu qui le dévore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore :
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encore ;
Et ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable :
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

Célie
Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?

Mascarille
Sous un astre à jamais ne changer son amour.

Célie
Sans me nommer l'objet pour qui son coeur soupire
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du coeur, et, dans l'adversité,
Elle sait conserver une noble fierté ;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connaître
Les secrets sentiments qu'en son coeur on fait naître.
Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

Mascarille
Ô merveilleux pouvoir de la vertu magique !

Célie
Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain ;
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd au traités, et voudra bien se rendre.

Mascarille
C'est beaucoup ; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

Célie
C'est là tout le malheur.

Mascarille, *à part, regardant Lélie.*
Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire[97] !

Célie
Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

Lélie, *les joignant.*
Cessez, ô Truffaldin, de vous inquiéter !
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
Et je vous l'envoyais, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

Mascarille
La peste soit la bête !

Truffaldin
Ho !ho ! qui des deux croire ?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

Mascarille
Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé ;
Ne le savez-vous pas ?

Truffaldin
Je sais ce que je sais.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance[98].
à Célie.
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

Scène V

Lélie, Mascarille

Mascarille
C'est bien fait. Je voudrais qu'encore, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
À quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je dis ?

Lélie
Je pensais faire bien.

Mascarille
Oui, c'était fort l'entendre.
Mais quoi ! cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

Lélie
Ah ! mon Dieu ! pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins ;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encore soit criminelle,
Je te laisse.

Mascarille
Fort bien. À dire vrai, l'argent
Serait dans notre affaire un sûr et fort agent ;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

Scène VI

Anselme, Mascarille

Anselme
Par mon chef ! C'est un siècle étrange que le nôtre !
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien !
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfants, que l'on conçoit en joie,
Et dont avec peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement ;
Mais, le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ;
encore est-ce un bonheur.

Mascarille, *à part les quatre premiers vers.*
Ô Dieu ! la belle proie
À tirer en volant ! Chut, il faut que je voie
Si je pourrais un peu de près le caresser.
Je sais bien les discours dont il faut le bercer…
Tout haut.
Je viens de voir, Anselme…

Anselme
Et qui ?

Mascarille
Votre Nérine.

Anselme

Que dit-elle de moi, cette gente[99] assassine ?

Mascarille
Pour vous elle est de flamme.

Anselme
Elle ?

Mascarille
Et vous aime tant,
Que c'est grande pitié.

Anselme
Que tu me rends content !

Mascarille
Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure.
Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux coeurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs ?

Anselme
Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées ?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées !
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu ? quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire au yeux.

Mascarille
Oui, vraiment, ce visage est encore fort mettable ;
S'il n'est pas des plus beau, il est des agréable.

Anselme
Si bien donc… ?

Mascarille, *veut prendre la bourse.*[100]
Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus…

Anselme
Quoi ?

Mascarille
Que comme un époux,
Et vous veut… ?

Anselme
Et me veut… ?

Mascarille
Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse…

Anselme
La...

Mascarille, *prend la bourse, et la laisse tomber*.
La bouche avec la sienne.

Anselme
Ah ! je t'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

Mascarille
Laissez-moi faire.

Anselme
Adieu.

Mascarille
Que le ciel vous conduise !

Anselme
Ah ! vraiment, je faisais une étrange sottise,
Et tu pouvais pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle !
Tiens, tu te souviendras…

Mascarille
Ah ! non pas, s'il vous plaît.

Anselme
Laisse-moi…

Mascarille
Point du tout. J'agis sans intérêt.

Anselme
Je le sais ; mais pourtant…

Mascarille
Non, Anselme, vous dis-je ;
Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

Anselme
Adieu donc, Mascarille.

Mascarille, *à part*
Ô longs discours !

Anselme, *revenant.*
Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes voeux ;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

Mascarille
Non, laissez votre argent :
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent ;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

Anselme
Soit ; donne-la pour moi : mais surtout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

Scène VII

Lélie, Anselme, Mascarille.

Lélie, *ramassant la bourse.*
À qui la bourse ?

Anselme
Ah ! dieu ! elle m'était tombée !
Et j'aurais après cru qu'on me l'eût dérobée !
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble et me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

Scène VIII

Lélie, Mascarille

Mascarille
C'est être officieux, et très fort, ou je meure.

Lélie
Ma foi ! sans moi, l'argent était perdu pour lui.

Mascarille
Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très rare et d'un bonheur extrême ;
Nous avancerons fort, continuez de même.

Lélie
Qu'est-ce donc ? Qu'ai-je fait ?

Mascarille
Le sot, en bon François[101],
Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
Il sait bien l'impuissance où son père le laisse,
Qu'un rival qu'il doit craindre, étrangement nous presse :
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger
Dont je cours moi tout seul la honte et le danger…

Lélie
Quoi ? c'était… ?

Mascarille
Oui, bourreau, c'était pour la captive
Que j'attrapais l'argent dont votre soin nous prive.

Lélie
S'il est ainsi, j'ai tort ; mais qui l'eût deviné ?

Mascarille
Il fallait, en effet, être bien raffiné !

Lélie
Tu me devais par signe avertir de l'affaire.

Mascarille
Oui, je devais au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter[102], laissez nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinents propos !
Un autre, après cela, quitterait tout peut-être ;
Mais j'avais médité tantôt un coup de maître,
Dont tout présentement je veux voir les effets ;
À la charge que si…

Lélie
Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

Mascarille
Allez donc ; votre vue excite ma colère.

Lélie
Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein…

Mascarille
Allez, encore un coup ; j'y vais mettre la main.
Lélie sort.
Menons bien ce projet ; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succède[103] ainsi que j'imagine.
Allons voir… Bon, voici mon homme justement.

Scène IX

Pandolfe, Mascarille

Pandolfe
Mascarille !

Mascarille
Monsieur.

Pandolfe
À parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

Mascarille
De mon maître ?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être :
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout[104].

Pandolfe
Je vous croyais pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

Mascarille
Moi ? Monsieur, perdez cette croyance ;
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir[105].
À l'heure même encore nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où[106] je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

Pandolfe
Querelle ?

Mascarille
Oui, querelle, et bien avant poussée.

Pandolfe
Je me trompais donc bien ; car j'avais la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisait tu donnais de l'appui.

Mascarille
Moi ? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée ?
Si mon intégrité vous était confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encore payer pour précepteur :
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je[107] assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent ;
Réglez-vous ; regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel, comme on le considère ;
Cessez de lui vouloir donner la mort au coeur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

Pandolfe
C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

Mascarille
Répondre ? Des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son coeur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;
Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse.
Si je pouvais parler avec hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

Pandolfe
Parle.

Mascarille
C'est un secret qui m'importerait fort[108]
S'il était découvert ; mais à votre prudence
Je le puis confier avec toute assurance.

Pandolfe
Tu dis bien.

Mascarille
Sachez donc que vos voeux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

Pandolfe
On m'en avait parlé ; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

Mascarille
Vous voyez si je suis le secret confident…

Pandolfe
Vraiment je suis ravi de cela.

Mascarille
Cependant
À son devoir, sans bruit, désirez vous le rendre ?
Il faut… J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre :
Ce serait fait de moi, s'il savait ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand succès auprès de Truffaldin ;
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin :
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connais des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et malgré votre fils, de la faire écarter ;
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
À cet amour naissant il faut donner le change ;
Et de plus, quand bien même il serait résolu[109],
Qu'il aurait pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encore peut porter préjudice.

Pandolfe
C'est très bien raisonner ; ce conseil me plaît fort…
Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

Mascarille
Bon ; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie, et les fourbes aussi.

Scène X

Hippolyte[110], Mascarille

Hippolyte
Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service !
Je viens de tout entendre, et voir ton artifice :
À moins que de cela, l'eussé-je soupçonné ?
Tu couches d'imposture[111], et tu m'en as donné.
Tu m'avais promis, lâche, et j'avais lieu d'attendre
Qu'on te verrait servir mes ardeurs pour Léandre ;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauraient me dégager ;
Que tu m'affranchirais du projet de mon père :
Et cependant ici tu fais tout le contraire !
Mais tu t'abuseras ; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien ;
Et je vais de ce pas…

Mascarille
Ah ! que vous êtes prompte !
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte[112],
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrais, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisque ainsi l'on m'outrage.

Hippolyte
Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

Mascarille
Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice

Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie ;
Et faire que, l'effet de cette invention
Dans le dernier excès[113] portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

Hippolyte
Quoi ! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

Mascarille
Oui, pour vous.
Mais puisqu'on reconnaît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient, de hauteur[114],
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et dès ce même pas rompre mon entreprise.

Hippolyte, *l'arrêtant.*
Eh ! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne au transports d'un premier mouvement.

Mascarille
Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais ;
Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

Hippolyte
Eh ! mon pauvre garçon, que ta colère cesse !
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.
Tirant sa bourse.
Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
Pourrais-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

Mascarille
Non, je ne le saurais, quelque effort que je fasse ;
Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble coeur

Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

Hippolyte
Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

Mascarille
Eh ! tout cela n'est rien ; je suis tendre à ces coups.
Mais déjà je commence à perdre mon courroux ;
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

Hippolyte
Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis ?

Mascarille
N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;
Et quand ce stratagème à nos voeux manquerait,
Ce qu'il ne ferait pas, un autre le ferait.

Hippolyte
Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

Mascarille
L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

Hippolyte
Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

Scène XI

Lélie, Mascarille

Lélie
Que diable fais-tu là ? Tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que[115] mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déjà tout mon bonheur eût été renversé.
C'était fait de mon bien, c'était fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenais la proie ;
Bref, si je ne me fusse en ces lieu rencontré,
Anselme avait l'esclave, et j'en étais frustré ;
Il l'emmenait chez lui : mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte,
Le pauvre Truffaldin l'a retenue.

Mascarille
Et trois ;
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
C'était par mon adresse, ô cervelle incurable,
Qu'Anselme entreprenait cet achat favorable ;
Entre mes propres mains on devait la livrer ;
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer.
Et puis pour votre amour je m'emploierais encore !
J'aimerais mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

Lélie, *seul.*
Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots[116] décharger sa furie.

Acte II

Scène première

Lélie, Mascarille

Mascarille
À vos désirs enfin il a fallu se rendre :
Malgré tous mes serments, je n'ai pu m'en défendre,
Et pour vos intérêts, que je voulais laisser,
En de nouveau périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile ; et si de Mascarille
Madame la nature avait fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'aurait été.
Toutefois n'allez pas, sur cette sûreté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, et rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encore nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons ;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis[117], mes soins pour l'objet qui vous flatte.

Lélie
Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien :
Tu verras seulement…

Mascarille
Souvenez-vous-en bien ;
J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
Votre père fait voir une paresse extrême
À rendre par sa mort tous vos désirs contents
Je viens de le tuer (de parole, j'entends) :
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bonhomme surpris a quitté cette vie.

Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas ;
On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers[118] qui sont après son édifice,
Parmi les fondements qu'ils en jettent encore,
Avaient fait par hasard rencontre d'un trésor.
Il a volé d'abord ; et comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enseveli pour lui.
Jouez bien votre rôle ; et pour mon personnage,
Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

Scène II

Lélie

Lélie
Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes voeux au comble de leur joie ;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne ferait-on pas pour devenir heureux ?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste ciel ! qu'ils sont prompts ! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

Scène III

Anselme, Mascarille

Mascarille
La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

Anselme
Être mort de la sorte !

Mascarille
Il a certes, grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

Anselme
N'avoir pas seulement le temps d'être malade !

Mascarille
Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

Anselme
Et Lélie ?

Mascarille
Il se bat[119], et ne peut rien souffrir :
Il s'est fait en maints lieu contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse :
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
À faire un vilain coup ne me l'allât semondre[120].

Anselme

N'importe, tu devais attendre jusqu'au soir ;
Outre qu'encore un coup j'aurais voulu le voir,
Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine ;
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

Mascarille
Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, et l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son père,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup ; mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encore guères,
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudrait vous prier, ensuite de l'instance[121],
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir[122]…

Anselme
Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

Mascarille, *seul.*
Jusques ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde ;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
conduisons le vaisseau de la main et de l'oeil.

Scène IV

Anselme, Lélie, Mascarille

Anselme
Sortons ; je ne saurais qu'avec douleur très forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las ! en si peu de temps ! Il vivait ce matin !

Mascarille
En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

Lélie, pleurant.
Ah !

Anselme
Mais quoi, cher Lélie ! enfin il était homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

Lélie
Ah !

Anselme
Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eu de tout temps a de mauvais desseins.

Lélie
Ah !

Anselme
Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières ;
Tout le monde y passe.

Lélie
Ah !

Mascarille
Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

Anselme
Si malgré ces raisons, votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins faites qu'il se modère.

Lélie
Ah !

Mascarille
Il n'en fera rien, je connais son humeur.

Anselme
Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

Lélie
Ah ! ah !

Mascarille
Comme à ce mot s'augmente sa douleur !
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

Anselme
Je sais que vous verrez au papiers du bonhomme
Que je suis débiteur d'une plus grande somme :
Mais quand par ces raisons je ne vous devrais rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paraître.

Lélie, *s'en allant.*
Ah !

Mascarille
Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître !

Anselme

Mascarille, je crois qu'il serait à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deu mots.

Mascarille
Ah !

Anselme
Des évènements l'incertitude est grande.

Mascarille
Ah !

Anselme
Faisons-lui signer le mot que je demande.

Mascarille
Las ! en l'état qu'il est, comment vous contenter ?
Donnez-lui le loisir de se désattrister[123] ;
Et quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance[124],
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon coeur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon soûl pleurer avec lui.
Ah !

Anselme, *seul.*
Le monde est rempli de beaucoup de traverses ;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses ;
Et jamais ici-bas…

Scène V

Pandolfe, Anselme

Anselme
Ah ! bon Dieu ! je frémi !
Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi[125] !
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !
Las ! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie !
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

Pandolfe
D'où peut donc provenir ce bizarre transport ?

Anselme
Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serais passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine, et cherche des prières,
Las ! je vous en promets ; et ne m'effrayez guères !
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparaissez donc, je vous prie,
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie !

Pandolfe, *riant*
Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part[126].

Anselme
Las ! pour un trépassé vous êtes bien gaillard.

Pandolfe
Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie ?

Anselme
Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

Pandolfe
Quoi ! j'aurais trépassé sans m'en apercevoir ?

Anselme
Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

Pandolfe
Mais, enfin, dormez-vous ? êtes-vous éveillé ?
Me[127] connaissez-vous pas ?

Anselme
Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir[128].
Pour Dieu ! ne prenez point de vilaine figure ;
J'ai prou[129] de ma frayeur en cette conjoncture.

Pandolfe
En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me serait un charmant badinage,
Et j'en prolongerais le plaisir davantage :
Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
Dont parmi les chemins[130] on m'a désabusé,
Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

Anselme
M'aurait-on joué pièce et fait supercherie ?
Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.

Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en ferait jouer quelque farce à ma honte :
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

Pandolfe
De l'argent, dites-vous ? Ah ! voilà l'encolure[131] !
Voilà le noeud secret de toute l'aventure !
À votre dam[132]. Pour moi, sans m'en mettre en souci,
Je vais faire informer[133] de cette affaire ici
Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

Anselme, *seul*
Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien.
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encore si prompt à faire une sottise ;
D'eaminer si peu sur un premier rapport…
Mais je vois…

Scène VI

Lélie, Anselme

Lélie, *sans voir Anselme*
Maintenant, avec ce passe-port,
Je puis à Truffaldin rendre aisément visite.

Anselme
À ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

Lélie
Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un coeur qui chèrement toujours la gardera.

Anselme
Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très beau,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens fau ;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos fau monnayeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu ! qu'on ferait bien de les faire tous pendre !

Lélie
Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre ;
Mais je n'en ai point vu de fau, comme je crois.

Anselme

Je les connaîtrai bien : montrez, montrez-les moi.
Est-ce tout ?

Lélie
Oui.

Anselme
Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé ; rentrez dedans ma poche ;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien ?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père ?
Ma foi, je m'engendrais[134] d'une belle manière,
Et j'allais prendre en vous un beau-fils fort discret[135] !
Allez, allez mourir de honte et de regret.

Lélie, *seul*
Il faut dire : J'en tiens. Quelle surprise etrême !
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème ?

Scène VII

Lélie, Mascarille

Mascarille
Quoi ! vous étiez sorti ? Je vous cherchais partout.
Eh bien ! en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en si coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave :
Votre rival après sera bien étonné.

Lélie
Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné !
Pourrais-tu de mon sort deviner l'injustice ?

Mascarille
Quoi ! que serait-ce ?

Lélie
Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtait,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutait[136].

Mascarille
Vous vous moquez peut-être ?

Lélie
Il est trop véritable.

Mascarille
Tout de bon ?

Lélie

Tout de bon : j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

Mascarille
Moi, Monsieur ! Quelque sot[137] : la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

Lélie
Ah ! n'aie point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence !
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avais fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludais un chacun[138] d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable ?

Mascarille
Vous avez en effet sujet de vous louer.

Lélie
Et bien ! je suis coupable, et je veux l'avouer.
Mais si jamais mon bien te fut considérable[139],
Répare ce malheur, et me sois secourable.

Mascarille
Je vous baise les mains ; je n'ai pas le loisir.

Lélie
Mascarille ! mon fils !

Mascarille
Point.

Lélie
Fais-moi ce plaisir.

Mascarille
Non, je n'en ferai rien.

Lélie
Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

Mascarille
Soit ; il vous est loisible.

Lélie
Je ne te puis fléchir ?

Mascarille
Non.

Lélie
Vois-tu le fer prêt ?

Mascarille
Oui.

Lélie
Je vais le pousser.

Mascarille
Faites ce qu'il vous plaît.

Lélie
Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie ?

Mascarille
Non.

Lélie
Adieu Mascarille.

Mascarille
Adieu Monsieur Lélie.

Lélie
Quoi ! …

Mascarille
Tuez-vous donc vite. Ah ! que de longs devis[140].

Lélie
Tu voudrais bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

Mascarille
Savais-je pas qu'enfin ce n'était que grimace ;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer ?

Scène VIII

Truffaldin, Léandre, Lélie, Mascarille.

Truffaldin parle bas à Léandre dans le fond du théâtre.

Lélie
Que vois-je ? mon rival et Truffaldin ensemble !
Il achète Célie ; ah ! de frayeur je tremble.

Mascarille
Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

Lélie
Que dois-je faire ? dis ; veuille me conseiller.

Mascarille
Je ne sais.

Lélie
Laisse-moi, je vais le quereller.

Mascarille
Qu'en arrivera-t-il ?

Lélie
Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup ?

Mascarille

Allez, je vous fais grâce ;
Je jette encore un oeil pitoyable[141] sur vous.
Laissez-moi l'observer ; par des moyens plus doux
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.
Lélie sort
Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

Truffaldin sort.

Mascarille, *à part, en s'en allant.*
Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

Léandre, *seul.*
Grâces au ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte ;
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

Scène IX

Léandre, Mascarille
[142]

Mascarille, *dit ces deux vers dans la maison, et entre sur le théâtre.*
Ah ! à l'aide ! au meurtre ! au secours ! on m'assomme !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Ô traître ! ô bourreau d'homme !

Léandre
D'où procède cela ? Qu'est-ce ? que te fait-on ?

Mascarille
On vient de me donner deux cents coups de bâton.

Léandre
Qui ?

Mascarille
Lélie.

Léandre
Et pourquoi ?

Mascarille
Pour une bagatelle
Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle.

Léandre
Ah ! vraiment il a tort.

Mascarille
Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde ;
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me fallait pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible au épaules.
Je te le dis encore, je saurai m'en venger :
Une esclave te plaît, tu voulais m'engager
À la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

Léandre
Écoute, Mascarille, et quitte ce transport.
Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitais fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
À mon service un jour pût attacher son zèle :
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

Mascarille
Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre[143] à me bien venger, en vous rendant service ;
Et que, dans mes efforts pour vos contentements,
Je puis à mon brutal trouver des châtiments :
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême…

Léandre
Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encore qu'il ne vaut.

Mascarille
Quoi ! Célie est à vous.

Léandre
Tu la verrais paraître,
Si de mes actions j'étais tout à fait maître :
Mais quoi ! mon père l'est : comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté[144],
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Truffaldin (car je sors de chez lui)
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui ;

Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter au yeux de tous ce qui charme les miens ;
À trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

Mascarille
Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison ;
Là vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connaissance.

Léandre
Oui, ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
Dès que par Truffaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras,
Quand… Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

Scène X

Hippolyte, Léandre, Mascarille

Hippolyte
Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle ;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle ?

Léandre
Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudrait la savoir.

Hippolyte
Donnez-moi donc la main
Jusqu'au temple ; en marchant je pourrai vous l'apprendre.

Léandre
Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

Scène XI

Mascarille

Mascarille
Oui, je vais te servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon ?
Oh ! que dans un moment Lélie aura de joie !
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie !
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal !
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
À me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
« Vivat Mascarillus, fourbum imperator ! »

Scène XII

Truffaldin, Mascarille

Mascarille
Holà !

Truffaldin
Que voulez-vous ?

Mascarille
Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

Truffaldin
Oui, je reconnais bien la bague que voilà.
Je vais quérir l'esclave ; arrêtez un peu là.

Scène XIII

Truffaldin, Un Courrier, Mascarille

Le courrier, *à Truffaldin.*
Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme…

Truffaldin
Et qui ?

Le Courrier
Je crois que c'est Truffaldin qu'il se nomme.

Truffaldin
Et que lui voulez-vous ? Vous le voyez ici.

Le Courrier
Lui rendre seulement la lettre que voici.

Truffaldin, *lit.*
« Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,
Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
Sous le nom de Célie est esclave chez vous.
Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
Et vous trouvez sensible au tendresses du sang,
Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
Comme si de la vôtre elle tenait le rang.
Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

De Madrid.
Don Pedro De Gusman,
Marquis de Montalcane. »
Il continue.
Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due[145],
Ils me l'avaient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrais dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurais pas sujet d'en murmurer ;
Et cependant j'allais, par mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.
Au courrier.
Un seul moment plus tard, tous vos pas étaient vains,
J'allais mettre à l'instant cette fille en ses mains.
Mais suffit ; j'en aurai tout le soin qu'on désire.
Le courrier sort.
À Mascarille.
Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurais ma parole tenir ;
Qu'il vienne retirer son argent.

Mascarille
Mais l'outrage
Que vous lui faites…

Truffaldin
Va, sans causer davantage.

Mascarille, *seul*
Ah ! le fâcheux paquet[146] que nous venons d'avoir !
Le sort a bien donné la baie[147] à mon espoir ;
Et bien à la malheure[148] est-il venu d'Espagne,
Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

Scène XIV

Lélie, Mascarille

Lélie riant.

Mascarille
Quel beau transport de joie à présent vous inspire ?

Lélie
Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

Mascarille
Çà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

Lélie
Ah ! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies :
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois ;
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative[149]
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive ;
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

Mascarille
Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

Lélie
Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive,
D'avoir vu Truffaldin avec mon rival,
Je songeais à trouver un remède à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,

J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

Mascarille
Mais qu'est-ce ?

Lélie
Ah ! s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avec diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Truffaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre ses soins ;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présents reconnaître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

Mascarille
Fort bien.

Lélie
Ecoute donc, voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise ;
Mais sais-tu bien comment ? En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot[150],
Un homme l'emmenait, qui s'est trouvé fort sot.

Mascarille
Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable ?

Lélie
Oui. D'un tour si subtil m'aurais-tu cru capable ?
Loue au moins mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

Mascarille
À vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative

Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrais avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beau vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours ;
C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours[151],
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque[152], un étourdi,
Que sais-je ? un… cent fois plus encore que je ne dis.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

Lélie
Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique ;
Ai-je fait quelque chose ? Éclaircis-moi ce point.

Mascarille
Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me suivez point.

Lélie
Je te suivrai partout pour savoir ce mystère.

Mascarille
Oui ? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire,
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

Lélie
Il m'échappe. Ô malheur qui ne se peut forcer[153] !
Au discours qu'il m'a faits que saurais-je comprendre ?
Et quel mauvais office aurais-je pu me rendre ?

Acte III

Scène première

Mascarille

Mascarille

Taisez-vous, ma bonté[154], cessez votre entretien ;
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue ;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience ; et je dois en sortir,
Après de si beau coups qu'il a su divertir[155].
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté ;
Que je me trouve à bout de ma subtilité :
Et que deviendra lors[156] cette publique estime
Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
À ne t'être jamais vu court d'inventions ?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose !
À tes nobles travaux ne fait aucune pause ;
Et quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi ! Que ferais-tu, que de l'eau toute claire ?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beau édifices.
Eh bien ! pour toute grâce, encore un coup du moins,
Au hasard du succès sacrifions des soins ;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.

Cependant notre affaire encore n'irait pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrais bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

Scène II

Léandre, Mascarille

Mascarille
Monsieur, j'ai perdu temps[157], votre homme se dédit.

Léandre
De la chose lui-même il m'a fait un récit ;
Mais c'est bien plus : j'ai su que tout ce beau mystère
D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieu,
N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie[158].

Mascarille
Voyez un peu la fourbe !

Léandre
Et pourtant Truffaldin
Est si bien imprimé[159] de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette faible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

Mascarille
C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

Léandre
Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout à fait adorable ;
Et je suis en suspens si, pour me l'acquérir,

Au extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

Mascarille
Vous pourriez l'épouser ?

Léandre
Je ne sais ; mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces
Qui, pour tirer[160] les coeurs, ont d'incroyables forces.

Mascarille
Sa vertu, dites-vous ?

Léandre
Quoi ? que murmures-tu ?
Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

Mascarille
Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

Léandre
Non, non, parle.

Mascarille
Eh bien donc, très charitablement,
Je veux vous retirer de votre aveuglement.
Cette fille…

Léandre
Poursuis.

Mascarille
N'est rien moins qu'inhumaine :
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son coeur, croyez-moi, n'est point roche, après tout,
À quiconque la sait prendre par le bon bout ;
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude ;
Mais je puis en parler avec certitude.
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
À me devoir connaître en un pareil gibier.

Léandre
Célie…

Mascarille
Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal sa place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Au rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

Léandre
Las ! que dis-tu ? Croirai-je un discours de la sorte ?

Mascarille
Monsieur, les volontés sont libres : que m'importe ?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise, et lui donnez la main ;
Toute la ville en corps reconnaîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

Léandre
Quelle surprise étrange !

Mascarille, *à part.*
Il a pris l'hameçon,
Courage ! s'il s'y peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

Léandre
Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

Mascarille
Quoi ! vous pourriez…

Léandre
Va-t-en jusqu'à la poste, et vois ;
Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.
seul, après avoir rêvé.
Qui ne s'y fût trompé ! Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

Scène III

Lélie, Léandre

Lélie
Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet ?

Léandre
Moi ?

Lélie
Vous-même.

Léandre
Pourtant je n'en ai point sujet.

Lélie
Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

Léandre
Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

Lélie
Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins :
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

Léandre
Si j'étais assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerais bien de toutes vos finesses.

Lélie
Quelles finesses donc ?

Léandre
Mon Dieu ! nous savons tout.

Lélie
Quoi ?

Léandre
Votre procédé de l'un à l'autre bout.

Lélie
C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

Léandre
Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
Où je serais fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et je ne veux point brûler pour une abandonnée.

Lélie
Tout beau, tout beau, Léandre !

Léandre
Ah ! que vous êtes bon !
Allez, vous dis-je encore, servez-la sans soupçon ;
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes ;
Mais, en revanche aussi, le reste est fort commun.

Lélie
Léandre, arrêtons là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle ;
Mais, surtout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute[161] à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité ;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
À souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

Léandre
Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

Lélie
Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,

Je connais bien son coeur.

Léandre
Mais, enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent :
C'est lui qui la condamne.

Lélie
Oui !

Léandre
Lui-même.

Lélie
Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encore je n'en ferai que rire !
Gage qu'il se dédit.

Léandre
Et moi gage que non.

Lélie
Parbleu ! je le ferais mourir sous le bâton,
S'il m'avait soutenu des faussetés pareilles.

Léandre
Moi je lui couperais sur-le-champ les oreilles,
S'il n'était pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

Scène IV

Lélie, Léandre, Mascarille

Lélie
Ah ! bon, bon, le voilà. Venez çà, chien maudit.

Mascarille
Quoi ?

Lélie
Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier[162] la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous son sort abattu ?

Mascarille, *bas, à Lélie*.
Doucement, ce discours est de mon industrie[163].

Lélie
Non, non, point de clin d'oeil et point de raillerie ;
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit ;
Fût-ce mon propre frère, il me la payerait.
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits ?

Mascarille
Mon Dieu ! ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

Lélie
Tu n'échapperas pas.

Mascarille
Ah !

Lélie
Parle donc, confesse.

Mascarille, *bas, à Lélie.*
Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

Lélie
Dépêche, qu'as-tu dit ? Vide entre nous ce point.

Mascarille, *bas, à Lélie.*
J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

Lélie
Ah ! je vous ferai bien parler d'une autre sorte !

Léandre, *l'arrêtant*
Halte un peu ! retenez l'ardeur qui vous emporte.

Mascarille, *à part*
Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé ?

Léandre
C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

Lélie
Quoi ! châtier mes gens n'est pas en ma puissance[164] ?

Léandre
Comment, vos gens ?

Mascarille, *à part*
encore ! Il va tout découvrir.

Lélie
Quand j'aurais volonté de le battre à mourir,
Eh bien ! c'est mon valet.

Léandre
C'est maintenant le nôtre.

Lélie

Le trait est admirable ! Et comment donc le vôtre ?

Léandre
Sans doute…

Mascarille, *bas, à Lélie.*
Doucement.

Lélie
Hem ! Que veux-tu conter ?

Mascarille, *à part*
Ah ! le double bourreau, qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne !

Lélie
Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet ?

Léandre
Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

Lélie
Je ne sais ce que c'est.

Léandre
Et, plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance ?

Lélie
Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

Mascarille
Pousse, pousse, bourreau ; tu fais bien tes affaires.

Léandre, *À Mascarille.)*
Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires ?

Mascarille
Il ne sait ce qu'il dit ; sa mémoire…

Léandre

Non, non,
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne.
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avais imposé[165],
Et que m'étant commis à ton zèle hypocrite,
À si bon compte encore je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler *« un avis au lecteur ».*
Adieu, Lélie, adieu, très humble serviteur.

Scène V

Lélie, Mascarille

Mascarille
Courage, mon garçon, tout heur[166] nous accompagne ;
Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne ;
Faisons *l'Olibrius, l'occiseur d'innocents*[167].

Lélie
Il t'avait accusé de discours médisants
Contre…

Mascarille
Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendait service,
Et par qui son amour s'en était presque allé ?
Non, il a l'esprit franc, et point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports.
Je veux de son rival alentir[168] les transports,
Mon brave incontinent vient qui le désabuse ;
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse ;
Point d'affaire : il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède point à personne qui vive !
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet du roi.

Lélie
Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes ;

À moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferai encore cent de la sorte.

Mascarille
Tant pis.

Lélie
Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de[169] quelque chose ;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert[170].

Mascarille
Je crois que vous seriez un maître d'arme expert
Vous savez à merveille, en toutes aventures,
Prendre les contre-temps et rompre les mesures[171].

Lélie
Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser ;
Et pourvu que tes soins en qui je me repose…

Mascarille
Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'apaise pas, non, si facilement ;
Je suis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feu reprendre la conduite.

Lélie
S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras ?

Mascarille
De quelle vision sa cervelle est frappée !
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée[172]
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer
Qu'à tirer un teston, s'il fallait le donner[173].

Lélie
Que puis-je donc pour toi !

Mascarille
C'est que de votre père

Il faut absolument apaiser la colère.

Lélie
Nous avons fait la paix.

Mascarille
Oui, mais non pas pour nous.
Je l'ai fait, ce matin, mort pour l'amour de vous ;
La vision le choque, et de pareilles feintes
Au vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bonhomme, tout vieux[174], chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière ;
Il craint le pronostic, et contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avait recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aie peine aussi d'en sortir par après[175]
Contre moi dès longtemps l'on a force décrets ;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

Lélie
Oui, nous le fléchirons :
Mais aussi tu promets…

Mascarille
Ah ! Mon Dieu ! nous verrons.
Lélie sort.
Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelques temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avec l'artifice…

Scène VI

Ergaste, Mascarille
[176]

Ergaste
Je te cherchais partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

Mascarille
Quoi donc ?

Ergaste
N'avons-nous point ici quelque écoutant ?

Mascarille
Non.

Ergaste
Nous sommes amis autant qu'on le peut être.
Je sais bien tes desseins et l'amour de ton maître ;
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti[177]
Pour enlever Célie ; et j'en suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Truffaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent, le soir,
Des femmes du quartier en masque l'allaient voir.

Mascarille
Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie ;
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie ;
Et contre cet assaut je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.

Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

Scène VII

Mascarille

Mascarille
Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourrait avoir en soit ce projet amoureux[178],
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas.
Et là, premier[179] que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise ;
Puisque, par son dessein déjà presque éventé,
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons[180] de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons frères ;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
Je sais où gît le lièvre, et me puis, sans travail,
Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

Scène VIII

Lélie, Ergaste

Lélie
Il prétend l'enlever avec sa mascarade ?

Ergaste
Il n'est rien de plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
À Mascarille lors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie ;
Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
J'ai cru que je devais de tout vous faire part.

Lélie
Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle :
Va, je reconnaîtrai ce service fidèle.

Scène IX

Lélie

Lélie
Mon drôle assurément leur jouera quelque trait ;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin ! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect[181] ?
Mais vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
Holà ! quelqu'un, un mot.

Scène X

Truffaldin, à sa fenêtre ; Lélie

Truffaldin
Qu'est-ce ? qui me vient ?

Lélie
Fermez soigneusement votre porte ce soir.

Truffaldin
Pourquoi ?

Lélie
Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade ;
Ils veulent enlever votre Célie.

Truffaldin
Ô dieu !

Lélie
Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux.
Demeurez ; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Eh bien ! qu'avais-je dit ? Les voyez-vous paraître ?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt[182].

Scène XI

Lélie, Truffaldin, Mascarille et sa suite, masqués

Truffaldin
Oh ! les plaisants robins[183], qui pensent me surprendre !

Lélie
Masques, où courez-vous ? le pourrait-on apprendre ?
Truffaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon[184].
À Mascarille, déguisé en femme.
Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !
Eh quoi ! vous murmurez ? Mais, sans vous faire outrage
Peut-on lever le masque, et voir votre visage ?

Truffaldin
Allez, fourbes méchants, retirez-vous d'ici,
Canaille ; et vous, seigneur, bonsoir et grand merci.

Scène XII

Lélie, Mascarille

Lélie, *après avoir démasqué Mascarille.*
Mascarille, est-ce toi ?

Mascarille
Nenni-da, c'est quelqu'un d'autre.

Lélie
Hélas, quelle surprise ! et quel sort est le nôtre !
L'aurais-je deviné, n'étant point averti
Des secrètes raisons qui t'avaient travesti ?
malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Été, sans y penser, te faire cette frasque !
Il me prendrait envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, et de me donner cent coups.

Mascarille
Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

Lélie
Las ! si de ton secours ta colère me prive,
À quel saint me vouerai-je ?

Mascarille
Au grand diable d'enfer !

Lélie
Ah ! si ton coeur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grâce !
S'il faut pour l'obtenir que tes genou j'embrasse,

Vois-moi…

Mascarille
Tarare ! allons, camarades, allons :
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

Scène XIII

Léandre et sa suite,
masqués
Truffaldin,
à sa fenêtre

Léandre
Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.

Truffaldin
Quoi ! masques toute nuit[185] assiégeront ma porte ?
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir[186].
Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie ;
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler ;
J'en suis fâché pour vous. Mais pour vous régaler[187]
Du souci qui pour elle ici vous inquiète,
Elle vous fait présent de cette cassolette[188].

Léandre
Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

Acte IV

Scène première

Lélie,
déguisé en Arménien
Mascarille
[189]

Mascarille
Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

Lélie
Tu ranimes par là mon espérance morte.

Mascarille
Toujours de ma colère on me voit revenir ;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

Lélie
Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnaissance,
Et que quand je n'aurais qu'un seul morceau de pain…

Mascarille
Baste ! songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise ;
Votre rôle en ce jeu par coeur doit être su.

Lélie
Mais comment Truffaldin chez lui t'a-t-il reçu ?

Mascarille

D'un zèle simulé j'ai bridé[190] le bon sire ;
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeait à lui, que l'on le surprendroit ;
Que l'on couchait en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avait si faussement divulgué la naissance ;
Qu'on avait bien voulu m'y mêler quelque peu ;
Mais que j'avais tiré mon épingle du jeu,
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venais l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours ;
Que pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
Je voulais travailler au salut de mon âme,
À m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisiblement ;
Que, s'il le trouvait bon, je n'aurais d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie ;
Et que même à tel point il m'avait su ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrais en ses mains, que je tenais certaines,
Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendais tout de bon que lui seul héritât.
C'était le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
Et comme, pour résoudre[191] avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos voeux,
Je voulais en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle,
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en songe il a vu le retour.
À ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur quoi j'ai tantôt notre fourbe construite.

Lélie
C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

Mascarille
Oui, oui ; mais quand j'aurais passé jusques à trois,
Peut-être encore qu'avec toute sa suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

Lélie

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

Mascarille
Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort !
Voyez-vous ? vous avez la caboche un peu dure ;
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Truffaldin de Naples est sorti,
Et s'appelait alors Zanobio Ruberti ;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
(De fait il n'est pas homme à troubler un Etat),
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille fort jeune, et sa femme, laissées,
À quelque temps de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle ; et dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restait de sa race,
Un sien fils, écolier, qui se nommait Horace,
Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert, jeune, l'avait conduit ;
Mais, pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a,
Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure il est très ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille à point nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte[192].
Sans nous alambiquer, servons-nous-en ; qu'importe ?
Vous leur aurez ouï leur disgrâce conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter ;
Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son père,
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.

Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

Lélie
Ces répétitions ne sont que superflues ;
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

Mascarille
Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

Lélie
Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il allait de son fils me demander la mine ?

Mascarille
Belle difficulté ! Devez-vous pas savoir
Qu'il était fort petit alors qu'il l'a pu voir ?
Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
Pourraient-ils pas avoir changé tout son visage ?

Lélie
Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connaît qu'il m'a vu,
Que faire ?

Mascarille
De mémoire êtes-vous dépourvu ?
Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image
N'avait dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
Et le poil et l'habit déguisaient grandement.

Lélie
Fort bien. Mais à propos, cet endroit de Turquie…

Mascarille
Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

Lélie
Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

Mascarille
Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

Lélie
Va, va-t'en commencer, il ne me faut plus rien.

Mascarille
Au moins soyez prudent, et vous conduisez bien ;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

Lélie
Laisse-moi gouverner. Que ton âme est craintive !

Mascarille
Horace dans Bologne écolier ; Truffaldin,
Zanobio Ruberti, dans Naples citadin ;
Le précepteur Albert…

Lélie
Ah ! C'est me faire honte
Que de me tant prêcher ! Suis-je un sot à ton compte ?

Mascarille
Non pas du tout ; mais bien quelque chose approchant.

Scène II

Lélie

Lélie

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant ;
Mais parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusque-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beau yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux ;
Je n'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourments de mon âme ;
Je saurai quel arrêt je dois… mais les voici.

Scène III

Truffaldin, Lélie, Mascarille

Truffaldin
Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci !

Mascarille
C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

Truffaldin, *à Lélie*
Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous que je dois nommer l'ange de mon bonheur ?

Lélie
Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

Truffaldin, *À Mascarille.*
J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

Mascarille
C'est ce que je disois ;
Mais on voit des rapports admirables parfois.

Truffaldin
Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde ?

Lélie
Oui, seigneur Truffaldin, le plus gaillard du monde.

Truffaldin

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi ?

Lélie
Plus de dix mille fois.

Mascarille
Quelque peu moins, je crois.

Lélie
Il vous a dépeint tel que je vous vois paraître,
Le visage, le port…

Truffaldin
Cela pourrait-il être,
Si lorsqu'il m'a pu voir, il n'avait que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,
Aurait peine à pouvoir connaître mon visage ?

Mascarille
Le sang bien autrement conserve cette image ;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon père…

Truffaldin
Suffit. Où l'avez-vous laissé ?

Lélie
En Turquie, à Turin.

Truffaldin
Turin ? Mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

Mascarille, *à part*
Ô cerveau malhabile !
À Truffaldin.)
Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils ;
Mais les Arméniens ont tous, par habitude,
Certain vice de langue à nous autres fort rude :
C'est que dans tous les mots ils changent « nis" en "rin ».
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

Truffaldin

Il fallait, pour l'entendre, avoir cette lumière.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père ?

Mascarille, *à part*
Voyez s'il répondra.
À Truffaldin, après s'être escrimé.
Je repassais un peu
Quelque leçon d'escrime ; autrefois en ce jeu
Il n'était point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

Truffaldin, *À Mascarille.*
Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.
À Lélie.
Quel autre nom, dit-il, que je devais avoir ?

Mascarille
Ah ! Seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Est celle maintenant que le ciel vous envoie !

Lélie
C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

Truffaldin
Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté ?

Mascarille
Naples est un séjour qui paraît agréable ;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

Truffaldin
Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours ?

Lélie
Dans Naples son destin a commencé son cours.

Truffaldin
Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite ?

Mascarille
Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avaient commis.

Truffaldin
Ah !

Mascarille, *à part.*
Nous sommes perdus si cet entretien dure.

Truffaldin
Je voudrais bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler…

Mascarille
Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller.
Mais, seigneur Truffaldin, songez-vous que peut-être
Ce monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi ?

Lélie
Pour moi, point de repas.

Mascarille
Ah ! vous avez plus faim que vous ne pensez pas[193].

Truffaldin
Entrez donc.

Lélie
Après vous.

Mascarille, *À Truffaldin.*
Monsieur, en Arménie
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.
À Lélie, après que Truffaldin est entré dans sa maison.
Pauvre esprit ! Pas deux mots !

Lélie
D'abord il m'a surpris ;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avec hardiesse…

Mascarille
Voici notre rival, qui ne sait pas la pièce.

Ils entrent dans la maison de Truffaldin.

Scène IV

Anselme, Léandre

Anselme
Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille,
Mais comme votre père, ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien ;
Bref, comme je voudrais, d'une âme franche et pure,
Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel oeil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour ?
À combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d'hier est partout exposée ?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse ?
J'en ai rougi pour vous encore plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je vois :
Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise.
Ah ! Léandre, sortez de cet abaissement !
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité ;
Et la plus belle femme a très peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.

Je vous le dis encore, ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements,
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables ;
Mais ces félicités ne sont guère durables,
Et, notre passion alentissant son cours,
Après ces bonnes nuits donnent de mauvais jours ;
De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

Léandre
Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
Je sais combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne ;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille, et quelle est sa vertu :
Aussi veux-je tâcher…

Anselme
On ouvre cette porte :
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

Scène V

Lélie, Mascarille
[194]

Mascarille
Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

Lélie
Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes ?
De quoi te peux-tu plaindre ? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis ?

Mascarille
Couci-couci.
Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez, par serments authentiques,
Adorer pour leurs dieu la lune et le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nonpareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie ;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'au bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

Lélie
Pourrait-on se forcer à plus de retenue ?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

Mascarille
Oui, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas ;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez au soupçons donné plus de matière

Que d'autres ne feraient dans une année entière.

Lélie
Et comment donc ?

Mascarille
Comment ? Chacun a pu le voir.
À table, où Truffaldin l'oblige de se seoir[195],
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servait,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvait ;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avait su porter.
Sur les morceau touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tous ainsi que des pois gris[196].
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac[197] de pieds insupportable,
Dont Truffaldin, heurté de deux coups trop pressants,
A puni par deux fois deux chiens très innocents,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.
Et puis après cela votre conduite est belle ?
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
Malgré le froid, je sue encore de mes efforts.
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensais retenir toutes vos actions,
En faisant de mon corps mille contorsions.

Lélie
Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens point les agréables causes !
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
Désormais…

Scène VI

Truffaldin, Lélie, Mascarille

Mascarille
Nous parlions des fortunes d'Horace.

Truffaldin, *À Lélie.*
C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grâce
Que je puisse lui dire un seul mot en secret ?

Lélie
Il faudrait autrement être fort indiscret.
Lélie entre dans la maison de Truffaldin.

Scène VII

Truffaldin, Mascarille

Truffaldin
Écoute : sais-tu bien ce que je viens de faire ?

Mascarille
Non ; mais si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le savoir.

Truffaldin
D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont fait déjà le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur
Il montre son bras.
Un bâton à peu près… oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules
Propre, comme je pense, à rosser les épaules ;
Car il est bien en main, vert, noueux et massif.

Mascarille
Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif ?

Truffaldin
Pour toi premièrement ; puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une[198] et m'en jouer d'une autre ;
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

Mascarille

Quoi ! vous ne croyez pas… ?

Truffaldin
Ne cherche point d'excuse :
Lui-même heureusement a découvert sa ruse ;
En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venait sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole[199],
Laquelle a tout ouï, parole pour parole ;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

Mascarille
Ah ! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

Truffaldin
Veux-tu me faire voir que tu dis vérité ?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté ;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

Mascarille
Oui-da, très volontiers, je l'épousterai[200] bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
À part.
Ah ! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout !

Scène VIII

Lélie, Truffaldin, Mascarille

Truffaldin *À Lélie, après avoir heurté à sa porte.*
Un mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, et vous jouer de lui ?

Mascarille
Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus aisément entrée !

Truffaldin, *bat Lélie.*
Vidons, vidons sur l'heure[201].

Lélie, *À Mascarille, qui le bat aussi.*
Ah ! coquin !

Mascarille
C'est ainsi
Que les fourbes…

Lélie
Bourreau !

Mascarille
Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.

Lélie
Quoi donc ! je serais homme… ?

Mascarille, *le battant toujours en le chassant.*
Tirez, tirez[202], vous dis-je, ou bien je vous assomme.

Truffaldin
Voilà qui me plaît fort ; rentre, je suis content.
Mascarille suit Truffaldin, qui rentre dans sa maison.

Lélie, *revenant.*
À moi, par un valet, cet affront éclatant !
L'aurait-on pu prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître ?

Mascarille, *À la fenêtre de Truffaldin.*
Peut-on vous demander comment va votre dos ?

Lélie
Quoi ! tu m'oses encore tenir un tel propos ?

Mascarille
Voilà, voilà que c'est[203] de ne pas voir Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrète.
Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux :
Je cesse d'éclater, de pester contre vous,
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

Lélie
Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal !

Mascarille
Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

Lélie
Moi ?

Mascarille
Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

Lélie
On aurait pu surprendre un mot dit à Célie ?

Mascarille
Et d'où doncques[204] viendrait cette prompte sortie ?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet :
Mais au moins faites-vous des écarts[205] admirables.

Lélie
Ô le plus malheureux de tous les misérables !
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi ?

Mascarille
Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

Lélie
Tu devais donc, pour toi, frapper plus doucement.

Mascarille
Quelque sot. Truffaldin lorgnait exactement :
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étais point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la chose est faite ; et si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assénés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos voeux avant qu'il soit deux nuits.

Lélie
Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse ?

Mascarille
Vous le promettez donc ?

Lélie
Oui, je te le promets.

Mascarille
Ce n'est pas encore tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

Lélie

Soit.

Mascarille
Si vous y manquez, votre fièvre quartaine[206] !

Lélie
Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.

Mascarille
Allez quitter l'habit, et graisser votre dos.

Lélie, *seul*
Faut-il que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce !

Mascarille, *sortant de chez Truffaldin.*
Quoi ! vous n'êtes pas loin ? Sortez vite d'ici ;
Mais surtout gardez-vous de prendre aucun souci,
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise ;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise,
Demeurez en repos.

Lélie, *en sortant.*
Oui, va, je m'y tiendrai.

Mascarille, *seul.*
Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

Scène IX

Ergaste, Mascarille

Ergaste
Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
À l'heure que je parle, un jeune Égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant, et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Truffaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez : pour elle il paraît fort zélé.

Mascarille
Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre !
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, et ne nous troubler point ;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité ;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol ; par qui ? l'on n'en sait rien :
Eu autres rarement passent pour gens de bien ;
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.

Je sais des officiers, de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés ;
Dessus[207] l'avide espoir de quelque paraguante[208],
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente ;
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, et paye son délit.

Acte V

Scène première

Mascarille, Ergaste

Mascarille
Ah ! chien ! ah ! double chien ! mâtine de cervelle !
Ta persécution sera-t-elle éternelle ?

Ergaste
Par les soins vigilants de l'exempt Balafré,
Ton affaire allait bien, le drôle était coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagème :
Je ne saurais souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement ;
J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne :
Et, comme on résistait à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

Mascarille
Le traître ne sait pas que cet Égyptien
Est déjà là-dedans pour lui ravir son bien.

Ergaste
Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

Scène II

Mascarille

Mascarille
Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On dirait (et pour moi j'en suis persuadé)
Que ce démon brouillon dont il est possédé
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Partout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avec répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion.
Mais ils viennent ; songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bienséance[209],
Je puis en disposer avec grande licence ;
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé ;
Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
Ô Dieu ! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures !

Scène III

Célie, Andrès
[210]

Andrès
Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon coeur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avait mis mon courage,
Et j'y pouvais un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi ;
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon coeur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
Sans que mille accidents, ni votre indifférence,
Aient pu me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hasard, d'avec vous séparé

Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine ;
Enfin, ayant trouvé la vieille Égyptienne,
Et plein d'impatience, apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importait fort,
Et qui de tous vos gens détourne le naufrage,
Vous aviez en ces lieu été mise en otage,
J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :
Cependant on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avait quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre ;
Que si, comme devant, il vous faut encore suivre,
J'y consens, et mon coeur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

Célie
Votre zèle pour moi visiblement éclate :
Pour en paraître triste, il faudrait être ingrate,
et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon coeur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence ;
Et si j'avais sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendrait que ce mal eût pris un autre cours.

Andrès
Autant que vous voudrez, faites qu'il se diffère.
Toutes mes volontés ne butent[211] qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

Scène IV

Célie, Andrès, Mascarille, déguisé en Suisse

Andrès
Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître ?

Mascarille
Moi pour serfir à fous.

Andrès
Pourrons-nous y bien être !

Mascarille
Oui ; moi pour détrancher chafons champre carni.
Mais che non point locher te chans te méchant vi.

Andrès
Je crois votre maison franche de tout ombrage.

Mascarille
Fous noufeau dans sti fil, moi foir à la fissage.

Andrès
Oui.

Mascarille
La matame est-il mariage al monsieur ?

Andrès
Quoi ?

Mascarille

S'il être son fame, ou s'il être son soeur ?

Andrès
Non.

Mascarille
Mon foi, pien choli ; fenir pour marchantisse,
Ou pien pour temanter à la palais choustice ?
La procès il faut rien, il coûter tant t'archant !
La procurair larron, l'afocat pien méchant.

Andrès
Ce n'est pas pour cela.

Mascarille
Fous tonc mener sti file
Pour fenir pourmener et recarter la file ?

Andrès, *À Célie.*
Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement,
Contremander aussi notre voiture prête.

Mascarille
Li ne porte pas pien.

Andrès
Elle a mal à la tête.

Mascarille
Moi, chavoir de pon fin et de fromage pon.
Entre fous, entre fous dans mon petit maisson.

Célie, Andrès et Mascarille entrent dans la maison.

Scène V

Lélie

Lélie, *seul*

Quel que soit le transport d'une âme impatiente,
La parole m'engage à rester en attente,
À laisser faire un autre, et voir sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

Scène VI

Andrès, Lélie

Lélie, *À Andrès, qui sort de la maison.*
Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure ?

Andrès
C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

Lélie
À mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet, la nuit pour la garder s'y tient.

Andrès
Je ne sais ; l'écriteau marque au moins qu'on la loue ;
Lisez.

Lélie
Certes, ceci me surprend, je l'avoue.
Qui diantre l'aurait mis ? et par quel intérêt… ?
Ah ! ma foi, je devine à peu près ce que c'est !
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

Andrès
Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

Lélie
Je voudrais à tout autre en faire un grand secret ;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paraître,
Comme je conjecture, au moins, ne saurait être
Que quelque invention du valet que je dis,

Que quelque noeud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne
Dont j'ai l'âme piquée, et qu'il faut que j'obtienne.
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

Andrès
Vous l'appelez ?

Lélie
Célie.

Andrès
Eh ! que ne disiez-vous ?
Vous n'avez qu'à parler, je vous aurais sans doute
Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

Lélie
Quoi ? vous la connaissez ?

Andrès
C'est moi qui maintenant
Viens de la racheter.

Lélie
Ô discours surprenant !

Andrès
Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voilà je venais de la mettre ;
Et je suis très ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre invention.

Lélie
Quoi ? j'obtiendrais de vous le bonheur que j'espère ?
Vous pourriez… ?

Andrès, *allant frapper à la porte.*
Tout à l'heure on va vous satisfaire.

Lélie
Que pourrai-je vous dire ? Et quel remerciement… ?

Andrès
Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

Scène VII

Lélie, Andrès, Mascarille

Mascarille, *à part.*
Eh bien ! Ne voilà pas mon enragé de maître !
Il nous va faire encore quelque nouveau bissêtre[212].

Lélie
Sous ce grotesque habit qui l'aurait reconnu ?
Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

Mascarille
Moi souis ein chant t'honneur, moi non point Maquerille.
Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

Lélie
Le plaisant baragouin ! il est bon, sur ma foi !

Mascarille
Alez fous pourmener, sans toi rire te moi.

Lélie
Va, va, lève le masque, et reconnais ton maître.

Mascarille
Partié ! tiable, mon foi chamais toi chai connaître.

Lélie
Tout est accommodé, ne te déguise point.

Mascarille
Si toi point t'en aller, che paille ein coup te poing.

Lélie
Ton jargon allemant est superflu, te dis-je ;
Car nous sommes d'accord ; et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes voeux lui pouvaient demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

Mascarille
Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse[213] donc, et redeviens moi-même.

Andrès
Ce valet vous servait avec beaucoup de feu.
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

Scène VIII

Lélie, Mascarille

Lélie
Eh bien ! que diras-tu ?

Mascarille
Que j'ai l'âme ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

Lélie
Tu feignais à[214] sortir de ton déguisement,
Et ne pouvais me croire en cet événement.

Mascarille
Comme je vous connais, j'étais dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

Lélie
Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

Mascarille
Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage.

Scène IX

Célie, Andrès, Lélie, Mascarille

Andrès
N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

Lélie
Ah ! quel bonheur au mien pourrait être égalé !

Andrès
Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable.
Si je ne l'avouais, je serais condamnable :
Mais enfin ce bienfait aurait trop de rigueur,
S'il fallait le payer au dépens de mon coeur.
Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette !
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu. Pour quelques jours retournons sur nos pas.

Scène X

Lélie, Mascarille

Mascarille, *après avoir chanté.*
Je ris, et toutefois je n'en ai guère envie ;
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
Hem ! vous m'entendez bien.

Lélie
C'est trop ; je ne veux plus
Te demander pour moi de secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne saurait souffrir qu'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

Scène XI

Mascarille

Mascarille
Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin,
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licencier mes soins et mon appui,
Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire ;
Et les difficultés dont on est combattu
Sont les dames d'atours qui parent la vertu.

Scène XII

Célie, Mascarille

Célie, *À Mascarille, qui lui a parlé bas.*
Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encore fort près de s'accorder[215] :
Et je t'ai déjà dit qu'un coeur comme le nôtre
Ne voudrait pas pour l'un faire injustice à l'autre,
Et que très fortement, par de différents noeuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
Andrès pour son partage a la reconnaissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts.
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
Si le don de mon coeur ne couronne sa flamme,
Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi,
Et de faire à mes voeux autant de violence
Que j'en fais au désirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peu te permettre d'espoir.

Mascarille
Ce sont, à dire vrai, de très fâcheux obstacles,
Et je ne sais point l'art de faire des miracles ;
Mais je vais employer mes efforts plus puissants[216],
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tous sens
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

Scène XIII

Hippolyte, Célie

Hippolyte
Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles
Et de tous leurs amants faites des infidèles :
il n'est guère de coeurs qui puissent échapper
Au traits dont à l'abord vous savez les frapper ;
Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrais pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres :
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

Célie
Voilà d'un air galant faire une raillerie ;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connaissent trop bien[217],
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien ;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

Hippolyte
Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé ;
Et sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des désirs à Léandre et Lélie.

Célie
Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouverait capable.

Hippolyte
Au contraire, j'agis d'un air différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand ;
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses voeux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

Scène XIV

Célie, Hippolyte, Mascarille

Mascarille
Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant !

Célie
Qu'est-ce donc ?

Mascarille
Écoutez ; voici sans flatterie…

Célie
Quoi ?

Mascarille
La fin d'une vraie et pure comédie
La vieille Égyptienne à l'heure même…

Célie
Eh bien ?

Mascarille
Passait dedans la place, et ne songeait à rien,
Alors qu'une autre vieille assez défigurée
L'ayant de près au nez longtemps considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou flèches,
Ne faisait voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattants s'efforçaient d'arracher

Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagasse[218].
D'abord leurs escoffions[219] ont volé par la place,
Et laissant voir à nu deux têtes sans cheveu,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrès et Truffaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir[220] eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étaient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher au yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causait cette humeur,
Celle qui la première avait fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle était émue,
Ayant sur Truffaldin tenu longtemps la vue :
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieu,
A-t-elle dit tout haut ; ô rencontre opportune !
Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnaître, et dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentais tant.
Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avais, vous le savez, en mes mains votre fille,
Dont j'élevais l'enfance, et qui, par mille traits,
Faisait voir, dès quatre ans, sa grâce et ses attraits.
Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
Dedans notre maison se rendant familière,
Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
Que cela servit fort pour avancer sa vie :
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deu.
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix,
Pendant tout ce récit, répétait plusieurs fois,
Andrès, ayant changé quelque temps de visage,
À Truffaldin surpris a tenu ce langage :
Quoi donc ! le ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avais pu voir, sans pourtant reconnaître
La source de mon sang et l'auteur de mon être !
Oui, mon père, je suis Horace votre fils.

D'Albert, qui me gardait, les jours étant finis,
Me sentant naître au coeur d'autres inquiétudes,
Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
Portai durant si ans mes pas en divers lieu,
Selon que me poussait un désir curieux :
Pourtant, après ce temps, une secrète envie
Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
Mais dans Naples, hélas ! je ne vous trouvai plus,
Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.
Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
Truffaldin ressentait des transports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
Par la confession de votre Égyptienne,
Truffaldin maintenant vous reconnaît pour sienne ;
Andrès est votre frère ; et comme de sa soeur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnaître
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître
Dont le père, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hyménée un plein consentement,
Et, pour mettre une joie entière en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidents à la fois enfantés !

Célie
Je demeure immobile à tant de nouveautés.

Mascarille
Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encore remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
Moi je vais avertir mon maître de ceci,
Et que lorsqu'à ses voeux on croit le plus d'obstacle,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.
Mascarille sort.

Hippolyte
Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que[221] pour mon propre sort je n'en aurais pas plus.

Mais les voici venir.

Scène XV

Truffaldin, Anselme, Pandolfe, Célie, Hippolyte, Léandre, Andrès

Truffaldin
Ah ! ma fille !

Célie
Ah ! mon père !

Truffaldin
Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère ?

Célie
Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux.

Hippolyte *à Léandre.*
En vain vous parleriez pour excuser vos feu,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

Léandre
Un généreux pardon est ce que je désire :
Mais j'atteste les cieux qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

Andrès *à Célie.*
Qui l'aurait jamais cru que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature !
Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

Célie
Pour moi, je me blâmais, et croyais faire faute,

Quand je n'avais pour vous qu'une estime très haute.
Je ne pouvais savoir quel obstacle puissant
M'arrêtait sur un pas si doux et si glissant,
Et détournait mon coeur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçaient d'introduire en mon âme[222].

Truffaldin *à Célie*
Mais en te recouvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée ?

Célie
Que de vous maintenant dépend ma destinée.

Scène XVI

Truffaldin, Anselme, Pandolfe, Célie, Hippolyte, Lélie, Léandre, Andrès, Mascarille

Mascarille, *à Lélie.*
Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir ;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encore votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos voeux sont couronnés, et Célie est à vous.

Lélie
Croirai-je que du ciel la puissance absolue…

Truffaldin
Oui, mon gendre, il est vrai.

Pandolfe
La chose est résolue.

Andrès, *à Lélie.*
Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

Lélie, *à Mascarille.*
Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois.
Dans cette joie…

Mascarille
Ah ! ah ! doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport :

De vos embrassements on se passerait fort.

Truffaldin, *à Lélie*.
Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie ;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vite amené.

Mascarille
Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille ?
À voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

Anselme, *revenant*.
J'ai ton fait.

Mascarille, *à part*.
Allons donc, et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères.

FIN

LE DÉPIT AMOUREUX

1654

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie.

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX

Acte III

Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[223]

Comédie en vers et en cinq actes, représentée au théâtre du Petit-Bourbon, en 1658.[224]

Le *Dépit amoureux* fut joué à Paris immédiatement après l'*Étourdi.*C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul noeud dans *le Dépit amoureux.* Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt ; et le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif ni comique. On a admiré dans *le Dépit amoureux* la scène de la brouillerie et du raccommodement d'Éraste et de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi* a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux communs.

Personnages

ÉRASTE, amant de Lucile.[225]
ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne.[226]
GROS-RENÉ, valet d'Éraste.[227]
VALÈRE, fils de Polidore.[228]
LUCILE, fille d'Albert.[229]
MARINETTE, suivante de Lucile.[230]
POLIDORE, père de Valère.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.
MASCARILLE, valet de Valère.
MÉTAPHRASTE[231], pédant.[232]
LA RAPIÈRE, bretteur.[233]

Acte I

Scène première

Éraste

Éraste
Veux-tu que je te die[234] ? Une atteinte secrette
Ne laisse point mon âme en une bonne assiette :
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

Gros-René
Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'homie
Et se connaître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés

D'être, grâces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourrait bien :
Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête[235].
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour :
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour ;
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

Éraste
Souvent d'un faux espoir un amant est nourri :
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;
Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité ;
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence
M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrais, pour trouver un tel destin plus doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux ;
Et sur ses déplaisirs et son impatience
Mon âme prendrait lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ?
Et si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

Gros-René
Peut-être que son coeur a changé de désirs,
Connaissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

Éraste
Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat,
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri la fatale présence

Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence ;
Et si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein ;
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme,
Et l'on ne saurait voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un coeur qu'on a manqué.

Gros-René
Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi[236].
Pourquoi subtiliser et faire le capable
À chercher des raisons pour être misérable
Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer !
Laissons venir la fête avant que la chômer.
Le chagrin me paroît une incommode chose ;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,
Et mêmes[237] à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune ;
Celle que vous aurez me doit être commune :
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
À moins que la suivante en fasse autant pour moi ;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens quand on me dit je t'aime,
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
À son exemple aussi j'en rirai tout mon soûl,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

Éraste
Voilà de tes discours.

Gros-René
Mais je la vois qui passe.

Scène II

Gros-René, Marinette, Éraste
[238]

Gros-René
Et, Marinette !

Marinette
Oh ! oh ! Que fais-tu là ?

Gros-René
Ma foi,
Demande, nous étions tout à l'heure sur toi.

Marinette
Vous êtes aussi là, monsieur ! Depuis une heure
Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure[239] !

Éraste
Comment ?

Marinette
Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi…

Éraste
Quoi ?

Marinette
Que vous n'êtes pas
Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place[240].

Gros-René
Il fallait en jurer.

Éraste
Apprends-moi donc, de grâce,
Qui te fait me chercher ?

Marinette
Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté,
Ma maîtresse, en un mot.

Éraste
Ah ! chère Marinette,
Ton discours de son coeur est-il bien l'interprète ?
Ne me déguise point un mystère fatal ;
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes voeux d'une fausse tendresse.

Marinette
Eh ! Eh ! D'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment !
Quel garant est-ce encore que votre amour demande ?
Que lui faut-il ?

Gros-René
À moins que Valère se pende,
Bagatelle ! Son coeur ne s'assurera point.

Marinette
Comment ?

Gros-René
Il est jaloux jusques en un tel point.

Marinette
De Valère ? Ah ! Vraiment la pensée est bien belle !
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyais du sens, et jusqu'à ce moment
J'avais de votre esprit quelque bon sentiment ;
Mais, à ce que je vois, je m'étais fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée ?

Gros-René
Moi, jaloux ? Dieu m'en garde, et d'être assez badin[241]
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin !
Outre que de ton coeur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût.
Où diantre pourrais-tu trouver qui me valût ?

Marinette
En effet, tu dis bien, voilà comme il faut être :
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paraître !
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival :
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux ;
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit :
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.

Éraste
Eh bien ! N'en parlons plus. Que venais-tu m'apprendre ?

Marinette
Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute[242] :
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

Éraste, *lit.*
Vous m'avez dit que votre amour
Était capable de tout faire :
Il se couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un père.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon coeur ;
Je vous en donne la licence ;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéissance.
Ah ! quel bonheur ! ô toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité.

Gros-René
Je vous le disais bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

Éraste, *lit.*
« Faites parler les droits qu'on a dessus mon coeur ;
Je vous en donne la licence ;
Et si c'est en votre faveur,
Je vous réponds de mon obéissance. »

Marinette
Si je lui rapportais vos faiblesses d'esprit,
Elle désavouerait bientôt un tel écrit.

Éraste
Ah ! Cache-lui, de grâce, une peur passagère,
Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière ;
Ou si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport,
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

Marinette
Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

Éraste
Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble et si belle courrière.

Marinette
À propos, savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?

Éraste
Eh bien ?

Marinette
Tout proche du marché,
Où vous savez.

Éraste
Où donc ?

Marinette
Là, dans cette boutique
Où, dès le mois passé, votre coeur magnifique
Me promit, de sa grâce, une bague.

Éraste
Ah ! J'entends.

Gros-René
La matoise !

Éraste
Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
À m'acquitter vers toi d'une telle promesse,
Mais…

Marinette
Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

Gros-René
Oh ! que non !

Éraste
Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire : accepte-la pour celle que je dois.

Marinette
Monsieur, vous vous moquez ; j'aurais honte à la prendre.

Gros-René
Pauvre honteuse, prends, sans davantage attendre :
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

Marinette
Ce sera pour garder quelque chose de vous.

Éraste
Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable ?

Marinette
Travaillez à vous rendre un père favorable.

Éraste
Mais s'il me rebutait, dois-je…

Marinette
Alors comme alors !
Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts ;
D'une façon ou d'autre, il faut qu'elle soit vôtre :
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

Éraste
Adieu : nous en saurons le succès dans ce jour.

Marinette
Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.

Gros-René
Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite :
Je te veux ; me veux-tu de même ?

Marinette
Avec plaisir.

Gros-René
Touche, il suffit.

Marinette
Adieu, Gros-René, mon désir.

Gros-René
Adieu, mon astre.

Marinette
Adieu, beau tison de ma flamme.

Gros-René
Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.
Le bon Dieu soit loué ! Nos affaires vont bien :
Gros-René n'est pas un homme à vous refuser rien.

Éraste
Valère vient à nous.

Gros-René
Je plains le pauvre hère,

Sachant ce qui se passe.

Scène III

Éraste, Valère, Gros-René

Éraste
Eh bien, seigneur Valère ?

Valère
Eh bien, seigneur Éraste ?

Éraste
En quel état l'amour ?

Valère
En quel état vos feux ?

Éraste
Plus forts de jour en jour.

Valère
Et mon amour plus fort.

Éraste
Pour Lucile ?

Valère
Pour elle.

Éraste
Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

Valère

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.

Éraste
Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
Qui dans les seuls regards treuve à se satisfaire,
Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
Pour souffrir constamment les mauvais traitements :
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

Valère
Il est très naturel, et j'en suis bien de même :
Le plus parfait objet dont je serais charmé
N'aurait pas mes tributs, n'en étant point aimé.

Éraste
Lucile cependant…

Valère
Lucile, dans son âme,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

Éraste
Vous êtes donc facile à contenter ?

Valère
Pas tant
Que vous pourriez penser.

Éraste
Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.

Valère
Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

Éraste
Ne vous abusez point, croyez-moi.

Valère
Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

Éraste

Si j'osais vous montrer une preuve assurée
Que son coeur… Non : votre âme en serait altérée.

Valère
Si je vous osais, moi, découvrir en secret…
Mais je vous fâcherais, et veux être discret.

Éraste
Vraiment, vous me poussez, et contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

Valère
Ces mots sont doux.

Éraste
Vous connaissez la main ?

Valère
Oui, de Lucile.

Éraste
Eh bien ? Cet espoir si certain…

Valère, *riant*
Adieu, seigneur Éraste.

Gros-René
Il est fou, le bon sire :
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire ?

Éraste
Certes il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

Gros-René
Son valet vient, je pense.

Éraste
Oui, je le vois paraître.
Feignons[243], pour le jeter sur l'amour de son maître.

Scène IV

Éraste, Mascarille, gros-René

Mascarille, *à part*
Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

Gros-René
Bonjour.

Mascarille
Bonjour.

Gros-René
Où tend Mascarille à cette heure[244] ?
Que fait-il ? Revient-il ? Va-t-il ? Ou s'il demeure ?

Mascarille
Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;
Et ne demeure point, car tout de ce pas même[245],
Je prétends m'en aller.

Éraste
La rigueur est extrême :
Doucement, Mascarille.

Mascarille
Ah ! Monsieur, serviteur.

Éraste
Vous nous fuyez bien vite ! Eh quoi ? Vous fais-je peur ?

Mascarille
Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

Éraste
Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis, et mes feux, que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

Mascarille
Plût à Dieu !

Éraste
Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

Gros-René
Sans doute, et je te cède aussi la Marinette.

Mascarille
Passons sur ce point-là : notre rivalité[246]
N'est pas pour en venir à grande extrémité.
Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée[247], ou si c'est raillerie ?

Éraste
J'ai su qu'en ses amours ton maître était trop bien ;
Et je serais un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

Mascarille
Certes vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignais un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressait pour la seule grimace ;
Et mille fois, sachant tout ce qui se passait,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissait :
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi ;
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,
Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

Éraste
Eh ! Que dis-tu ?

Mascarille
Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde,
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

Éraste
Vous en avez menti.

Mascarille
Monsieur, je le veux bien.

Éraste
Vous êtes un coquin.

Mascarille
D'accord.

Éraste
Et cette audace
Mériterait cent coups de bâton sur la place.

Mascarille
Vous avez tout pouvoir.

Éraste
Ah ! Gros-René.

Gros-René
Monsieur.

Éraste
Je démens un discours dont je n'ai que trop peur
À Mascarille.
Tu penses fuir ?

Mascarille
Nenni.

Éraste

Quoi ? Lucile est la femme…

Mascarille
Non, monsieur : je raillais.

Éraste
Ah ! Vous raillez, infâme !

Mascarille
Non, je ne raillais point.

Éraste
Il est donc vrai ?

Mascarille
Non pas,
Je ne dis pas cela.

Éraste
Que dis-tu donc ?

Mascarille
Hélas !
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

Éraste
Assure
Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

Mascarille
C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

Éraste
Veux-tu dire ? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

Mascarille
Elle ira faire encore quelque sotte harangue !
Eh ! De grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vitement quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses[248] sans murmure.

Éraste

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

Mascarille
Hélas ! Je la dirai ;
Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

Éraste
Parle ; mais prends bien garde à ce que tu vas faire :
À ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

Mascarille
J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,
Faites-moi pis encore, tuez-moi, si j'impose
En tout ce que j'ai dit ici la moindre chose.

Éraste
Ce mariage est vrai ?

Mascarille
Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc[249] dont elle s'aperçoit ;
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce noeud ;
Et Lucile depuis fait encore moins paraître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son coeur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence
Qui veut de leurs secrets ôter la connaissance.
Si malgré mes serments vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

Éraste
Ôte-toi de mes yeux, maraud.

Mascarille
Et de grand coeur ;
C'est ce que je demande.

Scène V

Éraste, Gros-René

Éraste
Eh bien ?

Gros-René
Eh bien, monsieur,
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable[250].

Éraste
Las ! Il ne l'est que trop, le bourreau détestable.
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit ;
Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, et que c'est une baye[251]
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

Scène VI

Éraste, Marinette, Gros-René

Marinette
Je viens vous avertir que tantôt sur le soir
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

Éraste
Oses-tu me parler, âme double et traîtresse ?
Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse
Qu'avec ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.
Il déchire la lettre et sort.

Marinette
Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique ?

Gros-René
M'oses-tu bien encore parler, femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le coeur félon
Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon[252] ?
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui dis bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître, ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avec toi.

Marinette
Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?
De quel démon est donc leur âme travaillée ?
Quoi ? Faire un tel accueil à nos soins obligeants !
Oh ! Que ceci chez nous va surprendre les gens !

Acte II

Scène première

Ascagne, Frosine
[253]

Frosine
Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

Ascagne
Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici ?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

Frosine
Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

Ascagne
Hélas ! Que j'ai de peine à rompre mon silence !

Frosine
Ouais ! Ceci doit donc être un important secret.

Ascagne
Trop, puisque je le fie à vous-même à regret,
Et que si je pouvais le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

Frosine
Ah ! C'est me faire outrage,
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu

Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !
Moi nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance !
Qui sais…

Ascagne
Oui, vous savez la secrète raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison ;
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchait ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort[254] ;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
À vous ouvrir mon coeur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Éclaircissez un doute où je tombe toujours :
Se pourrait-il qu'Albert ne sût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père ?

Frosine
En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui, même avant qu'il vînt au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avait fait des largesses,
Et que sa mère fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyait chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tirait un si grand avantage ;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie
Qui remplaçait ce fils à sa garde commis),
En faveur des présents le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous ; et pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir ;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance ;

J'ai su qu'en secret même il lui faisait du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage,
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage :
Je ne sais s'il saurait la supposition
Sans le déguisement. Mais la digression
Tout insensiblement pourrait trop loin s'étendre :
Revenons au secret que je brûle d'apprendre[255].

Ascagne
Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le coeur d'une fille peu forte :
J'aime enfin.

Frosine
Vous aimez ?

Ascagne
Frosine, doucement ;
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement :
Il n'est pas temps encore ; et ce coeur qui soupire
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

Frosine
Et quoi ?

Ascagne
J'aime Valère.

Frosine
Ah ! Vous avez raison.
L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
Votre imposture enlève un puissant héritage,
Et qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verrait incontinent ce bien lui retourner !
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

Ascagne
J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre âme :
Je suis sa femme.

Frosine

Oh dieux ! Sa femme !

Ascagne
Oui, sa femme.

Frosine
Ah ! Certes celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison.

Ascagne
Ce n'est pas encore tout.

Frosine
encore ?

Ascagne
Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connaissance.

Frosine
Oh ! Poussez : je le[256] quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se treuvent confondus.
À ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

Ascagne
Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valère, dans les fers de ma soeur arrêté,
Me semblait un amant digne d'être écouté ;
Et je ne pouvais voir qu'on rebutât sa flamme
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme :
Je voulais que Lucile aimât son entretien,
Je blâmais ses rigueurs, et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvait prendre.
C'était, en lui parlant, moi qu'il persuadait ;
Je me laissais gagner aux soupirs qu'il perdait ;
Et ses voeux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Étaient, comme vainqueurs, reçus dedans mon âme.
Ainsi mon coeur, Frosine, un peu trop faible, hélas !
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendait pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chère, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui :

Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable[257]
Crut rencontrer Lucile à ses voeux favorable ;
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattait sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon âme était blessée,
Mais que voyant mon père en d'autres sentiments,
Je devais une feinte à ses commandements ;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement serait dépositaire,
Et qu'entre nous de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devait éviter ;
Qu'il me verrait alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence ;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole,
écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie[258],
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

Frosine
Peste ! Les grands talents que votre esprit possède !
Dirait-on qu'elle y touche avec sa mine froide[259] ?
Cependant vous avez été bien vite ici ;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi :
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue ?

Ascagne
Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter ;
Ses projets seulement vont à se contenter,
Et pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils… Mais voici cet époux.

Scène II

Valère, Ascagne, Frosine

Valère
Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

Ascagne
Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

Valère
Moi ?

Ascagne
Vous-même.

Valère
Et comment ?

Ascagne
Je disais que Valère
Aurait, si j'étais fille, un peu trop su me plaire,
Et que si je faisais tous les voeux de son coeur,
Je ne tarderais guère à faire son bonheur.

Valère
Ces protestations ne coûtent pas grand chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose ;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Allait mettre à l'épreuve un si doux compliment.

Ascagne
Point du tout ; je vous dis que régnant dans votre âme,
Je voudrais de bon coeur couronner votre flamme.

Valère
Et si c'était quelqu'une où par votre secours
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours ?

Ascagne
Je pourrais assez mal répondre à votre attente.

Valère
Cette confession n'est pas fort obligeante.

Ascagne
Eh quoi ? Vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon coeur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse ?
Un si pénible effort, pour moi, m'est interdit.

Valère
Mais cela n'étant pas ?

Ascagne
Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

Valère
Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
À moins que le ciel fasse un grand miracle en vous.
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse :
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

Ascagne
J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser,
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère :
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez au moins absolument
Que vous gardez

pour moi le même sentiment,
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que si j'étais fille, une flamme plus forte
N'outragerait point celle où je vivrais pour vous.

Valère
Je n'avais jamais vu ce scrupule jaloux ;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

Ascagne
Mais sans fard ?

Valère
Oui, sans fard.

Ascagne
S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

Valère
J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

Ascagne
Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre coeur pour moi se pourra découvrir.

Valère
Eh ! De quelle façon cela pourrait-il être ?

Ascagne
C'est que j'ai de l'amour qui n'oserait paraître ;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes voeux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

Valère
Expliquez-vous, Ascagne, et croyez, par avance,
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

Ascagne
Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

Valère

Non, non ; dites l'objet pour qui vous m'employez.

Ascagne
Il n'est pas encore temps ; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

Valère

Votre discours m'étonne.
Plût à Dieu que ma soeur…

Ascagne
Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

Valère
Et pourquoi ?

Ascagne
Pour raison.
Vous saurez mon secret, quand je saurai le vôtre.

Valère
J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

Ascagne
Ayez-le donc ; et lors nous expliquant nos voeux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

Valère
Adieu, j'en suis content.

Ascagne
Et moi content, Valère.
Valère sort.

Frosine
Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

Scène III

Lucile, Ascagne, frosine, Marinette

Lucile, *à Marinette, les trois premiers vers.*
C'en est fait : c'est ainsi que je me puis venger ;
Et si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon coeur s'y propose
Mon frère, vous voyez une métamorphose :
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes voeux maintenant tournent de son côté.

Ascagne
Que dites-vous, ma soeur ? Comment ? Courir au change !
Cette inégalité me semble trop étrange.

Lucile
La vôtre me surprend avec plus de sujet :
De vos soins autrefois Valère était l'objet ;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice :
Et quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
Et je vous vois parler contre son intérêt !

Ascagne
Je le quitte, ma soeur, pour embrasser le vôtre :
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'un autre,
Et ce serait un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

Lucile
Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire ;
Et je sais, pour son coeur, tout ce que j'en dois croire :

Il s'explique à mes yeux intelligiblement.
Ainsi découvrez-lui sans peur mon sentiment,
Ou si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi ? Mon frère, à ces mots vous restez interdit ?

Ascagne
Ah ! Ma soeur, si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux voeux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence ;
À moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son coeur de tendres mouvements
À dompter la fierté des plus durs sentiments.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme,
Connaissant de quel coup vous menacez sa flamme,
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma soeur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Éraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels…

Lucile
Mon frère, c'est assez :
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

Ascagne
Allez, cruelle soeur, vous me désespérez,
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

Scène IV

Lucile, Marinette

Marinette
La résolution, madame, est assez prompte.

Lucile
Un coeur ne pèse rien alors que l'on l'affronte ;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! Faire voir cette insolence extrême !

Marinette
Vous m'en voyez encore toute hors de moi-même ;
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais coeur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnait pas moins que de la déité ;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avec tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changements,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

Lucile
Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ? Tu voudrais chercher hors de sa lâcheté
La secrète raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux, dont mon âme s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

Marinette
En effet, je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison :
Nous en tenons, madame. Et puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur !
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur,
Rendons-nous à leurs voeux, trop faibles que nous sommes !
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

Lucile
Eh bien, bien ! Qu'il s'en vante et rie à nos dépens :
Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps ;
Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

Marinette
Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on voulait rire.
Quelque autre, sous espoir de *matrimonion*[260],
Aurait ouvert l'oreille à la tentation ;
Mais moi, *nescio vos*.

Lucile
Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies !
Enfin je suis touchée au coeur sensiblement ;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurais tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance
(Car le ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger),
Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,
Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends surtout de me parler pour lui :
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
À me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime ;
Et même, si mon coeur était pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,

Et tienne comme il faut la main à ma colère.

Marinette
Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous :
J'ai pour le moins autant de colère que vous ;
Et je serais plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie.
S'il vient…

Scène V

Albert, Lucile, Marinette

Albert
Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur : je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

Scène VI

Albert

Albert, *seul*
En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité !
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon coeur depuis longtemps souffre bien le supplice[261],
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrais à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir par la fourbe éventée
Ma famille en opprobre et misère jetée ;
Tantôt pour ce fils-là, qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
Las ! Vous ne savez pas ? Vous l'a-t-on annoncé ?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé.
Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
Ah !...

Scène VII

Albert, Métaphraste
[262]

Métaphraste
Mandatum tuum curo diligenter[263].

Albert
Maître, j'ai voulu…

Métaphraste
Maître est dit *a magis ter* :
C'est comme qui dirait trois fois plus grand[264].

Albert
Je meure,
Si je savais cela : mais soit, à la bonne heure !
Maître donc…

Métaphraste
Poursuivez.

Albert
Je veuxpoursuivre aussi ;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître (c'est la troisième),
Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

Métaphraste
Il est vrai : filio non potest praeferri
Nisi filius[265].

Albert
Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble.
Je vous crois grand latin et grand docteur juré :
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré ;
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine [266];
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui depuis cinquante ans dites journellement
Ne sont encore pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon faible s'ajuste.

Métaphraste
Soit.

Albert
À mon fils, l'hymen semble lui faire peur,
Et sur quelque parti que je sonde son coeur,
Pour un pareil lien il est froid, et recule.

Métaphraste
Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *sermon* ;
Et comme aussi les Grecs disent : *Atanaton*…

Albert
Mon Dieu ! Maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous venez parler :
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

Métaphraste
Eh bien donc, votre fils ?

Albert
Je ne sais si dans l'âme
Il ne sentiroit point une secrète flamme :
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,

Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

Métaphraste
Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latine, secessus* ;
Virgile l'a dit : *Est in secessu… locus*.

Albert
Comment aurait-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille
Âme du monde enfin n'était lors que nous deux ?

Métaphraste
Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce que hier vous vîtes.

Albert
Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

Métaphraste
Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs *: tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *scribendo sequare peritos*[267].

Albert
Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

Métaphraste
Quintilien en fait le précepte.

Albert
La peste
Soit du causeur !

Métaphraste
Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

Albert
Je serai le diable qui t'emporte,

Chien d'homme ! Oh ! Que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application !

Métaphraste
Mais qui cause, seigneur, votre inflammation ?
Que voulez-vous de moi ?

Albert
Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

Métaphraste
Ah ! Sans doute
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela :
Je me tais.

Albert
Vous ferez sagement.

Métaphraste
Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

Albert
Tant mieux.

Métaphraste
Que je trépasse,
Si je dis plus mot.

Albert
Dieu vous en fasse la grâce.

Métaphraste
Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

Albert
Ainsi soit-il !

Métaphraste
Parlez quand vous voudrez.

Albert
J'y vais.

Métaphraste
Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

Albert
C'est assez dit.

Métaphraste
Je suis exact plus qu'aucun autre.

Albert
Je le crois.

Métaphraste
J'ai promis que je ne dirois rien.

Albert
Suffit.

Métaphraste
Dès à présent je suis muet.

Albert
Fort bien.

Métaphraste
Parlez, courage ! Au moins, je vous donne audience ;
vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :
je ne desserre pas la bouche seulement.

Albert
Le traître !

Métaphraste
Mais, de grâce, achevez vitement :
Depuis longtemps j'écoute ; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

Albert
Donc, bourreau détestable…

Métaphraste
Eh ! Bon Dieu ! Voulez-vous que j'écoute à jamais ?
Partageons le parler, au moins, ou je m'en vais.

Albert
Ma patience est bien…

Métaphraste
Quoi ? Voulez-vous poursuivre ?
Ce n'est pas encore fait ? Per Jovem ! Je suis ivre.

Albert
Je n'ai pas dit…

Métaphraste
encore ? Bon Dieu ! Que de discours !
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

Albert
J'enrage.

Métaphraste
Derechef ? Oh ! l'étrange torture !
Eh ! Laissez-moi parler un peu, je vous conjure :
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

Albert, s'en allant.
Parbleu, tu te tairas[268].

Scène VIII

Métaphraste

Métaphraste, *seul.*
D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe : parle, afin qu'on te connaisse.
Doncques, si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh ! Que les grands parleurs sont par moi détestés !
Mais quoi ? Si les savants ne sont point écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose :
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les lois, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés
Et par les écoliers les maîtres fustigés,
Que le malade au sain présente le remède,
Que le lièvre craintif…

Scène IX

Albert, Métaphraste

Albert lui vient sonner aux oreilles une cloche qui le fait fuir.

Métaphraste, *fuyant.*

Miséricorde ! à l'aide !

[269]

Acte III

Scène première

Mascarille

Mascarille
Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe et dire en diligence
À notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé ;
L'autre, diable ! Disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre friperie !
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder :
C'est ce qu'on va tenter ; et de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.
Il frappe à la porte d'Albert.

Scène II

Albert, Mascarille

Albert
Qui frappe ?

Mascarille
Amis[270].

Albert
Ho ! Ho ! Qui te peut amener,
Mascarille ?

Mascarille
Je viens, monsieur, pour vous donner
Le bonjour.

Albert
Ah ! Vraiment, tu prends beaucoup de peine.
De tout mon coeur, bonjour.

Mascarille
La réplique est soudaine.
Quel homme brusque !

Albert
encore ?

Mascarille
Vous n'avez pas ouï,
Monsieur.

Albert
Ne m'as-tu pas donné le bonjour ?

Mascarille
Oui.

Albert
Eh bien ! Bonjour, te dis-je.

Mascarille
Oui, mais je viens encore
Vous saluer au nom du seigneur Polydore.

Albert
Ah ! C'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer ?

Mascarille
Oui.

Albert
Je lui suis obligé.
Va : que je lui souhaite une joie infinie[271].

Mascarille
Cet homme est ennemi de la cérémonie.
Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment :
Il voudrait vous prier d'une chose instamment.

Albert
Eh bien ! Quand il voudra, je suis à son service.

Mascarille
Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse :
Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

Albert
Eh ! Quelle est-elle encore l'affaire qui l'oblige
À me vouloir parler ?

Mascarille
Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,

Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade[272].

Scène III

Albert

Albert
Oh ! Juste ciel, je tremble !
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle[273],
Et voilà sur ma vie une tache éternelle :
Ma fourbe est découverte. Oh ! Que la vérité
Se peut cacher longtemps avec difficulté,
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime[274],
Suivre les mouvements d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polydore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose !
Mais, hélas ! C'en est fait, il n'est plus de saison ;
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

Scène IV

Albert, Polydore
[275]

Polydore
S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
Puisse cette action se terminer à bien !
Je ne sais qu'en attendre, et je crains fort du père
Et la grande richesse et la juste colère.
Mais je l'aperçois seul.

Albert
Dieu ! Polydore vient !

Polydore
Je tremble à l'aborder.

Albert
La crainte me retient.

Polydore
Par où lui débuter ?

Albert
Quel sera mon langage ?

Polydore
Son âme est toute émue.

Albert
Il change de visage.

Polydore
Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.

Albert
Hélas ! Oui.

Polydore
La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

Albert
J'en dois rougir de honte et de confusion.

Polydore
Je treuve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable

Albert
Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

Polydore
C'est ce qui doit par vous être considéré.

Albert
Il faut être chrétien.

Polydore
Il est très assuré.

Albert
Grâce au nom de Dieu, grâce, ô seigneur Polydore !

Polydore
Eh ! C'est moi qui de vous présentement l'implore.

Albert
Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

Polydore
Je dois en cet état être plutôt que vous.

Albert
Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

Polydore
Je suis le suppliant dans une telle injure.

Albert
Vous me fendez le coeur avec cette bonté.

Polydore
Vous me rendez confus de tant d'humilité.

Albert
Pardon, encore un coup.

Polydore
Hélas ! Pardon vous-même.

Albert
J'ai de cette action une douleur extrême.

Polydore
Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

Albert
J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

Polydore
Hélas ! Seigneur Albert, je ne veux autre chose.

Albert
Conservons mon honneur.

Polydore
Eh ! Oui, je m'y dispose.

Albert
Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

Polydore
Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :
De tous ces intérêts je vous ferai le maître ;
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

Albert
Eh ! Quel homme de Dieu ! Quel excès de douceur !

Polydore
Quelle douceur, vous-même : après un tel malheur !

Albert
Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

Polydore
Le bon Dieu vous maintienne !

Albert
Embrassons-nous en frères.

Polydore
J'y consens de grand coeur, et me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

Albert
J'en rends grâces au ciel.

Polydore
Il ne vous faut rien feindre :
Votre ressentiment me donnait lieu de craindre ;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis…

Albert
Heu ! Que parlez-vous là de faute et de Lucile ?

Polydore
Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement ;
Même, si cela fait à votre allégement[276],
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute ;
Que votre fille avait une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur ;
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que selon mes voeux
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solennité d'une heureuse alliance.

Albert
Oh ! Dieu ! Quelle méprise ! Et qu'est-ce qu'il m'apprend ?
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre ;
Et si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

Polydore
À quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?

Albert
À rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien :
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse.

Scène V

Polydore

Polydore
Je lis dedans son âme et vois ce qui le presse.
À quoi que sa raison l'eût déjà disposé,
Son déplaisir n'est pas encore tout apaisé ;
L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
La douleur trop contrainte aisément se redouble[277].
Voici mon jeune fou, d'où nous vient tout ce trouble.

Scène VI

Polydore, Valère

Polydore
Enfin, le beau mignon, vos bons déportements
Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments ;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

Valère
Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?
En quoi mériter tant le courroux paternel ?

Polydore
Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible !
Las ! Il vit comme un saint, et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit, oh ! La grande imposture !
Qu'il n'a considéré père ni parenté
En vingt occasions, horrible fausseté !
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
À la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant :
On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire !
Ah ! Chien ! Que j'ai reçu du ciel pour mon martyre,
Te croiras-tu toujours et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

Valère, *seul et rêvant.*

D'où peut venir ce coup ? Mon âme embarrassée
Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu :
Il faut user d'adresse, et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

Scène VII

Valère, Mascarille

Valère
Mascarille, mon père,
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

Mascarille
Il la sait ?

Valère
Oui.

Mascarille
D'où diantre a-t-il pu la savoir ?

Valère
Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir ;
Mais enfin d'un succès[278] cette affaire est suivie
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux,
Il excuse ma faute, il approuve mes feux ;
Et je voudrais savoir qui peut être capable
D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

Mascarille
Et que me diriez-vous, monsieur, si c'était moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

Valère
Bon ! Bon ! Tu voudrais bien ici m'en donner d'une.

Mascarille
C'est moi, vous dis-je, moi dont le patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

Valère
Mais, là, sans te railler ?

Mascarille
Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

Valère
Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement !

Mascarille
Ah ! Monsieur, qu'est-ce ci ? Je défends la surprise[279].

Valère
C'est la fidélité que tu m'avais promise ?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avais joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,
Que tu meures.

Mascarille
Tout beau : mon âme, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer :
C'était un coup d'état, et vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous ? Pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

Valère
Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

Mascarille

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer :
Dieu fera pour les siens ; et content dans la suite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

Valère
Nous verrons. Mais Lucile…

Mascarille
Alte ; son père sort.

Scène VIII

Albert, Valère, Mascarille

Albert, *les cinq premiers vers sans voir Valère.*
Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenait un si dangereux change ;
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah ! Monsieur, est-ce vous, de qui l'audace insigne
Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne ?

Mascarille
Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

Albert
Comment gendre, coquin ? Tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

Mascarille
Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

Albert
Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille ?

Mascarille
Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

Albert

Que voudrais-je sinon qu'il dît des vérités ?
Si quelque intention le pressait pour Lucile,
La recherche en pouvait être honnête et civile :
Il fallait l'attaquer du côté du devoir,
Il fallait de son père implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

Mascarille
Quoi ? Lucile n'est pas sous des liens secrets
À mon maître ?

Albert
Non, traître, et n'y sera jamais.

Mascarille
Tout doux ! Et s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver, cette chaîne secrète ?

Albert
Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

Valère
Monsieur, il est aisé de vous faire paraître
Qu'il dit vrai.

Albert
Bon ! Voilà l'autre encore, digne maître
D'un semblable valet ! Oh ! Les menteurs hardis !

Mascarille
D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

Valère
Quel serait notre but de vous en faire accroire ?

Albert
Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

Mascarille
Mais venons à la preuve, et sans nous quereller,
Faites sortir Lucile et la laissez parler.

Albert
Et si le démenti par elle vous en reste ?

Mascarille
Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs voeux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

Albert
Il faut voir cette affaire.
Il va frapper à la porte.

Mascarille
Allez, tout ira bien.

Albert
Holà ! Lucile, un mot.

Valère
Je crains…

Mascarille
Ne craignez rien.

Scène IX

Lucile, Albert, Valère, Mascarille

Mascarille
Seigneur Albert, au moins, silence. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre âme,
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux et confirme vos voeux,
Pourvu que bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

Lucile
Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

Mascarille
Bon ! Me voilà déjà d'un beau titre honoré.

Lucile
Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galand qu'aujourd'hui l'on publie.

Valère
Pardon, charmant objet, un valet a parlé,
Et j'ai vu malgré moi notre hymen révélé.

Lucile
Notre hymen ?

Valère
On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

Lucile
Quoi ? L'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

Valère
C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
À l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'était un secret que vous vouliez cacher ;
Et j'ai de mes transports forcé la violence
À ne point violer votre expresse défense ;
Mais…

Mascarille
Eh bien ! Oui, c'est moi : le grand mal que voilà !

Lucile
Est-il une imposture égale à celle-là ?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?
Oh ! Le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon coeur,
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte !
Quand tout contribuerait à votre passion :
Mon père, les destins, mon inclination,
On me verrait combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, les destins et mon père,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
À qui par ce moyen aurait cru m'obtenir.
Allez ; et si mon sexe, avec bienséance,
Se pouvait emporter à quelque violence,
Je vous apprendrais bien à me traiter ainsi.

Valère
C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

Mascarille
Laissez-moi lui parler. Eh ! Madame, de grâce,
À quoi bon maintenant toute cette grimace ?
Quelle est votre pensée ? Et quel bourru[280] transport
Contre vos propres voeux vous fait roidir si fort ?
Si monsieur votre père était homme farouche,
Passe ; mais il permet que la raison le touche,

Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
À faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte ;
Mais s'il vous a fait perdre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté ;
Et quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme[281],
Le mal n'est pas si grand, que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.
Vous n'avez pas été sans doute la première,
Et vous ne serez pas, que je crois[282], la dernière.

Lucile
Quoi ? Vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités ?

Albert
Que veux-tu que je die ? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

Mascarille
Madame, je vous jure
Que déjà vous devriez avoir tout confessé.

Lucile
Et quoi donc confesser ?

Mascarille
Quoi ? Ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous : la belle raillerie !

Lucile
Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi ?

Mascarille
Vous devez, que je crois,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce, pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

Lucile
C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.

Elle lui donne un soufflet.

Scène X

Albert, Valère, Mascarille
[283]

Mascarille
Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

Albert
Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

Mascarille
Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très constant !

Albert
Et nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille !

Mascarille
Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

Albert
Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

Mascarille
Leur rapport doit au mien donner toute créance.

Albert
Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

Mascarille

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

Albert
Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

Mascarille
Connaissez-vous Ormin, ce gros notaire habile ?

Albert
Connais-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville ?

Mascarille
Et Simon le tailleur, jadis si recherché ?

Albert
Et la potence mise au milieu du marché ?

Mascarille
Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

Albert
Tu verras achever par eux ta destinée.

Mascarille
Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

Albert
Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

Mascarille
Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

Albert
Et ces yeux te verront faire la capriole[284].

Mascarille
Et pour signe, Lucile avait un voile noir.

Albert
Et pour signe, ton front nous le fait assez voir.

Mascarille
Oh ! L'obstiné vieillard !

Albert
Oh ! Le fourbe damnable !
Va, rends grâce à mes ans qui me font incapable
De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais :
Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

Scène XI

Valère, Mascarille

Valère
Eh bien ! Ce beau succès que tu devois produire…

Mascarille
J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire :
Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si dans le désespoir dont mon coeur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu, monsieur.

Valère
Non, non ; ta fuite est superflue :
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

Mascarille
Je ne saurais mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verrait retardé.

Valère
Suis-moi, traître, suis-moi : mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

Mascarille
malheureux Mascarille ! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui !

Acte IV

Scène première

Ascagne, Frosine

Frosine
L'aventure est fâcheuse.

Ascagne
Ah ! Ma chère Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas assurément pour en demeurer là ;
Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile et Valère,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance ;
C'est fait de sa tendresse ; et quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de biens et de famille ?

Frosine
Je trouve que c'est là raisonné comme il faut ;
Mais ces réflexions devaient venir plus tôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?
Il ne fallait pas être une grande sorcière

Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui :
L'action le disait, et dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

Ascagne
Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est sans pareil.
Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

Frosine
Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
À me donner conseil dessus cette disgrâce ;
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi.
Conseillez-moi, Frosine : au point où je me vois,
Quel remède treuver ? Dites, je vous en prie.

Ascagne
Hélas ! Ne traitez point ceci de raillerie ;
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
Que de rire et de voir les termes où j'en suis.

Frosine
Non vraiment, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferais mon possible ;
Mais que puis-je, après tout ? Je vois fort peu de jour
À tourner cette affaire au gré de votre amour.

Ascagne
Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

Frosine
Ah ! Pour cela toujours il est assez bonne heure :
La mort est un remède à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

Ascagne
Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

Frosine
Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aille voir
La… Mais Éraste vient, qui pourrait nous distraire.
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire :

Allons, retirons-nous.

Scène II

Éraste, Gros-René

Éraste
Encore rebuté ?

Gros-René
Jamais ambassadeur ne fut moins écouté :
À peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi[285] :
Va, va, je fais état de lui comme de toi ;
Dis-lui qu'il se promène ; et sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin m'a tourné le visage ;
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau
Lâchant un laisse-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle : et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

Éraste
L'ingrate ! Recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un coeur justement emporté !
Quoi ? Le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse ?
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devait être insensible au bonheur d'un rival ?
Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace ?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard ?
Je n'ai point attendu de serments de sa part ;
Et lorsque tout le monde encore ne sait qu'en croire,
Ce coeur impatient lui rend toute sa gloire,

Il cherche à s'excuser ; et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu !
Loin d'assurer une âme, et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord !
Ah ! Sans doute, un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si faible offense ;
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Découvre assez pour moi tout le fond de son coeur,
Et de quel prix doit être à présent à mon âme
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un coeur où je vois le peu de part que j'ai ;
Et puisque l'on témoigne une froideur extrême
À conserver les gens, je veux faire de même.

Gros-René
Et moi de même aussi : soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute.
Oh ! Qu'elles nous sont bien fières par notre faute !
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

Éraste
Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend ;
Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon coeur une nouvelle flamme.

Gros-René
Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme :
À toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal ;
Et comme un animal est toujours animal,

Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans, aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera ;
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant ; car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête :
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras ;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
À dia, l'autre à hurhaut ; l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où :
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude),
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer ; le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains… Propos ;
Et lors un… Certain vent, qui par… De certains flots,
De… Certaine façon, ainsi qu'un banc de sable…
Quand… Les femmes enfin ne valent pas le diable.

Éraste
C'est fort bien raisonner.

Gros-René
Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins.

Éraste
Ne te mets pas en peine.

Gros-René
J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

Scène III

Marinette, Lucile, Éraste, Gros-René
[286]

Marinette
Je l'aperçois encore ; mais ne vous rendez point.

Lucile
Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

Marinette
Il vient à nous.

Éraste
Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encore vous parler de ma flamme.
C'en est fait ; je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre coeur a possédé le mien.

Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairé de[287] votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étais de mes fers
Les aurait préférés à des sceptres offerts :
Oui, mon amour pour vous, sans doute, était extrême ;
Je vivais tout en vous ; et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
Possible que[288], malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien ;
Mais enfin
il n'importe, et puisque votre haine
Chasse un coeur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes voeux rebutés.

Lucile
Vous pouvez faire aux miens la grâce toute entière,
Monsieur, et m'épargner encore cette dernière.

Éraste
Eh bien, madame, hé bien, ils seront satisfaits !
Je romps avec vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez : que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

Lucile
Tant mieux, c'est m'obliger.

Éraste
Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole : eussé-je un faible coeur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

Lucile
Ce serait bien en vain.

Éraste
Moi-même de cent coups je percerais mon sein,
Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir après ce traitement indigne.

Lucile
Soit, n'en parlons donc plus.

Éraste
Oui, oui, n'en parlons plus ;
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait : il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ;
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

Gros-René
Bon.

Lucile
Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

Marinette
Fort bien.

Éraste
Il est à vous encore ce bracelet.

Lucile
Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

Éraste, *lit*
« Vous m'aimez d'une amour extrême,
Éraste, et de mon coeur voulez être éclairci :
Si je n'aime Éraste de même,
Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.
« Lucile. »

Éraste, *continue*
Vous m'assuriez par là d'agréer mon service ?
C'est une fausseté digne de ce supplice.
Il déchire la lettre.

Lucile, *lit*
« J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je souffrirai ;
Mais je sais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.
« Éraste. »
Elle continue.
Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux ?
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.
Elle déchire la lettre.

Gros-René
Poussez !

Éraste
Elle est de vous ; suffit : même fortune.

Marinette
Ferme !

Lucile
J'aurais regret d'en épargner aucune.

Gros-René
N'ayez pas le dernier.

Marinette
Tenez bon jusqu'au bout.

Lucile
Enfin, voilà le reste.

Éraste
Et, grâce au ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

Lucile
Me confonde le ciel, si la mienne est frivole !

Éraste
Adieu donc.

Lucile
Adieu donc.

Marinette
Voilà qui va des mieux.

Gros-René
Vous triomphez.

Marinette
Allons, ôtez-vous de ses yeux.

Gros-René
Retirez-vous après cet effort de courage.

Marinette
Qu'attendez-vous encore ?

Gros-René
Que faut-il davantage ?

Éraste
Ah ! Lucile, Lucile, un coeur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

Lucile
Éraste, Éraste, un coeur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

Éraste
Non, non ; cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie :
J'aurais tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger ;
Vous avez voulu rompre : il n'y faut plus songer ;
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

Lucile
Quand on aime les gens, on les traite autrement ;

on fait de leur personne un meilleur jugement.

Éraste
Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie ;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

Lucile
La pure jalousie est plus respectueuse.

Éraste
On voit d'un oeil plus doux une offense amoureuse.

Lucile
Non, votre coeur, Éraste, était mal enflammé.

Éraste
Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

Lucile
Eh ! Je crois que cela faiblement vous soucie[289].
Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je… Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

Éraste
Pourquoi ?

Lucile
Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

Éraste
Nous rompons ?

Lucile
Oui, vraiment : quoi ? N'en est-ce pas fait ?

Éraste
Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

Lucile
Comme vous.

Éraste
Comme moi ?

Lucile
Sans doute : c'est faiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

Éraste
Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

Lucile
Moi ? Point du tout ; c'est vous qui l'avez résolu.

Éraste
Moi ? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

Lucile
Point : vous avez voulu vous contenter vous-même.

Éraste
Mais si mon coeur encore revoulait[290] sa prison, …
Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon ?…

Lucile
Non, non, n'en faites rien : ma faiblesse est trop grande,
J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

Éraste
Ah ! Vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.
Consentez-y, madame : une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin : me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant ?

Lucile
Remenez-moi chez nous.

Scène IV

Marinette, Gros-René

Marinette
Oh ! La lâche personne !

Gros-René
Ah ! Le faible courage !

Marinette
J'en rougis de dépit.

Gros-René
J'en suis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

Marinette
Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

Gros-René
Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

Marinette
Tu nous prends pour un autre, et tu n'as pas affaire
À ma sotte maîtresse. Ardez[291] le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau !
Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face ?
Moi, je te chercherais ? Ma foi, l'on t'en fricasse
Des filles comme nous !

Gros-René
Oui ? Tu le prends par là ?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galand[292] de neige, avec ta nonpareille[293] :
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

Marinette
Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

Gros-René
Tiens encore ton couteau ; la pièce est riche et rare :
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

Marinette
Tiens tes ciseaux, avec ta chaîne de laiton.

Gros-René
J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage :
Tiens. Je voudrais pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

Marinette
Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

Gros-René
Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire ?

Marinette
Prends garde à ne venir jamais me reprier.

Gros-René
Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille : une paille rompue[294]
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux : je veux être fâché.

Marinette
Ne me lorgne point, toi : j'ai l'esprit trop touché.

Gros-René
Romps : voilà le moyen de ne s'en plus dédire.
Romps : tu ris, bonne bête ?

Marinette
Oui, car tu me fais rire.

Gros-René
La peste soit ton ris ! Voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié. Qu'en dis-tu ? Romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas ?

Marinette
Vois.

Gros-René
Vois, toi.

Marinette
Vois, toi-même.

Gros-René
Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

Marinette
Moi ? Ce que tu voudras.

Gros-René
Ce que tu voudras, toi :
Dis.

Marinette
Je ne dirai rien.

Gros-René
Ni moi non plus.

Marinette
Ni moi.

Gros-René
Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace :
Touche, je te pardonne.

Marinette
Et moi, je te fais grâce.

Gros-René
Mon Dieu ! Qu'à tes appas je suis acoquiné !

Marinette
Que Marinette est sotte après[295] son Gros-René !

Acte V

Scène première

Mascarille
[296]

Mascarille
Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile :
Va vite de ce pas préparer pour tantôt
Et la lanterne sourde, et les armes qu'il faut.
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
Va vitement chercher un licou pour te pendre.
Venez çà, mon patron (car dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler, et vous confondre :
Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit).
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ? Oui, Mascarille. — Et que pensez-vous faire ?
— Une action d'amant qui se veut satisfaire.
— Une action d'un homme à fort petit cerveau
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
— Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle :
Lucile est irritée. — Eh bien ! Tant pis pour elle.
— Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit.
— Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit :
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie ?
— Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?
— Oui vraiment je le pense, et surtout ce rival.
— Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde[297],
Nous irons bien armés ; et si quelqu'un nous gronde,

Nous nous chamaillerons[298]. — Oui, voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement :
Moi, chamailler, bon Dieu ! Suis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus[299] ? C'est fort mal me connaître.
Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.
— Mais tu seras armé de pied en cap. — Tant pis :
J'en serai moins léger à gagner le taillis[300] ;
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
— Oh ! Tu seras ainsi tenu pour un poltron.
— Soit, pourvu que toujours je branle le menton[301] :
À table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre ;
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux ;
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

Scène II

Valère, Mascarille

Valère
Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux :
Le soleil semble s'être oublié dans les cieux ;
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière
Je vois rester encore une telle carrière,
Que je crois que jamais il ne l'achèvera
Et que de sa lenteur mon âme enragera.

Mascarille
Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre
Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre !
Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts…

Valère
Ne me fais point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles,
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort :
C'est un point résolu.

Mascarille
J'approuve ce transport ;
Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

Valère
Fort bien.

Mascarille

Et j'ai peur de vous nuire.

Valère
Et comment ?

Mascarille
Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir :
De moment en moment… Vous voyez le supplice.

Valère
Ce mal te passera : prends du jus de réglisse.

Mascarille
Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serais ravi, moi, de ne vous point laisser ;
Mais j'aurais un regret mortel, si j'étais cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

Scène III

La Rapière, Mascarille, Valère

La Rapière
Monsieur, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Éraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

Mascarille
Moi, je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville ?
Sur la tentation ai-je quelque crédit ?
Et puis-je mais[302], chétif, si le coeur leur en dit ?

Valère
Oh ! Qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent !
Et quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Éraste n'aura pas si bon marché de nous.

La Rapière
S'il vous faisait besoin, mon bras est tout à vous :
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

Valère
Je vous suis obligé, monsieur de la Rapière.

La Rapière
J'ai deux amis aussi que je vous puis donner[303],
Qui contre tous venants sont gens à dégainer,

Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

Mascarille
Acceptez-les, monsieur.

Valère
C'est trop de complaisance.

La Rapière
Le petit Gille encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage ! Et l'homme de service !
Vous avez su le tour que lui fit la justice :
Il mourut en César, et lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

Valère
Monsieur de la Rapière, un homme de la sorte
Doit être regretté. Mais quant à votre escorte,
Je vous rends grâce.

La Rapière
Soit ; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

Valère
Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

Scène IV

Valère, Mascarille

Mascarille
Quoi ? Monsieur, vous voulez tenter Dieu ? Quelle audace !
Las ! Vous voyez tous deux comme l'on nous menace,
Combien de tous côtés…

Valère
Que regardes-tu là ?

Mascarille
C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue :
Allons nous renfermer.

Valère
Nous renfermer, faquin !
Tu m'oses proposer un acte de coquin !
Sus, sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

Mascarille
Eh ! Monsieur, mon cher maître, il est si doux de vivre !
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps !

Valère
Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.
Ascagne vient ici, laissons : il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
Cependant avec moi viens prendre à la maison
Pour nous frotter[304]…

Mascarille
Je n'ai nulle démangeaison.
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites[305] !

Scène V

Ascagne, Frosine

Ascagne
Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point ?
De grâce, contez-moi bien tout de point en point.

Frosine
Vous en saurez assez le détail ; laissez faire :
Ces sortes d'incidents ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui voulait un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous[306] ; et que lui dessous main
Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle :
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang ;
Vous devîntes celui qui tenait votre rang,
Et la mort de ce fils mis dans votre famille
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici ;
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,
Par qui ses intérêts n'étaient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite, où j'espérais si peu,
Plus qu'on ne pouvait croire a servi votre feu.

Cette Ignès vous relâche ; et par votre autre affaire
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre père informé ;
Un billet de sa femme a le tout confirmé ;
Et poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert de Polydore après
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déplié ces mystères,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre père il montre de tendresse
À confirmer les noeuds qui font votre allégresse[307].

Ascagne
Ah ! Frosine, la joie où vous m'acheminez !…
Et que ne dois-je point à vos soins fortunés !

Frosine
Au reste, le bonhomme est en humeur de rire,
Et pour son fils encore nous défend de rien dire.

Scène VI

Polydore, Ascagne, frosine

Polydore
Approchez-vous, ma fille : un tel nom m'est permis,
Et j'ai su le secret que cachaient ces habits.
Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,
Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux :
Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.
Mais le voici : prenons plaisir de l'aventure.
Allez faire venir tous vos gens promptement.

Ascagne
Vous obéir sera mon premier compliment.

Scène VII

Mascarille, Valère, Polydore

Mascarille, *à Valère.*
Les disgrâces souvent sont du ciel révélées :
J'ai songé cette nuit de perles défilées,
Et d'oeufs cassés : monsieur, un tel songe m'abat.

Valère
Chien de poltron !

Polydore
Valère, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te sera nécessaire :
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

Mascarille
Et personne, monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger !
Pour moi, je le veux bien ; mais au moins s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

Polydore
Non, non ; en cet endroit
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

Mascarille
Père dénaturé !

Valère
Ce sentiment, mon père,

Est d'un homme de coeur, et je vous en révère.
J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel ;
Mais à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte ;
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Éraste ait de quoi m'émouvoir.

Polydore
On me faisait tantôt redouter sa menace ;
Mais les choses depuis ont bien changé de face ;
Et sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

Mascarille
Point de moyen d'accord ?

Valère
Moi, le fuir ! Dieu m'en garde. Et qui donc pourrait-ce être ?

Polydore
Ascagne.

Valère
Ascagne ?

Polydore
Oui, tu le vas voir paraître.

Valère
Lui, qui de me servir m'avait donné sa foi !

Polydore
Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vuide votre querelle.

Mascarille
C'est un brave homme : il sait que les coeurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

Polydore
Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable ;

Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort,
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

Valère
Et Lucile, mon père, a d'un coeur endurci…

Polydore
Lucile épouse Éraste, et te condamne aussi ;
Et pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

Valère
Ah ! C'est une impudence à me mettre en fureur :
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur ?

Scène VIII

Albert, Polydore, Lucile, Éraste, Valère, Mascarille

Albert
Eh bien ! Les combattants ? On amène le nôtre :
Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

Valère
Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer ;
Et si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvait être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout :
À toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.
Non pas que cet amour prétende encore à vous :
Tout son feu se résout en ardeur de courroux ;
Et quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
À peine en puis-je croire au rapport de mes yeux ;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

Lucile
Un semblable discours me pourrait affliger,
Si je n'avais en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne : il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

Scène IX

Albert, Polydore, Ascagne, Lucile, Éraste, Valère, Frosine, Marinette, Gros-René, Mascarille

Valère
Il ne le fera pas,
Quand il joindrait au sien encore vingt autres bras.
Je le plains de défendre une soeur criminelle ;
Mais puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

Éraste
Je prenais intérêt tantôt à tout ceci ;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre, et je le laisse faire.

Valère
C'est bien fait, la prudence est toujours de saison ;
Mais…

Éraste
Il saura pour tous vous mettre à la raison.

Valère
Lui ?

Polydore
Ne t'y trompe pas ; tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

Albert
Il l'ignore.

Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

Valère
Sus donc ! Que maintenant il me le fasse voir.

Marinette
Aux yeux de tous ?

Gros-René
Cela ne serait pas honnête.

Valère
Se moque-t-on de moi ? Je casserai la tête
À quelqu'un des rieurs. Enfin voyons l'effet.

Ascagne
Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait ;
Et dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma faiblesse,
Connoître que le ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un coeur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservait, pour victoire facile,
De finir le destin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
Ascagne va par vous recevoir le trépas ;
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous,
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

Valère
Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés…

Ascagne
Ah ! Souffrez que je die,
Valère, que le coeur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

Polydore
Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.

Celle à qui par serment ton âme est attachée
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée ;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens ;
Et depuis peu l'amour en a su faire un autre,
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux[308] :
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La Nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui par ce ressort, qu'on ne comprenait pas,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Mais, puisqu'Ascagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
Et qu'un noeud plus sacré donne force au premier.

Albert
Et c'est là justement ce combat singulier
Qui devait envers nous réparer votre offense,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

Polydore
Un tel événement rend tes esprits confus ;
Mais en vain tu voudrais balancer là-dessus.

Valère
Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre ;
Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
La surprise me flatte, et je me sens saisir
De merveille[309] à la fois, d'amour et de plaisir.
Se peut-il que ces yeux… ?

Albert
Cet habit, cher Valère,
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre ; et cependant
Vous saurez le détail de tout cet incident.

Valère
Vous, Lucile, pardon, si mon âme abusée…

Lucile
L'oubli de cette injure est une chose aisée.

Albert
Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

Éraste
Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage :
Voilà bien à tous deux notre amour couronné ;
Mais de son Mascarille et de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée ?
Il faut que par le sang l'affaire soit vuidée.

Mascarille
Nenni, nenni : mon sang dans mon corps sied trop bien.
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien :
De l'humeur que je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

Marinette
Et tu crois que de toi je ferais mon galant ?
Un mari, passe encore : tel qu'il est, on le prend ;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie.
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

Gros-René
Écoute : quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

Mascarille
Tu crois te marier pour toi tout seul, compère ?

Gros-René
Bien entendu : je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit.

Mascarille
Eh ! Mon dieu ! Tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux et critiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

Marinette
Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi :
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi[310],

Et je te dirai tout.

Mascarille
Oh ! Las ! Fine pratique !
Un mari confident !…

Marinette
Taisez-vous, as de pique[311].

Albert
Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

FIN

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

1659

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Préface de l'auteur
Personnages
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[312]

Comédie en un acte et en prose, jouée d'abord en province, et représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Petit-Bourbon, au mois de novembre 1659.[313]

Lorsque Molière donna cette comédie, la fureur du bel esprit était plus que jamais à la mode. Voiture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur et l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux brillants, étaient les seuls modèles ; et presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ses défauts. Les romans de Mlle Scudéri avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentiments romanesques et d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible, et admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel esprit s'appelaient *précieuses.* Ce nom, si décrié depuis par la pièce de Molière, était alors honorable ; et Molière même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses,* et qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, et jouée quatre mois de suite. La troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que de dix sous au parterre.

Dès la première représentation, Ménage, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux Chapelain : « Nous adorions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré. » Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana ;* et il est assez vraisemblable que

Chapelain, homme alors très estimé, et cependant le plus mauvais poète qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des *Précieuses ridicules* chez M^me^de Longueville, qui présidait, à ce que dit le cardinal de Retz, à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue et toute de caractère. Il y a très peu de défauts contre la langue, parce que, lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style ; et parce que Molière, ayant à critiquer le langage des beaux esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques que *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux* n'avaient pas essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les Véritables Précieuses :* on parodia la pièce de Molière ; mais toutes ces critiques et ces parodies sont tombées dans l'oubli, qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules* un vieillard s'écria du milieu du parterre : « Courage, Molière ! voilà la bonne comédie. » On eut honte de ce style affecté, contre lequel Molière et Despréaux se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel, et c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des *Précieuses :* on le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un en traitant sérieusement de nos lois, appelle un exploit *un compliment timbré.* L'autre écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : « Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon coeur... Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de coeurs par amusement. » Un troisième appelle un cadran au soleil *un greffier solaire ;* une grosse rave, *un phénomène potager.* Ce style a reparu sur le théâtre même, où Molière l'avait si bien tourné en ridicule ; mais la nation entière a marqué son bon goût en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait.

Préface de l'auteur

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerais toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser, par honneur, ma comédie. J'offenserais mal à propos tout Paris, si je l'accusais d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y aurait de l'impertinence à moi de le démentir ; et, quand j'aurais eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais, comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importait qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements ; et je trouvais que le succès qu'elles avaient eu dans la représentation était assez beau pour en demeurer là. J'avais résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe ; et je ne voulais pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : Ô temps ! ô moeurs ! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisserait pas de faire sans moi.

Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! encore si l'on m'avait donné du temps, j'aurais pu mieux songer à moi, et j'aurais pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurais été prendre malgré lui pour protecteur de

mon ouvrage, et dont j'aurais tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurais tâché de faire une belle et docte préface ; et je ne manque point de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition et le reste.

J'aurais parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auraient pas refusé, ou des vers français, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auraient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnaître ; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurais voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie ; et que, par la même raison les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan ; non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin, ou quelque autre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi : aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luyne veut m'aller relier de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

Personnages

[314]

Amants réputés :
LA GRANGE[315]
DU CROIZY[316]

Bon bourgeois :
GORGIBUS[317]

Précieuses ridicules :
MADELON, Fille De Gorgibus[318]
CATHOS : Nièce De Gorgibus[319]
MAROTTE, servante des précieuses ridicules[320]

Laquais des précieuses ridicules :
ALMANZOR[321]

Valet de La Grange :

LE MARQUIS DE MASCARILLE[322]

Valet de Du Croisy :
LE VICOMTE DE JODELET[323].

Deux porteurs de chaise.
Voisines.
Violons.

La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

Scène I

La Grange, Du Croizy

Du Croizy
Seigneur la Grange.

La Grange
Quoi ?

Du Croizy
Regardez-moi un peu sans rire.

La Grange
Eh bien ?

Du Croizy
Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

La Grange

À votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

Du Croizy
Pas tout à fait, à dire vrai.

La Grange
Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques[324] provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? À peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que[325] oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait ?

Du Croizy
Il me semble que vous prenez la chose fort à coeur.

La Grange
Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je veux me venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux[326] n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

Du Croizy
Et comment encore ?

La Grange
J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

Du Croizy
Eh bien ! qu'en prétendez-vous faire ?

La Grange
Ce que j'en prétends faire ? Il faut… Mais sortons d'ici auparavant.

Scène II

Gorgibus, du Croisy, La Grange

Gorgibus
Eh bien ! vous avez vu ma nièce et ma fille : les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

La Grange
C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

Gorgibus
Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

Scène III

Marotte, Gorgibus

Marotte
Que désirez-vous, Monsieur ?

Gorgibus
Où sont vos maîtresses ?

Marotte
Dans leur cabinet.

Gorgibus
Que font-elles ?

Marotte
De la pommade pour les lèvres.

Gorgibus
C'est trop pommadé[327]. Dites-leur qu'elles descendent.

Scène IV

Gorgibus

Gorgibus

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'oeufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins, et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

Scène V

Magdelon, Cathos, Gorgibus

Gorgibus
Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris ?

Magdelon
Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier[328] de ces gens-là ?

Cathos
Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

Gorgibus

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

Magdelon
La belle galanterie que la leur ! Quoi ? débuter d'abord par le mariage !

Gorgibus
Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? par le concubinage ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

Magdelon
Ah ! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

Gorgibus
Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose simple et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

Magdelon
Mon Dieu, que, si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini ! La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie[329] !

Gorgibus
Que me vient conter celle-ci ?

Magdelon
Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux ; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est

suivie d'un prompt courroux, qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ! encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au coeur de la seule vision que cela me fait.

Gorgibus
Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.

Cathos
En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-Doux, Petits-Soins, Billets-Galants et Jolis-Vers sont des terres inconnues pour eux[330]. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans !… mon Dieu, quels amants sont-ce là ! Quelle frugalité d'ajustement et quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats[331] ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

Gorgibus
Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Magdelon…

Magdelon
Eh ! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

Gorgibus
Comment, ces noms étranges ! Ne sont-ce pas vos noms de

baptême ?

Magdelon
Mon Dieu, que vous êtes vulgaire[332] ! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Magdelon ? et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

Cathos
Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

Gorgibus
Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve : je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines ; et pour ces Messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolûment que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

Cathos
Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ?

Magdelon
Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

***Gorgibus**, à part.*
Il n'en faut point douter, elles sont achevées[333].
Haut
Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes ; je veux être maître absolu ; et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez religieuses : j'en fais un bon serment.

Scène VI

Cathos, Magdelon

Cathos
Mon Dieu ! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse et qu'il fait sombre dans son âme !

Magdelon
Que veux-tu, ma chère ? J'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre.

Cathos
Je le croirais bien ; oui, il y a toutes les apparences du monde ; et pour moi, quand je me regarde aussi…

Scène VII

Marotte, Cathos, Magdelon

Marotte
Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

Magdelon
Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

Marotte
Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le Grand Cyre.

Magdelon
L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ? Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

Marotte
Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

Magdelon
Ah ! ma chère, un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

Cathos
Assurément, ma chère.

Magdelon
Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

Marotte
Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien[334], si vous voulez que je vous entende.

Cathos
Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

Elles sortent.

Scène VIII

Mascarille, Deux porteurs

Mascarille
Holà, porteurs, holà ! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

Premier Porteur
Dame ! c'est que la porte est étroite : vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

Mascarille
Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

Deuxième Porteur
Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

Mascarille
Hem ?

Deuxième Porteur
Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

Mascarille, *lui donnant un soufflet.*
Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité !

Deuxième Porteur
Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

Mascarille
Ah ! ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

Premier Porteur, *prenant un des bâtons de sa chaise*.
Çà ! payez-nous vitement !

Mascarille
Quoi ?

Premier Porteur
Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

Mascarille
Il est raisonnable.

Premier Porteur
Vite donc.

Mascarille
Oui-da. Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens : es-tu content ?

Premier Porteur
Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et…

Mascarille
Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

Scène IX

Marotte, Mascarille

Marotte
Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

Mascarille
Qu'elles ne se pressent point : je suis ici posté commodément pour attendre.

Marotte
Les voici.

Scène X

Magdelon, Cathos, Mascarille, Almanzor

Mascarille, *après avoir salué*
Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

Magdelon
Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Cathos
Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

Mascarille
Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

Magdelon
Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

Cathos
Ma chère, il faudrait faire donner des siéges.

Magdelon
Holà, Almanzor !

Almanzor

Madame.

Magdelon
Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

Mascarille
Mais au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

Cathos
Que craignez-vous ?

Mascarille
Quelque vol de mon coeur, quelque assassinat de ma franchise[335]. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More[336]. Comment diable, d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière[337] ? Ah ! par ma foi, je m'en défie, et je m'en vais gagner au pied[338], ou je veux caution bourgeoise[339] qu'ils ne me feront point de mal.

Magdelon
Ma chère, c'est le caractère enjoué.

Cathos
Je vois bien que c'est un Amilcar[340].

Magdelon
Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre coeur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

Cathos
Mais de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

Mascarille, *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons*.
Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?

Magdelon
Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Mascarille

Pour moi, je tiens que hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Cathos
C'est une vérité incontestable.

Mascarille
Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise[341].

Magdelon
Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Mascarille
Vous recevez beaucoup de visites : quel bel esprit est des vôtres ?

Magdelon
Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du Recueil des pièces choisies[342].

Cathos
Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Mascarille
C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

Magdelon
Eh ! mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont ceux qui donnent le branle à la réputation dans Paris et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles[343], on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolies commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une

jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

Cathos
En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.

Mascarille
Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une Académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par coeur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles[344] de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Magdelon
Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

Mascarille
Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

Cathos
Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

Mascarille
Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

Magdelon
Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

Mascarille
C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

Magdelon
Ah ! certes, cela sera du dernier beau. J'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

Mascarille
Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

Magdelon
Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

Mascarille
Sans doute. Mais à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

Cathos
L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

Mascarille
Ecoutez donc.

Magdelon
Nous y sommes de toutes nos oreilles.

Mascarille
Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre oeil en tapinois me dérobe mon coeur.
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

Cathos
Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

Mascarille
Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

Magdelon
Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

Mascarille
Avez-vous remarqué ce commencement *: Oh, oh !* Voilà qui est extraordinaire : *oh, oh !* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup : *oh, oh !* La surprise : *oh, oh !*

Magdelon
Oui, je trouve ce *oh, oh !* admirable.

Mascarille
Il semble que cela ne soit rien.

Cathos
Ah ! mon Dieu, que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

Magdelon
Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh, oh !* qu'un poème épique.

Mascarille
Tudieu ! vous avez le goût bon.

Magdelon
Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

Mascarille
Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde ? Je n'y prenais pas garde*, je ne m'apercevais pas de cela : façon de parler naturelle : *je n'y prenais pas garde. Tandis que sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton ; je vous regarde, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *Votre oeil en tapinois*… Que vous semble de ce mot *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

Cathos
Tout à fait bien.

Mascarille
Tapinois, en cachette : il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris : *tapinois*.

Magdelon
Il ne se peut rien de mieux.

Mascarille
Me dérobe mon coeur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !*

Magdelon
Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

Mascarille
Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

Cathos
Vous avez appris la musique ?

Mascarille
Moi ? Point du tout.

Cathos
Et comment donc cela se peut-il ?

Mascarille
Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Magdelon
Assurément, ma chère.

Mascarille
Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem. La, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière.
Il chante.
Oh, oh ! je n'y prenais pas garde etc.
Cathos
Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

Magdelon
Il y a de la chromatique[345] là-dedans.

Mascarille
Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur ! au voleur !…* Et puis, comme si l'on criait bien fort : *au, au, au,*

au, au, au, voleur ! Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée : *au voleur !*

Magdelon
C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

Cathos
Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Mascarille
Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

Magdelon
La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

Mascarille
À quoi donc passez-vous le temps ?

Cathos
À rien du tout.

Magdelon
Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

Mascarille
Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

Magdelon
Cela n'est pas de refus.

Mascarille
Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : Voilà qui est beau ! devant que les

chandelles soient allumées.

Magdelon
Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

Cathos
C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

Mascarille
Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

Magdelon
Eh ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

Mascarille
Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

Cathos
Eh, à quels comédiens la donnerez-vous ?

Mascarille
Belle demande ! Aux grands comédiens[346]. Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

Cathos
En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

Mascarille
Que vous semble de ma petite-oie[347] ? La trouvez-vous congruante à l'habit ?

Cathos
Tout à fait.

Mascarille
Le ruban est bien choisi.

Magdelon
Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur[348].

Mascarille
Que dites-vous de mes canons ?

Magdelon
Ils ont tout à fait bon air.

Mascarille
Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait.

Magdelon
Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

Mascarille
Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

Magdelon
Ils sentent terriblement bon.

Cathos
Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

Mascarille
Et celle-là ?

Magdelon
Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

Mascarille
Vous ne me dites rien de mes plumes : comment les trouvez-vous ?

Cathos
Effroyablement belles.

Mascarille
Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus

beau.

Magdelon
Je vous assure que nous sympathisons vous et moi : j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

Mascarille *s'écriant brusquement*.
Ahi, ahi, ahi, doucement ! Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.

Cathos
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

Mascarille
Quoi ? toutes deux contre mon coeur, en même temps ! m'attaquer à droit et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale ; et je m'en vais crier au meurtre.

Cathos
Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

Magdelon
Il a un tour admirable dans l'esprit.

Cathos
Vous avez plus de peur que de mal, et votre coeur crie avant qu'on l'écorche.

Mascarille
Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

Scène XI

Marotte, Mascarille, Cathos, Magdelon

Marotte
Madame, on demande à vous voir.

Magdelon
Qui ?

Marotte
Le Vicomte de Jodelet.

Mascarille
Le Vicomte de Jodelet ?

Marotte
Oui, Monsieur.

Cathos
Le connaissez-vous ?

Mascarille
C'est mon meilleur ami.

Magdelon
Faites entrer vitement.

Mascarille
Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

Cathos
Le voici.

Scène XII

Jodelet, Mascarille, Cathos, Magdelon, Marotte, Almanzor

Mascarille
Ah ! vicomte !

Jodelet, *s'embrassant l'un l'autre*
Ah ! marquis !

Mascarille
Que je suis aise de te rencontrer !

Jodelet
Que j'ai de joie de te voir ici !

Mascarille
Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

Magdelon

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

Mascarille
Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

Jodelet
Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

Magdelon
C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

Cathos
Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

Magdelon*, à Almanzor.*
Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

Mascarille
Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

Jodelet
Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

Mascarille
Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des plus vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils[349].

Jodelet
Vous ne m'en devez rien, Marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

Mascarille
Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

Jodelet
Et dans des lieux où il faisait fort chaud.

Mascarille, *regardant Ctahos et Magdelon.*

Oui ; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai !

Jodelet
Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

Mascarille
Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse[350] ; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

Jodelet
La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

Mascarille
C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

Cathos
Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

Magdelon
Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

Mascarille
Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras[351] ?

Jodelet
Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'était bien une lune toute entière.

Mascarille
Je pense que tu as raison.

Jodelet
Il m'en doit bien souvenir, ma foi : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce, vous sentirez quelque coup, c'était là.

Cathos, *après avoir touché l'endroit.*
Il est vrai que la cicatrice est grande.

Mascarille
Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci, là, justement au derrière de la tête : y êtes-vous ?

Magdelon
Oui : je sens quelque chose.

Mascarille
C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

Jodelet, *découvrant sa poitrine.*
Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines[352].

Mascarille, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses.*
Je vais vous montrer une furieuse plaie.

Magdelon
Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

Mascarille
Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

Cathos
Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

Mascarille
Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

Jodelet
Pourquoi ?

Mascarille
Nous mènerions promener ces Dames hors des portes[353], et leur donnerions un cadeau[354].

Magdelon
Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

Mascarille
Ayons donc les violons pour danser.

Jodelet

Ma foi, c'est bien avisé.

Magdelon
Pour cela, nous y consentons ; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

Mascarille
Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

Magdelon
Almanzor, dites aux gens de Monsieur qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces Messieurs et ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

Almanzor sort.

Mascarille
Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

Jodelet
Mais toi-même, Marquis, que t'en semble ?

Mascarille
Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies[355] nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon coeur ne tient plus qu'à un filet.

Magdelon
Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

Cathos
Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

Mascarille
Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus.

Il médite.

Cathos
Eh ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon coeur : que nous

ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

Jodelet
J'aurais envie d'en faire autant ; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés[356].

Mascarille
Que diable est cela ? Je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé : je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

Jodelet
Il a de l'esprit comme un démon.

Magdelon
Et du galant, et du bien tourné.

Mascarille
Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la Comtesse ?

Jodelet
Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

Mascarille
Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

Magdelon
Voici nos amies qui viennent.

Scène XIII

Lucile, célimène, cathos, Magdelon, Mascarille, Jodelet, Marotte, Almanzor, Violons

Magdelon
Mon Dieu, mes chères[357], nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds ; et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vuides de notre assemblée.

Lucile
Vous nous avez obligées, sans doute.

Mascarille
Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

Almanzor
Oui, Monsieur ; ils sont ici.

Cathos
Allons donc, mes chères, prenez place.

Mascarille, *dansant lui seul comme par prélude*.
La, la, la, la, la, la, la, la.

Magdelon
Il a tout à fait la taille élégante.

Cathos
Et a la mine de danser proprement.

Mascarille, *ayant pris Magdelon*.

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh ! quels ignorants ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village.

Jodelet, *dansant ensuite*.
Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

Scène XIV

Du Croisy, la Grange, Mascarille

La Grange
Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

Mascarille, se sentant battre
Ahy ! ahy ! ahy ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

Jodelet
Ahy ! ahy ! ahy !

La Grange
C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

Du Croizy
Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

Ils sortent.

Scène XV

Cathos, Magdelon, Lucile, CÉlimÈne, mascarille, jodelet, marotte, violons

Magdelon
Que veut donc dire ceci ?

Jodelet
C'est une gageure.

Cathos
Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

Mascarille
Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien ; car je suis violent, et je me serais emporté.

Magdelon
Endurer un affront comme celui-là, en notre présence !

Mascarille
Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps ; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

Scène XVI

Du Croisy, la Grange, Mascarille, Magdelon, Cathos, Célimène, Lucile, Mascarille, Jodelet, Marotte, violons

La Grange
Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

Magdelon
Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

Du Croizy
Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal ?

Magdelon
Vos laquais ?

La Grange
Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

Magdelon
Ô Ciel ! quelle insolence !

La Grange
Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

Jodelet

Adieu notre braverie[358].

Mascarille
Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

Du Croizy
Ah ! ha ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

La Grange
C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

Mascarille
Ô Fortune, quelle est ton inconstance.

Du Croizy
Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

La Grange
Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

Scène XVII

Magdelon, Cathos, Jodelet, Mascarille, violons

Cathos
Ah ! quelle confusion !

Magdelon
Je crève de dépit.

Violons, *au Marquis*.
Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera, nous autres ?

Mascarille
Demandez à Monsieur le Vicomte.

Violons, *au Vicomte*.
Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

Jodelet
Demandez à Monsieur le Marquis.

Scène XVIII

Gorgibus, Mascarille, Magdelon

Gorgibus
Ah ! coquines que vous êtes ! vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ! et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Messieurs qui sortent !

Magdelon
Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

Gorgibus
Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait ; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

Magdelon
Ah ! je jure que nous en serons vengés, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

Mascarille
Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part : je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

Ils sortent tous deux.

Scène XIX

Gorgibus, Magdelon, Cathos, Violons

Un des Violons
Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

Gorgibus, *les battant*
Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN

DON GARCIE DE NAVARRE OU LE PRINCE JALOUX

1661

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie héroïque

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Acte IV
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X
- Scène XI

Acte V
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[359]

Comédie héroïque en vers et en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 février 1661.

Molière joua le rôle de don Garcie, et ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce et le jeu de Molière furent très mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Molière souffrit beaucoup de cette disgrâce, et ses ennemis triomphèrent quelque temps. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

Personnages

DON GARCIE, prince de Navarre, amant de Done Elvire.[360]
DONE[361] ELVIRE, princesse de Léon.[362]
DON ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille, sous le nom de Don Sylve.[363]
DONE IGNÈS[364], comtesse, amante de Don Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'État de Léon.
ÉLISE, confidente de Done Elvire.[365]
DON ALVARE, confident de Don Garcie, amant d'Élise.
DON LOPE, autre confident de Don Garcie, amant d'Élise.
DON PÈDRE, écuyer d'Ignès.
UN PAGE de DoneElvire

La scène est à Astorgue, ville d'Espagne, dans le royaume de Léon.

Acte I

Scène première

Done Elvire, Élise.

Done Elvire
Non, ce n'est point un choix qui pour ces deux amants,
Sut régler de mon coeur les secrets sentiments ;
Et le Prince n'a point dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paraître.
Don Sylve comme lui fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux ;
Même éclat de vertus, joint à même naissance,
Me parlait en tous deux pour cette préférence ;
Et je serais encore à nommer le vainqueur,
Si le mérite seul prenait droit sur un coeur.
Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos âmes
Décidèrent en moi le destin de leurs flammes ;
Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers Don Garcie entraîner tous mes voeux.

Élise
Cet amour que pour lui votre astre vous inspire
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire ;
Puisque nos yeux, Madame, ont pu longtemps douter
Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

Done Elvire
De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite,
À de fâcheux combats, Élise, m'a réduite.
Quand je regardais l'un, rien ne me reprochait
Le tendre mouvement où mon âme penchait ;
Mais je me l'imputais à beaucoup d'injustice,

Quand de l'autre à mes yeux s'offrait le sacrifice.
Et Don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux
Me semblait mériter un destin plus heureux.
Je m'opposais encore ce qu'au sang de Castille
Du feu roi de Léon semble devoir la fille ;
Et la longue amitié qui d'un étroit lien
Joignit les intérêts de son père et du mien.
Ainsi plus dans mon âme un autre prenait place,
Plus de tous ses respects je plaignais la disgrâce :
Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
D'un dehors favorable amusait ses désirs
Et voulait réparer par ce faible avantage
Ce qu'au fond de mon coeur je lui faisais d'outrage.

Élise
Mais son premier amour que vous avez appris
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits.
Et puisqu'avant ces soins, où pour vous il s'engage,
Done Ignès de son coeur avait reçu l'hommage ;
Et que par des liens aussi fermes que doux
L'amitié vous unit cette comtesse et vous.
Son secret révélé vous est une matière
À donner à vos voeux liberté tout entière ;
Et vous pouvez sans crainte à cet amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

Done Elvire
Il est vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que Don Sylve était un infidèle ;
Puisque par ses ardeurs mon coeur tyrannisé
Contre elles à présent se voit autorisé,
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et sans scrupule ailleurs donner tous ses suffrages.
Mais enfin quelle joie en peut prendre ce coeur
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur ?
Si d'un prince jaloux l'éternelle faiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse
Et semble préparer dans mon juste courroux
Un éclat à briser tout commerce entre nous ?

Élise
Mais si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire ?
Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux

L'autorise-t-il pas[366] à douter de vos voeux ?

Done Elvire
Non, non, de cette sombre et lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie ;
Et par mes actions je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un coeur.
Tout parle dans l'amour, et sur cette matière
Le moindre jour doit être une grande lumière ;
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un oeil égal l'un et l'autre mérite :
Mais que contre ses voeux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément,
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude
À celles où du coeur fait pencher l'habitude.
Dans les unes toujours on paraît se forcer ;
Mais les autres, hélas ! se font sans y penser,
Semblables à ces eaux, si pures et si belles,
Qui coulent sans effort des sources naturelles.
Ma pitié pour Don Sylve avait beau l'émouvoir,
J'en trahissais les soins sans m'en apercevoir.
Et mes regards au Prince, en un pareil martyre
En disaient toujours plus que je n'en voulais dire.

Élise
Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement ;
Pour le moins font-ils foi d'une âme bien atteinte,
Et d'autres chériraient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvements doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaise à nos yeux.
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes,
Doit lorsque nous l'aimons avoir pour nous des charmes ;
C'est par là que son feu se peut mieux exprimer,
Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer ;
Ainsi puisqu'en votre âme un prince magnanime…

Done Elvire

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime !
Partout la jalousie est un monstre odieux ;
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
Et plus l'amour est cher, qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
Voir un prince emporté, qui perd à tous moments
Le respect que l'amour inspire aux vrais amants :
Qui dans les soins jaloux où son âme se noie
Querelle également mon chagrin et ma joie
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer.
Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,
Et sans déguisement je te dis ma pensée.
Le prince Don Garcie est cher à mes désirs,
Il peut d'un coeur illustre échauffer les soupirs :
Au milieu de Léon, on a vu son courage
Me donner de sa flamme un noble témoignage,
Braver en ma faveur les périls les plus grands,
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans.
Et dans ces murs forcés mettre ma destinée
À couvert des horreurs d'un indigne hyménée ;
Et je ne cèle point que j'aurais de l'ennui
Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui ;
Car un coeur amoureux prend un plaisir extrême
À se voir redevable, Élise, à ce qu'il aime ;
Et sa flamme timide ose mieux éclater
Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
Oui, j'aime qu'un secours qui hasarde sa tête
Semble à sa passion donner droit de conquête.
J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains,
Et si les bruits communs ne sont pas des bruits vains ;
Si la bonté du Ciel nous ramène mon frère,
Les voeux les plus ardents que mon coeur puisse faire,
C'est que son bras encore, sur un perfide sang
Puisse aider à ce frère à reprendre son rang.
Et par d'heureux succès d'une haute vaillance
Mériter tous les soins de sa reconnaissance :
Mais avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,
C'est inutilement qu'il prétend[367] Done Elvire.
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des noeuds,
Qui deviendraient sans doute un enfer pour tous deux.

Élise
Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
C'est au Prince, Madame, à se régler aux vôtres,
Et dans votre billet ils sont si bien marqués
Que quand il les verra de la sorte expliqués…

Done Elvire
Je n'y veux point, Élise, employer cette lettre,
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de notre attachement :
Ainsi donc empêchez qu'au Prince on ne la livre.

Élise
Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi je trouverais mon sort tout à fait doux
Si j'avais un amant qui pût être jaloux ;
Je saurais m'applaudir de son inquiétude ;
Et ce qui pour mon âme est souvent un peu rude,
C'est de voir Don Alvar ne prendre aucun souci.

Done Elvire
Nous ne le croyions pas si proche ; le voici.

Scène II

Done Elvire, Don Alvare, Élise.

Done Elvire
Votre retour surprend, qu'avez-vous à m'apprendre ?
Don Alphonse vient-il, a-t-on lieu de l'attendre ?

Don Alvare
Oui, Madame, et ce frère en Castille élevé
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'ici Don Louis qui vit à sa prudence
Par le feu Roi mourant, commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'État,
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat.
Et bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place ;
Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté,
À l'appas dangereux de sa fausse équité.
Mais les peuples émus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a cru qu'il était temps
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans.
Il a tenté Léon, et ses fidèles trames,
Des grands, comme du peuple ont pratiqué les âmes,
Tandis que la Castille armait dix mille bras,
Pour redonner ce prince aux voeux de ses États ;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée.
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur[368],
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, et Don Sylve en personne
Commande le secours que son père vous donne.

Done Elvire
Un secours si puissant doit flatter notre espoir ;
Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir.

Don Alvare
Mais, Madame, admirez que malgré la tempête
Que votre usurpateur oit[369] gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain,
Qu'à la comtesse Ignès il va donner la main.

Done Elvire
Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand crédit, où se voit sa famille ;
Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci,
Mais son coeur au tyran[370] fut toujours endurci.

Élise
De trop puissants motifs, d'honneur et de tendresse,
Opposent ses refus aux noeuds dont on la presse,
Pour…

Don Alvare
Le Prince entre ici.

Scène III

Don Garcie, Done Elvire, Don Alvare, Élise.

Don Garcie
Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir, qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frère qui menace un tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les transports légitimes.
Son sort offre à mon bras des périls glorieux,
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice ;
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît, d'une attente si chère,
C'est que pour être roi, le Ciel vous rend ce frère ;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins ;
Et qu'il soit soupçonné, que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon coeur voudrait montrer aux yeux de tous,
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses voeux se sont armés contre votre naissance,
Leur chaleur indiscrète a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce coeur le noble sacrifice
Pût du Ciel envers vous réparer l'injustice ;
Et votre sort tenir des mains de mon amour,
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
Mais puisque enfin les Cieux, de tout ce juste hommage,
À mes feux prévenus dérobent l'avantage.

Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir ;
Et qu'ils osent briguer par d'illustres services,
D'un frère et d'un État les suffrages propices.

Done Elvire
Je sais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos droits
Faire par votre amour parler cent beaux exploits.
Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espère
Que l'aveu d'un État, et la faveur d'un frère.
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

Don Garcie
Oui, Madame, j'entends ce que vous voulez dire,
Je sais bien que pour vous mon coeur en vain soupire ;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

Done Elvire
Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on se peut méprendre.
Mais puisqu'il faut parler, désirez-vous savoir,
Quand vous pourrez me plaire, et prendre quelque espoir ?

Don Garcie
Ce me sera, Madame, une faveur extrême.

Done Elvire
Quand vous saurez m'aimer, comme il faut que l'on aime.

Don Garcie
Et que peut-on, hélas ! observer sous les cieux
Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux ?

Done Elvire
Quand votre passion ne fera rien paraître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

Don Garcie
C'est là son plus grand soin.

Done Elvire
Quand tous ses mouvements

Ne prendront point de moi de trop bas sentiments.

Don Garcie
Ils vous révèrent trop.

Done Elvire
Quand d'un injuste ombrage
Votre raison saura me réparer l'outrage ;
Et que vous bannirez, enfin, ce monstre affreux,
Qui de son noir venin empoisonne vos feux.
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice,
Aux voeux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux à tous coups
Arme les mouvements de mon juste courroux.

Don Garcie
Ah ! Madame, il est vrai, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon coeur trouve place,
Et qu'un rival absent de vos divins appas
Au repos de ce coeur vient livrer des combats.
Soit caprice, ou raison, j'ai toujours la croyance
Que votre âme en ces lieux souffre de son absence ;
Et que malgré mes soins, vos soupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous est bien facile, hélas ! de m'y soustraire ;
Et leur bannissement, dont j'accepte la loi
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'est vous qui pouvez par deux mots pleins de flamme,
Contre la jalousie armer toute mon âme ;
Et des pleines clartés d'un glorieux espoir
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'assurance au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

Done Elvire
Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande
Au moindre mot qu'il dit, un coeur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre âme,
Doit d'un amant discret satisfaire la flamme ;

Et c'est à s'en dédire autoriser nos voeux
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'était volontaire,
Entre Don Sylve et vous, mon âme pourrait faire ;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux,
Aurait dit quelque chose à tout autre que vous ;
Et je croyais cet ordre un assez doux langage
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
Cependant votre amour n'est pas encore content ;
Il demande un aveu qui soit plus éclatant.
Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même,
En des termes exprès, dire que je vous aime ;
Et peut-être qu'encore pour vous en assurer
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

Don Garcie
Eh bien, Madame, hé bien, je suis trop téméraire,
De tout ce qui vous plaît, je dois me satisfaire ;
Je ne demande point de plus grande clarté,
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux,
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux ;
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire
Pour affranchir mon coeur de leur injuste empire.

Done Elvire
Vous promettez beaucoup, Prince, et je doute fort,
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

Don Garcie
Ah ! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable ;
Et que l'heur d'obéir à sa divinité
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité ;
Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou pour périr encore par de plus rudes coups,
Puissé-je voir sur moi fondre votre courroux ;
Si jamais mon amour descend à la faiblesse
De manquer aux devoirs d'une telle promesse ;
Si jamais dans mon âme aucun jaloux transport
Fait…

Scène IV

Done Elvire, Don Garcie, Don Alvare, Élise, Un page présentant un billet à Done Elvire.

Done Elvire
J'en étais en peine, et tu m'obliges fort,
Que le courrier attende.

Scène V

Done Elvire, Don Garcie, Don Alvare, Élise

Done Elvire, *bas, à part.*
À ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète ?
Prodigieux effet de son tempérament !
Haut
Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment ?

Don Garcie
J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulais pas l'interrompre.

Done Elvire
Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré,
Je vous vois tout à coup le visage égaré ;
Ce changement soudain a lieu de me surprendre,
D'où peut-il provenir, le pourrait-on apprendre ?

Don Garcie
D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon coeur.

Done Elvire
Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur ;
Et quelque prompt secours vous serait nécessaire,
Mais encore dites-moi vous prend-il d'ordinaire ?

Don Garcie
Parfois.

Done Elvire
Ah ! prince faible, hé bien par cet écrit,
Guérissez-le ce mal, il n'est que dans l'esprit.

Don Garcie
Par cet écrit, Madame, ah ! ma main le refuse,
Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse ;
Si…

Done Elvire
Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

Don Garcie
Pour me traiter après, de faible, de jaloux ?
Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
Qu'à mon coeur cet écrit n'a point donné d'ombrage ;
Et bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

Done Elvire
Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurais tort de vouloir vous faire violence ;
Et c'est assez enfin, que vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

Don Garcie
Ma volonté toujours vous doit être soumise,
Si c'est votre plaisir, que pour vous je le lise ;
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

Done Elvire
Oui, oui, Prince, tenez vous le lirez pour moi.

Don Garcie
C'est pour vous obéir au moins, et je puis dire…

Done Elvire
C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

Don Garcie
Il est de Done Ignès, à ce que je connoi[371].

Done Elvire
Oui, je m'en réjouis, et pour vous, et pour moi.

Don Garcie *lit.*
« Malgré l'effort d'un long mépris,
Le tyran toujours m'aime, et depuis votre absence,
Vers moi pour me porter au dessein qu'il a pris,
Il semble avoir tourné toute la violence,
Dont il poursuivait l'alliance
De vous et de son fils.
« Ceux qui sur moi peuvent avoir empire
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
Approuvent tous cet indigne lien ;
J'ignore encore par où finira mon martyre :
Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
D'un destin plus doux que le mien.
« Done Ignès. »
Il continue.
Dans la haute vertu son âme est affermie.

Done Elvire
Je vais faire réponse à cette illustre amie,
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
Et la chose a passé d'une douce manière ;
Mais à n'en point mentir il serait des moments,
Où je pourrais entrer dans d'autres sentiments.

Don Garcie
Eh, quoi vous croyez donc…

Done Elvire
Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu, de mes avis conservez la mémoire,
Et s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon coeur les preuves qu'il prétend.

Don Garcie
Croyez que désormais, c'est toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer, je veux perdre la vie.

Acte II

Scène première

Élise, Don Lope.

Élise
Tout ce que fait le Prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement ;
Car que d'un noble amour une âme bien saisie,
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquents ses voeux soient traversés,
Il est fort naturel, et je l'approuve assez ;
Mais ce qui me surprend, Don Lope, c'est d'entendre,
Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que votre âme les forme, et qu'il n'est en ces lieux,
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux,
encore un coup, Don Lope, une âme bien éprise
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise ;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

Don Lope
Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose ;
Et rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du Prince à bien faire ma cour.

Élise
Mais savez-vous, qu'enfin, il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne ?

Don Lope
Et quand, charmante Élise, a-t-on vu s'il vous plaît,

Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt ?
Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite,
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite ;
Et s'aille inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit ?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce
Par la plus courte voie, on y cherche une place ;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'est de flatter toujours le faible de leur coeur :
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire ;
C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux,
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin on voit partout que l'art des courtisans
Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands ;
À nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme,
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

Élise
Ces maximes un temps leur peuvent succéder ;
Mais il est des revers qu'on doit appréhender.
Et dans l'esprit des grands qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement,
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre âme s'explique
Un peu bien librement sur votre politique ;
Et ses nobles motifs, au Prince rapportés,
Serviraient assez mal vos assiduités.

Don Lope
Outre que je pourrais désavouer, sans blâme,
Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon âme ;
Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache ?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache ?
On peut craindre une chute avec quelque raison,
Quand on met en usage, ou ruse, ou trahison.
Mais qu'ai-je à redouter, moi qui partout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance ;
Et qui suis seulement par d'utiles leçons

La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons ?
Son âme semble en vivre, et je mets mon étude,
À trouver des raisons à son inquiétude,
À voir de tous côtés, s'il ne se passe rien,
À fournir le sujet d'un secret entretien.
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle ;
C'est lors que plus il m'aime, et je vois sa raison
D'une audience avide[372] avaler ce poison,
Et m'en remercier, comme d'une victoire,
Qui comblerait ses jours de bonheur et de gloire,
Mais mon rival paraît, je vous laisse tous deux,
Et bien que je renonce à l'espoir de vos voeux,
J'aurais un peu de peine à voir qu'en ma présence,
Il reçût des effets de quelque préférence ;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

Élise
Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

Scène II

Don Alvare, Élise.

Don Alvare
Enfin, nous apprenons que le roi de Navarre
Pour les désirs du Prince aujourd'hui se déclare ;
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse,
On ait fait avancer… Mais…

Scène III

Don Garcie, Élise, Don Alvare.

Don Garcie
Que fait la Princesse ?

Élise
Quelques lettres, Seigneur, je le présume ainsi ;
Mais elle va savoir que vous êtes ici.

Don Garcie
J'attendrai qu'elle ait fait.

Scène IV

Don Garcie

Don Garcie, *seul.*
Près de souffrir sa vue,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'âme émue ;
Et la crainte mêlée à mon ressentiment
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice ;
Et que de ton esprit les désordres puissants
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens.
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide,
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide,
Ne démens pas leur voix, mais aussi garde bien
Que pour les croire trop, ils ne t'imposent rien ;
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ah ! qu'est-ce que mon coeur, trop digne de pitié,
Ne voudrait pas donner pour son autre moitié !
Mais après tout que dis-je ? il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

« Quoique votre rival…
Vous devez toutefois vous…
Et vous avez en vous à…
L'obstacle le plus grand…

« Je chéris tendrement ce…
Pour me tirer des mains de…
Son amour, ses devoirs…
Mais il m'est odieux, avec…

« Ôtez donc à vos feux ce…
Méritez les regards que l'on…
Et lorsqu'on vous oblige…
Ne vous obstinez point à… »

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci,
Son coeur comme sa main se fait connaître ici ;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste
Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.
Toutefois dans l'abord agissons doucement,
Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment ;
Et de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons son esprit par son propre artifice.
La voici, ma raison, renferme mes transports,
Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

Scène V

Done Elvire, Don Garcie.

Done Elvire
Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre ?

Don Garcie
Ah ! qu'elle cache bien.

Done Elvire
On vient de nous apprendre
Que le Roi votre père approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets,
Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

Don Garcie
Oui, Madame, et mon coeur s'en réjouit de même,
Mais…

Done Elvire
Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que partout il entend murmurer,
Et j'ose me flatter que le même courage
Qui put bien me soustraire à sa brutale rage
Et dans les murs d'Astorgue, arrachés de ses mains,
Me faire un sûr asile à braver ses desseins
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

Don Garcie
Le succès en pourra parler dans quelques jours,
Mais de grâce passons à quelque autre discours.

Puis-je sans trop oser vous prier de me dire,
À qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire,
Depuis que le destin nous a conduits ici ?

Done Elvire
Pourquoi cette demande ? et d'où vient ce souci ?

Don Garcie
D'un désir curieux de pure fantaisie.

Done Elvire
La curiosité naît de la jalousie.

Don Garcie
Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez,
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

Done Elvire
Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois, à Léon, écrit à la comtesse ;
Et deux fois au marquis Don Louis, à Burgos,
Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

Don Garcie
Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame ?

Done Elvire
Non, sans doute, et ce discours m'étonne.

Don Garcie
De grâce songez bien avant que d'assurer,
En manquant de mémoire on peut se parjurer.

Done Elvire
Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

Don Garcie
Elle a dit toutefois une haute imposture.

Done Elvire
Prince.

Don Garcie

Madame.

Done Elvire
Ô Ciel ! quel est ce mouvement,
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

Don Garcie
Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue,
J'ai pris pour mon malheur le poison qui me tue ;
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

Done Elvire
De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

Don Garcie
Ah ! que ce coeur est double et sait bien l'art de feindre !
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;
Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

Done Elvire
Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

Don Garcie
Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

Done Elvire
L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

Don Garcie
Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée,
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing…

Done Elvire
Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main ?
[373]

Don Garcie
Encore est-ce beaucoup que de franchise pure
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture ;
Mais ce sera, sans doute, et j'en serais garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent,

Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

Done Elvire
Non, c'est pour un amant, que ma main l'a formé,
Et j'ajoute, de plus, pour un amant aimé.

Don Garcie
Et je puis, ô perfide…

Done Elvire
Arrêtez, Prince indigne
De ce lâche transport l'égarement insigne,
Bien que de vous mon coeur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice ;
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement,
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière,
Mon innocence ici paraîtra toute entière ;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

Don Garcie
Ce sont propos obscurs qu'on ne saurait comprendre.

Done Elvire
Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Élise, holà.

Scène VI

Don Garcie, Done Elvire, Élise.

Élise
Madame.

Done Elvire
Observez bien au moins,
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins,
Si par un seul coup d'oeil, ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.
Le billet que tantôt ma main avait tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?

Élise
Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable,
Je ne sais comme il est demeuré sur ma table ;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment,
Que Don Lope venant dans mon appartement,
Par une liberté, qu'on lui voit se permettre,
À fureté partout, et trouvé cette lettre.
Comme il la dépliait, Léonor a voulu
S'en saisir promptement, avant qu'il eût rien lu ;
Et se jetant sur lui, la lettre contestée,
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée,
Et Don Lope aussitôt prenant un prompt essor,
À dérobé la sienne aux soins de Léonor.

Done Elvire
Avez-vous ici l'autre ?

Élise

Oui, la voilà, Madame.

Done Elvire*, à Don garcie.*
Donnez, nous allons voir qui mérite le blâme,
Avec votre moitié rassemblez celle-ci,
Lisez, et hautement, je veux l'entendre aussi.

Don Garcie
« Au Prince Don Garcie ! » Ah !

Done Elvire
Achevez de lire,
Votre âme pour ce mot ne doit pas s'interdire.

Don Garcie *lit.*
« Quoique votre rival, Prince, alarme votre âme,
Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

« Je chéris tendrement ce qu'a fait Don Garcie
Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs,
Son amour, ses devoirs ont pour moi des douceurs ;
Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

« Ôtez donc à vos feux ce qu'ils en font paraître,
Méritez les regards que l'on jette sur eux ;
Et lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être. »

Done Elvire
Eh bien, que dites-vous ?

Don Garcie
Ah ! Madame, je dis,
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

Done Elvire
Il suffit, apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté ;
C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous, vous y venez de lire.

Adieu Prince.

Don Garcie
Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

Done Elvire
Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

Don Garcie
Ah ! Madame, excusez un amant misérable,
Qu'un sort prodigieux a fait vers[374] vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il être une âme bien atteinte
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon coeur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé ?
S'il n'avait point frémi des coups de cette foudre
Dont je me figurais tout mon bonheur en poudre ?
Vous-même, dites-moi, si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant ?
Si d'une preuve, hélas ! qui me semblait si claire,
Je pouvais démentir…

Done Elvire
Oui, vous le pouviez faire,
Et dans mes sentiments assez bien déclarés
Vos doutes rencontraient des garants assurés ;
Vous n'aviez rien à craindre, et d'autres sur ce gage,
Auraient du monde entier bravé le témoignage.

Don Garcie
Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer ;
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi qui crois si peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités[375] ;
J'ai cru que dans ces lieux rangés sous ma puissance
Votre âme se forçait à quelque complaisance ;
Que déguisant pour moi votre sévérité…

Done Elvire
Et je pourrais descendre à cette lâcheté,

Moi prendre le parti d'une honteuse feinte,
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentiments, et pour être en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains ;
La gloire sur mon coeur aurait si peu d'empire,
Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire ?
Apprenez que ce coeur ne sait point s'abaisser,
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer.
Et s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne ;
Qu'il saura bien montrer malgré votre pouvoir
La haine que pour vous il se résout d'avoir,
Braver votre furie, et vous faire connaître
Qu'il n'a point été lâche, et ne veut jamais l'être.

Don Garcie
Eh bien, je suis coupable et ne m'en défends pas,
Mais je demande grâce à vos divins appas ;
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une âme.
Que si votre courroux ne peut être apaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause
Ni le vif repentir que mon coeur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec votre colère.
Déjà de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisants remords fait succomber mon coeur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles ;
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable
Va percer à vos yeux le coeur d'un misérable ;
Ce coeur, ce traître coeur, dont les perplexités
Ont si fort outragé vos extrêmes bontés ;
Trop heureux en mourant, si ce coup légitime
Efface en votre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
Au faible souvenir de mon affection.
C'est l'unique faveur que demande ma flamme[376].

Done Elvire
Ah ! Prince trop cruel.

Don Garcie
Dites, parlez, Madame.

Done Elvire
Faut-il encore pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

Don Garcie
Un coeur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour il l'excuse lui-même.

Done Elvire
L'amour n'excuse point de tels emportements.

Don Garcie
Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvements,
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine…

Done Elvire
Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

Don Garcie
Vous me haïssez donc ?

Done Elvire
J'y veux tâcher au moins ;
Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offense
Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

Don Garcie
D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ;
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

Done Elvire
Qui ne saurait haïr ne peut vouloir qu'on meure.

Don Garcie
Et moi je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités,

Résolvez l'un des deux, de punir, ou d'absoudre.

Done Elvire
Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon, n'est-ce pas se trahir,
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

Don Garcie
Ah ! c'en est trop, souffrez, adorable Princesse…

Done Elvire
Laissez, je me veux mal d'une telle faiblesse.

Don Garcie
Enfin je suis…

Scène VII

Don Lope, Don Garcie.

Don Lope
Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

Don Garcie
Ne me viens point parler de secret ni d'alarme
Dans les doux mouvements du transport qui me charme,
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter ;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille,
À tous ces vains rapports doit fermer mon oreille.
Ne m'en fais plus.

Don Lope
Seigneur, je veux ce qu'il vous plaît.
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt ;
J'ai cru que le secret que je viens de surprendre
Méritait bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre ;
Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

Don Garcie
La Castille du moins n'aura pas la victoire
Sans que nous essayions d'en partager la gloire ;
Et nos troupes aussi peuvent être en état

D'imprimer quelque crainte au coeur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulais m'instruire ?
Voyons un peu.

Don Lope
Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

Don Garcie
Va, va, parle, mon coeur t'en donne le pouvoir.

Don Lope
Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait savoir,
Et puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

Don Garcie
Enfin, je veux savoir la chose absolument.

Don Lope
Je ne réplique point à ce commandement.
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
Trahirait le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, et sans rien embrasser,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

Acte III

Scène première

Done Elvire, Élise.

Done Elvire
Élise, que dis-tu de l'étrange faiblesse
Que vient de témoigner le coeur d'une princesse ?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment,
Et malgré tant d'éclat relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

Élise
Moi, je dis que d'un coeur que nous pouvons chérir,
Une injure sans doute est bien dure à souffrir ;
Mais que s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;
Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
À de pareils forfaits donnera toujours grâce.

Done Elvire
Ah ! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois,
Et que si, désormais, on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.
Quand je pourrais reprendre un tendre sentiment,

C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment.
Car enfin, un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire ;
Et souvent aux dépens d'un pénible combat
Fait sur ses propres voeux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
À la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prends point de clartés pour régler l'avenir ;
Et quoi qu'à mes destins la fortune prépare,
Crois que je ne puis être au prince de Navarre,
Que, de ces noirs accès qui troublent sa raison,
Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
Et réduit tout mon coeur, que ce mal persécute,
À n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

Élise
Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux ?

Done Elvire
En est-il un qui soit plus digne de courroux ?
Et puisque notre coeur fait un effort extrême,
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas,
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats[377] ?

Élise
Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense,
Et qu'il est dangereux qu'un coeur qu'on a charmé
Soit trop persuadé, Madame, d'être aimé,
Si…

Done Elvire
N'en disputons plus : chacun a sa pensée.
C'est un scrupule, enfin, dont mon âme est blessée ;
Et contre mes désirs, je sens je ne sais quoi,
Me prédire un éclat entre le Prince et moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille…
Mais, ô Ciel ! en ces lieux, Don Sylve de Castille !

Scène II

Don Sylve (Alphonse, cru Don Sylve), Done Elvire, Élise.

Done Elvire
Ah ! Seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant ?

Don Sylve
Je sais que mon abord, Madame, est surprenant,
Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,
Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un événement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles,
Tout mon coeur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous ;
Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue
Quelques moments secrets d'une si chère vue.
Je viens vous dire donc que je rends grâce aux Cieux,
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux.
Mais, parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort,
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux périls d'un si fameux service.
Oui, Madame, j'avais pour rompre vos liens
Des sentiments sans doute aussi beaux que les siens ;
Et je pouvais pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

Done Elvire

Je sais, Seigneur, je sais, que vous avez un coeur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur ;
Et je ne doute point que ce généreux zèle
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle
N'eût contre les efforts d'un indigne projet
Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais sans cette action, dont vous étiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable ;
On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi
Le Comte votre père a fait pour le feu Roi,
Après l'avoir aidé, jusqu'à l'heure dernière,
Il donne en ses États un asile à mon frère.
Quatre lustres entiers, il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort ;
Et pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content, et ces soins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants noeuds ?
Quoi ! Votre âme, Seigneur, serait-elle obstinée
À vouloir asservir toute ma destinée,
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait qu'il ne vienne de vous ?
Ah ! souffrez dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'aux soins d'un autre aussi, je doive quelque chose ;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire, où le vôtre n'est pas.

Don Sylve
Oui, Madame, mon coeur doit cesser de s'en plaindre :
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre ;
Mais, hélas ! de mes maux, ce n'est pas là le pire,
Le coup, le rude coup, dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre âme emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos voeux ;

Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée,
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée.
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos voeux ne seront pas pour moi,
Et que s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah ! Madame, faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étais flatté ;
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chute ?

Done Elvire
Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentiments vous devez demander ;
Et sur cette froideur qui semble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre ;
Car enfin tous vos soins ne sauraient ignorer
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer,
Et je la crois, cette âme, et trop noble, et trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute ;
Vous-même, dites-vous, s'il est de l'équité,
De me voir couronner une infidélité.
Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice
Un coeur à d'autres yeux offert en sacrifice,
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus,
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, Seigneur, c'est un crime, et les premières flammes,
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes,
Qu'il faut perdre grandeurs, et renoncer au jour,
Plutôt que de pencher vers un second amour[378].
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un coeur magnanime ;
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le coeur de l'aimable comtesse ;
Ce que pour un ingrat, (car vous l'êtes Seigneur,)
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur.
Quel mépris généreux dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème ;
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
Et rendez à son coeur ce que vous lui devez.

Don Sylve

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point son mérite,
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte ;
Et si mon coeur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce coeur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne,
Aucun espoir pour vous n'a flatté mes désirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs ;
Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon âme,
Quelques tristes regards vers sa première flamme,
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire :
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon coeur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais après mes efforts ma constance abattue,
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue ;
Et dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes voeux ;
Je ne saurais souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;
Et le flambeau du jour qui m'offre vos appas
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable,
Mais, Madame, après tout, mon coeur est-il coupable ?
Et le fort ascendant que prend votre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?
Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle,
Son coeur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle.
D'un pareil déplaisir on se peut consoler ;
Mais moi par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encore que mon amour me donne.

Done Elvire
Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre coeur est en notre pouvoir ;
Il peut bien quelquefois montrer quelque faiblesse,
Mais enfin, sur nos sens, la raison, la maîtresse…

Scène III

Don Garcie, Done Elvire, Don Sylve (Don Alphonse).

Don Garcie
Madame, mon abord, comme je connais bien,
Assez mal à propos trouble votre entretien ;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyaient pas trouver si bonne compagnie.

Done Elvire
Cette vue, en effet, surprend au dernier point,
Et de même que vous, je ne l'attendais point.

Don Garcie
Oui, Madame, je crois, que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite ;
Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur ;
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre, en ces lieux, ce qu'on voudrait vous rendre.

Don Sylve
Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurais eu tort ;
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

Don Garcie
Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins.
Leur âme dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée ;

Et, s'appuyant toujours sur des[379] hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques,
En passant dans ces lieux par des[380] sourdes pratiques[381] ;
Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous ?

Don Sylve
Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;
Mais je sais qu'aux projets[382] qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité.
Et quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise ;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires
Et d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas, tous deux, devant qui nous parlons.

Done Elvire
Prince, vous avez tort, et sa visite est telle
Que vous…

Don Garcie
Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, et votre esprit devrait feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

Done Elvire
Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurais du regret d'en faire un désaveu.

Don Garcie
Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que sans hésiter tout votre coeur s'explique ;
C'est au déguisement donner trop de crédit,
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte ;
Que pour vous sa présence a des charmes si doux…

Done Elvire
Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous ?
Avez-vous sur mon coeur quelque empire à prétendre,
Et pour régler mes voeux, ai-je votre ordre à prendre ?
Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,
Si votre coeur sur moi s'est cru quelque pouvoir ;
Et que mes sentiments sont d'une âme trop grande
Pour vouloir les cacher lorsqu'on me les demande :
Je ne vous dirai point si le Comte est aimé,
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé,
Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
Méritent mieux que vous les voeux d'une Princesse,
Que je garde aux ardeurs[383], aux soins qu'il me fait voir
Tout le ressentiment[384] qu'une âme puisse avoir.
Et que si des destins la fatale puissance
M'ôte la liberté d'être sa récompense,
Au moins est-il en moi de promettre à ses voeux
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
Et sans vous amuser d'une attente frivole,
C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole.
Voilà mon coeur ouvert, puisque vous le voulez,
Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés.
Etes-vous satisfait, et mon âme attaquée,
S'est-elle à votre avis assez bien expliquée ?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,
S'il reste quelque jour encore à vous donner.
À Don Sylve.
Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, Comte, m'est nécessaire ;
Et d'un capricieux quels que soient les transports,
Qu'à punir nos tyrans, il doit tous ses efforts.
Fermez l'oreille, enfin, à toute sa furie,
Et pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

Scène IV

Don Garcie, Don Sylve (Don Alphonse).

Don Garcie
Tout vous rit, et votre âme en cette occasion
Jouit superbement de ma confusion ;
Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire ;
Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival ;
Et mes prétentions hautement étouffées
À vos voeux triomphants sont d'illustres trophées.
Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant,
Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échappé,
Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux pour flatter votre flamme,
À jamais n'être à moi vient d'engager son âme,
Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

Don Sylve
Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine,
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,
Et chacun de ses feux pourra par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme entre rivaux, l'âme la plus posée,
À des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit, et le mien :

Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

Don Garcie
Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit,
À violer ici l'ordre qu'on vous prescrit ;
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sais, Comte, je sais, quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts, oui, sortez-en, sortez,
Glorieux des douceurs que vous en remportez ;
Mais encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

Don Sylve
Quand nous en serons là, le sort en notre bras,
De tous nos intérêts videra les débats.

Acte IV

Scène première

Done Elvire, Don Alvare.

Done Elvire
Retournez, Don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.
Cette plaie en mon coeur ne saurait se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
À quelques faux respects croit-il que je défère ?
Non, non ; il a poussé trop avant ma colère ;
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

Don Alvare
Madame, il fait pitié. Jamais coeur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense ;
Et si dans sa douleur vous le considériez,
Il toucherait votre âme, et vous l'excuseriez.
On sait bien que le Prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvements où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du Comte éventé le secret,
Vous avait mise aussi de cette intelligence
Qui dans ces lieux gardés a donné sa présence.
Le Prince a cru l'avis, et son amour séduit,
Sur une fausse alarme, a fait tout ce grand bruit.
Mais d'une telle erreur son âme est revenue :

Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
Et Don Lope qu'il chasse est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

Done Elvire
Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence,
Il n'en a pas encore une entière assurance ;
Dites-lui, dites-lui, qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

Don Alvare
Madame, il sait trop bien…

Done Elvire
Mais, Don Alvar, de grâce,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse,
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps,
En troubler dans mon coeur d'autres plus importants.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse,
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

Don Alvare
Madame, ce peut être une fausse nouvelle,
Mais mon retour au Prince en porte une cruelle.

Done Elvire
De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

Scène II

Done Elvire, Élise.

Élise
J'attendais qu'il sortît, Madame, pour vous dire,
Ce qui veut maintenant que votre âme respire,
Puisque votre chagrin dans un moment d'ici,
Du sort de Done Ignès peut se voir éclairci.
Un inconnu qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des siens demander audience.

Done Elvire
Élise, il faut le voir, qu'il vienne promptement.

Élise
Mais il veut n'être vu que de vous seulement ;
Et par cet envoyé, Madame, il sollicite,
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

Done Elvire
Eh bien nous serons seuls, et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener ;
Que mon impatience en ce moment est forte !
Ô ! destins, est-ce joie, ou douleur qu'on m'apporte ?

Scène III

Don Pèdre, Élise.

Élise
Où…

Don Pèdre
Si vous me cherchez, Madame, me voici.

Élise
En quel lieu votre maître… ?

Don Pèdre
Il est proche d'ici,
Le ferai-je venir ?

Élise
Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé[385] ;
Je ne sais quel secret en doit être auguré,
Tant de précautions qu'il affecte de prendre…
Mais le voici déjà.

Scène IV

Done Ignès, Élise.
Done Ignès est déguisée en homme.

Élise
Seigneur, pour vous attendre
On a fait… Mais que vois-je ? Ah ! Madame, mes yeux…

Done Ignès, *en habit de cavalier.*
Ne me découvrez point, Élise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parents.
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurais souffert une mort véritable ;
Et sous cet équipage et le bruit de ma mort
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourrait dans ces lieux persécuter ma fuite.

Élise
Ma surprise en public eût trahi vos désirs ;
Mais allez là-dedans étouffer des soupirs,
Et des charmants transports d'une pleine allégresse
Saisir à votre aspect le coeur de la Princesse.
Vous la trouverez seule : elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.

Scène V

Don Alvare, Élise.

Élise
Vois-je pas Don Alvar ?

Don Alvare
Le Prince me renvoie
Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ses jours, belle Élise, on doit n'espérer rien,
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien ;
Son âme a des transports... Mais le voici lui-même.

Scène VI

Don Garcie, Don Alvare, Élise.

Don Garcie
Ah ! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
Élise, et prends pitié d'un coeur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

Élise
C'est avec d'autres yeux que ne fait la Princesse,
Seigneur, que je verrais le tourment qui vous presse ;
Mais nous avons du Ciel ou du tempérament
Que nous jugeons de tout chacun diversement.
Et puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serais complaisant, et voudrais m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode ;
Et cent devoirs font moins que ces ajustements[386],
Qui font croire en deux coeurs les mêmes sentiments :
L'art de ces doux rapports fortement les assemble,
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

Don Garcie
Je le sais ; mais, hélas ! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
Un piège dont mon coeur ne saurait se défendre.
Ce n'est pas que l'ingrate aux yeux de mon rival
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendresse

Dont le cruel objet me reviendra sans cesse.
Mais comme trop d'ardeur enfin m'avait séduit
Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
D'un trop cuisant ennui je sentirais l'atteinte
À lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
Que ce soit de son coeur pure infidélité,
Et venant m'excuser d'un trait de promptitude,
Dérober tout prétexte à son ingratitude.

Élise
Laissez un peu de temps à son ressentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

Don Garcie
Ah ! si tu me chéris, obtiens que je la voie :
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie ;
Je ne pars point d'ici, qu'au moins son fier dédain...

Élise
De grâce différez l'effet de ce dessein.

Don Garcie
Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

Élise
Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.
Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

Don Garcie
Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense,
Que Don Lope jamais…

Scène VII

Don Garcie, Don Alvare.

Don Garcie, *regardant par la porte qu'Élise a laissée entrouverte.*
Que vois-je, ô justes Cieux !
Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux ?
Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop fidèles,
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles,
Voici le coup fatal qui devait m'accabler ;
Et quand par des soupçons je me sentais troubler,
C'était, c'était le Ciel, dont la sourde menace
Présageait à mon coeur cette horrible disgrâce.

Don Alvare
Qu'avez-vous vu, Seigneur, qui vous puisse émouvoir ?

Don Garcie
J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir,
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonnerait pas comme cette aventure.
C'en est fait… le destin… je ne saurais parler.

Don Alvare
Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

Don Garcie
J'ai vu… Vengeance… O Ciel !...

Don Alvare
Quelle atteinte soudaine…

Don Garcie

J'en mourrai, Don Alvar, la chose est bien certaine.

Don Alvare
Mais, Seigneur, qui pourrait…

Don Garcie
Ah ! tout est ruiné ;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné[387] :
Un homme... (Sans mourir te le puis-je bien dire ?),
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire.

Don Alvare
Ah ! Seigneur ! la Princesse est vertueuse au point…

Don Garcie
Ah ! sur ce que j'ai vu ne me contestez point,
Don Alvar : c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

Don Alvare
Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant ;
Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie
Se puisse…

Don Garcie
Don Alvar, laissez-moi je vous prie :
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

Don Alvare
Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

Don Garcie
Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir...
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir ?

Scène VIII

Done Elvire, Don Garcie, Don Alvare.

Done Elvire
Eh bien ! que voulez-vous ? et quel espoir, de grâce,
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encore vous présenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

Don Garcie
Que toutes les horreurs dont une âme est capable
À vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous[388].

Done Elvire
Ah ! vraiment j'attendais l'excuse d'un outrage,
Mais à ce que je vois, c'est un autre langage.

Don Garcie
Oui, oui, c'en est un autre ; et vous n'attendiez pas[389]
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeste hasard par la porte entr'ouverte
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'était inconnu ?
Ô Ciel ! Donne à mon coeur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes !
Rougissez maintenant : vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme :
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;

Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que sans être vengé
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les voeux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un coeur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur :
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon coeur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Non, non, n'espérez rien après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi ; je suis tout à la rage ;
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat,
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir achève par moi-même.

Done Elvire
Assez paisiblement vous a-t-on écouté.
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

Don Garcie
Et par quels beaux discours que l'artifice inspire…

Done Elvire
Si vous avez encore quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter : je suis prête à l'ouïr ;
Sinon, faites au moins que je puisse jouir
De deux ou trois moments de paisible audience.

Don Garcie
Eh bien j'écoute. Ô Ciel, quelle est ma patience !

Done Elvire
Je force ma colère, et veux sans nulle aigreur
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

Don Garcie
C'est que vous voyez bien…

Done Elvire
Ah ! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plu : rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, et jamais sous les cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter,
Qui dans tout cet amour que sa bouche m'exprime
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime.
Rien au fond de ce coeur qu'ont pu blesser mes yeux
Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence !
Oui, je vois.
Don Garcie montre de l'impatience pour parler.
Ah ! surtout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un coeur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douterait de ma gloire,
Il voudrait contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme
Aucune occasion de soupçonner mon âme.
Mais c'est peu des soupçons : il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant, qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
À pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
À toute extrémité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devrait me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir :
J'aurais tort de vouloir démentir votre vue,

Et votre âme sans doute a dû paraître émue.

Don Garcie
Et n'est-ce pas…

Done Elvire
Encore un peu d'attention,
Et vous allez savoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse.
Vous êtes maintenant sur un grand précipice ;
Et ce que votre coeur pourra délibérer
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre
Et ne demandez point d'autre preuve que moi
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous vois,
Si de vos sentiments la prompte déférence
Veut sur ma seule foi croire mon innocence
Et de tous vos soupçons démentir le crédit
Pour croire aveuglément ce que mon coeur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce coeur efface tout le crime :
Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous ;
Et si je puis un jour choisir ma destinée
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour et mes voeux et ma main.
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire :
Si cet offrevi sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux,
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon coeur et ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissants
Forcent mon innocence à convaincre vos sens
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,
Je suis prête à le faire, et vous serez content ;
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
À mes voeux pour jamais renoncer de vous-même ;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.

Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire :
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire[390].

Don Garcie
Juste Ciel ! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice et de déloyauté ?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie ?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un coeur ?
Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
Ingrate, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Parce qu'on est surprise et qu'on manque d'excuse,
D'un offre de pardon on emprunte la ruse.
Votre feinte douceur forge un amusement
Pour divertir l'effet de mon ressentiment,
Et par le noeud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace ;
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner ;
Et votre âme, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions qu'après d'ardents souhaits
Vous pensez que mon coeur n'acceptera jamais.
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre :
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

Done Elvire
Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au coeur de Done Elvire.

Don Garcie
Soit, je souscris à tout, et mes voeux aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

Done Elvire
Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

Don Garcie
Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites,

Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir ;
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

Done Elvire
Ah ! c'est trop en souffrir, et mon coeur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté ;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,
Et puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse ;
À Don Garcie.
Élise… À cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

Scène IX

Don Garcie, Done Elvire, Don Alvare, Élise.

Élise entre.

Done Elvire
Faites un peu sortir la personne chérie…
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

Don Garcie
Et je puis…

Done Elvire
Attendez, vous serez satisfait.

Élise*, à part, en sortant.*
Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

Done Elvire
Prenez garde qu'au moins cette noble colère
Dans la même fierté jusqu'au bout persévère.
Et surtout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

Scène X

Don Garcie, Done Elvire, Done Ignès, Don Alvare, Élise.

Done Elvire, *à Don Garcie, en lui montrant Done Ignès*
Voici, grâces au Ciel, ce qui les a fait naître,
Ces soupçons obligeants que l'on me fait paraître.
Voyez bien ce visage, et si de Done Ignès
Vos yeux au même instant n'y connaissent les traits.

Don Garcie
Ô Ciel !

Done Elvire
Si la fureur dont votre âme est émue
Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée,
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée ;
Et sous un tel habit, elle cachait son sort,
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
À Done Ignès.
Madame, pardonnez, s'il faut que je consente
À trahir vos secrets et tromper votre attente :
Je me vois exposée à sa témérité ;
Toutes mes actions n'ont plus de liberté ;
Et mon honneur en butte aux soupçons qu'il peut prendre
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

À Don Garcie
Jouissez à cette heure en tyran absolu
De l'éclaircissement que vous avez voulu ;
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire ;
Et si je puis jamais oublier mes serments,
Tombent sur moi du Ciel les plus grands châtiments !
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre !
Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux,
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux ;
Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Évitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des voeux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

Done Ignès, *à Don Garcie*
Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
À la même vertu[391] vient de faire une offense.

Scène XI

Don Garcie, Don Alvare

Don Garcie
Quelles tristes clartés dissipent mon erreur,
Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
Et ne laissent plus voir à mon âme abattue
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue !
Ah ! Don Alvar, je vois que vous avez raison ;
Mais l'enfer dans mon coeur a soufflé son poison ;
Et par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
Si par ses mouvements, qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups se rend digne de haine ?
Il faut, il faut venger par mon juste trépas
L'outrage que j'ai fait à ses divins appas.
Aussi bien quel conseil aujourd'hui puis-je suivre ?
Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimais à vivre :
Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses voeux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

Don Alvare
Seigneur…

Don Garcie
Non, Don Alvare, ma mort est nécessaire :
Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire.
Mais il faut que mon sort en se précipitant
Rende à cette Princesse un service éclatant ;
Et je veux me chercher dans cette illustre envie

Les moyens glorieux de sortir de la vie,
Faire par un grand coup, qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :
C'est par son trop d'amour qu'il m'avait outragée.
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop due au sein de Mauregat,
Que j'aille prévenir par une belle audace
Le coup dont la Castille avec bruit le menace ;
Et j'aurai des douceurs dans mon instant fatal
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

Don Alvare
Un service, Seigneur, de cette conséquence
Aurait bien le pouvoir d'effacer votre offense ;
Mais hasarder…

Don Garcie
Allons par un juste devoir
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

Acte V

Scène première

Don Alvare, Élise.

Don Alvare
Oui, jamais il ne fut de si rude surprise :
Il venait de former cette haute entreprise ;
À l'avide désir d'immoler Mauregat
De son prompt désespoir il tournait tout l'éclat ;
Ses soins précipités voulaient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon, et prévenir l'ennui
Qu'un rival[392] partageât cette gloire avec lui ;
Il sortait de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il voulait prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensait obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et pousse dans ce jour Don Alphonse à paraître,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa soeur.
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

Élise
Oui, Done Elvire a su ces nouvelles semées,
Et du vieux Don Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander, que Léon dans ce jour,
De Don Alphonse, et d'elle, attend l'heureux retour,
Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,

Lui voir prendre un époux de la main de ce frère ;
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir,
Que Don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

Don Alvare
Ce coup au coeur du Prince…

Élise
Est sans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en son inquiétude,
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encore cher au coeur qu'il a tant outragé ;
Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante
La Princesse ait fait voir une âme fort contente,
De ce frère qui vient, et de la lettre aussi,
Mais…

Scène II

Done Elvire, Don Alvare, Élise, Done Ignès.
Done Ignès est déguisée en homme.

Done Elvire
Faites, Don Alvar, venir le Prince ici.
Don Alvare sort.
Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
Sur cet événement dont on surprend mon âme ;
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre :
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre,
Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les serments de mon coeur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
À jamais n'être à lui me tenait engagée ;
Mais quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité ;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse,
M'efface son offense et lui rend ma tendresse.
Oui, mon coeur, trop vengé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
À consoler le sort d'un amant misérable ;
Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

Done Ignès
Madame, on aurait tort de trouver à redire
Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire,
Ce qu'il a fait pour vous… Il vient, et sa pâleur,

De ce coup surprenant marque assez la douleur.

Scène III

Don Garcie, Done Elvire, Done Ignès, Élise.
Done Ignès est déguisée en homme.

Don Garcie
Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence…

Done Elvire
Prince, ne parlons plus de mon ressentiment :
Votre sort dans mon âme a fait du changement,
Et par le triste état où sa rigueur vous jette
Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du Ciel éclater le courroux,
Bien que ses noirs soupçons aient offensé ma gloire
Par des indignités qu'on aurait peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur,
Que je hais les faveurs de ce fameux service
Lorsqu'on veut de mon coeur lui faire un sacrifice,
Et voudrais bien pouvoir racheter les moments
Où le sort contre vous n'armait que mes serments.
Mais enfin vous savez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux, pour disposer de moi,
Dans mon frère qui vient me va montrer mon roi.
Cédez comme moi, Prince, à cette violence
Où la grandeur soumet celles de ma naissance ;
Et si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne

Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :
Ce vous serait sans doute un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort ;
Et lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.
Ne résistez donc point à ses coups éclatants,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends,
Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre
Ce que mon triste coeur a résolu de rendre ;
Et ce fatal hommage, où mes voeux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

Don Garcie
C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare,
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare :
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser choir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire :
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire ;
Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrais-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace ?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux ;
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux ;
Et lorsque par un juste et fameux sacrifice
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre,
Et je le vois venir sans oser contre lui
Tenter de votre coeur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes désirs,
Affranchisse mon coeur de tous ses déplaisirs.
Oui, bientôt dans ces lieux Don Alphonse doit être,
Et déjà mon rival commence de paraître[393] ;
De Léon vers ces murs il semble avoir volé,
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance :
Il n'est effort humain que pour vous conserver,

Si vous y consentiez, je ne pusse braver ;
Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,
À pouvoir espérer cet aveu plein de gloire ;
Et je ne voudrais pas, par des efforts trop vains,
Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentiments, Madame :
Je vais en liberté laisser toute votre âme,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la dernière rigueur.

Scène IV

Done Elvire, Done Ignès, Élise.
Done Ignès est déguisée en homme.

Done Elvire
Madame, au désespoir où son destin l'expose
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause :
Vous me rendrez justice en croyant que mon coeur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur,
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que si je me plains d'une disgrâce horrible,
C'est de voir que du Ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flamme
Qui traite indignement les bontés de votre âme.

Done Ignès
C'est un événement dont sans doute vos yeux
N'ont point pour moi, Madame, à quereller les Cieux.
Si les faibles attraits qu'étale mon visage
M'exposaient au destin de souffrir un volage,
Le Ciel ne pouvait mieux m'adoucir de tels coups,
Quand pour m'ôter ce coeur il s'est servi de vous ;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos désirs ;
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pu retenir un coeur dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos voeux combattus.

Done Elvire
Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux coeurs caché l'intelligence,
Ce secret plus tôt su, peut-être à toutes deux
Nous aurait épargné des troubles si fâcheux ;
Et mes justes froideurs des désirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage
Eussent pu renvoyer…

Done Ignès
Madame, le voici.

Done Elvire
Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici,
Ne sortez point, Madame, et dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

Done Ignès
Madame, j'y consens, quoique je sache bien
Qu'on fuirait en ma place un pareil entretien.

Done Elvire
Son succès, si le Ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien, dont vous soyez blessée.

Scène V

Don Sylve (Don Alphonse), Done Elvire, Done Ignès, Élise
Done Ignès est déguisée en homme.

Done Elvire
Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment.
Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles ;
Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succès éclatants.
Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne saurait demander trop de reconnaissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frère au trône paternel.
Mais quoi que de son coeur vous offrent les hommages,
Usez en généreux[394] de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, Seigneur, un joug impérieux,
Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,
Commence d'être roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix, dont en cette occurrence
Il peut mieux honorer votre haute vaillance ;
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
Que vous donner un coeur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime ?
C'est un triste avantage, et l'amant généreux
À ces conditions refuse d'être heureux ;
Il ne veut rien devoir à cette violence

Qu'exercent sur nos coeurs les droits de la naissance,
Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé,
Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce coeur au mérite d'un autre
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre :
Non, Seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi,
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite…

Don Sylve
J'ai de votre discours assez souffert la suite,
Madame ; et par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire ;
Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,
Laissant par Don Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique ;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
C'est que, pour appuyer son illustre projet,
Don Louis fit semer[395], par une feinte utile,
Que, secondé des miens, j'avais saisi la ville ;
Et par cette nouvelle, il a poussé les bras
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas :
Par son zèle prudent il a su tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire.
Mais dans le même instant un secret m'est appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un frère, et Léon son vrai maître :
À vos yeux maintenant le Ciel le fait paraître.
Oui, je suis Don Alphonse, et mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincère
Qui fut entre son Prince et le Roi notre père :
Don Louis du secret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée,
Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
Que ma flamme querelle un tel événement
Et qu'en mon coeur le frère importune l'amant :
Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature ;
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché

De l'amour dont pour vous mon coeur était touché,
Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
Que les chères douceurs de sa première chaîne
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès
Ce que de ses bontés a mérité l'excès.
Mais son sort incertain rend le mien misérable,
Et si ce qu'on en dit se trouvait véritable,
En vain Léon m'appelle et le trône m'attend :
La couronne n'a rien à[396] me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoie,
Et pouvoir réparer par ces justes tributs
L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
Ce que de son destin mon âme peut apprendre :
Instruisez-m'en, de grâce, et par votre discours
Hâtez mon désespoir ou le bien de mes jours.

Done Elvire
Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
Seigneur : ces nouveautés ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si Done Ignès est morte ou respire le jour ;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

Don Sylveou**Don Alphonse**
Ah ! Madame, il m'est doux en ces perplexités
De voir ici briller vos célestes beautés,
Mais vous avec quels yeux verrez-vous un volage,
Dont le crime…

Done Ignès
Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hasarder à dire que vers moi
Un coeur dont je fais cas ait pu manquer de foi ;
J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse :
Rien n'a pu m'offenser auprès de la Princesse ;
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé
Par un si haut mérite est assez excusé.
Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable,
Et dans le noble orgueil dont je me sens capable,
Sachez, si vous l'étiez[397], que ce serait en vain
Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,

Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,
Qui gagnât sur mon coeur d'oublier cette offense.

Done Elvire
Mon frère (d'un tel nom souffrez-moi[398] la douceur),
De quel ravissement comblez-vous une soeur !
Que j'aime votre choix et bénis l'aventure
Qui vous fait couronner une amitié si pure !
Et de deux nobles coeurs que j'aime tendrement

Scène VI

Don Garcie, Done Elvire, Done Ignès, Don Sylve (Don Alphonse), Élise.
Done Ignès est déguisée en homme.

Don Garcie
De grâce, cachez-moi votre contentement,
Madame, et me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sais que de vos voeux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer :
Vous le voyez assez, et quelle obéissance
De vos commandements m'arrache la puissance.
Mais je vous avouerai que cette gayeté[399]
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon âme fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître ;
Et je me punirais, s'il m'avait pu tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandements ont prescrit à mon âme
De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme :
Cet ordre sur mon coeur doit être tout-puissant,
Et je prétends mourir en vous obéissant.
Mais encore une fois la joie où je vous treuve[400]
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte ;
Donnez-moi, par pitié, deux moments de contrainte[401],
Et quoi que d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins :
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,

Lorsque dans ma disgrâce un amant peut descendre.
Je ne l'exige pas, Madame, pour longtemps,
Et bientôt mon départ rendra vos voeux contents.
Je vais où de ses feux mon âme consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée :
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir ;
Madame, sans le voir, j'en saurai bien mourir.

Done Ignès
Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la Princesse a su paraître atteinte ;
Et cette joie encore, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés ;
Elle goûte un succès à vos désirs prospère,
Et dans votre rival elle trouve son frère :
C'est Don Alphonse enfin, dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

Don Sylve ou **Don Alphonse**
Mon coeur, grâces au Ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre a tout ce qu'il désire,
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

Don Garcie
Hélas ! cette bonté, Seigneur, doit me confondre :
À mes plus chers désirs elle daigne répondre ;
Le coup que je craignais, le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verrait fortuné ;
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse.
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison :
Moi-même je me trouve indigne de pardon ;
Et quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

Done Elvire
Non, non ; de ce transport le soumis mouvement[402],
Prince, jette en mon âme un plus doux sentiment.
Par lui de mes serments je me sens détachée ;

Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée :
J'y vois partout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du Ciel fait pencher l'influence ;
Et pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

Don Garcie
Ciel, dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon coeur de supporter sa joie !

Don Sylve ou **Don Alphonse**
Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos coeurs et nos états.
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle :
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle,
Et par notre présence et nos soins différents
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

1660

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène dernière

Présentation
de Philarète CHASLES dans *OEuvres complètes de Molière*. Tome premier (1888)

[403]

Le jeune Poquelin sortait du collège des jésuites et des leçons de Gassendi. Frais émoulu de ses classes, il riait, avec Bernier et Chapelle, du *Ferio Darii Bamalipton* et de l'inutile parlage des docteurs scolastiques ; il leur préférait, au grand scandale de sa famille, Tabarin et Guillot Gorju.

Le canevas qui nous est parvenu sous le titre de la *Jalousie du Barbouillé* n'est qu'une imitation servile de ces farces qui éveillaient son génie. L'art y manque ; l'incisive vigueur de Molière s'y annonce. On y voit la bourgeoise dominant son mari de toute la force de sa finesse et de toute l'autorité de son sang-froid : la femme de *Georges Dandin* apparaît. Pour but de sa colère et de sa satire, Molière a déjà choisi la formule inutile de la science et les vaines draperies de la rhétorique.

Sans doute cette facétie fut l'une des premières que représenta la troupe des enfants de famille dirigée par Molière, et qui, sous le nom de l'*Illustre théâtre*, alla s'établir à la porte de Nesle. « J'ai ouï dire à des gens agés, raconte Perrault, qu'ils avaient vu le théâtre de la comédie de Paris de la même structure et avec les mêmes décorations que celui des danseurs du pont Neuf ; que la comédie se jouait en plein air et en plein jour ; que le bouffon de la troupe se promenait par la ville avec un tambourpour avertirqu'on allait commencer. Les pièces qui nous restent de ce temps-là sont de la même beauté que le lieu où l'on en faisait la représentation. Ensuite on les joua à la chandelle, et le théâtre fut orné de tapisseries qui donnaient des entrées et des sorties aux acteurs par l'endroît où elles se joignaient l'une à l'autre.

« Ces entrées et ces sorties étaient fort incommodes, et mettaient

souvent en désordre les coiffures des comédiens, parce que, ne s'ouvrant que fort peu en haut, elles retombaient rudement sur eux quand ils entraient ou quand ils sortaient. Toute la lumière consistait d'abord en quelques chandelles dans des plaques de fer-blanc attachées aux tapisseries ; mais comme elles n'éclairaient les acteurs que par derrière et un peu sur les côtés, ce qui les rendait presque tout noirs, on s'avisa de faire des chandeliers avec deux lattes mises en croix portant chacun quatre chandéliers, pour mettre au-devant du théâtre. Ces chandeliers, suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies apparentes, se haussaient et se baissaient sans artifice et par main d'homme, pour les allumer et les moucher. La symphonie était d'une flûte et d'un tambour, ou de deux méchants violons au plus. »

Telle était, à peu de chose près, la mise en scène des jeunes acteurs de la porte de Nesle. Par économie, probablement, le chef de la troupe, Poquelin, se couvrait ou se *barbouillait* le visage de farine, comme le faisait Gros-Guillaume, le *Fariné* de l'hôtel de Bourgogne. Il ne serait pas impossible que deux autres canevas ou farces jouées par sa troupe à Paris, et dont le titre seul nous est parvenu, le *Docteur pédant* (18 juin 1660), et la *Jalousie du Gros-René* (15 avril 1663), fussent identiques, sauf le titre, à la *Jalousie du Barbouillé*.

Le persécuteur des faux docteurs, des faux médecins, des avocats, des scolastiques, de tous ceux qui sacrifient aux mots la réalité de la vie, prend déjà les armes.

Il n'a que vingt ans ; la guerre commence.

Personnages

LE BARBOUILLÉ, mari d'Angélique[404].
LE DOCTEUR.
ANGÉLIQUE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant d'angélique.
CATHAU, suivante d'angélique.
GORGIBUS, père d'angélique.
VILLEBREQUIN.
LA VALLÉE.

Scène I

Le Barbouillé

Le Barbouillé, ***seul.***

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes ! J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement, et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour ; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah ! pauvre Barbouillé, que tu es misérable ! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuais... l'intention ne vaut rien, car tu serais pendu. Si tu la faisais mettre en prison… la carogne en sortirait avec son passe-partout. Que diable faire donc ? Mais voilà monsieur le docteur qui passe par ici, il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

Scène II

Le Barbouillé, Le Docteur

Le Barbouillé
Je m'en allais vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

Le Docteur
Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer*rationem loci, temporis et personae.*Quoi ? débuter d'abord par un discours mal digéré, au lieu de dire :*Salve, vel salvus sis, doctor, doctorum eruditissime*. Eh ! pour qui me prends-tu, mon ami ?

Le Barbouillé
Ma foi, excusez-moi, c'est que j'avais l'esprit en écharpe, et je ne songeais pas à ce que je faisais ; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

Le Docteur
Sais-tu bien d'où vient le mot de galant homme ?

Le Barbouillé
Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en soucie guère.

Le Docteur
Sache que le mot de galant homme vient d'élégant ; prenant le*g*et l'*a*de la dernière syllabe, cela fait*ga*, et puis prenant*l*, ajoutant un*a*et les deux dernières lettres, cela fait*galant*, et puis ajoutant*homme*, cela fait*galant homme*. Mais, encore, pour qui me prends-tu ?

Le Barbouillé
Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que

je vous veux proposer ; il faut que vous sachiez…

Le Docteur
Sache auparavant que je ne suis pas seulement une fois docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur : 1° parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres, aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes ; 2° parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses, le sens et l'entendement ; et comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

Le Barbouillé
D'accord. C'est que…

Le Docteur
3° Parce que le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote ; et comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

Le Barbouillé
Eh bien, monsieur le docteur…

Le Docteur
4° parce que la philosophie a quatre parties : la logique, morale, physique et métaphysique ; et comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

Le Barbouillé
Que diable ! Je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

Le Docteur
5° parce qu'il y a cinq universaux[405] : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connaissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement ; et comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connais l'utilité, je suis cinq fois docteur.

Le Barbouillé
Il faut que j'aie bonne patience.

Le Docteur
6° parce que le nombre de six est le nombre du travail ; et comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

Le Barbouillé
Oh ! parle tant que tu voudras.

Le Docteur
7° parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité ; et comme je possède une parfaite connaissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *ô ter quatuorque beatum !*
8° parce que le nombre de huit est le nombre de la justice, à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec laquelle je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur.
9° parce qu'il y a neuf muses, et que je suis également chéri d'elles.
10° parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel, aussi, aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel : je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur.

Le Barbouillé
Que diable est ceci ? Je croyais trouver un homme bien savant, qui me donnerait un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminée qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre[406]. Un, deux, trois, quatre, ha, ha, ha ! — oh bien ! Ce n'est pas cela : c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que si vous me satisfaisiez sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez ; de l'argent, si vous en voulez.

Le Docteur
Eh ! De l'argent.

Le Barbouillé
Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

Le Docteur, *troussant sa robe derrière son cul.*
Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire ? Sache, mon ami, que quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse serait dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffret admirable, ce coffret dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux,

ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde ; et que tu me donnerais le monde où serait cette monarchie florissante, où serait cette province opulente, où serait cette île fertile, où serait cette ville célèbre, où serait cette citadelle incomparable, où serait ce château pompeux, où serait cet appartement agréable, où serait cette chambre magnifique, où serait ce cabinet curieux, où serait ce coffret admirable, où serait cet étui précieux, où serait cette riche boîte dans laquelle serait enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

Le Barbouillé
Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui fallait parler d'argent ; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aisé que de le contenter. Je m'en vais courir après lui.

Il sort

Scène III

Angélique, Valère, Cathau

Angélique
Monsieur, je vous assure que vous m'obligez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie : mon mari est si mal bâti, si débauché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

Valère
Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir, et je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement ; et que, puisque vous témoignez que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connaître combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez, par mes empressements.

Cathau
Ah ! Changez de discours : voyez porte-guignon[407] qui arrive.

Scène IV

Le Barbouillé, Valère, Angélique, Cathau

Valère
Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles ; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre : et puisque votre frère est fort malade...

Angélique
Monsieur, ne m'en dites pas davantage ; je suis votre servante, et vous rends grâces de la peine que vous avez prise.

Le Barbouillé
Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ah ! Ah ! Madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites, et vous me voulez envoyer de gemini en capricorne[408] !

Angélique
Eh bien ! Faut-il gronder pour cela ? Ce monsieur vient de m'apprendre que mon frère est bien malade : où est le sujet de querelles ?

Cathau
Ah ! Le voilà venu : je m'étonnais bien si nous aurions longtemps du repos.

Le Barbouillé
Vous vous gâteriez, par ma foi, toutes deux, mesdames les carognes ; et toi, Cathau, tu corromps ma femme : depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valait.

Cathau

Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

Angélique
Laisse là cet ivrogne ; ne vois-tu pas qu'il est si soûl qu'il ne sait ce qu'il dit ?

Scène V

Gorgibus, Villebrequin, Cathau

Gorgibus
Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille ?

Villebrequin
Il faut savoir ce que c'est.

Gorgibus
Eh quoi ? Toujours se quereller ! Vous n'aurez point la paix dans votre ménage ?

Le Barbouillé
Cette coquine-là m'appelle ivrogne.
À Angélique.
Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte major[409], en présence de tes parents.

Gorgibus
Je dédonne au diable l'escarcelle, si vous l'aviez fait.

Angélique
Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

Cathau
Que maudite soit l'heure que vous avez choisi ce grigou !...

Villebrequin
Allons, taisez-vous, la paix !

Scène VI

Le Docteur, Gorgibus, Villebrequin, Angélique, Le Barbouillé, Cathau

Le Docteur
Qu'est ceci ? Quel désordre ! Quelle querelle ! Quel grabuge ! Quel vacarme ! Quel bruit ! Quel différend ! Quelle combustion ! Qu'y a-t-il, messieurs ? Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? çà, çà, voyons un peu s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord, que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

Le Docteur
Et qu'est-ce que c'est ? Voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

Gorgibus
Monsieur...

Le Docteur
Mais en peu de paroles.

Gorgibus
Oui-da. Mettez donc votre bonnet.

Le Docteur
Savez-vous d'où vient le mot bonnet ?

Gorgibus
Nenni.

Le Docteur

Cela vient de *bonum* est, bon est, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions.

Gorgibus
Ma foi, je ne savais pas cela.

Le Docteur
Dites donc vite cette querelle.

Gorgibus
Voici ce qui est arrivé...

Le Docteur
Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville ; mais pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

Gorgibus
J'aurai fait en un moment.

Le Docteur
Soyez donc bref.

Gorgibus
Voilà qui est fait incontinent.

Le Docteur
Il faut avouer, monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point : *virtutem primam esse puta compescere linguam*. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

Gorgibus
Vous saurez donc...

Le Docteur
Socrates recommandait trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles. Commencez donc, monsieur Gorgibus.

Gorgibus

C'est ce que je veux faire.

Le Docteur
En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophthegme, vite, vite, monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

Gorgibus
Laissez-moi donc parler.

Le Docteur
Monsieur Gorgibus, touchez là : vous parlez trop ; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

Villebrequin
Monsieur le docteur, vous saurez que...

Le Docteur
Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon français. Eh quoi ? Vous commencez la narration sans avoir fait un mot d'exorde ? Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

Angélique
Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari ?

Le Docteur
Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

Angélique
Ah vraiment oui, docteur ! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je suis docteur quand je veux.

Le Docteur
Tu es docteur quand tu veux, mais je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction ; des genres, le masculin ; des déclinaisons, le génitif ; de la syntaxe, *mobile cum fixo* ; et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex una longa et duabus brevibus*. Venez çà, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

Le Barbouillé
Monsieur le docteur...

Le Docteur
Voilà qui est bien commencé : monsieur le docteur ! ce mot de docteur a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase : monsieur le docteur !

Le Barbouillé
À la mienne volonté...

Le Docteur
Voilà qui est bien… à la mienne volonté ! la volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet : voilà qui est bien… à la mienne volonté !

Le Barbouillé
J'enrage.

Le Docteur
Ôtez-moi ce mot : j'enrage ; voilà un terme bas et populaire.

Le Barbouillé
Eh ! Monsieur le docteur, écoutez-moi, de grâce.

Le Docteur
Audi, quaeso, aurait dit Cicéron.

Le Barbouillé
Oh ! Ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine ; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral ; et que diable donc est ceci ?

Le barbouillé, Angélique, Gorgibus, Cathau, Villebrequin parlent tous à la fois, voulant dire la cause de la querelle, et le docteur aussi, disant que la paix est une belle chose, et font un bruit confus de leurs voix ; et pendant tout le bruit, le barbouillé attache le docteur par le pied, et le fait tomber ; le docteur se doit laisser tomber sur le dos ; le barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, en l'entraînant, le docteur doit toujours parler, et compte par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'était point à terre, alors qu'il ne paroît plus.

Le Barbouillé et le Docteur disparaissent.+

Gorgibus
Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

Villebrequin
Adieu, serviteur et bonsoir.

Villebrequin, Gorgibus et Angélique s'en vont.

Scène VII

Valère, La Vallée

Valère
Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre à l'assignation que vous me donnez, dans une heure.

La Vallée
Cela ne peut se différer ; et si vous tardez un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment, et vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

Valère
Allons donc ensemble de ce pas.

Ils s'en vont.

Scène VIII

Angélique

Angélique, *seule*
Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret : il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étais son chien.

Elle s'en va.

Scène IX

Le Barbouillé

Le Barbouillé, *seul*
Je savais bien que j'aurais raison de ce diable de docteur, et de toute sa fichue doctrine. Au diable l'ignorant ! J'ai bien renvoyé toute la science par terre. Il faut pourtant que j'aille un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

Il sort.

Scène X

Angélique

Angélique, *seule.*
Que je suis malheureuse ! J'ai été trop tard, l'assemblée est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde sortait ; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'était. Mais la porte est fermée. Cathau, Cathau !

Scène XI

Le Barbouillé à la fenêtre, Angélique

Le Barbouillé
Cathau, Cathau ! Eh bien ! Qu'a-t-elle fait, Cathau ? Et d'où venez-vous, madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait ?

Angélique
D'où je viens ? Ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

Le Barbouillé
Oui ? Ah ! Ma foi, tu peux aller coucher d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue : je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable ! être toute seule à l'heure qu'il est ! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paroît plus rude de moitié.

Angélique
Eh bien ! Pour être toute seule, qu'en veux-tu dire ? Tu me querelles quand je suis en compagnie : comment faut-il donc faire ?

Le Barbouillé
Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfants ; mais sans tant de discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable et me laisse en repos.

Angélique
Tu ne veux pas m'ouvrir ?

Le Barbouillé
Non, je n'ouvrirai pas.

Angélique
Eh ! Mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit

coeur.

Le Barbouillé
Ah, crocodile ! Ah, serpent dangereux ! Tu me caresses pour me trahir.

Angélique
Ouvre, ouvre donc.

Le Barbouillé
Adieu ! *Vade retro, Satanas*.

Angélique
Quoi ? Tu ne m'ouvriras point ?

Le Barbouillé
Non.

Angélique
Tu n'as point de pitié de ta femme, qui t'aime tant ?

Le Barbouillé
Non, je suis inflexible : tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort ; je suis inexorable.

Angélique
Sais-tu bien que si tu me pousses à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras ?

Le Barbouillé
Et que feras-tu, bonne chienne ?

Angélique
Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte ; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

Le Barbouillé
Ah, ah, ah, ah, la bonne bête ! Et qui y perdra le plus de nous deux ? Va, va, tu n'es pas si sotte que de faire ce coup-là.

Angélique
Tu ne le crois donc pas ? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt : si

tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le coeur.

Le Barbouillé
Prends garde, voilà qui est bien pointu.

Angélique
Tu ne veux donc pas m'ouvrir ?

Le Barbouillé
Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point ; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

Angélique, *faisant semblant de se frapper*.
Adieu donc !... Ay ! Je suis morte.

Le Barbouillé
Serait-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là ? Il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

Angélique
Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement, cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

Le Barbouillé
Eh bien ! Ne savais-je pas bien qu'elle n'était pas si sotte ? Elle est morte, et si elle court comme le cheval de Pacolet[410]. Ma foi, elle m'avait fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied ; car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurais apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh ! Oh ! Je pense que le vent a fermé la porte. Eh ! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

Angélique
Cathau, Cathau ! Eh bien ! Qu'a-t-elle fait, Cathau ? Et d'où venez-vous, monsieur l'ivrogne ? Ah ! Vraiment, va, mes parents, qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités. Sac à vin infâme, tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour.

Le Barbouillé
Ouvre vite, diablesse que tu es, ou je te casserai la tête.

Scène XII

Gorgibus, Villebrequin

Gorgibus
Qu'est ceci ? Toujours de la dispute, de la querelle et de la dissension !

Villebrequin
Eh quoi ? Vous ne serez jamais d'accord ?

Angélique
Mais voyez un peu, le voilà qui est soûl, et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme horrible ; il me menace.

Gorgibus
Mais aussi ce n'est pas là l'heure de revenir. Ne devriez-vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure, et bien vivre avec votre femme ?

Le Barbouillé
Je me donne au diable, si j'ai sorti de la maison, et demandez plutôt à ces messieurs qui sont là-bas dans le parterre ; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah ! Que l'innocence est opprimée !

Villebrequin
Çà, çà ; allons, accordez-vous ; demandez-lui pardon.

Le Barbouillé
Moi, pardon ! J'aimerais mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

Gorgibus
Allons, ma fille, embrassez votre mari, et soyez bons amis.

Scène dernière

Le Docteur à la fenêtre en bonnet de nuit et en camisole,
le Barbouillé, Villebrequin, Gorgibus, Angélique

Le Docteur
Eh quoi ? Toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles. Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il donc ? On ne saurait avoir du repos.

Villebrequin
Ce n'est rien, monsieur le docteur : tout le monde est d'accord.

Le Docteur
À propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles ?

Villebrequin
Cela est-il bien long ?

Le Docteur.
Non, cela n'est pas long : cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

Villebrequin
Adieu, bonsoir ! Nous vous remercions.

Gorgibus
Il n'en est pas de besoin.

Le Docteur
Vous ne le voulez pas ?

Gorgibus
Non.

Le Docteur
Adieu donc ! Puisque ainsi est ; bonsoir ! *Latine, bona nox*.

Villebrequin
Allons-nous-en souper ensemble, nous autres.

FIN

SGANARELLE OU LE COCU IMAGINAIRE

1660

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVIII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène XXII

Scène XXIII
Scène dernière

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[411]

Comédie en un acte et en vers, représentée à Paris le 28 mai 1660.

Le Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, et dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna sa manière d'écrire par son séjour à Paris. Le style du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers : on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne, cocu,* etc.

Le dénouement, que fait Villebrequin, est un des moins bien ménagés et des moins heureux de Molière. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont et de mauvais censeurs et de mauvais copistes. Un nommé Doneau fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire* à la fin de 1661.

Personnages

GORGIBUS, bourgeois de Paris.[412]
CÉLIE, sa fille.[413]
LÉLIE, amant de Célie.[414]
GROS-RENÉ, valet de Lélie.[415]
ALBERT, valet de Lélie.
SGANARELLE, bourgeois de Paris, et cocu imaginaire.[416]
SA FEMME.[417]
VILLEBREQUIN, père de Valère.[418]
LA SUIVANTE de Célie.[419]
UN PARENT de la femme de Sganarelle

La scène est sur une place publique.

Scène première

Gorgibus, Célie, sa suivante.

Célie, *sortant toute éplorée et son père la suivant.*
Ah ! n'espérez jamais que mon coeur y consente.

Gorgibus
Que marmottez-vous là petite impertinente,
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu,
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu,
Et par sottes raisons votre jeune cervelle
Voudrait régler ici la raison paternelle.
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi,
À votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi
Ô sotte, peut juger ce qui vous est utile !
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile,
Vous pourriez éprouver sans beaucoup de longueur[420],
Si mon bras sait encore montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera Madame la mutine,
D'accepter sans façons l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
Et dois auparavant consulter s'il vous plaît.
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage,
Et cet époux ayant vingt mille bons ducats[421],
Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas.
Allez tel qu'il puisse être avec cette somme,
Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.

Célie
Hélas !

Gorgibus

Eh bien, hélas ! que veut dire ceci,
Voyez le bel hélas ! qu'elle nous donne ici.
Eh ! que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas ! de belle sorte.
Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans,
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu, bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits,
Lisez-moi comme il faut au lieu de ces sornettes
Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu[422], ouvrage de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par coeur.
La Guide des pécheurs[423] est encore un bon livre ;
C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre,
Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

Célie
Quoi vous prétendez donc mon père, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie,
J'aurais tort si sans vous je disposais de moi ;
Mais vous-même à ses voeux engageâtes ma foi.

Gorgibus
Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.
Lélie est fort bien fait ; mais apprends qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.

Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri ;
Mais s'il ne l'est amant, il le sera mari
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner,
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner,
Trêve donc je vous prie à vos impertinences,
Que je n'entende plus vos sottes doléances :
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
Manquez un peu, manquez, à le bien recevoir,
Si je ne vous lui vois faire fort bon visage

Je vous… je ne veux pas en dire davantage.

Scène II

Célie, sa suivante.

La suivante
Quoi refuser Madame, avec cette rigueur
Ce que tant d'autres gens voudraient de tout leur coeur,
À des offres d'hymen répondre par des larmes
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes.
Hélas ! que ne veut-on aussi me marier,
Ce ne serait pas moi qui[424] se ferait prier,
Et loin qu'un pareil oui me donnât de la peine
Croyez que j'en dirais bien vite une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
À votre jeune frère, a fort bonne raison,
Lorsque nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croît beau[425] tant qu'à l'arbre il se tient bien serré
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très chère maîtresse,
Et je l'éprouve en moi chétive pécheresse.
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin,
Mais j'avais, lui vivant, le teint d'un chérubin,
L'embonpoint merveilleux, l'oeil gai, l'âme contente,
Et je suis maintenant ma commère dolente.
Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
Je me couchais sans feu dans le fort de l'hiver,
Sécher même les draps me semblait ridicule,
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un : Dieu vous soit en aide alors qu'on éternue[426].

Célie
Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, et prendre ce mal-fait.

La suivante
Votre Lélie aussi, n'est ma foi qu'une bête,
Puisque si hors de temps son voyage l'arrête,
Et la grande longueur de son éloignement
Me le fait soupçonner de quelque changement.

Célie, *lui montrant le portrait de Lélie.*
Ah ! ne m'accable point par ce triste présage,
Vois attentivement les traits de ce visage,
Ils jurent à mon coeur d'éternelles ardeurs,
Je veux croire après tout qu'ils ne sont pas menteurs,
Et comme c'est celui que l'art y représente
Il conserve à mes feux une amitié constante.

La suivante
Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

Célie
Et cependant il faut… ah ! soutiens-moi.
Laissant tomber le portrait de Lélie.

La suivante
Madame,
D'où vous pourrait venir… ah ! bons dieux ! elle pâme[427].
Eh ! vite, holà, quelqu'un.

Scène III

Célie, sa suivante, Sganarelle

Sganarelle
Qu'est-ce ? donc, me voilà.

La suivante
Ma maîtresse se meurt.

Sganarelle
Quoi ? ce n'est que cela,
Je croyais tout perdu, de crier de la sorte ;
Mais approchons pourtant. Madame êtes-vous morte.
Hays, elle ne dit mot.

La suivante
Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter, veuillez la soutenir :

Scène IV

Célie, Sganarelle, Sa femme.

Sganarelle, *en lui passant la main sur le sein.*
Elle est froide partout et je ne sais qu'en dire,
Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
Ma foi, je ne sais pas ; mais j'y trouve encore moi
Quelque signe de vie.

La femme de Sganarelle, *regardant par la fenêtre.*
Ah ! qu'est-ce que je vois,
Mon mari dans ses bras… Mais je m'en vais descendre,
Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

Sganarelle
Il faut se dépêcher de l'aller secourir.
Certes elle aurait tort de se laisser mourir.
Aller en l'autre monde est très grande sottise
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
Il l'emporte avec un homme que la suivante amène.

Scène V

La femme de Sganarelle

La femme de Sganarelle, *seule.*
Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon désir curieux.
Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,
Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur,
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris, le procédé commun,
Ce qui leur est permis, leur devient importun,
Dans les commencements ce sont toutes merveilles
Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah ! que j'ai de dépit, que la loi n'autorise
À changer de mari comme on fait de chemise :
Cela serait commode, et j'en sais telle ici
Qui comme moi ma foi le voudrait bien aussi.
En ramassant le portrait que Célie avait laissé tomber.
Mais quel est ce bijou que le sort me présente,
L'émail en est fort beau, la gravure charmante,
Ouvrons.

Scène VI

Sganarelle et sa femme.

Sganarelle
On la croyait morte et ce n'était rien,
Il n'en faut plus qu'autant[428], elle se porte bien.
Mais j'aperçois ma femme.

Sa femme
Ô Ciel ! c'est miniature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.

Sganarelle, *à part, et regardant sur l'épaule de sa femme.*
Que considère-t-elle avec attention,
Ce portrait mon honneur ne nous dit rien de bon,
D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

Sa femme, *sans l'apercevoir, continue.*
Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue.
Le travail plus que l'or s'en doit encore priser.
Hon que cela sent bon.

Sganarelle, *à part.*
Quoi peste le baiser.
Ah ! j'en tiens.

Sa femme*poursuit.*
Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que s'il en contait avec attention,
Le penchant serait grand à la tentation.
Ah ! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre…

Sganarelle, *lui arrachant le portrait.*
Ah ! mâtine,
Nous vous y surprenons en faute contre nous,
Et diffamant l'honneur[429] de votre cher époux :
Donc à votre calcul, ô ma trop digne femme !
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame,
Et de par Belzébut qui vous puisse emporter
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter :
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire,
Cette taille, ce port, que tout le monde admire,
Ce visage si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour ;
Bref en tout et partout ma personne charmante,
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente :
Et pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut à son mari le ragoût d'un galant ?

Sa femme
J'entends à demi-mot où va la raillerie,
Tu crois par ce moyen…

Sganarelle
À d'autres je vous prie,
La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

Sa femme
Mon courroux n'a déjà que trop de violence,
Sans le charger encore d'une nouvelle offense ;
Écoute, ne crois pas retenir mon bijou,
Et songe un peu…

Sganarelle
Je songe à te rompre le cou.
Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie
Tenir l'original !

Sa femme
Tenir l'original ! Pourquoi ?

Sganarelle
Pour rien mamie,
Doux objet de mes voeux j'ai grand tort de crier,

Et mon front de vos dons vous doit remercier.
Regardant le portrait de Lélie.
Le voilà le beau-fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrète,
Le drôle avec lequel…

Sa femme
Avec lequel, poursuis ?

Sganarelle
Avec lequel te dis-je… et j'en crève d'ennuis.

Sa femme
Que me veut donc par là conter ce maître ivrogne ?

Sganarelle
Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne ;
Sganarelle, est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeler seigneur Cornelius :
J'en suis pour mon honneur ; mais à toi qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

Sa femme
Et tu m'oses tenir de semblables discours.

Sganarelle
Et tu m'oses jouer de ces diables de tours.

Sa femme
Et quels diables de tours, parle donc sans rien feindre ?

Sganarelle
Ah ! cela ne vaut pas la peine de se plaindre,
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
Hélas ! voilà vraiment un beau venez-y-voir[430].

Sa femme
Donc après m'avoir fait la plus sensible offense
Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment :
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle,
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

Sganarelle
Eh ! la bonne effrontée, à voir ce fier maintien
Ne la croirait-on pas une femme de bien.

Sa femme
Va, poursuis ton chemin, cajole tes maîtresses,
Adresse-leur tes voeux et fais-leur des caresses ;
Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.
(*Elle lui arrache le portrait et s'enfuit.*)

Sganarelle*courant après elle.*
Oui, tu crois m'échapper… je l'aurai malgré toi.

Scène VII

Lélie, Gros-René.

Gros-René
Enfin nous y voici ; mais Monsieur, si je l'ose,
Je voudrais vous prier de me dire une chose.

Lélie
Eh bien, parle ?

Gros-René
Avez-vous le diable dans le corps
Pour ne pas succomber à de pareils efforts,
Depuis huit jours entiers avec vos longues traites
Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes,
De qui le train maudit nous a tant secoués,
Que je m'en sens pour moi tous les membres roués,
Sans préjudice encore d'un accident bien pire,
Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire ;
Cependant arrivé vous sortez bien et beau
Sans prendre de repos, ni manger un morceau.

Lélie
Ce grand empressement n'est point digne de blâme
De l'hymen de Célie, on alarme mon âme ;
Tu sais que je l'adore, et je veux être instruit
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.

Gros-René
Oui ; mais un bon repas vous serait nécessaire
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et votre coeur sans doute en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort.

J'en juge par moi-même, et la moindre disgrâce
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout[431],
Et les plus grands revers n'en viendraient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune,
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre coeur.

Lélie
Je ne saurais manger.

Gros-René, *à part ce demi-vers.*
Si ferait bien moi, je meure.[432]
Haut
Votre dîné pourtant serait prêt tout à l'heure.

Lélie
Tais-toi, je te l'ordonne.

Gros-René
Ah ! quel ordre inhumain.

Lélie
J'ai de l'inquiétude et non pas de la faim.

Gros-René
Et moi j'ai de la faim, et de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

Lélie
Laisse-moi m'informer de l'objet de mes voeux,
Et sans m'importuner, va manger si tu veux.

Gros-René
Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

Scène VIII

Lélie

Lélie, *seul.*
Non non, à trop de peur mon âme s'abandonne,
Le père m'a promis et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

Scène IX

Sganarelle, Lélie.

Sganarelle, *sans voir Lélie, et tenant dans ses mains le portrait.*
Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.
Il ne m'est point connu.

Lélie, *à part.*
Dieu ! qu'aperçois-je ici,
Et si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi.

Sganarelle *continue sans voir Lélie.*
Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée,
Apercevant Lélie qui le regarde, il se retourne d'un autre côté.
Faut…
Apercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.

Lélie, *à part.*
Ce gage ne peut sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenaient de moi.

Sganarelle, *à part.*
Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre,
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front.

Lélie, *à part.*
Me trompé-je.

Sganarelle, *à part.*

Ah ! truande[433] ! as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge,
Et femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset[434], un maudit étourneau.

Lélie, *à part, et regardant encore son portrait.*
Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

Sganarelle *lui tourne le dos.*
Cet homme est curieux.

Lélie, *à part.*
Ma surprise est extrême.

Sganarelle, *à part.*
À qui donc en a-t-il ?

Lélie, *à part.*
Je le veux accoster.
Haut.
Puis-je… ? Eh ! de grâce un mot.

Sganarelle*, à part, s'éloignant encore.*
Que me veut-il conter.

Lélie
Puis-je obtenir de vous, de savoir l'aventure,
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture.

Sganarelle, *à part.*
D'où lui vient ce désir ; mais je m'avise ici…
Examinant le portrait qu'il tient et Lélie.
Ah ! ma foi, me voilà de son trouble éclairci,
Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme,
C'est mon homme, ou plutôt c'est celui de ma femme.

Lélie
Retirez-moi de peine et dites d'où vous vient…

Sganarelle
Nous savons Dieu merci le souci qui vous tient,
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance,
Il était en des mains de votre connaissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous

Que les douces ardeurs de la dame et de vous :
Je ne sais pas si j'ai dans sa galanterie
L'honneur d'être connu de votre seigneurie ;
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un Amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et songez que les noeuds du sacré mariage…

Lélie
Quoi, celle dites-vous dont vous tenez ce gage…

Sganarelle
Est ma femme, et je suis son mari.

Lélie
Son mari ?

Sganarelle
Oui, son mari vous dis-je, et mari très marri[435],
Vous en savez la cause et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parents.

Scène X

Lélie

Lélie, *seul.*
Ah ! que viens-je d'entendre ?
On me l'avait bien dit, et que c'était de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avait pour époux.
Ah ! quand mille serments de ta bouche infidèle
Ne m'auraient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devait bien soutenir l'intérêt de mes feux
Ingrate, et quelque bien… Mais ce sensible outrage
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon coeur devient faible et mon corps chancelant.

Scène XI

Lélie, la femme de Sganarelle

La femme de Sganarelle, *se croyant seule. Apercevant Lélie.*
Malgré moi, mon perfide… Hélas ! quel mal vous presse,
Je vous vois prêt Monsieur à tomber en faiblesse.

Lélie
C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

La femme de Sganarelle
Je crains ici pour vous l'évanouissement,
Entrez dans cette salle en attendant qu'il passe.

Lélie
Pour un moment ou deux, j'accepte cette grâce.

Scène XII

Sganarelle et un parent de sa femme.[436]

Le parent
D'un mari sur ce point j'approuve le souci ;
Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi[437],
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
Ne conclut point parent, qu'elle soit criminelle :
C'est un point délicat, et de pareils forfaits,
Sans les bien avérer ne s'imputent jamais.

Sganarelle
C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

Le parent
Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme après tout lui peut être connu.
Informez-vous-en donc, et si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

Scène XIII

Sganarelle

Sganarelle, *seul.*
On ne peut pas mieux dire, en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être sans raison
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
Par ce portrait enfin dont je suis alarmé,
Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé,
Tâchons donc par nos soins[438]…

Scène XIV

Sganarelle, sa femme, sur la porte de sa maison reconduisant Lélie ; Lélie

Sganarelle, *à part, les voyant.*
Ah ! que vois-je, je meure[439],
Il n'est plus question de portrait à cette heure,
Voici ma foi la chose en propre original.

La femme de Sganarelle *à Lélie.*
C'est par trop vous hâter Monsieur, et votre mal
Si vous sortez sitôt pourra bien vous reprendre.

Lélie
Non non, je vous rends grâce, autant qu'on puisse rendre,
De l'obligeant secours que vous m'avez prêté.

Sganarelle, *à part.*
La masque[440] encore après lui fait civilité !

La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.

Scène XV

Sganarelle, Lélie.

Sganarelle, *à part.*
Il m'aperçoit, voyons ce qu'il me pourra dire.

Lélie, *à part.*
Ah ! mon âme s'émeut et cet objet m'inspire…
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.
Passant auprès de lui, et le regardant.
Oh ! trop heureux d'avoir une si belle femme.

Scène XVI

Sganarelle, Célie, à sa fenêtre, voyant Lélie qui s'en va.

Sganarelle, *seul.*
Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'était venu des cornes à la tête.
Il se tourne du côté que Lélie s'en vient d'en aller.
Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

Célie, *à part.*
Quoi, Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux,
Qui pourrait me cacher son retour en ces lieux.

Sganarelle *poursuit.*
Ô ! trop heureux, d'avoir une si belle femme,
malheureux, bien plutôt, de l'avoir cette infâme,
Dont le coupable feu trop bien vérifié,
Sans respect ni demi[441] nous a cocufié[442] ;
Célie approche peu à peu de lui, et attend que son transport soit fini pour lui parler.
Mais je le laisse aller après un tel indice
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse[443].
Ah ! je devais du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer[444] quelque pierre, ou crotter son manteau[445],
Et sur lui hautement pour contenter ma rage
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

Pendant le discours de Sganarelle, Célie s'approche peu à peu, et attend, pour lui parler, que son transport soit fini.

Célie, *à Sganarelle.*
Celui qui maintenant devers vous est venu

Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

Sganarelle
Hélas ! ce n'est pas moi qui le connaît Madame,
C'est ma femme.

Célie
Quel trouble agite ainsi votre âme ?

Sganarelle
Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

Célie
D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

Sganarelle
Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes[446],
Et je le donnerais à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me vois.
Des maris malheureux, vous voyez le modèle,
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction
L'on me dérobe encore la réputation.

Célie
Comment ?

Sganarelle
Ce damoiseau, parlant par révérence
Me fait cocu Madame, avec toute licence,
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

Célie
Celui qui maintenant…

Sganarelle
Oui, oui, me déshonore,
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

Célie
Ah ! j'avais bien jugé que ce secret retour
Ne pouvait me couvrir que quelque lâche tour,

Et j'ai tremblé d'abord en le voyant paraître,
Par un pressentiment de ce qui devait être.

Sganarelle
Vous prenez ma défense avec trop de bonté,
Tout le monde n'a pas la même charité
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

Célie
Est-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition :
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être souillé de cette perfidie.
Ô Ciel ! est-il possible ?

Sganarelle
Il est trop vrai pour moi.

Célie
Ah ! traître, scélérat, âme double et sans foi.

Sganarelle
La bonne âme.

Célie
Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

Sganarelle
Que voilà bien parler.

Célie
Avoir ainsi traité
Et la même innocence et la même[447] bonté !

Sganarelle.*Il soupire haut.*
Aïe !

Célie
Un coeur, qui jamais n'a fait la moindre chose
À mériter l'affront où ton mépris l'expose.

Sganarelle

Il est vrai.

Célie
Qui bien loin… Mais c'est trop, et ce coeur
Ne saurait y songer sans mourir de douleur.

Sganarelle
Ne vous fâchez pas tant ma très chère Madame,
Mon mal vous touche trop et vous me percez l'âme.

Célie
Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer,
Mon coeur pour se venger sait ce qu'il te faut faire
Et j'y cours de ce pas, rien ne m'en peut distraire.

Scène XVII

Sganarelle

Sganarelle, *seul.*
Que le Ciel la préserve à jamais de danger.
Voyez quelle bonté de vouloir me venger :
En effet, son courroux qu'excite ma disgrâce
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse,
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher cependant qui m'affronte,
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens
Et sans aucun respect faire cocus les gens.
Il se retourne ayant fait trois ou quatre pas.
Doucement, s'il vous plaît, cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine,
Il pourrait bien mettant affront dessus affront
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon coeur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques :
Je ne suis point battant de peur d'être battu
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera :
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer pour ma peine
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi mon honneur en serez-vous plus gras ?
La bière est un séjour par trop mélancolique
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique,

Et quant à moi je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encore cocu que trépassé :
Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle.
Peste soit qui premier[448] trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage ;
Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel
Que fait là notre honneur pour être criminel,
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme,
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos,
Elles font la sottise, et nous sommes les sots,
C'est un vilain abus et les gens de police
Nous devraient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents,
Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie
Sans s'aller de surcroît aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement.
Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes,
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort ;
Mais pourquoi moi pleurer puisque je n'ai point tort :
En tout cas ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie,
Voir cajoler sa femme et n'en témoigner rien
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien :
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas ;
Mais je le serais fort de courir au trépas.
Mettant la main sur son estomac.
Je me sens là, pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile :
Oui le courroux me prend, c'est trop être poltron,
Je veux résolûment me venger du larron :
Déjà pour commencer dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

Scène XVIII

Gorgibus, Célie, sa suivante.

Célie
Oui, je veux bien subir une si juste loi
Mon père, disposez de mes voeux et de moi,
Faites quand vous voudrez signer cet hyménée,
À suivre mon devoir je suis déterminée,
Je prétends gourmander mes propres sentiments
Et me soumettre en tout à vos commandements.

Gorgibus
Ah ! voilà qui me plaît de parler de la sorte,
Parbleu ! si grande joie à l'heure me transporte,
Que mes jambes sur l'heure en caprioleraient[449],
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riraient.
Approche-toi de moi, viens çà que je t'embrasse :
Une belle action n'a pas mauvaise grâce,
Un père, quand il veut peut sa fille baiser,
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
Va le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

Scène XIX

Célie, sa suivante.

La suivante
Ce changement m'étonne.

Célie
Et lorsque tu sauras
Par quel motif j'agis tu m'en estimeras.

La suivante
Cela pourrait bien être.

Célie
Apprends donc que Lélie,
A pu blesser mon coeur par une perfidie,
Qu'il était en ces lieux sans…

La suivante
Mais il vient à nous.

Scène XX

Célie, Lélie, la suivante.

Lélie
Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place…

Célie
Quoi me parler encore, avez-vous cette audace ?

Lélie
Il est vrai qu'elle est grande, et votre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher je serais criminel,
Vivez, vivez contente et bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

Célie
Oui traître j'y veux vivre, et mon plus grand désir
Ce serait que ton coeur en eût du déplaisir.

Lélie
Qui rend donc contre moi ce courroux légitime ?

Célie
Quoi tu fais le surpris, et demandes ton crime ?

Scène XXI

Célie, sa suivante, Lélie, Sganarelle arme de pied en cap.

Sganarelle *entre armé.*
Guerre, guerre mortelle, à ce larron d'honneur
Qui sans miséricorde a souillé notre honneur[450].

Célie, *à Lélie.*
Tourne ? tourne les yeux sans me faire répondre.

Lélie
Ah ! je vois…

Célie
Cet objet suffit pour te confondre.

Lélie
Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

Sganarelle, *à part*
Ma colère à présent est en état d'agir,
Dessus ses grands chevaux[451] est monté mon courage
Et si je le rencontre, on verra du carnage :
Oui j'ai juré sa mort, rien ne peut l'empêcher
Où je le trouverai, je le veux dépêcher,
Au beau milieu du coeur il faut que je lui donne…

Lélie, *se retournant.*
À qui donc en veut-on ?

Sganarelle
Je n'en veux à personne.

Lélie
Pourquoi ces armes-là ?

Sganarelle
C'est un habillement
Que j'ai pris pour la pluie.
À part.
Que j'ai pris pour la pluie. Ah ! quel contentement
J'aurais à le tuer, prenons-en le courage.

Lélie, *se rerournant encore.*
Eh ?

Sganarelle
Je ne parle pas.
À part, se donnant des coups de poing sur l'estomac et des soufflets pour s'exciter.
Ah ! poltron dont j'enrage,
Lâche, vrai coeur de poule.

Célie*, à Lélie.*
Il t'en doit dire assez,
Cet objet, dont tes yeux nous paraissent blessés.

Lélie
Oui, je connais par là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable,
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

Sganarelle, *à part.*
Que n'ai-je un peu de coeur.

Célie
Ah ! cesse devant moi
Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

Sganarelle
Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle,
Courage mon enfant, sois un peu vigoureux,
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,
En le tuant, tandis qu'il tourne le derrière.

Lélie, *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchait pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre coeur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

Célie
Oui oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

Lélie
Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

Sganarelle
Sans doute elle fait bien de défendre mes droits :
Cette action Monsieur, n'est point selon les lois :
J'ai raison de m'en plaindre, et si je n'étais sage,
On verrait arriver un étrange carnage.

Lélie
D'où vous naît cette plainte ? et quel chagrin brutal…

Sganarelle
Suffit, vous savez bien où le bois me fait mal ;
Mais votre conscience et le soin de votre âme
Vous devraient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,
Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

Lélie
Un semblable soupçon est bas et ridicule,
Allez dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sais qu'elle est à vous, et bien loin de brûler…

Célie
Ah ! qu'ici tu sais bien traître, dissimuler.

Lélie
Quoi me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son âme ait sujet de se croire offensée :
De cette lâcheté voulez-vous me noircir.

Célie
Parle ? parle à lui-même ? il pourra t'éclaircir.

Sganarelle
Vous me défendez mieux que je ne saurais faire,

Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

Scène XXII

Célie, sa suivante, Lélie, Sganarelle, sa femme

La femme de Sganarelle, *à Célie.*
Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater Madame, un esprit trop jaloux ;
Mais je ne suis point dupe et vois ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauvaise grâce,
Et votre âme devrait prendre un meilleur emploi,
Que de séduire un coeur qui doit n'être qu'à moi.

Célie
La déclaration est assez ingénue.

Sganarelle, *à sa femme.*
L'on ne demandait pas carogne ta venue,
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galand.

Célie
Allez ne croyez pas que l'on en ait envie.
Se tournant vers Lélie.
Tu vois si c'est mensonge, et j'en suis fort ravie.

Lélie
Que me veut-on conter ?

La suivante
Ma foi, je ne sais pas,
Quand on verra finir ce galimatias,
Déjà depuis longtemps je tâche à le comprendre,
Et si[452] plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre :
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

Allant se mettre entre Lélie et sa maîtresse.
Répondez-moi par ordre et me laissez parler.
À Lélie.
Vous, qu'est-ce qu'à son coeur peut reprocher le vôtre ?

Lélie
Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre :
Que lorsque sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistait à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

La suivante
Mariée, à qui donc ?

Lélie, *montrant Sganarelle.*
À lui.

La suivante
Comment à lui ?

Lélie
Oui-da.

La suivante
Qui vous l'a dit ?

Lélie
C'est lui-même, aujourd'hui.

La suivante, *à Sganarelle.*
Est-il vrai ?

Sganarelle
Moi, j'ai dit que c'était à ma femme
Que j'étais marié.

Lélie
Dans un grand trouble d'âme,
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

Sganarelle
Il est vrai, le voilà.

Lélie *à Sganarelle.*
Vous m'avez dit aussi,
Que celle aux mains de qui vous aviez pris ce gage
Était liée à vous des noeuds du mariage.

Sganarelle, *montrant sa femme.*
Sans doute, et je l'avais de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

La femme de Sganarelle
Que me viens-tu conter par ta plainte importune,
Je l'avais sous mes pieds rencontré par fortune,
Et même quand après ton injuste courroux
Montrant Lélie.
J'ai fait dans sa faiblesse entrer Monsieur, chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

Célie
C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure
Et je l'ai laissé choir en cette pâmoison
À Sganarelle.
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

La suivante
Vous voyez que sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

Sganarelle
Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant :
Mon front l'a sur mon âme eu bien chaude[453] pourtant.

Sa femme
Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et doux que soit le mal[454], je crains d'être trompée.

Sganarelle
Eh ! mutuellement croyons-nous gens de bien,
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien :
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

Sa femme
Soit, mais gare le bois si j'apprends quelque chose.

Célie, *à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.*

Ah ! Dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait,
Je dois de mon courroux appréhender l'effet :
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obéissance
Et depuis un moment mon coeur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter,
J'ai promis à mon père, et ce qui me désole…
Mais je le vois venir.

Lélie
Il me tiendra parole.

Scène XXIII

Célie, sa suivante, Lélie, Gorgibus, Sganarelle, sa femme

Lélie
Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, et mon ardente amour
Verra comme je crois la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

Gorgibus
Monsieur, que je revois en ces lieux de retour
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Célie,
Très humble serviteur à Votre Seigneurie[455].

Lélie
Quoi ? Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir ?

Gorgibus
Oui Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir,
Ma fille en suit les lois.

Célie
Mon devoir m'intéresse,
Mon père à dégager vers lui votre promesse.

Gorgibus
Est-ce répondre en fille à mes commandements ?
Tu te démens bien tôt de tes bons sentiments,
Pour Valère tantôt… Mais j'aperçois son père,
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

Scène dernière

Villebrequin, Gorgibus, Célie, sa suivante, Lélie,, Sganarelle, sa femme

Gorgibus
Qui vous amène ici, seigneur Villebrequin ?

Villebrequin
Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptait l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux,
Et comme des parents le bien et la naissance
M'ôtent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
Je vous viens…

Gorgibus
Brisons là, si sans votre congé,
Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne vous puis celer que ma fille Célie,
Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie,
Et que riche en vertus son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

Villebrequin
Un tel choix me plaît fort.

Lélie
Et cette juste envie,
D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

Gorgibus

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

Sganarelle
A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi.
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance :
De cet exemple-ci, ressouvenez-vous bien,
Et quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN

L'ÉCOLE DES MARIS

1661

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X
- Scène XI
- Scène XII

Scène XIII
Scène XIV
Scène XV

Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[456]

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Paris le 24 juin 1661.

Il y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'École des maris affermit pour jamais la réputation de Molière : c'est une pièce de caractère et d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que *l'École des maris* était une copie des *Adelphes* de Térence ; si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais *les Adelphes* ont fourni tout au plus l'idée de *l'École des maris.* Il y a dans *les Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfants qu'ils élèvent ; il y a de même dans *l'École des maris* deux tuteurs, dont l'un est sévère et l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans *les Adelphes ;* celle de *l'École des maris* est fine, intéressante, et comique. Une des femmes de la pièce de Térence, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'Isabelle de Molière occupe presque toujours la scène avec esprit et avec grâce, et mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénoûment des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance : il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante ans, chagrin, sévère, et avare, devienne tout à coup gai, complaisant, et libéral. Le dénoûment de *l'École des maris* est le meilleur de toutes les pièces de Molière. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue ; et, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le

style de Térence est pur, sentencieux, mais un peu froid, comme César, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière, dans cette pièce, est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de Térence, et le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénoûment, dans la plaisanterie.

Personnages

SGANARELLE[457] et ARISTE[458][459], frères.
ISABELLE[460] et LÉONOR[461], soeurs.
LISETTE[462], suivante de Léonor.
VALÈRE[463], amant d'Isabelle.
ERGASTE[464], valet de Valère.
LE COMMISSAIRE[465].
LE NOTAIRE.

La sène est à Paris, sur une place publique.

Acte I

Scène première

Sganarelle, Ariste

Sganarelle
Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections,
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

Ariste
Mais chacun la condamne.

Sganarelle
Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

Ariste
Grand merci, le compliment est doux.

Sganarelle
Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

Ariste
Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
À tous vos procédés inspire un air bizarre,

Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

Sganarelle
Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir !
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguet[466]s m'inspirer les manières ?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure[467] ?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdants,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants ?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus ?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants[468] ?
Je vous plairais, sans doute, équipé de la sorte ;
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

Ariste
Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

Sganarelle
Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

Ariste
C'est un étrange fait[469] du soin que vous prenez
À me venir toujours jeter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie,
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devait ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est[470] pas accompagnée,
Sans se tenir encore malpropre et rechignée.

Sganarelle
Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
À ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un beau pourpoint[471] bien long et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
Un haut-de-chausses[472] fait justement pour ma cuisse ;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

Scène II

Léonor, Isabelle, Sganarelle, Ariste, Lisette
Parlant bas ensemble, sur le devant du thâtre, sans être aperçus.

Léonor, *à Isabelle*.
Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

Lisette, *à Isabelle.*
Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

Isabelle
Il est ainsi bâti.

Léonor.
Je vous en plains, ma soeur.

Lisette *à Léonor.*
Bien vous prend que son frère ait toute une autre humeur,
Madame, et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

Isabelle
C'est un miracle encore qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef ou menée avec lui.

Lisette
Ma foi, je l'envoierais[473] au diable avec sa fraise[474],
Et…

Sganarelle*, heuté par Lisette.*
Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

Léonor
Nous ne savons encore, et je pressais ma soeur
De venir du beau temps respirer la douceur ;
Mais…

Sganarelle*, à Léonor*
Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble ;
Montrant Lisette.
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.
À Isabelle.
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

Ariste
Eh ! Laissez-les, mon frère, aller se divertir.

Sganarelle
Je suis votre valet, mon frère.

Ariste
La jeunesse
Veut…

Sganarelle
La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

Ariste
Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

Sganarelle
Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encore.

Ariste
Mais…

Sganarelle
Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

Ariste
À celles de sa soeur ai-je un moindre intérêt ?

Sganarelle
Mon Dieu, chacun raisonne et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parents, et notre ami leur père

Nous commit leur conduite à son heure dernière,
Et nous chargeant tous deux ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contrat, nous sut, dès leur enfance,
Et de père et d'époux donner pleine puissance.
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi, je me chargeai du soin de celle-ci ;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre :
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

Ariste
Il me semble…

Sganarelle
Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante :
Je le veux bien ; qu'elle ait et laquais et suivante :
J'y consens ; qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté :
J'en suis fort satisfait. Mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne ;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ;
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
À recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir ;
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est faible, et j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter de cornes, si je puis ;
Et comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends corps pour corps pouvoir répondre d'elle.

Isabelle
Vous n'avez pas sujet, que je crois…

Sganarelle
Taisez-vous.
Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

Léonor
Quoi donc, monsieur… ?

Sganarelle
Mon Dieu, madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

Léonor
Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

Sganarelle
Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut parler net.
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

Léonor
Voulez-vous que mon coeur vous parle net aussi ?
J'ignore de quel oeil elle voit tout ceci ;
Mais je sais ce qu'en moi ferait la défiance ;
Et quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu soeurs s'il faut que chaque jour
Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

Lisette
En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, monsieur, bien sujet à faiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions,
Et quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ?
Toutes ces gardes-là[475] sont visions de fous :
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous.
Qui nous gêne se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un désir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher ;
Et si par un mari je me voyais contrainte,
J'aurais fort grande pente à confirmer sa crainte.

Sganarelle*, à Ariste.*
Voilà, beau précepteur, votre éducation,
Et vous souffrez cela sans nulle émotion.

Ariste
Mon frère, son discours ne doit que faire rire.
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire :
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner :
Je trouve que le coeur est ce qu'il faut gagner ;
Et je ne tiendrais, moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
À qui, dans les désirs qui pourraient l'assaillir,
Il ne manquerait rien qu'un moyen de faillir.

Sganarelle
Chansons que tout cela !

Ariste
Soit ; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes :
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes.
À ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge et noeuds[476] ;
Que voulez-vous ? Je tâche à contenter ses voeux ;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,

Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendresse et des soins complaisants
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'était donnée.

Sganarelle
Eh ! Qu'il est doucereux ! C'est tout sucre et tout miel.

Ariste
Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel.
Je ne suivrais jamais ces maximes sévères,
Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

Sganarelle
Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité ;
Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa manière de vie.

Ariste
Et pourquoi la changer ?

Sganarelle
Pourquoi ?

Ariste
Oui.

Sganarelle
Je ne sais.

Ariste
Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé ?

Sganarelle
Quoi ? Si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

Ariste

Pourquoi non ?

Sganarelle
Vos désirs lui seront complaisans,
Jusques à lui laisser et mouches et rubans ?

Ariste
Sans doute.

Sganarelle
À lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée ?

Ariste
Oui vraiment.

Sganarelle
Et chez vous iront les damoiseaux ?

Ariste
Et quoi donc ?

Sganarelle
Qui joueront et donneront cadeaux[477] ?

Ariste
D'accord.

Sganarelle
Et votre femme entendra les fleurettes[478] ?

Ariste
Fort bien.

Sganarelle
Et vous verrez ces visites muguettes[479]
D'un oeil à témoigner de n'en être point soû ?

Ariste
Cela s'entend.

Sganarelle
Allez, vous êtes un vieux fou.
À Isabelle.

Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique[480] infâme[481].

Scène III

Léonor, Lisette, Ariste, Sganarelle

Ariste
Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

Sganarelle
Que j'aurai de plaisir si l'on le fait cocu !

Ariste
J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître ;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

Sganarelle
Riez donc, beau rieur. Oh ! Que cela doit plaire
De voir un goguenard presque sexagénaire !

Léonor
Du sort dont vous parlez, je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi :
Il s'y peut assurer ; mais sachez que mon âme
Ne répondrait de rien, si j'étais votre femme.

Lisette
C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ;
Mais c'est pain bénit[482], certes, à des gens comme vous.

Sganarelle
Allez, langue maudite, et des plus mal apprises.

Ariste
Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est le mauvais parti.
Je suis votre valet.

Sganarelle
Je ne suis pas le vôtre.

Scène IV

Sganarelle
[483]

Sganarelle
Oh ! Que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé ;
Une fille maîtresse et coquette suprême ;
Des valets impudents : non, la sagesse même
N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison
À vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourrait perdre dans ces hantises[484]
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises ;
Et pour l'en empêcher dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

Scène V

Valère, Sganarelle, Ergaste

Valère, *dans le fond du théâtre.*
Ergaste, le voilà cet Argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.

Sganarelle, *se croyant seul.*
N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des moeurs de maintenant !

Valère
Je voudrais l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec lui connaissance.

Sganarelle, *se croyant seul.*
Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composait si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
Ne prend…

Valère salue Sganarelle de loin.

Valère
Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

Ergaste
Son mauvais oeil peut-être est de ce côté-ci :
Passons du côté droit.

Sganarelle, *se croyant seul.*
Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des…

Valère, *en s'approchant peu à peu.*
Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

Sganarelle, *entendant quelque bruit.*
Heu !… J'ai cru qu'on parlait.
Se croyant seul.
Aux champs, grâces aux cieux,
Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

Ergaste, *à Valère.*
Abordez-le.

Sganarelle, *entendant encore du bruit.*
Plaît-il ?
N'entendant plus rien.
Les oreilles me cornent.
Se croyant seul.
Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent…
Il aperçoit Valère qui le salue.
Est-ce à nous ?

Ergaste, *à Valère.*
Approchez.

Sganarelle, *sans prendre garde à Valère.*
Là, nul godelureau[485]
Valère salue encore.
Ne vient… Que diable !…
Il se retourne et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.
Encore ? Que de coups de chapeau !

Valère
Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être ?

Sganarelle
Cela se peut.

Valère
Mais quoi ? L'honneur de vous connaître
Est un si grand bonheur, est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avais un grand désir.

Sganarelle
Soit.

Valère
Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

Sganarelle
Je le crois.

Valère
J'ai le bien d'être[486] de vos voisins,
Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

Sganarelle
C'est bien fait.

Valère
Mais, monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles ?

Sganarelle
Que m'importe ?

Valère
Il est vrai ; mais pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.
Vous irez voir, monsieur, cette magnificence
Que de notre dauphin prépare la naissance[487] ?

Sganarelle
Si je veux.

Valère
Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part ;
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
À quoi donc passez-vous le temps ?

Sganarelle
À mes affaires.

Valère

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

Sganarelle
Ce qui me plaît.

Valère
Sans doute, on ne peut pas mieux dire :
Cette réponse est juste, et le bon sens paroît
À ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyais l'âme trop occupée,
J'irais parfois chez vous passer l'après-soupée.

Sganarelle
Serviteur.

Scène VI

Valère, Ergaste

Valère
Que dis-tu de ce bizarre fou ?

Ergaste
Il a le repart[488] brusque, et l'accueil loup-garou[489].

Valère
Ah ! J'enrage !

Ergaste
Et de quoi ?

Valère
De quoi ? C'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant, dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

Ergaste
C'est ce qui fait[490] pour vous, et sur ces conséquences
Votre amour doit fonder de grandes espérances :
Apprenez, pour avoir votre esprit raffermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
Ont toujours du galand avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant ;
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
Qui disaient fort souvent que leur plus grande joie

Était de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffés[491], qui sans raison ni suite
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et du nom de mari fièrement se parants
Leur rompent en visière[492] aux yeux des soupirants.
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages ;
Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ à pousser les choses assez loin.
En un mot, ce vous est une attente assez belle,
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

Valère
Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

Ergaste
L'amour rend inventif ; mais vous ne l'êtes guère,
Et si j'avais été…

Valère
Mais qu'aurais-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là-dedans servantes ni valets
Dont, par l'appas flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance ?

Ergaste
Elle ne sait donc pas encore que vous l'aimez ?

Valère
C'est un point dont mes voeux ne sont point informés.
Partout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé ; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre ?

Ergaste
Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

Valère
Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime ?
Dis-m'en quelque moyen.

Ergaste
C'est ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous, afin d'y mieux rêver.

Acte II

Scène première

Sganarelle, Isabelle

Sganarelle.
Va, je sais la maison, et connais la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

Isabelle, *à part.*
Ô ciel ! Sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'une innocente amour.

Sganarelle
Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère ?

Isabelle
Oui.

Sganarelle
Va, sois en repos, rentre et me laisse faire ;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

Isabelle
Je fais, pour une fille, un projet bien hardi ;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

Scène II

Sganarelle

Il va frapper à sa porte, croyant que c'est celle de Valère.

Sganarelle
Ne perdons point de temps. C'est ici : qui va là ?
Bon, je rêve : holà ! Dis-je, holà, quelqu'un ! Holà !
Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venait tantôt de si douce manière ;
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir…

Scène III

Sganarelle, Valère, Ergaste

Sganarelle, *à Ergaste, qui est sorti brusquement.*
Peste soit du gros boeuf, qui pour me faire choir
Se vient devant mes pas planter comme une perche !

Valère
Monsieur, j'ai du regret…

Sganarelle
Ah ! C'est vous que je cherche.

Valère
Moi, monsieur ?

Sganarelle.
Vous. Valère est-il pas votre nom ?

Valère
Oui.

Sganarelle
Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

Valère
Puis-je être assez heureux pour vous rendre service ?

Sganarelle
Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office,
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

Valère
Chez moi, monsieur ?

Sganarelle
Chez vous : faut-il tant s'étonner ?

Valère
J'en ai bien du sujet, et mon âme ravie
De l'honneur…

Sganarelle
Laissons là cet honneur, je vous prie.

Valère
Voulez-vous pas entrer ?

Sganarelle
Il n'en est pas besoin.

Valère
Monsieur, de grâce.

Sganarelle
Non, je n'irai pas plus loin.

Valère
Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

Sganarelle
Moi, je n'en veux bouger.

Valère
Eh bien ! Il se faut rendre.
Vite, puisque monsieur à cela se résout,
Donnez un siége ici.

Sganarelle
Je veux parler debout.

Valère
Vous souffrir de la sorte ?…

Sganarelle
Ah ! Contrainte effroyable !

Valère
Cette incivilité serait trop condamnable.

Sganarelle
C'en est une que rien ne saurait égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

Valère
Je vous obéis donc.

Sganarelle
Vous ne sauriez mieux faire.
Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.
Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.
Voulez-vous m'écouter ?

Valère
Sans doute, et de grand coeur.

Sganarelle
Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune et passablement belle,
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle ?

Valère
Oui.

Sganarelle
Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas.
Mais, savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

Valère
Non.

Sganarelle
Je vous l'apprends donc, et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

Valère
Qui ? Moi, monsieur ?

Sganarelle
Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

Valère
Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte ?

Sganarelle
Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

Valère
Mais encore ?

Sganarelle
Elle-même.

Valère
Elle ?

Sganarelle
Elle. Est-ce assez dit ?
Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entière confidence ;
Et de plus m'a chargé de vous donner avis
Que depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son coeur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage,
Que vos secrets désirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Qui choque l'amitié que me garde son âme.

Valère
C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait…

Sganarelle
Oui, vous venir donner cet avis franc et net,
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée,
Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,
Si son coeur avait eu, dans son émotion,
À qui pouvoir donner cette commission ;
Mais qu'enfin les douleurs d'une contrainte extrême
L'ont réduite à vouloir se servir de moi-même,
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi son coeur est interdit,

Que vous avez assez joué de la prunelle,
Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu jusqu'au revoir.
Voilà ce que j'avais à vous faire savoir.

Valère*, bas.*
Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure ?

Sganarelle*, bas à part.*
Le voilà bien surpris !

Ergaste, *bas à Valère.*
Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

Sganarelle, *à part.*
Il en tient comme il faut.

Valère*, bas à Ergaste.*
Tu crois mystérieux…

Ergaste*, bas.*
Oui… Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

Scène IV

Sganarelle

Sganarelle
Que sa confusion paroît sur son visage !
Il ne s'attendait pas sans doute à ce message.
Appelons Isabelle. Elle montre le fruit
Que l'éducation dans une âme produit :
La vertu fait ses soins, et son coeur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

Scène V

Isabelle, Sganarelle

Isabelle, *bas en entrant.*
J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention ;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hasarder un qui parle avec plus de lumière.

Sganarelle
Me voilà de retour.

Isabelle
Eh bien ?

Sganarelle
Un plein effet
A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
Il me voulait nier que son coeur fût malade ;
Mais lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

Isabelle
Ah ! Que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encore plus d'une affaire.

Sganarelle
Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis ?

Isabelle
Vous n'avez pas été plus tôt hors du logis,

Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paraître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a droit dans ma chambre une boîte jetée[493]
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout ;
Mais ses pas de la rue avaient gagné le bout,
Et je m'en sens le coeur tout gros de fâcherie.

Sganarelle
Voyez un peu la ruse et la friponnerie !

Isabelle
Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit amant ;
Et j'aurais pour cela besoin d'une personne,
Car d'oser à vous-même…

Sganarelle
Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,
Et mon coeur avec joie accepte cet emploi :
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

Isabelle
Tenez donc.

Sganarelle
Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

Isabelle
Ah ! Ciel ! Gardez-vous bien de l'ouvrir.

Sganarelle
Et pourquoi ?

Isabelle
Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi ?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre :
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter ;
Et je trouve à propos que toute cachetée

Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connaisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon coeur fait de lui,
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

Sganarelle
Certes elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi :
Je vois que mes leçons ont germé dans ton âme,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

Isabelle
Je ne veux pas pourtant gêner votre désir :
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

Sganarelle
Non, je n'ai garde : hélas ! Tes raisons sont trop bonnes ;
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes,
À quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

Scène VI

Sganarelle

Sganarelle
Dans quel ravissement est-ce que mon coeur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage !
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison !
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galand reporter par moi-même !
Je voudrais bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frère en userait ainsi.
Ma foi ! Les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà !
Il frappe à la porte de Valère.

Scène VII

Sganarelle, Ergaste

Ergaste
Qu'est-ce ?

Sganarelle
Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encore
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée :
Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

Scène VIII

Valère, Ergaste

Valère
Que vient de te donner cette farouche bête ?

Ergaste
Cette lettre, monsieur, qu'avec cette boëte[494]
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux ;
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre :
Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

Valère *lit :*
« Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on peut trouver bien hardi pour moi et le dessein de vous l'écrire et la manière de vous la faire tenir ; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesures. La juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours me fait hasarder toutes choses ; et dans la résolution de m'en affranchir par quelque voie que ce soit, j'ai cru que je devais plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée : ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentiments que j'ai pour vous ; mais c'est elle qui en précipite le témoignage, et qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, et j'attends seulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour pour vous faire savoir la résolution que j'ai prise ; mais surtout songez que le temps presse, et que deux coeurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot. »

Ergaste
Eh bien ! Monsieur, le tour est-il d'original ?

Pour une jeune fille, elle n'en sait pas mal !
De ces ruses d'amour la croirait-on capable ?

Valère
Ah ! Je la trouve là tout à fait adorable.
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroît pour elle encore mon amour de moitié ;
Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire…

Ergaste
La dupe vient ; songez à ce qu'il vous faut dire.

Scène IX

Sganarelle, Valère, Ergaste

Sganarelle, *se croyant seul.*
Oh ! Trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit[495] !
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh ! Que je sais au roi bon gré de ces décris[496] !
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrais bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure[497] et de la broderie !
J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément,
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement ;
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.
Apercevant Valère.
Envoirez-vous encore, monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boîtes d'or des billets amoureux ?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
Friande de l'intrigue, et tendre à la fleurette ?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux :
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.
Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage :
Prenez visée[498] ailleurs, et troussez-moi bagage[499].

Valère
Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes voeux, monsieur, un obstacle trop grand ;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

Sganarelle
Il est vrai, c'est folie.

Valère
Aussi n'aurais-je pas
Abandonné mon coeur à suivre ses appas,
Si j'avais pu savoir que ce coeur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

Sganarelle
Je le crois.

Valère
Je n'ai garde à présent d'espérer ;
Je vous cède, monsieur, et c'est sans murmurer.

Sganarelle
Vous faites bien.

Valère
Le droit de la sorte l'ordonne ;
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurais tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

Sganarelle
Cela s'entend.

Valère
Oui, oui, je vous quitte la place.
Mais je vous prie au moins (et c'est la seule grâce,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment),
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que si depuis trois mois mon coeur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé
À rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

Sganarelle
Oui.

Valère
Que, ne dépendant que du choix de mon âme,
Tous mes desseins étaient de l'obtenir pour femme,

Si les destins, en vous, qui captivez son coeur,
N'opposaient un obstacle à cette juste ardeur.

Sganarelle
Fort bien.

Valère
Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire ;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir ;
Et que si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

Sganarelle
C'est parler sagement ; et je vais de ce pas
Lui faire ce discours, qui ne la choque pas.
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

Ergaste
La dupe est bonne.

Scène X

Sganarelle

Sganarelle
Il me fait grand pitié,
Ce pauvre malheureux trop rempli d'amitié ;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.
Sganarelle heurte à sa porte.

Scène XI

Sganarelle, Isabelle

Sganarelle
Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,
Au poulet renvoyé sans se décacheter :
Il perd toute espérance enfin, et se retire.
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
« Que du moins en t'aimant il n'a jamais pensé
À rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
Et que, ne dépendant que du choix de son âme,
Tous ses désirs étaient de t'obtenir pour femme,
Si les destins, en moi, qui captive ton coeur,
N'opposaient un obstacle à cette juste ardeur ;
Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas sortent de sa mémoire ;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il lui faille subir,
Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir ;
Et que si quelque chose étouffe sa poursuite,
C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite. »
Ce sont ses propres mots ; et loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

Isabelle, *bas*.
Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

Sganarelle
Que dis-tu ?

Isabelle
Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort

Un homme que je hais à l'égal de la mort ;
Et que si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font les poursuites.

Sganarelle
Mais il ne savait pas tes inclinations ;
Et par l'honnêteté de ses intentions
Son amour ne mérite…

Isabelle
Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains ?
Comme si j'étais fille à supporter la vie
Après qu'on m'aurait fait une telle infamie.

Sganarelle
Comment ?

Isabelle
Oui, oui, j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement ;
Et j'ignore pour moi les pratiques secrètes
Qui l'ont instruit sitôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fîtes part ;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

Sganarelle
Voilà qui ne vaut rien.

Isabelle
Oh ! Que pardonnez-moi !
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi…

Sganarelle
Il a tort, et ceci passe la raillerie.

Isabelle
Allez, votre douceur entretient sa folie.
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindrait vos transports et mon ressentiment ;

Car c'est encore depuis sa lettre méprisée
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée ;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon coeur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrais tirer de vos mains avec joie.

Sganarelle
Il est fou.

Isabelle
Devant vous il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avec tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebuter les voeux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises !

Sganarelle
Va, ne redoute rien.

Isabelle
Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

Sganarelle
Ne t'afflige point tant ; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver et lui chanter sa gamme.

Isabelle
Dites-lui bien au moins qu'il le nierait en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein,
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre,
Enfin que sans plus perdre et soupirs et moments,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentiments,
Et que si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

Sganarelle
Je dirai ce qu'il faut.

Isabelle
Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon coeur lui parle tout de bon.

Sganarelle
Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

Isabelle
J'attends votre retour avec impatience.
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir :
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

Sganarelle
Va, pouponne, mon coeur, je reviens tout à l'heure.

Scène XII

Sganarelle

Sganarelle
Est-il une personne et plus sage et meilleure ?
Ah ! Que je suis heureux ! Et que j'ai de plaisir
De trouver une femme au gré de mon désir !
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites,
Et non comme j'en sais, de ces franches coquettes,
Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
Il frappe à la porte de Valère.
Holà ! Notre galant aux belles entreprises !

Scène XIII

Valère, Sganarelle, Ergaste

Valère
Monsieur, qui vous ramène en ce lieu ?

Sganarelle
Vos sottises.

Valère
Comment ?

Sganarelle
Vous savez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyais plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter,
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites,
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur ?

Valère
Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle ?

Sganarelle
Ne dissimulons point : je la tiens d'Isabelle,
Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
Que son coeur, tout à moi, d'un tel projet s'offense,

Qu'elle mourrait plutôt qu'en souffrir l'insolence,
Et que vous causerez de terribles éclats
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

Valère
S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre :
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

Sganarelle
Si ? Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes ?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son coeur ?
J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune coeur entre nous deux balance.
Il va frapper à sa porte.

Scène XIV

Isabelle, Sganarelle, Valère, Ergaste

Isabelle
Quoi ? Vous me l'amenez ! Quel est votre dessein ?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main ?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites ?

Sganarelle
Non, mamie, et ton coeur pour cela m'est trop cher.
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle et te fais par adresse
Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse ;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

Isabelle
Quoi ? Mon âme à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes voeux encore vous pouvez être en doute ?

Valère
Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit :
J'ai douté, je l'avoue ; et cet arrêt suprême,
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
Que mon coeur par deux fois le fasse prononcer.

Isabelle
Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre :
Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre ;

Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue
Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,
De mon coeur agité font tous les mouvements.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime et toute ma tendresse ;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colère et mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable et chère,
J'en reçois dans mon âme une allégresse entière ;
Et l'autre par sa vue inspire dans mon coeur
De secrets mouvements et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie ;
Et plutôt qu'être à l'autre on m'ôterait la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,
Et trop longtemps languir dans ces rudes tourments :
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

Sganarelle
Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

Isabelle
C'est l'unique moyen de me rendre contente.

Sganarelle
Tu la seras dans peu.

Isabelle
Je sais qu'il est honteux
Aux filles d'exprimer si librement leurs voeux.

Sganarelle
Point, point.

Isabelle
Mais en l'état où sont mes destinées,
De telles libertés doivent m'être données ;
Et je puis sans rougir faire un aveu si doux
À celui que déjà je regarde en époux.

Sganarelle
Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme.

Isabelle
Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme.

Sganarelle
Oui, tiens, baise ma main.

Isabelle
Que sans plus de soupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes désirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les voeux d'autre personne.

Sganarelle
Hai ! Hai ! Mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répond :
Va, chut ! Vous le voyez, je ne lui fais pas dire :
Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire.

Valère
Eh bien, madame, eh bien ! C'est s'expliquer assez :
Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,
Et je saurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

Isabelle
Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte…

Sganarelle
Eh ! Eh !

Isabelle
Vous offensé-je en parlant de la sorte ?
Fais-je…

Sganarelle
Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela ;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

Isabelle
Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

Valère
Oui, vous serez contente ; et dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

Isabelle
À la bonne heure. Adieu.

Sganarelle
Je plains votre infortune ;
Mais…

Valère
Non, vous n'entendrez de mon coeur plainte aucune :
Madame assurément rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses voeux.
Adieu.

Sganarelle
Pauvre garçon ! Sa douleur est extrême.
Tenez, embrassez-moi : c'est un autre elle-même.[500]
Il embrasse Valère.

Scène XV

Sganarelle, Isabelle

Sganarelle
Je le tiens fort à plaindre.

Isabelle
Allez, il ne l'est point.

Sganarelle
Au reste, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense :
C'est trop que de huit jours pour ton impatience ;
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler…

Isabelle
Dès demain ?

Sganarelle
Par pudeur tu feins d'y reculer ;
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrais déjà que la chose fût faite.

Isabelle
Mais…

Sganarelle
Pour ce mariage allons tout préparer.

Isabelle
Ô ciel, inspire-moi ce qui peut le parer !

Acte III

Scène première

Isabelle

Isabelle
Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre ;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grâce auprès de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuit : allons, sans crainte aucune,
À la foi d'un amant commettre ma fortune.

Scène II

Sganarelle, Isabelle

Sganarelle
Je reviens, et l'on va pour demain de ma part…

Isabelle
Ô ciel !

Sganarelle
C'est toi, mignonne ? Où vas-tu donc si tard ?
Tu disais qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allais renfermer, lorsque je t'ai laissée ;
Et tu m'avais prié même que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour.

Isabelle
Il est vrai ; mais…

Sganarelle
Et quoi ?

Isabelle
Vous me voyez confuse,
Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

Sganarelle
Quoi donc ? Que pourrait-ce être ?

Isabelle
Un secret surprenant :
C'est ma soeur qui m'oblige à sortir maintenant,

Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

Sganarelle
Comment ?

Isabelle
L'eût-on pu croire ? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

Sganarelle
Valère ?

Isabelle
Éperdument :
C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de même ;
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son âme n'obtient l'effet de son envie,
Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenaient leurs coeurs,
Et que même ils s'étaient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle…

Sganarelle
La vilaine !

Isabelle
Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme
Puisse rompre un départ qui lui percerait l'âme,
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom
Par la petite rue où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux sentiments dont l'appas le retienne,
Et ménager enfin pour elle adroitement
Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

Sganarelle
Et tu trouves cela… ?

Isabelle
Moi ? J'en suis courroucée.
Quoi ? Ma soeur, ai-je dit, êtes-vous insensée ?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour,
D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
D'un homme dont le ciel vous donnait l'alliance ?

Sganarelle
Il le mérite bien, et j'en suis fort ravi.

Isabelle
Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes ;
Mais elle m'a fait voir de si pressants désirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterais son âme
Si je lui refusais ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder malgré moi mon coeur s'est vu réduit ;
Et pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisait du sang relâcher la tendresse,
J'allais faire avec moi venir coucher Lucrèce,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

Sganarelle
Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
J'y pourrais consentir à l'égard de mon frère ;
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors ;
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infâme, et de sa passion…

Isabelle
Ah ! Vous lui donneriez trop de confusion ;
Et c'est avec raison qu'elle pourrait se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre.
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

Sganarelle
Eh bien ! Fais.

Isabelle
Mais surtout cachez-vous, je vous prie,
Et sans lui dire rien daignez voir sa sortie.

Sganarelle
Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports ;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frère :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

Isabelle
Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bonsoir : car tout d'un temps[501] je vais me renfermer.

Sganarelle, *seul.*
Jusqu'à demain, mamie. En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère, et lui conter sa chance !
Il en tient, le bonhomme, avec tout son phébus[502],
Et je n'en voudrais pas tenir vingt bons écus.

Isabelle, *dans la maison.*
Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible ;
Mais ce que vous voulez, ma soeur, m'est impossible :
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu : retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

Sganarelle
La voilà qui, je crois, peste de belle sorte :
De peur qu'elle revînt[503], fermons à clef la porte.

Isabelle, *en sortant.*[504]
Ô ciel, dans mes desseins ne m'abandonnez pas !

Sganarelle
Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ses pas.

Isabelle, *à part.*
Dans mon trouble, du moins la nuit me favorise.

Sganarelle, *à part.*
Au logis du galant, quelle est son entreprise ?

Scène III

Valère, Isabelle, Sganarelle

Valère, *sortant brusquement.*
Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler… Qui va là ?

Isabelle, *à Valère.*
Ne faites point de bruit.
Valère ; on vous prévient, et je suis Isabelle.

Sganarelle
Vous en avez menti, chienne, ce n'est pas elle :
De l'honneur que tu fuis elle suit trop les lois ;
Et tu prends faussement et son nom et sa voix.

Isabelle, *à Valère.*
Mais à moins de vous voir, par un saint hyménée…

Valère
Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée ;
Et je vous donne ici ma foi que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

Sganarelle, *à part.*
Pauvre sot qui s'abuse !

Valère
Entrez en assurance :
De votre Argus dupé je brave la puissance ;
Et devant qu'il[505] vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui percerait le coeur.

Scène IV

Sganarelle

Sganarelle
Ah ! Je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme à ses feux asservie,
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
La mémoire du père, à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la soeur,
Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà !

Il frappe à la porte d'un commissaire.

Scène V

Le commissaire, Sganarelle, Le Notaire, un laquais (avec un flambeau)

Le commissaire
Qu'est-ce ?

Sganarelle
Salut, monsieur le commissaire.
Votre présence en robe est ici nécessaire :
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

Le commissaire
Nous sortions…

Sganarelle
Il s'agit d'un fait assez hâté[506].

Le commissaire
Quoi ?

Sganarelle
D'aller là-dedans, et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi[507],
Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.
Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais…

Le commissaire
Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
puisque ici nous avons un notaire.

Sganarelle
Monsieur ?

Le Notaire
Oui, notaire royal.

Le commissaire
De plus homme d'honneur.

Sganarelle
Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et, sans bruit, ayez l'oeil que personne n'en sorte.
Vous serez pleinement contenté de vos soins ;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte, au moins.

Le commissaire
Comment ? Vous croyez donc qu'un homme de justice…

Sganarelle
Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frère promptement.
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
Je vais le réjouir, cet homme sans colère.
Holà !
Il frappe à la porte d'Ariste.

Scène VI

Ariste, Sganarelle

Ariste
Qui frappe ? Ah ! Ah ! Que voulez-vous, mon frère ?

Sganarelle
Venez, beau directeur, suranné damoiseau :
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

Ariste
Comment ?

Sganarelle
Je vous apporte une bonne nouvelle.

Ariste
Quoi ?

Sganarelle
Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle ?

Ariste
Pourquoi cette demande ? Elle est, comme je crois,
Au bal chez son amie.

Sganarelle
Eh ! Oui, oui ; suivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

Ariste
Que voulez-vous conter ?

Sganarelle
Vous l'avez bien stylée :
Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur ;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles ;
Nous les portons au mal par tant d'austérité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vraiment, elle en a pris tout son soûl, la rusée,
Et la vertu chez elle est fort humanisée.

Ariste
Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

Sganarelle
Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien ;
Et je ne voudrais pas pour vingt bonnes pistoles
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles.
On voit ce qu'en deux soeurs nos leçons ont produit :
L'une fuit ce galant, et l'autre le poursuit.

Ariste
Si vous ne me rendez cette énigme plus claire…

Sganarelle
L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère ;
Que de nuit je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

Ariste
Qui ?

Sganarelle
Léonor.

Ariste
Cessons de railler, je vous prie.

Sganarelle
Je raille… Il est fort bon avec sa raillerie !
Pauvre esprit, je vous dis, et vous redis encore
Que Valère chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étaient promis une foi mutuelle

Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

Ariste
Ce discours d'apparence est si fort dépourvu…

Sganarelle
Il ne le croira pas encore en l'ayant vu.
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guère
Quand on n'a pas cela.
Il met le doigt sur son front.

Ariste
Quoi ? Vous voulez, mon frère… ?

Sganarelle
Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement :
Votre esprit tout à l'heure aura contentement ;
Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
N'avait pas joint leurs coeurs depuis plus d'une année.

Ariste
L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
À cet engagement elle eût pu consentir,
Moi, qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations ?

Sganarelle
Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà commissaire et notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu ;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche,
De vouloir l'épouser avec cette tache[508],
Si vous n'avez encore quelques raisonnements
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernements[509].

Ariste
Moi je n'aurai jamais cette faiblesse extrême
De vouloir posséder un coeur malgré lui-même.
Mais je ne saurais croire enfin…

Sganarelle

Que de discours !
Allons : ce procès-là continuerait toujours.

Scène VII

Sganarelle, Le commissaire, Ariste, un notaire

Le commissaire
Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs ; et si vos voeux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser.
Tous deux également tendent à s'épouser ;
Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

Ariste
La fille…

Le commissaire
Est renfermée, et ne veut point sortir
Que vos désirs aux leurs ne veuillent consentir.

Scène VIII

Valère, Sganarelle, Ariste, Le commissaire, un notaire

Valère, *à la fenêtre de sa maison.*
Non, messieurs ; et personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance ;
Sinon, faites état de m'arracher le jour[510],
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

Sganarelle
Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
Bas, à part.
Il ne s'est point encore détrompé d'Isabelle :
Profitons de l'erreur.

Ariste, *à Valère.*
Mais est-ce Léonor… ?

Sganarelle, *à Ariste.*
Taisez-vous.

Ariste
Mais…

Sganarelle
Paix donc.

Ariste

Je veux savoir…

Sganarelle
Encore ?
Vous tairez-vous ? Vous dis-je.

Valère
Enfin, quoi qu'il avienne,
Isabelle a ma foi ; j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

Ariste*, à Sganarelle.*
Ce qu'il dit là n'est pas…

Sganarelle
Taisez-vous, et pour cause ;
À Valère.
Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

Le commissaire
C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc, pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

Valère
J'y consens de la sorte.

Sganarelle
Et moi, je le veux fort.
À part
Nous rirons bien tantôt.
Haut
Là, signez donc, mon frère :
L'honneur vous appartient.

Ariste
Mais quoi ? Tout ce mystère…

Sganarelle
Diantre ! Que de façons ! Signez, pauvre butor.

Ariste
Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

Sganarelle
N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle ?

Ariste
Sans doute.

Sganarelle
Signez donc : j'en fais de même aussi.

Ariste
Soit : je n'y comprends rien.

Sganarelle
Vous serez éclairci.

Le commissaire
Nous allons revenir.

Sganarelle*, à Ariste.*
Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

Ils se retirent dans le fond du théâtre.

Scène IX

Léonor, Lisette, Ariste, Sganarelle

Léonor
Ô l'étrange martyre !
Que tous ces jeunes fous me paraissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

Lisette
Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

Léonor
Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable ;
Et je préférerais le plus simple entretien
À tous les contes bleus de ces discours de rien.
Ils croyent que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard ;
Et moi d'un tel vieillard je prise plus le zèle
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas… ?

Sganarelle, *à Ariste.*
Oui, l'affaire est ainsi.
Apercevant Léonor.
Ah ! Je la vois paraître, et la servante aussi.

Ariste
Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre :
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté

De laisser à vos voeux leur pleine liberté ;
Cependant votre coeur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement ;
Mais votre procédé me touche assurément ;
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

Léonor
Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours ;
Mais croyez que je suis de même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtrait un crime,
Et que si vous voulez satisfaire mes voeux,
Un saint noeud dès demain nous unira nous deux.

Ariste
Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère… ?

Sganarelle
Quoi ? Vous ne sortez pas du logis de Valère ?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui ?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui ?

Léonor
Qui vous a fait de moi de si belles peintures
Et prend soin de forger de telles impostures ?

Scène X

Isabelle, Valère, Léonor, Ariste, Sganarelle, un commissaire, un notaire, Lisette, Ergaste

Isabelle
Ma soeur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :
Votre exemple condamne un tel emportement ;
Mais le sort nous traita nous deux diversement.
À Sganarelle.
Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire excuse :
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux :
Je me suis reconnue indigne de vos voeux ;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un coeur comme le vôtre.

Valère, *à Sganarelle.*
Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
à la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

Ariste
Mon frère, doucement il faut boire la chose :
D'une telle action vos procédés sont cause ;
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

Lisette
Par ma foi, je lui sais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

Léonor
Je ne sais si ce trait se doit faire estimer ;
Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

Ergaste
Au sort d'être cocu son ascendant l'expose,
Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

Sganarelle*, sortant de l'accablement dans lequel il était plongé.*
Non, je ne puis sortir de mon étonnement ;
Cette déloyauté confond mon jugement ;
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà :
malheureux qui se fie à femme après cela !
La meilleure est toujours en malice féconde ;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon coeur.

Ergaste
Bon.

Ariste
Allons tous chez moi. Venez, seigneur Valère.
Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

Lisette*, au parterre.*
Vous, si vous connaissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

FIN

L'ÉCOLE DES FEMMES

1662

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Préface
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Acte II
- Scène I
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte III
- Scène première
- Scène II

Scène III
Scène IV
Scène V

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[511]

Comédie en vers et en cinq actes, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 décembre 1662.[512]

Le théâtre de Molière, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, et toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses se rendirent difficiles pour *l'École des femmes,* pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art que tout paraît être en action.

Elle fut très suivie et très critiquée, comme le dit la gazette de Loret :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à *l'École des maris,* et surtout dans le dénoûment, qui est aussi postiche dans *l'École des* femmes qu'il est bien amené dans *l'École des maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de Molière ; on désapprouva *le corbillon, la tarte à la crème, les enfants faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait su attacher et plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'Horace au vieillard, et par de simples récits. Il

semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'est le caractère du vrai génie de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, et de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

Préface

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage; et, sans doute, que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurais à dire sur ce sujet est déjà dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie[513], me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir; et d abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde[514], et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même; et je fus étonné que, deux jours après, il me montrât toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité

beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi; et j'eus peur que, si je produisais cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnait. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avais commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sais ce qui en sera; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la *Critique*, en cas que je me résolve à la faire paraître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste suive de même.

Personnages

ARNOLPHE, autrement M. de la Souche.[515]
AGNÈS, jeune fille innocente, élevée par Arnolphe.[516]
HORACE, amant d'Agnès.[517]
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.[518]
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe.[519]
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe.[520]
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.[521]

La scène est dans une place de ville

Acte I

Scène première

Chrysalde, Arnolphe

Chrysalde.
Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

Arnolphe.
Oui, je veux terminer la chose dans[522] demain.

Chrysalde.
Nous sommes ici seuls ; et l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble :
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon coeur ?
Votre dessein pour vous me fait trembler de peur ;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

Arnolphe.
Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous ;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.

Chrysalde.
Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant,
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie ;
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits
Que de votre critique on ait vus garantis ;
Car vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,

De faire cent éclats des intrigues secrètes...

Arnolphe.
Fort bien : est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici ?
Est-ce qu'on n'en voit pas, de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces ?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
À ceux qui prennent soin de le faire cornard ;
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infâme,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parce qu'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères ;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas ;
L'autre, pour se purger de sa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense ;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin, ce sont partout des sujets de satire ;
Et comme spectateur ne puis-je pas en rire ?
Puis-je pas de nos sots… ?

Chrysalde.
Oui, mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui.
J'entends parler le monde ; et des gens se délassent
À venir débiter les choses qui se passent ;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste ; et, bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que d'aucuns maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire ;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.

Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il serait arrivé quelque disgrâce humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main ;
Et peut-être qu'encore j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement :
Je vous le dis encore, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné ;
Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

Arnolphe.
Mon Dieu, notre ami, ne vous tourmentez point :
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes,
Et comme on est dupé par leurs dextérités.
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés ;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

Chrysalde.
Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

Arnolphe.
Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage ;
Mais une femme habile est un mauvais présage ;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
Qui ne parlerait rien[523] que cercle et que ruelle,
Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,
Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame ?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,

Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : Qu'y met-on ?
Je veux qu'elle réponde : Une tarte à la crème ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

Chrysalde.
Une femme stupide est donc votre marotte ?

Arnolphe.
Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sotte
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

Chrysalde.
L'esprit et la beauté...

Arnolphe.
L'honnêteté suffit.

Chrysalde.
Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête ?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je crois,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée ?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir ;
Mais il faut pour le moins qu'elle ose le vouloir ;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire.

Arnolphe.
À ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que[524] Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
Prêchez, patrocinez[525] jusqu'à la Pentecôte ;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

Chrysalde.
Je ne vous dis plus mot.

Arnolphe.
Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je crois,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans ;
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint la pensée ;
Et la bonne paysanne, apprenant mon désir,
À s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploîrait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée ; et comme ma demeure
À cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;
Et pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz : Pourquoi cette narration ?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle ;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

Chrysalde.
J'y consens.

Arnolphe.
Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

Chrysalde.
Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

Arnolphe.
La vérité passe encore mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?),
Elle était fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille.

Chrysalde.
Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

Arnolphe.
Bon !
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom ?

Chrysalde.
Ah ! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à Monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
À quarante et deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

Arnolphe.
Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît.

Chrysalde.
Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères !
De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

Arnolphe.
Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas ;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

Chrysalde.
Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encore des adresses de lettre...

Arnolphe.
Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous...

Chrysalde.
Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit,
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
À ne plus vous nommer que Monsieur de la Souche.

Arnolphe.
Adieu. Je frappe ici, pour donner le,
Et dire seulement que je suis de retour.

Chrysalde*, à part en s'en allant.*
Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

Arnolphe*, seul.*
Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange de voir comme avec passion
Un chacun[526] est chaussé de son opinion !
Il frappe à sa porte.
Holà !

Scène II

Arnolphe, Alain, Georgette dans la maison

Alain.
Qui heurte ?

Arnolphe, *à part.*
Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

Alain.
Qui va là ?

Arnolphe.
Moi.

Alain.
Georgette !

Georgette.
Eh bien ?

Alain.
Ouvre là-bas.

Georgette.
Vas-y, toi.

Alain.
Vas-y, toi.

Georgette.

Ma foi, je n'irai pas.

Alain.
Je n'irai pas aussi.

Arnolphe.
Belle cérémonie
Pour me laisser dehors ! Holà ho, je vous prie

Georgette.
Qui frappe ?

Arnolphe.
Votre maître.

Georgette.
Alain !

Alain.
Quoi ?

Georgette.
C'est Monsieur.
Ouvre vite.

Alain.
Ouvre, toi.

Georgette.
Je souffle notre feu.

Alain.
J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

Arnolphe.
Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

Georgette.
Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

Alain.
Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant stratagème !

Georgette.
Ôte-toi donc de là.

Alain.
Non, ôte-toi, toi-même.

Georgette.
Je veux ouvrir la porte.

Alain.
Et je veux l'ouvrir, moi.

Georgette.
Tu ne l'ouvriras pas.

Alain.
Ni toi non plus.

Georgette.
Ni toi.

Arnolphe.
Il faut que j'aie ici l'âme bien patiente !

Alain*, en entrant.*
Au moins, c'est moi, Monsieur.

Georgette*, en entrant.*
Je suis votre servante,
C'est moi.

Alain.
Sans le respect de Monsieur que voilà,
Je te...

Arnolphe, *recevant un coup d'Alain*.
Peste !

Alain.
Pardon.

Arnolphe.
Voyez ce lourdaud-là !

Alain.
C'est elle aussi, Monsieur...

Arnolphe.
Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Eh bien, Alain, comment se porte-t-on ici ?

Alain.
Monsieur, nous nous...
Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.
Monsieur, nous nous por...
Arnolphe l'ôte encore.
Dieu merci,
Nous nous...

Arnolphe*, ôtant le chapeau d'Alain pour la trosième fois, et le jetant par terre.*
Qui vous apprend, impertinente bête,
À parler devant moi le chapeau sur la tête ?

Alain.
Vous faites bien, j'ai tort.

Arnolphe, *à Alain*.
Faites descendre Agnès.

Scène III

Georgette, Arnolphe

Arnolphe, *à Georgette.*
Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après ?

Georgette.
Triste ? Non.

Arnolphe.
Non ?

Georgette.
Si fait.

Arnolphe.
Pourquoi donc... ?

Georgette.
Oui, je meure.
Elle vous croyait voir de retour à toute heure ;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

Scène IV

Agnès, Alain, Georgette, Arnolphe

Arnolphe.
La besogne à la main ! C'est un bon témoignage.
Eh bien, Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise ?

Agnès.
Oui, Monsieur, Dieu merci.

Arnolphe.
Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

Agnès.
Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

Arnolphe.
Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

Agnès.
Vous me ferez plaisir.

Arnolphe.
Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là ?

Agnès.
Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

Arnolphe.
Ah ! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

Scène V

Arnolphe
Tous étant rentrés.

Arnolphe.

Héroïnes du temps, Mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit...

Scène VI

Horace, Arnolphe

Arnolphe.
Que vois-je ? Est-ce ?... Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

Horace.
Seigneur Ar...

Arnolphe.
Horace.

Horace.
Arnolphe.

Arnolphe.
Ah ! joie extrême !
Et depuis quand ici ?

Horace.
Depuis neuf jours.

Arnolphe.
Vraiment ?

Horace.
Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

Arnolphe.
J'étais à la campagne.

Horace.
Oui, depuis deux journées.

Arnolphe.
Oh ! comme les enfants croissent en peu d'années !
J'admire[527] de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

Horace.
Vous voyez.

Arnolphe.
Mais, de grâce, Oronte votre père,
Mon bon et cher ami, que j'estime et révère,
Que fait-il ? que dit-il ? est-il toujours gaillard ?
À tout ce qui le touche, il sait que je prends part :
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble.
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

Horace.
Il est, seigneur Arnolphe, encore plus gai que nous,
Et j'avais de sa part une lettre pour vous ;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encore ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens[528],
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

Arnolphe.
Non. Vous a-t-on point dit comme on le nomme ?

Horace.
Enrique.

Arnolphe.
Non.

Horace.
Mon père m'en parle, et qu'il est revenu
Comme s'il devait m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.
Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.

Arnolphe.
J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.
Après avoir lu la lettre.
Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

Horace.
Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

Arnolphe.
Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

Horace.
Il faut...

Arnolphe.
Laissons ce style.
Eh bien ! comment encore trouvez-vous cette ville ?

Horace.
Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments ;
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

Arnolphe.
Chacun a ses plaisirs qu'il se fait à sa guise ;
Mais pour ceux que du nom de galans on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter :
On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus bénins du monde ;
C'est un plaisir de prince ; et des tours que je vois
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà férul[529] quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

Horace.
À ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

Arnolphe.
Bon ! voici de nouveau quelque conte gaillard ;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

Horace.
Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

Arnolphe.
Oh !

Horace.
Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avoûrai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ;
Et sans trop me vanter ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

Arnolphe, riant.
Et c'est ?

Horace*, lui montrant le logis d'Agnès.*
Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis ;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,
Dont il n'est point de coeur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

Arnolphe, *à part.*
Ah ! je crève !

Horace.
Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse ou Source qu'on le nomme ;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connaissez-vous point ?

Arnolphe, *à part.*
La fâcheuse pilule !

Horace.
Eh ! vous ne dites mot ?

Arnolphe.
Eh ! oui, je le connoi[530].

Horace.
C'est un fou, n'est-ce pas ?

Arnolphe.
Eh...

Horace.
Qu'en dites-vous ? quoi ?
Eh ? c'est-à-dire oui ? Jaloux à faire rire ?
Sot ? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne point vous mentir ;
Et ce serait péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes voeux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin : serait-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait ?

Arnolphe.
Non, c'est que je songeais...

Horace.
Cet entretien vous lasse :
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

Arnolphe*, se croyant seul.*
Ah ! faut-il... !

Horace*, revenant.*
Derechef, veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

Arnolphe.
Que je sens dans mon âme... !

Horace, revenant.
Et surtout à mon père,
Qui s'en ferait peut-être un sujet de colère.

Arnolphe*, croyant qu'Horace revient encore.*
Oh !...

Scène VII

Arnolphe

Arnolphe.
Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais ayant tant souffert, je devais me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
À pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons à le rejoindre : il n'est pas loin, je pense,
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Acte II

Scène première

Arnolphe.

Arnolphe.
Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas et pu manquer sa route ;
Car enfin de mon coeur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux :
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux feux[531] du damoiseau :
J'en veux rompre le cours et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre.
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt :
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est ;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle a fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal ! voyage malheureux !
Frappant à sa porte.

Scène II

Alain, Georgette, Arnolphe

Alain.
Ah ! Monsieur, cette fois...

Arnolphe.
Paix. Venez çà tous deux.
Passez là ; passez là. Venez là, venez, dis-je.

Georgette.
Ah ! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

Arnolphe.
C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi ?
Et tous deux de concert vous m'avez donc trahi ?

Georgette, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*
Eh ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

Alain, *à part.*
Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

Arnolphe, *à part.*
Ouf ! Je ne puis parler, tant je suis prévenu :
Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.
À Alain et à Georgette.
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
À Alain qui veut s'enfuir.
Qu'un homme soit venu ?... Tu veux prendre la fuite !
À Georgette.
Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... ! Je veux

À Alain.
Que vous me disiez... Euh !... Oui, je veux que tous deux...
Alain et georgette se lèvent et veulent encore s'enfuir.
Quiconque remûra, par la mort ! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme ?
Eh ! parlez, dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire ?

Alain et **Georgette**.
Ah ! ah !

Georgette, retombant aux genoux d'Adolphe.
Le coeur me faut.[532]

Alain, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*
Je meurs.

Arnolphe.
Je suis en eau : prenons un peu d'haleine ;
Il faut que je m'évente et que je me promène.
Aurais-je deviné quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtrait pour cela ? Ciel ! que mon coeur pâtit !
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons de modérer notre ressentiment.
Patience, mon coeur, doucement, doucement.
À Alain et à Georgette.
Levez-vous, et rentrant, faites qu'Agnès descende.
À Part.
Arrêtez. Sa surprise en deviendrait moins grande :
Du chagrin qui me trouble ils iraient l'avertir,
Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
À Alain et à Georgette.
Que l'on m'attende ici.

Scène III

Alain, Georgette

Georgette.
Mon Dieu ! qu'il est terrible !
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible ;
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

Alain.
Ce Monsieur l'a fâché : je te le disais bien.

Georgette.
Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne saurait voir personne en approcher ?

Alain.
C'est que cette action le met en jalousie.

Georgette.
Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

Alain.
Cela vient... cela vient de ce qu'il est jaloux.

Georgette.
Oui ; mais pourquoi l'est-il ? et pourquoi ce courroux ?

Alain.
C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...

Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ?

Georgette.
Oui, je comprends cela.

Alain.
C'est justement tout comme :
La femme est en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre aussitôt une colère extrême.

Georgette.
Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paraissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux Monsieux.

Alain.
C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

Georgette.
Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

Alain.
Tes yeux sont bons, c'est lui.

Georgette.
Vois comme il est chagrin.

Alain.
C'est qu'il a de l'ennui.

Scène IV

Arnolphe, Alain, Georgette

Arnolphe, *à part.*
Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir en ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et lui sondant le coeur, s'éclaircir doucement.

Scène V

Arnolphe, Agnès, Alain, Georgette

Arnolphe.
Venez, Agnès.
À Alain et à Georgette.
Rentrez.

Scène VI

Arnolphe, Agnès

Arnolphe.
La promenade est belle.

Agnès.
Fort belle.

Arnolphe.
Le beau jour !

Agnès.
Fort beau.

Arnolphe.
Quelle nouvelle ?

Agnès.
Le petit chat est mort.

Arnolphe.
C'est dommage ; mais quoi ?
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?

Agnès.
Non.

Arnolphe.
Vous ennuyait-il[533] ?

Agnès.
Jamais je ne m'ennuie.

Arnolphe.
Qu'avez-vous fait encore ces neuf ou dix jours-ci ?

Agnès.
Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

Arnolphe, *après avoir un peu rêvé.*
Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.
Voyez la médisance, et comme chacun cause :
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
était en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était faussement...

Agnès.
Mon Dieu, ne gagez pas : vous perdriez vraiment.

Arnolphe.
Quoi ? c'est la vérité qu'un homme... ?

Agnès.
Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

Arnolphe*, bas, à part.*
Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

Agnès.
Oui ; mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi ;
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

Arnolphe.
Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

Agnès.
Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais,

Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle ;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

Arnolphe.
Fort bien.

Agnès.
Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,
Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir !
Il ne vous a pas faite une belle personne
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
Et vous devez savoir que vous avez blessé
Un coeur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

Arnolphe, *à part.*
Ah ! suppôt de Satan ! exécrable damnée !

Agnès.
Moi, j'ai blessé quelqu'un ! fis-je toute étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon ;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
— Hélas ! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause ?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
« Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal »,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
— Eh ! mon Dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde :
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde ?

« Oui, fit-elle[534], vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
En un mot, il languit, le pauvre misérable ;
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours. »
— Mon Dieu ! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande ?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir et vous entretenir :
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine
Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
— Hélas ! volontiers, dis-je ; et puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

Arnolphe, *à part*.
Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'âmes,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

Agnès.
Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvais-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance,
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir ?

Arnolphe, *bas, à part.*
Tout cela n'est parti que d'une âme innocente ;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de moeurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses voeux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

Agnès.
Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit[535] ?
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

Arnolphe.
Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

Agnès.

Hélas ! si vous saviez comme il était ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute et diriez comme nous...

Arnolphe.
Oui. Mais que faisait-il étant seul avec vous ?

Agnès.
Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis toute émue.

Arnolphe*, bas, à part.*
Ô fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !
Haut à Agnès.
Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses ?

Agnès.
Oh tant ! Il me prenait et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.

Arnolphe.
Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose ?
La voyant interdite.
Ouf !

Agnès.
Eh ! il m'a...

Arnolphe.
Quoi ?

Agnès.
Pris...

Arnolphe.
Eh ?

Agnès.
Le...

Arnolphe.
Plaît-il ?

Agnès.
Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

Arnolphe.
Non.

Agnès.
Si fait.

Arnolphe.
Mon Dieu, non !

Agnès.
Jurez donc votre foi.

Arnolphe.
Ma foi, soit.

Agnès.
Il m'a pris... Vous serez en colère.

Arnolphe.
Non.

Agnès.
Si.

Arnolphe.
Non, non, non, non. Diantre, que de mystère !
Qu'est-ce qu'il vous a pris ?

Agnès.
Il...

Arnolphe, *à part.*
Je souffre en damné.

Agnès.
Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
À vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

Arnolphe, *reprenant haleine.*
Passe pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

Agnès.
Comment ? est-ce qu'on fait d'autres choses ?

Arnolphe.
Non pas.
Mais pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède ?

Agnès.
Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurais tout accordé.

Arnolphe*, bas, à part.*
Grâce aux bontés du Ciel, j'en suis quitte à bon compte :
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte[536].
Haut.
Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet.
Je ne vous en dis mot : ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne désire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

Agnès.
Oh ! point : il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

Arnolphe.
Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes,
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le coeur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

Agnès.
Un péché, dites-vous ? Et la raison, de grâce ?

Arnolphe.
La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le Ciel est courroucé.

Agnès.
Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! si plaisante[537] et si douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne savais point encore ces choses-là.

Arnolphe.
Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils et ces douces caresses ;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant le crime en soit ôté.

Agnès.
N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie ?

Arnolphe.
Non.

Agnès.
Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

Arnolphe.
Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

Agnès.
Est-il possible ?

Arnolphe.
Oui.

Agnès.
Que vous me ferez aise !

Arnolphe.
Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

Agnès.
Vous nous voulez, nous deux...

Arnolphe.
Rien de plus assuré.

Agnès.
Que, si cela se fait, je vous caresserai !

Arnolphe.
Eh ! la chose sera de ma part réciproque.

Agnès.
Je ne reconnais point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon ?

Arnolphe.
Oui, vous le pourrez voir.

Agnès.
Nous serons mariés ?

Arnolphe.
Oui.

Agnès.
Mais quand ?

Arnolphe.
Dès ce soir.

Agnès, riant.
Dès ce soir ?

Arnolphe.
Dès ce soir. Cela vous fait donc rire ?

Agnès.
Oui.

Arnolphe.
Vous voir bien contente est ce que je désire.

Agnès.
Hélas ! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

Arnolphe.
Avec qui ?

Agnès.
Avec..., là.

Arnolphe.
Là... là n'est pas mon compte.
À choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt,
Et quant au Monsieur, là. Je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce ;
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement ;
Et lui jetant, s'il heurte, un grès[538] par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

Agnès.
Las ! il est si bien fait ! C'est...

Arnolphe.
Ah ! que de langage !

Agnès.
Je n'aurai pas le coeur...

Arnolphe.
Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

Agnès.
Mais quoi ? voulez-vous... ?

Arnolphe.
C'est assez.
Je suis maître, je parle : allez, obéissez.

Acte III

Scène première

Arnolphe, Agnès, Alain, Georgette

Arnolphe.
Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur,
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnès, avait été surprise.
Voyez sans y penser où vous vous étiez mise :
« Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes.
Ils ont de beaux canons, force rubans, et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux :
Mais comme je vous dis la griffe est là-dessous.
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée[539] ; »
Mais, encore une fois, grâce au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encore mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
À Georgette et à Alain.
Un siège au frais ici. Vous, si jamais en rien...

Georgette.
De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.

Cet autre Monsieur là nous en faisait accroire ;
Mais...

Alain.
S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot : il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids.

Arnolphe.
Ayez donc pour souper tout ce que je désire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le Notaire qui loge au coin de ce carrefour.

Scène II

Arnolphe, Agnès

Arnolphe, *assis*.
Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.
Levez un peu la tête et tournez le visage :
Mettant le doigt sur son front.
Là, regardez-moi là durant cet entretien,
Et jusqu'au moindre mot imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès ; et cent fois la journée
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoise
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyait tous ces engagements,
Et dont à vingt partis fort capables de plaire,
Le coeur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce noeud glorieux ;
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise,
À mériter l'état où je vous aurai mise ;
À toujours vous connaître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
À d'austères devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
À son supérieur le moindre petit Frère,
N'approche point encore de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui ;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne ;
Que cet honneur est tendre et se blesse de peu ;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;
Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons ;
Et vous devez du coeur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit, et fuit[540] d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette ;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon ;
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité :
Dont vous veuille garder la céleste bonté !
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par coeur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant ;
Et voici dans ma poche un écrit important
(*Il se lève.*)
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur, mais c'est quelque bonne âme ;

Et je veux que ce soit votre unique entretien.
Il se lève.
Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

Agnès *lit.*
LES MAXIMES DU MARIAGE
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

PREMIÈRE MAXIME.
Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

Arnolphe.
Je vous expliquerai ce que cela veut dire ;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

Agnès *poursuit*.
DEUXIÈME MAXIME.
Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME.
Loin ces études d'oeillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
À l'honneur tous les jours ce sont drogues mortelles ;
Et les soins de paraître belles
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME.
Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune âme :
Ceux qui, de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accommodent pas Monsieur.

SIXIÈME MAXIME.
Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien ;
Car dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.
Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.
Ces sociétés déréglées
Qu'on nomme belles assemblées
Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.
Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste :
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
À jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.
Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaye :
Selon les prudents cerveaux,
Le mari, dans ces cadeaux,
Est toujours celui qui paye.

ONZIÈME MAXIME...

Arnolphe.
Vous achèverez seule ; et, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez, et conservez ce livre chèrement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.

Scène III

Arnolphe

Arnolphe.
Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme ;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pèche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile :
Toute personne simple aux leçons est docile ;
Et si du bon chemin on l'a fait écarter[541],
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête :
Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignements ne font là que blanchir :
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
À se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire[542].
Enfin, mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire.
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos Français l'ordinaire défaut :

Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune ;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendraient plutôt que de ne causer pas.
Oh ! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées,
Et que... ! Mais le voici... Cachons-nous toujours bien
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

Scène IV

Horace, Arnolphe

Horace.
Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

Arnolphe.
Eh ! mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment :
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies ;
Et si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.
C'est un maudit usage ; et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
Il se couvre.
Mettons[543] donc sans façons. Eh bien ! vos amourettes ?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes ?
J'étais tantôt distrait par quelque vision ;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion :
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon âme s'intéresse.

Horace.
Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon coeur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

Arnolphe.
Oh ! oh ! comment cela ?

Horace.
La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

Arnolphe.
Quel malheur !

Horace.
Et de plus, à mon très grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

Arnolphe.
D'où, diantre, a-t-il sitôt appris cette aventure ?

Horace.
Je ne sais ; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensais aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un Retirez-vous, vous nous importunez,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

Arnolphe.
La porte au nez !

Horace.
Au nez.

Arnolphe.
La chose est un peu forte.

Horace.
J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est : Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu.

Arnolphe.
Ils n'ont donc point ouvert ?

Horace.
Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

Arnolphe.

Comment d'un grès ?

Horace.
D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

Arnolphe.
Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

Horace.
Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

Arnolphe.
Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

Horace.
Cet homme me rompt tout.

Arnolphe.
Oui. Mais cela n'est rien ;
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

Horace.
Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

Arnolphe.
Cela vous est facile. Et la fille, après tout,
Vous aime.

Horace.
Assurément.

Arnolphe.
Vous en viendrez à bout.

Horace.
Je l'espère.

Arnolphe.
Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

Horace.
Sans doute,
Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre ;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;
Et souvent de nos moeurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment ;
De la nature, en nous, il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles ;
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès ;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
« Retirez-vous : mon âme aux visites renonce » ;
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse,
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un coeur des choses étonnantes ?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
Dites.

Arnolphe.
Oui, fort plaisant.

Horace.
Riez-en donc un peu.
Arnolphe rit d'un air forcé
Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,

Comme si j'y voulois entrer par escalade ;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
Pour moi, je vous l'avoue, encore que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire,
Je ne puis y songer sans de bon coeur en rire :
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

Arnolphe, *avec un ris*[544] *forcé.*
Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

Horace.
Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.
Tout ce que son coeur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tous pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

Arnolphe*, bas, à part.*
Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert ;
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

Horace *lit*.
« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine
par où je m'y prendrai. J'ai des pensées
que je désirerais que vous sussiez ;
mais je ne sais comment faire pour vous les dire,
et je me défie de mes paroles.
Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance,
j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien,
et d'en dire plus que je ne devrais.
En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ;
mais je sens que je suis fâchée à mourir
de ce qu'on me fait faire contre vous,
que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous,
et que je serais bien aise d'être à vous.
Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ;
mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire,
et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût.

On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs,
qu'il ne les faut point écouter,
et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser ;
mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous,
et je suis si touchée de vos paroles,
que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses.
Dites-moi franchement ce qui en est ; car enfin, comme je suis sans malice,
vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez ;
et je pense que j'en mourrais de déplaisir. »

Arnolphe, *à part.*
Hon ! chienne !

Horace.
Qu'avez-vous ?

Arnolphe.
Moi ? rien. C'est que je tousse.

Horace.
Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable,
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;
Et si par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal,...

Arnolphe.
Adieu.

Horace.
Comment ! si vite ?

Arnolphe.
Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

Horace.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourrait avoir accès ?
J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille[545].
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer ;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avais pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;
Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

Arnolphe.
Non, vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

Horace.
Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

Scène V

Arnolphe

Arnolphe.
Comme il faut devant lui que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
Quoi ? pour une innocente un esprit si présent !
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression[546] il s'est ancré chez elle ;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son coeur,
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même ;
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé !
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse ;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage,
Et je souffletterais mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrâce ;

Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens !

Acte IV

Scène première

Arnolphe

Arnolphe.
J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel oeil la traîtresse a soutenu ma vue !
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue ;
Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant je la voyais tranquille,
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile ;
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon coeur
Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur ;
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle :
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants ;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
Quoi ? j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution,
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,
Mon coeur aura bâti sur ses attraits naissants
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !

Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami,
Vous aurez beau tourner : ou j'y perdrai mes peines…
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

Scène II

Un Notaire, Arnolphe

Le Notaire.
Ah ! le voilà !. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

Arnolphe, *se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.*
Comment faire ?

Le Notaire.
Il le faut dans la forme ordinaire.

Arnolphe, *se croyant seul.*
À mes précautions je veux songer de près.

Le Notaire.
Je ne passerai rien contre vos intérêts.

Arnolphe, *se croyant seul.*
Il se faut garantir de toutes les surprises.

Le Notaire.
Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

Arnolphe, *se croyant seul.*
J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

Le Notaire.

Eh bien, il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

Arnolphe, *se croyant seul.*
Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?

Le Notaire.
Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

Arnolphe, *se croyant seul.*
Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

Le Notaire.
On peut avantager une femme en ce cas.

Arnolphe, *se croyant seul.*
Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

Le Notaire.
L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot[547] qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

Arnolphe, *se croyant seul.*
Si...
Il aperçoit le notaire.

Le Notaire.
Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut comme bon lui semble
Douer la future.

Arnolphe, *l'ayant aperçu.*
Euh ?

Le Notaire.
Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle,
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs,
Ou coutumier, selon les différents vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.

Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? Personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints, on est par la Coutume
Communs en meubles, biens immeubles et conquêts,
À moins que par un acte on y renonce exprès ?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour[548]...

Arnolphe.
Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela ; mais qui vous en dit mot ?

Le Notaire.
Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

Arnolphe.
La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face !
Adieu : c'est le moyen de vous faire finir.

Le Notaire.
Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

Arnolphe.
Oui, je vous ai mandé ; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

Le Notaire.
Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

Scène III

Le Notaire, Alain, Georgette

Le Notaire, *allant au-devant d'Alain et de Georgette.*
M'êtes-vous pas venu quérir pour votre maître ?

Alain.
Oui.

Le Notaire.
J'ignore pour qui vous le pouvez connaître,
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

Georgette.
Nous n'y manquerons pas.

Scène IV

Alain, Georgette, Arnolphe

Alain.
Monsieur...

Arnolphe.
Approchez-vous : vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.

Alain.
Le Notaire...

Arnolphe.
Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être,
Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître !
Vous n'oseriez après paraître en nul endroit,
Et chacun, vous voyant, vous montrerait au doigt.
Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

Georgette.
Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

Arnolphe.
Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

Alain.
Oh ! vraiment.

Georgette.
Nous savons comme il faut s'en défendre.

Arnolphe.
S'il venait doucement : Alain, mon pauvre coeur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

Alain.
Vous êtes un sot.

Arnolphe*, à Georgette.*
Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me parais si douce et si bonne personne.

Georgette.
Vous êtes un nigaud.

Arnolphe*, à Alain.*
Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu ?

Alain.
Vous êtes un fripon.

Arnolphe*, à Georgette.*
Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

Georgette.
Vous êtes un benêt, un impudent.

Arnolphe.
Fort bien.
À Alain.
Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien ;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire ;
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon :
Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.
Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

Georgette, *le poussant*.
À d'autres.

Arnolphe.
Bon cela.

Alain, *le poussant.*
Hors d'ici.

Arnolphe.
Bon.

Georgette, *le poussant.*
Mais tôt.

Arnolphe.
Bon. Holà ! c'est assez.

Georgette.
Fais-je pas comme il faut ?

Alain.
Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

Arnolphe.
Oui, fort bien, hors l'argent, qu'il ne fallait pas prendre.

Georgette.
Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

Alain.
Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?

Arnolphe.
Point ;
Suffit. Rentrez tous deux.

Alain.
Vous n'avez rien qu'à dire.

Arnolphe.
Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le désire.
Je vous laisse l'argent. Allez : je vous rejoins.
Ayez bien l'oeil à tout, et secondez mes soins.

Scène V

Arnolphe

Arnolphe.
Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de ruban, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
À faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

Scène VI

Horace, Arnolphe

Horace.
La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paraître Agnès,
Qui des arbres prochains prenait un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte ;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ;
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire[549],
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyais pas,
Mais je l'oyais marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvait ;
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornait sa cheminée ;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu[550]
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage :
C'était trop hasarder ; mais je dois, cette nuit,

Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connaître ;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre :
L'allégresse du coeur s'augmente à la répandre ;
Et, goûtât-on cent fois un bonheur trop parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

Scène VII

Arnolphe

Arnolphe.
« Quoi ? l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer ?
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence ?
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé ?
En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents ;
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts.
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
Et comme si du sort il était arrêté
Que nul homme ici-bas n'en serait exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire
en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrâce ? »[551]
Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encore nanti ;
Si son coeur m'est volé par ce blondin funeste,

J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit, qu'on prend pour le galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

Scène VIII

Chrysalde, Arnolphe

Chrysalde.
Eh bien, souperons-nous avant la promenade ?

Arnolphe.
Non, je jeûne ce soir.

Chrysalde.
D'où vient cette boutade ?

Arnolphe.
De grâce, excusez-moi : j'ai quelque autre embarras.

Chrysalde.
Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas ?

Arnolphe.
C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

Chrysalde.
Oh ! oh ! si brusquement ! Quels chagrins sont les vôtres ?
Serait-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation ?
Je le jurerais presque à voir votre visage.

Arnolphe.
Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.

Chrysalde.
C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières,
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache ;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
À le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image,
Que des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoi que le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose ;
Car, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable ;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arrête ;
Et quand on le sait prendre, on n'a point à rougir

Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

Arnolphe.
Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remercîment à Votre Seigneurie ;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

Chrysalde.
Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blâme ;
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et d'une âme réduite[552],
Corriger le hasard par la bonne conduite.

Arnolphe.
C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

Chrysalde.
Vous pensez vous moquer ; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre
Et dont je me ferais un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?
encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

Arnolphe.
Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et plutôt que subir une telle aventure...

Chrysalde.
Mon Dieu ! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

Arnolphe.
Moi, je serais cocu ?

Chrysalde.
Vous voilà bien malade !
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de coeur, de biens et de maison,
Ne feraient avec vous nulle comparaison.

Arnolphe.
Et moi, je n'en voudrais avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune :
Brisons là, s'il vous plaît.

Chrysalde.
Vous êtes en courroux.
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

Arnolphe.
Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.
Il court heurter à sa porte.[553]

Scène IX

Alain, Georgette, Arnolphe

Arnolphe.
Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection ;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
Et si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;
Mais il lui faut nous trois dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux, à l'envi, vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir :
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

Alain.
S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est à nous :
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

Georgette.
La mienne, quoique aux yeux elle n'est pas si forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

Arnolphe.

Rentrez donc ; et surtout gardez de babiller.
Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

Acte V

Scène première

Alain, Georgette, Arnolphe

Arnolphe.
Traîtres, qu'avez-vous fait par cette violence ?

Alain.
Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

Arnolphe.
De cette excuse en vain vous voulez vous armer :
L'ordre était de le battre, et non de l'assommer ;
Et c'était sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avais commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel ! dans quel accident me jette ici le sort !
Et que puis-je résoudre à voir[554] cet homme mort ?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.
Seul.
Le jour s'en va paraître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas ! que deviendrai-je ? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire ?

Scène II

Horace, Arnolphe

Horace.
Il faut que j'aille un peu reconnaître qui c'est.

Arnolphe, *se croyant seul.*
Eût-on jamais prévu...
Heurté par Horace, qu'il ne reconnaît pas.
Qui va là, s'il vous plaît ?

Horace.
C'est vous, Seigneur Arnolphe ?

Arnolphe.
Oui. Mais vous ?...

Horace.
C'est Horace.
Je m'en allais chez vous, vous prier d'une grâce.
Vous sortez bien matin !

Arnolphe, *bas, à part.*
Quelle confusion !
Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

Horace.
J'étais, à dire vrai, dans une grande peine,
Et je bénis du Ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,

Et par un incident qui devait tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avait su donner ;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas,
Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont était, je pense, mon jaloux,
Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;
Et, comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
J'entendois tout leur bruit dans le profond silence :
L'un l'autre ils s'accusaient de cette violence ;
Et sans lumière aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étais mort :
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi ;
Et comme je songeais à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empressement est devers moi venue ;
Car les discours qu'entre eux ces gens avaient tenus
Jusques à son oreille étaient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'était sauvée ;
Mais me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.
Que vous dirai-je ? Enfin cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourrait courir,
Si j'étais maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée :
J'aimerais mieux mourir que l'avoir abusée ;
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en saurait séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père ;

Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
À des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle,
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

Arnolphe.
Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

Horace.
Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

Arnolphe.
Très volontiers, vous dis-je ; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir,
Je rends grâces au Ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

Horace.
Que je suis redevable à toutes vos bontés !
J'avais de votre part craint des difficultés ;
Mais vous êtes du monde, et dans votre sagesse
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

Arnolphe.
Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour :
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être ;
Et s'il faut que chez moi vous veniez à paraître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

Horace.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.

Arnolphe, *seul.*
Ah ! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice !
Il s'enveloppe le nez de son manteau.

Scène III

Agnès, Arnolphe, Horace

Horace, *à Agnès.*
Ne soyez point en peine où je vais vous mener :
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce serait tout détruire :
Entrez dans cette porte et laissez-vous conduire.

Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnaisse.

Agnès, *à Horace.*
Pourquoi me quittez-vous ?

Horace.
Chère Agnès, il le faut.

Agnès.
Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

Horace.
J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

Agnès.
Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

Horace.
Hors de votre présence, on me voit triste aussi.

Agnès.
Hélas ! s'il était vrai, vous resteriez ici.

Horace.
Quoi ? vous pourriez douter de mon amour extrême !

Agnès.
Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.
Arnolphe la tire.
Ah ! l'on me tire trop.

Horace.
C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux ;
Et le parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

Agnès.
Mais suivre un inconnu que...

Horace.
N'appréhendez rien :
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

Agnès.
Je me trouverais mieux entre celles d'Horace.
Et j'aurais...
À Arnolphe qui la tire encore.
Attendez.

Horace.
Adieu : le jour me chasse.

Agnès.
Quand vous verrai-je donc ?

Horace.
Bientôt, assurément.

Agnès.
Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !

Horace*, en s'en allant.*
Grâce au Ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence[555] ;
Et je puis maintenant dormir en assurance[556].

Scène IV

Arnolphe, Agnès

Arnolphe, *caché dans son manteau et déguisant sa voix.*
Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé :
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
Se faisant connaître.
Me connaissez-vous ?

Agnès, le reconnaissant.
Hai !

Arnolphe.
Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-coeur qu'ici vous me voyez.
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
Agnès regarde si elle ne verra point Horace.
N'appelez point des yeux le galant à votre aide :
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah ! ah ! si jeune encore, vous jouez de ces tours !
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille ;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit !
Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole[557] !
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?
Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !

Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

Agnès.
Pourquoi me criez-vous[558] ?

Arnolphe.
J'ai grand tort en effet !

Agnès.
Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

Arnolphe.
Suivre un galant n'est pas une action infâme ?

Agnès.
C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

Arnolphe.
Oui. Mais pour femme, moi je prétendais vous prendre ;
Et je vous l'avais fait, me semble[559], assez entendre.

Agnès.
Oui. Mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible ;
Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

Arnolphe.
Ah ! c'est que vous l'aimez, traîtresse !

Agnès.
Oui, je l'aime.

Arnolphe.
Et vous avez le front de le dire à moi-même !

Agnès.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas ?

Arnolphe.
Le deviez-vous aimer, impertinente ?

Agnès.
Hélas !
Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ;
Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

Arnolphe.
Mais il fallait chasser cet amoureux désir.

Agnès.
Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?

Arnolphe.
Et ne saviez-vous pas que c'était me déplaire ?

Agnès.
Moi ? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?

Arnolphe.
Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

Agnès.
Vous ?

Arnolphe.
Oui.

Agnès.
Hélas ! non.

Arnolphe.
Comment, non !

Agnès.
Voulez-vous que je mente ?

Arnolphe.
Pourquoi ne m'aimer pas, Madame l'impudente ?

Agnès.
Mon Dieu, ce n'est pas moi que vous devez blâmer :
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer ?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

Arnolphe.
Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

Agnès.
Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous ;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

Arnolphe*, à part.*
Voyez comme raisonne et répond la vilaine !
Peste ! une précieuse en dirait-elle plus ?
Ah ! je l'ai mal connue ; ou, ma foi ! là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.
Puisque en raisonnement votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?

Agnès.
Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double[560].

Arnolphe*, bas, à part.*
Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
Haut.
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

Agnès.
Je ne vous en ai pas d'aussi grandes qu'on pense.

Arnolphe.
N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?

Agnès.
Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment !
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête ?
Moi-même, j'en ai honte ; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

Arnolphe.
Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose ?

Agnès.
Sans doute.
C'est de lui que je sais ce que je puis savoir :
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

Arnolphe.
Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferaient mon coeur.

Agnès.
Hélas ! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

Arnolphe*, à part.*
Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse et de coeur,
Qui de son action m'efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
Tout le monde connaît leur imperfection :
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
Leur esprit est méchant, et leur âme fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle : et malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
À Agnès.
Eh bien ! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout et te rends ma tendresse.
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et me voyant si bon, en revanche aime-moi.

Agnès.
Du meilleur de mon coeur je voudrais vous complaire :
Que me coûterait-il, si je le pouvais faire ?

Arnolphe.
Mon pauvre petit bec, tu le peux, si tu veux.
Il fait un soupir.

Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave[561] et leste :
Tu le seras toujours, va, je te le proteste ;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai[562], baiserai, mangerai ;
Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.
Bas, à part.
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !
Haut.
Enfin à mon amour rien ne peut s'égaler :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux :
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

Agnès.
Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme :
Horace avec deux mots en ferait plus que vous.

Arnolphe.
Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes voeux et me mettez à bout ;
Mais un cul de couvent[563] me vengera de tout.

Scène V

Alain, Arnolphe, Agnès

Alain.
Je ne sais ce que c'est, Monsieur, mais il me semble
Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Arnolphe.
La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
À part.
Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
Et puis c'est seulement pour une demi-heure :
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
À Alain.
Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
Seul.
Peut-être que son âme, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

Scène VI

Arnolphe, Horace

Horace.
Ah ! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le Ciel, Seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur ;
Et par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais[564] ;
J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près ;
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disais, ne m'était pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en récrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvait m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informais à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups ;
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir ;
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur je l'ai devancé vite.
De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourrait aigrir ;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
De le dissuader de cette autre alliance.

Arnolphe.
Oui-da.

Horace.
Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

Arnolphe.
Je n'y manquerai pas.

Horace.
C'est en vous que j'espère.

Arnolphe.
Fort bien.

Horace.
Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah ! je le vois venir :
Écoutez les raisons que je vous puis fournir.

Scène VII

Enrique, Oronte, Chrysalde, Horace, Arnolphe

Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre et parlent bas ensemble.

Enrique, *à Chrysalde*.
Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paraître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurais su vous connaître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable soeur
Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur ;
Et je serais heureux si la Parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près ; et, sans votre suffrage,
J'aurais tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi[565] ;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

Chrysalde.
C'est de mon jugement avoir mauvaise estime
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

Arnolphe, *à part, à Horace.*
Oui, je vais vous servir de la bonne façon.

Horace, *à part, à Arnolphe.*

Gardez, encore un coup...

Arnolphe, *à Horace.*
N'ayez aucun soupçon.
Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.

Oronte, *à Arnolphe.*
Ah ! que cette embrassade est pleine de tendresse !

Arnolphe.
Que je sens à vous voir une grande allégresse !

Oronte.
Je suis ici venu...

Arnolphe.
Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mène.

Oronte.
On vous l'a déjà dit.

Arnolphe.
Oui.

Oronte.
Tant mieux.

Arnolphe.
Votre fils à cet hymen résiste,
Et son coeur prévenu n'y voit rien que de triste :
Il m'a même prié de vous en détourner ;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce noeud se diffère,
Et de faire valoir l'autorité de père.
Il faut avec vigueur ranger[566] les jeunes gens,
Et nous faisons[567] contre eux à leur être indulgent.

Horace.
Ah ! traître !

Chrysalde.
Si son coeur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence.

Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

Arnolphe.
Quoi ? se laissera-t-il gouverner par son fils ?
Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse ?
Il serait beau vraiment qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui !
Non, non ; c'est mon intime, et sa gloire est la mienne :
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne,
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
Et force de son fils tous les attachements.

Oronte.
C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

Chrysalde, *à Arnolphe.*
Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous nous faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

Arnolphe.
Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

Oronte.
Oui, oui, Seigneur Arnolphe, il est...

Chrysalde.
Ce nom l'aigrit ;
C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a déjà dit.

Arnolphe.
Il n'importe.

Horace.
Qu'entends-je ?

Arnolphe, *se retournant vers Horace.*
Oui, c'est là le mystère,
Et vous pouvez juger ce que je devais faire.

Horace*, à part.*
En quel trouble...

Scène VIII

Georgette, Enrique, Oronte, Chrysalde, Horace, Arnolphe

Georgette.
Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès ;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourrait bien jeter par la fenêtre.

Arnolphe.
Faites-la-moi venir ; aussi bien de ce pas,
À Horace.
Prétends-je l'emmener ; ne vous en fâchez pas :
Un bonheur continu rendrait l'homme superbe ;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

Horace, *part.*
Quels maux peuvent, ô Ciel ! égaler mes ennuis !
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis !

Arnolphe, *à Oronte.*
Pressez vite le jour de la cérémonie :
J'y prends part, et déjà moi-même je m'en prie.

Oronte.
C'est bien notre dessein.

Scène IX

Agnès, Alain, Georgette, Oronte, Enrique, Arnolphe, Horace, Chrysalde

Arnolphe, *à Agnès.*
Venez, belle, venez,
Qu'on ne saurait tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.
À Horace.
Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits ;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

Agnès.
Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?

Horace.
Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

Arnolphe.
Allons, causeuse, allons.

Agnès.
Je veux rester ici.

Oronte.
Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

Arnolphe.
Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

Oronte.
Où donc prétendez-vous aller ?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

Arnolphe.
Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

Oronte.
Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique ?
Sur quoi votre discours était-il donc fondé ?

Chrysalde.
Je m'étonnais aussi de voir son procédé.

Arnolphe.
Quoi ?...

Chrysalde.
D'un hymen secret ma soeur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

Oronte.
Et qui sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux aux champs fut donnée à nourrir.

Chrysalde.
Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

Oronte.
Et d'aller essuyer mille périls divers
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

Chrysalde.
Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avaient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

Oronte.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

Chrysalde.
Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avait remise.

Oronte.
Et qu'elle l'avait fait sur votre charité,
Par un accablement d'extrême pauvreté.

Chrysalde.
Et lui, plein de transport et l'allégresse en l'âme,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

Oronte.
Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

Chrysalde*, à Arnolphe.*
Je devine à peu près quel est votre supplice ;
Mais le sort en cela ne vous est que propice :
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

Arnolphe*, s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler.*
Ouf !

Scène X

Agnès, Oronte, Enrique, Horace, Chrysalde

Oronte.
D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire ?

Horace.
Ah ! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avait exécuté
Ce que votre sagesse avait prémédité :
J'étais par les doux noeuds d'une ardeur mutuelle
Engagé de parole avec cette belle ;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

Enrique.
Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon âme depuis n'a cessé d'être émue.µ
Ah ! ma fille, je cède à des transports si doux.

Chrysalde.
J'en ferais de bon coeur, mon frère, autant que vous,
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ces soins officieux,
Et rendre grâce au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES

1662

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[568]

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663.[569]

C'est le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, et non une comédie. Molière y fait plus la satire de ses censeurs qu'il ne défend les endroits faibles de *l'École des femmes.* On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crème,* et quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées ; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de Lysidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de *la Critique de l'École des femmes,* intitulée *le Portrait du peintre, ou la Contre-Critique.*

Personnages

URANIE.[570]
ÉLISE.[571]
CLIMÈNE.[572]
LE MARQUIS.[573]
DORANTE ou Le Chevalier.[574]
LYSIDAS, poète.[575]
GALOPIN, laquais.

La scène est à Paris.

Scène première

Uranie, Élise.

Uranie
Quoi, cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

Élise
Personne du monde.

Uranie
Vraiment voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules, l'une et l'autre, tout aujourd'hui.

Élise
Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume ; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

Uranie
L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

Élise
Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

Uranie
C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

Élise
Ah ! très humble servante au bel esprit ; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

Uranie
Pour moi j'aime la compagnie, je l'avoue.

Élise
Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie ; et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

Uranie
La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

Élise
Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

Uranie
Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

Élise
Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode ? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer[576] à ses turlupinades[577] perpétuelles ?

Uranie
Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie[578] à la cour.

Élise
Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert ! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon oeil ; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici ! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel ? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

Uranie
On ne dit pas cela aussi, comme une chose spirituelle ; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

Élise
Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables ; et si j'en étais juge, je sais bien à quoi je condamnerais tous ces messieurs les turlupins.

Uranie
Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

Élise
Peut-être l'a-t-il oublié, et que…

Scène II

Uranie, Élise, Galopin.

Galopin
Voilà Climène, Madame, qui vient ici pour vous voir.

Uranie
Eh ! mon Dieu, quelle visite !

Élise
Vous vous plaigniez d'être seule : aussi le ciel vous en punit.

Uranie
Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

Galopin
On a déjà dit que vous y étiez.

Uranie
Et qui est le sot qui l'a dit ?

Galopin
Moi, madame.

Uranie
Diantre soit le petit vilain ! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

Galopin
Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

Uranie
Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

Galopin
Elle parle encore à un homme dans la rue.

Uranie
Ah ! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est !

Élise
Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel ; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion ; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

Uranie
L'épithète est un peu forte.

Élise
Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisait justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification ?

Uranie
Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

Élise
Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paraître grands.

Uranie
Doucement donc. Si elle venait à entendre…

Élise
Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon[579], sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues de lui. Vous connaissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avait invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui, et qui le regardaient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devait pas être

faite comme les autres. Ils pensaient tous qu'il était là pour défrayer la compagnie de bons mots ; que chaque parole qui sortait de sa bouche devait être extraordinaire ; qu'il devait faire des impromptus sur tout ce qu'on disait, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence ; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

Uranie
Tais-toi, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

Élise
encore un mot. Je voudrais bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce serait d'une précieuse et d'un turlupin !

Uranie
Veux-tu te taire ? La voici.

Scène III

Climène, Uranie, Élise, Galopin.

Uranie
Vraiment, c'est bien tard que…

Climène
Eh ! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

Uranie, *à Galopin.*
Un fauteuil promptement.

Climène
Ah ! mon Dieu !

Uranie
Qu'est-ce donc ?

Climène
Je n'en puis plus.

Uranie
Qu'avez-vous ?

Climène
Le coeur me manque.

Uranie
Sont-ce vapeurs qui vous ont prise ?

Climène
Non.

Uranie
Voulez-vous que l'on vous délace ?

Climène
Mon Dieu, non. Ah !

Uranie
Quel est donc votre mal, et depuis quand vous a-t-il pris ?

Climène
Il y a plus de trois heures, et je l'ai apporté du Palais-Royal[580].

Uranie
Comment ?

Climène
Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de coeur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

Élise
Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe !

Uranie
Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi ; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

Climène
Quoi ! vous l'avez vue ?

Uranie
Oui ; et écoutée d'un bout à l'autre.

Climène
Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère ?

Uranie
Je ne suis pas si délicate, Dieu merci ; et je trouve, pour moi, que cette comédie serait plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

Climène
Ah ! mon Dieu, que dites-vous là ? cette proposition peut-elle être

avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun ? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison ? Et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée ? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable ; *la tarte à la crème* m'a affadi le coeur ; et j'ai pensé vomir au *potage*.

Élise
Mon Dieu, que tout cela est dit élégamment ! J'aurais cru que cette pièce était bonne ; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

Uranie
Pour moi je n'ai pas tant de complaisance ; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

Climène
Ah ! vous me faites pitié, de parler ainsi ; et je ne saurais vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tous moments l'imagination ?

Élise
Les jolies façons de parler que voilà ! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie !

Climène
Croyez-moi ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement ; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

Uranie
Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

Climène
Hélas ! tout ; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la saurait voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

Uranie
Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas : car, pour moi, je n'y en ai point vu.

Climène
C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément ; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

Élise
Ah !

Climène
Hai, hai, hai.

Uranie
Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

Climène
Hélas ! est-il nécessaire de vous les marquer ?

Uranie
Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

Climène
En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris ?

Uranie
Et que trouvez-vous là de sale ?

Climène
Ah !

Uranie
De grâce ?

Climène
Fi !

Uranie
Mais encore.

Climène
Je n'ai rien à vous dire.

Uranie
Pour moi, je n'y entends point de mal.

Climène
Tant pis pour vous.

Uranie
Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

Climène
L'honnêteté d'une femme…

Uranie
L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre ; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, et leurs grimaces affectées, irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire ; et, pour tomber dans l'exemple, il y avait l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête, et leurs cachements[581] de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'aurait pas dites sans cela ; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étaient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

Climène
Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

Uranie
Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

Climène
Ah ! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

Uranie

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

Climène
Quoi ! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons ?

Uranie
Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête ; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

Climène
Ah ! ruban, tant qu'il vous plaira ; mais ce*le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le*s candalise furieusement ; et quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce*le*.

Élise
Il est vrai, ma cousine ; je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

Climène
Il a une obscénité[582] qui n'est pas supportable.

Élise
Comment dites-vous ce mot-là, madame ?

Climène
Obscénité, madame.

Élise
Ah ! mon Dieu, *obscénité*. Je ne sais pas ce que ce mot veut dire ; mais je le trouve le plus joli du monde.

Climène
Enfin, vous voyez, comme votre sang prend mon parti.

Uranie
Eh ! mon Dieu, c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

Élise
Ah ! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à

madame ! Voyez un peu où j'en serais, si elle allait croire ce que vous dites ! Serais-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée ?

Climène
Non, non, je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

Élise
Ah ! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche !

Climène
Hélas ! je parle sans affectation.

Élise
On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles ; et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, et de vous contrefaire en tout.

Climène
Vous vous moquez de moi, madame.

Élise
Pardonnez-moi, madame. Qui voudrait se moquer de vous ?

Climène
Je ne suis pas un bon modèle, madame.

Élise
Oh que si, madame !

Climène
Vous me flattez, madame.

Élise
Point du tout, madame.

Climène
Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

Élise
Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame.

Climène
Ah ! mon Dieu, brisons là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable.
(À Uranie.)
Enfin, nous voilà deux contre vous ; et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles…

Scène IV

Le Marquis, Climène, Galopin, Uranie, Élise.

Galopin, *à la porte de la chambre.*
Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

Le Marquis
Tu ne me connais pas, sans doute.

Galopin
Si fait, je vous connais ; mais vous n'entrerez pas.

Le Marquis
Ah que de bruit, petit laquais !

Galopin
Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

Le Marquis
Je veux voir ta maîtresse.

Galopin
Elle n'y est pas, vous dis-je.

Le Marquis
La voilà dans sa chambre.

Galopin
Il est vrai, la voilà ; mais elle n'y est pas.

Uranie
Qu'est-ce donc qu'il y a là ?

Le Marquis
C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

Galopin
Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser[583] d'entrer.

Uranie
Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas ?

Galopin
Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

Uranie
Voyez cet insolent ! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

Le Marquis
Je l'ai bien vu, madame ; et, sans votre respect, je lui aurais appris à connaître les gens de qualité.

Élise
Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

Uranie*, à Galopin.*
Un siège donc, impertinent.

Galopin
N'en voilà-t-il pas un ?

Uranie
Approche-le.

Galopin pousse le siège rudement, et sort.

Scène V

Le Marquis, Climène, Uranie, Élise.

Le Marquis
Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

Élise
Il aurait tort, sans doute.

Le Marquis
C'est peut-être que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine :
Il rit.
hai, hai, hai, hai.

Élise
L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens[584].

Le Marquis
Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues ?

Uranie
Sur la comédie de *l'École des femmes*.

Le Marquis
Je ne fais que d'en sortir.

Climène
Eh bien ! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît ?

Le Marquis
Tout à fait impertinente.

Climène

Ah ! que j'en suis ravie !

Le Marquis
C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable ! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

Élise
Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

Le Marquis
Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

Uranie
Ah ! voici Dorante, que nous attendions.

Scène VI

Dorante, Climène, Uranie, Élise, Le Marquis.

Dorante
Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris ; et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

Uranie
Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

Le Marquis
Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

Dorante
Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

Le Marquis
Quoi chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

Dorante
Oui, je prétends la soutenir.

Le Marquis
Parbleu ! je la garantis détestable.

Dorante
La caution n'est pas bourgeoise[585]. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

Le Marquis
Pourquoi elle est détestable ?

Dorante
Oui.

Le Marquis
Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

Dorante
Après cela, il n'y a plus rien à dire ; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

Le Marquis
Que sais-je moi ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me sauve ! et Dorillas, contre qui j'étais[586], a été de mon avis.

Dorante
L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé !

Le Marquis
Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

Dorante
Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde ; et tout ce qui égayait les autres ridait son front. À tous les éclats de risée, il haussait les épaules, et regardait le parterre en pitié ; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : *Ris donc, par terre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or, et de la pièce de quinze sols, ne fait rien du tout au bon goût ; que, debout ou assis, l'on peut donner un mauvais jugement ; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la

raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

Le Marquis
Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre ? Parbleu ! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai.

Dorante
Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connaître ; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons ; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Eh, morbleu, messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

Le Marquis
Parbleu, chevalier, tu le prends là…

Dorante
Mon Dieu, marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible ; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

Le Marquis
Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit ?

Dorante
Oui sans doute, et beaucoup.

Uranie

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

Le Marquis
Demande-lui ce qu'il lui semble de *l'École des Femmes*, vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

Dorante
Eh ! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière ; et même qui seraient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.

Uranie
Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

Le Marquis
Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine.

Dorante
Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris ; et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur[587]. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer[588] de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune ; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avait vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

Uranie
Vous êtes bien fou, chevalier.

Le Marquis
Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satire de

ceux qui la condamnent.

Dorante
Non pas, mais je tiens que cette dame se scandalise à tort…

Élise
Tout beau, monsieur le chevalier ! il pourrait y en avoir d'autres qu'elle qui seraient dans les mêmes sentiments.

Dorante
Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins ; et que lorsque vous avez vu cette représentation…

Élise
Il est vrai ; mais j'ai changé d'avis ;
Montrant Climène.
Et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

Dorante, *à Climène*
Ah ! madame, je vous demande pardon ; et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

Climène
Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable[589] ; et je ne conçois pas…

Uranie
Ah ! voici l'auteur, monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

Scène VII

Lysidas, Climène, Uranie, Élise, Dorante, Le Marquis.

Lysidas
Madame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avais parlé ; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyais.

Élise
C'est un charme que les louanges pour arrêter un auteur.

Uranie
Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas ; nous lirons votre pièce après souper.

Lysidas
Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

Uranie
Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

Lysidas
Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

Uranie
Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

Lysidas
Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

Uranie
Voilà qui est bien. Enfin, j'avais besoin de vous, lorsque vous êtes venu ; et tout le monde était ici contre moi.

Élise*, à Uranie, montrant Dorante.*
Il s'est mis d'abord de votre côté ; mais maintenant qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

Climène
Non, non. Je ne voudrais pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son coeur.

Dorante
Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

Uranie
Mais, auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

Lysidas
Sur quoi, madame ?

Uranie
Sur le sujet de *l'École des Femmes*.

Lysidas
Ah, ah !

Dorante
Que vous en semble ?

Lysidas
Je n'ai rien à dire là-dessus ; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE
Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie ?

Lysidas
Moi, monsieur ?

Uranie
De bonne foi, dites-nous votre avis.

Lysidas
Je la trouve fort belle.

Dorante
Assurément ?

Lysidas
Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

Dorante
Hon, hon, vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas, vous ne dites pas ce que vous pensez.

Lysidas
Pardonnez-moi.

Dorante
Mon Dieu ! je vous connais. Ne dissimulons point.

Lysidas
Moi, monsieur ?

Dorante
Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du coeur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

Lysidas
Hai, hai, hai.

Dorante
Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

Lysidas
Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connaisseurs.

Le Marquis
Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah !

Dorante
Pousse, mon cher marquis, pousse.

Le Marquis
Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

Dorante
Il est vrai. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre…
Montrant Climène.
… contre les sentiments de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

Élise
Quoi ! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis, et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

Climène
Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

Le Marquis
Dieu me damne ! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

Dorante
Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi ; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

Le Marquis
Parbleu ! tous les autres comédiens[590] qui étaient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

Dorante
Ah ! je ne dis plus mot ; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt, il n'y a plus rien à dire, je me rends.

Climène

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

Uranie
Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les moeurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale ; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie ; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

Climène
Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

Élise
Assurément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

Uranie
Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous ; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

Climène
Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce ; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle des *animaux*.

Uranie
Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule[591] qu'il fait parler ?

Dorante
Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais ; qu'il est des amours emportés aussi bien que des

doucereux[592] ; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent ?

Élise
Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que *le potage* et *la tarte à la crème*, dont madame a parlé tantôt.

Le Marquis
Ah ! ma foi oui, *tarte à la crème !* Voilà ce que j'avais remarqué tantôt ; *tarte à la crème !* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème !* Y a-t-il assez de pommes[593] en Normandie pour *tarte à la crème ? Tarte à la crème*, morbleu ! *tarte à la crème*.

Dorante
Eh bien ! que veux-tu dire ? *Tarte à la crème !*

Le Marquis
Parbleu ! *tarte à la crème*, chevalier.

Dorante
Mais encore ?

Le Marquis
Tarte à la crème !
Dis-nous un peu tes raisons.

Le Marquis
Tarte à la crème !

Uranie
Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

Le Marquis
Tarte à la crème, madame.

Uranie
Que trouvez-vous là à redire ?

Le Marquis
Moi, rien. *Tarte à la crème !*

Uranie

Ah ! je le quitte[594].

Élise
Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais bien que monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.

Lysidas
Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le coeur m'en saigne quelquefois ; et cela est honteux pour la France.

Climène
Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille[595] furieusement.

Élise
Celui-là est joli encore, *s'encanaille !* Est-ce vous qui l'avez inventé, madame ?

Climène
Eh !

Élise
Je m'en suis bien doutée.

Climène
Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

Uranie
Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

Dorante

Assurément, madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez ; ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter ; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

Climène
Je crois être du nombre des honnêtes gens ; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

Le Marquis
Ma foi, ni moi non plus.

Dorante
Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

Lysidas
Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux ; et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

Dorante
La cour n'a pas trouvé cela.

Lysidas
Ah ! monsieur, la cour !

Dorante
Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connaît pas à ces choses ; et c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des

courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres ; qu'on peut être habile avec un point de Venise[596] et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier, pour trouver l'art de réussir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes ; et sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé[597] des pédants.

Uranie
Il est vrai que pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connaître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

Dorante
La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession ; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose, et de vers.

Lysidas
Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

Uranie
C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

Dorante
C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

Uranie
Mais de grâce, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

Lysidas
Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

Uranie
Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

Dorante
Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

Uranie
J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

Dorante
Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Uranie

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent ; et lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

Dorante
C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier français.*

Uranie
Il est vrai ; et j'admire les raffinements de certaines gens, sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

Dorante
Vous avez raison madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en toutes choses ; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

Lysidas
Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des femmes* a plu ; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit dans les règles, pourvu…

Dorante
Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre ; et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

Élise
Courage, monsieur Lysidas ! nous sommes perdus si vous reculez.

Lysidas
Quoi ! monsieur, la protase, l'épitase, et la péripétie…

Dorante
Ah ! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grâce ! Humanisez votre discours, et

parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons ? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase ; le noeud, que l'épitase ; et le dénouement, que la péripétie ?

Lysidas
Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon ; et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre ? Car enfin le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action ; et dans cette comédie-ci il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

Le Marquis
Ah, ah, chevalier.

Climène
Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

Lysidas
Est-il rien de si peu spirituel, ou pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille ?*

Climène
Fort bien.

Élise
Ah !

Lysidas
La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente ?

Le Marquis
Cela est vrai.

Climène
Assurément.

Élise
Il a raison.

Lysidas
Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace ? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, fallait-il lui faire faire l'action d'un honnête homme ?

Le Marquis
Bon. La remarque est encore bonne.

Climène
Admirable !

Élise
Merveilleuse !

Lysidas
Le sermon, et les Maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères ?

Le Marquis
C'est bien dit.

Climène
Voilà parlé comme il faut.

Élise
Il ne se peut rien de mieux.

Lysidas
Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paraît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans[598] quelque chose de trop comique, et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

Le Marquis
Morbleu, merveille !

Climène
Miracle !

Élise
Vivat, monsieur Lysidas.

Lysidas
Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

Le Marquis
Parbleu, chevalier, te voilà mal ajusté.

Dorante
Il faut voir.

Le Marquis
Tu as trouvé ton homme, ma foi.

Dorante
Peut-être.

Le Marquis
Réponds, réponds, réponds, réponds.

Dorante
Volontiers. Il…

Le Marquis
Réponds donc, je te prie.

Dorante
Laisse-moi donc faire. Si…

Le Marquis
Parbleu ! je te défie de répondre.

Dorante
Oui, si tu parles toujours.

Climène
De grâce, écoutons ses raisons.

Dorante
Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène ; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet ; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne

intéressée, qui, par-là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

Uranie
Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle ; et ce qui me paraît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse[599], et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

Le Marquis
Bagatelle, bagatelle.

Climène
Faible réponse.

Élise
Mauvaises raisons.

Dorante
Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe ; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

Le Marquis
C'est mal répondre.

Climène
Cela ne satisfait point.

Élise
C'est ne rien dire.

Dorante
Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison ; et de même qu'Arnolphe se trouve

attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

Le Marquis
Voilà des raisons qui ne valent rien.

Climène
Tout cela ne fait que blanchir.

Élise
Cela fait pitié.

Dorante
Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites ; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrais bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses…

Le Marquis
Ma foi, chevalier, tu ferais mieux de te taire.

Dorante
Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux…

Le Marquis
Je ne veux pas seulement t'écouter.

Dorante
Écoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion…

Le Marquis
La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.
Il chante.

Dorante
Quoi…

Le Marquis
La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

Dorante
Je ne sais pas si…

Le Marquis
La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

Uranie
Il me semble que…

Le Marquis
La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

Uranie
Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourrait bien faire une petite comédie, et que cela ne serait pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

Dorante
Vous avez raison.

Le Marquis
Parbleu, chevalier, tu jouerais là-dedans un rôle qui ne te serait pas avantageux.

Dorante
Il est vrai, marquis.

Climène
Pour moi, je souhaiterais que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

Élise
Et moi, je fournirais de bon coeur mon personnage.

Lysidas
Je ne refuserais pas le mien, que je pense.

Uranie
Puisque chacun en serait content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connaissez, pour le mettre en

comédie.

Climène
Il n'aurait garde, sans doute, et ce ne serait pas des vers à sa louange.

Uranie
Point, point ; je connais son humeur : il ne se soucie[600] pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

Dorante
Oui. Mais quel dénouement pourrait-il trouver à ceci ? Car il ne saurait y avoir ni mariage, ni reconnaissance ; et je ne sais point par où l'on pourrait faire finir la dispute.

Uranie
Il faudrait rêver quelque incident pour cela.

Scène VIII

Climène, Uranie, Élise, Dorante, Le Marquis, Lysidas, Galopin.

Galopin
Madame, on a servi sur table.

Dorante
Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

Uranie
La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.

FIN

DON JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE

1664

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X

Acte III
- Scène première
- Scène II

Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en prose et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 15 février 1665.[601]

L'original de la comédie bizarre du *Festin de Pierre* est de Triso de Molina, auteur espagnol. Il est intitulé *el Combinado de piedra (le Convié de pierre)*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di pietra.* La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, et on l'appela*le Festin de pierre.* Il eut un grand succès sur ce théâtre irrégulier : on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie et de religion, de plaisanterie et d'horreur, ni contre les prodiges extravagants qui font le sujet de cette pièce. Une statue qui marche et qui parle, et les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'Arlequin, ne soulevèrent point les esprits, soit qu'en effet il y ait dans cette pièce quelque intérêt, soit que le jeu des comédiens l'embellit, soit plutôt que le peuple, à qui *le Festin de Pierre* plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit *le Festin de Pierre*en vers, et il eut quelque succès à ce théâtre. Molière voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, et comme elle forme les différents goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers ; les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de Villiers sur celle de Molière ; et ce préjugé a duré si longtemps que Thomas Corneille, en 1673, immédiatement

après la mort de Molière, mit son *Festin de Pierre* en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud ; et c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

À la première représentation du *Festin de Pierre* de Molière, il y avait une scène entre don Juan et un pauvre. Don Juan demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt. « À prier Dieu, répondait le pauvre, pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. — Tu passes ta vie à prier Dieu ? disait don Juan ; si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. — Hélas ! monsieur, je n'ai pas souvent de quoi manger. — Cela ne se peut pas, répliquait don Juan ; Dieu ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité. »

Cette scène, convenable au caractère impie de don Juan, mais dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation, et ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

Personnages

DON JUAN, fils de Don Louis.[602]
SGANARELLE, valet de Don Juan.[603]
ELVIRE, femme de Don Juan.[604]
GUSMAN, écuyer d'Elvire.
DON CARLOS et DON ALPHONSE, frères d'Elvire.
DON LOUIS, père de Don Juan.[605]
FRANCISQUE, pauvre.
CHARLOTTE[606] et MATHURINE[607], paysannes.
PIERROT, paysan.[608]
LA STATUE DU COMMANDEUR.
LA VIOLETTE et RAGOTIN, valets de Don Juan.
M. DIMANCHE, marchand.[609]
LA RAMÉE, spadassin.[610]
SUITE de Don Juan.
SUITE de Don Carlos et de Don Alonse, frères.
UN SPECTRE.

La scène est en Sicile

Acte I

Un palais.

Scène première

Sganarelle, Gusman.

Sganarelle, *tenant une tabatière*.
Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous, et son coeur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Gusman
Et la raison encore ? Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une peur d'un si mauvais augure ? Ton maître t'a-t-il ouvert son coeur là-dessus, et t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir ?

Sganarelle

Non pas ; mais, à vue de pays, je connais à peu près le train des choses ; et sans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire va là. Je pourrais peut-être me tromper ; mais enfin, sur de tels sujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumières.

Gusman
Quoi ? ce départ si peu prévu serait une infidélité de Don Juan ? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de Done Elvire ?

Sganarelle
Non, c'est qu'il est jeune encore, et qu'il n'a pas le courage…

Gusman
Un homme de sa qualité ferait une action si lâche ?

Sganarelle
Eh oui, sa qualité ! La raison en est belle, et c'est par là qu'il s'empêcherait des choses…

Gusman
Mais les saints noeuds du mariage le tiennent engagé.

Sganarelle
Eh ! mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Don Juan.

Gusman
Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; et je ne comprends point comme après tant d'amour et tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de voeux, de soupirs et de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes et de serments réitérés, tant de transports enfin et tant d'emportements qu'il a fait paraître, jusqu'à forcer, dans sa passion, l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprends pas, dis-je, comme, après tout cela, il aurait le coeur de pouvoir manquer à sa parole.

Sganarelle
Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; et si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore : tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, et depuis son arrivée il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat

que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, en pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter ; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui ; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusques au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours ; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit[611] qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour ; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, bride mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Écoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

Scène II

Don Juan, Sganarelle

Don Juan
Quel homme te parlait là ? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire.

Sganarelle
C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

Don Juan
Quoi ? c'est lui ?

Sganarelle
Lui-même.

Don Juan
Et depuis quand est-il en cette ville ?

Sganarelle
D'hier au soir.

Don Juan
Et quel sujet l'amène ?

Sganarelle
Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

Don Juan
Notre départ sans doute ?

Sganarelle

Le bonhomme en est tout mortifié, et m'en demandait le sujet.

Don Juan
Et quelle réponse as-tu faite ?

Sganarelle
Que vous ne m'en aviez rien dit.

Don Juan
Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

Sganarelle
Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

Don Juan
Tu le crois ?

Sganarelle
Oui

Don Juan
Ma foi ! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

Sganarelle
Eh mon Dieu ! je sais mon Don Juan sur le bout du doigt, et connais votre coeur pour le plus grand coureur du monde : il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

Don Juan
Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

Sganarelle
Eh ! Monsieur.

Don Juan
Quoi ? Parle.

Sganarelle
Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

Don Juan
Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

Sganarelle
En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

Don Juan
Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non ; la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont[612] elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon coeur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le coeur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre coeur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un coeur à aimer toute

la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Sganarelle
Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par coeur, et vous parlez tout comme un livre.

Don Juan
Qu'as-tu à dire là-dessus ?

Sganarelle
Ma foi ! j'ai à dire…, je ne sais ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire : une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

Don Juan
Tu feras bien.

Sganarelle
Mais, Monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

Don Juan
Comment ? quelle vie est-ce que je mène ?

Sganarelle
Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites…

Don Juan
Y a-t-il rien de plus agréable ?

Sganarelle
Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et…

Don Juan
Va, va, c'est une affaire entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

Sganarelle
Ma foi ! Monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

Don Juan
Holà ! maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

Sganarelle
Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous ; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que…

Don Juan
Paix !

Sganarelle
De quoi est-il question ?

Don Juan
Il est question de te dire qu'une beauté me tient au coeur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusques en cette ville.

Sganarelle
Et n'y craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois ?

Don Juan

Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ?

Sganarelle
Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de se plaindre.

Don Juan
J'ai eu ma grâce de cette affaire.

Sganarelle
Oui, mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et…

Don Juan
Ah ! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser ; et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au coeur et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble ; le dépit alarma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon coeur se tenait offensée ; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler[613] sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

Sganarelle
Ah ! Monsieur…

Don Juan
Hein ?

Sganarelle
C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

Don Juan
Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que…

Apercevant done Elvire.
Ah ! rencontre fâcheuse. Traître, tu ne m'avais pas dit qu'elle était ici elle-même.

Sganarelle
Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

Don Juan
Est-elle folle, de n'avoir pas changé d'habit, et de venir en ce lieu-ci avec son équipage de campagne ?

Scène III

Done Elvire, Don Juan, Sganarelle

Done Elvire
Me ferez-vous la grâce, Don Juan, de vouloir bien me reconnaître ? et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

Don Juan
Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

Done Elvire
Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas ; et vous êtes surpris, à la vérité, mais tout autrement que je ne l'espérais ; et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon coeur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser[614] à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler ; j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon coeur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'oeil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

Don Juan
Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

Sganarelle
Moi, Monsieur ? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

Done Elvire
Eh bien ! Sganarelle, parlez. Il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

Don Juan*, faisant signe d'approcher à Sganarelle*
Allons, parle donc à Madame.

Sganarelle*, bas, à Don Juan*
Que voulez-vous que je dise ?

Done Elvire
Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

Don Juan
Tu ne répondras pas ?

Sganarelle
Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

Don Juan
Veux-tu répondre, te dis-je ?

Sganarelle
Madame…

Done Elvire
Quoi ?

Sganarelle*, se retournant vers son maître.*
Monsieur…

Don Juan*, en le menaçant.*
Si…

Sganarelle
Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

Done Elvire
Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

Don Juan
Madame, à vous dire la vérité…

Done Elvire
Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

Don Juan
Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un coeur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir ; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un convent, que vous avez rompu des voeux qui vous engageaient autre part, et que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste ; j'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras, que par… ?

Done Elvire
Ah ! scélérat, c'est maintenant que je te connais tout entier ; et pour

mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer. Mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même Ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

Don Juan
Sganarelle, le Ciel !

Sganarelle
Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

Don Juan
Madame…

Done Elvire
Il suffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de se faire expliquer trop sa honte ; et, sur de tels sujets, un noble coeur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures : non, non, je n'ai point un courroux à exhaler en paroles vaines, et toute sa chaleur se réserve pour sa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais ; et si le Ciel n'a rien que tu puisses appréhender, appréhende du moins la colère d'une femme offensée !

Scène IV

Don Juan, Sganarelle

Sganarelle
Si le remords le pouvait prendre !

Don Juan, *après un moment de réflexion*.
Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

Sganarelle, *seul.*
Ah ! quel abominable maître me vois-je obligé de servir !

Acte II

Une campagne au bord de mer

Scène première

Charlotte, Pierrot.

Charlotte
Notre-dinse[615], Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

Pierrot
Parquienne, il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'une éplinque qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

Charlotte
C'est donc le coup de vent da matin qui les avait renvarsés dans la mar ?

Pierrot
Aga[616], quien, Charlotte, je m'en vas te conter tout fin drait comme cela est venu ; car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le premier je les ai. Enfin donc j'estions sur le bord de la mar, moi et le gros Lucas, et je nous amusions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jesquions à la teste ; car, comme tu sais bian, le gros Lucas aime à batifoler, et moi par fouas je batifole itou. En batifolant donc, pisque batifoler y a, j'ai aperçu de tout loin queuque chose qui grouillait dans gliau, et qui venait comme envars nous par secousse. Je voyais cela fixiblement, et pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rien. Eh ! Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait, t'as esté au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble[617]. Palsanquienne, ç'ai-je fait, je n'ai point la vue trouble : ce sont des hommes. Point du tout, ce m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, ç'ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, et que sont deux hommes, ç'ai-je fait, qui nageant droit ici ? ç'ai-

je fait. Morquenne, ce m'a-t-il fait, je gage que non. O ! çà, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix sols que si ? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait ; et pour te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. Moi, je n'ai point esté ni fou, ni estourdi ; j'ai bravement bouté à tarre quatre pièces tapées, et cinq sols en doubles, jergniguenne, aussi hardiment que si j'avais avalé un varre de vin ; car je ses hazardeux, moi, et je vas à la débandade. Je savais bian ce que je faisais pourtant. Queuque gniais ! Enfin donc, je n'avons pas putost eu gagé, que j'avons vu les deux hommes tout à plain, qui nous faisiant signe de les aller quérir ; et moi de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian qu'ils nous appelont : allons viste à leu secours. Non, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Ô ! donc, tanquia qu'à la parfin, pour le faire court, je l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés dans une barque, et pis j'avons tant fait cahin caha, que je les avons tirés de gliau, et pis je les avons menés cheux nous auprès du feu, et pis ils se sant dépouillés tous nus pour se sécher, et pis il y en est venu encore deux de la mesme bande, qui s'equiant sauvés tout seul, et pis Mathurine est arrivée là, à qui l'en a fait les doux yeux. V'là justement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

Charlotte
Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est bien pu mieux fait que les autres ?

Pierrot
Oui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque gros, gros Monsieur, car il a du dor à son habit tout depis le haut jusqu'en bas ; et ceux qui le servont sont des Monsieux eux-mesmes ; et stapandant, tout gros Monsieur qu'il est, il serait, par ma fiqué[618], nayé, si je n'aviomme esté là.

Charlotte
Ardez[619] un peu.

Pierrot
Ô ! parguienne, sans nous, il en avait pour sa maine de fèves[620].

Charlotte
Est-il encore cheux toi tout nu, Piarrot ?

Pierrot
Nannain : ils l'avont rhabillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avais jamais vu s'habiller. Que d'histoires et d'angigorniaux[621] boutont[622] ces messieus-là les courtisans ! Je me pardrais là-

dedans, pour moi, et j'estais tout ébobi de voir ça. Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu teste ; et ils boutont ça après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerions tout brandis[623], toi et moi. En glieu d'haut-de-chausse, ils portont un garde-robe[624] aussi large que d'ici à Pâques ; en glieu de pourpoint, de petites brassières, qui ne leu venont pas usqu'au brichet[625] ; et en glieu de rabats, un grand mouchoir de cou à reziau, aveuc quatre grosses houppes de linge qui leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, et de grands entonnois de passement aux jambes, et parmi tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'est une vraie piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers qui n'en soiont farcis tout depis un bout jusqu'à l'autre ; et ils sont faits d'eune façon que je me romprais le cou aveuc.

Charlotte
Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

Pierrot
Ô ! acoute un peu auparavant, Charlotte : j'ai queuque autre chose à te dire, moi.

Charlotte
Et bian ! dis, qu'est-ce que c'est ?

Pierrot
Vois-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon coeur. Je t'aime, tu le sais bian, et je sommes pour estre mariés ensemble ; mais marquenne, je ne suis point satisfait de toi.

Charlotte
Quement ? qu'est-ce que c'est donc qu'iglia ?

Pierrot
Iglia que tu me chagraignes l'esprit, franchement.

Charlotte
Et quement donc ?

Pierrot
Testiguienne, tu ne m'aimes point.

Charlotte
Ah ! ah ! n'est que ça ?

Pierrot
Oui, ce n'est que ça, et c'est bian assez.

Charlotte
Mon quieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la mesme chose.

Pierrot
Je te dis toujou la mesme chose, parce que c'est toujou la mesme chose ; et si ce n'était pas toujou la mesme chose, je ne te dirais pas toujou la mesme chose.

Charlotte
Mais qu'est-ce qu'il te faut ? Que veux-tu ?

Pierrot
Jerniquenne ! je veux que tu m'aimes.

Charlotte
Est-ce que je ne t'aime pas ?

Pierrot
Non, tu ne m'aimes pas ; et si, je fais tout ce que je pis pour ça : je t'achète, sans reproche, des rubans à tous les marciers qui passont ; je me romps le cou à t'aller denicher des marles ; je fais jouer pour toi les vielleux quand ce vient ta feste ; et tout ça, comme si je me frappais la teste contre un mur. Vois-tu, ça ni biau ni honneste de n'aimer pas les gens qui nous aimont.

Charlotte
Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

Pierrot
Oui, tu m'aimes d'une belle deguaine !

Charlotte
Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

Pierrot
Je veux que l'en fasse comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

Charlotte
Ne t'aimé-je pas aussi comme il faut ?

Pierrot
Non : quand ça est, ça se voit, et l'en fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du bon du coeur. Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assotée du jeune Robain : alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos ; toujou al li fait queuque niche ou li baille quelque taloche en passant ; et l'autre jour qu'il estait assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit choir tout de son long par tarre. Jarni ! vlà où l'en voit les gens qui aimont ; mais toi, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vraie souche de bois ; et je passerais vingt fois devant toi, que tu ne te grouillerais pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventrequenne ! ça n'est pas bian, après tout, et t'es trop froide pour les gens.

Charlotte
Que veux-tu que j'y fasse ? c'est mon himeur, et je ne me pis refondre.

Pierrot
Ignia himeur qui quienne, quand en a de l'amiquié pour les personnes, l'an en baille toujou queuque petite signifiance.

Charlotte
Enfin, je t'aime tout autant que je pis, et si tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuque autre.

Pierrot
Eh bien ! vlà pas mon compte. Testigué ! Si tu m'aimais, me dirais-tu ça ?

Charlotte
Pourquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit ?

Pierrot
Morqué ! queu mal te fais-je ? Je ne te demande qu'un peu d'amiquié.

Charlotte
Eh bian ! laisse faire aussi, et ne me presse point tant. Peut-être que ça viendra tout d'un coup sans y songer.

Pierrot
Touche donc là, Charlotte.

Charlotte
Eh bien ! quien.

Pierrot
Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

Charlotte
J'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne de lui-même. Pierrot, est-ce là ce Monsieur ?

Pierrot
Oui, le vlà.

Charlotte
Ah ! mon quieu, qu'il est genti, et que ç'aurait été dommage qu'il eût esté nayé !

Pierrot
Je revians tout à l'heure. Je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ais eue.

Scène II

Don Juan, Sganarelle, Charlotte.
Dans le fond de la cour

Don Juan
Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé avec notre barque le projet que nous avions fait ; mais, à te dire vrai, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur, et je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon esprit tout le chagrin que me donnait le mauvais succès de notre entreprise. Il ne faut pas que ce coeur m'échappe, et j'y ai déjà jeté des dispositions à ne pas me souffrir[626] longtemps de pousser des soupirs.

Sganarelle
Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. À peine sommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grâce au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer sa colère par vos fantaisies accoutumées et vos amours cr…
Don Juan prend un air menaçant.
Paix ! coquin que vous êtes ; vous ne savez ce que vous dites, et Monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

Don Juan, *apercevant Charlotte*.
Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

Sganarelle
Assurément.
À part.
Autre pièce nouvelle.

Don Juan, *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

Charlotte
Vous voyez, Monsieur.

Don Juan
Êtes-vous de ce village ?

Charlotte
Oui, Monsieur.

Don Juan
Et vous y demeurez ?

Charlotte
Oui, Monsieur.

Don Juan
Vous vous appelez ?

Charlotte
Charlotte, pour vous servir.

Don Juan
Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

Charlotte
Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

Don Juan
Ah ! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

Charlotte
Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

Don Juan
Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du coeur que je vous parle.

Charlotte
Je vous suis bien obligée, si ça est.

Don Juan
Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redevable.

Charlotte
Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

Don Juan
Sganarelle, regarde un peu ses mains.

Charlotte
Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

Don Juan
Ah ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

Charlotte
Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

Don Juan
Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

Charlotte
Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

Don Juan
Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non ; c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon coeur, et il ne

tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on ferait une autre en six mois.

Charlotte
Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les Monsieux, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

Don Juan
Je ne suis pas de ces gens-là.

Sganarelle*, à part.*
Il n'a garde.

Charlotte
Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Je suis une pauvre paysanne ; mais j'ai l'honneur en recommandation, et j'aimerais mieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

Don Juan
Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous ? Je serais assez lâche pour vous déshonorer ? Non, non ; j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et en tout honneur ; et pour vous montrer que je vous dis vrai, sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser : en voulez-vous un plus grand témoignage ? M'y voilà prêt quand vous voudrez ; et je prends à témoin l'homme que voilà de la parole que je vous donne.

Sganarelle
Non, non, ne craignez point : il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

Don Juan
Ah ! Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres ; et s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles, vous devez me tirer du nombre, et ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi. Et puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit être à couvert de toutes ces sortes de

crainte ; vous n'avez point l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse ; et pour moi, je l'avoue, je me percerais le coeur de mille coups, si j'avais eu la moindre pensée de vous trahir.

Charlotte
Mon Dieu ! je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit.

Don Juan
Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas, et ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

Charlotte
Oui, pourvu que ma tante le veuille.

Don Juan
Touchez donc là, Charlotte, puisque vous le voulez bien de votre part.

Charlotte
Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas tromper, je vous prie : il y aurait de la conscience à vous, et vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

Don Juan
Comment ? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité ! Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables ? Que le Ciel…

Charlotte
Mon Dieu, ne jurez point, je vous crois.

Don Juan
Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

Charlotte
Oh ! Monsieur, attendez que je soyons mariés, je vous prie ; après ça, je vous baiserai tant que vous voudrez.

Don Juan
Eh bien ! belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez ; abandonnez-moi seulement votre main, et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis…

Scène III

Don Juan, Sganarelle, Pierrot, Charlotte.

Pierrot, *poussant Don Juan qui baise la main de Charlotte.*
Tout doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, et vous pourriez gagner la purésie.

Don Juan, *repoussant rudement Pierrot.*
Qui m'amène cet impertinent ?

Pierrot, *se mettant entre Don Juan et Charlotte.*
Je vous dis qu'ou vous tegniez, et qu'ou ne caressiais point nos accordées.

Don Juan, *repoussant encore Pierrot.*
Ah ! que de bruit !

Pierrot
Jerniguienne ! ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

Charlotte, *prenant Pierrot par le bras.*
Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

Pierrot
Quement ? que je le laisse faire ? Je ne veux pas, moi.

Don Juan
Ah !

Pierrot
Testiguenne ! parce qu'ous êtes Monsieu, ous viendrez caresser nos femmes à note barbe ? Allez-v's-en caresser les vôtres.

Don Juan
Heu !

Pierrot
Heu.
Don Juan lui donne un soufflet.
Testigué ! ne me frappez pas.
Autre soufflet.
Oh ! jernigué !
Autre soufflet.
Ventrequé !
Autre soufflet.
Palsanqué ! Morguienne ! ça n'est pas bian de battre les gens, et ce n'est pas là la récompense de v's avoir sauvé d'estre nayé.

Charlotte
Piarrot, ne te fâche point.

Pierrot
Je me veux fâcher ; et t'es une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajole.

Charlotte
Oh ! Piarrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce Monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te bouter en colère.

Pierrot
Quement ? Jerni ! tu m'es promise.

Charlotte
Ça n'y fait rien, Piarrot. Si tu m'aimes, ne dois-tu pas être bien aise que je devienne Madame ?

Pierrot
Jerniqué ! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

Charlotte
Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine : si je sis Madame, je te ferai gagner queuque chose, et tu apporteras du beurre et du fromage cheux nous.

Pierrot
Ventrequenne ! je gni en porterai jamais, quand tu m'en poyrais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'escoutes ce qu'il te dit ?

Morquenne ! si j'avais su ça tantost, je me serais bian gardé de le tirer de gliau, et je gli aurais baillé un bon coup d'aviron sur la teste.

Don Juan, *s'approchant de Pierrot pour le frapper*.
Qu'est-ce que vous dites ?

Pierrot, *se mettant derrière Charlotte*.
Jerniquenne ! je ne crains parsonne.

Don Juan *passant du côté où est Pierrot*.
Attendez-moi un peu.

Pierrot *repassant de l'autre côté*.
Je me moque de tout, moi.

Don Juan, *courant après Pierrot*.
Voyons cela.

Pierrot *se sauvant encore derrière Charlotte*.
J'en avons bian vu d'autres.

Don Juan
Ouais !

Sganarelle
Eh ! Monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre.
À Pierrot, en se mettant entre lui et Don Juan.
Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi, et ne lui dis rien.

Pierrot *passant devant Sganarelle, et regardant fièrement Don Juan*.
Je veux lui dire, moi !

Don Juan *levant la main pour donner un soufflet à Pierrot.*
Ah ! je vous apprendrai…
Pierrot baisse la tête, et Sganarelle reçoit le soufflet.

Sganarelle, *regardant Pierrot*.
Peste soit du maroufle !

Don Juan
Te voilà payé de ta charité.

Pierrot

Jarni ! je vas dire à sa tante tout ce ménage-ci.

Scène IV

Don Juan, Sganarelle, Charlotte

Don Juan, *à Charlotte.*
Enfin je m'en vais être le plus heureux de tous les hommes, et je ne changerais pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisirs quand vous serez ma femme ! et que…

Scène V

Don Juan, Sganarelle, Charlotte, Mathurine.

Sganarelle, *apercevant Mathurine*.
Ah ! ah !

Mathurine, *à Don Juan.*
Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

Don Juan, *à Mathurine*.
Non, au contraire, c'est elle qui me témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

Charlotte*, à Don Juan.*
Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
Elle est jalouse de me voir vous parler, et voudrait bien que je l'épousasse ; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

Mathurine
Quoi ? Charlotte…

Don Juan, *bas, à Mathurine*.
Tout ce que vous lui direz sera inutile ; elle s'est mis cela dans la tête.

Charlotte
Quement donc ! Mathurine…

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
C'est en vain que vous lui parlerez ; vous ne lui ôterez point cette

fantaisie.

Mathurine
Est-ce que…

Don Juan, *bas, à Mathurine*.
Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

Charlotte
Je voudrais…

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
Elle est obstinée comme tous les diables.

Mathurine
Vrament…

Don Juan, *bas, à Mathurine*.
Ne lui dites rien, c'est une folle.

Charlotte
Je pense…

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
Laissez-la là, c'est une extravagante.

Mathurine
Non, non ; il faut que je lui parle.

Charlotte
Je veux voir un peu ses raisons.

Mathurine
Quoi !…

Don Juan, *bas, à Mathurine.*
Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

Charlotte
Je…

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai donné parole de la prendre pour femme.

Mathurine
Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

Charlotte
Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que Monsieur me parle.

Mathurine
C'est moi que Monsieur a vue la première.

Charlotte
S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a promis de m'épouser.

Don Juan, *bas, à Mathurine*.
Eh bien ! que vous ai-je dit ?

Mathurine*, à Charlotte.*
Je vous baise les mains, c'est moi, et non pas vous qu'il a promis d'épouser.

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
N'ai-je pas deviné ?

Charlotte
À d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.

Mathurine
Vous vous moquez des gens ; c'est moi, encore un coup.

Charlotte
Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

Mathurine
Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

Charlotte
Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser ?

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
Vous vous raillez de moi.

Mathurine

Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?

Don Juan, *bas, à Mathurine*.
Pouvez-vous avoir cette pensée ?

Charlotte
Vous voyez qu'il le soutient.

Don Juan, *bas, à Charlotte*.
Laissez-la faire.

Mathurine
Vous êtes témoin comme al l'assure.

Don Juan, *bas, à Mathurine*.
Laissez-la dire.

Charlotte
Non, non, il faut savoir la vérité.

Mathurine
Il est question de juger ça.

Charlotte
Oui, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre votre bec jaune[627].

Mathurine
Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu camuse[628].

Charlotte
Monsieur, videz la querelle, s'il vous plaît.

Mathurine
Mettez-nous d'accord, Monsieur.

Charlotte, *à Mathurine*.
Vous allez voir.

Mathurine, *à Charlotte*
Vous allez voir vous-même.

Charlotte, *à Don Juan.*
Dites.

Mathurine, *à Don Juan.*
Parlez.

Don Juan, *embarrassé, leur dit à toutes deux*.
Que voulez-vous que je dise ? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les discours n'avancent point les choses ; il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon coeur.
Bas, à Mathurine.
Laissez-lui croire ce qu'elle voudra.
Bas, à Charlotte.
Laissez-la se flatter dans son imagination.
Bas, à Mathurine.
Je vous adore.
Bas, à Charlotte.
Je suis tout à vous.
Bas, à Mathurine.
Tous les visages sont laids auprès du vôtre.
Bas, à Charlotte.
On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue.
Haut.
J'ai un petit ordre à donner ; je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

Scène VI

Charlotte, Mathurine, Sganarelle

Charlotte, *à Mathurine*.
Je suis celle qu'il aime, au moins.

Mathurine, *à Charlotte.*
C'est moi qu'il épousera.

Sganarelle, *arrêtant Charlotte et Mathurine.*
Ah ! pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence, et je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une et l'autre : ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, et demeurez dans votre village.

Scène VII

Charlotte, Mathurine, Sganarelle

Don Juan, *dans le fond du théâtre, à part.*
Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

Sganarelle
Mon maître est un fourbe ; il n'a dessein que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres ; c'est l'épouseur du genre humain, et…
Il aperçoit Don Juan.
Cela est faux ; et quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe, il n'a pas dessein de vous tromper, et n'en a point abusé d'autres. Ah ! tenez, le voilà ; demandez-le plutôt à lui-même.

Don Juan, *regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.*
Oui !

Sganarelle
Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au-devant des choses ; et je leur disais que, si quelqu'un leur venait dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, et ne manquassent pas de lui dire qu'il en aurait menti.

Don Juan
Sganarelle !

Sganarelle, *à Charlotte et à Mathurine.*
Oui, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

Don Juan
Hon !

Sganarelle
Ce sont des impertinents.

Scène VIII

Don Juan, La Ramée, Charlotte, Mathurine, Sganarelle

La Ramée
Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

Don Juan
Comment ?

La Ramée
Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment ; je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi ; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, et le plus tôt que vous pourrez sortir d'ici sera le meilleur.

Scène IX

Don Juan, Charlotte, Mathurine, Sganarelle

Don Juan, *à Charlotte et à Mathurine*.
Une affaire pressante m'oblige de partir d'ici ; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

Scène X

Don Juan, Sganarelle

Don Juan
Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagème, et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, et moi…

Sganarelle
Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, et…

Don Juan
Allons vite, c'est trop d'honneur que je vous fais, et bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

Sganarelle
Je vous remercie d'un tel honneur.
Seul.
Ô Ciel, puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être point pris pour un autre !

Acte III

[629]

Scène première

Don Juan, Sganarelle

Don Juan est en habit de campagne et Sganarelle en médecin.

Sganarelle
Ma foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison, et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'était point du tout à propos, et ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

Don Juan
Il est vrai que te voilà bien, et je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

Sganarelle
Oui ? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, et il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous, Monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, et que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme ?

Don Juan
Comment donc ?

Sganarelle
Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

Don Juan
Tu leur as répondu que tu n'y entendais rien ?

Sganarelle
Moi ? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit : j'ai raisonné sur le mal, et leur ai fait des ordonnances à chacun.

Don Juan
Et quels remèdes encore leur as-tu ordonnés ?

Sganarelle
Ma foi ! Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pu attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'aventure, et ce serait une chose plaisante si les malades guérissaient, et qu'on m'en vînt remercier.

Don Juan
Et pourquoi non ? Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès, et tu peux profiter comme eux du bonheur du malade, et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

Sganarelle
Comment, Monsieur, vous êtes aussi impie en médecine ?

Don Juan
C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

Sganarelle
Quoi ? vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique ?

Don Juan
Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

Sganarelle
Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez, depuis un temps, que le vin émétique fait bruire ses fuseaux[630]. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

Don Juan
Et quel ?

Sganarelle

Il y avait un homme qui, depuis six jours, était à l'agonie ; on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien ; on s'avisa à la fin de lui donner de l'émétique.

Don Juan
Il réchappa, n'est-ce pas ?

Sganarelle
Non, il mourut.

Don Juan
L'effet est admirable.

Sganarelle
Comment ? il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

Don Juan
Tu as raison.

Sganarelle
Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses ; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

Don Juan
Eh bien ?

Sganarelle
Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel ?

Don Juan
Laissons cela.

Sganarelle
C'est-à-dire que non. Et à l'Enfer ?

Don Juan
Eh !

Sganarelle

Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît ?

Don Juan
Oui, oui.

Sganarelle
Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ?

Don Juan
Ah ! ah ! ah !

Sganarelle
Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, « le moine-Bourru[631], qu'en croyez-vous, eh ! »

Don Juan
La peste soit du fat !

Sganarelle
« Et voilà ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le Moine-Bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire en quelque chose dans le monde » : qu'est-ce « donc » que vous croyez ?

Don Juan
Ce que je crois ?

Sganarelle
Oui.

Don Juan
Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

Sganarelle
La belle croyance et les beaux articles de foi que voici ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous

demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire ? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces…, ce poumon, ce coeur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui… Oh ! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

Don Juan
J'attends que ton raisonnement soit fini.

Sganarelle
Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut ? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droit, à gauche, en avant, en arrière, tourner…
Il se laisse tomber en tournant.

Don Juan
Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

Sganarelle
Morbleu ! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous. Croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné !

Don Juan
Mais tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

Scène II

Don Juan, Sganarelle, un Pauvre.

Sganarelle
« Holà, ho, l'homme ! ho, mon compère ! ho, l'ami ! un petit mot s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville. »

Le Pauvre
« Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt ; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour. »

Don Juan
« Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon coeur. »

Le Pauvre
« Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ? »

Don Juan
« Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois. »

Le Pauvre
« Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens. »

Don Juan
« Eh ! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres. »

Sganarelle
« Vous ne connaissez pas Monsieur, bon homme : il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit. »

Don Juan
« Quelle est ton occupation parmi ces arbres ? »

Le Pauvre
« De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose. »

Don Juan
« Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ? »

Le Pauvre
« Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde. »

Don Juan
« Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires. »

Le Pauvre
« Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents. »

Don Juan
« Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer. »

Le Pauvre
« Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ? »

Don Juan
« Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer. »

Le Pauvre
« Monsieur ! »

Don Juan
« À moins de cela, tu ne l'auras pas. »

Sganarelle

« Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal. »

Don Juan
Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

Le Pauvre
« Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim. »

Don Juan
« Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. »
Regardant dans la forêt.
Mais que vois-je là ? Un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.
Il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.

Scène III

Sganarelle

Sganarelle
Mon maître est un vrai enragé d'aller se présenter à un péril qui ne le cherche pas ; mais, ma foi ! le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

Scène IV

Don Juan, Don Carlos, Sganarelle
Au fond du théâtre.

Don Carlos, *remettant son épée.*
On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Souffrez, Monsieur, que je vous rende grâce d'une action si généreuse, et que…

Don Juan
Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'eussiez fait en ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne s'y pas opposer. Mais par quelle rencontre vous êtes-vous trouvé entre leurs mains ?

Don Carlos
Je m'étais par hasard égaré d'un frère et de tous ceux de notre suite ; et comme je cherchais à les rejoindre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, et qui, sans votre valeur, en auraient fait autant de moi.

Don Juan
Votre dessein est-il d'aller du côté de la ville ?

Don Carlos
Oui, mais sans y vouloir entrer ; et nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à tenir la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque enfin le plus doux succès en est toujours funeste, et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume ; et c'est en quoi je trouve la condition d'un

gentilhomme malheureuse, de ne pouvoir point s'assurer sur toute la prudence et toute l'honnêteté de sa conduite, d'être asservi par les lois de l'honneur au dérèglement de la conduite d'autrui, et de voir sa vie, son repos et ses biens dépendre de la fantaisie du premier téméraire qui s'avisera de lui faire une de ces injures pour qui un honnête homme doit périr.

Don Juan
On a cet avantage, qu'on fait courir le même risque et passer aussi mal le temps à ceux qui prennent fantaisie de nous venir faire une offense de gaieté de coeur. Mais ne serait-ce point une indiscrétion que de vous demander quelle peut être votre affaire ?

Don Carlos
La chose en est aux termes de n'en plus faire de secret, et lorsque l'injure a une fois éclaté, notre honneur ne va point à vouloir cacher notre honte, mais à faire éclater notre vengeance, et à publier même le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindrai point de vous dire que l'offense que nous cherchons à venger est une soeur séduite et enlevée d'un convent, et que l'auteur de cette offense est un Don Juan Tenorio, fils de Don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, et nous l'avons suivi ce matin sur le rapport d'un valet qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq, et qu'il avait pris le long de cette côte ; mais tous nos soins ont été inutiles, et nous n'avons pu découvrir ce qu'il est devenu.

Don Juan
Le connaissez-vous, Monsieur, ce Don Juan dont vous parlez ?

Don Carlos
Non, quant à moi. Je ne l'ai jamais vu, et je l'ai seulement ouï dépeindre à mon frère ; mais la renommée n'en dit pas force bien, et c'est un homme dont la vie…

Don Juan
Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis, et ce serait à moi une espèce de lâcheté, que d'en ouïr dire du mal.

Don Carlos
Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en dirai rien du tout, et c'est bien la moindre chose que je vous doive, après m'avoir sauvé la vie, que de me taire devant vous d'une personne que vous connaissez, lorsque je ne puis en parler sans en dire du mal ; mais, quelque ami que vous lui soyez, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action, et ne

trouverez pas étrange que nous cherchions d'en prendre la vengeance.

Don Juan
Au contraire, je vous y veux servir, et vous épargner des soins inutiles. Je suis ami de Don Juan, je ne puis pas m'en empêcher ; mais il n'est pas raisonnable qu'il offense impunément des gentilshommes, et je m'engage à vous faire faire raison par lui.

Don Carlos
Et quelle raison peut-on faire à ces sortes d'injures ?

Don Juan
Toute celle que votre honneur peut souhaiter ; et, sans vous donner la peine de chercher Don Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, et quand il vous plaira.

Don Carlos
Cet espoir est bien doux, Monsieur, à des coeurs offensés ; mais, après ce que je vous dois, ce me serait une trop sensible douleur que vous fussiez de la partie.

Don Juan
Je suis si attaché à Don Juan, qu'il ne saurait se battre que je ne me batte aussi ; mais enfin j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse et vous donne satisfaction.

Don Carlos
Que ma destinée est cruelle ! Faut-il que je vous doive la vie, et que Don Juan soit de vos amis ?

Scène V

Don Alonse, Don Carlos, Don Juan, Sganarelle

Don Alonse, *parlant à ceux de sa suite, sans voir Don Carlos ni Don Juan.*
Faites boire là mes chevaux, et qu'on les amène après nous ; je veux un peu marcher à pied.
Les apercevant tous deux.
Ô Ciel ! que vois-je ici ! Quoi ? mon frère, vous voilà avec notre ennemi mortel ?

Don Carlos
Notre ennemi mortel ?

Don Juan, s*e reculant de trois pas et mettant fièrement la main sur la garde de son épée.*
Oui, je suis Don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

Don Alonse, *mettant l'épée à la main.*
Ah ! traître, il faut que tu périsses, et…

Sganarelle court se cacher.

Don Carlos
Ah ! mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie ; et sans le secours de son bras, j'aurais été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

Don Alonse
Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance ? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme ; et s'il faut mesurer l'obligation à

l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule ; et comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

Don Carlos
Je sais la différence, mon frère, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un et l'autre, et la reconnaissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure ; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte sur-le-champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, et lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

Don Alonse
Non, non, c'est hasarder notre vengeance que de la reculer, et l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le Ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures ; et si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

Don Carlos
De grâce, mon frère…

Don Alonse
Tous ces discours sont superflus : il faut qu'il meure.

Don Carlos
Arrêtez-vous, dis-je, mon frère. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours, et je jure le Ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, et je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée ; et pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

Don Alonse
Quoi ? vous prenez le parti de notre ennemi contre moi ; et loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentiments pleins de douceur ?

Don Carlos
Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime, et ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez. Ayons du coeur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, et qui se porte aux choses par une pure délibération de notre raison, et non point par le mouvement d'une aveugle colère. Je ne veux point, mon frère, demeurer redevable à

mon ennemi, et je lui ai une obligation dont il faut que je m'acquitte avant toute chose. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante : au contraire, elle en tirera de l'avantage ; et cette occasion de l'avoir pu prendre la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde.

Don Alonse
Ô l'étrange faiblesse, et l'aveuglement effroyable d'hasarder ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique !

Don Carlos
Non, mon frère, ne vous mettez pas en peine. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer, et je me charge de tout le soin de notre honneur ; je sais à quoi il nous oblige, et cette suspension d'un jour, que ma reconnaissance lui demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous, et vous devez par là juger du reste, croire que je m'acquitte avec même chaleur de ce que je dois, et que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux point vous obliger ici à expliquer vos sentiments, et je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez la grandeur de l'offense que vous nous avez faite, et je vous fais juge vous-même des réparations qu'elle demande. Il est des moyens doux pour nous satisfaire ; il en est de violents et de sanglants ; mais enfin, quelque choix que vous fassiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raison par Don Juan : songez à me la faire, je vous prie, et vous ressouvenez que, hors d'ici, je ne dois plus qu'à mon honneur.

Don Juan
Je n'ai rien exigé de vous, et vous tiendrai ce que j'ai promis.

Don Carlos
Allons, mon frère : un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

Scène VI

Don Juan, Sganarelle

Don Juan
Holà ! hé ! Sganarelle !

Sganarelle
Plaît-il !

Don Juan
Comment ! coquin, tu fuis quand on m'attaque !

Sganarelle
Pardonnez-moi, Monsieur ; je viens seulement d'ici près. Je crois que cet habit est purgatif, et que c'est prendre médecine que de le porter.

Don Juan
Peste soit l'insolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui est celui à qui j'ai sauvé la vie ?

Sganarelle
Moi ? Non.

Don Juan
C'est un frère d'Elvire.

Sganarelle
Un…

Don Juan
Il est assez honnête homme, il en a bien usé, et j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

Sganarelle
Il vous serait aisé de pacifier toutes choses.

Don Juan
Oui ; mais ma passion est usée pour Done Elvire, et l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à renfermer mon coeur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon coeur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ?

Sganarelle
Vous ne le savez pas ?

Don Juan
Non, vraiment.

Sganarelle
Bon ! c'est le tombeau que le Commandeur faisait faire lorsque vous le tuâtes.

Don Juan
Ah ! tu as raison. Je ne savais pas que c'était de ce côté-ci qu'il était. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du Commandeur, et j'ai envie de l'aller voir.

Sganarelle
Monsieur, n'allez point là.

Don Juan
Pourquoi ?

Sganarelle
Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

Don Juan
Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe mausolée et la statue du Commandeur.

Sganarelle
Ah ! que cela est beau ! Les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, Monsieur ?

Don Juan
Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé, durant sa vie, d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

Sganarelle
Voici la statue du Commandeur.

Don Juan
Parbleu ! le voilà bon, avec son habit d'empereur romain !

Sganarelle
Ma foi, Monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient peur, si j'étais tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

Don Juan
Il aurait tort, et ce serait mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

Sganarelle
C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

Don Juan
Demande-lui, te dis-je.

Sganarelle
Vous moquez-vous ? Ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

Don Juan
Fais ce que je te dis.

Sganarelle
Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur…
À part.
Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire.
Haut.
Seigneur Commandeur, mon maître Don Juan vous demande si vous

voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.
La statue baisse la tête.
Ah !

Don Juan
Qu'est-ce ? qu'as-tu ? Dis donc, veux-tu parler ?

Sganarelle *fait le même signe que lui a fait la statue et baisse la tête.*
La statue…

Don Juan
Eh bien ! que veux-tu dire, traître ?

Sganarelle
Je vous dis que la statue…

Don Juan
Eh bien ! la statue ? Je t'assomme, si tu ne parles.

Sganarelle
La statue m'a fait signe.

Don Juan
La peste le coquin !

Sganarelle
Elle m'a fait signe, vous dis-je : il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être…

Don Juan
Viens, maraud, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le seigneur Commandeur voudrait-il venir souper avec moi ?

La statue baisse encore la tête.

Sganarelle
Je ne voudrais pas en tenir dix pistoles[632]. Eh bien ! Monsieur ?

Don Juan
Allons, sortons d'ici.

Sganarelle*, seul.*
Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

Acte IV

Le théâtre représente l'appartement de Don Juan.

Scène première

Don Juan, Sganarelle, ragotin

Don Juan, *à Sganarelle.*
Quoi qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

Sganarelle
Eh ! Monsieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vu des yeux que voilà. Il n'est rien de plus véritable que ce signe de tête ; et je ne doute point que le Ciel, scandalisé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, et pour vous retirer de…

Don Juan
Écoute. Si tu m'importunes davantage de tes sottes moralités, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de boeuf, te faire tenir par trois ou quatre, et te rouer de mille coups. M'entends-tu bien ?

Sganarelle
Fort bien, Monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement ; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours : vous dites les choses avec une netteté admirable.

Don Juan
Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

Scène II

Don Juan, La Violette, Sganarelle, Ragotin

La Violette
Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

Sganarelle
Bon, voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier ! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas ?

La Violette
Il y a trois quarts d'heure que je lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

Sganarelle
Qu'il attende, tant qu'il voudra.

Don Juan
Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double[633].

Scène III

Don Juan, M. Dimanche, Sganarelle, La Violette, Ragotin

Don Juan, *faisant de grandes civilités.*
Ah ! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler personne ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dimanche
Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan, *parlant à Violette et Ragotin.*
Parbleu ! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. Dimanche
Monsieur, cela n'est rien.

Don Juan, *à M. Dimanche*
Comment ? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis ?

M. Dimanche
Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu…

Don Juan
Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

M. Dimanche
Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan
Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

M. Dimanche
Cela n'est point nécessaire.

Don Juan
Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. Dimanche
Monsieur, vous vous moquez, et…

Don Juan
Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche
Monsieur…

Don Juan
Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche
Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais…

Don Juan
Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche
Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour…

Don Juan
Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. Dimanche
Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je…

Don Juan
Parbleu ! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche
Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu…

Don Juan
Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche
Je voudrais bien…

Don Juan
Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse ?

M. Dimanche
Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

Don Juan
C'est une brave femme.

M. Dimanche
Elle est votre servante, Monsieur. Je venais…

Don Juan
Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dimanche
Le mieux du monde.

Don Juan
La jolie petite fille que c'est ! je l'aime de tout mon coeur.

M. Dimanche
C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous…

Don Juan
Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dimanche
Toujours de même, Monsieur. Je…

Don Juan
Et votre petit chien Brusquet ? Gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. Dimanche
Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir[634].

Don Juan
Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche
Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je…

Don Juan, *lui tendant la main.*
Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

M. Dimanche
Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan
Parbleu ! je suis à vous de tout mon coeur.

M. Dimanche
Vous m'honorez trop. Je…

Don Juan
Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dimanche
Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan
Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dimanche
Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur…

Don Juan
Oh çà, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. Dimanche
Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je…

Don Juan, *se levant.*
Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche, *se levant aussi.*
Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais…

Sganarelle ôte les siéges promptement.

Don Juan
Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. Dimanche
Ah ! Monsieur…

Don Juan
C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche
Si…

Don Juan
Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. Dimanche
Ah ! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur…

Don Juan
Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.
Il sort.

Scène IV

M. Dimanche, Sganarelle

Sganarelle
Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. Dimanche
Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

Sganarelle
Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous ; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton : vous verriez de quelle manière…

M. Dimanche
Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

Sganarelle
Oh ! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

M. Dimanche
Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

Sganarelle
Fi ! ne parlez pas de cela.

M. Dimanche
Comment ? Je…

Sganarelle
Ne sais-je pas bien que je vous dois ?

M. Dimanche
Oui, mais…

Sganarelle
Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. Dimanche
Mais mon argent…

Sganarelle, *prenant M. Dimanche par le bras.*
Vous moquez-vous ?

M. Dimanche
Je veux…

Sganarelle, *le tirant.*
Eh !

M. Dimanche
J'entends…

Sganarelle, *le poussant vers la porte.*
Bagatelles.

M. Dimanche
Mais…

Sganarelle, *le poussant encore.*
Fi !

M. Dimanche
Je…

Sganarelle, *le poussant tout à fait hors du théâtre.*
Fi ! vous dis-je.

Scène V

Don Juan, La Violette, Sganarelle

La Violette, *à Don Juan.*
Monsieur, voilà Monsieur votre père.

Don Juan
Ah ! me voici bien : il me fallait cette visite pour me faire enrager.

Scène VI

Don Juan, Don Louis, Sganarelle

Don Louis

Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. À dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre ; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles ; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de voeux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel oeil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent, à toutes heures, à lasser les bontés du Souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis ? Ah ! quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en

vain des aïeux dont vous êtes né : ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

Don Juan
Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

Don Louis
Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme. Mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître.
Il sort.

Scène VII

Don Juan, Sganarelle

Don Juan, *adressant encore la parole à son père, qu'oiqu'il soit sorti.*
Eh ! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils.
Il se met dans son fauteuil.

Sganarelle
Ah ! Monsieur, vous avez tort.

Don Juan, *se levant.*
J'ai tort !

Sganarelle, *tremblant.*
Monsieur…

Don Juan *se lève de son siège.*
J'ai tort !

Sganarelle
Oui, Monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, et vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ? Un père venir faire des remontrances à son fils, et lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de pareille nature ! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre ? J'admire votre patience ; et si j'avais été en votre place, je l'aurais envoyé promener. Ô complaisance maudite ! à quoi me réduis-tu ?

Don Juan
Me fera-t-on souper bientôt ?

Scène VIII

Don Juan, Ragotin, Sganarelle

Ragotin
Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

Don Juan
Que pourrait-ce être ?

Sganarelle
Il faut voir.

Scène IX

Done Elvire, Don Juan, Sganarelle
Done Elvire est voilée.

Done Elvire
Ne soyez point surpris, Don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisait des voeux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que menaces et ne respirait que vengeance. Le Ciel a banni de mon âme toutes ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un amour terrestre et grossier ; et il n'a laissé dans mon coeur pour vous qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine que de votre intérêt.

Don Juan, *à Sganarelle*
Tu pleures, je pense.

Sganarelle
Pardonnez-moi.

Done Elvire
C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, et tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Don Juan, je sais tous les dérèglements de votre vie, et ce même Ciel qui m'a touché le coeur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de vous dire, de sa part, que vos offenses ont épuisé sa miséricorde,

que sa colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde ; je suis revenue, grâces au Ciel, de toutes mes folles pensées ; ma retraite est résolue, et je ne demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et mériter, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Mais, dans cette retraite, j'aurais une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement devînt un exemple funeste de la justice du Ciel ; et ce me sera une joie incroyable si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation ; ne me refusez point votre salut, que je vous demande avec larmes ; et si vous n'êtes point touché de votre intérêt, soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

Sganarelle*, à part.*
Pauvre femme !

Done Elvire
Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous ; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous ; et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. encore une fois, Don Juan, je vous le demande avec larmes ; et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

Sganarelle*, à part, regardant Don Juan.*
Coeur de tigre !

Done Elvire
Je m'en vais, après ce discours, et voilà tout ce que j'avais à vous dire.

Don Juan
Madame, il est tard, demeurez ici : on vous y logera le mieux qu'on pourra.

Done Elvire
Non, Don Juan, ne me retenez pas davantage.

Don Juan
Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

Done Elvire
Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus. Laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

Scène X

Don Juan, Sganarelle

Don Juan
Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint ?

Sganarelle
C'est-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur vous.

Don Juan
Vite à souper.

Sganarelle
Fort bien.

Scène XI

Don Juan, Sganarelle, La Violette, ragotin.

Don Juan, *se mettant à table*
Sganarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

Sganarelle
Oui-da !

Don Juan
Oui, ma foi ! Il faut s'amender ; encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous.

Sganarelle
Oh !

Don Juan
Qu'en dis-tu ?

Sganarelle
Rien. Voilà le souper.
Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.

Don Juan
Il me semble que tu as la joue enflée ; qu'est-ce que c'est ? Parle donc, qu'as-tu là ?

Sganarelle
Rien.

Don Juan

Montre un peu. Parbleu ! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourrait étouffer. Attends : voyez comme il était mûr. Ah ! coquin que vous êtes !

Sganarelle
Ma foi ! Monsieur, je voulais voir si votre cuisinier n'avait point mis trop de sel ou trop de poivre.

Don Juan
Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

Sganarelle *se mettant à table.*
Je le crois bien, Monsieur : je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.
À Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.
Mon assiette, mon assiette ! tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu ! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes ! et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos !
Pendant que La Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.

Don Juan
Qui peut frapper de cette sorte ?

Sganarelle
Qui diable nous vient troubler dans notre repas ?

Don Juan
Je veux souper en repos au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

Sganarelle
Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

Don Juan, *voyant venir Sganarelle effrayé.*
Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

Sganarelle, baissant la tête comme a fait la statue
Le… qui est là !

Don Juan
Allons voir, et montrons que rien ne me saurait ébranler.

Sganarelle
Ah ! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

Scène XII

Don Juan, La statue du Commandeur, Sganarelle, La Violette, ragotin.

Don Juan, *à ses gens.*
Une chaise et un couvert, vite donc !
Don Juan et la statue se mettent à table.
À Sganarelle.) Allons, mets-toi à table.

Sganarelle
Monsieur, je n'ai plus de faim.

Don Juan
Mets-toi là, te dis-je. À boire. À la santé du Commandeur : je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

Sganarelle
Monsieur, je n'ai pas soif.

Don Juan
Bois, et chante ta chanson, pour régaler le Commandeur.

Sganarelle
Je suis enrhumé, Monsieur.

Don Juan
Il m'importe ; allons !
À ses gens.
Vous autres, venez, accompagnez sa voix.

La statue
Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage ?

Don Juan
Oui, j'irai, accompagné du seul Sganarelle.

Sganarelle
Je vous rends grâce, il est demain jeûne pour moi.

Don Juan, *à Sganarelle*
Prends ce flambeau.

La statue
On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le Ciel.

Acte V

Le théâtre représente une campagne

Scène première

Don Louis, Don Juan, Sganarelle

Don Louis
Quoi ? mon fils, serait-il possible que la bonté du Ciel eût exaucé mes voeux ? Ce que vous me dites est-il bien vrai ? Ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion ?

Don Louis, *faisant l'hypocrite*
Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs ; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde : il a touché mon âme et dessillé mes yeux, et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le Ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes ; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler ; et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

Don Louis
Ah ! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir !

Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette des larmes de joie ; tous mes voeux sont satisfaits, et je n'ai plus rien désormais à demander au Ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâce au Ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

Scène II

Don Juan, Sganarelle

Sganarelle
Ah ! Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendais cela, et voilà, grâce au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

Don Juan
La peste le benêt !

Sganarelle
Comment, le benêt ?

Don Juan
Quoi ? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon coeur ?

Sganarelle
Quoi ? ce n'est pas… Vous ne… Votre…
À part.
Oh ! quel homme ! quel homme ! quel homme !

Don Juan
Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

Sganarelle
Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

Don Juan

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme ; et si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

Sganarelle
Quoi ? vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

Don Juan
Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde !

Sganarelle*, à part.*
Ah ! quel homme ! quel homme !

Don Juan
Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée ; et quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les jette tous sur les bras ; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres ; ils donnent hautement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se sont fait un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent

pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes ; mais j'aurai soin de me cacher et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale[635], et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du Ciel, et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

Sganarelle

Ô Ciel ! qu'entends-je ici ? Il ne vous manquait plus que d'être hypocrite pour vous achever de tout point, et voilà le comble des abominations. Monsieur, cette dernière-ci m'emporte et je ne puis m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-moi, assommez-moi de coups, tuez-moi, si vous voulez : il faut que je décharge mon coeur, et qu'en valet fidèle je vous dise ce que je dois. Sachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise ; et comme dit fort bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche ; la branche est attachée à l'arbre ; qui s'attache à l'arbre, suit de bons préceptes ; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles ; les belles paroles se trouvent à la cour ; à la cour sont les courtisans ; les courtisans suivent la mode ; la mode vient de la fantaisie ; la fantaisie est une faculté de l'âme ; l'âme est ce qui nous donne la vie ; la vie finit par la mort ; la mort nous fait penser au Ciel ; le ciel est au-dessus de la terre ; la terre n'est point la mer ; la mer est sujette aux orages ; les orages tourmentent les vaisseaux ; les vaisseaux ont besoin d'un bon pilote ; un bon pilote a de la prudence ; la prudence n'est point dans les jeunes gens ; les jeunes gens doivent obéissance aux vieux ; les vieux aiment les richesses ; les richesses font les riches ; les riches ne sont pas pauvres ; les pauvres ont de la nécessité ; nécessité n'a point de loi ; qui n'a point de loi vit en bête brute ; et, par conséquent, vous serez damné à tous les diables.

Don Juan
Ô le beau raisonnement !

Sganarelle
Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

Scène III

Don Carlos, Don Juan, Sganarelle

Don Carlos
Don Juan, je vous trouve à propos, et suis bien aise de vous parler ici plutôt que chez vous, pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, et que je me suis en votre présence chargé de cette affaire. Pour moi, je ne le cèle point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur ; et il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, et pour vous voir publiquement confirmer à ma soeur le nom de votre femme.

Don Juan, *d'un ton hypocrite*
Hélas ! je voudrais bien, de tout mon coeur, vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; mais le Ciel s'y oppose directement : il a inspiré à mon âme le dessein de changer de vie, et je n'ai point d'autres pensées maintenant que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, et de corriger désormais par une austère conduite tous les dérèglements criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeunesse.

Don Carlos
Ce dessein, Don Juan, ne choque point ce que je dis ; et la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le Ciel vous inspire.

Don Juan
Hélas ! point du tout. C'est un dessein que votre soeur elle-même a pris : elle a résolu sa retraite, et nous avons été touchés tous deux en même temps.

Don Carlos

Sa retraite ne peut nous satisfaire, pouvant être imputée au mépris que vous feriez d'elle et de notre famille ; et notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

Don Juan
Je vous assure que cela ne se peut. J'en avais, pour moi, toutes les envies du monde, et je me suis même encore aujourd'hui conseillé[636] au Ciel pour cela ; mais, lorsque je l'ai consulté, j'ai entendu une voix qui m'a dit que je ne devais point songer à votre soeur, et qu'avec elle assurément je ne ferais point mon salut.

Don Carlos
Croyez-vous, Don Juan, nous éblouir par ces belles excuses ?

Don Juan
J'obéis à la voix du Ciel.

Don Carlos
Quoi ? vous voulez que je me paye d'un semblable discours ?

Don Juan
C'est le Ciel qui le veut ainsi.

Don Carlos
Vous aurez fait sortir ma soeur d'un convent, pour la laisser ensuite ?

Don Juan
Le Ciel l'ordonne de la sorte.

Don Carlos
Nous souffrirons cette tache en notre famille ?

Don Juan
Prenez-vous-en au Ciel.

Don Carlos
Eh quoi ? toujours le Ciel ?

Don Juan
Le Ciel le souhaite comme cela.

Don Carlos
Il suffit, Don Juan, je vous entends. Ce n'est pas ici que je veux vous prendre, et le lieu ne le souffre pas ; mais, avant qu'il soit peu, je

saurai vous trouver.

Don Juan
Vous ferez ce que vous voudrez ; vous savez que je ne manque point de coeur, et que je sais me servir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand convent ; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est point moi qui me veux battre : le Ciel m'en défend la pensée ; et si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

Don Carlos
Nous verrons, de vrai, nous verrons.

Scène IV

Don Juan, Sganarelle

Sganarelle
Monsieur, quel diable de style prenez-vous là ? Ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'espérais toujours de votre salut ; mais c'est maintenant que j'en désespère ; et je crois que le Ciel, qui vous a souffert jusques ici, ne pourra souffrir du tout cette dernière horreur.

Don Juan
Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses ; et si toutes les fois que les hommes…

Scène V

Don Juan, Sganarelle, Un Spectre

Le spectre est une femme voilée.

Sganarelle, *apercevant le spectre.*
Ah ! Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

Don Juan
Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

Le Spectre
Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel ; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

Sganarelle
Entendez-vous, Monsieur ?

Don Juan
Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix.

Sganarelle
Ah ! Monsieur, c'est un spectre : je le reconnais au marcher.

Don Juan
Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'est.

Le Spectre change de figure, et représente le temps avec sa faux à la main.

Sganarelle

Ô Ciel ! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

Don Juan
Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

Le Spectre s'envole dans le temps que Don Juan veut le frapper.

Sganarelle
Ah ! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

Don Juan
Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

Scène VI

La statue du Commandeur, Don Juan, Sganarelle

La statue
Arrêtez, Don Juan : vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

Don Juan
Oui. Où faut-il aller ?

La statue
Donnez-moi la main.

Don Juan
La voilà.

La statue
Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Don Juan
Ô Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.

Sganarelle
Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà par sa mort un chacun satisfait : Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde

est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! Mes gages ! Mes gages !

FIN

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

1663

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[637]

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Versailles le 14 octobre 1663[638] et à Paris le 4 novembre de la même année.

Molière fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, et en partie pour répondre à la pièce de Boursault. C'est une satire cruelle et outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance et de l'honnêteté publique de supprimer la satire de Boursault et celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme Rolet et Wasp. Molière sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, et ne la fit point imprimer.

Personnages

[639]

De haut en bas et de gauche à droite :
Molière, marquis ridicule. Brécourt, homme de qualité. [640] La Grange, marquis ridicule[641] Du Croisy, poète[642] La Thorillère, marquis fâcheux[643] Béjart, homme qui fait le nécessaire[644] Mademoiselle Du Parc, marquise façonnière.[645] Mademoisemelle Béjart, prude.[646] Mademoiselle, sage coquette.[647] Mademoiselle Molière, satirique spirituelle. [648] Mademoiselle du Croisy, peste doucereuse[649]
et Mademoiselle Hervé, servante précieuse[650]

La scène est à Versailles dans la salle de La Comédie.

Scène première

Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mademoiselle Duparc, Mademoiselle Debrie,
Mademoiselle Molière, Mademoiselle Hervé, Mademoiselle du Croizy

Molière, *seul, parlant à ses camarades, qui sont derrière le théâtre.*
Allons donc, Messieurs et Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici ? La peste soit des gens ! Holà ho ! Monsieur de Brécourt !

Brécourt, *derrière le théâtre.*
Quoi ?

Molière
Monsieur de la Grange !

La Grange, *derrière le théâtre.*
Qu'est-ce ?

Molière
Monsieur du Croisy !

Du Croizy, *derrière le théâtre.*
Plaît-il ?

Molière
Mademoiselle du Parc !

Mademoiselle Duparc, *derrière le théâtre.*
Eh bien ?

Molière
Mademoiselle Béjart !

Mademoiselle Béjart, *derrière le théâtre.*
Qu'y a-t-il ?

Molière
Mademoiselle de Brie !

Mademoiselle de Brie, *derrière le théâtre.*
Que veut-on ?

Molière
Mademoiselle du Croisy !

Mademoiselle Du Croizy, *derrière le théâtre.*
Qu'est-ce que c'est ?

Molière
Mademoiselle Hervé !

Mademoiselle Hervé, *derrière le théâtre.*
On y va.

Molière
Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Eh !
Brécourt, La Grange, du Croisy entrent.
Têtebleu ! Messieurs, me voulez-vous faire enrager[651] aujourd'hui ?

Brécourt
Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons pas nos rôles ; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

Molière
Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !

Mesdemoiselles Béjart, Duparc, Debrie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.

Mademoiselle Béjart
Eh bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire ?

Mademoiselle du Parc
Quelle est votre pensée ?

Mademoiselle de Brie
De quoi est-il question ?

Molière
De grâce, mettons-nous ici ; et puisque nous voilà tous habillés, et que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.

La Grange
Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas ?

Mademoiselle du Parc
Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

Mademoiselle de Brie
Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

Mademoiselle Béjart
Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiselle Molière
Et moi aussi.

Mademoiselle Hervé
Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

Mademoiselle Du Croizy
Ni moi non plus ; mais avec cela je ne répondrais pas de ne point manquer.

Du Croizy
J'en voudrais être quitte pour dix pistoles.

Brécourt
Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

Molière
Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer, et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ?

Mademoiselle Béjart
Qui, vous ? Vous n'êtes pas à plaindre ; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

Molière
Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire ? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul ? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent ? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve ? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde ?

Mademoiselle Béjart
Si cela vous faisait trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

Molière
Le moyen de m'en défendre, quand un roi me l'a commandé ?

Mademoiselle Béjart
Le moyen ? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne ; et tout autre, en votre place, ménagerait mieux sa réputation, et se serait bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal ? et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

Mademoiselle de Brie
En effet ; il fallait s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

Molière
Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent ; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre ; et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous : nous ne sommes que pour leur plaire ; et lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt ; et si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

Mademoiselle Béjart
Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles ?

Molière
Vous les saurez, vous dis-je ; et quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet ?

Mademoiselle Béjart
Je suis votre servante : la prose est pis encore que les vers.

Mademoiselle Molière
Voulez-vous que je vous dise ? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout **seul.**

Molière
Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

Mademoiselle Molière
Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est : le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

Molière
Taisez-vous, je vous prie.

Mademoiselle Molière
C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

Molière
Que de discours !

Mademoiselle Molière
Ma foi, si je faisais une comédie, je la ferais sur ce sujet. Je justifierais les femmes de bien des choses dont on les accuse ; et je ferais craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.

Molière
Ahy ! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant : nous

avons autre chose à faire.

Mademoiselle Béjart
Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps ? C'était une affaire toute trouvée et qui venait fort bien à la chose, et d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils[652] vous ouvraient l'occasion de les peindre aussi, et que cela aurait pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature ; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnaît.

Molière
Il est vrai ; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine ; et puis il fallait plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours[653] de comédies sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris ; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurais eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

Mademoiselle du Parc
Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

Mademoiselle de Brie
Je n'ai jamais ouï parler de cela.

Molière
C'est une idée qui m'avait passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'aurait point fait rire.

Mademoiselle de Brie
Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

Molière
Nous n'avons pas le temps maintenant.

Mademoiselle de Brie
Seulement deux mots.

Molière
J'avais songé une comédie[654] où il y aurait eu un poète, que j'aurais représenté moi-même, qui serait venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, aurait-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage, car ma pièce est une pièce… —Eh ! Monsieur, auraient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle[655] parfois. — Qui ? ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre[656], un roi, morbleu ! qui soit entripaillé[657] comme il faut, un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut ; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien aurait récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède* :

Te le dirai-je, Araspe ? Il m'a trop bien servi ;
Augmentant mon pouvoir…

le plus naturellement qu'il aurait été possible. Et le poète : « Comment ? Vous appelez cela réciter ? C'est se railler : il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi :
Imitant Montfleury, excellent acteur de l'Hôtel de Bourgogne.

Te le dirai-je, Araspe ? … Etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. — Mais, Monsieur, aurait répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun *ah !* Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-dessus une comédienne et un comédien auraient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
— Hélas ! Je vois trop bien…, etc.

Tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auraient

pu. Et le poète aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut réciter cela :
Imitant Mlle Beauchâteau, comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.

Iras-tu, ma chère âme…, etc.
Non, je te connais mieux…, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée ; et il aurait parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

Mademoiselle de Brie
Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu[658] là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

Molière *imitant Beauchâteau, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du coeur…, etc

Et celui-ci, le reconnaîtrez-vous bien dans Pompée de *Sertorius ?*
Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne.

L'inimitié qui règne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur…, etc.

Mademoiselle de Brie
Je le reconnais un peu, je pense.

Molière
Et celui-ci ?
Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne.

Seigneur, Polybe est mort…, etc.

Mademoiselle de Brie
Oui, je sais qui c'est ; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

Molière
Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avais bien étudiés. Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir.
À la Grange.
Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

Mademoiselle Molière
Toujours des marquis !

Molière
Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie ; et comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle Béjart
Il est vrai, on ne s'en saurait passer.

Molière
Pour vous, Mademoiselle.

Mademoiselle du Parc
Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière[659].

Molière
Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de *La Critique de l'École des femmes* ; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même ; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

Mademoiselle du Parc
Comment cela se pourrait-il faire ? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

Molière
Cela est vrai ; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.
À du Croisy.
Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.
À Brécourt.
Pour vous, vous faites un honnête homme de coeur, comme vous

avez déjà fait dans La Critique de l'École des femmes, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

À de la Grange.

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

À Mademoiselle Béjart.

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

À Mademoiselle de Brie.

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde pourvu qu'elles sauvent les apparences, de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

À Mademoiselle Molière.

Vous, vous faites le même personnage que dans *La Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à Mademoiselle du Parc.

À Mademoiselle du Croisy.

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités[660] à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seraient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain ; je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

À Mademoiselle Hervé.

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah ! voici justement un fâcheux ! Il ne nous fallait plus que cela !

Scène II

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé.

La Thorillière
Bonjour, Monsieur Molière.

Molière
Monsieur, votre serviteur.
À Part.
La peste soit de l'homme !

La Thorillière
Comment vous en va[661] ?

Molière
Fort bien, pour vous servir.
Aux actrices.
Mesdemoiselles, ne…

La Thorillière
Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

Molière
Je vous suis obligé.
À Part.
Que le diable t'emporte !
Aux acteurs.
Ayez un peu soin.

La Thorillière
Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

Molière
Oui, Monsieur.
Aux actrices.
N'oubliez pas…

La Thorillière
C'est le Roi qui vous la fait faire ?

Molière
Oui, Monsieur.
Aux acteurs.
De grâce, songez…

La Thorillière
Comment l'appelez-vous ?

Molière
Oui, Monsieur.

La Thorillière
Je vous demande comment vous la nommez.

Molière
Ah ! ma foi, je ne sais.
Aux actrices.
Il faut, s'il vous plaît, que vous.

La Thorillière
Comment serez-vous habillés ?

Molière
Comme vous voyez.
Aux acteurs.
Je vous prie…

La Thorillière
Quand commencerez-vous ?

Molière
Quand le Roi sera venu.
À Part.
Au diantre le questionneur !

La Thorillière

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

Molière
La peste m'étouffe, Monsieur, si je le sais !

La Thorillière
Savez-vous point…

Molière
Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde ; je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure.
À part.
J'enrage ! Ce bourreau vient, avec un air tranquille, vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

La Thorillière
Mesdemoiselles, votre serviteur.

Molière
Ah ! bon, le voilà d'un autre côté.

La Thorillière, *à Mademoiselle du Croisy*.
Vous voilà belle comme un petit ange.
En regardant mademoiselle Hervé.
Jouez-vous toutes deux aujourd'hui ?

Mademoiselle Du Croizy
Oui, Monsieur.

La Thorillière
Sans vous, la comédie ne vaudrait pas grand'chose.

Molière*, bas aux actrices.*
Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

Mademoiselle de Brie*, à la Thorillère.*
Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

La Thorillière
Ah ! parbleu ! je ne veux pas vous empêcher : vous n'avez qu'à poursuivre.

Mademoiselle de Brie
Mais…

La Thorillière
Non, non, je serais fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiselle de Brie
Oui, mais…

La Thorillière
Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

Molière
Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteraient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

La Thorillière
Pourquoi ? il n'y a point de danger[662] pour moi.

Molière
Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent, et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

La Thorillière
Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

Molière
Point du tout, Monsieur ; ne vous hâtez pas, de grâce !

Scène III

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé.

Molière
Ah ! que le monde est plein d'impertinents ! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du Roi ; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.
À La Grange.
Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis ; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. Allons, parlez.

La Grange
Bonjour, Marquis.

Molière
Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis ; il faut le prendre un peu plus haut ; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun : *Bonjour, Marquis*. Recommencez donc.

La Grange
« Bonjour, Marquis.

Molière
Ah ! Marquis, ton serviteur.

La Grange
Que fais-tu là ?

Molière
Parbleu ! tu vois : j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte, pour présenter là mon visage.

La Grange
Têtebleu ! quelle foule ! Je n'ai garde de m'y aller frotter, et j'aime mieux entrer des derniers.

Molière
Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper toutes les avenues de la porte.

La Grange
Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

Molière
Cela est bon pour toi ; mais pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.

La Grange
Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans La *Critique*.

Molière
Moi ? Je suis ton valet : c'est toi-même en propre personne.

La Grange
Ah ! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

Molière
Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

La Grange*, riant.*
Ah, ha, ha, cela est drôle.

Molière
Ah, ha, ha, cela est bouffon.

La Grange
Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis

de La Critique ?

Molière
Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu ! détestable ! Tarte à la crème !* C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

La Grange
Oui, parbleu ! c'est toi, tu n'as que faire de railler ; et si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.

Molière
Et que veux-tu gager encore ?

La Grange
Je gage cent pistoles que c'est toi.

Molière
Et moi, cent pistoles que c'est toi.

La Grange
Cent pistoles comptant ?

Molière
Comptant : quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas[663], et dix pistoles comptant.

La Grange
Je le veux.

Molière
Cela est fait.

La Grange
Ton argent court grand risque.

Molière
Le tien est bien aventuré.

La Grange
à qui nous en rapporter ?

Molière
Voici un homme qui nous jugera.
À Brécourt.

Chevalier…

Brécourt
Quoi ?

Molière
Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis ! Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement ?

Brécourt
Il est vrai.

Molière
Allons donc. Chevalier…

Brécourt
Quoi ?

Molière
Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

Brécourt
Et quelle ?

Molière
« Nous disputons qui est le marquis de La *Critique* de Molière : il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

Brécourt
Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes de choses ; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les moeurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement[664], qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs ; qu'il serait bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit ; et que si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c'était les ressemblances qu'on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et en effet je trouve qu'il a raison, car pourquoi

vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement : Il joue un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde. Et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes ou l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

Molière
Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

La Grange
Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

Molière
Soit. Mais, dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour…

Brécourt
Plus de matière ? Eh ! mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour[665] tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit.

Molière
Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit. écoutez-le-moi dire un peu. Et qu'il ne trouvera plus de matière pour. – Plus de matière ? Eh ! mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes ? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché ? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre ? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au coeur à ceux qui les écoutent ? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des

importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droit et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié ? Monsieur, votre très humble serviteur. — Monsieur, je suis tout à votre service. — Tenez-moi des vôtres, mon cher. — Faites état de moi, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. — Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. — Ah ! Monsieur, je ne vous voyais pas ! Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. — Serviteur. — Très humble valet. Va, va, Marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

Brécourt
C'est assez.

Molière
Poursuivez.

Brécourt
« Voici Climène et Élise. »

Molière*, à mesdemoiselles Duparc et Molière.*
Là-dessus vous arrivez toutes deux.
À Mademoiselle Duparc.
Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois se faire violence.

Mademoiselle Molière
Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvait être une autre que vous.

Mademoiselle du Parc
Vous voyez : je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiselle Molière
Et moi de même.

Molière
Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

Mademoiselle du Parc
Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiselle Molière
Après vous, Madame.

Molière
Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place, et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude naturelle. Parbleu ! Chevalier, tu devrais faire prendre médecine à tes canons.

Brécourt
Comment ?

Molière
Ils se portent fort mal.

Brécourt
Serviteur à la turlupinade !

Mademoiselle Molière
Mon Dieu ! Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'un couleur de feu surprenante !

Mademoiselle du Parc
Ah ! que dites-vous là, Madame ? ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle Molière
Eh, Madame, levez un peu votre coiffe.

Mademoiselle du Parc
Fi ! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.

Mademoiselle Molière
Vous êtes si belle !

Mademoiselle du Parc
Point, point.

Mademoiselle Molière
Montrez-vous.

Mademoiselle du Parc
Ah ! fi donc, je vous prie !

Mademoiselle Molière
De grâce.

Mademoiselle du Parc
Mon Dieu, non.

Mademoiselle Molière
Si fait.

Mademoiselle du Parc
Vous me désespérez.

Mademoiselle Molière
Un moment.

Mademoiselle du Parc
Ahy.

Mademoiselle Molière
Résolument, vous vous montrerez. On ne peut point se passer de vous voir.

Mademoiselle du Parc
Mon Dieu, que vous êtes une étrange personne ! Vous voulez furieusement ce que vous voulez.

Mademoiselle Molière
Ah ! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paraître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui assuraient que vous mettiez quelque chose[666] ! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

Mademoiselle du Parc
Hélas ! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames ?

Mademoiselle de Brie
Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions, en passant, la

plus agréable nouvelle du monde. Voilà Monsieur Lysidas, qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

Molière
Il est vrai, on me l'a voulu lire ; et c'est un nommé Br… Brou… Brossaut qui l'a faite.

Du Croizy
Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursaut ; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait ; mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms : il lui aurait été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse ; et pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

Mademoiselle du Parc
Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

Molière
Et moi aussi. Par la sambleu ! le railleur sera raillé ; il aura sur les doigts, ma foi !

Mademoiselle du Parc
Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment ? cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit ? Il condamne toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre.

Mademoiselle de Brie
Le langage n'est rien ; mais il censure tous nos attachements, quelque innocents qu'ils puissent être ; et de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

Mademoiselle Du Croizy
Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas ?

Mademoiselle Béjart

Passe pour tout cela ; mais il satirise même les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

Mademoiselle Molière
C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

Du Croizy
La représentation de cette comédie, Madame, aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de l'Hôtel.

Mademoiselle du Parc
Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien. Je leur garantis le succès de leur pièce, corps pour corps.

Mademoiselle Molière
Vous avez raison, Madame. Trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés par Molière, ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

Brécourt*, ironiquement.*
Sans doute ; et pour moi je réponds de douze marquis, de six précieuses, de vingt coquettes, et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiselle Molière
En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleurs gens du monde ?

Molière
Par la sambleu ! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle manière, et que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

Mademoiselle Molière
Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens, que chacun s'y connaît ? Que ne fait-il des comédies comme celles de Monsieur Lysidas ? Il n'aurait personne contre lui et tous les auteurs en diraient du bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde ; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

Du Croizy
Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savants.

Mademoiselle Molière
Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudissements du public, et que tout l'argent qu'on saurait gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères ?

La Grange
Mais quand jouera-t-on *Le Portrait du peintre* ?

Du Croizy
Je ne sais ; mais je me prépare fort à paraître des premiers sur les rangs, pour crier : Voilà qui est beau !

Molière
Et moi de même, parbleu !

La Grange
Et moi aussi, Dieu me sauve !

Mademoiselle du Parc
Pour moi, j'y paierai de ma personne comme il faut ; et je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre chose que nous devions faire, que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiselle Molière
C'est fort bien dit.

Mademoiselle de Brie
Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiselle Béjart
Assurément.

Mademoiselle Du Croizy
Sans doute.

Mademoiselle Hervé
Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

Molière
Ma foi, Chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière se cache.

Brécourt
Qui, lui ? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller, sur le théâtre, rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de lui.

Molière
Parbleu ! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira.

Brécourt
Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce ; et comme tout ce qu'il y a d'agréable sont[667] effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute ; car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde, si cela est approuvé de personne ; et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblants, outre que cela est de fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris ; et je n'avais pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien, que de peindre trop bien les hommes.

La Grange
Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendaient sur la réponse, et que…

Brécourt
Sur la réponse ? Ma foi, je le trouverais un grand fou, s'il se mettait en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir ; et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut ; et de l'humeur dont je les connais, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde, les fâchera bien plus que toutes les satires qu'on pourrait faire de leurs personnes.

Molière
Mais, Chevalier…

Mademoiselle Béjart
Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition.
À Molière.
Voulez-vous que je vous dise ? Si j'avais été en votre place, j'aurais

poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse ; et après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

Molière
J'enrage de vous ouïr parler de la sorte ; et voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrais tirer, et le grand dépit que je leur ferais ! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses ? Et lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueraient Le *Portrait du peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent ? N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte ? Et ne me vengerais-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir ?

Mademoiselle de Brie
Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans La *Critique* et dans vos *Précieuses*.

Molière
Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auraient voulu ; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront ; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces : tant mieux ; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise ! Ce serait une mauvaise affaire pour moi.

Mademoiselle de Brie
Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

Molière
Et qu'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulais obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire ? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant ? Et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont

approuvée, que l'art de celui qui l'a faite ?

Mademoiselle de Brie
Ma foi, j'aurais joué ce petit Monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

Molière
Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que Monsieur Boursaut ! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée : il ne demanderait pas mieux : et il m'attaque de gaieté de coeur, pour se faire connaître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant, vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens : ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon coeur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage : je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

Mademoiselle Béjart
Mais enfin…

Molière
Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela

davantage ; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous ? Je ne m'en souviens plus.

Mademoiselle de Brie
Vous en étiez à l'endroit…

Molière
Mon Dieu ! j'entends du bruit : c'est le Roi qui arrive assurément ; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien ! faites donc pour le reste du mieux qu'il vous sera possible.

Mademoiselle Béjart
Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurais aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

Molière
Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle ?

Mademoiselle Béjart
Non.

Mademoiselle du Parc
Ni moi le mien.

Mademoiselle de Brie
Ni moi non plus.

Mademoiselle Molière
Ni moi.

Mademoiselle Hervé
Ni moi.

Mademoiselle Du Croizy
Ni moi.

Molière
Que pensez-vous donc faire ? Vous moquez-vous toutes de moi ?

Scène IV

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé.

Béjart
Messieurs, je viens vous avertir que le Roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

Molière
Ah ! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle ! Voici des femmes qui s'effrayent et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment. Le Roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

Scène V

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé.

Molière
Eh ! de grâce, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

Mademoiselle du Parc
Vous devez vous aller excuser.

Molière
Comment m'excuser ?

Scène VI

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé, Un nécessaire[668].

Un nécessaire
Messieurs, commencez donc.

Molière
Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et…

Scène VII

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé, Un nécessaire, Un second nécessaire

Second nécessaire
Messieurs, commencez donc.

Molière
Dans un moment, Monsieur.
À ses camarades.
Et quoi donc ? voulez-vous que j'aie l'affront. ?

Scène VIII

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé, Un nécessaire, Un second nécessaire, Un troisième nécessaire.

Troisième nécessaire
Messieurs, commencez donc.

Molière
Oui, Monsieur, nous y allons. Eh ! que de gens se font de fête, et viennent dire : Commencez donc, à qui le Roi ne l'a pas commandé !

Scène IX

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé, Un nécessaire, Un second nécessaire, Un troisième nécessaire. Un quatrième nécessaire.

Quatrième nécessaire
Messieurs, commencez donc.

Molière
Voilà qui est fait, Monsieur.
À ses camarades.
Quoi donc ? recevrai-je la confusion ?

Scène X

La Thorillière, Molière, Brécourt, La Grange, Du Croisy, Mesdemoiselles Duparc, Béjart, Debrie, Molière, Du Croisy, Hervé

Molière
Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais…

Béjart
Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

Molière
Ah ! Monsieur, vous me redonnez la vie ! Le Roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avait souhaité, et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paraître.

FIN

LA PRINCESSE D'ÉLIDE OU LES PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE

1664

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages du prologue
Personnages de la comÉdie
Personnages des intermèdes

Prologue
- Scène première
- Premier argument
- Scène II
- Deuxième argument

Acte I
- Troisième argument
- Scène première
- Quatrième argument
- Scène II
- Cinquième argument
- Scène III
- Scène IV

Premier intermède
- Sixième argument
- Scène première
- Scène II
- Scène III

Scène IV
Septième argument
Première entrée de ballet

Acte II
Huitième argument
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Deuxième intermède
Scène première
Scène II
Scène III
Deuxième entrée de ballet

Acte III
Neuvième argument
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Troisième intermède
Scène première
Scène II

Acte IV
Dixième argument
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Quatrième intermède
Scène première
Scène II

Acte V
Onzième argument
Scène première

Scène II
Scène III
Scène IV
Cinquième intermède

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[669]

Comédie-ballet représentée le 10 mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.[670]

Les fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'Île enchantée,* que Molière fit jouer *la Princesse d'Élide,* comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte et la première scène du second qui soient en vers : Molière, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté *la Princesse d'Élide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornements et des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de *la Mère coquette,* du célèbre Quinault : c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de Molière, et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgents ; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'était pas le génie de Molière ; et cette espèce de poème, n'ayant ni le plaisant de la comédie ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

Personnages du prologue

L’AURORE.
LYCISCAS, valet de chien
Trois valets de chiens chantants.
Valets de chiens dansants.

Personnages de la comédie

LA PRINCESSE D'ÉLIDE.[671]
AGLANTE, cousine de la Princesse.[672]
CYNTHIE, cousine de la Princesse.[673]
PHILIS, suivante de la Princesse.[674]
IPHITAS, père de la Princesse.[675]
EURYALE, ou le prince d'Ithaque.[676]
ARISTOMÈNE, ou le prince de Messène.[677]
THÉOCLE, ou le prince de Pyle.[678]
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque.[679]
MORON, plaisant de la Princesse.[680]
LYCAS, suivant d'Iphitas.[681]

Personnages des intermèdes

PREMIER INTERMÈDE

Moron
Chasseurs dansants

DEUXIÈME INTERMÈDE

PHILIS
MORON
Un satyre chantant
Satyres dansants

TROISIÈME INTERMÈDE

PHILIS
TIRCIS, berger chantant
MORON

QUATRIÈME INTERMÈDE

LA PRINCESSE
PHILIS
CLIMÈNE

CINQUIÈME INTERMÈDE

Bergers et bergères chantants.
Bergers et bergères dansants.

La scène est en Élide.

Prologue

Scène première

L’Aurore, Lyciscas, et plusieurs valets de chiens endormis et couches sur l’herbe.

L’AURORE chante

Quand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés laissez-vous enflammer :
Moquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer :
Dans l'âge où l'on est aimable
Rien n'est si beau que d'aimer.

Soupirez librement pour un amant fidèle,
Et bravez ceux qui voudraient vous blâmer ;
Un coeur tendre est aimable, et le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer :
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

Premier argument

Pendant que l'Aurore chantait ce récit, quatre valets de chiens étaient couchés sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas, représenté par le sieur de Molière, excellent acteur, de l'invention duquel étaient les vers et toute la pièce) se trouvait au milieu de deux, et un autre à ses pieds : qui étaient les sieurs Estival, Don, et Blondel, de la musique du Roi, dont les voix étaient admirables.

Scène II

Lyciscas, et autres Valets de chiens endormis

Trois valets de chiens, *réveillés par l'Aurore, chantent ensemble.*
Holà ? holà ? debout, debout, debout :
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout :
Holà ? ho debout, vite debout.

Premier
Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

Deuxième
L'air sur les fleurs en perles se résout.

Troisième
Les rossignols commencent leur musique,
Et leurs petits concerts retentissent partout.

Tous trois ensemble
Sus, sus, debout, vite debout ?
À Lyciscas, endormi.
Qu'est-ce ci, Lyciscas, Quoi ? tu ronfles encore,
Toi qui promettais tant de devancer l'Aurore ?
Allons debout, vite debout,
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Debout, vite debout, depêchons, debout.

Lyciscas, *en s'éveillant.*
Par la morbleu vous êtes de grands braillards vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin !

Tous trois ensemble

Ne vois-tu pas le jour qui se répand partout ?
Allons debout, Lyciscas debout.

Lyciscas
Eh ! laissez-moi dormir encore un peu, je vous conjure.

Tous trois ensemble
Non, non, debout, Lyciscas, debout.

Lyciscas
Je ne vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

Tous trois ensemble
Point, point, debout, vite debout.

Lyciscas
Eh ! je vous prie ?

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
Un moment.

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
De grâce.

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
Eh !

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
Je…

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
J'aurai fait incontinent.

Tous trois ensemble
Non, non debout, Lyciscas debout :
Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout ;
Vite debout, dépêchons, debout !

Lyciscas
Eh bien laissez-moi : je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens, de me tourmenter comme cela. Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée ; car voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, et lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive… que… on n'est…
Il se rendort.

Premier
Lyciscas !

Deuxième
Lyciscas !

Troisième
Lyciscas !

Tous ensemble
Lyciscas !

Lyciscas
Diable soit les brailleurs, je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

Tous trois ensemble
Debout, debout ;
Vite debout, dépêchons, debout.

Lyciscas
Ah ! quelle fatigue, de ne pas dormir son soûl.

Premier
Holà ? oh !

Deuxième

Holà ? oh !

Troisième
Holà ? oh !

Tous trois ensemble
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

Lyciscas
Oh ! oh ! La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements, je me donne au diable si je ne vous assomme : mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je…

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
encore !

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas
Le diable vous emporte !

Tous trois ensemble
Debout.

Lyciscas *en se levant*.
Quoi toujours ? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter : par le sang bleu j'enrage, puisque me voilà éveillé il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho ? Messieurs, debout, debout, vite c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout, debout, debout, debout : Allons vite, ho, ho, ho ? debout, debout ! Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout, debout, debout, Lyciscas, debout ? Ho ! ho ! ho ! ho ! ho.

Plusieurs cors et trompesde chasse se font entendre : les valets de chiens que Lyciscas a réveillés dansent une entrée ; il sreprennent le son de leurs cors et trompes à certaines cadences.

Deuxième argument

Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre, et concertées avec les violons commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et disposition ; reprenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes : c'étaient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, et La Pierre.

Acte I

Troisième argument

Cette chasse qui se préparait ainsi, était celle d'un prince d'Élide, lequel étant d'humeur galante et magnifique, et souhaitant que la princesse sa fille se résolût à aimer et à penser au mariage, qui était fort contre son inclination, avait fait venir en sa cour les Princes d'Itaque, de Messène et de Pyle ; afin que dans l'exercice de la chasse qu'elle aimait fort, et dans d'autres jeux, comme des courses de char et semblables magnificences, quelqu'un de ces princes pût lui plaire et devenir son époux.

Euryale, prince d'Ithaque, amoureux de la Princesse d'Élide, et Arbate son gouverneur, lequel indulgent à la passion du Prince, le loua de son amour, au lieu de l'en blâmer, en des termes fort galants.

Scène première

Euryale, Arbate.

Arbate

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
Vous fait à tous moments chercher la solitude,
Ces longs soupirs que laisse échapper votre coeur,
Et ces fixes regards si chargés de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge ;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage :
Mais sans votre congé de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

Euryale

Explique, explique Arbate, avec toute licence
Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence :
Je te permets ici de dire que l'amour
M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour :
Et je consens encore que tu me fasses honte
Des faiblesses d'un coeur qui souffre qu'on le dompte.

Arbate

Moi vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements,
Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments ;
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
Contre les doux transports de l'amoureuse flamme,
Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils :
Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
Un jeune prince soit et grand et généreux :
C'est une qualité que j'aime en un monarque,

La tendresse de coeur est une grande marque,
Et je crois que d'un prince on peut tout présumer
Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
Oui cette passion de toutes la plus belle
Traîne dans un esprit cent vertus après elle,
Aux nobles actions elle pousse les coeurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs ;
Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance ;
Mes regards observaient en vous des qualités
Où je reconnaissais le sang dont vous sortez ;
J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière,
Je vous trouvais bien fait, l'air grand, et l'âme fière ;
Votre coeur, votre adresse éclataient chaque jour :
Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour,
Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
Je triomphe, et mon coeur d'allégresse rempli
Vous regarde à présent comme un prince accompli.

Euryale
Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance,
Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance !
Et sachant dans quels maux mon coeur s'est abîmé,
Toi-même, tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé :
Car enfin vois le sort où mon astre me guide,
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide,
Et tu sais quel orgueil sous des traits si charmants
Arme contre l'amour ses jeunes sentiments ;
Et comment elle fuit dans cette illustre fête
Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'oeil allume en nous les flammes
Où le Ciel en naissant a destiné nos âmes.
À mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux ;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'oeil dont on voit une belle statue :
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image :
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour

Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;
On publie en tous lieux que son âme hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, et la fatalité,
Ce que n'avait point fait sa vue et sa beauté,
Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
Un transport inconnu, dont je ne fus point maître ;
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
À[682] me faire avec soin rappeler tous ses traits,
Et mon esprit jetant de nouveaux yeux sur elle
M'en refit une image et si noble et si belle ;
Me peignit tant de gloire, et de telles douceurs
À pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
Que mon coeur aux brillants d'une telle victoire
Vit de sa liberté s'évanouir la gloire ;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance
J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes voeux enflammés[683]
Du désir de paraître à ces jeux renommés,
Où l'illustre Iphitas, père de la Princesse,
Assemble la plupart des princes de la Grèce.

Arbate
Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez ?
Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez ?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
Et venez à ses yeux signaler votre adresse,
Et nuls empressements, paroles, ni soupirs
Ne l'ont instruite encore de vos brûlants désirs.
Pour moi je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que votre coeur s'explique,
Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

Euryale
Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine ?
Et me jeter au rang de ces princes soumis

Que le titre d'amants lui peint en ennemis ?
Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
Lui faire de leurs coeurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence ;
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

Arbate
Et c'est dans ce mépris, et dans cette humeur fière
Que votre âme à ses voeux doit voir plus de lumière,
Puisque le sort vous donne à conquérir un coeur
Que défend seulement une jeune froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse :
Un coeur préoccupé résiste puissamment ;
Mais quand une âme est libre, on la force aisément,
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux,
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs voeux enflez l'espoir des vôtres :
Peut-être pour toucher ces sévères appas
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
Et si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

Euryale
J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme,
Combattant mes raisons tu chatouilles mon âme,
Et par ce que j'ai dit je voulais pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir :
Car, enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la Princesse expliquer mon silence,
Et peut-être au moment que je t'en parle ici
Le secret de mon coeur, Arbate, est éclairci.
Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
Est le temps dont Moron pour déclarer mon feu,

À pris…

Arbate
Moron, Seigneur.

Euryale
Ce choix t'étonne un peu ;
Par son titre de fou tu crois le bien connaître :
Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
Et que malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui
Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui :
La Princesse se plaît à ses bouffonneries,
Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
Et peut dans cet accès dire et persuader
Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder ;
Je le vois propre, enfin, à ce que j'en souhaite,
Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, (dans mes États ayant reçu le jour)
Contre tous mes rivaux appuyer mon amour :
Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle…

Quatrième argument

Moron, représenté par le sieur de Molière, arrive, et ayant le souvenir d'un furieux sanglier, devant lequel il avait fui à la chasse, demande secours, et rencontrant Euryale et Arbate se met au milieu d'eux pour plus de sûreté, après leur avoir témoigné sa peur, et leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

Scène II

Moron, Arbate, Euryale.

Moron, *derrière le théâtre.*
Au secours ! sauvez-moi de la bête cruelle !

Euryale
Je pense ouïr sa voix ?

Moron, *derrière le théâtre.*
À moi, de grâce, à moi !

Euryale
C'est lui-même ; où court-il avec un tel effroi ?

Moron, *entrant sans voir personne.*
Où pourrais-je éviter ce sanglier redoutable ?
Grands dieux ! préservez-moi de sa dent effroyable.
Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrappe pas,
Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.
Rencontrant Euryale, que dans sa frayeur il prend pour le sangler qu'il évite.
Ah ! je suis mort !

Euryale
Qu'as-tu ?

Moron
Je vous croyais la bête
Dont à me diffamer[684] j'ai vu la gueule prête,
Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

Euryale
Qu'est-ce ?

Moron
Ô ! que la Princesse est d'une étrange humeur !
Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
Il nous faut essuyer de sottes complaisances !
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille et mille peurs,
encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe ;
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous :
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

Euryale
Dis-nous donc ce que c'est.

Moron, *en se tournant.*
Le pénible exercice
Où de notre Princesse a volé le caprice !…
J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour,
Et la course des chars se faisant en ce jour,
Il fallait affecter ce contre-temps de chasse
Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,
Et faire voir… Mais chut, achevons mon récit,
Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.
Qu'ai-je dit ?

Euryale
Tu parlais d'exercice pénible.

Moron
Ah ! oui. Succombant donc à ce travail horrible ;
(Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
Et dès le point du jour je m'étais découché[685]).
Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
J'essayais ma posture, et m'ajustant bientôt,
Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut
Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,

Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue
Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
Pour…

Euryale
Qu'est-ce ?

Moron
Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur.
Mais laissez-moi passer entre vous deux pour cause,
Je serai mieux en main pour vous conter la chose :
J'ai donc vu ce sanglier, qui par nos gens chassé
Avait d'un air affreux tout son poil hérissé ;
Ces deux yeux flamboyants ne lançaient que menace,
Et sa gueule faisait une laide grimace,
Qui parmi de l'écume à qui l'osait presser
Montrait de certains crocs… Je vous laisse à penser ?
À ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes ;
Mais le faux animal sans en prendre d'alarmes
Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.

Arbate
Et tu l'as de pied ferme attendu ?

Moron
Quelque sot.
J'ai jeté tout par terre, et couru comme quatre.

Arbate
Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abattre,
Ce trait, Moron, n'est pas généreux…

Moron
J'y consens,
Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

Arbate
Mais par quelques exploits, si l'on ne s'éternise…

Moron
Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise,
« C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier »,
Que si l'on y disait, « Voilà l'illustre place

Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort
Par un coup de ses dents vit terminer son sort. »

Euryale
Fort bien…

Moron
Oui j'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

Euryale
En effet ton trépas fâcherait tes amis ;
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis
Puis-je te demander si du feu qui me brûle…

Moron
Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule,
Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré :
L'office de bouffon a des prérogatives ;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives :
Le discours de vos feux est un peu délicat,
Et c'est chez la Princesse une affaire d'État ;
Vous savez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la tête une philosophie
Qui déclare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de déité de rien :
Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
Il me faut manier la chose avec adresse ;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
Laissez-moi doucement conduire cette trame,
Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme,
Vous êtes né mon prince, et quelques autres noeuds
Pourraient contribuer au bien que je vous veux :
Ma mère dans son temps passait pour assez belle,
Et naturellement n'était pas fort cruelle ;
Feu votre père alors, ce prince généreux,
Sur la galanterie était fort dangereux,
Et je sais qu'Elpénor, qu'on appelait mon père,
À cause qu'il était le mari de ma mère,
Contait pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
Que le prince autrefois était venu chez lui,

Et que durant ce temps il avait l'avantage
De se voir salué de tous ceux du village :
Baste, quoi qu'il en soit je veux par mes travaux :
Mais voici la Princesse, et deux de vos rivaux.

Cinquième argument

La Princesse d'Élide parut ensuite, avec les princes de Messène et de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caractères bien différents de celui du prince d'Ithaque ; et lui cédèrent dans le coeur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvait désirer. Cette aimable Princesse ne témoigna pas pourtant que le mérite de ce Prince eût fait aucune impression sur son esprit, et qu'elle l'eût quasi remarqué ; elle témoigna toujours, comme une autre Diane, n'aimer que la chasse et les forêts, et lorsque le prince de Messène voulut lui faire valoir le service qu'il lui avait rendu, en la défaisant d'un fort grand sanglier qui l'avait attaquée ; elle lui dit que sans rien diminuer de sa reconnaissance, elle trouvait son secours d'autant moins considérable, qu'elle en avait tué toute seule d'aussi furieux, et fût peut-être bien encore venue à bout de celui-ci.

Scène III

La Princesse, Aglante, Cynthie, Aristomène, Théocle, Euryale, Philis, Arbate, Moron.

Aristomène
Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes ?
J'aurais pensé pour moi qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous,
Etait une aventure (ignorant votre chasse)
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce :
Mais à cette froideur je connais clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

Théocle
Pour moi je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon coeur,
Et ne puis consentir malgré votre murmure
À quereller le sort d'une telle aventure :
D'un objet odieux je sais que tout déplaît ;
Mais dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

La Princesse
Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût en ce péril de quoi tant m'ébranler ?
Que l'arc, et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes ?
Et que je fasse, enfin, mes plus fréquents emplois

De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense ?
Certes avec le temps j'aurais bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité
S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête ;
Du moins si pour prétendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

Théocle
Mais, Madame…

La Princesse
Eh bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie ;
J'y consens. Oui sans vous c'était fait de mes jours,
Je rends de tout mon coeur grâce à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au Prince pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

Scène IV

Euryale, Moron, Arbate.

Moron
Eh ! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit ?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit :
Ô comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire !

Arbate
Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédains ;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins,
Son heure doit venir, et c'est à vous possible,
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

Moron
Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux,
Et je…

Euryale
Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux ;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire,
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire ;
Je vois trop que son coeur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle :
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

Arbate
Peut-on savoir, Seigneur, par où votre espérance ?

Euryale
Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

Premier intermède

Sixième argument

L'agréable Moron laissa aller le Prince pour parler de sa passion naissante aux bois et aux rochers, et faisant retentir partout le beau nom de sa bergère Philis, un écho ridicule lui répondant bizarrement, il y prit si grand plaisir, que riant en cent manières, il fit répondre autant de fois cet écho, sans témoigner d'en être ennuyé ; mais un ours vint interrompre ce beau divertissement, et le surprit si fort par cette vue peu attendue, qu'il donna des sensibles marques de sa peur : elle lui fit faire devant l'ours toutes les soumissions dont il se put aviser pour l'adoucir : enfin se jetant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'ours y voulait grimper aussi bien que lui, il cria au secours d'une voix si haute, qu'elle attira huit paysans armés de bâtons à deux bouts et d'épieux, pendant qu'un autre ours parut en suite du premier. Il se fit un combat qui finit par la mort d'un des ours, et par la fuite de l'autre.

Scène première

Moron

Moron

Jusqu'au revoir ; pour moi je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime ;
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon coeur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, et plus blancs mille fois
Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable :
Ouf ! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah !Philis, Philis, Philis.

Scène II

Moron, Un écho

L'écho
Philis.

Moron
Ah !

L'écho
Ah.

Moron
Hem !

L'écho
Hem.

Moron
Ah ! ah !

L'écho
Ah.

Moron
Hi ! hi !

L'écho
Hi.

Moron
Oh !

L’écho
Oh.

Moron
Oh !

L’écho
Oh.

Moron
Voilà un écho qui est bouffon !

L’écho
On.

Moron
Hon !

L’écho
Hon.

Moron
Ah !

L’écho
Ah.

Moron
Hu !

L’écho
Hu.

Moron
Voilà un écho qui est bouffon !

Scène III

Un ours, Moron.

Moron, *apercevant un ours, qui vient à lui.*
Ah ! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon coeur : de grâce épargnez-moi ? Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh ! eh ! eh ! Monseigneur, tout doux s'il vous plaît. Là…
Il caresse l'ours, et tremble de frayeur.
… là, là, là. Ah ! Monseigneur que votre altesse est jolie et bien faite ; elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah beau poil, belle tête ! beaux yeux brillants et bien fendus ! ah beau petit nez ! belle petite bouche, petites quenottes jolies ! Ah belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien faits !
L'ours se lève sur ses pattes de derrière.
À l'aide, au secours, je suis mort, miséricorde, Pauvre Moron, ah, mon Dieu ! Et vite, à moi, je suis perdu !
Moron monte sur un arbre.

Scène IV

Moron, Chasseurs

Les chasseurs paraissent.

Moron, *monté sur un arbre aux chasseurs.*
Eh, Messieurs ayez pitié de moi ?
Les chasseurs combattent l'ours.
bon Messieurs tuez-moi ce vilain animal-là. Ô Ciel ! daigne les assister. Bon le voilà qui fuit, le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, poussez fort, encore, ah ! le voilà qui est à terre, c'en est fait il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups.
Moron descend de l'arbre.
Serviteur Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête, maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

Moron donne mille coups à l'ours, qui est mort.

Septième argument

Ces heureux chasseurs, n'eurent pas plus tôt remporté cette victoire, que Moron, devenu brave par l'éloignement du péril, voulut aller donner mille coups à la bête, qui n'était plus en état de se défendre, et fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'aurait pas été trop hardi, eût pu faire en cette occasion ; et les chasseurs pour témoigner leur joie, dansèrent une fort belle entrée ; c'étaient les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Manceau, Magny, et La Pierre.

Table des matières
Retour à la liste des titres

Première entrée de ballet

Les chasseurs dansent, pour témoigner leur joie d'avoir emporté la victoire

Acte II

Huitième argument

Le Prince d'Ithaque et la Princesse eurent une conversation fort galante sur la course des chars qui se préparait : elle avait dit auparavant à une des princesses ses parentes, que l'insensibilité du Prince d'Ithaque lui donnait de la peine et lui était honteuse : qu'encore qu'elle ne voulût rien aimer, il était bien fâcheux de voir qu'il n'aimait rien ; et que quoi qu'elle eût résolu de n'aller point voir les courses, elle s'y voulait rendre, dans le dessein de tâcher à triompher de la liberté d'un homme qui la chérissait si fort. Il était facile de juger que le mérite de ce Prince produisait son effet ordinaire, que ses belles qualités avaient touché ce coeur superbe : et commencé à fondre une partie de cette glace qui avait résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'Amour, et plus il affectait (par le conseil de Moron qu'il avait gagné, et qui connaissait fort le coeur de la Princesse) de paraître insensible, quoiqu'il ne fût que trop amoureux, plus la Princesse se mettait dans la tête de l'engager, quoiqu'elle n'eût pas fait dessein de s'engager elle-même. Les Princes de Messène et de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller préparer aux courses, et lui parlant de l'espérance qu'ils avaient de vaincre, par le désir qu'ils sentaient de lui plaire : celui d'Ithaque lui témoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aimé, il allait essayer de vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la piqua encore davantage, et qui l'engagea à vouloir soumettre un coeur déjà assez soumis, mais qui savait déguiser ses sentiments le mieux du monde.

Scène première

La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis

La Princesse
Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature :
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

Aglante
Je chéris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes ;
De mille objets charmants ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, et vaste solitude[686] :
Mais à vous dire vrai dans ces jours éclatants
Vos retraites ici me semblent hors de temps,
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique :
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

La Princesse
Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence ?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon coeur est le prix qu'ils veulent tous courir :
Mais quelque espoir qui flatte un projet de la sorte
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

Cynthie
Jusques à quand ce coeur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher ?
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne ?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour :
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paraître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une âme ?
Et serait-ce un bonheur de respirer le jour
Si d'entre les mortels on bannissait l'amour ?
Non, non tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

[687]

Aglante
Pour moi je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

La Princesse
Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles ; et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe. J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie : et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans : toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects sont des embûches qu'on tend à notre coeur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance : je sens tout mon coeur qui s'émeut : et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.

Cynthie
Eh ! Madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point

honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée, et s'il plaît au Ciel nous verrons votre coeur avant qu'il soit peu…

La Princesse
Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange, j'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements, et si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne sans doute à ne me le point pardonner.

Aglante
Prenez garde ; Madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être…

La Princesse
Non, non je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des faibles coeurs qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

Cynthie
Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les Dieux même sont assujettis à son empire : on nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois ; et que Diane même dont vous affectez tant l'exemple n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

La Princesse
es croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur : les Dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.

Scène II

Moron, La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis.

Aglante
Viens, approche Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la Princesse.

La Princesse
Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

Moron
Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle[688] comme un autre ; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau : après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, et puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

Cynthie
Quoi ? Moron se mêle d'aimer ?

Moron
Fort bien.

Cynthie
Et de vouloir être aimé ?

Moron
Et pourquoi non ? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela ? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à personne.

Cynthie
Sans doute, on aurait tort…

Scène III

Lycas, La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis, Moron.

Lycas
Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle, et d'Ithaque, et celui de Messène.

La Princesse
Ô Ciel ! que prétend-il faire en me les amenant ? Aurait-il résolu ma perte, et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

Scène IV

Iphitas, Euryale, Aristomène, Théocle, La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis, Moron

La Princesse, *à Iphitas.*
Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également : l'une que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle. L'autre que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle : me donner un mari, et me donner la mort c'est une même chose ; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie : après cela parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

Le Prince
Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite à la vérité que ton coeur puisse aimer quelqu'un : tous mes voeux seraient satisfaits si cela pouvait arriver, et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre ; et que parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux : j'ai pour obtenir cette grâce fait encore ce matin un sacrifice à Vénus ; et si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle : mais quoi qu'il en soit je veux en user avec toi en père, qui chérit sa fille : si tu trouves où attacher tes voeux, ton choix sera le mien, et je ne

considérerai ni intérêts d'Etat, ni avantages d'alliance. Si ton coeur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer : mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur : traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

Théocle*, à la princesse.*
Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course ; mais à vous dire vrai j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre coeur qu'on y doit disputer.

Aristomène
Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout : c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre coeur.

Euryale
Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée : comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres : je n'ai aucune prétention sur votre coeur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

Ils la quittent.

Scène V

La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis, Moron

La Princesse
D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendait point ? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince ? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

Aglante
Il est vrai que cela est un peu fier.

Moron
Ah ! quelle brave botte il vient là de lui porter !

La Princesse
Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce coeur qui tranche tant du brave ?

Cynthie
Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre à la vérité.

La Princesse
Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course ; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

Cynthie
Prenez garde, Madame, l'entreprise est périlleuse, et lorsqu'on veut

donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

La Princesse
Ah ! n'appréhendez rien, je vous prie, allons, je vous réponds de moi.

Deuxième intermède

Scène première

Moron, Philis.

Moron
Philis, demeure ici.

Philis
Non laisse-moi suivre les autres.

Moron
Ah ! cruelle si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

Philis
Cela se pourrait faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre ; car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

Moron
Eh ! demeure un peu ?

Philis
Je ne saurais.

Moron
De grâce ?

Philis
Point, te dis-je.

Moron

Je ne te laisserai point aller.

Philis
Ah ! que de façons ?

Moron
Je ne demande qu'un moment à être avec toi.

Philis
Eh bien ! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose ?

Moron
Et quelle ?

Philis
De ne me point parler du tout.

Moron
Eh ! Philis ?

Philis
À moins que de cela je ne demeurerai point avec toi.

Moron
Veux-tu me…

Philis
Laisse-moi aller ?

Moron
Eh bien, oui, demeure, je ne dirai mot.

Philis
Prends-y bien garde au moins ; car à la moindre parole je prends la fuite.

Moron. *Il fait une scène de gestes.*
Soit. Ah ! Philis… Eh !…

Scène II

Moron

Moron.
Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est, si je savais chanter j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles : elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles, que par les petites chansons, et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon voici justement mon homme.

Scène III

Un Satyre, Moron.

Le Satyre
La, la, la.

Moron
Ah ! Satyre mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps, apprends-moi à chanter, je te prie ?

Le Satyre
Je le veux ; mais auparavant écoute une chanson que je viens de faire.

Moron, *bas, à part.*
Il est si accoutumé à chanter qu'il ne saurait parler d'autre façon.
Haut.
Allons chante, j'écoute.

Le Satyre *chante*
Je portais…

Moron
Une chanson, dis-tu ?

Satyre
Je port…

Moron
Une chanson à chanter ?

Satyre

Je port…

Moron
Chanson amoureuse ? peste !

Le Satyre
Je portais dans une cage
Deux moineaux que j'avais pris ;
Lorsque la jeune Chloris
Fit dans un sombre bocage
Briller, à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage :
Hélas ! dis-je aux moineaux, en recevant les coups,
De ses yeux si savants à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoiqu'il la trouvât jolie, il en demanda une plus passionnée, et priant le satyre de lui dire celle qu'il lui avait ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

Le Satyre *chante.*
Dans vos chants si doux,
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle :
Mais si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidèle
Des maux que je sens pour elle ;
Oiseaux, taisez-vous.

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le satyre de la lui apprendre à chanter ; et lui dit :

Moron
Ah qu'elle est belle ! Apprends-la-moi ?

Le Satyre
La, la, la, la.

Moron
La, la, la, la.

Le Satyre
Fa, fa, fa, fa.

Moron
Fat toi-même !

Le satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air sur lequel ils dansèrent une plaisante entrée.

Deuxième entrée de ballet

Le satyre, en colère, menace Moron, et plusieurs satyres dansent une entrée plaisante.

Acte III

Neuvième argument

La Princesse d'Élide était cependant dans d'étranges inquiétudes : le Prince d'Ithaque avait gagné le prix des courses, elle avait dans la suite de ce divertissement fait des merveilles à chanter et à la danse, sans qu'il parût que les dons de la nature et de l'art eussent été quasi remarqués par le Prince d'Ithaque ; elle en fit de grandes plaintes à la princesse sa parente ; elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal : et enfin le voyant arriver lui-même, elle ne put s'empêcher de lui en toucher fort sérieusement quelque chose : il lui répondit ingénument qu'il n'aimait rien, et qu'hors l'amour de sa liberté, et les plaisirs qu'elle trouvait si agréables de la solitude et de la chasse rien ne le touchait.

Scène première

La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis.

Cynthie
Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course ; mais je doute fort qu'il en sorte avec le même coeur qu'il a porté. Car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre, et sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse, et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

La Princesse
Le voici qui s'entretient avec Moron ; nous saurons un peu de quoi il lui parle : ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

Scène II

Euryale, Moron, Arbate.

Euryale
Ah ! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai : mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des noeuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

Moron
Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, et ces soumissions où les hommes les acoquinent.

Arbate

Seigneur voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

Moron
Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira : cependant promenez-vous ici dans ces petites routes sans faire aucun semblant d'avoir envie de la joindre, et si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

Scène III

La Princesse, Moron.

La Princesse
Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque ?

Moron
Ah ! Madame, il y a longtemps que nous nous connaissons.

La Princesse
D'où vient qu'il n'est pas venu jusques ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue ?

Moron
C'est un homme bizarre qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

La Princesse
Étais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait ?

Moron
Oui, Madame, j'y étais, et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa Principauté.

La Princesse
Pour moi je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, et j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

Moron
Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériterait bien : mais à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

La Princesse

Comment !

Moron
Comment ! C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

La Princesse
Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

Moron
Lui ? non.

La Princesse
Il ne t'a rien dit de ma voix, et de ma danse ?

Moron
Pas le moindre mot.

La Princesse
Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

Moron
Il n'estime, et n'aime que lui.

La Princesse
Il n'y a rien que je ne fasse, pour le soumettre comme il faut.

Moron
Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

La Princesse
Le voilà.

Moron
Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

La Princesse
De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

Scène IV

La Princesse, Euryale, Moron

Moron, *allant au-devant d'Euryale, et lui parlant bas.*
Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez : mais songez bien à continuer votre rôle, et de peur de l'oublier ne soyez pas longtemps avec elle.

La Princesse
Vous êtes bien solitaire, Seigneur, et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

Euryale
Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire, qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

La Princesse
Il y a grande différence, et ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son coeur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

Euryale
Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

La Princesse
Ce n'est pas une raison, Seigneur, et sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

Euryale
Pour moi je ne suis pas de même, et dans le dessein où je suis, de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

La Princesse
Et la raison ?

Euryale
C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

La Princesse
Si bien donc, que pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait ?

Euryale
Moi ? Madame, point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat : mais je me résoudrais plutôt de l'être, que d'aimer.

La Princesse
Telle personne vous aimerait, peut-être que votre coeur…

Euryale
Non ! Madame, rien n'est capable de toucher mon coeur, ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes voeux, et quand le Ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux, et du corps et de l'âme. Enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

La Princesse*, à part.*
A-t-on jamais rien vu de tel ?

Moron*, à la princesse.*
Peste soit du petit brutal, j'aurais envie de lui bailler un coup de poing.

La Princesse, *à part.*
Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

Moron, *bas, au prince*
Bon courage, Seigneur, voilà qui va le mieux du monde.

Euryale, *bas à Moron.*
Ah ! Moron, je n'en puis plus, et je me suis fait des efforts étranges.

La Princesse, *à Euryale.*
C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

Euryale
Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur : mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

Scène V

La Princesse, Moron

Moron
Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de coeur.

La Princesse
Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

Moron
Je le crois.

La Princesse
Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein ?

Moron
Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

La Princesse
Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne, et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments, par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

Moron
Laissez-moi faire.

La Princesse
C'est une chose qui me tient au coeur, je souhaite ardemment qu'il m'aime.

Moron
Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là ; il a bon air, bonne physionomie, et je crois qu'il serait assez le fait d'une jeune princesse.

La Princesse
Enfin tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son coeur.

Moron
Il n'y a rien qui ne se puisse faire ; mais, Madame s'il venait à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît ?

La Princesse
Ah ! ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.

Moron
Il ne se rendra jamais.

La Princesse
Ah ! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

Moron
Non, il n'en fera rien, je le connais, ma peine sera inutile.

La Princesse
Si[689] faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

Troisième intermède

Scène première

Philis, Tircis.

Philis
Viens, Tircis, laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire ? Il y a longtemps que tes yeux me parlent ; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

Tircis, *en chantant.*
Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur ;
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille !
Et je touche ton oreille
Sans que je touche ton coeur.

Philis
Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

Scène II

Moron, Philis, Tircis.

Moron
Ah ! ah ! je vous y prends, cruelle ; vous vous écartez des autres pour ouïr mon rival ?

Philis
Oui, je m'écarte pour cela ; je te le dis encore. Je me plais avec lui, et l'on écoute volontiers les amants lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? Je prendrais plaisir à t'écouter.

Moron
Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose, et quand…

Philis
Tais-toi, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

Moron
Ah ! cruelle !…

Philis
Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

Tircis, *chante.*
Arbres épais, et vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avait dépouillés
Par le printemps vous est rendue :
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon âme ne reprend pas
La joie, hélas ! que j'ai perdue.

Moron
Morbleu que n'ai-je de la voix ? Ah ! nature marâtre ! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

Philis
En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

Moron
Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je pas un estomac, un gosier, et une langue comme un autre ? Oui, oui, allons, je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

Philis
Oui, dis ? Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

Moron
Courage, Moron ! il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.
Il chante.
Ton extrême rigueur
S'acharne sur mon coeur,
Ah ! Philis je trépasse !
Daigne me secourir.
En seras-tu plus grasse
De m'avoir fait mourir ?
Il dit.
Vivat, Moron.

Philis
Voilà qui est le mieux du monde : mais, Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire, que quelque amant fût mort pour moi ; c'est un avantage dont je n'ai point encore joui, et je trouve que j'aimerais de tout mon coeur une personne qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

Moron
Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi ?

Philis
Oui.

Moron

Il ne faut que cela pour te plaire ?

Philis
Non.

Moron
Voilà qui est fait, je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

Tircis, *chante.*
Ah ! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime.*Bis*.

Moron
C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

Tircis, *chante.*
Courage, Moron ! meurs promptement
En généreux amant.

Moron*, à Tircis.*
Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons je vais faire honte à tous les amants.
À Philis.
Tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons, vois ce poignard ; prends bien garde comme je vais me percer le coeur. (*Se riant de Tircis.*) Je suis votre serviteur, quelque niais.

Philis
Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

Acte IV

Dixième argument

La Princesse espérant par une feinte pouvoir découvrir les sentiments du Prince d'Ithaque, elle lui fit confidence qu'elle aimait le Prince de Messène : au lieu d'en paraître affligé il lui rendit la pareille, et lui fit connaître que la Princesse sa parente lui avait donné dans la vue, et qu'il la demanderait en mariage au Roi son père. À cette atteinte imprévue cette princesse perdit toute sa constance ; et quoiqu'elle essayât à se contraindre devant lui, aussitôt qu'il fut sorti, elle demanda avec tant d'empressement à sa cousine de ne recevoir point les services de ce prince, et de ne l'épouser jamais, qu'elle ne put le lui refuser : elle s'en plaignit même à Moron, qui lui ayant dit assez franchement qu'elle l'aimait donc, en fut chassé de sa présence.

Scène première

Euryale, La Princesse, Moron.

La Princesse
Prince, comme jusques ici nous avons fait paraître une conformité de sentiments, et que le Ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour ; je suis bien aise de vous ouvrir mon coeur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes : mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions, le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, et mon âme tout d'un coup (comme par un miracle) est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux voeux de tout un État ; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamnerez ou non le dessein que j'ai de me donner un époux.

Euryale
Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverais sans doute.

La Princesse
Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir ?

Euryale
Si j'étais dans votre coeur je pourrais vous le dire : mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

La Princesse
Devinez pour voir, et nommez quelqu'un ?

Euryale
J'aurais trop peur de me tromper.

La Princesse
Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

Euryale
Je sais bien à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais : mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

La Princesse
Eh bien Prince, je veux bien vous la découvrir : je suis sûre que vous allez approuver mon choix, et pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes voeux.

Euryale*, à part.*
Ô Ciel !

La Princesse*, bas, à Moron.*
Mon invention a réussi, Moron, le voilà qui se trouble.

Moron, *à la Princesse*
Bon, Madame.
Au Prince.
Courage, Seigneur.
À la Princesse.
Il en tient.
Au Prince.
Ne vous défaites pas[690].

La Princesse*, à Euryale*
Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

Moron*, bas, au Prince*
Remettez-vous, et songez à répondre.

La Princesse
D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit ?

Euryale
Je le suis, à la vérité, et j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres : deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui dans le même moment aient fait paraître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles : car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire, que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon coeur, et qu'une des princesses, vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'oeil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre ; et je ne doute point, que comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au prince votre père.

Moron*, bas, à Euryale.*
Ah digne ! ah brave coeur !

Scène II

La Princesse, Moron.

La Princesse
Ah ! Moron, je n'en puis plus, et ce coup que je n'attendais pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

Moron
Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord, que votre stratagème avait fait son effet.

La Princesse
Ah ! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce coeur que je voulais soumettre.

Scène III

La Princesse, Aglante, Moron.

La Princesse
Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez : le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

Aglante
Le prince d'Ithaque, Madame ?

La Princesse
Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir, mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

Aglante
Mais, Madame, s'il était vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir…

La Princesse
Non, Aglante, je vous le demande, faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

Aglante
Madame, il faut vous obéir ; mais je croirais que la conquête d'un tel coeur ne serait pas une victoire à dédaigner.

La Princesse
Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

Scène IV

Aristomène, Moron, La Princesse, Aglante.

Aristomène
Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec mes transports, le ressentiment où je suis, des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

La Princesse
Comment ?

Aristomène
Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer tout à l'heure, que votre coeur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

La Princesse
Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche ?

Aristomène
Oui, Madame.

La Princesse
C'est un étourdi, et vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit ; une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps, et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avais dite moi-même.

Aristomène
Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader…

La Princesse
De grâce, Prince, brisons là ce discours, et si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

Scène V

La Princesse, Aglante, Moron.

La Princesse
Ah ! qu'en cette aventure, le Ciel me traite avec une rigueur étrange ! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite ?

Aglante
Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir…

Scène VI

La Princesse, Moron.

Moron
Mais, Madame, s'il vous aimait vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier[691].

La Princesse
Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, et si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

Moron
Ma foi, Madame, avouons la dette, vous voudriez qu'il fût à vous, et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

La Princesse
Moi, je l'aime ? Ô Ciel ! je l'aime ? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles, sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

Moron
Madame…

La Princesse
Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

Moron
Ma foi, son coeur en a sa provision, et…

Il rencontre un regard de la Princesse, qui l'oblige à se retirer.

Scène VII

La Princesse

La Princesse

De quelle émotion inconnue sens-je mon coeur atteint ! et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme ? Ne serait-ce point aussi, ce qu'on vient de me dire, et sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince ? Ah ! si cela était je serais personne à me désespérer : mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ? je serais capable de cette lâcheté. J'ai vu toute la terre à mes pieds, avec la plus grande insensibilité du monde. Les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auraient triomphé. J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise ? Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela : mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être ? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même ? Sors de mon coeur, qui que tu sois, ennemi qui te caches, attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi.

Quatrième intermède

Scène première

La princesse

La princesse
Ô vous ! admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

Scène II

La princesse, Clymène, Philis.

Clymène, *chante.*
Chère Philis, dis-moi, que crois-tu de l'amour ?

Philis
Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidèle ?

Clymène
On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour, Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

Philis
On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle, Et que ne pas aimer c'est renoncer au jour.

Clymène
À qui des deux donnerons-nous victoire ?

Philis
Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien ?

Clymène et **Philis** *ensemble.*
Aimons, c'est le vrai moyen De savoir ce qu'on en doit croire.

Philis
Chloris vante partout l'amour et ses ardeurs.

Clymène
Amarante pour lui verse en tous lieux des larmes.

Philis
Si de tant de tourments il accable les coeurs, D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes ?

Clymène
Si sa flamme, Philis, est si pleine de charmes, Pourquoi nous défend-on d'en goûter les douceurs ?

Philis
À qui des deux donnerons-nous victoire ?

Clymène
Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien ?

Toutes deux *ensemble.*
Aimons, c'est le vrai moyen
De savoir ce qu'on en doit croire.

La Princesse *les interrompit en cet endroit et leur dit* :
Achevez seules si vous voulez, je ne saurais demeurer en repos, et quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

Acte V

Onzième argument

Il se passait dans le coeur du Prince de Messène des choses bien différentes ; la joie que lui avait donnée le Prince d'Ithaque, en lui apprenant malicieusement qu'il était aimé de la Princesse, l'avait obligé de l'aller trouver avec une inconsidération que rien qu'une extrême amour ne pouvait excuser ; mais il en avait été reçu d'une manière bien différente à ce qu'il espérait. Elle lui demanda qui lui avait appris cette nouvelle, et quand elle eut su que ç'avait été le Prince d'Ithaque, cette connaissance augmenta cruellement son mal, et lui fit dire à demi désespérée, c'est un étourdi ; et ce mot étourdit si fort le Prince de Messène, qu'il sortit tout confus sans lui pouvoir répondre. La Princesse d'un autre côté alla trouver le Roi son père, qui venait de paraître avec le Prince d'Ithaque, et qui lui témoignait, non seulement la joie qu'il aurait eue de le voir entrer dans son alliance, mais l'opinion qu'il commençait d'avoir que sa fille ne le haïssait pas : elle ne fut pas plutôt auprès de lui, que se jetant à ses pieds, elle lui demanda pour la plus grande faveur qu'elle en pût jamais recevoir, que le Prince d'Ithaque n'épousât jamais la Princesse. Ce qu'il lui promit solennellement ; mais il lui dit que si elle ne voulait point qu'il fût à une autre, il fallait qu'elle le prît pour elle : elle lui répondit, il ne le voudrait pas ; mais d'une manière si passionnée, qu'il était aisé de connaître les sentiments de son coeur. Alors le Prince quittant toute sorte de feinte, lui confessa son amour, et le stratagème dont il s'était servi pour venir au point où il se voyait alors par la connaissance de son humeur. La Princesse lui donnant la main, le Roi se tourna vers les deux Princes de Messène et de Pyle, et leur demanda si ses deux parentes, dont le mérite n'était pas moindre que la qualité, ne seraient point capables de les consoler de leur disgrâce ; ils lui répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvaient espérer une plus heureuse fortune. Alors la joie fut si grande dans le palais, qu'elle se répandit par tous les environs.

Scène première

Le Prince Iphitas, Euryale, Moron, Aglante, Cynthie.

Moron, *à Iphitas.*
Oui, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite[692], et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

Le Prince Iphitas, *à Euryale.*
Ah ! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son coeur.

Euryale
Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir : mais enfin si ce n'est pas à moi trop de témérité, que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne, et mes États…

Le Prince Iphitas
Prince, n'entrons point dans ces compliments, je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père, et si vous avez le coeur de ma fille, il ne vous manque rien.

Scène II

La Princesse, Le Prince Iphitas, Euryale, Aglante, Cynthie, Moron.

La Princesse
Ô Ciel ! que vois-je ici ?

Le Prince Iphitas, *à Euryale.*
Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

La Princesse, *à Iphitas.*
Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné : mais si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder ; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

Le Prince Iphitas
Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union ?

La Princesse
Par la raison, que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

Le Prince Iphitas
Tu le hais, ma fille ?

La Princesse

Oui, et de tout mon coeur, je vous l'avoue.

Le Prince Iphitas
Et que t'a-t-il fait ?

La Princesse
Il m'a méprisée.

Le Prince Iphitas
Et comment ?

La Princesse
Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses voeux.

Le Prince Iphitas
Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne ?

La Princesse
N'importe. Il me devait aimer comme les autres, et me laisser, au moins, la gloire de le refuser : sa déclaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour il a recherché une autre que moi.

Le Prince Iphitas
Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

La Princesse
J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris, et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

Le Prince Iphitas
Cela te tient donc bien au coeur ?

La Princesse
Oui, Seigneur, sans doute, et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

Le Prince Iphitas
Va, va ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes, enfin, quoi que tu puisses dire.

La Princesse
Moi, Seigneur ?

Le Prince Iphitas
Oui, tu l'aimes.

La Princesse
Je l'aime, dites-vous ? et vous m'imputez cette lâcheté. Ô Ciel ! quelle est mon infortune ? Puis-je bien sans mourir, entendre ces paroles, et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer. Ah ! si c'était un autre que vous, Seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point.

Le Prince Iphitas
Eh bien ? oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

La Princesse
Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

Le Prince Iphitas
Mais afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

La Princesse
Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

Euryale
Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, et dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon coeur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée, et tout ce que j'ai pu vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour ; car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme quand je vous déguisais mes sentiments, et jamais coeur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

La Princesse

Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée, et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

Le Prince Iphitas
Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux ?

La Princesse
Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux : donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

Le Prince Iphitas
Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder[693] là-dessus.

Euryale
Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée, et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

Le Prince Iphitas
Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la Princesse.

Moron
Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

Scène III

Aristomène, Théocle, Le Prince Iphitas, La Princesse, Euryale, Aglante, Cynthie, Moron.

Le Prince Iphitas, *aux princes de Messène et de Pyle.*
Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

Aristomène
Seigneur, nous savons prendre notre parti, et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour les coeurs qu'on a rebutés ; nous pouvons revenir par elles, à l'honneur de votre alliance.

Scène IV

Le Prince Iphitas, La Princesse, Aglante, Cynthie, Philis, Euryale, Aristomène, Théocle, Moron.

Philis, *à Iphitas.*
Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du coeur de la Princesse : tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons, et si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

Cinquième intermède

Bergers et bergères.

Quatre bergers et deux bergères héroïques, représentés les premiers par les sieurs Le Gros, Estival, Don et Blondel, et les deux bergères par Mlle de la Barre et Mlle Hilaire, se prenant par la main, chantèrent cette chanson à danser à laquelle les autres répondirent.

QUATRE BERGERS ET DEUX BERGÈRES HÉROÏQUES *chantent la chanson suivante, sur l'air de laquelle dansent d'autres bergers et bergères.*

CHANSON.
Usez mieux, ô ! beautés fières,
Du pouvoir de tout charmer :
Aimez, aimables bergères,
Nos coeurs sont faits pour aimer :
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour :
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer,
Un coeur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sait aimer :
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour :
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Pendant que ces aimables personnes dansaient, il sortit de dessous le

théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize faunes, dont les huit jouèrent de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondaient de l'orchestre, avec six autres concertants de clavecins et de théorbes, qui étaient les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, La Barre le cadet, Tissu, et Le Moine.
Et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les faunes descendant de l'arbre se mêlèrent de temps en temps, et toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'était encore rien vu de plus beau en ballet.
Aussi fit-elle une avantageuse conclusion aux divertissements de ce jour, que toute la cour ne loua pas moins que celui qui l'avait précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.
Les bergers étaient, les sieurs Chicanneau, Du Pron, Noblet et La Pierre.
Et les bergères, les sieurs Baltazard, Magny, Arnald, et Bonard.

FIN

LE MARIAGE FORCÉ

1664

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

[694]

Petite pièce en prose et en un acte, représentée au Louvre les 29 et 31 janvier 1664, et au théâtre du Palais-Royal le 15 février suivant.

C'est une de ces petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet où Louis XIV dansa.

Personnages

SGANARELLE.[695]
GÉRONIMO.[696]
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle.[697]
ALCANTOR, père de Dorimène.[698]
ALCIDAS, frère de Dorimène.[699]
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien.[700]
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien.[701]
DEUX ÉGYPTIENNES.[702]

La scène est sur une place publique

Scène première

Sganarelle

Sganarelle, *parlant à ceux qui sont dans sa maison*.
Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on vienne me quérir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

Scène II

Sganarelle, Géronimo.

Géronimo, *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle*.
Voilà un ordre fort prudent.

Sganarelle
Ah ! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; et j'allais chez vous vous chercher.

Géronimo
Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

Sganarelle
Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Géronimo
Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sganarelle
Mettez-donc dessus[703], s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Géronimo
Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

Sganarelle
Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Géronimo
Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sganarelle
Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

Géronimo
Vous avez raison.

Sganarelle
Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

Géronimo
Cela est vrai.

Sganarelle
Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Géronimo
Je vous le promets.

Sganarelle
Jurez-en votre foi.

Géronimo
Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sganarelle
C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Géronimo
Qui, vous ?

Sganarelle
Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

Géronimo
Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sganarelle
Et quoi ?

Géronimo
Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sganarelle
Moi ?

Géronimo
Oui.

Sganarelle
Ma foi, je ne sais, mais je me porte bien.

Géronimo
Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?

Sganarelle
Non : est-ce qu'on songe à cela ?

Géronimo
Eh ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance ?

Sganarelle
Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

Géronimo
Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

Sganarelle
Huit ans.

Géronimo
Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

Sganarelle
Sept ans.

Géronimo
Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

Sganarelle
Cinq ans et demi.

Géronimo
Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

Sganarelle
Je revins en cinquante-deux.

Géronimo
De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble. Cinq en Hollande font dix-sept ; sept ans en Angleterre font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux ; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sganarelle
Qui, moi ? cela ne se peut pas.

Géronimo
Mon Dieu ! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverais le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sganarelle
Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Géronimo
Ah ! c'est une autre chose ! Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sganarelle
C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon coeur.

Géronimo
Vous l'aimez de tout votre coeur ?

Sganarelle
Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

Géronimo
Vous l'avez demandée ?

Sganarelle
Oui. C'est un mariage qui doit se conclure ce soir ; et j'ai donné ma parole.

Géronimo
Oh ! mariez-vous donc ! Je ne dis plus mot.

Sganarelle
Je quitterais le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais ; et voit-on que j'ai besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde
Il montre ses dents.
Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ?
Il tousse.
Hem, hem, hem. Eh ! qu'en dites-vous ?

Géronimo
Vous avez raison, je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sganarelle
J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles ; et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même ; que saurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Géronimo
Il n'y a rien de plus agréable que cela ; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sganarelle
Tout de bon, vous me le conseillez ?

Géronimo
Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sganarelle
Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Géronimo
Eh ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

Sganarelle
Dorimène.

Géronimo
Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée ?

Sganarelle
Oui.

Géronimo
Fille du seigneur Alcantor ?

Sganarelle
Justement.

Géronimo
Et soeur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

Sganarelle
C'est cela.

Géronimo
Vertu de ma vie !

Sganarelle
Qu'en dites-vous ?

Géronimo
Bon parti ! Mariez-vous promptement.

Sganarelle
N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

Géronimo
Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

Sganarelle
Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

Géronimo
Je n'y manquerai pas ; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

Sganarelle
Serviteur.

Géronimo, *à part.*
La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! Ô le beau mariage ! ô le beau mariage[704] !
Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.

Scène III

Sganarelle

Sganarelle, *seul.*
Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

Scène IV

Dorimène, Sganarelle

Dorimène, *dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.*
Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

Sganarelle, *à part, apercevant Dorimène.*
Voici ma maîtresse[705] qui vient. Ah ! qu'elle est agréable ! Quel air, et quelle taille ! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier ?
À Dorimène.
Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur ?

Dorimène
Je vais faire quelques emplettes.

Sganarelle
Eh bien ! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout : de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre… Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même de vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

Dorimène
Tout à fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a

je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étais avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderais pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux, et les promenades ; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble, et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes ; car, pour moi, je tiens qu'il faut une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde : aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle ; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous ? je vous vois tout changé de visage.

Sganarelle
Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

Dorimène
C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens ; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

Scène V

Géronimo, Sganarelle

Géronimo
Ah ! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici ; et j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de venir vous parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

Sganarelle
Mon Dieu ! cela n'est pas pressé.

Géronimo
Comment ! que veut dire cela ? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure ?

Sganarelle
Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me semblait que j'étais dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que…

Géronimo
Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entend rien du tout aux songes ; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me

contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

Sganarelle
Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

Scène VI

Pancrace, Sganarelle

Pancrace, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*
Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, (un homme ignare[706] de toute bonne discipline[707]), bannissable de la république des lettres.

Sganarelle
Ah ! bon, en voici un fort à propos.

Pancrace, *de même, sans voir Sganarelle.*
Oui, je te soutiendrai par vives raisons, (je te montrerai par Aristote, le Philosophe des philosophes[708]), que tu es un ignorant, (un[709]) ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

Sganarelle, *À part.)*
Il a pris querelle contre quelqu'un.
À Pancrace.
Seigneur…

Pancrace, *de même, sans voir Sganarelle.*
Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

Sganarelle, *À part.*
La colère l'empêche de me voir.
À Pancrace.
Seigneur…

Pancrace, *de même, sans voir Sganarelle.*
C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la

philosophie.

Sganarelle, *À part.*
Il faut qu'on l'ait fort irrité.
À Pancrace.
Je…

Pancrace, *de même, sans voir Sganarelle.*
Toto caelo, tota via aberras[710].

Sganarelle
Je baise les mains à monsieur le docteur.

Pancrace
Serviteur.

Sganarelle
Peut-on… ?

Pancrace, *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*
Sais-tu bien ce que tu as fait ? un syllogisme *in Balordo*.

Sganarelle
Je vous…

Pancrace, *de même.*
La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

Sganarelle
Je…

Pancrace, *de même.*
Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis ; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sganarelle
Puis-je…

Pancrace, *de même.*
Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*[711].

Sganarelle

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère ?

Pancrace
Un sujet le plus juste du monde.

Sganarelle
Et quoi, encore ?

Pancrace
Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sganarelle
Puis-je demander ce que c'est ?

Pancrace
Ah ! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout ; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devraient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

Sganarelle
Quoi donc ?

Pancrace
N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

Sganarelle
Comment !

Pancrace
Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme ; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme.
Se retournant encore du côté par où il est entré.
Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler ; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sganarelle, *À part.*

Je pensais que tout fût perdu.
À Pancrace.
Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je…

Pancrace
Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

Sganarelle
Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je…

Pancrace
Impertinent fieffé !

Sganarelle
De grâce, remettez-vous. Je…

Pancrace
Ignorant !

Sganarelle
Eh ! mon Dieu. Je…

Pancrace
Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

Sganarelle
Il a tort. Je…

Pancrace
Une proposition condamnée par Aristote !

Sganarelle
Cela est vrai. Je…

Pancrace
En termes exprès !![712]

Sganarelle
Vous avez raison.
se tournant du côté par où Pancrace est entré.
Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse.

J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dans on ne plaint personne ; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

Pancrace
Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura*[713], et que je ne suis qu'un bête.

Sganarelle, *À part.*
La peste soit de l'homme !
À Pancrace.
Eh ! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Pancrace
Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sganarelle
Eh ! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

Pancrace
Soit. Que voulez-vous me dire ?

Sganarelle
Je veux vous parler de quelque chose.

Pancrace
Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

Sganarelle
De quelle langue ?

Pancrace
Oui.

Sganarelle
Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Pancrace

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

Sganarelle
Ah ! c'est une autre affaire.

Pancrace
Voulez-vous me parler italien ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Espagnol ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Allemand ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Anglais ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Latin ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Grec ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Hébreu ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Syriaque ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Turc ?

Sganarelle
Non.

Pancrace
Arabe ?

Sganarelle
Non, non, français, (français, français[714]).

Pancrace
Ah ! français !

Sganarelle
Fort bien.

Pancrace
Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques (et étrangères[715]), et l'autre est pour (la vulgaire et[716]) la maternelle.

Sganarelle, *À part.*
Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci !

Pancrace
Que voulez-vous ?

Sganarelle
Vous consulter sur une petite difficulté.

Pancrace
(Ah ! ah ![717]) sur une difficulté de philosophie, sans doute ?
Sganarell

Pardonnez-moi. Je…

Pancrace
Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être ?

Sganarelle
Point du tout. Je…

Pancrace
Si la logique est un art ou une science ?

Sganarelle
Ce n'est pas cela. Je…

Pancrace
Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

Sganarelle
Non. Je…

Pancrace
S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

Sganarelle
Point. Je…

Pancrace
Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

Sganarelle
Nenni. Je…

Pancrace
Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

Sganarelle
Non. Je…

Pancrace
Si le bien se réciproque avec la fin ?

Sganarelle
Eh ! non. Je…

Pancrace
Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

Sganarelle
Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

Pancrace
Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sganarelle
Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter.
Pendant que Sganarelle dit :
L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père ; mais comme j'appréhende…

Pancrace, *dit en même temps, sans écouter Sganarelle :*
La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.
Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.
Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

***Sganarelle**, pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*
Peste de l'homme !

Pancrace,*(au-dedans de sa maison.*
Oui, la parole est *animi index et speculum*[718]. C'est le truchement du coeur, c'est l'image de l'âme.
Il monte à la fenêtre et continue.
C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus

arcanes[719] de nos individus ; et puisque vous avez la faculté de ratiociner[720] et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

Sganarelle
C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Pancrace
Je vous écoute, parlez.

Sganarelle
Je dis donc, monsieur le docteur, que…

Pancrace
Mais surtout soyez bref.

Sganarelle
Je le serai.

Pancrace
Évitez la prolixité.

Sganarelle
Eh ! monsi…

Pancrace
Tranchez moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

Sganarelle
Je vous…

Pancrace
Point d'ambages, de circonlocution.
Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.
Eh quoi ! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments*in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*[721], le docteur Pancrace.

Sganarelle
Quel diable de babillard !

Pancrace, *en rentrant sur le théâtre.*
Homme de lettres, homme d'érudition.

Sganarelle
encore ?

Pancrace
Homme de suffisance, homme de capacité.
S'en allant.
Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques ;
Revenant.
Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*[722].
S'en allant.
Homme qui possède*superlative*[723], fable, mythologie et histoire,
Revenant.
… grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique,
S'en allant.
… mathématiques, arithmétique, optique, onirocritique[724], physique et métaphysique,
Revenant.
… cosmométrie[725], géométrie, architecture, spéculoire[726] et spéculatoire[727],
S'en allant.
… médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie[728], chiromancie[729], géomancie[730], etc.[731]

Scène VII

Sganarelle

Sganarelle, *seul*
Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait dit que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; peut-être qu'il sera plus posé et plus raisonnable. Holà !

Scène VIII

Marphurius, Sganarelle

Marphurius
Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

Sganarelle
Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela.*À part.)*Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

Marphurius
Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, je suis venu, mais, il me semble que je suis venu.

Sganarelle
Il me semble ?

Marphurius
Oui.

Sganarelle
Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque cela est.

Marphurius
Ce n'est pas une conséquence, et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

Sganarelle
Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

Marphurius
Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

Sganarelle
Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

Marphurius
Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.

Sganarelle
Eh ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de me semble à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

Marphurius
Je n'en sais rien.

Sganarelle
Je vous le dis.

Marphurius
Il se peut faire.

Sganarelle
La fille que je veux prendre est fort jeune et fort jolie.

Marphurius
Il n'est pas impossible.

Sganarelle
Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

Marphurius
L'un ou l'autre.

Sganarelle
Ah ! ah ! voici une autre musique.
À Marphurius.
Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

Marphurius

Selon la rencontre.

Sganarelle
Ferai-je mal ?

Marphurius
Par aventure.

Sganarelle
De grâce, répondez-moi comme il faut.

Marphurius
C'est mon dessein.

Sganarelle
J'ai une grande inclination pour la fille.

Marphurius
Cela peut être.

Sganarelle
Le père me l'a accordée.

Marphurius
Il se pourrait.

Sganarelle
Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

Marphurius
La chose est faisable.

Sganarelle
Qu'en pensez-vous ?

Marphurius
Il n'y a pas d'impossibilité.

Sganarelle
Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place ?

Marphurius
Je ne sais.

Sganarelle
Que me conseillez-vous de faire ?

Marphurius
Ce qu'il vous plaira.

Sganarelle
J'enrage !

Marphurius
Je m'en lave les mains.

Sganarelle
Au diable soit le vieux rêveur !

Marphurius
Il en sera ce qui pourra.

Sganarelle, *À part.*
La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.
Il donne des coups de bâton à Marphurius.

Marphurius
Ah ! ah ! ah !

Sganarelle
Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

Marphurius
Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte, avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

Sganarelle
Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

Marphurius
Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissariat du quartier, des coups que j'ai reçus.

Sganarelle
Je m'en lave les mains.

Marphurius
J'en ai les marques sur ma personne.

Sganarelle
Il se peut faire.

Marphurius
C'est toi qui m'as traité ainsi.

Sganarelle
Il n'y a pas d'impossibilité.

Marphurius
J'aurai un décret contre toi.

Sganarelle
Je n'en sais rien.

Marphurius
Et tu seras condamné en justice.

Sganarelle
Il en sera ce qui pourra.

Marphurius
Laisse-moi faire[732].

Scène IX

Sganarelle

Sganarelle

Comment ! on ne saurait tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire, dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Égyptiennes ; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

Scène X

Deux Égyptiennes, Sganarelle

Les deux Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.

Sganarelle
Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

Première Égyptienne
Oui, mon bon monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

Deuxième Égyptienne.
Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix[733] dedans, et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

Sganarelle
Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

Première Égyptienne
Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

Deuxième Égyptienne
Oui, une bonne physionomie ; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

Première Égyptienne
Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

Deuxième Égyptienne

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

Première Égyptienne
Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

Deuxième Égyptienne
Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

Première Égyptienne
Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

Deuxième Égyptienne
Une femme qui te donnera une grande réputation.

Première Égyptienne
Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

Sganarelle
Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu, suis-je menacé d'être cocu.

Deuxième Égyptienne
Cocu ?

Sganarelle
Oui.

Première Égyptienne
Cocu ?

Sganarelle
Oui, si je suis menacé d'être cocu ?
Les deux Égyptiennes dansent et chantent.
Que diable, ce n'est pas là me répondre ! Venez çà. Je vous demande à toutes les deux si je serai cocu ?

Deuxième Égyptienne
Cocu ? vous ?

Sganarelle
Oui, si je serai cocu ?

Première Égyptienne

Vous ? cocu ?

Sganarelle
Oui, si je le serai, oui ou non ?

Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.

Scène XI

Sganarelle

Sganarelle

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; et, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

Scène XII

Dorimène, Lycaste, Sganarelle
Sganarelle est retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

Lycaste
Quoi ! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

Dorimène
Sans raillerie.

Lycaste
Vous vous mariez tout de bon ?

Dorimène
Tout de bon.

Lycaste
Et vos noces se feront dès ce soir ?

Dorimène
Dès ce soir.

Lycaste
Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données ?

Dorimène
Moi ? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter : c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à

mon aise ; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis ; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi l'heureux état de veuve.
À Sganarelle, qu'elle aperçoit.
Ah ! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en saurait dire.

Lycaste
Est-ce là monsieur… ?

Dorimène
Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

Lycaste
Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne : et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

Dorimène
C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

Scène XIII

Sganarelle

Sganarelle
Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage ; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent ; mais il vaut mieux encore perdre cela que de s'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà !
Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.

Scène XIV

Alcantor, Sganarelle

Alcantor
Ah ! mon gendre, soyez le bienvenu !

Sganarelle
Monsieur, votre serviteur.

Alcantor
Vous venez pour conclure le mariage ?

Sganarelle
Excusez-moi.

Alcantor
Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

Sganarelle
Je viens ici pour un autre sujet.

Alcantor
J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

Sganarelle
Il n'est pas question de cela.

Alcantor
Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

Sganarelle
C'est n'est pas ce qui m'amène.

Alcantor
Enfin, vous allez être satisfait ; et et rien ne peut retarder votre contentement.

Sganarelle
Mon Dieu ! c'est autre chose.

Alcantor
Allons, entrez donc, mon gendre.

Sganarelle
J'ai un petit mot à vous dire.

Alcantor
Ah ! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie ! Entrez vite, s'il vous plaît.

Sganarelle
Non, vous dis-je. Je veux vous parler auparavant.

Alcantor
Vous voulez me dire quelque chose ?

Sganarelle
Oui.

Alcantor
Et quoi ?

Sganarelle
Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée ; mais je me trouve un peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

Alcantor
Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes ; et je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

Sganarelle
Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle aurait trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

Alcantor

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

Sganarelle
J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourraient la dégoûter.

Alcantor
Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

Sganarelle
Enfin, voulez-vous que je vous dise ? Je ne vous conseille pas de me la donner.

Alcantor
Vous moquez-vous ? J'aimerai mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

Sganarelle
Mon Dieu ! Je vous en dispense, et je…

Alcantor
Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

Sganarelle, *À part.*
Que diable !

Alcantor
Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière ; et je refuserais ma fille à un prince pour vous la donner.

Sganarelle
Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites ; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

Alcantor
Qui, vous ?

Sganarelle
Oui, moi.

Alcantor
Et la raison ?

Sganarelle
La raison ? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

Alcantor
Écoutez. Les volontés sont libres ; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela ; mais puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire ; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Scène XV

Sganarelle

Sganarelle

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensais, et je croyais avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; et j'allais faire un pas dont je me serais peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui vient me rendre réponse.

Scène XVI

Alcidas, Sganarelle

Alcidas, *parlant d'un ton doucereux.*
Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

Sganarelle
Monsieur, je suis le vôtre de tout mon coeur.

Alcidas, *(toujours avec le même ton.)*
Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

Sganarelle
Oui, monsieur, c'est avec regret ; mais…

Alcidas
Oh ! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

Sganarelle
J'en suis fâché, je vous assure ; et je souhaiterais…

Alcidas
Cela n'est rien, vous dis-je.
Alcidas présente à Sganarelle deux épées.
Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

Sganarelle
De ces deux épées ?

Alcidas
Oui, s'il vous plaît.

Sganarelle
À quoi bon ?

Alcidas
Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma soeur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

Sganarelle
Comment ?

Alcidas
D'autres gens feraient du bruit, et s'emporteraient contre vous ; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

Sganarelle
Voilà un compliment fort mal tourné.

Alcidas
Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

Sganarelle
Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper.
À part.)
La vilaine façon de parler que voilà !

Alcidas
Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

Sganarelle
Eh ! monsieur, rengainez ce compliment, je vous prie.

Alcidas
Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

Sganarelle
Je ne veux point de cela, vous dis-je.

Alcidas
Vous ne voulez pas vous battre ?

Sganarelle
Nenni, ma foi.

Alcidas
Tout de bon ?

Sganarelle
Tout de bon.

Alcidas, *après lui avoir donné des coups de bâton.*
Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous ; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes ; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

Sganarelle, *À part.*
Quel diable d'homme est-ce ci ?

Alcidas, *lui présente encore deux épées.*
Allons, Monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

Sganarelle
encore ?

Alcidas
Monsieur, je ne contrains personne ; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma soeur.

Sganarelle
Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

Alcidas
Assurément ?

Sganarelle
Assurément.

Alcidas
Avec votre permission, donc…
Alcidas lui donne encore des coups de bâton.

Sganarelle

Ah ! ah ! ah !

Alcidas
Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous ; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma soeur.
Alcidas lève le bâton.

Sganarelle
Eh bien, j'épouserai, j'épouserai.

Alcidas
Ah ! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure ; et saurais été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.
Il va frapper à la porte d'Alcantor.

Scène XVII

Alcantor, Dorimène, Alcidas, Sganarelle

Alcidas
Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grâce, et vous pouvez lui donner ma soeur.

Alcantor
Monsieur, voilà sa main ; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel ! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir et célébrer cet heureux mariage.

FIN

LE MARIAGE FORCÉ– BALLET DU ROI

1661

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

[734]

Table des matières

Présentation
Personnages
Argument
Acte premier
- Scène première
- Scène II

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Présentation

Ballet du roi, dansé par Sa Majesté, le 29 ème jour de janvier 1664.

Personnages

SGANARELLE. [735]
GÉRONIMO. [736]
DORIMÈNE. [737]
ALCA.NTOR. [738]
LYCANTE[739]. [740]
Première Bohémienne. [741]
Seconde Bohémienne. [742]
Premier Doctedr. [743]
Second Docteur. [744]

Argument

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes ; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.

Acte premier

Scène première

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans ; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage ; et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

Scène II

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches ; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné ; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable ; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en amant, un objet plein d'appas ;
Portez au moins de belles chaînes ;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.
Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :
Portez au moins de belles chaînes ;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.
LA JALOUSIE, LES CHAGRINS et LES SOUPÇONS

La Jalousie, le sieur Dolivet.
Les Chagrins, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
Les Soupçons, les sieurs de Lorge el le Chantre.

DEUXIÈME ENTRÉE.
QUATRE PLAISANTS ou GOGUENARDS

Le comte d'Armagnac, MM. d'Heureux, Beauchamp et Des-Airs le

jeune

Acte II

Scène première

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire ; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont connus de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

Scène II

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet et ne le laisse point parler ; ce qui l'oblige à le maltraiter.

Scène III

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien ; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.
DEUX ÉGYPTIENS, QUATRE ÉGYPTIENNES

Deux Égyptiens, le ROI, le marquis de Villeroy.
ÉGYPTiENNES,le marquis de Rassan, les sieurs Raynal,Noblet et la Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et, rencontrant deux bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage : pour réponse, elles se mettent à danser en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN
Chanté par M. Destival.

Holà!
Qui va là?
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage[745].
Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.
Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens là.

Non, non, n'ayez aucune peur.
Je leur ôterai la laideur.

N’effrayez pas.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE
UN MAGICIEN, qui fait sortir QUATRE DÉMONS
Le magicien, M. Beauchamp.
Quatre démons, MM. d'Heureux, de Lorge,Des-Airs l’aîné l'alnéet leMercier.

Sganarelle les interroge ; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

Acte III

Scène première

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

Scène II

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde ; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

Scène III

Sganarelle touche les mains à la fille.
CINQUIÈME ENTRÉE

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

Scène IV

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL
CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI[746], DORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN, TALLAVACA[747], ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa ;
Mas bien tus rigores véo,
Porque es tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos ;

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no es menos,
Si calla el uno dormido,
Se que ya es el otro dospierto,

Favores tuyos, Bélisa,
Tuvieralos yo secretos ;
Mas ya de doloros mios
No puedo hacer lo que quiero[748] !

SIXIÈME ENTRÉE.
DEUX ESPAGNOLS et DEUX ESPAGNOLES
Espagnols, MM. du Pille et Tartas.
Espagnoles, Mmes de la Lanne et de Saint-André.
SEPTIÈME ENTRÉE.
UN CHARIVARI GROTESQUE.
M. Lulli, les sieurs Balthazar, Vagnac, Bonnard, la Pierre, Descouateaux,

et les trois Opterres, frères.

HUITIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

QUATRE. GALANTS cajolant la femme de Sganarelle ;

M. le Duc, M. le duc deSaint-Aignan, MM. Beauchamp et Raynal.

FIN DU BALLET

L'AMOUR MÉDECIN

1665

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

Présentation
Au lecteur
Personnages
Prologue
Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Première entrée
- Scène VIII
- Scène IX

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Deuxième entrée
- Scène VII

Scène VIII
Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Troisième entrée
Scène VIII
Scène IX

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Petite comédie en un acte et en prose, représentée à Versailles le 15 septembre 1665 et sur le théâtre du Palais-Royal le 22 du même mois.

L'Amour médecin est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le*Mariage forcé ;* elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de Lulli.

C'est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins. Ils étaient fort différents de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe et en rabat, et consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, et savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les moeurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, et la politesse dans toutes les conditions.

Au lecteur

par Molière

Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'ait commandés ; et, lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. Il n'est pas nécessaire de vous avertir qu'il y a beaucoup de choses qui dépendent de l'action. On sait bien que les coomédies ne dont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il serait à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi. Vous les verriez dans un état beaucoup plus supportable ; et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.

J. B. P. Molière f.

Personnages

[749]

Personnages du Prologue

LA COMÉDIE
LA MUSIQUE
LE BALLET

Personnage de la comédie

SGANARELLE, père de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle
CLITANDRE, amant de Lucinde.
AMINTE, voisine de Sganarelle
LUCRÈCE, nièce de Sganarelle
LISETTE, suivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, marchand de tapisseries.
M. JOSSE, orfèvre.
M. TOMÈS, médecin.

M. DESFONANDRÈS, médecin.
M. MACROTON, médecin.
M. BAHYS, médecin.
M. FILERIN, médecin.
UN NOTAIRE.
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle

Personnages du ballet

PREMIÈRE ENTRÉE :
CHAMPAGNE, valet de Sganarelle, dansant.
QUATRE MÉDECINS, dansants.

DEUXIÈME ENTRÉE :
Un OPÉRATEUR, chantant.
TRIVELINS ET SCARAMOUCHES, dansants, de la suite de l'opérateur.

TROISIÈME ENTRÉE :
LA COMÉDIE.
LA MUSIQUE.
LE BALLET.
JEUX, RIS, PLAISIRS, dansants.

La scène est à Paris, dans une salle de la maison de Sganarelle.

Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

L'AMOUR MÉDECIN

Table des matières

Retour à la liste des titres

Prologue

La Comédie, La Musique et Le Ballet

La Comédie
Quittons, quittons notre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talents tour à tour.
Et d'une gloire plus belle,
Piquons-nous en ce jour.
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

Tous trois ensemble
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

La musique
De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

La Comédie
Est-il de plus grande gloire ?
Est-il bonheur plus doux ?

Tous trois ensemble
Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

Acte I

Scène première

Sganarelle, Aminte, Lucrèce, M. Guillaume, M. Josse.

Sganarelle
Ah, l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité, que qui terre a, guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre. Je n'avais qu'une seule femme qui est morte.

M. Guillaume
Et combien donc en voulez-vous avoir ?

Sganarelle
Elle est morte, Monsieur mon ami, cette perte m'est très sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble ; mais enfin, la mort rajuste toutes choses. Elle est morte : je la pleure. Si elle était en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le Ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine. Car enfin, je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer ; et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière.
À Lucrèce.
Vous êtes ma nièce ;…
À Aminte
… Vous, ma voisine ;…
À M. Guillaume et M. Josse
… et vous, mes compères et mes amis : je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. Josse

Pour moi, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles ; et si j'étais que de vous, je lui achèterais dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. Guillaume
Et moi ; si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferais mettre à sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

Aminte
Pour moi, je ne ferais point tant de façon, et je la marierais fort bien, et le plus tôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque temps.

Lucrèce
Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer comme elle est à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait, et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur.

Sganarelle
Tous ces conseils sont admirables assurément : mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse, est d'une femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun.
Seul
Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

Scène II

Lucinde, Sganarelle

Sganarelle
Ah, voilà ma fille qui prend l'air. Elle ne me voit pas. Elle soupire. Elle lève les yeux au ciel.
À Lucinde.
Dieu vous garde. Bonjour ma mie. Eh bien, qu'est-ce ? comme vous en va ? Eh quoi ! toujours triste et mélancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as. Allons donc, découvre-moi ton petit coeur, là ma pauvre mie, dis, dis ; dis tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que je te baise ? Viens.
À part.
J'enrage de la voir de cette humeur-là.
À Lucinde.
Mais, dis-moi, me veux-tu faire mourir de déplaisir, et ne puis-je savoir d'où vient cette grande langueur ? Découvre-m'en la cause, et je te promets que je ferai toutes choses pour toi. Oui, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse, je t'assure ici, et te fais serment, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour te satisfaire. C'est tout dire : est-ce que tu es jalouse de quelqu'une de tes compagnes, que tu voies plus brave que toi ? et serait-il quelque étoffe nouvelle dont tu voulusses avoir un habit ? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaiterais quelque cabinet[750] de la foire Saint-Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurais-tu envie d'apprendre quelque chose ? et veux-tu que je te donne un maître pour te montrer à jouer du clavecin ? Nenni. Aimerais-tu quelqu'un, et souhaiterais-tu d'être mariée ?
Lucinde lui fait signe que oui.

Scène III

Lisette, Sganarelle, Lucinde.

Lisette
Eh bien, Monsieur, vous venez d'entretenir votre fille. Avez-vous su la cause de sa mélancolie ?

Sganarelle
Non, c'est une coquine qui me fait enrager.

Lisette
Monsieur, laissez-moi faire, je m'en vais la sonder un peu.

Sganarelle
Il n'est pas nécessaire, et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.

Lisette
Laissez-moi faire, vous dis-je, peut-être qu'elle se découvrira plus librement à moi qu'à vous. Quoi, Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, et vous voulez affliger ainsi tout le monde. Il me semble qu'on n'agit point comme vous faites, et que si vous avez quelque répugnance à vous expliquer à un père, vous n'en devez avoir aucune à me découvrir votre coeur. Dites-moi, souhaitez-vous quelque chose de lui ? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'épargnerait rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaiteriez, et les promenades et les cadeaux ne tenteraient-ils point votre âme ? Heu. Avez-vous reçu quelque déplaisir de quelqu'un ? Heu. N'auriez-vous point quelque secrète inclination, avec qui vous souhaiteriez que votre père vous mariât ? Ah, je vous entends. Voilà l'affaire. Que diable ? Pourquoi tant de façons ? Monsieur, le mystère est découvert ; et…

Sganarelle, *l'interrompant*.
Va, fille ingrate, je ne te veux plus parler, et je te laisse dans ton obstination.

Lucinde
Mon père, puisque vous voulez que je vous dise la chose…

Sganarelle
Oui, je perds toute l'amitié que j'avais pour toi.

Lisette
Monsieur, sa tristesse…

Sganarelle
C'est une coquine qui me veut faire mourir.

Lucinde
Mon père, je veux bien…

Sganarelle
Ce n'est pas la récompense de t'avoir élevée comme j'ai fait.

Lisette
Mais, Monsieur…

Sganarelle
Non, je suis contre elle, dans une colère épouvantable.

Lucinde
Mais, mon père…

Sganarelle
Je n'ai plus aucune tendresse pour toi.

Lisette
Mais…

Sganarelle
C'est une friponne.

Lucinde
Mais…

Sganarelle
Une ingrate.

Lisette
Mais…

Sganarelle
Une coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

Lisette
C'est un mari qu'elle veut.

Sganarelle, *faisant semblant de ne pas entendre.*
Je l'abandonne.

Lisette
Un mari.

Sganarelle
Je la déteste.

Lisette
Un mari.

Sganarelle
Et la renonce pour ma fille.

Lisette
Un mari.

Sganarelle
Non, ne m'en parlez point.

Lisette
Un mari.

Sganarelle
Ne m'en parlez point.

Lisette
Un mari.

Sganarelle
Ne m'en parlez point.

Lisette
Un mari, un mari, un mari !

Scène IV

Lisette, Lucinde.

Lisette
On dit bien vrai : qu'il n'y a point de pires sourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

Lucinde
Eh bien, Lisette, j'avais tort de cacher mon déplaisir, et je n'avais qu'à parler, pour avoir tout ce que je souhaitais de mon père : tu le vois.

Lisette
Par ma foi, voilà un vilain homme, et je vous avoue que j'aurais un plaisir extrême à lui jouer quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que jusqu'ici vous m'avez caché votre mal ?

Lucinde
Hélas, de quoi m'aurait servi de te le découvrir plus tôt ? et n'aurais-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie ? Crois-tu que je n'aie pas bien prévu tout ce que tu vois maintenant, que je ne susse pas à fond tous les sentiments de mon père, et que le refus qu'il a fait porter à celui qui m'a demandée par un ami, n'ait pas étouffé dans mon âme toute sorte d'espoir ?

Lisette
Quoi, c'est cet inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous…

Lucinde
Peut-être n'est-il pas honnête à une fille de s'expliquer si librement ; mais enfin, je t'avoue que s'il m'était permis de vouloir quelque chose, ce serait lui que je voudrais. Nous n'avons eu ensemble aucune conversation, et sa bouche ne m'a point déclaré la passion qu'il a pour

moi : mais dans tous les lieux où il m'a pu voir, ses regards et ses actions m'ont toujours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moi, m'a paru d'un si honnête homme, que mon coeur n'a pu s'empêcher d'être sensible à ses ardeurs ; et cependant tu vois où la dureté de mon père, réduit toute cette tendresse.

Lisette
Allez, laissez-moi faire, quelque sujet que j'aie de me plaindre de vous du secret que vous m'avez fait, je ne veux pas laisser de servir votre amour ; et pourvu que vous ayez assez de résolution…

Lucinde
Mais que veux-tu que je fasse contre l'autorité d'un père ? Et s'il est inexorable à mes voeux…

Lisette
Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme un oison, et pourvu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père. Que prétend-il que vous fassiez ? N'êtes-vous pas en âge d'être mariée ? et croit-il que vous soyez de marbre ? Allez, encore un coup, je veux servir votre passion, je prends dès à présent sur moi tout le soin de ses intérêts, et vous verrez que je sais des détours… Mais je vois votre père, rentrons, et me laissez agir.

Scène V

Sganarelle

Sganarelle

Il est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien : et j'ai fait sagement de parer la déclaration d'un désir que je ne suis pas résolu de contenter. A-t-on jamais rien vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères ? Rien de plus impertinent, et de plus ridicule, que d'amasser du bien avec de grands travaux, et élever une fille avec beaucoup de soin et de tendresse, pour se dépouiller de l'un et de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien ? Non, non, je me moque de cet usage, et je veux garder mon bien et ma fille pour moi.

Scène VI

Lisette, Sganarelle

Lisette, *courant sur le théâtre, et feignant de ne pas voir Sganarelle.*
Ah, malheur ! Ah ! disgrâce ! Ah ! pauvre seigneur Sganarelle ! Où pourrai-je te rencontrer ?

Sganarelle, *à part.*
Que dit-elle là ?

Lisette, *courant toujours.*
Ah misérable père ! que feras-tu ? quand tu sauras cette nouvelle.

Sganarelle, *à part.*
Que sera-ce ?

Lisette
Ma pauvre maîtresse.

Sganarelle, *à part.*
Je suis perdu.

Lisette
Ah !

Sganarelle, *courant après Lisette.*
Lisette.

Lisette
Quelle infortune !

Sganarelle

Lisette.

Lisette
Quel accident !

Sganarelle
Lisette.

Lisette
Quelle fatalité !

Sganarelle
Lisette.

Lisette
Ah, Monsieur !

Sganarelle
Qu'est-ce ?

Lisette
Monsieur.

Sganarelle
Qu'y a-t-il ?

Lisette
Votre fille.

Sganarelle
Ah, ah !

Lisette
Monsieur, ne pleurez donc point comme cela : car vous me feriez rire.

Sganarelle
Dis donc vite.

Lisette
Votre fille toute saisie des paroles que vous lui avez dites, et de la colère effroyable où elle vous a vu contre elle, est montée vite dans sa chambre, et pleine de désespoir, a ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

Sganarelle
Eh bien ?

Lisette
Alors, levant les yeux au ciel : « Non, a-t-elle dit, il m'est impossible de vivre avec le courroux de mon père : et puisqu'il me renonce pour sa fille, je veux mourir. »

Sganarelle
Elle s'est jetée ?

Lisette
Non, Monsieur, elle a fermé tout doucement la fenêtre, et s'est allée mettre sur le lit. Là elle s'est prise à pleurer amèrement : et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le coeur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre mes bras.

Sganarelle
Ah, ma fille ! Elle est morte ?

Lisette
Non, Monsieur. À force de la tourmenter, je l'ai fait revenir : mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

Sganarelle
Champagne ! Champagne ! Champagne !

Scène VII

Sganarelle, Champagne

Sganarelle
Vite, qu'on m'aille quérir des médecins, et en quantité, on n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. Ah, ma fille ! ma pauvre fille !

Première entrée

Scène VIII

Champagne, valet de Sganarelle, frappe, en dansant, aux portes de quatre médecins.

Scène IX

Les quatre médecins dansent et entrent avec cérémonie chez Sganarelle.

Acte II

Scène première

Sganarelle, Lisette.

Lisette
Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

Sganarelle
Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

Lisette
Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir, sans le secours de ces messieurs-là ?

Sganarelle
Est-ce que les médecins font mourir ?

Lisette
Sans doute : et j'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire : Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine : mais Elle est morte de quatre médecins, et de deux apothicaires.

Sganarelle
Chut, n'offensez pas ces messieurs-là.

Lisette
Ma foi, Monsieur, notre chat est réchappé depuis peu, d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue, et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte ; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins : car ses affaires étaient faites, et ils

n'auraient pas manqué de le purger, et de le saigner.

Sganarelle
Voulez-vous vous taire ? vous dis-je ; mais voyez quelle impertinence. Les voici.

Lisette
Prenez garde, vous allez être bien édifié, ils vous diront en latin que votre fille est malade.

Scène II

MM. Tomès, des Fonandrès, Macroton et Bahys, Sganarelle, Lisette.

Sganarelle
Eh bien, Messieurs.

M. Tomès[751]
Nous avons vu suffisamment la malade, et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretés en elle.

Sganarelle
Ma fille est impure ?

M. Tomès
Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impureté dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

Sganarelle
Ah, je vous entends.

M. Tomès
Mais… Nous allons consulter ensemble.

Sganarelle
Allons, faites donner des sièges.

Lisette
Ah, Monsieur, vous en êtes ?

Sganarelle
De quoi donc connaissez-vous Monsieur ?

Lisette
De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de madame votre nièce.

M. Tomès
Comment se porte son cocher ?

Lisette
Fort bien, il est mort.

M. Tomès
Mort !

Lisette
Oui.

M. Tomès
Cela ne se peut.

Lisette
Je ne sais si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. Tomès
Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

Lisette
Et moi je vous dis qu'il est mort, et enterré.

M. Tomès
Vous vous trompez.

Lisette
Je l'ai vu.

M. Tomès
Cela est impossible. Hippocrate dit, que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un, et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

Lisette
Hippocrate dira ce qu'il lui plaira : mais le cocher est mort.

Sganarelle
Paix, discoureuse, allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de

payer auparavant ; toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici…

Il leur donne de l'argent,, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.

Scène III

MM.Tomès, des Fonandrès, Macroton et Bahys.
Ils s'asseyent et toussent.

M. des Fonandrès[752]
Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. Tomès
Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. des Fonandrès
J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

M. Tomès
Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui ? J'ai été premièrement tout contre l'Arsenal, de l'Arsenal au bout du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la porte Saint-Honoré, de la porte Saint-Honoré au faubourg Saint-Jacques, du faubourg Saint-Jacques à la porte de Richelieu[753], de la porte de Richelieu ici, et d'ici, je dois aller encore à la place Royale.

M. des Fonandrès
Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui, et de plus j'ai été à Ruel voir un malade.

M. Tomès
Mais à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins, Théophraste, et Artémius ; car c'est une affaire qui partage tout notre corps ?

M. des Fonandrès
Moi, je suis pour Artémius.

M. Tomès
Et moi aussi, ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément : mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

M. des Fonandrès
Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. Tomès
Pour moi j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis, et l'on nous assembla un jour trois de nous autres avec un médecin de dehors, pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient, et la maladie pressait : mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. des Fonandrès
C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune.

M. Tomès
Un homme mort, n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

Scène IV

Sganarelle, MM. Tomès, des Fonandrès, Macroton et Bahys.

Sganarelle
Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. Tomès
Allons, Monsieur.

M. des Fonandrès
Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

M. Tomès
Vous vous moquez.

M. des Fonandrès
Je ne parlerai pas le premier.

M. Tomès
Monsieur.

M. des Fonandrès
Monsieur.

Sganarelle
Eh, de grâce, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies, et songez que les choses pressent.

M. Tomès. *Ils parlent tous quatre ensemble*.
La maladie de votre fille…

M. des Fonandrès
L'avis de tous ces messieurs tous ensemble…

M. Macroton[754]
A-près a-voir bi-en con-sul-té…[755]

M. Bahys[756]
Pour raisonner…

Sganarelle
Eh, Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. Tomès
Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille ; et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang : ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. des Fonandrès
Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs, causée par une trop grande réplétion : ainsi je conclus à lui donner de l'émétique.

M. Tomès
Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. des Fonandrès
Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. Tomès
C'est bien à vous de faire l'habile homme.

M. des Fonandrès
Oui, c'est à moi, et je vous prêterai le collet[757] en tout genre d'érudition.

M. Tomès
Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. des Fonandrès
Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

M. Tomès, *à Sganarelle.*
Je vous ai dit mon avis.

M. des Fonandrès, *à Sganarelle.*
Je vous ai dit ma pensée.

M. Tomès
Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte.
Il sort.

M. des Fonandrès
Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.
Il sort.

Scène V

Sganarelle, MM. Macroton et Bahys.

Sganarelle
À qui croire des deux ? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. Macroton. *Il parle en allongeant ses mots.*[758]
Mon-si-eur. dans. ces. ma-ti-è-res. là. il. faut. pro-cé-der. a-vec-que. cir-cons-pec-ti-on. et. ne. ri-en. fai-re. com-me. on. dit. à. la. vo-lée. d'au-tant. que. les. fau-tes. qu'on. y. peut. fai-re. sont. se-lon. no-tre. maî-tre. Hip-po-cra-te. d'une. dan-ge-reu-se. con-sé-quen-ce.

M. Bahys, *bredouillant.*
Il est vrai. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait. Car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant ; et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté. *Experimentum periculosum*. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant, comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

Sganarelle, *à part.*
L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. Macroton
Or. Mon-si-eur. pour. ve-nir. au. fait. je. trou-ve. que. vo-tre. fil-le. a. une. ma-la-die. chro-ni-que. et. qu'el-le. peut. pé-ri-cli-ter. si. on. ne. lui. don-ne. du. se-cours. d'au-tant. que. les. symp-tô-mes. qu'el-le. a. sont. in-di-ca-tifs. d'u-ne. va-peur. fu-li-gi-neu-se. et. mor-di-can-te. qui.

lui. pi-co-te. les. mem-bra-nes. du. cer-veau. Or. cet-te. va-peur. que. nous. nom-mons. en. grec. at-mos. est. cau-sée. par. des. hu-meurs. pu-tri-des. te-na-ces. et. con-glu-ti-neu-ses. qui. sont. con-te-nues. dans. le. bas. ven-tre.

M. Bahys
Et comme ces humeurs ont été là engendrées, par une longue succession de temps ; elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité, qui fume vers la région du cerveau.

M. Macroton
Si. bien. donc. que. pour. ti-rer. dé-ta-cher. ar-ra-cher. ex-pul-ser. é-va-cu-er. les-di-tes. hu-meurs. il. fau-dra. une. pur-ga-ti-on. vi-gou-reu-se. Mais. au. pré-a-la-ble. je. trou-ve. à. pro-pos. et. il. n'y. a. pas. d'in-con-vé-ni-ent. d'u-ser. de. pe-tits. re-mè-des. a-no-dins. c'est-à-di-re. de. pe-tits. la-ve-ments. ré-mol-li-ents. et. dé-ter-sifs. de. ju-lets. et. de. si-rops. ra-fraî-chis-sants. qu'on. mê-le-ra. dans. sa. pti-san-ne.

M. Bahys
Après, nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. Macroton
Ce. n'est. pas. qu'a-vec. tout. ce-la. vo-tre. fil-le. ne. puis-se. mou-rir. mais. au. moins. vous. au-rez. fait. quel-que. cho-se. et. vous. au-rez. la. con-so-la-tion. qu'el-le. se-ra. mor-te. dans. les. for-mes.

M. Bahys
Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

M. Macroton
Nous. vous. di-sons. sin-cè-re-ment. no-tre pen-sée.

M. Bahys
Et nous vous avons parlé, comme nous parlerions à notre propre frère.

Sganarelle, *à M. Macroton*, en allongeant les mots.
Je. vous. rends. très. hum-bles. grâ-ces,
À M. Bahys.
et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise[759].

Scène VI

Sganarelle

Sganarelle

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant. Morbleu, il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan[760], et que je lui en fasse prendre. L'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà !

Deuxième entrée

Scène VII

Sganarelle, l'Opérateur

Sganarelle
Monsieur, je vous prie de me donner une boîte de votre orviétan, que je m'en vais vous payer.

L'Opérateur, *chantant*.
L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il jamais payer ce secret d'importance ?
Mon remède guérit par sa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.
La gale,
La rogne,
La tigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole.
Ô ! grande puissance
De l'orviétan !

Sganarelle
Monsieur, je crois que tout l'or du monde n'est pas capable de payer votre remède : mais pourtant voici une pièce de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaît.

L'Opérateur, *chantant*.

Admirez mes bontés, et le peu qu'on vous vend,
Ce trésor merveilleux, que ma main vous dispense.
Vous pouvez avec lui braver en assurance,
Tous les maux que sur nous l'ire du Ciel répand :
La gale,
La rogne,
La tigne,
La fièvre,
La peste,
La goutte,
Vérole,
Descente,
Rougeole
Ô ! grande puissance
De l'orviétan !

Scène VIII

Plusieurs trivelins et plusieurs scaramouches, valets de l'opérateur, se réjouissent en dansant.

Acte III

Scène première

MM. Filerin, Tomès et Desfonandrès.

M. Filerin[761]
N'avez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence, pour des gens de votre âge, et de vous être querellés comme de jeunes étourdis ? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmi le monde ? et n'est-ce pas assez que les savants voient les contrariétés, et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres, sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art[762] ? Pour moi, je ne comprends rien du tout à cette méchante politique de quelques-uns de nos gens. Et il faut confesser, que toutes ces contestations nous ont décriés, depuis peu, d'une étrange manière, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruiner nous-mêmes. Je n'en parle pas pour mon intérêt. Car, Dieu merci, j'ai déjà établi mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ceux qui sont morts sont morts, et j'ai de quoi me passer des vivants. Mais enfin, toutes ces disputes ne valent rien pour la médecine. Puisque le Ciel nous fait la grâce, que depuis tant de siècles, on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls, comme vous savez, qui tâchons à nous prévaloir de la faiblesse humaine. C'est là que va l'étude de la plupart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur faible, pour en tirer quelque profit. Les flatteurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les louanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaitent : et c'est un art où l'on fait, comme on voit, des fortunes considérables. Les alchimistes tâchent à profiter de la passion qu'on a pour les richesses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les écoutent. Et les

diseurs d'horoscopes, par leurs prédictions trompeuses profitent de la vanité et de l'ambition des crédules esprits : mais le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons nous autres, par notre pompeux galimatias ; et savons prendre nos avantages de cette vénération, que la peur de mourir leur donne pour notre métier. Conservons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprès des malades, pour nous attribuer les heureux succès de la maladie, et rejeter sur la nature toutes les bévues de notre art. N'allons point, dis-je, détruire sottement les heureuses préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de personnes (et, de l'aregnt de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous côtés de si beaux héritages.)

M. Tomès
Vous avez raison en tout ce que vous dites ; mais ce sont chaleurs de sang, dont parfois on n'est pas le maître.

M. Filerin
Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons ici votre accommodement.

M. des Fonandrès
J'y consens. Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. Filerin
On ne peut pas mieux dire, et voilà se mettre à la raison.

M. des Fonandrès
Cela est fait.

M. Filerin
Touchez donc là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

Scène II

MM. Tomès, Desfonandrès, Lisette.

Lisette
Quoi ! Messieurs, vous voilà, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la médecine ?

M. Tomès
Comment, Qu'est-ce ?

Lisette
Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier : et qui sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.

M. Tomès
Écoutez, vous faites la railleuse : mais vous passerez par nos mains quelque jour.

Lisette
Je vous permets de me tuer, lorsque j'aurai recours à vous.

Scène III

Lisette, Clitandre.

Clitandre
Eh bien, Lisette, (Que dis-tu de mon équipage ? crois-tu qu'avec cet habit je puisse duper le bonhomme ?)[763]me trouves-tu bien ainsi ?

Lisette
Le mieux du monde, et je vous attendais avec impatience. Enfin, le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable, et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en votre pouvoir. Vous m'avez plu d'abord, je me connais en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème, qui pourra peut-être nous réussir. Toutes nos mesures sont déjà prises. L'homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde : et si cette aventure nous manque, nous trouverons mille autres voies, pour arriver à notre but. Attendez-moi là seulement, je reviens vous quérir.

Clitandre se retire dans le fond du théâtre.

Scène IV

Sganarelle, Lisette.

Lisette
Monsieur, allégresse ! allégresse !

Sganarelle
Qu'est-ce ?

Lisette
Réjouissez-vous.

Sganarelle
De quoi ?

Lisette
Réjouissez-vous, vous dis-je.

Sganarelle
Dis-moi donc ce que c'est, et puis je me réjouirai peut-être.

Lisette
Non : je veux que vous vous réjouissiez auparavant ; que vous chantiez, que vous dansiez.

Sganarelle
Sur quoi ?

Lisette
Sur ma parole.

Sganarelle

Allons donc,
Il chante et danse.
la lera la la, la lera la. Que diable !

Lisette
Monsieur, votre fille est guérie.

Sganarelle
Ma fille est guérie !

Lisette
Oui, je vous amène un médecin : mais un médecin d'importance, qui fait des cures merveilleuses, et qui se moque des autres médecins.

Sganarelle
Où est-il ?

Lisette
Je vais le faire entrer.

Sganarelle*, seul.*
Il faut voir si celui-ci fera plus que les autres.

Scène V

Clitandre, Sganarelle, Lisette.
Clitandre est en habit de médecin.

Lisette, *amenant Clitandre.*
Le voici.

Sganarelle
Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune.

Lisette
La science ne se mesure pas à la barbe ; et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

Sganarelle
Monsieur, on m'a dit que vous aviez des remèdes admirables, pour faire aller à la selle.

Clitandre
Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres : ils ont l'émétique, les saignées, les médecines et les lavements : mais moi, je guéris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellés.

Lisette
Que vous ai-je dit ?

Sganarelle
Voilà un grand homme !

Lisette
Monsieur, comme votre fille est là toute habillée dans une chaise, je

vais la faire passer ici.

Sganarelle
Oui, fais.

Clitandre, *tâtant le pouls à Sganarelle*
Votre fille est bien malade.

Sganarelle
Vous connaissez cela ici ?

Clitandre
Oui, par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille.[764]

Scène VI

Lucinde, Lisette, Sganarelle, Clitandre.

Lisette, *à Clitandre.*
Tenez, Monsieur, voilà une chaise auprès d'elle.
À Sganarelle.
Allons, laissez-les là tous deux.

Sganarelle
Pourquoi ? Je veux demeurer là.

Lisette
Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner : un médecin a cent choses à demander, qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende.

Sganarelle et Lisette s'éloignent.

Clitandre, *Bas, à Lucinde.*
Ah ! Madame, que le ravissement où je me trouve est grand ! et que je sais peu par où vous commencer mon discours. Tant que je ne vous ai parlé que des yeux, j'avais, ce me semblait, cent choses à vous dire : et maintenant que j'ai la liberté de vous parler de la façon que je souhaitais, je demeure interdit : et la grande joie où je suis, étouffe toutes mes paroles.

Lucinde
Je puis vous dire la même chose, et je sens comme vous des mouvements de joie qui m'empêchent de pouvoir parler.

Clitandre
Ah, Madame ! que je serais heureux ! s'il était vrai que vous sentissiez tout ce que je sens, et qu'il me fût permis de juger de votre âme par la

mienne. Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui je doive la pensée de cet heureux stratagème, qui me fait jouir de votre présence ?

Lucinde
Si vous ne m'en devez pas la pensée, vous m'êtes redevable, au moins d'en avoir approuvé la proposition avec beaucoup de joie.

Sganarelle, *à Lisette*.
Il me semble qu'il lui parle de bien près.

Lisette, *à Sganarelle*
C'est qu'il observe sa physionomie, et tous les traits de son visage.

Clitandre, *à Lucinde*.
Serez-vous constante, Madame, dans ces bontés que vous me témoignez ?

Lucinde
Mais vous, serez-vous ferme dans les résolutions que vous avez montrées ?

Clitandre
Ah ! Madame, jusqu'à la mort. Je n'ai point de plus forte envie que d'être à vous, et je vais le faire paraître dans ce que vous m'allez voir faire.

Sganarelle*, à Clitandre.*
Eh bien, notre malade, elle me semble un peu plus gaie.

Clitandre
C'est que j'ai déjà fait agir sur elle un de ces remèdes, que mon art m'enseigne. Comme l'esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de lui bien souvent que procèdent les maladies, ma coutume est de courir à guérir les esprits, avant que de venir au corps. J'ai donc observé ses regards, les traits de son visage, et les lignes de ses deux mains : et par la science que le Ciel m'a donnée, j'ai reconnu que c'était de l'esprit qu'elle était malade, et que tout son mal ne venait que d'une imagination déréglée, d'un désir dépravé de vouloir être mariée. Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule, que cette envie qu'on a du mariage.

Sganarelle*, à part.*
Voilà un habile homme !

Clitandre
Et j'ai eu, et aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable.

Sganarelle
Voilà un grand médecin.

Clitandre
Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que j'ai vu en elle de l'aliénation d'esprit : et même, qu'il y avait du péril à ne lui pas donner un prompt secours ; je l'ai prise par son faible, et lui ai dit que j'étais venu ici pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est éclairci, ses yeux se sont animés : et si vous voulez pour quelques jours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle est.

Sganarelle
Oui-da, je le veux bien.

Clitandre
Après nous ferons agir d'autres remèdes pour la guérir entièrement de cette fantaisie.

Sganarelle
Oui, cela est le mieux du monde. Eh bien, ma fille, voilà Monsieur qui a envie de t'épouser, et je lui ai dit que je le voulais bien.

Lucinde
Hélas, est-il possible ?

Sganarelle
Oui.

Lucinde
Mais, tout de bon ?

Sganarelle
Oui, oui.

Lucinde*, à Clitandre.*
Quoi, vous êtes dans les sentiments d'être mon mari ?

Clitandre
Oui, Madame.

Lucinde
Et mon père y consent ?

Sganarelle
Oui, ma fille.

Lucinde
Ah, que je suis heureuse, si cela est véritable !

Clitandre
N'en doutez point, Madame, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime, et que je brûle de me voir votre mari, je ne suis venu ici que pour cela : et si vous voulez que je vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'un pur prétexte inventé, et je n'ai fait le médecin que pour m'approcher de vous, et obtenir ce que je souhaite.

Lucinde
C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que je puis.

Sganarelle*, à part.*
Oh ! la folle ! Oh ! la folle ! Oh ! la folle !

Lucinde
Vous voulez donc bien, mon père, me donner Monsieur pour époux ?

Sganarelle
Oui, çà donne-moi ta main. Donnez-moi un peu aussi la vôtre, pour voir.

Clitandre
Mais, Monsieur…

Sganarelle, *s'étouffant de rire*.
Non, non, c'est pour… pour lui contenter l'esprit. Touchez là. Voilà qui est fait.

Clitandre
Acceptez pour gage de ma foi cet anneau que je vous donne.
Bas à Sganarelle.
C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

Lucinde

Faisons donc le contrat, afin que rien n'y manque.

Clitandre
Hélas ! Je le veux bien, Madame.
Bas, à Sganarelle.
Je vais faire monter l'homme qui écrit mes remèdes, et lui faire croire que c'est un notaire.

Sganarelle
Fort bien.

Clitandre
Holà, faites monter le notaire que j'ai amené avec moi.

Lucinde
Quoi, vous aviez amené un notaire ?

Clitandre
Oui, Madame.

Lucinde
J'en suis ravie.

Sganarelle
Oh la folle ! Oh la folle !

Scène VII

Le Notaire, Clitandre, Sganarelle, Lucinde, Lisette.
Clitandre parle au notaire à l'oreille.

Sganarelle, *au notaire.*
Oui, Monsieur, il faut faire un contrat pour ces deux personnes-là. Écrivez.
À Lucinde.
Voilà le contrat qu'on fait.
Au notaire.
Je lui donne vingt mille écus en mariage. Écrivez.

Lucinde
Je vous suis bien obligée, mon père.

Le Notaire
Voilà qui est fait, vous n'avez qu'à venir signer.

Sganarelle
Voilà un contrat bientôt bâti.

Clitandre, *à Sganarelle*
(Mais)au moins, (monsieur)…[765]

Sganarelle
Eh non, vous dis-je, sait-on pas bien…
Au notaire.
Allons, donnez-lui la plume pour signer.
À Lucinde.
Allons, signe, signe, signe. Va, va, je signerai tantôt moi.

Lucinde

Non, non, je veux avoir le contrat entre mes mains.

Sganarelle
Eh bien, tiens.
Après avoir signé.
Es-tu contente ?

Lucinde
Plus qu'on ne peut s'imaginer.

Sganarelle
Voilà qui est bien, voilà qui est bien.

Clitandre
Au reste, je n'ai pas eu seulement la précaution d'amener un notaire, j'ai eu celle encore de faire venir des voix et des instruments pour célébrer la fête, et pour nous réjouir. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que je mène avec moi, et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'esprit.

Troisième entrée

Scène VIII

Clitandre, Sganarelle, Lucinde, Lisette.

LA COMÉDIE, LE BALLET, LA MUSIQUE, JEUX, RIS, PLAISIRS

La Comédie, Le Ballet et La Musique, *tous trois ensemble*.
Sans nous tous les hommes
Deviendraient malsains :
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands médecins.

La Comédie.
Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous,
Qu'on laisse Hippocrate,
Et qu'on vienne à nous.

Tous trois, *ensemble*.
Sans nous…

Pendant que les jeux, les Ris et les Plaisirs dansent, Clitandre emmène Lucinde.

Scène IX

Sganarelle, Lisette, La Comédie, La Musique, Le Ballet, jeux, Ris, Plaisirs

Sganarelle
Voilà une plaisante façon de guérir. Où est donc ma fille et le médecin ?

Lisette
Ils sont allés achever le reste du mariage.

Sganarelle
Comment, le mariage ?

Lisette
Ma foi, Monsieur, la bécasse est bridée[766], et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

Sganarelle
Comment, diable !
Il veut aller après Clitandre et Lucinde ; les danseurs le retiennent.
laissez-moi aller : laissez-moi aller, vous dis-je !
Les danseurs le retiennent toujours.
Encore !
Ils veulent faire danser Sganarelle de force.
Peste des gens [767]

FIN

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

1666

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie[768] en trois actes et en prose, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 9 août 1666.[769]

Molière ayant suspendu son chef-d'oeuvre du *Misanthrope,* le rendit quelque temps après au public, accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très gaie et très bouffonne, et dont le peuple grossier avait besoin : à peu près comme à l'Opéra, après une musique noble et savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint *le Misanthrope :* c'est peut-être à la honte de la nature humaine ; mais c'est ainsi qu'elle est faite : on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. *Le Misanthrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés, et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

Personnages

SGANARELLE, mari de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle
M. ROBERT, voisin de Sganarelle
VALÈRE, domestique[770] de Géronte.
LUCAS, mari de Jacqueline.
GÉRONTE, père de Lucinde.
JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.
LUCINDE, fille de Géronte.
LÉANDRE, amant de Lucinde.
THIBAUT, PAYSAN, paysan, père de Perrin.
PERRIN, PAYSAN, paysan, fils de Thibaut, paysan.

La scène est à la campagne — La théâtre représente la forêt.

Acte I

Scène première

Sganarelle, Martine

En se querellant.

Sganarelle
Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

Martine
Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie ; et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

Sganarelle
Ô la grande fatigue que d'avoir une femme, et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

Martine
Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote !

Sganarelle
Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses, qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su, dans son jeune âge, son rudiment par coeur.

Martine
Peste du fou fieffé !

Sganarelle
Peste de la carogne !

Martine

Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui !

Sganarelle
Que maudit soit le bec cornu[771] de notaire qui me fit signer ma ruine !

Martine
C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire : devrais-tu être un seul moment sans rendre grâces au Ciel de m'avoir pour ta femme, et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?

Sganarelle
Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces. Eh ! morbleu, ne me fais point parler là-dessus, je dirais de certaines choses…

Martine
Quoi ? que dirais-tu ?

Sganarelle
Baste[772] ! laissons là ce chapitre, il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

Martine
Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître qui me mange tout ce que j'ai !…

Sganarelle
Tu as menti ; j'en bois une partie.

Martine
Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis.

Sganarelle
C'est vivre de ménage.

Martine
Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais…

Sganarelle
Tu t'en lèveras plus matin.

Martine
Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison.

Sganarelle
On en déménage plus aisément.

Martine
Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire.

Sganarelle
C'est pour ne me point ennuyer.

Martine
Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

Sganarelle
Tout ce qu'il te plaira.

Martine
J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras.

Sganarelle
Mets-les à terre.

Martine
Qui me demandent à toute heure du pain.

Sganarelle
Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

Martine
Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

Sganarelle
Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

Martine
Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

Sganarelle
Ne nous emportons point, ma femme.

Martine
Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

Sganarelle
Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

Martine
Je me moque de tes menaces.

Sganarelle
Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

Martine
Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

Sganarelle
Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose[773].

Martine
Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

Sganarelle
Doux objet de mes voeux, je vous frotterai les oreilles.

Martine
Ivrogne que tu es.

Sganarelle
Je vous battrai.

Martine
Sac à vin.

Sganarelle
Je vous rosserai.

Martine
Infâme.

Sganarelle
Je vous étrillerai.

Martine
Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur… !

Sganarelle. *Il prend un bâton, et bat sa femme..*
Ah ! vous en voulez donc ?

Martine*, criant.*
Ah ! ah ! ah ! ah !

Sganarelle
Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

Scène II

M. Robert, Sganarelle, Martine.

M. Robert
Holà ! holà, ! holà ! fi ! qu'est-ce ci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme !

Martine, *les mains sur les côtés, lui parle en le faisant reculer, et à la fin, lui donne un soufflet.*
Et je veux qu'il me batte, moi.

M. Robert
Ah ! j'y consens de tout mon coeur.

Martine
De quoi vous mêlez-vous ?

M. Robert
J'ai tort.

Martine
Est-ce là votre affaire ?

M. Robert
Vous avez raison.

Martine
Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes.

M. Robert
Je me rétracte.

Martine
Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. Robert
Rien.

Martine
Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. Robert
Non.

Martine
Mêlez-vous de vos affaires.

M. Robert
Je ne dis plus mot.

Martine
Il me plaît d'être battue.

M. Robert
D'accord.

Martine
Ce n'est pas à vos dépens.

M. Robert
Il est vrai.

Martine
Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.
Elle lui donne un soufflet.

M. Robert*, à Sganarelle.*
Compère, je vous demande pardon de tout mon coeur, faites, rossez, battez comme il faut votre femme, je vous aiderai si vous le voulez.

Sganarelle
Il ne me plaît pas, moi.

M. Robert
Ah ! c'est une autre chose.

Sganarelle
Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. Robert
Fort bien.

Sganarelle
C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. Robert
Sans doute.

Sganarelle
Vous n'avez rien à me commander.

M. Robert
D'accord.

Sganarelle
Je n'ai que faire de votre aide.

M. Robert
Très volontiers.

Sganarelle
Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.
Il bat M. Robert et le chasse.

Scène III

Sganarelle, Martine.

Sganarelle, *revient ensuite vers sa femme, et lui dit, en lui pressant la main*
Ô çà, faisons la paix, nous deux. Touche là.

Martine
Oui ! après m'avoir ainsi battue !

Sganarelle
Cela n'est rien, touche.

Martine
Je ne veux pas.

Sganarelle
Eh !

Martine
Non.

Sganarelle
Ma petite femme.

Martine
Point.

Sganarelle
Allons, te dis-je.

Martine

Je n'en ferai rien.

Sganarelle
Viens, viens, viens.

Martine
Non, je veux être en colère.

Sganarelle
Fi, c'est une bagatelle, allons, allons.

Martine
Laisse-moi là.

Sganarelle
Touche, te dis-je.

Martine
Tu m'as trop maltraitée.

Sganarelle
Eh bien va, je te demande pardon, mets là ta main.

Martine.
Je te pardonne.
Bas, à part.
mais tu le payeras.

Sganarelle
Tu es une folle, de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont, de temps en temps, nécessaires dans l'amitié : et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va je m'en vais au bois : et je te promets, aujourd'hui, plus d'un cent de fagots.

Scène IV

Martine

Martine, *seule.*
Va, quelque mine que je fasse, je n'oublie pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari : mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir, et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

Scène V

Valère, Lucas, Martine.

Lucas, *à valère, sans voir Martine.*
Parguenne, j'avons pris là, tous deux, une gueble de commission ; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

Valère, *à Lucas, sans voir Martine.*
Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? il faut bien obéir à notre maître : et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse, et, sans doute, son mariage différé par sa maladie, nous vaudrait quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne : et quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

Martine, *rêvant à part, se croyant seule.*
Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

Lucas, *à Valère.*
Mais quelle fantaisie s'est-il boutée[774] là dans la tête, puisque les médecins y avont tous perdu leur latin ?

Valère, *à Lucas.*
On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent en de simples lieux…

Martine, *se croyant toujours seule.*
Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit : ces coups de bâton me reviennent au coeur, je ne les saurais digérer, et… (*Elle dit tout ceci en rêvant : de sorte que ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit* :) Ah ! Messieurs,

je vous demande pardon, je ne vous voyais pas ; et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

Valère
Chacun a ses soins dans le monde ; et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

Martine
Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

Valère
Cela se pourrait faire, et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté, tout d'un coup, l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle ; mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire, et c'est là ce que nous cherchons.

Martine*, bas, à part.*
Ah ! que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard. (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez : et nous avons ici un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

Valère
Et de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

Martine
Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

Lucas
Un médecin qui coupe du bois !

Valère
Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

Martine
Non, c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours

que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

Valère
C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

Martine
La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire : car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité : et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui.

Valère
Voilà une étrange folie !

Martine
Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

Valère
Comment s'appelle-t-il ?

Martine
Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connaître. C'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

Lucas
Un habit jaune et vert ! C'est donc le médecin des paroquets ?

Valère
Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

Martine
Comment ? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins. On la tenait morte il y avait déjà six heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche : et dans le même instant elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

Lucas
Ah !

Valère
Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable.

Martine
Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps, d'un certain onguent qu'il sait faire ; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

Lucas
Ah !

Valère
Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

Martine
Qui en doute ?

Lucas
Testigué, velà justement l'homme qu'il nous faut : allons vite le charcher.

Valère
Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

Martine
Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

Lucas
Eh ! morguenne, laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

Valère*, à Lucas.*
Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

Scène VI

Sganarelle, Valère, Lucas.

Sganarelle, *chantant derrière le théâtre.*
La, la, la.

Valère
J'entends quelqu'un qui chante et qui coupe du bois.

Sganarelle, *entrant sur le théâtre avec une bouteille à sa main, sans apercevoir Valère et Lucas.*
La, la, la… Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup ; prenons un peu d'haleine.
Après avoir bu.
Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.
Il chante.
Qu'ils sont doux
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux !
Mais mon sort ferait bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah ! bouteille ma mie,
Pourquoi vous videz-vous ?
Il dit.
Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

Valère, *bas à Lucas.*
Le voilà lui-même.

Lucas, *bas à Valère.*
Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

Valère
Voyons de près.

Sganarelle, *embrassant sa bouteille.*
Ah ! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon !
Il chante. Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.
Mais mon sort… ferait… bien des…. jaloux,
Si…
Que diable, à qui en veulent ces gens-là ?

Valère
C'est lui assurément.

Lucas
Le v'là tout craché, comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle pose la bouteille à terre, et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté ; Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.

Sganarelle, *à part.*
Ils consultent en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

Valère
Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

Sganarelle
Eh quoi ?

Valère
Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle**.**

Sganarelle, *se tournant vers Valère, puis vers Lucas.*
Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

Valère
Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

Sganarelle
En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle**.**

Valère

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide dont nous avons besoin.

Sganarelle
Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

Valère
Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites ; mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourrait vous incommoder.

Lucas
Monsieur, boutez dessus.

Sganarelle, *à part.*
Voici des gens bien pleins de cérémonie.
Il se couvre.

Valère
Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

Sganarelle
Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

Valère
Ah ! Monsieur…

Sganarelle
Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

Valère
Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

Sganarelle
Mais aussi, je les vends cent dix sols le cent.

Valère
Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

Sganarelle
Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

Valère
Monsieur, nous savons les choses.

Sganarelle
Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

Valère
Monsieur, c'est se moquer que…

Sganarelle
Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

Valère
Parlons d'autre façon, de grâce.

Sganarelle
Vous en pourrez trouver autre part, à moins : il y a fagots et fagots. Mais pour ceux que je fais…

Valère
Eh ! Monsieur, laissons là ce discours.

Sganarelle
Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait un double.

Valère
Eh fi.

Sganarelle
Non, en conscience, vous en payerez[775] cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

Valère
Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes ? s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un homme si savant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

Sganarelle, *à part.*
Il est fou.

Valère
De grâce, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

Sganarelle
Comment ?

Lucas
Tout ce tripotage ne sart de rian, je savons çen que je savons.

Sganarelle
Quoi donc ? que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

Valère
Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

Sganarelle
Médecin vous-même ; je ne le suis point, et ne l'ai jamais été.

Valère, *bas.*
Voilà sa folie qui le tient.
Haut.
Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

Sganarelle
À quoi donc ?

Valère
À de certaines choses dont nous serions marris[776].

Sganarelle
Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira, je ne suis point médecin et ne sais ce que vous me voulez dire.

Valère, *bas.*
Je vois bien qu'il faut se servir du remède. (*Haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

Lucas
Et tétigué, ne lantiponez[777] point davantage, et confessez à la franquette que v'êtes médecin.

Sganarelle
J'enrage.

Valère
À quoi bon nier ce qu'on sait ?

Lucas
Pourquoi toutes ces fraimes-là ? à quoi est-ce que ça vous sart ?

Sganarelle
Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

Valère
Vous n'êtes point médecin ?

Sganarelle
Non.

Lucas
V'n'estes pas médecin ?

Sganarelle
Non, vous dis-je.

Valère
Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.

Sganarelle
Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

Valère
Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

Lucas
À quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

Valère
Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

Lucas
Par ma figué, j'en sis fâché, franchement.

Sganarelle

Que diable est ceci, Messieurs, de grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

Valère
Quoi ? vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

Sganarelle
Diable emporte, si je le suis.

Lucas
Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin ?

Sganarelle
Non, la peste m'étouffe !
Ils recommencent de le battre.
Ah, ah. Eh bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin, apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

Valère
Ah ! voilà qui va bien, Monsieur, je suis ravi de vous voir raisonnable.

Lucas
Vous me boutez la joie au coeur quand je vous vois parler comme ça.

Valère
Je vous demande pardon de toute mon âme.

Lucas
Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

Sganarelle, *à part.*
Ouais, serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

Valère
Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

Sganarelle
Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

Lucas
Oui, par ma figué.

Sganarelle
Tout de bon ?

Valère
Sans doute.

Sganarelle
Diable emporte si je le savais !

Valère
Comment ? Vous êtes le plus habile médecin du monde.

Sganarelle
Ah ! ah !

Lucas
Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

Sganarelle
Tudieu !

Valère
Une femme était tenue pour morte il y avait six heures ; elle était prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, et marcher d'abord par la chambre.

Sganarelle
Peste !

Lucas
Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes, et les bras cassés ; et vous, avec je ne sai quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt, il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

Sganarelle
Diantre !

Valère
Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous ; et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous

prétendons vous mener.

Sganarelle
Je gagnerai ce que je voudrai ?

Valère
Oui.

Sganarelle
Ah ! je suis médecin, sans contredit : je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? où faut-il se transporter ?

Valère
Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

Sganarelle
Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

Valère*, bas à Lucas.*
Il aime à rire.
À Sganarelle.
Allons, Monsieur.

Sganarelle
Sans une robe de médecin ?

Valère
Nous en prendrons une.

Sganarelle, *présentant sa bouteille à Valère*.
Tenez cela vous : voilà où je mets mes juleps. (*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

Lucas
Palsanguenne, v'là un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira ; car il est bouffon.

Acte II

Le théâtre représente une chambre de la maison de Géronte.

Scène première

Géronte, Valère, Lucas, Jacqueline.

Valère
Oui, Monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

Lucas
Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après ceti-là, et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souillez.

Valère
C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

Lucas
Qui a gari des gens qui estiant morts.

Valère
Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit ; et parfois il a des moments où son esprit s'échappe et ne paraît pas ce qu'il est.

Lucas
Oui, il aime à bouffonner ; et l'an dirait parfois, ne v's en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

Valère
Mais, dans le fond, il est toute science, et bien souvent il dit des choses tout à fait relevées.

Lucas

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il lisait dans un livre.

Valère
Sa réputation s'est déjà répandue ici, et tout le monde vient à lui.

Géronte
Je meurs d'envie de le voir ; faites-le-moi vite venir.

Valère
Je le vais quérir.

Scène II

géronte, Jacqueline, Lucas

Jacqueline
Par ma fi ! Monsieur, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queussi queumi[778] : et la meilleure médeçaine que l'an pourrait bailler à votre fille, ce serait, selon moi, un biau et bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié.

Géronte
Ouais, nourrice, ma mie, vous vous mêlez de bien des choses.

Lucas
Taisez-vous, notre ménagère Jaquelaine : ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

Jacqueline
Je vous dis et vous douze que tous ces médecins n'y feront rian que de l'iau claire, que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe et de séné, et qu'un mari est une emplâtre qui garit tous les maux des filles.

Géronte
Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger, avec l'infirmité qu'elle a ? Et lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés ?

Jacqueline
Je le crois bian : vous li vouilliez bailler cun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monsieur Liandre, qui li touchait au coeur ? Alle aurait été fort obéissante : et je m'en vas gager qu'il la prendrait, li, comme alle est, si vous la li vouillais donner.

Géronte
Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut : il n'a pas du bien comme l'autre.

Jacqueline
Il a un oncle qui est si riche, dont il est hériquié.

Géronte
Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient : et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux voeux et aux prières de messieurs les héritiers : et l'on a le temps d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

Jacqueline
Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ant cette maudite couteume de demander toujours, Qu'a-t-il ? et : Qu'a-t-elle ? et le compère Biarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avait davantage que le jeune Robin, où alle avait bouté son amiquié : et velà que la pauvre creiature en est devenue jaune comme un coing, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieur ; on n'a que son plaisir en ce monde ; et j'aimerais mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

Géronte
Peste ! Madame la Nourrice, comme vous dégoisez ! Taisez-vous, je vous prie : vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

Lucas*, frappant à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.*
Morgué ! tais-toi, t'es cune impartinante. Monsieur n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à téter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le père de sa fille, et il est bon et sage pour voir ce qu'il faut.

Géronte
Tout doux ! oh ! tout doux !

Lucas*, frappant encore sur l'épaule de Géronte.*
Monsieur, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

Géronte
Oui ; mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

Scène III

Valère, Sganarelle, Géronte, Lucas, Jacqueline.

Valère
Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

Géronte, *à Sganarelle.*
Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

Sganarelle, *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.*
Hippocrate dit… que nous nous couvrions tous deux.

Géronte
Hippocrate dit cela ?

Sganarelle
Oui.

Géronte
Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

Sganarelle
Dans son chapitre… des chapeaux[779].

Géronte
Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

Sganarelle
Monsieur le Médecin, ayant appris les merveilleuses choses…

Géronte

À qui parlez-vous, de grâce ?

Sganarelle
À vous.

Géronte
Je ne suis pas médecin.

Sganarelle
Vous n'êtes pas médecin ?

Géronte
Non, vraiment.

Sganarelle.
Tout de bon ?

Géronte
Tout de bon.
Sganarelle prend un bâton et frappe Géronte.
Ah ! ah ! ah !

Sganarelle
Vous êtes médecin, maintenant : je n'ai jamais eu d'autres licences.

Géronte*, à Valère.*
Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

Valère
Je vous ai bien dit que c'était un médecin goguenard.

Géronte
Oui ; mais je l'enverrais promener avec ses goguenarderies.

Lucas
Ne prenez pas garde à ça, Monsieur : ce n'est que pour rire.

Géronte
Cette raillerie ne me plaît pas.

Sganarelle
Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

Géronte

Monsieur, je suis votre serviteur.

Sganarelle
Je suis fâché…

Géronte
Cela n'est rien.

Sganarelle
Des coups de bâton…

Géronte
Il n'y a pas de mal.

Sganarelle
Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

Géronte
Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

Sganarelle
Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon coeur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

Géronte
Je vous suis obligé de ces sentiments.

Sganarelle
Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

Géronte
C'est trop d'honneur que vous me faites.

Sganarelle
Comment s'appelle votre fille ?

Géronte
Lucinde.

Sganarelle
Lucinde ! Ah beau nom à médicamenter ! Lucinde !

Géronte
Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

Sganarelle
Qui est cette grande femme-là ?

Géronte
C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

Scène IV

Sganarelle, Jacqueline, Lucas.

Sganarelle, *à part.*
Peste ! le joli meuble que voilà.
Haut.
Ah ! Nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très humble esclave de votre nourricerie, et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui tétât le lait de vos bonnes grâces
Il lui porte la main sur le sein.
Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service, et…

Lucas
Avec votte parmission, Monsieur le Médecin, laissez là ma femme, je vous prie.

Sganarelle
Quoi, est-elle votre femme ?

Lucas
Oui.

Sganarelle.
Ah ! vraiment, je ne savais pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.
Il fait semblant d'embrasser Lucas : et se tournant il embrasse la nourrice.

Lucas, *tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa femme.*
Tout doucement, s'il vous plaît.

Sganarelle
Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous ; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.
Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras, il passe dessous, et embrasse encore la nourrice.

Lucas, *en le tirant encore*.
Eh ! testigué ! point tant de compliment, je vous supplie.

Sganarelle
Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage ?

Lucas
Avec moi, tant qu'il vous plaira ; mais avec ma femme, trêve de sarimonie.

Sganarelle
Je prends part également au bonheur de tous deux ; et (Il continue le même jeu) si je vous embrasse pour vous en témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.
Il continue le même jeu.

Lucas, *le tirant pour la troisième fois.*
Ah ! vartigué, Monsieur le Médecin, que de lantiponages[780].

Scène V

Sganarelle, Géronte, Lucas, Jacqueline.

Géronte
Monsieur, voici tout à l'heure ma fille qu'on va vous amener.

Sganarelle
Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.

Géronte
Où est-elle ?

Sganarelle, *se touchant le front.*
Là-dedans.

Géronte
Fort bien.

Sganarelle
Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.
Il s'approche de Jacqueline.

Lucas, *le tirant, et lui faisant faire la pirouette.*
Nanain, nanain ; je n'avons que faire de ça.

Sganarelle
C'est l'office du médecin de voir les tétons des nourrices.

Lucas
Il gnia office qui quienne, je sis votte sarviteur.

Sganarelle
As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin ? Hors de là.

Lucas
Je me moque de ça.

Sganarelle, *en le regardant de travers.*
Je te donnerai la fièvre.

Jacqueline, *prenant Lucas par le bras, et lui faisant aussi faire la pirouette.*
Ôte-toi de là aussi, est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait quelque chose qui ne soit pas à faire ?

Lucas
Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

Sganarelle
Fi, le vilain, qui est jaloux de sa femme.

Géronte
Voici ma fille.

Scène VI

Lucinde, Valère, Géronte, Lucas, Sganarelle, Jacqueline.

Sganarelle
Est-ce là la malade ?

Géronte
Oui, je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

Sganarelle
Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Géronte
Allons, un siège.

Sganarelle, *assis entre Géronte et Lucinde*
Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderait assez.

Géronte
Vous l'avez fait rire, Monsieur.

Sganarelle
Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde.
À Lucinde.
Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

Lucinde *répond par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête,*

et sous son menton.
Han, hi, hon, han.

Sganarelle
Eh ! que dites-vous ?

Lucinde *continue les mêmes gestes.*
Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

Sganarelle
Quoi ?

Lucinde
Han, hi, hon.

Sganarelle, *la contrefaisant.*
Han, hi, hon, han, ha : je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

Géronte
Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause : et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

Sganarelle
Et pourquoi ?

Géronte
Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sganarelle
Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

Géronte
Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sganarelle
Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

Géronte
Oui, Monsieur.

Sganarelle
Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

Géronte
Fort grandes.

Sganarelle
C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

Géronte
Oui.

Sganarelle
Copieusement ?

Géronte
Je n'entends rien à cela.

Sganarelle
La matière est-elle louable ?

Géronte
Je ne me connais pas à ces choses.

Sganarelle, *à Lucinde*.
Donnez-moi votre bras.
À Géronte.
Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Géronte
Eh ! oui, Monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sganarelle
Ah, ah !

Jacqueline
Voyez comme il a deviné sa maladie !

Sganarelle
Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses.

Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : C'est ceci, c'est cela : mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Géronte
Oui ; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

Sganarelle
Il n'est rien plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Géronte
Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

Sganarelle
Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Géronte
Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

Sganarelle
Aristote, là-dessus, dit… de fort belles choses.

Géronte
Je le crois.

Sganarelle
Ah ! c'était un grand homme !

Géronte
Sans doute.

Sganarelle, *levant son bras depuis le coude.*
Grand homme tout à fait… un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, peccantes, c'est-à-dire… humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant, … pour ainsi dire, … à… Entendez-vous le latin ?

Géronte
En aucune façon.

Sganarelle*, se levant brusquement avec étonnement.*
Vous n'entendez point le latin !

Géronte
Non.

Sganarelle, avec enthousiasme et *en faisant diverses plaisantes postures.*
Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo haec Musa, la Muse, bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas ? Etiam, oui, *Quare*, pourquoi ? *Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

Géronte
Ah ! que n'ai-je étudié !

Jacqueline
L'habile homme que v'là !

Lucas
Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

Sganarelle
Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le coeur, il se trouve que le poumon que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs… comprenez bien ce raisonnement je vous prie ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité… Écoutez bien ceci, je vous conjure.

Géronte
Oui.

Sganarelle
Ont une certaine malignité qui est causée… Soyez attentif, s'il vous plaît.

Géronte

Je le suis.

Sganarelle
Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs…*Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jacqueline
Ah ! que ça est bian dit, notte homme !

Lucas
Que n'ai-je la langue aussi bian pendue !

Géronte
On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du coeur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le coeur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

Sganarelle
Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

Géronte
C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sganarelle
Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Géronte
Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

Sganarelle
Ce que je crois qu'il faille faire ?

Géronte
Oui.

Sganarelle
Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre

pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Géronte
Pourquoi cela, Monsieur ?

Sganarelle
Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

Géronte
Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin !

Sganarelle
Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

Scène VII

Géronte, Sganarelle, Jacqueline.

Sganarelle, *à Jacqueline*
Doucement, vous.
À géronte.
Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

Jacqueline
Qui, moi ? Je me porte le mieux du monde.

Sganarelle
Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre, et il ne sera mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

Géronte
Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ?

Sganarelle
Il n'importe, la mode en est salutaire ; et comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

Jacqueline, *en se retirant.*
Ma fi ! je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

Sganarelle
Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

Scène VIII

Géronte, Sganarelle
[781]

Sganarelle, *à Géronte.*
Je vous donne le bonjour.

Géronte
Attendez un peu, s'il vous plaît.

Sganarelle
Que voulez-vous faire ?

Géronte
Vous donner de l'argent, Monsieur.

Sganarelle, *tendant sa main derrière, par dessous sa robe, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*
Je n'en prendrai pas, Monsieur.

Géronte
Monsieur…

Sganarelle
Point du tout.

Géronte
Un petit moment.

Sganarelle
En aucune façon.

Géronte
De grâce !

Sganarelle
Vous vous moquez.

Géronte
Voilà qui est fait.

Sganarelle
Je n'en ferai rien.

Géronte
Eh !

Sganarelle
Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

Géronte
Je le crois.

Sganarelle, *après avoir pris l'argent*.
Cela est-il de poids ?

Géronte
Oui, Monsieur.

Sganarelle
Je ne suis pas un médecin mercenaire.

Géronte
Je le sais bien.

Sganarelle
L'intérêt ne me gouverne point.

Géronte
Je n'ai pas cette pensée.

Sganarelle, seul, *regardant l'arent qu'il a reçu*.
Ma foi ! cela ne va pas mal ; et pourvu que…

Scène IX

Sganarelle, Léandre.

Léandre
Monsieur, il y a longtemps que je vous attends, et je viens implorer votre assistance.

Sganarelle, *lui tâtant le pouls.*
Voilà un pouls qui est fort mauvais.

Léandre
Je ne suis point malade, Monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

Sganarelle
Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

Léandre
Non : pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.

Sganarelle, *paraissant en colère.*
Pour qui me prenez-vous ? Comment oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature ?

Léandre

Monsieur, ne faites point de bruit.

Sganarelle, *en le faisant reculer*.
J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

Léandre
Eh ! Monsieur, doucement.

Sganarelle
Un malavisé.

Léandre
De grâce !

Sganarelle
Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême…

Léandre, *tirant une bourse qu'il lui donne.*
Monsieur.

Sganarelle
De vouloir m'employer…
Recevant la bourse.
Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serais ravi de vous rendre service ; mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas ; et je vous avoue que cela me met en colère.

Léandre
Je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que…

Sganarelle
Vous vous moquez. De quoi est-il question ?

Léandre
Vous saurez donc, Monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut ; et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédait, qui[782] du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie ; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle était importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

Sganarelle
Allons, Monsieur : vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable ; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous.

Acte III

Le théâtre représente un lieu voisin de la maison de Géronte.

Scène première

Sganarelle, Léandre.

Léandre
Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire : et comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

Sganarelle
Sans doute.

Léandre
Tout ce que je souhaiterais serait de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

Sganarelle
Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire : il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

Léandre
Comment ?

Sganarelle
Diable emporte si j'entends rien en médecine. Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

Léandre
Quoi ! vous n'êtes pas effectivement…

Sganarelle
Non, vous dis-je, ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant, vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés ; et si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir, toute ma vie, à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte : la méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans, qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous ; et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.[783]

Léandre
Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

Sganarelle, *voyant des hommes qui viennent vers lui*.
Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter.
À Léandre.
Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

Scène II

Thibaut, Perrin, Sganarelle

Thibaut
Monsieur, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moi.

Sganarelle
Qu'y a-t-il ?

Thibaut
Sa pauvre mère, qui a nom Parette est dans un lit, malade, il y a six mois.

Sganarelle, *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*
Que voulez-vous que j'y fasse ?

Thibaut
Je voudrions, Monsieur, que vous nous baillissiez quelque petite drôlerie pour la garir.

Sganarelle
Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

Thibaut
Alle est malade d'hypocrisie, Monsieur.

Sganarelle
D'hypocrisie ?

Thibaut
Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée par tout ; et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa

rate, comme vous voudrais l'appeler, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de l'iau. Alle a de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne avec des lassitules et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer : parfois, il lui prend des syncoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notte village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sai combien d'histoires ; et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaise, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton mitaine. Il velait li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin amétile : mais j'ai-s-eu peur, franchement, que ça l'envoyît à patres, et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sai combien de monde avec cette invention-là.

Sganarelle, *tendant toujours la main, et la branlant, comme pour signe qu'il demande de l'argent.*
Venons au fait, mon ami, venons au fait.

Thibaut
Le fait est, Monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

Sganarelle
Je ne vous entends point du tout.

Perrin
Monsieur, ma mère est malade, et velà deux écus que je vous apportons pour nous bailler queuque remède.

Sganarelle
Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes : et qu'il lui prend, parfois, des syncopes, et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements ?

Perrin
Eh oui, Monsieur, c'est justement ça.

Sganarelle
J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remède ?

Perrin
Oui, Monsieur.

Sganarelle
Un remède pour la guérir ?

Perrin
C'est comme je l'entendons.

Sganarelle
Tenez, voilà un morceau de formage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

Perrin
Du fromage, Monsieur ?

Sganarelle
Oui, c'est un formage préparé, où il entre de l'or, du coral, et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

Perrin
Monsieur, je vous sommes bien obligés ; et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

Sganarelle
Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

Scène III

Le théâtre change, et représente, comme au send acte, une chambre de la maison de géronte.

Jacqueline, Sganarelle, Lucas.

Dans le fond du théâtre

Sganarelle
Voici la belle nourrice. Ah ! Nourrice de mon coeur, je suis ravi de cette rencontre, et votre vue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme.

Jacqueline
Par ma figué ! Monsieur le Médecin, ça est trop bian dit pour moi, et je n'entends rien à tout votte latin.

Sganarelle
Devenez malade, nourrice, je vous prie ; devenez malade pour l'amour de moi : J'aurais toutes les joies du monde de vous guérir.

Jacqueline
Je sis votte sarvante : j'aime bian mieux qu'an ne me guérisse pas.

Sganarelle
Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez !

Jacqueline
Que velez-vous, Monsieur, c'est pour la pénitence de mes fautes ; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

Sganarelle
Comment ! un rustre comme cela ! un homme qui vous observe

toujours, et ne veut pas que personne vous parle !

Jacqueline
Hélas ! vous n'avez rien vu encore, et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

Sganarelle
Est-il possible ? et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous ? Ah que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendraient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons. Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot… Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

Jacqueline
Eh, Monsieur, je sais bien qu'il mérite tous ces noms-là.

Sganarelle
Oui, sans doute, nourrice, il les mérite, et il mériterait encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

Jacqueline
Il est bien vrai, que si je n'avais devant les yeux que son intérêt, il pourrait m'obliger à queuque étrange chose.

Sganarelle
Ma foi ! vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et si j'étais assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour…

Dans le temps que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux. Sganarelle et jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.

Scène IV

Géronte, Lucas.

Géronte
Holà ! Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin ?

Lucas
Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu, et ma femme aussi.

Géronte
Où est-ce donc qu'il peut être ?

Lucas
Je ne sais ; mais je voudrais qu'il fût à tous les guebles.

Géronte
Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

Scène V

Sganarelle, Léandre, Géronte.

Géronte
Ah ! Monsieur, je demandais où vous étiez.

Sganarelle
Je m'étais amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

Géronte
Un peu plus mal depuis votre remède.

Sganarelle
Tant mieux : c'est signe qu'il opère.

Géronte
Oui, mais en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

Sganarelle
Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

Géronte, *montrant Léandre.*
Qui est cet homme-là que vous amenez ?

Sganarelle, *faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.*
C'est…

Géronte
Quoi ?

Sganarelle
Celui…

Géronte
Eh ?

Sganarelle
Qui…

Géronte
Je vous entends.

Sganarelle
Votre fille en aura besoin.

Scène VI

Jacqueline, Lucinde, Géronte, Léandre, Sganarelle

Jacqueline
Monsieur, velà votre fille qui veut un peu marcher.

Sganarelle
Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'Apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. (*En cet endroit, il tire Géronte à un bout du théâtre, et lui passant un bras sur les épaules, lui rabat la main sous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers lui, lorsqu'il veut regarder ce que sa fille et l'apothicaire font ensemble, lui tenant cependant le discours suivant pour l'amuser :*) Monsieur, c'est une grande et subtile question entre les doctes, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non ; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve…

Lucinde, *à Léandre.*
Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments.

Géronte
Voilà ma fille qui parle ! Ô grande vertu du remède ! Ô admirable médecin ! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

Sganarelle, *se promenant sur le théâtre et s'éventant avec son chapeau.*
Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

Lucinde
Oui, mon père, j'ai recouvré la parole : mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

Géronte
Mais…

Lucinde
Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

Géronte
Quoi… ?

Lucinde
Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

Géronte
Si…

Lucinde
Tous vos discours ne serviront de rien.

Géronte
Je…

Lucinde
C'est une chose où je suis déterminée.

Géronte
Mais…

Lucinde
Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

Géronte
J'ai…

Lucinde

Vous avez beau faire tous vos efforts.

Géronte
Il…

Lucinde
Mon coeur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

Géronte
La…

Lucinde
Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

Géronte
Mais…

Lucinde, *avec vivacité.*
Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

Géronte
Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister.
À Sganarelle.
Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

Sganarelle
C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez[784].

Géronte
Je vous remercie.
À Lucinde.
Penses-tu donc…

Lucinde
Non. Toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.

Géronte
Tu épouseras Horace, dès ce soir.

Lucinde
J'épouserai plutôt la mort.

Sganarelle*, à Géronte.*
Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

Géronte
Serait-il possible, Monsieur, que vous puissiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

Sganarelle
Oui ! laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout, et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (*Il appelle l'apothicaire et lui parle.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de temps à perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal qui pourrait empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez comme il faut avec deux drachmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède : mais comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici son père ; mais surtout, ne perdez point de temps : au remède, vite, au remède spécifique !

Scène VII

[785]

Géronte, Sganarelle

Géronte
Quelles drogues, Monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

Sganarelle
Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

Géronte
Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

Sganarelle
Les filles sont quelquefois un peu têtues.

Géronte
Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

Sganarelle
La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

Géronte
Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

Sganarelle
Vous avez fait sagement.

Géronte
Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

Sganarelle
Fort bien.

Géronte
Il serait arrivé quelque folie, si j'avais souffert qu'ils se fussent vus.

Sganarelle
Sans doute.

Géronte
Et je crois qu'elle aurait été fille à s'en aller avec lui.

Sganarelle
C'est prudemment raisonné.

Géronte
On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

Sganarelle
Quel drôle.

Géronte
Mais il perdra son temps.

Sganarelle
Ah ! ah !

Géronte
Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

Sganarelle
Il n'a pas affaire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

Scène VIII

Lucas, Géronte, Sganarelle

Lucas
Ah palsanguenne, Monsieur, vaici bian du tintamarre : votte fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'était lui qui était l'Apothicaire ; et velà Monsieur le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

Géronte
Comment ? m'assassiner de la façon ! Allons, un commissaire ! et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah, traître ! je vous ferai punir par la justice.

Lucas
Ah ! par ma fi ! Monsieur le Médecin, vous serez pendu ; ne bougez de là seulement.

Scène IX

Martine, Sganarelle, Lucas.

Martine, *à Lucas.*
Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

Lucas
Le velà, qui va être pendu.

Martine
Quoi ? mon mari pendu ! Hélas ! et qu'a-t-il fait pour cela ?

Lucas
Il a fait enlever la fille de notte maître.

Martine
Hélas ! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre ?

Sganarelle
Tu vois. Ah !

Martine
Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?

Sganarelle
Que veux-tu que j'y fasse ?

Martine
encore si tu avais achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

Sganarelle
Retire-toi de là, tu me fends le coeur.

Martine
Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne t'aie vu pendu.

Sganarelle
Ah !

Scène X

Géronte, Sganarelle, Martine

Géronte, *à Sganarelle.*
Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

Sganarelle, *à genoux.*
Hélas ! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

Géronte
Non, non ; la justice en ordonnera… Mais que vois-je ?

Scène XI

Géronte, Léandre, Lucinde, Sganarelle, Lucas, Martine

Léandre
Monsieur, je viens faire paraître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens[786].

Géronte
Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

Sganarelle
La médecine l'a échappé belle !

Martine
Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin ; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

Sganarelle
Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

Léandre
L'effet en est trop beau pour en garder du ressentiment.

Sganarelle
Soit.

À Martine

Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé : mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN

LE MISANTHROPE

1666

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Acte IV

Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène dernière

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 4 juin 1666.[787]

L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'oeuvre du haut comique. Le sujet du Misanthrope a réussi chez toutes les nations longtemps avant Molière, et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misanthrope est la plus commune, la plus naturelle, et la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité est bien plus délicate, et, fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misanthrope hait les hommes encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher ; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité et une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, et y mêler des portraits. *Le Misanthrope* en est plein ; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'oeuvre de l'esprit ; de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesse pour une coquette, et de remarquer la conversation et le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne seraient rien sans le style. La pièce est, d'un bout à l'autre, à peu près dans le style des satires de Despréaux ; et c'est, de toutes les pièces de Molière, la plus fortement

écrite.

Elle eut, à la première représentation, les applaudissements qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour[. Depuis, lorsque le fameux acteur Baron, étant remonté sur le théâtre après trente ans d'absence, joua le Misanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours : ce qui confirma l'opinion où l'on était que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a, d'un côté, pour *le Misanthrope,* et, de l'autre, la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent, peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gaies et amusantes, mais qu'il n'estime guère ; et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue ; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins et plus appliqués.

Si on osait encore chercher dans le coeur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope,* peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses et fines ne sont pas également vives et intéressantes ; dans ces conversations même, qui sont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur ; enfin dans le dénoûment, qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le Misanthrope épouse la coquette Célimène, et ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendrait la liberté de dire que *le Misanthrope* est une satire plus sage et plus fine que celles d'Horace et de Boileau, et pour le moins aussi bien écrite ; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes, et que *le Tartuffe,* par exemple, réunit les beautés du style du Misanthrope avec un intérêt plus marqué.

On sait que les ennemis de Molière voulurent persuader au duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que Molière jouait dans *le Misanthrope.* Le duc de Montausier alla voir la pièce, et dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au Misanthrope de Molière.

Personnages

ALCESTE, amant de Célimène,[788]
PHILINTE, ami d'Alceste,[789]
ORONTE, amant de Célimène,[790]
CÉLIMÈNE, amante d'Alceste,[791]
ÉLIANTE, cousine de Célimène,[792]
ARSINOÉ, amie de Célimène,[793]
ACASTE, marquis[794]
CLITANDRE, marquis[795]
BASQUE, valet de Célimène,
UN GARDE de la maréchaussée de France,[796]
DUBOIS, valet d'Alceste.[797]

La scène se passe à Paris, dans la maison de Célimène.

Acte I

Scène première

Philinte, Alceste.

Philinte
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

Alceste, *assis.*
Laissez-moi, je vous prie.

Philinte
Mais encore, dites-moi, quelle bizarrerie…

Alceste
Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

Philinte
Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

Alceste
Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

Philinte
Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
Et, quoique amis enfin, je suis tous des premiers…

Alceste, *se levant brusquement.*
Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des coeurs corrompus.

Philinte
Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

Alceste
Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres, et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements :
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
À peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent !
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

Philinte
Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

Alceste
Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

Philinte
Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

Alceste
Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du coeur.

Philinte
Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

Alceste

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsque au premier faquin il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;
Et la plus glorieuse a des régals[798] peu chers
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
Je refuse d'un coeur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence ;
Je veux qu'on me distingue ; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Philinte
Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.

Alceste
Non, vous dis-je ; on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre coeur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

Philinte
Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le coeur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?

Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

Alceste
Oui.

Philinte
Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie ?
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

Alceste
Sans doute.

Philinte
À Dorilas, qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est à la cour, oreille qu'il ne lasse
À conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

Alceste
Fort bien.

Philinte
Vous vous moquez.

Alceste
Je ne me moque point.
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Philinte
Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'*École des maris*,
Dont…

Alceste
Mon Dieu ! laissons là, vos comparaisons fades.

Philinte
Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez donne la comédie ;
Et qu'un si grand courroux contre les moeurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

Alceste
Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande.
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Philinte
Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

Alceste
Oui ! j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

Philinte
Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes…

Alceste
Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,

Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne :
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue ;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

Philinte
Mon Dieu ! des moeurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
À force de sagesse, on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande raideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ;
Mais quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux comme vous, on ne me voit point être ;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont ;
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

Alceste
Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,

Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

Philinte
Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

Alceste
Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois… Morbleu ! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

Philinte
Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

Alceste
Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

Philinte
Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

Alceste
Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

Philinte
Aucun juge par vous ne sera visité ?

Alceste
Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

Philinte
J'en demeure d'accord : mais la brigue est fâcheuse,
Et…

Alceste
Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

Philinte

Ne vous y fiez pas.

Alceste
Je ne remuerai point.

Philinte
Votre partie est forte.
Et peut, par sa cabale, entraîner…

Alceste
Il n'importe.

Philinte
Vous vous tromperez.

Alceste
Soit. J'en veux voir le succès.

Philinte
Mais…

Alceste
J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

Philinte
Mais enfin…

Alceste
Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats, et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

Philinte
Quel homme !

Alceste
Je voudrais, m'en coutât-il grand'chose
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

Philinte
On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

Alceste
Tant pis pour qui rirait.

Philinte
Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre coeur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un oeil fort doux ;
Cependant à leurs voeux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les moeurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous ?

Alceste
Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve[799] ;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible : elle a l'art de me plaire.
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer ;
Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

Philinte
Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle ?

Alceste
Oui, parbleu !
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

Philinte
Mais si son amitié pour vous se fait paraître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui ?

Alceste
C'est qu'un coeur bien atteint veut qu'on soit tout à lui.
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

Philinte
Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
Sa cousine Éliante aurait tous mes soupirs :
Son coeur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme était mieux votre affaire.

Alceste
Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour ;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

Philinte
Je crains fort pour vos feux ; et l'espoir où vous êtes,
Pourrait…

Scène II

Oronte, Alceste, Philinte.

Oronte, à *Alceste*.
J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes
Éliante est sortie, et Célimène aussi.
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un coeur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon coeur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un noeud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.
Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

Alceste
À moi, Monsieur ?

Oronte
À vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

Alceste
Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.

Oronte
L'estime où je vous tiens ne doit pas vous surprendre,

Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

Alceste
Monsieur…

Oronte
L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

Alceste
Monsieur…

Oronte
Monsieur… Oui, de ma part, je vous tiens préférable
À tout ce que j'y vois de plus considérable.

Alceste
Monsieur…

Oronte
Sois-je du ciel écrasé, si je mens !
Et pour vous confirmer ici, mes sentiments,
Souffrez qu'à coeur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît ! Vous me la promettez,
Votre amitié ?

Alceste
Monsieur…

Oronte
Quoi ! vous y résistez ?

Alceste
Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère ;
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions[800],
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

Oronte

Parbleu ! C'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des noeuds si doux ;
Mais cependant je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ;
Il m'écoute ; et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avec moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau noeud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

Alceste
Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

Oronte
Pourquoi ?

Alceste
J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

Oronte
C'est ce que je demande ; et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

Alceste
Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

Oronte
Sonnet. C'est un sonnet…*L'Espoir*… C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'Espoir… Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, et langoureux.
À toutes ces interruptions il regarde Alceste.

Alceste
Nous verrons bien.

Oronte

L'Espoir… Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

Alceste
Nous allons voir, monsieur.

Oronte
Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré[801] qu'un quart d'heure à le faire.

Alceste
Voyons, monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

Oronte
L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps, notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

Philinte
Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

Alceste, *bas, à Philinte*.
Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

Oronte
Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

Philinte
Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

Alceste, bas, à Philinte.
Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises ?

Oronte
S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

Philinte
La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

Alceste, *bas, à part*.
La peste de la chute, empoisonneur, au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

Philinte
Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

Alceste, *bas, à part*.
Morbleu !

Oronte
Vous me flattez, et vous croyez peut-être…

Philinte
Non, je ne flatte point.

Alceste, *bas, à part*.
Et que fais-tu donc, traître ?

Oronte
Mais pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

Alceste
Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

Oronte
Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir…

Alceste
Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

Oronte
Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

Alceste
Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

Oronte
Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je ?

Alceste
Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

Oronte
Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet…

Alceste
Franchement, il est bon à mettre au cabinet.[802]
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que : *Nous berce un temps notre ennui*
Et que, Rien ne marche après lui ?
Que*, Ne vous pas mettre en dépense*

Pour ne me donner que l'espoir ?
Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur ;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, ô gué
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter…
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, o gué !
J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un coeur vraiment épris.
À Philinte, qui rit.
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

Oronte
Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

Alceste
Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

Oronte
Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

Alceste
C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

Oronte
Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

Alceste
Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

Oronte
Je me passerai fort que vous les approuviez.

Alceste
Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

Oronte
Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.

Alceste
J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

Oronte
Vous me parlez bien ferme ; et cette suffisance…

Alceste
Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

Oronte
Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

Alceste
Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

Philinte, *se mettant entre deux*.
Eh ! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

Oronte
Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon coeur.

Alceste
Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Scène III

Philinte, Alceste.

Philinte
Eh bien ! vous le voyez. Pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire ;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté…

Alceste
Ne me parlez pas.

Philinte
Mais…

Alceste
Plus de société.

Philinte
C'est trop…

Alceste
Laissez-moi là.

Philinte
Si je…

Alceste
Point de langage.

Philinte
Mais quoi !…

Alceste
Je n'entends rien.

Philinte
Mais…

Alceste
Encore !

Philinte
On outrage…

Alceste
Ah ! parbleu ! c'en est trop. Ne suivez point mes pas.

Philinte
Vous vous moquez de moi. Je ne vous quitte pas.

Acte II

Scène première

Alceste, Célimène.

Alceste
Madame, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contre elles dans mon coeur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble :
Oui, je vous tromperais de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

Célimène
C'est pour me quereller donc, à ce que je vois,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

Alceste
Je ne querelle point. Mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme.
Vous avez trop d'amants[803] qu'on voit vous obséder,
Et mon coeur de cela ne peut s'accommoder.

Célimène
Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

Alceste
Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,

Mais un coeur à leurs voeux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux,
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les coeurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités ;
Et votre complaisance un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue.
Mais, au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur[804] de vous plaire si fort ?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime ?
Est-ce par l'ongle long[805] qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde ?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer ?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer ?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave[806],
Qu'il a gagné votre âme en faisant[807] votre esclave ?
Ou sa façon de rire, et son ton de fausset,
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret ?

Célimène
Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage ;
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis ?

Alceste
Perdez votre procès, madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

Célimène
Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

Alceste
C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

Célimène
C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée ;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,

Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

Alceste
Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie ?

Célimène
Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

Alceste
Et quel lieu de le croire a mon coeur enflammé ?

Célimène
Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

Alceste
Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez, peut-être, aux autres tout autant ?

Célimène
Certes pour un amant la fleurette est mignonne ;
Et vous me traitez là de gentille personne.
Eh bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici ;
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

Alceste
Morbleu ! faut-il que je vous aime !
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon coeur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
À rompre de ce coeur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

Célimène
Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

Alceste
Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir ; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

Célimène
En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur ;
Et l'on n'a vu jamais un amant si grondeur

Alceste
Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
À tous nos démêlés coupons chemin, de grâce ;
Parlons à coeur ouvert, et voyons d'arrêter…

Scène II

Célimène, Alceste, Basque.

Célimène
Qu'est-ce ?

Basque
Acaste est là-bas.

Célimène
Eh bien ! faites monter.

Scène III

Célimène, Alceste

Alceste
Quoi ! l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
À recevoir le monde on vous voit toujours prête ;
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous,
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

Célimène
Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

Alceste
Vous avez des égards qui ne sauraient me plaire.

Célimène
C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

Alceste
Et que vous fait cela, pour vous gêner de sorte…

Célimène
Mon Dieu ! de ses pareils la bienveillance importe ;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour, de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire ;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire ;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

Alceste

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde ;
Et les précautions de votre jugement…

Scène IV

Alceste, Célimène, Basque.

Basque
Voici Clitandre encore, madame.

Alceste *Il témoigne s'en vouloir aller.*
Justement.

Célimène
Où courez-vous ?

Alceste
Je sors.

Célimène
Demeurez.

Alceste
Pour quoi faire ?

Célimène
Demeurez.

Alceste
Je ne puis.

Célimène
Je le veux.

Alceste

Point d'affaire.
Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

Célimène
Je le veux, je le veux.

Alceste
Non, il m'est impossible.

Célimène
Eh bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible.

Scène V

Éliante, Philinte, Acaste, Clitandre, Alceste, Célimène, Basque.

Éliante, *à Célimène*.
Voici les deux marquis qui montent avec nous.
Vous l'est-on venu dire ?

Célimène, *à Basque.*
Oui. Des sièges pour tous.
Basque donne des sièges, et sort.
À Alceste.
Vous n'êtes pas sorti ?

Alceste
Non ; mais je veux, madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

Célimène
Taisez-vous.

Alceste
Aujourd'hui vous vous expliquerez.

Célimène
Vous perdez le sens.

Alceste
Point. Vous vous déclarerez.

Célimène
Ah !

Alceste
Vous prendrez parti.

Célimène
Vous vous moquez, je pense.

Alceste
Non. Mais vous choisirez : c'est trop de patience.

Clitandre[808]
Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé[809],
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

Célimène
Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encore plus plein d'extravagance.

Acaste[810]
Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants ;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

Célimène
C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

Éliante, *à Philinte*.
Ce début n'est pas mal ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

Clitandre
Timante encore, madame, est un bon caractère.[811]

Célimène
C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère[812],
Qui vous jette, en passant, un coup d'oeil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.

Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
À force de façons, il assomme le monde :
Sans cesse il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

Acaste
Et Géralde, madame ?

Célimène
Ô l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse
La qualité l'entête ; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, et de chiens :
Il tutaye en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

Clitandre
On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

Célimène
Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre ;
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire ;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore, épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille[813] aussi peu qu'une pièce de bois.

Acaste
Que vous semble d'Adraste ?

Célimène
Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.

Son mérite jamais n'est content de la cour,
Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;
Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

Clitandre
Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui,
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

Célimène
Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à[814] qui l'on rend visite.

Éliante
Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

Célimène
Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas ;
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

Philinte
On fait assez de cas de son oncle Damis ;
Qu'en dites-vous, madame ?

Célimène
Il est de mes amis.

Philinte
Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

Célimène
Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont[815] j'enrage.
Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre ;

Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

Acaste
Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

Clitandre, *à Célimène*
Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

Alceste
Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

Clitandre
Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à madame s'adresse.

Alceste
Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son coeur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

Philinte
Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

Célimène
Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
À la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun,

Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

Alceste
Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

Philinte
Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

Alceste
C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

Célimène
Mais…

Alceste
Non, madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir :
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

Clitandre
Pour moi, je ne sais pas ; mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

Acaste
De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

Alceste
Ils frappent tous la mienne ; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
À ne rien pardonner le pur amour éclate ;

Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

Célimène
Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les coeurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
À bien injurier les personnes qu'on aime.

Éliante
L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le coeur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime[816].

Alceste
Et moi, je soutiens, moi…

Célimène
Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ! vous vous en allez, messieurs ?

Clitandre et Acaste
Non pas, madame.

Alceste
La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, messieurs ; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

Acaste
À moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

Clitandre
Moi, pourvu que je puisse être au petit couché[817],
Je n'ai point d'autre affaire, où je sois attaché.

Célimène, *à Alceste.*
C'est pour rire, je crois.

Alceste
Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

Scène VI

Alceste, Célimène, Éliante, Acaste, Philinte, Clitandre, Basque.

Basque, *à Alceste.*
Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

Alceste
Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

Basque
Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du dor dessus[818].

Célimène, *à Alceste.*
Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

Scène VII

Alceste, Célimène, Éliante, Acaste, Philinte, Clitandre, un Garde de la maréchaussée.

Alceste, *allant au-devant du garde.*
Qu'est-ce donc, qu'il vous plaît ?
Venez, Monsieur.

Le Garde
Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

Alceste
Vous pouvez parler haut, monsieur, pour m'en instruire.

Garde
Messieurs les maréchaux[819], dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

Alceste
Qui ? moi, monsieur ?

Garde
Vous-même.

Alceste
Et pour quoi faire ?

Philinte, *à Alceste*
C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

Célimène

Comment ?

Philinte
Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

Alceste
Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

Philinte
Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous.

Alceste
Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
À trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

Philinte
Mais d'un plus doux esprit…

Alceste
Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

Philinte
Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

Alceste
J'irai, mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

Philinte
Allons vous faire voir.

Alceste
Hors qu'un commandement exprès du roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.
À Clitandre et Acaste qui rient.
Par le sangbleu ! messieurs, je ne croyais pas être

Si plaisant que je suis.

Célimène
Allez vite paraître
Où vous devez.

Alceste
J'y vais, madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

Acte III

Scène première

Clitandre, Acaste.

Clitandre
Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite ;
Toute chose t'égaie, et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?

Acaste
Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine ;
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble, avec quelque raison ;
Et je crois par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe.
Pour le coeur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas ;
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute ; et du bon goût,
À juger sans étude et raisonner de tout ;
À faire aux nouveautés dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre[820] ;
Y décider en chef, et faire du fracas
À tous les beaux endroits qui méritent des has !
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,

Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je crois
Qu'on peut, par tout pays, être content de soi.

Clitandre
Oui. Mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles ?

Acaste
Moi ? Parbleu ! je ne suis de taille, ni d'humeur
À pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
À brûler constamment pour des beautés sévères,
À languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
À chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci, qu'on vaut son prix comme elles ;
Que pour se faire honneur d'un coeur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien ;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

Clitandre
Tu penses donc, marquis, être fort bien ici ?

Acaste
J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi.

Clitandre
Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

Acaste
Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

Clitandre
Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait ?

Acaste
Je me flatte.

Clitandre
Sur quoi fonder tes conjectures ?

Acaste
Je m'aveugle.

Clitandre
En as-tu des preuves qui soient sûres ?

Acaste
Je m'abuse, te dis-je.

Clitandre
Est-ce que de ses voeux,
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

Acaste
Non, je suis maltraité.

Clitandre
Réponds-moi, je te prie.

Acaste
Je n'ai que des rebuts.

Clitandre
Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

Acaste
Je suis le misérable, et toi le fortuné ;
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

Clitandre
Oh ! çà, veux-tu, marquis, pour ajuster nos voeux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au coeur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu,
Et le délivrera d'un rival assidu ?

Acaste

Ah ! parbleu ! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon[821] de mon coeur à cela je m'engage.
Mais, chut !

Scène II

Célimène, Acaste, Clitandre.

Célimène
Encore, ici ?

Clitandre
L'amour retient nos pas.

Célimène
Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas
Savez-vous qui c'est ?

Clitandre
Non.

Scène III

Célimène, Acaste, Clitandre, Basque.

Basque
Arsinoé, madame,
Monte ici pour vous voir.

Célimène
Monte ici, pour vous voir. Que me veut cette femme ?

Basque
Éliante là-bas est à l'entretenir.

Célimène
De quoi s'avise-t-elle, et qui la fait venir ?

Acaste
Pour prude consommée en tous lieux elle passe ;
Et l'ardeur de son zèle…

Célimène
Oui, oui, franche grimace.
Dans l'âme elle est du monde ; et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un sans en venir à bout.
Elle ne saurait voir qu'avec un oeil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à[822] couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et, pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.

Cependant un amant plairait fort à la dame ;
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits ;
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine, elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré ;
Elle est impertinente au suprême degré,
Et…

Scène IV

Arsinoé, Célimène, Clitandre, Acaste.

Célimène
Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

Arsinoé
Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

Célimène
Ah ! mon Dieu, que je suis contente de vous voir !

Clitandre et Acaste sortent en riant.

Scène V

Arsinoé, Célimène.

Arsinoé
Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

Célimène
Voulons-nous nous asseoir ?

Arsinoé
Il n'est pas nécessaire
Madame, l'amitié doit surtout éclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer ;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon coeur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière ;
Et là, votre conduite avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie, et les bruits qu'elle excite,
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre ;
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre ;
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord

Que l'air dont vous vivez vous faisait un peu tort ;
Qu'il prenait dans le monde une méchante face ;
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

Célimène
Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige ; et, loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître à l'instant la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle ;
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence.
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures ;
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
À quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors, que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens, et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle,

Mais elle met du blanc, et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance ;
Mais tous les sentiments combattirent le mien,
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encore vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
À ceux à qui le ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

Arsinoé
À quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame ; et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au coeur.

Célimène
Au contraire, madame ; et si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage ;
On détruirait par là, traitant de bonne foi,
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

Arsinoé
Ah ! madame, de vous je ne puis rien entendre ;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

Célimène
Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout ;
Et chacun a raison, suivant l'âge ou le goût
Il est une saison pour la galanterie,

Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti ;
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout ; et ce n'est pas le temps
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

Arsinoé
Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas un si grand cas pour s'en tant prévaloir ;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

Célimène
Et moi, je ne sais pas, madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre ?
Et puis-je mais[823] des soins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Les voeux que votre coeur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire[824], et ce n'est pas ma faute ;
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas[825].

Arsinoé
Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
À quel prix aujourd'hui on peut les engager ?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites ;
Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites
À pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants :
Et de là nous pouvons tirer des conséquences
Qu'on n'acquiert point leurs coeurs sans de grandes avances,
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,

Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire,
Pour les petits brillants[826] d'une faible victoire ;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

Célimène
Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire ;
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;
Et sans…

Arsinoé
Brisons, madame, un pareil entretien,
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien ;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encore ne m'obligeait d'attendre.

Célimène
Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter[827],
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter.
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;
Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place[828] à vous entretenir.

Scène VI

Alceste, Célimène, Arsinoé.

Célimène
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.
Soyez avec madame ; elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

Scène VII

Alceste, Arsinoé.

Arsinoé
Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon coeur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
À ce que vous valez rendît plus de justice.
Vous avez à vous plaindre ; et je suis en courroux
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

Alceste
Moi, madame ? Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre ?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?

Arsinoé
Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin, que vous nous faites voir
Devrait…

Alceste
Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce :

De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

Arsinoé
Un mérite éclatant se déterre lui-même.
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême,
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

Alceste
Eh ! madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout est d'un grand mérite également doué ;
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué :
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la gazette.

Arsinoé
Pour moi, je voudrais bien, que pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines,
On peut, pour vous servir, remuer des machines ;
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

Alceste
Et que voudriez-vous, madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse ;
Le ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour.
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir, et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent ;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour sans doute on n'a pas cet appui
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de messieurs tels,
À donner de l'encens à madame une telle,

Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

Arsinoé
Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour :
Mais il faut que mon coeur vous plaigne en votre amour ;
Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

Alceste
Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, madame, votre amie ?

Arsinoé
Oui. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait.
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

Alceste
C'est me montrer, madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

Arsinoé
Oui, toute mon amie, elle est, et je la nomme,
Indigne d'asservir le coeur d'un galant homme
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

Alceste
Cela se peut, madame, on ne voit pas les coeurs ;
Mais votre charité se serait bien passée
De jeter dans le mien une telle pensée.

Arsinoé
Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire ; il est assez aisé.

Alceste
Non. Mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose ;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

Arsinoé
Eh bien ! c'est assez dit ; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi.
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi ;
Là, je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du coeur de votre belle ;
Et, si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

Acte IV

Scène première

Éliante, Philinte.

Philinte
Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner ;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces messieurs occupé la prudence.
Non, messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il ? et que veut-il me dire ?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers ?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers,
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières,
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de coeur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse ;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur ;
Et, lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie.
Enfin, toute la grâce et l'accommodement
Où s'est avec effort plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
Monsieur, je suis fâché d'être si difficile ;
Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon coeur,

Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur.
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

Éliante
Dans ses façons d'agir il est fort singulier ;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose en soi de noble et d'héroïque,
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

Philinte
Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son coeur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer ;
Et je sais moins encore comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

Éliante
Cela fait assez voir que l'amour, dans les coeurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs ;
Et toutes ces raisons de douces sympathies,
Dans cet exemple-ci, se trouvent démenties.

Philinte
Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

Éliante
C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime ?
Son coeur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même ;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi, parfois, qu'il n'en est rien.

Philinte
Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine ;
Et, s'il avait mon coeur, à dire vérité,
Il tournerait ses voeux tout d'un autre côté ;
Et, par un choix plus juste, on le verrait, madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

Éliante
Pour moi, je n'en fais point de façons, et je crois
Qu'on doit sur de tels points être de bonne foi.
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse ;
Au contraire, mon coeur pour elle s'intéresse ;
Et, si c'était qu'à[829] moi la chose pût tenir,
Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrais me résoudre à recevoir ses voeux ;
Et le refus souffert en pareille occurrence
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.

Philinte
Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas ;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses voeux,
Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente.
Heureux si, quand son coeur s'y pourra dérober,
Elle pouvait sur moi, madame, retomber !

Éliante
Vous vous divertissez, Philinte.

Philinte
Non, madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

Scène II

Alceste, Éliante, Philinte.

Alceste
Ah ! faites-moi raison, madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

Éliante
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir ?

Alceste
J'ai ce que, sans mourir, je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait… Mon amour… Je ne saurais parler.

Éliante
Que votre esprit un peu tâche à[830] se rappeler[831].

Alceste
Ô juste ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses !

Éliante
Mais encore, qui vous peut… ?

Alceste
Ah ! tout est ruiné ;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.
Célimène… (Eût-on pu croire cette nouvelle ?(
Célimène me trompe, et n'est qu'une infidèle.

Éliante
Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

Philinte
Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement ;
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères…

Alceste
Ah ! morbleu ! mêlez-vous, monsieur, de vos affaires.
À Éliante.
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte ;
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

Philinte
Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

Alceste
Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

Éliante
Vous devez modérer vos transports ; et l'outrage…

Alceste
Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage ;
C'est à vous que mon coeur a recours aujourd'hui,
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente
Qui trahit lâchement une ardeur si constante ;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

Éliante
Moi, vous venger ? Comment ?

Alceste
En recevant mon coeur.
Acceptez-le, madame, au lieu de l'infidèle ;
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle ;
Et je la veux punir par les sincères voeux,

Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service,
Dont ce coeur va vous faire un ardent sacrifice.

Éliante
Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le coeur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

Alceste
Non, non, madame, non. L'offense est trop mortelle ;
Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche,
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un coeur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

Scène III

Célimène, Alceste.

Alceste, *à part.*
Ô Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

Célimène, *à part.*[832]
Ouais !
à Alceste.
Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

Alceste
Que toutes les horreurs dont une âme est capable
À vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

Célimène
Voilà certainement des douceurs que j'admire.

Alceste
Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme ;
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux :
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.

Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les voeux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un coeur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant mes voeux dès le premier abord,
Mon coeur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments ;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage :
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés ;
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

Célimène
D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

Alceste
Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

Célimène
De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

Alceste
Ah ! que ce coeur est double, et sait bien l'art de feindre !
Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

Célimène
Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit !

Alceste
Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit !

Célimène
Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

Alceste
Quoi ! vous joignez ici l'audace à l'artifice !
Le désavouerez-vous pour n'avoir point de seing ?

Célimène
Pourquoi désavouer un billet de ma main ?

Alceste
Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers moi son style vous accuse !

Célimène
Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

Alceste
Quoi ! vous bravez ainsi ce témoin convaincant !
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte**,**
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

Célimène
Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

Alceste
Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre,
Mon coeur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous, vers moi, moins coupable en effet ?

Célimène
Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable ?

Alceste
Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait
Et me voilà par là convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?

Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme.
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire…

Célimène
Il ne me plaît pas, moi.
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire !

Alceste
Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

Célimène
Non, je n'en veux rien faire ; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

Alceste
De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

Célimène
Non, il est pour Oronte ; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie,
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

Alceste, *à part.*
Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé,
Et jamais coeur fut-il de la sorte traité !
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle !
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon coeur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !
à Célimène.

Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
À vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

Célimène
Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
À descendre pour vous aux bassesses de feindre ;
Et pourquoi, si mon coeur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité !
Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Auprès d'un tel garant sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et puisque notre coeur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime ;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
À ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère ;
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encore pour vous quelque bonté ;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

Alceste
Ah ! traîtresse ! mon faible est étrange pour vous ;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux ;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée ;
À votre foi mon âme est tout abandonnée ;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre coeur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

Célimène
Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

Alceste
Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le ciel en naissant ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien ;
Afin que de mon coeur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice ;
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

Célimène
C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le ciel que vous ayez matière…
Voici monsieur Dubois plaisamment figuré[833].

Scène IV

Célimène, Alceste, Dubois.

Alceste
Que veut cet équipage et cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

Dubois
Monsieur…

Alceste
Eh bien ?

Dubois
Voici bien des mystères.

Alceste
Qu'est-ce ?

Dubois
Nous sommes mal, monsieur, dans nos affaires.

Alceste
Quoi !

Dubois
Parlerai-je haut ?

Alceste
Oui, parle, et promptement.

Dubois

N'est-il point là quelqu'un ?

Alceste
Ah ! que d'amusement !
Veux-tu parler ?

Dubois
Monsieur, il faut faire retraite.

Alceste
Comment ?

Dubois
Il faut d'ici déloger sans trompette.

Alceste
Et pourquoi ?

Dubois
Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

Alceste
La cause ?

Dubois
Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

Alceste
Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

Dubois
Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage.

Alceste
Ah ! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

Dubois
Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudrait, pour le lire, être pis que démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute ;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

Alceste
Eh bien ! quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

Dubois
C'est pour vous dire ici, monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite,
Est venu vous chercher avec empressement,
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire… Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle ?

Alceste
Laisse là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

Dubois
C'est un de vos amis ; enfin cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

Alceste
Mais quoi ! n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

Dubois
Non. Il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

Alceste
Donne-le donc.

Célimène
Que peut envelopper ceci ?

Alceste
Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable ?

Dubois, *après avoir longtemps cherché le billet*.
Ma foi, je l'ai, monsieur, laissé sur votre table.

Alceste
Je ne sais qui me tient.

Célimène
Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

Alceste
Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, madame, avant la fin du jour.

Acte V

Scène première

Alceste, Philinte.

Alceste
La résolution en est prise, vous dis-je.

Philinte
Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige… ?

Alceste
Non, vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne peut me détourner ;
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ! contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause,
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès,
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit, et tourne la justice !
Il fait par un arrêt couronner son forfait !
Et, non content encore du tort que l'on me fait,
Il court parmi le monde un livre abominable,
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,

Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur[834] !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
Lui qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
À qui je n'ai fait rien qu'être sincère et franc,
Qui me vient malgré moi d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée ;
Et parceque j'en use avec honnêteté
Et ne le veux trahir, lui, ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son coeur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire[835] les porte !
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

Philinte
Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes ;
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter ;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

Alceste
Lui ! de semblables tours il ne craint point l'éclat.
Il a permission d'être franc scélérat ;
Et, loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

Philinte
Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous sa malice a tourné ;
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre :
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt…

Alceste
Non, je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse ;
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

Philinte
Mais enfin…

Alceste
Mais enfin, vos soins sont superflus.
Que pouvez-vous, monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

Philinte
Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité,
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et, si de probité tout était revêtu,
Si tous les coeurs étaient francs, justes, et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui
Supporter dans nos droits l'injustice d'autrui ;
Et, de même qu'un coeur d'une vertu profonde…

Alceste
Je sais que vous parlez, monsieur, le mieux du monde ;
En beaux raisonnements vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :

Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire :
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène.
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;
Je vais voir si son coeur a de l'amour pour moi ;
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

Philinte
Montons chez Éliante, attendant sa venue.

Alceste
Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

Philinte
C'est une compagnie étrange pour attendre ;
Et je vais obliger Éliante à descendre.

Scène II

Oronte, Célimène, Alceste.

Oronte
Oui, c'est à vous de voir si, par des noeuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende[836],
De le sacrifier, madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

Célimène
Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui[837] j'ai tant vu parler de son mérite ?

Oronte
Madame il ne faut point ces éclaircissements ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre ;
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

Alceste, *sortant du coin où il était*.
Oui, Monsieur a raison ; madame, il faut choisir ;
Et sa demande ici s'accorde à mon désir.
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène ;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre coeur.

Oronte
Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

Alceste
Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son coeur rien du tout avec vous.

Oronte
Si votre amour au mien lui semble préférable…

Alceste
Si du moindre penchant elle est pour vous capable…

Oronte
Je jure de n'y rien prétendre désormais.

Alceste
Je jure hautement de ne la voir jamais.

Oronte
Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

Alceste
Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

Oronte
Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos voeux.

Alceste
Vous n'avez qu'à trancher et choisir de nous deux.

Oronte
Quoi ! sur un pareil choix vous semblez être en peine.

Alceste
Quoi ! votre âme balance et paraît incertaine !

Célimène
Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison !
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon coeur maintenant qui balance :

Il n'est point suspendu sans doute entre vous deux,
Et rien n'est si tôt fait que le choix de nos voeux ;
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
À prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots qui sont désobligeants,
Ne se doivent point dire en présence des gens.
Qu'un coeur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière ;
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins[838]
Instruisent un amant, du malheur de ses soins.

Oronte
Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende ;
J'y consens pour ma part.

Alceste
Et moi, je le demande ;
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude :
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-dessus ;
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus :
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

Oronte
Je vous sais fort bon gré, monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

Célimène
Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Éliante, qui vient.

Scène III

Éliante, Philinte, Célimène, Oronte, Alceste.

Célimène
Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée[839].
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon coeur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

Éliante
N'allez point là-dessus me consulter ici ;
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

Oronte
Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

Alceste
Tous vos détours ici seront mal secondés.

Oronte
Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

Alceste
Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

Oronte
Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

Alceste
Et moi je vous entends si vous ne parlez pas.

Scène IV

Arsinoé, Célimène, Éliante, Alceste, Philinte, Acaste, Clitandre, Oronte.

Acaste, *à Célimène*.
Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

Clitandre, *à Oronte et à Alceste*.
Fort à propos, messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

Arsinoé, *à Célimène*.
Madame, vous serez surprise de ma vue ;
Mais ce sont ces messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon coeur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime ;
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts,
Et l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

Acaste
Oui, madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci.
Cette lettre, par vous, est écrite à Clitandre ?

Clitandre
Vous avez, pour Acaste, écrit ce billet tendre.

Acaste, *à Oronte et à Alceste*.
Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
À connaître sa main n'ait trop su vous instruire.
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

« Vous êtes un étrange homme de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste ; et, si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous le pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte… »
Il devrait être ici.
« … Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez
vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir ; et, depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai jamais pu prendre bonne opinion de lui. Pour le petit marquis… »
C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.
« … Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtemps la main, je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne ; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée. Pour l'homme aux rubans verts… »
À Alceste.
À vous le dé, monsieur.
« … Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste… »
À Oronte.
Voici votre paquet.
« … Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que je vous trouve à dire[840], plus que je ne voudrais, dans toutes les parties où l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte, que la présence des gens qu'on aime. »

Clitandre
Me voici maintenant, moi.

« Votre Clitandre, dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime, et vous l'êtes de croire

qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens ; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée. »

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle ?
Il suffit. Nous allons l'un et l'autre, en tous lieux,
Montrer de votre coeur le portrait glorieux.

Acaste
J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière ;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des coeurs de plus haut prix[841].

Scène V

Célimène, Éliante, Arsinoé, Alceste, Oronte, Philinte.

Oronte
Quoi ! de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire !
Et votre coeur, paré de beaux semblants d'amour,
À tout le genre humain se promet tour à tour !
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être ;
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître :
J'y profite d'un coeur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez.
À Alceste.
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec madame.

Scène VI

Célimène, Éliante, Arsinoé, Alceste, Philinte.

Arsinoé, *à Célimène*.
Certes, voilà le trait du monde le plus noir ;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;
Montrant Alceste.
Mais, monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme, comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il…

Alceste
Laissez-moi, madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon coeur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
Et ce n'est point à vous que je pourrai songer,
Si, par un autre choix, je cherche à me venger.

Arsinoé
Eh ! croyez-vous, monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut.
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut.

Vous ferez bien encore de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.
Elle se retire.

Scène VII

Célimène, Éliante, Alceste, Philinte.

Alceste, *à Célimène*.
Eh bien, je me suis tu, malgré ce que je vois,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi.
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire,
Et puis-je maintenant… ?

Célimène
Oui, vous pouvez tout dire ;
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse ; et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux ;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment sans doute est raisonnable ;
Je sais combien je dois vous paraître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

Alceste
Eh ! le puis-je, traîtresse ?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un coeur en moi tout prêt à m'obéir ?
À Éliante et à Philinte.
Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encore tout,

Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les coeurs il est toujours de l'homme.
À Célimène.
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits ;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre coeur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains
Et que dans mon désert où j'ai fait voeu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre.
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble coeur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

Célimène
Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir !

Alceste
Et, s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde ?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents ?

Célimène
La solitude effraye une âme de vingt ans.
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos voeux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels noeuds ;
Et l'hymen…

Alceste
Non, mon coeur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi[842], comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse ; et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

Scène dernière

Éliante, Alceste, Philinte.

Alceste, *à Éliante*
Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité ;
De vous depuis longtemps je fais un cas extrême ;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon coeur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers ;
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le ciel pour ce noeud ne m'avait point fait naître ;
Que ce serait pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un coeur qui ne vous valait pas ;
Et qu'enfin…

Éliante
Vous pouvez suivre cette pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

Philinte
Ah ! cet honneur, madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

Alceste
Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments !
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices ;
Et chercher sur la terre un endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Philinte
Allons, madame, allons employer toute chose
Pour rompre le dessein que son coeur se propose.

FIN

MÉLICERTE

1666

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet (inachevée)

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Pastorale héroïque, représentée à Saint-Germain-en-Laye, pour le roi, au Ballet des Muses, en décembre 1666.[843]

Molière n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du *Ballet des Muses*. Lepublic n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de Molière. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

Personnages

MÉLICERTE, Nymphe ou bergère, amante de Myrtil[844]
DAPHNÉ, bergère[845]
ÉROXÈNE, bergère[846]
MYRTIL, amant de Mélicerte[847]
ACANTE, amant de Daphné[848]
TYRÈNE, amant d'Eroxène[849]
LYCARSIS, pâtre, cru père de Myrtil[850]
CORINNE, confidente de Mélicerte[851]
NICANDRE, berger
MOPSE, berger, cru oncle de Mélicerte

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.

Acte I

Scène première

Tyrène, Daphné, Acante, Eroxène

Acante
Ah ! charmante Daphné !

Tyrène
Trop aimable Eroxène.

Daphné
Acante, laisse-moi.

Eroxène
Ne me suis point, Tyrène.

Acante, *à Daphné.*
Pourquoi me chasses-tu ?

Tyrène, *à Éroxène.*
Pourquoi fuis-tu mes pas ?

Daphné, *à Acante.*
Tu me plais loin de moi.

Eroxène, *à Tyrène.*
Je m'aime où tu n'es pas.

Acante
Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ?

Tyrène

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

Daphné
Ne cesseras-tu point tes inutiles voeux ?

Eroxène
Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

Acante
Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

Tyrène
Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

Daphné
Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

Eroxène
Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

Acante
Eh bien ! en m'éloignant je te vais satisfaire.

Tyrène
Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

Acante
Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

Tyrène
Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et sache d'où pour moi procède tant de haine.

Scène II

Daphné, Eroxène

Eroxène
Acante a du mérite, et t'aime tendrement
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement ?

Daphné
Tyrène vaut beaucoup, et languit pour tes charmes :
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes ?

Eroxène
Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

Daphné
Pour tous les soins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres voeux je me trouve sensible.

Eroxène
Je ne fais pour Tyrène éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon coeur.

Daphné
Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire ?

Eroxène
Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

Daphné
Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton désir,

Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,
Qui jusqu'au moindre trait lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

Eroxène
Je puis te contenter par une même voie,
Et payer ton secret en pareille monnoie[852].
J'ai de la main aussi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes voeux,
Si plein de tous ses traits et de sa grâce extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

Daphné
La boîte que le peintre a fait faire pour moi
Est tout à fait semblable à celle que je vois.

Eroxène
Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble,
Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

Daphné
Faisons en même temps, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos coeurs.

Eroxène
Voyons à qui plus vite entendra ce langage,
Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

Daphné
La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien :
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

Eroxène
Il est vrai, je ne sais comme j'ai fait la chose.

Daphné
Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

Eroxène
Que veut dire ceci ? Nous nous jouons, je crois :
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

Daphné

Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

Eroxène
Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

Daphné
De mes sens prévenus est-ce une illusion ?

Eroxène
Mon âme sur mes yeux fait-elle impression ?

Daphné
Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.

Eroxène
De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

Daphné
C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.

Eroxène
C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes voeux.

Daphné
Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que pour son sort son mérite m'inspire.

Eroxène
Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son coeur.

Daphné
Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante ?

Eroxène
L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?

Daphné
Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grâce naissante a de quoi tout charmer.

Eroxène
Il n'est Nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse,
Et Diane, sans honte, en serait amoureuse.

Daphné
Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et si j'avais cent coeurs, ils seraient tous pour lui.

Eroxène
Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paraître ;
Et si j'avais un sceptre, il en serait le maître.

Daphné
Ce serait donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit du sein arracher cet amour :
Nos âmes dans leurs voeux sont trop bien affermies.
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;
Et puisque, en même temps, pour le même sujet,
Nous avons toutes deux formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage,
Et courons nous ouvrir ensemble à Lycarsis
Des tendres sentiments où nous jette son fils.

Eroxène
J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un père de la sorte ;
Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux
Feroient croire qu'il est issu du sang des Dieux ;
Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père,
Allons lui de nos coeurs découvrir le mystère,
Et consentons qu'après Myrtil entre nous deux
Décide par son choix ce combat de nos voeux.

Daphné
Soit. Je vois Lycarsis avec Mopse et Nicandre ;
Ils pourront le quitter : cachons-nous pour attendre.

Scène III

Lycarsis, Mopse, Nicandre

Nicandre, *à Lycarsis.*
Dis-nous donc ta nouvelle.

Lycarsis
Ah ! que vous me pressez !
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

Mopse
Que de sottes façons, et que de badinage !
Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.

Lycarsis
Parmi les curieux des affaires d'Etat,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur[853] l'homme d'importance,
Et jouir quelque temps de votre impatience.

Nicandre
Veux-tu par tes délais nous fatiguer tous deux ?

Mopse
Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux ?

Nicandre
De grâce, parle, et mets ces mines en arrière.

Lycarsis
Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,

Pour obtenir de moi ce que vous désirez.

Mopse
La peste soit du fat ! Laissons-le là, Nicandre.
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre ;
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger ;
Et ne l'écouter pas est le faire enrager.

Lycarsis
Eh !

Nicandre
Te voilà puni de tes façons, de faire.

Lycarsis
Je m'en vais vous le dire, écoutez.

Mopse
Point d'affaire.

Lycarsis
Quoi ? vous ne voulez pas m'entendre ?

Nicandre
Non.

Lycarsis
Eh bien !
Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.

Mopse
Soit.

Lycarsis
Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de sa présence ;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour ;
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour ;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

Nicandre
Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.

Lycarsis
Je vis cent choses là ravissantes à voir.
Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillants et parés comme au jour d'une fête ;
Ils surprennent la vue ; et nos prés au printemps,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants.
Pour le Prince, entre tous sans peine on le remarque ;
Et d'une stade[854] loin il sent son grand monarque :
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi ;
Il le fait d'une grâce à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme de toutes parts
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards :
Ce sont autour de lui confusions plaisantes ;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel ;
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle est une gueuserie.
Mais puisque sur le fier vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.

Mopse
Et nous ne te voulons aucunement entendre.

Lycarsis
Allez vous promener.

Mopse
Va-t'en te faire pendre.

Scène IV

Eroxène, Daphné, Lycarsis

Lycarsis
C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts et les impertinents.

Daphné
Le Ciel tienne, pasteur, vos brebis toujours saines !

Eroxène
Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines !

Lycarsis
Et le grand Pan vous donne à chacune un époux
Qui vous aime beaucoup, et soit digne de vous !

Daphné
Ah ! Lycarsis, nos voeux à même but aspirent.

Eroxène
C'est pour le même objet que nos deux coeurs soupirent.

Daphné
Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos coeurs.

Eroxène
Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

Lycarsis

Nymphes...

Daphné
Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.

Lycarsis
Je suis...

Eroxène
À ce bonheur tendent tous nos désirs.

Daphné
C'est un peu librement expliquer sa pensée.

Lycarsis
Pourquoi ?

Eroxène
La bienséance y semble un peu blessée.

Lycarsis
Ah ! point.

Daphné
Mais quand le coeur brûle d'un noble feu,
On peut sans nulle honte en faire un libre aveu.

Lycarsis
Je...

Eroxène
Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos coeurs la beauté l'autorise.

Lycarsis
C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi.

Eroxène
Non, non, n'affectez point de modestie ici.

Daphné
Enfin tout notre bien est en votre puissance.

Eroxène

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

Daphné
Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?

Lycarsis
Ah !

Eroxène
Nos voeux, dites-moi, seront-ils rejetés ?

Lycarsis
Non : j'ai reçu du Ciel une âme peu cruelle ;
Je tiens de feu ma femme, et je me sens comme elle
Pour les désirs d'autrui beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté[855].

Daphné
Accordez donc Myrtil à notre amoureux zèle.

Eroxène
Et souffrez que son choix règle notre querelle.

Lycarsis
Myrtil ?

Daphné
Oui, c'est Myrtil que de vous nous voulons.

Eroxène
De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons ?

Lycarsis
Je ne sais ; mais Myrtil n'est guère dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

Daphné
Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux ;
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres coeurs, et braver la Fortune
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

Eroxène
Comme par son esprit et ses autres brillants

Il rompt l'ordre commun et devance le temps,
Notre flamme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses voeux sur son mérite extrême.

Lycarsis
Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ;
Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'est encore qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

Daphné
Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour ;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

Eroxène
Ils pourraient bien s'aimer ; et je vois...

Lycarsis
Franc abus.
Pour elle, passe encore : elle a deux ans de plus ;
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.
Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits désirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

Daphné
Enfin nous désirons par le noeud d'hyménée
Attacher sa fortune à notre destinée.

Eroxène
Nous voulons, l'une et l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son coeur.

Lycarsis
Je m'en tiens honoré autant qu'on saurait croire.
Je suis un pauvre pâtre ; et ce m'est trop de gloire
Que deux Nymphes d'un rang le plus haut du pays
Disputent à se faire un époux de mon fils.

Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix règle votre dispute ;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît,
C'est toujours même sang, et presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose.
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement,
Et voilà ses amours et son attachement.

Scène V

Lycarsis, Eroxène, Daphné, Myrtil
Myrtil est dans le fond du théâtre

Myrtil, *se croyant seul, et tenant un moineau dans une cage.*
Innocente petite bête,
Qui contre ce qui vous arrête
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte :
Votre destin est glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte.
Elle vous baisera, vous prenant dans sa main,
Et de vous mettre en son sein
Elle vous fera la grâce.
Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau ?
Et qui des rois, hélas ! heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place ?

Lycarsis
Myrtil, Myrtil, un mot. Laissons là ces joyaux :
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent,
Et, tout jeune, déjà, pour époux te demandent.
Je dois, pour un hymen, t'engager à leurs voeux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisse des deux.

Myrtil
Ces Nymphes...

Lycarsis
Oui. Des deux tu peux en choisir une :
Vois quel est ton bonheur, et bénis la Fortune.

Myrtil
Ce choix qui m'est offert peut-il m'être un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon coeur ?

Lycarsis
Enfin qu'on la reçoive, et que, sans le confondre,
A l'honneur qu'elles font on songe à bien répondre.

Eroxène
Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous ;
Et de vos qualités les merveilles écloses
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

Daphné
Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter sur ce choix vos yeux et votre coeur ;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages
Par un récit paré de tous nos avantages.

Myrtil
C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend ;
Mais cet honneur, pour moi, je l'avoue, est trop grand.
À vos rares bontés il faut que je m'oppose ;
Pour mériter ce sort je suis trop peu de chose ;
Et je serais fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

Eroxène
Contentez nos désirs, quoi qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

Daphné
Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

Myrtil
Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empêcher que mon coeur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Egales en naissance et rares qualités ?
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable,
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

Eroxène
Mais en faisant refus de répondre à nos voeux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

Daphné
Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

Myrtil
Eh bien ! si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera : j'aime d'autres appas ;
Et je sens bien qu'un coeur qu'un bel objet engage
Est insensible et sourd à tout autre avantage.

Lycarsis
Comment donc ? Qu'est-ceci ? Qui l'eût pu présumer ?
Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer ?

Myrtil
Sans savoir ce que c'est, mon coeur a su le faire.

Lycarsis
Mais cet amour me choque, et n'est pas nécessaire.

Myrtil
Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
Me faire un coeur sensible et tendre comme il est.

Lycarsis
Mais ce coeur que j'ai fait me doit obéissance.

Myrtil
Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

Lycarsis
Mais enfin, sans mon ordre il ne doit point aimer.

Myrtil
Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer ?

Lycarsis
Eh bien ! je vous défends que cela continue.

Myrtil
La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

Lycarsis
Quoi ? les pères n'ont pas des droits supérieurs ?

Myrtil
Les Dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les coeurs.

Lycarsis
Les Dieux... Paix, petit sot ! Cette philosophie
Me...

Daphné
Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

Lycarsis
Non : je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous :
Ah ! ah ! je vous ferai sentir que je suis père.

Daphné
Traitons, de grâce, ici les choses sans colère.

Eroxène
Peut-on savoir de vous cet objet si charmant
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant ?

Myrtil
Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

Eroxène
Vous comparez, Myrtil, ses qualités aux nôtres ?

Daphné
Le choix d'elle et de nous est assez inégal.

Myrtil
Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal :
Daignez considérer, de grâce, que je l'aime,
Et ne me jetez point dans un désordre extrême.
Si j'outrage en l'aimant vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais :
C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.

Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence ;
Mais par sa destinée on se trouve enchaîné :
Et je sens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une âme est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir,
Si vous parlez, mon coeur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre ;
Et pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

Lycarsis
Myrtil, holà ! Myrtil ! Veux-tu revenir, traître ?
Il fuit ; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports :
Vous l'aurez pour époux ; j'en réponds corps pour corps.

Acte II

Scène première

Mélicerte, Corinne

Mélicerte
Ah ! Corinne, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Lycarsis qu'elle tient la nouvelle.

Corinne
Oui.

Mélicerte
Que les qualités dont Myrtil est orné
Ont su toucher d'amour Eroxène et Daphné ?

Corinne
Oui.

Mélicerte
Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande ?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main ?
Ah ! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche !
Et que c'est foiblement que mon souci te touche !

Corinne
Mais quoi ? que voulez-vous ? C'est là la vérité,
Et vous redites tout comme je l'ai conté.[856]

Mélicerte
Mais comment Lycarsis reçoit-il cette affaire ?

Corinne
Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

Mélicerte
Et ne vois-tu pas bien, toi qui sais mon ardeur,
Qu'avec ce mot, hélas ! tu me perces le coeur ?

Corinne
Comment ?

Mélicerte
Me mettre aux yeux que le sort implacable
Auprès d'elles me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

Corinne
Mais quoi ? je vous réponds, et dis ce que je pense.

Mélicerte
Ah ! tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais dis, quels sentiments Myrtil a-t-il fait voir ?

Corinne
Je ne sais.

Mélicerte
Et c'est là ce qu'il falloit savoir,
Cruelle !

Corinne
En vérité, je ne sais comment faire,
Et de tous les côtés je trouve à vous déplaire.

Mélicerte
C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements
D'un coeur, hélas ! rempli de tendres sentiments.
Va-t'en : laisse-moi seule en cette solitude
Passer quelques moments de mon inquiétude.

Scène II

Mélicerte

Mélicerte
Vous le voyez, mon coeur, ce que c'est que d'aimer,
Et Belise avait su trop bien m'en informer
Cette charmante mère, avant sa destinée,
Me disait une fois, sur le bord du Pénée :
Ma fille, songe à toi : l'amour aux jeunes coeurs
Se présente toujours entouré de douceurs ;
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables ;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables ;
Et si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ses traits.
De ces leçons, mon coeur, je m'étais souvenue ;
Et quand Myrtil venait à s'offrir à ma vue,
Quand il jouait avec moi, qu'il me rendait des soins,
Je vous disais toujours de vous y plaire moins.
Vous ne me crûtes point ; et votre complaisance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance ;
Dans ce naissant amour qui flattait vos désirs,
Vous ne vous figuriez que joie et que plaisirs :
Cependant vous voyez la cruelle disgrâce
Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit !
Ah, mon coeur ! ah, mon coeur ! je vous l'avais bien dit.
Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte :
Voici...

Scène III

Myrtil, Mélicerte

Myrtil
J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux :
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le présent n'est pas grand ; mais les divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés :
C'est le coeur qui fait tout ; et jamais la richesse
Des présents que... Mais, Ciel ! d'où vient cette tristesse ?
Qu'avez-vous, Mélicerte, et quel sombre chagrin
Serait dans vos beaux yeux répandu ce matin !
Vous ne répondez point ? et ce morne silence
Redouble encore ma peine et mon impatience.
Parlez : de quel ennui ressentez-vous les coups ?
Qu'est-ce donc ?

Mélicerte
Ce n'est rien.

Myrtil
Ce n'est rien, dites-vous ?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes :
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ?
Ah ! ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas ! ce que disent ces pleurs.

Mélicerte
Rien ne me servirait de vous le faire entendre.

Myrtil
Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre ?
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui[857] ?
Ah ! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

Mélicerte
Eh bien, Myrtil, hé bien ! il faut donc vous le dire :
J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxène et Daphné vous veulent pour époux ;
Et je vous avouerai que j'ai cette faiblesse
De n'avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse,
Sans accuser du sort la rigoureuse loi,
Qui les rend dans leurs voeux préférables à moi.

Myrtil
Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse !
Vous pouvez soupçonner mon amour de faiblesse,
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelque autre qu'à vous ?
Que je puisse accepter une autre main offerte ?
Eh ! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon coeur ?
Quoi ? faut-il que de lui vous ayez quelque crainte ?
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte ;
Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas !
Si vous êtes si prête à ne le croire pas ?

Mélicerte
Je pourrais moins, Myrtil, redouter ces rivales,
Si les choses étaient de part et d'autre égales,
Et dans un rang pareil j'oserais espérer
Que peut-être l'amour me ferait préférer ;
Mais l'inégalité de bien et de naissance,
Qui peut d'elles à moi faire la différence...

Myrtil
Ah ! leur rang de mon coeur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il suffit ; et dans votre personne
Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptres, couronne :
Et des rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,

Je n'y changerais pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincère et pure,
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

Mélicerte
Eh bien ! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez,
Que vos voeux par leur rang ne sont point ébranlés ;
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles,
Votre coeur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles.
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix ;
Votre père, Myrtil, réglera votre choix ;
Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

Myrtil
Non, chère Mélicerte, il n'est père ni Dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux ;
Et toujours de mes voeux reine comme vous êtes...

Mélicerte
Ah ! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites :
N'allez point présenter un espoir à mon coeur,
Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.

Myrtil
Quoi ? faut-il des serments appeler le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours ?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connaissez bien peu le pouvoir de vos charmes !
Eh bien ! puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne,
Et souffrez que ma bouche avec ravissement
Sur cette belle main en signe le serment.

Mélicerte
Ah ! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voie.

Myrtil
Est-il rien... ? Mais, ô Ciel ! on vient troubler ma joie.

Scène IV

Lycarsis, Myrtil, Mélicerte

Lycarsis
Ne vous contraignez pas pour moi.

Mélicerte
Quel sort fâcheux !

Lycarsis
Cela ne va pas mal : continuez tous deux.
Peste ! mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre !
Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là ?
Et vous, qui lui donnez de si douce manière
Votre main à baiser, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs,
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes coeurs ?

Myrtil
Ah ! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

Lycarsis
Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

Myrtil
Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage ;
Mais je saurai sur moi vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteste le Ciel que si, contre mes voeux,

Vous lui dites encore le moindre mot fâcheux,
Je vais avec ce fer, qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice,
Et par mon sang versé lui marquer promptement
L'éclatant désaveu de votre emportement.

Mélicerte
Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son âme.
S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien,
C'est de son mouvement : je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon coeur veuille ici se défendre
De répondre à ses voeux d'une ardeur assez tendre :
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer ;
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer ;
Et pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets ici d'éviter sa présence,
De faire place au choix où vous vous résoudrez,
Et ne souffrir ses voeux que quand vous le voudrez.

Scène V

Lycarsis, Myrtil

Myrtil
Eh bien ! vous triomphez avec cette retraite,
Et dans ces mots votre âme a ce qu'elle souhaite ;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez,
Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

Lycarsis
Comment ? à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller ?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler ?

Myrtil
Oui, j'ai tort, il est vrai, mon transport n'est pas sage :
Pour rentrer au devoir, je change de langage,
Et je vous prie ici, mon père, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature :
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour est un présent que j'ai reçu de vous ;
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas ! insupportable ?
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux :
Sans ses divins appas rien ne m'est précieux ;
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie ;
Et si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

Lycarsis, *à Part.*

Aux douleurs de son âme il me fait prendre part.
Qui l'aurait jamais cru de ce petit pendart ?
Quel amour ! quels transports ! quels discours pour son âge !
J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

Myrtil*, se jetant aux genoux de Lycarsis.*
Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir ?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prêt d'obéir.

Lycarsis
Je ne puis plus tenir : il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

Myrtil
Que si dans votre coeur un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

Lycarsis
Lève-toi.

Myrtil
Serez-vous sensible à mes soupirs ?

Lycarsis
Oui.

Myrtil
J'obtiendrai de vous l'objet de mes désirs ?

Lycarsis
Oui.

Myrtil
Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
À me donner sa main ?

Lycarsis
Oui. Lève-toi, te dis-je.

Myrtil
O père, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains après tant de bonté !

Lycarsis
Ah ! que pour ses enfants un père a de faiblesse !
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse ?
Et ne se sent-on pas certains mouvements doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

Myrtil
Me tiendrez-vous au moins la parole avancée ?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée ?

Lycarsis
Non.

Myrtil
Me permettez-vous de vous désobéir,
Si de ces sentiments on vous fait revenir ?
Prononcez le mot.

Lycarsis
Oui. Ah, nature, nature !
Je m'en vais trouver Mopse, et lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce et toi vous vous portez,

Myrtil
Ah ! que ne dois-je point à vos rares bontés ?
Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte !
Je n'accepterais pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

Scène VI

Acante, Tyrène, Myrtil

Acante
Ah ! Myrtil, vous avez du Ciel reçu des charmes
Qui nous ont préparé des matières de larmes,
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enlève les coeurs.

Tyrène
Peut-on savoir, Myrtil, vers qui de ces deux belles
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos voeux ?

Acante
Ne faites point languir deux amants davantage,
Et nous dites quel sort votre coeur nous partage.

Tyrène
Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatants,
En mourir tout d'un coup, que traîner si longtemps.

Myrtil
Rendez, nobles bergers, le calme à votre flamme :
La belle Mélicerte a captivé mon âme :
Auprès de cet objet mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;
Et si vos voeux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

Acante

Ah ! Myrtil, se peut-il que deux tristes amants...

Tyrène
Est-il vrai que le Ciel, sensible à nos tourments...

Myrtil
Oui, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire ;
J'ai de mon père encore changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

Acante*, à Tyrène.*
Ah ! que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle !

Tyrène*, à Acante.*
Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos voeux,
Et nous donner moyen d'être contents tous deux.

Scène VII

Nicandre, Myrtil, Acante, Tyrène

Nicandre
Savez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée ?

Myrtil
Comment ?

Nicandre
En diligence elle est partout cherchée.

Myrtil
Et pourquoi ?

Nicandre
Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté :
Avec un grand seigneur on dit qu'il la marie.

Myrtil
O Ciel ! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

Nicandre
Ce sont des incidents grands et mystérieux.
Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Belise, sa mère,
Dont tout Tempé croyait que Mopse était le frère...
Mais je me suis chargé de la chercher partout :
Vous saurez tout cela tantôt, de bout en bout.

Myrtil

Ah, Dieux ! quelle rigueur ! Eh ! Nicandre, Nicandre !

Acante
Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

Molière ne termina jamais Mélicerte, le Roi s'étant montré satisfait des deux premiers actes présentés au Ballet des Muses.

FIN

LE TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

1664

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Préface du Tartuffe
Premier placet
Second placet
TRoisième placet
Personnages
Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V

Scène VI
Scène VII
Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Joué sans interruption en public, le 5 février 1669.[858]

On sait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur, au devant du *Tartuffe.* Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles, devant le roi, le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV, qui sentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés ; il fut fort content de ce commencement, et par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué, le 29 novembre de la même année, au Raincy, devant le grand Condé. Dès lors les rivaux se réveillèrent ; les dévots commencèrent à faire du bruit ; les faux zélés (l'espèce d'hommes la plus dangereuse) crièrent contre Molière, et séduisirent même quelques gens de bien. Molière, voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer : il fut un an sans donner *le Tartuffe ;* il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière, ayant opposé la protection et le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer *le Tartuffe.* La première représentation en fut donc faite, à Paris, le 5 août 1667. Le lendemain, on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges ; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée : « Messieurs, nous allions vous donner *le Tartuffe ;* mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue. »

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu et la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien *Scaramouche ermite,* pièce très froide, si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, et y reparaît de temps en temps en disant : *Questo è per mortificar la carne.* On sait sur cela le mot du grand Condé : « Les comédiens italiens n'ont offensé que Dieu, mais les français ont offensé les dévots. » Au bout de quelque temps, Molière fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter le Tartuffe. Les comédiens ses camarades voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce ; elle fut représentée trois mois de suite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites.

Aujourd'hui, bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de Cléante, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécile d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue ; et c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que Molière au théâtre. Voyez surtout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon coeur.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves, etc.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux ; il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui du Tartuffe est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénoûment ; on sent combien il est forcé, et combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'imposteur se nommait Panulphe, et ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de Tartuffe, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. À cela près, la pièce était comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers :

Ô ciel ! pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

Ô ciel ! pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge et partie,* qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi longtemps que *le Tartuffe* au Palais-Royal ? Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de *la Femme juge et partie,* se croyait égal à Molière, et la préface qu'on a mise au devant du recueil de ce Montfleury avertit que Monsieur de Monfleury était un grand homme. Le succès de *la Femme juge et partie,*et de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On sait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de *la Femme juge et partie, la Critique du Tartuffe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît assez : c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant ;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises.
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poète et bon comédien ;
Il fait rire, et, de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles. Un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant : l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez ; mais qu'il est humiliant pour une nation, et triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

Préface du Tartuffe

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée[859], et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner ; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés : ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et *le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies ; les gestes même y sont criminels ; et le moindre coup d'oeil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage.

J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde ; les corrections que j'y ai pu faire ; le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue ; l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence ; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre ; et, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était

l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles a recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie ; et je les conjure, de tout mon coeur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer ; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandait la délicatesse de la matière ; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne ; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et, sans doute, il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères ; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fêtes où la comédie ne soit mêlée ; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne ; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi ; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne ; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. de Corneille[860], qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres ; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire ; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est

une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions ; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant ; mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Eh ! pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite ? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues ? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie ? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits ; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre ; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela ; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps ; et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Église qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage : et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice ; et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en

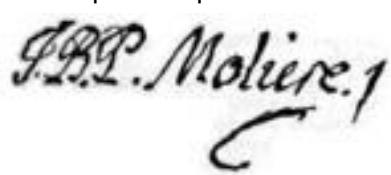
dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes ; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer ; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps ou la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore pas que souvent en l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes ; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté dés choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et, comme ou ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, ou ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir ; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les moeurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom, et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feraient un grand désordre dans le monde. Il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné ;

et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie ; qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses ; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince[861] sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite* ; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche* ; à quoi le prince répondit : La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point : mais celle de Molière les joue eux-mêmes ; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.



Premier placet

PRÉSENTÉ AU ROI
Sur la comédie du *Tartuffe*, qui n'avait pas encore été représenté en public.

SIRE,
Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve[862], je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, SIRE, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mit en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux-monnayeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière ; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher. Je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de VOTRE MAJESTÉ ; et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'eût été un coup sensible que la suppression de cet

ouvrage, mon malheur pourtant était adouci par la manière dont VOTRE MAJESTÉ s'était expliquée sur ce sujet ; et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôtait tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendait de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le Légat, et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de VOTRE MAJESTÉ ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de… qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. VOTRE MAJESTÉ a beau dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue[863], est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serais quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là ; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRE, a été présenté à VOTRE MAJESTÉ ; et, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs ; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées ; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurais à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés, comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffît de mettre mes intérêts entre les mains de VOTRE MAJESTÉ ; et j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

Second placet

PRÉSENTÉ AU ROI
Dans son camp devant la ville de Lille en Flandre, par les nommés de La Thorillière et de La Grange, comédiens de Sa Majesté, et compagnons du sieurMolière, sur la défense qui fut faite, le 6 août 1667, de représenter *le Tartuffe* jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

SIRE,
C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?
Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de VOTRE MAJESTÉ. En vain je l'ai produite sous le titre de l'Imposteur, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre eu plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que VOTRE MAJESTÉ avait eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander

cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de VOTRE MAJESTÉ, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu, qui les peut émouvoir : ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu : mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes ; et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde ; et, sans doute, on ne manquera pas de dire à VOTRE MAJESTÉ chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a fait, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devraient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété, dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que VOTRE MAJESTÉ daignera prononcer sur cette matière : mais il est très assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartuffes ont l'avantage ; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée ! et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser VOTRE MAJESTÉ des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

Troisième placet

PRÉSENTÉ AU ROI, le 5 février 1669.

SIRE,

Un fort honnête médecin[864], dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaire de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTÉ. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serai satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de…

Oserais-je demander encore cette grâce à VOTRE MAJESTÉ le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés ? je suis, par cette dernière faveur, réconcilié avec les dévots : et je le serais, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour VOTRE MAJESTÉ ; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

Personnages

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon[865]
ORGON, mari d'Elmire[866]
ELMIRE, femme d'Orgon[867]
DAMIS, fils d'Orgon[868]
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère[869]
VALÈRE, amant de Mariane[870]
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon[871]
TARUFFE, faux dévot[872]
M. LOYAL, sergent[873][874]
UN EXEMPT.
FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scène est à Paris.

Acte I

Scène première

Madame Pernelle, Elmire, Mariane, Cléante, Damis, Dorine, Flipote.

Madame Pernelle
Allons, Flipote, allons ; que d'eux je me délivre.

Elmire
Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Madame Pernelle
Laissez, ma bru, laissez ; ne venez pas plus loin ;
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

Elmire
De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

Madame Pernelle
C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud[875].

Dorine
Si…

Madame Pernelle
Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente ;

Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

Damis
Mais…

Madame Pernelle
Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

Mariane
Je crois…

Madame Pernelle
Mon Dieu ! sa soeur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape[876] un train que je hais fort.

Elmire
Mais, ma mère…

Madame Pernelle
Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux ;
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

Cléante
Mais, madame, après tout…

Madame Pernelle
Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère ;
Mais enfin si j'étais de mon fils son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le coeur.

Damis
Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute…

Madame Pernelle
C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

Damis
Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans[877] un pouvoir tyrannique ;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

Dorine
S'il le faut écouter, et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes ;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame Pernelle
Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire :
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire[878].

Damis
Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirais mon coeur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte :
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

Dorine
Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans[879] s'impatronise ;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

Madame Pernelle

Eh ! merci de ma vie, il en irait bien mieux
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

Dorine
Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.
Madame Pernelle
Voyez la langue !

Dorine
À lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

Madame Pernelle
J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son coeur se courrouce
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

Dorine
Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans[880] ?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?…
Montrant Elmire.
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

Madame Pernelle
Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

Cléante
Eh ! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,

Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
À tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

Dorine[881]
Daphné, notre voisine, et son petit époux[882],
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie ;
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame Pernelle
Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante[883] mène une vie exemplaire ;
Tous ses soins vont au ciel ; et j'ai su, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

Dorine
L'exemple est admirable, et cette dame est bonne !
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge, dans son âme, a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude, à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des coeurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude

Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

Madame Pernelle, *à Elmire.*
Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire :
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit[884] toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons, et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune[885] ;
Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea…
Montrant Cléante.
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà !
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
À Elmire.
Et sans… Adieu, ma bru ; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
Donnant un soufflet à Flipote.
Allons, vous, vous rêvez et bayez[886] aux corneilles.
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe[887], marchons.

Scène II

Cléante, Dorine.

Cléante
Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encore me quereller,
Que cette bonne femme[888]…

Dorine
Ah ! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom !

Cléante
Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

Dorine
Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils :
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : C'est bien pis !
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage.
Mais il est devenu comme un homme hébété
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frère et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent ;
Il le choie, il l'embrasse ; et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse :
À table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;

Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède ;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide.
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat[889] qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints*,
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

Scène III

Elmire, Mariane, Damis, Cléante, Dorine.

Elmire, *à Cléante*.
Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

Cléante
Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement ;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

Scène IV

Cléante, Damis, Dorine.

Damis
De l'hymen de ma soeur touchez-lui quelque chose :
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends…
Si même ardeur enflamme et ma soeur et Valère,
La soeur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
Et s'il fallait…

Dorine
Il entre.

Scène V

Orgon, Cléante, Dorine.

Orgon
Ah ! mon frère, bonjour.

Cléante
Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

Orgon
Dorine…
À Cléante.
Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
À Dorine.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme est-ce qu'on s'y porte ?

Dorine
Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

Orgon
Et Tartuffe ?

Dorine
Tartuffe ! Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

Orgon

Le pauvre homme !

Dorine
Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encore cruelle !

Orgon
Et Tartuffe ?

Dorine
Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

Orgon
Le pauvre homme !

Dorine
La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

Orgon
Et Tartuffe ?

Dorine
Et Tartuffe ?Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

Orgon
Le pauvre homme !

Dorine
À la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée ;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

Orgon
Et Tartuffe ?

Dorine
Il reprit courage comme il faut ;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

Orgon
Le pauvre homme !

Dorine
Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

Scène VI

Orgon, Cléante.

Cléante
À votre nez, mon frère, elle se rit de vous :
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
À vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point… ?

Orgon
Halte-là, mon beau-frère,
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

Cléante
Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être…

Orgon
Mon frère, vous seriez charmé de le connaître ;
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme… qui… ah !… un homme… un homme enfin.
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

Cléante
Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

Orgon
Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments :
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller, à la porte offrir, de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disait-il, *c'est trop de la moitié.*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

Cléante
Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je crois.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage…

Orgon
Mon frère, ce discours sent le libertinage[890] :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;

Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

Cléante
Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin[891] que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon coeur.
De tous vos façonniers[892] on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Eh quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage ;
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites ;
En chaque caractère ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

Orgon
Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère,
Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton, dans le siècle où nous sommes ;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

Cléante
Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,

Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble, et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
À prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune ;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de coeur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;

On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

Orgon
Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

Cléante
Oui.

Orgon, *s'en allant*.
Je suis votre valet.

Cléante
De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

Orgon
Oui.

Cléante
Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

Orgon
Il est vrai.

Cléante
Pourquoi donc en différer la fête ?

Orgon
Je ne sais.

Cléante
Auriez-vous autre pensée en tête ?

Orgon

Peut-être.

Cléante
Vous voulez manquer à votre foi ?

Orgon
Je ne dis pas cela.

Cléante
Nul obstacle, je crois,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

Orgon
Selon.

Cléante
Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

Orgon
Le ciel en soit loué !

Cléante
Mais que lui reporter ?

Orgon
Tout ce qu'il vous plaira.

Cléante
Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

Orgon
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ? De faire
Ce que le ciel voudra.

Cléante
Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi ; la tiendrez-vous, ou non ?

Orgon
Adieu.

Cléante, *seul.*
Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Acte II

Scène première

Orgon, Mariane.

Orgon
Mariane !

Mariane
Mon père ?

Orgon
Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

Mariane, *à Orgon, qui regarde dans un petit cabinet*.
Que cherchez-vous ?

Orgon
Je vois
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre,
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

Mariane
Je suis fort redevable à cet amour de père.

Orgon
C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

Mariane
C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

Orgon
Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

Mariane
Qui, moi ?

Orgon
Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

Mariane
Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

Scène II

Orgon, Mariane, Dorine

Dorine entre doucement et se tenant derrière Orgon, sans être vue.

Orgon
C'est parler sagement… Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre coeur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Eh ?
Mariane se recule avec surprise.

Mariane
Eh ?

Orgon
Qu'est-ce ?

Mariane
Plaît-il ?

Orgon
Quoi ?

Mariane
Me suis-je méprise ?

Orgon
Comment ?

Mariane
Qui voulez-vous, mon père, que je dise

Qui me touche le coeur, et qu'il me serait doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

Orgon
Tartuffe.

Mariane
Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

Orgon
Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

Mariane
Quoi ! vous voulez, mon père ?…

Orgon
Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;
Apercevant Dorine.
Et comme sur vos voeux je… Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

Dorine
Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture ou d'un coup de hasard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

Orgon
Quoi donc ! la chose est-elle incroyable ?

Dorine
À tel point
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

Orgon
Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

Dorine
Oui ! oui ! vous nous contez une plaisante histoire !

Orgon
Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

Dorine
Chansons !

Orgon
Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

Dorine
Allez, ne croyez point à monsieur votre père ;
Il raille.

Orgon
Je vous dis…

Dorine
Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

Orgon
À la fin, mon courroux…

Dorine
Eh bien ! on vous croit donc ; et c'est tant pis pour vous.
Quoi ! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir… ?

Orgon
Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, ma mie.

Dorine
Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
À quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ?…

Orgon
Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère ;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme ;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

Dorine
Oui, c'est lui qui le dit ; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance,
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
À quoi bon cet orgueil ?… Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
À de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

Orgon
Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre !

Dorine
Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

Orgon
Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons ;
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avais donné pour vous ma parole à Valère :
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encore d'être un peu libertin[893] ;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

Dorine
Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

Orgon
Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :
À nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

Dorine
Elle ? elle n'en fera qu'un sot[894], je vous assure.

Orgon
Ouais ! quels discours !

Dorine
Je dis qu'il en a l'encolure
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

Orgon
Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

Dorine, elle l'interrompt toujours au moment où il se retourne pour parler à sa fille.
Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

Orgon
C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

Dorine
Si l'on ne vous aimait…

Orgon
Je ne veux pas qu'on m'aime.

Dorine
Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

Orgon
Ah !

Dorine
Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

Orgon
Vous ne vous tairez point ?

Dorine
C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

Orgon
Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés… ?

Dorine
Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?

Orgon
Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

Dorine
Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

Orgon
Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins.
À ne m'en point parler, ou… suffit…
Se retournant vers sa fille.
Comme sage,
J'ai pesé mûrement toutes choses.

Dorine, *à part.*
J'enrage
De ne pouvoir parler.

Orgon
Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte…

Dorine
Oui, c'est un beau museau !

Orgon
Que, quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons…

Dorine, *à part.*
La voilà bien lotie !
Orgon se retourne du côté de Dorine, et, les bras croisés, l'écoute et la regarde en face.
Si j'étais en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément ;
Et je lui ferais voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

Orgon, à Dorine.
Donc de ce que je dis on ne fera nul cas ?

Dorine
De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

Orgon
Qu'est-ce que tu fais donc ?

Dorine
Je me parle à moi-même.

Orgon, *à part.*
Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.
Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine, et, à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.
Ma fille, vous devez approuver mon dessein…
Croire que le mari… que j'ai su vous élire…

À Dorine
Que ne te parles-tu ?

Dorine
Je n'ai rien à me dire.

Orgon
Encore un petit mot.

Dorine
Il ne me plaît pas, moi.

Orgon
Certes, je t'y guettais.

Dorine
Quelque sotte, ma foi !…

Orgon
Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance ;
Et montrer pour mon choix entière déférence.

Dorine, en s'enfuyant.
Je me moquerais fort de prendre un tel époux.

Orgon*, après avoir manqué de donner un souffler à Dorine.*
Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

Scène III

Dorine, Mariane.

Dorine
Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

Mariane
Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

Dorine
Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

Mariane
Quoi ?

Dorine
Lui dire qu'un coeur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

Mariane
Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

Dorine
Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :

L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

Mariane
Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas[895] là-dessus ouvert cent fois mon coeur ?
Et sais-tu pas[896] pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

Dorine
Que sais-je si le coeur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

Mariane
Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter ;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

Dorine
Enfin, vous l'aimez donc ?

Mariane
Oui, d'une ardeur extrême.

Dorine
Et, selon l'apparence, il vous aime de même ?

Mariane
Je le crois.

Dorine
Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

Mariane
Assurément.

Dorine
Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

Mariane
De me donner la mort, si l'on me violente.

Dorine
Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas ;
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.

Le remède, sans doute est merveilleux. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

Mariane
Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, tu te rends !
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

Dorine
Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

Mariane
Mais que veux-tu ? si j'ai de la timidité…

Dorine
Mais l'amour dans un coeur veut de la fermeté.

Mariane
Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère ?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

Dorine
Mais quoi ! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée ?

Mariane
Mais, par un haut refus, et d'éclatants mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un coeur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés… ?

Dorine
Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe, et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos voeux ?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied ;
Et ce n'est pas peu d'heur[897] que d'être sa moitié,

Tout le monde déjà de gloire le couronne ;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne ;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

Mariane
Mon Dieu !…

Dorine
Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme !

Mariane
Ah ! cesse, je te prie, un semblable discours ;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

Dorine
Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande[898], assavoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin[899], et les marionnettes ;
Si pourtant votre époux…

Mariane
Ah ! tu me fais mourir !
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

Dorine
Je suis votre servante.

Mariane
Eh ! Dorine, de grâce…

Dorine

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

Mariane
Ma pauvre fille !

Dorine
Non.

Mariane
Si mes voeux déclarés…

Dorine
Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

Mariane
Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi…

Dorine
Non, vous serez, ma foi, tartufiée[900].

Mariane
Eh bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon coeur empruntera de l'aide ;
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.
Elle veut s'en aller.

Dorine
Eh ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

Mariane
Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

Dorine
Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher… Mais voici Valère, votre amant.

Scène IV

Valère, Mariane, Dorine.

Valère
On vient de débiter, madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

Mariane
Quoi ?

Valère
Que vous épousez Tartuffe.

Mariane
Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

Valère
Votre père, madame…

Mariane
A changé de visée :
La chose vient par lui de m'être proposée.

Valère
Quoi ! sérieusement ?

Mariane
Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

Valère

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête.
Madame ?

Mariane
Je ne sais.

Valère
La réponse est honnête.
Vous ne savez ?

Mariane
Non.

Valère
Non ?

Mariane
Que me conseillez-vous ?

Valère
Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

Mariane
Vous me le conseillez ?

Valère
Oui.

Mariane
Tout de bon ?

Valère
Sans doute.
Le choix est glorieux et vaut bien qu'on l'écoute.

Mariane
Eh bien ! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

Valère
Vous n'aurez pas grand-peine à le suivre, je crois.

Mariane
Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

Valère
Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

Mariane
Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

Dorine, *se retirant dans le fond du théâtre.*
Voyons ce qui pourra de ceci réussir[901].

Valère
C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'était tromperie,
Quand vous…

Mariane
Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter,
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

Valère
Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions ;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

Mariane
Il est vrai, c'est bien dit.

Valère
Sans doute ; et votre coeur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

Mariane
Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

Valère
Oui, oui, permis à moi : mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein ;
Et je sais où porter et mes voeux et ma main.

Mariane
Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite…

Valère
Mon Dieu ! laissons là le mérite.
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi :
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

Mariane
La perte n'est pas grande, et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

Valère
J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un coeur qui nous oublie engage notre gloire ;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins ;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins.
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

Mariane
Ce sentiment sans doute est noble et relevé.

Valère
Fort bien ; et d'un chacun il doit être approuvé.
Eh quoi ! vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un coeur dont vous ne voulez pas ?

Mariane
Au contraire ; pour moi, c'est ce que je souhaite ;
Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

Valère
Vous le voudriez ?

Mariane
Oui.

Valère
C'est assez m'insulter,
Madame ; et, de ce pas je vais vous contenter.
Il fait un pas pour s'en aller.

Mariane
Fort bien.

Valère, *revenant.*
Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon coeur à cet effort extrême.

Mariane
Oui.

Valère, *revenant encore*.
Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

Mariane
À mon exemple, soit.

Valère, *en sortant.*
Suffit ; vous allez être à point nommé servie.

Mariane
Tant mieux.

Valère, *revenant encore.*
Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

Mariane
À la bonne heure !

Valère, *s'en va, et, lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.*
Eh ?

Mariane
Quoi ?

Valère
Ne m'appelez-vous pas ?

Mariane
Moi ? Vous rêvez.

Valère
Eh bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, madame.
Il s'en va lentement.

Mariane
Adieu, madame. Adieu, monsieur.

Dorine, *à Mariane.*
Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance :
Et je vous ai laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
Holà ! seigneur Valère.
Elle arrête Valère par le bras.

Valère, *feignant de résister.*
Eh ! que veux-tu, Dorine ?

Dorine
Venez ici.

Valère
Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

Dorine
Arrêtez.

Valère
Non, vois-tu, c'est un point résolu.

Dorine
Ah !

Mariane, *à part.*
Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

Dorine, *quittant Valère et courant à Mariane.*
À l'autre ! Où courez-vous ?

Mariane
Laisse.

Dorine

Il faut revenir.

Mariane
Non, non, Dorine ; en vain tu veux me retenir.

Valère, *à part*
Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice ;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

Dorine, *quittant Mariane et courant à Valère.*
encore ? Diantre soit fait de vous ! Si, je le veux.
Cessez ce badinage ; et venez çà tous deux.
Elle prend Valère et Mariane par la main, et les ramène.

Valère, *à Dorine.*
Mais quel est ton dessein ?

Mariane, *à Dorine.*
Qu'est-ce que tu veux faire ?

Dorine
Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.
À Valère.
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé ?

Valère
N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

Dorine
Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

Mariane
N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée ?

Dorine, *à Valère*.
Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
À Mariane.
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux ; j'en réponds sur ma vie.

Mariane, *à Valère.*
Pourquoi donc me donner un semblable conseil ?

Valère, *à Mariane.*
Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ?

Dorine
Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
À Valère.
Allons, vous.

Valère, *en donnant sa main à Dorine.*
À quoi bon ma main ?

Dorine, *à Mariane.*
Ah çà ! la vôtre.

Mariane, *en donnant aussi sa main.*
De quoi sert tout cela ?

Dorine
Mon Dieu ! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

Valère et Mariane se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.

Valère, *se tournant vers Mariane.*
Mais ne faites donc point les choses avec peine ;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

Mariane se tourne du coté de Valère en lui souriant.

Dorine
À vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

Valère, *à Mariane.*
Oh çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

Mariane
Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat…

Dorine
Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

Mariane
Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

Dorine
Nous en ferons agir de toutes les façons.
À Valère.
Votre père se moque, et ce sont des chansons.
À Mariane.
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie
Qui viendra tout à coup, et voudra des délais ;
Tantôt vous payerez de présages mauvais ;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse :
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne vous peut lier que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.
À Valère.
Sortez ; et, sans tarder, employez vos amis,
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

Valère, *à Mariane*
Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

Mariane, *à Valère*
Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

Valère
Que vous me comblez d'aise ! et, quoi que puisse oser…

Dorine
Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

Valère, *il fait un pas et revient.*
Enfin…

Dorine
Quel caquet est le vôtre !
Tirez de cette part, et vous, tirez de l'autre[902].
Dorine les pousse chacun par l'épaule, et les oblige de se séparer.

Acte III

Scène première

Damis, Dorine.

Damis
Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête !

Dorine
De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose ;
Et le chemin est long du projet à la chose.

Damis
Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

Dorine
Ah ! tout doux ! envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit,
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de coeur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose serait belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.

Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

Damis
Je puis être présent à tout cet entretien.

Dorine
Point. Il faut qu'ils soient seuls.

Damis
Je ne lui dirai rien.

Dorine
Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires, ;
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

Damis
Non ; je veux voir, sans me mettre en courroux.

Dorine
Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.

Scène II

Tartuffe, Dorine.

Tartuffe, *parlant bas à son valet, qui est dans la maison, dés qu'il aperçoit Dorine.*
Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

Dorine, *à part.*
Que d'affectation et de forfanterie !

Tartuffe
Que voulez-vous ?

Dorine
Vous dire…

Tartuffe, *tirant un mouchoir de sa poche.*
Ah ! mon Dieu ! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

Dorine
Comment ?

Tartuffe
Couvrez ce sein que je ne saurais voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

Dorine

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ;
Et la chair sur vos sens fait grande impression !
Certes je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte :
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

Tartuffe
Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

Dorine
Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

Tartuffe
Hélas ! très volontiers.

Dorine, *à part.*
Comme il se radoucit !
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

Tartuffe
Viendra-t-elle bientôt ?

Dorine
Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

Scène III

Elmire, Tartuffe.

Tartuffe
Que le ciel à jamais, par sa toute-bonté[903],
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire !

Elmire
Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

Tartuffe, *assis.*
Comment de votre mal vous sentez-vous remise ?

Elmire, *assise.*
Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

Tartuffe
Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut :
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

Elmire
Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

Tartuffe
On ne peut trop chérir votre chère santé ;
Et pour la rétablir, j'aurais donné la mienne.

Elmire
C'est pousser bien avant la charité chrétienne ;
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

Tartuffe
Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

Elmire
J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire[904].

Tartuffe
J'en suis ravi de même ; et sans doute, il m'est doux
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

Elmire
Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre coeur s'ouvre, et ne me cache rien.

Damis, sans se montrer, entrouvre la porte du cabinet dans lequel il s'était retiré, pour entendre la conversation.

Tartuffe
Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement…

Elmire
Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

Tartuffe*, prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.*
Oui, madame, sans doute, et ma ferveur est telle…

Elmire
Ouf ! vous me serrez trop.

Tartuffe

C'est par excès de zèle.
De vous faire autre mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt…
Il met la main sur les genoux d'Elmire.

Elmire
Que fait là votre main ?

Tartuffe
Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

Elmire
Ah ! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.
Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe rapproche d'elle.

Tartuffe, *maniant le fichu d'Elmire.*
Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux :
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

Elmire
Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille : Est-il vrai ? dites-moi.

Tartuffe
Il m'en a dit deux mots : mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

Elmire
C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

Tartuffe
Mon sein n'enferme pas un coeur qui soit de pierre.

Elmire
Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

Tartuffe
L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles :

Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les coeurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon coeur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite[905],
Et même à fuir vos yeux mon coeur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avec[906] la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon coeur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce coeur vous adresser l'offrande :
Mais j'attends en mes voeux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez ; malheureux, s'il vous plaît.

Elmire
La déclaration est tout à fait galante ;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme…

Tartuffe
Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme :
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un coeur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange :
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange ;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine ;

De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinait mon coeur ;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes voeux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois ;
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne ;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles ;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer ;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur coeur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée ;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre coeur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

Elmire
Je vous écoute dire, et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
À dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

Tartuffe
Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité ;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine faiblesse,
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

Elmire

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avec[907] Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et…

Scène IV

Elmire, Damis, Tartuffe.

Damis, *sortant du cabinet où il s'était retiré.*
Non, Madame, non ; ceci doit se répandre.
J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
À détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

Elmire
Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

Damis
Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;
Et pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie ;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe, trop longtemps, a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé ;
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.

De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable :
Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

Elmire
Damis…

Damis
Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon âme est maintenant au comble de sa joie ;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
À quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider d'affaire ;
Et voici justement de quoi me satisfaire.

Scène V

Orgon, Elmire, Damis, Tartuffe.

Damis
Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai surpris là qui faisait à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son coeur trop discret
Voulait à toute force en garder le secret ;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

Elmire
Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

Scène VI

Orgon, Damis, Tartuffe.

Orgon
Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

Tartuffe
Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous ;
Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encore mérité davantage.

Orgon, *à son fils.*
Ah ! traître, oses-tu bien par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

Damis
Quoi ! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir…

Orgon
Tais-toi, peste maudite.

Tartuffe
Ah ! laissez-le parler ; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non ; vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.
S'adressant à Damis.
Oui, mon cher fils, parlez ; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encore plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

Orgon, *à Tartuffe*.
Mon frère, c'en est trop.
À son fils.
Ton coeur ne se rend point,
Traître !

Damis
Quoi ! ses discours vous séduiront au point…

Orgon, *relevant Tartuffe*.
Tais-toi, pendard. Mon frère, hé ! levez-vous, de grâce !
À son fils.
Infâme !

Damis
Il peut…

Orgon
Tais-toi.

Damis
J'enrage. Quoi ! je passe…

Orgon
Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

Tartuffe
Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas !
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

Orgon, *à son fils.*
Ingrat !

Tartuffe
Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce…

Orgon, *se jetant aussi à genoux, et embrassant Tartuffe.*
Hélas ! vous moquez-vous ?
À son fils.
Coquin ! vois sa bonté !

Damis
Donc…

Orgon
Paix.

Damis
Quoi ! je…

Orgon
Paix, dis-je ;
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage :
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

Damis
À recevoir sa main on pense l'obliger ?

Orgon
Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.

Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connaître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte ; et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

Damis
Qui ? moi ! de ce coquin, qui, par ses impostures…

Orgon
Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?
À Tartuffe.
Un bâton ! un bâton ! Ne me retenez pas.
À son fils.
Sus ; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

Damis
Oui, je sortirai ; mais…

Orgon
Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

Scène VII

Orgon, Tartuffe.

Orgon
Offenser de la sorte une sainte personne !

Tartuffe
Ô ciel ! pardonne-lui comme je lui pardonne !
À Orgon.
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir… !

Orgon
Hélas !

Tartuffe
Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude…
L'horreur que j'en conçois… J'ai le coeur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

Orgon, *courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*
Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
À Tartuffe.
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

Tartuffe
Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

Orgon
Comment ! vous moquez-vous ?

Tartuffe
On m'y hait, et je vois
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

Orgon
Qu'importe ! Voyez-vous que mon coeur les écoute ?

Tartuffe
On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être, une autre fois, seront-ils écoutés.

Orgon
Non, mon frère, jamais.

Tartuffe
Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

Orgon
Non, non.

Tartuffe
Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

Orgon
Non, vous demeurerez ; il y va de ma vie.

Tartuffe
Eh bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez…

Orgon
Ah !

Tartuffe
Soit, n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
À prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.

Je fuirai votre épouse et vous ne me verrez…

Orgon
Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie ;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encore : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

Tartuffe
La volonté du ciel soit faite en toute chose !

Orgon
Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit :
Et que puisse l'envie en crever de dépit !

Acte IV

Scène première

Cléante, Tartuffe

Cléante
Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire,
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire ;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose ;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son coeur tout désir de vengeance ?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé ?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise ;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

Tartuffe
Hélas ! je le voudrais, quant à moi, de bon coeur ;
Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur ;
Je lui pardonne tout ; de rien je ne le blâme,
Et voudrais le servir du meilleur de mon âme :
Mais l'intérêt du ciel n'y saurait consentir ;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,

Le commerce entre nous porterait du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait ;
À pure politique on me l'imputerait :
Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable ;
Que mon coeur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

Cléante
Vous nous payez ici d'excuses colorées ;
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses,
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi ! le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire ?
Non, non ; faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

Tartuffe
Je vous ai déjà dit que mon coeur lui pardonne ;
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne :
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

Cléante
Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
À ce qu'un pur caprice à son père conseille ?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

Tartuffe
Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,

En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

Cléante
Eh ! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien ;
Et songez qu'il vaut mieux encore qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et, s'il faut que le ciel dans votre coeur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'hommie,
Monsieur…

Tartuffe
Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt.

Cléante, *seul.*
Ah !

Scène II

Elmire, Mariane, Cléante, Dorine.

Dorine
De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle ;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait, à tous moments, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

Scène III

Orgon, Elmire, Mariane, Cléante, Dorine.

Orgon
Ah ! je me réjouis de vous voir assemblés.
À Mariane.
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

Mariane, *aux genoux d'Orgon.*
Mon père, au nom du ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre coeur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes voeux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi ;
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre ;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir

Orgon, *se sentant attendrir.*
Allons, ferme, mon coeur ! point de faiblesse humaine !

Mariane
Vos tendresses pour lui ne me font point de peine ;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien ;

J'y consens de bon coeur, et je vous l'abandonne :
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne ;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

Orgon
Ah ! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
Debout. Plus votre coeur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

Dorine
Mais quoi !…

Orgon
Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot[908] ;
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

Cléante
Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde…

Orgon
Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde ;
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas :
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

Elmire, *à son mari.*
À voir ce que je vois, je ne sais plus que dire ;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui !

Orgon
Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances ;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue ;
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

Elmire
Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,

Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement ;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages ;
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un coeur.

Orgon
Enfin je sais l'affaire, et ne prends point le change.

Elmire
J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange :
Mais que me répondrait votre incrédulité,
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

Orgon
Voir ?

Elmire
Oui.

Orgon
Chansons.

Elmire
Mais quoi ! si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière ?…

Orgon
Contes en l'air.

Elmire
Quel homme ! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre :
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

Orgon
En ce cas, je dirais que… Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

Elmire
L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

Orgon
Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

Elmire, *à Dorine*.
Faites-le-moi venir.

Dorine, *à Elmire*.
Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

Elmire, *à Dorine*.
Non ; on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
À Cléante et à Mariane.
Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

Scène IV

Elmire, Orgon.

Elmire
Approchons cette table, et vous mettez dessous.

Orgon
Comment ?

Elmire
Vous bien cacher est un point nécessaire.

Orgon
Pourquoi sous cette table ?

Elmire
Ah ! mon Dieu ! laissez faire ;
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

Orgon
Je confesse qu'ici ma complaisance est grande :
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

Elmire
Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
(À son mari, qui est sous la table.)
Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis ;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.

Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses voeux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée ;
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser,
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître ;
Et… L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paraître[909].

Scène V

Tartuffe, Elmire ; Orgon
Orgon est sous la table.

Tartuffe
On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

Elmire
Oui, l'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise ;
Et regardez partout de crainte de surprise.
Tartuffe va fermer la porte, et revient.
Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut :
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême ;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments ;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un coeur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

Tartuffe

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame ; et vous parliez tantôt d'un autre style.

Elmire
Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le coeur d'une femme est mal connu de vous !
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si faiblement on le voit se défendre !
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord : mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre coeur se rend ;
Qu'à nos voeux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu.
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
À retenir Damis me serais-je attachée,
Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
Écouté tout au long l'offre de votre coeur,
Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce coeur n'eût eu de quoi me plaire ?
Et, lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
À refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on aurait que ce noeud qu'on résout
Vînt partager du moins un coeur que l'on veut tout ?

Tartuffe
C'est sans doute, madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon coeur de vos voeux fait sa béatitude ;
Mais ce coeur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête ;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,

Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

Elmire, *après avoir toussé pour avertir son mari.*
Quoi ! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un coeur tout d'abord épuiser la tendresse ?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux.
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous ;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

Tartuffe
Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos voeux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

Elmire
Mon Dieu ! que votre amour en vrai tyran agit !
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les coeurs il prend un furieux empire !
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande ?
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens ?

Tartuffe
Mais, si d'un oeil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

Elmire
Mais comment consentir à ce que vous voulez
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez ?

Tartuffe

Si ce n'est que le ciel qu'à mes voeux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose ;
Et cela ne doit pas retenir votre coeur.

Elmire
Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur !

Tartuffe
Je vous puis dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentements ;
Mais on trouve avec lui des accommodements[910].
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi ;
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.
(Elmire tousse plus fort.)
Vous toussez fort, madame.

Elmire
Oui, je suis au supplice.

Tartuffe
Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

Elmire
C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

Tartuffe
Cela, certe, est fâcheux.

Elmire
Oui, plus qu'on ne peut dire.

Tartuffe
Enfin votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,

Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

Elmire, *après avoir encore toussé et frappé sur la table.*
Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder ;
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

Tartuffe
Oui, madame, on s'en charge ; et la chose de soi…

Elmire
Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

Tartuffe
Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

Elmire
Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment ;
Et partout là dehors voyez exactement.

Scène VI

Orgon, Elmire.

Orgon, *sortant de dessous la table.*
Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

Elmire
Quoi ! vous sortez si tôt ? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encore temps ;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

Orgon
Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

Elmire
Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop de léger[911].
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre ;
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.
Elmire fait mettre Orgon derrière elle.

Scène VII

Tartuffe, Elmire, Orgon.

Tartuffe, *sans voir Orgon*.
Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'oeil tout cet appartement.
Personne ne s'y trouve ; et mon âme ravie…
Dans le temps que Tartuffe s'avance les bras ouverts pour embrasser Elmire, elle se retire, et Tartuffe aperçoit Orgon.

Orgon, *arrêtant Tartuffe*.
Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner,
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en voulez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme !
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton ;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

Elmire, *à Tartuffe*
C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

Tartuffe, *à Orgon.*
Quoi ! vous croyez… ?

Orgon
Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

Tartuffe
Mon dessein[912]…

Orgon
Ces discours ne sont plus de saison ;
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

Tartuffe
C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure ;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

Scène VIII

Elmire, Orgon.

Elmire
Quel est donc ce langage, et qu'est-ce qu'il veut dire ?

Orgon
Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

Elmire
Comment ?

Orgon
Je vois ma faute aux choses qu'il me dit ;
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

Elmire
La donation…

Orgon
Oui. C'est une affaire faite
Mais j'ai quelque autre chose encore qui m'inquiète.

Elmire
Et quoi ?

Orgon
Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

Acte V

Scène première

Orgon, Cléante.

Cléante
Où voulez-vous courir ?

Orgon
Las ! que sais-je ?

Cléante
Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

Orgon
Cette cassette-là me trouble entièrement.
Plus que le reste encore elle me désespère.

Cléante
Cette cassette est donc un important mystère ?

Orgon
C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même en grand secret m'a mis entre les mains.
Pour cela dans sa fuite il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

Cléante
Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

Orgon
Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence ;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
À faire des serments contre la vérité.

Cléante
Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence :
Et la donation et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages ;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encore grande imprudence à vous ;
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

Orgon
Quoi ! sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un coeur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien…
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

Cléante
Eh bien ! ne voilà pas de vos emportements !
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre ;
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais pour vous corriger quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avec[913] le coeur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les coeurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences :

Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure,
Et s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encore de cet autre côté.

Scène II

Orgon, Cléante, Damis.

Damis
Quoi ! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace ?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

Orgon
Oui, mon fils ; et j'en sens des douleurs nonpareilles.

Damis
Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir :
C'est à moi tout d'un coup de vous en affranchir ;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

Cléante
Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

Scène III

Madame Pernelle, Orgon, Elmire, Cléante, Mariane, Damis, Dorine.

Madame Pernelle
Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères !

Orgon
Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère ;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme ;
Et, non content encore de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

Dorine
Le pauvre homme !

Madame Pernelle
Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

Orgon
Comment ?

Madame Pernelle
Les gens de bien sont enviés toujours.

Orgon
Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère ?

Madame Pernelle
Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

Orgon
Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

Madame Pernelle
Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu dans le monde est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Orgon
Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

Madame Pernelle
On vous aura forgé cent sots contes de lui.

Orgon
Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

Madame Pernelle
Des esprits médisants la malice est extrême.

Orgon
Vous me feriez damner, ma mère ! Je vous di
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

Madame Pernelle
Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

Orgon
C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

Madame Pernelle
Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

Orgon
J'enrage !

Madame Pernelle
Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

Orgon
Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme !

Madame Pernelle
Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

Orgon
Eh ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût… Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame Pernelle
Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

Orgon
Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

Dorine, *à Orgon.*
Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas ;
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

Cléante
Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

Damis
Quoi ! son effronterie irait jusqu'à ce point ?

Elmire
Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

Cléante, *à Orgon.*
Ne vous y fiez pas ; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts,
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

Orgon
Il est vrai ; mais qu'y faire ? À l'orgueil de ce traître,
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

Cléante
Je voudrais de bon coeur qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les noeuds.

Elmire
Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes…

Orgon, *à Dorine, voyant entrer monsieur Loyal*.
Que veut cet homme ? Allez tôt le savoir,
Je suis bien en état que l'on me vienne voir !

Scène IV

Orgon, Madame Pernelle, Elmire, Mariane, Cléante, Damis, Dorine, Monsieur Loyal.

Monsieur Loyal, *à Dorine, dans le fond du théâtre*.
Bonjour, ma chère soeur ; faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

Dorine
Il est en compagnie ;
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

Monsieur Loyal
Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise ;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

Dorine
Votre nom ?

Monsieur Loyal
Dites-lui seulement que je viens
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

Dorine, *à Orgon.*
C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

Cléante, *à Orgon.*
Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme et ce qu'il peut vouloir.

Orgon, *à Cléante*.
Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître ?

Cléante
Votre ressentiment ne doit point éclater ;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

Monsieur Loyal, *à Orgon.*
Salut, monsieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire !

Orgon, *bas, à Cléante*.
Ce doux début s'accorde avec mon jugement
Et présage déjà quelque accommodement.

Monsieur Loyal
Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de monsieur votre père.

Orgon
Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

Monsieur Loyal
Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur,
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance…

Orgon
Quoi ! vous êtes ici…

Monsieur Loyal
Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

Orgon

Moi ! sortir de céans ?

Monsieur Loyal
Oui, monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

Damis, *à M. Loyal*.
Certes cette impudence est grande, et je l'admire !

Monsieur Loyal, *à Damis.*
Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
Montrant Orgon.
C'est à monsieur : il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

Orgon
Mais…

Monsieur Loyal
Oui, monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez en honnête personne
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

Damis
Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

Monsieur Loyal, *à Orgon.*
Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurais regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

Dorine, *à part.*
Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

Monsieur Loyal
Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces

Que pour vous obliger et vous faire plaisir ;
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

Orgon
Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

Monsieur Loyal
On vous donne du temps ;
Et jusques à demain je ferai surséance
À l'exécution, monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile[914]
À vider de céans jusqu'au moindre ustensile ;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

Orgon, *à part.*
Du meilleur de mon coeur je donnerais, sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

Cléante, *bas, à Orgon.*
Laissez, ne gâtons rien.

Damis
À cette audace étrange
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

Dorine
Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

Monsieur Loyal
On pourrait bien punir ces paroles infâmes,
Mamie ; et l'on décrète aussi contre les femmes.

Cléante, *à monsieur Loyal*.
Finissons tout cela, monsieur ; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

Monsieur Loyal
Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie !

Orgon
Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

Scène V

Orgon, Madame Pernelle, Elmire, Cléante, Mariane, Damis, Dorine.

Orgon
Eh bien ! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit ;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

Madame Pernelle
Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues !

Dorine, *à Orgon.*
Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme :
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

Orgon
Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

Cléante, *à Orgon.*
Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

Elmire
Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
Et sa déloyauté va paraître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

Scène VI

Valère, Orgon, Madame Pernelle, Elmire, Cléante, Mariane, Damis, Dorine.

Valère
Avec regret, monsieur, je viens vous affliger ;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas[915] délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne ;
Mais un ordre est donné contre votre personne ;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

Cléante
Voilà ses droits armés ; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

Orgon
L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal !

Valère

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant ;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
À vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, jusqu'au bout, votre fuite.

Orgon
Las ! que ne dois-je point à vos soins obligeants !
Pour vous en rendre grâce, il faut un autre temps ;
Et je demande au ciel de m'être assez propice
Pour reconnaître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres.

Cléante
Allez tôt ;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

Scène VII

Tartuffe, Un Exempt, Madame Pernelle, Orgon, Elmire, Cléante, Mariane, Valère, Damis, Dorine.

Tartuffe, *arrêtant Orgon*.
Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte ;
Et de la part du prince on vous fait prisonnier.

Orgon
Traître ! tu me gardais ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies ;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

Tartuffe
Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir ;
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

Cléante
La modération est grande, je l'avoue.

Damis
Comme du ciel l'infâme impudemment se joue !

Tartuffe
Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir ;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

Mariane
Vous avez de ceci grande gloire à prétendre ;
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

Tartuffe
Un emploi ne saurait être que glorieux
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

Orgon
Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?

Tartuffe
Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon coeur toute reconnaissance :
Et je sacrifierais à de si puissants noeuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

Elmire
L'imposteur !

Dorine
Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !

Cléante
Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire ;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

Tartuffe, *à l'Exempt*
Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie ;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'Exempt
Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir ;
Votre bouche à propos m'invite à le remplir :
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

Tartuffe
Qui ? moi, monsieur ?

L'Exempt
Oui, vous.

Tartuffe
Pourquoi donc la prison ?

L'Exempt
Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
À Orgon.
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les coeurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue ;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle :
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son coeur
À tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés
Des replis de son coeur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il était informé ;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté[916]
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
À ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens

Du contrat qui lui fait un don tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son coeur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense ;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien ;
Et que mieux que du mal, il se souvient du bien.

Dorine
Que le ciel soit loué !

Madame Pernelle
Maintenant je respire.

Elmire
Favorable succès !

Mariane
Qui l'aurait osé dire ?

Orgon, *à Tartuffe, que l'exempt emmène.*
Eh bien ! te voilà, traître !…

Scène VIII

Madame Pernelle, Orgon, Elmire, Mariane, Cléante, Valère, Damis, Dorine.

Cléante
Eh bien, te voilà, traître… Ah ! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
À son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son coeur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

Orgon
Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son coeur nous déploie :
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.

FIN

LE SICILIEN OU L'AMOUR PEINTRE

1667

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

L'AMOVR PEINTRE

Table des matières

Présentation
Personnages

Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Fragment de comédie
    Scène I
    Scène II
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII

Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène dernière

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en prose et en un acte, représentée à Saint-Germain-en-Laye en 1667[917], et sur le théâtre du Palais-Royal le 10 juin de la même année[918].

C'est la seule petite pièce en un acte où il y ait de la grâce et de la galanterie. Les autres petites pièces que Molière ne donnait que comme des farces ont d'ordinaire un fond plus bouffon et moins agréable.

Personnages

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

DON PÈDRE, gentilhomme sicilien[919]
ADRASTE, gentilhomme français, amant d'Isidore.[920]
ISIDORE, Grecque, esclave de Don Pèdre.[921]
ZAIDE, jeune esclave[922]
UN SÉNATEUR[923]
HALIHali, Turc, esclave d'Adraste[924]
DEUX LAQUAIS

PERSONNAGES DU BALLET

MUSICIENS chantants[925]
ESCLAVE chantants[926]
ESCLAVES TURCS dansants[927]
MAURES de qualité[928]
MAURESQUES de qualité[929]
MAURES nus[930]
MAURES à capot[931]
MAURESQUES dansants

Scène I

[932]

Hali, Musiciens

Hali, *aux Musiciens.*
Chut… N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

Scène II

Hali

Il fait noir comme dans un four : le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche[933] et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave ! de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître ! de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes ; et parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

Scène III

Adraste, deux laquais, Hali

Les deux laquais portent chacun un flambeau.

Adraste
Est-ce toi, Hali ?

Hali
Et qui pourrait-ce être que moi ? À ces heures de nuit, hors vous et moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

Adraste
Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son coeur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime : on a toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs ; mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

Hali
Mais il est en amour plusieurs façons de se parler ; et il me semble, à moi que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

Adraste
Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons comme il faut expliqué ce langage ? Et que sais-je, après tout, si elle

entend bien tout ce que mes regards lui disent ? et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre ?

Hali
Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

Adraste
As-tu là tes musiciens ?

Hali
Oui.

Adraste
Fais-les approcher.
Seul
Je veux, jusques au jour, les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paraître à quelque fenêtre.

Scène IV

Adraste, Hali, Musiciens

Hali
Les voici. Que chanteront-ils ?

Adraste
Ce qu'ils jugeront de meilleur.

Hali
Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

Adraste
Non, ce n'est pas ce qu'il me faut.

Hali
Ah ! Monsieur, c'est du beau bécarre.

Adraste
Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarre ?

Hali
Monsieur, je tiens pour le bécarre : vous savez que je m'y connais. Le bécarre me charme : hors du bécarre, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

Adraste
Non : je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

Hali
Je vois bien que vous êtes pour le bémol ; mais il y a moyen de nous contenter l'un l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène

d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tous remplis de langueur, qui, sur le bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses ; et là-dessus vient un berger joyeux, avec un bécarre admirable, qui se moque de leur faiblesse.

Adraste
J'y consens. Voyons ce que c'est.

Hali
Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène ; et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

Adraste
Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

Fragment de comédie

Chanté et accompagné par les musiciens qu'Hali a amenés.

Scène I

Philène, Tircis

Premier musicien, *représentant Philène.*
Si du triste récit de mon inquiétude
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés.
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

Deuxième musicien, *représentant Tircis.*
Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;
Et moi j'y recommence
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.
Ah ! mon cher Philène.

Philène
Ah ! mon cher Tirsis.

Tircis
Que je sens de peine !

Philène
Que j'ai de soucis !

Tircis
Toujours sourde à mes voeux est l'ingrate Climène.

Philène
Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.

Tous deux, *ensemble.*
O loi trop inhumaine !
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

Scène II

Philène, Tircis, Un Patre

Troisième musicien, *représentant un pâtre.*
Pauvres amants, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les âmes bien saines
Ne se payent de rigueur ;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un coeur.
On voit cent belles ici
Auprès de qui je m'empresse :
À leur vouer ma tendresse
Je mets mon plus doux souci ;
Mais, lors que l'on est tigresse,
Ma foi ! je suis tigre aussi.
Premier et second musicien

Philène et **Tircis**, *ensemble.*
Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi !

Hali
Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.

Adraste
Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

Scène V

Don Pèdre, Adraste, Hali

Don Pèdre, *sortant en bonnet de nuit et robe de chambre, avec une épée sous son bras.*
Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte ; et, sans doute, cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

Adraste
Hali !

Hali
Quoi ?

Adraste
N'entends-tu plus rien ?

Hali
Non.
Don Pèdre est derrière eux, qui les écoute.

Adraste
Quoi ? tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque ? et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle ?

Hali
Je voudrais, de bon coeur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah ! si nous le tenions ici, que je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

Adraste
Si[934] faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal : j'y suis trop engagé pour en avoir le démenti ; et quand j'y devrais employer…

Hali
Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte ; et si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où cela vient.
Don Pèdre se retire sur sa porte.

Adraste
Oui, fais ; mais sans faire de bruit ; je ne m'éloigne pas de toi. Plût au Ciel que ce fût la charmante Isidore !

Don Pèdre, *donnant un soufflet à Hali.*
Qui va là ?

Hali, *rendant le soufflet à Don Pèdre.*
Ami.

Don Pèdre
Holà ! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthélemy : allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils ; vite, dépêchez, allons, tue, point de quartier !

Scène VI

Adraste, Hali

Adraste
Je n'entends remuer personne. Hali ? Hali ?

Hali, *caché dans un coin.*
Monsieur.

Adraste
Où donc te caches-tu ?

Hali
Ces gens sont-ils sortis ?

Adraste
Non : personne ne bouge.

Hali, *en sortant d'où il était caché.*
S'ils viennent, ils seront frottés.

Adraste
Quoi ? tous nos soins seront donc inutiles ? Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins.

Hali
Non : le courroux du point d'honneur me prend ; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du Ciel.

Adraste
Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et

savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens…

Hali
Laissez-moi faire seulement : j'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît ; je vais chercher mes gens, et venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

Scène VII

Don Pèdre, Isidore

Isidore
Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin ; cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui ; et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

Don Pèdre
J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

Isidore
Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence ; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

Don Pèdre
Oui ; mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants ; et cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

Isidore
Il est vrai ; la musique en était admirable.

Don Pèdre
C'était pour vous que cela se faisait ?

Isidore
Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

Don Pèdre
Vous savez qui était celui qui donnait cette sérénade ?

Isidore
Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

Don Pèdre
Obligée !

Isidore
Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

Don Pèdre
Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ?

Isidore
Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

Don Pèdre
Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

Isidore
Assurément.

Don Pèdre
C'est dire fort net ses pensées.

Isidore
À quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée : ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela ; et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son coeur des conquêtes que font ses yeux.

Don Pèdre
Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

Isidore
Je ne sais pas pourquoi cela ; et si j'aimais quelqu'un, je n'aurais point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

Don Pèdre

Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paraître à d'autres yeux.

Isidore
Quoi ? jaloux de ces choses-là ?

Don Pèdre
Oui, jaloux de ces choses-là, mais jaloux comme un tigre, et, si voulez : comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi ; sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un coeur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

Isidore
Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un coeur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étais galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrais toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrais gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donne à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

Don Pèdre
Si bien donc que, si quelqu'un vous en contait, il vous trouverait disposée à recevoir ses voeux ?

Isidore
Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne ; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

Don Pèdre
Vous reconnaissez peu ce que vous me devez ; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme…

Isidore
Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude ? si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

Don Pèdre

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

Isidore
Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

Don Pèdre
Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante ; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

Scène VIII

Don Pèdre, Isidore, Hali

Hali est habillé en Turc et fait plusieurs révérences à Don Pèdre.

Don Pèdre
Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous ?

Hali, se met entre Don Pèdre et Isidore. Il se tourne vers Isidore à chaque parole qu'il dit à Don Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessin de son maître.

Hali
Signor (avec la permission de la Signore), je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore), pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)…

Don Pèdre
Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.

Don Pèdre se met entre Hali et Isidore.

Hali
Signor, je suis un virtuose.

Don Pèdre
Je n'ai rien à donner.

Hali
Ce n'est pas ce que je demande. Mais comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudraient bien trouver un maître qui se plût à ces choses ; et comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrais vous prier de les

voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

Isidore
C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

Hali
Chala bala… Voici une chanson nouvelle, qui est du temps. Ecoutez bien. Chala bala.

Scène IX

Don Pèdre, Isidore, Hali, esclaves, Turcs

Un esclave, *chantant, à Isidore*
D'un coeur ardent, en tous lieux
Un amant suit une belle ;
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle
Fait qu'il ne peut que des yeux
S'entretenir avec elle :
Est-il peine plus cruelle
Pour un coeur bien amoureux ?

L'esclave turc, après avoir chanté, craignant que Don Pèdre ne vienne à comprendre le sens de ce qu'il vient de dire et à s'apercevoir de sa fourberie, se tourne entièrement vers Don Pèdre, et, pour l'amuser, lui chante en langage franc ces paroles.[935]
À Don Pèdre
Chiribirida ouch alla !
Star bon Turca,
Non aver danara.
Ti voler comprara ?
Mi servi a ti,
Se pagar per mi ;
Far bona coucina,
Mi levar marina,
Far boller caldara.
Parlara, parlara :
Ti voler comprara ?[936]

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Danse des esclaves.

L'esclave, *à Isidore*
C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire ;
Mais si d'un oeil un peu doux
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous
Pour ses attraits il soupire,
Il pourrait bientôt se rire
De tous les soins du jaloux.[937]
À Don Pèdre
Chiribirida ouch alla !
Star bon Turca,
Non aver dànara.
Ti voler comprara ?
Mi servir a ti,
Se pagar per mi :
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara.
Parlara, parlara ;
Ti voler comprara ?

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les esclaves recommencent leur danse.

Don Pèdre *chante.*
Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent pour vos épaules
Les coups de bâton ?
Chiribirida ouch alla !
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si ti non andara.
Andara, andara,
O ti bastonara.[938]

Oh ! oh ! quels égrillards !
À Isidore.
Allons, rentrons ici : j'ai changé de pensée ; et puis le temps se couvre un peu.
À Hali, qui paraît encore.

Ah ! fourbe, que je vous y trouve !

Hali
Eh bien ! oui, mon maître l'adore ; il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour ; et si elle y consent, il la prendra pour femme.

Don Pèdre
Oui, oui, je la lui garde.

Hali
Nous l'aurons malgré vous.

Don Pèdre
Comment ? coquin…

Hali
Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

Don Pèdre
Si je prends…

Hali
Vous avez beau faire la garde : j'en ai juré, elle sera à nous.

Don Pèdre
Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

Hali
C'est nous qui vous attraperons : elle sera notre femme, la chose est résolue.
Seul.
Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

Scène X

Adraste, Hali, deux laquais

Adraste
Eh bien Hali, nos affaires s'avancent-elles ?

Hali
Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative ; mais je…

Adraste
Ne te mets point en peine ; j'ai trouvé par hasard tout ce que je voulais, et je vais jouir du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venait faire le portrait de cette adorable personne ; et comme il est depuis longtemps de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire : ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble ; et pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

Hali
Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir.
Il parle bas à l'oreille d'Adraste.
Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous ?

Adraste
Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

Hali
Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

Adraste
Je ne veux point perdre de temps. Holà ! Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

Scène XI

Don Pèdre, Adraste, Deux laquais

Don Pèdre
Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison ?

Adraste
J'y cherche le seigneur Don Pèdre.

Don Pèdre
Vous l'avez devant vous.

Adraste
Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

Don Pèdre *lit.*
« Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme Français, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne pouvais rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler d'aucune récompense ; car c'est un homme qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que pour la gloire et pour la réputation. »
Seigneur Français, c'est une grande grâce que vous me voulez faire' ; et je vous suis fort obligé.

Adraste
Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

Don Pèdre

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

Scène XII

Isidore, Don Pèdre, Adraste et deux laquais.

Don Pèdre, *à Isidore.*
Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre.
Adraste embrasse Isidore en la saluant.
Holà ! Seigneur Français, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

Adraste
C'est la manière de France.

Don Pèdre
La manière de France est bonne pour vos femmes ; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

Isidore
Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort, et pour dire le vrai, je ne m'attendais pas d'avoir un peintre si illustre.

Adraste
Il n'y a personne sans doute qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

Isidore
L'original est peu de chose :mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

Adraste
Le peintre n'y en voit aucun ; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir

représenter les grâces, aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

Isidore
Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portait qui ne me ressemblera pas.

Adraste
Le Ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

Isidore
Le Ciel, quoi que vous en disiez, ne…

Don Pèdre
Finissons cela, de grâce, laissons les compliments, et songeons au portrait.

Adraste*, aux laquais.*
Allons, apportez tout.
On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.

Isidore*, à Adraste*
Où voulez-vous que je me place ?

Adraste
Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

Isidore
Suis-je bien ainsi ?

Adraste
Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là ; le corps tourné ainsi ; la tête un peu levée, afin que la beauté du cou paroisse. Ceci un peu plus découvert.
Il découvre un peu plus sa gorge.
Bon. Là, un peu davantage. encore tant soit peu.

Don Pèdre*, à Isidore.*
Il y a bien de la peine à vous mettre ; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

Isidore

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi ; et c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

Adraste*, assis.*
Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveilles.
La faisant tourner un peu plus vers lui.
Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

Don Pèdre
Fort bien.

Adraste
Un peu plus de ce côté ; vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

Isidore
Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses : un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

Adraste
Il serait malaisé qu'on demandât cela du vôtre, et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court de risque à les peindre !

Don Pèdre
Le nez me semble un peu trop gros.

Adraste
J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre, et qu'il en devint, la peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie : de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses voeux.
À Don Pèdre.
Je pourrais faire ici ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

Don Pèdre fait la grimace.

Isidore*, à Don Pèdre.*
Tout cela sent la nation ; et toujours Messieurs les Français ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

Adraste
On ne se trompe guère à ces sortes de choses ; et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre serait ici, et que ce serait votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que…

Don Pèdre
Seigneur Français, vous ne devriez pas, ce me semble, parler ; cela vous détourne de votre ouvrage.

Adraste
Ah ! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins ; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

Scène XIII

Hali, Don Pèdre, Adraste, Isidore

Hali est vêtus en espagnol.

Don Pèdre
Que veut cet homme-là ? et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ?

Hali
J'entre ici librement ; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

Don Pèdre
Non, seigneur.

Hali
Je suis Don Gilles d'Avalos, et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

Don Pèdre
Souhaitez-vous quelque chose de moi ?

Hali
Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous ; mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.

Don Pèdre
Nous voilà assez loin.

Adraste, *à Don Pèdre qui le surprend parlant bas à Isidore.*
J'observais de près la couleur de ses yeux.[939]

Hali*, tirant Don Pèdre, pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore.*
Seigneur, j'ai reçu un soufflet : vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le coeur : et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

Don Pèdre
Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi ?

Hali
Parlons bas, s'il vous plaît.
Hali tient Don Pèdre en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.

Adraste*, aux genoux d'Isidore, pendant que Don Pèdre et Hali parlent bas ensemble.*
Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus : je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

Isidore
Je ne sais si vous dites vrai, mais vous persuadez.

Adraste
Mais vous persuadé-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi ?

Isidore
Je ne crains que d'en trop avoir.

Adraste
En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit ?

Isidore
Je ne puis encore vous le dire.

Adraste
Qu'attendez-vous pour cela ?

Isidore
À me résoudre.

Adraste
Ah ! quand on aime, on se résoud bientôt.

Isidore
Eh bien ! allez, oui, j'y consens.

Adraste
Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

Isidore
Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps ?

Don Pèdre, *à Hali.*
Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

Hali
Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil, et je pourrai vous rendre la pareille.

Don Pèdre
Je vous laisse aller sans vous reconduire ; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

Adraste
Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon coeur les tendres témoignages…
À Don Pèdre, apercevant Adraste qui parle de près à Isidore.
Je regardais ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyais d'abord que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois.
À Don Pèdre, qui veut voir le portrait.
Non, ne regardez rien encore ; faites serrer cela, je vous prie.
À Isidore.
Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

Isidore
Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

Scène XIV

Don Pèdre, Isidore

Isidore
Qu'en dites-vous ? ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde, et l'on doit demeurer d'accord que les Français ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

Don Pèdre
Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

Isidore
C'est qu'ils savent qu'on plaît aux Dames par ces choses.

Don Pèdre
Oui ; mais s'ils plaisent aux Dames, ils déplaisent fort aux Messieurs ; et l'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

Isidore
Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

Scène XV

Zaïde, Don Pèdre, Isidore

Zaïde
Ah ! seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe, dans ses mouvements, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusques à vouloir que je sois toujours voilée ; et pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paraître. De grâce, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur !

Don Pèdre, *à Zaïde, lui montrant Isidore*
Entrez là-dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

Scène XVI

Adraste, Don Pèdre

Don Pèdre
Eh quoi ? seigneur, c'est vous ? Tant de jalousie pour un Français ? Je pensais qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

Adraste
Les Français excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font ; et quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge ; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

Don Pèdre
Ah ! de grâce, arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

Adraste
La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait : elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne ; et sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

Don Pèdre
De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein ; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

Adraste
Eh quoi ? vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses ?

Don Pèdre

Oui, je prends son parti ; et si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grâce que je vous demande ; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

Adraste
Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser ; je ferai ce que vous voudrez.

Scène XVII

Zaïde, Don Pèdre, Adraste

Adraste est caché dans un coin du théâtre.

Don Pèdre, *à Zaïde*
Holà ! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

Zaïde
Je vous suis obligée plus qu'on ne saurait croire ; mais je m'en vais prendre mon voile ; je n'ai garde, sans lui, de paraître à ses yeux.

Scène XVIII

Don Pèdre, Adraste

Don Pèdre
La voici qui s'en va venir ; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avais raccommodé tout.

Scène XIX

Isidore, Adraste, Don Pèdre

Isidore est sous le voile de Zaïde.

Don Pèdre, *à Adraste.*
Puisque vous m'avez bien voulu donner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

Adraste
Oui, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

Don Pèdre
Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

Adraste
Je vous donne ma parole, seigneur Don Pèdre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

Don Pèdre
C'est trop de grâce que vous me faites.
Seul.
Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà ! Isidore, venez.

Scène XX

Zaïde, Don Pèdre

Don Pèdre
Comment ? que veut dire cela ?

Zaïde, *sans voile*.
Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le coeur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

Don Pèdre
Don Pèdre souffrira cette injure mortelle ! Non, non ; j'ai trop de coeur, et je vais demander l'appui de la justice, pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà !

Scène XXI

Un Sénateur, Don Pèdre

Le Sénateur
Serviteur, seigneur Don Pèdre. Que vous venez à propos !

Don Pèdre
Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

Le Sénateur
J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

Don Pèdre
Un traître de Français m'a joué une pièce.

Le Sénateur
Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

Don Pèdre
Il m'a enlevé une fille que j'avais affranchie.

Le Sénateur
Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

Don Pèdre
Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

Le Sénateur
Les habits merveilleux, et qui sont faits exprès.

Don Pèdre
Je vous demande l'appui de la justice contre cette action.

Le Sénateur
Je veux que vous voyez cela. On la va répéter, pour en donner divertissement au peuple.

Don Pèdre
Comment ? de quoi parlez-vous là ?

Le Sénateur
Je parle de ma mascarade.

Don Pèdre
Je vous parle de mon affaire.

Le Sénateur
Je ne veux point aujourd'hui d'autres affaires que de plaisir. Allons, Messieurs, venez : voyons si cela ira bien.

Don Pèdre
La peste soit du fou, avec sa mascarade !

Le Sénateur
Diantre soit le fâcheux, avec son affaire !

Scène dernière

Un sénateur, troupe de danseurs.

Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le sénateur, et finissent la comédie.

FIN

PASTORALE COMIQUE

1667

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
1ère entrée de ballet
Scènes I
Scène II
2ème entrée de ballet
3ème entrée de ballet
4ème entrée de ballet
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
5ème entrée de ballet
Scène IX
6ème entrée de ballet
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
7ème entrée de ballet

Présentation

Extrait du « Livret ballard » (1734)

La *Pastorale comique* est représentée à partir du 5 janvier 1667, à la place de Mélicerte, comme troisième entrée du *Ballet des Muses*, composé par Benserade. Molière ne fait pas imprimer cette esquisse, dont il ne subsiste que les vers chantés, avec la simple indication des scènes récitées, que nous a conservés la 2e édition du livret du *Ballet des Muses* faite par Robert Ballard, seul imprimeur du Roi pour la musique. Cela est d'autant plus regrettable qu'il aurait été précieux pour nous de connaître précisément les variations comiques que Molière se permettait ici sur la pastorale, genre fort goûté à la cour.

Si Mélicerte est une comédie pastorale héroïque, les personnages de la Pastorale comique, dont le ton est résolument burlesque, sont des caricatures de héros. Deux riches pasteurs, Lycas et Philène, aiment la jeune bergère Iris, qui leur préfère Coridon. Ils songent donc à se donner la mort dans leur désespoir d'amour, mais, fort heureusement, ils y renoncent bientôt.

L'intérêt de cet acte mêlé de musique et de danse tient à un détail qui n'a pas été assez remarqué : le rôle de Lycas, d'après les « Noms des acteurs » fourni par le livret Ballard, est tenu par Molière, alors que ceux de Philène, du Berger enjoué et de l'Égyptienne qui intervient à la dernière scène, sont confiés à des chanteurs professionnels. Certes, la partie chantée par Lycas est moins longue que celle de Philène, mais cela indique néanmoins que Molière, à l'occasion, peut être aussi chanteur, en tout cas sur le mode comique.

Personnages

PERSONNAGES DE LA PASTORALE

IRIS, jeune bergère.[940]
LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris. [941]
FILÈNE[942], riche pasteur, amant d'Iris.[943]
CORIDON[944], jeune berger, confident de Lycas, amant d'Iris.[945]
UN PÂTREenjoué, ami de Filène.[946]
Un BERGER.[947]

PERSONNAGES DU BALLET

MAGICIENS dansants.[948]
MAGICIENS chantants.[949]
DÉMONS dansants.[950]
PAYSANS.[951]
UNE ÉGYPTIENNE chantante et dansante.[952]
ÉGYPTIENS dansants.[953]

La scène est en Thessalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.

1ère entrée de ballet

Douze Égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre des castagnettes, quatre, des gnacares, dansent avec l'Égyptienne, aux chansons qu'elle chante.

Scène I

Lycas, Coridon

Scène II

Lycas, Magiciens chantants et dansants, Démons

2ème entrée de ballet

Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas ; ils frappent la terre avec leurs baguettes, et en font sortir six Démons, qui se joignent à eux. Trois Magiciens sortent aussi de dessous terre.[954]

Trois magiciens chantants
Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grâce qu'implorent nos bouches :
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamants,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coiffe et tes gants.

Un magicien, *seul.*
Ô toi ! qui peux rendre agréables
Les visages les plus mal faits,
Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais.

Trois magiciens chantants
Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grâce qu'implorent nos bouches :

Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamants,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coiffe et tes gants.

3ème entrée de ballet

Les six Démons dansants habillent Lycas d'une manière ridicule et bizarre.

Trois magiciens chantants
Ah ! qu'il est beau,
Le jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau ! ah ! qu'il est beau[955] !
Qu'il va faire mourir de belles !
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah ! qu'il est beau,
Le jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau ! ah ! qu'il est beau !
Ho, ho, ho, ho, ho, ho.

4ème entrée de ballet

Les Magiciens et les Démons continuent leurs danses, tandis que les trois Magiciens chantants continuent à se moquer de Lycas. [956]

Trois magiciens chantants
Qu'il est joli,
Gentil, poli !
Qu'il est joli ! qu'il est joli !
Est-il des yeux qu'il ne ravisse
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il est joli,
Gentil, poli !
Qu'il est joli ! qu'il est joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Les trois magiciens chantants s'enfoncent dans la terre et les magiciens chantants disparaissent.

Scène III

Lycas, Filène
[957]

Filène, *sans voir Lycas, chante*
Paissez, chères brebis, les herbettes naissantes,
Ces prés et ces ruisseaux ont de quoi vous charmer ;
Mais si vous désirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

Lycas, *sans voir Filène. Voulant faire des vers pour sa maîtresse, il prononce le nom d'Iris assez haut pour que Filène entende.*
Iris !

Filène
Est-ce toi que j'entends, téméraire, est-ce toi
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi ?

Lycas, *répond*
Oui, c'est moi ; oui, c'est moi.

Filène
Oses-tu bien en aucune façon
Proférer ce beau nom ?

Lycas
Eh ! pourquoi non ? hé ! pourquoi non ?

Filène
Iris charme mon âme ;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flamme,

Il s'en repentira.

Lycas
Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

Filène
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai :
Il suffit que j'en ai juré.
Quand les dieux prendroient ta querelle
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

Lycas
Bagatelle, bagatelle.

Scène IV

Iris, Lycas.

Scène V

Lycas, Un pâtre

Un pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filène.[958]

Scène VI

Lycas, Coridon

Scène VII

Filène, Lycas

[959]

Filène, *venant pour se battre, chante*

Arrête, malheureux,
Tourne, tourne visage,
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

Lycas hésite à se battre.

Filène, *reprend*

C'est par trop discourir ;
Allons, il faut mourir.

Scène VIII

Filène, Lycas, Paysans

Les paysans viennent pour séparer Filène et Lycas.[960]

5ème entrée de ballet

Les paysans prennent querelle, en voulant séparer le deux Pasteurs (Lycas et Philène),
et dansent en se battant.

Scène IX

Coridon, Lycas, Filène

Corydon, par ses discours, trouve moyen d'apaiser la querelle des paysans.[961]

6ème entrée de ballet

Les Paysans réconciliés dansent ensemble.

Scène X

Coridon, Lycas, Filène
[962]

Scène XI

Iris, Coridon
[963]

Scène XII

Filène, Lycas, Iris, Coridon
[964]

Filène, *à Iris, chante.*
N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez :
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

La bergère décide en faveur de Coridon.

Scène XIII

Filène, Lycas
[965]

Filène, *chante.*
Hélas ! peut-on sentir de plus vive douleur ?
Nous préférer un servile pasteur !
Ô ciel !

Lycas
Ô sort !

Filène
Quelle rigueur !

Lycas
Quel coup !

Filène
Quoi ? tant de pleurs,

Lycas
Tant de persévérance,

Filène
Tant de langueur,

Lycas
Tant de souffrance,

Filène
Tant de voeux,

Lycas
Tant de soins,

Filène
Tant d'ardeur,

Lycas
Tant d'amour

Filène
Avec tant de mépris sont traités en ce jour !
Ah ! cruelle,

Lycas
Coeur dur,

Filène
Tigresse,

Lycas
Inexorable,

Filène
Inhumaine,

Lycas
Inflexible,

Filène
Ingrate,

Lycas
Impitoyable,

Filène
Tu veux donc nous faire mourir ?
Il te faut contenter.

Lycas
Il te faut obéir.

Filène
Mourons, Lycas.

Lycas
Mourons, Filène.

Filène
Avec ce fer finissons notre peine.

Lycas
Pousse !

Filène
Ferme !

Lycas
Courage !

Filène
Allons, va le premier.

Lycas
Non, je veux marcher le dernier.

Filène
Puisqu'un même malheur aujourd'hui nous assemble,
Allons, partons ensemble.

Scène XIV

Un Berger, Lycas, Filène
[966]

Le berger *chante*
Ah ! quelle folie
De quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté !
On peut, pour un objet aimable,
Dont le coeur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté ;
Mais quitter la vie
Pour une beauté
Dont on est rebuté,
Ah ! quelle folie !

Scène XV

Une Égyptienne, Égyptiens dansants
[967]

L'Égyptienne
D'un pauvre coeur
Soulagez le martyre,
D'un pauvre coeur
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur.
Ah ! cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre coeur
Soulagez le martyre,
D'un pauvre coeur
Soulagez la douleur.

7ème entrée de ballet

Douze égyptiens, dont quatre jouent de la guitare, quatre des castagnettes, quatre des gnacares[968], dansent avec l'égyptienne, aux chansons qu'elle chante.[969]

L'Égyptienne
Croyez-moi, hâtons-nous, ma Sylvie,
Usons bien des moments précieux ;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie.
Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux.

Quand l'hiver a glacé nos guérets

Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons-y l'un et l'autre empressés ;
Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire :
Il vient un temps où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printemps vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN

AMPHITRYON

1668

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Prologue

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en vers et en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 janvier 1668[970].

Euripide et Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de Plaute qui a eu le plus de succès : on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui, et, ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les scènes de Sosie et de Cléanthis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de Lucien ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure, dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon, dans Lucien : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que Molière doive à cet auteur grec. Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'*Amphitryon* français est au-dessus de l'*Amphitryon* latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

Vestri proavi plautinos et numeros et
Laudavere sales, nimium patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : « Tu viens avec des fourberies cousues. » Sosie répond : « Je viens avec des habits cousus. — Tu as menti, réplique le dieu ; tu viens avec tes pieds, et non avec tes habits. » Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paraît

surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité,* autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre aux spectateurs quelque événement, un acteur venait, sans façon, le conter dans un monologue : ainsi Amphitryon et Mercure viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est, par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Mme Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, et qui lui en eût fait davantage si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitryon* de Plaute était fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que Molière voulait faire une comédie des *Femmes savantes,* elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitryon* de Molière réussit pleinement et sans contradiction : aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simples et aux plus grossiers comme aux plus délicats. C'est la première comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté et plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus malaisés à faire qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rhythme très peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. Corneille ne connut pas ce rhythme dans son *Agésilas*.

Personnages

MERCURE
LA NUIT
JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.[971]
MERCURE, sous la forme de Sosie.[972]
AMPHITRYON, général des Thébains.[973]
ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.[974]
CLÉANTHIS, suivante d'Alcmène, et femme de Sosie.[975]
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATÈS, POLIDAS, PAUSICLÈS, capitaines thébains.
SOCIE, valet d'Amphitryon.[976]

La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.

Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

AMPHITRYON

Table des matières

Retour à la liste des titres

Prologue

Mercure, sur un nuage ; La Nuit, dans un char traîné dans l'air par deux chevaux.

Mercure.
Tout beau ! charmante Nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on désire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

La Nuit.
Ah ! ah ! C'est vous, seigneur Mercure !
Qui vous eût deviné là dans cette posture ?

Mercure.
Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

La Nuit.
Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas[977] ;
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las ?

Mercure.
Les dieux sont-ils de fer ?

La Nuit.
Non ; mais il faut sans cesse
Garder le *decorum* de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité,
Et que, pour leur indignité,
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

Mercure.
À votre aise vous en parlez ;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner partout où vous voulez.
Mais de moi ce n'est pas de même :
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poètes assez de mal

De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
À chaque dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,
Comme un messager de village ;
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux
Le fameux messager du souverain des dieux ;
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurais besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

La Nuit.
Que voulez-vous faire à cela ?
Les poètes font à leur guise :
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contre eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

Mercure.
Oui ; mais pour aller plus vite,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

La Nuit.
Laissons cela, seigneur Mercure
Et sachons ce dont il s'agit.

Mercure.
C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui de votre manteau veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.
Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles :
Bien souvent pour la terre il néglige les cieux ;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sait cent tours ingénieux
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a senti les coups ;
Et tandis qu'au milieu des béotiques plaines
Amphitryon, son époux,

Commande aux troupes thébaines,
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous
Un soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice :
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours ;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter à ce bel artifice
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagème ici se trouve salutaire :
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguisement serait pour[978] ne rien faire,
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire
Que la figure d'un mari.

La Nuit.
J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisements qui lui viennent en tête.

Mercure.
Il veut goûter par là toutes sortes d'états ;
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrais fort misérable,
S'il ne quittait jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur ;
Et surtout, aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter, qui sans doute en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême ;
Et pour entrer dans tout ce qu'il lui plaît,
Il sort tout à fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

La Nuit.
Passe encore de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes venir
Prendre tous les transports que leur coeur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,
Si, dans les changements où son humeur l'engage,
À la nature humaine il s'en voulait tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,

Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si parfois on en cause.

Mercure.
Laissons dire tous les censeurs :
Tels changements ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.
Ce dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs ;
Et, dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

La Nuit.
Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par son stratagème, il voit sa flamme heureuse,
Que peut-il souhaiter, et qu'est-ce que je puis ?

Mercure.
Que vos chevaux par vous au petit pas réduits,
Pour satisfaire aux voeux de son ame amoureuse,
D'une nuit si délicieuse
Fassent la plus longue des nuits ;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

La Nuit.
Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête !
Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi !

Mercure.
Pour une jeune déesse,
Vous êtes bien du bon temps !
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.
Lorsque dans un haut rang on a l'heur[979] de paraître,
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon ;
Et, suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom.

La Nuit.

Sur de pareilles matières
Vous en savez plus que moi,
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

Mercure.
Eh ! là, là, madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie ;
Vous avez dans le monde un bruit[980]
De n'être pas si renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires ;
Et je crois, à parler à sentiments ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

La Nuit.
Laissons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

Mercure.
Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

La Nuit.
Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

Mercure.
Bonjour, la Nuit.

La Nuit.
Adieu, Mercure.

Mercure *descend de son nuage, et la Nuit traverse le théâtre.*

Fin du prologue.

Acte I

Scène première

Sosie

Sosie, *seul*
Qui va là ? Heu ? Ma peur, à chaque pas, s'accroît.
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah ! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ? si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?
Et pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.

Vers la retraite en vain la raison nous appelle ;
En vain notre dépit quelquefois y consent :
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'oeil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudrait, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas.
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin ?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène,
Et cette lanterne est Alcmène,
À qui je me dois adresser.
Sosie pose sa lanterne à terre.
Madame, Amphitryon, mon maître, et votre époux[981].
(Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
« Ah ! Vraiment, mon pauvre Sosie,
À te revoir j'ai de la joie au coeur. »
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
(Bien répondu !) « Comment se porte Amphitryon ? »
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
(Fort bien ! belle conception !)
« Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon âme satisfaite ? »
Le plus tôt qu'il pourra, madame, assurément,
Mais bien plus tard que son coeur ne souhaite.
(Ah !) « Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme. »
Il dit moins qu'il ne fait, madame,

Et fait trembler les ennemis.
(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)
« Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ? »
Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort :
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télèbe d'assaut, et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.
« Ah ! quel succès ! Ô Dieux ! Qui l'eût pu jamais croire[982] ?
Raconte-moi, Sosie, un tel événement. »
Je le veux bien, Madame ; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté :
Sosie marque les lieux sur sa main, ou à terre.
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbes.
La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent ;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent :
Sur un haut, vers cet endroit,
Était leur infanterie ;
Et plus bas, du côté droit,
Était la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon, notre roi ;
Et voici le corps d'armée,
On fait un peu de bruit.
Qui d'abord… Attendez : le corps d'armée a peur.
J'entends quelque bruit, ce me semble.

Scène II

Mercure, Sosie.

Mercure, *sous la forme de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*
Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troublerait la douceur
Que nos amants goûtent ensemble.

Sosie.
Mon coeur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

Mercure.
Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

Sosie.
Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

Mercure.
Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,

En lui volant son nom, avec sa ressemblance.

Sosie, *apercevant Mercure d'un peu loin.*
Ah ! par ma foi, j'avais raison :
C'est fait de moi, chétive créature !
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.
Il chante.

Mercure.
Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?
À mesure que Mercure parle la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu.
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

Sosie, *à part.*
Cet homme assurément n'aime pas la musique.

Mercure.
Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

Sosie.
Quel diable d'homme est-ce ci ?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte ?
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison :
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.
Faisons-nous du coeur par raison ;
Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître,
Et voilà notre maison.

Mercure.
Qui va là ?

Sosie.
Moi.

Mercure.
Qui, moi ?

Sosie, *à part.*
Moi.
Courage, Sosie !

Mercure.
Quel est ton sort, dis-moi ?

Sosie.
D'être homme, et de parler.

Mercure.
Es-tu maître ou valet ?

Sosie.
Comme il me prend envie.

Mercure.
Où s'adressent tes pas ?

Sosie.
Où j'ai dessein d'aller.

Mercure.
Ah ! ceci me déplaît.

Sosie.
J'en ai l'âme ravie.

Mercure.
Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

Sosie.
Je fais le bien et le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

Mercure.
Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connaissance,
De te donner un soufflet de ma main.

Sosie.
À moi-même ?

Mercure.
À toi-même : et t'en voilà certain.
Il lui donne un soufflet.

Sosie.
Ah ! ah ! c'est tout de bon !

Mercure.
Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

Sosie.
Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets !

Mercure.
Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

Sosie.
Si j'étais aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

Mercure.
Tout cela n'est encore rien,
Pour y faire quelque pause :
Nous verrons bien autre chose ;
Poursuivons notre entretien.

Sosie.
Je quitte la partie.
Il veut s'en aller.

Mercure, *arrêtant Sosie.*
Où vas-tu ?

Sosie.
Que t'importe ?

Mercure.
Je veux savoir où tu vas.

Sosie.
Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

Mercure.
Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

Sosie.
Quoi ? tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

Mercure.
Comment, chez nous ?

Sosie.
Oui, chez nous.

Mercure.
Ô le traître !
Tu te dis de cette maison ?

Sosie.
Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

Mercure.
Eh bien ! que fait cette raison ?

Sosie.
Je suis son valet.

Mercure.
Toi ?

Sosie.
Moi.

Mercure.
Son valet ?

Sosie.
Sans doute.

Mercure.
Valet d'Amphitryon ?

Sosie.
D'Amphitryon, de lui.

Mercure.
Ton nom est… ?

Sosie.
Sosie.

Mercure.
Heu ? comment ?

Sosie.
Sosie.

Mercure.
Écoute.
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

Sosie.
Pourquoi ? De quelle rage est ton âme saisie ?

Mercure.
Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

Sosie.
Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

Mercure.
Ô le mensonge horrible ! et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

Sosie.
Fort bien : je le soutiens, par la grande raison

Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.
Mercure le bat.

Mercure.
Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

Sosie.
Justice, citoyens ! Au secours ! je vous prie.

Mercure.
Comment, bourreau, tu fais des cris ?

Sosie.
De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

Mercure.
C'est ainsi que mon bras…

Sosie.
L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie[983]
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;
Et le coeur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

Mercure.
Eh bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

Sosie.
Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

Mercure, *menaçant Sosie.*
Encore ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

Sosie.
De grâce, fais trêve à tes coups.

Mercure.
Fais donc trêve à ton insolence.

Sosie.
Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence :
La dispute est par trop inégale entre nous.

Mercure.
Es-tu Sosie encore ? dis, traître !

Sosie.
Hélas ! je suis ce que tu veux ;
Dispose de mon sort tout au gré de tes voeux :
Ton bras t'en a fait le maître.

Mercure.
Ton nom était Sosie, à ce que tu disais ?

Sosie.
Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusais.

Mercure.
C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue :
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

Sosie.
Toi, Sosie ?

Mercure.
Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

Sosie*, à part.*
Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela, par la mort…

Mercure.
Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi ?

Sosie.
Non. Mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

Mercure.
Parle.

Sosie.
Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

Mercure.
Passe ;
Va, je t'accorde ce point.

Sosie.
Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ?

Mercure.
Comment, tu peux...

Sosie.
Ah ! tout doux :
Nous avons fait trêve aux coups.

Mercure.
Quoi ? pendard, imposteur, coquin...

Sosie.
Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras :
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

Mercure.

Tu te dis Sosie ?

Sosie.
Oui. Quelque conte frivole…

Mercure.
Sus, je romps notre trêve, et reprends ma parole.

Sosie.
N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?
Et peut-on démentir cent indices pressants ?
Rêvé-je ? est-ce que je sommeille ?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
À venir en ces lieux vers Alcmène sa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis ?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empêcher d'entrer chez nous ?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah ! tout cela n'est que trop véritable,
Et plût au Ciel le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à[984] mon devoir s'acquitter de ses soins.

Mercure.
Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

Sosie.
Ce matin du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,

Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme
M'a-t-il pas envoyé ?

Mercure.
Vous en avez menti :
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas ;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas ;
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger ;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger ;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager.
Qui dans Thèbes ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.

Sosie, *à part.*
Il a raison. À moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;
Et dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit[985].
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
Haut.
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage ?

Mercure.
Cinq fort gros diamants, en noeud proprement mis,
Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage.

Sosie.
À qui destine-t-il un si riche présent ?

Mercure.
À sa femme ; et sur elle il le veut voir paraître.

Sosie.
Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent ?

Mercure.
Dans un coffret, scellé des armes de mon maître.

Sosie.
Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il est déjà Sosie ;
Il pourrait bien encore l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle,
Pour démêler ce que je vois ?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
À moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne :
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer ?

Mercure.
D'un jambon...

Sosie.
L'y voilà !

Mercure.
Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer ;
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,
Je pris un peu de courage,
Pour nos gens qui se battaient.

Sosie.
Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille.
Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.

Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois ?
Car encore faut-il bien que je sois quelque chose.

Mercure.
Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

Sosie.
Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

Mercure.
Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?

Sosie.
Ah ! qu'est-ce ci ? grands Dieux ! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
Ô juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

***Mercure**, seul.*
Enfin, je l'ai fait fuir ; et sous ce traitement
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

Scène III

Jupiter, Alcmène, Cléanthis, Mercure.
Jupiter est sous la figure d'Amphitryon.

Jupiter.
Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher.
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;
Mais ils pourraient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênaient tous ces soins éclatants
Où me tenait lié la gloire de nos armes,
Au devoir de ma charge a volé les instants
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon coeur a consacré
Pourrait être blâmé dans la bouche publique,
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

Alcmène.
Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits ;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon coeur les sensibles endroits ;
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal,
Et d'opposer mes voeux à cet ordre suprême
Qui des Thébains vous fait le général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;
Mais parmi les périls mêlés à cette gloire,

Un triste coup, hélas ! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'âme blessée,
Au moindre choc dont on entend parler !
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont on est menacée ?
Et de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un coeur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime ?

Jupiter.
Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente :
Tout y marque à mes yeux un coeur bien enflammé ;
Et c'est, je vous l'avoue, une chose charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentiments que vous me faites voir ;
Et pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudrait n'y voir entrer rien de votre devoir :
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous.
Et que la qualité que j'ai de votre époux
Ne fût point ce qui me les donne.

Alcmène.
C'est de ce nom pourtant que l'ardeur qui me brûle
Tient le droit de paraître au jour,
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule
Dont s'embarrasse votre amour.

Jupiter.
Ah ! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse
Passe aussi celle d'un époux,
Et vous ne savez pas, dans des moments si doux,
Quelle en est la délicatesse.
Vous ne concevez point qu'un coeur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant ;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement,
Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.

Cet amant, de vos voeux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre coeur s'abandonne,
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut de pure source obtenir vos ardeurs,
Et ne veut rien tenir des noeuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les coeurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse,
Que le mari ne soit que pour votre vertu,
Et que de votre coeur, de bonté revêtu,
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

Alcmène.
Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage,
Et j'aurais peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

Jupiter.
Ce discours est plus raisonnable,
Alcmène, que vous ne pensez ;
Mais un plus long séjour me rendrait trop coupable,
Et du retour au port les moments sont pressés.
Adieu : de mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous ;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

Alcmène.
Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux,
Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

Scène IV

Cléanthis, Mercure.

Cléanthis.
Ô Ciel ! que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses !

Mercure, *à part.*
La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.
Mercure veut s'en aller.

Cléanthis, *arrêtant Mercure.*
Quoi ? c'est ainsi que l'on me quitte ?

Mercure.
Et comment donc ? Ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte ?
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

Cléanthis.
Mais avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer !

Mercure.
Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.

Cléanthis.
Mais quoi ? partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale[986] !

Mercure.
Diantre ! où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles,
Et depuis un long temps nous nous sommes tout dit.

Cléanthis.
Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme,
Et rougis là-dessus du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

Mercure.
Eh ! mon Dieu ! Cléanthis, ils sont encore amants.
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencements,
En nous, vieux mariés, aurait mauvaise grâce.
Il nous ferait beau voir, attachés face à face
À pousser les beaux sentiments !

Cléanthis.
Quoi ? suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un coeur auprès de moi soupire ?

Mercure.
Non, je n'ai garde de le dire ;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferais crever de rire.

Cléanthis.
Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

Mercure.
Mon Dieu ! tu n'es que trop honnête :
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

Cléanthis.

Comment ? de trop bien vivre on te voit me blâmer ?

Mercure.
La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

Cléanthis.
Il te faudrait des coeurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux et louables talents,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galants.

Mercure.
Ma foi ! veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrais pour ma devise :
Moins d'honneur, et plus de repos.

Cléanthis.
Comment ? tu souffrirais, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

Mercure.
Oui, si je n'étais plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode.
J'aime mieux un vice commode
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère âme :
Il me faut suivre Amphitryon.
Il s'en va.

Cléanthis, *seule.*
Pourquoi, pour punir cet infâme,
Mon coeur n'a-t-il assez de résolution ?
Ah ! que dans cette occasion
J'enrage d'être honnête femme !

Acte II

Scène première

Amphitryon, Sosie.

Amphitryon.
Viens çà, bourreau, viens çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire ?
Et que pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

Sosie.
Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire,
Et vous aurez toujours raison.

Amphitryon.
Quoi ? tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

Sosie.
Non, je suis le valet, et vous êtes le maître ;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

Amphitryon.
Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et tout du long ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton âme,
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

Sosie.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grâce, à l'avance,
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme auprès des grands on le voit usité ?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance ?

Amphitryon.
Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

Sosie.
Bon, c'est assez ; laissez-moi faire :
Vous n'avez qu'à m'interroger.

Amphitryon.
Sur l'ordre que tantôt je t'avais su prescrire…

Sosie.
Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

Amphitryon.
Comment, coquin ?

Sosie.
Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire[987],
Je mentirai, si vous voulez.

Amphitryon.
Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

Sosie.
D'avoir une frayeur mortelle,
Au moindre objet que j'ai trouvé.

Amphitryon.
Poltron !

Sosie.
En nous formant Nature a ses caprices ;

Divers penchants en nous elle fait observer :
Les uns à s'exposer trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conserver.

Amphitryon.
Arrivant au logis... ?

Sosie.
J'ai, devant notre porte,
En moi-même voulu répéter un petit[988]
Sur quel ton et de quelle sorte
Je ferais du combat le glorieux récit.

Amphitryon.
Ensuite ?

Sosie.
On m'est venu troubler et mettre en peine.

Amphitryon.
Et qui ?

Sosie.
Sosie, un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez du port envoyé vers Alcmène,
Et qui de nos secrets a connaissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

Amphitryon.
Quels contes !

Sosie.
Non, Monsieur, c'est la vérité pure.
Ce moi plus tôt que moi s'est au logis trouvé ;
Et j'étais venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

Amphitryon.
D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimatias maudit ?
Est-ce songe ? Est-ce ivrognerie ?
Aliénation d'esprit ?
Ou méchante plaisanterie ?

Sosie.
Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous ;
Et que de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous ;
Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre, et casser des os.

Amphitryon.
Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

Sosie.
Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous :
Vous savez que d'abord tout cesse.

Amphitryon.
Non : sans emportement je te veux écouter ;
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter
Est-il quelque ombre d'apparence ?

Sosie.
Non, vous avez raison, et la chose à chacun
Hors de créance doit paraître.
C'est un fait à n'y rien connaître,
Un conte extravagant, ridicule, importun :
Cela choque le sens commun ;
Mais cela ne laisse pas d'être.

Amphitryon.
Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

Sosie.
Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême :
Je me suis d'être deux senti l'esprit blessé,

Et longtemps d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnaître enfin il m'a forcé :
J'ai vu que c'était moi, sans aucun stratagème ;
Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes ;
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes ;
Et n'était que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serais fort satisfait.

Amphitryon.
À quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin n'es-tu pas entré dans la maison ?

Sosie.
Bon, entré ! Eh ! de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison ?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

Amphitryon.
Comment donc ?

Sosie.
Avec un bâton ;
Dont mon dos sent encore une douleur très forte.

Amphitryon.
On t'a battu ?

Sosie.
Vraiment.

Amphitryon.
Et qui ?

Sosie.
Moi.

Amphitryon.
Toi, te battre ?

Sosie.
Oui, moi ; non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis, qui frappe comme quatre.

Amphitryon.
Te confonde le Ciel de me parler ainsi !

Sosie.
Ce ne sont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages :
Il a le bras fort, le coeur haut ;
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;
C'est un drôle qui fait des rages.

Amphitryon.
Achevons. As-tu vu ma femme ?

Sosie.
Non.

Amphitryon.
Pourquoi ?

Sosie.
Par une raison assez forte.

Amphitryon.
Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.

Sosie.
Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,
Ce moi qui s'est de force emparé de la porte,
Ce moi qui m'a fait filer doux,
Ce moi qui le seul moi veut être,
Ce moi de moi-même jaloux,
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connaître,
Enfin ce moi qui suis chez nous,
Ce moi qui s'est montré mon maître,
Ce moi qui m'a roué de coups.

Amphitryon.
Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

Sosie.
Je veux être pendu si j'ai bu que de l'eau :
À mon serment on m'en peut croire.

Amphitryon.
Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés ?
Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,
T'ait fait voir toutes les chimères
Dont tu me fais des vérités ?

Sosie.
Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé ;
J'étais bien éveillé ce matin, sur ma vie !
Et bien éveillé même était l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

Amphitryon.
Suis-moi. Je t'impose silence :
C'est trop me fatiguer l'esprit ;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

Sosie.
Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce seraient paroles exquises
Si c'était un grand qui parlât.

Amphitryon.
Entrons, sans davantage attendre.
Mais Alcmène paraît avec tous ses appas.
En ce moment sans doute elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

Scène II

Alcmène, Cléanthis, Amphitryon, Sosie.

Alcmène, *sans voir Amphitryon.*
Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des succès glorieux
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
Apercevant Amphitryon.
Ô Dieux !...

Amphitryon.
Ô Dieux !... Fasse le Ciel qu'Amphitryon vainqueur
Avec plaisir soit revu de sa femme,
Et que ce jour favorable à ma flamme
Vous redonne à mes yeux avec le même coeur,
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon âme !

Alcmène.
Quoi ? de retour si tôt ?

Amphitryon.
Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage,
Et ce « Quoi ! si tôt de retour ? »
En ces occasions n'est guère le langage
D'un coeur bien enflammé d'amour.
J'osais me flatter en moi-même
Que loin de vous j'aurais trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment désiré
Donne à tous les instants une longueur extrême,

Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

Alcmène.
Je ne vois…

Amphitryon.
Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le temps en de pareils états ;
Et vous comptez les moments de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur,
Et j'attendais de votre coeur
D'autres transports de joie et de tendresse.

Alcmène.
J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;
Et si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon coeur vous aviez lieu d'attendre.

Amphitryon.
Comment ?

Alcmène.
Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse ?
Et le transport d'un coeur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

Amphitryon.
Que me dites-vous là ?

Alcmène.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable ;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

Amphitryon.
Est-ce que du retour que j'ai précipité
Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre âme
A prévenu la vérité ?
Et que m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre coeur se croit vers ma flamme
Assez amplement acquitté ?

Alcmène.
Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre âme
Du retour d'hier au soir brouillé la vérité ?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai
Votre coeur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté ?

Amphitryon.
Cette vapeur dont vous me régalez
Est un peu, ce me semble, étrange...

Alcmène.
C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez.

Amphitryon.
À moins d'un songe, on ne peut pas sans doute
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

Alcmène.
À moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

Amphitryon.
Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

Alcmène.
Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

Amphitryon.
Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

Alcmène.
Sans doute ; et pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

Amphitryon.
Est-ce donc que par là vous voulez essayer
À réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

Alcmène.
Est-ce donc que par cette feinte
Vous désirez vous égayer ?

Amphitryon.
Ah ! de grâce, cessons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

Alcmène.
Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement :
Finissons cette raillerie.

Amphitryon.
Quoi ? vous osez me soutenir en face
Que plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir ?

Alcmène.
Quoi ? vous voulez nier avec audace
Que dès hier en ces lieux vous vîntes sur le soir ?

Amphitryon.
Moi ! je vins hier ?

Alcmène.
Sans doute ; et dès devant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

Amphitryon.
Ciel ! un pareil débat s'est-il pu voir encore ?
Et qui de tout ceci ne serait étonné ?
Sosie ?

Sosie.
Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

Amphitryon.
Alcmène, au nom de tous les Dieux !
Ce discours a d'étranges suites :
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

Alcmène.
J'y pense mûrement aussi ;
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;
Mais si la chose avait besoin d'être prouvée,
S'il était vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats ?
Et les cinq diamants que portait Ptérélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras ?
En pourrait-on vouloir un plus sûr témoignage ?

Amphitryon.
Quoi ? je vous ai déjà donné
Le noeud de diamants que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné ?

Alcmène.
Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

Amphitryon.
Et comment ?

Alcmène*, montrant le noeud de diamants à sa ceinture.*
Le voici.

Amphitryon.
Sosie !

Sosie*, tirant de sa poche un coffret.*
Elle se moque, et je le tiens ici ;
Monsieur, la feinte est inutile.

Amphitryon, *regardant le coffret.*
Le cachet est entier.

***Alcmène**, présentant à Amphitryon le noeud de diamants.*
Est-ce une vision ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

Amphitryon.
Ah Ciel ! Ô juste Ciel !

Alcmène.
Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte,
Et vous en devriez avoir confusion.

Amphitryon.
Romps vite ce cachet.

Sosie, *ayant ouvert le coffret.*
Ma foi, la place est vide.
Il faut que par magie on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu, sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en voulait parer.

Amphitryon, *à part.*
Ô Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure ? et qu'en puis-je augurer
Dont mon amour ne s'intimide ?

Sosie, *à Amphitryon.*
Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort,
Et de même que moi, Monsieur, vous êtes double.

Amphitryon.
Tais-toi.

Alcmène.
Sur quoi vous étonner si fort ?
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

Amphitryon.
Ô Ciel ! quel étrange embarras !
Je vois des incidents qui passent la nature ;

Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas.

Alcmène.
Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
À me nier encore votre retour pressé ?

Amphitryon.
Non ; mais à ce retour daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

Alcmène.
Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'était pas vous ?

Amphitryon.
Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

Alcmène.
Les soucis importants qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

Amphitryon.
Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir
De m'en dire toute l'histoire.

Alcmène.
L'histoire n'est pas longue. À vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable surprise ;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie à plus d'une reprise.

Amphitryon, *à part.*
Ah ! d'un si doux accueil je me serais passé.

Alcmène.
Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre coeur, avec véhémence,
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avaient enchaîné,
L'aise de me revoir, les tourments de l'absence,
Tout le souci que son impatience

Pour le retour s'était donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

Amphitryon, *à part.*
Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

Alcmène.
Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisaient pas ;
Et s'il faut que je le confesse,
Mon coeur, Amphitryon, y trouvait mille appas.

Amphitryon.
Ensuite, s'il vous plaît.

Alcmène.
Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvaient nous toucher.
On servit. Tête à tête ensemble nous soupâmes ;
Et le souper fini, nous nous fûmes coucher.

Amphitryon.
Ensemble ?

Alcmène.
Assurément. Quelle est cette demande ?

Amphitryon.
Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer tremblait mon feu jaloux.

Alcmène.
D'où vous vient à ce mot une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

Amphitryon.
Non, ce n'était pas moi, pour ma douleur sensible :
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit de toutes les faussetés
La fausseté la plus horrible.

Alcmène.
Amphitryon !

Amphitryon.
Perfide !

Alcmène.
Ah ! quel emportement !

Amphitryon.
Non, non, plus de douceur et plus de déférence,
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon coeur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur et que vengeance.

Alcmène.
De qui donc vous venger ? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

Amphitryon.
Je ne sais pas, mais ce n'était pas moi ;
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

Alcmène.
Allez, indigne époux, le fait parle de soi,
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les noeuds d'un hyménée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus ;
Et me voilà déterminée
À souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

Amphitryon.
Après l'indigne affront que l'on me fait connaître,
C'est bien à quoi sans doute il faut vous préparer :
C'est le moins qu'on doit voir, et les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudrait me l'obscurcir ;
Mais le détail encore ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frère déjà peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin je ne l'ai point quitté :

Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inouï ;
Et dans les mouvements d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi !

Sosie.
Monsieur...

Amphitryon.
Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

Cléanthis, *à Alcmène.*
Faut-il... ?

Alcmène.
Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

Scène III

Cléanthis, Sosie.

Cléanthis, *à part.*
Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;
Mais le frère sur-le-champ
Finira cette querelle.

Sosie, *à part.*
C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant,
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort pour mon fait quelque chose approchant,
Et je m'en veux tout doux éclaircir avec elle.

Cléanthis, *à part.*
Voyez s'il me viendra seulement aborder !
Mais je veux m'empêcher de rien faire paraître.

Sosie, *à part.*
La chose quelquefois est fâcheuse à connaître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudrait-il point mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être ?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurais défendre.
La faiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.
Dieu te gard', Cléanthis !

Cléanthis.
Ah ! ah ! tu t'en avises,

Traître, de t'approcher de nous !

Sosie.
Mon Dieu ! qu'as-tu ? toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises.

Cléanthis.
Qu'appelles-tu sur rien, dis ?

Sosie.
J'appelle sur rien
Ce qui sur rien s'appelle en vers ainsi qu'en prose ;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

Cléanthis.
Je ne sais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

Sosie.
Holà ! d'où te vient donc ce transport furieux ?

Cléanthis.
Tu n'appelles donc rien le procédé, peut-être,
Qu'avec moi ton coeur a tenu ?

Sosie.
Et quel ?

Cléanthis.
Quoi ? tu fais l'ingénu ?
Est-ce qu'à l'exemple du maître
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

Sosie.
Non : je sais fort bien le contraire ;
Mais je ne t'en fais pas le fin :
Nous avions bu de je ne sais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

Cléanthis.
Tu crois peut-être excuser par ce trait…

Sosie.
Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étais dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurais regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

Cléanthis.
Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ?

Sosie.
Non plus que rien. Tu peux m'en faire le rapport :
Je suis équitable et sincère,
Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

Cléanthis.
Comment ? Amphitryon m'ayant su disposer[989],
Jusqu'à ce que tu vins j'avais poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

Sosie.
Bon !...

Cléanthis.
Comment, bon ?

Sosie.
Mon Dieu ! tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage :
J'avais mangé de l'ail, et fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

Cléanthis.
Je te sus exprimer des tendresses de coeur ;
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche ;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

Sosie.
Courage !...

Cléanthis.
Enfin ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur en toi ne trouva rien que glace ;
Et dans un tel retour, je te vis la tromper,
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

Sosie.
Quoi ? je ne couchai point. …

Cléanthis.
Non, lâche.

Sosie.
Est-il possible ?

Cléanthis.
Traître, il n'est que trop assuré.
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;
Et loin que ce matin ton coeur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

Sosie.
Vivat Sosie !

Cléanthis.
Eh quoi ? ma plainte a cet effet ?
Tu ris après ce bel ouvrage ?

Sosie.
Que je suis de moi satisfait !

Cléanthis.
Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

Sosie.
Je n'aurais jamais cru que j'eusse été si sage.

Cléanthis.
Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage !

Sosie.

Mon Dieu, tout doucement ! Si je parais joyeux,
Crois que j'en ai dans l'âme une raison très forte,
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

Cléanthis.
Traître, te moques-tu de moi ?

Sosie.
Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étais, j'avais certain effroi,
Dont avec ton discours mon âme s'est remise.
Je m'appréhendais fort, et craignais qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

Cléanthis.
Quelle est cette frayeur ? et sachons donc pourquoi...

Sosie.
Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir,
Et que dans cet état il ne peut provenir
Que des enfants pesants et qui ne sauraient vivre
Vois, si mon coeur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvénients auraient pu s'en ensuivre !

Cléanthis.
Je me moque des médecins,
Avec leurs raisonnements fades :
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;
Et sur les jours caniculaires
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,
De cent sots contes par le nez.

Sosie.
Tout doux !

Cléanthis.
Non ; je soutiens que cela conclut mal,
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin ni temps qui puisse être fatal

À remplir le devoir de l'amour conjugal ;
Et les médecins sont des bêtes.

Sosie.
Contre eux, je t'en supplie, apaise ton courroux :
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

Cléanthis.
Tu n'es pas où tu crois ; en vain tu files doux :
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont chaque jour je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,
De cette liberté que ton coeur m'a permise.

Sosie.
Quoi ?

Cléanthis.
Tu m'as dit tantôt que tu consentais fort,
Lâche, que j'en aimasse un autre.

Sosie.
Ah ! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre :
Garde-toi bien de suivre ce transport.

Cléanthis.
Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

Sosie.
Fais à ce discours quelque pause :
Amphitryon revient, qui me paraît content.

Scène IV

Jupiter, Cléanthis, Sosie.

Jupiter, *à part.*
Je viens prendre le temps de rapaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son coeur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas ?

Cléanthis.
Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

Jupiter.
Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi.

Scène V

Cléanthis, Sosie.

Cléanthis.
Son chagrin, à ce que je vois,
A fait une prompte retraite.

Sosie.
Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable ?

Cléanthis.
Que si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

Sosie.
Cela se dit dans le courroux ;
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées ;
Et vous seriez, ma foi ! toutes bien empêchées,
Si le diable les prenait tous.

Cléanthis.
Vraiment...

Sosie.
Les voici. Taisons-nous.

Scène VI

Jupiter, Alcmène, Cléanthis, Sosie.

Jupiter.
Voulez-vous me désespérer ?
Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.

Alcmène.
Non, avec l'auteur de ma peine
Je ne puis du tout demeurer.

Jupiter.
De grâce...

Alcmène.
Laissez-moi.

Jupiter.
Quoi ?

Alcmène.
Laissez-moi, vous dis-je.

Jupiter.
Ses pleurs touchent mon âme, et sa douleur m'afflige.
Souffrez que mon coeur…

Alcmène.
Non, ne suivez point mes pas.

Jupiter.
Où voulez-vous aller ?

Alcmène.
Où vous ne serez pas.

Jupiter.
Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un noeud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé :
Je vous suivrai partout, Alcmène.

Alcmène.
Et moi, partout je vous fuirai.

Jupiter.
Je suis donc bien épouvantable ?

Alcmène.
Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable,
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon coeur souffre, à vous voir, une peine incroyable ;
C'est un supplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien sous les cieux
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.

Jupiter.
En voilà bien, hélas, que votre bouche dit.

Alcmène.
J'en ai dans le coeur davantage ;
Et pour s'exprimer tout, ce coeur a du dépit
De ne point trouver de langage.

Jupiter.
Eh ! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder ?

Alcmène.
Ah ! juste Ciel ! cela peut-il se demander ?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une âme ?

Jupiter.
Ah ! d'un esprit plus adouci...

Alcmène.
Non, je ne veux du tout vous voir, ni vous entendre.

Jupiter.
Avez-vous bien le coeur de me traiter ainsi ?
Est-ce là cet amour si tendre,
Qui devait tant durer quand je vins hier ici ?

Alcmène.
Non, non, ce ne l'est pas ; et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour tendre et passionné ;
Vous l'avez dans mon coeur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.
C'est en sa place un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un coeur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé :
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

Jupiter.
Hélas ! que votre amour n'avait guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir !
Ce qui n'était que jeu doit-il faire un divorce ?
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir ?

Alcmène.
Ah ! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverais moins blessée.
La jalousie a des impressions
Dont bien souvent la force nous entraîne ;
Et l'âme la plus sage, en ces occasions,
Sans doute avec assez de peine
Répond de ses émotions ;
L'emportement d'un coeur qui peut s'être abusé
A de quoi ramener une âme qu'il offense ;
Et dans l'amour qui lui donne naissance
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,

Des raisons pour être excusé ;
De semblables transports contre un ressentiment
Pour défense toujours ont ce qui les fait naître,
Et l'on donne grâce aisément
À ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gaieté de coeur,
On passe aux mouvements d'une fureur extrême,
Que sans cause l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un coeur qui chèrement nous aime,
Ah ! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

Jupiter.
Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre :
Cette action, sans doute, est un crime odieux ;
Je ne prétends plus le défendre ;
Mais souffrez que mon coeur s'en défende à vos yeux,
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
À vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal ;
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable.
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et de vous offenser son coeur n'est point capable :
Il a pour vous, ce coeur, pour jamais y penser,
Trop de respect et de tendresse ;
Et si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avait eu la coupable faiblesse,
De cent coups à vos yeux il voudrait le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous on doit toujours être ;
À son dur procédé l'époux s'est fait connaître,
Et par le droit d'hymen il s'est cru tout permis ;
Oui, c'est lui qui sans doute est criminel vers vous,
Lui seul a maltraité votre aimable personne :
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, et vous l'abandonne.
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable ;
Et pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

Alcmène.
Ah ! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et pour les esprits irrités
Ce sont des contre-temps que de telles paroles.
Ce détour ridicule est en vain pris par vous :
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux,
Et dans sa juste violence
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux de même sorte occupent ma pensée,
Et des mêmes couleurs, par mon âme blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux :
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

Jupiter.
Eh bien ! puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison lorsque vous m'immolez
À vos ressentiments en coupable victime ;
Un trop juste dépit contre moi vous anime,
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime ;
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que de me fuir en tous lieux
Votre colère me menace :
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux ;
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'est un crime à blesser les hommes et les Dieux,
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que contre moi votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon coeur vous demande grâce ;
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une âme
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre coeur, charmante Alcmène,
Me refuse la grâce où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine

M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurais plus souffrir.
Oui, cet état me désespère :
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant comme je fais vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces moments la barbare longueur
Fait sous des atteintes mortelles
Succomber tout mon triste coeur ;
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le coeur d'un misérable,
Ce coeur, ce traître coeur, trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable :
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si de votre courroux mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre âme, après ce triste jour,
Aucune impression de haine
Au souvenir de mon amour !
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

Alcmène.
Ah ! trop cruel époux !

Jupiter.
Dites, parlez, Alcmène.

Alcmène.
Faut-il encore pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

Jupiter.
Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un coeur bien enflammé ?

Alcmène.
Un coeur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

Jupiter.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

Alcmène.
Non, ne m'en parlez point : vous méritez ma haine.

Jupiter.
Vous me haïssez donc ?

Alcmène.
J'y fais tout mon effort ;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon coeur jusqu'à cette vengeance
Faire encore aller le transport.

Jupiter.
Mais pourquoi cette violence,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

Alcmène.
Qui ne saurait haïr peut-il vouloir qu'on meure ?

Jupiter.
Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable,
Et que vous m'accordiez le pardon favorable
Que je vous demande à vos pieds.
Résolvez ici l'un des deux :
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

Alcmène.
Hélas ! ce que je puis résoudre
Paraît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon coeur a trop su me trahir :
Dire qu'on ne saurait haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

Jupiter.
Ah ! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse…

Alcmène.
Laissez : je me veux mal de mon trop de faiblesse.

Jupiter.
Va, Sosie, et dépêche-toi,
Voir, dans les doux transports dont mon âme est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.
Bas, à part.
Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

Scène VII

Cléanthis, Sosie.

Sosie.
Eh bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage :
Veux-tu qu'à leur exemple ici
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage ?

Cléanthis.
C'est pour ton nez, vraiment ! Cela se fait ainsi.

Sosie.
Quoi ? tu ne veux pas ?

Cléanthis.
Non.

Sosie.
Il ne m'importe guère :
Tant pis pour toi.

Cléanthis.
Là, là, reviens.

Sosie.
Non, morbleu ! Je n'en ferai rien,
Et je veux être, à mon tour, en colère.

Cléanthis.
Va, va, traître, laisse-moi faire :
On se lasse parfois d'être femme de bien.

Acte III

Scène première

Amphitryon.
Oui, sans doute le sort tout exprès me le cache,
Et des tours que je fais à la fin je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache :
Je ne saurais trouver, portant partout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connaître,
Viennent se réjouir, pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassements et de leur allégresse
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête ;
Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne tout bas cent malédictions.
Ah ! qu'on est peu flatté de louange, d'honneur,
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque dans l'âme on souffre une vive douleur !
Et que l'on donnerait volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du coeur !
Ma jalousie, à tout propos,
Me promène sur ma disgrâce ;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamants n'est pas ce qui m'étonne :

On lève les cachets, qu'on ne l'aperçoit pas ;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature parfois produit des ressemblances
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;
Mais il est hors de sens que sous ces apparences
Un homme pour époux se puisse supposer,
Et dans tous ces rapports sont mille différences
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets ;
Mais les contes fameux qui partout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;
Et ce serait du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire
Je fusse contraint de les croire,
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère
Qui sur ses sens troublés ait su prendre crédit.
Ah ! fasse le Ciel équitable
Que ce penser soit véritable,
Et que pour mon bonheur elle ait perdu l'esprit !

Scène II

Mercure, Amphitryon.

Mercure, *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu d'Amphitryon.*
Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
À mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité ;
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,
Et je me sens par ma planète
À la malice un peu porté.

Amphitryon.
D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

Mercure.
Holà ! tout doucement ! Qui frappe ?

Amphitryon, *sans voir Mercure.*
Moi.

Mercure.
Qui, moi ?

Amphitryon, *apercevant Mercure, qu'iml prend pour Sosie.*
Ah ! ouvre.

Mercure.
Comment, ouvre ? Et qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte ?

Amphitryon.
Quoi ? tu ne me connais pas ?

Mercure.
Non,
Et n'en ai pas la moindre envie.

Amphitryon.
Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal répandu ? Sosie, holà ! Sosie !

Mercure.
Eh bien ! Sosie : oui, c'est mon nom ;
As-tu peur que je ne l'oublie ?

Amphitryon.
Me vois-tu bien ?

Mercure.
Fort bien. Qui peut pousser ton bras
À faire une rumeur si grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

Amphitryon.
Moi, pendard ! ce que je demande ?

Mercure.
Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

Amphitryon.
Attends, traître : avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
À m'oser parler sur ce ton.

Mercure.
Tout beau ! si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

Amphitryon.
Ô Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

Mercure.
Eh bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille, et paraît effaré !
Si des regards on pouvait mordre,
Il m'aurait déjà déchiré.

Amphitryon.
Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

Mercure.
L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

Amphitryon.
Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

Mercure.
Toi, mon maître ?

Amphitryon.
Oui, coquin. M'oses-tu méconnaître ?

Mercure.
Je n'en reconnais point d'autre qu'Amphitryon.

Amphitryon.
Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être ?

Mercure.
Amphitryon ?

Amphitryon.
Sans doute.

Mercure.
Ah ! quelle vision !
Dis-nous un peu : quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau ?

Amphitryon.
Comment ? encore ?

Mercure.
Était-ce un vin à faire fête ?

Amphitryon.
Ciel !

Mercure.
Était-il vieux, ou nouveau ?

Amphitryon.
Que de coups !

Mercure.
Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

Amphitryon.
Ah ! je t'arracherai cette langue sans doute.

Mercure.
Passe, mon pauvre ami, crois-moi :
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin : va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

Amphitryon.
Comment Amphitryon est là-dedans ?

Mercure.
Fort bien :
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
À jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

Scène III

Amphitryon.
Ah ! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'âme !
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit !
Et si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme ?
À quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre ?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah ! faut-il consulter dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre et rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

Scène IV

Sosie, Naucratès, Polidas, Amphitryon.
Polidas est dans le fond du théâtre.

Sosie, *à Amphitryon.*
Monsieur, avec mes soins tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces Messieurs que voici.

Amphitryon.
Ah ! vous voilà ?

Sosie.
Monsieur...

Amphitryon.
Insolent ! téméraire !

Sosie.
Quoi ?

Amphitryon.
Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

Sosie.
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

Amphitryon, *mettant l'épée à la main.*
Ce que j'ai, misérable ?

Sosie, *à Nocratès et à Polidas.*
Holà ! Messieurs, venez donc tôt.

Naucratès, *à Amphitryon.*
Ah ! de grâce, arrêtez.

Sosie.
De quoi suis-je coupable ?

Amphitryon.
Tu me le demandes, maraud !
À Naucratès.
Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

Sosie.
Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

Naucratès, *à Amphitryon.*
Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

Sosie.
Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

Amphitryon.
Comment ? il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nez,
Et de joindre encore la menace
À mille propos effrénés !
Voulant la frapper.
Ah, coquin !

Sosie, *tombant à genoux.*
Je suis mort.

Naucratès, *à Amphitryon.*
Ah, coquin ! Je suis mort. Calmez cette colère.

Sosie.
Messieurs...

Polidas, *à Sosie.*
Qu'est-ce ?

Sosie.
M'a-t-il frappé ?

Amphitryon.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout à l'heure il s'est émancipé.

Sosie.
Comment cela se peut-il faire,
Si j'étais par votre ordre autre part occupé ?
Ces messieurs sont ici pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

Naucratès.
Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

Amphitryon.
Qui t'a donné cet ordre ?

Sosie.
Vous.

Amphitryon.
Et quand ?

Sosie.
Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite
D'avoir d'Alcmène apaisé le courroux.
Sosie se relève.

Amphitryon.
Ô Ciel ! chaque instant, chaque pas
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre ;
Et dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire.

Naucratès.
Tout ce que de chez vous il vient de nous conter
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

Amphitryon.
Allons, vous y pourrez seconder mon effort,
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre :

Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort.
Hélas ! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.
Amphitryon frappe à la porte de sa maison.

Scène V

Jupiter, Amphitryon, Naucratès, Polidas, Sosie.

Jupiter.
Quel bruit à descendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je suis ?

Amphitryon.
Que vois-je ? justes Dieux !

Naucratès.
Ciel ! quel est ce prodige ?
Quoi ? deux Amphitryons ici nous sont produits !

Amphitryon.
Mon âme demeure transie ;
Hélas ! Je n'en puis plus ; l'aventure est à bout,
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

Naucratès.
Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

Sosie, *passant du côté de Jupiter.*
Messieurs, voici le véritable ;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

Polidas
Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

Amphitryon.
C'est trop être éludés[990] par un fourbe exécrable :
Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.
Il met l'épée à la main.

Naucratès, *à Amphitryon.*
Arrêtez.

Amphitryon.
Laissez-moi.

Naucratès.
Dieux ! que voulez-vous faire ?

Amphitryon.
Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

Jupiter.
Tout beau ! l'emportement est fort peu nécessaire ;
Et lorsque de la sorte on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

Sosie.
Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

Amphitryon, *à Sosie.*
Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ces propos outrageants.

Sosie.
Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

Amphitryon.
Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

Naucratès, *arrêtant Amphitryon.*
Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

Amphitryon.
Quoi ? mon honneur de vous reçoit ce traitement ?

Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

Naucratès.
Que voulez-vous qu'à cette vue
Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons
Toute notre chaleur demeure suspendue ?
À vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir et de vous méconnaître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paraître,
Du salut des Thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous aussi paraître en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;
Et c'est un coup trop hasardeux
Pour l'entreprendre sans lumière.
Avec douceur laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture ;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

Jupiter.
Oui, vous avez raison ; et cette ressemblance
À douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance :
Je suis plus raisonnable, et sais vous excuser.
L'oeil ne peut entre nous faire de différence,
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main :
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon ;
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paraître.
C'est à moi de finir cette confusion ;
Et je prétends me faire à tous si bien connaître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous

De la vérité pure ouvrir la connaissance ;
Et la chose sans doute est assez d'importance,
Pour affecter[991] la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage :
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie, et j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invités.

Sosie.
Je ne me trompais pas. Messieurs, ce mot termine
Toute l'irrésolution :
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.

Amphitryon.
Ô Ciel ! puis-je plus bas me voir humilié ?
Quoi ? faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire,
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié ?

Naucratès, *à Amphitryon.*
Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement qui doit rendre
Les ressentiments de saison.
Je ne sais pas s'il impose ;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avait raison.

Amphitryon.
Allez, faibles amis, et flattez l'imposture :
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

Jupiter.
Eh bien ! je les attends, et saurai décider

Le différend en leur présence.

Amphitryon.
Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te saurait sauver de ma vengeance.

Jupiter.
À ces injurieux propos
Je ne daigne[992] à présent répondre ;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur, avec deux mots.

Amphitryon.
Le Ciel même, le Ciel ne t'y saurait soustraire,
Et jusques aux enfers j'irai suivre tes pas.

Jupiter.
Il ne sera pas nécessaire,
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

Amphitryon.
Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux,
Et chez moi venons à main forte,
Pour le percer de mille coups.

Scène VI

Jupiter, Naucratès, Polidas, Sosie

Jupiter.
Point de façons, je vous conjure :
Entrons vite dans la maison.

Naucratès.
Certes, toute cette aventure
Confond le sens et la raison.

Sosie.
Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises,
Et pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.
Seul.
Que je vais m'en donner, et me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises,
Et jamais je n'eus tant de faim.

Scène VII

Mercure, Sosie.

Mercure.
Arrête. Quoi ? tu viens ici mettre ton nez,
Impudent fleureur de cuisine ?

Sosie.
Ah ! de grâce, tout doux !

Mercure.
Ah ! vous y retournez !
Je vous ajusterai l'échine.

Sosie.
Hélas ! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.

Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

Mercure.
Qui de t'appeler de ce nom
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

Sosie.
C'est un nom que tous deux nous pouvons à la fois
Posséder sous un même maître.
Pour Sosie en tous lieux on sait me reconnaître ;
Je souffre bien que tu le sois :

Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies ;
Et parmi leurs contentions,
Faisons en bonne paix vivre les deux Sosies.

Mercure.
Non : c'est assez d'un seul, et je suis obstiné
À ne point souffrir de partage.

Sosie.
Du pas devant sur moi tu prendras l'avantage ;
Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

Mercure.
Non : un frère incommode, et n'est pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

Sosie.
Ô coeur barbare et tyrannique !
Souffre qu'au moins je sois ton ombre...

Mercure.
Point du tout.

Sosie.
Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise ;
En cette qualité souffre-moi près de toi :
Je te serai partout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

Mercure.
Point de quartier : immuable est la loi.
Si d'entrer là-dedans tu prends encore l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

Sosie.
Las ! à quelle étrange disgrâce,
Pauvre Sosie, es-tu réduit !

Mercure.
Quoi ? ta bouche se licencie
À te donner encore un nom que je défends ?

Sosie.
Non, ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie
Qui fut jadis de mes parents,
Qu'avec très grande barbarie,
À l'heure du dîner, l'on chassa de céans.

Mercure.
Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivants.

Sosie.
Que je te rosserais, si j'avais du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé !

Mercure.
Que dis-tu ?

Sosie.
Rien.

Mercure.
Tu tiens, je crois, quelque langage.

Sosie.
Demandez : je n'ai pas soufflé.

Mercure.
Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille,
Il n'est rien de plus certain.

Sosie.
C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

Mercure.
Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

Sosie, *seul.*
Ô Ciel ! que l'heure de manger
Pour être mis dehors est une maudite heure !
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ;

Et par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'aperçois venir en bonne compagnie.

Scène VIII

Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès, Sosie.
Sosie est dans un coin du théâtre, sans être aperçu.

Amphitryon, *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnent.*
Arrêtez là, Messieurs ; suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

Posiclès.
Je comprends que ce coup doit fort toucher votre âme.

Amphitryon.
Ah ! de tous les côtés mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flamme
Autant que pour mon honneur.

Posiclès.
Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable…

Amphitryon.
Ah ! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et, sans consentement, l'innocence y périt.
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats,
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

Argatiphontidas.
Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée ;

Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais ;
Et c'est un procédé dont j'ai l'âme blessée,
Et que les gens de coeur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jeter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Écouter d'un ami raisonner l'adversaire
Pour des hommes d'honneur n'est point un coup à faire :
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me saurait plaire ;
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par donner, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point ;
Et de vous il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

Amphitryon.
Allons.

Sosie*, à Amphitryon.*
Je viens, Monsieur, subir, à vos genoux,
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux :
Vous ferez bien, je le mérite,
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

Amphitryon.
Lève-toi. Que fait-on ?

Sosie.
L'on m'a chassé tout net ;
Et croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeais pas qu'en effet
Je m'attendais là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne ;
Et l'on me des-Sosie enfin
Comme on vous dés-Amphitryonne[993].

Amphitryon.
Suis-moi.

Sosie.
N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne ?

Scène IX

Cléanthis, Amphitryon, Argatiphontidas, Polidas, Naucratès, Posiclès, Sosie

Cléanthis.
Ô Ciel !

Amphitryon.
Qui t'épouvante ainsi ?
Quelle est la peur que je t'inspire ?

Cléanthis.
Las ! vous êtes là-haut, et je vous vois ici !

Naucratès.
Ne vous pressez point : le voici,
Pour donner devant tous les clartés qu'on désire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

Scène X

Mercure, Cléanthis, Naucratès, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès.

Mercure.
Oui, vous l'allez voir tous ; et sachez par avance
Que c'est le grand maître des Dieux
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmène a fait du Ciel descendre dans ces lieux ;
Et quant à moi, je suis Mercure.
Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure :
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

Sosie.
Ma foi ! Monsieur le Dieu, je suis votre valet :
Je me serais passé de votre courtoisie.

Mercure.
Je lui donne à présent congé d'être Sosie :
Je suis las de porter un visage si laid,
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambrosie,
M'en débarbouiller tout à fait.
Il s'envole dans le Ciel.

Sosie.
Le Ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

Scène XI

Jupiter, Cléanthis, Naucratès, Polidas, Sosie, Amphitryon, Argatiphontidas, Posiclès.

Jupiter, *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de son foudre dans un nuage, sur son aigle.*
Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur,
Et sous tes propres traits vois Jupiter paraître :
À ces marques tu peux aisément le connaître ;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton coeur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix et la douceur.
Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,
Étouffe ici les bruits qui pouvaient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et sans doute il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des Dieux.
Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure ;
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie ;
Et ce doit à tes feux être un objet bien doux
De voir que pour lui plaire il n'est point d'autre voie
Que de paraître son époux,
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi,
Et que ce qu'il a reçu d'elle
N'a par son coeur ardent été donné qu'à toi.

Sosie.
Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Jupiter.
Sors donc des noirs chagrins que ton coeur a soufferts,
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle :
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde
Fera connaître à tous que je suis ton support,
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données ;
C'est un crime que d'en douter :
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.
Il se perd dans les nues.

Naucratès.
Certes, je suis ravi de ces marques brillantes.

Sosie.
Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes :
C'est un mauvais embarquement,
Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté sans doute est pour nous sans seconde ;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand coeur :
Tout cela va le mieux du monde ;
Mais enfin coupons aux discours,
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires, toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

FIN

GEORGE DANDIN OU LE MARI CONFONDU

1668

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX

Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII

Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en prose et en trois actes, représentée à Versailles le 15 de juillet 1668, et à Paris le 9 de novembre suivant.[994]

On ne connaît et on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin ;* et, au contraire, *le Cocu imaginaire,* qu'on avait intitulé et affiché *Sganarelle,* n'est plus connu que sous le nom de *Cocu imaginaire,*peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu. George Dandin* réussit pleinement ; mais si on ne reprocha rien à la conduite et au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce : quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait George Dandin d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

Personnages

GEORGE DANDIN[995], riche paysan, mari d'Angélique.[996]
ANGÉLIQUE, femme de George Dandin et fille de M. de Sotenville.[997]

M. DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.[998]

MADAME DE SOTENVILLE, sa femme.[999]
CLITANDRE, amant[1000] d'Angélique.[1001]
CLAUDINE, suivante d'Angélique.[1002]
LUBIN, paysan, servant Clitandre.[1003]
COLIN, valet de George Dandin.

La scène est devant la maison de George Dandin.

Acte I

Scène première

George Dandin

George Dandin
Ah ! Qu'une femme demoiselle[1004] est une étrange affaire, et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes : c'est notre bien seul qu'ils épousent, et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

Scène II

George Dandin, Lubin.

George Dandin, *voyant sortir Lubin de chez lui.*
Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

Lubin, *à part, apercevant George Dandin*
Voilà un homme qui me regarde.

George Dandin, *à part*
Il ne me connaît pas.

Lubin, *à part*
Il se doute de quelque chose.

George Dandin, *à part*
Ouais ! il a grand'peine à saluer.

Lubin, *à part*
J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

George Dandin
Bonjour.

Lubin
Serviteur.

George Dandin
Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

Lubin
Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

George Dandin
Eh ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

Lubin
Chut !

George Dandin
Comment ?

Lubin
Paix !

George Dandin
Quoi donc ?

Lubin
Motus ! Il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

George Dandin
Pourquoi ?

Lubin
Mon Dieu ! parce.

George Dandin
Mais encore ?

Lubin
Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

George Dandin
Point, point.

Lubin
C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux, et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

George Dandin
Oui.

Lubin
Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne

me vît, et je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'ayez vu.

George Dandin
Je n'ai garde.

Lubin
Je suis bien aise de faire les choses secrètement comme on m'a recommandé.

George Dandin
C'est bien fait.

Lubin
Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme, et il ferait le diable à quatre si cela venait à ses oreilles : vous comprenez bien ?

George Dandin
Fort bien.

Lubin
Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

George Dandin
Sans doute.

Lubin
On le veut tromper tout doucement : vous entendez bien ?

George Dandin
Le mieux du monde.

Lubin
Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire : vous comprenez bien ?

George Dandin
Assurément. Eh ! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

Lubin
C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de chose… Foin ! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, monsieur Cli… Clitande.

George Dandin
Est-ce ce jeune courtisan qui demeure…

Lubin
Oui : auprès de ces arbres.

George Dandin, *à part.*
C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi ; j'avais bon nez sans doute, et son voisinage déjà m'avait donné quelque soupçon.

Lubin
Testigué ! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est au prix de cela une journée de travail où je ne gagne que dix sols.

George Dandin
Eh bien ! avez-vous fait votre message ?

Lubin
Oui, j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui tout du premier coup a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

George Dandin, *à part.*
Ah ! coquine de servante !

Lubin
Morguéne ! cette Claudine-là est tout à fait jolie, elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

George Dandin
Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan ?

Lubin
Elle m'a dit de lui dire… Attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela… Qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

George Dandin, *à part.*
Ah ! pendarde de femme !

Lubin
Testiguiéne ! cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon ; et il aura un pied de nez avec sa jalousie : est-ce pas ?

George Dandin
Cela est vrai.

Lubin
Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

George Dandin
Oui, oui.

Lubin
Pour moi, je vais faire semblant de rien : je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

Scène III

George Dandin

George Dandin

Eh bien ! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une Demoiselle : l'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; et si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon coeur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi ? écouter impudemment l'amour d'un Damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance ! Morbleu ! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

Scène IV

Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin.

Monsieur de Sotenville
Qu'est-ce, mon gendre ? vous me paraissez tout troublé.

George Dandin
Aussi en ai-je du sujet, et…

Madame de Sotenville
Mon Dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

George Dandin
Ma foi ! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et…

Madame de Sotenville
encore ! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

George Dandin
Comment ?

Madame de Sotenville
Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire Madame ?

George Dandin
Parbleu ! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

Madame de Sotenville
Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

Monsieur de Sotenville
C'en est assez, mamour, laissons cela.

Madame de Sotenville
Mon Dieu ! Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

Monsieur de Sotenville
Corbleu ! pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions. Mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

George Dandin
Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de…

Monsieur de Sotenville
Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire « Monsieur tout court.

George Dandin
Eh bien ! Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne…

Monsieur de Sotenville
Tout beau ! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

George Dandin
J'enrage. Comment ? ma femme n'est pas ma femme ?

Madame de Sotenville

Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

George Dandin, *à part.*
Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ?
Haut.
Eh ! de grâce, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai.
À part.
Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là !
À M. de Sotenville.
Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

Monsieur de Sotenville
Et la raison, mon gendre ?

Madame de Sotenville
Quoi ? parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages ?

George Dandin
Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi, de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ?

Monsieur de Sotenville
Ne comptez-vous rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Madame de Sotenville
Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes ?

George Dandin
Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

Monsieur de Sotenville
Que veut dire cela, mon gendre ?

George Dandin
Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Madame de Sotenville
Tout beau ! prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et de la maison de la Prudoterie il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Monsieur de Sotenville
Corbleu ! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Madame de Sotenville
Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

Monsieur de Sotenville
Il y a eu une Mathurine de Sotenville qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler.

George Dandin
Ho bien ! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

Monsieur de Sotenville
Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

Madame de Sotenville
Toute la sévérité possible.

George Dandin
Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très humainement écoutées.

Madame de Sotenville

Jour de Dieu ! je l'étranglerais de mes propres mains, s'il fallait qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.[1005]

Monsieur de Sotenville
Corbleu ! je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait[1006] à son honneur.

George Dandin
Je vous ai dit ce qui se passe pour vous faire mes plaintes, et je vous demande raison de cette affaire-là.

Monsieur de Sotenville
Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

George Dandin
Très sûr.

Monsieur de Sotenville
Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

George Dandin
Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

Monsieur de Sotenville
Mamour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Madame de Sotenville
Se pourrait-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné ?

Monsieur de Sotenville
Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

George Dandin
Le voici qui vient vers nous.

Scène V

Monsieur de Sotenville, Clitandre, George Dandin.

Monsieur de Sotenville
Monsieur, suis-je connu de vous ?

Clitandre
Non pas, que je sache, Monsieur.

Monsieur de Sotenville
Je m'appelle le baron de Sotenville.

Clitandre
Je m'en réjouis fort.

Monsieur de Sotenville
Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur dans ma jeunesse de me signaler des premiers à l'arrière-ban[1007] de Nancy.

Clitandre
À la bonne heure.

Monsieur de Sotenville
Monsieur, mon père Jean-Gilles de Sotenville eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban[1008].

Clitandre
J'en suis ravi.

Monsieur de Sotenville
Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage

d'outre-mer[1009].

Clitandre
Je le veux croire.

Monsieur de Sotenville
Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse,…
Montrant George Dandin.
… et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

Clitandre
Qui, moi ?

Monsieur de Sotenville
Oui ; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

Clitandre
Voilà une étrange médisance ! Qui vous a dit cela, Monsieur ?

Monsieur de Sotenville
Quelqu'un qui croit le bien savoir.

Clitandre
Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune et belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le baron de Sotenville ! Je vous révère trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

Monsieur de Sotenville
Allons, mon gendre.

George Dandin
Quoi ?

Clitandre
C'est un coquin et un maraud.

Monsieur de Sotenville
Répondez.

George Dandin

Répondez vous-même.

Clitandre
Si je savais qui ce peut être, je lui donnerais en votre présence de l'épée dans le ventre.

Monsieur de Sotenville
Soutenez donc la chose.

George Dandin
Elle est toute soutenue, cela est vrai.

Clitandre
Est-ce votre gendre, Monsieur, qui…

Monsieur de Sotenville
Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

Clitandre
Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir, et sans cela je lui apprendrais bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

Scène VI

Monsieur et Madame de Sotenville, Angélique, Clitandre, George Dandin, Claudine.

Madame de Sotenville
Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

Clitandre
Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

Angélique
Moi ? et comment lui aurais-je dit ? Est-ce que cela est ? Je voudrais bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants : essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai, pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

Clitandre
Eh ! là, là, Madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

Angélique
Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

Clitandre

On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

Angélique
Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

Clitandre
Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop, et vous et Messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Madame de Sotenville*, à George Dandin.*
Eh bien ! vous le voyez.

Monsieur de Sotenville
Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

George Dandin
Je dis que ce sont là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

Angélique
Moi, j'ai reçu une ambassade ?

Clitandre
J'ai envoyé une ambassade ?

Angélique
Claudine.

Clitandre*, à Claudine.*
Est-il vrai ?

Claudine
Par ma foi, voilà une étrange fausseté !

George Dandin
Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

Claudine
Qui, moi ?

George Dandin
Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

Claudine
Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

George Dandin
Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sournoise ; mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée[1010].

Claudine
Madame, est-ce que…

George Dandin
Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres ; et vous n'avez point de père gentilhomme.

Angélique
C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au coeur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

Claudine
Assurément.

Angélique
Tout mon malheur est de le trop considérer ; et plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un ! Je ne serais pas tant à plaindre. Adieu : je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

Scène VII

Monsieur et Madame de Sotenville, Clitandre, George Dandin, Claudine.

Madame de Sotenville, *à George Dandin.*
Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

Claudine
Par ma foi ! il mériterait qu'elle lui fît dire vrai ; et si j'étais en sa place, je n'y marchanderais pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé ; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.
Claudine sort.

Monsieur de Sotenville
Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là ; et votre procédé met tout le monde contre vous.

Madame de Sotenville
Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

George Dandin
J'enrage de bon coeur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

Scène VIII

Monsieur et Madame de Sotenville, Clitandre, George Dandin

Clitandre, *à M. de Sotenville.*
Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé : vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

Monsieur de Sotenville
Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

George Dandin
Comment satisfaction ?

Monsieur de Sotenville
Oui, cela se doit dans les règles pour l'avoir à tort accusé.

George Dandin
C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

Monsieur de Sotenville
Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes, et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

George Dandin
Si bien donc que si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire ?

Monsieur de Sotenville

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

George Dandin
Moi, je lui ferai encore des excuses après…

Monsieur de Sotenville
Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

George Dandin
Je ne saurais…

Monsieur de Sotenville
Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile : je me mettrais avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

George Dandin
Ah ! George Dandin !

Monsieur de Sotenville
Votre bonnet à la main, le premier : Monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

George Dandin*, à part, le bonnet à la main.*
J'enrage.

Monsieur de Sotenville
Répétez après moi : Monsieur…

George Dandin
Monsieur…

Monsieur de Sotenville.
Je vous demande pardon.
Voyant que son gendre fait difficulté de lui obéir.
Ah !

George Dandin
Je vous demande pardon…

Monsieur de Sotenville
Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

George Dandin

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

Monsieur de Sotenville
C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

George Dandin
C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

Monsieur de Sotenville
Et je vous prie de croire…

George Dandin
Et je vous prie de croire…

Monsieur de Sotenville
Que je suis votre serviteur.

George Dandin
Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu ?

Monsieur de Sotenville. *Il le menace encore.*
Ah !

Clitandre
Il suffit, Monsieur.

Monsieur de Sotenville
Non : je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

George Dandin
Que, que, que je suis votre serviteur.

Clitandre, *à George Dandin.*
Monsieur, je suis le vôtre de tout mon coeur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé.
À M. de Sotenville.
Pour vous, Monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Monsieur de Sotenville
Je vous baise les mains ; et quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre[1011].

Clitandre
C'est trop de grâces que vous me faites.
Il sort.

Monsieur de Sotenville
Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

Scène IX

George Dandin

George Dandin

Ah ! que je… Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu, cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut ; vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

Acte II

Scène première

Claudine, Lubin.

Claudine
Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vînt de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

Lubin
Par ma foi ! je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avait vu sortir, et il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babillards.

Claudine
Vraiment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

Lubin
Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

Claudine
Oui, oui, il sera temps.

Lubin
Ne parlons plus de cela. Écoute.

Claudine
Que veux-tu que j'écoute ?

Lubin
Tourne un peu ton visage devers moi.

Claudine
Eh bien, qu'est-ce ?

Lubin
Claudine.

Claudine
Quoi ?

Lubin
Eh ! là, ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

Claudine
Non.

Lubin
Morgué ! je t'aime.

Claudine
Tout de bon ?

Lubin
Oui, le diable m'emporte ! Tu me peux croire, puisque j'en jure.

Claudine
À la bonne heure.

Lubin
Je me sens tout tribouiller le coeur quand je te regarde.

Claudine
Je m'en réjouis.

Lubin
Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

Claudine
Je fais comme font les autres.

Lubin
Vois-tu ? il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron : si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

Claudine
Tu serais peut-être jaloux comme notre maître.

Lubin
Point.

Claudine
Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

Lubin
Eh bien ! je serai tout comme cela.

Claudine
C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal, et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

Lubin
Eh bien ! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

Claudine
Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse et nous disent : « Prenez. Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

Lubin
Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

Claudine
Eh bien, bien, nous verrons.

Lubin
Viens donc ici, Claudine.

Claudine
Que veux-tu ?

Lubin
Viens, te dis-je.

Claudine
Ah ! doucement : je n'aime pas les patineurs.

Lubin
Eh ! un petit brin d'amitié.

Claudine
Laisse-moi là, te dis-je : je n'entends pas raillerie.

Lubin
Claudine.

Claudine, *repoussant Lubin.*
Hai[1012] !

Lubin
Ah ! que tu es rude à pauvres gens. Fi ! que cela est malhonnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Eh là !

Claudine
Je te donnerai sur le nez.

Lubin
Oh ! la farouche, la sauvage. Fi, poua ! la vilaine, qui est cruelle.

Claudine
Tu t'émancipes trop.

Lubin
Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser faire ?

Claudine
Il faut que tu te donnes patience.

Lubin
Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

Claudine
Je suis votre servante.

Lubin
Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins[1013].

Claudine
Eh ! que nenni : j'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, et dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

Lubin
Adieu, beauté rudanière[1014].

Claudine
Le mot est amoureux.

Lubin
Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

Claudine
Je vais remettre aux mains de ma maîtresse… Mais la voici avec son mari : éloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

Scène II

George Dandin, Angélique

George Dandin
Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

Scène III

George Dandin, Angélique, Clitandre

Clitandre, *à part, dans le fond du théâtre.*
Ah ! la voilà ; mais le mari est avec elle.

George Dandin, *sans voir Clitandre.*
Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le noeud qui nous joint.
Clitandre et Angélique se saluent.
Mon Dieu ! laissez là votre révérence, ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

Angélique
Moi, me moquer ! En aucune façon.

George Dandin
Je sais votre pensée, et connais.
Clitandre et Angélique se saluent encore.
Encore ? ah ! ne raillons pas davantage ! Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne : j'entends parler de celui que vous devez à des noeuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage.
Angélique fait signe à Clitandre.
Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

Angélique
Qui songe à lever les épaules ?

George Dandin
Mon Dieu ! nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le

mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites.
Angélique fait signe de la tête à Clitandre.
Oui, oui, mal fait à vous ; et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

Angélique
Moi ! je ne sais ce que vous voulez dire.

George Dandin
Je le sais fort bien, moi ; et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche ; et la famille des Dandins.

Clitandre, *derrière Angélique, sans être aperçu de George Dandin.*
Un moment d'entretien.

George Dandin*, sans voir Clitandre.*
Eh ?

Angélique
Quoi ? je ne dis mot.

George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire en faisant une grande
révérence à George Dandin.

Scène IV

George Dandin, Angélique

George Dandin
Le voilà qui vient rôder autour de vous.

Angélique
Eh bien, est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

George Dandin
Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches ; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

Angélique
Moi, les chasser ? et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

George Dandin
Oui. Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

Angélique
Le personnage d'un honnête homme qui est bien aise de voir sa femme considérée.

George Dandin
Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

Angélique
Oh ! les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ? parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

George Dandin
C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

Angélique
Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon coeur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous ? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère ; ce sont eux proprement qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition, et rendez grâces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

George Dandin
Oui ! c'est ainsi que vous le prenez ? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

Angélique
Moi je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

George Dandin
Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! allons, George Dandin ; je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

Scène V

Claudine, Angélique.

Claudine
J'avais, Madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

Angélique
Voyons.

Claudine
À ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit ne lui déplaît pas trop.

Angélique
Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! que dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions les gens de cour ont un air agréable ! et qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de province ?

Claudine
Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guère.

Angélique
Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

Claudine
Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici…

Scène VI

Clitandre, Lubin, Claudine.

Claudine
Vraiment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

Clitandre
Je n'ai pas osé envoyer de mes gens. Mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.
Il fouille dans sa poche.

Claudine
Eh ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; et je vous rends service parce que vous le méritez, et que je me sens au coeur de l'inclination pour vous.

Clitandre, *donnant de l'argent à Claudine.*
Je te suis obligé.

Lubin, *à Claudine.*
Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

Claudine
Je te le garde aussi bien que le baiser.

Clitandre
Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

Claudine

Oui, elle est allée y répondre.

Clitandre
Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

Claudine
Oui : venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

Clitandre
Mais le trouvera-t-elle bon ? et n'y a-t-il rien à risquer ?

Claudine
Non, non ; son mari n'est pas au logis ; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son père et sa mère ; et pourvu qu'ils soient prévenus[1015], tout le reste n'est point à craindre.

Clitandre
Je m'abandonne à ta conduite.

Lubin, *seul.*
Tétiguenne ! que j'aurai là une habile femme ! Elle a de l'esprit comme quatre.

Scène VII

George Dandin, Lubin.

George Dandin, *bas, à part.*
Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire !

Lubin
Ah ! vous voilà, Monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

George Dandin
Moi ?

Lubin
Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

George Dandin
Écoute, mon ami.

Lubin
Si vous n'aviez point babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure ; mais pour votre punition vous ne saurez rien du tout.

George Dandin
Comment ? qu'est-ce qui se passe ?

Lubin

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé : vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

George Dandin
Arrête un peu.

Lubin
Point.

George Dandin
Je ne te veux dire qu'un mot.

Lubin
Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

George Dandin
Non, ce n'est pas cela.

Lubin
Eh ! quelque sot[1016]… Je vous vois venir.

George Dandin
C'est autre chose. Écoute.

Lubin
Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

George Dandin
De grâce.

Lubin
Non.

George Dandin
Je te donnerai…

Lubin
Tarare !

Scène VIII

George Dandin

George Dandin

Je n'ai pu me servir avec cet innocent de la pensée que j'avais. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose, et si le galant est chez moi, ce serait pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle, et quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais quérir beau-père et belle-mère sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrais-je point[1017] m'éclaircir doucement s'il y est encore ?

Après avoir été regarder par le trou de la serrure.

Ah Ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie ; et pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avais besoin.

Scène IX

Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin.

George Dandin
Enfin vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi ; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode, et, Dieu merci ! mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Monsieur de Sotenville
Comment, mon gendre, vous êtes encore là-dessus ?

George Dandin
Oui, j'y suis, et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Madame de Sotenville
Vous nous venez encore étourdir la tête ?

George Dandin
Oui, Madame, et l'on fait bien pis à la mienne.

Monsieur de Sotenville
Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun ?

George Dandin
Non ; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

Madame de Sotenville
Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

George Dandin
Non, Madame ; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me

déshonore.

Madame de Sotenville
Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

Monsieur de Sotenville
Corbleu ! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

George Dandin
Marchand qui perd ne peut rire.

Madame de Sotenville
Souvenez-vous que vous avez épousé une Demoiselle.

George Dandin
Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

Monsieur de Sotenville
Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

George Dandin
Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? parce qu'elle est Demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

Monsieur de Sotenville
Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous m'étiez venu parler ?

George Dandin
Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

Madame de Sotenville
Avec elle ?

George Dandin
Oui, avec elle, et dans ma maison ?

Monsieur de Sotenville
Dans votre maison ?

George Dandin
Oui, dans ma propre maison.

Madame de Sotenville
Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

Monsieur de Sotenville
Oui : l'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose ; et si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

George Dandin
Vous n'avez qu'à me suivre.

Madame de Sotenville
Gardez de vous tromper.

Monsieur de Sotenville
N'allez pas faire comme tantôt.

George Dandin
Mon Dieu ! vous allez voir.
Montrant Clitandre, qui sort avec Angélique.
Tenez, ai-je menti ?

Scène X

Angélique, Clitandre, Claudine, Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin.
George Dandin est dans le fond du théâtre.

Angélique*, à Clitandre.*
Adieu. J'ai peur qu'on ne vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

Clitandre
Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

Angélique
J'y ferai mes efforts.

George Dandin*, à M et Mme de Sotenville.*
Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

Claudine*, à Angélique.*
Ah ! Madame, tout est perdu : voilà votre père et votre mère, accompagnés de votre mari.

Clitandre
Ah Ciel !

Angélique*, bas, à Clitandre et à Claudine.*
Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux.
Haut à Clitandre.
Quoi ? vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt ; et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter ; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en

présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser ; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances : comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée. Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises. Mais une honnête femme n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire.

Après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.

Et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

Angélique prend le bâton et se lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin

Clitandre*, criant comme s'il avait été frappé.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! doucement.

Il s'enfuit.

Scène XI

Angélique, Claudine, Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin.

Claudine
Fort, Madame, frappez comme il faut.

Angélique, *faisant semblant de parler à Clitandre.*
S'il vous demeure quelque chose sur le coeur, je suis pour vous répondre.

Claudine
Apprenez à qui vous vous jouez.

Angélique, *faisant l'étonnée.*
Ah mon père, vous êtes là !

Monsieur de Sotenville
Oui, ma fille, et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà, approche-toi que je t'embrasse.

Madame de Sotenville
Embrasse-moi aussi, ma fille. Las ! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

Monsieur de Sotenville
Mon gendre, que vous devez être ravi, et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Madame de Sotenville
Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

Claudine
Assurément. Voilà une femme, celle-là. Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

George Dandin*, à part.*
Euh ! traîtresse !

Monsieur de Sotenville
Qu'est-ce, mon gendre ? que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous ?

Angélique
Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir, et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

Monsieur de Sotenville
Où allez-vous, ma fille ?

Angélique
Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée à recevoir ses compliments.

Claudine*, à George Dandin.*
Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

George Dandin*, à part.*
Scélérate !

Scène XII

Monsieur et Madame de Sotenville, George Dandin.

Monsieur de Sotenville
C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

Madame de Sotenville
Vous devez considérer que c'est une fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

Scène XIII

George Dandin

George Dandin

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler, jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? Ô Ciel, seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore !

Acte III

Scène première

Clitandre, Lubin.

Clitandre
La Nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin !

Lubin
Monsieur ?

Clitandre
Est-ce par ici ?

Lubin
Je pense que oui. Morgué ! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

Clitandre
Elle a tort assurément ; mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

Lubin
Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

Clitandre
C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

Lubin
Oui. Si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

Clitandre
Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

Lubin
Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris, et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinai que cela voulait dire collège.

Clitandre
Cela est admirable ! Tu sais donc lire, Lubin ?

Lubin
Oui, je sais lire la lettre moulée ; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

Clitandre
Nous voici contre la maison.
Après avoir frappé dans ses mains.
C'est le signal que m'a donné Claudine.

Lubin
Par ma foi ! c'est une fille qui vaut de l'argent, et je l'aime de tout mon coeur.

Clitandre
Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

Lubin
Monsieur, je vous suis…

Clitandre
Chut ! J'entends quelque bruit.

Scène II

Angélique, Claudine, Clitandre, Lubin.

Angélique
Claudine.

Claudine
Eh bien ?

Angélique
Laisse la porte entr'ouverte.

Claudine
Voilà qui est fait.

Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.

Clitandre
Ce sont elles. St[1018].

Angélique
St.

Lubin
St.

Claudine
St.

Clitandre, *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*
Madame.

Angélique, *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*
Quoi ?

Lubin, *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*
Claudine.

Claudine, *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*
Qu'est-ce ?

Clitandre, *à Claudine, croyant parler à Angélique.*
Ah ! Madame, que j'ai de joie !

Lubin, *à Angélique, croyant parler à Claudine.*
Claudine, ma pauvre Claudine.

Claudine, *à Clitandre*.
Doucement, Monsieur.

Angélique, *à Lubin.*
Tout beau, Lubin.

Clitandre
Est-ce toi, Claudine ?

Claudine
Oui.

Lubin
Est-ce vous, Madame ?

Angélique
Oui.

Claudine*, à Clitandre.*
Vous avez pris l'une pour l'autre.

Lubin, *à Angélique*.
Ma foi, la nuit, on n'y voit goutte.

Angélique
Est-ce pas vous, Clitandre ?

Clitandre

Oui, Madame.

Angélique
Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

Clitandre
Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

Claudine
C'est fort bien avisé.

Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre[1019].

Lubin, *cherchant Claudine.*
Claudine, où est-ce que tu es ?

Scène III

Angélique, Clitandre, Claudine, george Dandin, Lubin

Angélique, Clitandre et Claudine sont assis au fond du théâtre. George Dandin est à moitié déshabillé.

George Dandin
J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? serait-elle sortie ?

Lubin, *cherchant Claudine et prenant George dandin pour Claudine.*
Où es-tu donc, Claudine ? Ah ! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle, à cette heure, comme tous les diantres, et il ne sait pas que Monsieur le Vicomte et elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible ! De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, et me donne ta petite menotte que je la baise. Ah ! que cela est doux ! Il me semble que je mange des confitures.
À George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse rudement.
Tubleu ! comme vous y allez ! Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

George Dandin
Qui va là ?

Lubin
Personne.

George Dandin

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que sans tarder j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà ! Colin, Colin.

Scène IV

Angélique, Clitandre, Claudine, George Dandin, Colin, Lubin.
Lubin est assis au fond du théâtre.

Colin, *à la fenêtre*.
Monsieur.

George Dandin
Allons vite, ici-bas.

Colin, *sautant par la fenêtre.*
M'y voilà : on ne peut pas plus vite.

George Dandin
Tu es là ?

Colin
Oui, Monsieur.

Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre et s'endort.

George Dandin, *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*
Doucement. Parle bas. Écoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très instamment de venir tout a l'heure ici. Entends-tu ? Eh ? Colin, Colin.

Colin, *de l'autre côté, se réveillant*
Monsieur !

George Dandin
Où diable es-tu ?

Colin
Ici.

George Dandin
Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi !
Pendant que george Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté et se rendort.
Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin, Colin.

Colin, *de l'autre côté, se réveillant.*
Monsieur !

George Dandin
Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi.
Ils se rencontrent, et tombent tous deux.
Ah ! le traître ! il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

Colin
Assurément.

George Dandin
Veux-tu venir ?

Colin
Nenni, ma foi !

George Dandin
Viens, te dis-je.

Colin
Point : vous me voulez battre.

George Dandin
Eh bien ! non. Je ne te ferai rien.

Colin
Assurément ?

George Dandin
Oui. Approche.
À Colin, qu'il tient par le bras.

Bon. Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite de ma part prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; et s'ils faisaient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

Colin
Oui, Monsieur.

George Dandin
Va vite, et reviens de même.
se croyant seul.
Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que… Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.
Il se range près de la porte de sa maison.

Scène V

Clitandre, Angélique, George Dandin, Claudine, Lubin.

Angélique, *à Clitandre.*
Adieu. Il est temps de se retirer.

Clitandre
Quoi ? si tôt ?

Angélique
Nous nous sommes assez entretenus.

Clitandre
Ah ! Madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver en si peu de temps toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudrait des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

Angélique
Nous en écouterons une autre fois davantage.

Clitandre
Hélas ! De quel coup me percez-vous l'âme lorsque vous parlez de vous retirer, et avec combien de chagrins m'allez-vous laisser maintenant ?

Angélique
Nous trouverons moyen de nous revoir.

Clitandre
Oui ; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, et les priviléges qu'ont les maris sont des choses

cruelles pour un amant qui aime bien.

Angélique
Serez-vous assez faible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend, parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

George Dandin, *à part.*
Voilà nos carognes de femmes.

Clitandre
Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné était peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui !

George Dandin, *à part.*
Pauvres maris ! voilà comme on vous traite.

Clitandre
Vous méritez sans doute une toute autre destinée, et le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

George Dandin
Plût au Ciel fût-elle la tienne ! Tu changerais bien de langage. Rentrons ; c'en est assez.
Étant rentré, il ferme porte en dedans.

Scène VI

Clitandre, Angélique, Claudine, Lubin.

Claudine
Madame, si vous avez à dire du mal de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

Clitandre
Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

Angélique, *à Clitandre*
Elle a raison. Séparons-nous.

Clitandre
Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais au moins je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

Angélique
Adieu.

Lubin
Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir ?

Claudine
Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

Scène VII

Angélique, Claudine

Angélique
Rentrons sans faire de bruit.

Claudine
La porte s'est fermée.

Angélique
J'ai le passe-partout.

Claudine
Ouvrez donc doucement.

Angélique
On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

Claudine
Appelez le garçon qui couche là.

Angélique
Colin, Colin, Colin.

Scène VIII

Angélique, Claudine, George Dandin

George Dandin, *mettant la tête à sa fenêtre*.
Colin, Colin ? ah ! je vous y prends donc, Madame ma femme, et vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

Angélique
Eh bien ! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit ?

George Dandin
Oui, oui, l'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquine ; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, et du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé quérir, et ils vont être ici dans un moment.

Angélique, *à part.*
Ah Ciel !

Claudine
Madame.

George Dandin
Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, et

beau dire, et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

Angélique
Eh ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

George Dandin
Non, non ; il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire, à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade, à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paraître innocente, quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous veniez de secourir.

Angélique
Non : mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

George Dandin
C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que dans cette affaire vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

Angélique
Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

George Dandin
Je vous baise les mains.

Angélique
Eh ! mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

George Dandin
Ah ! mon pauvre petit mari ? Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela, et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

Angélique
Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

George Dandin
Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements.

Angélique
De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

George Dandin
Eh bien, quoi ?

Angélique
Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre ressentiment est juste ; que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez, et que cette sortie est un rendez-vous que j'avais donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge ; des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde ; des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute dans le fond n'ont rien de…

George Dandin
Oui : vous le dites, et ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

Angélique
Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon coeur, et de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement. Elle touchera tout à fait mon coeur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avaient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

George Dandin
Ah ! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler.

Angélique
Accordez-moi cette faveur.

George Dandin
Point d'affaires. Je suis inexorable.

Angélique
Montrez-vous généreux.

George Dandin
Non.

Angélique
De grâce !

George Dandin
Point.

Angélique
Je vous en conjure de tout mon coeur.

George Dandin
Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate.

Angélique
Eh bien ! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

George Dandin
Et que ferez-vous, s'il vous plaît ?

Angélique
Mon coeur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions, et de ce couteau que voici je me tuerai sur la place.

George Dandin
Ah ! ah ! à la bonne heure.

Angélique

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée ; et mes parents ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie, et ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

George Dandin
Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a longtemps.

Angélique
C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr ; et si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que tout à l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

George Dandin
Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

Angélique
Eh bien ! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. Ah c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi !

George Dandin
Ouais ! Serait-elle bien si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

Scène IX

Angélique, Claudine

Angélique, *à Claudine.*
St. Paix ! Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

Scène X

Angélique, Claudine, George Dandin

Angélique et Claudine entrent dans la maison au moment que **[1020]** *George Dandin en sort, et ferment la porte en dedans ; George Dandin porte une chandelle à la main.*

George Dandin

La méchanceté d'une femme irait-elle bien jusque-là ?

Seul, après avoir regardé partout.

Il n'y a personne. Eh ! je m'en étais bien douté, et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait rien après moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux ! Cela rendra ses affaires encore plus mauvaises, et le père et la mère qui vont venir en verront mieux son crime.

Après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.

Ah ! ah ! la porte s'est fermée. Holà ! ho ! quelqu'un ! qu'on m'ouvre promptement !

Scène XI

Angélique, Claudine, George Dandin

Angélique et Claudine sont à la fenêtre.

Angélique
Comment ! C'est toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est près de paraître ? et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

Claudine
Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit ? et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

George Dandin
Comment ? vous avez…

Angélique
Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

George Dandin
Quoi ? c'est ainsi que vous osez…

Scène XII

Monsieur et Madame de Sotenville, Colin, Angélique, Claudine, George Dandin.

Angélique et Clausine sont toujours à la fenêtre ; Monsieur et madame de Sotenville sont en des habits de nuit, et conduits par Colin, qui porte une lanterne.

Angélique, *à M et Mme de Sotenville.*
Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé quérir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit ; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que durant qu'il dormait, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

George Dandin, *à Part.*
Voilà une méchante carogne.

Claudine
Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous étions dehors, et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Monsieur de Sotenville
Comment, qu'est-ce à dire cela ?

Madame de Sotenville
Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer quérir.

George Dandin
Jamais…

Angélique
Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout, et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

Monsieur de Sotenville*, à George Dandin.*
Corbleu ! vous êtes un malhonnête homme.

Claudine
C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au Ciel.

George Dandin
Peut-on…

Madame de Sotenville
Allez, vous devriez mourir de honte.

George Dandin
Laissez-moi vous dire deux mots.

Angélique
Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

George Dandin*, à part.*
Je désespère.

Claudine
Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui, et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

George Dandin
Monsieur mon beau-père, je vous conjure…

Monsieur de Sotenville
Retirez-vous : vous puez le vin à pleine bouche.

George Dandin
Madame, je vous prie…

Madame de Sotenville
Fi ! ne m'approchez pas : votre haleine est empestée.

George Dandin, *à Mme de Sotenville.*
Souffrez que je vous…

Monsieur de Sotenville
Retirez-vous, vous dis-je : on ne peut vous souffrir.

George Dandin, *à M de Sotenville.*
Permettez, de grâce, que…

Madame de Sotenville
Poua ! vous m'engloutissez le coeur. Parlez de loin, si vous voulez.

George Dandin
Eh bien oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

Angélique
Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

Claudine
Vous voyez quelle apparence il y a.

Monsieur de Sotenville, *à George Dandin.*
Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

Scène XIII

Monsieur et Madame de Sotenville, Colin, George Dandin.

George Dandin
J'atteste le Ciel que j'étais dans la maison, et que…

Madame de Sotenville
Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

George Dandin
Que la foudre m'écrase tout à l'heure si…

Monsieur de Sotenville
Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

George Dandin
Moi, demander pardon ?

Monsieur de Sotenville
Oui, pardon, et sur-le-champ.

George Dandin
Quoi ? Je…

Monsieur de Sotenville
Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

George Dandin
Ah, George Dandin !

Scène XIV

Monsieur et Madame de Sotenville, Angélique, Colin, George Dandin, Claudine

Monsieur de Sotenville
Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

Angélique, descendue.
Moi ? lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurais plus vivre.

Claudine
Le moyen d'y résister ?

Monsieur de Sotenville
Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale, et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

Angélique
Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir.

Monsieur de Sotenville
Il le faut, ma fille, et c'est moi qui vous le commande.

Angélique
Ce mot me ferme la bouche, et vous avez sur moi une puissance absolue.

Claudine

Quelle douceur !

Angélique
Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais quelle violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

Claudine
Pauvre mouton !

Monsieur de Sotenville
Approchez.

Angélique
Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien, et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Monsieur de Sotenville
Nous y donnerons ordre.
À George Dandin.
Allons, mettez-vous à genoux.

George Dandin
À genoux ?

Monsieur de Sotenville
Oui, à genoux, et sans tarder.

George Dandin.*Il se met à genoux, sa chandelle à la main*.
Ô Ciel !
À M. de Sotenville.
Que faut-il dire ?

Monsieur de Sotenville
Madame, je vous prie de me pardonner.

George Dandin
Madame, je vous prie de me pardonner.

Monsieur de Sotenville
L'extravagance que j'ai faite.

George Dandin
L'extravagance que j'ai faite…
À part.

de vous épouser.

Monsieur de Sotenville
Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

George Dandin
Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Monsieur de Sotenville*, à George Dandin.*
Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Madame de Sotenville
Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, et à ceux de qui elle sort.

Monsieur de Sotenville
Voilà le jour qui va paraître. Adieu.
À George Dandin.
Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. Et nous, mamour, allons nous mettre au lit.

Scène XV

George Dandin
Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède : lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

FIN

L'AVARE

1668

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte III

Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en prose et en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal le 9 septembre 1668.

Cette excellente comédie avait été donnée au public en 1667 ; mais le même préjugé qui fit tomber *le Festin de Pierre,* parce qu'il était en prose, avait fait tomber *l'Avare.* Molière, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, et sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, et ne rejoua*l'Avare* qu'un an après : le public, qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissements qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, et qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification, qui, par la rime, la cadence et la mesure, prête des ornements à des idées simples que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans *l'Avare* quelques idées prises de Plaute, et embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare, et séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation ; il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène ; il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries ; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare, parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit : « Mon voleur n'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. » — *Quid est quod ridetis ? Novi omnes, scio fures hic esse*

complures ; et cet autre endroit encore où, ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de Plaute et du style de Molière, qu'on voie les portraits que chacun fait de son *Avare.* Plaute dit :

Clamat
Suam rem periisse, seque eradicarier,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin cum it dormitum, follem sibi obstringit ob gulam,
— Cur ? — Ne quid animaæ forte amittat dormiens.
— Etiamne obturat inferiorem gutturem ?

(*Aulularia,* act. II, sc. iv.)

« Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. — Se bouche-t-il aussi la bouche d'en bas ? »

Cependant ces comparaisons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin, qui, n'ayant pas la pureté de Térence, et fort inférieur à Molière, a été, pour la variété de ses caractères et de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi, à la vérité, dans *l'Avare* de Molière quelques expressions grossières comme : « Je sais l'art de traire les hommes ; » et quelques mauvaises plaisanteries comme : « Je marierais, si je l'avais entrepris, le Grand Turc et la république de Venise. »

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, et jouée sur plus d'un théâtre d'Italie et d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière ; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais nommé Shadwell, aussi vain que mauvais poète, la donna en anglais du vivant de Molière. Cet homme dit, dans sa préface : « Je crois pouvoir dire, sans vanité, que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poètes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français ; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de *l'Avare* de Molière. »

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de Shadwell est généralement méprisée. M. Fielding, meilleur poète et plus modeste, a traduit *l'Avare,* et l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue

particulières à sa nation, et sa pièce a eu près de trente représentations, succès très rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

Personnages

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.[1021]
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant[1022] de Mariane.[1023]
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante[1024] de Valère.[1025]
VALÈRE, fils d'Anselme et amant[1026] d'Élise.[1027]
MARIANE, amante[1028] de Cléante et aimée d'Harpagon.[1029]
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
FROSINE, femme d'intrigue.[1030]
MAÎTRE SIMON, courtier.
MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.[1031]
LA FLÈCHE, valet de Cléante.[1032]
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, laquais d'Harpagon.
UN COMMISSAIRE et son CLERC

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

Acte I

Scène première

Valère, Élise.

Valère
Eh quoi ! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ? et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

Élise
Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

Valère
Eh ! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

Élise
Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre coeur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

Valère
Ah ! ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres ! Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je

vous dois. Je vous aime trop pour cela ; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

Élise
Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours ! Tous les hommes sont semblables par les paroles ; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

Valère
Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon coeur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux ; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

Élise
Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre coeur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle : je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

Valère
Mais pourquoi cette inquiétude ?

Élise
Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois ; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon coeur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique[1033] de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet ; et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir ; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

Valère
De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose ; et quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde, et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous les rendre favorables. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

Élise
Ah ! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

Valère
Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service ; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables ; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance ; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie, et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais ; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

Élise
Mais que ne tâchez-vous aussi de gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret ?

Valère
On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès

de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

Élise
Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

Scène II

Cléante, Élise.

Cléante
Je suis bien aise de vous trouver seule, ma soeur ; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

Élise
Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

Cléante
Bien des choses, ma soeur, enveloppées dans un mot. J'aime.

Élise
Vous aimez ?

Cléante
Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le ciel les a faits les maîtres de nos voeux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion ; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma soeur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

Élise

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

Cléante
Non ; mais j'y suis résolu, et je vous conjure encore une fois de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

Élise
Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

Cléante
Non, ma soeur ; mais vous n'aimez pas ; vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos coeurs, et j'appréhende votre sagesse.

Élise
Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse : il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie ; et, si je vous ouvre mon coeur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

Cléante
Ah ! plût au ciel que votre âme, comme la mienne… !

Élise
Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

Cléante
Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma soeur, n'a rien formé de plus aimable ; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait ; et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une… Ah ! ma soeur, je voudrais que vous l'eussiez vue !

Élise
J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites ; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

Cléante
J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées[1034], et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma soeur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime ; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

Élise
Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

Cléante
Ah ! ma soeur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Eh ! que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés ; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis ; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent à emprunter ; et, si vos affaires, ma soeur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

Élise
Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que…

Cléante
J'entends sa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence ; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

Scène III

Harpagon, La Flèche.

Harpagon
Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence !

La Flèche, *à part.*
Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Harpagon
Tu murmures entre tes dents ?

La Flèche
Pourquoi me chassez-vous ?

Harpagon
C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche
Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harpagon
Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

La Flèche
Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harpagon
Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté

tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche
Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Harpagon
Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait ?
Bas, à part.
Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent.
Haut.
Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche
Vous avez de l'argent caché ?

Harpagon
Non, coquin, je ne dis pas cela.
Bas.
J'enrage !
Haut.
Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche
Eh ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Harpagon, *levant la main pour donner un soufflet à la Flèche*.
Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Flèche
Eh bien, je sors.

Harpagon

Attends : ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche
Que vous emporterais-je ?

Harpagon
Tiens, viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche
Les voilà.

Harpagon
Les autres.

La Flèche
Les autres ?

Harpagon
Oui.

La Flèche
Les voilà.

Harpagon, *montrant les hauts-de-chausses de la Flèche*.
N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche
Voyez vous-même.

Harpagon, *tâtant le bas des hauts-de-chausses de la Flèche.*
Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche, *à part.*
Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! Et que j'aurais de joie à le voler !

Harpagon
Euh ?

La Flèche
Quoi ?

Harpagon
Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Flèche
Je vous dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

Harpagon
C'est ce que je veux faire.
Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.

La Flèche*à part.*
La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harpagon
Comment ? que dis-tu ?

La Flèche
Ce que je dis ?

Harpagon
Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Flèche
Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harpagon
De qui veux-tu parler ?

La Flèche
Des avaricieux.

Harpagon
Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

La Flèche
Des vilains et des ladres.

Harpagon
Mais qui est-ce que tu entends par là ?

La Flèche
De quoi vous mettez-vous en peine ?

Harpagon

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche
Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harpagon
Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche
Je parle… je parle à mon bonnet.

Harpagon
Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette[1035].

La Flèche
M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

Harpagon
Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

La Flèche
Je ne nomme personne.

Harpagon
Je te rosserai si tu parles.

La Flèche
Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Harpagon
Te tairas-tu ?

La Flèche
Oui, malgré moi.

Harpagon
Ah ! Ah !

La Flèche, *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps*.
Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?

Harpagon
Allons, rends-le-moi sans te fouiller[1036].

La Flèche
Quoi ?

Harpagon
Ce que tu m'as pris.

La Flèche
Je ne vous ai rien pris du tout.

Harpagon
Assurément ?

La Flèche
Assurément.

Harpagon
Adieu. Va-t-en à tous les diables !

La Flèche
Me voilà fort bien congédié.

Harpagon
Je te le mets sur ta conscience, au moins.

Scène IV

Harpagon.

Harpagon

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là[1037]. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait[1038] bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense ! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle ; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

Scène V

Harpagon ; Élise et Cléante

Ils parlent ensemble, et restent dans le fond du théâtre.

Harpagon, *se croyant seul***.**
Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez…
À part, apercevant Élise et Cléante.
O ciel ! je me serai trahi moi-même ! la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul.
À Cléante et Élise.
Qu'est-ce ?

Cléante
Rien, mon père.

Harpagon
Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

Élise
Nous ne venons que d'arriver.

Harpagon
Vous avez entendu…

Cléante
Quoi, mon père ?

Harpagon

Là…

Élise
Quoi ?

Harpagon
Ce que je viens de dire.

Cléante
Non.

Harpagon
Si fait, si fait.

Élise
Pardonnez-moi.

Harpagon
Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

Cléante
Nous feignions[1039] à vous aborder, de peur de vous interrompre.

Harpagon
Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

Cléante
Nous n'entrons point dans vos affaires.

Harpagon
Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus !

Cléante
Je ne crois pas…

Harpagon
Ce serait une bonne affaire pour moi.

Élise

Ces sont des choses…

Harpagon
J'en aurais bon besoin.

Cléante
Je pense que…

Harpagon
Cela m'accommoderait fort.

Élise
Vous êtes…

Harpagon
Et je ne me plaindrais pas, comme je le fais, que le temps est misérable.

Cléante
Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre et l'on sait que vous avez assez de bien.

Harpagon
Comment, j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

Élise
Ne vous mettez point en colère.

Harpagon
Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis.

Cléante
Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien ?

Harpagon
Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

Cléante
Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

Harpagon
Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellais hier votre soeur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel ; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution[1040]. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort ; vous donnez furieusement dans le marquis ; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

Cléante
Eh ! comment vous dérober ?

Harpagon
Que sais-je ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

Cléante
Moi, mon père ? C'est que je joue ; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

Harpagon
C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes[1041] ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien ! Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze[1042].

Cléante
Vous avez raison.

Harpagon
Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh ?
Apercevant Cléante et Élise qui se font des signes.
Eh !
Bas, à part.
Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse.
Haut.
Que veulent dire ces gestes-là ?

Élise
Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

Harpagon
Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

Cléante
C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

Harpagon
Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

Élise
Ah ! mon père !

Harpagon
Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur ?

Cléante
Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre ; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

Harpagon
Un peu de patience ; ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire ; et, pour commencer par un bout,
À Cléante.
Avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

Cléante
Oui, mon père.

Harpagon
Et vous ?

Élise
J'en ai ouï parler.

Harpagon

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

Cléante
Une fort charmante personne.

Harpagon
Sa physionomie ?

Cléante
Tout honnête et pleine d'esprit.

Harpagon
Son air et sa manière ?

Cléante
Admirables, sans doute.

Harpagon
Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle ?

Cléante
Oui, mon père.

Harpagon
Que ce serait un parti souhaitable ?

Cléante
Très souhaitable.

Harpagon
Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

Cléante
Sans doute.

Harpagon
Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle ?

Cléante
Assurément.

Harpagon
Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle,

tout le bien qu'on pourrait prétendre.

Cléante
Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

Harpagon
Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

Cléante
Cela s'entend.

Harpagon
Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments ; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

Cléante
Euh ?

Harpagon
Comment ?

Cléante
Vous êtes résolu, dites-vous… ?

Harpagon
D'épouser Mariane.

Cléante
Qui ? Vous, vous ?

Harpagon
Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

Cléante
Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

Harpagon
Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

Scène VI

Harpagon, Élise.

Harpagon
Voilà de mes damoiseaux flouets[1043] qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler ; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

Élise
Au seigneur Anselme ?

Harpagon
Oui, Un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

Élise, *faisant une révérence.*
Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

Harpagon, *contrefaisant Élise.*
Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

Élise, *faisant encore la révérence.*
Je vous demande pardon, mon père.

Harpagon, *contrefaisant Élise.*
Je vous demande pardon, ma fille.

Élise

Je suis très humble servante au seigneur Anselme ; mais,
Faisant encore la révérence.
avec votre permission, je ne l'épouserai point.

Harpagon
Je suis votre très humble valet ; mais,
Contrefaisant Élise.
avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

Élise
Dès ce soir ?

Harpagon
Dès ce soir.

Élise, *faisant encore la révérence.*
Cela ne sera pas, mon père.

Harpagon, *contrefaisant encore Élise.*
Cela sera, ma fille.

Élise
Non.

Harpagon
Si.

Élise
Non, vous dis-je.

Harpagon
Si, vous dis-je.

Élise
C'est une chose où vous ne me réduirez point.

Harpagon
C'est une chose où je te réduirai.

Élise
Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

Harpagon
Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-

t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

Élise
Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

Harpagon
C'est un parti où il n'y a rien à redire ! et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

Élise
Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

Harpagon, *apercevant Valère de loin.*
Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

Élise
J'y consens.

Harpagon
Te rendras-tu à son jugement ?

Élise
Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

Harpagon
Voilà qui est fait.

Scène VII

Valère, Harpagon, Élise.

Harpagon
Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

Valère
C'est vous, monsieur, sans contredit.

Harpagon
Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

Valère
Non ; mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

Harpagon
Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

Valère
Ce que j'en dis ?

Harpagon
Oui.

Valère
Eh ! hé !

Harpagon
Quoi !

Valère
Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison[1044]. mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et…

Harpagon
Comment ? Le seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé[1045], et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

Valère
Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourra s'accommoder avec…

Harpagon
C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas ; et il s'engage à la prendre sans dot.

Valère
Sans dot ?

Harpagon
Oui.

Valère
Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? voilà une raison tout à fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

Harpagon
C'est pour moi une épargne considérable.

Valère
Assurément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

Harpagon
Sans dot !

Valère
Vous avez raison ! voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents fâcheux.

Harpagon
Sans dot !

Valère
Ah ! il n'y a pas de réplique à cela ; on le sait bien ! Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie ; et que…

Harpagon
Sans dot !

Valère
Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là !

Harpagon, *à part, regardant du côté le jardin.*
Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ?
À Valère.
Ne bougez, je reviens tout à l'heure.

Scène VIII

Élise, Valère.

Élise
Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

Valère
C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant ; des tempéraments ennemis de toute résistance ; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se raidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et…

Élise
Mais ce mariage, Valère !

Valère
On cherchera des biais pour le rompre.

Élise
Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

Valère
Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

Élise
Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

Valère
Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

Scène IX

Harpagon, Valère, Élise.

Harpagon, *à part, dans le fond du théâtre.*
Ce n'est rien, Dieu merci.

Valère, *sans voir Harpagon.*
Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et, si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté…
Apercevant Harpagon.
Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et lorsque la grande raison de sans dot s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

Harpagon
Bon : voilà bien parlé, cela !

Valère
Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

Harpagon
Comment ! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu.
À Élise.
Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

Valère, *à Élise.*

Après cela, résistez à mes remontrances.

Scène X

Harpagon, Valère.

Valère
Monsieur, je vais la suivre, pour continuer les leçons que je lui faisais.

Harpagon
Oui, tu m'obligeras. Certes…

Valère
Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

Harpagon
Cela est vrai. Il faut…

Valère
Ne vous mettez pas en peine, je crois que j'en viendrai à bout.

Harpagon
Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

Valère, *adressant la parole à Élise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*
Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâce au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille *sans dot*, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans ; et « sans dot » tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse, et de probité.

Harpagon
Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique[1046] de la sorte !

Acte II

Scène première

Cléante, La Flèche.

Cléante
Ah ! traître que tu es ! où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avais-je pas donné ordre… ?

La Flèche
Oui, Monsieur ; et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme : mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru le risque d'être battu.

Cléante
Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais ; et, depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

La Flèche
Votre père amoureux ?

Cléante
Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

La Flèche
Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

Cléante
Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

La Flèche
Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

Cléante
Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

La Flèche
Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-matthieux.

Cléante
L'affaire ne se fera point ?

La Flèche
Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le coeur.

Cléante
J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

La Flèche
Oui ; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

Cléante
T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

La Flèche
Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous ; et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom ; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

Cléante
Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

La Flèche
Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire : « Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé. »

Cléante
Il n'y a rien à dire à cela.

La Flèche
« Le prêteur, pour ne charger Sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit[1047]. »

Cléante
Au denier dix-huit ? Parbleu, voilà qui est honnête ! Il n'y a pas lieu de se plaindre.

La Flèche
Cela est vrai. « Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq[1048], il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt. »

Cléante
Comment diable ! Quel Juif, quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre.

La Flèche
Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

Cléante
Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

La Flèche
C'est la réponse que j'ai faite.

Cléante
Il y a encore quelque chose ?

La Flèche
Ce n'est plus qu'un petit article. « Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux, dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible. »

Cléante
Que veut dire cela ?

La Flèche
Ecoutez le mémoire : « Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même : le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu. Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie. »

Cléante
Que veut-il que je fasse de cela ?

La Flèche
Attendez. « Plus une tenture de tapisserie des Amours de Gombaud et de Macée[1049]. Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles. »

Cléante
Qu'ai-je affaire, morbleu… ?

La Flèche
Donnez-vous patience. « Plus trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes[1050] assortissantes. Plus un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller. »

Cléante
J'enrage !

La Flèche

Doucement. « Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut. Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire. Plus, une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foin ; curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre. Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus par la discrétion du prêteur. »

Cléante
Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable, et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela ; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut : car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

La Flèche
Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché et mangeant son blé en herbe.

Cléante
Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent !

La Flèche
Il faut convenir que le vôtre animerait contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler ; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

Cléante
Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

Scène II

Harpagon, Maître Simon ; Cléante, La Flèche

La Flèche est dans le fond du théâtre.

Maître Simon
Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent ; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

Harpagon
Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

Maître Simon
Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond ; et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

Harpagon
C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

Maître Simon
Cela s'entend.

La Flèche, *bas, à Cléante, reconnaissant maître Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

Cléante, *bas, à La Flèche*.
Lui aurait-on appris qui je suis ? et serais-tu pour nous trahir ?

Maître Simon, *à Cléante et à La Flèche*.
Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! Qui vous a dit que c'était céans ? (*À Harpagon.*) Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

Harpagon
Comment ?

Maître Simon, *montrant Cléante*.
Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

Harpagon
Comment, pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités !

Cléante
Comment ! mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions !

Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher.

Scène III

Harpagon, Cléante.

Harpagon
C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables !

Cléante
C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles !

Harpagon
Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

Cléante
Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

Harpagon
N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

Cléante
Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

Harpagon
Ôte-toi de mes yeux, coquin ! ôte-toi de mes yeux !

Cléante
Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

Harpagon
Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'oeil plus que jamais sur toutes ses actions.

Scène IV

Frosine, Harpagon.

Frosine
Monsieur…

Harpagon
Attendez un moment ; Je vais revenir vous parler.
À part.
Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

Scène V

La Flèche, Frosine.

La Flèche, *sans voir Frosine*.
L'aventure est tout à fait drôle ! Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes, car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

Frosine
Eh ! c'est toi, mon pauvre la Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

La Flèche
Ah ! ah ! c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?

Frosine
Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

La Flèche
As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

Frosine
Oui, je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère récompense.

La Flèche
De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine si tu en tires quelque chose, et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

Frosine
Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

La Flèche
Je suis votre valet ; et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, Je vous donne, mais : *Je vous prête le bonjour*.

Frosine
Mon Dieu ! je sais l'art de traire les hommes ; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs coeurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

La Flèche
Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir du côté de l'argent l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur, et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions : c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le coeur, c'est lui arracher les entrailles ; et si… Mais il revient : je me retire.

Scène VI

Harpagon, Frosine.

Harpagon, *bas.*
Tout va comme il faut.
Haut.
Eh bien ! qu'est-ce, Frosine ?

Frosine
Ah ! mon Dieu, que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé !

Harpagon
Qui ? moi ?

Frosine
Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

Harpagon
Tout de bon ?

Frosine
Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes ; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harpagon
Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Frosine
Eh bien, qu'est-ce que cela, soixante ans ? Voilà bien de quoi ! C'est la

fleur de l'âge, cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harpagon
Il est vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feraient point de mal, que je crois.

Frosine
Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

Harpagon
Tu le crois ?

Frosine
Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

Harpagon
Tu te connais à cela ?

Frosine
Sans doute. Montrez-moi votre main. Mon Dieu, quelle ligne de vie !

Harpagon
Comment ?

Frosine
Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

Harpagon
Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

Frosine
Par ma foi, je disais cent ans ; mais vous passerez les six-vingts[1051].

Harpagon
Est-il possible ?

Frosine
Il faudra vous assommer, vous dis-je ; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

Harpagon
Tant mieux ! Comment va notre affaire ?

Frosine
Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avait pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous ; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre.

Harpagon
Qui a fait réponse…

Frosine
Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

Harpagon
C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

Frosine
Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

Harpagon
Eh bien, elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

Frosine
Voilà justement son affaire.

Harpagon
Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

Frosine
Comment ! C'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

Harpagon
Douze mille livres de rente ?

Frosine
Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres, et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

Harpagon
Oui ; cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Frosine
Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Harpagon
C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

Frosine
Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

Harpagon
Il faudra voir cela. Mais Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie : j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

Frosine
Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harpagon
Elle ?

Frosine
Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants ; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harpagon
Sur cela seulement ?

Frosine
Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harpagon
Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

Frosine
Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Pâris, et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon

père Anchise, sur les épaules de son fils.

Harpagon
Cela est admirable. Voilà ce que je n'aurais jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

Frosine
Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ! et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux !

Harpagon
Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

Frosine
Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins, et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

Harpagon
C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée, et leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tombants et leurs estomacs débraillés !

Frosine
Eh ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme, cela ; il y a là de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

Harpagon
Tu me trouves bien ?

Frosine
Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

Harpagon
Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion[1052] qui

me prend de temps en temps.

Frosine
Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

Harpagon
Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

Frosine
Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

Harpagon
Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Frosine
J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sûr le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; …
Harpagon prend un air sérieux.
… et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir.
Harpagon reprend un air gai.
Ah ! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous ; et un amant aiguilleté[1053] sera pour elle un ragoût merveilleux.

Harpagon
Certes, tu me ravis de me dire cela.

Frosine
En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout a fait grande.
Harpagon reprend son air sérieux.
Je suis ruinée si je le perds, et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires… Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous.
Harpagon reprend son air gai.
La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise

enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harpagon
Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

Frosine
Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande.
Harpagon reprend encore un air sérieux.
Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

Harpagon
Adieu, je vais achever mes dépêches.

Frosine
Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

Harpagon
Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Frosine
Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

Harpagon
Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

Frosine
Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que…

Harpagon
Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

Frosine, *seule.*
Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

Acte III

Scène première

Harpagon, Cléante, Élise, Valère, Maître Jacques, La Merluche, Brindavoine.

Dame Claude tient un balai

Harpagon
Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude ; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

Maître Jacques, *à part.*
Châtiment politique.

Harpagon, *à Dame Claude*.
Allez.

Scène II

Harpagon, Cléante, Élise, Valère, Maître Jacques, Brindavoine, La Merluche.

Harpagon
Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Maître Jacques, *à part.*
Oui. Le vin pur monte à la tête.

La Merluche
Quitterons-nous nos souquenilles[1054], monsieur ?

Harpagon
Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

Brindavoine
Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

La Merluche
Et, moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par-derrière, et qu'on me voit, révérence parler…

Harpagon, *à la Merluche.*
Paix ! Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez

toujours le devant au monde.
À Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.
Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

Scène III

Harpagon, Cléante, Élise, Valère, Maître Jacques.

Harpagon
Pour vous, ma fille, vous aurez l'oeil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât : cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

Élise
Oui, mon père.

Harpagon
Oui, nigaude.[1055]

Scène IV

Harpagon, Cléante, Valère, Maître Jacques.

Harpagon
Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

Cléante
Moi, mon père ? mauvais visage ! Et par quelle raison ?

Harpagon
Mon Dieu, nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel oeil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère ; mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

Cléante
À vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère : je mentirais si je vous le disais ; mais pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

Harpagon
Prenez-y garde au moins.

Cléante
Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

Harpagon

Vous ferez sagement.

Scène V

Harpagon, Valère, Maître Jacques.

Harpagon
Valère, aide-moi à ceci. Oh çà, maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

Maître Jacques
Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

Harpagon
C'est à tous les deux.

Maître Jacques
Mais à qui des deux le premier ?

Harpagon
Au cuisinier.

Maître Jacques
Attendez donc, s'il vous plaît.
Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.

Harpagon
Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

Maître Jacques
Vous n'avez qu'à parler.

Harpagon
Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Maître Jacques, *à part.*
Grande merveille !

Harpagon
Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère ?

Maître Jacques
Oui, Si vous me donnez bien de l'argent.

Harpagon
Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : De l'argent, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet[1056], de l'argent !

Valère
Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maître Jacques
Bonne chère avec peu d'argent !

Valère
Oui.

Maître Jacques, *à Valère.*
Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans[1057] d'être le factotum.

Harpagon
Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Maître Jacques
Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harpagon
Haye ! Je veux que tu me répondes.

Maître Jacques
Combien serez-vous de gens à table ?

Harpagon
Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit : quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Valère
Cela s'entend.

Maître Jacques
Eh bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes… Potages… Entrées.

Harpagon
Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

Maître Jacques
Rôt…

Harpagon, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques*.
Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Maître Jacques
Entremets…

Harpagon, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques*.
Encore ?

Valère, *à maître Jacques*.
Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harpagon
Il a raison.

Valère
Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, « *il faut*

manger pour vivre, et non pas vivre pour manger ».

Harpagon
Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*… Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Valère
Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harpagon, *à maître Jacques.*
Oui. Entends-tu ?
À Valère.
Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Valère
Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harpagon
Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Valère
Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

Harpagon
Fais donc.

Maître Jacques
Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

Harpagon, *à Valère*.
Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère
Reposez-vous sur moi.

Harpagon
Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Maître Jacques
Attendez. Ceci s'adresse au cocher.
Il remet sa casaque.
Vous dites…

Harpagon
Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire…

Maître Jacques
Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi ! ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

Harpagon
Les voilà bien malades ! ils ne font rien.

Maître Jacques
Et, pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le coeur de les voir ainsi exténués ; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche, et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harpagon
Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Maître Jacques
Non, je n'ai pas le courage de les mener ; et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

Valère
Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Maître Jacques
Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Valère
Maître Jacques fait bien le raisonnable !

Maître Jacques
Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

Harpagon
Paix !

Maître Jacques
Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harpagon
Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

Maître Jacques
Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

Harpagon
Non, en aucune façon.

Maître Jacques
Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

Harpagon
Point du tout ; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Maître Jacques
Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou

de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

Harpagon, *en battant maître Jacques*.
Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

Maître Jacques
Eh bien, ne l'avais-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous l'avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

Harpagon
Apprenez à parler.

Scène VI

Valère, Maître Jacques.

Valère, *riant.*
À ce que je puis voir, maître Jacques, on paie mal votre franchise.

Maître Jacques
Morbleu ! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous on donnera, et ne venez point rire des miens.

Valère
Ah ! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Maître Jacques, *à part.*
Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. *Haut.*
Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte ?
Maître Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre en le menaçant.

Valère
Eh ! doucement.

Maître Jacques
Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi.

Valère
De grâce !

Maître Jacques

Vous êtes un impertinent.

Valère
Monsieur maître Jacques !

Maître Jacques
Il n'y a point de monsieur maître Jacques pour un double[1058]. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

Valère
Comment ! un bâton ?
Valère fait reculer maître Jacques à son tour.

Maître Jacques
Eh ! je ne parle pas de cela.

Valère
Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

Maître Jacques
Je n'en doute pas.

Valère
Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier ?

Maître Jacques
Je le sais bien.

Valère
Et que vous ne me connaissez pas encore ?

Maître Jacques
Pardonnez-moi.

Valère
Vous me rosserez, dites-vous ?

Maître Jacques
Je le disais en raillant.

Valère
Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.
Donnant des coups de bâton à maître Jacques.

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

Maître Jacques, *seul.*
Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier : désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je le puis.

Scène VII

Mariane, Frosine, Maître Jacques.

Frosine
Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

Maître Jacques
Oui, vraiment il y est ; je ne le sais que trop.

Frosine
Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

Maître Jacques
Ah ! nous voilà pas mal ![1059]

Scène VIII

Mariane, Frosine.

Mariane
Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

Frosine
Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude ?

Mariane
Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

Frosine
Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

Mariane
Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

Frosine
Mais avez-vous su quel il est ?

Mariane
Non, je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que, si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le

prendrais plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

Frosine
Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats : il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer ; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

Mariane
Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un ; et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

Frosine
Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois ! Le voici en propre personne.

Mariane
Ah ! Frosine, quelle figure !

Scène IX

Harpagon, Mariane, Frosine.

Harpagon, *à Mariane*.
Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

Frosine
C'est qu'elle est encore toute surprise ; et, puis les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

Harpagon, *à Frosine*.
Tu as raison.
À Mariane.
Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

Scène X

Harpagon, Élise, Mariane, Frosine.

Mariane
Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

Élise
Vous avez fait, Madame, ce que je devais faire, et c'était à moi de vous prévenir.

Harpagon
Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

Mariane, *bas, à Frosine*.
Oh ! l'homme déplaisant !

Harpagon, *bas, à Frosine*.
Que dit la belle ?

Frosine
Qu'elle vous trouve admirable.

Harpagon
C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

Mariane, *à part*.
Quel animal !

Harpagon
Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

Mariane, *à part*.

Je n'y puis plus tenir.

Scène XI

Harpagon, Mariane, Élise, Cléante, Valère, Frosine, Brindavoine.

Harpagon
Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

Mariane, *bas, à Frosine.*
Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

Frosine, *à Mariane.*
L'aventure est merveilleuse.

Harpagon
Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants ; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

Cléante, *à Mariane.*
Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendais pas ; et mon père ne m'a pas
peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

Mariane
Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue, qui m'a surprise autant que vous ; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

Cléante
Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir ; mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi, et c'est un titre,

s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance ; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts, et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

Harpagon
Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confession à lui faire !

Mariane
Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; et que si vous auriez[1060] de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir ; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

Harpagon
Elle a raison. À sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils : c'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

Mariane
Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte ; et s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

Harpagon
C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

Cléante
Non, mon père, je ne suis pas capable d'en changer, et je prie instamment Madame de le croire.

Harpagon

Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

Cléante
Voulez-vous que je trahisse mon coeur ?

Harpagon
encore ! Avez-vous envie de changer de discours ?

Cléante
Eh bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous ; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes ; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse ; et les obstacles les plus puissants…

Harpagon
Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

Cléante
C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

Harpagon
Mon Dieu, j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur[1061] comme vous. Allons, donnez des sièges.

Frosine
Non ; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt et d'avoir tout le temps ensuite de nous entretenir.

Harpagon, *à Brindavoine.*
Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

Scène XII

Harpagon, Mariane, Élise, Cléante, Valère, Frosine.

Harpagon, *à Mariane.*
Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé a vous donner un peu de collation avant que de partir.

Cléante
J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

Harpagon, *bas, à Valère.*
Valère !

Valère, *à Harpagon.*
Il a perdu le sens.

Cléante
Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il vous plaît.

Mariane
C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

Cléante
Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt ?

Mariane
Il est vrai qu'il brille beaucoup.

Cléante, *ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Mariane*.
Il faut que vous le voyiez de près.

Mariane
Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

Cléante, *se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant*.
Nenni. Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous fait.

Harpagon
Moi !

Cléante
N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous ?

Harpagon, *bas, à son fils.*
Comment ?

Cléante, *à Mariane.*
Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

Mariane
Je ne veux point…

Cléante, *à Mariane.*
Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

Harpagon, *à part.*
J'enrage !

Mariane
Ce serait…

Cléante, *empêchant toujours Mariane de rendre la bague.*
Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

Mariane
De grâce…

Cléante
Point du tout.

Harpagon, *à part.*
Peste soit…

Cléante
Le voilà qui se scandalise de votre refus.

Harpagon, *bas, à son fils.*
Ah ! traître !

Cléante, *à Mariane.*
Vous voyez qu'il se désespère.

Harpagon, *bas, à son fils, en le menaçant.*
Bourreau que tu es !

Cléante
Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder ; mais elle est obstinée.

Harpagon, *bas, à son fils en le menaçant.*
Pendard !

Cléante
Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

Harpagon, *bas, à son fils, avec les mêmes gestes.*
Le coquin !

Cléante
Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

Frosine, *à Mariane.*
Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

Mariane, *à Harpagon*.
Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

Scène XIII

Harpagon, Mariane, Élise, Cléante, Valère, Frosine, Brindavoine.

Brindavoine
Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

Harpagon
Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

Brindavoine
Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

Harpagon
Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

Scène XIV

Harpagon, Mariane, Élise, Cléante, Valère, Frosine, La Merluche.

La Merluche, *courant et faisant tomber Harpagon.*
Monsieur…

Harpagon
Ah ! je suis mort.

Cléante
Qu'est-ce, mon père ? Vous êtes-vous fait mal ?

Harpagon
Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs pour me faire rompre le cou.

Valère, *à Harpagon.*
Cela ne sera rien.

La Merluche, *à Harpagon.*
Monsieur, je vous demande pardon ; je croyais bien faire d'accourir vite.

Harpagon
Que viens-tu faire ici, bourreau ?

La Merluche
Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

Harpagon
Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

Cléante
En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin où je ferai porter la collation.

Scène XV

Harpagon, Valère.

Harpagon
Valère, aie un peu l'oeil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

Valère
C'est assez.

Harpagon *seul.*
Ô fils impertinent ! as-tu envie de me ruiner ?

Acte IV

Scène première

Cléante, Mariane, Élise, Frosine.

Cléante
Rentrons ici ; nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

Élise
Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême, que je m'intéresse à votre aventure.

Mariane
C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

Frosine
Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais, sans doute, détourné cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

Cléante
Que veux-tu ? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

Mariane
Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions ? et, dans la

dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits ?

Cléante
Point d'autre appui pour moi dans votre coeur que de simples souhaits ? Point de pitié officieuse ? Point de secourable bonté ? Point d'affection agissante ?

Mariane
Que saurais-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

Cléante
Hélas ! où me réduisez-vous que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance ?

Mariane
Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle ; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez ; je vous en donne la licence ; et, s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

Cléante
Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir ?

Frosine
Par ma foi, faut-il le demander ? Je le voudrais de tout mon coeur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

Cléante
Songe un peu, je te prie.

Mariane
Ouvre-nous des lumières.

Élise
Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

Frosine
Ceci est assez difficile.
À Mariane.
Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père.
À Cléante.
Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

Cléante
Cela s'entend.

Frosine
Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse, et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

Cléante
Tu as raison.

Frosine
Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait ; mais le diantre[1062] est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage ; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin il vous aime fort, je le sais, mais il aime un peu plus l'argent ; et quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

Cléante

Tout cela est fort bien pensé.

Frosine
Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

Cléante
Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

Mariane
J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

Scène II

Harpagon, Cléante, Mariane, Élise, Frosine.

Harpagon, *à part, sans être aperçu.*
Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère ; et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort ! Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

Élise
Voilà mon père.

Harpagon
Le carrosse est tout prêt ; vous pouvez partir quand il vous plaira.

Cléante
Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

Harpagon
Non : demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

Scène III

Harpagon, Cléante.

Harpagon
Oh çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne ?

Cléante
Ce qui m'en semble ?

Harpagon
Oui de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit.

Cléante
Là, là !

Harpagon
Mais encore ?

Cléante
À vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

Harpagon
Tu lui disais tantôt pourtant…

Cléante
Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

Harpagon
Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle ?

Cléante
Moi ? point du tout.

Harpagon
J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein ; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

Cléante
À moi ?

Harpagon
À toi.

Cléante
En mariage ?

Harpagon
En mariage.

Cléante
Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

Harpagon
Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

Cléante
Pardonnez-moi ; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

Harpagon
Non, non. Un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

Cléante
C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

Harpagon
Non. Du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire ; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure ; je te l'aurais fait épouser au lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

Cléante
Eh bien ! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon coeur ; il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme ; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

Harpagon
Lui avez-vous rendu visite ?

Cléante
Oui, mon père.

Harpagon
Beaucoup de fois ?

Cléante
Assez pour le temps qu'il y a.

Harpagon
Vous a-t-on bien reçu ?

Cléante
Fort bien, mais sans savoir qui j'étais ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

Harpagon
Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

Cléante
Sans doute, et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

Harpagon

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

Cléante
Oui, fort civilement.

Harpagon
Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

Cléante
Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

Harpagon, *bas, à part*.
Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; et voilà justement ce que je demandais. (*Haut.*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

Cléante
Oui, mon père ; c'est ainsi que vous me jouez ! Eh bien ! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane ; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

Harpagon
Comment, pendard ! tu as l'audace d'aller sur mes brisées !

Cléante
C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

Harpagon
Ne suis-je pas ton père ? et ne me dois-tu pas respect ?

Cléante
Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne.

Harpagon
Je te ferai bien me connaître avec de bons coups de bâton.

Cléante

Toutes vos menaces ne feront rien.

Harpagon
Tu renonceras à Mariane.

Cléante
Point du tout.

Harpagon
Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

Scène IV

Harpagon, Cléante, Maître Jacques.

Maître Jacques
Eh ! hé ! hé ! Messieurs, qu'est-ce ci ? à quoi songez-vous ?

Cléante
Je me moque de cela.

Maître Jacques, *à Cléante.*
Ah ! Monsieur, doucement.

Harpagon
Me parler avec cette impudence !

Maître Jacques, *à Harpagon.*
Ah ! monsieur, de grâce !

Cléante
Je n'en démordrai point.

Maître Jacques, *à Cléante.*
Eh quoi ! à votre père ?

Harpagon
Laisse-moi faire.

Maître Jacques, *à Harpagon.*
Eh quoi ! à votre fils ? encore passe pour moi.

Harpagon
Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour

montrer comme j'ai raison.

Maître Jacques
J'y consens.
À Cléante.
Éloignez-vous un peu.

Harpagon
J'aime une fille que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

Maître Jacques
Ah ! il a tort.

Harpagon
N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

Maître Jacques
Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

Cléante, *à maître Jacques, qui s'approche de lui.*
Eh bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui ce soit ; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

Maître Jacques
C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

Cléante
Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes voeux et reçoit tendrement les offres de ma foi, et mon père s'avise de venir troubler notre amour, par la demande qu'il en fait faire.

Maître Jacques
Il a tort assurément.

Cléante
N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? Lui sied-il bien d'être encore amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

Maître Jacques

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots.
À Harpagon.
Eh bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit ; qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

Harpagon
Ah ! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

Maître Jacques
Laissez-moi faire.
À Cléante.
Eh bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites, et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

Cléante
Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

Maître Jacques, *à Harpagon.*
Cela est fait. Il consent ce que vous dites.

Harpagon
Voilà qui va le mieux du monde.

Maître Jacques, *à Cléante.*
Tout est conclu ; il est content de vos promesses.

Cléante
Le ciel en soit loué !

Maître Jacques
Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble ; vous voilà d'accord maintenant ; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

Cléante
Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

Maître Jacques
Il n'y a pas de quoi, monsieur.

Harpagon
Tu m'as fait plaisir, maître Jacques ; et cela mérite une récompense.
Harpagon fouille dans sa poche ; maître Jacques tend la main ; mais Harpagon ne tire que son mouchoir:
Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

Maître Jacques
Je vous baise les mains.

Scène V

Harpagon, Cléante.

Cléante
Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

Harpagon
Cela n'est rien.

Cléante
Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

Harpagon
Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

Cléante
Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute !

Harpagon
On oublie aisément les fautes des enfants lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

Cléante
Quoi ! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

Harpagon
C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges.

Cléante
Je vous promets, mon père, que jusques au tombeau je conserverai

dans mon coeur le souvenir de vos bontés.

Harpagon
Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

Cléante
Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

Harpagon
Comment ?

Cléante
Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous ayez de m'accorder Mariane.

Harpagon
Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

Cléante
Vous, mon père.

Harpagon
Moi ?

Cléante
Sans doute.

Harpagon
Comment ! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

Cléante
Moi, y renoncer ?

Harpagon
Oui.

Cléante
Point du tout.

Harpagon
Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

Cléante
Au contraire, j'y suis porté plus que jamais.

Harpagon
Quoi, pendard ! derechef ?

Cléante
Rien ne peut me changer.

Harpagon
Laisse-moi faire, traître.

Cléante
Faites tout ce qu'il vous plaira.

Harpagon
Je te défends de me jamais voir.

Cléante
À la bonne heure.

Harpagon
Je t'abandonne.

Cléante
Abandonnez.

Harpagon
Je te renonce pour mon fils.

Cléante
Soit.

Harpagon
Je te déshérite.

Cléante
Tout ce que vous voudrez.

Harpagon
Et je te donne ma malédiction.

Cléante
Je n'ai que faire de vos dons.

Scène VI

Cléante, La Flèche.

La Flèche, *sortant du jardin avec une cassette*.
Ah ! Monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi vite.

Cléante
Qu'y a-t-il ?

La Flèche
Suivez-moi, vous dis-je ; nous sommes bien.

Cléante
Comment ?

La Flèche
Voici votre affaire.

Cléante
Quoi ?

La Flèche
J'ai guigné ceci tout le jour.

Cléante
Qu'est-ce que c'est ?

La Flèche
Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

Cléante
Comment as-tu fait ?

La Flèche
Vous saurez tout. Sauvons-nous ; je l'entends crier.

Scène VII

Harpagon

Harpagon *criant au voleur dès le jardin, et venant sans chapeau.*
Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête.
À lui-même, se prenant par le bras.
Rends-moi mon argent, coquin… Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ;

et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Acte V

Scène première

Harpagon, un commissaire.

Le commissaire
Laissez-moi faire, je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Harpagon
Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le commissaire
Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette ?

Harpagon
Dix mille écus bien comptés.

Le commissaire
Dix mille écus !

Harpagon
Dix mille écus.

Le commissaire
Le vol est considérable.

Harpagon
Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et,

s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

Le commissaire
En quelles espèces était cette somme ?

Harpagon
En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes[1063].

Le commissaire
Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

Harpagon
Tout le monde, et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

Le commissaire
Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne et tâcher doucement d'attraper quelques preuves afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

Scène II

Harpagon, un commissaire, Maître Jacques.

Maître Jacques, *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*
Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

Harpagon, *à maître Jacques.*
Qui ? celui qui m'a dérobé ?

Maître Jacques
Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

Harpagon
Il n'est pas question de cela ; et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

Le commissaire, *à maître Jacques.*
Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser[1064], et les choses iront dans la douceur.

Maître Jacques
Monsieur est de votre souper ?

Le commissaire
Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

Maître Jacques
Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous

traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Harpagon
Ce n'est pas là l'affaire.

Maître Jacques
Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

Harpagon
Traître ! il s'agit d'autre chose que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Maître Jacques
On vous a pris de l'argent ?

Harpagon
Oui, coquin ; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

Le commissaire, *à Harpagon.*
Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

Maître Jacques, *bas, à part.*
Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans il est le favori, on n'écoute que ses conseils, et j'ai aussi sur le coeur les coups de bâton de tantôt.

Harpagon
Qu'as-tu à ruminer ?

Le commissaire, *à Harpagon.*
Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter ; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

Maître Jacques
Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Harpagon
Valère !

Maître Jacques
Oui.

Harpagon
Lui ! qui me paraît si fidèle ?

Maître Jacques
Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Harpagon
Et sur quoi le crois-tu ?

Maître Jacques
Sur quoi ?

Harpagon
Oui.

Maître Jacques
Je le crois… sur ce que je le crois.

Le commissaire
Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

Harpagon
L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

Maître Jacques
Oui, vraiment. Où était-il votre argent ?

Harpagon
Dans le jardin.

Maître Jacques
Justement ; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

Harpagon
Dans une cassette.

Maître Jacques

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

Harpagon
Et cette cassette, comme est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

Maître Jacques
Comment elle est faite ?

Harpagon
Oui.

Maître Jacques
Elle est faite… elle est faite comme une cassette.

Le commissaire
Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Maître Jacques
C'est une grande cassette.

Harpagon
Celle qu'on m'a volée est petite.

Maître Jacques
Eh ! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

Le commissaire
Et de quelle couleur est-elle ?

Maître Jacques
De quelle couleur ?

Le commissaire
Oui.

Maître Jacques
Elle est de couleur… là, d'une certaine couleur… Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

Harpagon
Euh !

Maître Jacques
N'est-elle pas rouge ?

Harpagon
Non, grise.

Maître Jacques
Eh ! oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

Harpagon
Il n'y a point de doute ; c'est elle assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

Maître Jacques, *à Harpagon.*
Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

Scène III

Harpagon, un commissaire, Valère, Maître Jacques.

Harpagon
Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

Valère
Que voulez-vous, monsieur ?

Harpagon
Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime ?

Valère
De quel crime voulez-vous donc parler ?

Harpagon
De quel crime je veux parler, infâme ? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature ?

Valère
Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours et vous nier la chose.

Maître Jacques, *à part.*
Oh ! oh ! Aurais-je deviné sans y penser ?

Valère
C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre, pour

cela, des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Harpagon
Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

Valère
Ah ! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harpagon
Comment ! pardonnable ? Un guet-apens, un assassinat de la sorte ?

Valère
De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harpagon
Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

Valère
Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

Harpagon
C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

Valère
Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

Harpagon
Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

Valère
Hélas ! me le demandez-vous ?

Harpagon
Oui, vraiment, je te le demande.

Valère
Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour.

Harpagon
L'Amour ?

Valère
Oui.

Harpagon
Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

Valère
Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Harpagon
Non ferai[1065], de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

Valère
Appelez-vous cela un vol ?

Harpagon
Si je l'appelle un vol ? un trésor comme celui-là !

Valère
C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

Harpagon
Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

Valère
Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

Harpagon
Le serment est admirable, et la promesse plaisante.

Valère
Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Harpagon
Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Valère
Rien que la mort ne nous peut séparer.

Harpagon
C'est être bien endiablé après mon argent !

Valère
Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon coeur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harpagon
Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donnerai bon ordre, et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

Valère
Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Harpagon
Je le crois bien, vraiment ! Il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Valère
Moi ? Je ne l'ai point enlevée ; et elle est encore chez vous.

Harpagon *à part.*
Ô ma chère cassette !
Haut.
Elle n'est point sortie de ma maison ?

Valère
Non, Monsieur.

Harpagon
Eh ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

Valère
Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

Harpagon *à part.*
Brûlé pour ma cassette !

Valère
J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

Harpagon *à part.*
Ma cassette trop honnête !

Valère
Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

Harpagon *à part.*
Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

Valère
Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure ; et elle vous peut rendre témoignage…

Harpagon
Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

Valère
Oui, Monsieur : elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

Harpagon *à part.*
Eh ! Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ?
À Valère.
Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

Valère
Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

Harpagon

La pudeur de qui ?

Valère
De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Harpagon
Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

Valère
Oui, Monsieur, comme de ma part, je lui en ai signé une.

Harpagon
Ô ciel ! autre disgrâce !

Maître Jacques, *au commissaire*.
Écrivez, Monsieur, écrivez.

Harpagon
Rengrègement[1066] de mal ! surcroît de désespoir !
Au commissaire.
Allons, Monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

Valère
Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis…

Scène IV

Harpagon, Élise, Mariane, Valère, Frosine, Maître Jacques, un commissaire.

Harpagon
Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un et l'autre.
À Élise.
Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ;…
À Valère.
… et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

Valère
Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire ; et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

Harpagon
Je me suis abusé de dire une potence ; et tu seras roué tout vif.

Élise, *aux genoux d'Harpagon.*
Ah ! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez ; il est tout autre que vos yeux ne le jugent, et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je

courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont…

Harpagon
Tout cela n'est rien ; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

Élise
Mon père, je vous conjure par l'amour paternel, de me…

Harpagon
Non, non ; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

Maître Jacques, *à part.*
Tu me payeras mes coups de bâton !

Frosine, *à part*.
Voici un étrange embarras !

Scène V

Anselme, Harpagon, Élise, Mariane, Frosine, Valère, un commissaire, Maître Jacques.

Anselme
Qu'est-ce, seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému.

Harpagon
Ah ! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes ; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire ! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique[1067], pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

Valère
Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

Harpagon
Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme ; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice à vos dépends, pour vous venger de son insolence.

Anselme
Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un coeur qui se serait donné ; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

Harpagon
Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*Au commissaire, montrant*

Valère.) Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

Valère
Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis…

Harpagon
Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent avantage de leur obscurité et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

Valère
Sachez que j'ai le coeur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

Anselme
Tout beau ! Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

Valère, *mettant fièrement son chapeau.*
Je ne suis point homme à rien craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburci.

Anselme
Sans doute, je le sais ; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

Harpagon
Je ne me soucie ni de Don Thomas ni Don Martin.
Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une.

Anselme
De grâce, laissez-le parler ; nous verrons ce qu'il en veut dire.

Valère
Je veux dire que c'est lui qui m'a donné jour.

Anselme
Lui ?

Valère
Oui.

Anselme
Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

Valère
Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

Anselme
Quoi ! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci ?

Valère
Oui, je l'ose ; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

Anselme
L'audace est merveilleuse ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

Valère
Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol ; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru ; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

Anselme
Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une

vérité ?

Valère
Le capitaine espagnol, un cachet de rubis qui était à mon père ; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras ; le vieux Pedro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

Mariane
Hélas ! à vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

Valère
Vous, ma soeur ?

Mariane
Oui, mon coeur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté, et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté ; et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée ; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

Anselme
Ô ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

Valère
Vous êtes notre père ?

Mariane
C'est vous que ma mère a tant pleuré ?

Anselme
Oui, ma fille ; oui, mon fils ; je suis Don Thomas d'Alburci que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant

tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher, dans l'hymen d'une douce et sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours ; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

Harpagon, *à Anselme*.
C'est là votre fils ?

Anselme
Oui.

Harpagon
Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

Anselme
Lui, vous avoir volé ?

Harpagon
Lui-même.

Valère
Qui vous dit cela ?

Harpagon
Maître Jacques.

Valère, *à maître Jacques*.
C'est toi qui le dis ?

Maître Jacques
Vous voyez que je ne dis rien.

Harpagon
Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

Valère
Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

Harpagon
Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

Scène VI

Harpagon, Anselme, Élise, Mariane, Cléante, Valère, Frosine, un commissaire, Maître Jacques, La Flèche.

Cléante
Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

Harpagon
Où est-il ?

Cléante
Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

Harpagon
N'en a-t-on rien ôté ?

Cléante
Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

Mariane, *à Cléante.*
Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement et que le ciel, (*montrant Valère.*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père…
M*ontrant Anselme.*

… dont vous avez à m'obtenir.

Anselme
Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos voeux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père : allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre ; et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

Harpagon
Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

Cléante
Vous la verrez saine et entière.

Harpagon
Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

Anselme
Eh bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

Harpagon
Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

Anselme
Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait ?

Harpagon
Oui, pourvu que pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

Anselme
D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

Le commissaire
Holà ! messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

Harpagon
Nous n'avons que faire de vos écritures.

Le commissaire
Oui ! Mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

Harpagon, *montrant maître Jacques*.
Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

Maître Jacques
Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir !

Anselme
Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

Harpagon
Vous payerez donc le commissaire ?

Anselme
Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

Harpagon
Et moi, voir ma chère cassette.

FIN

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

1669

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène Première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X
- Scène XI
- Scène XII
- Scène XIII
- Scène XIV
- Scène XV
- Scène XVI

Acte II
- Scène première
- Scène II

Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII

Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie-ballet en prose et en trois actes, faite et jouée à Chambord, pour le roi, au mois de septembre 1669[1068], et représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 15 novembre de la même année.

Ce fut à la représentation de cette comédie que la troupe de Molière prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. *Pourceaugnac* est une farce ; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lulli, qui n'avait point encore le privilége de l'Opéra, fit la musique du ballet de *Pourceaugnac ;* il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talents étaient employés aux divertissements du roi, et tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac :* on ne cherche à rabaisser les grands hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais Molière leur répondait qu'il était comédien aussi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour et attirer le peuple, et qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi bien que sa propre gloire.

Personnages

M. DE POURCEAUGNAC.[1069]
ORONTE.[1070]
JULIE, fille d'Oronte.[1071]
ÉRASTE, amant de Julie.[1072]
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte picarde.[1073]
LUCETTE, feinte Gasconne.[1074]
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.[1075]
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

PERSONNAGES DU BALLET

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAÎTRES à danser.
DEUX PAGES dansants.
QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES dansants.
DEUX SUISSES dansants.
DEUX MÉDECINS GROTESQUES.
MATASSINS[1076] dansants.
DEUX AVOCATS chantants.
DEUX PROCUREURS dansants.
DEUX SERGENTS dansants.
TROUPE DE MASQUES.
UNE ÉGYPTIENNE chantante.
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON[1077] chantant.
CHOEUR DE MASQUES chantants.
SAUVAGES dansants.
BISCAYENS dansants.

La scène est à Paris.

Acte I

Scène Première

Éraste, Une Musicienne, deux musiciens chantants
plusieurs autres jouant des instruments ; troupe de danseurs.

L'ouverture se fait par Éraste, qui conduit un grand concert, de voix et d'instruments, pour une sérénade, dont les paroles chantées par trois voix en manière de dialogue, sont faites sur le sujet de la comédie, et expriment les sentiments de deux amants, qui, étant bien ensemble, sont traversés par le caprice des parents.

Éraste, *aux musiciens et aux danseurs.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire et ne veux point paraître ici.

Scène II

Une Musicienne, deux musiciens chantants, Plusieurs autres jouant des instruments ;
troupe de danseurs.

Cette sérénade est composée de chant, d'instruments et de danse. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Éraste se trouve avec Julie, et expriment les sentiments de deux amants qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parents.

Une musicienne
Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux
Que les coeurs que l'Amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

Premier musicien
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos voeux ne s'oppose !
À d'aimables penchants notre coeur nous dispose,
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos voeux ne s'oppose !

Second musicien
Tout ce qu'à nos voeux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien,

Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

Les trois voix ensemble
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle :
Quand deux coeurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux maîtres à danser.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux pages.

Pendant cette dans, quatre Curieux de spectacle se prennent querelle l'épée à la main.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Deux suisses séparent les quatre combattants, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

Scène III

Julie, Éraste, Nérine.

Julie
Mon Dieu ! Éraste, gardons d'être surpris ; je tremble qu'on ne nous voie ensemble, et tout serait perdu, après la défense que l'on m'a faite.

Éraste
Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

Julie
Aie aussi l'oeil au guet, Nérine, et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

Nérine, *se retirant dans le fond du théâtre.*
Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

Julie
Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête ?

Éraste
Au moins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

Nérine
Par ma foi ! voilà votre père.

Julie
Ah ! séparons-nous vite.

Nérine
Non, non, non, ne bougez : je m'étais trompée.

Julie
Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs !

Éraste
Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantités de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tous prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

Nérine
Assurément. Votre père se moque-t-il de vouloir vous anger[1078] de son avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée ? et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage, et vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! cela se peut-il souffrir ? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter ; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoierons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

Éraste
Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

Scène IV

[1079]

Sbrigani, Julie, Éraste, Nérine.

Sbrigani
Monsieur, votre homme arrive, je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche ; et dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par coeur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais pour son esprit, je vous avertis par avance qu'il est des plus épais qui se fassent ; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

Éraste
Nous dis-tu vrai ?

Sbrigani
Oui, si je me connais en gens.

Nérine
Madame, voilà un illustre ; votre affaire ne pouvait être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit : un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères, qui, au péril de ses bras, et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles ; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

Sbrigani
Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, et je pourrais vous

en donner, avec plus de justice, sur les merveilles de votre vie ; et principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsque, avec tant d'honnêteté, vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille ; lorsque, avec tant de grandeur d'âme, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avait confié ; et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnages qui ne l'avaient pas mérité.

Nérine
Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle, et vos éloges me font rougir.

Sbrigani
Je veux bien épargner votre modestie : laissons cela ; et pour commencer notre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

Éraste
Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle ; et pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

Julie
S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

Éraste
Mais, belle Julie, si toutes nos machines venaient à ne pas réussir ?

Julie
Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

Éraste
Et si, contre vos sentiments, il s'obstinait à son dessein ?

Julie
Je le menacerais de me jeter dans un convent.

Éraste
Mais si, malgré tout cela, il voulait vous forcer à ce mariage ?

Julie
Que voulez-vous que je vous dise ?

Éraste
Ce que je veux que vous me disiez ?

Julie
Oui.

Éraste
Ce qu'on dit quand on aime bien.

Julie
Mais quoi ?

Éraste
Que rien ne pourra vous contraindre, et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

Julie
Mon Dieu ! Éraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon coeur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin ; et s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

Éraste
Eh bien…

Sbrigani
Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

Nérine
Ah ! comme il est bâti !

Scène V

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani

Monsieur de Pourceaugnac, *se tournant du côté d'où il vient, comme parlant à des gens qui le suivent*
Eh bien, quoi ? qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont ! ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! Messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

Sbrigani, *parlant aux mêmes personnes.*
Qu'est-ce que c'est, Messieurs ? que veut dire cela ? à qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

Monsieur de Pourceaugnac
Voilà un homme raisonnable, celui-là.

Sbrigani
Quel procédé est le vôtre ? et qu'avez-vous à rire ?

Monsieur de Pourceaugnac
Fort bien.

Sbrigani
Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

Monsieur de Pourceaugnac
Oui.

Sbrigani

Est-il autrement que les autres ?

Monsieur de Pourceaugnac
Suis-je tordu, ou bossu ?

Sbrigani
Apprenez à connaître les gens.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est bien dit.

Sbrigani
Monsieur est d'une mine à respecter.

Monsieur de Pourceaugnac
Cela est vrai.

Sbrigani
Personne de condition.

Monsieur de Pourceaugnac
Oui, gentilhomme limosin.

Sbrigani
Homme d'esprit.

Monsieur de Pourceaugnac
Qui a étudié en droit.

Sbrigani
Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

Monsieur de Pourceaugnac
Sans doute.

Sbrigani
Monsieur n'est point une personne à faire rire.

Monsieur de Pourceaugnac
Assurément.

Sbrigani
Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

Monsieur de Pourceaugnac
Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

Sbrigani
Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

Monsieur de Pourceaugnac
Je suis votre serviteur.

Sbrigani
Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudrait.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est trop de grâce que vous me faites.

Sbrigani
Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous suis obligé.

Sbrigani
Votre physionomie m'a plu.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce m'est beaucoup d'honneur.

Sbrigani
J'y ai vu quelque chose d'honnête.

Monsieur de Pourceaugnac
Je suis votre serviteur.

Sbrigani
Quelque chose d'aimable.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De gracieux.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De doux.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De majestueux.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
De franc

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
Et de cordial

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! ah !

Sbrigani
Je vous assure que je suis tout à vous.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous ai beaucoup d'obligation.

Sbrigani
C'est du fond du coeur que je parle.

Monsieur de Pourceaugnac
Je le crois.

Sbrigani
Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

Monsieur de Pourceaugnac
Je n'en doute point.

Sbrigani
Ennemi de la fourberie.

Monsieur de Pourceaugnac
J'en suis persuadé.

Sbrigani
Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est ma pensée.

Sbrigani
Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

Sbrigani
Ma foi ! cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est ce que m'a dit mon tailleur : l'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

Sbrigani
Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre ?

Monsieur de Pourceaugnac
Il faudra bien aller faire ma cour.

Sbrigani
Le Roi sera ravi de vous voir.

Monsieur de Pourceaugnac
Je le crois.

Sbrigani
Avez-vous arrêté un logis ?

Monsieur de Pourceaugnac
Non ; j'allais en chercher un.

Sbrigani
Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, et je connais tout ce pays-ci.

Scène VI

[1080]

Éraste, Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac.

Éraste
Ah ! qu'est-ceci ? que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ? il semble que vous ayez peine à me reconnaître !

Monsieur de Pourceaugnac
Monsieur, je suis votre serviteur.

Éraste
Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire ? et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac ?

Monsieur de Pourceaugnac
Pardonnez-moi.
Bas à Sbrigani.
Ma foi ! je ne sais qui il est.

Éraste
Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse depuis le plus grand jusques au plus petit ; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

Monsieur de Pourceaugnac
C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

Éraste

Vous ne vous remettez point mon visage ?

Monsieur de Pourceaugnac
Si fait.
À Sbrigani.
Je ne le connais point.

Éraste
Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

Monsieur de Pourceaugnac
Excusez-moi.
À Sbrigani.
Je ne sais ce que c'est.

Éraste
Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

Monsieur de Pourceaugnac
Petit-Jean ?

Éraste
Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

Monsieur de Pourceaugnac
Le cimetière des Arènes ?

Éraste
Justement : c'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

Monsieur de Pourceaugnac
Excusez-moi, je me le remets.
À Sbrigani.
Diable emporte si je m'en souviens !

Sbrigani*, bas, à monsieur de Pourceaugnac.*
Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

Éraste

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les noeuds de notre ancienne amitié.

Sbrigani, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Voilà un homme qui vous aime fort.

Éraste
Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté : comment se porte Monsieur votre… là… qui est si honnête homme ?

Monsieur de Pourceaugnac
Mon frère le consul ?

Éraste
Oui.

Monsieur de Pourceaugnac
Il se porte le mieux du monde.

Éraste
Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là… Monsieur votre… ?

Monsieur de Pourceaugnac
Mon cousin l'assesseur ?

Éraste
Justement.

Monsieur de Pourceaugnac
Toujours gai et gaillard.

Éraste
Ma foi ! j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le… ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je n'ai point d'oncle.

Éraste
Vous aviez pourtant en ce temps-là…

Monsieur de Pourceaugnac
Non, rien qu'une tante.

Éraste
C'est ce que je voulais dire, Madame votre tante : comment se porte-t-elle ?

Monsieur de Pourceaugnac
Elle est morte depuis six mois.

Éraste
Hélas ! la pauvre femme ! elle était si bonne personne.

Monsieur de Pourceaugnac
Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

Éraste
Quel dommage ç'aurait été !

Monsieur de Pourceaugnac
Le connaissez-vous aussi ?

Éraste
Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

Monsieur de Pourceaugnac
Pas des plus grands.

Éraste
Non, mais de taille bien prise.

Monsieur de Pourceaugnac
Eh ! oui.

Éraste
Qui est votre neveu…

Monsieur de Pourceaugnac
Oui.

Éraste
Fils de votre frère et de votre soeur…

Monsieur de Pourceaugnac
Justement.

Éraste
Chanoine de l'église de… Comment l'appelez-vous ?

Monsieur de Pourceaugnac
De Saint-Étienne.

Éraste
Le voilà, je ne connais autre.

Monsieur de Pourceaugnac
Il dit toute la parenté.

Sbrigani
Il vous connaît plus que vous ne croyez.

Monsieur de Pourceaugnac
À ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

Éraste
Deux ans entiers.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à Monsieur notre gouverneur ?

Éraste
Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

Monsieur de Pourceaugnac
Cela fut galant.

Éraste
très galant.

Monsieur de Pourceaugnac
C'était un repas bien troussé.

Éraste
Sans doute.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin ?

Éraste
Oui.

Monsieur de Pourceaugnac
Parbleu ! il trouva à qui parler.

Éraste
Ah ! ah !

Monsieur de Pourceaugnac
Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

Éraste
Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

Monsieur de Pourceaugnac
Je n'ai garde de…

Éraste
Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce serait vous…

Éraste
Non : le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

Sbrigani
Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

Éraste
Où sont vos hardes ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

Éraste
Envoyons-les quérir par quelqu'un.

Monsieur de Pourceaugnac
Non : je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

Sbrigani
C'est prudemment avisé.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

Éraste
On voit les gens d'esprit en tout.

Sbrigani
Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

Éraste
Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

Sbrigani
Nous sommes à vous tout à l'heure.

Éraste*, à monsieur de Pourceaugnac.*
Je vous attends avec impatience.

Monsieur de Pourceaugnac*, à Sbrigani.*
Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

Sbrigani
Il a la mine d'être honnête homme.

Éraste, *seul*.
Ma foi ! Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons ; les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà !

Scène VII

Un Apothicaire, Éraste.

Éraste
Je crois, Monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'Apothicaire
Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire, apothicaire indigne, pour vous servir.

Éraste
Et Monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'Apothicaire
Oui, il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

Éraste
Non, ne bougez : j'attendrai qu'il ait fait ; c'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien aises qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'Apothicaire
Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est, et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile : c'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu, et qui, quand on devrait crever, ne démordrait pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point

chercher midi à quatorze heures ; et pour tout l'or du monde, il ne voudrait point avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

Éraste
Il fait fort bien : un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'Apothicaire
Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qui puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre ; et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

Éraste
C'est une grande consolation pour un défunt.

L'Apothicaire
Assurément : on est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies : c'est un homme expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

Éraste
En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'Apothicaire
Cela est vrai : à quoi bon tant barguigner[1081] et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie

Éraste
Vous avez raison.

L'Apothicaire
Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois.

Éraste
Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'Apothicaire

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

Éraste
Voilà des soins fort obligeants.

L'Apothicaire
Le voici, le voici, le voici qui vient.

Scène VIII

Premier Médecin, Un Paysan, Une Paysanne, Éraste, Un Apothicaire.

Le Paysan, *au médecin.*
Monsieur, il n'en peut plus, et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

Premier Médecin
Le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

Le Paysan
Quoi que c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

Premier Médecin
Bon, c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours ; mais s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis, car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

La Paysanne, *au médecin.*
Mon père, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

Premier Médecin
Ce n'est pas ma faute : je lui donne des remèdes ; que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

La Paysanne
Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

Premier Médecin
Quinze fois saigné ?

La Paysanne
Oui.

Premier Médecin
Et il ne guérit point ?

La Paysanne
Non, Monsieur.

Premier Médecin
C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs, et si rien ne nous réussit, nous l'envoierons aux bains.

L'Apothicaire
Voilà le fin cela, voilà le fin de la médecine.

Scène IX

Premier Médecin, Éraste, Un Apothicaire.

Éraste, *au médecin.*
C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

Premier Médecin
Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

Éraste
Le voici

Premier Médecin
La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

Scène X

Monsieur de Pourceaugnac, Éraste, Premier Médecin, Un Apothicaire.

Éraste, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter : mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

Premier Médecin
Le devoir de ma profession m'y oblige, et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

Monsieur de Pourceaugnac, *à part.*
C'est son maître d'hôtel, et il faut que ce soit un homme de qualité.

Premier Médecin, *à Éraste.*
Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

Monsieur de Pourceaugnac
Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

Premier Médecin
Un tel emploi ne me donne que de la joie.

Éraste, *au médecin.*
Voilà toujours six pistoles[1082] d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

Monsieur de Pourceaugnac
Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et

que vous envoyiez rien acheter pour moi.

Éraste
Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

Éraste
C'est ce que je veux faire.
Bas au médecin.
Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car parfois il veut s'échapper.

Premier Médecin
Ne vous mettez pas en peine.

Éraste, *à Monsieur de Pourceaugnac*.
Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous vous moquez, et c'est trop de grâce que vous me faites.

Scène XI

Premier Médecin, Second Médecin, Monsieur de Pourceaugnac, Un Apothicaire.

Premier Médecin
Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

Monsieur de Pourceaugnac
Je suis votre serviteur

Premier Médecin
Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

Monsieur de Pourceaugnac
Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

Premier Médecin
Allons, des sièges.
Des laquais entrenet et donnent des sièges.

Monsieur de Pourceaugnac, *à part.*
Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

Premier Médecin
Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur.

Les deux médecins font asseoir monsieur de Pourceaugnac entre eux.

Monsieur de Pourceaugnac, *s'asseyant.*
Votre très humble valet.
Les deux médecins lui prenne,nt chacun une main pour lui tâter le pouls.
Que veut dire cela ?

Premier Médecin
Mangez-vous bien, Monsieur ?

Monsieur de Pourceaugnac
Oui, et bois encore mieux.

Premier Médecin
Tant pis : cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort ?

Monsieur de Pourceaugnac
Oui, quand j'ai bien soupé.

Premier Médecin
Faites-vous des songes ?

Monsieur de Pourceaugnac
Quelquefois.

Premier Médecin
De quelle nature sont-ils ?

Monsieur de Pourceaugnac
De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

Premier Médecin
Vos déjections, comment sont-elles ?

Monsieur de Pourceaugnac
Ma foi ! je ne comprends rien à toutes ces questions, et je veux plutôt boire un coup.

Premier Médecin
Un peu de patience, nous allons raisonner sur votre affaire devant vous et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

Monsieur de Pourceaugnac

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

Premier Médecin

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques, vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art, vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnais, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres : laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*[1083], il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette

cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et en même temps, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues, mélanogogues, *et caetera* ; et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir par le lait clair la noirceur de cette vapeur ; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition[1084] et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art.*Dixi.*

Second Médecin

À Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicé depinxisti,* tout ce qui appartient à cette maladie : il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie ; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*[1085]. Tout ce que j'y voudrais, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair : *numero deus impari gaudet*[1086] ;de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse ; de faire

blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits : *album est disgregativum visus*[1087] ; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

Monsieur de Pourceaugnac
Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons une comédie ?

Premier Médecin
Non, Monsieur, nous ne jouons point.

Monsieur de Pourceaugnac
Qu'est-ce que tout ceci ? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises ?

Premier Médecin
Bon, dire des injures. Voilà un diagnostic qui nous manquait pour la confirmation de son mal, et ceci pourrait bien tourner en manie.

Monsieur de *Pourceaugnac, à part.*
Avec qui m'a-t-on mis ici ?
Il crache deux ou trois fois.

Premier Médecin
Autre diagnostic : la sputation fréquente.

Monsieur de Pourceaugnac
Laissons cela, et sortons d'ici.

Premier Médecin
Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

Monsieur de Pourceaugnac
Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez-vous ?

Premier Médecin
Vous guérir selon l'ordre qui nous a été donné.

Monsieur de Pourceaugnac
Me guérir ?

Premier Médecin
Oui.

Monsieur de Pourceaugnac
Parbleu ! je ne suis pas malade.

Premier Médecin
Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous dis que je me porte bien.

Premier Médecin
Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins, qui voyons clair dans votre constitution.

Monsieur de Pourceaugnac
Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.

Premier Médecin
Hon, hon : voici un homme plus fou que nous ne pensons.

Monsieur de Pourceaugnac
Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

Premier Médecin
Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé.
Au second médecin.
Allons, procédons à la curation, et par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, et accoisons[1088] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

Scène XII

Monsieur de Pourceaugnac

Monsieur de Pourceaugnac
Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

Scène XIII

Monsieur de Pourceaugnac, Deux médecins grotesques[1089]
[1090]

Ils s'asseyent d'abord tous trois ; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.

Les deux Médecins
Bon di, bon di, bon di :
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico.
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico,
Sol' per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di.

Premier Médecin
Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria :
Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Second Musicien

Second médecin
Sù, cantate, ballate, ridete ;
E se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,

Pigliate del vino,
E qualche volta un po' po' di tabac.
Alegramente, Monsu Pourceaugnac[1091] !

Scène XIV

Monsieur de Pourceaugnac, Deux médecins grotesques, Matassins[1092]

ENTRÉE DE BALLET

Danse des matassins autour de M. de Pourceaugnac.

Scène XV

[1093]

Un Apothicaire, Monsieur de Pourceaugnac.
L'apothicaire tient une seringue.

L'Apothicaire
Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

Monsieur de Pourceaugnac
Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'Apothicaire
Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! que de bruit !

L'Apothicaire
Prenez-le, Monsieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah !

L'Apothicaire
C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin ; il est benin, benin, là, prenez, prenez, prenez, Monsieur : c'est pour déterger, pour déterger, déterger…

Scène XVI

Monsieur de Pourceaugnac, L'Apothicaire, Deux médecins grotesques, Matassins

L'apothicaire, les deux médecins et les matassins sont armés de seringues.

Les deux Médecins, accompagnés de l'apothicaire et des Matassins, dansent à l'entour de M. de Pourceaugnac, et, s'arrêtant devant lui, chantent :

Les deux médecins
Piglia-lo sù,
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù,
Che non ti farà male,
Piglia-lo sù questo servizziale ;
Piglia-lo sù,
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.[1094]

Monsieur de Pourceaugnac
Allez-vous-en au diable !

Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir ses seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins ; il passe par derrière le théâtre et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendait ; les deux médecins et les matassins rentrent aussi.

Les deux médecins
Piglia-lo sù,
Signor Monsu,

Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù,
Che non ti farà male,
Piglia-lo sù questo servizziale ;
Piglia-lo sù,
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù

Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise ; l'apothicaire appuie sa seringue contre, les médecins et les matassins le suivent.

Acte II

Scène première

Sbrigani, Premier Médecin.

Premier Médecin
Il a forcé tous les obstacles que j'avais mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençais de lui faire.

Sbrigani
C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

Premier Médecin
Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

Sbrigani
Vous l'auriez guéri haut la main.

Premier Médecin
Sans doute, quand il y aurait eu complication de douze maladies.

Sbrigani
Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

Premier Médecin
Moi ? je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, et infracteur de mes ordonnances.

Sbrigani

Vous avez raison : vos remèdes étaient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

Premier Médecin
Où puis-je en avoir des nouvelles ?

Sbrigani
Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

Premier Médecin
Je vais lui parler tout à l'heure.

Sbrigani
Vous ne ferez point mal.

Premier Médecin
Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

Sbrigani
C'est fort bien dit à vous ; et, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

Premier Médecin
Laissez-moi faire.

Sbrigani
Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

Scène II

Oronte, Premier Médecin.

Premier Médecin
Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille.

Oronte
Oui, je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

Premier Médecin
Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis ; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés et de corps et d'esprit.

Oronte
Comment donc ?

Premier Médecin
Votre prétendu gendre a été constitué mon malade : sa maladie qu'on m'a donné à guérir est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets ; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

Oronte
Il a quelque mal ?

Premier Médecin
Oui.

Oronte
Et quel mal, s'il vous plaît ?

Premier Médecin
Ne vous en mettez pas en peine.

Oronte
Est-ce quelque mal… ?

Premier Médecin
Les médecins sont obligés au secret : il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

Oronte
Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

Premier Médecin
On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

Oronte
À la bonne heure.

Premier Médecin
Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

Oronte
J'y consens.

Premier Médecin
Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

Oronte
Je le veux bien.

Premier Médecin
Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai au lieu de lui.

Oronte
Je me porte bien.

Premier Médecin
Il n'importe, il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

Oronte
Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera pas moi. Voyez un peu la belle raison.

Scène III

[1095]

Sbrigani, Oronte.

Sbrigani est en marchand flamand.

Sbrigani
Montsir, avec le vostre permissione, je suisse un trancher marchand Flamane, qui voudrait bienne vous temantair un petit nouvel.

Oronte
Quoi, Monsieur ?

Sbrigani
Mettez le vostre chapeau sur le teste, Montsir, si ve plaist.

Oronte
Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

Sbrigani
Moi le dire rien, Montsir, si vous le mettre pas le chapeau sur le teste.

Oronte
Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur ?

Sbrigani
Fous connaistre point en sti file un certe Montsir Oronte ?

Oronte
Oui, je le connais.

Sbrigani
Et quel homme est-ile, Montsir, si ve plaist ?

Oronte
C'est un homme comme les autres.

Sbrigani
Je vous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne ?

Oronte
Oui.

Sbrigani
Mais riche beaucoup grandement, Montsir ?

Oronte
Oui.

Sbrigani
J'en suis aise beaucoup, Montsir.

Oronte
Mais pourquoi cela ?

Sbrigani
L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

Oronte
Mais encore, pourquoi ?

Sbrigani
L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

Oronte
Eh bien ?

Sbrigani
Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanne Flamane qui estre venu ici.

Oronte
Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

Sbrigani
Oui, Montsir ; et depuis huite mois, nous avoir obtenir un petit sentence contre lui, et lui à remettre à payer tou ce créanciers de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

Oronte
Hon, hon, il a remis là à payer ses créanciers ?

Sbrigani
Oui, Montsir, et avec un grand dévotion nous tous attendre sti mariage.

Oronte
L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bonjour.

Sbrigani. Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

Oronte
Votre très humble valet.

Sbrigani
Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'afoir donné.
Seul, après avoir ôté sa barbe, et dépouillé l'habit flamand qu'il a par-dessus le sien.
Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines ; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre ; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

Scène IV

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

Monsieur de Pourceaugnac
Piglia-lo sù, piglia-lo sù, Signor Monsu : que diable est-ce là ? *Apercevant Sbrigani.*
Ah !

Sbrigani
Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous ?

Monsieur de Pourceaugnac
Tout ce que je vois me semble lavement.

Sbrigani
Comment ?

Monsieur de Pourceaugnac
Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit ?

Sbrigani
Non vraiment : qu'est-ce que c'est ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je pensais y être régalé comme il faut.

Sbrigani
Eh bien ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des médecins habillés de

noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di*. Six pantalons. Ta, ra, ta, ta ; Ta, ra, ta, ta. *Alegramente, Monsu Pourceaugnac*. Apothicaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia-lo sù, Signor Monsu, piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.* Jamais je n'ai été si soûl de sottises.

Sbrigani
Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Monsieur de Pourceaugnac
Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

Sbrigani
Cela est-il possible ?

Monsieur de Pourceaugnac
Sans doute. Ils étaient une douzaine de possédés après mes chausses ; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

Sbrigani
Voyez un peu, les mines sont bien trompeuses ! je l'aurais cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

Monsieur de Pourceaugnac
Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

Sbrigani
Eh ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

Monsieur de Pourceaugnac
J'ai l'odorat et l'imagination tout rempli de cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

Sbrigani
Voilà une méchanceté bien grande ! et les hommes sont bien traîtres et scélérats !

Monsieur de Pourceaugnac
Enseignez-moi, de grâce, le logis de Monsieur Oronte : je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

Sbrigani
Ah ! ah ! vous êtes donc de complexion amoureuse, et vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille… ?

Monsieur de Pourceaugnac
Oui, je viens l'épouser.

Sbrigani
L'é… l'épouser ?

Monsieur de Pourceaugnac
Oui.

Sbrigani
En mariage ?

Monsieur de Pourceaugnac
De quelle façon donc ?

Sbrigani
Ah ! c'est une autre chose, et je vous demande pardon.

Monsieur de Pourceaugnac
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Sbrigani
Rien.

Monsieur de Pourceaugnac
Mais encore ?

Sbrigani
Rien, vous dis-je : j'ai un peu parlé trop vite.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

Sbrigani
Non, cela n'est pas nécessaire.

Monsieur de Pourceaugnac
De grâce.

Sbrigani
Point : je vous prie de m'en dispenser.

Monsieur de Pourceaugnac
Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

Sbrigani
Si fait ; on ne peut pas l'être davantage.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous devez donc ne me rien cacher.

Sbrigani
C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

Monsieur de Pourceaugnac
Afin de vous obliger à m'ouvrir votre coeur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

Sbrigani
Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience.
Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.
C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible, et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité, mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai. Mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui.
À monsieur de Pourceaugnac.
Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela serait un peu trop fort ; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante[1096] aussi n'est pas assez ; celui de coquette[1097] achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

Monsieur de Pourceaugnac
L'on me veut donc prendre pour dupe ?

Sbrigani
Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit. Et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende…

Monsieur de Pourceaugnac
Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnac.

Sbrigani
Voilà le père.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce vieillard-là ?

Sbrigani
Oui : je me retire.

Scène V

Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.

Monsieur de Pourceaugnac
Bonjour, Monsieur, bonjour.

Oronte
Serviteur, Monsieur, serviteur.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

Oronte
Oui.

Monsieur de Pourceaugnac
Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

Oronte
À la bonne heure.

Monsieur de Pourceaugnac
Croyez-vous, Monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ?

Oronte
Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ?

Monsieur de Pourceaugnac
Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

Oronte
Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

Scène VI

Julie, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.

Julie
On vient de me dire, mon père, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et mon coeur me le dit. Qu'il est bien fait ! qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne…

Oronte
Doucement, ma fille, doucement.

Monsieur de Pourceaugnac, *à part.*
Tudieu, quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

Oronte
Je voudrais bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez…

Julie, *s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.*
Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience…

Oronte
Ah ! ma fille ! Ôtez-vous de là, vous dis-je

Julie continue le même jeu.

Monsieur de Pourceaugnac
Ho, ho, quelle égrillarde !

Oronte

Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de…

Monsieur de Pourceaugnac
Vertu de ma vie !

Oronte
encore ? Qu'est-ce à dire cela ?

Julie
Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

Oronte
Non : rentrez là-dedans.

Julie
Laissez-moi le regarder.

Oronte
Rentrez, vous dis-je.

Julie
Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

Oronte
Je ne veux pas, moi ; et si tu ne rentres tout à l'heure, je…

Julie
Eh bien ! je rentre.

Oronte
Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

Monsieur de Pourceaugnac
Comme nous lui plaisons !

Oronte*, à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*
Tu ne veux pas te retirer ?

Julie
Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

Oronte

Jamais ; et tu n'es pas pour lui.

Julie
Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

Oronte
Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

Monsieur de Pourceaugnac
Elle voudrait bien me tenir.

Julie
Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

Oronte
Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

Scène VII

Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.

Monsieur de Pourceaugnac
Mon Dieu ! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant : on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

Oronte
Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

Monsieur de Pourceaugnac
Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ? et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés ?

Oronte
Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

Monsieur de Pourceaugnac
C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

Oronte
Le médecin me l'a dit lui-même.

Monsieur de Pourceaugnac
Le médecin en a menti : je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à

la main.

Oronte
Je sais ce que j'en dois croire, et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

Monsieur de Pourceaugnac
Quelles dettes ?

Oronte
La feinte ici est inutile, et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu, depuis huit mois, sentence contre vous.

Monsieur de Pourceaugnac
Quel marchand flamand ? quels créanciers ? quelle sentence obtenue contre moi ?

Oronte
Vous savez bien ce que je veux dire.

Scène VIII

Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.

Lucette
Ah ! tu es assy, et à la fy yeux te trobi aprés abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto ?[1098]

Monsieur de Pourceaugnac
Qu'est-ce que veut cette femme-là ?

Lucette
Que te boli, infame ! Tu fas semblan de nou me pas counouysse, et nou rougisses pas, impudent que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ?
À Oronte.
Nou sabi pas, Moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeux bous declari que yeux soun sa fenno, et que y a set ans, Moussur, qu'en passan à Pezenas el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tapla fayre, de me gaigna lou cor, et m'oubligel pra quel mouyen à ly douna la ma per l'espousa[1099].

Oronte
Oh ! oh !

Monsieur de Pourceaugnac
Que diable est-ceci ?

Lucette
Lou trayté me quitel trés ans aprés, sul preteste de qualques affayrés que l'apelabon dins soun païs, et despey noun ly resçauput quaso de noubelo ; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo, per se remarida danbé un autro

jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou prumié mariatge. yeux ay tout quitat en diligensso, et me souy rendudo dins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as ely de tout le mounde lou plus méchant des hommes[1100].

Monsieur de Pourceaugnac
Voilà une étrange effrontée !

Lucette
Impudent, n'as pas honte de m'injuria, alloc d'estre confus day reproches secrets que ta conssiensso te deu fayre ?[1101]

Monsieur de Pourceaugnac
Moi, je suis votre mari ?

Lucette
Infame, gausos-tu dire lou contrari ? Eh tu sabes be, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al Cel qu'aco nou fougesso pas, et que m'auquessos layssado dins l'estat d'innoussenço et dins la tranquillitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas trounpariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty ! yeux nou serio pas reduito à fayré lou tristé perssounatgé qu'yeu fave presentomen, à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeux ay per el, et me laissa sensse cap de pietat abandounado à las mourtéles doulous que yeux ressenty de sas perfidos acciûs.[1102]

Oronte
Je ne saurais m'empêcher de pleurer.
À monsieur de Pourceaugnac.
Allez, vous êtes un méchant homme.

Monsieur de Pourceaugnac
Je ne connais rien à tout ceci.

Scène IX

Nérine, Lucette, Oronte, Monsieur de Pourceaugnac.
Nérine est en Picarde

Nérine, *contrefaisant une picarde.*
Ah ! je n'en pis plus, je sis toute essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justice, justice ! je boute empeschement au mariage.
À Oronte.
Chés mon mery, Monsieur, et je veux faire pindre che bon pindar-là. [1103]

Monsieur de Pourceaugnac
encore !

Oronte
Quel diable d'homme est-ceci ?

Lucette
Et que boulés-bous dire, ambe bostre empachomen, et bostro pendarié ? Quaquel homo es bostre marit[1104] ?

Nérine
Oui, Medeme, et je sis sa femme.[1105]

Lucette
Aquo es faus, aquos yeux que soun sa fenno ; et se deû estre pendut, aquo sera yeux que lou faray penda.[1106]

Nérine
Je n'entains mie che baragoin-là.[1107]

Lucette
yeux bous disy que yeux soun sa fenno.[1108]

Nérine
Sa femme ?

Lucette
Oy. **[1109]**

Nérine
Je vous dis que chest my, encore in coup, qui le sis.[1110]

Lucette
Et yeus bous sousteni yeux, qu'aquos yeu.[1111]

Nérine
Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.[1112]

Lucette
Et yeux set ans y a que m'a preso per fenno.[1113]

Nérine
J'ay des gairents de tout ce que je dy.[1114]

Lucette
Tout mon païs lo sap.[1115]

Nérine
No ville en est témoin.[1116]

Lucette
Tout Pezenas a bist notre mariatge.[1117]

Nérine
Tout Chin-Quentin a assisté à no noce.[1118]

Lucette
Nou y a res de tan beritable.[1119]

Nérine
Il gn'y a rien de plus chertain.[1120]

Lucette*, à monsieur de Pourceaugnac.*
Gausos-tu dire lou contrari, valisquos ?[1121]

Nérine, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme ?[1122]

Monsieur de Pourceaugnac
Il est aussi vrai l'un que l'autre.

Lucette, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Quaign'impudensso ! Et coussy, miserable, nou te soubenes plus de la pauro Françon, et del paure Jeanet, que soun lous fruits de notre mariatge ?[1123]

Nérine, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Bayez un peu l'insolence. Quoy ? tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foy ?[1124]

Monsieur de Pourceaugnac
Voilà deux impudentes carognes !

Lucette
Beny, Françon, beny, Jeanet, beny, toustou, beny, toustoune, beny fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres.[1125]

Nérine
Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez-ves-en ichy faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a. [1126]

Scène X

Monsieur de Pourceaugnac, Oronte, Nérine, Lucette, Plusieurs enfants

Les enfants
Ah ! mon papa, mon papa, mon papa !

Monsieur de Pourceaugnac
Diantre soit des petits fils de putains !

Lucette
Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu, de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infame ; yeux te boli seguy per tout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penia : couqui, te boli fayré penia.[1127]

Nérine
Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'estre insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfain ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et en dépit de tes dains, je feray bien voir que je sis ta femme, et je te feray pindre.[1128]

Les enfants, *tous ensemble*.
Mon papa ! mon papa ! mon papa !

Monsieur de Pourceaugnac
Au secours ! au secours ! Où fuirai-je ? Je n'en puis plus.

Oronte, *à Lucette et à Nérine.*
Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu.

Scène XI

Sbrigani

Sbrigani

Je conduis de l'oeil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi ! qu'il déguerpisse.

Scène XII

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! je suis assommé. Quelle peine ! Quelle maudite ville ! Assassiné de tous côtés !

Sbrigani
Qu'est-ce, Monsieur ? Est-il encore arrivé quelque chose ?

Monsieur de Pourceaugnac
Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

Sbrigani
Comment donc ?

Monsieur de Pourceaugnac
Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

Sbrigani
Voilà une méchante affaire, et la justice en ce pays-ci est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

Monsieur de Pourceaugnac
Oui ; mais quand il y aurait information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de jurisdiction, pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

Sbrigani
Voilà en parler dans tous les termes, et l'on voit bien, Monsieur, que

vous êtes du métier.

Monsieur de Pourceaugnac
Moi, point du tout : je suis gentilhomme.

Sbrigani
Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

Monsieur de Pourceaugnac
Point : ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me saurait condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

Sbrigani
En voilà du plus fin encore.

Monsieur de Pourceaugnac
Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

Sbrigani
Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

Sbrigani
Ah ! fort bien.

Monsieur de Pourceaugnac
Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat pour consulter mon affaire.

Sbrigani
Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles ; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on dirait qu'ils chantent ; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

Monsieur de Pourceaugnac
Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux

savoir ?

Scène XIII

[1129]

Sbrigani, Monsieur de Pourceaugnac, deux Procureurs, deux Sergents
L'un des deux Avocats musiciens parle fort lentement et l'autre fort vite

L'Avocat, *traînant ses paroles.*
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

L'Avocat, *chantant fort vite en bredouillant.*
Votre fait
Est clair et net ;
Et tout le droit
Sur cet endroit
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernad, Rebuffe, Jean Imole,
Paul, Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alcial, et Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET

Dans de deux procureurs et de deux sergents. Les deux avocats chantent les paroles qui suivent.

Second avocat
Tous les peuples policés

Et bien sensés :
Les Français, Anglais, Hollandais,
Danois, Suedois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable,
Et l'affaire est sans embarras :
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Premier avocat
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Monsieur de Pourceaugnac, impatienté, les chasse.

Acte III

Scène première

Éraste, Sbrigani.

Sbrigani
Oui, les choses s'acheminent où nous voulons ; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisait déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; et pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avait mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, et le déguisement qu'il a pris est l'habit d'une femme.

Éraste
Je voudrais bien le voir en cet équipage.

Sbrigani
Songez de votre part à achever la comédie ; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en… Vous entendez bien ?

Éraste
Oui.

Sbrigani
Et lorsque je l'aurai mis où je veux…
Il lui parle à l'oreille.

Éraste
Fort bien.

Sbrigani
Et quand le père aura été averti par moi…

Il lui parle encore à l’oreille.

Éraste
Cela va le mieux du monde.

Sbrigani
Voici notre Demoiselle : allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

Scène II

Monsieur de Pourceaugnac, Sbrigani.
Monsieur de Pourceaugnac est en femme.

Sbrigani
Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connaître, et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

Monsieur de Pourceaugnac
Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

Sbrigani
Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

Monsieur de Pourceaugnac
Voilà une justice bien injuste.

Sbrigani
Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

Monsieur de Pourceaugnac
Mais quand on est innocent ?

Sbrigani
N'importe, ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

Monsieur de Pourceaugnac
Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait ?

Sbrigani
Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerais de ma vie si vous veniez à être pendu.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme celle-là ferait tort à nos titres de noblesse.

Sbrigani
Vous avez raison, on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

Monsieur de Pourceaugnac
Laissez-moi faire, j'ai vu les personnes du bel air ; tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

Sbrigani
Votre barbe n'est rien, et il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez.
Après que monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.
Bon.

Monsieur de Pourceaugnac
Allons donc, mon carrosse : où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

Sbrigani
Fort bien.

Monsieur de Pourceaugnac
Holà ! ho ! cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais ! Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ?

Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

Sbrigani
Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coiffe est un peu trop déliée ; j'en vais quérir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

Monsieur de Pourceaugnac
Que deviendrai-je cependant[1130] ?

Sbrigani
Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.

Scène III

Deux Suisses, Monsieur de Pourceaugnac.

Premier Suisse, *sans voir monsieur de Pourceaugnac.*
Allons, dépeschons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la Crève pour regarter un peu chousticier sti Monsiu de Porcegnac, qui l'a esté contané par ortonnance à l'estre pendu par son cou.

Second Suisse, *sans voir monsieur de Pourceaugnac.*
Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti choustice.

Premier Suisse
Ly disent que l'on fait tesjà planter un grand potence tout neuve pour ly accrocher sti Porcegnac.

Second Suisse
Ly sira, ma foy ! un grand plaisir, d'y regarter pendri sti Limosin.

Premier Suisse
Oui, de ly foir gambiller les pieds en haut tevant tout le monde.

Second Suisse
Ly est un plaisant drole, oui ; ly disent que c'estre marié troy foye.

Premier Suisse
Sti diable ly vouloir troy femmes à ly tout seul : ly est bien assez t'une.

Second Suisse, *en apercevant monsieur de Pourceaugnac.*
Ah ! ponchour, Mameselle.

Premier Suisse
Que faire fous là tout seul ?

Monsieur de Pourceaugnac
J'attends mes gens, Messieurs.

Second Suisse
Ly est belle, par mon foy !

Monsieur de Pourceaugnac
Doucement, Messieurs.

Premier Suisse
Fous, Mameselle, fouloir finir réchouir fous à la Crève ? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choly.

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous rends grâce.

Second Suisse
L'est un gentilhomme Limosin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

Monsieur de Pourceaugnac
Je n'ai pas de curiosité.

Premier Suisse
Ly est là un petit teton qui l'est drole.

Monsieur de Pourceaugnac
Tout beau.

Premier Suisse
Mon foy ! moy couchair pien avec fous.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! c'en est trop, et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

Second Suisse
Laisse, toy ; l'est moy qui le veut couchair avec elle.

Premier Suisse
Moy ne vouloir pas laisser.

Second Suisse

Moy ly vouloir, moy.

Les deux suisses tirent monsieur de Pourceaugnac avec violence.

Premier Suisse
Moy ne faire rien.

Second Suisse
Toy l'avoir menty.

Premier Suisse
Toy l'avoir menty toy-mesme.

Monsieur de Pourceaugnac
Au secours ! À la force !

Scène IV

Monsieur de Pourceaugnac, Un Exempt[1131], deux Archers, deux Suisses,

L'Exempt
Qu'est-ce ? quelle violence est-ce là ? et que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

Premier Suisse
Party, pon, toy ne l'avoir point.

Second Suisse
Party, pon aussi, toy ne l'avoir point encore.

Scène V

Monsieur de Pourceaugnac, Un Exempt, deux Archers

Monsieur de Pourceaugnac
Je vous suis bien obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'Exempt
Ouais ! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

Monsieur de Pourceaugnac
Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'Exempt
Ah ! ah ! qu'est-ce que je veux dire ?

Monsieur de Pourceaugnac
Je ne sais pas.

L'Exempt
Pourquoi donc dites-vous cela ?

Monsieur de Pourceaugnac
Pour rien.

L'Exempt
Voilà un discours qui marque quelque chose, et je vous arrête prisonnier.

Monsieur de Pourceaugnac
Eh ! Monsieur, de grâce !

L'Exempt
Non, non ; à votre mine, et à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

Monsieur de Pourceaugnac
Hélas !

Scène VI

Monsieur de Pourceaugnac, Un Exempt, Deux Archers, Sbrigani

Sbrigani, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Ah ! Ciel ! que veut dire cela ?

Monsieur de Pourceaugnac
Ils m'ont reconnu.

L'Exempt
Oui, oui, c'est de quoi je suis ravi.

Sbrigani
Eh ! Monsieur, pour l'amour de moi : vous savez que nous sommes amis il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'Exempt
Non ; il m'est impossible.

Sbrigani
Vous êtes homme d'accommodement : n'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'Exempt, *à ses archers.*
Retirez-vous un peu.

Scène VII

Monsieur de Pourceaugnac, Un Exempt, Sbrigani

Sbrigani, *à monsieur de Pourceaugnac.*
Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah ! maudite ville !

Sbrigani
Tenez, Monsieur.

L'Exempt
Combien y a-t-il ?

Sbrigani
Un, deux, trois, quatre, cinq, six sept, huit, neuf, dix.

L'Exempt
Non, mon ordre est trop exprès.

Sbrigani, *à l'exempt qui veut s'en aller.*
Mon Dieu ! attendez.
À monsieur de Pourceaugnac.
Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

Monsieur de Pourceaugnac
Mais…

Sbrigani
Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps : vous auriez un grand plaisir, quand vous seriez pendu.

Monsieur de Pourceaugnac
Ah !
Il donne de l'argent à Sbrigani.

Sbrigani
Tenez, Monsieur.

L'Exempt*, à Sbrigani.*
Il faut donc que je m'enfuie avec lui, car il n'y aurait point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

Sbrigani
Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'Exempt
Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

Monsieur de Pourceaugnac*, à Sbrigani.*
Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette ville.

Sbrigani
Ne perdez point de temps ; je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. Que le Ciel te conduise ! Par ma foi ! voilà une grande dupe. Mais voici…

Scène VIII

Oronte, Sbrigani.

Sbrigani, *feignant de ne point voir Oronte.*
Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains ! Que diras-tu ? et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle ?

Oronte
Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-tu ?

Sbrigani
Ah ! Monsieur, ce perfide de Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac, vous enlève votre fille.

Oronte
Il m'enlève ma fille !

Sbrigani
Oui : elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère[1132] pour se faire aimer de toutes les femmes.

Oronte
Allons vite à la justice. Des archers après eux !

Scène IX

Éraste, Julie, Sbrigani, Oronte.

Éraste, *à Julie.*
Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyait ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération ; car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avais pour elle.

Oronte
Ah ! infâme que tu es !

Éraste, *à Julie.*
Comment ? me traiter de la sorte, après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre père ; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avait donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon coeur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

Julie
Eh bien ! oui, j'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre,

puisque mon père me l'avait choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

Oronte
Taisez-vous ! vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

Julie
Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et c'est peut-être lui…
Montrant Éraste.
… qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

Éraste
Moi, je serais capable de cela ?

Julie
Oui, vous.

Oronte
Taisez-vous ! vous dis-je. Vous êtes une sotte.

Éraste
Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre père, et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourraient suivre une action comme la vôtre.

Oronte
Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

Éraste
Adieu, Monsieur. J'avais toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur ; mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige ; et si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

Oronte
Arrêtez, seigneur Éraste. Votre procédé me touche l'âme, et je vous

donne ma fille en mariage.

Julie
Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac.

Oronte
Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le seigneur Éraste. Çà, la main.

Julie
Non, je n'en ferai rien.

Oronte
Je te donnerai sur les oreilles.

Éraste
Non, non, Monsieur ; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

Oronte
C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

Éraste
Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le coeur ?

Oronte
C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

Julie
Je ne…

Oronte
Ah ! que de bruit ! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

Éraste*, à Julie.*
Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que Monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

Oronte
Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

Éraste
En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

Scène X

Troupe de masques, dansants et chantants

Plusieurs masques de toutes les manières, dont les uns occupent plusieurs balcons, et les autres sont dans la place, qui, par plusieurs chansons et diverses danses et jeux, cherchent à se donner des plaisirs innocents.

Un masque, *en Égyptienne*
Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins et Tristesse ;
Venez, venez, Ris et Jeux,
Plaisirs, Amour, et Tendresse.
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

Choeur de masques chantants
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

L'Égyptienne
À me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune.
Soyez toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux.

Un masque, *en Égyptien*
Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie :
Hélas ! si l'on n'aimait pas

Que serait-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

L'Égyptien
Les biens,

L'Égyptienne
La gloire,

L'Égyptien
Les grandeurs,

L'Égyptienne
Les sceptres qui font tant d'envie,

L'Égyptien
Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'Égyptienne
Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

Tous deux, *ensemble.*
Soyons toujours amoureux :
C'est le moyen d'être heureux.

Choeur
Sus, sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.

Un masque, *en pantalon.*
Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

Tous ensemble.
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Danse de sauvages.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET

Danse de Biscayens.

FIN

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

1670

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X

Acte III
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, faite et jouée à Chambord, au mois d'octobre 1670, et représentée à Paris le 23 novembre de la même année.[1133]

Le Bourgeois gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que les princes prennent le titre de rois, que les grands seigneurs veulent être princes, et, comme dit La Fontaine,

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité ; mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, et qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières et du langage d'un homme avec les airs et les discours qu'il veut affecter qui font un ridicule plaisant. Cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air et du même langage ; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, et dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie, et voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. *Le Misanthrope* est admirable, *le Bourgeois gentilhomme* est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie ; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop

peu vraisemblable. Molière aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand Turc ; mais il cherchait, par ce divertissement, plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, et il y joua comme dans *Pourceaugnac*.

Personnages

M. JOURDAIN, bourgeois.[1134]
Mme JOURDAIN, sa femme.[1135]
LUCILE, fille de M. Jourdain.[1136]
CLÉONTE, amoureux de Lucile.[1137]
DORIMÈNE, marquise.[1138]
DORANTE, comte, amant de Dorimène.[1139]
NICOLE, servante de M. Jourdain.[1140]
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAÎTRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE.
UN MAÎTRE À DANSER.
UN MAÎTRE D'ARMES.[1141]
UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.[1142]
UN MAÎTRE TAILLEUR.
UN GARCON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET

Premier acte

UNE MUSICIENNE.[1143]
PREMIER MUSICIEN.[1144]
SECOND MUSICIEN[1145]
DANSEURS.[1146]

Deuxième acte

GARCONS TAILLEURS, dansants.[1147]

Troisième acte

CUISINIERS dansants.[1148]

Quatrième acte

PREMIER MUSICIEN[1149]
SECOND MUSICIEN[1150]
TROISIÈME MUSICIEN[1151]

Cérémonie turque

LE MUPHTI, chantant[1152]
DERVIS, chantants[1153]
TURCS, assistants du muphti, chantants[1154]
TURCS, assistants du muphti, dansants[1155]

Cinquième acte
Ballet des nations

Première entrée.

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant[1156]
PREMIER HOMME du bel air[1157]
SECOND HOMME du bel air[1158]
PREMIÈRE FEMME du bel air[1159]S
SECONDE FEMME du bel air[1160]
PREMIER GASCON[1161]
SECOND GASCON[1162]
UN SUISSE[1163]
UN VIEUX BOURGEOIS babillard[1164]
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde[1165]
TROUPE DE SPECTATEURS, chantants[1166]
FILLES COQUETTES[1167]
PREMIER ESPAGNOL, chantant.[1168]
SECOND ESPAGNOL, chantant[1169]
TROISIÈME ESPAGNOL, chantant[1170]
ESPAGNOLS dansants[1171]
DEUX AUTRES ESPAGNOLS dansants[1172]

Deuxième entrée

IMPORTUNS dansants[1173]

Troisième entrée

UNE ITALIENNE, chantante[1174]
UN ITALIEN, chantant[1175]
SCARAMOUCHES, dansants[1176]

TRIVELINS, dansants[1177]
ARLEQUIN[1178]

Quatrième entrée

PREMIER POITEVIN, chantant et dansant.[1179]
SECOND POITEVIN, chantant et dansant[1180]
POITEVINS dansants[1181]
POITEVINES dansantes[1182]

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

Acte I

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments ; et, dans le milieu du théâtre, on voit un élève du maître de musique, qui compose sur une table un air que le bourgeois a demandé pour une sérénade.

Scène première

Maître de musique, Maître à danser, Trois Musiciens, Deux Violons, Quatres Danseurs.

Maître de musique, *parlant à ses musiciens.*
Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

Maître à danser, *parlant aux danseurs.*
Et vous aussi, de ce côté.

Maître de musique, *à l'Élève.*
Est-ce fait ?

L'élève
Oui.

Maître de musique
Voyons… Voilà qui est bien.

Maître à danser
Est-ce quelque chose de nouveau ?

Maître de musique
Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

Maître à danser
Peut-on voir ce que c'est ?

Maître de musique
Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

Maître à danser
Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

Maître de musique
Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux ; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête ; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

Maître à danser
Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

Maître de musique
Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

Maître à danser
Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire ; les applaudissements me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

Maître de musique
J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre ; des louanges toutes

pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide ; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit ; il a du discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Maître à danser
Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Maître de musique
Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

Maître à danser
Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

Maître de musique
Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

Maître à danser
Le voilà qui vient.

Scène II

Monsieur Jourdain, Deux Laquais, Maître de musique, Maître à danser,
Violons, Musiciens et Danseurs.
Monsieur Jourdain est en robe de chambre et en bonnet de nuit.

Monsieur Jourdain
Eh bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

Maître à danser
Comment ? quelle petite drôlerie ?

Monsieur Jourdain
Eh la… comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

Maître à danser
Ah ! ah !

Maître de musique
Vous nous y voyez préparés.

Monsieur Jourdain
Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Maître de musique
Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

Monsieur Jourdain

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Maître à danser
Tout ce qu'il vous plaira.

Monsieur Jourdain
Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Maître de musique
Nous n'en doutons point.

Monsieur Jourdain
Je me suis fait faire cette indienne-ci.

Maître à danser
Elle est fort belle.

Monsieur Jourdain
Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

Maître de musique
Cela vous sied à merveille.

Monsieur Jourdain
Laquais ! holà, mes deux laquais !

Premier Laquais
Que voulez-vous, Monsieur ?

Monsieur Jourdain
Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.
Aux deux maîtres.
Que dites-vous de mes livrées ?

Maître à danser
Elles sont magnifiques.

Monsieur Jourdain. *Il entrouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.*
Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Maître de musique
Il est galant.

Monsieur Jourdain
Laquais !

Premier Laquais
Monsieur ?

Monsieur Jourdain
L'autre laquais !

Second Laquais
Monsieur ?

Monsieur Jourdain, *ôtant sa robe de chambre.*
Tenez ma robe.
Aux deux maîtres.
Me trouvez-vous bien comme cela ?

Maître à danser
Fort bien. On ne peut pas mieux.

Monsieur Jourdain
Voyons un peu votre affaire.

Maître de musique
Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air…
Montrant son élève.
… qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

Monsieur Jourdain
Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier, et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Maître de musique
Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

Monsieur Jourdain, *à ses laquais.*
Donnez-moi ma robe pour mieux entendre… Attendez, je crois que je

serai mieux sans robe… Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

La musicienne, *chantant* :
Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

Monsieur Jourdain
Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

Maître de musique
Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

Monsieur Jourdain
On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez… Là… comment est-ce qu'il dit ?

Maître à danser
Par ma foi ! je ne sais.

Monsieur Jourdain
Il y a du mouton dedans.

Maître à danser
Du mouton ?

Monsieur Jourdain
Oui. Ah !
Il chante.
Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle,
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton :
Hélas ! hélas !
Elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.
Cessant de chanter.
N'est-il pas joli ?

Maître de musique
Le plus joli du monde.

Maître à danser
Et vous le chantez bien.

Monsieur Jourdain
C'est sans avoir appris la musique.

Maître de musique
Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Maître à danser
Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

Monsieur Jourdain
Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Maître de musique
Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Maître de musique
La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique…

Maître à danser
La musique et la danse. La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Maître de musique
Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Maître à danser
Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Maître de musique
Sans la musique, un état ne peut subsister.

Maître à danser
Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

Maître de musique
Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Maître à danser
Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

Monsieur Jourdain
Comment cela ?

Maître de musique
La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

Monsieur Jourdain
Cela est vrai.

Maître de musique
Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

Monsieur Jourdain
Vous avez raison.

Maître à danser
Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

Monsieur Jourdain
Oui, on dit cela.

Maître à danser
Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

Monsieur Jourdain
Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

Maître à danser

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

Monsieur Jourdain
Je comprends cela à cette heure.

Maître de musique
Voulez-vous voir nos deux affaires ?

Monsieur Jourdain
Oui.

Maître de musique
Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

Monsieur Jourdain
Fort bien.

Maître de musique*, aux musiciens.*
Allons, avancez.
À M. Jourdain.
Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

Monsieur Jourdain
Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela partout.

Maître à danser
Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

Monsieur Jourdain
Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

Une musicienne et deux Musiciens

La musicienne
Un coeur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

Premier musicien
Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux coeurs
Dans une même envie.
On ne peut être heureux sans amoureux désirs :
Ôtez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

Second musicien
Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi ;
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidèle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

Premier musicien
Aimable ardeur,

la musicienne
Franchise heureuse,

Second musicien
Sexe trompeur,

Premier musicien
Que tu m'es précieuse !

La musicienne
Que tu plais à mon coeur !

Second musicien
Que tu me fais d'horreur !

Premier musicien
Ah ! quitte pour aimer cette haine mortelle.

La musicienne
On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

Second musicien
Hélas ! où la rencontrer ?

Musicienne
Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon coeur ?

Second musicien
Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?

La musicienne
Voyez par expérience
Qui des deux aimera mieux.

Second musicien
Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux !

Tous trois
À des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer :
Ah ! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux coeurs sont fidèles !

Monsieur Jourdain
Est-ce tout ?

Maître de musique
Oui.

Monsieur Jourdain
Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

Maître à danser
Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

Monsieur Jourdain
Sont-ce encore des bergers ?

Maître à danser
C'est ce qu'il vous plaira.
Aux danseurs.
Allons.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande, et cette danse fait le premier intermède.)

Acte II

Scène première

Monsieur Jourdain, Maître de musique, Maître à danser, Laquais.

Monsieur Jourdain
Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

Maître de musique
Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

Monsieur Jourdain
C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

Maître à danser
Tout est prêt.

Maître de musique
Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez : il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

Monsieur Jourdain
Est-ce que les gens de qualité en ont ?

Maître de musique
Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

Maître de musique
Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole[1183], d'un théorbe[1184], et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritornelles.

Monsieur Jourdain
Il y faudra mettre aussi une trompette marine[1185]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

Maître de musique
Laissez-nous gouverner les choses.

Monsieur Jourdain
Au moins n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens, pour chanter à table.

Maître de musique
Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

Monsieur Jourdain
Mais surtout, que le ballet soit beau.

Maître de musique
Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

Monsieur Jourdain
Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

Maître à danser
Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.
M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.
La, la, la ; la, la, la, la, la, la ; la, la, la, bis ; la, la, la ; la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ; la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

Monsieur Jourdain
Hé !

Maître de musique
Voilà qui est le mieux du monde.

Monsieur Jourdain
À propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise : j'en aurai besoin tantôt.

Maître à danser
Une révérence pour saluer une marquise ?

Monsieur Jourdain
Oui : une marquise qui s'appelle Dorimène.

Maître à danser
Donnez-moi la main.

Monsieur Jourdain
Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

Maître à danser
Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

Monsieur Jourdain
Faites un peu.
Après que le maître à danser a fait trois révérences.
Bon.

Scène II

Monsieur Jourdain, Maître de musique, Maître à danser, Laquais.

Premier Laquais
Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

Monsieur Jourdain
Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon.
Aux deux maîtres.
Je veux que vous me voyiez faire.

Scène III

Maître d'armes, Maître de musique, Maître à danser, Monsieur Jourdain, Un Laquais.
Le laquais tient deux fleurets.

Maître d'armes, *après voir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.*
Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'oeil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez ! Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même ! Une, deux. Remettez-vous ! Redoublez de pied ferme ! Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes.

En garde.

Monsieur Jourdain
Euh ?

Maître de musique
Vous faites des merveilles.

Maître d'armes
Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et comme je vous fis voir

l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

Monsieur Jourdain
De cette façon donc, un homme, sans avoir du coeur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.

Maître d'armes
Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

Monsieur Jourdain
Oui.

Maître d'armes
Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la…

Maître à danser
Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect.

Maître de musique
Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Maître d'armes
Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

Maître de musique
Voyez un peu l'homme d'importance !

Maître à danser
Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

Maître d'armes
Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

Maître à danser
Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

Monsieur Jourdain, *au Maître à danser*.
Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

Maître à danser
Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

Monsieur Jourdain*, au maître à danser.*
Tout doux, vous dis-je.

Maître d'armes*, au maître à danser.*
Comment ? petit impertinent.

Monsieur Jourdain
Eh ! mon Maître d'armes !

Maître à danser
Comment ? grand cheval de carrosse.

Monsieur Jourdain
Eh ! mon Maître à danser.

Maître d'armes
Si je me jette sur vous…

Monsieur Jourdain*, au maître d'armes.*
Doucement !

Maître à danser
Si je mets sur vous la main…

Monsieur Jourdain*, au maître à danser.*
Tout beau !

Maître d'armes
Je vous étrillerai d'un air…

Monsieur Jourdain*, au maître d'armes.*
De grâce !

Maître à danser
Je vous rosserai d'une manière…

Monsieur Jourdain, *au maître à danser.*
Je vous prie !

Maître de musique
Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

Monsieur Jourdain, *au maître de musique.*
Mon Dieu ! arrêtez-vous !

Scène IV

Maître de philosophie, Maître de musique, Maître à danser, Maître d'armes, Monsieur Jourdain, Laquais.

Monsieur Jourdain
Holà, Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Maître de philosophie
Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, Messieurs ?

Monsieur Jourdain
Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

Maître de philosophie
Eh quoi ? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

Maître à danser
Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

Maître de philosophie
Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire, et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Maître d'armes

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

Maître de philosophie
Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Maître à danser
Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Maître de musique
Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Maître d'armes
Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Maître de philosophie
Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin !

Maître d'armes
Allez ! philosophe de chien.

Maître de musique
Allez ! belître de pédant.

Maître à danser
Allez ! cuistre fieffé.

Maître de philosophie
Comment ? marauds que vous êtes…
Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe.

Maître de philosophie
Infâmes ! coquins ! insolents !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe.

Maître d'armes
La peste l'animal !

Monsieur Jourdain
Messieurs.

Maître de philosophie
Impudents !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe.

Maître à danser
Diantre soit de l'âne bâté !

Monsieur Jourdain
Messieurs.

Maître de philosophie
Scélérats !

Monsieur Jourdain
Monsieur le philosophe.

Maître de musique
Au diable l'impertinent !

Monsieur Jourdain
Messieurs.

Maître de philosophie
Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

Monsieur Jourdain
Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe !

Ils sortent en se battant.

Scène V

Monsieur Jourdain, Un laquais

Monsieur Jourdain

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

Scène VI

Maître de philosophie, Monsieur Jourdain, Un laquais

Maître de philosophie, *en raccommodant son collet.*
Venons à notre leçon.

Monsieur Jourdain
Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Maître de philosophie
Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

Monsieur Jourdain
Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

Maître de philosophie
Ce sentiment est raisonnable : *nam sine doctrina vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

Monsieur Jourdain
Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Maître de philosophie
Cela veut dire que sans la science, la vie est presque une image de la mort.

Monsieur Jourdain
Ce latin-là a raison.

Maître de philosophie
N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

Monsieur Jourdain
Oh ! oui, je sais lire et écrire.

Maître de philosophie
Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Maître de philosophie
C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

Monsieur Jourdain
Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

Maître de philosophie
La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures *barbara*, *celarent, darii*, *ferio*, *baralipton*[1186], *etc.*

Monsieur Jourdain
Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Maître de philosophie
Voulez-vous apprendre la morale ?

Monsieur Jourdain
La morale ?

Maître de philosophie
Oui.

Monsieur Jourdain

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

Maître de philosophie
Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et…

Monsieur Jourdain
Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Maître de philosophie
Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

Maître de philosophie
La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

Monsieur Jourdain
Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Maître de philosophie
Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

Monsieur Jourdain
Apprenez-moi l'orthographe.

Maître de philosophie
Très volontiers.

Monsieur Jourdain
Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Maître de philosophie
Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une

exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

Monsieur Jourdain
J'entends tout cela.

Maître de philosophie
La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

Monsieur Jourdain
A, A. Oui.

Maître de philosophie
La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

Monsieur Jourdain
A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

Maître de philosophie
Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

Monsieur Jourdain
A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Maître de philosophie
La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

Monsieur Jourdain
O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, I, I, O.

Maître de philosophie
L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

Monsieur Jourdain

O, O, O. Vous avez raison, O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

Maître de philosophie
La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les rejoindre tout à fait : U.

Monsieur Jourdain
U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

Maître de philosophie
Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

Monsieur Jourdain
U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

Maître de philosophie
Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

Monsieur Jourdain
Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

Maître de philosophie
Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : da.

Monsieur Jourdain
Da, da. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

Maître de philosophie
L'F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : Fa.

Monsieur Jourdain
Fa, fa. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Maître de philosophie
Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : Rra.

Monsieur Jourdain
R, r, ra ; r, r, r, r, r, ra. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, r, r, ra.

Maître de philosophie
Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

Monsieur Jourdain
Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Maître de philosophie
Fort bien.

Monsieur Jourdain
Cela sera galant, oui.

Maître de philosophie
Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

Monsieur Jourdain
Non, non, point de vers.

Maître de philosophie
Vous ne voulez que de la prose ?

Monsieur Jourdain
Non, je ne veux ni prose ni vers.

Maître de philosophie
Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

Monsieur Jourdain
Pourquoi ?

Maître de philosophie
Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

Monsieur Jourdain
Il n'y a que la prose ou les vers ?

Maître de philosophie
Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

Monsieur Jourdain
Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Maître de philosophie
De la prose.

Monsieur Jourdain
Quoi ? quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

Maître de philosophie
Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Maître de philosophie
Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre coeur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un…

Monsieur Jourdain
Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Maître de philosophie
Il faut bien étendre un peu la chose.

Monsieur Jourdain
Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode ; bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Maître de philosophie
On les peut mettre premièrement comme vous avez dit.

Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

Monsieur Jourdain
Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

Maître de philosophie
Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Monsieur Jourdain
Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon coeur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

Maître de philosophie
Je n'y manquerai pas.

Scène VII

Monsieur Jourdain, Un laquais

Monsieur Jourdain, *à son laquais.*
Comment ? mon habit n'est point encore arrivé ?

Second Laquais
Non, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je…

Scène VIII

Maître tailleur, Monsieur Jourdain, Laquais.
Le garçon tailleur porte l'habit de M. Jourdain

Monsieur Jourdain
Ah vous voilà ! je m'allais mettre en colère contre vous.

Maître tailleur
Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

Monsieur Jourdain
Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a deux mailles de rompues.

Maître tailleur
Ils ne s'élargiront que trop.

Monsieur Jourdain
Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Maître tailleur
Point du tout, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Comment, point du tout ?

Maître tailleur
Non, ils ne vous blessent point.

Monsieur Jourdain
Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

Maître tailleur
Vous vous imaginez cela.

Monsieur Jourdain
Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison !

Maître tailleur
Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'oeuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en enbas.

Maître tailleur
Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

Monsieur Jourdain
Est-ce qu'il faut dire cela ?

Maître tailleur
Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

Monsieur Jourdain
Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

Maître tailleur
Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Oh ! voilà qui est donc bien.

Maître tailleur
Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

Monsieur Jourdain
Non, non.

Maître tailleur
Vous n'avez qu'à dire.

Monsieur Jourdain
Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit

m'aille bien ?

Maître tailleur
Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

Monsieur Jourdain
La perruque, et les plumes sont-elles comme il faut ?

Maître tailleur
Tout est bien.

Monsieur Jourdain, *en regardant l'habit du tailleur.*
Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

Maître tailleur
C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

Monsieur Jourdain
Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

Maître tailleur
Voulez-vous mettre votre habit ?

Monsieur Jourdain
Oui, donnez-le-moi.

Maître tailleur
Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres.

Scène IX

Monsieur Jourdain, Maître tailleur, Le garçon tailleur, garçons tailleurs dansants, Laquais.

Le maître tailleur, *à ses garçons.*
Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole ; puis ils lui mettent son habit neuf ; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.

Garçon tailleur
Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

Monsieur Jourdain
Comment m'appelez-vous ?

Garçon tailleur
Mon gentilhomme.

Monsieur Jourdain
Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme.
Donnant de l'argent.
Tenez, voilà pour Mon gentilhomme.

Garçon tailleur
Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

Monsieur Jourdain
Monseigneur, oh, oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami : Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

Garçon tailleur
Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

Monsieur Jourdain
Votre Grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. à moi Votre Grandeur !
Bas, à part.
Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse.
Haut.
Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

Garçon tailleur
Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

Monsieur Jourdain
Il a bien fait : je lui allais tout donner.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède.

Scène X

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les quatre çarçons tailleurs se réjouisent, en dansant, de la libérélité de M. Jourdain.

Acte III

Scène première

Monsieur Jourdain, deux Laquais.

Monsieur Jourdain
Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Laquais
Oui, Monsieur.

Monsieur Jourdain
Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez : la voilà.

Scène II

Nicole, Monsieur Jourdain, deux Laquais.

Monsieur Jourdain
Nicole !

Nicole
Plaît-il ?

Monsieur Jourdain
Écoutez.

Nicole, *rit*.
Hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Qu'as-tu à rire ?

Nicole
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Que veut dire cette coquine-là ?

Nicole
Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Comment donc ?

Nicole
Ah ! ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Quelle friponne est-ce là ! Te moques-tu de moi ?

Nicole
Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

Nicole
Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Tu ne t'arrêteras pas ?

Nicole
Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Mais voyez quelle insolence !

Nicole
Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

Monsieur Jourdain
Je te…

Nicole
Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

Nicole
Eh bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

Monsieur Jourdain
Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies…

Nicole
Hi, hi.

Monsieur Jourdain
Que tu nettoies comme il faut…

Nicole
Hi, hi.

Monsieur Jourdain
Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et…

Nicole
Hi, hi.

Monsieur Jourdain
encore !

Nicole*, tombant à force de rire.*
Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
J'enrage !

Nicole
De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Si je te prends…

Nicole
Monsieur… eur, je crèverai… ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

Monsieur Jourdain
Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? Qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

Nicole
Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

Monsieur Jourdain
Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nicole*, se relevant.*

Ah ! par ma foi ! je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

Monsieur Jourdain
Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?

Nicole
Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

Scène III

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Nicole, deux Laquais.

Madame Jourdain
Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

Monsieur Jourdain
Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame Jourdain
Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

Monsieur Jourdain
Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Madame Jourdain
Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nicole
Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Française est presque sur les dents, à

frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

Monsieur Jourdain
Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

Madame Jourdain
Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

Nicole
Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle ?

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

Madame Jourdain
Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nicole
Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Madame Jourdain
Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

Monsieur Jourdain
Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nicole
J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage un maître de philosophie.

Monsieur Jourdain

Fort bien : je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Madame Jourdain
N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

Monsieur Jourdain
Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

Nicole
Oui, ma foi ! Cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

Monsieur Jourdain
Sans doute.

Madame Jourdain
Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

Monsieur Jourdain
Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Madame Jourdain
Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

Monsieur Jourdain
Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

Madame Jourdain
Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

Monsieur Jourdain
Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Madame Jourdain
Des chansons.

Monsieur Jourdain

Eh non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame Jourdain
Eh bien ?

Monsieur Jourdain
Comment est-ce que cela s'appelle ?

Madame Jourdain
Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

Monsieur Jourdain
C'est de la prose, ignorante.

Madame Jourdain
De la prose ?

Monsieur Jourdain
Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier.
À Nicole.
Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole
Comment ?

Monsieur Jourdain
Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nicole
Quoi ?

Monsieur Jourdain
Dis un peu U, pour voir ?

Nicole
Eh bien, U.

Monsieur Jourdain
Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole
Je dis U.

Monsieur Jourdain
Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole
Je fais ce que vous me dites.

Monsieur Jourdain
Ô l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? Je fais la moue : U.

Nicole
Oui, cela est biau.

Madame Jourdain
Voilà qui est admirable.

Monsieur Jourdain
C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et Da, Da, et Fa, Fa.

Madame Jourdain
Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

Nicole
De quoi est-ce que tout cela guérit ?

Monsieur Jourdain
J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

Madame Jourdain
Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

Nicole
Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

Monsieur Jourdain
Ouais, ce maître d'armes vous tient bien au coeur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure.
Il fait apporter les fleurets, et en donne à Nicole.
Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à

faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.

Nicole
Eh bien, quoi ?

Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.

Monsieur Jourdain
Tout beau, holà, oh ! doucement. Diantre soit la coquine !

Nicole
Vous me dites de pousser.

Monsieur Jourdain
Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Madame Jourdain
Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

Monsieur Jourdain
Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Madame Jourdain
Çamon vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

Monsieur Jourdain
Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame Jourdain

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

Monsieur Jourdain
Eh bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Madame Jourdain
Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

Monsieur Jourdain
Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

Madame Jourdain
Et quoi ?

Monsieur Jourdain
Baste ! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Madame Jourdain
Oui, attendez-vous à cela.

Monsieur Jourdain
Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Madame Jourdain
Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

Monsieur Jourdain
Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame Jourdain
Chansons.

Monsieur Jourdain
Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

Madame Jourdain
Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

Monsieur Jourdain
Taisez-vous : le voici.

Madame Jourdain
Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, vous dis-je.

Scène IV

Dorante, Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Nicole.

Dorante
Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

Monsieur Jourdain
Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

Dorante
Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

Madame Jourdain
Madame Jourdain se porte comme elle peut.

Dorante
Comment, Monsieur Jourdain ? vous voilà le plus propre du monde !

Monsieur Jourdain
Vous voyez.

Dorante
Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

Monsieur Jourdain
Hay, hay.

Madame Jourdain, *à part.*
Il le gratte par où il se démange.

Dorante

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

Madame Jourdain*, à part.*
Oui, aussi sot par derrière que par devant.

Dorante
Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

Monsieur Jourdain
Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur.
À Madame Jourdain.
Dans la chambre du Roi !

Dorante
Allons, mettez.

Monsieur Jourdain
Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

Dorante
Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.

Monsieur Jourdain
Monsieur…

Dorante
Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

Monsieur Jourdain
Monsieur, je suis votre serviteur.

Dorante
Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

Monsieur Jourdain*, se couvrant.*
J'aime mieux être incivil qu'importun.

Dorante
Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Madame Jourdain*, à part.*
Oui, nous ne le savons que trop.

Dorante
Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

Monsieur Jourdain
Monsieur, vous vous moquez.

Dorante
Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

Monsieur Jourdain
Je n'en doute point, Monsieur.

Dorante
Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

Monsieur Jourdain*, bas, à Mme Jourdain.*
Eh bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dorante
Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

Monsieur Jourdain
Je vous le disais bien.

Dorante
Voyons un peu ce que je vous dois.

Monsieur Jourdain*, bas, à Mme Jourdain.*
Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

Dorante
Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

Monsieur Jourdain
Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis[1187].

Dorante
Cela est vrai.

Monsieur Jourdain
Une autre fois, six-vingts.

Dorante
Oui.

Monsieur Jourdain
Et une autre fois, cent quarante.

Dorante
Vous avez raison.

Monsieur Jourdain
Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

Dorante
Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

Monsieur Jourdain
Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

Dorante
Justement.

Monsieur Jourdain
Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

Dorante
Il est vrai.

Monsieur Jourdain
Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

Dorante
Fort bien. Douze sols huit deniers ; le compte est juste.

Monsieur Jourdain
Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

Dorante
Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

Monsieur Jourdain
Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dorante
Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame Jourdain*, bas, à M. Jourdain.*
Eh bien ! ne l'avais-je pas bien deviné ?

Monsieur Jourdain*, bas, à Mme Jourdain.*
Paix !

Dorante
Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

Monsieur Jourdain
Eh non !

Madame Jourdain*, bas, à M. Jourdain.*
Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

Monsieur Jourdain*, bas, à Mme Jourdain.*
Taisez-vous.

Dorante
Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

Monsieur Jourdain
Non, Monsieur.

Madame Jourdain*, bas, à M. Jourdain.*
Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

Monsieur Jourdain*, bas, à Mme Jourdain.*
Taisez-vous, vous dis-je.

Dorante
Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

Monsieur Jourdain
Point, Monsieur.

Madame Jourdain, *bas, à M. Jourdain.*
C'est un vrai enjôleur.

Monsieur Jourdain, *bas, à Mme Jourdain.*
Taisez-vous donc.

Madame Jourdain, *bas, à M. Jourdain.*
Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

Monsieur Jourdain, *bas, à Mme Jourdain.*
Vous tairez-vous ?

Dorante
J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

Monsieur Jourdain
C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Madame Jourdain, *bas, à M. Jourdain.*
Quoi ? vous allez encore lui donner cela ?

Monsieur Jourdain, *bas, à Mme Jourdain.*
Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

Madame Jourdain, *bas, à M. Jourdain.*
Allez, vous êtes une vraie dupe.

Scène V

Dorante, Madame Jourdain, Nicole.

Dorante
Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

Madame Jourdain
J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

Dorante
Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Madame Jourdain
Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

Dorante
Comment se porte-t-elle ?

Madame Jourdain
Elle se porte sur ses deux jambes.

Dorante
Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?

Madame Jourdain
Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

Dorante
Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans

votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame Jourdain
Trédame, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

Dorante
Ah ! ma foi ! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

Scène VI

Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Dorante, Nicole.

Monsieur Jourdain, *à Dorante.*
Voilà deux cents louis bien comptés.

Dorante
Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

Monsieur Jourdain
Je vous suis trop obligé.

Dorante
Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, Je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Madame Jourdain
Madame Jourdain vous baise les mains.

Dorante, *bas à M. Jourdain.*
Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; je l'ai fait consentir enfin au régal que vous lui voulez donner.

Monsieur Jourdain
Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

Dorante
Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du

monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

Monsieur Jourdain
Comment l'a-t-elle trouvé ?

Dorante
Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

Monsieur Jourdain
Plût au Ciel !

Madame Jourdain*, à Nicole.*
Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

Dorante
Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

Monsieur Jourdain
Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

Dorante
Vous moquez-vous ? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?

Monsieur Jourdain
Ho ! assurément, et de très grand coeur.

Madame Jourdain*, à Nicole.*
Que sa présence me pèse sur les épaules !

Dorante
Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

Monsieur Jourdain
Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

Madame Jourdain*, à Nicole.*
Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

Nicole
Ils se trouvent bien ensemble.

Dorante
Vous avez pris le bon biais pour toucher son coeur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le régal que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

Monsieur Jourdain
Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son coeur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

Madame Jourdain*, bas, à Nicole.*
Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

Dorante
Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

Monsieur Jourdain
Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma soeur, où elle passera toute l'après-dînée.

Dorante
Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé…

Monsieur Jourdain *s'apercevant que Nicole écoute, il lui donne un soufflet.*
Ouais ! vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

Scène VII

Madame Jourdain, Nicole.

Nicole
Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

Madame Jourdain
Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

Nicole
En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame Jourdain
Va-t'en lui en parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

Nicole
J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

Scène VIII

Cléonte, Covielle, Nicole.

Nicole, *à Cléonte.*
Ah ! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens…

Cléonte
Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

Nicole
Est-ce ainsi que vous recevez…

Cléonte
Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

Nicole
Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

Covielle
Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

Nicole
Quoi ? tu me viens aussi…

Covielle
Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

Nicole
Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

Scène IX

Cléonte, Covielle.

Cléonte
Quoi ? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

Covielle
C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

Cléonte
Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon coeur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon coeur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

Covielle
Je dis les mêmes choses que vous.

Cléonte
Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

Covielle
Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

Cléonte
Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de voeux que j'ai faits à ses charmes !

Covielle
Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

Cléonte
Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

Covielle
Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

Cléonte
Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !

Covielle
Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

Cléonte
Elle me fuit avec mépris !

Covielle
Elle me tourne le dos avec effronterie !

Cléonte
C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

Covielle
C'est une trahison à mériter mille soufflets.

Cléonte
Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

Covielle
Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde !

Cléonte
Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

Covielle
N'ayez pas peur.

Cléonte
Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

Covielle
Qui songe à cela ?

Cléonte
Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

Covielle
J'y consens.

Cléonte
Ce Monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

Covielle
C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

Cléonte
Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

Covielle
Elle, Monsieur ! Voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

Cléonte
Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

Covielle
Elle a la bouche grande.

Cléonte
Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

Covielle
Pour sa taille, elle n'est pas grande.

Cléonte
Non ; mais elle est aisée et bien prise.

Covielle
Elle affecte une nonchalance dans son parler, et dans ses actions.

Cléonte
Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les coeurs.

Covielle
Pour de l'esprit…

Cléonte
Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

Covielle
Sa conversation…

Cléonte
Sa conversation est charmante.

Covielle
Elle est toujours sérieuse.

Cléonte
Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

Covielle
Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

Cléonte
Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien

aux belles, on souffre tout des belles.

Covielle
Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

Cléonte
Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Covielle
Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

Cléonte
C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon coeur : à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

Scène X

Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Nicole, *à Lucile.*
Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

Lucile
Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

Cléonte, *à Covielle.*
Je ne veux pas seulement lui parler.

Covielle
Je veux vous imiter.

Lucile
Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

Nicole
Qu'as-tu donc, Covielle ?

Lucile
Quel chagrin vous possède ?

Nicole
Quelle mauvaise humeur te tient ?

Lucile
Êtes-vous muet, Cléonte ?

Nicole
As-tu perdu la parole, Covielle ?

Cléonte
Que voilà qui est scélérat !

Covielle
Que cela est Judas !

Lucile
Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

Cléonte*, à Covielle.*
Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

Nicole
Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

Covielle*, à Cléonte.*
On a deviné l'enclouure.

Lucile
N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

Cléonte
Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler ; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le coeur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

Covielle*, à Nicole.*
Queussi, queumi.

Lucile
Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

Cléonte *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*
Non, je ne veux rien entendre.

Nicole*, à Covielle.*
Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

Covielle, *voulant aussi s'en aller pout éviter Nicole.*
Je ne veux rien entendre.

Lucile, *suivant Cléonte.*
Sachez que ce matin…

Cléonte*, marchant toujours sans regarder Lucile.*
Non, vous dis-je.

Nicole *suit Covielle.*
Apprends que…

Covielle
Non, traîtresse.

Lucile
Écoutez.

Cléonte
Point d'affaire.

Nicole
Laisse-moi dire.

Covielle
Je suis sourd.

Lucile
Cléonte.

Cléonte
Non.

Nicole
Covielle.

Covielle
Point.

Lucile
Arrêtez.

Cléonte
Chansons.

Nicole
Entends-moi.

Covielle
Bagatelle.

Lucile
Un moment.

Cléonte
Point du tout.

Nicole
Un peu de patience.

Covielle
Tarare.

Lucile
Deux paroles.

Cléonte
Non, c'en est fait.

Nicole
Un mot.

Covielle
Plus de commerce.

Lucile*, s'arrêtant.*
Eh bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

Nicole*, s'arrêtant aussi.*
Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

Cléonte*, se tournant vers Lucile.*
Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

Lucile*, s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*
Il ne me plaît plus de le dire.

Covielle*, se tournant vers Nicole.*
Apprends-nous un peu cette histoire.

Nicole*, s'en allant aussi pour éviter Covielle.*
Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

Cléonte *suivant Lucile.*
Dites-moi…

Lucile*, marchant toujours sans regarder Cléonte.*
Non, je ne veux rien dire.

Covielle*, suivant Nicole.*
Conte-moi…

Nicole*, marchant aussi sans regarder Covielle.*
Non, je ne conte rien.

Cléonte
De grâce.

Lucile
Non, vous dis-je.

Covielle *suit Nicole.*
Par charité.

Nicole
Point d'affaire.

Cléonte
Je vous en prie.

Lucile
Laissez-moi.

Covielle
Je t'en conjure.

Nicole
Ôte-toi de là.

Cléonte
Lucile.

Lucile
Non.

Covielle
Nicole.

Nicole
Point.

Cléonte
Au nom des Dieux !

Lucile
Je ne veux pas.

Covielle
Parle-moi.

Nicole
Point du tout.

Cléonte
Éclaircissez mes doutes.

Lucile
Non, je n'en ferai rien.

Covielle
Guéris-moi l'esprit.

Nicole
Non, il ne me plaît pas.

Cléonte
Eh bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

Covielle*, à Nicole.*
Et moi, je vais suivre ses pas.

Lucile*, à Cléonte, qui veut sortir.*

Cléonte !

Nicole, *à Covielle qui suit son maître.*
Covielle !

Cléonte, *s'arrêtant.*
Eh ?

Covielle, *s'arrêtant aussi.*
Plaît-il ?

Lucile
Où allez-vous ?

Cléonte
Où je vous ai dit.

Covielle
Nous allons mourir.

Lucile
Vous allez mourir, Cléonte ?

Cléonte
Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

Lucile
Moi, je veux que vous mouriez ?

Cléonte
Oui, vous le voulez.

Lucile
Qui vous le dit ?

Cléonte, *s'approchant de Lucile.*
N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

Lucile
Est-ce ma faute ? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des

diables qu'il faut fuir ?

Nicole, *à Covielle.*
Voilà le secret de l'affaire.

Cléonte
Ne me trompez-vous point, Lucile ?

Covielle, *à Nicole.*
Ne m'en donnes-tu point à garder ?

Lucile*, à Cléonte.*
Il n'est rien de plus vrai.

Nicole, *à Covielle.*
C'est la chose comme elle est.

Covielle, *à Cléonte.*
Nous rendrons-nous à cela ?

Cléonte
Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon coeur ! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

Covielle
Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

Scène XI

Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Madame Jourdain
Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

Cléonte
Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

Scène XII

Monsieur Jourdain, Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Cléonte
Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

Monsieur Jourdain
Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Cléonte
Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

Monsieur Jourdain

Touchez là, Monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte
Comment ?

Monsieur Jourdain
Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

Madame Jourdain
Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir.

Madame Jourdain
Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

Monsieur Jourdain
Voilà pas le coup de langue ?

Madame Jourdain
Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

Monsieur Jourdain
Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame Jourdain
Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole
Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

Monsieur Jourdain
Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

Madame Jourdain
Marquise ?

Monsieur Jourdain
Oui, marquise.

Madame Jourdain
Hélas ! Dieu m'en garde !

Monsieur Jourdain
C'est une chose que j'ai résolue.

Madame Jourdain
C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

Monsieur Jourdain
Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

Scène XIII

Madame Jourdain, Cléonte, Lucile, Covielle, Nicole.

Madame Jourdain
Cléonte, ne perdez point courage encore.
À Lucile.
Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

Scène XIV

Cléonte, Covielle.

Covielle
Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

Cléonte
Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne saurait vaincre.

Covielle
Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

Cléonte
Tu as raison ; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

Covielle, *riant.*
Ah ! ah ! ah !

Cléonte
De quoi ris-tu ?

Covielle
D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Cléonte
Comment ?

Covielle
L'idée est tout à fait plaisante.

Cléonte
Quoi donc ?

Covielle
Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle[1188] que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons ; il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts : laissez-moi faire seulement.

Cléonte
Mais apprends-moi…

Covielle
Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

Scène XV

Monsieur Jourdain

Monsieur Jourdain, *seul.*
Que diable est-ce là ! ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

Scène XVI

Monsieur Jourdain, Un laquais

Le Laquais
Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il mène par la main.

Monsieur Jourdain
Eh mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

Scène XVII

Dorimène, Dorante, Un Laquais.

Le Laquais
Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

Dorante
Voilà qui est bien.

Scène XVIII

Dorimène, Dorante

Dorimène
Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

Dorante
Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

Dorimène
Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ! J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

Dorante
Ma foi ! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. À quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur ?

Dorimène

Mon Dieu ! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

Dorante
Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

Dorimène
Enfin j'en reviens toujours là : les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

Dorante
Ah ! Madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là…

Dorimène
Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix…

Dorante
Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez… Voici le maître du logis.

Scène XIX

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante

Monsieur Jourdain, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène*.
Un peu plus loin, Madame.

Dorimène
Comment ?

Monsieur Jourdain
Un pas, s'il vous plaît.

Dorimène
Quoi donc ?

Monsieur Jourdain
Reculez un peu, pour la troisième.

Dorante
Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

Monsieur Jourdain
Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel, envieux de mon bien, m'eût accordé… l'avantage de me voir digne… des…

Dorante
Monsieur Jourdain, en voilà assez : Madame n'aime pas les grands

compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit.
Bas, à Dorimène.
C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

Dorimène*, bas, à Dorante.*
Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

Dorante
Madame, voilà le meilleur de mes amis.

Monsieur Jourdain
C'est trop d'honneur que vous me faites.

Dorante
Galant homme tout à fait.

Dorimène
J'ai beaucoup d'estime pour lui.

Monsieur Jourdain
Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

Dorante, *bas, à M. Jourdain.*
Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

Monsieur Jourdain*, bas, à Dorante.*
Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

Dorante, *bas, à M. Jourdain.*
Comment ? gardez-vous-en bien : cela serait vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent.
Haut.
Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

Dorimène
Il m'honore beaucoup.

Monsieur Jourdain
Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

Dorante*, Bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

Monsieur Jourdain
Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

Dorante
Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

Dorimène
C'est bien de la grâce qu'il me fait.

Monsieur Jourdain
Madame, c'est vous qui faites les grâces ; et…

Dorante
Songeons à manger.

Scène XX

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante, Un laquais

Le Laquais, *à M. Jourdain.*
Tout est prêt, Monsieur.

Dorante
Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

Scène XXI

ENTRÉE DU BALLET

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède ;
après quoi, ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Acte IV

Scène première

Dorante, Dorimène, Monsieur Jourdain, Deux Musiciens, Une Musicienne, Un Laquais.

Dorimène
Comment, Dorante ? voilà un repas tout à fait magnifique !

Monsieur Jourdain
Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

Dorante, Dorimène, Monsieur Jourdain et les musiciens se mettent à table.

Dorante
Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis, notre ami, s'en était mêlé, tout serait dans les règles ; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré[1189], relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière[1190], longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un

fumet surprenant ; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

Dorimène
Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

Monsieur Jourdain
Ah ! que voilà de belles mains !

Dorimène
Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

Monsieur Jourdain
Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

Dorimène
Vous êtes bien dégoûté.

Monsieur Jourdain
Vous avez trop de bonté.

Dorante, *après avoir fait signe à Monsieur Jourdain.*
Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs et à ces dames, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

Dorimène
C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée.

Monsieur Jourdain
Madame, ce n'est pas…

Dorante
Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs et à ces Dames ; ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.
Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.

Premier et second musiciens*, ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Second et troisième musiciens, *ensemble.*
Buvons, chers amis, buvons :
Le temps qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours ;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

Les trois musiciens*, ensemble.*
Sus, sus, du vin partout, versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

Dorimène
Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

Monsieur Jourdain
Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

Dorimène
Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

Dorante
Comment, Madame ? pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

Monsieur Jourdain
Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

Dorimène
encore !

Dorante*, à Dorimène.*
Vous ne le connaissez pas.

Monsieur Jourdain
Elle me connaîtra quand il lui plaira.

Dorimène
Oh ! Je le quitte.

Dorante
Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

Dorimène
Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

Monsieur Jourdain
Si je pouvais ravir votre coeur, je serais…

Scène II

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimène, Musiciens, Musicienne, Laquais.

Madame Jourdain
Ah ! ah ! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma soeur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener ?

Dorante
Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

Monsieur Jourdain
Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

Madame Jourdain
Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

Dorante
Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame Jourdain
Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

Dorimène
Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

Dorante*, suivant Dorimène qui sort.*
Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

Monsieur Jourdain
Madame… Monsieur le Comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener.

Scène III

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Laquais.

Monsieur Jourdain
Ah ! impertinente que vous êtes ! Voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame Jourdain
Je me moque de leur qualité.

Monsieur Jourdain
Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

Les laquais emportent la table.

Madame Jourdain, *sortant*.
Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

Monsieur Jourdain
Vous faites bien d'éviter ma colère.

Scène IV

Monsieur Jourdain

Monsieur Jourdain, *seul.*

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

Scène V

Covielle, Monsieur Jourdain

Covielle est déguisé.

Covielle
Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

Monsieur Jourdain
Non, Monsieur.

Covielle
Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

Monsieur Jourdain
Moi ?

Covielle
Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

Monsieur Jourdain
Pour me baiser ?

Covielle
Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père.

Monsieur Jourdain
De feu Monsieur mon père ?

Covielle
Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain
Comment dites-vous ?

Covielle
Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain
Mon père ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Vous l'avez fort connu ?

Covielle
Assurément.

Monsieur Jourdain
Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

Covielle
Sans doute.

Monsieur Jourdain
Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

Covielle
Comment ?

Monsieur Jourdain
Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Covielle
Lui marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

Monsieur Jourdain
Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

Covielle

Je le soutiendrai devant tout le monde.

Monsieur Jourdain
Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

Covielle
Depuis avoir connu feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

Monsieur Jourdain
Par tout le monde ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Covielle
Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

Monsieur Jourdain
Quelle ?

Covielle
Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

Monsieur Jourdain
Moi ? Non.

Covielle
Comment ? il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

Monsieur Jourdain
Par ma foi ! je ne savais pas cela.

Covielle
Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

Monsieur Jourdain

Le fils du Grand Turc ?

Covielle
Oui ; et il veut être votre gendre.

Monsieur Jourdain
Mon gendre, le fils du Grand Turc ?

Covielle
Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*, c'est-à-dire : N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ?

Monsieur Jourdain
Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

Covielle
Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : Ah ! me dit-il, *marababa sahem* ; c'est-à-dire Ah ! que je suis amoureux d'elle !

Monsieur Jourdain
Marababa sahem veut dire : *Ah ! que je suis amoureux d'elle* ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Par ma foi ! vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurais jamais cru que *marababa sahe m*eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

Covielle
Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen* ?

Monsieur Jourdain
Cacaracamouchen ? Non.

Covielle
C'est-à-dire : Ma chère âme.

Monsieur Jourdain
Cacaracamouchen veut dire ma chère âme ?

Covielle
Oui.

Monsieur Jourdain
Voilà qui est merveilleux ! *Cacaracamouchen*, Ma chère âme. Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Covielle
Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi,* qui est une certaine grande dignité de son pays.

Monsieur Jourdain
Mamamouchi ?

Covielle
Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens… Paladin enfin ! Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

Monsieur Jourdain
Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui faire mes remercîments.

Covielle
Comment ? le voilà qui va venir ici.

Monsieur Jourdain
Il va venir ici ?

Covielle
Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

Monsieur Jourdain
Voilà qui est bien prompt.

Covielle
Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

Monsieur Jourdain
Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

Covielle
Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, et. Je l'entends venir : le voilà.

Scène VI

Cléonte, trois pages, Monsieur Jourdain, Covielle

Cléonte est déguisé en Turc et les trois pages portent sa veste.
Cocielle est toujours déguisé.

Cléonte
Ambousahim oqui boraf, iordina salamalequi.

Covielle, *à M. Jourdain.*
C'est-à-dire : Monsieur Jourdain, votre coeur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

Monsieur Jourdain
Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

Covielle
Carigar camboto oustin moraf.

Cléonte
Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

Covielle
Il dit : « Que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents ! »

Monsieur Jourdain
Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

Covielle
Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

Cléonte
Bel-men.

Covielle
Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

Monsieur Jourdain
Tant de choses en deux mots ?

Covielle
Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

Scène VII

Covielle

Covielle, *seul.*
Ah ! ha ! ha ! Ma foi ! cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par coeur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah ! ah ! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans, dans une affaire qui s'y passe.

Scène VIII

Dorante, Covielle.

Dorante
Ah ! ah ! Covielle, qui t'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

Covielle
Vous voyez. Ah ! ah !

Dorante
De quoi ris-tu ?

Covielle
D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

Dorante
Comment ?

Covielle
Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

Dorante
Je ne devine point le stratagème ; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

Covielle
Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

Dorante
Apprends-moi ce que c'est.

Covielle
Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

Scène IX

Le muphti, Dervis, Turcs

Dervis et Turcs assistent le muphti. Ils chantent et dansent.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son de tous les instruments. Ils portent trois tapis fort longs, dont ils font plusieurs figures, et, à la fin de cette première cérémonie, ils les lèvent fort haut ; les Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments, passent par dessous ; quatre Derviches qui accompagnent le Mufti ferment cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux ; le Mufti est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contorsions et des grimaces, levant le menton et remuant les mains contre sa tête comme si c'était des ailes. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre, chantant Alli, puis se relèvent, chantant Alla, ce qu'ils continuent alternativement jusqu'à la fin de l'invocation ; puis ils se lèvent tous, chantant Alla ekber[1191], et deux dervis vont chercher M. Jourdain.

Scène X

Le muphti, Dervis[1192], Turcs (chantants et dansants), M. Jourdain.
M. Jourdain est vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.

Le Mufti, *à M. Jourdain.*
Se ti sabir,
Ti respondir ;
Se nou sabir,
Tazir, tazir.

Mi star Mufti :
Ti qui star ti ?
Non intendir :
Tazir, tazir.[1193]

Deux Dervis font retirer M. Jourdain.

Scène XI

Le Muphti, dervis, Turcs (chantants et dansants)

Le muphti
Dice, Turque, qui star quista,
Anabatista, anabatista ?

Les Turcs *répondent*.
Ioc.

Le Mufti
Zuinglista ?

Les Turcs
Ioc.

Le Mufti
Coffita ?

Les Turcs
Ioc.

Le Mufti
Hussita ? Morista ? Fronista ?

Les Turcs
Ioc. Ioc. Ioc.

Le Mufti *répète*.
Ioc. Ioc. Ioc.
Star pagana ?

Les Turcs
Ioc.

Le Mufti
Luterana ?

Les Turcs
Ioc.

Le Mufti
Puritana ?

Les Turcs
Ioc.

Le Mufti
Bramina ? Moffina ? Zurina ?

Les Turcs
Ioc. Ioc. Ioc.

Le Mufti *répète*.
Ioc. Ioc. Ioc.
Mahametana, Mahametana ?

Les Turcs
Hey valla. Hey valla.

Le Mufti
Como chamara ? Como chamara ?

Les Turcs
Giourdina, Giourdina.

Le Mufti
Giourdina.

Le Mufti *sautant et regardant de côté et d'autre*.
Giourdina ? Giourdina ? Giourdina ?

Les Turcs *répètent*.
Giourdina ! Giourdina ! Giourdina ![1194]

Le Mufti

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina :
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar turbanta, e dar scarcina
Con galera e brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta per Giourdina, etc…
Aux Turcs.
Star bon Turca Giourdina ? [1195]

Les Turcs
Hey valla. Hey valla. [1196]

Le Mufti *chante et danse.*
Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

Scène XII

Turcs (chantants et dansants)
DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Le Muphti s'est retiré, et **les Turcs** *dansent, et répètent ces mêmes paroles :*
Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

Scène XIII

le muphti, dervis, Monsieur Jourdain, Turcs (chantants et dansants)

Le Muphti revient, avec son turban de cérémonie qui est d'une grosseur démesurée, garni de bougies allumées, à quatre ou cinq rangs.
Deux Dervis l'accompagnent, avec des bonnets pointus garnis aussi de bougies allumées, portant l'Alcoran : les deux autres Dervis amènent le Bourgeois, qui est tout épouvanté de cette cérémonie, et le font mettre à genoux le dos tourné au Muphti, puis, le faisant incliner jusques à mettre ses mains par terre, ils lui mettent l'Alcoran sur le dos, et le font servir de pupitre au Muphti, qui fait une invocation burlesque, fronçant le sourcil, et ouvrant la bouche, sans dire mot ; puis parlant avec véhémence, tantôt radoucissant sa voix, tantôt la poussant d'un enthousiasme à faire trembler, en se poussant les côtes avec les mains, comme pour faire sortir ses paroles, frappant quelquefois les mains sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation, et finit enfin en levant les bras, et criant à haute voix : Hou.[1197]
Pendant cette invocation, les Turcs assistants chantent Hou, hou, hou, s'inclinant à trois reprises, puis se relèvent de même à trois reprises, en chantant Hou, hou, hou, et continuant alternativement pendant toute l'invocation du Muphti.

Monsieur Jourdain, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*
Ouf !
Il se relève.

Le Muphti, *à M. Jourdain.*
Ti non star furba ?

Les Turcs

No, no, no.

Le Muphti
Non star forfanta ?

Les Turcs
No, no, no.

Le Muphti, *aux Turcs.*
Donar turbanta. Donar turbanta.[1198]
Il s'en va.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instruments.

Le Muphti *revient et donne le sabre à M. Jourdain.*
Ti star nobile, non star fabola.
Pigliar schiabola.[1199]
Il se retire.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs *répètent les mêmes mots, mettant tous le sabre à la main de M. Jourdain; et six d'entre eux dansent autour de lui, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.*

Le Muphti *revient, et commande aux Turcs de bâtonner M. Jourdain, et chante :*
Dara, dara,
bastonara

Les Turcs
Dara, dara,
bastonara[1200]

Le muphti se retire.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs donnent à M. Jourdain plusieurs coups de bâton en cadence.

Le Muphti *revient et chant*e.
Non tener honta :
Questa star l'ultima affronta.

Les Turcs
Non tener honta :
Questa star l'ultima affronta.[1201]

Le Muphti, au son de tous les instruments, commence une troisième invocation, appuyé sur ses Dervis : après toutes les fatigues de cette cérémonie, les Derviss le soutiennent par-dessous les bras avec respect, et tous les Turcs sautant dansant et chantant autour du Muphti, se retirent au son de plusieurs instruments à la turque.

Acte V

Scène première

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain.

Madame Jourdain
Ah ! mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter ; et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

Monsieur Jourdain
Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi* !

Madame Jourdain
Comment donc ?

Monsieur Jourdain
Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

Madame Jourdain
Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

Monsieur Jourdain
Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi.*

Madame Jourdain
Quelle bête est-ce là ?

Monsieur Jourdain
Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame Jourdain
Baladin ! ètes-vous en âge de danser des ballets ?

Monsieur Jourdain
Quelle ignorante! Je dis Paladin.
c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame Jourdain
Quelle cérémonie donc ?

Monsieur Jourdain
Mahameta per Jordina.

Madame Jourdain
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Monsieur Jourdain
Iordina, c'est-à-dire Jourdain.

Madame Jourdain
Eh bien ! quoi, Jourdain ?

Monsieur Jourdain
Voler far un Paladina de Jordina.

Madame Jourdain
Comment ?

Monsieur Jourdain
Dar turbanta con galera.

Madame Jourdain
Qu'est-ce à dire cela ?

Monsieur Jourdain
Per deffender Palestina.

Madame Jourdain
Que voulez-vous donc dire ?

Monsieur Jourdain
Dara dara bastonara.

Madame Jourdain

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

Monsieur Jourdain
Non tener honta questa star l'ultima affronta.

Madame Jourdain
Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

Monsieur Jourdain *danse et chante*.
Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da (*et tombe par terre*).

Madame Jourdain
Hélas, mon Dieu ! mon mari est devenu fou.

Monsieur Jourdain, *se relevant et s'en allant.*
Paix ! insolente, portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

Madame Jourdain
Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. Ah ! ah ! Voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous les côtés.
Elle sort.

Scène II

Dorante, Dorimène.

Dorante
Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade : c'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

Dorimène
J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

Dorante
Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

Dorimène
J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, D**ORANTE**, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous : c'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous savez.

Dorante
Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

Dorimène
Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois

bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

Dorante
Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon coeur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

Dorimène
J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

Scène III

Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimène.

Dorante
Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

Monsieur Jourdain, *après avoir fait les révérences à la turque.*
Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

Dorimène
J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

Monsieur Jourdain
Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

Dorimène
Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre coeur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

Monsieur Jourdain
La possession de mon coeur est une chose qui vous est toute acquise.

Dorante
Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens

que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

Dorimène
C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

Dorante
Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

Monsieur Jourdain
Le voilà qui vient, et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

Scène IV

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante, Cléonte
Cléonte est habillé en turc.

Dorante, *à Cléonte.*
Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

Monsieur Jourdain
Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc à merveille. Holà ! où diantre est-il allé ?
À Cléonte.
Strouf, strif, strof, straf. Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore* ; et Madame une *granda dama, granda dama.*
Voyant qu'il ne se fait point entendre.
Ah !
À Cléonte, montrant Dorante.
Monsieur, lui *Mamamouchi* français, et Madame *Mamamouchie* française : je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète.

Scène V

Monsieur Jourdain, Dorimène, Dorante, Cléonte, Covielle
Cléonte est habillé en Turc et Covielle est déguisé.

Monsieur Jourdain
Où allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous.
Montrant Cléonte.
Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services.
À Dorimène et à Dorante.
Vous allez voir comme il va répondre.

Covielle
Alabala crociam acci boram alabamen.

Cléonte
Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

Monsieur Jourdain, *à Dorimène et à Dorante.*
Voyez-vous ?

Covielle
Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille !

Monsieur Jourdain
Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

Dorante
Cela est admirable.

Scène VI

Lucile, Cléonte, Monsieur Jourdain, Dorante, Dorimène, Covielle

Monsieur Jourdain
Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

Lucile
Comment, mon père, comme vous voilà fait ! est-ce une comédie que vous jouez ?

Monsieur Jourdain
Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voilà le mari que je vous donne.

Lucile
À moi, mon père ?

Monsieur Jourdain
Oui, à vous : allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.

Lucile
Je ne veux point me marier.

Monsieur Jourdain
Je le veux, moi qui suis votre père.

Lucile
Je n'en ferai rien.

Monsieur Jourdain
Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà votre main.

Lucile
Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de…
Reconnaissant Cléonte.
Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

Monsieur Jourdain
Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

Scène VII

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain, Cléonte, Lucile, Dorante, Dorimène, Covielle

Madame Jourdain
Comment donc ? qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant ?

Monsieur Jourdain
Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame Jourdain
C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

Monsieur Jourdain
Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

Madame Jourdain
Avec le fils du Grand Turc !

Monsieur Jourdain, *montrant Covielle.*
Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

Madame Jourdain
Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même à son nez qu'il n'aura point ma fille.

Monsieur Jourdain

Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

Dorante
Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

Madame Jourdain
Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

Dorimène
C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

Madame Jourdain
Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

Dorante
C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame Jourdain
Je me passerai bien de votre amitié.

Dorante
Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Madame Jourdain
Ma fille consent à épouser un Turc ?

Dorante
Sans doute.

Madame Jourdain
Elle peut oublier Cléonte ?

Dorante
Que ne fait-on pas pour être grand'dame ?

Madame Jourdain
Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

Monsieur Jourdain
Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame Jourdain
Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

Monsieur Jourdain
Ah ! que de bruit !

Lucile
Ma mère.

Madame Jourdain
Allez, vous êtes une coquine.

Monsieur Jourdain, *à Mme Jourdain.*
Quoi ? Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

Madame Jourdain
Oui. Elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

Covielle, *à Mme Jourdain.*
Madame.

Madame Jourdain
Que me voulez-vous conter, vous ?

Covielle
Un mot.

Madame Jourdain
Je n'ai que faire de votre mot.

Covielle, *à M. Jourdain.*
Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame Jourdain
Je n'y consentirai point.

Covielle
Écoutez-moi seulement.

Madame Jourdain
Non.

Monsieur Jourdain, *à Mme Jourdain.*
Écoutez-le.

Madame Jourdain
Non, je ne veux pas l'écouter.

Monsieur Jourdain
Il vous dira…

Madame Jourdain
Je ne veux point qu'il me dise rien.

Monsieur Jourdain
Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?

Covielle
Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame Jourdain
Eh bien ! quoi ?

Covielle, *bas, à Mme Jourdain.*
Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

Madame Jourdain, *bas, à Covielle.*
Ah ! ah !

Covielle, *bas, à Mme Jourdain.*
Et moi Covielle qui suis le truchement ?

Madame Jourdain, *Bas, à Covielle.*
Ah ! comme cela, je me rends.

Covielle, *bas, à Mme Jourdain.*
Ne faites pas semblant de rien.

Madame Jourdain, *haut.*
Oui, voilà qui est fait ; je consens au mariage.

Monsieur Jourdain

Ah ! voilà tout le monde raisonnable.
À Mme Jourdain.
Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

Madame Jourdain
Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

Dorante
C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

Madame Jourdain
Je consens aussi à cela.

Monsieur Jourdain*, bas, à Dorante.*
C'est pour lui faire accroire.

Dorante*, bas, à M. Jourdain.*
Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

Monsieur Jourdain
Bon, bon !
Haut.
Qu'on aille quérir le notaire.

Dorante
Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

Monsieur Jourdain
C'est fort bien avisé : allons prendre nos places.

Madame Jourdain
Et Nicole ?

Monsieur Jourdain
Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra.

Covielle

Monsieur, je vous remercie.
À part.
Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé par Cléonte.

BALLET

Première entrée

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois Importuns, qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE des gens qui en musique demandent des livres.

Tous
À moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Homme du bel air
Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici, les dames vous en prient.

Autre homme du bel air
Holà ! Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

Femme du bel air
Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans.

Autre Femme du bel air
Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour Mesdames les grisettes.

Gascon
Ah ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille !
J'ai déjà lé poumon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille ;
Et jé suis escandalisé
De boir és mains dé la canaille
Cé qui m'est par bous refusé.

Autre Gascon

Eh cadédis ! Monseu, boyez qui l'on pût être :
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordy, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connaître.

Le Suisse
Mon'-sieur le donneur de papieir,
Que veul dir sti façon de fifre ?
Moy l'écorchair tout mon gosieir
À crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre :
Pardy, mon foi ! Mon'-sieur, je pense fous l'être ifre.

Vieux bourgeois babillard
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela sans doute est laid,
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de Lantriguet :
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

Vieille bourgeoise babillarde
Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers qui manque au capital
L'entend fort mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,

Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

Hommes et femmes du bel air
Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel chaos !
Quel mélange !
Quelle confusion !
Quelle cohue étrange !
Quel désordre !
Quel embarras !
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

Gascon
Bentré ! jé suis à vout.

Autre Gascon
J'enrage, Diou mé damne !

Suisse
Ah que ly faire saif dans sty sal de cians !

Gascon
Jé murs.

Autre Gascon
Jé perds la tramontane.

Suisse
Mon foi ! moi le foudrais être hors de dedans.

Vieux bourgeois babillard
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas :
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las

De ce tracas :
Tout ce fatras,
Cet embarras
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
À ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas ;
On fait de nous trop peu de cas.

Vieille bourgeoise babillarde
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis :
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la Halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

Tous
À moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Seconde entrée

Les trois Importuns dansent.
Troisième entrée

Trois Espagnols chantent

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer,
Y no pudiendo exceder
À mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.[1202]

Six Espagnols dansent.

Trois musiciens espagnols
Ay ! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,
Del niño bonito
Que todo es dulçura !
Ay ! que locura !
Ay ! que locura ![1203]

Espagnol, *chantant*.
El dolor solicita
El que al dolor se da ;
Y nadie de amor muere,
Sino quien no sabe amar.[1204]

Deux Espagnols
Dulce muerte es el amor
Con correspondencia ygual ;
Y si esta gozamos o,
Porque la quieres turbar[1205] ?

Un Espagnol
Alegrese enamorado,

Y tome mi parecer ;
Que en esto de querer,
Todo es hallar el vado.[1206]

Tous trois *ensemble*.
Vaya, vaya de fiestas !
Vaya de vayle !
Alegria, alegria, alegria !
Que esto de dolor es fantasia.[1207]

Quatrième entrée

Italiens

Une musicienne italienne *fait le premier récit :*
Di rigori armata il seno,
Contro amor mi ribellai ;
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai ;
Ahi ! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco !

Ma si caro è'l mio tormento,
Dolce è sí la piaga mia,
Ch'il penare è'l mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.
Ahi ! che più giova e piace,
Quanto amor è più vivace ![1208]

Après l'air que la Musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence. Un Musicien italien se joint à la Musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

Le musicien italien
Bel tempo che vola
Rapisce il contento ;
D'Amor nella scola
Si coglie il momento.

La musicienne
Insin che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' orrida

Da noi sen và.

Tous deux
Sù cantiamo,
Sù godiamo
Né bei dì di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.

Musicien
Pupilla che vaga
Mill' alme incatena
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

Musicienne
Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha

Tous deux
Sù cantiamo,
Sù godiamo
Né bei dì di gioventù :
Perduto ben non si racquista più.[1209]

Après le dialogue italien, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.

Cinquième entrée
Français

PREMIER MENUET

Deux musiciens poitevins *dansent et chantent :*
Ah ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah ! que le Ciel donne un beau jour !

Autre musicien
Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour :
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

SECOND MENUET

Tous deux *ensemble*.
Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs voeux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux !
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.

Sixième entrée

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante :
Quels spectacles charmants, quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux n'en ont point de plus doux.

FIN

LES AMANTS MAGNIFIQUES

1670

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Avant-propos
Personnages
Premier intermède

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Deuxième intermède

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Troisième intermède
- Les personnages de la Pastorale
- Prologue

Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V

Acte III
Scène première
Quatrième intermède

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Cinquième intermède

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Sixième intermède

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, représentée devant le roi, à Saint-Germain, au mois de janvier 1670[1210].

Louis XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à Molière. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. Molière servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un astrologue et un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans Vittorio Siri qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de Louis XIV, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode : chaque prince et chaque grand seigneur même avait son fou, et les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans Molière n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de *la Princesse d'Élide,* mais un homme adroit, et qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté et avec finesse. La musique est de Lulli. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour, et ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement et par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que, dans les divertissements des *Amants magnifiques*, il se trouve une traduction de l'ode d'Horace,

Donec gratus eram tibi.

Avant-propos

Le Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on avait célébré la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

Personnages

ARISTIONE, princesse, mère d'Eriphile.[1211]
ÉRIPHILE, fille de la Princesse.[1212]
IPHICRATE, prince, amant d'Ériphile.[1213]
TIMOCLÈS, prince, amant d'Ériphile.[1214]
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Ériphile.
CLÉONICE, confidente d'Eriphile.[1215]
ANAXARQUE, astrologue.[1216]
CLÉON, fils d'Anaxarque.
CHORÈBE, de la suite d'Aristione ;.
CLITIDAS, plaisant de cour, de la suite d'Ériphile.[1217]
UNE FAUSSE VÉNUS, d'intelligence avec Anaxarque.

PERSONNAGES DES INTERMÈDES
Premier intermède

ÉOLE.[1218]
TRITONS chantants.[1219]

FLEUVES chantants.[1220]
AMOURS chantants.[1221]
PÊCHEURS DE CORAIL dansants.[1222]
NEPTUNE[1223]
SIX DIEUX MARINS dansants.[1224]

Deuxième intermède

TROIS PANTOMIMES dansants.[1225]

Troisième intermède

LA NYMPHE de la vallée de tempé[1226]
TYRCIS, amant de Caliste[1227]
CALISTE, bergère[1228]
LYCASTE, berger, ami de Tyrcis [1229]
MÉNANDRE, berger, ami de Tyrcis[1230]
DEUX SATYRES[1231]
SIX DRYADES dansantes[1232]
SIX FAUNES dansants[1233]
PHILINTE, berger[1234]
CLIMÈNE, bergère[1235]
TROIS PETITES DRYADES dansantes[1236]
TROIS PETITS FAUNES dansants[1237]

Quatrième intermède

HUIT STATUES dansantes.[1238]

Cinquième intermède

QUATRE PANTOMIMES dansants.[1239]

Sixième intermède
Fête des jeux Pythiens

PRÊTRESSE.[1240]
PREMIER SACRIFICATEUR chantant.[1241]

DEUXIÈME SACRIFICATEUR.[1242]
MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansants.[1243]
CHOEUR DE PEUPLES.[1244]
SIX VOLTIGEURS sautant sur des chevaux de bois.[1245]
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES dansants.[1246]

HUIT ESCLAVES dansants.[1247]
QUATRE HOMMES armés à la grecque.[1248]
QUTRE FEMMES armées à la grecque.[1249]
UN HÉRAUT.[1250]
SIX TROMPETTES.[1251]
UN TIMBALIER.[1252]
APOLLON.[1253]
SUIVANTS D'APOLLON dansants.[1254]

La scène se passe en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.

Premier intermède

Le théâtre s'ouvre à l'agréable bruit de quantité d'instruments, et d'abord il offre aux yeux une vaste mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve, accoudé sur les marques de ces sortes de déités. Au pied de ces rochers sont douze Tritons de chaque côté, et dans le milieu de la mer quatre Amours montés sur des dauphins, et derrière eux le dieu Eole, élevé au-dessus des ondes sur un petit nuage. Eole commande aux vents de se retirer, et, tandis que les Amours, les Tritons, et les Fleuves lui répondent, la mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une île. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles et des branches de corail, et, après une danse agréable, vont se placer chacun sur un rocher au-dessous d'un Fleuve. Le choeur de la musique annonce la venue de Neptune, et, tandis que ce dieu danse avec sa suite, les Pêcheurs, les Tritons et les Fleuves accompagnent ses pas de gestes différents et de bruit de conques de perles. Tout ce spectacle est une magnifique galanterie[1255], dont l'un des princes régale sur la mer la promenade des princesses.

Première entrée de ballet

Neptune et six dieux marins

Deuxième entrée de ballet

Huit pêcheurs de corail.
Vers chantés

Récit d'Eole
Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes,

Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphyrees et les Amours.

Un Triton
Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides ?
Venez, venez, Tritons ; cachez-vous Néréides.

Tous les Tritons
Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

Un Amour
Ah ! que ces princesses sont belles !

Un autre Amour
Quels sont les coeurs qui ne s'y rendroient pas ?

Un autre Amour
La plus belle des Immortelles,
Notre mère, a bien moins d'appas.

Choeur
Allons tous au-devant de ces divinités,
Et rendons par nos chants hommage à leurs beautés.

Un Triton
Quel noble spectacle s'avance !
Neptune, le grand dieu, Neptune avec sa cour,
Vient honorer ce beau jour
De son auguste présence.

Choeur
Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

Vers pour le ROI, représentant Neptune.

Le Ciel, entre les dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable,
Et me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,

Point d'Etats qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'un triple digue à leur force opposée
On les verrait forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils parfois dans mes Etats,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour Monsieur LE GRAND[1256], représentant un dieu marin.

L'empire où nous vivons est fertile en trésors,
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords,
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de NEPTUNE.

Pour le marquis DE VILLEROY représentant un dieu marin.

Sur la foi de ce dieu de l'empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assurance.
Les flots ont de l'inconstance ;
Mais le NEPTUNE est constant.

Pour le marquis DE RASSAN, représentant un dieu marin.

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable :
C'est le moyen d'avoir NEPTUNE favorable.

Acte I

Scène première

Sostrate, Clitidas

Clitidas, *à part.*
Il est attaché à ses pensées.

Sostrate
Non, Sostrate[1257], je ne vois rien où tu puisses avoir recours, et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

Clitidas, *à part.*
Il raisonne tout**seul.**

Sostrate, *se croyant seul.*
Hélas !

Clitidas, *à part.*
Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose, et ma conjecture se trouvera véritable.

Sostrate, *se croyant seul.*
Sur quelles chimères, dis-moi, pourrais-tu bâtir quelque espoir ? Et que peux-tu envisager, que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et des ennuis à ne finir que par la mort ?

Clitidas, *à part.*
Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

Sostrate, *se croyant seul.*
Ah ! mon coeur, ah ! mon coeur, où m'avez-vous jeté ?

Clitidas
Serviteur, Seigneur Sostrate.

Sostrate
Où vas-tu, Clitidas ?

Clitidas
Mais vous plutôt, que faites-vous ici ? et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

Sostrate
Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence, et tant de gens d'ordinaire s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

Clitidas
Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop, en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout, et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princesses ; et la mère et la fille vous font assez connaître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; et ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

Sostrate
J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

Clitidas
Mon Dieu ! quand on n'aurait nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde, et quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

Sostrate
Que voudrais-tu que j'y pusse avoir ?

Clitidas
Ouais, je ne sais d'où cela vient, mais il sent ici l'amour
ce n'est pas moi. Ah, par ma foi ! c'est vous.

Sostrate
Que tu es fou, Clitidas !

Clitidas
Je ne suis point fou, vous êtes amoureux
j'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

Sostrate
Sur quoi prends-tu cette pensée ?

Clitidas
Sur quoi ? Vous seriez bien étonné si je vous disais encore de qui vous êtes amoureux.

Sostrate
Moi ?

Clitidas
Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue, dont la Princesse Aristione est entêtée ; et, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. É, par soi[1258], é ; r, i, ri, éri ; p, h, i, phi, ériphi ; l, e, le
Ériphile. Vous êtes amoureux de la Princesse Ériphile.

Sostrate
Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

Clitidas
Vous voyez si je suis savant ?

Sostrate
Hélas ! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon coeur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit, et surtout de le tenir caché à la belle Princesse dont tu viens de dire le nom.

Clitidas
Et sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connaître, depuis un temps, la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la Princesse Ériphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en apercevoir ? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, et le langage des yeux et des soupirs se fait entendre mieux qu'à tout autre à celles à qui il s'adresse.

Sostrate
Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards l'amour que ses charmes m'inspirent ; mais gardons bien que, par nulle autre voie, elle en apprenne jamais rien.

Clitidas
Et qu'appréhendez-vous ? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas[1259] craint ni Brennus[1260], ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageait la Grèce, est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre soit si timide en amour, et que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime ?

Sostrate
Ah ! Clitidas, je tremble avec raison, et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

Clitidas
Je ne suis pas de cet avis, et je sais bien pour moi qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me ferait beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmants du monde. Mais dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire ?

Sostrate
Mourir sans déclarer ma passion.

Clitidas
L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez
un peu de hardiesse réussit toujours aux amants ; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, et je dirais ma passion à une déesse, moi, si j'en devenais amoureux.

Sostrate
Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

Clitidas
Eh quoi ?

Sostrate
La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princesse, qui met entre elle et mes désirs une distance si fâcheuse ; la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes, de deux Princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent, à tous moments, la gloire de sa conquête, et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

Clitidas
Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour, et je me trompe fort, ou la jeune Princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

Sostrate
Ah ! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le coeur d'un misérable.

Clitidas
Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter[1261], je me suis acquis le privilége de me mêler à la conversation et parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire. Je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon temps pour entretenir la Princesse de…

Sostrate
Ah ! de grâce, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerais mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, et ce profond respect où ses charmes divins…

Clitidas
Taisons-nous, voici tout le monde.

Scène II

Aristione, Iphicrate, Timoclès, Sostrate, Anaxarque, Cléon, Clitidas

Aristione, *à Iphicrate.*
Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornements qui l'emportent sans doute sur tout ce que l'on saurait voir, et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le Ciel même ne saurait aller au delà, et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

Timoclès
Ce sont des ornements dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies, et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

Aristione
Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable, et certes il faut avouer que la campagne a lieu de nous paraître belle, et que nous n'avons pas le temps de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poètes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, et de la solennité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissements qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

Sostrate
Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

Iphicrate
Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres ; et il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

Sostrate
Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais, et, sans vous faire compliment, il y avait des choses à voir dans cette fête qui pouvaient m'attirer, si quelque autre motif ne m'avait retenu.

Aristione
Et Clitidas a-t-il vu cela ?

Clitidas
Oui, Madame, mais du rivage.

Aristione
Et pourquoi du rivage ?

Clitidas
Ma foi ! Madame, j'ai craint quelqu'un des accidents qui arrivent d'ordinaire dans ses confusions. Cette nuit, j'ai songé de poisson mort, et d'oeufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les oeufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.

Anaxarque
Je remarque une chose que Clitidas n'aurait rien à dire s'il ne parlait de moi.

Clitidas
C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en saurait parler assez.

Anaxarque
Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

Clitidas
Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout ? et s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

Anaxarque
Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne liberté de

parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

Clitidas
Je vous rends grâce de l'honneur.

Aristione
Que vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

Clitidas
Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, comment des gens qui savent tous les secrets des Dieux, et qui possèdent des connaissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose.

Anaxarque
Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à Madame de meilleures plaisanteries.

Clitidas
Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise, et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter sont deux choses fort différentes, et il est bien plus facile de tromper les gens que de les faire rire.

Aristione
Eh ! qu'est-ce donc que cela veut dire ?

Clitidas, *se parlant à lui-même.*
Paix ! impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'État, et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là ? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour, je vous en avertis ; vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

Aristione
Où est ma fille ?

Timoclès
Madame, elle s'est écartée, et je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

Aristione
Princes, puisque l'amour que vous avez pour Ériphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentiments de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre âme, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son coeur.

Timoclès
Madame, je ne suis point pour me flatter[1262], j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le coeur de la Princesse Ériphile, et je m'y suis pris, que[1263] je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir, je lui ai fait des hommages soumis de tous mes voeux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé, à ses pieds, des soupirs languissants, j'ai même répandu des larmes ; mais tout cela inutilement, et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'âme aucun ressentiment de mon ardeur.

Aristione
Et vous, Prince ?

Iphicrate
Pour moi, Madame, connaissant son indifférence et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir, à vous plutôt qu'à elle que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les voeux que vous lui renvoyez !

Aristione
Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il fallait cajoler les mères pour obtenir les filles ; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

Iphicrate
Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis, je ne recherche la Princesse Ériphile que parce qu'elle est votre sang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

Aristione
Voilà qui est fort bien.

Iphicrate
Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je

Aristione
De grâce, Prince, ôtons ces charmes et ces attraits : vous savez que ce sont des mots que je retranche des compliments qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité, qu'on dise que je suis une bonne princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu ; je puis tâter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point ; et quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mère d'une fille comme la mienne.

Iphicrate
Ah ! Madame, c'est vous qui voulez être mère malgré tout le monde ; il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent. Et si vous le vouliez, la Princesse Ériphile ne serait que votre soeur.

Aristione
Mon Dieu, Prince, je ne donne point dans tous ces galimatias où donnent la plupart des femmes ; je veux être mère, parce que je la suis, et ce serait en vain que je ne la voudrais pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un faible de notre sexe, dont, grâce au Ciel, je suis exempte ; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connaître où penche l'inclination d'Ériphile ?

Iphicrate
Ce sont obscurités pour moi.

Timoclès
C'est pour moi un mystère impénétrable.

Aristione
La pudeur peut-être l'empêche de s'expliquer à vous et à moi, servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son coeur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces Princes, de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentiments peuvent tourner.

Sostrate
Madame, vous avez cent personnes dans votre cour sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi, et je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

Aristione
Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre ; vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

Sostrate
Quelque autre mieux que moi, Madame,

Aristione
Non, non ; en vain vous vous en défendez.

Sostrate
Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

Aristione
C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentiments d'Ériphile, et faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

Scène III

Iphicrate, Timoclès, Clitidas, Sostrate

Iphicrate, *à Sostrate.*
Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

Timoclès, *à Sostrate.*
Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

Iphicrate
Vous voilà en état de servir vos amis.

Timoclès
Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

Iphicrate
Je ne vous recommande point mes intérêts.

Timoclès
Je ne vous dis point de parler pour moi.

Sostrate
Seigneurs, il serait inutile ; j'aurais tort de passer les ordres de ma commission, et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

Iphicrate
Je vous laisse agir comme il vous plaira.

Timoclès
Vous en userez comme vous voudrez.

Scène IV

Iphicrate, Timoclès, Clitidas

Iphicrate, *bas, à Clitidas.*
Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis. Je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival.

Clitidas, *bas, à Iphicrate.*
Laissez-moi faire ; il y a bien de la comparaison de lui à vous, et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer !

Iphicrate, *bas, à Clitidas.*
Je reconnaîtrai ce service.

Scène V

Timoclès, Clitidas

Timoclès
Mon rival fait sa cour à Clitidas, mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

Clitidas
Assurément ; et il se moque de croire l'emporter sur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince.

Timoclès
Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

Clitidas, *seul.*
Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse ; prenons mon temps pour l'aborder.

Scène VI

Ériphile, Cléonice

Cléonice
On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

Ériphile
Ah ! qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est parfois agréable, et qu'après mille impertinents entretiens il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

Cléonice
Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvements, expriment aux yeux toutes choses, et on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot, et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneraient pas.

Ériphile
Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement ; car, grâce au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous, et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes[1264] ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé[1265] ; et tout ce qu'il y a de vertueux indigents au monde va débarquer chez vous.

Cléonice
Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser

là.

Ériphile
Non, non ; voyons-les, faites-les venir.

Cléonice
Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

Ériphile
Méchante ou non, il la faut voir. Ce ne serait avec vous que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

Cléonice
Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire, une autre fois.

Ériphile
Point de préambule, Cléonice ; qu'ils dansent !

Deuxième intermède

La confidente de la jeune Princesse lui produit trois danseurs, sous le nom de pantomimes, c'est-à-dire qui expriment par leurs gestes toutes sortes de choses. La Princesse les voit danser, et les reçoit à son service.

ENTRÉE DE BALLET de trois Pantomimes.

Acte II

Scène première

Ériphile, Cléonice

Ériphile
Voilà qui est admirable ! je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien aise de les avoir à moi.

Cléonice
Et moi, Madame, je suis bien aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

Ériphile
Ne triomphez point tant ; vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

Scène II

Ériphile, Cléonice

Cléonice, *allant au-devant de Clitidas.*
Je vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut être seule.

Clitidas
Laissez-moi faire ; je suis homme qui sais ma cour.

Scène III

Ériphile, Clitidas

Clitidas, *en chantant.*
La, la, la, la…
Faisant l'étonné en voyant Ériphile.
Ah !

Ériphile
Clitidas.

Clitidas
Je ne vous avais pas vue là, Madame.

Ériphile
Approche. D'où viens-tu ?

Clitidas
De laisser la Princesse votre mère, qui s'en allait vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

Ériphile
Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde ?

Clitidas
Assurément. Les Princes, vos amants, y étaient.

Ériphile
Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

Clitidas
Fort agréables. Sostrate y était aussi.

Ériphile
D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade ?

Clitidas
Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régales[1266]. Il m'a voulu entretenir ; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avais pas le loisir de l'entendre.

Ériphile
Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devais l'écouter.

Clitidas
Je lui ai dit d'abord que je n'avais pas le loisir de l'entendre ; mais après je lui ai donné audience.

Ériphile
Tu as bien fait.

Clitidas
En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants ; sage et posé en toutes choses ; ne parlant jamais que bien à propos ; point prompt à décider ; point du tout exagérateur incommode ; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire
« Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. » Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; et si j'étais Princesse, il ne serait pas malheureux.

Ériphile
C'est un homme d'un grand mérite assurément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

Clitidas
Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régale que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du Ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs, qui disaient plus qu'il ne voulait. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie,

dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il était amoureux.

Ériphile
Comment amoureux ? quelle témérité est la sienne ! c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

Clitidas
De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

Ériphile
Avoir l'audace de m'aimer, et de plus avoir l'audace de le dire ?

Clitidas
Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

Ériphile
Ce n'est pas moi ?

Clitidas
Non, Madame
il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

Ériphile
Et de qui donc, Clitidas ?

Clitidas
D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

Ériphile
A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour ?

Clitidas
Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

Ériphile
Moi ?

Clitidas
Non, non, Madame, je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

Ériphile
Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici ; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du coeur d'une Princesse. Ôtez-vous de mes yeux, et que je ne vous voie jamais, Clitidas.

Clitidas
Madame.

Ériphile
Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

Clitidas
Trop de bonté, Madame.

Ériphile
Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

Clitidas
Il suffit.

Ériphile
Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimait ?

Clitidas
Non, Madame, il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son coeur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir ; il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait ; et bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on saurait faire, de ne vous en rien révéler, et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

Ériphile
Tant mieux, c'est par son seul respect qu'il peut me plaire ; et s'il était si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

Clitidas
Ne craignez point, Madame.

Ériphile
Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense

que je vous ai faite.

Clitidas
Cela est fait, Madame, il ne faut pas être courtisan indiscret.

Scène IV

Sostrate, Ériphile

Sostrate
J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai reçu de la Princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

Ériphile
Quelle commission, Sostrate ?

Sostrate
Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre coeur.

Ériphile
La Princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie.

Sostrate
Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir ; et si la Princesse avait voulu recevoir mes excuses, elle aurait honoré quelque autre de cet emploi.

Ériphile
Quelle cause, Sostrate, vous obligeait à le refuser ?

Sostrate
La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

Ériphile
Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon coeur, et vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux Princes ?

Sostrate
Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame, et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

Ériphile
Jusques ici je me suis défendue de m'expliquer, et la Princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager ; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous ; et si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si longtemps.

Sostrate
C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi, et je ne saurais me résoudre à presser une Princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

Ériphile
Mais c'est ce que la Princesse ma mère attend de vous.

Sostrate
Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterais mal de cette commission ?

Ériphile
Ô çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrants, et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon coeur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un oeil plus doux ?

Sostrate
Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

Ériphile
Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

Sostrate
Ah ! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

Ériphile
Mais si je me conseillais à vous[1267] pour ce choix ?

Sostrate
Si vous vous conseilliez à moi, je serais fort embarrassé.

Ériphile
Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence ?

Sostrate
Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous ; les Dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

Ériphile
Cela est obligeant, et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

Scène V

Chorèbe, Sostrate, Ériphile

Chorèbe
Madame, voilà la Princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

Sostrate, *à part.*
Hélas ! petit garçon, que tu es venu à propos !

Scène VI

Aristione, Ériphile, Iphicrate, Timoclès, Sostrate, Anaxarque, Clitidas,

Aristione
On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

Ériphile
Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

Aristione
On enchaîne pour nous ici tant de divertissements les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues, et nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend ; ce lieu est le plus beau du monde, prenons vite nos places.

Troisième intermède

Le théâtre est une forêt, où la Princesse est invitée d'aller ; une Nymphe lui en fait les honneurs en chantant, et, pour la divertir, on lui joue une petite comédie en musique, dont voici le sujet. Un berger se plaint à deux bergers ses amis des froideurs de celle qu'il aime ; les deux amis le consolent ; et, comme la bergère aimée arrive, tous trois se retirent pour l'observer. Après quelque plainte amoureuse, elle se repose sur un gazon, et s'abandonne aux douceurs du sommeil. L'amant fait approcher ses amis pour contempler les grâces de sa bergère, et invite toutes choses à contribuer à son repos. La bergère, en s'éveillant, voit son berger à ses pieds, se plaint de sa poursuite ; mais, considérant sa constance, elle lui accorde sa demande, et consent d'en être aimée en présence des deux bergers amis. Deux satyres arrivant se plaignent de son changement et, étant touchés de cette disgrâce, cherchent leur consolation dans le vin.

Les personnages de la Pastorale

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.
TYRCIS.
LYCASTE.
MÉNANDRE.
CALISTE.
DEUX SATYRES.

Prologue

La nymphe de Tempé
Venez, grande Princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocents ébats
Que notre désert vous présente ;
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

Scène I

Tyrcis

Tyrcis
Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages.
Hélas ! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

Scène II

Lycaste, Ménandre, Tyrcis

Lycaste
Eh quoi ! toujours languissant, sombre et triste ?

Ménandre
Eh quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

Tyrcis
Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

Lycaste
Dompte, dompte, berger, l'ennui qui te possède.

Tyrcis
Eh ! le moyen ? hélas !

Ménandre
Fais, fais-toi quelque effort.

Tyrcis
Eh ! le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ?

Lycaste
Ce mal trouvera son remède.

Tyrcis
Je ne guérirai qu'à ma mort.

Lycaste et **Ménandre**

Ah ! Tyrcis !

Tyrcis
Ah ! bergers !

Lycaste et **Ménandre**
Prends sur toi plus d'empire.

Tyrcis
Rien ne me peut secourir.

Lycaste et **Ménandre**
C'est trop, c'est trop céder.

Tyrcis
C'est trop, c'est trop souffrir.

Lycaste et **Ménandre**
Quelle faiblesse !

Tyrcis
Quel martyre !

Lycaste et **Ménandre**
Il faut prendre courage.

Tyrcis
Il faut plutôt mourir.

Lycaste
Il n'est point de bergère
Si froide et si sévère,
Dont la pressante ardeur
D'un coeur qui persévère
Ne vainque la froideur.

Ménandre
Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits moments
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux amants.

Tyrcis

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas ;
Gardons d'être vu d'elle.
L'ingrate, hélas !
N'y viendrait pas.

Scène III

Caliste

Caliste
Ah ! que sur notre coeur
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tyrcis,
Et cependant, sensible à ses cuisants soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrais bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le Ciel a voulu nous former
Avec un coeur qu'amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer,
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?

Hélas ! que vous êtes heureux,
Innocents animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos coeurs amoureux !
Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportements de vos coeurs amoureux !
Mais le sommeil sur ma paupière
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur ;
Donnons-nous à lui toute entière

Nous n'avons point de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.

Scène IV

Caliste, Tyrcis, Lycaste, Ménandre

Caliste est endormie

Tyrcis
Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

Tous trois
Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux coeurs ;
Dormez, dormez, beaux yeux.

Tyrcis
Silence, petits oiseaux ;
Vents, n'agitez nulle chose ;
Coulez doucement, ruisseaux
C'est Caliste qui repose.

Tous trois
Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux coeurs ;
Dormez, dormez, beaux yeux.

Caliste, *en se réveillant.*
Ah ! quelle peine extrême !
Suivre partout mes pas ?

Tyrcis
Que voulez-vous qu'on suive, hélas ! Que ce qu'on aime ?

Caliste
Berger, que voulez-vous ?

Tyrcis
Mourir, belle bergère,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.
Puisque en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

Caliste
Ah ! Tyrcis, ôtez-vous, j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon coeur n'introduise l'amour.

Lycaste et **Ménandre**, *l'un après l'autre*.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre ;
C'est par trop vous défendre
Bergère, il faut se rendre
À sa longue amitié
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

Caliste*, à Tyrcis.*
C'est trop, c'est trop de rigueur
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne ;
Vengez-vous de mon coeur
Tircis, je vous le donne.

Tyrcis
Ô Ciel ! Bergers ! Caliste ! Ah ! je suis hors de moi.
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

Lycaste
Digne prix de ta foi !

Ménandre
Ô sort digne d'envie !

Scène V

Deux Satyres, Tyrcis, Lycaste, Caliste, Ménandre

Premier satyre, *à Caliste.*
Quoi ? tu me fuis, ingrate, et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence ?

Deuxième satyre
Quoi ? mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence,
Et pour ce langoureux ton coeur s'est adouci ?

Caliste
Le destin le veut ainsi ;
Prenez tous deux patience.

Premier satyre
Aux amants qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes ;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

Deuxième satyre
Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il désire ;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

Tous
Champêtres divinités,
Faunes, dryades, sortez

De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

En même temps, six Dryades et six Faunes sortent de leurs demeures, et font ensemble une danse agréable, qui, s'ouvrant tout d'un coup, laisse voir un berger et une bergère, qui font en musique une petite scène d'un dépit amoureux.

DÉPIT AMOUREUX[1268]

Climène, Philinte

Philinte
Quand je plaisais à tes yeux,
J'étais content de ma vie,
Et ne voyais Roi ni dieux
Dont le sort me fît envie.

Climène
Lors qu'à toute autre personne
Me préférait ton ardeur,
J'aurais quitté la couronne
Pour régner dessus ton coeur.

Philinte
Une autre a guéri mon âme
Des feux que j'avais pour toi.

Climène
Un autre a vengé ma flamme
Des faiblesses de ta foi.

Philinte
Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidèle ;
Si ses yeux voulaient ma mort,
Je mourrais content pour elle.

Climène
Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour,
Et moi je perdrais la vie

Pour lui montrer mon amour.

Philinte
Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassait Cloris de mon coeur
Pour te remettre en sa place ?

Climène
Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrais vivre et mourir.

Tous deux *ensemble*.
Ah ! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

Tous les acteurs de la Pastorale *chantent*.
Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles !
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse !
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.
Amants, que vos querelles
Sont aimables et belles, etc.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET

Les Faunes et les Dryades recommencent leur danse, que les Bergères et Bergers musiciens entremêlent de leurs chansons, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paraître, dans l'enfoncement du théâtre, tout ce qui se passe sur le devant.

Les bergers et bergères
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
Des grandeurs, qui voudra se soucie.
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie
Ont des chagrins qui sont vieillissants.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.
En aimant, tout nous plaît dans la vie ;
Deux coeurs unis de leur sort sont contents ;
Cette ardeur, de plaisirs suivie,

De tous nos jours fait d'éternels printemps
Jouissons, jouissons des plaisirs innocents
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

Acte III

Scène première

Aristione, Iphicrate, Timoclès, Anaxarque, Clitidas, Ériphile, Sostrate, Suite

Aristione
Les mêmes paroles toujours se présentent à dire, il faut toujours s'écrier : « Voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vu. »

Timoclès
C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

Aristione
Des bagatelles comme celles-là peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, et vous ne sauriez assez reconnaître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

Ériphile
J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

Aristione
Cependant vous les faites longtemps languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentiments de votre coeur, et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

Ériphile

Oui, Madame. Mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurais le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressements, aux services de ces deux Princes, et je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

Iphicrate
Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

Aristione
Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces Princes tous deux se sont soumis il y a longtemps à la préférence que pourra faire votre inclination.

Ériphile
L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper, et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

Aristione
Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, et, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper et faire un choix qui soit mauvais.

Ériphile
Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

Aristione
Quoi, ma fille ?

Ériphile
Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon coeur : souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

Aristione
J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentiments, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je consens, de tout mon coeur, à la proposition que vous me faites.

Iphicrate
C'est à dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

Sostrate
Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, et, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

Aristione
D'où vient cela, Sostrate ?

Sostrate
J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

Iphicrate
Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi ?

Sostrate
Je craindrais peu, Seigneur, les ennemis que je pourrais me faire en obéissant à mes souveraines.

Timoclès
Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devrait tout son bonheur ?

Sostrate
Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiterait de moi.

Iphicrate
Quelle pourrait être cette raison ?

Sostrate
Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris ; peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la Princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau. Et si cela était, Seigneur, serait-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

Iphicrate
Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts.

Sostrate
Ne cherchez point, de grâce, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent
je sais me connaître, Seigneur, et les malheureux comme moi n'ignorent pas jusques où leur fortune leur permet d'aspirer.

Aristione
Laissons cela ; nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

Anaxarque
En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela pourra-t-on balancer encore ? La gloire et les prospérités que le Ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer, et celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence ?

Iphicrate
Pour moi, je m'y soumets entièrement, et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

Timoclès
Je suis de même avis, et le Ciel ne saurait rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

Ériphile
Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais, et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie ?

Aristione
Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

Anaxarque

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus, à votre fantaisie, et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

Ériphile
Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

Anaxarque
Oui, Madame, les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, et les disgrâces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

Ériphile
Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

Clitidas
Voilà mon astrologue embarrassé.

Anaxarque
Il faudrait vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie pour vous faire comprendre cela.

Clitidas
Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, et le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

Iphicrate
La vérité de l'astrologie est une chose incontestable, et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

Clitidas
Assurément.

Timoclès
Je suis assez incrédule pour quantité de choses ; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

Clitidas
Ce sont des choses les plus claires du monde.

Iphicrate
Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

Clitidas
Il est vrai.

Timoclès
Peut-on contester sur cette matière les incidents célèbres dont les histoires nous font foi ?

Clitidas
Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé ?

Aristione
Sostrate n'en dit mot
quel est son sentiment là-dessus ?

Sostrate
Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences qu'on nomme curieuses, et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre, comme on veut, du Ciel sur des métaux des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invisibles et des soldats invulnérables ; tout cela est charmant, sans doute ; et il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité. Cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai toujours trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel, et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable ? et d'où cette belle science enfin peut-elle être venue aux hommes ? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a

pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition ?

Anaxarque
Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

Sostrate
Vous serez plus habile que tous les autres.

Clitidas
Il vous fera une discussion de tout cela quand vous voudrez.

Iphicrate
Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

Sostrate
Comme mon sens est si grossier, qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

Iphicrate
Pour moi, j'ai vu, et des choses tout à fait convaincantes.

Timoclès
Et moi aussi.

Sostrate
Comme vous avez vu, vous faites bien de croire, et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

Iphicrate
Mais enfin la Princesse croit à l'astrologie, et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens ?

Sostrate
Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la Princesse n'est pas une règle pour le mien, et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut pas atteindre.

Aristione
Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous. Mais pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en

doute.

Sostrate
Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

Aristione
Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

Quatrième intermède

Le théâtre représente une grotte où les princesses vont se promener ; et, dans le temps qu'elles y entrent, huit statues, portant chacune deux flambeaux à leurs mains, sirtent de leurs niches, et font une danse variées de plusieurs figures et de plusieurs belles attitudes, où elles demeurent par intervalles.

ENTRÉE DE BALLET DE HUIT STATUES

Acte IV

Scène première

Aristione, Ériphile

Aristione
De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir, et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'âme quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire ?

Ériphile
Moi, Madame ?

Aristione
Parlez à coeur ouvert, ma fille ; ce que j'ai fait pour vous mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses en ma place écouteraient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre coeur.

Ériphile
Si j'avais si mal suivi votre exemple que de m'être laissée aller à quelques sentiments d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurais, Madame, assez de pouvoir sur moi-même pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

Aristione
Non, non, ma fille ; vous pouvez sans scrupule m'ouvrir vos

sentiments. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes : vous pouvez l'étendre où vous voudrez, et le mérite auprès de moi tient un rang si considérable, que je l'égale à tout ; et, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre coeur.

Ériphile
Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer ; mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez, et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

Aristione
Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout, et l'impatience des Princes vos amants Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ? Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

Scène II

Vénus, Aristione, Ériphile

Vénus est accompagnée de quatre petits Amours dans une machine.

Vénus, *à Aristione.*
Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire,
Qui par les Immortels doit être couronné,
Et pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire
Ils t'annoncent tous par ma voix
La gloire et les grandeurs, que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours,
Et pense à donner ta fille
À qui sauvera tes jours.

Scène III

Aristione, Ériphile

Aristione

Ma fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnements. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner, et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, et leur rendre grâce de leurs bontés.

Scène IV

Anaxarque, Cléon

Cléon
Voilà la Princesse qui s'en va ; ne voulez-vous pas lui parler ?

Anaxarque
Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles ; et l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés. Et comme la Princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a longtemps, mon fils, que je prépare cette machine, et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

Cléon
Mais pour lequel des deux Princes au moins dressez-vous tout cet artifice ?

Anaxarque
Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art ; mais les présents du Prince Iphicrate et les promesses qu'il m'a faites l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer ; et, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon temps pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux

prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le temps que la Princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires, et donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce secours qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la Princesse Ériphile. Ce Prince est averti par moi, et, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte ; je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princesse Ériphile : évitons sa rencontre.

Scène V

Ériphile

Ériphile

Hélas ! quelle est ma destinée, et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

Scène VI

Ériphile, Cléonice

Cléonice
Le voici, Madame, que j'ai trouvé, et, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

Ériphile
Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seuls un moment. Sostrate, vous m'aimez ?

Scène VII

Ériphile, Sostrate

Sostrate
Moi, Madame ?

Ériphile
Laissons cela, Sostrate ; je le sais, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvait rendre agréable. Si ce n'était le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'aurait pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentiments de mon âme. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il doit avoir, et que dans mon coeur je ne préfère les vertus qui sont en vous à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes voeux, et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurais voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire ; il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses, et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serais jamais résolue, et j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étais sollicitée. Mais enfin les Dieux veulent prendre le soin eux-mêmes de me donner un époux ; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la Princesse ma mère ont accordés à mes désirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée, et que, si j'avais pu être maîtresse de moi, ou j'aurais été à vous, ou je n'aurais

été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avais à vous dire, voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

Sostrate
Ah ! Madame, c'en est trop pour un malheureux ; je ne m'étais pas préparé à mourir avec tant de gloire, et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes désirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du coeur d'une grande Princesse ; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes désirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devais attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étais préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, et je m'en vais mourir après cela le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux grâces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée, qui doit mettre fin à ma vie ; et parmi cette grande gloire, et ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

Ériphile
Allez, Sostrate, sortez d'ici ; ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

Sostrate
Ah ! Madame, si votre repos...

Ériphile
Ôtez-vous, vous dis-je, Sostrate ; épargnez ma faiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

Scène VIII

Cléonice, Ériphile

Cléonice
Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin : vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque épreuve de leur adresse ?

Ériphile
Oui, Cléonice, qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

Cinquième intermède

Quatre pantomimes, pour épreuve de leur adresse, ajustent leurs gestes
et leurs pas aux inquiétudes de la jeune Princesse Ériphile.

ENTRÉE DE BALLET de quatre pantomimes.

Acte V

Scène première

Clitidas, Ériphile

Clitidas
De quel côté porter mes pas ? où m'aviserai-je d'aller, et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Ériphile ? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah ! la voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinait.

Ériphile
Eh ! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

Clitidas
Madame, je vous demande pardon, je pensais faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

Ériphile
Clitidas, holà, Clitidas !

Clitidas
Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

Ériphile
Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire ?

Clitidas
Rien, Madame. On a parfois des empressements de venir dire aux

grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas, et je vous prie de m'excuser.

Ériphile
Que tu es cruel !

Clitidas
Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

Ériphile
Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

Clitidas
C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

Ériphile
Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

Clitidas
Vous la voulez savoir, Madame ?

Ériphile
Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate ?

Clitidas
Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendait.

Ériphile
Dis-moi vite ce que c'est.

Clitidas
Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie ?

Ériphile
Ah ! parle promptement.

Clitidas
J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mère passait presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux (ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devrait les bannir des forêts bien

policées), lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrais vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle, mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'était un fort vilain animal. Il passait son chemin, et il était bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui ; mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal moriginé s'est impertinemment détourné contre nous ; nous étions là deux ou trois misérables qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnait son arbre, et la Princesse sans défense demeurait exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

Ériphile
Eh bien ! Clitidas ?

Clitidas
Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

Ériphile
Achève promptement.

Clitidas
Ma foi ! c'est promptement, de vrai, que j'achèverai ; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat, et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout vautré dans son sang, et la Princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur et l'époux digne et fortuné que les Dieux lui marquaient pour vous. À ces paroles, j'ai cru que j'en avais assez entendu, et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

Ériphile
Ah ! Clitidas, pouvais-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable ?

Clitidas
Voilà qu'on vient vous trouver.

Scène II

Aristione, Sostrate, Clitidas, Ériphile

Aristione
Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé ; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés, et l'on connaît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre coeur celui à qui je dois la vie, et refuserez-vous Sostrate pour époux ?

Ériphile
Et de la main des Dieux, et de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable…

Sostrate
Ciel ! n'est-ce point ici quelque songe, tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flatter, et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune ?

Scène III

Cléonice, Aristione, Sostrate, Ériphile

Cléonice
Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre Prince par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtemps, et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusque-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il en a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

Scène IV

Iphicrate, Timoclès, Cléonice, Aristione, Sostrate, Ériphile, Clitidas

Aristione
Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande, et si Anaxarque a pu vous offenser, j'étais pour vous en faire justice moi-même.

Iphicrate
Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

Aristione
Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourraient décider ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille ?

Timoclès
Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourraient décider entre le Prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

Aristione
Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés, et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival ?

Iphicrate
Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal, et votre aveuglement est une chose épouvantable.

Aristione

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grâce que de me dire des douceurs ; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connaître à toute la Grèce, et que le rang où le Ciel l'élève aujourd'hui va remplir toute la distance qui était entre lui et vous.

Iphicrate
Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons ; mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

Timoclès
Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joie du mépris que l'on fait de nous.

Aristione
Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé, et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas, et couronnons par ce pompeux spectacle cette merveilleuse journée.

Sixième intermède

Qui est la solennité des jeux Pythiens.

Le théâtre est une grande salle, en manière d'amphithéâtre, ouverte d'une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau ; et dans l'éloignement paraît un autel pour le sacrifice. Six hommes, habillés comme s'ils étaient presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, comme ministres du sacrifice, entrent par le portique, au son des violons, et sont suivis de deux Sacrificateurs musiciens, d'une Prêtresse musicienne et leur suite.

La prêtresse
Chantez, peuples, chantez, en mille et mille lieux,
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles ;
Parcourez la terre et les cieux
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

Une grecque
À ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas
Il n'est rien qui résiste.

Autre grecque
Il n'est rien ici-bas
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

Autre grecque
Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas.

Le choeur
Poussons à sa mémoire
Des concerts si touchants,

Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les six hommes portant les haches font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force, puis ils se retirent aux deux côtés du théâtre pour faire place à six voltigeurs.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Six voltigeurs font paraître en cadence leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

Quatre conducteurs d'esclaves amènent en cadence douze esclaves, qui dansent en marquant la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Quatre femmes et quatre hommes armés à la grecque font ensemble une manière de jeu pour les armes. La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes et un timbalier se mêlant à tous les instruments, annonce, avec un grand bruit, la venue d'Apollon.

Le choeur
Ouvrons tous nos yeux
À l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.
Quelle grâce extrême !
Quel port glorieux !
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même ?

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens, qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale en manière de trophée. Les six jeunes gens, pour danser avec Apollon, donnent leur trophée à tenir aux six hommes qui portent les haches, et

commencent avec Apollon une danse héroïque, à laquelle se joignent, en diverses manières, les six hommes portant les trophées, les quatre femmes armées, avec leurs timbres, et les quatre hommes armés, avec leurs tambours, tandis que les six trompettes, le timbalier, les sacrificateurs, la prêtresse, et le choeur de musique accompagnent tout cela, en s'y mêlant par diverses reprises, ce qui finit la fête des jeux Pythiens, et tout le divertissement.

CINQUIÈME et DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET

APOLLON, et SIX JEUNES GENS de sa suite. Choeur de musique.

POUR LE ROI, représentant le Soleil.

Je suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillants et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.
Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entière,
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.
Bienheureuses de toutes parts
Et pleines d'exquises richesses
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses !

POUR M. LE GRAND, suivant d'Apollon.

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

POUR LE MARQUIS DE VILLEROY, suivant d'Apollon.

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable,
Et le zèle puissant qui m'attache à ses voeux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

POUR LE MARQUIS DE RASSAN, suivant d'Apollon.

Je ne serai pas vain quand je ne croirai pas
Qu'un autre mieux que moi suive partout ses pas.

FIN

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

1672

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène dernière

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Petite comédie en un acte et en prose, représentée devant le roi, à Saint-Germain, en février 1672, et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 8 juillet de la même année.[1269]

C'est une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province : ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société et la politesse aisée qui règne en France se sont répandus de proche en proche.

Personnages

LA COMTESSE D'ESCABARGNAS.[1270]
LE COMTE, son fils.[1271]
LE VICOMTE, amant de Julie.[1272]
JULIE, amante du Vicomte.[1273]
M. TIBAUDIER, conseiller, amant de la Comtesse.[1274]
M. HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.[1275]
M. BOBINET, précepteur de Monsieur le Comte.[1276]
ANDRÉE, suivante de la Comtesse.[1277]
JEANNOT, laquais de Monsieur Tibaudier.[1278]
CRIQUET, laquais de la Comtesse.[1279]

La scène est à Angoulême.

Scène première

Julie, Le Vicomte

Le Vicomte
Eh quoi ? Madame, vous êtes déjà ici ?

Julie
Oui, vous en devriez rougir, Cléante, et il n'est guère honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

Le Vicomte
Je serais ici il y a une heure, s'il n'y avait point de fâcheux au monde, et j'ai été arrêté, en chemin, par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter ; et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait, avec grand mystère, une fatigante lecture de toutes les sottises de la Gazette de Hollande, et de là s'est jeté, à corps perdu, dans le raisonnement du Ministère, d'où j'ai cru qu'il ne sortirait point. à l'entendre parler, il sait les secrets du Cabinet mieux que ceux qui les font. La politique de l'état lui laisse voir tous ses desseins, et elle ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusques en Afrique, et en Asie, et il est informé de tout ce qui s'agite dans le Conseil d'en haut du Prête-Jean et du Grand Mogol.

Julie

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit plus aisément reçue.

Le Vicomte
C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement ; et si je voulais y donner une excuse galante, je n'aurais qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez ; que m'engager à faire l'amant de la maîtresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier ; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent ; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule dont vous m'embarrassez ; et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

Julie
Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous ces moments ; car j'ai trouvé, en arrivant, que la comtesse était sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la comédie que vous me donnez sous son nom.

Le Vicomte
Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?

Julie
Quand nos parents pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement.

Le Vicomte
Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sotte feinte les moments que j'ai près de vous ?

Julie
Pour mieux cacher notre amour ; et puis, à vous dire la vérité, cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable, et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de

qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême plus achevée qu'elle n'était. L'approche de l'air de la cour a donné à son ridicule de nouveaux agréments, et sa sottise tous les jours ne fait que croître et embellir.

Le Vicomte
Oui ; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon coeur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un temps qu'il voudrait employer à vous expliquer son ardeur ; et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture...

Iris, comme vous le voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture,
Et si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs ?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encore pour vos plaisirs ?

C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire, et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon coeur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;
Et si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte, et de la vérité.

Julie
Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent Messieurs les poètes de mentir de gaieté de coeur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir.

Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

Le Vicomte
C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là : il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

Julie
C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie ; on sait dans le monde que vous avez de l'esprit, et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

Le Vicomte
Mon Dieu ! Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

Julie
Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire, je vois, avec tout cela, que vous mourez d'envie de me les donner, et je vous embarrasserais si je faisais semblant de ne m'en pas soucier.

Le Vicomte
Moi, Madame ? vous vous moquez, et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour. Mais voici votre Madame la comtesse d'Escarbagnas ; je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

Scène II

La Comtesse, Julie, Andrée, Criquet
Dans le fond du théâtre.

La Comtesse
Ah, mon Dieu ! Madame, vous voilà toute seule ? Quelle pitié est-ce là ! Toute seule ? Il me semble que mes gens m'avaient dit que le vicomte était ici.

Julie
Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

La Comtesse
Comment, il vous a vue ?

Julie
Oui.

La Comtesse
Et il ne vous a rien dit ?

Julie
Non, Madame ; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

La Comtesse
Vraiment je le veux quereller de cette action ; quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe ; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

Julie

Il ne faut point, Madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

La Comtesse
Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse, et de qualité, Dieu merci ; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres.
Apercevant Criquet.
Que faites-vous donc là, laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. à qui est-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon ?

Scène III

La Comtesse, Julie, Andrée

La comtesse, *à Andrée.*
Fille, approchez.

Andrée
Que vous plaît-il, Madame ?

La Comtesse
Ôtez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes !

Andrée
Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

La Comtesse
Oui, mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien, où va-t-elle, ou va-t-elle ? Que veut-elle faire, cet oison bridé ?

Andrée
Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.

La Comtesse
Ah, mon Dieu ! l'impertinente !
À Julie.
Je vous demande pardon, Madame.
À Andrée.
Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

Andrée
Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe ?

La Comtesse
Oui, butorde, on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

Andrée
Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier qu'il faut appeler garde-meuble.

Scène IV

La Comtesse, Julie

La Comtesse
Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là !

Julie
Je les trouve bien heureux, Madame, d'être sous votre discipline.

La Comtesse
C'est une fille de ma mère nourrice, que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

Julie
Cela est d'une belle âme, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures.

La Comtesse
Allons, des sièges. Holà ! laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais, pour donner des sièges. Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

Scène V

La Comtesse, Julie, Andrée

Andrée
Que voulez-vous, Madame ?

La Comtesse
Il se faut bien égosiller avec vous autres.

Andrée
J'enfermais votre manchon et vos coiffes dans votre armoi…, dis-je, dans votre garde-robe.

La Comtesse
Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

Andrée
Holà ! Criquet.

La Comtesse
Laissez là votre Criquet, bouvière, et appelez laquais.

Andrée
Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd : Criq… Laquais, laquais !

Scène VI

La Comtesse, Julie, Andrée, criquet

Criquet
Plaît-il ?

La Comtesse
Où étiez-vous donc, petit coquin ?

Criquet
Dans la rue, Madame.

La Comtesse
Et pourquoi dans la rue ?

Criquet
Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

La Comtesse
Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que là-dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer : c'est un petit incorrigible.

Andrée
Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer ? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela ?

La Comtesse
Taisez-vous, sotte que vous êtes : vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence.
À Criquet.
Des sièges.

À Andrée.
Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent : il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc que vous me regardez toute effarée ?

Andrée
Madame.

La Comtesse
Eh bien, madame ? Qu'y a-t-il ?

Andrée
C'est que.

La Comtesse
Quoi ?

Andrée
C'est que je n'ai point de bougie.

La Comtesse
Comment, vous n'en avez point ?

Andrée
Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif.

La Comtesse
La bouvière ! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés ?

Andrée
Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

La Comtesse
Ôtez-vous de là, insolente ; je vous renvoyerai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau.

Scène VII

La Comtesse, Julie

… faisant des cérémonies pour s'asseoir

La comtesse
Madame !

Julie
Madame !

La Comtesse
Ah ! Madame !

Julie
Ah ! Madame !

La Comtesse
Mon Dieu ! Madame !

Julie
Mon Dieu ! Madame !

La Comtesse
Oh ! Madame !

Julie
Oh ! Madame !

La Comtesse
Eh ! Madame !

Julie
Eh ! Madame !

La Comtesse
Eh ! allons donc, Madame !

Julie
Eh ! allons donc, Madame !

La Comtesse
Je suis chez moi, Madame, nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

Julie
Dieu m'en garde, Madame !

Scène VIII

La Comtesse, Julie, Andrée, criquet

Andrée apporte un verre d'eau.

La Comtesse, *à Andrée.*
Allez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez quérir une soucoupe pour boire.

Andrée
Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe ?

Criquet
Une soucoupe ?

Andrée
Oui.

Criquet
Je ne sais.

La Comtesse, *à Andrée.*
Vous ne vous grouillez pas ?[1280]

Andrée
Nous ne savons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

La Comtesse
Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre.

Scène IX

La Comtesse, Julie

La comtesse

Vive Paris pour être bien servie ! On vous entend là au moindre coup d'oeil.

Scène X

La Comtesse, Julie, Andrée, criquet

Andrée apporte un verre d'eau avec une assiette dessus.

La comtesse
Eh bien ! vous ai-je dit comme cela, tête de boeuf ? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

Andrée
Cela est bien aisé.
Andrée casse le verre, en le posant sur l'assiette.

La Comtesse
Eh bien ! ne voilà pas l'étourdie ? En vérité vous me paierez mon verre.

Andrée
Eh bien ! oui, Madame, je le paierai.

La Comtesse
Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette…

Andrée, *s'en allant*
Dame, Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

La Comtesse
Ôtez-vous de devant mes yeux.

Scène XI

La Comtesse, Julie

La comtesse
En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes ; on n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

Julie
Où auraient-ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

La Comtesse
Ils ne laisseraient pas de l'apprendre, s'ils voulaient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour.

Julie
Les sottes gens que voilà !

La Comtesse
Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu Monsieur mon mari, qui demeurait à la campagne, qui avait meute de chiens courants, et qui prenait la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passait.

Julie
On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande ! Les agréables demeures que voilà !

La Comtesse
Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on saurait souhaiter. On ne s'en lève pas[1281], si l'on veut, de dessus son siège ; et lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand ballet de *Psyché*, on est servie à point nommé.

Julie
Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

La Comtesse
Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter ; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées ; il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

Julie
Je m'étonne, Madame, que de tous ces grands noms, que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue. Car pour Monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conseiller, et un receveur, sont des amants un peu bien minces, pour une grande comtesse comme vous.

La Comtesse
Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir ; ils servent au moins à remplir les guides de la galanterie, à faire nombre de soupirants ; et il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

Julie
Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites ; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

Scène XII

Criquet, La Comtesse, Julie, Andrée

Criquet, *à la comtesse.*
Voilà Jeannot de Monsieur le Conseiller qui vous demande, Madame.

La Comtesse
Eh bien ! petit coquin, voilà encore de vos âneries : un laquais qui saurait vivre, aurait été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui serait venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse : « Madame, voilà le laquais de Monsieur un tel qui demande à vous dire un mot » ; à quoi la maîtresse aurait répondu : « Faites-le entrer. »

Scène XIII

La Comtesse, Julie, Andrée, Criquet, Jeannot

Criquet
Entrez, Jeannot.

La Comtesse
Autre lourderie.
À Jeannot.
Qu'y a-t-il, laquais ? Que portes-tu là ?

Jeannot
C'est Monsieur le Conseiller, Madame, qui vous souhaite le bon jour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, avec ce petit mot d'écrit.

La Comtesse
C'est du bon-chrétien, qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

Scène XIV

La Comtesse, Julie, Criquet, Jeannot

La comtesse, *donnant de l'argent à Jeannot.*
Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

Jeannot
Oh non ! Madame.

La Comtesse
Tiens, te dis-je.

Jeannot
Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous.

La Comtesse
Cela ne fait rien.

Jeannot
Pardonnez-moi, Madame.

Criquet
Eh ! prenez, Jeannot ; si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

La Comtesse
Dis à ton maître que je le remercie.

Criquet, *à Jeannot qui s'en va.*
Donne-moi donc cela.

Jeannot
Oui, quelque sot.

Criquet
C'est moi qui te l'ai fait prendre.

Jeannot
Je l'aurais bien pris sans toi.

La Comtesse
Ce qui me plaît de ce Monsieur Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

Scène XV

Le Vicomte, La Comtesse, Julie, Criquet

Le Vicomte
Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que, dans un quart d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

La Comtesse
Je ne veux point de cohue, au moins.
À criquet.
Que l'on dise à mon Suisse qu'il ne laisse entrer personne.

Le Vicomte
En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la comédie, et je n'y saurais prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

La Comtesse
Laquais, un siège.
Au vicomte après qu'il s'est assis.
Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de Monsieur Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut, je ne l'ai point encore vu.

Le Vicomte*, après avoir lu tout bas le billet.*
Voici un billet du beau style, Madame, et qui mérite d'être bien écouté.
Il lit.
« Madame, je n'aurais pas pu vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillais pas plus de fruit de mon jardin, que j'en recueille de mon amour. »

La Comtesse
Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

Le Vicomte *continue*
« Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par ses continuels dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, Madame, que sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetterait dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal, c'est-à-dire, Madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon-chrétien pour des poires d'angoisse, que vos cruautés me font avaler tous les jours.
Tibaudier, *votre esclave indigne*. »
Voilà, Madame, un billet à garder.

La Comtesse
Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie ; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

Julie
Vous avez raison, Madame, et Monsieur le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerais un homme qui m'écrirait comme cela.

Scène XVI

Monsieur Tibaudier, Le Vicomte, La Comtesse, Julie, Criquet

La Comtesse
Approchez, Monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires, et voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

Monsieur Tibaudier
Je lui suis bien obligé, Madame, et si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

Julie
Vous n'avez pas besoin d'avocat, Monsieur, et votre cause est juste.

Monsieur Tibaudier
Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide, et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que Madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

Le Vicomte
J'espérais quelque chose, Monsieur Tibaudier, avant votre billet ; mais il me fait craindre pour mon amour.

Monsieur Tibaudier
Voici encore, Madame, deux petits versets, ou couplets, que j'ai composés à votre honneur et gloire.

Le Vicomte
Ah ! je ne pensais pas que Monsieur Tibaudier fût poète, et voilà pour m'achever que ces deux petits versets-là.

La Comtesse
Il veut dire deux strophes.
À Criquet.
Laquais, donnez un siège à Monsieur Tibaudier.
Bas, à Criquet qui apporte une chaise.
Un pliant, petit animal.
À M. Tibaudier.
Monsieur Tibaudier, mettez-vous là, et nous lisez vos strophes.

Monsieur Tibaudier
Une personne de qualité
Ravit mon âme ;
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

Le Vicomte
Je suis perdu après cela.

La Comtesse
Le premier vers est beau : *Une personne de qualité.*

Julie
Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

La Comtesse*, à M. Tibaudier.*
Voyons l'autre strophe.

Monsieur Tibaudier
Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour ;
Mais je sais bien que mon coeur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller par respect faire au vôtre sa cour :
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse,
Et de ma foi, dont unique est l'espèce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être comtesse,
Vous dépouiller, en ma faveur, d'une peau de tigresse,
Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

Le Vicomte
Me voilà supplanté, moi, par Monsieur Tibaudier.

La Comtesse
Ne pensez pas vous moquer : pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

Le Vicomte
Comment, Madame, me moquer ? Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial.

La Comtesse
Quoi ? Martial fait-il des vers ? Je pensais qu'il ne fît que des gants ?

Monsieur Tibaudier
Ce n'est pas ce Martial-là, Madame ; c'est un auteur qui vivait il y a trente ou quarante ans.

Le Vicomte
Monsieur Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

La Comtesse
Il faut que mon fils le Comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur, que je vois là-dedans.

Scène XVII

La Comtesse, Julie, Le Vicomte, M. Tibaudier, M.Bobinet, Criquet

La Comtesse
Holà ! Monsieur Bobinet, Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

Monsieur Bobinet
Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que désire Madame la comtesse d'Escarbagnas de son très humble serviteur Bobinet ?

La Comtesse
à quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte ?

Monsieur Bobinet
À huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avait ordonné.

La Comtesse
Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis, et le Commandeur ?

Monsieur Bobinet
Ils sont, Dieu grâce, madame, en parfaite santé.

La Comtesse
Où est le Comte ?

Monsieur Bobinet
Dans votre belle chambre à alcôve, Madame.

La Comtesse
Que fait-il, Monsieur Bobinet ?

Monsieur Bobinet
Il compose un thème, Madame, que je viens de lui dicter, sur une épître de Cicéron.

La Comtesse
Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

Monsieur Bobinet
Soit fait, Madame, ainsi que vous le commandez.

Scène XVIII

La Comtesse,, Julie, Le Vicomte, M. Tibaudier

Le Vicomte, *à la comtesse.*
Ce Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage, et je crois qu'il a de l'esprit.

Scène XIX

La Comtesse,, Julie, Le Vicomte, le comte, M. Bobinet, M. Tibaudier

Monsieur Bobinet
Allons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

La Comtesse, *montrant Julie.*
Comte, saluez Madame. Faites la révérence à Monsieur le Vicomte. Saluez Monsieur le Conseiller.

Monsieur Tibaudier
Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser Monsieur le Comte votre fils. On ne peut pas aimer le tronc qu'on n'aime aussi les branches.

La Comtesse
Mon Dieu ! Monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là ?

Julie
En vérité, Madame, Monsieur le Comte a tout à fait bon air.

Le Vicomte
Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

Julie
Qui dirait que Madame eût un si grand enfant ?

La Comtesse
Hélas ! quand je le fis, j'étais si jeune, que je me jouais encore avec une poupée.

Julie
C'est Monsieur votre frère, et non pas Monsieur votre fils.

La Comtesse
Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

Monsieur Bobinet
Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite, et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

La Comtesse
Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

Monsieur Bobinet
Allons, Monsieur le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

Le Comte
Omne viro soli quod convenit esto virile,
Omne viri…[1282]

La Comtesse
Fi ! Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là ?

Monsieur Bobinet
C'est du latin, Madame, et la première règle de Jean Despautère.

La Comtesse
Mon Dieu ! ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

Monsieur Bobinet
Si vous voulez, Madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

La Comtesse
Non, non, cela s'explique assez.

Scène XX

La Comtesse,, Julie, Le Vicomte, le comte, M. Bobinet, M. Tibaudier, criquet

Criquet
Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

La Comtesse
Allons nous placer.
Montrant Julie.
Monsieur Tibaudier, prenez Madame.

Criquet range tous les sièges sur un des côtés du théâtre ; la comtesse, Julie et le vicomte s'asseyent ; M. Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse.

Le Vicomte
Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que.

La Comtesse
Mon Dieu ! voyons l'affaire : on a assez d'esprit pour comprendre les choses.

Le Vicomte
Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.[1283]

Les violons commencent une ouverture.

Scène XXI

La Comtesse, Le Comte, Le Vicomte, Julie, Monsieur Harpin, Monsieur Tibaudier (aux pieds de la comtesse), Monsieur Bobinet, Criquet

Monsieur Harpin
Parbleu ! La chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois.

La Comtesse
Holà ! Monsieur le Receveur, que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient-on interrompre comme cela une comédie ?

Monsieur Harpin
Morbleu ! Madame, je suis ravi de cette aventure, et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre coeur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

La Comtesse
Mais vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle.

Monsieur Harpin
Eh têtebleu ! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez ; et si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

La Comtesse
En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

Monsieur Harpin
Si fait morbleu ! je le sais bien ; je le sais bien, morbleu ! et…

M. Bobinet, épouvanté, emporte le comte, et s'enfuit ; il est suivi par Criquet.

La Comtesse
Eh fi ! Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte !

Monsieur Harpin
Eh ventrebleu ! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions, et il vaudrait bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et la sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

Le Vicomte
Je ne sais pas, monsieur le Receveur, de quoi vous vous plaignez, et si…

Monsieur Harpin*, au vicomte.*
Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire : vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

Le Vicomte
Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plaintes que vous pouvez avoir contre Madame la comtesse d'Escarbagnas.

La Comtesse
Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte, et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

Monsieur Harpin
Moi, me plaindre doucement ?

La Comtesse
Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.

Monsieur Harpin
J'y viens moi, morbleu ! tout exprès, c'est le lieu qu'il me faut, et je souhaiterais que ce fût un théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

La Comtesse
Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que Monsieur le Vicomte me donne ? Vous voyez que Monsieur Tibaudier, qui m'aime,

en use plus respectueusement que vous.

Monsieur Harpin
Monsieur Tibaudier en use comme il lui plaît, je ne sais pas de quelle façon monsieur Tibaudier a été avec vous, mais Monsieur Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

La Comtesse
Mais vraiment, Monsieur le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites : on ne traite point de la sorte les femmes de qualité, et ceux qui vous entendent croiraient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

Monsieur Harpin
Eh ventrebleu ! Madame, quittons la faribole.

La Comtesse
Que voulez-vous donc dire, avec votre *quittons la faribole* ?

Monsieur Harpin
Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte : vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères, et qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur, dont on lui voit trahir et la passion et la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vue ; mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer devant bonne compagnie que je romps commerce avec vous, et que Monsieur le Receveur ne sera plus pour vous Monsieur le Donneur.

La Comtesse
Cela est merveilleux, comme les amants emportés deviennent à la mode, on ne voit autre chose de tous côtés. La, la, Monsieur le Receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

Monsieur Harpin
Moi, morbleu ! prendre place !
Montrant M. Tibaudier.
Cherchez vos benêts à vos pieds. Je vous laisse, Madame la Comtesse, à Monsieur le Vicomte, et ce sera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

Monsieur Tibaudier
Monsieur le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici ; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.

Monsieur Harpin*, en sortant.*
Tu as raison, Monsieur Tibaudier.

La Comtesse
Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

Le Vicomte
Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès : ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

Scène dernière

La Comtesse, Le Vicomte, Julie, Monsieur Tibaudier, Jeannot

Jeannot, *au vicomte.*
Voilà un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

Le Vicomte, *lisant.*
« En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée, et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir. »
À Julie.
Ma foi ! Madame, voilà notre comédie achevée aussi.

Le vicomte, la comtesse, Julie et M. Tibaudier se lèvent.

Julie
Ah ! Cléante, quel bonheur ! Notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès ?

La Comtesse
Comment donc ? qu'est-ce que cela veut dire ?

Le Vicomte
Cela veut dire, Madame, que j'épouse Julie ; et, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épouserez Monsieur Tibaudier, et donnerez Mademoiselle Andrée à son laquais, dont il fera son valet de chambre.

La Comtesse
Quoi ? jouer de la sorte une personne de ma qualité ?

Le Vicomte

C'est sans vous offenser, Madame, et les comédies veulent de ces sortes de choses.

La Comtesse
Oui, Monsieur Tibaudier, je vous épouse pour faire enrager tout le monde.

Monsieur Tibaudier
Ce m'est bien de l'honneur, Madame.

Le Vicomte*, à la comtesse.*
Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puissions voir ici le reste du spectacle.

FIN

LES FOURBERIES DE SCAPIN

1671

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X

Scène XI
Scène XII

Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII
Scène XIII
Scène XIV

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en prose et en trois actes, représentée [1284]sur le théâtre du Palais-Royal le 24 mai 1671.[1285]

Les Fourberies de Scapin sont une de ces farces que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du *Pédant joué,* mauvaise pièce de Cyrano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat, il répondait : « Ces deux scènes sont assez bonnes ; cela m'appartenait de droit ; il est permis de reprendre son bien partout où on le trouve. »

Si Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son *Art poétique :*

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope.*

On pourrait répondre à ce grand critique que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies comédies, où il surpasse Térence ; que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique, et que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que *les Fourberies de Scapin* et *le Mariage forcé* valussent *l'Avare, le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes,*ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que « Molière peut-être de son art eût remporté

le prix » ? Qui aura donc ce prix si Molière ne l’a pas ?

Personnages

ARGANTE, père d'Octave et de Zerbinette.[1286]
GÉRONTE, père de Léandre et de Hyacinte.[1287]
OCTAVE, fils d'Argante, et amant de Hyacinte.[1288]
LÉANDRE, fils de Géronte, et amant de Zerbinette.[1289]
ZERBINETTE, crue Égyptienne, reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre.[1290]
HYACINTHE, fille de Géronte, et amante d'Octave.[1291]
SCAPIN, valet de Léandre, et fourbe.[1292]
SILVESTRE, valet d'Octave.[1293]
NÉRINE, nourrice de Hyacinte.[1294]
CARLE, fourbe.
DEUX PORTEURS.

La scène est à Naples.

Acte I

Scène première

Octave, Silvestre.

Octave
Ah ! fâcheuses nouvelles pour un coeur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit ! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port, que mon père revient ?

Silvestre
Oui.

Octave
Qu'il arrive ce matin même ?

Silvestre
Ce matin même.

Octave
Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

Silvestre
Oui.

Octave
Avec une fille du seigneur Géronte ?

Silvestre
Du seigneur Géronte.

Octave
Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

Silvestre
Oui.

Octave
Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

Silvestre
De votre oncle.

Octave
À qui mon père les a mandées par une lettre ?

Silvestre
Par une lettre.

Octave
Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires.

Silvestre
Toutes nos affaires.

Octave
Ah ! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

Silvestre
Qu'ai-je à parler davantage ? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

Octave
Conseille-moi, du moins, et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

Silvestre
Ma foi ! je m'y trouve autant embarrassé que vous, et j'aurais bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

Octave
Je suis assassiné par ce maudit retour.

Silvestre
Je ne le suis pas moins.

Octave
Lorsque mon père apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes.

Silvestre
Les réprimandes ne sont rien ; et plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix ! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies, et je vois se former de loin un nuage de coups de bâton qui crèvera sur mes épaules.

Octave
Ô Ciel ! par où sortir de l'embarras où je me trouve ?

Silvestre
C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jeter.

Octave
Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

Silvestre
Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

Octave
Que dois-je faire ? Quelle résolution prendre ? À quel remède recourir ?

Scène II

Scapin, Octave, Silvestre.

Scapin
Qu'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

Octave
Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

Scapin
Comment ?

Octave
N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

Scapin
Non.

Octave
Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

Scapin
Eh bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?

Octave
Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude ?

Scapin
Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt ; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes

gens.

Octave
Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

Scapin
À vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier ; mais, ma foi ! le mérite est trop maltraité aujourd'hui, et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

Octave
Comment ? Quelle affaire, Scapin ?

Scapin
Une aventure où je me brouillai avec la justice.

Octave
La justice !

Scapin
Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

Silvestre
Toi et la justice ?

Scapin
Oui. Elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.

Octave
Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Géronte et mon père s'embarquèrent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés.

Scapin

Je sais cela.

Octave
Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos pères, moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction.

Scapin
Oui, je me suis fort bien acquitté de ma charge.

Octave
Quelque temps après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne dont il devint amoureux.

Scapin
Je sais cela encore.

Octave
Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle à la vérité, mais non pas tant qu'il voulait que je la trouvasse. Il ne m'entretenait que d'elle chaque jour ; m'exagérait à tous moments sa beauté et sa grâce ; me louait son esprit, et me parlait avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportait jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçait toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querellait quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venait dire, et me blâmait sans cesse de l'indifférence où j'étais pour les feux de l'amour.

Scapin
Je ne vois pas encore où ceci veut aller.

Octave
Un jour que je l'accompagnais pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses voeux, nous entendîmes dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères, et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

Scapin
Où est-ce que cela nous mène ?

Octave

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'était. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisait des regrets, et d'une jeune fille toute fondante en larmes, la plus belle, et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

Scapin
Ah, ah !

Octave
Une autre aurait paru effroyable en l'état où elle était ; car elle n'avait pour habillement qu'une méchante petite jupe avec des brassières de nuit qui étaient de simple futaine, et sa coiffure était une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissait tomber en désordre ses cheveux sur ses épaules ; et cependant, faite comme cela, elle brillait de mille attraits, et ce n'était qu'agréments et que charmes que toute sa personne.

Scapin
Je sens venir les choses.

Octave
Si tu l'avais vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurais trouvée admirable.

Scapin
Oh ! je n'en doute point ; et sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle était tout à fait charmante.

Octave
Ses larmes n'étaient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage ; elle avait à pleurer une grâce touchante, et sa douleur était la plus belle du monde.

Scapin
Je vois tout cela.

Octave
Elle faisait fondre chacun en larmes, en se jetant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelait sa chère mère ; et il n'y avait personne qui n'eût l'âme percée de voir un si bon naturel.

Scapin
En effet, cela est touchant ; et je vois bien que ce bon naturel-là vous

la fit aimer.

Octave
Ah ! Scapin, un barbare l'aurait aimée.

Scapin
Assurément : Le moyen de s'en empêcher ?

Octave
Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là ; et demandant à Léandre ce qu'il lui semblait de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvait assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parlait, et je ne voulus point lui découvrir l'effet que ses beautés avaient fait sur mon âme.

Silvestre
Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le-moi finir en deux mots. Son coeur prend feu dès ce moment. Il ne saurait plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère : voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure : point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien, et sans appui, est de famille honnête ; et qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours.

Scapin
J'entends.

Silvestre
Maintenant mets avec cela le retour imprévu du père, qu'on n'attendait que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le seigneur Géronte a eue d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

Octave
Et par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

Scapin
Est-ce là tout ? Vous voilà bien embarrassés tous deux pour une bagatelle. C'est bien là de quoi se tant alarmer. N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voilà grand et gros comme père et mère, et tu ne saurais trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagème, pour ajuster vos affaires ? Fi ! Peste soit du butor ! Je voudrais bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper ; je les aurais joués tous deux par-dessous la jambe ; et je n'étais pas plus grand que cela, que je me signalais déjà par cent tours d'adresse jolis.

Silvestre
J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talents, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la justice.

Octave
Voici mon aimable Hyacinte.

Scène III

Hyacinte, Octave, Scapin, Silvestre.

Hyacinte
Ah ! Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nérine ? que votre père est de retour, et qu'il veut vous marier ?

Octave
Oui, belle Hyacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que vois-je ? vous pleurez ! Pourquoi ces larmes ? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous ?

Hyacinte
Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez ; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

Octave
Eh ! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie ?

Hyacinte
J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

Octave
Ah ! ma chère Hyacinte, mon coeur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, et je sens bien pour moi que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

Hyacinte
Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point

que vos paroles ne soient sincères ; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre coeur les tendres sentiments que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un père, qui veut vous marier à une autre personne ; et je suis sûre que je mourrai, si ce malheur m'arrive.

Octave
Non, belle Hyacinte, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi, et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déjà pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; et, sans être cruel, je souhaiterais que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte, car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le coeur.

Hyacinte
Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai d'un oeil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

Octave
Le Ciel nous sera favorable.

Hyacinte
Il ne saurait m'être contraire, si vous m'êtes fidèle.

Octave
Je le serai assurément.

Hyacinte
Je serai donc heureuse.

Scapin, *à part*.
Elle n'est point tant sotte, ma foi ! et je la trouve assez passable.

Octave, *montrant Scapin*.
Voici un homme qui pourrait bien, s'il le voulait, nous être dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux.

Scapin
J'ai fait de grands serments de ne me mêler plus du monde ; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être…

Octave
Ah ! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon coeur de prendre la conduite de notre barque.

Scapin, *à Hyacinte*.
Et vous, ne me dites-vous rien ?

Hyacinte
Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour.

Scapin
Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

Octave
Crois que…

Scapin*, à Octave.*
Chut !
À Hyacinte.
Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

Scène IV

Octave, Scapin, Silvestre.

Scapin, *à Octave*.
Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père.

Octave
Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance, et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

Scapin
Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur votre faiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

Octave
Je ferai du mieux que je pourrai.

Scapin
Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

Octave
Comme cela ?

Scapin
encore un peu davantage.

Octave
Ainsi ?

Scapin
Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement comme si c'était à lui-même. Comment, pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paraître devant mes yeux après tes bons déportements, après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est-ce là le fruit de mes soins ? le respect qui m'est dû ? le respect que tu me conserves ? Allons donc. Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ? Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons. Oh ! que diable ! vous demeurez interdit !

Octave
C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

Scapin
Eh ! oui. C'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

Octave
Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement.

Scapin
Assurément ?

Octave
Assurément.

Silvestre
Voilà votre père qui vient.

Octave
Ô Ciel ! je suis perdu.

Scène V

Scapin, Silvestre.

Scapin
Holà ! Octave, demeurez. Octave ! Le voilà enfui. Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

Silvestre
Que lui dirai-je ?

Scapin
Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

Scène VI

Argante, Scapin, Silvestre.
Silvestre est dans le fond du théâtre.

Argante, *se croyant seul*.
A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là ?

Scapin, *à Silvestre*.
Il a déjà appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête que tout seul il en parle haut.

Argante, *se croyant seul*.
Voilà une témérité bien grande !

Scapin, *à Silvestre*.
Écoutons-le un peu.

Argante, *se croyant seul*.
Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

Scapin, *à part*.
Nous y avons songé.

Argante, *se croyant seul*.
Tâcheront-ils de me nier la chose ?

Scapin, *à part*.
Non, nous n'y pensons pas.

Argante, *se croyant seul*.
Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

Scapin, *à part*.
Celui-là se pourra faire.

Argante, *se croyant seul*.
Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

Scapin, *à part*.
Peut-être.

Argante, *se croyant seul*.

Tousleurs discours seront inutiles.

Scapin, *à part*.
Nous allons voir.

Argante, *se croyant seul*.
Ils ne m'en donneront point à garder.

Scapin, *à part*.
Ne jurons de rien.

Argante, *se croyant seul*.
Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

Scapin, *à part*.
Nous y pourvoirons.

Argante, *se croyant seul*.
Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups.

Silvestre, *à Scapin*.
J'étais bien étonné s'il m'oubliait.

Argante, *apercevant Silvestre*.
Ah ! ah ! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

Scapin
Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

Argante
Bonjour, Scapin.
À Silvestre.

Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

Scapin
Vous vous portez bien, à ce que je vois ?

Argante
Assez bien.
À Silvestre.
Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

Scapin
Votre voyage a-t-il été bon ?

Argante
Mon Dieu ! fort bon. Laisse-moi un peu quereller en repos.

Scapin
Vous voulez quereller ?

Argante
Oui, je veux quereller.

Scapin
Et qui, Monsieur ?

Argante, *montrant Silvestre*.
Ce maraud-là.

Scapin
Pourquoi ?

Argante
Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

Scapin
J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

Argante
Comment quelque petite chose ! Une action de cette nature ?

Scapin
Vous avez quelque raison.

Argante
Une hardiesse pareille à celle-là ?

Scapin
Cela est vrai.

Argante
Un fils qui se marie sans le consentement de son père ?

Scapin
Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

Argante
Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon soûl. Quoi, tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère ?

Scapin
Si fait, j'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devrait baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-même. Mais quoi ? je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.

Argante
Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

Scapin
Que voulez-vous ? il y a été poussé par sa destinée.

Argante
Ah ! ah ! voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a été poussé par sa destinée.

Scapin
Mon Dieu ! vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

Argante

Et pourquoi s'y engageait-il ?

Scapin
Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudrait, pour ne rien faire que de raisonnable : témoin notre Léandre, qui malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son côté pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas dans votre temps, fait des fredaines comme les autres. J'ai ouï dire, moi, que vous avez été autrefois un compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout.

Argante
Cela est vrai. J'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

Scapin
Que vouliez-vous qu'il fît ? Il voit une jeune personne qui lui veut du bien (car il tient de vous, d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses parents, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

Silvestre, *à part*.
L'habile fourbe que voilà !

Scapin
Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort.

Argante
On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

Scapin, *montrant Silvestre*.
Demandez-lui plutôt : Il ne vous dira pas le contraire.

Argante, *à Silvestre*.
C'est par force qu'il a été marié ?

Silvestre
Oui, Monsieur.

Scapin
Voudrais-je vous mentir ?

Argante
Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence chez un notaire.

Scapin
C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

Argante
Cela m'aurait donné plus de facilité à rompre ce mariage.

Scapin
Rompre ce mariage !

Argante
Oui.

Scapin
Vous ne le romprez point.

Argante
Je ne le romprai point ?

Scapin
Non.

Argante
Quoi ? je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils ?

Scapin
C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

Argante
Il n'en demeurera pas d'accord ?

Scapin
Non.

Argante
Mon fils ?

Scapin
Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

Argante
Je me moque de cela.

Scapin
Il faut, pour son honneur, et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

Argante
Et je veux moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

Scapin
Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

Argante
Je l'y forcerai bien.

Scapin
Il ne le fera pas, vous dis-je.

Argante
Il le fera, ou je le déshériterai.

Scapin
Vous ?

Argante
Moi.

Scapin
Bon.

Argante
Comment, bon ?

Scapin
Vous ne le déshériterez point.

Argante
Je ne le déshériterai point ?

Scapin
Non.

Argante
Non ?

Scapin
Non.

Argante
Hoy ! Voici qui est plaisant : je ne déshériterai pas mon fils.

Scapin
Non, vous dis-je.

Argante
Qui m'en empêchera ?

Scapin
Vous-même.

Argante
Moi ?

Scapin
Oui. Vous n'aurez pas ce coeur-là.

Argante
Je l'aurai.

Scapin
Vous vous moquez.

Argante
Je ne me moque point.

Scapin
La tendresse paternelle fera son office.

Argante
Elle ne fera rien.

Scapin
Oui, oui.

Argante
Je vous dis que cela sera.

Scapin
Bagatelles.

Argante
Il ne faut point dire bagatelles.

Scapin
Mon Dieu ! je vous connais, vous êtes bon naturellement.

Argante
Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échauffe la bile.
À Silvestre
Va-t'en, pendard, va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

Scapin
Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

Argante
Je vous remercie.
À part.
Ah ! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique ! et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

Scène VII

Scapin, Silvestre.

Silvestre
J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent d'autre part nous presse pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

Scapin
Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

Silvestre
Je te conjure au moins de ne m'aller point brouiller avec la justice.

Scapin
Va, va : nous partagerons les périls en frères ; et trois ans de galère de plus ou de moins, ne sont pas pour arrêter un noble coeur.

Acte II

Scène première

Géronte, Argante.

Géronte
Oui, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui ; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avait vu mon homme qui était près de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions ; et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

Argante
Ne vous mettez pas en peine : je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

Géronte
Ma foi ! seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? l'éducation des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement.

Argante
Sans doute. À quel propos cela ?

Géronte
À propos de ce que les mauvais déportements des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent.

Argante
Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là ?

Géronte

Ce que je veux dire par là ?

Argante
Oui.

Géronte
Que si vous aviez en brave père, bien morigéné votre fils, il ne vous aurait pas joué le tour qu'il vous a fait.

Argante
Fort bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigéné le vôtre ?

Géronte
Sans doute, et je serais bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela.

Argante
Et si ce fils que vous avez, en brave père, si bien morigéné, avait fait pis encore que le mien ? eh ?

Géronte
Comment ?

Argante
Comment ?

Géronte
Qu'est-ce que cela veut dire ?

Argante
Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

Géronte
Je n'entends point cette énigme.

Argante
On vous l'expliquera.

Géronte
Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

Argante

Cela se peut faire.

Géronte
Et quoi encore ?

Argante
Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros ; et vous pourrez de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vite consulter un avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre. Jusqu'au revoir.

Scène II

Géronte.

Géronte, *seul.*
Que pourrait-ce être que cette affaire-ci ? Pis encore que le sien ? Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis ; et je trouve que se marier sans le consentement de son père est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

Scène III

Géronte, Léandre

Géronte, *à Léandre.*
Ah ! vous voilà.

Léandre, *en courant à lui pour l'embrasser.*
Ah ! mon père, que j'ai de joie de vous voir de retour !

Géronte, *refusant de l'embrasser.*
Doucement. Parlons un peu d'affaire.

Léandre
Souffrez que je vous embrasse, et que…

Géronte, *le repoussant encore.*
Doucement, vous dis-je.

Léandre
Quoi ? vous me refusez, mon père, de vous exprimer mon transport par mes embrassements !

Géronte
Oui, nous avons quelque chose à démêler ensemble.

Léandre
Et quoi ?

Géronte
Tenez-vous, que je vous voie en face.

Léandre

Comment ?

Géronte
Regardez-moi entre deux yeux.

Léandre
Eh bien ?

Géronte
Qu'est-ce donc qui s'est passé ici ?

Léandre
Ce qui s'est passé ?

Géronte
Oui. Qu'avez-vous fait pendant mon absence ?

Léandre
Que voulez-vous, mon père, que j'aie fait ?

Géronte
Ce n'est pas moi qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

Léandre
Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

Géronte
Aucune chose ?

Léandre
Non.

Géronte
Vous êtes bien résolu.

Léandre
C'est que je suis sûr de mon innocence.

Géronte
Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

Léandre
Scapin !

Géronte
Ah ! ah ! ce mot vous fait rougir.

Léandre
Il vous a dit quelque chose de moi ?

Géronte
Ce lieu n'est pas tout à fait propre à vider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout à l'heure. Ah ! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te résoudre à fuir de ma présence.

Scène IV

Léandre.

Léandre, *seul.*
Me trahir de cette manière ! Un coquin, qui doit par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon père. Ah ! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

Scène V

Octave, Léandre, Scapin

Octave
Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins ! Que tu es un homme admirable ! et que le Ciel m'est favorable, de t'envoyer à mon secours !

Léandre
Ah ! ah ! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

Scapin
Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

Léandre, *en mettant l'épée à la main*.
Vous faites le méchant plaisant. Ah ! je vous apprendrai…

Scapin, *se mettant à genoux*.
Monsieur.

Octave, *se mettant entre-deux, pour empêcher Léandre de frapper Scapin.*
Ah ! Léandre.

Léandre
Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

Scapin, *à Léandre.*
Eh ! Monsieur.

Octave, *retenant Léandre*.
De grâce !

Léandre, *voulant frapper Scapin*.
Laissez-moi contenter mon ressentiment.

Octave
Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

Scapin
Monsieur, que vous ai-je fait ?

Léandre, *voulant frapper Scapin*.
Ce que tu m'as fait, traître ?

Octave, *retenant encore Léandre*.
Eh ! doucement.

Léandre
Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre ; et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

Scapin
Ah ! Monsieur, auriez-vous bien ce coeur-là ?

Léandre
Parle donc.

Scapin
Je vous ai fait quelque chose, Monsieur ?

Léandre
Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

Scapin
Je vous assure que je l'ignore.

Léandre, *s'avançant pour frapper Scapin*.
Tu l'ignores !

Octave, *retenant Léandre*.
Léandre.

Scapin
Eh bien ! Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours ; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé.

Léandre
C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour ?

Scapin
Oui, Monsieur : je vous en demande pardon.

Léandre
Je suis bien aise d'apprendre cela ; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

Scapin
Ce n'est pas cela, Monsieur ?

Léandre
Non : c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

Scapin
Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

Léandre, *voulant frapper Scapin*.
Tu ne veux pas parler ?

Scapin
Eh !

Octave, *retenant Léandre*.
Tout doux.

Scapin
Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu, et m'avaient dérobé la montre. C'était moi,

Monsieur, qui l'avais retenue.

Léandre
C'est toi qui as retenu ma montre ?

Scapin
Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

Léandre
Ah ! ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle vraiment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

Scapin
Ce n'est pas cela ?

Léandre
Non, infâme : c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

Scapin, *à part.*
Peste !

Léandre
Parle vite, j'ai hâte.

Scapin
Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

Léandre, *voulant frapper Scapin*.
Voilà tout ?

Octave, *se mettant au-devant de Léandre.*
Eh !

Scapin
Eh bien ! oui, Monsieur, vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

Léandre
Eh bien ?

Scapin
C'était moi, Monsieur, qui faisais le loup-garou.

Léandre
C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou ?

Scapin
Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume.

Léandre
Je saurai me souvenir en temps et lieu de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

Scapin
À votre père ?

Léandre
Oui, fripon, à mon père.

Scapin
Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

Léandre
Tu ne l'as pas vu ?

Scapin
Non, Monsieur.

Léandre
Assurément ?

Scapin
Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

Léandre
C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

Scapin
Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

Scène VI

Carle, Scapin, Léandre, Octave.

Carle
Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

Léandre
Comment ?

Carle
Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que si, dans deux heures, vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

Léandre
Dans deux heures ?

Carle
Dans deux heures.

Scène VII

Scapin, Léandre, Octave.

Léandre
Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

Scapin, *se levant et passant fièrement devant Léandre*.
Ah ! mon pauvre Scapin. Je suis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a besoin de moi.

Léandre
Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

Scapin
Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

Léandre
Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

Scapin
Point, point : vous ferez mieux de me tuer.

Léandre
Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable, qui vient à bout de toute chose.

Scapin
Non : tuez-moi, vous dis-je.

Léandre
Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le

secours que je te demande.

Octave
Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

Scapin
Le moyen, après une avanie de la sorte ?

Léandre
Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prêter ton adresse.

Octave
Je joins mes prières aux siennes.

Scapin
J'ai cette insulte-là sur le coeur.

Octave
Il faut quitter ton ressentiment.

Léandre
Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

Scapin
Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

Léandre
J'ai tort, je le confesse.

Scapin
Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme !

Léandre
J'en ai tous les regrets du monde.

Scapin
Me vouloir passer son épée au travers du corps !

Léandre
Je t'en demande pardon de tout mon coeur ; et s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

Octave
Ah ! ma foi ! Scapin, il se faut rendre à cela.

Scapin
Levez-vous. Une autre fois, ne soyez point si prompt.

Léandre
Me promets-tu de travailler pour moi ?

Scapin
On y songera.

Léandre
Mais tu sais que le temps presse.

Scapin
Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut ?

Léandre
Cinq cents écus.

Scapin
Et à vous ?

Octave
Deux cents pistoles.

Scapin
Je veux tirer cet argent de vos pères.
À Octave.
Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée ;
À Léandre.
Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore, car vous savez que pour l'esprit, il n'en a pas grâces à Dieu ! grande provision, et je le livre pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offense point : il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance ; et vous savez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit votre père que pour la forme.

Léandre
Tout beau, Scapin.

Scapin

Bon, bon ; on fait bien scrupule de cela : vous moquez-vous ? Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux.

À Octave.

Et vous, avertissez votre Silvestre de venir vite jouer son rôle.

Scène VIII

Argante, Scapin.

Scapin, *à part*.
Le voilà qui rumine.

Argante, *se croyant seul*.
Avoir si peu de conduite et de considération ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente.

Scapin
Monsieur, votre serviteur.

Argante
Bonjour, Scapin.

Scapin
Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

Argante
Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

Scapin
Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue.

Argante
Quoi ?

Scapin
Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit

promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie ; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

Argante
Voilà qui est bien. Mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

Scapin
Ma foi ! Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

Argante
Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

Scapin
Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve ; et de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

Argante
Je te suis obligé.

Scapin
J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donnerait auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera

son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Argante
Et qu'a-t-il demandé ?

Scapin
Oh ! d'abord, des choses par-dessus les maisons.

Argante
Et quoi ?

Scapin
Des choses extravagantes.

Argante
Mais encore ?

Scapin
Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

Argante
Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer. Se moque-t-il des gens ?

Scapin
C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper ; et le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles.

Argante
Eh bien ! pour soixante pistoles, je les donne.

Scapin
Il faudra le harnais, et les pistolets ; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

Argante

Vingt pistoles, et soixante, ce serait quatre-vingts.

Scapin
Justement.

Argante
C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

Scapin
Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.

Argante
Comment diantre ! Qu'il se promène ! il n'aura rien du tout.

Scapin
Monsieur.

Argante
Non, c'est un impertinent.

Scapin
Voulez-vous que son valet aille à pied ?

Argante
Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

Scapin
Mon Dieu ! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

Argante
Eh bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

Scapin
Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter…

Argante
Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! c'en est trop, et nous irons devant les juges.

Scapin
De grâce, Monsieur…

Argante
Non, je n'en ferai rien.

Scapin
Monsieur, un petit mulet.

Argante
Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

Scapin
Considérez…

Argante
Non, j'aime mieux plaider.

Scapin
Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là, qui pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

Argante
À combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

Scapin
Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, et celui de son homme, pour

le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

Argante
Deux cents pistoles ?

Scapin
Oui.

Argante, *se promenant en colère le long du théâtre*.
Allons, allons, nous plaiderons.

Scapin
Faites réflexion…

Argante
Je plaiderai.

Scapin
Ne vous allez point jeter…

Argante
Je veux plaider.

Scapin
Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées du procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats ; pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substituts ; pour les épices de conclusion ; pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointements, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Argante
Comment, deux cents pistoles ?

Scapin
Oui, vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice ; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas, et les chagrins que vous épargnerez.

Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles, que de plaider.

Argante
Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

Scapin
Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

Argante
Je ne donnerai point deux cents pistoles.

Scapin
Voici l'homme dont il s'agit.

Scène IX

Silvestre, Argante, Scapin.
Silvestre est déguisé en spadassin.

Silvestre
Scapin, faites-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

Scapin
Pourquoi, Monsieur ?

Silvestre
Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma soeur.

Scapin
Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

Silvestre
Par la mort ! par la tête ! par la ventre ! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant couvert de Scapin.

Scapin
Monsieur, ce père d'Octave a du coeur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

Silvestre
Lui ? lui ? Par la sang ! par la tête ! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre.
Apercevant Argante.

Qui est cet homme-là ?

Scapin
Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

Silvestre
N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

Scapin
Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

Silvestre
Son ennemi capital ?

Scapin
Oui.

Silvestre
Ah ! parbleu ! j'en suis ravi.
À Argante.
Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, ; eh ?

Scapin
Oui, oui, je vous en réponds.

Silvestre, *secouant rudement la main d'Argante.*
Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

Scapin
Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

Silvestre
Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

Scapin
Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis, et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

Silvestre
C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande.

Mettant l'épée à la main.
Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main !
Poussant de tous les côtés, comme s'il avait plusieurs personnes à combattre.
Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon oeil. Ah ! coquins, ah ! canaille, vous en voulez par là ; je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. À cette botte. À cette autre.
Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.
À celle-ci. À celle-là. Comment, vous reculez ? Pied ferme, morbleu ! pied ferme.

Scapin
Eh, eh, eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas.

Silvestre
Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi.

Scène X

Argante, Scapin.

Scapin
Eh bien ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus ! je vous souhaite une bonne fortune.

Argante, *tout tremblant*.
Scapin.

Scapin
Plaît-il ?

Argante
Je me résous à donner les deux cents pistoles.

Scapin
J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

Argante
Allons le trouver, je les ai sur moi.

Scapin
Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour votre honneur que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

Argante
Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

Scapin

Est-ce que vous vous défiez de moi ?

Argante
Non pas, mais…

Scapin
Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

Argante
Tiens donc.

Scapin
Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

Argante
Mon Dieu ! tiens.

Scapin
Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

Argante
Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

Scapin
Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

Argante
Je vais t'attendre chez moi.

Scapin
Je ne manquerai pas d'y aller.
Seul.
Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah !, ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

Scène XI

Géronte, Scapin.

Scapin, *faisant semblant de ne pas voir Géronte.*
Ô Ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

Géronte
Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

Scapin
N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte ?

Géronte
Qu'y a-t-il, Scapin ?

Scapin, *courant sur le théâtre sans vouloir entendfre ni voir Géronte.*
Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

Géronte, *courant après Scapin.*
Qu'est-ce que c'est donc ?

Scapin
En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Géronte
Me voici.

Scapin
Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

Géronte

Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

Scapin
Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Géronte
Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

Scapin
Monsieur…

Géronte
Quoi ?

Scapin
Monsieur, votre fils…

Géronte
Eh bien ! mon fils…

Scapin
Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

Géronte
Et quelle ?

Scapin
Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé ; il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

Géronte
Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela ?

Scapin
Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre

dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Géronte
Comment, diantre ! cinq cents écus ?

Scapin
Oui, Monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

Géronte
Ah ! le pendard de Turc, m'assassiner de la façon !

Scapin
C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte
Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin
Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

Géronte
Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin
La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

Géronte
Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin
Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

Géronte
Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Scapin
Quoi, Monsieur ?

Géronte
Que tu ailles dire à ce Turc, qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mets

à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Scapin
Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

Géronte
Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Scapin
Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Géronte
Tu dis qu'il demande…

Scapin
Cinq cents écus.

Géronte
Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

Scapin
Vraiment oui, de la conscience à un Turc.

Géronte
Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

Scapin
Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

Géronte
Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

Scapin
Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

Géronte
Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

Scapin
Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce,

Monsieur, dépêchez.

Géronte
Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin
Bon.

Géronte
Tu l'ouvriras.

Scapin
Fort bien.

Géronte
Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Scapin
Oui.

Géronte
Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

Scapin, *en lui rendant la clef*.
Eh, Monsieur ! rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Géronte
Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

Scapin
Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu ; et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Géronte
Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

Scapin
Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

Géronte
N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

Scapin
Non : cinq cents écus.

Géronte
Cinq cents écus ?

Scapin
Oui.

Géronte
Que diable allait-il faire à cette galère ?

Scapin
Vous avez raison, mais hâtez-vous.

Géronte
N'y avait-il point d'autre promenade ?

Scapin
Cela est vrai. Mais faites promptement.

Géronte
Ah ! maudite galère !

Scapin*, à part.*
Cette galère lui tient au coeur.

Géronte
Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être si tôt ravie.
Tirant la bourse de sa poche et la présentant à Scapin.
Tiens. Va-t'en racheter mon fils.

Scapin*, tendant la main.*
Oui, Monsieur.

Géronte*, retenant sa bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à*

Scapin.
Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Scapin, *tendant encore la main.*
Oui.

Géronte, *recommençant la même action.*
Un infâme.

Scapin, *tendant toujours la main.*
Oui.

Géronte, *de même.*
Un homme sans foi, un voleur.

Scapin
Laissez-moi faire.

Géronte, *de même.*
Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

Scapin
Oui.

Géronte, *de même.*
Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

Scapin
Fort bien.

Géronte, *de même.*
Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Scapin
Oui.

Géronte, *remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.*
Va, va vite requérir mon fils.

Scapin, *courant après Géronte.*
Holà ! Monsieur.

Géronte
Quoi ?

Scapin
Où est donc cet argent ?

Géronte
Ne te l'ai-je pas donné ?

Scapin
Non vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

Géronte
Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Scapin
Je le vois bien.

Géronte
Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah maudite galère ! Traître de Turc à tous les diables !

Scapin
Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils[1295].

Scène XII

Octave, Léandre, Scapin.

Octave
Eh bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

Léandre
As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

Scapin
Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

Octave
Ah ! que tu me donnes de joie !

Scapin, *à Léandre.*
Pour vous, je n'ai pu faire rien.

Léandre, *voulant s'en aller.*
Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée.

Scapin
Holà ! holà ! tout doucement. Comme diantre vous allez vite.

Léandre *se retournant.*
Que veux-tu que je devienne ?

Scapin
Allez, j'ai votre affaire ici.

Léandre *revient.*

Ah ! tu me redonnes la vie.

Scapin
Mais à condition que vous me permettrez à moi une petite vengeance contre votre père, pour le tour qu'il m'a fait.

Léandre
Tout ce que tu voudras.

Scapin
Vous me le promettez devant témoin.

Léandre
Oui.

Scapin
Tenez, voilà cinq cents écus.

Léandre
Allons en promptement acheter celle que j'adore.

Acte III

Scène première

Zerbinette, Hyacinte, Scapin, Silvestre.

Silvestre
Oui, vos amants ont arrêté entre eux que vous fussiez ensemble ; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

Hyacinte, *à Zerbinette.*
Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agréable. Je reçois avec joie une compagne de la sorte ; et il ne tiendra pas à moi, que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

Zerbinette
J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié.

Scapin
Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque ?

Zerbinette
Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

Scapin
Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant ; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du coeur pour répondre comme il faut à sa passion.

Zerbinette
Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte ; et ce n'est pas assez pour

m'assurer entièrement que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris ; mais tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres ; et ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent ; et pour répondre à son amour de la manière qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

Scapin
C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur ; et je n'aurais pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avait une autre pensée.

Zerbinette
C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites ; mais, du côté du père, j'y prévois des empêchements.

Scapin
Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

Hyacinte*, à Zerbinette.*
La ressemblance de nos destins doit contribuer encore à faire naître notre amitié ; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

Zerbinette
Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née ; et que l'appui de vos parents, que vous pouvez faire connaître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur, et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être, et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un père qui ne regarde que le bien.

Hyacinte
Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre parti celui que vous aimez.

Zerbinette
Le changement du coeur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien.

Hyacinte
Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ? La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux coeurs se lient ensemble !

Scapin
Vous vous moquez ; la tranquillité en amour est un calme désagréable ; un bonheur tout uni nous devient ennuyeux ; il faut du haut et du bas dans la vie ; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

Zerbinette
Mon Dieu, Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagème dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sais qu'on ne perd point sa peine lorsqu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joie qu'on m'y voit prendre.

Scapin
Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance, dont je vais goûter le plaisir.

Silvestre
Pourquoi, de gaieté de coeur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires ?

Scapin
Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses.

Silvestre
Je te l'ai déjà dit, tu quitterais le dessein que tu as, si tu m'en voulais croire.

Scapin
Oui, mais c'est moi que j'en croirai.

Silvestre
À quoi diable te vas-tu amuser ?

Scapin
De quoi diable te mets-tu en peine ?

Silvestre
C'est que je vois que sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton.

Scapin
Eh bien ! c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien.

Silvestre
Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

Scapin
Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté, et je hais ces coeurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

Zerbinette*, à Scapin.*
Nous aurons besoin de tes soins.

Scapin
Allez : je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi-même, et de découvrir des secrets qu'il était bon qu'on ne sût pas.

Scène II

Géronte, Scapin.

Géronte
Eh bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

Scapin
Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

Géronte
Comment donc ?

Scapin
À l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

Géronte
Moi ?

Scapin
Oui.

Géronte
Et qui ?

Scapin
Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa soeur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous et vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée

comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas ni à droit, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

Géronte
Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

Scapin
Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et… Attendez.
Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du théâtre s'il n'y a personne.

Géronte, *en tremblant*.
Eh ?

Scapin, *en revenant*.
Non, non, non, ce n'est rien.

Géronte
Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

Scapin
J'en imagine bien un ; mais je courrais risque moi, de me faire assommer.

Géronte
Eh ! Scapin, montre-toi serviteur zélé : ne m'abandonne pas, je te prie.

Scapin
Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

Géronte
Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

Scapin
Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que…

Géronte, *croyant voir quelqu'un.*
Ah !

Scapin
Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.

Géronte
L'invention est bonne.

Scapin
La meilleure du monde. Vous allez voir.
À part.
Tu me payeras l'imposture.

Géronte
Eh ?

Scapin
Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

Géronte
Laisse-moi faire. Je saurai me tenir…

Scapin
Cachez-vous. Voici un spadassin qui vous cherche.
En contrefaisant sa voix.
Quoi ? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est ?
À Géronte avec sa voix ordinaire.
Ne branlez pas.
Reprenant son ton contrefait.
Cadédis, jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre.
À Géronte avec son ton naturel.
Ne vous montrez pas.
Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.
« Oh ! l'homme au sac ! » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et

m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte ? « Oui, mordi ! Jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur ? « Pour quelle affaire ? » Oui. » Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. »Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître ? » Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni belître, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. »Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hautur ? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte ? » Oui, Monsieur, j'en suis. « Ah ! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure. »
Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.
« Tiens. Boilà cé que jé té vaille pour lui. »
Criant comme s'il recevait les coups de bâton.
Ah, ah, ah ! Ah, Monsieur ! Ah, ah, Monsieur ! Tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah ! « Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias. » Ah ! diable soit le Gascon ! Ah ! »
En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.

Géronte, *mettant la tête hors du sac*.
Ah ! Scapin, je n'en puis plus !

Scapin
Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

Géronte
Comment ? c'est sur les miennes qu'il a frappé.

Scapin
Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

Géronte
Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

Scapin
Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

Géronte
Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner…

Scapin *lui remettant la tête dans le sac.*
Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger.
Cet endroit est de même celui du Gascon, pour le changement de langage, et le jeu de théâtre.
« Parti ! Moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu fous, monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ? » Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le vous frenchemente, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, Monsieur. « Li est assurément quelque histoire là tetans. » Point du tout, Monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. » Ah ! Monsieur, gardez-vous-en bien.Montre-le-moi un peu fous ce que c'estre là. » Tout beau, Monsieur. « Quement, tout beau ? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah ! que de badinemente ! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi fous, te dis-je ». Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien ? » Non. « Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah ! toi faire le trole ? »
Donnant des coups de bâton sur le sac, et criant comme s'il les recevait.
Ahi, ahi, ahi ; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente ! » Ah ! peste soit du baragouineux. Ah !

Géronte, *sortant sa tête du sac*.
Ah ! je suis roué !

Scapin
Ah ! je suis mort !

Géronte
Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

Scapin, *lui remettant sa tête dans le sac.*
Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble.
Il contrefait la voix de plusieurs personnes ensemble.
« Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ?

Tournons par là. Non, par ici. À gauche. À droit. Nenni. Si fait. »
À Géronte avec sa voix ordinaire.
Cachez-vous bien. « Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Eh ! Messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Eh ! Messieurs, doucement.
Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.
« Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu ? » Je ne trahirai point mon maître. « Ah ! tu en veux tâter ? Voilà… Oh !
Comme il est prêt de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.

Géronte
Ah, infâme ! ah, traître ! ah, scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines !

Scène III

Zerbinette, Géronte.

Zerbinette, *riant, sans voir Géronte*.
Ah, ah, je veux prendre un peu l'air.

Géronte, *à part, sans voir Zerbinette*.
Tu me le paieras, je te jure.

Zerbinette, *sans voir Géronte*.
Ah ! ah, ah, ah, la plaisante histoire ! et la bonne dupe que ce vieillard !

Géronte
Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

Zerbinette
Quoi ? que voulez-vous dire, Monsieur ?

Géronte
Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

Zerbinette
De vous ?

Géronte
Oui.

Zerbinette
Comment ? qui songe à se moquer de vous ?

Géronte
Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

Zerbinette
Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose ; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

Géronte
Par un fils à son père, pour en attraper de l'argent ?

Zerbinette
Oui. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

Géronte
Je vous prie de me dire cette histoire.

Zerbinette
Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être longtemps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et qui rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment il s'attache à mes pas, et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connaître sa passion aux gens qui me tenaient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire était que mon amant se trouvait dans l'état où l'on voit très souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il était un peu dénué d'argent ; et il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me saurais-je souvenir de son nom ? Haye. Aidez-moi un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point ?

Géronte
Non.

Zerbinette

Il y a à son nom du ron… ronte. Or… Oronte. Non. Gé… Géronte ; oui Géronte justement ; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; et mon amant m'allait perdre faute d'argent, si pour en tirer de son père, il n'avait trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille : il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges qu'on peut donner.

Géronte, *à part*.
Ah coquin que tu es !

Zerbinette
Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah, ah, ah, ah. Je ne saurais m'en souvenir, que je ne rie de tout mon coeur. Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare, ah, ah ah ; et lui a dit, qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi, hi, ils avaient vu une galère turque où on les avait invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avait donné la collation, ah ; que, tandis qu'ils mangeaient, on avait mis la galère en mer ; et que le Turc l'avait renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître qu'il emmenait son fils en Alger, s'il ne lui envoyait tout à l'heure cinq cents écus. Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses ; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah, ah, ah. Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles ; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah, ah, ah. Il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah, ah, ah. Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah, ah, ah. Le valet lui fait comprendre, à tous coups, l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : Mais que diable allait-il faire à cette galère ? Ah maudite galère ! Traître de Turc ! Enfin après plusieurs détours, après avoir longtemps gémi et soupiré… Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous ?

Géronte
Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son père du tour qu'il lui a fait ; que l'Égyptienne est une malavisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfants de

famille ; et que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

Scène IV

Silvestre, Zerbinette.

Silvestre
Où est-ce donc que vous vous échappez ? Savez-vous bien que vous venez de parler là au père de votre amant ?

Zerbinette
Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même sans y penser, pour lui conter son histoire.

Silvestre
Comment, son histoire ?

Zerbinette
Oui, j'étais toute remplie du conte, et je brûlais de le redire. Mais qu'importe ? Tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses pour nous en puissent être ni pis ni mieux.

Silvestre
Vous aviez grande envie de babiller ; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

Zerbinette
N'aurait-il pas appris cela de quelque autre ?

Scène V

Argante, Zerbinette, Silvestre.

Argante, *derrière le théâtre.*
Holà ! Silvestre.

Silvestre, *à Zerbinette*.
Rentrez dans la maison. Voilà mon maître qui m'appelle.

Scène VI

Argante, Silvestre.

Argante
Vous vous êtes donc accordés, coquin ; vous vous êtes accordés, Scapin, vous, et mon fils, pour me fourber et vous croyez que je l'endure ?

Silvestre
Ma foi ! Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

Argante
Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

Scène VII

Géronte, Argante, Silvestre.

Géronte
Ah ! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce.

Argante
Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

Géronte
Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus.

Argante
Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles.

Géronte
Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus : il m'a traité d'une manière que j'ai honte de dire. Mais il me la paiera.

Argante
Je veux qu'il me fasse raison de la pièce qu'il m'a jouée.

Géronte
Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire.

Silvestre, *à part*.
Plaise au Ciel, que dans tout ceci je n'aie point ma part !

Géronte
Mais ce n'est pas encore tout, seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissais aujourd'hui

de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisais toute ma consolation ; et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

Argante
Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

Géronte
J'ai eu mes raisons pour cela ; et des intérêts de famille m'ont obligé jusques ici à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je ?

Scène VIII

Nérine, Argante, Géronte, Silvestre.

Géronte
Ah ! te voilà, nourrice.

Nérine, *se jetant à ses genoux*.
Ah ! seigneur Pandolphe, que…

Géronte
Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avaient obligé à le prendre parmi vous à Tarente.

Nérine
Las ! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher ici !

Géronte
Où est ma fille, et sa mère ?

Nérine
Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici. Mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

Géronte
Ma fille mariée !

Nérine
Oui, Monsieur.

Géronte
Et avec qui ?

Nérine
Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

Géronte
Ô Ciel !

Argante
Quelle rencontre !

Géronte
Mène-nous, mène-nous promptement où elle est.

Nérine
Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

Géronte
Passe devant. Suivez-moi, suivez-moi, seigneur Argante.

Silvestre, *seul*.
Voilà une aventure qui est tout à fait surprenante !

Scène IX

Scapin, Silvestre.

Scapin
Eh bien ! Silvestre, que font nos gens ?

Silvestre
J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du seigneur Géronte ; et le hasard a fait, ce que la prudence des pères avait délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et surtout le seigneur Géronte.

Scapin
Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos têtes.

Silvestre
Prends garde à toi : les fils se pourraient bien raccommoder avec les pères, et toi demeurer dans la nasse.

Scapin
Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'apaiser leur courroux, et…

Silvestre
Retire-toi, les voilà qui sortent.

Scène X

Géronte, Argante, Silvestre, Nérine, Hyacinte, Zerbinette

Géronte
Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie aurait été parfaite, si j'y avais pu voir votre mère avec vous.

Argante
Voici Octave tout à propos.

Scène XI

Octave, Argante, Géronte, Hyacinte, Nérine, Zerbinette, Silvestre.

Argante
Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel…

Octave, *sans voir Hyacinte*.
Non, mon père, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

Argante
Oui ; mais tu ne sais pas…

Octave
Je sais tout ce qu'il faut savoir.

Argante
Je veux te dire que la fille du seigneur Géronte…

Octave
La fille du seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

Géronte
C'est elle…

Octave, *à Géronte.*
Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

Silvestre, *à Octave.*
Écoutez…

Octave
Non : tais-toi, je n'écoute rien.

Argante*, à Octave.*
Ta femme…

Octave
Non, vous dis-je, mon père, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte.
Traversant le théâtre se mettre à côté d'Hyacinthe.
Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée ; je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

Argante
Eh bien ! c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi, qui suit toujours sa pointe.

Hyacinte*, montrant Géronte.*
Oui, Octave, voilà mon père que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

Géronte
Allons chez moi : nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

Hyacinte*, montrant Zerbinette.*
Ah ! mon père, je vous demande par grâce que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez ; elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

Géronte
Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frère, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même ?

Zerbinette
Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurais pas parlé de la sorte, si j'avais su que c'était vous, et je ne vous connaissais que de réputation.

Géronte
Comment, que de réputation ?

Hyacinte
Mon père, la passion que mon frère a pour elle n'a rien de criminel, et

je réponds de sa vertu.

Géronte
Voilà qui est fort bien. Ne voudrait-on point que je mariasse mon fils avec elle ? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse.

Scène XII

Argante, Géronte, Léandre, Octave, Hyacinte, Zerbinette, Silvestre, Nérine.

Léandre
Mon père, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et d'honnête famille ; que ce sont eux qui l'y ont dérobée à l'âge de quatre ans ; et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parents.

Argante
Hélas ! à voir ce bracelet, c'est ma fille, que je perdis à l'âge que vous dites.

Géronte
Votre fille ?

Argante
Oui, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

Hyacinte
Ô Ciel ! que d'aventures extraordinaires !

Scène XIII

Argante, Géronte, Léandre, Octave, Hyacinte, Zerbinette, Nérine, Silvestre,.Carle

Carle
Ah ! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

Géronte
Quoi ?

Carle
Le pauvre Scapin…

Géronte
C'est un coquin que je veux faire pendre.

Carle
Hélas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

Argante
Où est-il ?

Carle
Le voilà.

Scène XIV

Argante, géronte, Léandre, Octave, Hyacinthe, Zerbinette, nérine, Scapin, Silvestre, Carle

Scapin, *apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été blessé*.
Ahi, ahi. Messieurs, vous me voyez… ahi, vous me voyez dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure de tout mon coeur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante, et le seigneur Géronte. Ahi.

Argante
Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

Scapin
C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de bâton que…

Géronte
Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

Scapin
Ç'a été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je…

Géronte
Laissons cela.

Scapin
J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que…

Géronte
Mon Dieu ! tais-toi.

Scapin
Les malheureux coups de bâton que je vous…

Géronte
Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

Scapin
Hélas ! quelle bonté ! Mais est-ce de bon coeur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que…

Géronte
Eh ! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

Scapin
Ah ! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

Géronte
Oui ; mais je te pardonne, à la charge que tu mourras.

Scapin
Comment, Monsieur ?

Géronte
Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

Scapin
Ahi, ahi. Voilà mes faiblesses qui me reprennent.

Argante
Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

Géronte
Soit.

Argante
Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

Scapin
Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN

PSYCHÉ

1670

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Tragédie-Ballet

Molière

en collaboration avec

Corneille

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Le Libraire au lecteur
Personnages
Prologue

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Premier intermède
- Note de l'éditeur

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V

Second intermède

Acte III

Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Troisième intermède

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Quatrième intermède

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène dernière

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Tragédie-ballet en vers libres et en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Tuileries, en janvier, et durant le carnaval de l'année 1670, et donnée au public sur le théâtre du Palais-Royal en 1671.[1296]

Le spectacle de l'Opéra, connu en France sous le ministère du cardinal de Mazarin, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. Perrin, introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de Louis XIV ; Cambert, intendant de la musique de la reine mère, et le marquis de Sourdiac, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'Opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, et qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants et des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle et intéressante, les entractes de musique doivent en devenir froids, et que si les intermèdes sont brillants, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse ; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, et l'on joue *Athalie* sans les choeurs et sans la musique. Ce ne fut que quelques années après que Lulli et Quinault nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faisait en Italie, et qu'on la pouvait même rendre intéressante, perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissements en musique, telles qu'*Andromède* et *la Toison d'or.* On voulut donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, et y ajouter des

danses. Molière fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman aimable, quoique beaucoup trop allongé, que La Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième ; le temps pressait : Pierre Corneille se chargea du reste de la pièce ; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre, et ce génie mâle, que l'âge rendait sec et sévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'auteur de *Cinna* fit à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lulli composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, et les derniers actes en sont très languissants ; mais la beauté du sujet, les ornements dont elle fut embellie, et la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

Le Libraire au lecteur

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la réserve de la plainte italienne. M. Molière a dressé le plan de la pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du spectacle, qu'à l'exacte régularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière ; le carnaval approchait, et les ordres du roi, qui se voulait donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi, il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième, dont les vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste ; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avait ordonné. [1297]

Personnages

Personnages du prologue

FLORE[1298]
VERTUMNE[1299]
SYLVAINS, dansants[1300]
DRYADES, dansantes[1301]
PALÉMON[1302]
DIEUX DES FLEUVES, dansants[1303]
NAÏADES dansantes[1304]
CHOEURS DES DIVINITÉS CHANTANTES de la terre et des eaux[1305]
VÉNUS[1306]
LES DEUX GRÂCES[1307]
L'AMOUR[1308]
SIX AMOURS[1309]

Personnages de la Tragédie-Ballet

JUPITERJupiter.[1310]
VÉNUS[1311]
L'AMOUR[1312]
ZÉPHYRE[1313]
AEGIALE, grâce[1314]
PHAÈNE, grâce[1315]
LE ROI, père de Spyché[1316]
PSYCHÉ[1317]
AGLAURE, soeur de Psyché[1318]
CIDIPPE, soeur de Psyché[1319]
CLÉOMÈNE, prince, amant de Psyché[1320]
AGÉNOR, prince, amant de Psyché[1321]
LYCAS, capitaine des gardes[1322]
LE DIEU D'UN FLEUVE[1323]
DEUX PETITS AMOURS[1324]

PERSONNAGES DU BALLET
PREMIER INTERMÈDE

FEMME DÉSOLÉE[1325]
HOMMES AFFLIGÉS[1326]
HOMMES AFFLIGÉS, dansants[1327]
FEMMES AFFLIGÉES, dansantes[1328]

DEUXIÈME INTERMÈDE

VULCAIN…[1329]
CYCLOPES, dansants[1330]
FÉES, dansantes[1331]

TROISIÈME INTERMÈDE

ZÉPHYRE, chantant[1332]
DEUX AMOURS, chantants[1333]
ZÉPHYREES, dansants[1334]
AMOURS, dansants[1335]

QUATRIÈME INTERMÈDE

FURIES, dansantes[1336]
LUTINS, faisant des sauts périlleux[1337]

DERNIER INTERMÈDE

APOLLON[1338]
ARTS, travestis en bergers dansants[1339]
DEUX MUSES, chantantes[1340]
BACCHUS[1341]
MÉNADES, dansantes[1342]
ÉGIPANS, dansants[1343]
SILÈNE[1344]
SATYRES, chantants[1345]
SATYRES, voltigeurs[1346]
MOME[1347]
MATASSINS, dansants[1348]
POLICHINELLES, dansants[1349]
MARS[1350]
CONDUCTEUR DE LA SUITE DE MARS[1351]
SUIVANTS DE MARS, dansants[1352]
GUERRIERS avec des drapeaux[1353]
GUERRIERS armés de piques[1354]
GUERRIERS portant des masses et des boucliers[1355]
CHOEUR DES DIVINITÉS CÉLESTES[1356]

Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

PSYCHÉ

Table des matières

Retour à la liste des titres

Prologue

La scène représente sur le devant un lieu champêtre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paraît au milieu du théâtre, accompagnée de Vertumne dieu des arbres et des fruits, et de Palaemon dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinités ; l'un mène à sa suite des Dryades et des Sylvains ; et l'autre des Dieux des fleuves et des Naïades.

Flore *chante ce récit pour inviter Vénus à descendre en terre.*
Ce n'est plus le temps de la guerre ;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses exploits
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vertumne et **Palaemon**, *avec les divinités qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles* :

Choeur des divinités *de la terre et des eaux, composé de Flore, Nymphes, Palaemon, Vertumne,*
Sylvains, Faunes, Dryades et Naïades.
Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Il se fait ensuite une entrée de ballet, composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves, et deux Naïades, après laquelle Vertumne et Palaemon chantent ce dialogue :

Vertumne
Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

Palaemon
Voici la reine des belles,

Qui vient inspirer l'amour.

Vertumne
Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

Palaemon
C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Tous deux ensemble.
C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Vertumne
Souffrons tous qu'Amour nous blesse ;
Languissons, puisqu'il le faut.

Palaemon
Que sert un coeur sans tendresse ?
Est-il un plus grand défaut ?

Vertumne
Un bel objet toujours sévère
Ne se fait jamais bien aimer.

Palaemon
C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Tous deux ensemble.
C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

Flore *répond au dialogue de Vertumne et de Palaemon, par ce menuet ; et les autres Divinités y mêlent leurs danses* :
Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas ?
Que sans cesse
L'on se presse
De goûter les plaisirs ici-bas :
La sagesse

De la jeunesse,
C'est de savoir jouir de ses appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il désarme ;
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Serait vaine
De vouloir résister à ses coups :
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

Vénus descend du ciel dans une grande machine avec l'Amour son fils, et deux petites Grâces, nommées Aegiale et Phaène : et les Divinités de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuent par leurs danses de lui témoigner la joie qu'elles ressentent à son abord.

Choeur *de toutes les Divinités de la terre et des eaux*.
Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roi du monde.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

Vénus, *dans sa machine*.
Cessez, cessez pour moi tous vos chants d'allégresse :
De si rares honneurs ne m'appartiennent pas,
Et l'hommage qu'ici votre bonté m'adresse
Doit être réservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode
De me venir faire sa cour ;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissants
Où l'on va porter ses encens ;
Psyché, Psyché la belle, aujourd'hui tient ma place ;
Déjà tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que dans ma disgrâce
Je trouve encore quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
À quitter mon parti tout s'est licencié,

Et du nombreux amas de Grâces favorites,
Dont je traînais partout les soins et l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites,
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prêtent leur solitude aux troubles de mon coeur,
Et me laissez parmi leurs ombres
Cacher ma honte et ma douleur.

Flore et les autres déités se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine.

Aegiale
Nous ne savons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler :
Notre respect veut se taire,
Notre zèle veut parler.

Vénus
Parlez, mais si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colère,
Que pour dire que j'ai raison.
C'était là, c'était là la plus sensible offense
Que ma divinité pût jamais recevoir ;
Mais j'en aurai la vengeance,
Si les Dieux ont du pouvoir.

Phaène
Vous avez plus que nous de clartés, de sagesse,
Pour juger ce qui peut être digne de vous :
Mais pour moi, j'aurais cru qu'une grande Déesse
Devrait moins se mettre en courroux.

Vénus
Et c'est là la raison de ce courroux extrême.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant,
Et si je n'étais pas dans ce degré suprême,
Le dépit de mon coeur serait moins violent.
Moi, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mère du dieu qui fait aimer ;
Moi, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venue au jour que pour charmer ;
Moi, qui par tout ce qui respire

Ai vu de tant de voeux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ai tenu de tout temps le souverain empire ;
Moi, dont les yeux ont mis deux grandes déités
Au point de me céder le prix de la plus belle,
Je me vois ma victoire et mes droits disputés
Par une chétive mortelle !
Le ridicule excès d'un fol entêtement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille !
Sur ses traits et les miens j'essuierai constamment
Un téméraire jugement !
Et du haut des cieux où je brille,
J'entendrai prononcer aux mortels prévenus :
« Elle est plus belle que Vénus ! »

Aegiale
Voilà comme l'on fait ; c'est le style des hommes ;
Ils sont impertinents dans leurs comparaisons.

Phaène
Ils ne sauraient louer, dans le siècle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

Vénus
Ah ! que de ces trois mots la rigueur insolente
Venge bien Junon et Pallas,
Et console leurs coeurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas !
Je les vois s'applaudir de mon inquiétude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et, d'un fixe regard, chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joie, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon courroux,
« Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage,
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,
Mais, par le jugement de tous
Une simple mortelle a sur toi l'avantage. »
Ah ! ce coup-là m'achève, il me perce le coeur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
Et c'est trop de surcroît à ma vive douleur,
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toi quelque crédit,
Et si jamais je te fus chère,

Si tu portes un coeur à sentir le dépit
Qui trouble le coeur d'une mère,
Qui si tendrement te chérit ;
Emploie, emploie ici l'effort de ta puissance
À soutenir mes intérêts,
Et fais à Psyché par tes traits
Sentir les traits de ma vengeance.
Pour rendre son coeur malheureux,
Prends celui de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colère. ;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflammée,
Et qu'elle ait à souffrir le supplice cruel
D'aimer, et n'être point aimée.

L'Amour
Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute partout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moi chaque jour.
Si pour servir votre colère...

Vénus
Va, ne résiste point aux souhaits de ta mère,
N'applique tes raisonnements
Qu'à chercher les plus prompts moments
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressements,
Et ne me revois point que je ne sois vengée.

L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Grâces. La scène est changée en une grande ville, où l'on découvre des deux côtés, des palais et des maisons de différents ordres d'architecture.

Acte I

Scène première

Aglaure, Cidippe.

Aglaure
Il est des maux, ma soeur, que le silence aigrit,
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vôtre,
Et de nos coeurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit :
Nous nous voyons soeurs d'infortune,
Et la vôtre et la mienne ont un si grand rapport,
Que nous pouvons mêler toutes les deux en une,
Et dans notre juste transport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautés de notre sort.
Quelle fatalité secrète,
Ma soeur, soumet tout l'univers
Aux attraits de notre cadette,
Et de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en présente aucun à nos fers ?
Quoi, voir de toutes parts pour lui rendre les armes,
Les coeurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes,
Sans s'y vouloir arrêter ?
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux Dieux,
De ne jouir d'aucun hommage
Parmi tous ces tributs de soupirs glorieux,
Dont le superbe avantage
195 Fait triompher d'autres yeux ?
Est-il pour nous, ma soeur, de plus rude disgrâce,

Que de voir tous les coeurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psyché jouir avec audace
D'une foule d'amants attachés à ses pas ?

Cidippe
Ah, ma soeur, c'est une aventure
À faire perdre la raison,
Et tous les maux de la nature,
Ne sont rien en comparaison.

Aglaure
Pour moi j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes ;
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché,
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes,
Toujours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes,
Et le triomphe de Psyché.
La Nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut ;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et dès qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitôt
Quelque songe la rappelle,
Qui me réveille en sursaut.

Cidippe
Ma soeur, voilà mon martyre,
Dans vos discours je me vois,
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moi.

Aglaure
Mais encore, raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissants en elle sont épars,
Et par où, dites-moi, du grand secret de plaire,
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards ?
Que voit-on dans sa personne,
Pour inspirer tant d'ardeurs ?
Quel droit de beauté lui donne
L'empire de tous les coeurs ?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse,
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas ;
Mais lui cède-t-on fort pour quelque peu d'aînesse,
Et se voit-on sans appas ?

Est-on d'une figure à faire qu'on se raille ?
N'a-t-on point quelques traits, et quelques agréments,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air, et quelque taille
À pouvoir dans nos fers jeter quelques amants ?
Ma soeur, faites-moi la grâce
De me parler franchement :
Suis-je faite d'un air, à votre jugement,
Que mon mérite au sien doive céder la place,
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface ?

Cidippe
Qui, vous, ma soeur ? Nullement.
Hier à la chasse, près d'elle,
Je vous regardai longtemps,
Et sans vous donner d'encens,
Vous me parûtes plus belle.
Mais moi, dites ma soeur, sans me vouloir flatter,
Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me crois taillée à pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête ?

Aglaure
Vous, ma soeur, vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flamme ;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'âme ;
Et je serais votre amant,
Si j'étais autre que femme.

Cidippe
D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les coeurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de soupirs et de voeux
On ne fait honneur à nos charmes ?

Aglaure
Toutes les dames d'une voix
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'amants qu'elle tient sous ses lois,
Ma soeur, j'ai découvert la cause.

Cidippe
Pour moi je la devine, et l'on doit présumer

Qu'il faut que là-dessous soit caché du mystère :
Ce secret de tout enflammer
N'est point de la nature un effet ordinaire ;
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a su sans doute lui former
Un charme pour se faire aimer.

Aglaure
Sur un plus fort appui ma croyance se fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les coeurs,
C'est un air en tout temps désarmé de rigueurs,
Des regards caressants que la bouche seconde,
Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.
Notre gloire n'est plus aujourd'hui conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertés
Qui par un digne essai d'illustres cruautés,
Voulaient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyait si bien,
On est bien descendu dans le siècle où nous sommes,
Et l'on en est réduite à n'espérer plus rien,
À moins que l'on se jette à la tête des hommes.

Cidippe
Oui, voilà le secret de l'affaire, et je vois
Que vous le prenez mieux que moi.
C'est pour nous attacher à trop de bienséance,
Qu'aucun amant, ma soeur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soutenir
L'honneur de notre sexe, et de notre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit,
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,
Et c'est par là que Psyché nous ravit
Tous les amants qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissons-nous, ma soeur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienséances
Qui nous ôtent les fruits du plus beau de nos ans.

Aglaure
J'approuve la pensée, et nous avons matière
D'en faire l'épreuve première
Aux deux princes qui sont les derniers arrivés.

Ils sont charmants, ma soeur, et leur personne entière
Me... Les avez-vous observés ?

Cidippe
Ah, ma soeur, ils sont faits tous deux d'une manière,
Que mon âme... Ce sont deux princes achevés.

Aglaure
Je trouve qu'on pourrait rechercher leur tendresse,
Sans se faire déshonneur.

Cidippe
Je trouve que sans honte une belle princesse
Leur pourrait donner son coeur.

Aglaure
Les voici tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

Cidippe
Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

Scène II

Cléomène, Agénor, Aglaure, Cidippe.

Aglaure
D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsi ?
Prenez-vous l'épouvante, en nous voyant paraître ?

Cléomène
On nous faisait croire qu'ici
La princesse Psyché, Madame, pourrait être.

Aglaure
Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agréable pour vous,
Si vous ne les voyez ornés de sa présence ?

Agénor
Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux ;
Mais nous cherchons Psyché dans notre impatience.

Cidippe
Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

Cléomène
Le motif est assez puissant,
Puisque notre fortune enfin en dépend toute.

Aglaure
Ce serait trop à nous, que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer.

Cléomène

Nous ne prétendons point en faire de mystère ;
Aussi bien malgré nous paraîtrait-il au jour,
Et le secret ne dure guère,
Madame, quand c'est de l'amour.

Cidippe
Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire,
Que vous aimez Psyché tous deux.

Agénor
Tous deux soumis à son empire
Nous allons de concert lui découvir nos feux.

Aglaure
C'est une nouveauté sans doute assez bizarre,
Que deux rivaux si bien unis.

Cléomène
Il est vrai que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

Cidippe
Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à séparer vos voeux ?

Aglaure
Parmi l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils vu qu'elle
À pouvoir mériter vos feux ?

Cléomène
Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflamme ?
Choisit-on qui l'on veut aimer ?
Et pour donner toute son âme,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

Agénor
Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur
Quelque chose qui nous attire,
Et lorsque l'amour touche un coeur,
On n'a point de raisons à dire.

Aglaure
En vérité, je plains les fâcheux embarras

Où je vois que vos coeurs se mettent ;
Vous aimez un objet dont les riants appas
Mêleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son coeur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

Cidippe
L'espoir qui vous appelle au rang de ses amants
Trouvera du mécompte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essuyer de très fâcheux moments,
Que les soudains retours de son âme inégale.

Aglaure
Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une âme plus solide.

Cidippe
Par un choix plus doux de moitié
Vous pouvez de l'amour sauver votre amitié,
Et l'on voit en vous deux un mérite si rare,
Qu'un tendre avis veut bien prévenir par pitié
Ce que votre coeur se prépare.

Cléomène
Cet avis généreux fait pour nous éclater
Des bontés qui nous touchent l'âme ;
Mais le Ciel nous réduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

Agénor
Votre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet ;
Ce que notre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

Cidippe
Il faut que le pouvoir de Psyché... La voici.

Scène III

Psyché, Cidippe, Aglaure, Cléomène, Agénor.

Cidippe
Venez jouir, ma soeur, de ce qu'on vous apprête.

Aglaure
Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

Cidippe
Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

Psyché
Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

Aglaure
N'ayant ni beauté, ni naissance
À pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

Cléomène
L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas,
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ;
Mais tant de coeurs près du trépas,
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas

Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis,
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance ;
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnaissance.
Du Destin ennemi les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort, et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices
Ont de notre amitié signalé les beaux noeuds :
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait, a soumis tous nos voeux ;
Elle vient d'une douce et pleine déférence
Remettre à votre choix le succès de nos feux,
Et pour donner un poids à notre concurrence,
Qui des raisons d'État entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre sans répugnance
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

Agénor
Oui, de ces deux États, Madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que pour ce bonheur, près du Roi votre père
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos coeurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

Psyché
Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les voeux de l'âme la plus fière,
Et vous me le parez tous deux d'une manière,
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
À ce que vous voulez de moi.

Ce n'est pas à mon coeur qu'il faut que je défère
Pour entrer sous de tels liens ;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes soeurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais si l'on me rendait sur mes voeux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspendue,
Ne pourrait sur aucun laisser tomber mon choix.
À l'ardeur de votre poursuite
Je répondrais assez de mes voeux les plus doux ;
Mais c'est parmi tant de mérite
Trop que deux coeurs pour moi, trop peu qu'un coeur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurais l'âme gênée
À l'effort de votre amitié,
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
À me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre,
Je vous préférerais tous deux avec ardeur ;
Mais je n'aurais jamais le coeur
De pouvoir préférer l'un de vous deux à l'autre.
À celui que je choisirais,
Ma tendresse ferait un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerais à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferais.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme,
Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
Le moyen d'être heureux tous deux.
Si votre coeur me considère
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ai deux soeurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chère,
Pour vous souhaiter leurs époux.

Cléomène
Un coeur dont l'amour est extrême
Peut-il bien consentir, hélas,
D'être donné par ce qu'il aime ?
Sur nos deux coeurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir suprême,
Disposez-en pour le trépas,
Mais pour une autre que vous-même
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

Agénor
Aux Princesses, Madame, on ferait trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage,
Que les restes d'une autre ardeur ;
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un coeur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

Aglaure
Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un coeur si facile et si tendre ?
Et lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre ?

Cidippe
Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un coeur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

Psyché
J'ai cru pour vous, mes soeurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut...

Scène IV

Psyché, Aglaure, Cidippe, Cléomène, Agénor, Lycas

Lycas, *à Psyché.*
Ah, Madame !

Psyché
Qu'as-tu ?

Lycas
Le Roi...

Psyché
Quoi ?

Lycas
Vous demande.

Psyché
De ce trouble si grand que faut-il que j'attende ?

Lycas
Vous ne le saurez que trop tôt.

Psyché
Hélas ! que pour le Roi tu me donnes à craindre !

Lycas
Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

Psyché
C'est pour louer le Ciel, et me voir hors d'effroi,

De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

Lycas
Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

Psyché
Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma faiblesse.

Scène V

Aglaure, Cidippe, Lycas.

Aglaure
Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

Lycas
Hélas ! ce grand malheur dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon âme :
Que l'on ne pense nullement
À vouloir de Psyché conclure l'hyménée ;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funèbre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.
Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous,
Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvaient expliquer leur colère.

Scène VI

Aglaure, Cidippe.

Cidippe
Ma soeur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les Destins plongée ?

Aglaure
Mais vous, que sentez-vous, ma soeur ?

Cidippe
À ne vous point mentir, je sens que dans mon coeur
Je n'en suis pas trop affligée.

Aglaure
Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

Premier intermède

La scène est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.
C'est dans ce désert que Psyché doit être exposée, pour obéir à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrâce. Une partie de cette troupe désolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes, et par des concerts lugubres ; et l'autre exprime sa désolation par une danse pleine de toutes les marques du plus violent désespoir.

PLAINTES EN ITALIEN
Chantées par une femme désolée, et deux hommes affligés.

Femme désolée
Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti e belve
D'un bel voto il fato rio.

Premier homme affligé
Ahi dolore !

Second homme affligé
Ahi martire !

Premier homme affligé
Cruda morte !

Second homme affligé
Empia sorte !

Tous trois

Che condanni a morir tanta beltà.
Cieli, stelle, ahi crudeltà.

Femme désolée
Rispondete a miei lamenti
Antri cavi, ascose rupi ;
Deh ! ridite, fondi cupi,
Del moi duolo i mesti accenti.

Premier homme affligé
Ahi dolore !

Second homme affligé
Ahi martire !

Premier homme affligé
Cruda morte !

Femme désolée et second homme affligé
Che condanni a morir tanta beltà !
Cieili ! stelle ! Ahi crudeltà !

Second homme affligé
Com'esser puô fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente ?
Ahi ! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi inferni.

Premier homme affligé
Nume fiero !

Second homme affligé
Dio severo !

Les deux hommes affligés
Perchè tanto rigor
Contro innocente cor ?
Ahi ! sentenza inudita,
Dar morte a la beltà, ch'altrui dà vita !

Femme Désolée
Ahi ch'indarno si tarda,
Non resiste a li Dei mortale affeto,
Alto impero ne sforza,

Ove commanda il Ciel, l'huom cede a forza.

Premier homme affligé
Ahi dolore !

Second homme affligé
Ahi martire !

Premier homme affligé
Cruda morte !

Femme désolée et second homme affligé
Empia sorte !

Tous trois
Che condanni a morir tanta beltà !
Cieli ! stelle ! Ahi crudeltà ![1357]

Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées.

Note de l'éditeur

Tous les intermèdes de cette tragédie-Ballet sont de Quinault, à l'exception des paroles italiennes du premier intermède qui précède, qui sont de Lulli : Fontenelle les a traduites, comme suit, dans son opéra de *Psyché* :

Femme affligée
Mêlez vos pleurs avec nos larmes,
Durs rochers, froides eaux, et vous, tigres affreux ;
Pleurez le destin rigoureux
D'un objet dont le crime est d'avoir trop de charmes.

Un homme affligé
O dieux ! quelle douleur !

Autre homme affligé
Ah ! quel malheur !

Un homme affligé
Rigueur mortelle !

Autre homme affligé
Ftalité cruelle !

Tous trois
Faut-il, hélas !
Qu'un sort barbare
Puisse condamner au trépas
Une beauté si rare !
Cieux, astres pleins de dureté !
Ah ! quelle cruauté !

Femme affligée
Répondez à ma plainte, échos de ces bocages ;
Qu'un bruit lugubre éclate au fond de ces forêts ;
Que les antres profonds, les cavernes sauvages,
Répètent les accents de mes tristes regrets.

Autre homme affligé
Quel de vous, ô grands dieux ! avec tant de furie,
Veut détruite tant de beauté ?
Impitoyable ciel, par cette barbarie,
Voulez-vous surmonter l'enfer en cruauté !

Un homme affligé
Dieu plein de haine !

Autre homme affligé
Divinité trop inhumaine !
Les deux hommes
Pourquoi ce courroux si puissant
Contre un coeur innocent ?
O rigueur inouïe !
Trancher de si beaux jours,
Lorsqu'ils donnent la vie
À tant d'amour !

Femme désolée
Que c'est un vain secours contre un mal sans remède,
Que d'inutiles pleurs et des cris superflus !
Quand le ciel a donné des ordres absolus,
Il faut que l'effort humain cède.
O dieux ! quelle douleur etc.

Acte II

Scène première

Le Roi, Psyché, Aglaure, Cidippe, Lycas, Suite.

Psyché
De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère ;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand Roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le coeur d'un Roi montrent de la faiblesse.

Le Roi
Ah, ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts,
Mon deuil est raisonnable, encore qu'il soit extrême,
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un oeil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon coeur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche ;
Je renonce à la vanité

De cette dureté farouche,
Que l'on appelle fermeté ;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le coeur d'un Roi montrer le coeur d'un homme.

Psyché
Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un coeur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi ? faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
À cette royale constance,
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

Le Roi
La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie, et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine :
Mais ce qui porte des rigueurs
À faire succomber les coeurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères,
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

Psyché
Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,
Et par une faveur ouverte
Ils ne vous ôtent rien en m'ôtant à vos yeux,

Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs,
Et cette loi du Ciel que vous nommez cruelle
Dans les deux princesses mes soeurs,
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

Le Roi
Ah, de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console ;
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste
Je regarde ce que je perds,
Et ne vois point ce qui me reste.

Psyché
Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres,
Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire ;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre ;
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos voeux,
Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

Le Roi
Ah, cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton coeur me présente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
À cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante,
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et dans le procédé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante

Ne paraît-elle pas aux yeux ?
Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon coeur infortuné :
Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon coeur ne leur demandait pas ;
J'y trouvais alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
Mais mon coeur ainsi que mes yeux
S'est fait de ce présent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles, et d'étude,
À me le rendre précieux,
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus,
En lui j'ai renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse,
À lui j'ai de mon âme attaché la tendresse,
J'en ai fait de ce coeur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?
Ah, leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre coeur :
Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plutôt, s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

Psyché
Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

Le Roi
Après ce coup que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

Psyché
Ah, Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

Le Roi

Ah, qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes,
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir,
Ce doit leur être assez que mon coeur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre,
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

Psyché
Ah, de grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse,
J'ai besoin de constance en l'état où je suis :
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse.
Seuls ils sont assez forts, et c'est trop pour mon coeur
De mon destin et de votre douleur.

Le Roi
Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi,
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu : je vais... Adieu.

Scène II

Psyché, Aglaure, Cidippe.

Psyché
Suivez le Roi, mes soeurs, vous essuierez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes,
Si vous vous exposiez encore à mes malheurs.
Conservez-lui ce qui lui reste,
Le serpent que j'attends peut vous être funeste,
Vous envelopper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort.
Le Ciel m'a seule condamnée
À son haleine empoisonnée,
Rien ne saurait me secourir,
Et je n'ai pas besoin d'exemple pour mourir.

Aglaure
Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mêler nos soupirs à vos derniers soupirs ;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

Psyché
C'est vous perdre inutilement.

Cidippe
C'est en votre faveur espérer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

Psyché
Que peut-on se promettre après un tel oracle ?

Aglaure
Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-être après tout n'en devez-vous attendre
Que gloire, et que félicité.
Laissez-nous voir, ma soeur, par une digne issue,
Cette frayeur mortelle heureusement déçue,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos voeux ne se montre plus doux.

Psyché
Ma soeur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous appelle auprès du Roi.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure,
Vous en savez l'indispensable loi,
Un père vous doit être encore plus cher que moi.
Rendez-vous toutes deux l'appui de sa vieillesse,
Vous lui devez chacune un gendre, et des neveux,
Mille rois à l'envi vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envi vous offriront leurs voeux :
L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans faiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moi la nature m'en laisse.

Aglaure
Partager vos malheurs, c'est vous importuner ?

Cidippe
J'ose dire un peu plus, ma soeur, c'est vous déplaire ?

Psyché
Non, mais enfin c'est me gêner,
Et peut-être du Ciel redoubler la colère.

Aglaure
Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce même Ciel plus juste et moins sévère,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons,
Et que notre amitié sincère
En dépit de l'oracle et malgré vous espère.

Psyché

Adieu. C'est un espoir, ma soeur, et des souhaits,
Qu'aucun des Dieux ne remplira jamais.

Scène III

Psyché

Psyché, *seule*.
Enfin, seule, et toute à moi-même,
Je puis envisager cet affreux changement,
Qui du haut d'une gloire extrême
Me précipite au monument.
Cette gloire était sans seconde,
L'éclat s'en répandait jusqu'aux deux bouts du monde,
Tout ce qu'il a de rois semblaient faits pour m'aimer :
Tous leurs sujets me prenant pour déesse
Commençaient à m'accoutumer
Aux encens qu'ils m'offraient sans cesse ;
Leurs soupirs me suivaient sans qu'il m'en coutât rien,
Mon âme restait libre en captivant tant d'âmes,
Et j'étais parmi tant de flammes
Reine de tous les coeurs, et maîtresse du mien.
Ô Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité ?
Déployez-vous sur moi tant de sévérité,
Pour n'avoir à leurs voeux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loi,
Qu'il fallût faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puisque je ne pouvais le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moi ?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je ici ?

Scène IV

Cléomène, Agénor, Psyché.

Cléomène
Deux amis, deux rivaux, dont l'unique souci
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

Psyché
Puis-je vous écouter quand j'ai chassé deux soeurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'ici je dois attendre,
Ce n'est qu'un désespoir qui sied mal aux grands coeurs,
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une âme tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

Agénor
Un serpent n'est pas invincible ;
Cadmus qui n'aimait rien défit celui de Mars,
Nous aimons, et l'amour sait rendre tout possible
Au coeur qui suit ses étendards,
À la main dont lui-même il conduit tous les dards.

Psyché
Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pu toucher ?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher ?
Quand même vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit espérez-vous de qui ne peut aimer ?

Cléomène
Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer,
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoi qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire,
Et digne de vous enflammer.
Vivez, belle Princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un oeil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous fallait voir le vôtre.
Et si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous préfériez au nôtre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

Psyché
Vivez, Princes, vivez, et de ma destinée
Ne songez plus à rompre, ou partager la loi :
Je crois vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moi,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense ouïr déjà les mortels sifflements
De son ministre qui s'approche,
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous moments,
Et maîtresse qu'elle est de tous mes sentiments,
Elle me le figure au haut de cette roche,
J'en tombe de faiblesse, et mon coeur abattu
Ne soutient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

Agénor
Rien ne s'offre à nos yeux encore qui les étonne,
Et quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des coeurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-être qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celui qui l'a rendu :
Ce ne serait pas un miracle,
Que pour un dieu muet un homme eût répondu,
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.

Cléomène

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur,
À qui le sacrilège indignement vous livre,
Un Amour qu'a le Ciel choisi pour défenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons prétendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de notre passion.

Psyché
Portez-les à d'autres moi-mêmes,
Princes, portez-les à mes soeurs
Ces devoirs, ces ardeurs extrêmes
Dont pour moi sont remplis vos coeurs.
Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matières :
Ce sont mes volontés dernières,
Et l'on a reçu de tout temps
Pour souveraines lois les ordres des mourants.

Cléomène
Princesse...

Psyché
encore un coup, Princes, vivez pour elles,
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obéir ;
Ne me réduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles,
À force de m'être fidèles.
Allez, laissez-moi seule expirer en ce lieu,
Où je n'ai plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enlève, et l'air m'ouvre une route
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la dernière fois,
Voyez si de mon sort vous pouvez être en doute.
Elle est enlevée en l'air par deux Zéphyrees.

Agénor
Nous la perdons de vue. Allons tous deux chercher
Sur le faîte de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

Cléomène
Allons-y chercher ceux de ne lui point survivre.

Scène V

L'Amour

L'Amour, *en l'air*.
Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
Dont vous méritez le courroux,
Pour avoir eu le coeur sensible aux mêmes charmes.
Et toi, forge, Vulcain, mille brillants attraits
Pour orner un palais,
Où l'amour de Psyché veut essuyer les larmes,
Et lui rendre les armes.

Second intermède

La scène se change en une cour magnifique, ornée de colonnes de lapis enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant, que l'Amour destine pour Psyché. Six Cyclopes avec quatre Fées y font une entrée de ballet, où ils achèvent en cadence quatre gros vases d'argent que les Fées leur ont apportés. Cette entrée est entrecoupée par ce récit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises :

Vulcain

PREMIER COUPLET

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux,
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET.

Servez bien un dieu si charmant,
Il se plaît dans l'empressement.
Chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous,
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

Acte III

Scène première

L'Amour, Zéphyre.

Zéphyre
Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée :
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en votre personne vous faites ;
Cette taille, ces traits, et cet ajustement,
Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnaître pour l'amour.

L'Amour
Aussi, ne veux-je pas qu'on puisse me connaître,
Je ne veux à Psyché découvrir que mon coeur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
Que ses doux charmes y font naître ;
Et pour en exprimer l'amoureuse langueur,
Et cacher ce que je puis être
Aux yeux qui m'imposent des lois,
J'ai pris la forme que tu vois.

Zéphyre
En tout vous êtes un grand maître,
C'est ici que je le connais.

Sous des déguisements de diverse nature
On a vu les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les coeurs de vos traits pleins de feux :
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux,
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses voeux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
Ne soupire guère à crédit.

L'Amour
J'ai résolu, mon cher Zéphyre,
De demeurer ainsi toujours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
À l'aîné de tous les amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il est temps désormais que je devienne grand.

Zéphyre
Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'Amour
Ce changement sans doute irritera ma mère.

Zéphyre
Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir,
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle voulait punir.
Cette haine où ses voeux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux...

L'Amour

Laissons cela, Zéphyre, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde ?
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux,
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphyre,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

Zéphyre
Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche, et les yeux.
En confident discret je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

Scène II

Psyché

Psyché, *seule.*
Où suis-je ? et dans un lieu que je croyais barbare,
Quelle savante main a bâti ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'oeil puisse admirer jamais ?
Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces jardins, dans ces appartements,
Dont les pompeux ameublements
N'ont rien qui n'enchante et ne flatte ;
Et de quelque côté que tournent mes frayeurs,
Je ne vois sous mes pas que de l'or, ou des fleurs.
Le Ciel aurait-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent ?
Et lorsque par leur vue il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent ?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautés féconde,
Le plus noir, le plus rude trait,
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde,
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs !
Tout autant de moments que ma mort se recule,
Sont autant de nouveaux malheurs ;
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fais plus languir, viens prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer ;
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer ?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer,
Je suis lasse de murmurer
Contre un châtiment légitime,
Je suis lasse de soupirer :
Viens, que j'achève d'expirer.

Scène III

L'Amour, Psyché, Zéphyre.

L'Amour
Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-être à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré.

Psyché
Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plutôt un Dieu qui par miracle
Daigne venir lui-même à mon secours !

L'Amour
Quel besoin de secours au milieu d'un empire,
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?

Psyché
Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
Et que s'il a quelque poison,
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte,
Contre une favorable atteinte
Dont tout le coeur craindrait la guérison !
À peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.

J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance,
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encore senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer :
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux ;
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.
Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre
Vous dis-je plus que je ne doi,
Moi de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire,
Vos sens comme les miens paraissent interdits,
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis.

L'Amour
Vous avez eu, Psyché, l'âme toujours si dure,
Qu'il ne faut pas vous étonner,
Si pour en réparer l'injure
L'amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a dû lui donner.
Ce moment est venu qu'il faut que votre bouche
Exhale des soupirs si longtemps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche,
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette âme insensible a profané le cours.

Psyché
N'aimer point, c'est donc un grand crime ?

L'Amour
En souffrez-vous un rude châtiment ?

Psyché
C'est punir assez doucement.

L'Amour
C'est lui choisir sa peine légitime,
Et se faire justice en ce glorieux jour
D'un manquement d'amour, par un excès d'amour.

Psyché
Que n'ai-je été plus tôt punie !
J'y mets le bonheur de ma vie,
Je devrais en rougir, ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas :
Permettez que tout haut je le die et redie,
Je le dirais cent fois et n'en rougirais pas.
Ce n'est point moi qui parle, et de votre présence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dès que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienséance
Osent me faire d'autres lois ;
Vos yeux de ma réponse eux-mêmes font le choix,
Et ma bouche asservie à leur toute-puissance
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'Amour
Croyez, belle Psyché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux,
Qu'à l'envi les vôtres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce coeur qui soupire,
Et qui, tant que le vôtre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soupir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
C'est le plus fort, c'est le plus sûr de tous.

Psyché
L'intelligence en était due
À nos coeurs, pour les rendre également contents :
J'ai soupiré, vous m'avez entendue ;
Vous soupirez, je vous entends.
Mais ne me laissez plus en doute,

Seigneur, et dites-moi si par la même route
Après moi le Zéphyre ici vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu ?
Et quand vous lui parlez, êtes-vous entendu ?

L'Amour
J'ai dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon coeur :
L'amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres AEole a soumis le Zéphyre.
C'est l'amour qui pour voir mes feux récompensés
Lui-même a dicté cet oracle,
Par qui vos beaux jours menacés
D'une foule d'amants se sont débarrassés,
Et qui m'a délivré de l'éternel obstacle
De tant de soupirs empressés,
Qui ne méritaient pas de vous être adressés.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ni le nom de son prince,
Vous le saurez quand il en sera temps :
Je veux vous acquérir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus, et par des voeux constants,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moi vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite,
Et bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psyché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moi les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles
À ce qu'il a d'enchantements.
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agréments
Avec l'or et les pierreries,
Vous n'entendrez que des concerts charmants,
De cent beautés vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous moments
D'une âme soumise et ravie
L'honneur de vos commandements.

Psyché

Mes volontés suivent les vôtres,
Je n'en saurais plus avoir d'autres ;
Mais votre oracle enfin vient de me séparer
De deux soeurs, et du Roi mon père,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur âme accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moi comblée,
Souffrez que mes soeurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins.
Prêtez-leur comme à moi les ailes du Zéphyre,
Qui leur puissent de votre empire
Ainsi qu'à moi faciliter l'accès ;
Faites-leur voir en quels lieux je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succès.

L'Amour
Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme :
Ce tendre souvenir d'un père et de deux soeurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi, qui n'en ai que pour vous,
Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire,
Et quand de tels soucis osent vous en distraire...

Psyché
Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'Amour
Je le suis, ma Psyché, de toute la nature.
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
Dès qu'il les flatte, j'en murmure ;
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche,
Votre habit de trop près vous touche,
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés.
Mais vous voulez vos soeurs, allez, partez, Zéphyre,
Psyché le veut, je ne l'en puis dédire.

Le Zéphyre s'envole.

Scène IV

L'Amour, Psyché

L'Amour
Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'amour.
Je n'y mêlerai point d'importune présence,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens ;
Vous ne sauriez pour eux avoir de complaisance,
Que vous ne dérobiez aux miens.

Psyché
Votre amour me fait une grâce
Dont je n'abuserai jamais.

L'Amour
Allons voir cependant ces jardins, ce palais,
Où vous ne verrez rien que votre éclat n'efface.
Et vous, petits amours, et vous jeunes Zéphyres,
Qui pour âmes n'avez que de tendres soupirs,
Montrez tous à l'envi ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senti d'allégresse.

Troisième intermède

Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zéphyres, interrompue deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un Zéphyre.

Le Zéphyre
Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours,
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soupirs,
Et craindre leurs désirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.
Ils chantent ensemble.

Ils chantent ensemble
Chacun est obligé d'aimer
À son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

Le Zéphyre, *seul.*
Un coeur jeune et tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

Les deux ensemble.
Chacun est obligé d'aimer

À son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

L'Amour, *seul.*
Pourquoi se défendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

Les deux ensemble.
Chacun est obligé d'aimer
À son tour,
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'amour.

SECOND COUPLET

Le Zéphyre
L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un coeur pour le suivre
À cent maux se livre,
Il faut pour goûter ses appas
Languir jusqu'au trépas,
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

Ils chantent ensemble.
S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le Zéphyre, *seul.*
On craint, on espère,
Il faut du mystère,
Mais on n'obtient guère
De bien sans tourment.

Les deux ensemble.

S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

L'Amour, *seul.*
Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire ?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un amant.

Les deux ensemble.
S'il faut des soins et des travaux,
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Acte IV

Scène première

Aglaure, Cidippe.

Le théâtre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fond par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, décoré de plusieurs vases d'orangers, et d'arbres chargés de toutes sortes de fruits.

Aglaure
Je n'en puis plus, ma soeur, j'ai vu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir,
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'en a vu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit,
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la Fortune indignement nous traite,
Et que sa largesse indiscrète
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette !

Cidippe
J'entre dans tous vos sentiments,
J'ai les mêmes chagrins, et dans ces lieux charmants
Tout ce qui vous déplaît, me blesse ;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront
Comme vous m'accable et me laisse
L'amertume dans l'âme, et la rougeur au front.

Aglaure
Non, ma soeur, il n'est point de reines,
Qui dans leur propre État parlent en souveraines,
Comme Psyché parle en ces lieux.
On l'y voit obéie avec exactitude,
Et de ses volontés une amoureuse étude
Les cherche jusque dans ses yeux.
Mille beautés s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux,
« Quels que soient nos attraits, elle est encore plus belle,
Et nous qui la servons, le sommes plus que vous. »
Elle prononce, on exécute,
Aucun ne s'en défend, aucun ne s'en rebute :
Flore qui s'attache à ses pas
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas,
Zéphyre vole aux ordres qu'elle donne,
Et son amante et lui s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

Cidippe
Elle a des dieux à son service,
Elle aura bientôt des autels ;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace et le caprice
Contre nous à toute heure en secret révoltés,
Opposent à nos volontés
Ou le murmure, ou l'artifice.

Aglaure
C'était peu que dans notre cour
Tant de coeurs à l'envi nous l'eussent préférée,
Ce n'était pas assez que de nuit et de jour
D'une foule d'amants elle y fût adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre imprévu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en notre présence éclater le miracle,
Et choisi nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du coeur nous souhaitions le moins.

Cidippe
Ce qui le plus me désespère,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire,

Qui se captive sous ses lois.
Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un de tant de rois
Qui porte de si nobles marques ?
Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des misérables :
Il n'est ni train pompeux, ni superbes palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables ;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir chèrement aimée ;
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut être exprimée.

Aglaure
N'en parlons plus, ma soeur, nous en mourrions d'ennui,
Songeons plutôt à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et lui
Cette adorable intelligence.
La voici. J'ai des coups tous prêts à lui porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

Scène II

Psyché, Aglaure, Cidippe.

Psyché
Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoie,
Et ne saurait plus endurer
Que vous lui retranchiez un moment de la joie
Qu'il prend de se voir seul à me considérer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs,
Qu'en faveur du sang je lui vole,
Quand je les partage à des soeurs.

Aglaure
La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentiments
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celui qui pour vous a ces empressements,
Passe le commun des amants.
Je vous en parle ainsi faute de le connaître.
Vous ignorez son nom, et ceux dont il tient l'être,
Nos esprits en sont alarmés :
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir suprême
Bien au-delà du diadème,
Ses trésors sous vos pas confusément semés
Ont de quoi faire honte à l'abondance même,
Vous l'aimez autant qu'il vous aime,
Il vous charme, et vous le charmez ;
Votre félicité, ma soeur, serait extrême,
Si vous saviez qui vous aimez.

Psyché

Que m'importe ? j'en suis aimée,
Plus il me voit, plus je lui plais,
Il n'est point de plaisirs dont l'âme soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
Et je vois mal de quoi la vôtre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

Aglaure
Qu'importe qu'ici tout vous serve,
Si toujours cet amant vous cache ce qu'il est ?
Nous ne nous alarmons que pour votre intérêt.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaît,
Le véritable amour ne fait point de réserve,
Et qui s'obstine à se cacher,
Sent quelque chose en soi qu'on lui peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux,
Et j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut être ailleurs d'aussi belles que vous.
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres lois l'engage,
Si dans l'état où je vous vois,
Seule en ses mains, et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vengera le Roi
Ou de ce changement, ou de cette insolence ?

Psyché
Ma soeur, vous me faites trembler.
Juste Ciel ! pourrais-je être assez infortunée...

Cidippe
Que sait-on si déjà les noeuds de l'hyménée...

Psyché
N'achevez pas, ce serait m'accabler.

Aglaure
Je n'ai plus qu'un mot à vous dire.
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zéphyre,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous moments,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-être à tant d'amour mêle un peu d'imposture,

Peut-être ce palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambris dorés, ces amas de richesses
Dont il achète vos tendresses,
Dès qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparaîtront en un moment.
Vous savez comme nous ce que peuvent les charmes.

Psyché
Que je sens à mon tour de cruelles alarmes !

Aglaure
Notre amitié ne veut que votre bien.

Psyché
Adieu, mes soeurs, finissons l'entretien,
J'aime et je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, et demain si je puis
Vous me verrez, ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

Aglaure
Nous allons dire au Roi quelle nouvelle gloire,
Quel excès de bonheur le Ciel répand sur vous.

Cidippe
Nous allons lui conter d'un changement si doux
La surprenante et merveilleuse histoire.

Psyché
Ne l'inquiétez point, ma soeur, de vos soupçons,
Et quand vous lui peindrez un si charmant empire...

Aglaure
Nous savons toutes deux ce qu'il faut taire, ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

Zéphyre enlève les deux soeurs de Psyché dans un nuage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.

Scène III

L'Amour, Psyché.

L'Amour
Enfin vous êtes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes soeurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moi d'empire,
Et quel excès ont les douceurs
Qu'une sincère ardeur inspire
Sitôt qu'elle assemble deux coeurs.
Je puis vous expliquer de mon âme ravie
Les amoureux empressements,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissements,
Que de voir cette ardeur de même ardeur suivie
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de régler mes voeux sur vos désirs,
Et de ce qui vous plaît faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux ?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux ?
Des voeux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage ?

Psyché
Non, Seigneur.

L'Amour
Qu'est-ce donc, et d'où vient mon malheur ?
J'entends moins de soupirs d'amour que de douleur,
Je vois de votre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret,
Vos soeurs à peine sont parties

Que vous soupirez de regret !
Ah, Psyché, de deux coeurs quand l'ardeur est la même,
Ont-ils des soupirs différents ?
Et quand on aime bien, et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parents ?

Psyché
Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'Amour
Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé qui fait qu'on me néglige ?

Psyché
Dans un coeur tout à vous que vous pénétrez mal !
Je vous aime, Seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé :
Vous ne connaissez pas quel est votre mérite,
Si vous craignez de n'être pas aimé.
Je vous aime, et depuis que j'ai vu la lumière,
Je me suis montrée assez fière,
Pour dédaigner les voeux de plus d'un Roi :
Et s'il vous faut ouvrir mon âme toute entière,
Je n'ai trouvé que vous qui fût digne de moi.
Cependant j'ai quelque tristesse
Qu'en vain je voudrais vous cacher,
Un noir chagrin se mêle à toute ma tendresse
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause,
Peut-être la sachant, voudrez-vous m'en punir,
Et si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis sûre du moins de ne point l'obtenir.

L'Amour
Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite,
Que vous connaissiez mal quel est votre mérite,
Ou feigniez de ne pas savoir
Quel est sur moi votre absolu pouvoir ?
Ah si vous en doutez, soyez désabusée,
Parlez.

Psyché
J'aurai l'affront de me voir refusée.

L'Amour
Prenez en ma faveur de meilleurs sentiments,
L'expérience en est aisée,
Parlez, tout se tient prêt à vos commandements.
Si pour m'en croire il vous faut des serments,
J'en jure vos beaux yeux, ces maîtres de mon âme,
Ces divins auteurs de ma flamme,
Et si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les Dieux.

Psyché
J'ose craindre un peu moins après cette assurance.
Seigneur, je vois ici la pompe et l'abondance,
Je vous adore, et vous m'aimez,
Mon coeur en est ravi, mes sens en sont charmés ;
Mais parmi ce bonheur suprême
J'ai le malheur de ne savoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moi connaître un si parfait amant.

L'Amour
Psyché, que venez-vous de dire ?

Psyché
Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et si vous ne me l'accordez...

L'Amour
Je l'ai juré, je n'en suis plus le maître,
Mais vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret ; si je me fais connaître,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remède est de vous en dédire.

Psyché
C'est là sur vous mon souverain empire ?

L'Amour
Vous pouvez tout, et je suis tout à vous ;
Mais si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite :
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

Psyché Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sais ce que j'en dois croire.
De grâce, apprenez-moi tout l'excès de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ai rejeté les voeux de tant de rois.

L'Amour
Le voulez-vous ?

Psyché
Souffrez que je vous en conjure.

L'Amour
Si vous saviez, Psyché, la cruelle aventure
Que par là vous vous attirez...

Psyché
Seigneur, vous me désespérez.

L'Amour
Pensez-y bien, je puis encore me taire.

Psyché
Faites-vous des serments pour n'y point satisfaire ?

L'Amour
Eh bien, je suis le Dieu le plus puissant des Dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les Cieux,
Dans les eaux, dans les airs mon pouvoir est suprême,
En un mot je suis l'Amour même,
Qui de mes propres traits m'étais blessé pour vous,
Et sans la violence, hélas ! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en courroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontés sont satisfaites,
Vous avez su qui vous aimiez,
Vous connaissez l'amant que vous charmiez,
Psyché, voyez où vous en êtes.
Vous me forcez vous-même à vous quitter,
Vous me forcez vous-même à vous ôter
Tout l'effet de votre victoire :
Peut-être vos beaux yeux ne me reverront plus,
Ce palais, ces jardins, avec moi disparus
Vont faire évanouir votre naissante gloire ;

Vous n'avez pas voulu m'en croire,
Et pour tout fruit de ce doute éclairci,
Le Destin sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les Dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine, et me chasse d'ici.

L'Amour disparaît, et dans l'instant qu'il s'envole, le superbe jardin s'évanouit. Psyché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut précipiter. Le Dieu du fleuve paraît assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne, d'où sort une grosse source d'eau.

Scène IV

Psyché, Le Dieu du fleuve

Psyché
Cruel destin ! funeste inquiétude !
Fatale curiosité !
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma félicité ?
J'aimais un Dieu, j'en étais adorée,
Mon bonheur redoublait de moment en moment,
Et je me vois seule, éplorée,
Au milieu d'un désert, où pour accablement,
Et confuse, et désespérée,
Je sens croître l'amour, quand j'ai perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
Sa douceur tyrannise un coeur infortuné
Qu'aux plus cuisants chagrins ma flamme a condamné.
Ô Ciel ! quand l'Amour m'abandonne,
Pourquoi me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens inépuisable et pure,
Maître des hommes et des Dieux,
Cher auteur des maux que j'endure,
Êtes-vous pour jamais disparu de mes yeux ?
Je vous en ai banni moi-même,
Dans un excès d'amour, dans un bonheur extrême,
D'un indigne soupçon mon coeur s'est alarmé ;
Coeur ingrat, tu n'avais qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le parti qui seul me reste à suivre,
Après la perte que je fais.
Pour qui, grands Dieux, voudrais-je vivre,

Et pour qui former des souhaits ?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevelis mon crime dans tes flots,
Et pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moi dans ton lit assurer mon repos.

Le Dieu Du Fleuve
Ton trépas souillerait mes ondes,
Psyché, le Ciel te le défend,
Et peut-être qu'après des douleurs si profondes
Un autre sort t'attend.
Fuis plutôt de Vénus l'implacable colère :
Je la vois qui te cherche et qui te veut punir,
L'amour du fils a fait la haine de la mère,
Fuis, je saurai la retenir.

Psyché
J'attends ses fureurs vengeresses.
Qu'auront-elles pour moi qui ne me soit trop doux ?
Qui cherche le trépas, ne craint Dieux, ni Déesses,
Et peut braver tout leur courroux.

Scène V

Vénus, Psyché, Le Dieu du fleuve

Vénus
Orgueilleuse Psyché, vous m'osez donc attendre,
Après m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
Après que vos traits suborneurs
Ont reçu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre ?
J'ai vu mes temples désertés,
J'ai vu tous les mortels séduits par vos beautés
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il était une autre Vénus :
Et je vous vois encore l'audace
De n'en pas redouter les justes châtiments,
Et de me regarder en face,
Comme si c'était peu que mes ressentiments.

Psyché
Si de quelques mortels on m'a vue adorée,
Est-ce un crime pour moi d'avoir eu des appas,
Dont leur âme inconsidérée
Laissait charmer des yeux qui ne vous voyaient pas ?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter :
Si les voeux qu'on m'offrait vous ont mal satisfaite,
Pour forcer tous les coeurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous présenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite,
Qui pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

Vénus
Il fallait vous en mieux défendre,
Ces respects, ces encens se doivent refuser,
Et pour les mieux désabuser,
Il fallait à leurs yeux vous-même me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur ;
Vous avez bien fait plus, votre humeur arrogante
Sur le mépris de mille rois
Jusques aux Cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

Psyché
J'aurais porté mon choix, Déesse, jusqu'aux Cieux ?

Vénus
Votre insolence est sans seconde ;
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux Dieux ?

Psyché
Si l'Amour pour eux tous m'avait endurci l'âme,
Et me réservait toute à lui,
En puis-je être coupable, et faut-il qu'aujourd'hui
Pour prix d'une si belle flamme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennui ?

Vénus
Psyché, vous deviez mieux connaître
Qui vous étiez, et quel était ce dieu.

Psyché
Et m'en a-t-il donné ni le temps, ni le lieu,
Lui qui de tout mon coeur d'abord s'est rendu maître ?

Vénus
Tout votre coeur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dès qu'il vous a dit : « J'aime ».

Psyché
Pouvais-je n'aimer pas le Dieu qui fait aimer,
Et qui me parlait pour lui-même ?
C'est votre fils, vous savez son pouvoir,

Vous en connaissez le mérite.

Vénus
Oui, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui pour mieux flatter ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez, ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle,
On m'en verra vengée, et hautement, sur vous,
Et je vous apprendrai s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un Dieu soupire à ses genoux.
Suivez-moi, vous verrez par votre expérience
À quelle folle confiance
Vous portait cette ambition ;
Venez, et préparez autant de patience,
Qu'on vous voit de présomption.

Quatrième intermède

La scène représente les Enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpétuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflammées ; et au milieu de ses flots agités, au travers d'une gueule affreuse, paraît le palais infernal de Pluton. Huit Furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjouissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'âme de la plus douce des Divinités. Un Lutin mêle quantité de sauts périlleux à leurs danses, cependant que Psyché qui a passé aux Enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Charon, avec la boîte qu'elle a reçue de Proserpine pour cette déesse.

Acte V

Scène première

Psyché

Psyché, *seule.*
Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Mégère et ses soeurs font leur cour,
Éternels ennemis du jour,
Parmi vos Ixions, et parmi vos Tantales,
Parmi tant de tourments qui n'ont point d'intervalles,
Est-il dans votre affreux séjour
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour ?
Elle n'en peut être assouvie,
Et depuis qu'à ses lois je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentiments,
Il m'a fallu dans ces cruels moments
Plus d'une âme, et plus d'une vie,
Pour remplir ses commandements.
Je souffrirais tout avec joie,
Si, parmi les rigueurs que sa haine déploie,
Mes yeux pouvaient revoir, ne fût-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant :
Je n'ose le nommer ; ma bouche criminelle
D'avoir trop exigé de lui,
S'en est rendue indigne, et dans ce dur ennui
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas,
Est celle de ne le voir pas.
Si son courroux durait encore,
Jamais aucun malheur n'approcherait du mien :
Mais s'il avait pitié d'une âme qui l'adore,

Quoi qu'il fallût souffrir, je ne souffrirais rien.
Oui, Destins, s'il calmait cette juste colère,
Tous mes malheurs seraient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mère,
Il ne faut qu'un regard du fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moi,
Tout ce que j'endure le gêne,
Lui-même il s'en impose une amoureuse loi :
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est lui qui me soutient, c'est lui qui me ranime,
Au milieu des périls où l'on me fait courir :
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie,
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevois s'avancer vers moi ?

Scène II

Psyché, Cléomène, Agénor.

Psyché
Cléomène, Agénor, est-ce vous que je vois ?
Qui vous a ravi la lumière ?

Cléomène
La plus juste douleur, qui d'un beau désespoir
Nous eût pu fournir la matière,
Cette pompe funèbre, où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fière,
L'injustice la plus entière.

Agénor
Sur ce même rocher, où le Ciel en courroux
Vous promettait au lieu d'époux
Un serpent dont soudain vous seriez dévorée,
Nous tenions la main préparée
À repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le savez, Princesse, et lorsqu'à notre vue
Par le milieu des airs vous êtes disparue,
Du haut de ce rocher pour suivre vos beautés,
Ou plutôt pour goûter cette amoureuse joie
D'offrir pour vous au monstre une première proie,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportés,
Nous nous sommes précipités.

Cléomène
Heureusement déçus au sens de votre oracle,
Nous en avons ici reconnu le miracle,
Et su que le serpent prêt à vous dévorer

Était le Dieu qui fait qu'on aime,
Et qui tout Dieu qu'il est, vous adorant lui-même,
Ne pouvait endurer
Qu'un mortel comme nous osât vous adorer.

Agénor
Pour prix de vous avoir suivie,
Nous jouissons ici d'un trépas assez doux :
Qu'avions-nous affaire de vie,
Si nous ne pouvions être à vous ?
Nous revoyons ici vos charmes
Qu'aucun des deux là-haut n'aurait revus jamais,
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

Psyché
Puis-je avoir des larmes de reste
Après qu'on a porté les miens au dernier point ?
Unissons nos soupirs dans un sort si funeste,
Les soupirs ne s'épuisent point.
Mais vous soupireriez, Princes, pour une ingrate,
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et quelque douleur qui m'abatte,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

Cléomène
L'avons-nous mérité, nous dont toute la flamme
N'a fait que vous lasser du récit de nos maux ?

Psyché
Vous pouviez mériter, Princes, toute mon âme,
Si vous n'eussiez été rivaux.
Ces qualités incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnaient les voeux,
Vous rendaient tous deux trop aimables,
Pour mépriser aucun des deux.

Agénor
Vous avez pu sans être injuste, ni cruelle,
Nous refuser un coeur réservé pour un Dieu.
Mais revoyez Vénus : le Destin nous rappelle,
Et nous force à vous dire adieu.

Psyché

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est ici votre séjour ?

Cléomène
Dans des bois toujours verts, où d'amour on respire,
Aussitôt qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soupire,
Sous les plus douces lois de son heureux empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que lui-même il attire
Sur nos fantômes qu'il inspire,
Et dont aux Enfers même il se fait une cour.

Agénor
Vos envieuses soeurs après nous descendues
Pour vous perdre se sont perdues,
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur coûte la vie,
À côté d'Ixion, à côté de Titye,
Souffre tantôt la roue, et tantôt le vautour.
L'amour, par les Zéphyres s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres ailés de son juste courroux,
Sous couleur de les rendre encore auprès de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirés
N'étale que le moindre et le premier supplice
De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soupirez.

Psyché
Que je les plains !

Cléomène
Vous êtes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir,
Adieu, puissions-nous vivre en votre souvenir,
Puissiez-vous, et bientôt, n'avoir plus rien à craindre,
Puisse, et bientôt, l'Amour vous enlever aux Cieux,
Vous y mettre à côté des Dieux,
Et rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux.

Scène III

Psyché

Psyché, *seule.*
Pauvres amants ! Leur amour dure encore,
Tous morts qu'ils sont l'un et l'autre m'adore,
Moi dont la dureté reçut si mal leurs voeux :
Tu n'en fais pas ainsi, toi qui seul m'as ravie,
Amant, que j'aime encore cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux noeuds.
Ne me fuis plus, et souffre que j'espère
Que tu pourras un jour rabaisser l'oeil sur moi,
Qu'à force de souffrir j'aurai de quoi te plaire,
De quoi me rengager ta foi.
Mais ce que j'ai souffert m'a trop défigurée,
Pour rappeler un tel espoir ;
L'oeil abattu, triste, désespérée,
Languissante et décolorée,
De quoi puis-je me prévaloir,
Si par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plu ne se voit réparée ?
Je porte ici de quoi la réparer,
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine,
Enferme des appas dont je puis m'emparer,
Et l'éclat en doit être extrême,
Puisque Vénus la beauté même
Les demande pour se parer.
En dérober un peu serait-ce un si grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un Dieu qui s'est fait mon amant,
Pour regagner son coeur, et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop légitime ?

Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boîte ouverte ?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus, je descends au tombeau.

Elle s'évanouit, et l'Amour descend auprès d'elle en volant.

Scène IV

L'Amour, Psyché évanouie.

L'Amour
Votre péril, Psyché, dissipe ma colère,
Ou plutôt de mes feux l'ardeur n'a point cessé,
Et bien qu'au dernier point vous m'ayez su déplaire,
Je ne me suis intéressé
Que contre celle de ma mère.
J'ai vu tous vos travaux, j'ai suivi vos malheurs,
Mes soupirs ont partout accompagné vos pleurs ;
Tournez les yeux vers moi, je suis encore le même.
Quoi ? je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psyché, que vous m'aimez !
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermés ?
Qu'à jamais la clarté leur vient d'être ravie ?
Ô mort, devais-tu prendre un dard si criminel,
Et sans aucun respect pour mon être éternel
Attenter à ma propre vie ?
Combien de fois, ingrate Déité,
Ai-je grossi ton noir empire,
Par les mépris et par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté ?
Combien même, s'il le faut dire,
T'ai-je immolé de fidèles amants
À force de ravissements ?
Va, je ne blesserai plus d'âmes,
Je ne percerai plus de coeurs,
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flammes,
Et n'en lancerai plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amants, autant de Dieux.

Et vous, impitoyable mère,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avais de plus cher,
Craignez à votre tour l'effet de ma colère.
Vous me voulez faire la loi,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moi !
Vous qui portez un coeur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les délices du vôtre !
Mais dans ce même coeur j'enfoncerai des coups,
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;
Je vous accablerai de honteuses surprises,
Et choisirai partout à vos voeux les plus doux
Des Adonis et des Anchises,
Qui n'auront que haine pour vous.

Scène V

Vénus, L'Amour, Psyché évanouie.

Vénus
La menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le révolté
La colère présomptueuse...

L'Amour
Je ne suis plus enfant, et je l'ai trop été,
Et ma colère est juste autant qu'impétueuse.

Vénus
L'impétuosité s'en devrait retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'Amour
Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un coeur et des appas
Qui relèvent de ma puissance :
Que mon arc de la vôtre est l'unique soutien,
Que sans mes traits elle n'est rien,
Et que si les coeurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissé traîner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plu d'enchaîner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tyrannisent mes désirs ;
Et si vous ne voulez perdre mille soupirs,
Songez en me voyant à la reconnaissance,
Vous qui tenez de ma puissance

Et votre gloire et vos plaisirs.

Vénus
Comment l'avez-vous défendue,
Cette gloire dont vous parlez ?
Comment me l'avez-vous rendue ?
Et quand vous avez vu mes autels désolés,
Mes temples violés,
Mes honneurs ravalés,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on vu punie
Psyché qui me les a volés ?
Je vous ai commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignât répondre à son âme enflammée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels,
Et vous-même l'avez aimée !
Vous avez contre moi séduit des immortels,
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zéphyres l'ont cachée,
Qu'Apollon même suborné
Par un oracle adroitement tourné
Me l'avait si bien arrachée,
Que si sa curiosité
Par une aveugle défiance
Ne l'eût rendue à ma vengeance,
Elle échappait à mon coeur irrité.
Voyez l'état où votre amour l'a mise,
Votre Psyché : son âme va partir,
Voyez, et si la vôtre en est encore éprise,
Recevez son dernier soupir.
Menacez, bravez-moi, cependant qu'elle expire :
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer, quoi qu'il vous plaise dire,
Moi qui sans vos traits ne puis rien.

L'Amour
Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable,
Le Destin l'abandonne à tout votre courroux :
Mais soyez moins inexorable
Aux prières, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous être un spectacle assez doux,
De voir d'un oeil Psyché mourante,
Et de l'autre ce fils d'une voix suppliante

Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moi ma Psyché, rendez-lui tous ses charmes,
Rendez-la, Déesse, à mes larmes,
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux, et le choix de mon coeur.

Vénus
Quelque amour que Psyché vous donne,
De ses malheurs par moi n'attendez pas la fin :
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus, et dans cette infortune
Laissez-la sans Vénus triompher, ou périr.

L'Amour
Hélas ! si je vous importune,
Je ne le ferais pas, si je pouvais mourir.

Vénus
Cette douleur n'est pas commune,
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'Amour
Voyez par son excès si mon amour est fort.
Ne lui ferez-vous grâce aucune ?

Vénus
Je vous l'avoue, il me touche le coeur,
Votre amour, il désarme, il fléchit ma rigueur :
Votre Psyché reverra la lumière.

L'Amour
Que je vous vais partout faire donner d'encens !

Vénus
Oui, vous la reverrez dans sa beauté première :
Mais de vos voeux reconnaissants
Je veux la déférence entière.
Je veux qu'un vrai respect laisse à mon amitié
1960 Vous choisir une autre moitié.

L'Amour
Et moi, je ne veux plus de grâce,
Je reprends toute mon audace,

Je veux Psyché, je veux sa foi,
Je veux qu'elle revive et revive pour moi,
Et tiens indifférent que votre haine lasse,
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter qui paraît va juger entre nous
De mes emportements, et de votre courroux.

Après quelques éclairs et roulements de tonnerre, Jupiter paraît en l'air sur son aigle.

Scène dernière

Jupiter, Vénus, L'Amour, Psyché évanouie.

L'Amour
Vous à qui seul tout est possible,
Père des Dieux, souverain des mortels,
Fléchissez la rigueur d'une mère inflexible
Qui sans moi n'aurait point d'autels.
J'ai pleuré, j'ai prié, je soupire, menace,
Et perds menaces et soupirs ;
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse, ou triste face,
Et que si Psyché perd le jour,
Si Psyché n'est à moi, je ne suis plus l'Amour.
Oui, je romprai mon arc, je briserai mes flèches,
J'éteindrai jusqu'à mon flambeau,
Je laisserai languir la Nature au tombeau ;
Ou si je daigne aux coeurs faire encore quelques brèches,
Avec ces pointes d'or qui me font obéir
Je vous blesserai tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocherai sur elles
Que des traits émoussés qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates, et des cruelles.
Par quelle tyrannique loi
Tiendrai-je à vous servir mes armes toujours prêtes,
Et vous ferai-je à tous conquêtes sur conquêtes,
Si vous me défendez d'en faire une pour moi ?

Jupiter, *à Vénus.*
Ma fille, sois-lui moins sévère.
Tu tiens de sa Psyché le destin en tes mains,

La Parque au moindre mot va suivre ta colère,
Parle, et laisse-toi vaincre aux tendresses de mère,
Ou redoute un courroux que moi-même je crains.
Veux-tu donner le monde en proie
À la haine, au désordre, à la confusion,
Et d'un Dieu d'union,
D'un Dieu de douceurs et de joie,
Faire un Dieu d'amertume et de division ?
Considère ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer,
Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux Dieux de pardonner.

Vénus
Je pardonne à ce fils rebelle ;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une misérable mortelle,
L'objet de mon courroux, l'orgueilleuse Psyché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis,
Souille mon alliance, et le lit de mon fils ?

Jupiter
Eh bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

Vénus
Je n'ai plus de mépris, ni de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce noeud conjugal.
Psyché, reprenez la lumière,
Pour ne la reperdre jamais,
Jupiter a fait votre paix,
Et je quitte cette humeur fière
Qui s'opposait à vos souhaits.

Psyché*, sortant de son évanouissement.*
C'est donc vous, ô grande Déesse,
Qui redonnez la vie à ce coeur innocent !

Vénus
Jupiter vous fait grâce, et ma colère cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne ; aimez, elle y consent.

Psyché, *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flamme !

L'Amour, à Psyché.
Je vous possède enfin, délices de mon âme !

Jupiter
Venez, amants, venez aux Cieux
Achever un si grand et si digne hyménée ;
Viens-y, belle Psyché, changer de destinée,
Viens prendre place aux rang des Dieux.

Deux grandes machines descendent aux deux côtés de Jupiter, cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psyché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.
Les Divinités qui avaient été partagées entre Vénus et son fils, se réunissent en les voyant d'accord ; et toutes ensemble par des concerts, des chants, et des danses, célèbrent la fête des noces de l'Amour. Apollon paraît le premier et, comme Dieu de l'harmonie commence à chanter, pour inviter les autres Dieux à se réjouir.)

RÉCIT D'APOLLON
Unissons-nous, troupe immortelle ;
Le Dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant :
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

TOUTES LES DIVINITÉS *chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.*
Célébrons ce grand jour ;
Célébrons tous une fête si belle :
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour :
Chantons, répétons, tour à tour,
Qu'il n'est point d'âme si cruelle
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

Appollon *continu*e.
Le Dieu qui nous engage
À lui faire la cour,
Défend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,

C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour.
La Nuit est le partage
Des jeux, et de l'amour.

Ce serait grand dommage
Qu'en ce charmant séjour
On eût un coeur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage,
Que de finir les soins du jour.
La Nuit est le partage
Des jeux, et de l'amour.

Deux muses, qui ont toujours évité de s'engager sous les lois de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé, de s'en défendre avec soin à leur exemple.

CHANSON DES MUSES
Gardez-vous, beautés sévères,
Les amours font trop d'affaires,
Craignez toujours de vous laisser charmer :
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyre
De le dire,
Coûte plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES
On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaînes,
À tout moment on se sent alarmer ;
Quand il faut que l'on soupire,
Tout le mal n'est pas de s'enflammer ;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RÉCIT DE BACCHUS
Si quelquefois,
Suivant nos douces lois,
La raison se perd et s'oublie,

Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour ;
Mais quand un coeur est enivré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

Mome déclare qu'il n'a point de plus doux emploi que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se jouer.

RÉCIT DE MOME
Je cherche à médire !
Sur la terre et dans les Cieux ;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne ;
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET

Composée de quatre Polichinelles et de deux Matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et leur badinage aux divertissements de cette grande fête. Bacchus et Mome qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la louange du vin, et Mome une chanson enjouée, sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RÉCIT DE BACCHUS
Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant ! qu'il a d'attraits !
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille :
Mais surtout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

RÉCIT DE MOME
Folâtrons, divertissons-nous,
Raillons, nous ne saurions mieux faire,
La raillerie est nécessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.
Plaisantons, ne pardonnons rien,

Rions, rien n'est plus à la mode,
On court péril d'être incommode,
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Mars arrive au milieu du théâtre, suivi de sa troupe guerrière, qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissements.

RÉCIT DE MARS
Laissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusements ;
Parmi les jeux les plus charmants,
Mêlons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET

Suivants de Mars, qui font, avec des drapeaux et des enseignes, une manière d'exercice.

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les troupes différentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome, et de Mars, après avoir achevé leurs entrées particulières, s'unissent ensemble, et forment la dernière entrée, qui renferme toutes les autres.
Un choeur de toutes les voix et de tous les instruments, qui sont au nombre de quarante, se joint à la danse générale, et termine la fête des noces de l'Amour et de Psyché.

DERNIER CHOEUR
Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants,
Que tout le Ciel s'empresse
À leur faire sa cour,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allégresse,
Célébrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand salon du palais des Tuileries, où Psyché a été représentée devant Leurs Majestés, il y avait des timbales, des trompettes et des tambours, mêlés dans ces derniers concerts ; et ce dernier couplet se chantait ainsi :

Chantons les plaisirs charmants
Des heureux amants.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales et tambours :
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes,
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

FIN

LES FEMMES SAVANTES

1672

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V

Acte II
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX

Acte III
- Scène première
- Scène II

Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX

Acte IV
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII

Acte V
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène dernière

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 11 mars 1672.[1359]

Cette comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du *Tartuffe* et du *Misanthrope,* attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement ; mais les connaisseurs rendirent bientôt à Molière les suffrages de la ville, et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope,* soutint la pièce longtemps.

Plus on la vit, plus on admira comment Molière avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là savent que Ménage y est joué sous le nom de Vadius, et que Trissotin est le fameux abbé Cotin, si connu par les satires de Despréaux. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de Molière ; ils avaient voulu persuader au duc de Montausier que le Misanthrope était fait contre lui ; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la scène que Molière a si bien rendue dans *les Femmes savantes.* Le malheureux Cotin écrivait également contre Ménage, contre Molière, et contre Despréaux : les satires de Despréaux l'avaient déjà couvert de honte ; mais Molière l'accabla. Trissotin était appelé aux premières représentations Tricotin. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix et par les gestes. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Trissotin, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé Cotin même. S'ils avaient été bons, et si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de Molière et celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa

réputation. Molière lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satire. Mais Cotin était bien loin de se pouvoir soutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de Despréaux coûtèrent aussi la vie à l'abbé Cassaigne, triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, et qui flatte plus la malignité humaine qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poètes, c'est de donner d'excellents ouvrages ; Molière et Despréaux n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

Personnages

CHRYSALE, bon Bourgeois.[1360]
PHILAMINTE, femme de Chrysale.[1361]
ARMANDE et Henriette, filles de Chrysale et de Philaminte.[1362]
ARISTE, frère de Chrysale.[1363]
BÉLISE, soeur de Chrysale.[1364]
CLITANDRE, amant d'Henriette.[1365]
TRISSOTIN, bel esprit.[1366]
VADIUS, savant.[1367]
MARTINE, servante de cuisine.[1368]
L'ÉPINE, laquais de Trissotin.[1369]
JULIEN, valet de Vadius.[1370]
LE NOTAIRE.[1371]

La scène est à Paris.

Acte I

Scène première

Armande, Henriette.

Armande
Quoi, le beau nom de fille est un titre, ma soeur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur ?
Et de vous marier vous osez faire fête ?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

Henriette
Oui, ma soeur.

Armande
Ah ce *oui* se peut-il supporter ?
Et sans un mal de coeur saurait-on l'écouter ?

Henriette
Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma soeur...

Armande
Ah mon Dieu, fi.

Henriette
Comment ?

Armande
Ah fi, vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant ?
De quelle étrange image on est par lui blessée ?

Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma soeur,
Aux suites de ce mot résoudre votre coeur ?

Henriette
Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, et fasse frissonner.

Armande
De tels attachements, ô Ciel ! sont pour vous plaire ?

Henriette
Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous ;
Et de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce noeud bien assorti n'a-t-il pas des appas ?

Armande
Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants,
Qu'un idole d'époux, et des marmots d'enfants !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
À de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et traitant de mépris les sens et la matière,
À l'esprit comme nous donnez-vous toute entière :
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux,
Tâchez ainsi que moi de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les coeurs :
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie ;
Mariez-vous, ma soeur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale

Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements,
Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

Henriette
Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma soeur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes règlements,
Et de nos deux instincts suivons les mouvements ;
Habitez par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère ;
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma soeur, qui sont de la matière.

Armande
Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma soeur, que de tousser et de cracher comme elle.

Henriette
Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma soeur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce souffrez-moi par un peu de bonté
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

Armande
Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari :
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre ?
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre.

Henriette
Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ?

Armande
Non, mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'un autre enlever la conquête ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

Henriette
Oui, mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours :
Ainsi n'ayant au coeur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

Armande
Cet empire que tient la raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

Henriette
Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

Armande
Mais à l'offre des voeux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son coeur pour moi toute flamme soit morte ?

Henriette
Il me le dit, ma soeur, et pour moi je le crois.

Armande
Ne soyez pas, ma soeur, d'une si bonne foi,
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien, et se trompe lui-même.

Henriette
Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir.
Je l'aperçois qui vient, et sur cette matière
Il pourra nous donner une pleine lumière.

Scène II

Clitandre, Armande, Henriette.

Henriette
Pour me tirer d'un doute où me jette ma soeur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre coeur,
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos voeux est en droit de prétendre.

Armande
Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication ;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

Clitandre
Non, Madame, mon coeur qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu ;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avouerai tout haut d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
Montrant Henriette.
Mon amour et mes voeux, sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte ;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte,
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs :
Mon coeur vous consacrait une flamme immortelle,
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle ;
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents,
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans,
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,

Des vainqueurs plus humains, et de moins rudes chaînes.
Montrant Henriette.
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes ;
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un coeur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

Armande
Eh qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant, de vous le figurer ;
Et bien impertinent, de me le déclarer.

Henriette
Eh doucement, ma soeur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

Armande
Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre coeur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

Henriette
Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir,
De m'enseigner si bien les choses du devoir ;
Mon coeur sur vos leçons veut régler sa conduite,
Et pour vous faire voir, ma soeur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour,
Faites-vous sur mes voeux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

Clitandre

J'y vais de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

Armande
Vous triomphez, ma soeur, et faites une mine
À vous imaginer que cela me chagrine.

Henriette
Moi, ma soeur, point du tout ; je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants,
Et que par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je crois
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite, et pour y travailler...

Armande
Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un coeur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

Henriette
Tout jeté qu'est ce coeur, il ne vous déplaît guère ;
Et si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

Armande
À répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

Henriette
C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

Scène III

Clitandre, Henriette.

Henriette
Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

Clitandre
Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincérité :
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...

Henriette
Le plus sûr est de gagner ma mère :
Mon père est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout ;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme,
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ;
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle, et pour ma tante,
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

Clitandre
Mon coeur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre soeur flatter leur caractère,
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,
Mais je ne lui veux point la passion choquante

De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mère,
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la halle.

Henriette
Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux
Mais comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son coeur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

Clitandre
Oui, vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
À me déshonorer, en prisant ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que l'avoir vu.
Je vis dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption ;
Cette intrépidité de bonne opinion ;
Cet indolent état de confiance extrême,
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit ;
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit ;
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée

Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

Henriette
C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

Clitandre
Jusques à sa figure encore la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète ;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits,
Que rencontrant un homme un jour dans le Palais[1372],
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

Henriette
Quel conte !

Clitandre
Non, je dis la chose comme elle est :
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon coeur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

Scène IV

Clitandre, Bélise.

Clitandre
Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme...

Bélise
Ah tout beau, gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme :
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui chez moi passent pour un outrage ;
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas :
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes ;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

Clitandre
Des projets de mon coeur ne prenez point d'alarme ;
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

Bélise
Ah certes le détour est d'esprit, je l'avoue,
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue ;
Et dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

Clitandre
Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon coeur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire ;
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes voeux.

Bélise
Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende ;
La figure est adroite, et pour n'en point sortir,
Aux choses que mon coeur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

Clitandre
Eh, Madame, à quoi bon un pareil embarras,
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

Bélise
Mon Dieu, point de façons ; cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre ;
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports par l'honneur éclairés
N'offrent à mes autels que des voeux épurés.

Clitandre
Mais...

Bélise
Adieu, pour ce coup ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

Clitandre
Mais votre erreur...

Bélise
Laissez, je rougis maintenant,

Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

Clitandre
Je veux être pendu, si je vous aime, et sage...

Bélise
Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

Scène V

Clitandre

Clitandre, *seul.*
Diantre soit de la folle avec ses visions.
A-t-on rien vu d'égal à ces préventions ?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

Acte II

Scène première

Ariste

Ariste, *quittant Clitandre, et lui parlant encore.*
Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt ;
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire !
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire !
Jamais...

Scène II

Chrysale, Ariste.

Ariste
Ah, Dieu vous gard', mon frère.

Chrysale
Et vous aussi,
Mon frère.

Ariste
Savez-vous ce qui m'amène ici ?

Chrysale
Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

Ariste
Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre ?

Chrysale
Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.

Ariste
En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous ?

Chrysale
D'homme d'honneur, d'esprit, de coeur, et de conduite,
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

Ariste
Certain désir qu'il a, conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

Chrysale
Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

Ariste
Fort bien.

Chrysale
C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

Ariste
On le dit.

Chrysale
Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de verts galants.

Ariste
Je le crois.

Chrysale
Nous donnions chez les dames romaines,
Et tout le monde là parlait de nos fredaines ;
Nous faisions des jaloux.

Ariste
Voilà qui va des mieux :
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

Scène III

Bélise, Chrysale, Ariste.
Bélise, entre doucement et écoute.

Ariste
Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son coeur est épris des grâces d'Henriette.

Chrysale
Quoi, de ma fille ?

Ariste
Oui, Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

Bélise
Non, non, je vous entends, vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

Ariste
Comment, ma soeur ?

Bélise
Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son coeur est épris.

Ariste
Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?

Bélise
Non, j'en suis assurée.

Ariste
Il me l'a dit lui-même.

Bélise
Eh oui.

Ariste
Vous me voyez, ma soeur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

Bélise
Fort bien.

Ariste
Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.

Bélise
encore mieux. On ne peut tromper plus galamment.
Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
À couvrir d'autres feux dont je sais le mystère,
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

Ariste
Mais puisque vous savez tant de choses, ma soeur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

Bélise
Vous le voulez savoir ?

Ariste
Oui. Quoi ?

Bélise
Moi.

Ariste
Vous ?

Bélise
Moi-même.

Ariste

Hay, ma soeur !

Bélise
Qu'est-ce donc que veut dire ce *hay*,
Et qu'a de surprenant le discours que je fai ?
On est faite d'un air je pense à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un coeur soumis à son empire ;
Et D**ORANTE**, Damis, Cléonte, et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

Ariste
Ces gens vous aiment ?

Bélise
Oui, de toute leur puissance.

Ariste
Ils vous l'ont dit ?

Bélise
Aucun n'a pris cette licence ;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour :
Mais pour m'offrir leur coeur, et vouer leur service,
Les muets truchements ont tous fait leur office.

Ariste
On ne voit presque point céans venir Damis.

Bélise
C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

Ariste
De mots piquants partout D**ORANTE** vous outrage.

Bélise
Ce sont emportements d'une jalouse rage.

Ariste
Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

Bélise
C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

Ariste
Ma foi ! ma chère soeur, vision toute claire.

Chrysale
De ces chimères-là vous devez vous défaire.

Bélise
Ah chimères ! Ce sont des chimères, dit-on !
Chimères, moi ! Vraiment chimères est fort bon !
Je me réjouis fort de chimères, mes frères,
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

Scène IV

Chrysale, Ariste.

Chrysale
Notre soeur est folle, oui.

Ariste
Cela croît tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.

Clitandre vous demande Henriette pour femme,
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme ?

Chrysale
Faut-il le demander ? J'y consens de bon coeur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

Ariste
Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

Chrysale
C'est un intérêt qui n'est pas d'importance ;
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

Ariste
Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

Chrysale
Il suffit, je l'accepte pour gendre.

Ariste
Oui ; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément,
Allons...

Chrysale
Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire,
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

Ariste
Mais...

Chrysale
Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

Ariste
Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

Chrysale
C'est une affaire faite.
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

Scène V

Martine, Chrysale.

Martine
Me voilà bien chanceuse ! Hélas l'an dit bien vrai :
Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

Chrysale
Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

Martine
Ce que j'ai ?

Chrysale
Oui ?

Martine
J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

Chrysale
Votre congé !

Martine
Oui, Madame me chasse.

Chrysale
Je n'entends pas cela. Comment ?

Martine
On me menace,

Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

Chrysale
Non, vous demeurerez, je suis content de vous ;
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude,
Et je ne veux pas moi...

Scène VI

Philaminte, Bélise, Chrysale, Martine.

Philaminte, *apercevant Martine.*
Quoi, je vous vois, maraude ?
Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

Chrysale
Tout doux.

Philaminte
Non, c'en est fait.

Chrysale
Eh.

Philaminte
Je veux qu'elle sorte.

Chrysale
Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

Philaminte
Quoi, vous la soutenez ?

Chrysale
En aucune façon.

Philaminte
Prenez-vous son parti contre moi ?

Chrysale
Mon Dieu non ;
Je ne fais seulement que demander son crime.

Philaminte
Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

Chrysale
Je ne dis pas cela, mais il faut de nos gens...

Philaminte
Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.

Chrysale
Eh bien oui. Vous dit-on quelque chose là contre ?

Philaminte
Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

Chrysale
D'accord.

Philaminte
Et vous devez en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle et prendre mon courroux.

Chrysale*, se tournant vers Martine.*
Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

Martine
Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

Chrysale*, bas.*
Ma foi ! Je ne sais pas.

Philaminte
Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

Chrysale
A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?

Philaminte

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

Chrysale*, à Martine.*
Qu'est-ce à dire ?
À Philaminte.
L'affaire est donc considérable ?

Philaminte
Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

Chrysale
Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière, ou quelque plat d'argent ?

Philaminte
Cela ne serait rien.

Chrysale*, à Martine.*
Oh, oh ! peste, la belle !
À Philaminte.
Quoi ? l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

Philaminte
C'est pis que tout cela.

Chrysale
Pis que tout cela ?

Philaminte
Pis.

Chrysale*, à Martine.*
Comment diantre, friponne !
À Philaminte.
Euh ? a-t-elle commis...

Philaminte
Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

Chrysale

Est-ce là...

Philaminte
Quoi, toujours malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences ;
La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute obéir à ses lois ?

Chrysale
Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

Philaminte
Quoi, vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

Chrysale
Si fait.

Philaminte
Je voudrais bien que vous l'excusassiez.

Chrysale
Je n'ai garde.

Bélise
Il est vrai que ce sont des pitiés,
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

Martine
Tout ce que vous prêchez est je crois bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

Philaminte
L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

Martine
Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

Philaminte
Eh bien, ne voilà pas encore de son style,
« Ne servent-pas de rien ! »

Bélise
Ô cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De pas, mis avec rien, tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

Martine
Mon Dieu, je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

Philaminte
Ah peut-on y tenir !

Bélise
Quel solécisme horrible !

Philaminte
En voilà pour tuer une oreille sensible.

Bélise
Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je, n'est qu'un singulier ; avons, est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

Martine
Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père ?

Philaminte
Ô Ciel !

Bélise
Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.

Martine
Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil, ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

Bélise
Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,

Nous enseigne les lois.

Martine
J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

Philaminte
Quel martyre !

Bélise
Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

Martine
Qu'ils s'accordent entr'eux, ou se gourment, qu'importe ?

Philaminte*, à Bélise.*
Eh, mon Dieu, finissez un discours de la sorte.
À Chrysale.
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

Chrysale*, à part.*
Si fait. À son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

Philaminte
Comment ? vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant ?

Chrysale, *d'un ton ferme.*
Moi ? Point. Allons, sortez.
D'un ton plus doux.
Va-t'en, ma pauvre enfant.

Scène VII

Philaminte, Chrysale, Bélise.

Chrysale
Vous êtes satisfaite, et la voilà partie.
Mais je n'approuve point une telle sortie ;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

Philaminte
Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice ?
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles ?

Bélise
Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours.
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

Chrysale
Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage,

Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

Philaminte
Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense,
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

Chrysale
Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin,
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Bélise
Le corps avec l'esprit, fait figure, mon frère ;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

Chrysale
Ma foi si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit,
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
Pour...

Philaminte
Ah sollicitude à mon oreille est rude,
Il put étrangement son ancienneté.

Bélise
Il est vrai que le mot est bien collet monté.

Chrysale
Voulez-vous que je dise ? Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le coeur...

Philaminte
Comment donc ?

Chrysale
C'est à vous que je parle, ma soeur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite :
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune :
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie, et sache tant de choses.
Former aux bonnes moeurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
À connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil, et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces moeurs,
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison ;
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;

Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
À cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma soeur, tout ce train-là me blesse,
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse) ;
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées,
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

Philaminte
Quelle bassesse, ô Ciel, et d'âme, et de langage !

Bélise
Est-il de petits corps un plus lourd assemblage !
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois !
Et de ce même sang se peut-il que je sois !
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et de confusion j'abandonne la place.

Scène VIII

Philaminte, Chrysale.

Philaminte
Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

Chrysale
Moi ? Non. Ne parlons plus de querelle, c'est fait ;
Discourons d'autre affaire. À votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les noeuds d'hyménée ;
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien,
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.
Mais de toute autre humeur se trouve sa cadette,
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

Philaminte
C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai.
Ce Monsieur Trissotin dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut ;
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux,
Je veux à votre fille en parler avant vous.
J'ai des raisons à faire approuver ma conduite,
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite.

Scène IX

Ariste, Chrysale.

Ariste
Eh bien ? la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

Chrysale
Oui.

Ariste
Quel est le succès ? Aurons-nous Henriette ?
A-t-elle consenti ? l'affaire est-elle faite ?

Chrysale
Pas tout à fait encore.

Ariste
Refuse-t-elle ?

Chrysale
Non.

Ariste
Est-ce qu'elle balance ?

Chrysale
En aucune façon.

Ariste
Quoi donc ?

Chrysale
C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

Ariste
Un autre homme pour gendre !

Chrysale
Un autre.

Ariste
Qui se nomme ?

Chrysale
Monsieur Trissotin.

Ariste
Quoi ? ce Monsieur Trissotin...

Chrysale
Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

Ariste
Vous l'avez accepté ?

Chrysale
Moi, point, à Dieu ne plaise.

Ariste
Qu'avez-vous répondu ?

Chrysale
Rien ; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas !

Ariste
La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre ?

Chrysale
Non : car comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point.

Ariste
Certes votre prudence est rare au dernier point !

N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

Chrysale
Mon Dieu, vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix, et la douceur,
Et ma femme est terrible avec son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère,
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;
Et sa morale faite à mépriser le bien,
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton.
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon ;
Et cependant avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle, et « mon coeur », et « ma mie ».

Ariste
Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est par vos lâchetés souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse.
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse.
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi, vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme,
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme ?
À faire condescendre une femme à vos voeux,
Et prendre assez de coeur pour dire un : « Je le veux » ?
Vous laisserez sans honte immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut ?
Un pédant qu'à tous coups votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit, et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela ?
Allez, encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

Chrysale

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un coeur plus fort,
Mon frère.

Ariste
C'est bien dit.

Chrysale
C'est une chose infâme,
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

Ariste
Fort bien.

Chrysale
De ma douceur elle a trop profité.

Ariste
Il est vrai.

Chrysale
Trop joui de ma facilité.

Ariste
Sans doute.

Chrysale
Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes voeux.

Ariste
Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

Chrysale
Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure ;
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

Ariste
J'y cours tout de ce pas.

Chrysale
C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

Acte III

Scène première

Philaminte, Armande, Bélise, Trissotin, L'Épine.

Philaminte
Ah mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

Armande
Je brûle de les voir.

Bélise
Et l'on s'en meurt chez nous.

Philaminte
Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

Armande
Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

Bélise
Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

Philaminte
Ne faites point languir de si pressants désirs.

Armande
Dépêchez.

Bélise
Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

Philaminte
À notre impatience offrez votre épigramme.

Trissotin
Hélas, c'est un enfant tout nouveau né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

Philaminte
Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

Trissotin
Votre approbation lui peut servir de mère.

Bélise
Qu'il a d'esprit !

Scène II

Henriette, Philaminte, Armande, Bélise, Trissotin, L'Épine.

Philaminte, *à Henriette, qui veut se retirer.*
Holà, pourquoi donc fuyez-vous ?

Henriette
C'est de peur de troubler un entretien si doux.

Philaminte
Approchez, et venez de toutes vos oreilles
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

Henriette
Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

Philaminte
Il n'importe ; aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

Trissotin, *à Henriette.*
Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

Henriette
Aussi peu l'un que l'autre, et je n'ai nulle envie...

Bélise
Ah songeons à l'enfant nouveau né, je vous prie.

Philaminte, *à L'Épine.*

Allons, petit garçon, vite, de quoi s'asseoir.
L'Épine se laisse tomber.
Le laquais tombe avec la chaise.
Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

Bélise
De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté,
Ce que nous appelons centre de gravité ?

L'Épine
Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

Philaminte*, à L'Épine qui sort.*
Le lourdaud !

Trissotin
Bien lui prend de n'être pas de verre.

Armande
Ah de l'esprit partout !

Bélise
Cela ne tarit pas.

Ils s'asseyent.

Philaminte
Servez-nous promptement votre aimable repas.

Trissotin
Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal,
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet, qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

Armande
Ah Je n'en doute point.

Philaminte
Donnons vite audience.

Bélise, *interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.*
Je sens d'aise mon coeur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement.
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

Philaminte
Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

Trissotin
So...

Bélise, *à Henriette.*
Silence, ma nièce.

Trissotin
« SONNET, À LA PRINCESSE URANIE sur sa fièvre.[1373]
Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie. »

Bélise
Ah le joli début !

Armande
Qu'il a le tour galant !

Philaminte
Lui seul des vers aisés possède le talent !

Armande
« À prudence endormie », il faut rendre les armes.

Bélise
« Loger son ennemie », est pour moi plein de charmes.

Philaminte
« J'aime superbement et magnifiquement » ;
Ces deux adverbes joints font admirablement.

Bélise

Prêtons l'oreille au reste.

Trissotin
« Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie. »

Armande
« Prudence endormie » !

Bélise
« Loger son ennemie » !

Philaminte
« Superbement, et magnifiquement » !

Trissotin
« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie. »

Bélise
Ah tout doux, laissez-moi, de grâce, respirer.

Armande
Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

Philaminte
On se sent à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Armande
« Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que riche appartement » est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit !

Philaminte
« Faites-la sortir, quoi qu'on die. »
Ah ! que ce quoi qu'on die est d'un goût admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

Armande
« De quoi qu'on die » aussi mon coeur est amoureux.

Bélise
Je suis de votre avis, « quoi qu'on die » est heureux.

Armande
Je voudrais l'avoir fait.

Bélise
Il vaut toute une pièce.

Philaminte
Mais en comprend-on bien comme moi la finesse ?

Armande et **Bélise**
Oh, oh.

Philaminte
« Faites-la sortir, quoi qu'on die. »
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
« Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Quoi qu'on die, quoi qu'on die. »
Ce « quoi qu'on die » en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble ;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

Bélise
Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

Philaminte
Mais quand vous avez fait ce charmant quoi qu'on die,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie ?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit ?

Trissotin
Hay, hay.

Armande
J'ai fort aussi « l'ingrate » dans la tête,
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens, qui la logent chez eux.

Philaminte
Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

Armande
Ah, s'il vous plaît, encore une fois « quoi qu'on die. »

Trissotin
« Faites-la sortir, quoi qu'on die, »

Philaminte, **Armande** et **Bélise**
« Quoi qu'on die » !

Trissotin
« De votre riche appartement » !

Philaminte, **Armande** et **Bélise**
Riche appartement !

Trissotin
« Où cette ingrate insolemment »

Philaminte, **Armande** et **Bélise**
Cette ingrate de fièvre !

Trissotin
« Attaque votre belle vie. »

Philaminte
« Votre belle vie » !

Armandeet**Bélise**
Ah !

Trissotin
« Quoi ! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang »,

Philaminte, **Armande** et **Bélise**
Ah !

Trissotin
« Et nuit et jour vous fait outrage ?

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains ».

Philaminte
On n'en peut plus ?

Bélise
On pâme.

Armande
On se meurt de plaisir.

Philaminte
De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

Armande
« Si vous la conduisez aux bains »,

Bélise
« Sans la marchander davantage »,

Philaminte
« Noyez-la de vos propres mains ».
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

Armande
Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

Bélise
Partout on s'y promène avec ravissement.

Philaminte
On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

Armande
Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

Trissotin
Le sonnet donc vous semble...

Philaminte
Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

Bélise, *à Henriette.*
Quoi, sans émotion pendant cette lecture ?
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure !

Henriette
Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

Trissotin
Peut-être que mes vers importunent Madame.

Henriette
Point, je n'écoute pas.

Philaminte
Ah ? voyons l'épigramme.

Trissotin
« Sur un carrosse de couleur amarante, donné à une dame de ses amies. »[1374]

Philaminte
Ces titres ont toujours quelque chose de rare.

Armande
À cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

Trissotin
« L'amour si chèrement m'a vendu son lien, »

Philaminte, **Armande** et **Bélise**
Ah !

Trissotin
« Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien.
Et quand tu vois ce beau carrosse
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs… »

Philaminte
Ah ma Laïs ! voilà de l'érudition.
L'enveloppe est jolie, et vaut un million[1375].

Trissotin
« Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante :
Dis plutôt qu'il est de ma rente. »

Armande
Oh, oh, oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

Philaminte
On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

Bélise
« Ne dis plus qu'il est amarante :
Dis plutôt qu'il est de ma rente. »
Voilà qui se décline : « ma rente, de ma rente, à ma rente. »

Philaminte
Je ne sais du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'ai l'esprit prévenu,
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

Trissotin
Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
À notre tour aussi nous pourrions admirer.

Philaminte
Je n'ai rien fait en vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer en amie,
Huit chapitres du plan de notre Académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité ;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée,
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit,
Et je veux nous venger toutes tant que nous sommes
De cette indigne classe où nous rangent les hommes ;
De borner nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

Armande
C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence,
Qu'à juger d'une jupe, et de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau.

Bélise
Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

Trissotin
Pour les dames on sait mon respect en tous lieux,
Et si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

Philaminte
Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées,
Qu'on peut faire comme eux de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs,
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs ;
Mêler le beau langage, et les hautes sciences ;
Découvrir la nature en mille expériences ;
Et sur les questions qu'on pourra proposer
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

Trissotin
Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

Philaminte
Pour les abstractions j'aime le platonisme.

Armande
Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

Bélise
Je m'accommode assez pour moi des petits corps ;
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

Trissotin
Descartes pour l'aimant donne fort dans mon sens.

Armande
J'aime ses tourbillons.

Philaminte
Moi ses mondes tombants.

Armande
Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

Trissotin
On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

Philaminte
Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

Bélise
Je n'ai point encore vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

Armande
Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale, et politique.

Philaminte
La morale a des traits dont mon coeur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits ;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

Armande
Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements.
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons ;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

Philaminte
Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble et dont je suis ravie ;
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales ;
Ces jouets éternels des sots de tous les temps ;
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants ;
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

Trissotin
Voilà certainement d'admirables projets !

Bélise
Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

Trissotin
Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

Armande
Nous serons par nos lois les juges des ouvrages.
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis.
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sache bien écrire.

Scène III

L'Épine, Trissotin, Philaminte, Bélise, Armande, Henriette

L'Épine, *à Trissotin.*
Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous,
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

Ils se lèvent.

Trissotin
C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

Philaminte
Pour le faire venir, vous avez tout crédit.

Trissotin va au-devant de Vadius.

Scène IV

Philaminte, Bélise, Armande, Henriette

Philaminte, *à Armande et à Bélise.*
Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.
À Henriette qui veut sortir.
Holà. Je vous ai dit en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

Henriette
Mais pour quelles affaires ?

Philaminte
Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

Scène V

Trissotin, Vadius, Philaminte, Bélise, Armande, Henriette

Trissotin, *présentant Vadius.*
Voici l'homme qui meurt du désir de vour voir.
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame,
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

Philaminte
La main qui le présente, en dit assez le prix.

Trissotin
Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

Philaminte, *à Bélise.*
Du grec, ô Ciel ! du grec ! Il sait du grec, ma soeur !

Bélise, *à Armande.*
Ah, ma nièce, du grec !

Armande
Du grec ! quelle douceur !

Philaminte
Quoi, Monsieur sait du grec ? Ah permettez, de grâce
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.

Henriette, *à Vadius, qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

Ils s'asseyent.

Philaminte
J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

Vadius
Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
À vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage,
Et j'aurais pu troubler quelque docte entretien.

Philaminte
Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

Trissotin
Au reste il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

Vadius
Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations ;
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi je ne vois rien de plus sot à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens,
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

Trissotin
Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

Vadius
Les grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

Trissotin
Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

Vadius
On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.[1376]

Trissotin
Nous avons vu de vous des églogues d'un style,
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

Vadius
Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

Trissotin
Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

Vadius
Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

Trissotin
Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

Vadius
Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

Trissotin
Aux ballades surtout vous êtes admirable.

Vadius
Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

Trissotin
Si la France pouvait connaître votre prix,

Vadius
Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

Trissotin
En carrosse doré vous iriez par les rues.

Vadius
On verrait le public vous dresser des statues.
À Trissotin.
Hom. C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

Trissotin
Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

Vadius
Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

Trissotin
Vous en savez l'auteur ?

Vadius
Non ; mais je sais fort bien,
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

Trissotin
Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

Vadius
Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

Trissotin
Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

Vadius
Me préserve le Ciel d'en faire de semblables !

Trissotin
Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

Vadius
Vous ?

Trissotin
Moi.

Vadius
Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

Trissotin
C'est qu'on fut malheureux, de ne pouvoir vous plaire.

Vadius
Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

Trissotin
La ballade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps.

Vadius
La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

Trissotin
Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

Vadius
Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

Trissotin
Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

Vadius
Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

Trissotin
Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

Vadius
Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

Trissotin
Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

Vadius
Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

Trissotin
Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

Vadius
Allez, cuistre...

Philaminte
Eh, Messieurs, que prétendez-vous faire ?

Trissotin
Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

Vadius
Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

Trissotin
Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

Vadius
Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

Trissotin
Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

Vadius
Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satires.

Trissotin
Je t'y renvoie aussi.

Vadius
J'ai le contentement,
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère ;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

Trissotin
C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

Vadius
Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

Trissotin
Et la mienne saura te faire voir ton maître.

Vadius
Je te défie en vers, prose, grec, et latin.

Trissotin
Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin[1377].

Scène VI

Trissotin, Philaminte, Armande, Bélise, Henriette.

Trissotin
À mon emportement ne donnez aucun blâme ;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

Philaminte
À vous remettre bien, je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète,
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir,
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

Henriette
C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire,
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire.
J'aime à vivre aisément, et dans tout ce qu'on dit
Il faut se trop peiner, pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ai point en tête,
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

Philaminte
Oui, mais j'y suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme ;
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.

J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances ;
Et la pensée enfin où mes voeux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit :
Montrant Trissotin.
Et cet homme est Monsieur que je vous détermine
À voir comme l'époux que mon choix vous destine.

Henriette
Moi, ma mère ?

Philaminte
Oui, vous. Faites la sotte un peu.

Bélise*, à Trissotin.*
Je vous entends. Vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un coeur que je possède.
Allez, je le veux bien. À ce noeud je vous cède,
C'est un hymen qui fait votre établissement.

Trissotin
Je ne sais que vous dire, en mon ravissement,
Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore
Me met...

Henriette
Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore
Ne vous pressez pas tant.

Philaminte
Comme vous répondez !
Savez-vous bien que si... Suffit, vous m'entendez.
À trissotin.
Elle se rendra sage ; allons, laissons-la faire.

Scène VII

Henriette, Armande.

Armande
On voit briller pour vous les soins de notre mère ;
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

Henriette
Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous ?

Armande
C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

Henriette
Je vous le cède tout, comme à ma soeur aînée.

Armande
Si l'hymen comme à vous me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

Henriette
Si j'avais comme vous les pédants dans la tête,
Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

Armande
Cependant bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma soeur, à nos parents ;
Une mère a sur nous une entière puissance,
Et vous croyez en vain par votre résistance...

Scène VIII

Chrysale, Ariste, Clitandre, Henriette, Armande.

Chrysale, *à Henriette, lui présentant Clitandre.*
Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein,
Ôtez ce gant. Touchez à Monsieur dans la main,
Et le considérez désormais dans votre âme
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

Armande
De ce côté, ma soeur, vos penchants sont fort grands.

Henriette
Il nous faut obéir, ma soeur, à nos parents ;
Un père a sur nos voeux une entière puissance.

Armande
Une mère a sa part à notre obéissance.

Chrysale
Qu'est-ce à dire ?

Armande
Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord,
Et c'est un autre époux...

Chrysale
Taisez-vous, péronnelle !
Allez philosopher tout le soûl avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien

Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles ;
Allons vite.

Scène IX

Chrysale, Ariste, Clitandre, Henriette

Ariste
Fort bien ; vous faites des merveilles.

Clitandre
Quel transport ! quelle joie ! ah ! que mon sort est doux !

Chrysale, *à Clitandre.*
Allons, prenez sa main, et passez devant nous,
Menez-la dans sa chambre. Ah les douces caresses !
À Ariste.
Tenez, mon coeur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Acte IV

Scène première

Armande, Philaminte.

Armande
Oui, rien n'a retenu son esprit en balance.
Elle a fait vanité de son obéissance.
Son coeur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,
Et semblait suivre moins les volontés d'un père,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

Philaminte
Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses voeux ;
Et qui doit gouverner ou sa mère, ou son père,
Ou l'esprit, ou le corps ; la forme, ou la matière.

Armande
On vous en devait bien au moins un compliment,
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

Philaminte
Il n'en est pas encore où son coeur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours ;
Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
Il sait que Dieu merci je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié de lui rien lire.

Scène II

Clitandre, Armande, Philaminte.

Clitandre entre doucement et écoute sans se montrer.

Armande
Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée,
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait,
Jette au fond de mon coeur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups, l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout :
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout.
Il est de votre honneur d'être à ses voeux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant entre nous,
Qu'il eût au fond du coeur de l'estime pour vous.

Philaminte
Petit sot !

Armande
Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

Philaminte
Le brutal !

Armande
Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,

J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvés beaux.

Philaminte
L'impertinent !

Armande
Souvent nous en étions aux prises ;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

Clitandre
Eh doucement de grâce. Un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense,
Pour armer contre moi toute votre éloquence ?
Pour vouloir me détruire, et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez. Dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

Armande
Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser ;
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes.
Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour ;
Au changement de voeux nulle horreur ne s'égale,
Et tout coeur infidèle est un monstre en morale.

Clitandre
Appelez-vous, Madame, une infidélité,
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté ?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose ;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon coeur.
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur ;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous,
Je vous trouve contraire à mes voeux les plus doux ;
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez. Est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre ?
Mon coeur court-il au change, ou si vous l'y poussez ?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez ?

Armande
Appelez-vous, Monsieur, être à vos voeux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée ?
Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas,
Cette union des coeurs, où les corps n'entrent pas.
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière ?
Qu'avec tout l'attirail des noeuds de la matière ?
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.
Ah quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les coeurs.
Comme une chose indigne, il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu céleste,
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, et non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

Clitandre
Pour moi par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme :
Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part ;
De ces détachements je ne connais point l'art ;
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces voeux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de coeurs, et ces tendres pensées,
Du commerce des sens si bien débarrassées :
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés,
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez ;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne,
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments ;
Et sans faire de tort à vos beaux sentiments,

Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

Armande
Eh bien, Monsieur, hé bien, puisque sans m'écouter
Vos sentiments brutaux veulent se contenter ;
Puisque pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des noeuds de chair, des chaînes corporelles ;
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
À consentir pour vous à ce dont il s'agit.

Clitandre
Il n'est plus temps, Madame, une autre a pris la place ;
Et par un tel retour j'aurais mauvaise grâce
De maltraiter l'asile, et blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

Philaminte
Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage ?
Et dans vos visions savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt ?

Clitandre
Eh, Madame, voyez votre choix, je vous prie ;
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits qui chez vous m'est contraire
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit :
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne.
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut ;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au ciel élever des sornettes,
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

Philaminte

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

Scène III

Trissotin, Armande, Philaminte, Clitandre.

Trissotin, *à Philaminte.*
Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle :
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Philaminte
Remettons ce discours pour une autre saison,
Monsieur n'y trouverait ni rime, ni raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr surtout l'esprit et la science.

Clitandre
Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame, et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants,
Que de me voir savant comme certaines gens.

Trissotin
Pour moi je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

Clitandre
Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

Trissotin
Le paradoxe est fort.

Clitandre
Sans être fort habile,
La preuve m'en serait je pense assez facile.
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tout cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.

Trissotin
Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.

Clitandre
Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

Trissotin
Pour moi je ne vois pas ces exemples fameux.

Clitandre
Moi, je les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.

Trissotin
J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

Clitandre
Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant,
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Trissotin
Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

Clitandre
Si vous le voulez prendre aux usages du mot,
L'alliance est plus grande entre pédant et sot.

Trissotin
La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

Clitandre
Et l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

Trissotin
Le savoir garde en soi son mérite éminent.

Clitandre
Le savoir dans un fat devient impertinent.

Trissotin
Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

Clitandre
Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

Trissotin
Ces certains savants-là, peuvent à les connaître
Valoir certaines gens que nous voyons paraître.

Clitandre
Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants ;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

Philaminte
Il me semble, Monsieur...

Clitandre
Eh, Madame, de grâce,
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe :
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant ;
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

Armande
Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

Clitandre
Autre second, je quitte la partie.

Philaminte
On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

Clitandre
Eh, mon Dieu, tout cela n'a rien dont il s'offense ;

Il entend raillerie autant qu'homme de France ;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire ait fait que s'en moquer.

Trissotin
Je ne m'étonne pas au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuie.
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit :
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit ;
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense

Clitandre
Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand, de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits, vous déclamiez contre elle ;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle ;
Et sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères, et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête ;
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout ;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût ;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

Trissotin
De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

Clitandre
Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

Trissotin
Ce que je vois, Monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus[1378] font honneur à la France,
Et que tout leur mérite exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la Cour.

Clitandre
Je vois votre chagrin, et que par modestie

Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie :
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'Etat vos habiles héros ?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons ?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes ;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes ;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions ;
Que sur eux l'univers a la vue attachée ;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
À se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres ;
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres ;
Riches pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule, et d'une impertinence
À décrier partout l'esprit et la science.

Philaminte
Votre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

Scène IV

Julien, Trissotin, Philaminte, Clitandre, Armande.

Julien
Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

Philaminte
Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

Julien
Je noterai cela, Madame, dans mon livre.

Philaminte, *lisant. :*
« Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie ne veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés. »

Philaminte *poursuit.*
Voilà sur cet hymen que je me suis promis
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie,
À faire une action qui confonde l'envie ;

Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre, aura pressé l'effet.
À Julien.
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître ;
Et lui dites, qu'afin de lui faire connaître
Quel grand état je fais de ses nobles avis,
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
Montrant Trissotin.
Dès ce soir à Monsieur je marierai ma fille.

Scène V

Philaminte, Clitandre, Armande.

Philaminte, *à Clitandre.*
Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
À signer leur contrat vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien de ma part inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au notaire,
Et d'aller avertir votre soeur de l'affaire.

Armande
Pour avertir ma soeur, il n'en est pas besoin,
Et Monsieur que voilà, saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son coeur à vous être rebelle.

Philaminte
Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir.
Elle s'en va.

Scène VI

Armande, Clitandre

Armande
J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées,
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

Clitandre
Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
À ne vous point laisser ce grand regret au coeur.

Armande
J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

Clitandre
Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

Armande
Je le souhaite ainsi.

Clitandre
J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

Armande
Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

Clitandre
Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

Scène VII

Chrysale, Ariste, Henriette, Clitandre.

Clitandre
Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux.
Madame votre femme a rejeté mes voeux,
Et son coeur prévenu, veut Trissotin pour gendre.

Chrysale
Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin ?

Ariste
C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin,
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

Clitandre
Elle veut dès ce soir faire ce mariage.

Chrysale
Dès ce soir ?

Clitandre
Dès ce soir.

Chrysale
Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier vous deux.

Clitandre
Pour dresser le contrat, elle envoie au notaire.

Chrysale
Et je vais le quérir pour celui qu'il doit faire.

Clitandre*, monstrant Henriette.*
Et Madame doit être instruite par sa soeur,
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son coeur.

Chrysale
Et moi, je lui commande avec pleine puissance,
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah je leur ferai voir, si pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
À Henriette.
Nous allons revenir, songez à nous attendre ;
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous mon gendre.

Henriette*, à Ariste.*
Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.

Ariste
J'emploierai toute chose à servir vos amours.

Scène VIII

Henriette, Clitandre.

Clitandre
Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre coeur, Madame.

Henriette
Pour mon coeur vous pouvez vous assurer de lui.

Clitandre
Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

Henriette
Vous voyez à quels noeuds on prétend le contraindre.

Clitandre
Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

Henriette
Je vais tout essayer pour nos voeux les plus doux ;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne,
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

Clitandre
Veuille le juste Ciel me garder en ce jour,
De recevoir de vous cette preuve d'amour.

Acte V

Scène première

Henriette, Trissotin.

Henriette
C'est sur le mariage où ma mère s'apprête,
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête ;
Et j'ai cru dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes voeux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable :
Mais l'argent dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas ;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles,
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

Trissotin
Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce et votre air sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes voeux et mes tendresses ;
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

Henriette
Je suis fort redevable à vos feux généreux ;
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on saurait estimer,
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un coeur, vous le savez, à deux ne saurait être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,

Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talents vous devriez me plaire.
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire ;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

Trissotin
Le don de votre main où l'on me fait prétendre,
Me livrera ce coeur que possède Clitandre ;
Et par mille doux soins, j'ai lieu de présumer,
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

Henriette
Non, à ses premiers voeux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les coeurs s'excite,
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite ;
Le caprice y prend part, et quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimait, Monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon coeur et toute ma tendresse ;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
À ce que des parents ont sur nous de pouvoir.
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un coeur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir par son choix,
Exercer sur mes voeux la rigueur de ses droits.
Ôtez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un coeur aussi cher que le vôtre.

Trissotin
Le moyen que ce coeur puisse vous contenter ?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
À moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...

Henriette

Eh Monsieur, laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

Trissotin
C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon coeur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète ;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

Henriette
Eh de grâce, Monsieur...

Trissotin
Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des voeux d'éternelle durée.
Rien n'en peut arrêter les aimables transports ;
Et bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère ;
Et pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

Henriette
Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense,
À vouloir sur un coeur user de violence ?
Qu'il ne fait pas bien sûr, à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait ;
Et qu'elle peut aller en se voyant contraindre,
À des ressentiments que le mari doit craindre ?

Trissotin
Un tel discours n'a rien dont je sois altéré.
À tous événements le sage est préparé.
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui,
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

Henriette
En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie ;
Et je ne pensais pas que la philosophie

Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
À porter constamment de pareils accidents.
Cette fermeté d'âme à vous si singulière,
Mérite qu'on lui donne une illustre matière ;
Est digne de trouver qui prenne avec amour,
Les soins continuels de la mettre en son jour ;
Et comme à dire vrai, je n'oserais me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le laisse à quelque autre, et vous jure entre nous,
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

Trissotin
Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire ;
Et l'on a là-dedans fait venir le notaire.

Scène II

Chrysale, Clitandre, Martine, Henriette.

Chrysale
Ah, ma fille, je suis bien aise de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos voeux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère ;
Et pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amène, et rétablis céans.

Henriette
Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change.
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

Chrysale
Comment ? Me prenez-vous ici pour un benêt ?

Henriette
M'en préserve le Ciel.

Chrysale
Suis-je un fat, s'il vous plaît ?

Henriette
Je ne dis pas cela.

Chrysale

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable ?

Henriette
Non, mon père.

Chrysale
Est-ce donc qu'à l'âge où je me vois,
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi ?

Henriette
Si fait.

Chrysale
Et que j'aurais cette faiblesse d'âme,
De me laisser mener par le nez à ma femme ?

Henriette
Eh non, mon père.

Chrysale
Ouais. Qu'est-ce donc que ceci ?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

Henriette
Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

Chrysale
Ma volonté céans doit être en tout suivie.

Henriette
Fort bien, mon père.

Chrysale
Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander.

Henriette
Oui, vous avez raison.

Chrysale
C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

Henriette

D'accord.

Chrysale
C'est moi qui dois disposer de ma fille.

Henriette
Eh oui.

Chrysale
Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

Henriette
Qui vous dit le contraire ?

Chrysale
Et pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

Henriette
Hélas ! vous flattez là les plus doux de mes voeux ;
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

Chrysale
Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle...

Clitandre
La voici qui conduit le notaire avec elle.

Chrysale
Secondez-moi bien tous.

Martine
Laissez-moi, j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

Scène III

Philaminte, Bélise, Armande, Trissotin, Le Notaire, Chrysale, Clitandre, Henriette, Martine.

Philaminte, *au notaire.*
Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage ?

Le Notaire
Notre style est très bon, et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

Bélise
Ah ! quelle barbarie au milieu de la France !
Mais au moins en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents,
Et dater par les mots d'ides et de calendes.

Le Notaire
Moi ? Si j'allais, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons.

Philaminte
De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Apercevant Martine.
Ah, ah ! cette impudente ose encore se produire ?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

Chrysale
Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.

Nous avons maintenant autre chose à conclure.

Le Notaire
Procédons au contrat. Où donc est la future ?

Philaminte
Celle que je marie est la cadette.

Le Notaire
Bon.

Chrysale*, montrant Henriette.*
Oui. La voilà, Monsieur, Henriette est son nom.

Le Notaire
Fort bien. Et le futur ?

Philaminte*, montrant Trissotin.*
L'époux que je lui donne
Est Monsieur.

Chrysale, *montrant Clitandre*.
Et celui, moi, qu'en propre personne,
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

Le Notaire
Deux époux !
C'est trop pour la coutume.

Philaminte*, au notaire.*
Où vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

Chrysale
Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

Le Notaire
Mettez-vous donc d'accord et d'un jugement mûr
Voyez à convenir entre vous du futur.

Philaminte
Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

Chrysale

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

Le Notaire
Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux ?

Philaminte, *à Chrysale.*
Quoi donc, vous combattez les choses que je veux ?

Chrysale
Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche ma fille,
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

Philaminte
Vraiment à votre bien on songe bien ici,
Et c'est là pour un sage, un fort digne souci !

Chrysale
Enfin pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

Philaminte*, montrant Trissotin.*
Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre :
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

Chrysale
Ouais. Vous le prenez là d'un ton bien absolu ?

Martine
Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

Chrysale
C'est bien dit.

Martine
Mon congé cent fois me fût-il hoc,
La poule ne doit point chanter devant le coq.

Chrysale
Sans doute.

Martine
Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

Chrysale
Il est vrai.

Martine
Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis.
Je ne l'aimerais point, s'il faisait le jocrisse.
Et si je contestais contre lui par caprice ;
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon,
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

Chrysale
C'est parler comme il faut.

Martine
Monsieur est raisonnable,
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

Chrysale
Oui.

Martine
Par quelle raison, jeune, et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue :
Et ne voulant savoir le grais, ni le latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

Chrysale
Fort bien.

Philaminte
Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

Martine
Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise ;
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage ;
Les livres cadrent mal avec le mariage ;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi ;
Qui ne sache A, ne B, n'en déplaise à Madame,

Et ne soit en un mot docteur que pour sa femme.

Philaminte
Est-ce fait ? et sans trouble ai-je assez écouté
Votre digne interprète ?

Chrysale
Elle a dit vérité.

Philaminte
Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
Montrant Trissotin.
Henriette, et Monsieur seront joints de ce pas ;
Je l'ai dit, je le veux, ne me répliquez pas :
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

Chrysale
Voilà dans cette affaire un accommodement.
À Henriette et à Clitandre.
Voyez ? y donnez-vous votre consentement ?

Henriette
Eh mon père !

Clitandre*, à Chrysale.*
Eh Monsieur !

Bélise
On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire :
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour ;
La substance qui pense, y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue.

Scène IV

Ariste, Chrysale, Philaminte, Bélise, Henriette, Armande, Trissotin, Le Notaire, Clitandre, Martine.

Ariste
J'ai regret de troubler un mystère joyeux,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles,
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles ;
À Philaminte.
L'une pour vous, me vient de votre procureur ;
À Chrysale.
L'autre pour vous, me vient de Lyon.

Philaminte
Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourrait-on nous écrire ?

Ariste
Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

Philaminte, *lisant.*
« Madame, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires, a été cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner. »

Chrysale, *à Philaminte.*
Votre procès perdu !

Philaminte, *à Chrysale.*

Vous vous troublez beaucoup !
Mon coeur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune
À braver comme moi les traits de la fortune.
« Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la cour. »
Condamnée ! Ah ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels.

Ariste
Il a tort en effet,
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devait avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

Philaminte
Voyons l'autre.

Chrysale *lisant.*
« Monsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frère, me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute. »
Ô Ciel ! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien !

Philaminte
Ah quel honteux transport ! Fi ! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,
Et perdant toute chose, à soi-même il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui ;
Montrant Trissotin.
Son bien nous peut suffire et pour nous, et pour lui.

Trissotin
Non, Madame, cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

Philaminte
Cette réflexion vous vient en peu de temps !
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

Trissotin
De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un coeur qui ne se donne pas.

Philaminte
Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

Trissotin
Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez :
Mais je ne suis point homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie ;
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas.

Scène dernière

Ariste, Chrysale, Philaminte, Bélise, Henriette, Armande, Le Notaire, Clitandre, Martine.

Philaminte
Qu'il a bien découvert son âme mercenaire !
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

Clitandre
Je ne me vante point de l'être, mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin ;
Et j'ose vous offrir, avec ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

Philaminte
Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

Henriette
Non, ma mère, je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

Clitandre
Quoi, vous vous opposez à ma félicité ?
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

Henriette
Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes voeux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires :

Mais lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

Clitandre
Tout destin avec vous me peut être agréable ;
Tout destin me serait sans vous insupportable.

Henriette
L'amour dans son transport parle toujours ainsi.
Des retours importuns évitons le souci,
Rien n'use tant l'ardeur de ce noeud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux,
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

Ariste*, à Henriette.*
N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre ?

Henriette
Sans cela, vous verriez tout mon coeur y courir ;
Et je ne fuis sa main, que pour le trop chérir.

Ariste
Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours ;
Pour détromper ma soeur, et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai pouvait être.

Chrysale
Le Ciel en soit loué.

Philaminte
J'en ai la joie au coeur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

Chrysale*, à Clitandre.*
Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

Armande, *à Philaminte.*
Ainsi donc à leurs voeux vous me sacrifiez ?

Philaminte
Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un oeil content couronner leur ardeur.

Bélise
Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son coeur.
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on s'en repent après tout le temps de sa vie.

Chrysale, *au notaire.*
Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

FIN

LE MALADE IMAGINAIRE

1673

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

Comédie-Ballet

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

Présentation
Personnages

Prologue
- Scène I
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Autre prologue

Acte I
- Scène première
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII
- Scène IX
- Scène X
- Scène XI

Premier intermède

Scène I
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Première entrée de ballet
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Deuxième entrée de ballet
Troisième entrée de ballet
Quatrième entrée de ballet

Acte II
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII

Deuxième intermède
Première entrée de ballet
Deuxième entrée de ballet

Acte III
Scène première
Scène II
Scène III
Scène IV
Scène V
Scène VI
Scène VII
Scène VIII
Scène IX
Scène X
Scène XI
Scène XII

Scène XIII
Scène XIV
Scène XV
Scène XVI
Scène XVII
Scène XVIII
Scène XIX
Scène XX
Scène XXI
Scène XXII
Scène XXIII

Troisième intermède
Première entrée de ballet
Deuxième entrée de ballet
Troisième entrée de ballet
Quatrième entrée de ballet

Présentation
de Voltaire dans *Vie de Molière* (1739)

Comédie en trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal le 10 février 1673.[1379]

C'est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, et ses comédies, de n'être pas toujours assez intéressantes ; mais, avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'est soutenu, et même a été asservi à des lois de décence plus rigoureuses que du temps de Molière. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le Tartuffe presse la femme de son hôte ; on n'oserait se servir des termes de *fils de putain,* de *carogne,* et même de *cocu :* la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu laver encore cette tache, qu'un préjugé très injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un État bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très difficile et très estimable ; mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière, ayant autant de réputation que Racine, le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies, et qu'il ne va presque plus personne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies de Racine, lorsqu'elles sont bien représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'est que l'esprit se

lasse des plaisanteries, et que le coeur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques et de la magie étonnante du style de Racine qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, et l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que Molière, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénouements assez heureux : tant l'art dramatique est difficile !

Personnages

PERSONNAGES DU PROLOGUE
[1380]

FLORE
DEUX ZÉPHYRS, dansants
CLIMÈNE
DAPHNÉ
TIRCIS, amant de Climène, chef d'une troupe de bergers.
DORILLAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.
BERGERS ET BERGÈRES de la suite de Tircis, dansants et chantants.
BERGERS ET BERGÈRES de la suite de Dorillas, chantants et dansants.
PAN
FAUNES, dansants.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

ARGAN[1381] : malade imaginaire.[1382][1383]
BÉLINE : seconde femme d'Argan.[1384]
ANGÉLIQUE : fille d'Argan et amante de Cléante.[1385]
LOUISON : petite fille d'Argan et soeur d'Angélique.[1386]
BÉRALDE : frère d'Argan.[1387]
CLÉANTE[1388] : amant d'Angélique.[1389]
M. DIAFOIRUS[1390]: médecin.[1391]
THOMAS DIAFOIRUS[1392] : son fils et amant d'Angélique.[1393]
M. PURGON[1394]: médecin d'Argan.[1395]
M. FLEURANT[1396]: apothicaire.[1397]
M. BONNEFOI: notaire. [1398]
TOINETTE : servante.[1399]

PERSONNAGES DES INTERMÈDES

Premier acte

POLICHINELLE.
UNE VIEILLE.
VIOLONS.
ARCHERS, chantants et dansants.

Deuxième acte

QUATRE ÉGYPTIENNES, chantantes.
ÉGYPTIENS ET ÉGYPTIENNES, chantants et dansants.

Troisième acte

TAPISSIERS, dansants.
LE PRÉSIDENT de la Faculté de médecine.
DOCTEURS.
ARGAN, bachelier.
APOTHICAIRES, avec leurs mortiers et leurs pilons.
PORTE-SERINGUES.
CHIRURGIENS.

La scène se passe à Paris.

Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MALADE IMAGINAIRE

Table des matières

Retour à la liste des titres

Prologue

Après les glorieuses fatigues et les exploits victorieux de notre auguste monarque, il est bien juste que tous ceux qui se mêlent d'écrire travaillent ou à ses louanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'ici l'on a voulu faire ; et ce prologue est un essai des louanges de ce grand prince, qui donne entrée à la comédie du ***Malade imaginaire*** *dont le projet a été fait pour le délasser de ses nobles travaux.*

Le théâtre représente un lieu champêtre, et néanmoins fort agréable.

ÉGLOGUE EN MUSIQUE ET EN DANSE

Scène I

Flore, deux zéphyrs dansants

Flore
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, bergers, venez, bergères,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux ;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien chères
Et réjouir tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, bergers, venez, bergères,
Accourez, accourez sous ces tendres ormeaux.

Scène II

Flore, deux zéphyrs dansants, Climène, Daphné, Tircis, Dorilas

Climène, *à Tircis* et **Daphné**, *à Dorilas.*
Berger, laissons là tes feux :
Voilà Flore qui nous appelle.

Tircis, *à Climène* et **Dorilas**, *à Daphné*
Mais au moins, dis moi, cruelle,

Tircis
Si d'un peu d'amitié tu payeras mes voeux.

Dorilas
Si tu seras sensible à mon ardeur fidèle.

Climène et **Daphné**
Voilà Flore qui nous appelle.

Tircis et **Dorilas**
Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

Tircis
Languirai-je toujours dans ma peine mortelle ?

Dorilas
Puis-je espérer qu'un jour tu me rendras heureux ?

Climène et **Daphné**
Voilà Flore qui nous appelle.

Scène III

Flore, deux zéphyrs dansants, Climène, Daphné, Tircis, Dorilas, Bergers et Bergères

Les bergers et bergères sont de la suite de Tircis et Dorilas, chantants et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Toute la troupe des bergers et des bergères va se placer en cadence autour de Flore.)

Climène
Quelle nouvelle parmi nous,
Déesse, doit jeter tant de réjouissance ?

Daphné
Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

Dorilas
D'ardeur nous en soupirons tous.

Tous
Nous en mourons d'impatience.

Flore
La voici ; silence, silence !
Vos voeux sont exaucés, Louis est de retour ;
Il ramène en ces lieux les plaisirs et l'amour,
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ses vastes exploits son bras voit tout soumis ;
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

Choeur
Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !
Que de plaisirs ! que de ris ! que de jeux !
Que de succès heureux !
Et que le ciel a bien rempli nos voeux !
Ah ! quelle douce nouvelle !
Qu'elle est grande ! qu'elle est belle !

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Tous les bergers et bergères expriment par des danses les transports de leur joie.

Flore
De vos flûtes bocagères
Réveillez les plus beaux sons ;
Louis offre à vos chansons
La plus belle des matières.
Après cent combats,
Où cueille son bras
Une ample victoire,
Formez entre vous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

Choeur
Formons entre nous
Cent combats plus doux
Pour chanter sa gloire.

Flore
Mon jeune amant, dans ce bois,
Des présents de mon empire
Prépare un prix à la voix
Qui saura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus auguste des rois.

Climène
Si Tircis a l'avantage,

Daphné
Si Dorilas est vainqueur,

Climène
À le chérir je m'engage.

Daphné
Je me donne à son ardeur.

Tircis
Ô trop chère espérance !

Dorilas
O mot plein de douceur !

Tircis et Dorilas
Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un coeur ?

Les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, tandis que Flore, comme juge, va se placer au pied d'un arbre qui est au milieu du théâtre, avec deux Zéphyres, et que le reste, comme spectateurs, va occuper les deux côtés de la scène.

Tircis
Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux,
Il n'est rien d'assez solide
Digues, châteaux, villes et bois,
Hommes et troupeaux à la fois,
Tout cède au courant qui le guide.
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche Louis dans ses exploits.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET
Les bergers et bergères du côté de Tircis dansent autour de lui, sur une ritournelle,
pour exprimer leurs applaudissements.

Dorilas
Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nue enflammée
Fait, d'épouvante et d'horreur,
Trembler le plus ferme coeur ;
Mais, à la tête d'une armée,
Louis jette plus de terreur.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les bergers et bergères du côté de Dorilas font de même que les autres.

Tircis

Des fabuleux exploits que la Grèce a chantés
Par un brillant amas de belles vérités
Nous voyons la gloire effacée ;
Et tous ces fameux demi-dieux,
Que vante l'histoire passée,
Ne sont point à notre pensée
Ce que Louis est à nos yeux.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les bergers et bergères du côté de Tircis font encore la même chose.

Dorilas

Louis fait à nos temps, par ses faits inouïs,
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des siècles évanouis ;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de Louis.

SIXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les bergères du côté de Dorilas font encore de même.

SEPTIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les bergères du côté deTircis et de celui de Dorilas se mêlent et dansent ensemble.

Scène IV

Flore, Pan, deux zéphyrs dansants, Climène, Daphné, Tircis, Dorilas, Faunes dansants, Bergers et Bergères, chantants et dansants

Pan, *suivi de six Faunes.*
Laissez, laissez, bergers, ce dessein téméraire.
Eh ! que voulez vous faire ?
Chanter sur vos chalumeaux
Ce qu'Apollon sur sa lyre,
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendrait pas de dire ?
C'est donner trop d'essor au feu qui vous inspire ;
C'est monter vers les cieux sur des ailes de cire
Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de Louis l'intrépide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'image ;
Le silence est le langage
Qui doit louer ses exploits.
Consacrez d'autres soins à sa pleine victoire ;
Vos louanges n'ont rien qui flatte ses désirs :
Laissez, laissez là sa gloire,
Ne songez qu'à ses plaisirs.

Choeur
Laissons, laissons là sa gloire,
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

Flore, *à Tircis et à Dorilas.*
Bien que, pour étaler ses vertus immortelles,
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix,

Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

HUITIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les deux zéphyrs dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.

Les deux Zéphyres dansent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux bergers.

Climène et **Daphné**, *en donnant la main à leurs amants*.
Dans les choses grandes et belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

Tircis et **Dorilas**
Ah ! que d'un doux succès notre audace est suivie !

Flore et **Pan**
Ce qu'on fait pour Louis, on ne le perd jamais.

Climène, Daphné, Tircis et **Dorilas**
Au soin de ses plaisirs donnons-nous désormais.

Flore et **Pan**
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

Choeur
Joignons tous dans ces bois
Nos flûtes et nos voix :
Ce jour nous y convie
Et faisons aux échos redire mille fois :
LOUIS est le plus grand des rois ;
Heureux, heureux qui peut lui consacrer sa vie !

NEUVIÈME ENTRÉE DE BALLET

Faunes, bergers et bergères, tous se mêlent, et il se fait entre eux des jeux de danse ; après quoi ils se vont préparer pour la comédie.

Molière : Oeuvres complètes

Comédies et Ballets

LE MALADE IMAGINAIRE

Table des matières

Retour à la liste des titres

Autre prologue

Une bergère chantante
Votre plus savoir n’est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins ;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespère.
Votre plus haut savoir n’est que pure chimère.

Hélas ! hélas ! je n’ose découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je soupire,
Et qui seul peut me secourir.
ne prétendez pas le finir.
Ignorants médecins ; vous ne sauriez le faire,
Votre plus haut savoir n’est que pure chimère.

Ces remèdes peu sûrs, dont le simple vulgaire
Croit que vous connaissez l’admirable vertu,
Pour les maux que je sens n’ont rien de salutaire ;
Et tout votre caquet ne peut être reçu
Que d’un MALADE IMAGINAIRE.

Votre plus haut savoir n’est que pure chimère,
Vains et peu sages médecins,
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespère.
Votre plus haut savoir n’est que pure chimère.

Acte I

Scène première

Argan

Argan, *seul dans sa chambre, assis, une table devant lui, compte des parties d'apothicaire avec des jetons ; il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivant*s :

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt ; trois et deux font cinq.

Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinuatif, préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur ? Ce qui me plaît de monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles. « Les entrailles de monsieur, trente sols. » Oui ; mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil ; il faut être aussi raisonnable et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols ; et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols.

« Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur, trente sols Avec votre permission, dix sols.

« Plus, dudit jour, le soir, un julep hépatique, soporatif et somnifère, composé pour faire dormir monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là ; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize, et dix-sept sols six deniers.

« Plus, du vingt cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de monsieur, quatre livres. » Ah ! monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne

vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols.
« Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente, pour faire reposer monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols.
« Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif, pour chasser les vents de monsieur, trente sols. » Dix sols, monsieur Fleurant.
« Plus, le clystère de monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols.
« Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller et chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable.
« Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et dulcoré pour adoucir, lénifier, tempérer et rafraîchir le sang de monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols.
« Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard[1400], sirop de limon et grenades, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah ! monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît ; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade ; contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers.
Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et, l'autre mois, il y avait douze médecines et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela.
Allons, qu'on m'ôte tout ceci.
Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucund e ses gens dans sa chambre.
Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul : il n'y a pas moyen de les arrêter ici.
Il agite une sonnette pour faire venir ses gens.
Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds… Toinette ! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne, coquine ! Drelin, drelin, drelin. J'enrage !
Il ne sonne plus, mais il crie.
Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul ? Drelin drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Scène II

Toinette, Argan

Toinette, *en entrant dans la chambre.*
On y va.

Argan
Ah ! chienne ! ah ! carogne !

Toinette, *faisant semblant de s'être cogné la tête.*
Diantre soit fait de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.

Argan, *en colère*
Ah ! traîtresse !…

Toinette, *l'interrompant pour l'empêcher de crier, et se plaignant toujours.*
Ah !

Argan
Il y a…

Toinette
Ah !

Argan
Il y a une heure…

Toinette
Ah !

Argan
Tu m'as laissé…

Toinette
Ah !

Argan
Tais-toi donc, coquine, que je te querelle !

Toinette
Çamon[1401], ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait !

Argan
Tu m'as fait égosiller, carogne !

Toinette
Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

Argan
Quoi ! coquine…

Toinette
Si vous querellez, je pleurerai.

Argan
Me laisser, traîtresse…

Toinette, *interrompant encore Argan.*
Ah !

Argan
Chienne ! tu veux…

Toinette
Ah !

Argan
Quoi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de quereller !

Toinette
Querellez tout votre soûl : je le veux bien.

Argan
Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups !

Toinette
Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah !

Argan
Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci.
Argan se lève de sa chaise.
Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

Toinette
Votre lavement ?

Argan
Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

Toinette
Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

Argan
Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.

Toinette
Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour faire tant de remèdes.

Argan
Taisez-vous, ignorante ! ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai à lui dire quelque chose.

Toinette
La voici qui vient d'elle-même : elle a deviné votre pensée.

Scène III

Angélique, Toinette, Argan

Argan
Approchez, Angélique : vous venez à propos ; je voulais vous parler.

Angélique
Me voilà prête à vous ouïr.

Argan
Attendez.
À Toinette.
Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure.

Toinette, *en le raillant*.
Allez vite, monsieur allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

Scène IV

Angélique, Toinette

Angélique
Toinette !

Toinette
Quoi ?

Angélique
Regarde-moi un peu.

Toinette
Eh bien ! je vous regarde.

Angélique
Toinette !

Toinette
Eh bien, quoi, Toinette ?

Angélique
Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?

Toinette
Je m'en doute assez : de notre jeune amant ; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

Angélique
Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir ? Et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce

discours ?

Toinette
Vous ne m'en donnez pas le temps ; et vous avez des soins là-dessus qu'il est difficile de prévenir.

Angélique
Je t'avoue que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon coeur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais, dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?

Toinette
Je n'ai garde.

Angélique
Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?

Toinette
Je ne dis pas cela.

Angélique
Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?

Toinette
À Dieu ne plaise !

Angélique
Dis-moi un peu : ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance ?

Toinette
Oui.

Angélique
Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme ?

Toinette
Oui.

Angélique
Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

Toinette
D'accord.

Angélique
Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?

Toinette
Oh ! oui.

Angélique
Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

Toinette
Assurément.

Angélique
Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

Toinette
Sans doute.

Angélique
Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

Toinette
Cela est sûr.

Angélique
Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

Toinette
Il est vrai.

Angélique
Et qu'il n'est rien de plus fâcheux que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire ?

Toinette
Vous avez raison.

Angélique

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

Toinette
Eh ! eh ! ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.

Angélique
Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?

Toinette
En tout cas, vous en serez bientôt éclaircie ; et la résolution où il vous écrivit hier qu'il était de vous faire demander en mariage est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai ou non. Ç'en sera là la bonne preuve.

Angélique
Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

Toinette
Voilà votre père qui revient.

Scène V

Argan, Angélique, Toinette

Argan, s*e mettant dans sa chaise*.
Oh çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! À ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

Angélique
Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

Argan
Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

Angélique
C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés.

Argan
Ma femme, votre belle-mère, avait envie que je vous fasse religieuse, et votre petite soeur Louison aussi, et de tout temps elle a été aheurtée à cela.

Toinette, *à part.*
La bonne bête a ses raisons.

Argan
Elle ne voulait point consentir à ce mariage ; mais je l'ai emporté, et ma parole est donnée.

Angélique
Ah ! mon père, que je vous suis obligée de toutes vos bontés !

Toinette*, à Argan.*
En vérité, je vous sais bon gré de cela ; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

Argan
Je n'ai point encore vu la personne : mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

Angélique
Assurément, mon père.

Argan
Comment ! l'as-tu vu ?

Angélique
Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon coeur, je ne feindrai point de vous dire que le hasard nous a fait connaître il y a six jours, et que la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

Argan
Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

Angélique
Oui, mon père.

Argan
De belle taille.

Angélique
Sans doute.

Argan
Agréable de sa personne.

Angélique
Assurément.

Argan
De bonne physionomie.

Angélique
Très bonne.

Argan
Sage et bien né.

Angélique
Tout à fait.

Argan
Fort honnête.

Angélique
Le plus honnête du monde.

Argan
Qui parle bien latin et grec.

Angélique
C'est ce que je ne sais pas.

Argan
Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

Angélique
Lui, mon père ?

Argan
Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

Angélique
Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?

Argan
Monsieur Purgon.

Angélique
Est-ce que monsieur Purgon le connaît ?

Argan

La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse puisque c'est son neveu.

Angélique
Cléante, neveu de monsieur Purgon ?

Argan
Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

Angélique
Eh ! oui.

Argan
Eh bien, c'est le neveu de monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, monsieur Purgon, monsieur Fleurant et moi ; et demain ce gendre prétendu doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà tout ébaubie !

Angélique
C'est, mon père, que je connais que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu une autre.

Toinette
Quoi ! monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

Argan
Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

Toinette
Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter. Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

Argan
Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je le suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des

consultations et des ordonnances.

Toinette
Eh bien, voilà dire une raison, et il y a du plaisir à se répondre doucement les uns aux autres. Mais, monsieur, mettez la main à la conscience ; est-ce que vous êtes malade ?

Argan
Comment, coquine ! si je suis malade ! Si je suis malade, impudente !

Toinette
Eh bien, oui, monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

Argan
C'est pour moi que je lui donne ce médecin, et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père.

Toinette
Ma foi, monsieur, voulez-vous qu'en amie je vous donne un conseil ?

Argan
Quel est-il, ce conseil ?

Toinette
De ne point songer à ce mariage-là.

Argan
Et la raison ?

Toinette
La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

Argan
Elle n'y consentira point ?

Toinette
Non.

Argan
Ma fille ?

Toinette
Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de monsieur Diafoirus, de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

Argan
J'en ai affaire, moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, monsieur Purgon qui n'a ni femme ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

Toinette
Il faut qu'il ait tué bien des gens pour s'être fait si riche.

Argan
Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

Toinette
Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être madame Diafoirus.

Argan
Et je veux, moi, que cela soit.

Toinette
Eh ! fi ! ne dites pas cela.

Argan
Comment ! que je ne dise pas cela ?

Toinette
Eh ! non.

Argan
Et pourquoi ne le dirais-je pas ?

Toinette
On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

Argan
On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute

la parole que j'ai donnée.

Toinette
Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

Argan
Je l'y forcerai bien.

Toinette
Elle ne le fera pas, vous dis-je.

Argan
Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

Toinette
Vous ?

Argan
Moi.

Toinette
Bon.

Argan
Comment, bon ?

Toinette
Vous ne la mettrez point dans un couvent.

Argan
Je ne la mettrai point dans un couvent ?

Toinette
Non.

Argan
Non ?

Toinette
Non.

Argan
Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

Toinette
Non, vous dis-je.

Argan
Qui m'en empêchera ?

Toinette
Vous-même.

Argan
Moi ?

Toinette
Oui. Vous n'aurez pas ce coeur-là.

Argan
Je l'aurai...

Toinette
Vous vous moquez.

Argan
Je ne me moque point.

Toinette
La tendresse paternelle vous prendra.

Argan
Elle ne me prendra point.

Toinette
Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un : Mon petit papa mignon, prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

Argan
Tout cela ne fera rien.

Toinette
Oui, oui.

Argan
Je vous dis que je n'en démordrai point.

Toinette
Bagatelles !

Argan
Il ne faut point dire : Bagatelles !

Toinette
Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.

Argan, *avec emportement.*
Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux !

Toinette
Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.

Argan
Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

Toinette
Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

Argan
Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maitre ?

Toinette
Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

Argan, *courant après Toinette.*
Ah ! insolente ! il faut que je t'assomme !

Toinette, *évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui.*
Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

Argan, *en colère, courant après Toinette autour de la chaise, son bâton à la main.*
Viens, viens, que je t'apprenne à parler !

Toinette, *courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.*
Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

Argan, *de même.*
Chienne !

Toinette, *de même.*
Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

Argan, *de même.*
Pendarde !

Toinette, *de même.*
Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

Argan, *de même.*
Carogne !

Toinette, *de même.*
Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

Argan, *s'arrêtant.*
Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

Angélique
Eh ! mon père, ne vous faites point malade.

Argan, *à Angélique.*
Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

Toinette, *en s'en allant.*
Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

Argan*se, se jetantdans sa chaise, étant las de courir après elle*.
Ah ! ah ! Je n'en puis plus ! Voilà pour me faire mourir !

Scène VI

Béline, Argan

Argan
Ah ! ma femme, approchez.

Béline
Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

Argan
Venez-vous-en ici à mon secours.

Béline
Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

Argan
Ma mie !

Béline
Mon ami !

Argan
On vient de me mettre en colère.

Béline
Hélas ! pauvre petit mari ! Comment donc, mon ami ?

Argan
Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

Béline
Ne vous passionnez donc point.

Argan
Elle m'a fait enrager, ma mie.

Béline
Doucement, mon fils.

Argan
Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

Béline
Là, là, tout doux !

Argan
Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

Béline
C'est une impertinente.

Argan
Vous savez, mon coeur, ce qui en est.

Béline
Oui, mon coeur ; elle a tort.

Argan
M'amour, cette coquine-là me fera mourir.

Béline
Eh là ! eh là !

Argan
Elle est cause de toute la bile que je fais.

Béline
Ne vous fâchez point tant.

Argan
Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

Béline
Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite,

soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà ! Toinette !

Scène VII

Béline, Argan, Toinette

Toinette
Madame ?

Béline
Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?

Toinette, *d'un ton doucereux*.
Moi, madame ? Hélas ! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

Argan
Ah ! la traitresse !

Toinette
Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus ; je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle, mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent.

Béline
Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

Argan
Ah ! m'amour, vous la croyez ? C'est une scélérate ; elle m'a dit cent insolences.

Béline
Eh bien, je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-

moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

Argan
Ah ! ma mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi !

Béline, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Arga*n.
Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

Toinette, *lui mettant rudement un oreiller sur la tête, et puis fuyant.*
Et celui-ci pour vous garder du serein.

Argan *se lève en colère, et jette tous les oreillers à Toinette.*
Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

Scène VIII

Béline, Argan

Béline
Eh, là ! hé, là ! Qu'est-ce que c'est donc ?

Argan, *tout essoufflé, se jetant dans sa chaise.*
Ah ! ah ! ah ! je n'en puis plus.

Béline
Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a cru faire bien.

Argan
Vous ne connaissez pas, m'amour, la malice de la pendarde. Ah ! elle m'a mis tout hors de moi ; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

Béline
Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

Argan
Ma mie, vous êtes toute ma consolation.

Béline
Pauvre petit fils !

Argan
Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon coeur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

Béline
Ah ! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie : je ne saurais

souffrir cette pensée ; et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur.

Argan
Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.

Béline
Le voilà là-dedans, que j'ai amené avec moi.

Argan
Faites-le donc entrer, m'amour.

Béline
Hélas ! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

Scène IX

Le Notaire[1402], Béline, Argan

Argan
Approchez, monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

Béline
Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

Le Notaire
Elle m'a, monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

Argan
Mais pourquoi ?

Le Notaire
La Coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire : mais, à Paris et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

Argan
Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de

soin ! J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

Le Notaire
Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi : ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire et trouver des moyens d'éluder la coutume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sol de notre métier.

Argan
Ma femme m'avait bien dit, monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants ?

Le Notaire
Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant ou des billets, que vous pourrez avoir payables au porteur.

Béline
Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient doute de vous, mon fils, je ne veux plus rester au monde.

Argan
Ma mie !

Béline
Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre…

Argan

Ma chère femme !

Béline
La vie ne me sera plus de rien.

Argan
M'amour !

Béline
Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous.

Argan
Ma mie, vous me fendez le coeur ! Consolez-vous, je vous en prie.

Le Notaire*, à Béline.*
Ces larmes sont hors de saison ; et les choses n'en sont point encore là.

Béline
Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.

Argan
Tout le regret que j'aurai, si je meurs, ma mie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avait dit qu'il m'en ferait faire un.

Le Notaire
Cela pourra venir encore.

Argan
Il faut faire mon testament, m'amour, de la façon que monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or que j'ai dans le lambris de mon alcôve, et deux billets payables au porteur, qui me sont dus, l'un par monsieur Damon, et l'autre par monsieur Gérante.

Béline
Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !… Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve ?

Argan
Vingt mille francs, m'amour.

Béline
Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !… De combien sont les deux billets ?

Argan
Ils sont, ma mie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

Béline
Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de vous.

Le Notaire
Voulez-vous que nous procédions au testament ?

Argan
Oui, monsieur ; mais nous serons mieux dans mon petit cabinet. M'amour, conduisez-moi, je vous prie.

Béline
Allons, mon pauvre petit fils.

Scène X

Angélique, Toinette

Toinette
Les voilà avec un notaire, et j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mère ne s'endort point : et c'est sans doute quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre père.

Angélique
Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvu qu'il ne dispose point de mon coeur. Tu vois, Toinette, les desseins violents que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

Toinette
Moi, vous abandonner ! J'aimerais mieux mourir. Votre belle-mère a beau me faire sa confidente et me vouloir jeter dans ses intérêts, je n'ai jamais pu avoir l'inclination pour elle ; et j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'emploierai toute chose pour vous servir ; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zèle que j'ai pour vous, et feindre d'entrer dans les sentiments de votre père et de votre belle-mère.

Angélique
Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

Toinette
Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle, mon amant ; et il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux bien dépenser pour vous. Pour aujourd'hui il est trop tard ; mais demain, de grand matin, je l'envoierai quérir, et il sera ravi de…

Scène XI

Béline, Angélique, Toinette

Béline est dans la maison.

Béline
Toinette !

Toinette, *à Angélique.*
Voilà qu'on m'appelle. Bonsoir. Reposez-vous sur moi.

Premier intermède

Le théâtre change et représente une ville.

Polichinelle, dans la nuit, vient pour donner une sérénade à sa maîtresse. Il est interrompu d'abord par des violons, contre lesquels il se met en colère, et ensuite par le guet, composé de musiciens et de danseurs.

Scène I

Polichinelle

Polichinelle

O amour, amour, amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle ? À quoi t'amuses-tu, misérable insensé que tu es ? Tu quittes le soin de ton négoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon ; tu ne manges plus, tu ne bois presque plus, tu perds le repos de la nuit ; et tout cela, pour qui ? Pour une dragonne, franche dragonne ; une diablesse qui te rembarre et se moque de tout ce que tu peux lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus. Tu le veux, amour : il faut être tout comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On n'est pas sage quand on veut ; et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes. Je viens voir si je ne pourrai point adoucir ma tigresse par une sérénade. Il n'y a rien parfois qui soit si touchant qu'un amant qui vient chanter ses doléances aux gonds et aux verrous de la porte de sa maîtresse. Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit ! ô chère nuit ! porte mes plaintes amoureuses jusque dans le lit de mon inflexible.

Notte e di v'amo e v'adoro :
Cerco un si per mio ristoro ;
Ma se voi dite di nô,
Bella ingrata, io morirô.[1403]

Frà la speranza
S'afflige il cuore,
In lontananza
Consuma l'hore ;
Si dolce inganno
Che mi figura

Breve l'affanno,
Ahi ! troppo dura !
Cosi per tropp' amar languisco e muoro.[1404]

Notte e di v'amo e v'adoro :
Cerco un si per mio ristoro ;
Ma se voi dite di nô,
Bella ingrata, io morirô.[1405]

Se non dormite,
Almen Pensate
Alle ferite
Ch'al cuor mi fate.
Deh ! almen fingete,
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto ;
Vostra pietà mi scemarà il martoro.[1406]

Notte e di v'amo e v'adoro :
Cerco un si per mio ristoro ;
Ma se voi dite di nô,
Bella ingrata, io morirô[1407]

Scène II

Polichinelle, Une Vieille

Une vieille se présente à la fenêtre, et répond au seigneur Polichinelle en se moquant de lui.

La vieille *chante*
Zerbinetti, ch' ong' hor con finti sguardi,
Mentiti désiri,
Fallaci sospiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi pregiate,
Ah ! che non m'ingannate.
Che già so per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza nè fede.
Oh ! quanto è pazza colei che vi crede ![1408]

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir fervidi
Più non m'infiammano,
Vel giuro a fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere ;
Credet' a me
Che già so per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza nè fede.
Oh ! quanto è pazza colei che vi crede ![1409]

Scène III

Polichinelle, Violons derrière le théâtre

Les violons commencent un air.

Polichinelle
Quelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix !
Les violons continuant à jouer.
Paix là ! taisez-vous, violons ! Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.
Violons.
Taisez-vous, vous dis-je ! c'est moi qui veux chanter.
Violons.
Paix donc !
Violons.
Ouais !
Violons.
Ahi !
Violons.
Est-ce pour rire ?
Violons.
Ah ! que de bruit !
Violons.
Le diable vous emporte !
Violons.
J'enrage !
Violons.
Vous ne vous tairez pas ? Ah ! Dieu soit loué.
Violons.
encore !
Violons.
Peste des violons !

Violons.
La sotte musique que voilà.
Violons.

Polichinelle, *chantant pour se moquer des violons.*
La, la, la, la, la, la.
Violons.
La, la, la, la, la, la.
Violons.
La, la, la, la, la, la.
Violons.
La, la, la, la, la, la.
Violons.
La, la, la, la, la, la.
Violons.

Polichinelle
Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, messieurs les violons ; vous me ferez plaisir.
N'entendant plus rien.
Allons donc, continuez, je vous en prie.

Scène IV

Polichinelle

Polichinelle, *seul.*
Voilà le moyen de les faire taire. La musique est accoutumée à ne point faire ce qu'on veut ! Oh ! sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, et joue quelque pièce, afin de mieux prendre mon ton.
Il prend son luth dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lèvres et la langue le son de cet instrument.
Plan, plan, plan, plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entends du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

Scène V

Polichinelle, Archers

Les archers passent dans la rue et accourent au bruit qu'ils entendent.

Un Archer, *chantant.*
Qui va là ? qui va là ?

Polichinelle, *bas.*
Qui diable est-ce là ? Est-ce que c'est la mode de parler en musique ?

L'archer
Qui va là ? qui va là ? qui va là ?

Polichinelle, *épouvanté.*
Moi, moi, moi.

L'archer
Qui va là ? qui va là ? vous dis-je.

Polichinelle
Moi, moi, vous dis-je.

L'archer
Et qui toi ? et qui toi ?

Polichinelle
Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'archer
Dis ton nom, dis ton nom, sans davantage attendre.

Polichinelle, *feignant d'être bien hardi.*

Mon nom est : Va te faire pendre !

L'archer
Ici, camarades, ici. Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

Première entrée de ballet

Tout le guet vient, qui cherche Polichinelle dans la nuit.

Entrée de ballet
Tout le guet vient qui cherche Polichinelle dans la nuit. Violons et danseurs.

Polichinelle
Qui va là ?

Violons et danseurs.

Polichinelle
Qui sont les coquins que j'entends ?

Violons et danseurs.

Polichinelle
Euh !

Violons et danseurs.

Polichinelle
Holà ! mes laquais, mes gens !

Violons et danseurs.

Polichinelle
Par la mort !

Violons et danseurs.

Polichinelle
Par le sang !

Violons et danseurs.

Polichinelle
J'en jetterai par terre !

Violons et danseurs.

Polichinelle
Champagne ! Poitevin ! Picard ! Basque ! Breton !

Violons et danseurs.

Polichinelle
Donnez-moi mon mousqueton…

Violons et danseurs.

Polichinelle, *faisant semblant de tirer un coup de pistolet*.
Poue !

Ils tombent tous, et s'enfuient.

Scène VI

Polichinelle

Polichinelle, *seul, en se moquant.*
Ah ! ah ! ah ! ah ! comme je leur ai donné l'épouvante ! Voilà de sottes gens, d'avoir peur de moi, qui ai peur des autres ! Ma foi, il n'est que de jouer d'adresse en ce monde. Si je n'avais tranché du grand seigneur et n'avais fait le brave, ils n'auraient pas manqué de me happer. Ah ! ah ! ah !

Les archers se rapprochent et, ayant entendu ce qu'il disait, ils le saisissent au collet.

Scène VII

Polichinelle, Archers chantants

Archers, *saisissant Polichinelle.*
Nous le tenons. À nous, camarades, à nous ;
Dépêchez : de la lumière.

Tout le guet vient avec des lanternes.

Scène VIII

Polichinelle, Archers chantants et dansants

Archers
Ah ! traître, ah ! fripon ! c'est donc vous ?
Faquin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur !

Polichinelle
Messieurs, c'est que j'étais ivre.

Archers
Non, non, non, point de raison ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite en prison.

Polichinelle
Messieurs, je ne suis point voleur.

Archers
En prison !

Polichinelle
Je suis un bourgeois de la ville.

Archers
En prison !

Polichinelle
Qu'ai-je fait ?

Archers
En prison, vite, en prison !

Polichinelle
Messieurs, laissez moi aller.

Archers
Non.

Polichinelle
Je vous prie !

Archers
Non.

Polichinelle
Eh !

Archers
Non.

Polichinelle
De grâce !

Archers
Non, non.

Polichinelle
Messieurs !

Archers
Non, non, non.

Polichinelle
S'il vous plaît.

Archers
Non, non.

Polichinelle
Par charité !

Archers
Non, non.

Polichinelle
Au nom du ciel !

Archers
Non, non.

Polichinelle
Miséricorde !

Archers
Non, non, non, point de raison ;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vite en prison.

Polichinelle
Eh ! n'est-il rien, messieurs, qui soit capable d'attendrir vos coeurs.

Archers
Il est aisé de nous toucher ;
Et nous sommes humains, plus qu'on ne saurait croire.
Donnez-nous seulement six pistoles pour boire,
Nous allons vous lâcher.

Polichinelle
Hélas ! messieurs, je vous assure que je n'ai pas un sol sur moi.

Archers
Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles[1410],
Ou douze coups de bâton.

Polichinelle
Si c'est une nécessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

Archers
Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

Deuxième entrée de ballet

Les archers danseurs lui donnent des croquignolesen cadence.

Polichinelle, *pendant qu'on lui donne des croquignoles.*
Un et deux, trois et quatre, cinq et six, sept et huit, neuf et dix, onze et douze, et treize, et quatorze, et quinze.

Archers
Ah ! ah ! vous en voulez passer !
Allons, c'est à recommencer.

Polichinelle
Ah ! messieurs, ma pauvre tête n'en peut plus ; et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'aime mieux encore les coups de bâton que de recommencer.

Archers
Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

Troisième entrée de ballet

Les archers danseurs donnent des coups de bâton en cadence à Polichinelle.

Polichinelle, *comptant les coups de bâton.*
Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Ah ! ah ! ah ! je n'y saurais plus résister. Tenez, messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

Archers
Ah ! l'honnête homme ! Ah ! l'âme noble et belle !
Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

Polichinelle
Messieurs, je vous donne le bonsoir.

Archers
Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

Polichinelle
Votre serviteur.

Archers
Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

Polichinelle
Très humble valet.

Archers
Adieu, seigneur ; adieu, seigneur Polichinelle.

Polichinelle
Jusqu'au revoir.

Quatrième entrée de ballet

Les archers dansent tous en réjouissance de l'argent qu'ils ont reçu.

Acte II

Scène première

Toinette, Cléante

Toinette, *ne reconnaissant pas Cléante.*
Que demandez-vous, monsieur ?

Cléante
Ce que je demande ?

Toinette
Ah ! ah ! c'est vous ! Quelle surprise ! Que venez-vous faire céans ?

Cléante
Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son coeur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti.

Toinette
Oui ; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angélique, il faut des mystères, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenue ; qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne ; et que ce ne fut que la curiosité d'une vieille tante qui nous fit accorder la liberté d'aller à cette comédie qui donna lieu à la naissance de votre passion ; et nous nous sommes bien gardées de parler de cette aventure.

Cléante
Aussi ne viens-je pas ici comme Cléante et sous l'apparence de son amant, mais comme ami de son maître de musique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à sa place.

Toinette

Voici son père. Retirez-vous un peu, et me laissez lui dire que vous êtes là.

Scène II

Argan, Toinette

Argan, *se croyant seul et sans voir Toinette.*
Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin, dans ma chambre, douze allées et douze venues ; mais j'ai oublié à lui demander si c'est en long ou en large.

Toinette
Monsieur, voilà un…

Argan
Parle bas, pendarde ! tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

Toinette
Je voulais vous dire, monsieur…

Argan
Parle bas, te dis-je.

Toinette, *faisant semblant de parler.*
Monsieur…

Argan
Eh ?

Toinette, *qui fait encore semblant de parler.*
Je vous dis que…

Argan
Qu'est-ce que tu dis ?

Toinette, *haut.*
Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

Argan
Qu'il vienne !

Toinette fait signe à Cléante d'avancer.

Scène III

Argan, Cléante, Toinette

Cléante
Monsieur…

Toinette, *à Cléante.*
Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

Cléante
Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

Toinette, *feignant d'être en colère.*
Comment ! qu'il se porte mieux ! cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

Cléante
J'ai ouï dire que monsieur était mieux, et je lui trouve bon visage.

Toinette
Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il était mieux. Il ne s'est jamais si mal porté.

Argan
Elle a raison.

Toinette
Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

Argan
Cela est vrai.

Cléante
Monsieur, j'en suis au désespoir. Je viens de la part du maître à chanter de mademoiselle votre fille ; il s'est vu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; et, comme son ami intime, il m'envoie à sa place pour lui continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait déjà.

Argan
Fort bien.
À Toinette.
Appelez Angélique.

Toinette
Je crois, monsieur, qu'il sera mieux de mener monsieur à sa chambre.

Argan
Non. Faites-la venir.

Toinette
Il ne pourra lui donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

Argan
Si fait, si fait.

Toinette
Monsieur, cela ne fera que vous étourdir ; et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'état où vous êtes, et vous ébranler le cerveau.

Argan
Point, point : j'aime la musique, et je serai bien aise de… Ah ! la voici.
À Toinette.
Allez-vous-en voir, vous, si ma femme est habillée.

Scène IV

Argan, Angélique, Cléante

Argan
Venez, ma fille. Votre maître de musique est allé aux champs ; et voilà une personne qu'il envoie à sa place pour vous montrer.

Angélique, *reconnaissant Cléante.*
Ah ! ciel !

Argan
Qu'est-ce ? D'où vient cette surprise ?

Angélique
C'est…

Argan
Quoi ! qui vous émeut de la sorte ?

Angélique
C'est, mon père, une aventure surprenante qui se rencontre ici.

Argan
Comment ?

Angélique
J'ai songé cette nuit que j'étais dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne, faite tout comme monsieur, s'est présentée à moi, à qui j'ai demandé secours, et qui m'est venue tirer de la peine où j'étais ; et ma surprise a été grande de voir inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai eu dans l'idée toute la nuit.

Cléante

Ce n'est pas être malheureux que d'occuper votre pensée, soit en dormant, soit en veillant ; et mon bonheur serait grand sans doute, si vous étiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez digne de vous tirer ; et il n'y a rien que je ne fisse pour…

Scène V

Toinette, Cléante, Angélique, Argan

Toinette, *à Argan, par dérision.*
Ma foi, monsieur, je suis pour vous maintenant, et je me dédis de tout ce que je disais hier. Voici monsieur Diafoirus le père et monsieur Diafoirusl e fils qui viennent vous rendre visite. Que vous serez bien engendré ! Vous allez voir le garçon le mieux fait du monde et le plus spirituel. Il n'a dit que deux mots, qui m'ont ravie ; et votre fille va être charmée de lui.

Argan, *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*
Ne vous en allez point, monsieur. C'est que je marie ma fille ; et voilà qu'on lui amène son prétendu mari, qu'elle n'a point encore vu.

Cléante
C'est m'honorer beaucoup, monsieur, de vouloir que je sois témoin d'une entrevue si agréable.

Argan
C'est le fils d'un habile médecin ; et le mariage se fera dans quatre jours.

Cléante
Fort bien.

Argan
Mandez-le un peu à son maître de musique, afin qu'il se trouve à la noce.

Cléante
Je n'y manquerai pas.

Argan
Je vous y prie aussi.

Cléante
Vous me faites beaucoup d'honneur.

Argan
Allons, qu'on se range : les voici.

Scène VI

M. Diafoirus, Thomas Diafoirus, Argan, Angélique, Cléante, Toinette, Laquais

Argan, *mettant la main à son bonnet, sans l'ôter.*
Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier : vous savez les conséquences.

Monsieur Diafoirus
Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

Argan et M. Diafoirus parlent en même temps, s'interrompant et confondant.

Argan
Je reçois, monsieur…

Monsieur Diafoirus
Nous venons ici, monsieur…

Argan
Avec beaucoup de joie…

Monsieur Diafoirus
Mon fils Thomas et moi…

Argan
L'honneur que vous me faites…

Monsieur Diafoirus
Vous témoigner, monsieur…

Argan
Et j'aurais souhaité…

Monsieur Diafoirus
Le ravissement où nous sommes…

Argan
De pouvoir aller chez vous…

Monsieur Diafoirus
De la grâce que vous nous faites…

Argan
Pour vous en assurer.

Monsieur Diafoirus
De vouloir bien nous recevoir…

Argan
Mais vous savez, monsieur…

Monsieur Diafoirus
Dans l'honneur, monsieur…

Argan
Ce que c'est qu'un pauvre malade…

Monsieur Diafoirus
De votre alliance…

Argan
Qui ne peut faire autre chose…

Monsieur Diafoirus
Et vous assurer…

Argan
Que de vous dire ici…

Monsieur Diafoirus
Que dans les choses qui dépendront de notre métier…

Argan

Qu'il cherchera toutes les occasions…

Monsieur Diafoirus
De même qu'en toute autre…

Argan
De vous faire connaître, monsieur…

Monsieur Diafoirus
Nous serons toujours prêts, monsieur…

Argan
Qu'il est tout à votre service.

Monsieur Diafoirus
À vous témoigner notre zèle.
À son fils.
Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

Thomas Diafoirus, à M. Diafoirus
N'est-ce pas par le père qu'il convient de commencer ?

Monsieur Diafoirus
Oui.

Thomas Diafoirus*, à Argan.*
Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révérer en vous un second père, mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté ; et, d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très humbles et très respectueux hommages.

Toinette
Vivent les collèges d'où l'on sort si habile homme !

Thomas Diafoirus*, à M. Diafoirus.*
Cela a-t-il bien été, mon père ?

Monsieur Diafoirus

Optime.[1411]

Argan, *à Angélique.*
Allons, saluez monsieur.

Thomas Diafoirus, *à M. Diafoirus.*
Baiserai-je ?

Monsieur Diafoirus
Oui, oui.

Thomas Diafoirus, *à Angélique.*
Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on…

Argan, *à Thomas Diafoirus.*
Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Thomas Diafoirus
Où donc est-elle ?

Argan
Elle va venir.

Thomas Diafoirus
Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

Monsieur Diafoirus
Faites toujours le compliment de mademoiselle.

Thomas Diafoirus
Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon coeur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce coeur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et mari.

Toinette, *en le raillant.*

Voilà ce que c'est que d'étudier ! on apprend à dire de belles choses.

Argan, *à Cléante.*
Eh ! que dites-vous de cela ?

Cléante
Que monsieur fait merveilles et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toinette
Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Argan
Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde.
Des laquais donnent des sièges.
Mettez-vous là, ma fille.
À M. Diafoirus.
Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

Monsieur Diafoirus
Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père ; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon, qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon, disais-je en moi-même : les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine ; mais il se raidissait contre les difficultés ; et ses régents se louaient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte

où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine.

Thomas Diafoirus, *tirant de sa poche une grande thèse roulée, qu'il présente à Angélique.*
J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

Angélique
Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

Toinett*e, prenant la thèse.*
Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image : cela servira à parer notre chambre.

Thomas Diafoirus*, saluant encore Argan.*
Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

Toinette
Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Monsieur Diafoirus
Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que, selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter ; qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer et procréer des enfants bien conditionnés.

Argan
N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

Monsieur Diafoirus
À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable ; et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Toinette
Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinents de vouloir que, vous autres messieurs, vous les guérissiez. Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

Monsieur Diafoirus
Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Argan, *à Cléante.*
Monsieur, faites un peu chanter ma fille devant la compagnie.

Cléante
J'attendais vos ordres, monsieur ; et il m'est venu en pensée, pour divertir la compagnie, de chanter avec mademoiselle une scène d'un petit opéra qu'on a fait depuis peu.
À Angélique, lui donnant un papier.
Tenez, voilà votre partie.

Angélique
Moi ?

Cléante, *bas, à Angélique*.
Ne vous défendez point, s'il vous plaît, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la scène que nous devons chanter.
Haut.
Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il suffit que je me fasse entendre ; et l'on aura la bonté de m'excuser, par la nécessité où je me trouve de faire chanter mademoiselle.

Argan
Les vers en sont-ils beaux ?

Cléante
C'est proprement ici un petit opéra impromptu ; et vous n'allez entendre chanter que de la prose cadencée, ou des manières de vers libres, tels que la passion et la nécessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mêmes, et parlent sur-le-champ.

Argan
Fort bien. Ecoutons.

Cléante
Sous le nom d'un berger, explique à sa maîtresse son amour depuis leur rencontre, et ensuite ils s'appliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant.
Voici le sujet de la scène. Un berger était attentif aux beautés d'un spectacle qui ne faisait que de commencer, lorsqu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtés. Il se retourne, et voit un brutal qui, de paroles insolentes, maltraitait une bergère. D'abord il prend les intérêts d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage ; et, après avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la bergère, et voit une jeune personne qui, des deux plus beaux yeux qu'il eût jamais vus, versait des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il en lui-même, est-on capable d'outrager une personne si aimable ! Et quel inhumain, quel barbare ne serait touché par de telles larmes ? Il prend soin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve si belles ; et l'aimable bergère prend soin, en même temps, de le remercier de son léger service, mais d'une manière si charmante, si tendre et si passionnée, que le berger n'y peut résister ; et chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme dont son coeur se sent pénétré. Est-il, disait-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciement ? Et que ne voudrait-on pas faire, à quels services, à quels dangers ne serait-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment, des touchantes douceurs d'une âme si reconnaissante ? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention ; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant il le sépare de son adorable bergère ; et, de cette première vue, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussitôt à sentir tous les maux de l'absence, et il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vu. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner cette vue, dont il conserve nuit et jour une si chère idée ; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergère lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté sans laquelle il ne peut plus vivre ; et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a

l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au coeur de ce triste berger ! Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre ; et son amour, au désespoir, lui fait trouver moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son amour ; il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée ; et cette vue le remplit d'une colère dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore ; et son respect et la présence de son père l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi :
Il chante.
Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir ;
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées.
Apprenez-moi ma destinée :
Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

Angélique *répond en chantant.*
Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez :
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire :
C'est vous en dire assez.

Angélique et Cléante cessent de chanter.

Argan
Ouais ! je ne croyais pas que ma fille fût si habile, que de chanter ainsi à livre ouvert, sans hésiter.

Cléante et Angélique recommencent de chanter.

Cléante
Hélas ! belle Philis,
Se pourrait-il que l'amoureux Tircis
Eût assez de bonheur
Pour avoir quelque place dans votre coeur ?

Angélique
Je ne m'en défends point dans cette peine extrême :

Oui, Tircis, je vous aime.

Cléante
O parole pleine d'appas !
Ai-je bien entendu ? Hélas !
Redites-la, Philis ; que je n'en doute pas.

Angélique
Oui, Tircis, je vous aime.

Cléante
De grâce, encore, Philis !

Angélique
Je vous aime.

Cléante
Recommencez cent fois ; ne vous en lassez pas.

Angélique
Je vous aime, je vous aime ;
Oui, Tircis, je vous aime.

Cléante
Dieux, rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien ?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport.
Un rival, un rival…

Angélique
Ah ! je le hais plus que la mort ;
Et sa présence, ainsi qu'à vous,
M'est un cruel supplice.

Cléante
Mais un père à ses voeux vous veut assujettir.

Angélique
Plutôt, plutôt mourir,
Que de jamais y consentir ;
Plutôt, plutôt mourir, plutôt mourir !

Angélique et Cléante cessent de chanter.

Argan
Et que dit le père à tout cela ?

Cléante
Il ne dit rien.

Argan
Voilà un sot père que ce père-là, de souffrir toutes ces sottises-là sans rien dire.

Cléante*, voulant continuer de chanter.*
Ah ! mon amour…

Argan
Non, non ; en voilà assez. Cette comédie-là est de fort mauvais exemple. Le berger Tircis est un *impertinent, et la bergère Philis, une impudente de parler de la sorte devant son père.*
À Angélique.
Montrez-moi ce papier. Ah ! ah ! où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.

Cléante
Est-ce que vous ne savez pas, monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes mêmes !

Argan
Fort bien. Je suis votre serviteur, monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

Cléante
J'ai cru vous divertir.

Argan
Les sottises ne divertissent point. Ah ! voici ma femme.

Scène VII

Béline, Argan, Toinette, Angélique, M. Diafoirus, Thomas Diafoirus

Argan
M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

Thomas Diafoirus *commence un compliment qu'il aurait étudié, et, la mémoire lui manquant, ne peut continuer.*
Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage…

Béline
Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

Thomas Diafoirus
Puisque l'on voit sur votre visage… puisque l'on voit sur votre visage… Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

Monsieur Diafoirus
Thomas, réservez cela pour une autre fois.

Argan
Je voudrais, ma mie, que vous eussiez été ici tantôt.

Toinette
Ah ! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

Argan
Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre

foi, comme à votre mari.

Angélique
Mon père !

Argan
Eh bien, mon père ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Angélique
De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

Thomas Diafoirus
Quant à moi mademoiselle, elle est déjà toute née en moi ; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

Angélique
Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi ; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon âme.

Argan
Oh ! bien, bien ; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

Angélique
Eh ! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un coeur par force ; et, si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

Thomas Diafoirus
Nego consequentiam[1412], mademoiselle ; et je puis être honnête homme et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

Angélique
C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

Thomas Diafoirus
Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force, de la maison des pères, les filles qu'on menait

marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

Angélique
Les anciens, monsieur, sont les anciens ; et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle ; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Thomas Diafoirus
Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

Angélique
Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Thomas Diafoirus
Distinguo, mademoiselle : dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo*, mais dans ce qui la regarde, *nego*[1413].

Toinette*, à Angélique.*
Vous avez beau raisonner ; monsieur est frais émoulu du collège ; et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la Faculté ?

Béline
Elle a peut-être quelque inclination en tête.

Angélique
Si j'en avais, madame, elle serait telle que la raison et l'honnêteté pourraient me la permettre.

Argan
Ouais ! je joue ici un plaisant personnage !

Béline
Si j'étais que de vous, mon fils, je ne la forcerais point de se marier ; et je sais bien ce que je ferais.

Angélique
Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi ; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

Béline
C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leurs pères. Cela était bon autrefois.

Angélique
Le devoir d'une fille a des bornes, madame ; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

Béline
C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage ; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie.

Angélique
Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

Argan
Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

Angélique
Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'autres qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parents et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt ; qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupules de mari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu à la personne.

Béline
Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrais bien savoir ce que vous voulez dire par là.

Angélique
Moi, madame ? Que voudrais-je dire que ce que je dis ?

Béline
Vous êtes si sotte, ma mie, qu'on ne saurait plus vous souffrir.

Angélique
Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence ; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

Béline
Il n'est rien d'égal à votre insolence.

Angélique
Non, madame, vous avez beau dire.

Béline
Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

Angélique
Tout cela, madame, ne servira de rien. Je serai sage en dépit de vous ; et, pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

Scène VIII

Béline, Argan, Toinette, M. Diafoirus, Thomas Diafoirus, Angélique

Argan, *à Angélique qui sort*
Ecoute. Il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours ou monsieur ou un couvent
À Béline.
Ne vous mettez pas en peine ; je la rangerai bien.

Béline
Je suis fâchée de vous quitter, mon fils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

Argan
Allez, m'amour ; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

Béline
Adieu, mon petit ami.

Argan
Adieu, ma mie.

Scène IX

Argan, Toinette, M. Diafoirus, Thomas Diafoirus

Argan
Voilà une femme qui m'aime… cela n'est pas croyable.

Monsieur Diafoirus
Nous allons, monsieur, prendre congé de vous.

Argan
Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.

Monsieur Diafoirus *lui tâtant le pouls.*
Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis*[1414] ?

Thomas Diafoirus
Dico[1415] que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

Monsieur Diafoirus
Bon.

Thomas Diafoirus
Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

Monsieur Diafoirus
Fort bien.

Thomas Diafoirus
Repoussant.

Monsieur Diafoirus
Bene.

Thomas Diafoirus
Et même un peu caprisant.

Monsieur Diafoirus
Optime[1416].

Thomas Diafoirus
Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique*, c'est-à-dire la rate.

Monsieur Diafoirus
Fort bien.

Argan
Non ; monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

Monsieur Diafoirus
Eh ! oui ; qui dit *parenchyme* dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*[1417], du *pylore*[1418], et souvent des *méats cholidoques*[1419]. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

Argan
Non ; rien que du bouilli.

Monsieur Diafoirus
Eh oui ! rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être entre de meilleures mains.

Argan
Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un oeuf ?

Monsieur Diafoirus
Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs.

Argan
Jusqu'au revoir, monsieur.

Scène X

Béline, Argan

Béline
Je viens, mon fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant par-devant la chambre d'Angélique, j'ai vu un jeune homme avec elle qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a vue.

Argan
Un jeune homme avec ma fille !

Béline
Oui. Votre petite fille Louison était avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

Argan
Envoyez-la ici, m'amour, envoyez-la ici. Ah ! l'effrontée !
Seul.
Je ne m'étonne plus de sa résistance.

Scène XI

Louison, Argan

Louison
Qu'est-ce que vous voulez, mon papa ! ma belle-maman m'a dit que vous me demandez.

Argan
Oui. Venez çà. Avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Eh ?

Louison
Quoi, mon papa ?

Argan
Là.

Louison
Quoi ?

Argan
N'avez-vous rien à me dire ?

Louison
Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'âne*, ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

Argan
Ce n'est pas là ce que je demande.

Louison

Quoi donc ?

Argan
Ah ! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

Louison
Pardonnez-moi, mon papa.

Argan
Est-ce là comme vous m'obéissez ?

Louison
Quoi ?

Argan
Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez ?

Louison
Oui, mon papa.

Argan
L'avez-vous fait ?

Louison
Oui, mon papa. Je vous suis venue dire tout ce que j'ai vu.

Argan
Et n'avez-vous rien vu aujourd'hui ?

Louison
Non, mon papa.

Argan
Non ?

Louison
Non, mon papa.

Argan
Assurément ?

Louison
Assurément.

Argan
Oh çà, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.
Il va prendre une poignée de verges.

Louison*, voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*
Ah ! mon papa !

Argan
Ah ! ah ! petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre soeur !

Louison*, pleurant.*
Mon papa !

Argan*, prenant Louison par le bras.*
Voici qui vous apprendra à mentir.

Louison*, se jetant à genoux.*
Ah ! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma soeur m'avait dit de ne pas vous le dire ; mais je m'en vais vous dire tout.

Argan
Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis, après, nous verrons au reste.

Louison
Pardon, mon papa.

Argan
Non, non.

Louison
Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

Louison
Vous l'aurez.

Louison
Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas !

Argan, *la prenant pour la fouetter.*
Allons, allons.

Louison
Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez : je suis morte.
Elle contrefait la morte.

Argan
Holà ! Qu'est-ce là ? Louison, Louison ! Ah ! mon Dieu ! Louison ! Ah ! ma fille ! Ah ! malheureux ! ma pauvre fille est morte ! Qu'ai-je fait, misérable ! Ah ! chiennes de verges ! La peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison !

Louison
Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

Argan
Voyez-vous la petite rusée ? Oh çà, çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

Louison
Oh ! oui, mon papa.

Argan
Prenez-y bien garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui sait tout, et qui me dira si vous mentez.

Louison
Mais, mon papa, ne dites pas à ma soeur que je vous l'ai dit.

Argan
Non, non.

Louison*, après avoir regardé si personne n'écoute.*
C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma soeur comme j'y étais.

Argan
Eh bien ?

Louison
Je lui ai demandé ce qu'il demandait, et il m'a dit qu'il était son maître à chanter.

Argan*, à part.*
Hom ! hom ! voilà l'affaire.

À Louison.
Eh bien ?

Louison
Ma soeur est venue après.

Argan
Eh bien ?

Louison
Elle lui a dit : Sortez, sortez, sortez ! Mon Dieu, sortez ; vous me mettez au désespoir !

Argan
Eh bien ?

Louison
Et lui, il ne voulait pas sortir.

Argan
Qu'est-ce qu'il lui disait ?

Louison
Il lui disait je ne sais combien de choses.

Argan
Et quoi encore ?

Louison
Il lui disait tout ci, tout çà, qu'il l'aimait bien, et qu'elle était la plus belle du monde.

Argan
Louison

Louison
Et puis après, il se mettait à genoux devant elle.

Argan
Et puis après ?

Louison
Et puis après, il lui baisait les mains.

Argan
Et puis après ?

Louison
Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

Argan
Il n'y a point autre chose ?

Louison
Non, mon papa.

Argan
Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose.
Mettant son doigt à son oreille.
Attendez. Eh ! Ah ! ah ! Oui ? Oh ! oh ! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous ne m'avez pas dit.

Louison
Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

Argan
Prenez garde.

Louison
Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

Argan
Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout : allez.
seul.
Ah ! il n'y a plus d'enfants ! Ah ! que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus.
Il se laisse tomber dans une chaise.

Scène XII

Béralde, Argan

Béralde
Eh bien, mon frère, qu'est-ce ? Comment vous portez-vous ?

Argan
Ah ! mon frère, fort mal.

Béralde
Comment ! fort mal ?

Argan
Oui, je suis dans une faiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

Béralde
Voilà qui est fâcheux.

Argan
Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler.

Béralde
J'étais venu ici, mon frère, vous proposer un parti pour ma nièce Angélique.

Argan, *parlant avec emportement et se levant de sa chaise.*
Mon frère, ne me parlez point de cette coquine-là. C'est une friponne, une impertinente, une effrontée, que je mettrai dans un couvent avant qu'il soit deux jours !

Béralde
Ah ! voilà qui est bien ! Je suis bien aise que la force vous revienne un

peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh çà, nous parlerons d'affaires tantôt. Je vous amène ici un divertissement que j'ai rencontré, qui dissipera votre chagrin, et vous rendra l'âme mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vêtus en Mores qui font des danses mêlées de chansons où je suis sûr que vous prendrez plaisir ; et cela vaudra bien une ordonnance de monsieur Purgon. Allons.

Deuxième intermède

Le frère du Malade imaginaire lui amène, plusieurs Egyptiens et Egyptiennes, vêtus en Mores, qui font des danses entremêlées de chansons.

Première Femme more
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmants,
Sans l'amoureuse flamme,
Pour contenter une âme,
N'ont point d'attraits assez puissants.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse.
Ne perdez point ces précieux moments.

La beauté passe,
Le temps l'efface ;
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse.

Première entrée de ballet

Danse des Égyptiens et des Égyptiennes

Seconde Femme more
Quand d'aimer on nous presse,
À quoi songez-vous ?
Nos coeurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits,
Que, de soi, sans attendre,
On voudrait se rendre
À ses premiers traits ;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

Troisième Femme more
Il est doux, à notre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage ;
Mais, s'il est volage
Hélas ! quel tourment !

Quatrième Femme more
L'amant qui se dégage
N'est pas le malheur.
La douleur

Et la rage,
C'est que le volage
Garde notre coeur.

Seconde Femme more
Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes coeurs ?

Quatrième Femme more
Devons-nous nous y rendre,
Malgré ses rigueurs ?

Ensemble
Oui, suivons ses ardeurs
Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs :
S'il a quelques supplices,
Il a cent délices
Qui charment les coeurs.

Deuxième entrée de ballet

Danse des Égyptiens et des Égyptiennes

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des singes qu'ils ont amenés avec eux.

Acte III

Scène première

Béralde, Argan, Toinette

Béralde
Eh bien, mon frère, qu'en dites-vous ? Cela ne vaut-il pas bien une prise de casse ?

Toinette
Hom ! de bonne casse est bonne.

Béralde
Oh çà ! voulez-vous que nous parlions un peu ensemble ?

Argan
Un peu de patience, mon frère : je vais revenir.

Toinette
Tenez, monsieur, vous ne songez pas que vous ne sauriez marcher sans bâton.

Argan
Tu as raison.

Scène II

Béralde, Toinette

Toinette
N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

Béralde
J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

Toinette
Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie ; et j'avais songé en moi-même que ç'aurait été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste pour le dégoûter de son monsieur Purgon et lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

Béralde
Comment ?

Toinette
C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire. Agissez de votre côté. Voici notre homme.

Scène III

Argan, Béralde

Béralde
Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation ?

Argan
Voilà qui est fait.

Béralde
De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire ?

Argan
Oui.

Béralde
Et de raisonner ensemble sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion ?

Argan
Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule !

Béralde
D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

Argan
D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble ?

Béralde
Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

Argan
Oh çà ! nous y voici. Voilà tout d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

Béralde
Non, mon frère ; laissons-la là ; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

Argan
Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

Béralde
Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille ; et il se présente un parti plus sortable pour elle.

Argan
Oui ; mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

Béralde
Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère ou pour elle, ou pour vous ?

Argan
Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi ; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

Béralde
Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

Argan
Pourquoi non ?

Béralde

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature ?

Argan
Comment l'entendez-vous, mon frère ?

Béralde
J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

Argan
Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve ; et que monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

Béralde
Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

Argan
Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

Béralde
Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

Argan
Quoi ! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde et que tous les siècles ont révérée ?

Béralde
Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes ; et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point une plus plaisante mômerie, je ne vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

Argan
Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

Béralde
Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte ; et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

Argan
Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

Béralde
Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout.

Argan
Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

Béralde
Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose : et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

Argan
Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

Béralde
C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

Argan
Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

Béralde
C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur

populaire, dont ils profitent ; et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui, avec une impétuosité de prévention une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera ; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

Argan
C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

Béralde
Rien, mon frère.

Argan
Rien ?

Béralde
Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

Argan
Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

Béralde
Mon Dieu, mon frère, ce sont de pures idées dont nous aimons à nous repaître ; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler

la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le coeur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Argan
C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

Béralde
Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler, les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorants de tous les hommes.

Argan
Ouais ! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

Béralde
Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous ; et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

Argan
C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies ! et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins !

Béralde
Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Argan
C'est bien à lui à faire, de se mêler de contrôler la médecine ! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller

mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

Béralde
Que voulez-vous qu'il y mette, que les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

Argan
Par la mort non de diable ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement ; et je lui dirais : Crève, crève ; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté.

Béralde
Vous voilà bien en colère contre lui.

Argan
Oui. C'est un malavisé ; et, si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

Béralde
Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

Argan
Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

Béralde
Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

Argan
Les sottes raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage ; car cela m'échauffe la bile et vous me donneriez mon mal.

Béralde
Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai, que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne

devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent, que, pour le choix d'un gendre, il ne faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte ; et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

Scène IV

M. Fleurant, Argan, Béralde

M. Fleurant porte une seringue à la main

Argan
Ah ! mon frère, avec votre permission…

Béralde
Comment ? Que voulez-vous faire ?

Argan
Prendre ce petit lavement-là : ce sera bientôt fait.

Béralde
Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

Argan
Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

Monsieur Fleurant, *à Béralde.*
De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là !

Béralde
Allez, monsieur ; on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

Monsieur Fleurant
On ne doit point ainsi se jouer des remèdes et me faire perdre mon

temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance ; et je vais dire à monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez…

Scène V

Argan, Béralde

Argan
Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

Béralde
Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que monsieur Purgon a ordonné ! encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes ?

Argan
Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé.

Béralde
Mais quel mal avez-vous ?

Argan
Vous me feriez enrager ! Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! voici monsieur Purgon.

Scène VI

M. Purgon, Argan, Béralde, Toinette

Monsieur Purgon
Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles ; qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

Argan
Monsieur, ce n'est pas…

Monsieur Purgon
Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !

Toinette
Cela est épouvantable !

Monsieur Purgon
Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

Argan
Ce n'est pas moi…

Monsieur Purgon
Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

Toinette
Il a tort.

Monsieur Purgon
Et qui devait faire dans les entrailles un effet merveilleux.

Argan
Mon frère…

Monsieur Purgon
Le renvoyer avec mépris !

Argan*, montrant Béralde.*
C'est lui…

Monsieur Purgon
C'est une action exorbitante !

Toinette
Cela est vrai.

Monsieur Purgon
Un attentat énorme contre la médecine !

Argan*, montrant Béralde.*
Il est cause…

Monsieur Purgon
Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir !

Toinette
Vous avez raison.

Monsieur Purgon
Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

Argan
C'est mon frère…

Monsieur Purgon
Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

Toinette
Vous ferez bien.

Monsieur Purgon
Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage.
Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.

Argan
C'est mon frère qui a fait tout le mal.

Monsieur Purgon
Mépriser mon clystère !

Argan
Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

Monsieur Purgon
Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

Toinette
Il ne le mérite pas.

Monsieur Purgon
J'allais nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

Argan
Ah ! mon frère !

Monsieur Purgon
Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

Toinette
Il est indigne de vos soins.

Monsieur Purgon
Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains…

Argan
Ce n'est pas ma faute.

Monsieur Purgon
Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin…

Toinette
Cela crie vengeance.

Monsieur Purgon

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais…

Argan
Ah ! point du tout.

Monsieur Purgon
J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

Toinette
C'est fort bien fait.

Argan
Mon Dieu !

Monsieur Purgon
Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable.

Argan
Ah ! miséricorde !

Monsieur Purgon
Que vous tombiez dans la bradypepsie[1420].

Argan
Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon
De la bradypepsie dans la dyspepsie[1421].

Argan
Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon
De la dyspepsie dans l'apepsie[1422].

Argan
Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon
De l'apepsie dans la lienterie[1423].

Argan
Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon
De la lienterie dans la dysenterie.

Argan
Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon
De la dysenterie dans l'hydropisie.

Argan
Monsieur Purgon !

Monsieur Purgon
Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

Scène VII

Argan, Béralde

Argan
Ah ! mon Dieu ! je suis mort… Mon frère, vous m'avez perdu.

Béralde
Quoi ! qu'y a-t-il ?

Argan
Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

Béralde
Ma foi, mon frère, vous êtes fou ; et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vit faire que ce vous faites. Tatez-vous un peu, je vous prie ; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

Argan
Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

Béralde
Le simple homme que vous êtes !

Argan
Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

Béralde
Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? il semble, à vous entendre, que monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre

vie sont en vous-même, et que le courroux de monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins, ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

Argan
Ah ! mon frère, il sait tout mon tempérament et la manière dont il faut me gouverner.

Béralde
Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

Scène VIII

Toinette, Argan, Béralde

Toinette, *à Argan.*
Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

Argan
Et quel médecin ?

Toinette
Un médecin de la médecine.

Argan
Je te demande qui il est.

Toinette
Je ne le connais pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau ; et, si je n'étais sûre que ma mère était honnête femme, je dirais que ce serait quelque petit frère qu'elle m'aurait donné depuis le trépas de mon père.

Argan
Fais-le venir.

Toinette sort.

Scène IX

Argan, Béralde

Béralde
Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte ; un autre se présente.

Argan
J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

Béralde
encore ! Vous en revenez toujours là.

Argan
Voyez-vous, j'ai sur le coeur toutes ces maladies-là que je ne connais point, ces…

Scène X

Toinette, Argan, Béralde

Toinette est en médecin.

Toinette, *entrant habillée en médecin.*
Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

Argan
Monsieur, je vous suis fort obligé.
À Béralde.
Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

Toinette
Monsieur, je vous prie de m'excuser : j'ai oublié de donner une commission à mon valet ; je reviens tout à l'heure.
Elle sort.

Scène XI

Argan, Béralde

Argan
Eh ! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette ?

Béralde
Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande ; mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

Argan
Pour moi j'en suis surpris, et…

Scène XII

Toinette, Argan, Béralde

Toinette quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin.

Toinette
Que voulez-vous, monsieur ?

Argan
Comment ?

Toinette
Ne m'avez-vous pas appelée ?

Argan
Moi ? non.

Toinette
Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

Argan
Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

Toinette, *en sortant, dit :*
Oui, vraiment ! J'ai affaire là-bas ; et je l'ai assez vu.

Scène XIII

Argan, Béralde

Argan
Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est qu'un.

Béralde
J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé.

Argan
Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là ; et j'aurais juré que c'est la même personne.

Scène XIV

Toinette, Argan, Béralde

Toinette est en médecin.

Toinette
Monsieur, je vous demande pardon de tout mon coeur.

Argan, *bas, à Béralde.*
Cela est admirable.

Toinette
Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes ; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

Argan
Monsieur, je suis votre serviteur.

Toinette
Je vois, monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

Argan
Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

Toinette
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! j'en ai quatre-vingt-dix.

Argan
Quatre-vingt-dix !

Toinette

Oui. Vous voyez en effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

Argan
Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans !

Toinette
Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menus fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et de fluxions, à ces fièvrotes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

Argan
Je vous suis obligé, monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

Toinette
Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

Argan
Monsieur Purgon.

Toinette
Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

Argan
Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

Toinette
Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

Argan
Du poumon ?

Toinette
Oui. Que sentez-vous ?

Argan
Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

Toinette
Justement, le poumon.

Argan
Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

Toinette
Le poumon.

Argan
J'ai quelquefois des maux de coeur.

Toinette
Le poumon.

Argan
Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

Toinette
Le poumon.

Argan
Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

Toinette
Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

Argan
Oui, monsieur.

Toinette
Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin.

Argan
Oui, monsieur.

Toinette
Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

Argan
Oui, monsieur.

Toinette
Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

Argan
Il m'ordonne du potage.

Toinette
Ignorant !

Argan
De la volaille.

Toinette
Ignorant !

Argan
Du veau.

Toinette
Ignorant !

Argan
Des bouillons.

Toinette
Ignorant !

Argan
Des oeufs frais.

Toinette
Ignorant !

Argan
Et, le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

Toinette
Ignorant !

Argan
Et surtout de boire mon vin fort trempé.

Toinette
Ignorantus, ignoranta, Ignorantum. Il faut boire votre vin pur, et, pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros boeuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande ; du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

Argan
Vous m'obligerez beaucoup.

Toinette
Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

Argan
Comment ?

Toinette
Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

Argan
Et pourquoi ?

Toinette
Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

Argan
Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

Toinette
Vous avez là aussi un oeil droit que je me ferais crever, si j'étais à votre place.

Argan
Crever un oeil ?

Toinette
Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de l'oeil gauche.

Argan
Cela n'est pas pressé.

Toinette
Adieu. Je suis fâché de vous quitter si tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

Argan
Pour un homme qui mourut hier ?

Toinette
Oui : pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

Argan
Vous savez que les malades ne reconduisent point.

Toinette sort.

Scène XV

Argan, Béralde

Béralde
Voilà un médecin, vraiment, qui paraît fort habile !

Argan
Oui ; mais il va un peu bien vite.

Béralde
Tous les grands médecins sont comme cela.

Argan
Me couper un bras et me crever un oeil, afin que l'autre se porte mieux ! J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

Scène XVI

Toinette, Argan, Béralde

Toinette, *feignant de parler à quelqu'un*
Allons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

Argan
Qu'est ce que c'est ?

Toinette
Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls.

Argan
Voyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans !

Béralde
Oh, cà ! mon frère, puisque voilà votre monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

Argan
Non, mon frère : je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète qu'on ne sait pas que j'ai découverte.

Béralde
Eh bien, mon frère, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel ? et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

Argan

Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse ; c'est une chose résolue.

Béralde
Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

Argan
Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au coeur.

Béralde
Eh bien, oui, mon frère ; puisqu'il faut parler à coeur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

Toinette
Ah ! monsieur, ne parlez point de madame ; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime monsieur, qui l'aime… On ne peut pas dire cela.

Argan
Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

Toinette
Cela est vrai.

Argan
L'inquiétude que lui donne ma maladie.

Toinette
Assurément.

Argan
Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

Toinette
Il est certain.
À Béralde.
Voulez vous que je vous convainque et vous fasse voir tout à l'heure comme madame aime monsieur ?
À Argan.
Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune et le tire d'erreur.

Argan
Comment ?

Toinette
Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera quand je lui dirai la nouvelle.

Argan
Je le veux bien.

Toinette
Oui ; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourrait bien mourir.

Argan
Laisse-moi faire.

Toinette, *à Béralde.*
Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

Béralde sort se cacher.

Scène XVII

Toinette, Argan

Argan
N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

Toinette
Non, non. Quel danger y aurait-il ? Etendez-vous là seulement.
Bas.
Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici madame. Tenez-vous bien.

Scène XVIII

Béline, Toinette, Argan

Argan est étendu dans sa chaise.

Toinette, *feignant de ne pas voir Béline.*
Ah ! mon Dieu ! Ah ! malheur ! quel étrange accident !

Béline
Qu'est-ce, Toinette ?

Toinette
Ah ! madame !

Béline
Qu'y a-t-il ?

Toinette
Votre mari est mort.

Béline
Mon mari est mort ?

Toinette
Hélas ! oui. Le pauvre défunt est trépassé.

Béline
Assurément ?

Toinette
Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

Béline
Le Ciel en soi loué ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

Toinette
Je pensais, madame, qu'il fallût pleurer.

Béline
Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne, et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

Toinette
Voilà une belle oraison funèbre.

Béline
Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je veux me saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sons fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette : prenons auparavant toutes ses clefs.

Argan, *se levant brusquement.*
Doucement !

Béline, surprise et épouvantée
Aïe

Argan
Oui, madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

Toinette
Ah ! ah ! le défunt n'est pas mort.

Argan, *à Béline qui sort.*
Je suis bien aise de voir votre amitié et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

Scène XIX

Béralde, Toinette, Argan

Béralde, *sortant de l'endroit où il s'est caché.*
Eh bien, mon frère, vous le voyez.

Toinette
Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille ; remettez-vous comme vous étiez et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

Béralde sort pour se cacher.

Scène XX

Angélique, Argan, Toinette

Toinette, *feignant de ne pas voir Angélique.*
O ciel ! ah ! fâcheuse aventure ! Malheureuse journée.

Angélique
Qu'as-tu, Toinette ? et de quoi pleures-tu ?

Toinette
Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

Angélique
Eh quoi ?

Toinette
Votre père est mort.

Angélique
Mon père est mort, Toinette ?

Toinette
Oui. Vous le voyez là, il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

Angélique
O ciel ! quelle infortune ! quelle atteinte cruelle ! Hélas ! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde ; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuse ? et quelle consolation trouver après une si grande perte ?

Scène XXI

Cléante, Angélique, Argan, Toinette

Cléante
Qu'avez-vous donc, belle Angélique ? et quel malheur pleurez-vous ?

Angélique
Hélas ! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux : je pleure la mort de mon père.

Cléante
O ciel ! quel accident ! quel coup inopiné ! Hélas ! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher, par mes respects et par mes prières, de disposer son coeur à vous accorder à mes voeux.

Angélique
Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment.

Argan, *embrassant Angélique.*
Ah ! ma fille !

Angélique, *épouvantée.*
Ahi !

Argan

Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille ; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

Scène XXII

Cléante, Angélique, Argan, Béralde, Toinette

Angélique
Ah ! quelle surprise agréable ! Mon père, puisque, par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes voeux, souffrez qu'ici je me jette à vos pieds, pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon coeur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

Cléante, *se jetant aux genous d'Argan.*
Eh ! monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

Béralde
Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

Toinette
Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

Argan
Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage.
À Cléante.
Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

Cléante
Très volontiers, monsieur. S'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même si vous voulez. Ce n'est pas une affaire que cela, et je ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

Béralde
Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

Toinette
Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée que de se jouer à la personne d'un médecin.

Argan
Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

Béralde
Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

Argan
Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies et les remèdes qu'il y faut faire.

Béralde
En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela ; et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

Argan
Quoi ! l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

Béralde
Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

Toinette
Tenez, monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup ; et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

Cléante
En tout cas, je suis prêt à tout.

Béralde*, à Argan.*
Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

Argan

Comment, tout à l'heure ?

Béralde
Oui, et dans votre maison.

Argan
Dans ma maison ?

Béralde
Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

Argan
Mais moi, que dire ? que répondre ?

Béralde
On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent. Je vais les envoyer quérir.

Argan
Allons, voyons cela.
Il sort.

Scène XXIII

Cléante, Angélique, Béralde, Toinette

Cléante
Que voulez-vous dire ? et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies ?

Toinette
Quel est votre dessein ?

Béralde
De vous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

Angélique
Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

Béralde
Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

Cléante, *à Angélique*.
Y consentez-vous ?

Angélique
Oui, puisque mon oncle nous conduit.

Troisième intermède

C'est une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant et danse. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle, et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi, toute l'assemblée, composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants, entre et chacun prend ses places selon son rang.

Première entrée de ballet

Praeses
Sçavantissimi doctores,
Medicinae professores,
Qui hic assemblati estis ;
Et vos, altri messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio ;
Quam bella chosa est et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quae, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus,
Grandam vogam ubi sumus ;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios
Nos regardat sicut deos ;

Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Donque il est nostrae sapientiae,
Boni sensus atque prudentiae,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore ;
Et prendere gardam a non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.
C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici
In sçavanti homine que voici ;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

Primus doctor
Si mihi licentiam dat dominus praeses,
Et tanti docti doctores
Et assistantes illustres
Très sçavanti bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Demandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

Bachelierus
Mihi a docto doctore
Demandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Vertus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

Chorus
Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare

In nostro docto corpore.
Bene, bene respondere.

Secundus doctor
Cum permissione domini praesidis,
Doctissimae Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiae assistantis,
Demandabo tibi, docte bacheliere,
Quae sunt remedia
(Tam in homine quam in muliere)
Quae, in maladia
Dite hydropisia,
(In malo caduco, apoplexia, convulsione et paralysia)
Convenit facere.

Bachelierus
Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

Chorus
Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

Tertius doctor
Si bonum semblatur domino praesidi
Doctissimae Facultati,
Et companiae ecoutanti,
Demandabo tibi, docte bacheliere,
Quae remedia eticis,
Pulmonicis atque asthmaticis,
Trovas à propos facere.

Bachelierus
Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

Chorus
Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

Quartus doctor
Super illas maladias
Dominus bachelierus dixit maravillas ;
Mais, si non ennuyo doctissimam facultatem
Et totam companiam honorabilem,
Tam corporaliter quam mentaliter hic praesentem,
Faciam illi unam quaestionem :
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus,
Homo qualitatis dives comme un Crésus.
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Cum troublatione spiriti et laxamento ventris ;
Grandum insuper malum au côté,
Cum granda difficultate
Et pena a respirare :
Veuillas mihi dire,
Docte bacheliere,
Quid illi facere.

Bachelierus
Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

Chorus
Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus dignus est intrare
In nostro docto corpore.

Quintus doctor
Mais, si maladia
Opiniatria
Non vult se guarire,
Quid illi facere ?

Bachelierus
Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare,
Reseignare, repurgare, et reclysterizare.

Chorus

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

Praeses
Juras gardare statuta
Per Facultatem praescripta,
Cum sensu et jugeamento ?

Bachelierus
Juro.

Praeses
Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso !

Bachelierus
Juro.

Praeses
De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement almae Facultatis,
Maladus dût-il crevare,
Et mori de suo malo ?

Bachelierus
Juro. [1424]

Praeses
Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Saignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi

Impune per totam terram.

Deuxième entrée de ballet

Tous les chirurgiens et apothicaires viennent faire la révérence en cadence à Bachelierus.

Bachelierus
Grandes doctores doctrinae
De la rhubarbe et du sené,
Ce serait sans douta à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam ajoutare
Des lumieras au soleillo.
Des etoilas au cielo,
Des flammas à l'inferno,
Des ondas à l'oceano,
Et des rosas au printano,
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Rendam gratias corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturae et qu'à patri meo :
Natura et pater meus
Hominem me habent factum ;
Mais vos me (ce qui est bien plus)
Avetis factum medicum :
Honor, favor et gratia,
Qui, in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

Chorus
Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

Troisième entrée de ballet

Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des intruments et des voix,
et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires.

Chirurgus
Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum
Et apothicarum
Remplire boutiquas !

Chorus
Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

Chirurgus
Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Pluxus de sang, et dysenterias !

Chorus
Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,

Et seignet et tuat !

Quatrième entrée de ballet

Les médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

FIN

POÉSIES

Molière

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

REMERCIEMENT AU ROI
STANCES
VERS
BOUTS-RIMÉS
AU ROI
SONNET
LA GLOIRE DU DÔME DU VAL-DE-GRÂCE

REMERCIEMENT AU ROI

1663.

[1425]

Votre paresse enfin me scandalise ;
Ma Muse, obéissez-moi :
Il faut ce matin, sans remise,
Aller au lever du roi.
Vous savez bien pourquoi ;
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas été plus prompte
À le remercier de ses fameux bienfaits ;
Mais il vaut mieux tard que jamais.
Faites donc votre compte
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie ;
Un air de Muse est choquant en ces lieux :
On y veut des objets à réjouir les yeux ;
Vous en devez être avertie :
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis ;
N'oubliez rien de l'air ni des habits ;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix ;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé,
La galanterie en est grande ;
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.

Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes ;
Et, vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement ;
Et, ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être.
Cette familiarité
Donne à quiconque en use, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la cbambre du roi ;
Ou si, comme je prévois,
La presse s'y trouve trop forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau ;
Et criez sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
« Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. »
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable ;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier ;
Et, quand même l'huissier,
À vos désirs inexorable,
Vous trouverait en face un marquis repoussable,
Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là ;
À déboucher la porte il irait trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas ;
Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats ;
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et, si des assiégeants le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le prince au passage :
Il connaîtra votre visage,
Malgré votre déguisement ;

Et lors, sans tarder davantage
Faites-lui votre compliment
Vous pourriez aisément l’étendre,
Et parler dek transports qu'en vous font éclater
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter,
Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre ;
Lui dire comme vos désirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout votre art et toutes vos veilles,
Et là-dessus lui promettre merveilles :
Sur ce chapitre on n’est jamais à sec ;
Les Muses sont de grandes prometteuses !
Et, comme vos soeurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.
Mais les grands princes n'aiment guère
Que les compliments qui sont courts ;
Et le nôtre, surtout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange et l'encens n'est pas ce qui le touche ;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grâce et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire,
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui, sur les coeurs, fait un charmant effet,
Il passera comme un trait,
Et cela vous doit suffire :
Voilà votre compliment fait.

STANCES

Souffrez qu'Amour cette nuit vous réveille ;
Par mes soupirs laissez-vous enflammer ;
Vous dormez trop, adorable merveille,
Car c'est dormir que de ne point aimer.

Ne craignez rien ; dans l'amoureux empire
Le mal n’est pas si grand que l’on le fait :
Et lorsqu’on aime, et que le coeur soupire,
Son propre mal souvent le satisfait.

Le mal d’aimer, c'est de vouloir le taire :
Pour l'éviter, parlez en ma faveur.
Amour le veut, n'en faites point mystère.
Mais vous tremblez, et ce dieu vous fait peut

Peut-on souffrir une plus douce peine ?
Peut-on subir une plus douce loi ?
Qu'étant des coeurs la douce souveraine,
Dessus le vôtre, Amour agisse en roi.

Rendez-vous donc, ô divine Amarante,
Soumettez-vous aux volontés d'Amour ;
Aimez pendant que vous êtes charmante,
Car le temps passe et n'a point de retour.

VERS

PLACÉS AU BAS D'UNE ESTAMPE REPRÉSENTANT LA CONFRÉRIE DE L'ESCLAVAGE DE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ

Brisez les tristes fers du honteux esclavage
Où vous tient du péché le commerce honteux,
Et venez recevoir le glorieux servage
Que vous tendent les mains de la reine des cieux :
L'un, sur vous, à vos sens donne pleine victoire ;
L'autre sur vos désirs vous fait régner en rois ;
L'un vous tire aux enfers, et l'autre dans la gloire :
Hélas ! peut-on, mortels, balancer sur le choix ?

BOUTS-RIMÉS

COMMANDÉS SUR LE BEL AIR.

Que vous m'embarrassez avec votre *grenouille*
Qui traîne à ses talons le doux mot d'*Hypocras !*
Je hais des bouts-rimés le puéril *fatras*,
Et tiens qu'il vaudrait mieux filer une *quenouille*.

La gloire du bel air n'a rien qui me *chatouille*.
Vous m'assommez l'esprit avec un gros *plâtras*.
Et je tiens heureux ceux qui sont morts à *Coutras*[1426],
Voyant tout le papier qu'en sonnets on *barbouille*.

M'accable derechef la haine du *cagot*,
Plus méchant mille fois que n'est un vieux *magot*,
Plutôt qu'un bout-rimé me fasse entrer en *danse !*

Je vous le chante clair comme un *chardonneret*.
Au bout de l'univers je fuis dans une *manse* ;
Adieu, grand prince, adieu ; tenez-vous *guilleret* [1427].

AU ROI

SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ

Ce sont faits inouïs, grand roi, que tes victoires !
L'avenir aura peine à les bien concevoir ;
Et de nos vieux héros les pompeuses histoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi ! presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre,
Voir toute une province unie à tes États !
Les rapides torrents, et les vents, et la foudre,
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras ?

N'attends pas, au retour d'un si fameux ouvrage,
Des soins de notre muse un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avouer :

Mais nos chansons, grand roi, ne sont pas sitôt prêtes,
Et tu mets moins de temps à faire tes conquêtes
Qu'il n'en faut pour les bien louer.

SONNET

à M. La Mothe-le-Vayer,

Sur la mort de son fils

1664.

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts :
Ton deuil est raisonnable, encore qu'il soit extrême ;
Et, lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,
La Sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers
Pour vouloir, d'un oeil sec, voir mourir ce qu'on aime ;
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas ;
Mais la perte, par là, n'en est pas moins cruelle.

Ses vertus de chacun le faisaient révérer ;
Il avait le coeur grand, l'esprit beau, l'âme belle ;
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

LETTRE D'ENVOI DU SONNET PRÉCÉDENT.

Vous voyez bien, monsieur, que je m'écarte fort du chemin qu'on suit d'ordinaire en pareille rencontre, et que le sonnet que je vous envoie n'est rien moins qu'une consolation. Mais j'ai cru qu'il fallait en user de la sorte avec vous, et que c'est consoler un philosophe que de lui justifier ses larmes, et de mettre sa douleur en liberté. Si je n'ai pas

trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie, et pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire.

Molière.

LA GLOIRE DU DÔME DU VAL-DE-GRÂCE

1669.
[1428] [1429]

Digne fruit de vingt ans de travaux somptueux ;
Auguste bâtiment, temple majestueux
Dont le dôme superbe, élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vue,
Et, parmi tant d'objets semés de toutes parts,
Du voyageur surpris prend les premiers regards[1430],
Fais briller à jamais, dans ta noble richesse,
La splendeur du saint voeu d'une grande princesse,
Et porte un témoignage à la postérité
De sa magnificence et de sa piété.
Conserve à nos neveux une montre fidèle
Des exquises beautés que tu tiens de son zèle :
Mais défends bien surtout de l'injure des ans
Le chef-d'oeuvre fameux de ses riches présents,
Cet éclatant morceau de savante peinture
Dont elle a couronné ta noble architecture ;
C'est le plus bel effet des grands soins qu'elle a pris,
Et ton marbre et ton or ne sont point de ce prix.

Toi qui, dans cette coupe, à ton vaste génie
Comme un ample théâtre heureusement fournie,
Es venu déployer les précieux trésors

Que le Tibre t'a vu ramasser sur ses bords,
Dis-nous, fameux Mignard[1431], par qui te sont versées
Les charmantes beautés de tes nobles pensées,
Et dans quel fonds tu prends cette variété

Dont l'esprit est surpris et l'oeil est enchanté :
Dis-nous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
De tes expressions enfante les merveilles ;
Quels charmes ton pinceau répand dans tous ses traits,
Quelle force il y mêle à ses plus doux attraits,
Et quel est ce pouvoir qu'au bout des doigts tu portes,
Qui sait faire à nos yeux vivre des choses mortes,
Et, d'un peu de mélange et de bruns et de clairs,
Rendre esprit la couleur, et les pierres des chairs.

Tu te tais, et prétends que ce sont des matières
Dont tu dois nous cacher les savantes lumières ;
Et que ces beaux secrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus :
Mais ton pinceau s'explique et trahit ton silence ;
Malgré toi de ton art il nous fait confidence ;
Et, dans ses beaux efforts à nos yeux étalés,
Les mystères profonds nous en sont révélés.
Une pleine lumière ici nous est offerte ;
Et ce dôme pompeux est une école ouverte
Où l'ouvrage, faisant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les souveraines lois.
Il nous dit fortement les trois nobles parties[1432]
Qui rendent d'un tableau les beautés assorties,
Et dont, en s'unissant, les talents relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.

Mais des trois, comme reine, il nous expose celle[1433]
Que ne peut nous donner le travail ni le zèle,
Et qui, comme un présent de la faveur des cieux,
Est du nom de divine appelée en tous lieux ;
Elle, dont l'essor monte au-dessus du tonnerre,
Et sans qui l'on demeure à ramper contre terre,
Qui meut tout, règle tout, en ordonne à son choix,
Et des deux autres mène et régit les emplois.
Il nous enseigne à prendre une digne matière
Qui donne au feu d'un peintre une vaste carrière,
Et puisse recevoir tous les grands ornements
Qu'enfante un beau génie en ses accouchements,
Et dont la poésie, et sa soeur la peinture,
Parant l'instruction de leur docte imposture,
Composent avec art ces attraits, ces douceurs,
Qui font à leurs leçons un passage à nos coeurs,
Et par qui, de tout temps, ces deux soeurs si pareilles

Charment, l'une les yeux, et l'autre les oreilles.
Mais il nous dit de fuir un discord apparent
Du lieu que l'on nous donne et du sujet qu'on prend,
Et de ne point placer dans un tombeau des fêtes,
Le ciel contre nos pieds, et l'enfer sur nos têtes.
Il nous apprend à faire avec détachement
Des groupes contrastés un noble agencement,
Qui du champ du tableau fasse un juste partage
En conservant les bords un peu légers d'ouvrage,
N'ayant nul embarras, nul fracas vicieux
Qui rompe ce repos si fort ami des yeux,
Mais où, sans se presser, le groupe se rassemble,
Et forme un doux concert, fasse un beau tout ensemble,
Où rien ne soit à l'oeil mendié ni redit,
Tout s'y voyant tiré d'un vaste fonds d'esprit,
Assaisonné du sel de nos grâces antiques,
Et non du fade goût des ornements gothiques,
Ces monstres odieux des siècles ignorants,
Que de la barbarie ont produits les torrents,
Quand leur cours, inondant presque toute la terre,
Fit à la politesse une mortelle guerre,
Et, de la grande Rome abattant les remparts,
Vint avec son empire étouffer les beaux arts.
Il nous montre à poser avec noblesse et grâce
La plus belle figure à la plus belle place,
Riche d'un agrément, d'un brillant de grandeur
Qui s'empare d'abord des yeux du spectateur,
Prenant un soin exact que, dans tout son ouvrage,
Elle joue aux regards le plus beau personnage,
Et que, par aucun rôle au spectacle placé,
Le héros du tableau ne se voie effacé.
Il nous enseigne à fuir les ornements débiles
Des épisodes froids et qui sont inutiles,
À donner au sujet toute sa vérité,
À lui garder partout pleine fidélité,
Et ne se point porter à prendre de licence,
À moins qu'à des beautés elle donne naissance.

Il nous dicte amplement les leçons du dessin[1434]
Dans la manière grecque et dans le goût romain ;
Le grand choix du beau vrai, de la belle nature,
Sur les restes exquis de l'antique sculpture,
Qui, prenant d'un sujet la baîllante beauté,
En savait séparer la faible vérité,

Et, formant de plusieurs une beauté parfaite,
Nous corrige par l’art la nature qu'on traite.
Il nous explique à fond, dans ses instructions,
L'union de la grâce et des proportions ;
Les figures partout doctement dégradées,
Et leurs extrémités soigneusement gardées ;
Les contrastes savants des membres agroupés,
Grands, nobles, étendus et bien développés,
Balancés sur leur centre en beautés d'attitude,
Tous formés l'un pour l'autre avec exactitude,
Et n'offrant point aux yeux ces galimatias
Où la tête n'est point de la jambe ou du bras ;
Leur juste attachement aux lieux qui les font naître,
Et les muscles touchés autant qu'ils doivent l'être,
La beauté des contours observés avec soin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,
Inégaux, ondoyants, et tenant de la flamme,
Afin de conserver plus d'action et d'âme,
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractère avec choix mariés.
Et c'est là qu'un grand peintre, avec pleine largesse,
D'une féconde idée étale la richesse,
Faisant briller partout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air répété :
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
À sortir dans ses airs de l'amour de soi-même ;
De redites sans nombre il fatigue les yeux,
Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jetés suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu,
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en suive la grâce,
Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions,
Se distinguent à l’oeil toutes les passions ;
Les mouvements du coeur peints d'une adresse extrême
Par des gestes puisés dans la passion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts et nets,
Imitant en vigueur les gestes des muets,
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier ainsi qu'à la peinture.

Il nous étale enfin les mystères exquis

De la belle patrie où triompha Zeuxis[1435],
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller de pair avec le grand Apelle ;
L'union, les concerts et les tons des couleurs,
Contrastes, amitiés, ruptures et valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures ;
L'achèvement de l'art, et l'âme des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau
On peut prendre le jour et le champ du tableau,
Les distributions et d'ombre et de lumière
Sur chacun des objets et sur la masse entière,
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différents de l'obscur et du clair,
Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche distingue et le lointain efface ;
Les gracieux repos que par des soins communs
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns ;
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposés entrer en assemblage ;
Par quelle douce chute ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tendre aux yeux se dérober ;
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne ;
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur ;
Quel adoucissement des teintes de lumière
Fait perdre ce qui tourne, et le chasse derrière,
Et comme avec un champ fuyant, vague et léger,
La fierté de l'obscur, sur la douceur du clair
Triomphant de la toile, en tire avec puissance
Les figures que veut garder sa résistance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
Les détache du fond et les amène à nous.

Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage :
Mais, illustre Mignard, n'en prends aucun ombrage ;
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
À marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ses leçons les grands et beaux oracles
Élèvent d'autres mains à tes doctes miracles ;
Il y faut des talents que ton mérite joint,
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point,
On n'acquiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
Trois choses dont les dons brillent dans ta personne,

Les passions, la grâce et les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur ;
Ce sont présents du ciel qu'on voit peu qu'il assemble,
Et les siècles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés :
Malgré tous les pinceaux que ta gloire réveille,
Il sera de nos jours la fameuse merveille,
Et des bouts de la terre en ces superbes lieux
Attirera les pas des savants curieux.

O vous, dignes objets de la noble tendresse
Qu'a fait briller pour vous cette auguste princesse
Dont au grand Dieu naissant, au véritable Dieu[1436],
Le zèle magnifique a consacré ce lieu,
Purs esprits, où du ciel sont les grâces infuses ;
Beaux temples des vertus, admirables recluses,
Qui dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du coeur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos pensées,
Qu'il vous est cher d'avoir sans cesse devant vous
Ce tableau de l'objet de vos voeux les plus doux,
D'y nourrir par vos yeux les précieuses flammes
Dont si fidèlement brûlent vos belles âmes,
D'y sentir redoubler l'ardeur de vos désirs,
D'y donner à toute heure un encens de soupirs,
Et d'embrasser de coeur une image si belle
Des célestes beautés de la gloire éternelle,
Beautés, qui dans leurs fers tiennent vos libertés,
Et vous font mépriser toutes autres beautés !

Et toi, qui fus jadis la maîtresse du monde,
Docte et fameuse école en raretés féconde,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort,
Réparé les dégâts des barbares du Nord ;
Source des beaux débris des siècles mémorables,
O Rome, qu'à tes soins nous sommes redevables
De nous avoir rendu, façonné de ta main,
Ce grand homme chez toi devenu tout Romain[1437],
Dont le pinceau, célèbre, avec magnificence,
De ces riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble lustre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,

La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés,
De l'autre, qu'on connaît, la traitable méthode
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode :
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur ;
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage
Aux peintres chancelants est un grand avantage ;
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.

Mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter ;
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connaissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l’art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque, éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les savants, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Ces doctes mains chez elle ont cherché la louange ;
Et Jules[1438], Annibal[1439], Raphaël[1440], Michel-Ange[1441],
Les Mignard de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu par la fresque ennoblir leurs travaux.

Nous la voyons ici doctement revêtue
De tous les grands attraits qui surprennent la vue.

Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ;
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.
Elle a non seulement, par ses grâces fertiles,
Charmé du grand Paris les connaisseurs habiles,
Et touché de la cour le beau monde savant ;
Ses miracles encore ont passé plus avant,
Et de nos courtisans les plus légers d'étude
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arrêté leur esprit, attaché leurs regards,
Et fait descendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui plus que tout élève son mérite,
C'est de l'auguste roi l'éclatante visite :
Ce monarque, dont l'âme aux grandes qualités
Joint un goût délicat des savantes beautés,
Qui, séparant le bon d'avec son apparence,
Décide sans erreur, et loue avec prudence,
Louis, le grand Louis, dont l'esprit souverain
Ne dit rien au hasard, et voit tout d'un oeil sain,
A versé de sa bouche à ses grâces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes ;
Et l'on sait qu'en deux mots ce roi judicieux
Fait des plus beaux travaux l'éloge glorieux.

Colbert, dont le bon goût suit celui de son maître,
A senti même charme, et nous le fait paraître.
Ce vigoureux génie au travail si constant,
Dont la vaste prudence à tous emplois s'étend,
Qui du choix souverain tient, par son haut mérite,
Du commerce et des arts la suprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le dessein
Qu'il confie aux talents de cette docte main,
Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrés murs du temple où son coeur s'intéresse[1442].
La voilà cette main qui se met en chaleur ;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la couleur,
Empâte, adoucit, touche, et ne fait nulle pause.
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'expose ;
Et nous y découvrons, aux yeux des grands experts,
Trois miracles de l'art en trois tableaux divers.
Mais, parmi cent objets d'une beauté touchante,
Le Dieu porte au respect, et n'a rien qui n'enchante ;
Rien en grâce, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'oeil une divinité ;
Elle est toute en ces traits si brillants de noblesse ;

La grandeur y paraît, l’équité, la sagesse,
La bonté, la puissance ; enfin ces traits font voir
Ce que l'esprit de l’homme a peine à concevoir.

Poursuis, ô grand Colbert ! à vouloir dans la France
Des arts que tu régis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, et si grand et si beau,
Tous les riches moments d'un si docte pinceau.
Attache à des travaux dont l’éclat te renomme
Les restes précieux des jours de ce grand homme.
Tels hommes rarement se peuvent présenter ;
Et quand le ciel les donne, il faut en profiter.
De ces mains dont les temps ne sont guère prodigues,
Tu dois à l'univers les savantes fatigues ;
C'est à ton ministère à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur choisir ;
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point attendre
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doit prendre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans :
Peu faits à s'acquitter des devoirs complaisants,
À leurs réflexions tout entiers ils se donnent ;
Et ce n'est que par là qu'ils se perfectionnent.
L'étude et la visite ont leurs talents à part :
Qui se donne à sa cour se dérobe à son art ;
Un esprit partagé rarement s'y consomme,
Et les emplois de feu demandent tout un homme.
Ils ne sauraient quitter les soins de leur métier
Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
Ni partout près de toi, par d'assidus hommages,
Mendier des prôneurs les éclatants suffrages ;
Cet amour du travail, qui toujours règne en eux,
Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;
Et tu dois consentir à cette négligence
Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence.
Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour :
Leur mérite à tes yeux y peut assez paraître.
Consultes-en ton goût, il s'y connaît en maître,
Et te dira toujours, pour l’honneur de ton choix,
Sur qui tu dois verser l’éclat des grands emplois.
C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
De tes illustres soins ornera la mémoire,
Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,
Passera triomphant à nos derniers neveux.

ANNEXES

Retour à la liste des titres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www. arvensa.com

Table des matières

BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE
MOLIÈRE : L'HOMME ET LE COMÉDIEN
LES DERNIÈRES ANNÉES DE MOLIÈRE
CITATIONS DE MOLIÈRE

BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE

Table de la Biographie

Introduction

I - La jeunesse de Molière
- I. 1 - Sa famille
- I. 2 - Ses études

II- Des débuts difficiles : L'Illustre Théâtre
III- Le début de la gloire
IV- Le mariage de Molière
V- Le temps des scandales
- V. I-La querelle de L'École des femmes
- V. II-L'interdiction du Tartuffe

VI - L'apogée de sa carrière
- VI. 1- La maladie ou les maladies de Molière ?
- VI. 2 - La troupe
- VI. 3- Les dernières saisons théâtrales
- VI. 4-Le conflit avec Lully

VII - La mort de Molière
- VII. 1 - Les circonstances
- VII. 2-L'inhumation

VIII-Épilogue

I - Introduction

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, né à Paris, baptisé le 15 janvier 1622 et mort à Paris le 17 février 1673, est un dramaturge auteur de comédies, mais aussi un comédien et chef de troupe de théâtre français qui s'est illustré au début du règne de Louis XIV.

Issu d'une famille de la riche bourgeoisie marchande parisienne (son père tient une boutique de « tapissier » qui vend mobilier, tissus et tapisseries à la haute bourgeoisie et à la riche aristocratie et il détient depuis 1631 la charge prestigieuse de « tapissier valet de chambre du Roi »), Jean-Baptiste Poquelin se consacre au théâtre à 21 ans après la rencontre de Madeleine et Joseph Béjart avec qui il fonde « l'Illustre Théâtre » ; il prend alors le pseudonyme de Molière. Après la faillite de la troupe, il quitte Paris avec eux et parcourt les provinces de l'ouest puis du sud de la France de 1646 à 1658 en écrivant ses premières petites comédies (Le Docteur amoureux, Le Médecin volant) puis ses premières comédies en cinq actes et en vers (L'Étourdi, créée à Lyon en 1655, et Le Dépit amoureux créée à Béziers à la fin de 1656).

De retour à Paris en 1658, il obtient la protection du frère du roi : sa troupe prend le nom de « Troupe de Monsieur » et représente ses deux premières comédies, des comédies de Scarron et de Thomas Corneille et des tragédies de Pierre Corneille (en particulier Nicomède et Cinna), de Rotrou et de Tristan l'Hermite. Sa carrière d'auteur dramatique commence vraiment avec Les Précieuses ridicules qui remporte un grand succès en novembre 1659. Soutenu par le roi Louis XIV, marié avec la jeune comédienne Armande Béjart et jouissant d'une solide santé malgré sa fin brutale, Molière affronte les cabales et continue à jouer et à diriger sa troupe — devenue « Troupe du Roy »

— tout en écrivant des comédies de genres variés (des comédies proches de la farce comme Le médecin malgré lui (1666) ou Les Fourberies de Scapin (1671), des comédies plus psychologiques comme L'École des femmes (1662) ou L'Avare (1668), des comédies-ballets comme Le Bourgeois gentilhomme en 1670 (avec Lully) ou Le malade imaginaire (avec Marc-Antoine Charpentier) en 1673, des pièces plus élaborées approfondissant caractère et étude sociale, en vers comme Le Misanthrope (1665), Tartuffe (1664-1669), Les Femmes savantes (1672), ou en prose comme Don Juan (1665).

Peintre des moeurs de son temps, surtout de la bourgeoisie dont il dénonce les travers (prétention nobiliaire, place des femmes, mariage d'intérêt...), Molière a créé en même temps des personnages individualisés emblématiques et approfondis dont la liste est longue : Monsieur Jourdain, Harpagon, Alceste et Célimène, Tartuffe et Orgon, Don Juan et son valet Sganarelle, Argan le malade imaginaire...

Contrairement à la presque totalité des auteurs de comédie de son temps, l'invention dramatique de Molière s'appuie peu sur l'imitation de modèles antiques ou étrangers (italiens et espagnols) : après avoir commencé à adapter les Italiens (L'Étourdi, Le Dépit amoureux et Don Garcie de Navarre) auxquels il reviendra de loin en loin (Le Festin de Pierre en 1665, publié après sa mort sous le nom de Don Juan, puis Les Fourberies de Scapin en 1671), il se tournera seulement à deux reprises la même année (1668) vers le théâtre latin de Plaute (L'Avare et Amphitryon). Pour le reste, il construit des intrigues originales en combinant divers schémas narratifs puisés ici et là (Le Décaméron de Boccace, les nouvelles de Straparole ou de Scarron, les fabliaux)… Cette conception originale de la création dramatique (seulement pratiquée jusqu'alors par les comédiens italiens « dell'arte ») explique que, dans un mémoire secret destiné à Colbert afin de dresser la première liste de gratifications aux gens de lettres du règne de Louis XIV, le plus influent (avant Boileau) des critiques de son temps, Jean Chapelain, ait pu présenter Molière de la manière suivante : « MOLIÈRE. Il a connu le caractère du comique et l'exécute naturellement. L'invention de ses meilleures pièces est inventée [sic], mais judicieusement. Sa morale est bonne et il n'a qu'à se garder de la scurrilité [bouffonnerie]. ». De ce fait, son oeuvre écrite sur près de vingt années (1655-1673) se révèle d'une très grande variété et se montre en même temps sous-tendue par une maîtrise efficace du jeu scénique et du texte de théâtre qui révèle l'homme de scène qu'il était avant tout puisqu'il a continué à jouer malgré la maladie jusqu'à son dernier jour survenu à 51 ans, le 17 février 1673.

Molière demeure depuis le XVIIe siècle le plus joué et le plus lu des auteurs de comédies de la littérature française, chaque époque trouvant en lui des thématiques modernes. Il constitue aussi un des

piliers de l'enseignement littéraire en France. Le français est également surnommé « la langue de Molière ».

I - La jeunesse de Molière

Molière est né au coin de la rue Sauval (anciennement des Vieilles-Etuves) et de la rue Saint-Honoré (maison détruite en 1802). Toute la famille habite le quartier des Halles.

I. 1 - Sa famille

Jean Poquelin, que l'on appellera Jean-Baptiste et qui sera Molière, est né le 15 janvier 1622 à Saint-Eustache, dans le quartier des Halles à Paris.

Il est né dans la maison où son père, Jean Poquelin, marchand tapissier, a installé son fonds de commerce deux ans plus tôt avant d'épouser sa mère Marie Cressé. Son grand-père paternel et son grand-père maternel, tous deux marchands tapissiers, exercent leur métier dans le voisinage, rue de la Lingerie.

Les Poquelin et les Cressé sont des bourgeois riches qui vivent à leur aise dans des demeures confortables et agréablement meublées. Le grand-père Cressé a une maison de campagne à Saint-Ouen. Un oncle de Molière est musicien et collabore à la musique des ballets de cour.

En 1631, le père de Molière rachète à son frère cadet un office de « tapissier ordinaire de la maison du roi ».

Le petit Molière aura trois frères et deux soeurs, dont aucun ne lui survivra. À dix ans, il perd sa mère. Son père se remarie avec Catherine Fleurette, dont il a trois filles, mais qui meurt en 1636. En 1637, le père de Molière, qui ne se remarie pas, obtient la survivance de sa charge pour son fils qui a quinze ans.

I. 2 - Ses études

Sur ses études et sa formation littéraire, Molière n'a pas fait de confidence et il n'existe aucun document. Les témoignages sont

tardifs, contradictoires et entachés de polémiques :

Dans une courte biographie en tête des Oeuvres complètes parues dix ans après sa mort et attribuée à deux fidèles, La Grange et Vivot, on lit qu'il fit ses études secondaires au collège de Clermont (lycée Louis-le-Grand) chez les jésuites, un des meilleurs collèges de Paris, où « sa vivacité d'esprit le distingua de tous les autres ».

Grimarest, le premier à avoir écrit une *Vie de Molière* en 1705 en consultant sa famille et s'appuyant sur les confidences du seul Baron (certes son comédien préféré, mais très mal informé), raconte qu'au collège il avait comme condisciples Bernier et Chapelle, fils naturel d'un riche conseiller au parlement de Metz. Ce dernier avait comme précepteur Gassendi, philosophe sceptique et épicurien, qui aurait admis Molière parce qu'il avait remarqué chez lui des dispositions philosophiques, ainsi que Bernier et Cyrano de Bergerac. Mais toutes ces affirmations sont probablement inventées, comme une bonne part de cette *Vie de Molière*, que Boileau avait condamnée sans appel l'année suivant sa publication. On peut seulement déduire de la lecture de ses pièces que Molière aurait été imprégné de gassendisme (philosophie atomistique mêlant épicurisme et scepticisme) et se serait plus particulièrement intéressé à la doctrine d'Épicure, exprimée sous sa forme la plus poétique, mais aussi la plus radicale, par Lucrèce, qu'il a d'ailleurs traduit (pas moins de six témoignages contemporains font état de cette traduction) et dont il reprendra quelques vers dans Le Misanthrope.

À sa sortie du collège, selon un contemporain bien renseigné, Le Boulanger de Chalussay, qui publie en 1670 une comédie satirique contre Molière, « en quarante (en 1640 Molière a dix-huit ans), ou fort peu de temps auparavant, Il sortit du collège, âne comme devant ; Mais son père ayant su que, moyennant finance, Dans Orléans un âne obtenait sa licence, il l'endoctora moyennant sa pécune, Et croyant qu'au barreau ce fils ferait fortune, il le fit avocat, ainsi qu'il vous l'a dit ». Grimarest est hésitant : « Molière a-t-il été avocat : On s'étonnera peut-être que je n'aie point fait M. de Molière avocat. Mais ce fait m'avait absolument été contesté par des personnes que je devais supposer en savoir mieux la vérité que le public… Cependant sa famille m'a positivement assuré du contraire ».

Molière ne s'est jamais paré de son titre et aucune mention de son nom n'est faite dans les registres de l'Université d'Orléans ou du barreau de Paris.

« Au point qu'on doit se demander, écrit Roger Duchêne, ce qui était impensable pour ses premiers biographes qui le présentaient comme un nouveau Térence, si on a vraiment mis le fils Poquelin au collège de Clermont. A-t-il fait des études régulières ? A-t-on voulu masquer qu'au départ il n'a reçu qu'une formation de tapissier ? »

L'hypothèse d'une absence totale d'études est cependant peu vraisemblable : le fait que dans sa violente comédie-pamphlet Élomire hypocondre ou les médecins vengés, Le Boulanger de Chalussay (bien renseigné par ailleurs) ne conteste pas que Molière ait pris ses licences de droit à Orléans, mais précise qu'il n'y est allé qu'un jour pour les acheter (ce que fit effectivement pour sa part Charles Perrault, comme il l'avoue au commencement de ses mémoires), donne à penser que si Molière a pu laisser croire cela dans son entourage (c'est-à-dire la possibilité d'être inscrit dans une faculté de droit), c'est parce que tout le monde savait qu'il avait au moins terminé ses études secondaires (avec leurs deux années de philosophie) dans un collège parisien. Rappelons que Racine arrêta lui aussi ses études après ses deux années de philosophie.
En 1642, selon Grimarest, Molière aurait exercé la charge de tapissier ordinaire du roi et suivi la cour de Louis XIII à Narbonne.

II - Des débuts difficiles : L'Illustre Théâtre

La nouvelle troupe transforme le jeu de paume des Mestayers en théâtre : une scène dans la largeur de la salle (environ 12 mètres), une galerie dans sa longueur (30 mètres), et des loges au-dessus.

À 21 ans, Molière s'engage dans la carrière théâtrale. Le 30 juin 1643, par devant notaire, il s'associe avec les trois Béjart (Joseph l'aîné et ses soeurs Madeleine, 25 ans, qui va partager sa carrière et sa vie, et Geneviève, 19 ans) et quelques amis, la plupart « fils de famille » comme lui, en tout six hommes et quatre femmes, pour constituer une nouvelle troupe de comédiens, « l'Illustre Théâtre ». C'est la troisième à Paris après les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et ceux de « la troupe du roi au Marais » À laquelle Pierre Corneille donnait toutes ses pièces depuis 1629).

Molière avait renoncé à la charge de tapissier du roi. Son père, qui devait trouver l'aventure collective hasardeuse, avait néanmoins accepté de l'émanciper (il n'avait pas 25 ans) et il avait reçu un faible acompte sur l'héritage maternel, 630 livres.

La nouvelle troupe s'installe au jeu de paume des Métayers sur la rive gauche au faubourg Saint-Germain (actuellement 10-12 rue Mazarine) et pendant les travaux d'aménagement (octobre-décembre 1643), elle joue dans divers jeux de paume et fait un séjour d'au moins trois semaines à Rouen (qui disposait de deux jeux de paume aménagés en théâtre et qui était constamment visité par des troupes de comédiens). Son répertoire est constitué majoritairement, semble-t-il, de tragédies et de tragi-comédies, et certains des auteurs les plus en vue de l'époque lui confient leurs nouvelles pièces (ce sera le cas de Tristan l'Hermite, de Desfontaines et de Mareschal). Madeleine Béjart, qui vit librement depuis dix ans en fille entretenue, est la vedette de la troupe. Tallemant des Réaux écrit vers 1658 (avant le

grand succès des Précieuses ridicules) : « Je ne l'ai jamais vu jouer, mais on dit que c'est la meilleure actrice de toutes. Elle a joué à Paris, mais ç'a été dans une troisième troupe qui n'y fut que quelque temps. Son chef-d'oeuvre, c'était le personnage d'Épicaris à qui Néron venait de faire donner la question » (allusion à la pièce de Tristan l'Hermite, La Mort de Sénèque, créée par la troupe en 1644). Il ne sait pas encore grand-chose de Molière : « Un garçon, nommé Molière, quitta les bancs de la Sorbonne pour la suivre ; il en fut longtemps amoureux, donnait des avis à la troupe, et enfin s'en mit et l'épousa ».

À peine la salle ouverte, la troupe profite de l'incendie du théâtre du Marais, et il semble que durant plusieurs mois le public ait afflué sur la rive gauche, tandis que la troupe du Marais s'installait provisoirement dans des jeux de paume et faisaient des séjours dans les villes avoisinant Paris (elle fit ainsi elle aussi un séjour à Rouen en 1644). Le fait que le 18 juin 1644, la troupe embauche un danseur, puis d'autres acteurs, indique qu'elle a confiance dans l'avenir. Malheureusement, en octobre, le théâtre du Marais, entièrement reconstruit et doté d'une salle magnifique équipée de « machines » nouvelles, attire de nouveau le public, et il semble que la salle des Métayers ait commencé à se vider à ce moment-là. C'est ce qui explique la décision, en décembre 1644, de déménager sur la rive droite au jeu de paume de la Croix-Noire (actuel 32 quai des Célestins) plus près des autres théâtres. Molière est seul à signer le désistement du bail : il est bien devenu le chef de la troupe. Malheureusement ce déménagement vient accroître les dettes de la troupe — les investissements initiaux (location et aménagement du local, puis aménagement d'un nouveau local) ont été coûteux et les engagements financiers pèsent lourds par rapport aux recettes — et à partir de 1645 les créanciers commencent à poursuivre. Molière est emprisonné pour dettes au Châtelet en août 1645. Son père l'aide à se tirer d'affaire. À l'automne 1645, il quitte Paris en direction de Nantes avec les restes de la troupe, qui se fond bientôt dans la troupe du duc d'Épernon, dirigé par Charles Dufresne.

C'est dans l'acte d'embauche du danseur en juin 1644 que Jean-Baptiste Poquelin signe simplement « de Molière », prenant pour la première fois son nom de théâtre. « Jamais il n'en a voulu dire la raison, même à ses meilleurs amis », écrivit en 1705, son premier (et très peu fiable) biographe Grimarest. Depuis le XIXe siècle, les biographes pensent que ce pseudonyme a pu être choisi en l'honneur de l'écrivain libertin Français de Molière (1599–1624) ou du musicien Louis de Mollier qui a publié en 1640 des Chansons pour danser. Depuis le XXe siècle, les historiens du théâtre font remarquer que la presque totalité des acteurs prenaient alors des noms référant à des fiefs imaginaires, tous champêtres : le sieur de Bellerose, le sieur de

Montfleury, le sieur de Montdory, le sieur de Floridor, le sieur de Champmeslé — désignés au théâtre comme Bellerose, Montfleury, Montdory, Floridor, Champmeslé — et qu'il existe en France des dizaines de lieux-dits appelés tantôt Meulière, tantôt Molière (désignant des sites sur lesquels on trouvait des carrières de pierres à meule). Il paraît donc très probable que Molière a suivi leur exemple en choisissant à son tour un fief campagnard imaginaire, ce qui explique sans doute qu'il ait commencé par signer « De Molière » et qu'il soit ensuite régulièrement désigné comme « le sieur de Molière ».

Beaucoup de légendes ont circulé sur l'activité de Molière en province de 1645 à 1658. Une cinquantaine de documents administratifs ou notariés et quelques témoignages contemporains fournissent des informations rares, mais sûres

Au temps où Molière parcourt la province, la plupart des comédiens ambulants (environ un millier à l'époque) mènent une vie précaire. Dans bien des villes, l'Église pèse de tout son poids en faveur de l'interdiction des représentations théâtrales, malgré la politique de réhabilitation menée à Paris par Richelieu, puis Mazarin. Quelques compagnies cependant jouissent d'un statut privilégié parce qu'un grand seigneur aimant les plaisirs, les fêtes et les spectacles les prend sous sa protection.

C'est le cas de la « troupe de Dufresne » (appelée aussi « troupe du seigneur duc d'Épernon ») que Molière et les Béjart rejoignent après leur échec à Paris. Bénéficiant de protecteurs puissants (le duc d'Épernon, gouverneur de Guyenne, le comte d'Aubijoux, lieutenant général du roi en Languedoc qui introduit la troupe aux États du Languedoc, puis le prince de Conti, frère du grand Condé et marié à une nièce de Mazarin), les comédiens peuvent donner de brillantes représentations en privé chez ces grands seigneurs et en public pendant les fêtes des États du Languedoc (trois fois à Pézenas, quatre à Montpellier, deux à Carcassonne, une à Béziers), avec de substantielles gratifications. C'est une troupe polyvalente capable de monter des spectacles avec des parties parlées, de la musique et de la danse, et aussi (grâce à Molière ?) d'improviser pour se plier aux caprices des grands, d'écrire des textes conformes à leur attente en même temps que des pièces simples pour le public.

Molière réapparaît en 1648 dans un document administratif, « sieur Morlierre(sic), l'un des comédiens de la troupe du sieur Dufresne » : ce document montre bien qu'il n'a pas encore pris la tête de la troupe à laquelle les Béjart et lui se sont agrégés deux ans et demi plus tôt. D'autres documents permettent de le suivre dans ses déplacements (voir carte). Le musicien et poète d'Assoucy qui passe plusieurs mois avec les comédiens en 1655 décrit une troupe accueillante où l'on fait bonne chère et qui jouit d'une large prospérité.

Molière a probablement mené joyeuse vie, sans grand souci de conformisme. En 1655, il écrit sa première « grande » comédie en cinq actes et en vers, L'Etourdi ou les contretemps. « Il a déjà dû prendre, écrit Roger Duchêne, sinon la direction, du moins une place privilégiée dans la troupe dont il est désormais un des acteurs vedettes, et l'écrivain. » Nouvelle pièce à Béziers à la fin de 1656, Le Dépit amoureux.

En 1656, le climat change. Aubijoux meurt. Le prince de Conti, malade du même mal qui a emporté Aubijoux, se convertit à une vie de chrétien authentique et devient très hostile au théâtre, accusé par les rigoristes « d'empoisonner les âmes » : à la fin de l'année 1656, il fait refuser par les députés des États du Languedoc de prolonger les subventions accordées aux comédiens durant la tenue des États, et il fait savoir à la troupe — qui se faisait appeler depuis deux ans « Troupe de son Altesse le Prince de Conti » — qu'elle doit cesser de « porter son nom ». À la fin de l'année 1657 ou au début de 1658, les comédiens, qui sont jugés désormais comme constituant la meilleure « troupe de campagne » de France, décident de tenter une nouvelle fois de s'implanter à Paris. Cette décision est explicitée au début de la vie de Molière parue en tête de la grande édition posthume des Oeuvres de Molière en 1682 : « En 1658, ses amis lui conseillèrent de s'approcher de Paris, en faisant venir sa Troupe dans une Ville voisine : C'était le moyen de profiter du crédit que son mérite lui avait acquis auprès de plusieurs personnes de considération, qui s'intéressant à sa gloire, lui avaient promis de l'introduire à la Cour. Il avait passé le carnaval à Grenoble, d'où il partit après Pâques, et vint s'établir à Rouen. Il y séjourna pendant l'Été, et après quelques voyages qu'il fit à Paris secrètement, il eut l'avantage de faire agréer ses services et ceux de ses camarades à MONSIEUR, Frère Unique de Sa Majesté, qui lui ayant accordé sa protection, et le titre de sa Troupe, le présenta en cette qualité au Roi et à la Reine Mère. » Autrement dit, pour pouvoir prendre pied à Paris, il fallait à Molière et à sa troupe un protecteur le plus haut placé possible, ainsi qu'un théâtre : s'installer dans une ville assez proche de Paris pour pouvoir y faire de nombreux allers-retours pour avancer dans les négociations et rencontrer « les personnes de considération » qui appuyaient ces démarches était donc un choix stratégique.

Ce choix de se rapprocher de Paris en séjournant à Rouen était d'autant plus logique que Rouen était alors constamment visitée par des troupes de comédiens qui y faisaient des séjours de plusieurs semaines, et pas seulement des troupes de campagne comme celle de Molière ; en 1674, Samuel Chappuzeau rapporte dans son ouvrage intitulé Le Théâtre Français que même la troupe du théâtre du Marais y faisait de fréquents séjours : « Cette Troupe allait quelquefois passer

l'Été à Rouen, étant bien aise de donner cette satisfaction à une des premières Villes du Royaume. De retour à Paris de cette petite course dans le voisinage, à la première affiche le Monde y courait, et elle se voyait visitée comme de coutume. » C'est ainsi qu'à la mi-mai 1658 Thomas Corneille écrit à un de leurs amis parisiens, le galant abbé de Pure (auteur d'un célèbre roman intitulé La Précieuse) : « Nous attendons ici les deux beautés que vous croyez pouvoir disputer cet hiver d'éclat avec la sienne [la beauté de Mlle Baron, actrice parisienne]. Au moins ai-je remarqué en Mlle Béjart grande envie de jouer à Paris, et je ne doute point qu'au sortir d'ici, cette troupe n'y aille passer le reste de l'année. Je voudrais qu'elle voulût faire alliance avec le Marais, cela en pourrait changer la destinée. Je ne sais si le temps pourra faire ce miracle. » L'abbé de Pure (et donc les gens bien informés qui l'entourent à Paris) sait donc déjà que Molière et sa troupe ont annoncé leur intention de tenter de prendre pied à Paris durant l'hiver 1658-1659, et en a informé Thomas Corneille, lequel lui confirme cette information après en avoir parlé avec Madeleine Béjart, arrivée avant le reste de la troupe (« les deux beautés », Catherine de Brie et Marquise Du Parc, étaient restées en arrière parce que Marquise venait d'accoucher à Lyon). Madeleine Béjart commence par louer la salle du théâtre du Marais, alors fermée, sans doute pour négocier en force avec la troupe du Marais alors en difficulté (difficulté qui explique pourquoi Thomas Corneille rêve d'une fusion entre les deux troupes pour assurer la pérennité de celle du Marais). La négociation échoue, tandis que les négociations entreprises par Molière de son côté pour trouver un nouveau protecteur prestigieux à la troupe et une salle réussissent.

III - Le début de la gloire

De 1658 à 1660, la troupe de Molière joue au théâtre du Petit-Bourbon, représenté ici lors des États généraux de 1614. Beaucoup plus vaste (80 mètres sur 8, 5) que les jeux de paume, il est situé dans l'Hôtel de Bourbon qui longe le quai de la Seine entre le Louvre et l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, au niveau de l'actuelle Colonnade.

En 1658, Monsieur a 18 ans. Il faut lui donner un train de vie digne du frère d'un grand roi. On lui achète le château de Saint-Cloud. Il doit avoir une troupe de théâtre. Ce sera celle de Molière. On offre à la troupe la gratuité d'une salle vaste et bien équipée en alternance avec la troupe italienne de Scaramouche (les Italiens jouent les « jours ordinaires de comédie », la troupe de Molière les « jours extraordinaires »), le théâtre du Petit-Bourbon. Huit mois plus tard, durant l'été, les Italiens retournent dans leur pays, d'où ils ne reviendront que près de deux plus tard : désormais Molière et ses compagnons peuvent jouer comme toutes les autres troupes les jours ordinaires, les mardi, vendredi et dimanche.

Molière va y jouer deux ans. La troupe est composée de Molière, des deux soeurs Béjart, des deux frères Béjart, du couple de Brie, du couple Du Parc et de Dufresne, soit dix acteurs. En 1659, Dufresne prend sa retraite, faisant de Molière le véritable chef de troupe. Entrent deux acteurs comiques, Jodelet et son frère dit l'Epi, et La Grange qui va devenir l'homme de confiance de Molière. Méticuleux, il a laissé un registre personnel (conservé à la Comédie-Française) extrait des livres de compte du théâtre, dans lequel il note les pièces jouées, la recette et ce qu'il juge important de la vie de la troupe. Ce document permet de suivre dans le détail le répertoire joué par Molière à partir de 1659.

Pendant dix mois, la troupe fait alterner des pièces anciennes — tragédies de Corneille surtout ainsi que de Rotrou et de Tristan l'Hermite, comédies de Scarron — avec ses deux premières comédies

L'Étourdi et Le Dépit amoureux, qui étaient des nouveautés pour le public parisien. Selon La Grange, les recettes rapportées par ces deux pièces auraient été excellentes entre novembre et le relâche de Pâques. Mais à la reprise, les recettes ne sont plus très brillantes, malgré l'arrivée du célèbre Jodelet. Le 18 novembre 1659, Molière crée sa première pièce parisienne, Les Précieuses Ridicules (3e pièce de Molière qui joue Mascarille), une petite comédie en un acte destinée au départ à être jouée après une tragédie, satire du snobisme et des jargons de l'époque, qui remporte un très grand succès et crée un effet de mode : le sujet est copié et repris. Molière imprime sa pièce à la hâte parce qu'on tente de la lui voler, avec une préface plutôt provocante (il aime la satire). C'est la première fois qu'il publie, il a désormais le statut d'auteur.

Plusieurs personnages de marque (des ministres, Monsieur le Prince) invitent Molière à venir jouer sa pièce chez eux. De retour de la frontière espagnole où il est allé épouser l'Infante d'Espagne Marie-Thérèse et attendant au château de Vincennes de faire son entrée solennelle à Paris avec la jeune reine, Louis XIV voit les Précieuses le 29 juillet 1660, puis le 31 sa nouvelle pièce, Sganarelle ou le cocu imaginaire (4e pièce de Molière qui joue Sganarelle), petite comédie en un acte reposant sur une suite de quiproquos, dont les recettes n'atteignent pas les sommets de la précédente — toute la Cour était à Saint-Jean-de-Luz pour le mariage du roi, au moment de la création de la pièce — mais qu'il jouera 123 fois dans son théâtre, plus souvent qu'aucune de ses autres pièces (les Précieuses, jouées 55 fois ne le seront plus après 1661).

Molière a le vent en poupe. Grâce à ses propres pièces, car les tragédies qu'il donne, y compris celles de Corneille n'ont pas grand succès (Thomas Corneille reprochera à la troupe de Molière de mal jouer la tragédie. Ce sera l'attitude constante des ennemis de Molière : il est incapable de jouer correctement la tragédie, il ne réussit que dans des genres inférieurs auprès de la partie des spectateurs la moins valable). En 1660, ses comédies constituent pour la première fois plus de la moitié des pièces jouées (110 sur 183). La troupe reçoit maintenant souvent des gratifications de la part du roi, ce qui compense le fait que la pension promise par Monsieur n'a jamais été versée.

Le 6 avril 1660, le frère cadet de Molière meurt. La charge de tapissier valet de chambre du roi lui revient de nouveau. Il la gardera jusqu'à sa mort. Elle impliquait qu'il se trouve chaque matin au lever du roi, un trimestre par an. Dans son acte d'inhumation, il sera dit « Jean-Baptiste Poquelin de Molière, tapissier, valet de chambre du roi », sans autre qualification : à cette époque, la charge était prestigieuse, alors que le métier de comédien ne l'était pas.

Le 11 octobre 1660, la troupe se trouve brusquement à la rue. On démolit le théâtre du Petit-Bourbon pour bâtir la colonnade du Louvre. Mais Molière n'est pas en disgrâce. Le 21, le roi l'invite pour jouer l'Etourdi et les Précieuses. Le 26, il rejoue les mêmes pièces chez le cardinal Mazarin malade en présence du roi qui lui attribue une nouvelle salle appartenant à la couronne (donc gratuite elle aussi), celle du Palais-Royal.

Le théâtre est à droite de l'entrée du palais. Molière s'installe en face dans un appartement au second étage de la troisième maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre (on aperçoit les deux premières maisons de la rue à gauche de la gravure).

Le théâtre, construit par le cardinal Richelieu vingt ans plus tôt, est délabré ; la salle doit être refaite. Philippe d'Orléans convainc le Roi de la restaurer et de l'attribuer à la troupe de Molière. Après des travaux effectués sous la houlette d'Antoine de Ratabon, surintendant général des bâtiments, elle rouvre le 20 janvier 1661. Le 4 février, Molière donne une nouvelle pièce, une tragi-comédie, Don Garcie, où il joue le rôle principal. Devant être arrêtée après sept représentations, c'est un échec qui le ramène définitivement, comme auteur, sur le terrain de la comédie. Voltaire dans sa *Vie de Molière* dit qu'il « avait une volubilité dans la voix et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant ». Son débit parlé n'était donc pas fluide. Ses expériences dans le genre sérieux lui ont été le plus souvent néfastes.

Fin avril 1661 (après les trois semaines de fermeture impératives de Pâques), on entame la nouvelle saison avec des reprises. Molière continue de mêler comédies et tragédies. La troupe compte maintenant sept acteurs et cinq actrices : Molière, les trois Béjart, les couples De Brie, Du Parc et Du Croisy, plus l'Epi et Lagrange. Molière demande deux parts au lieu d'une dans le partage, jusque là égalitaire, de la recette. La troupe accepte, mais précise que s'il se marie avec une actrice, le ménage n'aura que deux parts.

Le 24 juin 1661, une nouvelle comédie en trois actes, L'École des maris (6e pièce de Molière qui joue Sganarelle) est un succès. Succès qui amène le surintendant Fouquet à commander une pièce pour une fête qu'il organise pour le roi dans son château de Vaux-le-Vicomte. C'est la première fois que Molière crée une pièce pour la cour. Connaissant le goût de Louis XIV pour les ballets, il crée un nouveau genre, la comédie-ballet, intégrant comédie, musique et danse : les entrées de ballet sont placées au début et dans les entractes de la comédie et ont le même sujet. Le 17 août 1661, Les Fâcheux sont un succès. Le roi ayant observé qu'un fâcheux auquel Molière n'avait pas pensé méritait sa place dans la galerie, Molière modifie rapidement le contenu de sa pièce. C'est un tournant décisif pour lui : il a attiré

l'attention de Louis XIV.

Le 4 septembre, Les Fâcheux sont donnés au théâtre du Palais-Royal avec « ballets, violons, musique » et en faisant « jouer des machines ». Les recettes montent en flèche. Fin décembre, le roi vient voir la pièce dans son adaptation parisienne. La saison est une des meilleures de la troupe. Les recettes viennent essentiellement des représentations publiques (90% des bénéfices). Le roi n'a rien donné cette année-là. La troupe peut vivre de son seul public parisien : « Son succès, écrit Roger Duchêne, Molière le doit beaucoup à ceux qui viennent le voir jouer au Palais-Royal, un peu aux personnalités qui l'ont invité, nullement à Louis XIV. C'est sur sa réussite à Paris que s'est greffée l'invitation de Fouquet à Vaux-le-Vicomte et, par contrecoup, un début d'intérêt du roi.

IV - Le mariage de Molière

Molière avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle. Il marchait gravement, avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. À l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, généreux ; il aimait fort à haranguer (Marie Du Croisy, comédienne de la troupe). »

Le 23 janvier 1662, Molière signe son contrat de mariage avec Armande Béjart. Il a 40 ans, elle en a 20. La cérémonie religieuse a lieu le 20 février à Saint-Germain-l'Auxerrois. Contrairement à l'usage du milieu, le mariage se fait dans la plus stricte intimité, avec un minimum de témoins.

Sur le contrat de mariage, Armande est la soeur de Madeleine, l'ancienne maîtresse de Molière. L'opinion commune des contemporains va faire d'Armande la fille de Madeleine. Pendant la querelle de L'École des femmes, Montfleury, un comédien d'une troupe rivale, accuse Molière dans une requête au roi « d'avoir épousé la fille et d'avoir couché avec la mère » raconte Jean Racine qui ajoute : « Mais Montfleury n'est pas écouté à la cour ». Grimarest, dans sa *Vie de Molière*, dit qu'Armande est une fille que Madeleine avait eue avant de connaître Molière. Mais il vise essentiellement à laver son héros de l'accusation d'inceste lancée par Le Boulanger de Chalussay dans sa comédie satirique que Molière essaiera de faire interdire. L'extrait de baptême d'Armande, qui aurait pu mettre fin aux rumeurs, n'a jamais été fourni, ni même mentionné.

Pourquoi Molière a-t-il choisi une union dont il savait qu'elle allait faire scandale ? « Il y fallait une raison très forte, » écrit Roger Duchêne »certainement pas l'amour. Sauf dans les comédies et les romans, il ne suffisait jamais, au XVIIe siècle, pour justifier un mariage.

Molière n'avait pas besoin du notaire ni de l'Église pour coucher avec Madeleine et sans doute avec d'autres femmes. Il n'en avait pas davantage besoin pour coucher avec Armande (…) Le mariage de Molière est un mariage bourgeois. Un mariage dans lequel ont primé envers et contre tout, fût-ce le scandale, des considérations de famille et d'argent. » Madeleine aurait fait pression pour qu'il épouse Armande afin que les biens des Béjart, comme ceux du grand-père Poquelin passent à leurs héritiers. Ce serait un mariage de raison.

Sur les rapports sentimentaux de Molière et d'Armande, on a raconté beaucoup de choses mais on en ignore tout. Ils auront un fils Louis dont le roi acceptera d'être le parrain, apportant ainsi sa caution à Molière, baptisé le 24 février 1664 et mort à huit mois et demi, une fille Esprit-Madeleine, baptisée le 4 août 1665, morte en 1723 sans descendance, et un autre fils Pierre, baptisé le 1er octobre 1672 et mort le mois suivant.

V - Le temps des scandales

En mai 1662, la troupe est invitée à Saint-Germain et interprète huit comédies en moins d'une semaine devant le roi. En juin, elle fait un séjour de sept semaines à la cour et joue treize fois devant le roi. C'est la consécration. De mai à septembre, le roi assiste à vingt-quatre représentations de Molière, record qui ne sera jamais battu. Les gratifications royales représentent le tiers du bénéfice de la troupe pour la saison 1663-1664.

V. I - La querelle de L'École des femmes

Le 26 décembre 1662, Molière crée une grande comédie en cinq actes et en vers, L'École des femmes (8e pièce de Molière qui joue Arnolphe), mettant en cause les idées reçues sur la condition de la femme et le statut du mariage chrétien. C'est un succès immédiat et éclatant, comme il n'en a encore jamais connu et qui le consacre grand auteur, mais une partie de l'opinion l'accuse d'immoralité et d'impiété. La scène du le (« il m'a pris…le… ») est trouvée indécente, « rien de plus scandaleux », écrit Conti, « équivoque la plus grossière dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens » dira Bossuet. On lui reproche de parodier un sermon dans les recommandations d'Arnolphe à Agnès et les commandements de Dieu dans les « Maximes du mariage ou les devoirs de la femme mariée, avec son exercice journalier ». La querelle de L'École des femmes va durer plus d'un an et faire beaucoup de bruit, sous la forme d'une cabale mondaine et d'une querelle littéraire. Des pièces mettant en cause la moralité de l'auteur et l'attaquant sur sa vie privée sont jouées par la troupe concurrente de l'Hôtel de Bourgogne.

Molière réplique en juin 1663 au Palais-Royal par La Critique de l'école des femmes et en octobre en créant à Versailles L'Impromptu de Versailles, « une comédie des comédiens », où se mêlent théâtre

et réalité, dans l'improvisation et la parodie. La scène se passe à Versailles. C'est une répétition. Les acteurs de la troupe sont là avec leur propre nom et Molière leur donne ses instructions pour la pièce nouvelle qu'ils doivent jouer devant le roi. Avec un moment d'indignation émue de l'auteur à l'encontre de ses ennemis : « Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Je leur abandonne de bon coeur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix (on lui reproche d'avoir une difficulté ou un tic de diction, de faire « un hoquet à la fin de chaque vers ») et ma façon de réciter (…) Mais ils doivent me faire la grâce de me laisser le reste. » Qu'on ne l'attaque pas sur sa vie privée. « Voilà toute la réponse qu'ils auront de moi. »

En juin, le roi accorde des gratifications aux gens de lettres ; Molière fait partie des bénéficiaires. Il écrit et publie son Remerciement au Roi. Sa gratification sera renouvelée tous les ans jusqu'à sa mort.

V. II-L'interdiction du Tartuffe

Pour désamorcer la bombe qu'était le premier Tartuffe (1664), Molière transforme en 1667 son dévot hypocrite en un dangereux escroc qui simule la dévotion et adoucit certaines tirades. L'accent est mis sur l'hypocrisie du personnage plus que sur son rôle de directeur de conscience. Mais la version définitive en 1669 le laisse escroc, tout en lui rendant ses habits semi-ecclésiastiques, comme on le voit sur cette gravure, créant ainsi une forte ambiguïté sur le personnage.

Le 29 janvier 1664, Molière présente au Louvre une comédie-ballet, Le Mariage forcé, dans laquelle il reprend son personnage de Sganarelle — un vieux Sganarelle à qui vient subitement le désir de se marier et qui entreprend une quête à la Panurge pour savoir s'il est promis au cocuage — et où le roi danse, costumé en Égyptien. Du 30 avril au 14 mai, la troupe est à Versailles pour les fêtes des Plaisirs de l'Île enchantée qui sont en quelque sorte l'inauguration des jardins de Versailles. C'est un véritable « festival Molière ». La troupe de Molière contribue beaucoup aux réjouissances des trois premières journées de fête (celles qui portent le nom de Plaisirs de l'Île enchantée) et le clou de la deuxième journée (le 8 mai) consiste en « une comédie galante, mêlée de musique et d'entrées de ballet » de Molière avec la collaboration de Lully pour la musique et de Beauchamp pour les ballets, La Princesse d'Élide. Après le retour à Paris d'une partie de la cour, dans la nuit du 9 mai, Louis XIV décide de poursuivre les réjouissances durant quatre jours supplémentaires (jusqu'à son départ pour Fontainebleau, prévu le 14) et demande notamment à Molière d'assurer les divertissements des soirées des 11, 12 et 13 mai. S'enchaînèrent ainsi les représentations des Fâcheux le 11 mai, d'une première version du Tartuffe le 12 mai, et de la petite comédie Le Mariage forcé le 13. C'était la première représentation du Tartuffe, (13e pièce de Molière qui jouait lui-même Orgon, le père de famille).

On ne connaît pas le texte de la version du Tartuffe jouée le 12 mai 1664, car le lendemain ou le surlendemain Louis XIV se résigna, à

la demande de l'archevêque de Paris, son ancien précepteur, à défendre à Molière de la représenter en public (ce qui ne l'empêcha pas de la revoir, en privé avec une partie de la Cour, chez Monsieur, à Villers-Cotterêts, au mois de septembre). On connaît seulement la version considérablement remaniée pour la rendre acceptable, qu'il publiera cinq ans plus tard en 1669, aussitôt après avoir obtenu permission de la jouer.

Les critiques et les historiens ont essayé de préciser ce qu'était le premier Tartuffe de 1664. Longtemps induits en erreur par la note de présentation due à La Grange dans l'édition posthume de 1682, ils ont cru jusqu'à une date récente que la pièce jouée en mai et en septembre 1664 était une version incomplète qui ne comportait que les trois premiers actes : elle se serait donc terminée sur le triomphe de Tartuffe, qui s'apprête à épouser la fille de la maison, à disposer de tout le bien de la famille (le fils ayant été chassé par le père, Orgon, aveuglé par la fausse dévotion et la feinte humilité de Tartuffe) et à recevoir même le don de la demeure familiale de la main d'Orgon. En fait, depuis une cinquantaine d'années, les historiens de la littérature et du théâtre sont parvenus à montrer sans ambiguïté que le premier Tartuffe était une pièce complète en trois actes, qui mettait en scène une histoire connue depuis le Moyen âge par de nombreuses versions narratives, celle « du religieux impatronisé qui tente de séduire la femme de son hôte et qui est démasqué et chassé grâce à la ruse de celle-ci ». Ils expliquent que la version définitive de Tartuffe laisse encore clairement voir la trame initiale, qui se déroulait en trois temps correspondant aux trois actes : « (I) un mari dévot accueille chez lui un homme qui semble l'incarnation de la plus parfaite dévotion ; (II) celui-ci, tombé amoureux de la jeune épouse du dévot, tente de la séduire, mais elle le rebute tout en répugnant à le dénoncer à son mari qui, informé par un témoin de la scène, refuse de le croire ; (III) la confiance aveugle de son mari pour le saint homme oblige alors sa femme à lui démontrer l'hypocrisie du dévot en le faisant assister caché à une seconde tentative de séduction, à la suite de quoi le coupable est chassé de la maison. »

On conçoit que cette satire de la dévotion ait plu au roi, excédé par les admonestations des dévots à l'égard de sa conduite et, en particulier de ses amours adultères. Même si l'on sait aujourd'hui que l'influence de la Compagnie du Saint-Sacrement dont les membres se recrutaient dans l'aristocratie (Conti), la bourgeoisie parlementaire (Lamoignon) et le haut clergé (Bossuet), a été considérablement exagérée par les historiens anticléricaux de la fin du XIXe et du début du XXe siècles, il n'en reste pas moins que les dévots étaient toujours présents à la Cour où ils critiquaient le libertinage des moeurs, le luxe, les fêtes, la politique de prestige et même la politique extérieure du

royaume.

On comprend donc en même temps que cette satire de la dévotion ait scandalisés ces milieux dévots, et que Louis XIV, qui venait de confier à l'archevêque de Paris, un de leurs principaux représentants, le soin de mener une guerre totale contre « la secte janséniste », se soit laissé convaincre par lui qu'il devait apparaître comme le défenseur de la Religion et de l'Église face à l'hérésie et donc renoncer à autoriser Molière à monter Tartuffe. Molière ne se laissa pas démonter : quelques semaines plus tard, il sut retourner à son avantage la violente attaque d'un dévot extrémiste, le curé Roullé qui l'avait traité, dans un de ses ouvrages intitulé Le Roi glorieux au monde, de « Démon vêtu de chair » et le menaçait du feu : il en appela au roi dans un premier « Placet » (été 1664) où il adoptait une posture de victime face aux hypocrites et à ceux qu'il appelait les faux dévots et qu'il opposait aux « vrais dévots », et où il prétendait que, loin d'avoir fait la satire de la dévotion, il n'avait fait que remplir sa fonction d'auteur de comédie, invoquant — pour la première fois de sa carrière — le traditionnel but moral de la comédie : « Le Devoir de la Comédie étant de corriger les Hommes en les divertissant, j'ai cru que dans l'emploi où je me trouve je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon Siècle ; et comme l'Hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes, et des plus dangereux… »

Il entreprit alors de remanier sa pièce pour la mettre en conformité avec son argumentation défensive (tout en procurant un nouveau spectacle à son théâtre, Le Festin de Pierre, rebaptisé Don Juan après sa mort). Il transforma son personnage, qui quitta sa qualité de directeur de conscience laïc et son habit d'homme d'Église (grand chapeau, cheveux courts, petit collet, vêtements austères) pour devenir un aventurier louche qui se fait passer pour un homme du monde (dévot) afin de s'introduire dans une famille sous couleur de la religion pour en mettre le chef sous tutelle, en courtiser la femme, en épouser la fille et en détourner le bien à son profit. On sait par une lettre du duc d'Enghien datant de la fin d'octobre 1665 que Molière était en train de finir d'ajouter un quatrième acte à sa pièce (qui correspond au cinquième acte de la version définitive), de façon a créer un rebondissement : Tartuffe, devenu un escroc habile, ne se laissait plus chasser piteusement comme dans la version initiale, mais se révélait maître de la maison d'Orgon et de ses papiers compromettants. Du coup Molière peut produire à la dernière scène le coup de théâtre qui rétablit l'ordre familial bafoué par l'intrusion et les menées malhonnêtes de l'imposteur. L'intervention royale, telle que la décrit l'officier qui exécute ses ordres (v. 1904-1944), n'est pas simplement celle d'un deus ex machina, d'un dieu de théâtre descendu

"de la machine" pour dénouer une action sans issue. Le roi est en effet présenté par l'Exempt qui arrête Tartuffe — au moment où celui-ci lui demandait d'arrêter Orgon — en garant de la véritable justice qui ne se laisse pas prendre aux apparences. ». Autrement dit, Molière avait transformé sa pièce en pièce politique dans laquelle le roi intervenait à ses côtés pour condamner les hypocrites. Il ne lui restait plus qu'à intercaler un deuxième acte, consacré aux amours malheureuses de la fille de la famille (promise au nouveau Tartuffe devenu faux homme du monde) et de son amoureux (absents de la version primitive).

À la fin de juillet 1667, Molière profite d'un passage du roi chez son frère et sa belle-soeur (« Madame », Henriette d'Angleterre) à Saint-Cloud pour lui arracher l'autorisation de représenter cette nouvelle version. La pièce s'appelle désormais L'Imposteur et Tartuffe est devenu Panulphe. Elle est créée le 5 août au Palais-Royal devant une salle comble. Mais l'interdiction est immédiate et il n'y a pas de seconde représentation. Le président du Parlement Lamoignon (chargé de la police en l'absence du roi qui mène campagne en Flandres et fait le siège de Lille) fait rappeler à la troupe par huissier que Le Tartuffe est interdit. L'archevêque de Paris fait défense, sous peine d'excommunication, de représenter, lire ou entendre la pièce incriminée. Molière tente des démarches inutiles auprès du roi (deux comédiens font le voyage jusqu'à Lille pour apporter de sa part un second Placet au Roi), car l'intervention de l'archevêque lui a lié les mains.

Il faudra attendre encore un an et demi, et la fin de la guerre contre les jansénistes qui permit à Louis XIV de retrouver ses coudées franches en matière de politique religieuse : l'autorisation définitive de Tartuffe — désormais intitulé Le Tartuffe ou l'Imposteur — intervint « au moment exact de la conclusion définitive de la Paix de l'Église, aboutissement de longues négociations entre d'un côté les représentants du roi et le nonce du pape et de l'autre les représentants des Messieurs de Port-Royal et des évêques jansénistes. La coïncidence est frappante : l'accord conclu en septembre 1668, c'est le 1er janvier 1669 qu'une médaille commémorant la Paix de l'Église fut frappée. Et c'est le 3 février, deux jours avant la première du Tartuffe, que le nonce du pape remit à Louis XIV deux « brefs » dans lesquels Clément IX se déclarait entièrement satisfait de la « soumission » et de « l'obéissance » des quatre évêques jansénistes. »

Le Tartuffe définitif fut ainsi créé le 5 février 1669. C'est le triomphe de Molière, sa pièce le plus longtemps jouée (72 représentations jusqu'à la fin de l'année), son record de recettes (2860 livres le premier jour, six recettes de plus de 2000 livres, 16 de plus de 1000, une moyenne de 1337 livres contre 940 pour L'École des femmes). L'affaire du Tartuffe est aussi une affaire d'argent.

Triomphe et oubli de Don Juan

Le dimanche 15 février 1665, Don Juan (14e pièce de Molière qui joue Sganarelle) est représenté pour la première fois sous le titre Le Festin de Pierre. Ce fut un véritable triomphe, qui dépassa même celui de L'École des femmes et qui s'accrut encore durant les deux semaines suivantes ; ce n'est qu'à compter du début du mois de mars que les recettes commencèrent à diminuer progressivement pour arriver à un chiffre moyen lors de la dernière représentation avant le relâche de Pâques (le vendredi 20 mars). Pour expliquer le choix de ce sujet peu dans la manière de Molière et les raisons pour lesquelles il a donné lieu à une comédie à grand spectacle, les historiens du théâtre ont récemment fait observer que si Molière et ses compagnons, qui avaient besoin d'un succès du fait de l'interdiction du Tartuffe, ont songé à donner leur propre version du sujet très populaire du « Festin de Pierre » (Convitato di pietra) que les Italiens (qui jouaient quatre jours par semaine dans la même salle du Palais-Royal) reprenaient presque chaque année à l'occasion du Carnaval, c'est que ces mêmes comédiens italiens étaient retournés depuis l'été de 1664 en Italie et que la voie était libre au Palais-Royal pour un Festin de Pierre dû à la plume de Molière. La troupe consentit à des dépenses importantes pour offrir à son public une pièce à grand spectacle avec machines et surtout décors magnifiques agrémentés de six changements à vue.

Au bout de six semaines de succès, le théâtre ferma pour le relâche de Pâques. À la réouverture, la pièce avait disparu. Le texte d'origine ne sera plus joué avant 1841, un siècle et demi plus tard. Les critiques de la fin du XIXe et du XXe siècles ont estimé que Molière avait dû recevoir le conseil, sans doute du roi, de renoncer à sa pièce, comme si, pour pouvoir sauver Tartuffe, il fallait sacrifier Don Juan. Le fait qu'à partir de la deuxième représentation la scène du pauvre ait été amputée des sept dernières répliques, sans doute jugées un peu trop provocatrices, a semblé longtemps corroborer cette hypothèse. Les recherches des dix dernières années ont conduit les historiens du théâtre à revenir sur cette interprétation.

On observe en effet que la publication quelques semaines plus tard d'un violent libelle émanant des milieux dévots (Observations sur une comédie de Molière intitulée le Festin de pierre) — qui accuse Molière d'avoir « fait monter l'athéisme sur le théâtre » (« L'impiété et le libertinage s'y présentent à tous moments à l'imagination » peut-on lire aussi) et qui s'en prend autant au Festin de Pierre qu'à Tartuffe— n'a nullement empêché qu'un Privilège pour l'impression de la pièce ait été accordé par la Chancellerie au cours des semaines suivantes, et

que deux réponses successives au libelle, émanant de milieux favorables à Molière, n'ont pas laissé entendre que la pièce avait été étouffée, font de plus allusion à l'approbation du roi au sortir de la pièce et semblent inviter Molière à monter à nouveau le spectacle. Les auteurs de la récente édition de la Pléiade font valoir en outre que trois ans plus tard une autre pièce à grand spectacle de Molière (Amphitryon), créée elle aussi avec succès à l'occasion du Carnaval, n'a pas été reprise non plus après le relâche de Pâques : un parallélisme d'autant plus frappant qu'en 1665 la troupe était en mesure de proposer une nouveauté après la réouverture du théâtre (Le Favori de Mlle Desjardins), alors qu'en 1668 elle n'avait sous la main aucune nouvelle création et dut se contenter de vivre de reprises, ne remontant finalement Amphitryon qu'à l'extrême fin du mois de juin. Or, selon les mêmes historiens, si Le Festin de Pierre n'a pas été rejoué à la fin du printemps comme devait l'être Amphitryon trois ans plus tard, c'est que les comédiens italiens venaient de rentrer à Paris, alternant de nouveau chaque jour avec la troupe de Molière sur la scène du Palais-Royal : sur cette scène encore mal équipée pour les machines, cette alternance quotidienne rendait impossible la reprise d'une pièce qui nécessitait un système complexe de décorations (près de cinquante châssis à manoeuvrer).

Par la suite, tandis que les Italiens reprirent leur propre Convitato di pietra sur la même scène et que le Théâtre du Marais décidait en 1669 d'en donner à son tour une version française (Le Nouveau Festin de Pierre dû au comédien Rosimond), Molière semble avoir oublié la pièce dans ses cartons : sa rupture en 1666 avec le groupe de libraires qui avait assuré la publication de ses oeuvres précédentes, parmi lesquels Louis Billaine qui avait fait enregistrer le Privilège d'impression du Festin de Pierre, le dissuada de donner à celui-ci une version revue et corrigée de sa pièce, qui ainsi ne fut pas publiée de son vivant.

Au mois de février 1677, quatre ans après la mort de Molière, le théâtre de l'Hôtel Guénégaud (issu de la fusion de l'ancienne troupe de Molière et de la troupe de l'ancien Théâtre du Marais), mit à l'affiche — sous le nom de Molière — une version versifiée et édulcorée de la pièce, due à la plume de Thomas Corneille qui collaborait depuis plusieurs années avec la nouvelle troupe pour produire des pièces à grand spectacle. Quinze ans plus tard, en publiant la pièce dans le cadre de l'édition de ses propres oeuvres, Thomas Corneille expliqua à sa manière ce qui s'était passé (sans préciser qu'Armande Béjart, la veuve de Molière, lui avait payé 1100 livres ce travail de réécriture) : « Cette Pièce, dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs Représentations, est la même que feu Mr. de Molière fit jouer en Prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir

sur moi, m'ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avaient blessé les Scrupuleux. J'ai suivi la Prose dans tour le reste, à l'exception des Scènes du troisième et du cinquième Acte, où j'ai fait parler des Femmes. Ce sont des Scènes ajoutées à cet excellent Original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre Auteur, sous le nom duquel cette Comédie est toujours représentée. » Effectivement cette version versifiée, édulcorée et légèrement transformée du Festin de Pierre continua d'être représentée sous le nom de Molière jusqu'au XIXe siècle.

Cinq ans plus tard, en 1682, la version en prose de Molière fut enfin publiée au tome VII de l'édition dite définitive des Oeuvres de Monsieur de Molière. C'est alors que, pour distinguer cette version en prose de la version en vers toujours à l'affiche, la pièce changea de titre et devint Don Juan ou le Festin de pierre. Les éditeurs et leurs conseillers (en particulier La Grange) se sentirent obligés d'amender certains passages délicats du texte. Mais cela ne parut pas suffisant pour la censure. Les exemplaires déjà imprimés furent « cartonnés » (des feuilles sont réimprimées et collées sur les pages d'origine) pour faire disparaitre les passages incriminés. Mais cela ne suffit pas encore aux censeurs, et, comme les coupes devaient beaucoup plus importantes, il fallut cette fois réimprimer entièrement plusieurs cahiers avant de les coudre au reste). C'est grâce à une édition pirate parue quelques mois plus tard à Amsterdam (1683) sous le titre de Le Festin de Pierre que nous connaissons l'intégralité du texte qui a été créé le 15 février 1665.

La pièce reprend les composantes essentielles des scenari italiens de la tradition du « Convitato di pietra » en s'efforçant de les distribuer dans les cinq actes d'une comédie française (les spectacles de la commedia dell'arte comportaient trois actes), ce qui nécessite la création de plusieurs scènes inédites.

Don Juan, jeune noble qui accumule les conquêtes féminines en contractant des mariages à répétition, puis en abandonnant ses victimes une fois l'union consommée, se voit rejoint par une de ses anciennes amantes, Done Elvire, qui s'est lancée à sa poursuite (acte I). Il parvient à se tirer de cette situation embarrassante et, indifférent aux remontrances de son valet Sganarelle, se met en route dans l'espoir de nouvelles aventures amoureuses. Un naufrage l'amène à proximité d'un village campagnard, ce qui lui fournit l'occasion de séduire deux jeunes paysannes (acte II). L'acte III le montre en train d'échanger, avec Sganarelle, puis avec un pauvre qui lui demande l'aumône, des propos attentatoires à la religion, avant de le confronter aux frères de Done Elvire partis à sa recherche pour venger l'honneur de leur soeur. Ayant échappé provisoirement au règlement de compte,

il trouve sur son chemin le tombeau d'un commandeur qu'il a tué récemment. Par bravade, il invite la statue de son ancienne victime à venir souper avec lui. L'homme de pierre relève le défi et se rend chez Don Juan et lui fixe un nouveau rendez-vous dans son propre tombeau (acte IV). En se rendant auprès de la statue, Don Juan est arrêté par cette dernière et entraîné en enfer (acte V).

VI - L'apogée de sa carrière

Contrairement à une idée reçue depuis le XXe siècle, on ne voit pas que Molière ait eu à souffrir des scandales occasionnés par ses trois pièces les plus provocatrices. C'est justement dans les mois qui ont suivi Le Festin de Pierre (Don Juan) qu'il a reçu la plus haute manifestation du soutien du roi, qui décida à la fin du printemps 1665 (décision entérinée au mois d'août) que la « Troupe de Monsieur » serait désormais la « Troupe du Roi ». Comédies-ballets créées à la Cour et comédies unies créées à la Ville alternèrent avec un succès qui ne se démentit pas jusqu'à la mort brutale de Molière en février 1673. Et tous les critiques qui ont cru que Le Misanthrope (créé en juin 1666) manifestait le désarroi de Molière face aux difficultés rencontrées par Le Tartuffe et aux attaques des dévots n'ont pas pris garde au fait que, selon des témoignages convergents, Le Misanthrope a été entrepris dès la fin de 1663 ou au commencement de 1664, c'est-à-dire parallèlement au Tartuffe ; de la même manière Le Misanthrope ne témoigne pas de l'amertume causée par de prétendues infidélités d'Armande, ignorées des contemporains immédiats et dont il ne fut pour la première fois question que dans un violent pamphlet largement postérieur à la mort de Molière.

Certes il dut patienter durant cinq ans avant que son Tartuffe reçoive enfin l'autorisation d'être représenté en public et il lui fallut transformer sa pièce pour gommer son côté trop manifeste de satire de la dévotion et pour la faire passer comme une dénonciation de l'hypocrisie ; mais le remaniement n'était que superficiel (l'Église et les dévots ne furent pas dupes et continuèrent de juger la pièce dangereuse) et il ne s'agissait nullement d'une forme d'autocensure. Si Molière n'a jamais voulu renoncer à cette pièce, quoique interdite, c'est qu'il se savait soutenu par les personnages les plus puissants de la Cour À commencer par le Roi lui-même) et qu'il était certain qu'une

comédie qui ridiculisait les dévots attirerait la foule dans son théâtre.

Parallèlement, Molière put donner l'impression de s'orienter vers des sujets en apparence inoffensifs : c'est du moins ainsi que l'interprétèrent les critiques du XXe siècle qui prêtèrent à Molière une conception de « l'engagement » propre à leur siècle. En fait, il passa d'une satire à une autre, en apparence plus inoffensive et moins dangereuse : celle de la médecine et des médecins — dont plusieurs chercheurs ont montré les liens avec la satire anti-religieuse.

VI. 1- La maladie ou les maladies de Molière ?

De la maladie va procéder une série de pièces qui prennent pour héros les médecins et leurs malades. En 1668, il a lui-même intégré son mal dans son jeu comique en écrivant L'Avare. « Votre fluxion ne vous sied pas mal, dit Frosine à Harpagon, et vous avez bonne grâce à tousser. »

Du 29 décembre 1665 au 21 janvier 1666, le théâtre ferme. Le gazetier Robinet écrit dans une lettre du 28 février : « Molière qu'on a cru mort se porte bien. ». Le 16 avril 1667, le même Robinet écrit : « Le bruit a couru que Molière/Se trouvait à l'extrémité/Et proche d'entrer dans la bière. » Le théâtre reste fermé sept semaines au lieu de trois pour la relâche de Pâques. Ensuite, jusqu'à la mort de Molière, il ne sera plus jamais question de quelque maladie, au point que tous les contemporains sont frappés par la brutalité de l'événement, comme le correspondant parisien de la gazette d'Amsterdam qui s'écriera en février 1673 : « Il est mort, mais si subitement qu'il n'a presque pas eu le loisir d'être malade ».

C'est en fait depuis le XIXe siècle que médecins et biographes ont cherché à interpréter la mort de Molière et ont estimé que depuis la fin de 1665 ou le début de 1666, il devait être malade des poumons. En l'absence de tout témoignage sur ses maladies À une époque où la moindre fièvre coûtait des semaines de lit), on doit s'en tenir à ce qu'on lit dans le registre de La Grange et dans la notice biographique de 1682, où il n'apparaît pas comme un malade chronique de la poitrine (comme affecté de ce que nous appellerions une tuberculose). C'est un homme solide sujet à des « fluxions sur la poitrine » (aujourd'hui, on parlerait de gros rhume souvent suivi de bronchite) ; en ce mois de février 1673, la bronchite dut dégénérer en pneumonie ou en pleurésie. Enfin, on observe que seules les interruptions du début de 1666 et de la fin de l'hiver 1667 sont directement imputables aux maladies de Molière. Pour le reste, toutes les interruptions interprétées depuis le XIXe siècle comme dues à la santé de Molière peuvent avoir

toutes sortes de causes : indisposition passagère d'un acteur important (ainsi Armande Béjart qui jouait Psyché et qu'on crut mourante en septembre 1671), graves obligations familiales inopinées (ainsi la mort du second fils de Molière et d'Armande le 11 octobre 1672, qualifiée dans le registre de compte de la troupe par les termes « quelques indispositions »), fêtes religieuses, séjour à la Cour, décision collective de la troupe… Sans oublier les périodes troublées, comme cette fermeture de six semaines qui intervint au lendemain de l'interdiction du second Tartuffe (L'Imposteur) le 5 août 1667. Le théâtre ne rouvrit que le 25 septembre et le gazetier Robinet célébra la reprise quelques jours plus tard en soulignant les raisons du long relâche du Palais-Royal : « J'oubliais une nouveauté Qui doit charmer notre cité. Molière, reprenant courage, Malgré la bourrasque et l'orage, Sur la scène se fait revoir : Au nom des Dieux, qu'on l'aille voir. »

VI. 2 - La troupe

En août 1665, le roi veut que la troupe prenne le titre de troupe du roi au Palais-Royal (pour Molière, c'est une extraordinaire promotion) et reçoive une pension de 6 000 livres par an..

La troupe est d'une stabilité exemplaire. À Pâques 1670, elle compte encore quatre acteurs (Molière, Madeleine Béjart et sa soeur Geneviève) de l'Illustre Théâtre. Sept en faisaient partie lors des débuts à Paris (les mêmes plus Louis Béjart et le couple De Brie). Neuf y jouent depuis le remaniement de 1659 (les mêmes plus La Grange et Du Croisy).

Les nouveaux sont La Thorillière (1662), Armande (1663) et André Hubert (1664). Un seul départ volontaire dans la concurrente de l'hôtel de Bourgogne : celui de la Du Parc, maîtresse de Jean Racine qui va faire d'elle la vedette d'Andromaque. Un seul départ à la retraite : celui de l'Epi. En 1670, Louis Béjart demande à son tour à quitter le métier. Il a 40 ans. Les comédiens s'engagent à lui verser une pension de 1 000 livres aussi longtemps que la troupe subsiste. Le 28 avril, ils recrutent le jeune Baron (Molière, tenant absolument à l'avoir dans sa troupe obtient une lettre de cachet du roi pour l'enlever, malgré son contrat, à la troupe de campagne dont il fait partie), dix-sept ans, avec une part et le couple Beauval, comédiens chevronnés, avec une part et demie. La compagnie compte désormais huit comédiens et cinq comédiennes, pour douze parts et demie.

Le 17 décembre 1671, Madeleine Béjart meurt. Elle est inhumée sans difficulté. Avant de recevoir les derniers sacrements, elle a signé la renonciation suivante : « Je soussignée promets de renoncer et renonce dès à présent à la profession de comédienne. » Elle jouissait d'une très large aisance. Son testament favorise largement sa soeur (ou sa fille) Armande.

Pour les comédiens de Molière, c'est l'aisance. Pour les cinq dernières saisons (1668-1673), le bénéfice total annuel de la troupe (bénéfice du théâtre, plus gratifications pour les visites, plus

gratifications du roi, plus pension du roi) est en moyenne de 54 233 livres pour les cinq dernière saisons contre 39 621 livres les cinq saisons précédentes, à répartir en 12 parts environ.

Molière est riche. Roger Duchêne a calculé que, pour la saison 1671-1672, Molière et sa femme ont reçu 8 466 livres à eux deux pour leurs parts de comédiens, plus ce que Molière a eu de la troupe comme auteur et ce que les libraires lui ont versé pour la publication de ses pièces. Il s'y ajoute les rentes des prêts qu'il a consentis et les revenus qu'Armande tire de l'héritage de Madeleine, soit au total plus de 15 000 livres, l'équivalent, ajoute-t-il, du montant de la pension que verse Louis XIV au comte de Grignan pour exercer sa charge de lieutenant général au gouvernement de la Provence.

VI. 3- Les dernières saisons théâtrales

Les saisons théâtrales commencent après la clôture de Pâques qui dure environ trois semaines.

Saison 1665-1666 : Le 15 septembre 1665, Molière donne à Versailles une comédie-ballet, L'Amour médecin, où il raille les médecins. La pièce a été « proposée, faite, apprise et représentée en cinq jours ». Le 4 décembre, la troupe joue avec succès Alexandre le Grand de Jean Racine qui, dix jours plus tard, confie sa pièce à l'Hôtel de Bourgogne, ralliant ouvertement le camp de ceux qui jugent les comédiens de Molière incapables de jouer la tragédie.

Saison 1666-1667 : Le 4 juin 1666, c'est la première du Misanthrope (16e pièce de Molière qui joue Alceste). La pièce sera jouée 299 fois jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Les liens entre le climat de la pièce et l'humeur de l'auteur sont probables si l'on tient compte du contexte : Tartuffe interdit, Don Juan étouffé, la campagne de calomnies se développant contre lui. Le 6 août, Molière crée au Palais-Royal une farce, pleine de verve, Le Médecin malgré lui. Le 1er décembre 1666, la troupe part à Saint-Germain pour de grandes fêtes données par le roi qui mobilisent tous les gens de théâtre de Paris et dureront jusqu'au 27 février 1667. Elle est employée dans le Ballet des Muses et donne trois comédies (Pastorale comique, Mélicerte, Le Sicilien). Le poète de la cour Bensserade écrit à cette occasion :

Le célèbre Molière est dans un grand éclat
Son mérite est connu de Paris jusqu'à Rome.
Il est avantageux partout d'être honnête homme
Mais il est dangereux avec lui d'être un fat.

Mais cette fois Molière n'a rien écrit qui fasse penser. Ses ennemis aussi peuvent secrètement triompher.

Saison 1667-1668 : Le 13 janvier 1668, la première d'Amphitryon est donnée au Palais-Royal. Le roi et la cour assistent à la 3e

représentation aux Tuileries.

Saison 1668-1669 : C'est une saison faste. On a beaucoup joué au théâtre du Palais-Royal : 192 représentations, 47 507 livres de bénéfice pour le théâtre, 60 247 livres de bénéfice total pour onze parts. Sur 22 pièces mises à l'affiche, 12 sont de Molière. Pour la paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668), le roi donne à sa cour des fêtes splendides. Plus de deux mille personnes assistent au Grand Divertissement royal, pastorale avec chants et danse. La musique est de Lully, les paroles de Molière. La comédie de George Dandin est enchâssée dans la pastorale. L'Avare (22e pièce de Molière qui joue Harpagon) est joué pour la première fois le 9 septembre au Palais-Royal. Molière y dénonce l'omniprésence de l'argent dans la société de son temps. Il ne la jouera que 47 fois dans son théâtre. Le public boude la pièce qui deviendra après sa mort, l'un de ses plus grand succès. La pièce est en prose, ce qui a choqué pour une grande comédie en cinq actes. La pièce est sérieuse. Harpagon n'est pas un personnage directement comique. Et puis le triomphe du Tartuffe, enfin joué librement le 5 février 1669 va faire oublier L'Avare.

Saison 1669-1670 : La troupe a suivi la cour à Chambord du 17 septembre au 20 octobre 1669. C'est là qu'est joué Monsieur de Pourceaugnac (23e pièce de Molière qui joue Pourceaugnac), agrémentée de ballets et de musique. Lully a écrit la musique. Molière-Pourceaugnac échappe à l'engrenage médical qui le happe. La pièce est plus dure pour les médecins que Le Malade imaginaire, aussi âpre que L'Amour médecin. Le public parisien voit la pièce à partir du 15 novembre. Le succès est très vif. Pour le carnaval un ballet est commandé à Molière, Les Amants magnifiques. La musique est de Lully. Il est dansé à Saint-Germain en février 1670.

Saison 1670-1671 : Le roi qui vient de recevoir l'ambassadeur ottoman à Versailles veut donner à sa cour une comédie-ballet où les turcs apparaissent sur la scène. Molière écrit les paroles, Lully la musique. Le Bourgeois gentilhomme (25e pièce de Molière qui joue M. Jourdain) est interprété sept fois devant la cour en octobre 1670 puis est donnée aux parisiens le 23 novembre. C'est un grand succès. En janvier 1671, dans la grande salle des Tuileries, construite par Le Vau et capable d'accueillir sept mille spectateurs (mais avec une très mauvaise acoustique), Psyché, tragi-comédie et ballet (la comédie-ballet est en train d'évoluer vers l'opéra) est dansé devant le roi. Le livret est de Molière. La musique de Lully.

Saison 1671-1672 : Les Fourberies de Scapin, jouées le 24 mai 1671, sont un échec. La pièce connaitra le succès après la mort de Molière : 197 représentations de 1673 à 1715. En décembre 1671, le roi commande pour l'arrivée de la nouvelle femme de Monsieur un ballet, La Comtesse d'Escarbagnas joué plusieurs fois devant la cour.

Le 11 mars 1672, Les Femmes savantes (29e pièce de Molière qui joue Chrysale) sont données au Palais-Royal. La pièce, sans ornement musical, poursuit la lutte contre la préciosité. Ce n'est pas un franc succès. Le roi la voit deux fois, la dernière fois le 17 septembre 1672 à Versailles, sans doute la dernière fois que Molière joue à la cour.

Le 1er octobre 1672, Molière s'installe bourgeoisement et somptueusement rue de Richelieu dans une vaste maison à deux étages avec entresols.

VI. 4-Le conflit avec Lully

Le Malade imaginaire à Versailles. Suite du conflit de Molière avec Lully, le roi ne verra la pièce de Molière qu'en 1674 à Versailles, devant la grotte d'Apollon.

Pendant neuf ans, Molière et Lully, le musicien préféré du roi, ont collaboré avec succès, Lully faisant la musique des comédies de Molière pour les grandes fêtes royales. Comme Molière, il pensait jusqu'alors l'opéra en français impossible. Le succès de Pomone, premier opéra français le fait changer d'attitude. Il décide de créer un opéra à sa manière et d'en avoir le monopole.

Le Roi accorde alors à Lully l'exclusivité des spectacles chantés et interdit de faire chanter une pièce entière sans sa permission. La troupe de Molière proteste, une bonne partie de son répertoire étant constituée de comédies-ballets. Le 29 mars 1672, le roi lui accorde la permission d'employer 6 chanteurs et 12 instrumentistes, à peu près l'effectif utilisé par son théâtre. Le 8 juillet 1672, La Comtesse d'Escarbagnas est donnée au Palais-Royal avec une musique nouvelle de Charpentier. En septembre, un nouveau privilège accorde à Lully la propriété des pièces dont il fera la musique : il voulait ainsi éviter à l'avenir d'être dépouillé de tous ses droits, comme c'était le cas toutes les fois que Molière reprenait Psyché sur son théâtre.

Le goût du roi va à l'opéra, au détriment de ce que pratique Molière, attaché à l'importance du texte parlé et à la primauté de l'écrivain sur le musicien. Molière sait que si le roi a accordé à Lully le monopole des spectacles en musique, ce n'est pas pour confier à un autre le soin des prochaines fêtes. Mais le roi aime aussi la comédie. La création au Palais-Royal du Malade imaginaire (30e pièce de Molière qui joue le rôle-titre), comédie mêlée de musique (de Charpentier) et de danses, est la réponse de Molière. Son pari est que le roi va souhaiter voir sa pièce. Le succès du Bourgeois gentilhomme — pièce qui annonce à beaucoup d'égards Le Malade imaginaire — et

le triomphe de Psyché au Palais-Royal lui ont aussi confirmé que la troupe peut gagner de l'argent en jouant des pièces avec ballets et parties chantées pour le seul public parisien.

Le 17 février 1673, à la 4e représentation du Malade imaginaire, où il joue le rôle principal qui est long et commence par un grand monologue, Molière se sent plus fatigué par sa fluxion qu'à l'ordinaire mais il refuse de supprimer la représentation et meurt quelques heures après être sorti de scène. Il ne saura jamais qu'il avait gagné son pari : un an et demi plus tard, sa troupe sera invitée à donner Le Malade imaginaire dans les jardins de Versailles à l'occasion des fêtes pour la conquête de la Franche-Comté.

VII - La mort de Molière

VII. 1 - Les circonstances

La page du registre de La Grange qui relate la mort de Molière. « Ce même jour après la comédie, sur les 10 heures du soir, M. de Molière mourut dans sa maison rue de Richelieu, ayant joué le rôle du Malade imaginaire… »

Il existe quatre récits de la mort de Molière, le 17 février 1673, plus ou moins détaillés et plus ou moins convergents :

La requête de sa veuve à l'archevêque de Paris qui date du lendemain pour obtenir une sépulture chrétienne car Molière, comédien, n'ayant pas signé, comme Madeleine Béjart, de renonciation à sa profession, est excommunié (l'objet est de montrer qu'il est mort en bon chrétien. Armande sait par ailleurs que l'archevêque va faire enquêter sur la vérité de ses allégations) : « Vendredi, 17 du présent mois de février, sur les 9 heures du soir, ledit feu sieur Molière s'étant trouvé mal de la maladie dont il décéda environ une heure après, il voulut témoigner des marques de repentir de ses fautes et mourir en bon chrétien. » Il envoya chercher un prêtre. Deux refusent de venir. « Toutes ces allées et venues tardèrent plus d'une heure et demie. » Un troisième arrive trop tard. « Comme ledit sieur Molière est décédé sans avoir reçu le sacrement de confession dans un temps où il venait de représenter la comédie, M. le curé de Saint-Eustache lui refuse la sépulture. » Le désir de son mari de se confesser est témoigné par deux dames religieuses demeurant dans la maison et un gentilhomme nommé Couton entre les bras de qui il est mort.

Le registre où La Grange a conté le drame quelques jours plus tard : « Vendredi 17, part 39 livres. Ce même jour après la comédie,

sur les 10 heures du soir, M. de Molière mourut dans sa maison rue de Richelieu, ayant joué le rôle du Malade imaginaire, fort incommodé d'un rhume et fluxion sur la poitrine qui lui causait une grande toux, de sorte que, dans les grands efforts qu'il fit pour cracher, il se rompit une veine dans le corps et ne vécut pas demi-heure ou trois quarts d'heure depuis ladite veine rompue, et est enterré à la paroisse Saint-Joseph, aide de la paroisse Saint-Eustache.. Il y a une tombe élevée d'un pied de terre. »

La notice biographique des Oeuvres de Molière, de La Grange et de Vivot publiées en 1682 : Le 17 février, « il fut si fort travaillé de sa fluxion qu'il eut de la peine à jouer son rôle. Il ne l'acheva qu'en souffrant beaucoup, et le public connut aisément qu'il n'était rien moins que ce qu'il avait voulu jouer (…) La comédie étant faite, il se retira promptement chez lui, et à peine eut-il le temps de se mettre au lit que la toux continuelle dont il était tourmenté redoubla de violence. Les efforts qu'il fit furent si grands qu'une veine se rompit dans ses poumons. Aussitôt qu'il se sentit dans cet état, il tourna ses pensées du côté du Ciel ; un moment après, il perdit la parole, et fut suffoqué en demi-heure par l'abondance du sang qu'il perdit par la bouche ».

Le récit de Grimarest dans sa *Vie de Molière*, éditée en 1705 (Grimarest, qui n'aime pas Armande, a fondé son récit sur les confidences de Baron dont il amplifie souvent le rôle) : La représentation commence à 4 heures. En prononçant le juron de la cérémonie finale, il est pris d'une convulsion. Les spectateurs s'en aperçoivent. Il cache « par un ris forcé » ce qui lui est arrivé. « Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et il lui demanda ce que l'on disait de sa pièce. » Il a froid. Baron lui trouve les mains glacées et s'en inquiète. Il le fait ramener chez lui en chaise à porteurs. Une fois Molière dans sa chambre, Baron veut lui faire prendre du bouillon. Il n'en veut point. Il le trouve trop fort. « Donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de Parmesan. » Au bout d'un moment, il est pris d'une forte crise de toux. Baron, voyant le sang qu'il rend s'en effraie. Il demande à Baron de faire venir sa femme. « Il resta assisté de deux soeurs religieuses » Elles quêtaient pour le Carême et il les hébergeait chez lui. « Elles lui donnèrent à ce dernier moment de sa vie tout le secours édifiant que l'on pouvait attendre de leur charité. » Il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes soeurs. « Le sang qui sortait par sa bouche en abondance l'étouffa. Ainsi quand sa femme et Baron remontèrent, ils le trouvèrent mort. » Grimarest a omis la plupart des détails contenus dans la requête d'Armande à l'archevêque de Paris : la recherche d'un prêtre, les allées et venues qui ont duré plus d'une heure et demie, la présence à son chevet de Couton entre les bras duquel il est mort. « Aussitôt que Molière fut mort, Baron fut à Saint-Germain en informer le

roi ; Sa Majesté en fut touchée et daigna le témoigner. » Grimarest ne dit pas en quels termes.

VII. 2-L'inhumation

Molière n'a pas signé la renonciation à sa profession de comédien. Le rituel du diocèse de Paris subordonne l'administration des sacrements à cette renonciation. Il ne peut donc recevoir une sépulture religieuse.

Vu la notoriété du mort, l'Église est embarrassée. Le curé de Saint-Eustache ne peut, sans faire scandale, l'enterrer en faisant comme s'il n'avait pas été comédien. Et, de l'autre côté, refuser une sépulture chrétienne à un homme aussi connu du public risquait de choquer. Le seul moyen est de s'adresser à l'archevêque qui a seul pouvoir d'interpréter son règlement en montrant que le comédien est mort en bon chrétien, qu'il avait l'intention de se confesser, qu'il en a été empêché par des contretemps. L'archevêque, après enquête, « eu égard aux preuves » recueillies, permet au curé de Saint-Eustache d'enterrer Molière, à deux conditions « sans aucune pompe et hors des heures du jour ».

On enterra Molière le 21 février au cimetière Saint-Joseph. On n'a pas de récit contemporain des faits. « Il s'amassa ce jour-là une foule incroyable de peuple devant sa porte. » dit Grimarest. « Le convoi se fit tranquillement à la clarté de près de cent flambeaux. »

La fin soudaine, presque sur scène, d'un comédien célèbre et controversé provoqua dans la presse un déferlement d'épitaphes et de poèmes (on en compte une centaine), le plus souvent hostiles. D'autres célèbrent ses louanges, comme l'épitaphe de La Fontaine :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît :
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France.
(...)
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts,

Pour un long temps, selon toute apparence.

Le 6 juillet 1792, désireux d'honorer les cendres des grands hommes, les révolutionnaires exhumèrent les restes présumés de Molière et de La Fontaine. L'enthousiasme retombé, ils restèrent de nombreuses années dans les locaux du cimetière, puis transférés en l'an en l'an VII au musée des monuments français. À la suppression de ce musée en 1816, on transporta les cercueils au cimetière de l'Est, l'actuel Père-Lachaise, où ils reçurent une place définitive le 2 mai 1817.

VIII - Épilogue

Une semaine après la mort de Molière, les comédiens recommencent à jouer, Le Misanthrope d'abord, dont Baron reprend le rôle principal, puis Le Malade imaginaire, La Thorillière jouant le rôle de Molière. Le 21 mars, c'est la clôture de Pâques. Baron, La Thorillière, le couple Beauval quittent la troupe pour rejoindre l'Hôtel de Bourgogne et un mois plus tard le roi reprend la salle qu'il prêtait gratuitement à Molière pour la donner à Lully, afin d'y représenter ses spectacles d'opéra.

Armande Béjart, qui a 31 ans, et La Grange, l'ancien bras droit de Molière, vont sauver l'existence de la troupe de Molière. Ils commencent par recruter le comédien Rosimond (jusqu'alors au Marais) pour reprendre les rôles tenus par Molière, et ils louent rue Guénégaud le théâtre où avait été joué Pomone, le premier opéra français en 1669 ; c'est Armande et son beau-frère qui prêtent à la troupe les sommes nécessaires pour racheter le droit au bail et une partie du coût des décors et des machines, réclamés par le marquis de Sourdéac et son associé pour leur céder la salle. Grâce à la dissolution de la troupe du Marais tous les acteurs doivent rejoindre par décret royal l'ancienne troupe de Molière, dite depuis 1665 Troupe du Roi, désormais forte de 19 comédiens et comédiennes. Le 9 juillet 1673, « la troupe du roi en son hôtel de la rue Guénégaud » ouvre la nouvelle saison avec Tartuffe puis joue le répertoire de Molière. Armande figure la première dans la liste des comédiennes. La troupe compte dix-sept parts et demie (certains comédiens et comédiennes n'ayant que des demi-parts). En 1677, Armande commande à Thomas Corneille une adaptation en vers, tout à fait purgée de ses audaces, du Festin de Pierre de Molière (qui ne s'appellera Don Juan qu'à partir de 1682). Les spectateurs de la Comédie-Française ne verront jouer que cette adaptation jusqu'en 1841.

En 1680, sur décret royal, la « Troupe du roi à l'Hôtel Guénégaud » doit fusionner avec la « Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne » : c'est la naissance de la Comédie-Française. La nouvelle compagnie est assez nombreuse pour jouer désormais tous les jours de la semaine (et non plus seulement les « jours ordinaires de comédie », mardi, vendredi, dimanche) et se partager entre Paris et Versailles.

En 1682, paraissent les Oeuvres de Monsieur de Molière en huit tomes. Le 30 novembre 1700, meurt Armande qui s'était remariée en 1677 avec le comédien Guérin. Ils avaient eu un fils, Nicolas Guérin, qui s'essaya au théâtre, en réécrivant et complétant une comédie que Molière avait laissée inachevée (Mélicerte) sous le titre Myrtil et Mélicerte, une « pastorale héroïque » en trois actes. Il mourut en 1708 à l'âge de trente ans. Il semble avoir reçu de sa mère les « papiers » de Molière, puisqu'il dit les avoir consultés pour tenter de compléter Mélicerte ; c'est sans doute la disparition prématurée du jeune homme qui explique leur dispersion et probablement leur destruction. En 1723, la postérité de Molière s'éteint avec la mort de sa fille, Esprit-Madeleine Poquelin.

MOLIÈRE : L'HOMME ET LE COMÉDIEN

Par Gustave LARROUMET[1443]

Table du document

Introduction
Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII

Introduction

Autant peut-être que l'histoire de sa vie et la critique de ses oeuvres, la personne de Molière a souffert de l'enthousiasme déclamatoire et de l'esprit d'à-peu-près. C'était inévitable : la tendance qui portait à mettre du romanesque dans toutes ses actions et à tout amplifier dans son génie pouvait-elle l'épargner lui-même ? En ceci comme dans le reste s'est donc formée une légende qui conduit à un double écueil, l'admiration béate ou le dénigrement par réaction, et qui pèse lourdement sur le sujet, car il faut la subir ou la combattre. Elle est d'autant plus fâcheuse qu'au lieu d'embellir son objet, elle finirait, si l'on n'y prenait garde, par le rendre ridicule. On lui doit, en effet, un certain nombre de développemens dans le genre de celui-ci : « Presque toutes les têtes de l'histoire ancienne ou moderne ont une analogie plus ou moins lointaine avec quelque race animale ; Molière ne ressemble à aucun type de la création inférieure. Il est véritablement formé à l'image de Dieu, suivant le symbole de la Genèse. Et comme les Athéniens recommandaient à leurs femmes, afin qu'elles procréassent de beaux enfans, d'orner leurs maisons avec les statues des gladiateurs et des héros, de même on pourrait conseiller aux matrones de notre temps de placer dans leurs alcôves le portrait de Molière. Les générations futures y gagneraient sans doute en beauté physique et morale [1]. » Voilà le ton. Il s'agirait d'un saint, que la dévotion, inspirée par une telle idée et parlant ce langage, passerait pour niaise ; mais on s'étonne, puisqu'il s'agit de Molière, que le souvenir de Thomas Diafoirus et de ses « qualités pour le mariage et la propagation » n'ait pas arrêté la plume qui se complaisait en ces phrases étranges. Et pourtant, si l'exposition prolongée d'une idole excite l'impatience, c'est un bien vif plaisir que de ressaisir l'habitude extérieure et l'être moral d'un homme de génie. Rien n'empêche de se donner ce plaisir avec Molière. On se plaint volontiers de la pénurie des renseignemens à son sujet, mais, en

remontant aux sources, on s'aperçoit vile que les contemporains du poète peuvent amplement satisfaire notre curiosité. Amis ou ennemis, panégyristes ou pamphlétaires il n'y a qu'à les contrôler les uns par les autres, et ils nous laissent voir Molière tel qu'il apparaissait aux spectateurs de son théâtre et aux témoins de sa vie privée. D'autre part, le poète a si souvent parlé de lui-même, directement ou par allusion, volontairement ou d'une manière inconsciente, qu'il suffirait à la rigueur de rapprocher certains passages de ses oeuvres pour le bien connaître au point de vue qui nous occupe. Je voudrais donc tenter ce contrôle et ce rapprochement comme conclusion des études biographiques sur Molière que l'on a pu lire ici.

Chapitre I

Et, d'abord, Molière était-il grand ou petit, gras ou maigre, brun ou blond, beau ou laid ? Au premier abord, la réponse à cette question semble facile. Il y a un type de Molière que tout le monde connaît, car il a été répandu à profusion par tous les procédés possibles de reproduction artistique : taille assez haute, élégante et libre, grands yeux noirs, grand nez aux larges narines, grande bouche aux lèvres charnues, teint brun, poil châtain foncé, avec la petite moustache et l'ample perruque caractéristiques du siècle ; et, malgré cette exagération de tous les traits, rien de déplaisant ni de vulgaire, une expression générale de force, de génie et de bonté. C'est dans le dernier quart du XVIIIe siècle que ce type fut fixé d'une façon définitive par Houdon, dans le buste qui décore aujourd'hui le foyer public de la Comédie-Française. Depuis lors, nos peintres et nos sculpteurs n'ont guère fait que le reproduire avec de légères variantes : on lo retrouve dans le Molière placé par Ingres dans son *Apothéose d'Homère*, dans la statue sculptée par Sudre pour la fontaine de la rue de Richelieu, dans le *Molière mourant* de M. Ailouard,dans le *Molière jeune* exposé par M. Icard au Salon de cette année. Et, si des oeuvres d'art on descend aux plus simples images, portraits des éditions courantes, estampes populaires, bons points d'écoles, etc., c'est toujours la répétition plus ou moins lointaine du buste de Houdon que l'on a sous les yeux. Ce Molière est à la fois si général et si présent au souvenir de tous, qu'il provoque des attributions très fantaisistes. On ne peut plus découvrir un portrait ancien, à petites moustaches, à grands cheveux et à traits accentués, sans le baptiser aussitôt du nom de Molière : ainsi la belle toile léguée par Ingres au musée de Montauban, et qui représente qui l'on voudra, sauf l'auteur du *Misanthrope*. Il n'est pas de galerie privée un peu notable, où ne figure quelque tableau ainsi dénommé, toujours authentique, à en croire le propriétaire, et très supérieur comme ressemblance à tous les portraits connus. Celle d'un

ancien commandant du génie, H.-A. Soleirol, mérite sous ce rapport une mention particulière : on n'y comptait pas moins de cent vingt-neuf peintures et dessins*consacrés à Molière, tous originaux, cela va de soi ; le digne commandant, proie sans défense pour les brocanteurs, achetait tout ce qu'on lui apportait, adoptait toutes les attributions, et en inventait lui-même au besoin. Presque aussi dénué de critique, quoique érudit de profession, Paul Lacroix se montrait cependant un peu moins large : dans son *Iconographie moliéresque*, il n'admettait, comme originaux, que vingt-cinq portraits peints et neuf gravés.

Ce serait encore beaucoup : mais deux critiques d'art plus éclairés et moins enthousiastes, MM. Henri Lavoix et Emile Perrin, réduisent notablement ce chiffre : le premier conclut qu'une dizaine de ces portraits peuvent être considérés comme documens ; deux seulement ont paru au second dignes d'une étude détaillée. Ces deux toiles élues se trouvent, l'une à la Comédie-Française, dans le foyer des artistes, l'autre au château de Chantilly, dans la galerie de M. le duc d'Aumale. D'ordinaire, on les attribue toutes deux à Mignard, qui, à partir de 1657, fut en relations d'amitié avec Molière ; M. Emile Perrin ne lui laisse que la première et revendique la seconde pour Sébastien Bourdon. Avec un peu moins d'éclectisme que M. Lavoix, un peu plus que M. Perrin, on pourrait joindre à ces deux toiles, qui sont des oeuvres d'art de premier ordre, une estampe grossière, signée Simonin, dont la Bibliothèque nationale possède le seul exemplaire connu ; le Molière compris dans un tableau anonyme, assez ordinaire, peint en 1670 et représentant *les Farceurs français et italiens depuis soixante ans*, qui appartient aussi à la Comédie-Française ; et les figures très médiocres dessinées par Brissart et Sauvé pour l'édition de Molière publiée en 1682. L'on aurait ainsi tous les élémens nécessaires pour se faire une idée juste de la personne de Molière. Il est probable, en effet, que Simonin a dessiné son modèle d'après nature ; le tableau des « farceurs » est trop exact dans l'ensemble pour ne l'être pas sur un détail essentiel ; quant à Brissart et Sauvé, ils publièrent leur suite moins de dix ans après la mort de Molière, et divers indiens laissent croire qu'ils l'avaient préparée de son vivant. On regrette de ne pouvoir plus joindre à cette liste le portrait du Louvre, qui inspirait à Michelet une si belle page descriptive ; mais, longtemps classé sous le nom de Mignard, puis de Lebrun, puis de Lenain, il reste aujourd'hui sans attribution et pourrait bien n'être, lui aussi, qu'un Molière par à peu près.

Eh bien, je regrette de détruire une illusion chez ceux qui ne voient la beauté intellectuelle que complétée par la beauté physique, mais, comparaison faite de ces divers documens, je suis obligé de dire que Molière était laid. Non pas, bien entendu, d'une laideur déplaisante : des traits que le génie éclaire peuvent être irréguliers, la flamme

intérieure leur donne une beauté d'ordre supérieur. Mais, le génie mis à part, tout, dans ce corps et ce visage, était le contraire de la régularité. D'abord, quoi qu'en dise Mlle Poisson, — qui, en 1740, à près de soixante-quinze ans, traçait de mémoire le portrait d'un original vu par elle à sept ans, — Molière n'avait pas « la taille plus grande que petite, » mais justement le contraire : il était plus petit que grand. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le tableau des « farceurs, » où sa stature, en tenant compte de la perspective, est sensiblement inférieure à celle des autres personnages. De même dans les estampes de Brissart et Sauvé, celles, notamment, du *Médecin malgré lui*, de *l'Avare* et le *l'Impromptu de Versailles*. Le cou est très court, la tête enfoncée dans les épaules ; et cette conformation, dont les ennemis de Molière, comme Montfleury et Chalussay, n'ont pas manqué de tirer parti, était assez frappante pour que le peintre n'ait pas cru pouvoir la dissimuler tout à fait dans les portraits, évidemment flatteurs, de la Comédie-Française et de Chantilly. Le buste est massif et trapu, les jambes longues et grêles. Sur ce corps sans harmonie une très grosse tête, avec un visage rond, des pommettes saillantes, des yeux petits et très écartés l'un de l'autre, un nez large à la racine et des narines dilatées, une grande bouche et des lèvres épaisses, un menton fortement accusé, le teint brun, la moustache et les cheveux presque noirs. On comprend qu'un homme ainsi bâti n'ait jamais pu s'imposer au public dans les amoureux tragiques ; mais, mieux fait et avec des traits plus fins, aurait-il réussi complètement dans la comédie et dans la farce ? La beauté l'y eût plus gêné que servi. D'autre part, si l'on trouve ici la vérité choquante, c'est que, le plus souvent, lorsque l'onsonge à Molière, on ne considère que le grand écrivain et pas du tout l'acteur, quoique la comédie jouée ait tenu autant de place dans son existence que la comédie écrite ; on ne veut voir l'auteur du *Misanthrope*que sous de nobles traits.

Je me suis constamment applique, au cours de ces études, à tenir compte d'un élément d'appréciation trop négligé d'ordinaire dans les études sur Molière, la chronologie. Nulle part il n'est plus nécessaire que dans le sujet qui nous occupe. Si un homme offre plusieurs aspects aux différentes époques de sa vie et, pour ainsi dire, ne se ressemble pas à lui-même, selon qu'il est jeune ou vieux, heureux ou malheureux, tranquille dans son intérieur, ou façonné pour un rôle public, cela est surtout vrai de Molière, qui fut tant de choses, successivement ou à la fois, et dont la carrière diffère tant vers la fin de ce qu'elle fut au commencement. Il est impossible de nous le représenter dans toutes les phases de son existence ; cependant, les portraits authentiques, dont je viens d'indiquer les principaux nous le montrent avec des manières d'être assez variées. Celui de la

Comédie-Française le représente dans un rôle de théâtre, et un rôle tragique : César, de *la Mort de Pompée*. Drapé de pourpre, couronné de lauriers, le bâton de commandement à la main, il a l'expression solennelle que prennent les comédiens dans les rôles de ce genre et qu'il leur est bien difficile de ne pas exagérer un peu. La tête est droite, la figure énergique, les yeux pleins de flamme : aussi peut-on conjecturer que cette toile a été peinte lorsqu'il était encore dans sa pleine vigueur, entre 1660 et 1665. On peut rapporter à la même époque l'estampe de Simonin, où rien non plus ne trahit l'affaissement. Ici, par un contraste curieux avec le portrait de Mignard, c'est l'acteur comique, le « farceur, » que nous avons devant nous. En costume de Sganarelle, c'est-à-dire sous un accoutrement burlesque, qui tient du Scapin et du Scaramouche, le bonnet à la main, la lèvre charbonnée d'une grosse moustache en parenthèse, il s'avance à la rampe pour haranguer le public. Plus l'ombre, cette fois, de noblesse ou même de sérieux ; il s'incline dans une posture contournée, il rit largement, il grimace. C'est encore l'acteur comique, mais dans un rôle plus relevé, Arnolphe de *l'École des femmes*, que nous offre le tableau « des farceurs, » et dans le repos, la détente qui suit la représentation, sans les « roulemens d'yeux extravagans » et les « larmes niaises » qui viennent de « faire rire tout le monde. » À l'époque où ce tableau fut peint, Molière était déjà reconnu grand homme et la gloire de l'écrivain accompagnait l'acteur dans les emplois les plus bouffons ; le peintre n'a donc pas osé, semble-t-il, faire grimacer son modèle à l'unisson des fantoches parmi lesquels il ne pouvait se dispenser de le ranger, vu le sujet du tableau et une partie des rôles créés par Molière. Avec le portrait de Chantilly, nous ne sommes plus en présence du comédien, mais de l'homme privé, simplement vêtu d'un costume d'intérieur ; quant à la physionomie, elle est profondément triste ; l'oeil languissant, le front ridé, les joues creuses, le pli des lèvres, dénotent la souffrance ; la tête semble plier sous le poids d'une irrémédiable fatigue. Cette toile ne peut avoir été peinte qu'entre 1668 et 1672, lorsque la maladie dont souffrait alors Molière et un labeur toujours plus écrasant avaient ruiné ses forces et altéré profondément ses traits.

Mais, quelle que soit l'exactitude de ces divers portraits, le buste de Houdon conservera toujours le privilège de laisser dans l'esprit des lecteurs de Molière et des spectateurs de ses pièces l'image qu'ils évoqueront le plus volontiers. Il est certain que Houdon, avec sa conscience habituelle, a eu devant les yeux deux au moins des portraits que je viens de signaler ou les gravures qui en avaient été laites ; mais il s'est servi avec une liberté créatrice des élémens qu'ils lui fournissaient. Il a allongé la figure, agrandi et rapproché les yeux, aminci le nez, allégé les lèvres, abaissé les épaules ; tout en

conservant la force accentuée des traits, il les a poussés de parti-pris à la distinction et à la finesse. Cette transformation nous a valu un chef-d'oeuvre, et il y reste assez du Molière authentique pour sauvegarder les droits de la vérité. Les images consacrées par l'art aux grands hommes n'ont qu'un but : compléter l'impression laissée par leurs oeuvres ; le buste de la Comédie-Française l'atteint tout à fait ; il est, selon l'heureuse expression de M. Perrin, « le Molière de la postérité. »

Chapitre II

À ces renseignemens fournis par l'art, la littérature en ajoute qui nous font connaître non plus seulement l'extérieur immobile de Molière, mais sa façon de vivre dans la société de son temps. De très bonne heure, ce qui frappait le plus en lui, c'était son attitude d'observateur. Une tradition bien connue rapporte qu'à Pézenas il s'en allait, les jours de marché, s'installer dans la boutique d'un barbier, et que, assis dans un grand fauteuil, il écoutait, il regardait, tandis que bourgeois et manans, gentilshommes campagnards et beaux de petite ville bavardaient autour de lui. À Paris, il conserve la même habitude ; on le rencontre souvent dans les boutiques où fréquentent les gens du bel air, et il ne les quitte pas de l'oeil, tandis qu'ils font leurs emplettes. Donneau de Visé, dans sa comédie de *Zélinde*, fait ainsi parler un marchand de la rue Saint-Denis : « Élomire n'a pas dit une parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique, dans la posture d'un homme qui rêve. Il avait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandoient des dentelles ; il paraissoit attentif à leurs discours, et il sembloit par le mouvement de ses yeux qu'il regardoit jusques au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas ; je crois même qu'il avait des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau, il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable. — Peut-être, fait observer un des interlocuteurs, peut-être que c'était un crayon, et qu'il dessinoit leurs grimaces, pour les faire représenter au naturel sur son théâtre. — S'il ne les a dessinées sur ses tablettes, reprend l'autre, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage ; il y en a qui ne vont point sans leurs mains ; mais l'on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. » Malgré l'intention satirique du morceau, malgré le sens haineux de la phrase finale, où Molière est comparé aux voleurs qu'il faut surveiller, l'original ainsi vu par l'auteur de*Zélinde* avait tant de relief qu'il a suffi de le crayonner d'une main

assez lourde pour tracer un croquis où éclate la vérité.

J'ai déjà dit quelles étroites relations Molière entretenait avec sa famille depuis son retour à Paris et ce qu'il prit à ce milieu bourgeois. Pour deviner son attitude à la cour, il n'y a qu'à feuilleter ses pièces, à relire surtout *le Remercîment au roi*. Au milieu de la troupe dorée des courtisans, qui bruit et papillonne, il dissimule ses inséparables tablettes, dessine ou prend des notes, d'après le marquis qui peigne sa perruque en grondant une petite chanson ; il saisit au vol la dispute de deux fats qui se renvoient mutuellement aux comédies de Molière. Dans les « visites » de sa troupe chez les grands seigneurs, il observe les manières, les airs, les laçons de dire de la noble assemblée ; avant et après la représentation, tandis qu'il reçoit ordres ou complimens avec la docilité et la modestie obligées, il observe encore. Cela ne lui suffit pas ; il veut connaître ses modèles de façon plus intime. Il accepte donc leurs invitations, car, à cette époque déjà, l'on est très friand dans le beau monde de voir de près les hommes de lettres et les corné liens. Sur ce point, l'auteur de *Zélinde* nous renseigne encore : « À peine les personnes dont je vous viens de parler étaient-elles sorties, que j'ai ouï la voix d'un homme qui crioit à son cocher d'arrêter, et le maître, qui paraissoit un homme de robe, a crié à Elomire : « Il faut que vous veniez aujourd'hui dîner avec moi ; il y a bien à profiter : je traite trois ou quatre turlupins, et je suis assuré que vous ne vous en retournerez pas sans remporter des sujets pour deux ou trois comédies. » Elomire est monté en carrosse sans se faire prier. Il n'est donc pas jusqu'à la société parlementaire, toute sérieuse et guindée, qui ne cède au désir d'attirer l'homme à la mode. Mais, une fois arrivés, il se peut bien que l'hôte de Molière soit déçu dans sa secrète espérance. Peut-être voulait-il, en réalité, l'offrir à ses convives ; Molière, lui, au lieu de se donner en spectacle, entend profiter de celui qu'on lui a promis ; il ne dit mot et raille, à l'occasion, ceux dont il a trompé le petit calcul ; ainsi, dans *la Critique de l'École des femmes*, par la bouche de la rieuse Élise. Ce mutisme, cette attention continuelle, ce profond regard obstinément fixé, frappent tout le monde et Boileau appelle son ami d'un nom qui doit lui rester, le Contemplateur. Ce n'était pas, en effet, une exception chez lui pour se défendre des importunités mondaines. En parlant de « son habituelle paresse à soutenir la conversation, » il dit vrai, et la notice de 1682 complète le renseignement en nous apprenant, ce dont nous nous serions bien un peu doutés, qu'il causait très agréablement quand il le voulait, mais qu'il se taisait à l'ordinaire, car il n'aimait causer qu'avec ceux qui lui plaisaient. Bien avant, Chappuzeau l'avait montré a d'une conversation si douce et si aisée, que les premiers de la cour et de la ville étaient ravis de l'entendre. »

De fait, celui qui, dans *le Misanthrope*, définit l'amitié avec une

conviction si sérieuse et si ferme, eut beaucoup d'amis, et qui comptent parmi les personnes les plus illustres, ou les plus dignes d'estime de son temps. Aussi justement que Boileau, il aurait pu opposer à la haine des envieux et au blâme des sots des suffrages flatteurs entre tous. Simple comédien de campagne, il entretient avec le prince de Conti, de 1653 à 1056, des relations dont un témoignage récemment mis en lumière [3], celui de l'aumônier du prince, l'abbé de Voisin, nous permet d'apprécier le caractère : le prince « conféroit souvent » avec le comédien, « et, lisant avec lui les plus beaux endroits et les plus délicats des comédies tant anciennes que modernes, il prenoit plaisir à les lui faire exprimer naïvement. « Il ne fallut rien moins que les instances répétées de l'évêque d'Alet, Pavillon, pour rompre ce commerce. Bans une catégorie sociale moins élevée, bien moins haute encore, si l'on tient compte du préjugé, Molière avait reçu le plus cordial accueil de Pierre de Boissat, vice-bailli de Vienne en Dauphiné, et membre de l'Académie française depuis la création. Boissat n'était qu'un écrivain médiocre, mais il aimait sincèrement les lettres, les arts, les artistes, et il manifestait ce goût avec une liberté d'esprit et une indépendance d'allures très méritoires de tout temps chez un provincial : « Il vouloit, dit son biographe, que Molière prît place à sa table ; il lui donnoit d'excellens repas et, au contraire de certains fanatiques, ne le mettoit pas au rang des impies et des scélérats, quoiqu'il fût excommunié. » Ce digne bailli nous fait entrevoir un coin de la vieille France, où l'on vivait largement, avec bonne humeur, sans rigorisme, heureux de saisir les occasions trop rares de plaisir relevé. *Le Roman comique* ne nous donne que la caricature de ces bons bourgeois accueillant des comédiens de passage ; le même tableau est indiqué d'une touche plus vraie par le biographe du bailli-académicien. Plus tard, à Paris, Molière a des amis de toute sorte et dans tous les mondes. D'abord Chapelle, l'incorrigible épicurien, qui l'emmène, naturellement, dans un des nombreux cabarets où lui-même a ses hantises, *À la Croix de Lorraine*, avec le comte de Lignon, l'abbé du Broussin, des Barreaux, plusieurs autres ; et l'on boit si bien qu'à la sortie, entre chien et loup, on chante en choeur, Molière plus fort que les autres, car il est « en goguettes. » Cette liaison dura longtemps, très cordiale de part et d'autre. Molière eut bien à se défendre contre un accès de vanité de Chapelle, qui allait répétant que lui, Chapelle, avait fait le meilleur des *Fâcheux* ; il dut souvent chapitrer son ami, pour lequel les parties de débauche n'étaient point des accidens, mais une règle de conduite. Malgré tout, il n'y eut entre eux ni brouille ni refroidissement : lorsque Chapelle quittait Paris pour aller passer quelques jours chez des amis de campagne, il envoyait à Molière d'excellens pâtés, fabriqués exprès pour lui ; dans l'occasion, il se montrait sérieux et de bon conseil : c'est

à Chapelle que le mari d'Armande confie ses peines ; c'est Chapelle qui décide les deux époux, quelque temps séparés, à reprendre la vie commune.

Aux « parties » de *la Croix de Lorraine*, Molière préférait sans doute ces réunions, moins nombreuses et plus calmes, où se trouvaient, avec lui, Boileau, Racine et La Fontaine. Les quatre poètes avaient de bonne heure cédé au penchant qui, de tout temps, a porté les écrivains et les artistes à se chercher. Boileau loua donc, rue du Vieux-Colombier, un appartement où ils se réunissaient jusqu'à trois fois par semaine, pour converser à loisir. Depuis qu'une exacte critique a examiné de près les allusions contenues dans le début des *Amours de Psyché* [4], on regrette de ne pouvoir plus reconnaître Molière parmi les quatre amis qui s'en vont écouter, dans les jardins de Versailles, la lecture du poème nouveau ; mais rien ne s'oppose à ce que l'on applique toujours aux réunions tenues chez Boileau ce que dit La Fontaine de « l'espèce de société » qui unissait les promeneurs de Versailles. On sait dans quelles circonstances, au mois de décembre 1685, Molière et Racine se brouillèrent ; mais l'amitié de Molière avec les trois autres survécut à la brouille, comme aussi une estime réciproque entre Racine et lui. Boileau, surtout, trouva le moyen de rester également uni aux deux poètes, séparés par les deux plus fortes causes de ressentiment qu'il y ait au monde : une rivalité amoureuse et une antipathie de métier. Il visitait assidûment Molière, lui lisait ses ouvrages, lui donnait et en recevait d'utiles conseils ; et, plus tard, avec quelle émotion, réunissant dans une même épître les deux noms de Molière mort et de Racine survivant, il opérait leur réconciliation posthume ! Lorsque parurent *les Plaideurs*, Molière proclama l'excellence de la pièce contestée ; quant à Racine, s'il jugeait mal *l'Avare*, il répondait à un complaisant qui croyait lui être agréable en dépréciant *le Misanthrope* : « Il est impossible que Molière ait fait une mauvaise comédie ; retournez-y et examinez-la mieux. »

En dehors de ceux avec qui il était en guerre forcée et comme naturelle, on ne trouve pas Molière moins sûr de relations avec ses autres contemporains. Plusieurs eurent des torts envers lui ; il est impossible de lui en découvrir envers aucun. Dans *la Critique de l'Ecole des femmes*, il avait légèrement traité la tragédie, et le grand Corneille, dit-on, avait reconnu la sienne propre dans celle qui « se guindé sur les grands sentimens, brave en vers la fortune, accuse les destins et dit des injures aux dieux. » De là une vire irritation chez le vieux poète, d'autant plus sensible aux allusions de ce genre qu'il voyait la faveur s'éloigner de son théâtre. Lorsque la fièvre de la bataille fut tombée, Molière n'eut pas de peine à lui persuader que cette attaque ne visait pas l'auteur du *Cid* et, par ses bons procédés, il effaça jusqu'au souvenir de la blessure. Lui-même, en effet, jouait

assidûment Corneille, il le prit pour collaborateur dans *Psyché*, il représenta d'original *Bérénice* et *Attila*, en payant ces deux pauvres pièces 2,000 livres chacune ; et jamais encore droits d'auteur n'avaient atteint ce chiffre. J'ai déjà dit ce qu'il avait fait pour Lulli et comment « l'homme de Florence » le paya de retour. Pendant ses courses en province, il avait connu Mignard, et cette rencontre fut le point de départ d'une constante amitié. Molière donna la fille de Mignard pour marraine à l'un de ses enfans ; Mignard peignit plusieurs fois le portrait de Molière, et, lorsqu'il eut terminé la fresque du Val-de-Grâce, Molière, non content de célébrer ce grand travail avec l'enthousiasme que l'on sait, plaida courageusement auprès de Colbert la cause de son ami, « mauvais courtisan, » qui donnait plus à l'étude qu'à a la visite, » et n'aimait pas à « fatiguer les portiers » des grands. Il avait un autre ami intime, le physicien Rohault, et à tous deux u il se livrait sans réserve. » Avec les autres, il était »civil et honorable dans toutes ses actions, » dit Chappuzeau, « parfaitement honnête homme, » ajoute La Grange, qui s'y connaissait, « d'une droiture de coeur inviolable, « répète Grimarest, sur le témoignage de Baron.

Enfin, si nous sortons du monde des lettres, des arts et de la science, où il est naturel que Molière ait eu ses principales relations, pour revenir à la haute société, nous y trouvons des amis de Molière, et de tout degré. Il était assidu chez Ninon de Lenclos, dont la liberté d'esprit le mettait tout à fait à l'aise ; il la consultait fréquemment et profitait beaucoup de ses avis, la tenant pour « la personne du monde sur laquelle le ridicule faisait la plus prompte impression. » Il l'aurait eue pour collaboratrice dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, composée, paraît-il, au cours d'un dîner qui comptait deux autres convives de marque, Boileau et Mme de La Sablière. Le même maréchal de Vivonne, dont Boileau mettait l'estime à si haut prix, était aussi l'ami de Molière, et Voltaire va jusqu'à dire qu'il « vécut avec lui comme Lélius avec Térence. » Enfin, le poète trouvait près du grand Condé protection, défense et cordial accueil. Lui-même nous a conservé la spirituelle réponse faite par le prince à Louis XIV, sur la sévérité des dévots pour *Tartufe* et leur indulgence pour une pièce vraiment impie, *Scaramouche ermite*. Selon Grimarest, Condé « envoyait chercher souvent Molière pour s'entretenir avec lui, » et il lui aurait dit un jour : « Je vous prie, à toutes vos heures vides, de venir me trouver ; faites-vous annoncer par un valet de chambre ; je quitterai tout pour être à vous. » Il déclarait, en effet, ne s'ennuyer jamais avec un homme dont la science et le jugement étaient inépuisables. Louis XIV ayant tenu le même langage à Racine et à Boileau, on peut admettre que le prince, obligé à moins de réserve que le roi, fut aussi bienveillant pour Molière. On aime à trouver ainsi l'auteur du *Misanthrope* dans ce cortège de nobles esprits qui font à distance si

belle figure autour du grand Condé.

Chapitre III

Après la vie mondaine de Molière et ses relations d'amitié, tâchons de pénétrer jusqu'à sa vie intime et de surprendre l'homme lui-même avec son caractère et son humeur. De même que sa personne physique est généralement regardée comme un type de beauté, un lieu-commun déjà vieux le comble de toutes les vertus morales. Celui-ci a plus de raisons d'être et s'appuie sur des autorités moins contestables que l'autre. Nous avons déjà vu les éloges que La Grange, Chappuzeau et Grimarest donnent à ses qualités de coeur ; Grimarest confirme les siens par une quantité d'anecdotes dont plusieurs peuvent être apocryphes, mais dont le plus grand nombre est vraisemblable ou concorde avec d'autres preuves. D'autres lui rendent indirectement le même témoignage ; ainsi l'auteur de *la Fameuse comédienne*, dont la haine acharnée contre sa femme s'arrête devant lui. Ses admirateurs posthumes avaient donc beau jeu, et ils n'ont pas manqué de s'espacer sur ce thème. C'est à qui le reprendra avec une complaisance, une effusion, un luxe d'épithètes qui, souvent, dépassent la mesure. Par là s'expliquent les impatiences d'hommes d'esprit, agacés à la longue d'entendre dévider les litanies de Molière par des hagiographes béats. L'un d'eux ne serait peut-être pas fâché que Molière ait été un malhonnête homme : « Je l'aime, dit-il, tel qu'il est et même quel qu'il soit. J'entrevois dans sa vie intime de terribles défaillances ; c'était, comme tant d'autres, une pauvre créature impressionnable, sujette à la tyrannie des instincts et souvent en proie au hasard et à l'aventure. Homme, je l'aime pour sa faiblesse. » Nul, on le voit, ne tient moins à partager le sentiment qu'inspirait au bonhomme Andrieux

L'accord d'un beau latent et d'un beau caractère.

J'avoue, pour ma part, conserver quelque chose du vieux préjugé,

et ne pas sentir tout le charme du dilettantisme à la Baudelaire, qui trouve la perversité réjouissante et poétique ; car ceci est encore une affectation. Pour Molière, en particulier, il me plaît fort, après y avoir regardé, de ne trouver dans sa vie aucune des « terribles défaillances » entrevues par M. Jules Lemaître.

Ce que j'y vois, au contraire, avec la droiture dont j'ai essayé de donner des preuves, c'est assez de bonté et de bon sens pour que ces deux qualités fussent le fonds essentiel de sa nature. Cette bonté se marquait par l'exercice d'une charité active, variée, délicate. Je ne parle pas seulement des sommes assez fortes qu'il prélevait sur les recettes de son théâtre et distribuait directement ou par l'intermédiaire des religieux ; c'était là une pratique générale chez les comédiens. Mais, en son propre et seul nom, « il donnait aux pauvres avec plaisir et ne leur faisait jamais des aumônes ordinaires. » En voici une preuve assez curieuse. Il venait de jeter une pièce de monnaie à un mendiant, lorsqu'il le voit courir après lui et lui présenter un louis d'or en disant qu'il y avait sans doute erreur : « Tiens, mon ami, lui dit-il, en voilà un autre. » Et il ajoutait : « Où la vertu va-t-elle se nicher ! » Une qualité commune chez les comédiens, c'est leur promptitude à secourir un camarade ; il la pratiquait, lui aussi, sans ostentation, sans éclat, avec une délicatesse qui en doublait le prix. On sait par Grimarest, auquel Baron, témoin du fait, l'avait conté, de quelle manière il accueillit ce Mignot, dit Mondorge, qu'il avait eu dans sa troupe provinciale et qui lui arrivait un jour dénué de tout : « Que croyez-vous que je lui doive donner ? » demandait-il à Baron, qui présentait la requête du malheureux. Baron opinant pour quatre pistoles : « Je vais les lui donner pour moi, dit Molière, mais en voilà vingt autres que je lui donnerai pour vous ; je veux qu'il connaisse que c'est à vous qu'il a l'obligation du service que je lui rends. » Aux vingt-quatre pistoles il joignit un très bel habit de théâtre dans l'espoir que a le pauvre homme y trouverait de la ressource pour sa profession ; » et, ce qui vaut mieux encore, « il assaisonna ce présent d'un bon accueil qu'il fit à Mondorge. » Puisqu'il s'agit de Baron, l'on sait avec quel soin il dirigea l'éducation du jeune comédien retiré par lui de chez un montreur de phénomènes. Il avait la main ouverte et prêtait facilement de grosses ou de petites sommes aux débiteurs les plus variés, gros personnages, amis, petites gens : l'inventaire dressé après sa mort énumère parmi eux Lulli pour 11,000 livres ; Mlle de Brie, pour 830 ; Jean Ribou, son libraire, pour 700 ; Beauval et sa femme, pour 110 ; la Ravigote, jardinière de sa maison d'Auteuil, pour autant, etc. J'ai déjà montré, dans une précédente étude, avec quelle générosité il secourut son père besogneux, de quel désintéressement il fit preuve à son égard. Plusieurs fois, dans ses pièces, comme *l'École des maris* et *l'Avare, Tartufe* et *les Femmes savantes*, il a laissé voir les mêmes

qualités par la façon dont il emploie l'éternel ressort du théâtre et de la vie, l'argent, par la promptitude avec laquelle Valère et Clitandre mettent leur bourse et leur dévoûment à la disposition de leurs amis dans l'embarras. On devinerait, en les lisant, si l'on ne le savait d'ailleurs, que l'auteur de ces pièces était une âme libérale et haute.

Pour le bon sens, de même qu'il inspire sa façon de saisir et de montrer le ridicule, il se manifeste partout dans sa vie. En dépit de la résolution qui lui fit quitter la maison paternelle pour embrasser la plus aventureuse des carrières, en dépit du mariage qu'il contracta par amour, — ce sont là crises de vocation ou de passion très conciliâmes avec le jugement le plus net, — l'ensemble de sa carrière révèle beaucoup de bon sens uni à beaucoup d'habileté. Dans sa conduite avec ses ennemis, ses rivaux, ses protecteurs, les grands personnages, le roi, on voit un homme très honnête, très droit, mais très souple et très avisé. Il n'abandonne rien au hasard, combine tout pour l'effet le plus utile, et, jusque dans les démarches de simple politesse, on admire son adresse à porter l'effort sur les points essentiels. Prenez, par exemple, ses épîtres dédicatoires, dont il n'est pas prodigue, bien qu'elles fussent alors de règle : une seule, adressée à Monsieur, en tête de *l'École des maris*, est vraiment à regretter, car il y a forcé les deux règles du genre : l'humilité et la flatterie ; en revanche, il y en a une, celle de *la Critique de l'École des femmes*, à la reine mère, qui est un chef-d'oeuvre de tact et d'habileté. Spéculant sur la piété d'Anne d'Autriche, on le représentait comme un parodiste des choses saintes, on l'accusait de « lasser tous les jours la patience d'une grande reine continuellement en peine de faire réformer ou supprimer ses ouvrages. » C'est à la même Anne d'Autriche qu'il dédie sa défense, et, de la sorte, il se fait une alliée de celle qu'on veut lui susciter comme ennemie. Sa manière de se défendre dans *la Critique*, dans *l'Impromptu*, dans les placets et la préface de *Tartufe*, est encore un modèle. Il se couvre en découvrant l'adversaire, il s'engage à fond en se ménageant toujours une retraite et des retours offensifs. S'il a de l'impatience, il la maîtrise et n'en laisse paraître qu'un frémissement de passion et de colère qui sont d'un puissant effet. Les argumens solides, topiques, il les présente avec une force qui les rend irrésistibles ; les points faibles, il les masque habilement ; il évite tous les pièges semés sur le terrain où il manoeuvre. Partout une sûreté de raisonnement qui dénote son philosophe nourri de logique. Est-il toujours bien sincère, ainsi, lorsqu'il repousse énergiquement le reproche de faire des personnalités, lorsqu'il proteste de son respect pour la médecine, la religion, les puissances établies ? Ceci est une autre affaire : j'aurai tout à l'heure à parler de ses sentimens religieux et de son opinion sur la médecine ; mais, je crois, s'il était bon royaliste, qu'envers les gens constitués en

dignité il ne péchait point par excès de respect intérieur. Aussi, dans sa façon de discuter contre ce qui l'inquiète, le menace ou le gêne, y a-t-il parfois un peu de subtilité sophistique et de spécieux.

Pour sa morale et sa conception de la vie, c'est encore son théâtre qui peut nous en donner la clé. Les auteurs dramatiques de tous les temps, qu'ils le veuillent ou non, ne pratiquent pas leur art comme chose purement objective ; tous y mettent plus ou moins de leur âme. Le choeur, le prologue, quelque personnage secondaire était jadis l'interprète de leur philosophie ; les comiques modernes ont les raisonneurs, dont tous ont usé, quelques-uns abusé. Ceux de Molière, par la synthèse de leurs traits divers, représenteraient assez bien son propre caractère. Il n'est pas tout l'un ou tout l'autre, il n'avait pas le sang-froid de celui-ci, le parfait équilibre de celui-là, mais dans tous et chacun il a mis quelque chose de lui-même. Si donc on essaie de dégager leur commune physionomie morale, on leur trouve beaucoup de tolérance et d'indulgence pour les faiblesses de notre nature, la conviction que la vie est bonne en elle-même et qu'il faut en jouir, la croyance à la légitimité des instincts, tempérée par le sentiment de l'honneur, le sens pratique, le goût de la grosse plaisanterie gauloise, la haine du chimérique et du faux en tout genre, de l'hypocrisie, du pédantisme, de toutes les formes de la sottise et de la fatuité, la passion de la franchise et du naturel. On a reconnu les traits essentiels de cette *morale des honnêtes gens* que Sainte-Beuve a définie dans *Port-Royal* avec une si pénétrante justesse. Les deux faces de cette morale, exagérées pour les besoins de l'antithèse et de l'effet comique, se présentent avec un puissant relief dans les deux héros du *Misanthrope*, Alceste et Philinte. Aucun d'eux n'a ni tout à fait tort ni tout à fait raison, mais il est peu d'idées de l'un et de l'autre qui ne puissent entrer, plus ou moins modifiées, dans la philosophie de Molière lui-même. On aura tous les élémens de celle-ci en interrogeant par surcroît ses valets et ses soubrettes, philosophes à leur manière, tantôt épicuriens, tantôt cyniques, mais dont l'exubérante gaîté ou la morale trop large reposent sur la même notion de la vie.

Dans tout cela, il faut le reconnaître, la pensée maîtresse du siècle, l'idée chrétienne tient fort peu de place. Bien plus, prélats et moralistes ne se trompaient guère en voyant, je ne dis pas un indifférent, mais un ennemi dans l'homme qui écrivait *Don Juan* et *Tartufe*. Ce n'est pas le moment de discuter en détail l'inspiration de ces deux pièces, mais il faudrait quelque naïveté ou beaucoup de parti-pris pour s'étonner des protestations d'un Bourdaloue, même d'un Rochemont, et ne pas reconnaître qu'à leur point de vue de croyant et de prêtre, ils n'avaient pas tort de prendre l'alarme. Molière devait à Gassendi le point de départ de cette morale, car de la métaphysique de son maître il prit rien ou peu de chose. Mais, comme

il arrive toujours à ceux que leur originalité naturelle préserve d'être de purs disciples, il se forma surtout par la pratique de la vie ; or, son existence, tant à Paris qu'en province, était-elle de nature à faire de lui un chrétien ou même un stoïcien ? Il fut donc un épicurien, prenant de la vie tout ce qu'elle mettait à sa portée de désirable : amour et plaisir, richesse et gloire. Si l'on demande aux faits positifs des preuves de cet état moral, on n'a que l'embarras du choix : son goût pour Lucrèce qu'il traduit, sa longue amitié avec Chapelle, ses relations avec le sceptique La Mothe le Vayer et l'incrédule des Barreaux. Il faisait comme eux sur les matières de foi, protestant de son respect pour elles, les réservant peut-être dans sa conscience, mais la conviction profonde, la direction intérieure, le recours toujours prêt, tout cela lui manquait. Il pratiquait, et, en mourant, demandait un prêtre avec instances. C'est, du moins sa femme qui le dit dans la « requête à fin d'inhumation » qu'elle présentait à l'archevêque de Paris. Il se pourraitbien que, dans son vif désir d'obtenir des obsèques décentes, elle eût un peu exagéré. Mais, enfin, tenons pour vrai ce qu'elle avance : Molière s'était assuré d'un confesseur en titre, l'abbé Bernard, prêtre habitué de Saint-Germain-l'Auxerrois [5], il pratiquait, il faisait ses pâques. Agir autrement eût été une grosse imprudence au XVIIe siècle pour un homme très en vue, obligé de compter sur les puissances. Comme Gassendi, comme plusieurs autres du même caractère, il tenait à finir convenablement. Mais n'allons pas plus loin : les prêtres de Saint-Eustache manquèrent à leur premier devoir en ne se rendant pas à son appel ; le curé de la paroisse et l'archevêque firent preuve d'une mauvaise volonté où l'inintelligence avait autant de part que l'observation des lois de l'église, mais, franchement, ni les uns ni les autres n'avaient tout à fait tort en refusant de voir en lui un chrétien.

Cherchant le bonheur en ce monde, l'épicurien demande à la vie tout ce qu'elle peut donner. Ce rat le cas de Molière ; il essaya d'arranger la sienne de façon à en tirer la plus grande somme possible de bien-être et de plaisir. D'abord, il aimait la bonne chère : je n'en veux d'autre preuve que les renseignemens fournis par d'Assoucy sur son existence en province avec les Béjart : les « sept ou huit plats, » les « friands muscats, » célébrés par le maître gourmand, cette chère plantureuse et délicate qui dure « six bons mois » ne pouvaient être une exception. Qu'on lise, au quatrième acte du *Bourgeois gentilhomme*, le menu décrit par Dorante ; il y a là une science, une précision de termes, une complaisance qui dénotent le « bon gourmet, » comme on disait alors. Un renseignement donné par de Visé montre qu'il aimait à recevoir et qu'il recevait bien : s'il acceptait volontiers à dîner chez les gens du bel air pour les observer à loisir, « il rendait tous les repas qu'il recevait. » Traiter des grands seigneurs lui eût été

impossible sans un train de maison luxueux ; il avait donc mis la sienne sur un grand pied, grâce aux profits de son théâtre. Grimarest lui attribue un revenu moyen de 30,000 livres, chiffre énorme pour le temps et qu'il faut multiplier par 5 pour évaluer ce qu'il représenterait de nos jours. Il n'est, cependant, pas trop élevé, si l'on considère qu'il touchait quatre parts à son théâtre, parfois même jusqu'à cinq ; or, dans les bonnes années, une part dans la troupe du Palais-Royal allait de 4,000 à 5,500 livres. Molière avait, en outre, sa pension comme « bel esprit » et les gratifications royales. Aussi s'était-il meublé comme un grand seigneur ; en 1670, Chalussay décrivait avec une admiration envieuse les splendeurs au milieu desquelles il vivait :

Ces meubles précieux sous de si beaux lambris,
Ces lustres éclatans, ces cabinets de prix,
Ces miroirs, ces tableaux, cette tapisserie,
Qui, seule, épuise l'art de la Savonnerie.

Les papiers de Molière, publiés par Eudore Soulié, nous introduisent, en effet, dans une demeure vraiment somptueuse. Son logement de la rue de Richelieu ne comprend pas moins de deux étages, le premier et le second, avec quatre entresols et de vastes dépendances. Dans les quatorze pièces qui le composent sont accumulés les beaux meubles, les verdures de Flandre, les tapis de Turquie, les tableaux, des pendules de Raillard et Gavelle, les deux horlogers en renom, une profusion d'argenterie, de bijoux, de linge, une batterie de cuisine aussi complète que possible. Plusieurs détails décèlent même le goût du *bibelot*, comme nous dirions aujourd'hui ; ainsi « une grande coupe de porcelaine fine, » soixante-huit pièces de cette porcelaine de Hollande, — « vases, urnes, buires, » — dont on parait les cheminées et les buffets, etc. Grimarest était donc bien renseigné lorsqu'il écrivait : « Il était très sensible au bien qu'il pouvoit faire dire de tout ce qui le regardoit ; ainsi, il ne négligeoit aucune occasion de tirer avantage dans les choses communes comme dans le sérieux, et il n'épargnoit pas la dépense pour se satisfaire. » Appelons les choses par leur nom : avec un sentiment très vif du charme que met dans la vie un entourage familier de belles choses, Molière n'était pas exempt d'un certain goût d'ostentation.

Au moment de sa mort, il était servi par un domestique assez nombreux pour une famille de trois personnes : deux femmes, Renée Vannier, dite La Forest, servante de cuisine, Catherine Lemoyne, fille de chambre, et un valet, appelé Provençal, peut-être parce que Molière l'avait ramené de Provence. La Forest, la vieille La Forest, est presque aussi populaire que son maître, grâce à deux anecdotes, venant l'une de Boileau, l'autre de Grimarest. « Molière, dit Boileau, lui

lisoit quelquefois ses comédies, et assurait que, lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avaient point frappée, il les corrigeoit, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé, sur son théâtre, que ces endroits n'y réussissoient point ; » et Brossette ajoute qu'elle avait assez de sens littéraire pour ne pas confondre du Brécourt avec du Molière. Selon Grimarest, elle accompagnait son maître au théâtre, et elle y rendait quelques petits services, car le registre de La Grange porte un paiement de 3 livres à son nom ; elle était dans la coulisse et riait aux éclats le jour où Molière, jouant le rôle de Sancho et attendant sur l'âne de rigueur le moment de paraître, fut obligé de brusquer son entrée, emporté par l'âne, qui savait mal son rôle. La première surtout de ces deux anecdotes a fait fortune ; outre qu'elle peut, comme l'a prouvé Alfred de Musset, être un thème à beaux vers, que, surtout, elle se prête à des considérations de haute littérature [6], elle donne lieu d'admirer l'attachement de Molière pour ses vieux domestiques et la familiarité, pleine de bonhomie, dans laquelle il vivait avec eux. Remarquons, cependant, qu'il y eut chez lui plusieurs La Forest successives, dont l'une, de son vrai nom Louise Lefebvre, mourut en 1668 ; suivant un usage qui n'est pas perdu, lorsqu'il changeait de cuisinière, il donnait à la nouvelle le nom de l'ancienne. Il est donc probable que celle dont il se servait pour faire l'épreuve de ses pièces devait moins cet honneur à l'ancienneté de ses services et à l'affection de son maître qu'à un don de nature pour sentir le comique ; comme tant d'autres choses, Molière l'employait au bien de son art. Quant à Provençal, il avait quelque mérite à le garder, car c'était un lourdaud, d'intelligence rudimentaire. Au demeurant, Grimarest nous montre le poète fort impatient, fort exigeant, et cela avec une précision si détaillée, qu'il est bien difficile de ne pas le croire. Un jour que Provençal chaussait obstinément son maître à l'envers, il recevait un coup de pied qui l'étendait par terre ; ce maître « était l'homme du monde qui se fesoit le plus servir ; il falloit l'habiller comme un grand seigneur, et il n'aurait pas arrangé les plis de sa cravate ; il était incommode par son exactitude et par son arrangement ; il n'y avait personne, quelque attention qu'il eût, qui y pût répondre : une fenêtre ouverte ou fermée un moment devant qu'il l'eût ordonné le mettoit en convulsion ; il était petit dans ces occasions. Si on lui avait dérangé un livre, c'en était assez pour qu'il ne travaillât de quinze jours. Il y avait peu de domestiques qu'il ne trouvât en défaut, et la vieille servante La Forest y était prise aussi souvent que les autres, quoiqu'elle dût être accoutumée à cette fatigante régularité que Molière exigeoit de tout le monde. Et même, il était prévenu que c'était une vertu ; de sorte que celui de ses amis qui était le plus régulier et le plus arrangé était celui qu'il estimoit le plus. » Là-dessus, un honnête biographe s'étonne et s'indigne ; avec J.-B. Rousseau, il y voit « trop ouvertement le dessein

de déshonorer Molière, » et il oppose àGrimarest l'autorité de Mlle Poisson, d'après laquelle Molière était « complaisant et doux. » Grimarest n'avait pas d'aussi noirs desseins ; tout son livre témoigne, au contraire, d'intentions excellentes ; mais sa plume est lourde, l'art des nuances lui manque ; il peut dire vrai pour le fond des choses et ne pas bien choisir ses mots. Admettons qu'un ou deux traits du passage qu'on vient de lire soient grossis par maladresse, mais tenons l'ensemble pour exact ; et, de l'éloge de Mlle Poisson, retenons que la bonté naturelle de Molière faisait vite oublier ses accès de colère. Mais ceux-ci sont d'autant plus vraisemblables dans son intérieur, qu'il en avait de terribles au dehors. Bazin a justement remarqué que, s'il a subi de violentes attaques, il a lui-même usé et abusé du droit de défense, que *l'Impromptu de Versailles* n'est pas précisément l'oeuvre d'un homme sans ressentiment, qu'il y a pris l'initiative de la satire personnelle contre ses rivaux de l'Hôtel de Bourgogne, qu'il a traité le pauvre Boursault avec un mépris écrasant. C'était un très honnête homme, mais qui avait ses nerfs, et faciles, à exciter.

Le goût de l'ordre n'empêchait pas un certain laisser-aller dans la conduite de ses affaires. On peut supposer que, jusqu'en 1672, à la mort de Madeleine Béjart, qui était pour lui le meilleur des intendans, l'ordre régna chez lui. Cependant, même sous cette administration, il vivait au jour le jour, sans trop songer au lendemain. L'actif de sa succession fut de 40,000 livres ; c'était peu pour un homme qui en gagnait annuellement 30,000. S'il prêtait facilement, il empruntait de même, faisant compte un peu partout : chez l'épicier, pour 115 livres ; chez le rôtisseur, pour 392, etc. ; il laissait 3,000 livres de petites dettes, contre 1,771 d'argent comptant. Je veux bien qu'une part de ces dettes, où figurent l'ébéniste et le serrurier, le tapissier et le franger, soit motivée par les dépenses d'une récente installation ; malgré tout, il est impossible de méconnaître qu'il balançait mal son actif et son passif. Armande n'était pas femme à remplacer auprès de lui Madeleine Béjart, en fait d'ordre et d'économie : elle tripotait dans les affaires de son mari, qui ne la contrariait pas ; ainsi, sur un prêt de 1,000 livres fait par Molière, elle s'en faisait rembourser 200, dont elle ne donnait pas quittance, et, sans doute, ne lui en disait rien. Décidément, ce ménage de comédiens était bien un de ces ménages d'artistes comme on en voit encore quelques-uns.

Existence facile et large, luxe domestique, laisser-aller, ce n'est qu'une part du bonheur épicurien ; il y faut encore et surtout l'amour. Il ne manqua pas dans la vie de Molière. Sans parler de la passion qui lui fit épouser Armande Béjart, une série d'intrigues, successives ou simultanées, mais ininterrompues, occupa ses loisirs jusqu'à son mariage et en adoucit peut-être les ennuis. D'abord, il semble résulter d'une lettre de Chapelle qu'à son arrivée à Paris Molière entretenait un

commerce galant avec une de ses comédiennes, Mlle Menou, et qu'il excitait par là de vives jalousies dans la troupe. Plus tard, il est l'amant heureux ou malheureux de Mlle du Parc, que Racine lui enlève, et de Mlle de Brie, pourvues l'une et l'autre de maris philosophes. Mais, ici encore, n'eussions-nous aucun renseignement positif, il suffirait de feuilleter ses oeuvres pour deviner, à la place qu'il y donne à l'amour, celle que l'amour tint dans sa vie. Il était jaloux, et il peint toutes les sortes de jalousie, depuis celle qui caresse comme une flatterie, jusqu'à celle qui insulte et qui blesse. Dans *les Fâcheux*, il institue sur elle toute une discussion théorique, et il en présente le pour et le contre avec une subtilité digne de l'Hôtel de Rambouillet. Il en fait le ressort et le sujet de deux pièces entières : l'une sérieuse, *Don Garcie de Navarre*, l'autre grotesque, *Sganarelle*. C'est encore de la jalousie qu'il s'inspire pour peindre ces délicieuses scènes de brouille et de raccommodement qui reviennent si souvent dans ses pièces. Il effleure même, dans *Amphitryon*, une forme assez particulière de jalousie dont la littérature devait grandement abuser plus tard, celle de l'amant à l'égard du mari. Ailleurs, dans *l'École des femmes*, c'est la jalousie désespérée du vieillard rival d'un jeune homme. Toutes les sortes d'amour lui portent bonheur ; il les exprime avec une vérité suprême, soit en de petites scènes où l'action se pose un moment, mais qui ne tiennent à l'intrigue que par un fil léger, ou dans des pièces entières, inspirées de lai seul. Et toujours, à la sincérité, à l'effusion du poète, on devine qu'il n'y a point là développement heureux des lieux-communs du théâtre, mais expression de sentimens personnels. Nul moins que lui n'est idéaliste et platonique. Les raffinemens des précieuses, leur prétention de réduire « les flammes » à cette pureté où du parfait amour réside la beauté, tout cela lui parait un ridicule défi à la nature. Il ne perd jamais une occasion de célébrer l'amour simple et complet, celui qu'inspire la bonne loi naturelle. À défaut de l'amour, il se contente du plaisir ; il y invite, il y excite, dans les vers qu'il mêle aux divertissemens de ses pièces ; déjà saisi par la mort, il le chantait encore dans un intermède du *Malade imaginaire*.

Au penchant vers l'amour et le plaisir il joignait ces qualités affectueuses qui ne sont le privilège d'aucune philosophie, mais que l'on rencontre souvent, elles aussi, chez les épicuriens, car ils n'oublient pas de leur demander un charme aussi vif que celui de l'amour, et il leur manque, pour régler leurs attachemens ou modérer leurs regrets, l'esprit de sacrifice et l'espoir d'une vie future. Molière, lui, « était né avec les dernières dispositions à la tendresse, » comme il le dit dans la fameuse conversation d'Auteuil. Cette tendresse se portait de préférence sur les enfans, qu'il avait toujours beaucoup aimés. Le rôle de Louison, dans *le Malade imaginaire*, où il fait parler une petite fille avec un naturel si rare, prouve qu'il les connaissait bien,

et l'on devine l'affection qu'il portait aux siens par la longue scène de *Psyché*, où le roi déplore d'avance la perte de sa fille par une lamentation prolongée, parfois déchirante. Six ans avant *Psyché*, un de ses amis, La Mothe Le Vayer, qui faisait profession de philosophie et de force d'âme, avait perdu un fils de trente-cinq ans, homme d'une grande distinction. Le poète adressait donc au père un sonnet, accompagné d'une lettre de consolation, où il lui disait : « Si je n'ai pas trouvé d'assez fortes raisons pour affranchir votre tendresse des sévères leçons de la philosophie et pour vous obliger à pleurer sans contrainte, il en faut accuser le peu d'éloquence d'un homme qui ne saurait persuader ce qu'il sait si bien faire. » M. Paul Mesnard conjecture qu'il pourrait bien y avoir ici une allusion aux inquiétudes éprouvées par le poète pour un fils, son premier-né, qu'il perdit quelques semaines après. En effet, les deux premiers quatrains du sonnet reparaissent dans la plainte de *Psyché*. Ainsi, le poète aurait bien vite éprouvé lui-même la douleur qu'il consolait chez autrui, et, à l'éloquence désespérée avec laquelle, six ans plus tard, sans nécessité dramatique, il fait parler une infortune semblable à la sienne, on devine la blessure toujours saignante qu'il avait gardée au coeur. Pour sa facilité à verser des larmes, il ne trouva que trop à l'exercer. Durant les quinze ans de son existence parisienne, l'a mort lui enlève ceux auxquels l'unissent les liens les plus étroits d'amitié et de parenté : en 1650, son camarade Joseph Béjart ; en 1660, son frère Jean Poquelin ; en 1664, son premier-né ; en 1665, sa soeur Madeleine Boudet ; en 1669, son père ; en 1672, son amie Madeleine Béjart et un second fils. Ces coups répétés et dont-tous, sauf un, atteignaient des enfans ou des personnes dans la force de l'âge, furent certainement pour quelque chose dans la tristesse que tous ses contemporains s'accordent à remarquer chez lui et qui complète sa physionomie morale.

Chapitre IV

Car il était triste, d'une tristesse silencieuse, assez étonnante au premier abord chez un homme dont le métier était de faire rire, et qui frappait d'autant plus ses contemporains. Sauf le souper à *la Croix-de-Lorraine*, aucune des nombreuses anecdotes dont il est l'objet ne le laissent voir franchement gai ; il recherchait la solitude, et, dès qu'il avait un peu de loisir, il se retirait dans sa maison d'Auteuil. S'il y donnait parfois des soupers bruyans, c'était pour le plaisir de ses amis plutôt que pour le sien propre, car, au moment où la fête s'animait trop, il se retirait dans sa chambre. On l'y trouvait plus souvent en la seule compagnie de sa fille, ou seul et rêvant. Peu à peu, en effet, son existence et ses travaux avaient accumulé en lui une immense lassitude dont il soulageait le poids, dès qu'il le pouvait, par le repos et le silence ; il faisait rire les autres au prix de tant de peines, qu'après avoir répandu sa gaîté au dehors, il ne lui en restait plus pour lui-même. Mais je crois qu'ici, comme ailleurs, il faut tenir compte des époques différentes de sa vie. Je ne vois guère sous cet aspect le Molière jeune et ardent qui court les grands chemins de Languedoc : on n'engendrait pas mélancolie à Pézenas dans la société des Béjart. Lorsqu'il revient à Paris, la jeunesse est passée et une nouvelle existence commence, étonnamment laborieuse, chargée de soucis, tourmentée par les attaques de tout genre, l'ambition, les chagrins intimes. Alors, l'humeur de l'homme change, et, comme il arrive toujours, devient le reflet des événemens.

Joignons à ces causes la morale épicurienne à laquelle il avait donné la direction de sa vie. Les voluptueux sont tristes, et l'on sait avec quelle sincérité douloureuse leur poète favori, Lucrèce, exprime l'amertume qui se dégage des plaisirs. Molière ne fit pas exception à la règle. Plus il réunissait autour de lui les élémens du bonheur, plus le bonheur le fuyait. Un moment peut-être il avait pu le saisir, mais, chose étrange, c'était lorsque dans une existence misérable, il tirait

tout de lui-même et que, pauvre comédien errant, malgré les mauvais jours et les déboires, il avait la jeunesse, l'espérance et l'avenir. De tout cela rien ne lui restait plus ; il se sentait envahi par le désenchantement. L'exercice de son génie achevait de le porter à la tristesse. Il y a deux familles de rieurs, les rieurs gais et les rieurs mélancoliques. Les premiers, Aristophane, Plaute, Regnard, peuvent aller très loin dans la découverte des faiblesses humaines, leur bonne humeur n'en est pas altérée : ils n'y voient que contradictions amusantes et les montrent telles qu'ils les voient ; le rire qu'ils excitent est sans arrière-pensée et ils en prennent eux-mêmes leur part. Les seconds, Ménandre, Térence, Molière, embrassent du même coup d'oeil la gaîté et la tristesse de ces contradictions. Comme ils visent au but de leur art, qui est le rire, ils ne nous montrent qu'une part de leurs découvertes, mais l'autre se devine, et il en reste quelque chose dans l'impression qu'ils nous laissent ; ils nous inspirent quelque chose de la pitié qu'ils ont ressentie. Je n'essaierai point de refaire l'admirable page de *Port-Royal*, où Sainte-Beuve a défini la tristesse de Molière ; il me suffira de dire qu'ayant commencé par la gaîté exubérante et sans arrière-pensée dans *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, le poète s'achemine peu à peu vers la gaîté réfléchie et raisonneuse. La première inspire encore *les Précieuses ridicules* et*Sganarelle*, mais la seconde s'y montre déjà et elle devient prépondérante à partir de *l'École des maris*. À mesure, en effet, qu'il constate de plus près la vanité de toutes les passions, de toutes les institutions humaines, de l'amour et du mariage, de la littérature et de la science de l'autorité paternelle et de la religion, il creuse de plus en plus*les dessous*, comme nous dirions aujourd'hui, sur lesquels il construit son oeuvre ; l'amertume croît dans son âme et finit par déborder.

Une dernière cause, toute physique, vint s'ajouter à ces causes morales : il était malade, d'une maladie particulièrement douloureuse, et qui le faisait souffrir à la fois dans son corps et dans son esprit. Les médecins disent volontiers de *Don Quichotte* que c'est de la monomanie des grandeurs une description exacte et complète à laquelle un aliéniste ne trouve rien à dire. *Le Malade imaginaire* est la description non moins exacte d'une forme de l'hypocondrie, et ils ne craignent pas de l'invoquer comme modèle d'observation. Ya-t-il, dans Argan, quelque chose de Molière lui-même ? Avant de répondre à cette question, essayons de suivre à travers son théâtre la gradation de ses sentimens sur le médecin et les médecins. Cinq de ses pièces, en effet, *Don Juan, l'Amour médecin, le Médecin malgré lui, Monsieur de Pourceaugnac, le Malade imaginaire*, donnent une place étonnante à la maladie et à son cortège. Dans la première, sans aucune nécessité d'intrigue ni d'action, le poète fait de Sganarelle un médecin pour rire, à seule fin, semble-t-il, de pouvoir placer sur les médecins et

la médecine une opinion trop nette pour n'être pas sérieuse et raisonnée. « Ils ne font rien, dit-il des uns, que recevoir la gloire des heureux succès ; ils profitent du bonheur du malade et voient attribuer à leurs remèdes tout ce qui vient des faveurs du hasard et des forces de la nature. « Il dit de l'autre : « C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes. » Dans la seconde, il est plein d'une telle rancune contre la médecine que, pour la satisfaire, il sacrifie la vraisemblance. Après une peinture très vraie et toute en situation de l'indifférence et du charlatanisme des médecins d'alors, il met dans la bouche de l'un d'eux, M. Filerin, une définition vraiment cynique. Filerin blâme ses jeunes confrères, Tomès et Desfonandrès, de s'être injuriés, c'est-à-dire mutuellement discrédités devant un client : « N'est-ce pas assez que les savans voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos auteurs et nos anciens maîtres sans découvrir encore au peuple, par nos débats et nos querelles, la forfanterie de notre art ? Puisque le ciel nous fait la grâce que depuis tant de siècles on demeure infatué de nous, ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes et profitons de leurs sottises le plus doucement que nous pourrons. Leur plus grand faible, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons, nous autres, par notre pompeux galimatias. » Ce n'est plus là le langage de la comédie, où les caractères doivent se peindre d'une façon inconsciente, mais de la pure satire. Jamais un médecin n'a parlé ni ne parlera de la sorte ; c'est Molière lui-même qui exprime sa propre pensée avec insistance, avec acharnement, car la tirade est très longue et je n'en donne que l'essentiel. Il faut que sa rancune ait été bien forte pour lui faire commettre une faute contre son art.

C'est que, à ce moment, il commençait à souffrir sérieusement et la médecine n'avait pu ni le guérir, ni peut-être le soulager. *L'Amour médecin* est du 15 septembre 1666 et, six mois après, le 21 février 1667, Robinet nous apprend que le poète avait failli mourir. Au mois d'avril 1667, il est encore « tout proche d'entrer dans la bière ; » il doit se mettre au régime exclusif du lait et rester deux mois éloigné du théâtre. Dans l'intervalle de ces deux maladies, il a composé une nouvelle pièce contre l'art menteur et ses adeptes, *le Médecin malgré lui*, dont la première représentation est du 6 août 1666. Cette fois, le naturel du poète comique reprend le dessus sur la rancune de l'homme ; la pièce ne contient plus de profession de foi invraisemblable ; elle est toute en action et les traits portent d'autant mieux. Les trois années qui suivent marquent une période de trêve dans cette guerre déclarée à la médecine ; non seulement Molière n'écrit rien contre elle, mais dans la préface de *Tartufe*, publiée en 1669, il semble faire amende honorable : « La médecine est un art profitable, dit-il, et chacun la révère comme une des plus excellentes

choses que nous ayons. » La même année, il est au mieux avec un « fort honnête médecin, dont il a l'honneur d'être le malade, » car il sollicite pour lui la faveur royale et plaisante agréablement sur ces relations, aussi bien dans le placet lui-même que dans une conversation avec Louis XIV : « Que vous fait votre médecin ? lui disait le roi. — Sire, répondait Molière, nous raisonnons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fois point et je guéris. » Mais ces bons rapports ne durent pas, sinon avec ce médecin-là, du moins avec les autres. Le placet cité est du mois de février et, en septembre, Molière reprend les armes avec *Monsieur de Pourceaugnac*. Cette fois encore, les coups sont terribles et portés de sang-froid : point de thèses, mais la médecine elle-même parlante et agissante. Enfin, dans sa dernière pièce, *le Malade imaginaire*, qu'il compose et joue avec la mort à ses côtés, c'est une ivresse de mépris et de dérision contre la médecine, les médecins et les malades ; il revient au procédé brutal de *l'Amour médecin*, institue un débat sur la médecine, soutient contre elle une thèse, et en son propre nom, car il se nomme ; pour cela, il interrompt l'action par une interminable scène, où l'on est obligé de faire maintenant de larges coupures. Une dernière fois, la passion a mal servi le poète ; pour un moment, elle est parvenue à le rendre diffus et froid.

De cette chronologie et de ces indications sur les maladies de Molière, de ces différences d'inspiration et de conduite dans ses pièces où la médecine entre pour quelque chose, on peut induire avec quelque vraisemblance l'influence profonde que le mal dont il souffrait exerça sur son caractère. Que les médecins d'alors dussent nécessairement attirer l'attention d'un poète comique, c'est ce qu'a pleinement établi Maurice Raynaud, auteur compétent entre tous d'un excellent livre, *les Médecins au temps de Molière*. Cependant, offraient-ils matière à des attaques si répétées ? Une pièce y suffisait, semble-t-il, et il y en a cinq. Cet acharnement ne peut s'expliquer que par des raisons personnelles au poète. Souvent malade, il demande la guérison aux médecins ; ils la lui promettent et ne peuvent la lui donner. De là un premier accès d'irritation, qui coïnciderait avec *Don Juan*. Son mal s'aggrave, et, bien qu'il ait jugé les guérisseurs du premier coup, il fait ce que les plus sceptiques font en pareil cas : il les appelle de nouveau, et les plus considérables, les plus renommés. Alors il est à la fois témoin et sujet d'une consultation semblable à celle de « l'Amour médecin ». Refuse-t-il, du moins, de se soumettre à leurs ordonnances ? Grimarest a beau prétendre, sur un on-dit, qu'il « se servoit fort rarement des médecins et n'avait jamais été saigné, » et lui-même, dans sa conversation avec le roi, qu'il ne fait pas de remèdes : nous avons l'affirmation contraire de Donneau de Visé, alors réconcilié avec lui, qu'il « n'était pas convaincu lui-même de tout

ce qu'il disoit contre les médecins, » et que, « pendant une oppression, il se fit saigner jusques à quatre fois en un jour. » Nous avons surtout cette révélation, contenue dans l'inventaire de ses papiers, qu'il occupait deux apothicaires, les sieurs Frapin et Dupré, chez lesquels il faisait un compte de 187 livres. Outre ses apothicaires, nous avons vu qu'il s'était muni, depuis 1669, d'un médecin attitré, et Maurice Raynaud nous apprend quelle sorte d'homme était celui-ci. Il s'appelait Mauvilain ; frappé par la faculté pour ses hérésies de doctrine, c'était un novateur, partisan des remèdes hardis, habile du reste, et beau parleur. Molière n'était pas allé à lui du premier coup : il avait commencé par les médecins officiels, ceux du roi et de la cour, puis, voyant qu'ils ne pouvaient rien, il s'était adressé à un autre, qui pensait et agissait tout autrement. N'est-ce pas ainsi que, de nos jours, on va chez l'homéopathe ?

Quant à la maladie dont il souffrait, il n'est pas facile de le savoir exactement, et les médecins de notre temps ne s'entendent guère plus à ce sujet que leurs devanciers du XVIIIe siècle : l'un conjecture un anévrisme, un autre la phtisie. Ce qui est certain, c'est que son mal siégeait dans la poitrine, qu'il avait une toux continuelle, des oppressions, des extinctions de voix, enfin que, par surcroit, il souffrait de l'estomac, et sur la fin de sa vie, ne pouvait plus se nourrir que de lait. Ce qui parait aussi certain, c'est que, à ces maux physiques, vint se joindre une affection morale, l'hypocondrie. Je m'empresse de dire qu'on ne saurait comparer le cas de Molière à celui de Swift ou de Jean-Jacques Rousseau, qui, à un moment de leur existence, furent véritablement des fous, et mirent dans leurs oeuvres, surtout le second, quelque chose de leur folie. Bien qu'elle soit du ressort des aliénistes, l'hypocondrie, disent-ils eux-mêmes, se concilie très bien avec l'intégrité des facultés intellectuelles ; il n'y a avec elle ni lésion cérébrale ni dissociation des idées ; elle consiste simplement dans un état d'anxiété douloureuse, provoquée par une maladie réelle ou imaginaire, et qui tourmente cruellement ses victimes, sans les frapper au siège même de l'intelligence. Parmi ses causes, les maladies de l'estomac viennent en première ligne, puis l'excès de sensibilité, les préoccupations morales, les fatigues d'une existence trop occupée. Toutes ne se trouvaient-elles pas réunies chez Molière ? L'hypocondriaque professe à l'égard de la médecine tantôt une confiance exagérée, tantôt un scepticisme absolu ; assez souvent, il commence par celle-là pour finir par celui-ci ; mais, sceptique ou confiant, il s'occupe beaucoup de médecine, fit avec passion des ouvrages médicaux, recherche la conversation des médecins. Après les praticiens-ordinaires, il lui faut les spécialistes, puis les faiseurs de réclames, enfin les charlatans. Ces états divers de la maladie, Molière semble bien les avoir tous parcourus. Pour faire parler et agir les

médecins comme il l'a fait, il dut en voir de toutes sortes, comme aussi, pour disserter sur la médecine de son temps avec une précision admirée par Maurice Raynaud, il faut qu'il l'ait étudiée et de très près.

Ces médecins ne purent manquer de lui signaler, outre ses maux physiques, le mal moral dont il souffrait. Prit-il leur avis au sérieux, s'en moqua-t-il ? En tout cas, il était assez préoccupé de l'hypocondrie pour instituer dans *Monsieur de Pourceaugnac* une longue consultation où elle est décrite avec une complaisance singulière. Quant au *Malade imaginaire*, ce n'est, comme nous l'avons vu tout à l'heure, que la description d'une forme de l'hypocondrie qui n'était plus la sienne au moment où il écrivait sa pièce, mais par laquelle il avait peut-être passé, l'hypocondrie confiante et docile. En ce cas, il se serait vengé de sa crédulité d'autrefois en la raillant. Les conjectures tirées de ses oeuvres sont fortifiées par un pamphlet contemporain, très haineux, très violent, mais très bien informé. Je veux parler de cet *Elomire hypocondre*, ou *les Médecins vengés*, publié en 1670 par Le Boulanger de Chalussay. Le titre de l'ouvrage est déjà un renseignement, et l'on aurait d'autant plus tort de le négliger que, pour le reste, l'auteur se contente d'amplifier et d'enlaidir des faits vrais. Sur le point particulier qui nous occupe, il ne fait, somme toute, que répéter en le grossissant ce que Molière dit lui-même ; si je ne l'analyse pas en détail, c'est que, ce faisant, je serais obligé de répéter ce que j'ai déjà dit d'après Molière lui-même et de raconter la même histoire : maladie, convalescence relative, rechute, irritation du malade, consultation demandée aux médecins en renom, recours aux spécialistes et enfin aux opérateurs du Pont-Neuf, l'Orviétan et Bary ; comme conséquence, idées fixes, caractère aigri, enfin hypocondrie défiante.

Je viens, pour un simple lettré, de « toucher une étrange matière. » Les aliénistes reconnaissent eux-mêmes, et nous prouvent à l'occasion, qu'il est souvent malaisé de constater sur un vivant certains états d'esprit ; à plus forte raison est-il dangereux à un profane, sans autres moyens d'information que des rapprochemens littéraires et un pamphlet, de mener à bien pareille enquête sur un homme mort depuis plus de deux siècles. Je m'y suis risqué, cependant, mais après avoir demandé l'avis de personnes très compétentes ; je n'ai guère fait que développer leur sentiment, et je leur en rapporterais volontiers la responsabilité si elles ne désiraient garder l'anonyme. Les médecins du XVIIe siècle n'avaient point pardonné à Molière ses rudes attaques, et il parait bien qu'ils se vengèrent en le laissant « crever » sans secours. Mais c'étaient des fanatiques et des sots ; ceux de nos jours, hommes d'esprit doucement sceptiques, ne lui gardent, disent-ils, aucune rancune d'avoir si mal traité leurs devanciers. Pourtant seraient-ils insensibles à l'attrait de la savoureuse vengeance qui

consisterait à le représenter comme légèrement fou ? Je ne puis croire à tant de malice et je me décide à donner leur théorie pour ce qu'elle vaut.

Chapitre V

S'il fallait en croire deux propos rapportés par Grimarest, il y aurait en désaccord entre les goûts de Molière et la carrière qu'il suivait : « Ne me plaignez-vous pas, disait-il un jour à Mignard et à Rohault, d'être d'une profession si opposée à l'humeur que j'ai présentement ? J'aime la vie tranquille ; et la mienne est agitée par une infinité de détails communs et turbulens, sur lesquels je n'avais pas compté, et auxquels il faut absolument que je me donne tout entier malgré moi. » Un autre jour, consulté par un jeune homme qui voulait se faire comédien, il l'en détournait avec force : « Notre profession, disait-il, est la dernière ressource de ceux qui ne sauraient mieux faire, ou des libertins qui veulent se soustraire au travail. » Il lui remontrait donc que, monter sur le théâtre, ce serait « enfoncer le poignard dans le coeur de ses parens, » que lui-même « s'était toujours reproché d'avoir donné ce déplaisir à sa famille, » que, « si c'était à recommencer, il ne choisirait jamais cette profession, » car ses agrémens sont trompeurs, elle n'est qu'un triste esclavage aux plaisirs des grands, le monde regarde les comédiens comme des gens perdus, etc. Il ne faut pas tirer de la première de ces anecdotes plus qu'elle ne contient : le mot *présentement* en fixe la portée. Au moment où Molière s'exprime de la sorte, il est très malheureux et commence une longue plainte sur ses souffrances domestiques ; on ne s'étonne donc pas que son métier lui apparaisse sous des couleurs très sombres. Quant à la seconde, elle ne fait que confirmer cette vérité d'expérience, que, très rarement, un homme mûr conseille à un jeune homme d'embrasser la profession qu'il a lui-même choisie ; et il y a bien des choses dans une habitude si générale : la confiance en ses propres forces, la défiance de celles d'autrui, cette amertume contre la destinée, si commune entre quarante et cinquante ans. On peut admettre que Molière ait alors conçu, dans ses heures de tristesse, quelque mépris pour son métier d'amuseur public et rêvé quelque

autre emploi de son génie. Mais de pareils états d'esprit ne donnent point la véritable pensée d'un homme. Tout démontre, au contraire, qu'il aimait passionnément son art, qu'il y rapportait toutes pensées, qu'il s'y donnait corps et âme. Avant d'être écrivain de génie, il était, il voulait être comédien excellent. Il eut toutes les qualités que sa profession exige et aussi quelques-uns des défauts qu'elle provoque.

Il y trouva, cependant, dès ses débuts, une déception cruelle et dont il ne prit jamais complètement son parti. Il ne voyait pas alors, comme la perspective la plus attirante du métier qu'il embrassait, la joie de représenter un jour les Mascarille et les Sganarelle. La preuve, c'est qu'en signant un contrat d'association avec ses premiers camarades, il se réservait « les héros, » c'est-à-dire les grands rôles tragiques ; peut-être même faut-il en partie rapporter à ce choix l'insuccès de l'l'Illustre Théâtre à Paris. En province, il s'obstine et n'est pas plus heureux : il parait qu'on le siffle à Limoges et qu'on lui lance des pommes cuites à Bordeaux. Il se résigne alors à essayer du comique, et on l'y trouve excellent ; selon Chalussay, la petite ville se pâme d'aise dès qu'il paraît. Cependant, il ne perd pas l'espoir de se faire applaudir dans le tragique ; avant de rentrer à Paris, après douze ans de campagne, il étudie le répertoire des deux Corneille et, comme pièce de début au Petit-Bourbon, il donne Héraclius : le jeu des pommes cuites recommence ; même insuccès dans Rodrigue, puis dans le Cid, puis dansPompée. Ce serait seulement après tous ces échecs qu'il se serait résigné à revenir au comique, et les deux pièces qu'il rapportait de province, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, lui auraient enfin valu le succès. Telle est la version de ses ennemis, et elle ne manque pas de vraisemblance, bien que Molière n'ait jamais renoncé à la tragédie.

Y était-il très bun ? Nous pouvons en douter. D'abord il n'avait guère le physique de l'emploi et, avec un tragédien, le public ne saurait prendre son parti de certaines imperfections. C'est là ce que n'ont jamais voulu comprendre un certain nombre de comédiens que la nature destine à faire rire. L'auteur de *la Comtesse Romani* s'est amusé à incarner, dans un type très vrai, Filippopoli, ce genre d'aberration, capable de fausser le meilleur talent. Écoutez ce bout de conversation entre Filippopoli et sa directrice : « Tu es un comique, lui dit celle-ci, tu es même plus comique que tu ne le crois, mon garçon ; je ne sais pas pourquoi tu as la rage de vouloir jouer la tragédie. — Je sais ce que je peux faire, répond l'autre ; j'ai la larme ! — On ne joue pas les tragiques avec ton nez. — Mon nez ne regarde personne. — C'est là ton erreur, il regarde tout le monde. » Pour Molière, c'était toute sa personne qui chagrinait le public dans la tragédie. De plus, il prétendait faire prévaloir un système à lui de déclamation tragique, et ce système est assez contestable. Nous le connaissons par

l'exposition complaisante qu'il en a faite dans *l'Impromptu de Versailles* : il consistait essentiellement à « réciter le plus naturellement qu'il est possible, » au contraire du « ton de démoniaque » qui était de règle à l'Hôtel de Bourgogne. On rapproche d'ordinaire de cette théorie celle d'un autre grand poète-comédien, Shakspeare, qui, dans *Hamlet*, expose lui aussi ses idées sur la récitation dramatique. On a tort, car les idées de l'acteur anglais sont assez différentes. Shakspeare recommande, lui aussi, le naturel, mais, à ce conseil, il en joint beaucoup d'autres qui l'expliquent et le complètent ; de plus, il ne parle pas de la tragédie, mais du drame, ce qui est assez différent. Or, s'il faut du naturel dans la tragédie, il n'y saurait suffire ; très souvent, les sentimens qu'elle exprime sont héroïques, grandioses, surhumains, c'est-à-dire tout autre chose que simples ; jouer simplement un tragique comme Corneille ou Rotrou, c'est le trahir. On peut donc croire qu'en traçant les règles d'une nouvelle diction tragique, Molière, comme il arrive d'habitude aux comédiens, faisait la théorie de son talent et proposait comme modèle les qualités qu'il avait ou croyait avoir.

S'il ne ménageait pas les railleries à ses rivaux, ceux-ci les lui rendaient avec usure. Il y a, dans *l'Impromptu de l'hôtel de Condé*, un portrait de Molière tragédien où se trouve certainement une part de vérité. Tous les traits essentiels qui y sont tournés en ridicule, le nez en l'air, les yeux égarés, l'épaule en avant, « la tête sur le dos, la perruque plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence, » tout cela se reconnaît dans le portrait de la Comédie-Française, d'autant plus aisément que le peintre et le satirique ont tous deux représenté leur modèle dans César, de *la Mort de Pompée*. Erreur qui est bien d'un comédien, Molière avait choisi pour se faire peindre celui de ses rôles où il était le plus contestable, mais qui, par son éclat extérieur, ses effets de costume et d'attitude, l'illustration du personnage, flattait le plus son amour-propre. Chalussay ne pouvait manquer de reprendre la thèse de Montfleury ; il répète donc les mêmes railleries, et, par surcroit, se moque avec assez de verve de l'obstination malheureuse de son ennemi à faire les amoureux tragiques :

… Si tu le voyais quand tu veux contrefaire
Un amant dédaigné qui s'efforce de plaire ;
Si tu voyais les yeux hagards et de travers,
Ta grande bouche ouverte, en prononçant un vers,
Et ton col renversé sur tes larges épaules !..

Et il le renvoie brutalement à sa destination naturelle, qui est de « faquiniser. » On remarquera que, dans tous les renseignemens qui nous parviennent de la sorte sur Molière tragédien, il n'est rien dit de

cette simplicité qu'il recommandait. Au contraire, on lui reproche, à lui aussi, d'être emphatique, criard et tendu ; cela prouverait que la simplicité tragique est, comme je le viens de dire, chose assez contestable, puisque celui-là même qui en faisait profession cédait malgré lui à la nature du genre et s'efforçait inutilement de se guinder à sa hauteur.

Le résultat de ces échecs fut pour Molière ce qu'il est d'habitude : beaucoup d'aigreur contre la tragédie, jointe au désir d'aborder de biais un genre pour lequel il persistait à se croire fait. C'est une double infirmité de notre nature, d'abord de ne pouvoir prendre notre parti de nos défauts, et aussi de déprécier ce qu'ils nous interdisent ; mais, au théâtre surtout, *le Renard et les Raisins* sont une vérité. Lorsque, dans la*Critique de l'École des femmes*, il instituait son fameux parallèle entre la comédie et la tragédie, il y avait pas mal de rancune dans le dédain qu'il affectait pour celle-ci. J'attribuerais volontiers à la même cause la direction donnée à plusieurs de ses pièces, dont le caractère n'est pas très net, puisque, depuis le jour de leur apparition, les critiques n'ont cessé de disputer à leur sujet. Ainsi, ce *Misanthrope*, qu'on n'admirera jamais trop, mais qu'on ne comprendra jamais assez. Alceste doit-il faire rire, doit-il faire pleurer, ou tous les deux à la fois ? Soyons franc, et reconnaissons que, si c'est là un chef-d'oeuvre de l'esprit humain, c'est un chef-d'oeuvre obscur, comme beaucoup d'autres chefs-d'oeuvre ; que, pour une pièce comique, il excite un rire assez court et, pour une pièce sérieuse, il déroute l'émotion ; que, malgré la scène du sonnet et celle des portraits, malgré les deux petits marquis, malgré Basque, il est un peu froid à la représentation ; que, si les lettrés l'applaudissent avec un enthousiasme réfléchi, le parterre est pour lui aussi tiède qu'au premier jour. J'ai consulté à ce sujet plusieurs comédiens d'expérience, et tous me disaient que, hors Paris, ce titre sur une affiche de théâtre est « un repoussoir. » À ce caractère incertain du *Misanthrope*, nous pouvons attribuer, entre autres causes, le désir chez Molière de se tailler lui-même un rôle d'amoureux où il pût déployer ses qualités méconnues, se faire applaudir dans une action sérieuse, exciter un frisson de terreur dans des scènes presque tragiques, comme la grande explication du quatrième acte, où Alceste marche sur Célimène, la menace à la bouche et le bras levé. Conjecture d'autant plus vraisemblable, que le *Misanthrope* est, en plusieurs endroits, une reprise de *Don Garcie de Navarre*, tentative avortée dans un genre à demi tragique. Est-ce à dire que l'on puisse imaginer *le Misanthrope* d'après une conception différente ? Nous sommes trop heureux de l'avoir pour ne pas le prendre tel qu'il est, en toute sincérité d'admiration ; mais j'essaie de l'expliquer en m'éclairant d'une notion sur le caractère et les tendances de son auteur, reconnaissant que cette notion est une des moindres dont il faille tenir

compte, mais estimant que l'on aurait tort de la négliger tout à fait. Si le lecteur la trouvait acceptable, il pourrait l'appliquer à d'autres pièces de Molière, où l'élément sérieux est moins envahissant, mais où il prend sa place, assez contraire parfois à la nature même de la comédie.

Si Molière fut mauvais acteur tragique, il excellait dans le comique, et tous les genres de comique, le plus élevé comme le plus bas. Sous ce rapport, les témoignages de ses contemporains sont unanimes. Beaucoup, cependant, partent d'ennemis acharnés, qui n'ont aucunement l'intention de lui faire des complimens ou d'enregistrer ses succès, qui le dénigrent, au contraire, l'injurient, ne lui accordent que des éloges perfides, par exemple lorsqu'ils consentent à le reconnaître bon farceur en ajoutant que c'est là son véritable emploi et qu'il aurait tort de vouloir s'élever plus haut. Mais, rapprochées les unes des autres, ces injures mêmes laissent échapper un involontaire aveu d'excellence, d'autant plus qu'à côté de ces témoignages haineux s'en trouvent quelques autres, plus favorables sans l'être tout à fait, et, par cela même, d'autant plus sûrs. De l'ensemble il résulte que Molière fut un acteur comique des plus complets, à la fois laborieux et inspiré, devant beaucoup à la nature, encore plus à l'art, par-dessus tout interprète admirable de ses propres oeuvres. Il parlait d'abord avec une volubilité excessive ; des efforts qu'il fit pour la dominer, il lui resta une sorte de « hoquet ou de tic de gorge. » Au demeurant, il faisait de sa personne tout ce qu'il voulait. Le médecin Jean Bernier, d'ailleurs fort en colère contre lui, ne peut s'empêcher de dire : « Il était encore meilleur acteur que bon auteur ; il avait, comme on dit, son visage dans ses mains. » De Visé est encore plus explicite : « Il était tout comédien, depuis les pieds jusqu'à la tête ; il sembloit qu'il eût plusieurs voix ; tout parloit en lui, et d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'oeil et d'un remuement de tête, il faisait concevoir plus de choses que le plus grand parleur n'aurait pu dire en une heure. » À ces qualités supérieures il joignait des talens qui, de nos jours, feraient la fortune de plusieurs acteurs. On devine bien, par *l'Impromptu de Versailles*, qu'il avait un grand talent d'imitation ; il le poussait très loin, puisque, pour contrefaire le gros Montfleury, a il soufflait, il écumait, il avait trouvé le secret de rendre son visage bouffi. » Mais il ne dédaignait pas jusqu'à ce comique de pantomime et de cirque, qui consiste tout entier en grimaces, contorsions et cris bizarres ; on peut en juger par ces quelques scènes de *la Princesse d'Élide*, où l'imitation de l'écho, la scène de l'ours, la leçon de chant représentent le plus haut degré de la bouffonnerie sur le théâtre. Avec quelques autres passages de ses oeuvres, elles expliquent le reproche que lui adressaient quelques délicats d'être un peu « grimacier. » Le souvenir de ses plus grands succès se rattache, du reste, à ses rôles bouffons,

très en dehors ; il faut lire, dans *Élomire hypocondre*, la description de la manière dont il jouait le héros de *Sganarelle* et Mascarille de *l'Étourdi*. Il s'y incarnait si bien que ces deux noms furent quelque temps des sobriquets acceptés par le public et sous lesquels amis et ennemis le désignaient communément. Pour ses grands rôles, Arnolphe, Alceste, Harpagon, Sosie, M. Jourdain, Argan, on regrette de n'avoir que les banales formules d'admiration prodiguées par Loret ou Robinet, mais elles sont enthousiastes et traduisent visiblement le cri public.

Il avait recueilli, en effet, tout ce que la tradition comique devait aux Français et aux Italiens et il la joignait aux créations personnelles de son génie. Dans sa jeunesse, il avait vu jouer le trio de l'Hôtel de Bourgogne, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin ; en ses heures d'escapade, il fut le spectateur, peut-être l'auxiliaire, de l'Orviétan et de Bary ; il vit Guillot-Gorju, Braquette, Prosper ; il eut Jodelet pour camarade. Mais surtout il fut toute sa vie l'élève et l'ami du grand Scaramouche. Aussi, écoutez ses ennemis : « Si vous voulez jouer*Élomire*, disait l'auteur de *Zélinde*, il faudroit dépeindre un homme qui eût dans son habillement quelque chose d'Arlequin, de Scaramouche, du docteur et de Trivelin, que Scaramouche lui vint redemander ses démarches, sa barbe et ses grimaces, et que les autres lui vinssent en même temps demander ce qu'il prend d'eux dans son jeu et dans ses habits. » Lacroix trouve le moyen d'enchérir : « Le bourgeois se lassoit de ne voir que les postures et les grimaces des Trivelins et de ne pas entendre ce qu'ils disent ; Molière est venu et les a copiés, Dieu sait comment ! et aussitôt, à cause qu'il parle un peu Français, on a crié : Ah ! l'habile homme ! » Molière fit donc pour son jeu ce qu'il faisait pour ses pièces ; prenant son bien où il le trouvait, et l'on s'explique, pour les deux côtés de son génie, la comédie écrite et la comédie jouée, que la jalousie, promptement éveillée par ses débuts, s'écriât : « On ne peut pas dire qu'il soit une source vive, mais un bassin qui reçoit ses eaux d'ailleurs. » Bonne fortune singulière pour le théâtre d'une nation, au moment où, par l'entier développement de ses forces vives et l'équilibre de toutes ses qualités, elle arrivait à son apogée littéraire et social, il se trouvait un grand comédien pour recueillir ce que toute une lignée de a farceurs » nationaux et étrangers avait imaginé de plus excellent, le fixer, le faire sien, et, créant lui-même une tradition, le faire entrer définitivement dans le patrimoine dramatique de notre pays.

Chapitre VI

Car Molière, sans trop se douter peut-être de ce qu'il préparait, mais avec une énergie et une force de volonté admirable, donna rapidement à sa troupe la force nécessaire pour vivre, durer, s'imposer à la tutelle royale et devenir une institution d'état. On cite d'habitude, pour marquer la nature de ses rapports avec ses comédiens, une phrase du registre de La Grange : « Tous les acteurs aimoient le sieur Molière, leur chef, qui joignoit à un mérite et à une capacité extraordinaire une honnêteté et une manière engageante qui les obligea tous à lui protester qu'ils vouloient courir sa fortune et qu'ils ne le quitteraient jamais, quelque proposition qu'on leur fit et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs. » Ceci se rapporte à l'expulsion de la troupe du Petit-Bourbon, et il se peut bien, en effet, qu'à ce moment tels fussent les sentimens de tous ses membres. Mais La Grange, homme de convenance et de discrétion, ne revient plus sur ce chapitre ; il aurait en sans doute trop à dire. En regardant les choses de près, on voit que, chez Molière, ces « manières engageantes » se conciliaient très bien avec un ton d'autorité et une brusquerie rendus nécessaires par la turbulence et l'indiscipline de ses comédiens. Lorsqu'il s'adresse à eux, dans *l'Impromptu de Versailles*, écoutez de quel style il leur parle : « Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-là !.. Têtebleu ! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui ? Ah ! les étranges animaux à conduire que des comédiens !.. Songeons à répéter, s'il vous plaît… Or sus commençons… Bon ! voilà l'autre qui prend le ton de marquis ! Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement ? » On dirait autant de coups de fouet ou de bride pour maintenir un attelage indocile ; la parole est saccadée, fiévreuse ; le geste et l'allure devaient être à l'avenant. Aux récriminations, il répond par des coups de boutoir, il force les résistances par des mots piquans : « Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête l » dit-il crûment à Armande. Mlle

du Parc reçoit avec mauvaise humeur « un rôle de façonnière, » sous prétexte qu'elle n'est rien moins que cela : « Mon Dieu ! mademoiselle, répond Molière avec une ironie transparente, vous le jouerez mieux que vous ne pensez — et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Prenez bien garde à vous déhancher comme il faut et à bien faire des manières. Cela vous contraindra un peu ; mais qu'y faire ? Il faut parfois se faire violence. » De même, çà et là, dans les conseils qu'il donne à ses acteurs sur le caractère de leur rôle, il semble faire la satire de leurs défauts.

Ses ennemis profitaient naturellement, pour le peindre en laid d'une manière d'être qu'il exposait lui-même si complaisamment. Tout le dernier acte d'*Élomire hypocondre* n'est qu'un développement haineux sur le thème de *l'Impromptu*, et nous y voyons la troupe entière en révolte déclarée. Confirmant ce que dit Chappuzeau, que « les comédiens ne peuvent souffrir entre eux la monarchie, qu'ils ne veulent point de maître particulier et que l'ombre seule leur en fait peur, » tous ses membres se récrient comme un seul homme lorsque Molière exprime la prétention d'être obéi :

Le maître ! double fat, en est-il parmi nous ?

Aussi leur reproche-t-il amèrement leur ingratitude et leur indiscipline. — Qui ne serait surpris, s'écrie-t-il,

De voir qu'en moins de rien des gueux à triple étage,
Des caimans vagabonds, morts de faim, demi-nus,
Sont devenus si gros, si gras et si dodus,
Et sont si bien vêtus des pieds jusques au crâne,
Que le moindre de vous porte à présent la panne ?
Vous me devez ces biens, ingrats, dénaturés,
Mon esprit et mes soins vous les ont procurés,
Et, lâches, toutefois, loin de le reconnaître,
En valets révoltés vous traitez votre maître,
Vous le voulez contraindre à suivre vos avis,
Et vous ne seriez plus s'il les avait suivis !

Ce n'est là qu'une caricature violente et grossière, mais *l'Impromptu*suffit à prouver qu'elle renferme une part de vérité, que la concorde ne régnait pas toujours au Palais-Royal, qu'il dut y avoir bien des scènes bruyantes, et que le directeur de ces comédiens illustres connut les ennuis de tous les directeurs.

Mais qu'importe au public par quels efforts on parvient à lui plaire ! Au théâtre surtout il ne juge que sur des résultats. Or, ici, les résultats étaient admirables. D'abord, on travaillait chez Molière comme on ne

travaille plus dans aucun théâtre. Si l'on considère le petit nombre de ses acteurs et la quantité de pièces jouées par eux, on s'étonne qu'ils aient suffi à la tâche. L'on s'étonne aussi de la souplesse dont chacun d'eux fît preuve en incarnant un si grand nombre de rôles et dans plusieurs emplois, car on ne se cantonnait pas alors dans un seul ; on n'était même pas l'homme d'un seul genre, et l'on passait aisément de la comédie à la tragédie. N'eût-on pas naturellement cette souplesse, Molière y suppléait : « Il a le secret, disait Gabriel Guéret, d'ajuster si bien ses pièces à la portée de ses acteurs qu'ils semblent être nés pour tous les personnages qu'ils représentent. Ils n'ont pas un défaut dont il ne profite quelquefois, et il rend originaux ceux-là même qui sembloient devoir gâter son théâtre. » Donneau de Visé rapporte, d'autre part, que l'on s'étonnait « de quelle manière il faisait jouer jusques aux enfans, » et que lui-même se piquait de « faire jouer jusques à des fagots. » Il nous apprend aussi quelle précision Molière exigeait, ne souffrant pas que rien fût abandonné au hasard de l'inspiration et à la fantaisie individuelle : « Chaque acteur sait combien il doit faire de pas, et toutes ses oeillades sont comptées. » Même sévérité pour la diction : « Il avait imaginé, dit l'abbé Dubos, des notes pour marquer les tons qu'il devoit prendre en récitant ses rôles, » à plus forte raison ceux que devaient prendre ses acteurs. Le résultat de ses efforts était une justesse d'ensemble, dont Segrais disait : « On a vu par son moyen ce qui ne s'était pas encore vu et ce qui ne se verra jamais : c'est une troupe accomplie de comédiens, formée de sa main, dont il était l'âme, et qui ne peut avoir de pareille, u Segrais se trompait en partie ; la tradition de Molière devait rester l'Âme d'une troupe qui, survivant à son chef et toujours renouvelée, n'a cessé de la suivre en la rajeunissant.

Former d'excellens comédiens et leur donner des chefs-d'oeuvre à interpréter ne suffit pas à la fortune d'un théâtre. Il faut encore ne pas négliger un ensemble de petits moyens, dont notre temps fait un usage prodigieux, qu'il croit à tort capables de remplacer tout le reste, mais auxquels un directeur doit toujours faire une place. Ces moyens consistent à piquer la curiosité du public, à se préparer des spectateurs bienveillans, à désarmer les hostilités dans la mesure du possible ; ils s'appellent, d'un seul mot, la *réclame*. Molière y était passé maître. D'abord, il avait « l'annonce, » cette petite harangue qui suivait la représentation et servait non seulement à annoncer le prochain spectacle, mais aussi à commenter, pour le bien de la troupe, tous les événemens intérieurs qui pouvaient intéresser le public. Jusqu'en 1664, où il en remit le soin à La Grange, sans y renoncer tout à fait, il ajoutait cet emploi à tous ceux qu'il remplissait déjà. De ses annonces il ne nous en a été conservé que deux, et encore par une simple analyse : celle qu'il intercala dans sa première représentation

devant Louis XIV et celle où il annonçait *les Femmes savantes* ; ce sont des modèles. Il ne s'y ménageait en aucune circonstance, « jusque-là que, s'il mourait un des domestiques de son théâtre, ce lui était un sujet de harangue pour le premier jour de comédie. » On a conclu de là qu'il aimait l'éloquence pour elle-même, et aussi qu'il était très comédien par le constant désir d'occuper le public de sa personne. J'y verrais plutôt le désir d'entrer le plus directement possible en communication avec ses spectateurs, pour s'en emparer plus sûrement. À l'occasion, il imaginait, avant la pièce, d'ingénieuses petites scènes que l'on a souvent imitées depuis. Lui-même nous apprend qu'à Vaux, avant *les Fâcheux*, il « parut sur le théâtre en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, il Gt des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvoit là seul et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. » Une autre fois, à Versailles, il imagine de faire un marquis ridicule cherchant une place sur le théâtre et engageant une conversation avec une marquise placée dans la salle. Avant d'afficher une pièce nouvelle, il allait la lire dans des cercles choisis, comme *Tartufe* chez Ninon de Lenclos, *les Femmes savantes*chez le cardinal de Retz, et la « location » en profitait. Bien entendu, ses ennemis dénaturaient cette façon d'agir. Somaize l'accuse d'avoir a tiré des limbes son *Dépit amoureux* à force de coups de chapeau et amené la coutume de faire courre le billet ; » Montfleury le montre reçu chez les grands « au bout des tables » et payant son écot par ses imitations de comédiens ; de Visé raconte qu'il n'ouvrit son théâtre « qu'après avoir brigué quantité d'approbateurs. » Ce dernier accorde du moins que, ce faisant, « il avait de l'esprit et savoit ce qu'il falloit faire pour réussir. » En effet, il atteignit de la sorte le but auquel doit viser tout directeur : faire de son théâtre un endroit à la mode, où il est nécessaire d'aller si l'on est du bel air. C'est encore de Visé qui nous renseigne sur ce point, et de façon très complète : « Après le succès de *l'Étourdi* et du *Dépit amoureux*, son théâtre commença à se trouver continuellement rempli de gens de qualité ; non pas tant pour le divertissement qu'ils y prenoient (car l'on n'y jouoit que de vieilles pièces) que parce que, le monde ayant pris l'habitude d'y aller, ceux qui aimoient à se faire voir y trouvoient amplement de quoi se contenter ; ainsi l'on y venoit par coutume, sans dessein d'écouter la comédie et sans savoir ce que l'on y jouoit. « Il n'y a rien de tout à fait nouveau en matière de théâtre ; l'un des plus habiles directeurs qu'ait eus la Comédie-Française ne s'y prit pas autrement pour raffermir la fortune chancelante de la maison ; doucement attirée, la société élégante y vint par mode, et le grand public, suivant l'exemple, y vint par imitation et y resta par goût.

Chaque profession, la plus humble comme la plus noble, la moins classée comme la plus régulière, a son genre de point d'honneur. Pour

un comédien, pour un directeur de théâtre, il consiste non seulement à remplir toutes les obligations de son métier, mais encore à l'aimer par-dessus tout, à s'y sacrifier au besoin. Molière, lui, mourut en fonctions et à la peine. Il aurait pu, cependant, quitter la scène, se borner à écrire et prendre ainsi sa place parmi les plus honorés de ses contemporains. Louis Racine prétend que les amis du poète lui conseillaient avec instances de prendre ce parti, que même l'Académie française lui faisait offrir une place, à la condition de renoncer au théâtre. Molière refusa en objectant le point d'honneur ; et Boileau, qui ne comprenait pas, de se récrier. Molière avait raison : le point d'honneur consistait pour lui, non pas, comme disait Boileau, « à se barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle et à recevoir des coups de bâton, » mais à ne pas abandonner la troupe dont il était l'âme, à ne pas lui enlever, en se retirant d'elle, son principal élément de succès. Le jour même de sa mort, à bout de forces, ce sentiment le décidait encore à monter sur le théâtre : « Comment voulez-vous que je fasse ? disait-il à sa femme et à Baron ; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre. Je me reprocherois d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. » Sa dernière heure d'activité fut pour son art. Noble fin, et digne de lui, malgré le terrible anathème de Bossuet ; sans elle, il manquerait quelque chose à une gloire dont elle fut le couronnement et comme l'apothéose.

Chapitre VII

Si j'ai retracé avec quelque détail l'existence théâtrale de Molière, ce n'est pas seulement pour prouver combien son métier lui tenait à coeur et marquer de la sorte un trait de son caractère. L'intérêt de cette recherche est surtout littéraire. Elle contribue, en effet, à prouver que, comédien beaucoup plus qu'auteur, et subordonnant tout aux exigences de la scène, Molière faisait passer l'effet de la représentation bien avant celui de la lecture. Aussi voulait-il laisser le plus possible ses oeuvres à leur destination, qui était de paraître *aux chandelles*, et avait-il pour le livre une répugnance marquée : on sait avec quelle force il l'exprime en tête des *Précieuses ridicules* et de *l'Amour médecin*. Il lui fallait bien, toutefois, consentir à l'impression de ses pièces, puisque, sans cela, d'effrontés pillards, comme Somaize, ou des amateurs trop enthousiastes, comme Neufvillenaine, les publiaient sans sa permission. Mais, le manuscrit une fois livré, il ne s'en inquiétait plus. Il faisait ou laissait faire deux recueils de ses pièces sans corrections d'aucune sorte, sans profiter de l'occasion pour expliquer sa poétique ou batailler contre ses ennemis, à la façon de Corneille ou de Racine. Ce fut seulement vers la fin de sa carrière que, pris d'impatience, à la longue, en se voyant défigurer, et, peut-être, par un regard jeté en arrière sur son oeuvre accumulée, consentant, lui aussi, à en admettre la valeur littéraire, il voulut la corriger et la fixer. Que de sollicitude, au contraire, pour la diction et le jeu ! quelle impatience lorsque ses acteurs le trahissaient ! Écoutant un jour derrière le théâtre, avec Champmeslé, une scène de *Tartufe*, il s'écriait avec une véritable fureur : « Ah ! chien ! ah ! bourreau ! » Et, comme Champmeslé s'étonnait : « Ne soyez pas surpris de mon emportement, lui disait-il. Je viens d'entendre un acteur déclamer pitoyablement quatre vers de ma pièce, et je ne saurais voir maltraiter mes enfans de cette force-là sans souffrir comme un damné. « Il ne faudrait jamais, en étudiant ses oeuvres, perdre de vue cette

préférence ; elle expliquerait certaines façons d'écrire qui lui ont été sévèrement reprochées ; elle mériterait d'être étudiée en elle-même pour les graves questions d'esthétique qu'elle soulève. Car ce n'est point là exception unique : Shakspeare, poète-comédien, lui aussi, traitait ses pièces, une fois jouées, avec une telle négligence que leur publication, leur chronologie, leur authenticité même, sont autant de problèmes à peu près insolubles. Ces maîtres du théâtre considéraient toutes les parties : poème, diction, action, comme inséparables ; leurs oeuvres, réduites au livre, leur semblaient mortes ; enfin, au prix de la gloire journalière et directe qu'ils trouvaient sur la scène, de la joie qu'ils éprouvaient à voir leurs créations marcher et parler sous leurs yeux, à les incarner eux-mêmes, la gloire et la joie d'en prolonger la vie par le livre ne leur semblaient pas valoir le temps qu'elles auraient pris à leur occupation maîtresse.

J'ai essayé, d'autre part, de retrouver, derrière la statue solennelle du grand écrivain, l'homme lui-même, avec sa trempe morale, ce mélange de bon et de mauvais qui est dans toute créature humaine. Dans cette question, encore, la littérature est intéressée. Médiocrement chrétien et peu respectueux dans un siècle imprégné de foi et d'esprit hiérarchique, épicurien de goûts et de conduite, Molière était, à la fois, en retard et en avance sur son temps ; il se rattachait au XVIe siècle par son esprit d'indépendance, il faisait pressentir le XVIIIe par son désir de tout soumettre au rire, c'est-à-dire à la discussion. Cette nature d'esprit, non seulement se conciliait très bien avec celle de la comédie, mais elle y était jusqu'à un certain point nécessaire. On peut se demander toutefois si, en se séparant ainsi de ses contemporains, Molière n'a point perdu quelque chose. La conception de la vie réalisée par son existence est largement humaine, mais n'y manque-t-il pas une élévation qui n'est pas interdite aux poètes comiques, puisqu'elle se trouve chez d'autres que lui ? Et, de même, la morale qui se dégage de son oeuvre n'eût-elle pas gagné à s'inspirer des idées de son siècle ? En revanche, on ne peut méconnaître que, n'étant dupe d'aucune convention, en un siècle qui en comptait tant et de toutes sortes, ne laissant rien empiéter sur son libre jugement, il a déployé un courage, une vigueur d'attaque, une franchise d'observation, que plus de respect lui eût interdits ; qu'il a touché, par cela même, à quelques-uns de ces grands objets de discussion que l'on n'aborde guère aux époques de paix sociale, et que, sans les pièces où il les aborde, il manquerait quelque chose d'essentiel à son oeuvre, comme à celle de son temps. Cette liberté d'esprit n'engendra, du reste, chez lui, ni l'imprudence, ni le parti-pris, ni les mauvaises manières, ni l'indulgence pour soi-même que l'on rencontre chez les écrivains du XVIe siècle et surtout chez ceux du XVIIIe ; dans une profession et des circonstances également difficiles,

ce grand homme fut, en même temps, un brave homme.

LES DERNIÈRES ANNÉES DE MOLIÈRE

Par Anaïs. BAZIN (de raucou) **[1444]**

Entre la première et la seconde partie de la vie de Molière, tout juste au point où nous nous sommes arrêté (1), immédiatement après la chute trop méritée de *Don Garcie de Navarre*, se place un événement qui fut, nous le croyons, d'une énorme importance pour l'auteur comédien, pour le développement de son génie, partant pour le progrès du théâtre en France et pour la gloire de notre littérature. Nous voulons parler de la mort du cardinal Mazarin, arrivée le 9 mars 1661, qui remit aux mains du roi Louis XIV, âgé de vingt-trois ans, depuis neuf mois marié, l'administration de son royaume pacifié et le libre usage de la royauté absolue. On sait avec quel éclat le jeune roi déclara se charger de tout le fardeau. Dans le fait, il n'avait guère alors à en voir que les douceurs, et sa souveraineté devait s'exercer d'abord sur les plaisirs, qu'il était porté de nature à aimer nobles et grands. Ce fut dans les premiers temps qui suivirent cette prise de possession que se manifesta, de la part du prince pour le poète, quelque chose de plus qu'une protection dédaigneuse et frivole, un certain mouvement d'affection intelligente, prompt comme la sympathie et durable autant que l'égoïsme. Du moment où ces deux hommes, placés à de telles distances dans l'ordre social, l'un roi hors de tutelle, l'autre bouffon émérite et moraliste encore bien timide, se furent regardés et compris, il s'établit entre eux une sorte d'association tacite, qui permettait à celui-ci de tout oser, qui lui promettait assurance et garantie, sous la seule condition de respecter et d'amuser toujours celui-là. Nous devons ajouter que jamais traité public, où la foi du monarque aurait été solennellement engagée, ne fut exécuté plus sincèrement ; qu'en aucun temps, dans aucune circonstance, la sauve-garde donnée à

l'écrivain contre tous les ressentimens qu'il pourrait provoquer ne parut se retirer de lui. C'est se moquer de nous, comme les historiens font trop souvent, que de mettre Molière au nombre des penseurs qui souffrirent en leur temps la persécution. Jamais homme, au contraire, et ceci est à sa louange, n'alla plus droit son chemin, et ne se sentit, dans toute sa course, moins ébranlé. Il eut, en effet, les ennemis qu'il chercha : des rivaux, des particuliers, des classes d'hommes, des professions, des cabales, voire des croyances ; mais ni individus, ni corps, ne purent lui faire aucun dommage, ne se hasardèrent seulement à tenter contre lui rien de ce qui se traduit par la violence. La guerre incessante qu'il soutint contre les travers et les ridicules de son siècle lui rapporta de nombreux triomphes et ne lui coûta pas une blessure. Partout et toujours on le voit encouragé, récompensé, indemnisé. Quand on voulut l'attaquer par les voies qui agissent sur l'opinion, il eut toute liberté pour la riposte ; il s'en servit, on pourrait dire qu'il en abusa, et la cruauté même à laquelle il se laissa parfois entraîner fut prise chez lui pour une revanche légitime. Celui à qui ces choses sont arrivées ne fut certainement pas un pauvre hère, faisant son métier de moqueur à ses périls et risques, exposé à la vengeance et craignant le désaveu. Un caprice, cette fois éclairé, de la puissance souveraine lui en avait communiqué ce qui donne la confiance et la force ; son talent lui fournissait le reste. À vrai dire, il y a de Louis XIV deux créations du même temps et du même genre, Colbert et Molière.

Il est facile de trouver dans les oeuvres de celui-ci la trace de cette impulsion donnée à son génie par un pouvoir qui l'excite, l'élève et l'autorise. Jusqu'au jour où Molière trouva un protecteur dans Louis XIV, nous pouvions presque nous impatienter de voir ce qu'il fallait de temps, d'hésitations, pour mettre en train ce philosophe, ce railleur, que nous savions être allé si hardiment et si loin. *L'Étourdi*, en 1653, *le Dépit amoureux*, en 1656, deux pièces pour la province ; à Paris, *les Précieuses ridicules*, en 1659, *Sganarelle*, en 1660, *Don Garcie de Navarre*, en 1661 : que de chemin perdu ! combien de détours pour arriver, après quelques éclairs de verve comique, à choir honteusement dans une oeuvre héroïque et galante ! Laissez-le faire pourtant. Qu'il se trouve un beau jour face à face avec cette royauté qui seule pouvait lui donner l'essor, qu'il se sente échauffé par les rayons de ce soleil, que le sourire du roi lui promette appui, et, avant trois ans, vous l'aurez vu atteindre le dernier degré d'audace que l'imagination puisse concevoir en un temps comme le sien : il aura fait le *Tartufe*.

Nous n'en sommes pas encore là, et Molière n'a qu'à se relever d'un mauvais pas, pour tout autre peut-être désespéré. Il reprend, à cet effet, le personnage de Sganarelle qui lui a réussi une fois ; il le place, avec son humeur narquoise et brutale, dans une intrigue

vulgaire, qu'il anime de sa plus vive gaieté, de son naturel le plus vigoureux, de son style le plus mordant, et il donne au public *l'École des Maris* ; au public d'abord, cela est hors de doute. La pièce fut représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 juin 1661. Les frères Parfaict, qui se trompent rarement, ont cru trouver ce fait démenti par un passage de Loret, et le malheur a voulu qu'une faute d'impression les ait ici induits en erreur, quand ils croyaient relever l'erreur d'autrui. La lettre où Loret rend compte de la représentation qui en fut donnée chez le surintendant Fouquet porte bien, dans le recueil de *la Muse historique*, la date du 17 juin ; mais c'est le 16 juillet qu'il faut lire, et la signature ordinaire le dit fort nettement :

Écrit le seize de juillet
Sur un fauteuil assez mollet.

En effet, le lundi précédent, 11 juillet, le surintendant Fouquet avait reçu, dans sa maison de Vaux, la reine d'Angleterre, le frère du roi de France et sa jeune femme Henriette. Là, « sieur Molier » avait joué, devant la compagnie, *l'École des Maris*, « qui charmait Paris depuis le 24 juin, et ce sujet avait paru si riant et si beau, » qu'il fallut l'aller représenter à Fontainebleau devant les reines et le roi. *L'École des Maris*fut d'ailleurs le premier ouvrage que Molière, comme il le dit dans son épître au duc d'Orléans, « eût mis de lui-même au jour. » On a vu que*les Précieuses ridicules* avaient été imprimées malgré lui, *Sganarelle*sans lui : cette fois il obtint un privilège daté de Fontainebleau, le 9 juillet 1661, et *l'École des Maris* parut imprimée le 20 août avec le nom de l'auteur, que Loret ne savait pas encore exactement la veille. Il était inscrit au frontispice J.-B. P. Molière, et dans le privilège Jean-Baptiste Pocquelin de Molière.

S'il nous était enjoint de désigner précisément le jour, le lieu et l'heure où Molière se révéla en quelque sorte à Louis XIV et reçut de lui sa mission, nous croirions ne pas nous tromper en disant que cela se fit à Vaux, le mercredi 17 août 1661, dans l'après-midi, lorsque l'imprudent Fouquet, qui venait de se désarmer tout-à-fait en cédant sa place de procureur-général, voulut étaler devant le roi les splendeurs accusatrices de sa magnifique demeure. Tous les divertissemens y étaient réunis, et celui de la comédie avait été confié à Molière. Fouquet avait commandé en surintendant, et quinze jours avaient suffi pour qu'une pièce en trois actes fût « conçue, faite, apprise et représentée. » L'auteur, d'ailleurs, savait bien pour qui on lui ordonnait de travailler. Le roi, son frère, la reine-mère, la princesse anglaise, femme du duc d'Orléans, ce qu'il y avait de plus illustre, de plus élégant, de plus choisi dans l'élite de la cour, « bref, comme dit Loret,

qu'on y avait introduit, la fleur de toute la France, » c'étaient là les spectateurs, les juges qu'il allait avoir, et, chose singulière, avec ceux-là il se trouva tout aussitôt à l'aise. Quand, après le repas, les conviés se sont rendus sous une feuillée où l'on avait construit un superbe théâtre, la toile s'étant levée, Molière parait sur la scène, devant l'auguste assemblée, « en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fait des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvait là seul, et manquait de temps et d'acteurs pour donner à sa majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. » Cela ne vous semble-t-il pas déjà fort singulier que ce comédien s'avise de se montrer en sa personne avant son rôle, de parler pour son compte là où il n'est pas même chez lui, et de faire au roi les honneurs du théâtre de monseigneur Fouquet, quand il y a un prologue tout rimé de la façon de M. Pélisson, le poète de la maison, quand une, belle naïade va sortir d'une coquille pour le débiter, quand des arbres et des termes vont s'animer pour fournir des acteurs à la pièce et au ballet ? Au milieu de toute cette mythologie gracieuse, ne trouvez-vous pas que le chef de la troupe, dans son habillement de tous les jours, se produit avec une familiarité qui vous surprend sans vous inquiéter ? Après un pas de ballet, la comédie commence, et c'est ce même acteur, maintenant en costume de théâtre, qui ouvre la scène ; mais, dès les premiers mots, vous apprenez que l'auteur comédien ne s'est pas placé dans un monde imaginaire, éloigné, héroïque ou trivial ; il est en effet un personnage de même pays, de même condition que ceux qui le regardent, marquis vraiment comme le mieux empanaché qu'il y ait là devant lui :

> « Ah ! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
> Comment te portes-tu ? souffre que je t'embrasse. »

Et les « fâcheux, » qu'il va passer en revue, sont tous ou de cette qualité on ayant affaire à de telles gens. Ainsi voilà déjà et tout d'abord la scène de niveau avec l'amphithéâtre ; ici et là les mêmes hommes, les mêmes canons, les mêmes plumes, les mêmes postures, excepté que, du côté où le ridicule a été copié, on se tait, on écoute, et que, là où il figure imité, on parle, on agit, on fait rire. La comédie se soutient ainsi pendant trois actes attachée à une intrigue fort légère, mais toujours sans déroger et dans la sphère la plus haute des travers de bonne compagnie : marquis éventé, marquis compositeur, vicomte bretteur, courtisan joueur, belles dames précieuses, solliciteurs à la suite des grands, colporteurs de projets, amis importuns ; et, parmi tout cela, toujours le nom du roi ramené avec art, d'une manière respectueuse et sans bassesse. Voilà ce qu'il est impossible de ne pas voir aujourd'hui encore, si loin que nous soyons des choses et des

moeurs, dans la comédie des *Fâcheux*. La Fontaine, qui assistait à cette fête, écrivait peu de jours après à son ami Maucroix, en lui parlant de Molière « C'est mon homme, » et nous sommes sûr, sans l'avoir entendu, que Louis XIV en dit autant.

Tout le monde sait qu'après la représentation de la comédie le roi, en félicitant l'auteur, lui indiqua un personnage de fâcheux qu'il avait oublié, celui du courtisan chasseur, et il paraît assez certain que l'original de ce caractère était le marquis de Soyecourt ; mais, pour l'exactitude complète, il ne faut pas lui donner ici le titre de grand-veneur. Il obtint, en 1669, cette charge, pour laquelle il pouvait dès long-temps avoir de la vocation ; en 1664, il était depuis huit ans, et resta huit ans encore, maître de la garde-robe. Quoique le ridicule qui lui est attribué par cette anecdote fit assurément la moindre partie de sa réputation, on en trouve pourtant l'indice dans une lettre du duc de Saint-Aignan au comte de Bussy-Rabutin (18 janvier 1671), où il lui offre ses services « Découplez-moi, lui dit-il, lorsque vous jugerez que je doive courir. Pardon de la comparaison ; mais, pour mes péchés, j'ai passé une partie de la journée avec le grand-veneur. » Ce qui est moins vrai, c'est que le rôle de la naïade qui récitait le prologue ait été confié à la jeune Armande Béjart. « La Béjart, » dont tous les témoins parlent comme d'une actrice parfaitement connue, était une nymphe de quarante-trois ans, comme il s'en conserve toujours trop sur les théâtres. C'était cette même Madeleine à laquelle Molière s'était attaché en 1645, et qui était revenue avec lui de la province.

Peu de jours après, *les Fâcheux* furent joués une seconde fois à Fontainebleau, sans doute avec la nouvelle scène dont « le roi lui-même, dit Molière, lui avait ouvert les idées, et qui fut trouvée partout le plus beau morceau de l'ouvrage ; » mais il s'écoula près de trois mois avant que l'auteur pût montrer sa pièce au public de Paris. C'est qu'il s'était passé de singulières aventures à la suite de cette fête où elle avait paru. La fête de Vaux était du 17 août ; la représentation de Fontainebleau avait eu lieu avant le 27, car Loret en parle dans sa lettre de ce jour ; le 29, le roi partait pour la Bretagne ; le 5 septembre, à Nantes, il faisait arrêter le maître du logis où il avait été si magnifiquement régalé et l'auteur du prologue qui avait ouvert le divertissement. Il est probable que la comédie des *Fâcheux* fut pendant quelque temps enveloppée dans ces souvenirs odieux qu'il ne fallait pas réveiller, qu'elle dut d'ailleurs subir quelques changemens, afin qu'il n'y demeurât aucun vestige du malheureux patron qui en avait fait les frais. Un dauphin venait de naître à Fontainebleau le 1er novembre ; le 4 novembre, *les Fâcheux* parurent sur le théâtre du Palais-Royal. La pièce fut achevée d'imprimer le 18 février 1662.

Deux jours après celui qui sert de date à l'impression des *Fâcheux*, le 20 février, l'auteur de *Sganarelle* et de *l'École des Maris*

contractait mariage, devant l'autel, avec une jeune fille. La femme qu'il prenait, suivant tous les témoignages, avait à peine dix-huit ans. Le seul acte où il soit parlé de son âge lui donne cinquante-cinq ans à sa mort, arrivée en 1700, ce qui la ferait née en 1645, partant ayant accompli tout au plus sa dix-septième année lorsque Molière l'épousa. Qu'était-elle et d'où venait-elle ? Ici se place le doute le plus étrange qui peut-être ait jamais pesé sur l'état civil de la personne la plus obscurément placée dans le monde. Il ne parait pas contestable qu'elle eût été élevée, surtout depuis quelques années, dans le ménage presque commun où vivaient Molière, Madeleine Béjart, d'autres encore de la même troupe. Une tradition non interrompue durant près de deux siècles, et qui eut même, du vivant de Molière, des résultats publics et cruels, avait reconnu cet enfant pour la fille ou pour une fille de Madeleine Béjart. Nul n'avait jamais dit, écrit, insinué le contraire, encore bien qu'un seul démenti à cet égard eût pu anéantir les accusations les plus graves contre l'honneur de celui qui devint son mari. La famille théâtrale qui l'avait vue, sinon naître, au moins grandir et prendre place dans ses rangs, savait parfaitement à quoi s'en tenir sur son origine et sur la femme qu'elle pouvait nommer sa mère. Cependant amis, ennemis, parlant du fait, les uns avec indifférence, les autres dans un but de diffamation, n'avaient jamais été contredits ni par les parties intéressées, ni par les critiques officieux ; mais voilà que, tout à coup, après cent quatre-vingts ans, en 1821, un acte est produit, suivi, en effet, mais non précédé, d'autres actes tout-à-fait concordans, qui établit authentiquement que celle qui fut toujours estimée la fille de Madeleine Béjart était réellement sa soeur, sa soeur très cadette de vingt-sept ans environ, fille des mêmes père et mère, soeur des mêmes frères et soeurs. Cet acte est justement celui du mariage qui nous occupe. La veuve de Joseph Béjart, la mère de Madeleine, Marie Hervé, y figure, et présente la mariée comme sa fille, née d'elle et de défunt son mari. Louis Béjart, le seul des frères survivans, y est présent avec sa soeur Madeleine, et tous deux s'y disent frère et soeur de la mariée, laquelle a nom Armande Gresinde Béjart. Il est vrai que l'acte de baptême de celle-ci n'est pas rapporté, que toutes les recherches n'ont pu le faire découvrir ; mais la mère, le frère, la soeur, parlent dans un acte public, et, contre leur affirmation, il n'y a de possible que l'action criminelle. Si donc il s'agissait de procès, l'acte retrouvé emporterait le jugement en faveur de la filiation nouvelle. Pourtant, comme il s'agit ici de dire vrai et non de faire droit, comme, en matière de naissances surtout, il y a des milliers de vérités repoussées par la justice et autant de fictions judiciaires reniées par le bon sens, nous pouvons, dans cet embarras, nous faire une opinion de ce qui est le plus naturel, le plus simple, le plus vraisemblable.

Madeleine Béjart avait eu déjà une fille, née le 3 juillet 1638, d'elle et de messire Esprit de Raymond, seigneur de Modène, celui qui accompagna le duc de Guise à Naples et qui nous a laissé des mémoires de cette expédition. Ce que devint cette fille, on l'ignore ; mais il est parfaitement prouvé que ce ne pouvait être celle au mariage de laquelle nous assistons. Elle aurait eu vingt-quatre ans, et l'extrême jeunesse de la femme de Molière est un fait notoire. Elle avait en outre un état civil, ce qui est plus difficile et plus dangereux à ôter qu'il ne l'est d'en donner un à qui n'en a pas. Or, nous croyons que telle était la condition d'Armande Gresinde ; elle était, selon nous, et comme on l'a cru toujours, fille de Madeleine, née vers 1645, peut-être du même père que Française, mais sans que celui-ci, homme marié, eût eu pour la seconde fois l'audace de s'attribuer dans un acte public une paternité adultérine. L'enfant, à sa naissance, n'aurait pas été baptisée, ou l'aurait été sous de faux noms, ce qui expliquerait comment M. Beffara lui-même n'a jamais pu retrouver l'acte de ce baptême, quoiqu'il en crût pieusement l'existence. Madeleine l'aurait laissée sans doute à Paris lorsqu'elle alla en 1646, avec Molière, courir les provinces. Plus tard, elle l'aurait reprise avec elle, ainsi que sa mère, devenue veuve, qui ne comptait pas dans la troupe moins de quatre fils et filles. Lorsque Molière s'avisa de vouloir en faire sa femme, il fallut qu'elle apportât ce dont elle s'était fort bien passée jusque-là, un nom et des parens authentiques. Une naissance illégitime aurait pu révolter la famille du marié, réconciliée à peine avec ce vagabond dont elle n'était pas encore bien sûre de pouvoir se faire honneur. Le père, Jean Poquelin, le beau-frère, André Boudet, devaient assister au mariage. Il leur fallait offrir une bru, une belle-soeur, dont ils n'eussent pas trop à rougir. Le père Béjart était mort, on ne sait quand ni où. La mère vivait et pouvait avoir soixante ans, sa fille aînée, Madeleine, étant née en 1618. Elle était de nature fort complaisante, car on la voit, en 1638, marraine de l'enfant illégitime dont accouche, à vingt ans, la maîtresse du sieur de Modène. Elle consentit donc à se déclarer mère et à faire feu son mari père de l'enfant né en 1645, ce qui lui donnait à elle une fécondité de vingt-huit ans, ce qui assurait à sa petite-fille, devenue sa fille, un état légitime, un bon mari, une honnête famille. Voilà, quoique nous n'aimions pas à faire des conjectures, comme il nous semble que les choses ont dû se passer. Et cette hypothèse, si l'on veut, qui a l'avantage de ne blesser aucun fait, nous semble confirmée par celui-ci : que le second enfant de Molière, né en 1665, eut pour parrain ce même sieur de Modène, qu'on devrait autrement croire bien loin des nouveaux époux, et pour marraine Madeleine Béjart, sa maîtresse de 1638. Ajoutons, quant à ce prénom de Gresinde que se donnait la mariée, prénom tout-à-fait provençal et qui venait certainement du sieur de Modène, que

Madeleine Béjart l'avait rapporté avec le sien de ses voyages, qu'elle se l'était attribué à elle-même tout récemment dans un acte public, et qu'elle en avait gratifié, sur les fonts baptismaux, la fille d'un bourgeois de Paris, au grand embarras du curé, qui n'avait su comment l'écrire. Le 29 novembre 1661, avait été baptisée et nommée Jeanne-Madeleine Gresaindre une fille de Marin Prévost et d'Anne Brillard. Le parrain était Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre du roi, c'est-à-dire Molière ; la marraine Madeleine Gresaindre Béjart, fille majeure.

Nous venons de voir Jean-Baptiste Poquelin, ou Molière, se déclarer, à la fin de 1661, valet de chambre du roi (on a omis le mot tapissier), et ceci nous met sur la voie d'une explication dont nous étions depuis long-temps en peine. Il ne nous semblait pas possible que le fils aîné de Jean Poquelin, survivancier de la charge de son père, se fût absenté de Paris douze ans de suite, eût mené tout ce temps la vie aventureuse de comédien de campagne, emportant avec lui, comme une pièce de son bagage, ce bien de famille qu'on lui avait assuré, ce titre dont il pouvait être appelé, par la mort de son père, à prendre l'emploi. Il nous paraissait que c'eût été mettre à trop grand hasard une chose qui avait son prix, et qu'enfin il existait quelque incompatibilité entre l'existence précaire qu'il avait choisie et cet avenir certain qui l'attendait. Aussi avons-nous été moins surpris que satisfait en apprenant, non pas, bien entendu, chez les biographes, qu'il avait été pris dans sa famille, et sans doute avec son consentement, des sûretés pour cette survivance. Jean-Baptiste avait un frère nommé Jean, né en 1624, le troisième fils du mariage de ses père et mère. Ce fut sur la tête de celui-ci qu'on fit reposer l'espérance à laquelle l'aîné semblait renoncer. Nous ne savons pas précisément à quelle époque cette mutation s'opéra ; mais il est certain qu'en 1657, Jean Poquelin le jeune, fils de l'autre Jean, s'intitulait, en même temps que son père, « tapissier valet de chambre ordinaire du roi. » Ce Jean Poquelin le jeune demeurait sous les piliers des Halles, et mourut le 6 avril 1660, laissant sa femme, Marie Maillart, enceinte d'une fille qui fut baptisée, le 4 septembre suivant, comme née de « défunt Jean Poquelin, vivant tapissier valet de chambre du roi. » Or, c'était justement le temps où Molière venait de s'établir à Paris, où il avait l'assurance d'y rester désormais, où il gagnait l'affection du roi. Il paraît qu'alors il réclama son droit, qu'on lui permit de reprendre, après la mort de son frère, l'expectative dont il avait été autrefois nanti, que la bonté du roi rendit cette seconde substitution facile, si bien qu'en 1661 il se retrouva ce qu'il était en 1637. Et, en effet, *l'État de la France*, publié en 1663, nous montre, au nombre des huit tapissiers valets de chambre, pour le trimestre de janvier, « M. Poquelin et son fils à survivance. »

Le mariage de Molière eut lieu, comme nous avons dit, publiquement, en présence de son père et de son beau-frère, des

mère, frère et soeur, ou se disant tels, de sa femme, le lundi gras 20 février 1662, ce qui fait tomber un conte absurde de Grimarest. L'alliance n'était pas brillante, elle n'élevait en rien la condition de Molière ; elle mettait seulement une femme de plus dans sa maison, où il semble qu'il n'y en avait déjà que trop ; mais, ce qu'il y a de meilleur pour un homme occupé, elle ne changeait pas ses habitudes. Du printemps et de l'été qui suivirent, tout ce qu'on sait, c'est que la troupe alla passer « quelques semaines » à Saint-Germain, où le roi faisait son séjour, et Loret, qui nous apprend (13 août) son retour à Paris, dit que les acteurs et actrices, au nombre de quinze, reçurent chacun cent pistoles de récompense. Nous lisons bien, dans un livre estimé, que, cette année 1662, le roi fit un voyage en Lorraine, et que Molière, qui l'y suivit, eut occasion de ramasser sur son chemin la plaisante exclamation dont il fit si bon usage dans le *Tartufe* : « le pauvre homme ! » mais il manque seulement à cette historiette que le roi soit allé en Lorraine, que Molière ait eu à l'y suivre, et que l'évêque de Rhodez, nommé alors archevêque de Paris, ait pu être d'un voyage qui ne se fit pas. Dans la vérité, il n'y a pas un fait à placer entre le mariage de Molière et le premier ouvrage qu'il donna ensuite au théâtre. Ce que Voltaire s'est avisé d'y mettre, sur le sujet des comédiens italiens, d'après un passage de Grimarest qui n'avait aucune valeur, ne se rapporte même pas à cette époque. S'il y eut pour Molière un temps heureux dans l'union conjugale, il en jouit sans trouble et sans distraction, aimé du roi, applaudi du public, considéré enfin parmi les gens de lettres, pendant cette année 1662 qui se termina par la mise en scène de *l'École des Femmes*.

Le succès de cette comédie, représentée pour la première fois, le 26 décembre 1662, sur le théâtre du Palais-Royal, fut éclatant, populaire, constaté par le rire et par la foule, confirmé aussi par l'ardeur et le bruit des critiques. Le nouvel auteur venait à la fin de prendre sa place ; la cour et la ville l'avaient accepté comme un homme d'un sérieux talent, dont il fallait beaucoup attendre. C'était assez pour armer contre lui toutes les sortes d'ennemis que soulève le mérite heureux, c'est-à-dire l'envie, la médiocrité, l'esprit de contradiction. Tout cela se trouva prêt et armé quand parut *l'École des Femmes*, et l'applaudissement général qu'elle obtint des spectateurs servit de signal au déchaînement des censures. C'est ce que nous apprend très bien Loret en racontant que, dès le 5 ou 6 janvier 1663, la cour vit représenter au Louvre cet ouvrage

Qui fit rire leurs majestés
jusqu'à s'en tenir les côtés…
Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde
Que jamais sujet important

Pour le voir n'en attira tant.
(Lettre du 13 janvier 1663.)

Chacun sait quelles fautes on voulait y trouver contre le goût, la bienséance, le bon langage ; chacun sait avec quelle verve l'auteur se défendit de ces attaques, et le procès littéraire n'est plus à juger ; ce qu'on ne sait pas assez et ce qui est incontestable, c'est que de ce jour, de cette pièce, datent la mauvaise intelligence de Molière avec les personnes dévotes, la défiance de celles-ci pour les sentimens chrétiens du poète, leur indignation contre ses témérités, et le ressentiment qu'une telle disposition excita chez un homme de nature peu patiente. Déjà ceux dont nous parlons avaient remarqué dans *Sganarelle* cette moquerie adressée en passant à un traité de morale religieuse, fort recommandé par les directeurs de consciences, et dont il venait tout récemment, en 1658, d'être publié une traduction nouvelle :

« Le Guide des pécheurs est encore un bon livre ! »

Ils trouvèrent à se scandaliser bien plus dans la scène où Arnolphe veut endoctriner sa pupille. Son exhortation leur parut, et non sans cause, parodier insolemment les formes d'un sermon ; le vers même qui la termine reproduisait presque textuellement la bénédiction ordinaire du prédicateur. « Les chaudières bouillantes » dont il menace Agnès, la « blancheur du lis, » qu'il promet à « son ame » en récompense d'une bonne conduite, la « noirceur du charbon, » dont il lui fait peur si elle agit mal, et enfin ces *Maximes du Mariage ou Devoirs de la Femme mariée avec son exercice,journalier*, dont il veut qu'elle lise dix commandemens, ressemblaient trop en effet au langage le moins éclairé, et par conséquent le plus usité, du catéchisme ou du confessionnal, pour ne point paraître aux dévots un attentat contre les choses saintes. Ils n'allaient pourtant pas encore jusqu'à le dire publiquement, car la dispute, sur ce terrain, était périlleuse ; mais ils s'en prenaient à d'autres licences qui offensaient seulement les bonnes moeurs. Le prince de Conti, l'ancien protecteur de la troupe de Molière en Languedoc, devenu fervent janséniste et théologien, écrivait ce qui suit dans son *Traité de la comédie et des spectacles* : « Il faut avouer de bonne foi que la comédie moderne est exempte d'idolâtrie et de superstition, mais il faut qu'on convienne aussi qu'elle n'est pas exempte d'impureté ; qu'au contraire cette honnêteté apparente, qui avait été le prétexte des approbations mal fondées qu'on lui donnait, commence présentement à céder à une immodestie ouverte et sans ménagement, et qu'il n'y a rien, par exemple, de plus scandaleux que la cinquième scène du second acte de *l'École des Femmes*, qui est une des plus nouvelles comédies. »

Molière n'en fit pas moins imprimer sa pièce, qui fut publiée le 17

mars 1663, avec une épître dédicatoire à Madame. La préface qui l'accompagnait parlait assez légèrement des censures dont elle avait été l'objet et d'une dissertation en dialogue par laquelle il pourrait bien leur répondre. « Je ne sais, ajoutait-il, ce qui en sera. » Nous savons, nous, ce qui en fut. *La Critique de l'École des Femmes* fut jouée sur le théâtre du Palais-Royal le 1er juin 1663. On peut y voir avec quelle précaution Molière toucha au plus grave reproche qu'on lui avait adressé. « Le sermon et les maximes, dit Lysidas, ne sont-elles pas des choses ridicules et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères ? » — « Pour le discours moral que vous appelez un sermon, répond l'apologiste Dorante, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites, et sans doute que ces paroles d'enfer et de chaudières bouillantes sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. » Il fit mieux encore sur ce point que de raisonner. Il dédia *la Critique de l'École des Femmes* à la reine-mère, qui représentait alors dans la cour l'intérêt de la religion, et la pièce fut imprimée, sous la protection de ce nom alors vénéré, le 7 août 1663. Vers le même temps, 5 juillet, la duchesse de Richelieu, recevant à Conflans la reine régnante et Madame, ne trouvait pas de meilleur divertissement à leur donner qu'une représentation de *la Critique*. C'était le temps enfin où le roi voulait distribuer des pensions aux plus illustres écrivains de son royaume, et Molière y fut porté pour mille livres avec cette qualification : « excellent poète comique. » Cela valait bien le titre que lui attribuait sa femme, au baptême d'un enfant dont elle était marraine (23 juin 1663), en se faisant inscrire « femme de Jean-Baptiste Poquelin, écuyer, sieur de Molière. »

Nous avons parlé de censures dirigées contre *l'École des Femmes* ; mais il ne faut pas s'y tromper. Rien de tout cela n'avait pris un corps de satire, de pamphlet, de dissertation. Le peu qu'en avait dit Donneau de Visé dans ses *Nouvelles nouvelles* ne touchait en rien aux reproches sérieux dont il est question, et c'était tout ce qu'on avait vu imprimé. Le passage même du *Traité de la Comédie* que nous avons cité n'était certainement pas encore écrit, et ne fut d'ailleurs publié qu'après la mort du prince de Conti, en 1666. Tout s'était borné à un bruit de paroles courant par le monde, et Molière lui-même avait pris soin de les recueillir pour leur donner une forme odieuse ou grotesque. L'initiative de la discussion publique avait donc été prise par la défense, et non par l'attaque. Ce fut seulement après l'impression de *la Critique de l'École des Femmes*, quand l'ouvrage principal avait déjà neuf mois d'existence, qu'on imagina d'entrer publiquement en lutte avec cet auteur qui tenait la lice tout seul, Mal en prit à celui qui s'y dévoua. Il y avait dans *la Critique* un trait mordant à l'adresse des comédiens. Ceux de l'hôtel de Bourgogne voulurent

s'y reconnaître, et un jeune homme de vingt-cinq ans, qui déjà leur avait donné quelques pièces assez plaisantes, écrites en vers fort mauvais, se chargea de les venger. La pièce qu'il avait faite n'était pas jouée, elle était seulement affichée pour une représentation prochaine avec le nom de l'auteur, comme cela se faisait alors, que déjà Molière, toujours prompt dans ses colères, toujours et de plus en plus hardi dans ses procédés, l'avait foudroyée, le mot n'est pas trop fort ; et cela en pleine cour, devant le roi, avec moins de façons qu'il n'aurait pu en mettre vis-à-vis du public et chez lui.

La cour venait de quitter Vincennes (15 octobre) pour passer une semaine à Versailles. Un des jours de cette semaine, du 16 au 21, non pas le 14, comme dit l'édition posthume, on eut le divertissement de la comédie. Là, sur le théâtre royal, parurent Molière et ses camarades, non pas figurant des personnages, mais agissant et parlant pour leur compte, ainsi que cela se pratique aux répétitions intimes, quand l'huis de la salle est clos, quand les chandelles ne sont pas allumées, quand il n'y a de spectateurs ni aux loges, ni au parterre. Cette révélation de la comédie derrière le rideau, faite en un tel lieu et devant un pareil monde, pouvait sembler déjà passablement hasardée ; mais Molière ne s'en tint pas là. Dans cette enceinte, dont ceux qu'il attaquait ne pouvaient approcher, il livra au ridicule tous ceux qu'il croyait pouvoir compter parmi ses ennemis, d'abord les comédiens de la troupe rivale pris un à un et désignés par une imitation moqueuse de leurs gestes ou de leur débit, ensuite les gens du monde, marquis impertinens, précieuses, pédans, prudes, fâcheux et autres, puis enfin, et cette fois par son nom, avec une rudesse qui va jusqu'à la brutalité, l'imprudent auteur de la pièce seulement annoncée, Boursault, lequel était, au dire de tous, un galant homme, et un homme d'esprit, poésie à part. L'ouvrage de celui-ci, *le Portrait du Peintre*, ne fut représenté qu'après *l'Impromptu de Versailles*, et il est vraiment impossible d'y rien trouver qui justifie la violence de ces représailles anticipées. Molière n'en fit pas moins jouer son *Impromptu* sur le théâtre du Palais-Royal le 4 novembre. *Le Portrait du Peintre* parut imprimé quinze jours plus tard. *L'Impromptu de Versailles* ne le fut pas du vivant de Molière.

Dans cette dernière pièce avait figuré « Mlle Molière, » la jeune femme de l'auteur comédien, et un passage de la scène première nous apprend qu'elle avait déjà joué le rôle d'Élise, « satirique spirituelle, » dans *la Critique de l'École des Femmes*. Ainsi Molière, en se mariant, ne se bornait pas à prendre une compagne, il ajoutait à sa troupe une actrice, et il lui avait trouvé aussitôt son caractère, son emploi. Du reste, il ne parait pas qu'il y eût encore quelque chose à dire sur la conduite de celle-ci, et c'était avec une parfaite sécurité que Molière se faisait menacer par elle, sur le théâtre de la cour, de la punition réservée aux « manières brusques des maris. » Cependant, à

ce moment même, sur le sujet de cette femme, quelque chose de plus périlleux pour l'honneur de Molière commençait à se répandre. Pour bien apprécier de quelle manière cette circonstance nous a été transmise, il faut savoir que Jean Racine, âgé de vingt-quatre ans, était depuis quelques mois revenu du Languedoc à Paris, où il faisait des odes et des stances, qu'il avait été inscrit cette année pour 800 livres sur la liste des pensions, et qu'il travaillait, pour le théâtre du Palais-Royal, à la tragédie des *Frères ennemis*. Nous retranchons à dessein de ces particularités, qui concernent Racine, le don que Molière lui aurait fait d'une somme de cent louis, parce que cette libéralité nous parait hors de toute vraisemblance, et qu'elle est purement de l'invention de Voltaire. Or, Racine écrivait, en novembre 1663, à un de ses amis : « Montfleury a fait une requête contre Molière et l'a présentée au roi. Il accuse Molière d'avoir épousé sa propre fille ; mais Montfleury n'est pas écouté à la cour. » Ce Montfleury était un acteur de l'hôtel de Bourgogne dont Molière s'était moqué dans*l'Impromptu* ; son fils, l'auteur dramatique, avait essayé de lui donner une revanche en composant une comédie satirique, pour laquelle le premier prince du sang, à ce qu'il parait, prêta son logis, et qui a pour titre :*l'Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Le père, allant plus au but, voulut diffamer son ennemi. Il faut noter que personne au monde n'a vu cette requête, que nul en son temps n'en a parlé, qu'elle demeura sans effet, et qu'aucun de nous n'en aurait soupçonné l'existence, sans le soin charitable que mirent Racine le père à en donner avis dans une lettre, et Racine le fils à nous conserver ce témoignage d'une assez froide amitié. Le jugement du roi ne se fit pas attendre. Le 19 janvier 1664, la femme de Molière mit au monde un fils, et, le 28 février, il fut nommé au baptême « Louis, » par le duc de Créquy, tenant pour le roi, parrain, et par la maréchale du Plessis, pour Madame, marraine.

Dix jours après la naissance de ce fils (qui ne parait pas avoir vécu long-temps), Molière fournit encore aux plaisirs du roi une pièce improvisée. Il s'agissait d'accommoder une action comique pour huit entrées de ballet, dans l'une desquelles le roi voulait paraître en personne sous le costume d'un Égyptien. Molière reprit le personnage de Sganarelle, le vieillit de dix ans, et disposa autour de cette figure (29 janvier 1664) les risibles incidens du *Mariage forcé*. Ce n'était là qu'un prélude aux brillantes folies que devait éclairer, à Versailles, le soleil de mai. Cette fois, en effet, il ne s'agissait plus d'une après-midi consacrée à quelque invention de divertissement. C'était une série de jours qu'allait enchaîner l'une l'autre la succession de toutes les fantaisies dont se peuvent charmer les yeux et les oreilles, travestissemens, cavalcades, courses de bagues, concerts de voix et d'instrumens, récits de vers, festins servis par les Jeux, les Ris et les

Délices, comédies mêlées de chants et de danses, ballets, machines, feux d'artifice, illuminations, courses de têtes, loteries, collations ; une semaine entière (du 7 au 14) passée hors de la vie commune, dans les régions de la féerie ; pour personnages, tout ce que la jeune cour de France avait de plus illustre, de plus élégant, de plus beau ; des hommes qui s'appelaient Bourbon-Condé, Guise, Armagnac, Saint-Aignan, Noailles, Foix, Coislin, Lude, Marsillac, Villequier, Soyecourt, Humières, La Vallière ; par-dessus tous le roi, ce premier Louis XIV dont le souvenir s'est trop perdu dans un long règne, le Louis XIV amoureux de vingt-cinq ans ; — à distance, et comme une sorte de réserve pour venir en aide aux nobles acteurs, la troupe auxiliaire du Palais-Royal, Molière en tête ; — pour spectatrices les reines et les dames, parmi lesquelles se cachait la véritable héroïne de la fête, Mme de La Vallière, relevée depuis cinq mois de ses premières couches. Le dessin de l'action où le roi figurait était du duc de Saint-Aignan ; cela s'appelait *le Palais d'Alcine ou les Plaisirs de l'île enchantée* ; de lui aussi étaient la plupart des vers que les comédiens récitaient à la louange des reines ; de Benserade, les vers flatteurs ou malins à l'adresse des divers personnages. Personne n'avait entrepris sur la part de Molière. Quand, le second jour du drame royal, le paladin Roger, c'est-à-dire le roi, voulut donner la comédie aux dames, un théâtre se dressa aussitôt en plein air, éclairé par mille bougies et flambeaux, et la troupe de Molière (8 mai) y joua *la Princesse d'Élide* ; l'auteur de la pièce représentait, dans le prologue, le valet de chiens Lyciscas, dans la comédie, le fou Moron. Quand la trilogie héroïque fut terminée, les plaisirs n'en continuèrent pas moins. Le cinquième jour (11 mai), « sur un de ces théâtres doubles du salon du roi que son génie universel avait lui-même inventés, » Molière donna *les Fâcheux*. Le jour suivant (12 mai) une loterie prodigue avait répandu les bijoux dans les plus belles mains, une course particulière avait eu lieu l'après-midi entre Guidon-le-Sauvage (le duc de Saint-Aignan) et Olivier (le marquis de Soyecourt), où celui-ci venait d'être vaincu ; le soir, on s'assembla pour voir, encore sur le théâtre, la troupe de Molière, dans une comédie nouvelle de cet auteur qui n'était pas même terminée. Le roi, les reines, les dames, les courtisans prirent leurs places, les violons jouèrent, la toile se reploya, et l'on vit paraître successivement, dans les trois premiers actes de la pièce que nous connaissons, Mme Pernelle, Orgon et Tartufe.

Si l'on veut bien mettre cet événement à sa date, se faire quelque idée de la société telle qu'elle était alors, se rappeler encore en quel lieu, dans quelle occasion, au milieu de quels amusemens cette apparition vient se produire, on reste frappé d'admiration et de surprise. Tartufe en 1664, la dévotion outrée, crédule, imbécile, mais enfin sincère, traduite en ridicule par un comédien ; toutes les paroles,

toutes les habitudes des personnes pieuses moqueusement employées sur la scène, et cela devant un monde de belles dames et de grands seigneurs qui, pendant six fours, ont dépensé leur esprit et leur magnificence aux fadaises de la mythologie ou du roman chevaleresque ! Tartufe devant le paladin Roger, après les vers du duc de Saint-Aignan, après le ballet des douze signes du zodiaque et la chute enflammée du palais d'Alcine ! C'est pourtant ce que constate une espèce de procès-verbal, écrit en style de menus-plaisirs, où sont racontées fort exactement les sept journées des « Fêtes de Versailles en 1664. » Et, sans ce témoignage, en effet, on pourrait faire comme a fait, toujours d'après Grimarest, le dernier biographe de Molière, ne pas soupçonner même un fait aussi énorme. Six cents personnes cependant y assistaient, suivant le compte du procès-verbal ; pas une n'a daigné nous dire quelle impression avait causée ce divertissement imprévu parmi ceux qui en furent les témoins. Pour trouver quelque chose du temps sur ce sujet, il faut encore recourir au pauvre Loret, à qui l'on avait fermé la porte de Versailles, qui n'avait pu rien voir et rien entendre. Loret ne nous dira pas, il est vrai, ce qui s'est passé ce jour-là ; mais par lui, et par lui seul, nous saurons un peu de ce qui s'en est suivi. Voici ce qu'on lit dans sa lettre du 24 mai :

(De la cour) un quidam m'écrit,
Et ce quidam a bon esprit,
Que le comédien Molière,
Dont la muse n'est point ânière,
Avait fait quelque plainte au roi,
Sans m'expliquer trop bien pourquoi ;
Sinon que, sur son Hypocrite (comédie morale),
Pièce, dit-on, de grand mérite
Et très fort au gré de la cour,
Maint censeur daube nuit et jour.
Afin de repousser l'outrage,
Il a fait coup sur coup voyage
Et le bon droit représenté
De son travail persécuté.
Mais, de cette plainte susdite
N'ayant pas su la réussite,
Je veux encore être, en ce cas,
Disciple de Pythagoras.

De ce témoignage, demeuré unique jusqu'à nos jours, ce que nous pouvons conjecturer, c'est que les trois premiers actes du *Tartufe* furent très bien reçus à Versailles, que les spectateurs s'en divertirent beaucoup sans songer à mal, que le blâme vint du dehors, de Paris,

qu'en peu de temps il grandit au point d'intimider Molière et d'embarrasser le roi. Le roi, qui se sentait complice, hésita, faiblit, et le procès-verbal dont nous avons parlé, imprimé bientôt après chez le libraire de la cour, annonça que, tout en reconnaissant « les bonnes intentions de l'auteur, » le roi avait « défendu pour le public » la comédie de *Tartuffe*.

Après le soir (12 mai) où furent représentés les trois premiers actes du *Tartufe*, il y eut encore une journée de réjouissances que Molière termina par *le Mariage forcé* ; ce qui a fait dire à Grimarest et à ses copistes qu'il avait composé cette pièce pour la fête de Versailles, quoique la cour l'eût déjà vue deux fois au mois de janvier et le public douze fois depuis le 15 février. Ainsi, sur sept jours, il y en avait eu quatre remplis de sa personne et de ses oeuvres, *la Princesse d'Élide, les Fâcheux, Tartufe, le Mariage forcé*, et ce n'est pas exagérer, ce nous semble, que de le mettre de moitié avec le roi dans les succès de cette grande semaine. Mais Molière avait maintenant une femme, et, de ce moment, sa biographie ne peut plus marcher seule ; les anecdotes qui concernent Armande Béjart deviennent une charge de la communauté. Or, on raconte ici que le rôle de la princesse d'Élide, joué par la femme de l'auteur, devint funeste au mari ; que les charmes qu'elle y montra lui attirèrent force galans, parmi lesquels il y en eut trois, non pas des plus obscurs, qu'elle rendit heureux tour à tour, l'un par intérêt, l'autre par amour, le dernier par dépit. Sans entrer plus avant dans cette intrigue, il faut voir d'abord d'où elle est parvenue aux écrivains de quelque crédit qui l'ont ramassée. Entre les milliers de pamphlets, d'histoires controuvées, de romans stupides, que répandit sur la terre étrangère l'émigration protestante de 1685, s'était trouvé un livret ordurier, fait pour l'amusement de ce qu'il y avait de moins délicat dans les gens de théâtre, et dicté par une haine de mauvais aloi contre la veuve véritablement indigne de Molière. Cet ouvrage, publié en 1688, à Francfort, avait pour titre : *la Fameuse comédienne, ou Histoire de la Guérin*. Quoiqu'il s'en fût fait en peu de temps deux ou trois éditions, on peut tenir pour certain qu'il ne s'était pas élevé encore au-dessus de la classe de lecteurs pour laquelle il était fait, quand il plut à Bayle, qui ne haïssait pas le commérage graveleux, d'en tirer quelques citations pour son *Dictionnaire*, et depuis il est devenu une autorité pour les gens qui aiment à transcrire des pages toutes faites. On est allé même jusqu'à lui chercher un auteur, et nous avons sous les yeux ce passage d'un livre justement considéré : « Lancelot et l'abbé Leboeuf croyaient cet ouvrage de Blot ou du célèbre La Fontaine (note tirée des *Stromates* de Jamet le jeune par l'abbé de Saint-Léger) ; » ce qui fait quatre noms employés au service d'une sottise, l'ouvrage étant certainement postérieur à 1685, et Blot étant mort dès 1655. Quant à La Fontaine, nous laisserons

toute liberté à ceux qui croient retrouver son style dans le verbiage plat et vulgaire de ce libelle, que l'homme le moins habitué au commerce des coulisses reconnaîtra sans peine pour venir de là et devoir y rester. Maintenant il faut dire que l'auteur, quel qu'il fût, comédien ou comédienne, qui pouvait connaître quelque chose du portier de l'hôtel Guénégaud, ne savait pas le premier mot de la cour de France, où il place l'historiette dont nous parlons. C'est à Chambord qu'il fait jouer *la princesse d'Élide*, et les trois amans qu'il donne à Mlle Molière sont l'abbé de Richelieu, le comte de Guiche et le comte de Lauzun. Prendre ces noms n'était pas chose difficile, car ils avaient assez retenti ; mais, outre que l'on ne voit nulle part la moindre trace d'une liaison pareille chez les deux derniers surtout, il se trouve encore par grand hasard que les deux premiers n'étaient alors ni à Versailles, ni à Paris, ni en France, que l'abbé de Richelieu était en Hongrie et le comte de Guiche en Pologne ; ce qui nous dispense sans doute de chercher s'il n'y aurait pas aussi un *alibi* pour le troisième.

Certes, s'il ne s'agissait que de l'honneur d'Armande Béjart, nous mettrions peu d'intérêt à relever ces mensonges, et nous abandonnerions volontiers la femme de Guérin au caquet de ses pareilles ; mais il s'agit de Molière, et, dans ce livre, publié quinze ans après sa mort, on le fait agir et parler, à tel point que ses biographes ont cru l'entendre et ont dévotement recueilli ces reliques de sa conversation, ces confidences de sa pensée. Ce qu'il y a de pire dans cet emprunt, c'est que, tout à côté des feuillets que l'on copiait avec amour, il y en a d'autres que les biographes ont fait semblant de ne pas voir, parce qu'ils accusaient Molière d'un vice honteux. Ces feuillets, qui ne sont ni plus ni moins vrais que le reste, il fallait oser les regarder, les éprouver, comme nous avons déjà fait, par un peu d'étude historique, et cette confrontation aurait conduit à rejeter le tout avec même dédain. Dans le sale et odieux récit qui concerne Molière et Baron figure un troisième personnage appelé le duc de Bellegarde, et il n'était besoin que de ce nom pour s'apercevoir qu'on lisait une fable. Le seul duc de Bellegarde qu'il y ait eu en France était Roger de Saint-Lary, mort en 1646. Il eut bien un neveu, fils de sa soeur et mari de sa nièce, Jean-Antoine Arnaud de Gondrin, marquis de Montespan, qui se fit nommer par ses amis, et sans conséquence, duc de Bellegarde ; mais c'était, au temps où l'on met cette hideuse aventure, un vieillard septuagénaire, retiré du monde, et qui, mort dans un âge très avancé, n'a laissé aucune espèce de souvenir. Les noms des personnages célèbres, de ceux surtout qui ont brillé dans les fastes de la galanterie, semblent toujours être à la disposition des romanciers ignorans, et il n'est pas douteux que l'auteur de *la Fameuse comédienne* n'ait pris celui-ci par quelque mémoire vague du brillant seigneur qui l'avait porté sous Henri IV et sous Louis XIII, sans plus de

souci de l'anachronisme que des érudits, hélas ! n'en prenaient tout à l'heure, quand ils attribuaient à un homme mort en 1655 un ouvrage de 1688. Ce qu'il fallait dire encore sans crainte aucune, c'est que, même à part cette preuve matérielle de fausseté, le récit qui la contient est démenti par toute la vie de Molière, même par ce qui s'y laisse voir de moins glorieux. Son triple ménage avec la Béjart, la Débrie et sa femme indique assez des habitudes toutes contraires à celle que veut lui prêter ici l'auteur de la *Fameuse comédienne*, qui raconte d'ailleurs ces choses tout uniment et comme s'il s'agissait de moeurs ordinaires. On sait que, grâce au ciel, l'infamie n'a jamais manqué à ce genre de dépravation, et Molière, souvent attaqué, n'eut jamais à baisser le front devant un reproche qui l'aurait mêlé avec les Boisrobert et les d'Assoucy.

Retournons maintenant aux suites des fêtes de Versailles dont ce vilain livre, si chéri des biographes, nous a trop écarté. S'il nous a fallu retrancher de l'histoire de la femme quelques amans illustres, nous pouvons ajouter une circonstance fort remarquable à l'histoire du mari. Le *Tartufe* restait défendu « pour le public, » ce qui le rendait, pour les auditeurs privilégiés, un plaisir de haut goût. Le roi avait eu tant de part dans le délit reproché à l'auteur par les dévots de la ville, qu'on ne pouvait véritablement l'en croire fort irrité. Une occasion se présenta bientôt, et la plus singulière assurément qui se pût offrir, de montrer à tous combien peu avait été altérée la faveur du comédien. On sait l'insulte faite à l'ambassadeur de France dans la ville de Rome, l'an 1662. Après bien des pourparlers et des menaces, l'affaire s'était accommodée de la façon la plus honorable pour la France, et le pape envoyait au roi un légat chargé de rendre la satisfaction complète. Ce légat, cardinal et neveu du saint-père, fut extrêmement fêté de la cour, et, parmi les divertissemens qu'on lui offrit à Fontainebleau, la comédie ne fut pas oubliée. Le mercredi 30 juillet, l'auteur du *Tartufe* et sa troupe jouèrent *la Princesse d Élide* devant l'envoyé de Rome. Il parait même qu'on lui fit venir l'envie d'entendre une lecture de cette pièce qui venait de scandaliser les gens, et Molière se vanta bien haut d'avoir obtenu son approbation. Cependant l'ouvrage s'achevait. Les trois premiers actes, joués à Versailles, furent représentés une seconde fois le 25 septembre à Villers-Coterets, où le roi était allé visiter son frère, et la pièce entière fut essayée au Raincy, chez le prince de Condé, le 29 novembre. C'était encore là une approbation dont Molière pouvait se faire honneur, comme de celle d'un homme éclairé, d'un excellent juge pour les choses d'esprit ; mais c'est une étrange méprise que de faire du prince de Condé, en 1664, un arbitre souverain de ce qui touchait à la religion. Rien n'était plus notoire, au contraire, que son incompétence volontaire à cet égard, et on peut dire que le héros chrétien si magnifiquement loué par Bossuet ne s'était

pas encore révélé.

Ainsi, dès 1664, bien avant qu'il fût dans le commerce du public, le *Tartufe* était devenu un événement du monde, et, si on ne consultait que la physionomie générale de cette époque, tout empreinte de plaisir, de gloire et d'amour, on aurait peine à trouver l'occasion, l'à-propos de cette oeuvre amère et terrible, qui semble faite à l'avance pour les derniers ans d'un long règne à peine commencé. C'est en y regardant de près, et dans le détail, que l'on parvient à se l'expliquer. Il y avait alors un parti religieux, sévère, grondeur et persécuté, partant tout naturellement disposé à la censure des dérèglemens joyeux de la cour. Le roi, qui donnait en effet l'exemple du désordre, et à qui ce parti était suspect pour ses anciennes liaisons avec les chefs de la fronde, ne pouvait que trouver bon qu'on se moquât aussi de cette cabale austère qui l'importunait, et il ne vit certainement pas autre chose dans le *Tartufe* qu'une plaisante représaille contre la dévotion rigoureuse, chagrine, sans complaisance pour les faiblesses. La cour le prit ainsi et s'en égaya fort ; mais la ville s'alarma. La ville était et est restée toujours, tant que dura cet état de société, très favorable au jansénisme. En fait d'opposition, on prend ce qu'on trouve, et la querelle religieuse était devenue, pour bien des gens à qui l'on avait interdit le débat politique, un pis-aller assez sortable. Ceux-là donc, et nous voulons dire les magistrats, les bons bourgeois, les notables de paroisse, étaient fort disposés à blâmer ce que Versailles approuvait. Voici comme on s'y prit pour les désarmer, et les intéresser même au succès du *Tartufe*. Dans l'action de ce drame, il arrive un moment où le professeur de dévotion outrée, l'homme dont Orgon suit avec une entière bonne foi les rudes maximes, vient à employer, pour excuser et justifier sa passion, une doctrine plus commode, plus humaine, une doctrine corrompue et corruptrice. Cette doctrine était précisément celle dont les jansénistes accusaient les jésuites, leurs ennemis déclarés. On leur fit entendre que tout l'objet de la comédie nouvelle était là, et qu'en un mot le *Tartufe* continuait *les Provinciales*. Ainsi, les deux opinions belligérantes furent amenées à croire qu'il y avait du bon pour chacune d'elles dans l'oeuvre défendue, et, le mystère s'en mêlant, tout le monde voulut en goûter.

Ce que nous disons ici n'est pas une supposition plus ou moins ingénieuse pour éclaircir un point obscur de l'histoire. Nous aurions eu peut-être quelque mérite à le deviner ; mais la vérité est que nous avons eu seulement grand plaisir à l'apprendre. C'est de Racine encore que nous tenons cette lumière. Bien peu de temps après l'époque où nous sommes, Racine, élève de Port-Royal, se crut offensé, dans sa dignité toute nouvelle d'auteur dramatique, par un écrit janséniste qui traitait « d'empoisonneurs publics » les poètes de théâtre. Racine, l'homme le moins doux qu'il y ait eu, oublia tout le

respect qu'il devait à ses maîtres, et il écrivit contre eux deux lettres terribles. Dans la seconde, on lit ce passage curieux : « C'était chez une personne qui, en ce temps-là, était fort de vos amies ; elle avait eu beaucoup d'envie d'entendre lire le *Tartufe*, et l'on ne s'opposa point à sa curiosité. On vous avait dit que les jésuites étaient joués dans cette comédie ; les jésuites, au contraire, se flattaient qu'on en voulait aux jansénistes ; mais il n'importe. La compagnie était assemblée ; Molière allait commencer, lorsqu'on vit arriver un homme fort échauffé, qui dit tout bas à cette personne : « Quoi ! madame, vous allez entendre une comédie le jour que le mystère de l'iniquité s'accomplit, ce jour qu'on nous ôte nos mères ! » Cette raison parut convaincante ; la compagnie fut congédiée. Molière s'en retourna bien étonné de l'empressement qu'on avait eu pour le faire venir, et de celui qu'on avait pour le renvoyer. » Le commencement de cette historiette confirme pleinement ce que nous avons avancé ; la fin nous fait connaître à quelle époque la chose se passa. Ce fut, en effet, le 26 août 1664, que l'archevêque de Paris fit sortir de Port-Royal douze religieuses.

Les circonstances qui ont accompagné ou suivi la première apparition du *Tartufe* étant ainsi bien connues, nous n'avons plus qu'à suivre la marche de Molière après cette tentative glorieusement avortée. Son caractère, parfaitement honnête, était fort irritable. Il avait rencontré un obstacle, et, quoiqu'il n'en fût véritablement résulté aucun dommage, aucun danger pour lui, quoiqu'il fût resté en aussi bonne position auprès du roi et que sa réputation dans le public n'eût fait sans aucun doute qu'y gagner il en gardait un vif ressentiment. C'est dans cette disposition d'esprit qu'il écrivit *le Festin de Pierre*. La fable en était populaire : il y avait plus de six ans déjà qu'une troupe de campagne d'abord, puis la troupe italienne, ensuite celle de l'hôtel de Bourgogne, en avaient rassasié les spectateurs, et il n'est nullement à croire, comme Voltaire l'a dit, qu'il y eût pour la troupe de Molière un besoin pressant de la reproduire. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle semblait convenir fort bien à la situation où se trouvait l'auteur du *Tartufe*. On l'avait traité, ces derniers mois, de libertin, d'impie et d'athée : ce sont mots dont les dévots de toutes les robes ne sont point avares. Il allait montrer sur son théâtre un libertin puni, un impie foudroyé, un athée plongé dans l'abîme. Malheureusement il y a, au fond même de ce sujet, quelque bonne foi qu'on y apporte, quelque sérieuse intention qu'on ait de le faire servir à l'édification du prochain, un inconvénient contre lequel nul talent ne saurait prévaloir. C'est que le libertin amuse, qu'il met le spectateur de son parti, tant que dure son péché en action, et que le châtiment surnaturel qui arrive à la fin pour terminer la pièce n'épouvante et ne corrige personne. Et, dans le fait, on ne voit pas que Molière, qui pouvait assurément beaucoup, se soit donné trop de peine pour éviter ce mauvais résultat. Son don Juan

incrédule, moqueur, brave, mettant toujours l'honneur à part dans sa mauvaise conduite, toujours heureux jusqu'à ce qu'un miracle s'opère, n'était pas fait certainement pour rendre odieux le libertinage, surtout quand l'auteur n'avait songé à lui opposer qu'un valet poltron, gourmand et cupide, dont il eut encore le tort de se donner le rôle sous le nom de Sganarelle. Aussi personne n'y fut-il trompé, et *le Festin de Pierre*, joué le 15 février 1665, aggrava ce qu'il semblait vouloir réparer. On doit permettre aux partis, même à ceux dont on se tient le plus éloigné, d'être clairvoyans sur leurs intérêts. Les dévots sentirent bien qu'on leur faisait un nouvel outrage, et ils s'en plaignirent. Dès la seconde représentation, il fallut retrancher quelques passages, cette scène du « pauvre » notamment, dont le dernier mot a de quoi confondre, lorsqu'on l'entend prononcer à deux siècles en arrière de nous. Une polémique violente s'engagea contre la pièce, qui disparut bientôt de la scène sans être imprimée. L'effet qu'elle avait produit surles personnes sincèrement pieuses, sur les plus purs adeptes du jansénisme, se retrouve encore dans l'ouvrage déjà cité du prince de Conti. « Y a-t-il, s'écrie le prince théologien, une école d'athéisme plus ouverte que *le Festin de Pierre*, où, après avoir fait dire toutes les impiétés les plus horribles à un athée qui a beaucoup d'esprit, l'auteur confie la cause de Dieu à un valet à qui il fait dire, pour la soutenir, toutes les impertinences du monde ? Et il prétend justifier à la fin sa comédie, si pleine de blasphèmes, à la faveur d'une fusée qu'il fait le ministre ridicule de la vengeance divine ! » Tout cela pouvait être mieux dit, mais ne manquait pas de raison, et, s'il était possible de croire que Molière eût conçu le dessein candide d'écrire un drame contre l'impiété, il faudrait reconnaître qu'il n'y avait pas réussi.

Le roi avait défendu à Molière de montrer son *Tartufe* devant le public ; il nous semble fort probable que pareille injonction lui avait été faite pour qu'il ne publiât pas son *Festin de Pierre*. Quand l'amitié existe chez celui qui commande, elle l'oblige à indemniser celui qui obéit, et le roi n'y manqua pas. Au mois d'août suivant, il pria son frère de lui céder ses comédiens, leur assura une pension de sept mille livres, et la troupe de Monsieur devint « la troupe du roi, » ce qui n'empêcha pas celle de l'hôtel de Bourgogne de continuer à s'appeler « la troupe royale. » Ce fut dans ce temps aussi que Molière devint père du seul enfant qui lui ait survécu, de cette fille dont le sieur de Modène fut parrain le 4 août 1665. Le 15 septembre suivant, la nouvelle troupe du roi alla représenter à Versailles *l'Amour Médecin*, encore « un impromptu, fait, appris et joué en cinq jours, » encore « une pièce mêlée d'airs, de symphonies, de voix et de danses. » Molière y paraissait de nouveau dans le caractère de Sganarelle, cette fois père de famille, bon bourgeois, malin, entêté et pourtant crédule. On n'a pas remarqué que, dans la première scène, il avait jeté un trait

plaisant sur la profession de son père. « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » mot devenu proverbial, n'était que la moitié de la leçon comique adressée aux donneurs d'avis ; l'autre regardait « M. Guillaume, qui vend des tapisseries. » Ce qui donne une véritable importance à cette spirituelle bluette, c'est la nouvelle audace qu'y déploya Molière, encore tout froissé de son premier engagement avec les dévots, contre d'autres ennemis qu'il lui avait plu de se donner. *Le Festin de Pierre* contenait déjà quelques moqueries sur les médecins ; mais ces moqueries venaient de don Juan, « impie en médecine » comme en tout le reste. Maintenant, à Versailles, devant la cour, et le roi prêt à rire, Molière vient livrer à la raillerie la plus cruelle, non pas seulement la médecine, non pas seulement les médecins, mais des hommes connus de tous, parfaitement indiqués par l'imitation burlesque de leurs gestes, de leur langage, de leurs noms. Or, voilà ce qu'il faut croire, non pas sur le dire des commentateurs, qui n'y voient pas bien clair, mais sur le témoignage des contemporains. Guy-Patin, médecin aussi, mais médecin frondeur, ne hantait pas les théâtres, il est même fort douteux qu'il ait jamais ni vu ni compris Molière ; mais il connaissait apparemment les gens de son métier, et c'est lui qui nous apprend (22 septembre) qu'on « a joué à Versailles une comédie des médecins de la cour, ou ils ont été traités de ridicules devant le roi, qui en a bien ri. On y met, ajoute-t-il, en premier chef les cinq premiers médecins, et, par-dessus le marché, le sieur des Fougerais, »Plus tard, quand la pièce fut donnée au public, il écrit encore (25 septembre) : « On joue présentement à l'hôtel de Bourgogne (au Palais-Royal)*l'Amour Malade (l'Amour Médecin*) ; tout Paris y va en foule pour voir représenter les médecins de la cour, et principalement Esprit et Guenaut, avec des masques faits tout exprès ; on y a ajouté des Fougerais. » Guy-Patin se trompe évidemment sur le nombre des médecins joués comme sur le titre de la pièce et le théâtre où on la donne, mais il ne saurait se tromper sur la qualité des gens qu'il désigne. Les « cinq premiers médecins » sont en effet cinq personnes de cette profession ayant chacun le titre de « premier médecin » dans les maisons des personnes royales, et il n'y en avait réellement ni plus ni moins, savoir : pour le roi, Valet ; pour la reine-mère, Seguin ; pour la reine, Guenaut ; pour Monsieur, Esprit, et pour Madame, Yvelin. Des Fougerais (Desfonandrès) n'étant pas de ce nombre et figurant dans la pièce, il s'ensuit qu'un des cinq a été épargné, puisqu'il ne s'y trouve en effet que cinq médecins ridicules. Après cela, que les applications soient distribuées bien ou mal, il n'en reste pas moins certain qu'elles se firent dès-lors, qu'elles portaient sur des hommes parfaitement reconnaissables, qui avaient charge dans la famille royale et réputation dans la ville ; que Molière n'eut pas à les désavouer et qu'il ne fut nullement inquiété pour y avoir donné lieu.

On a cherché un motif puéril à cette violente déclaration de guerre contre la médecine et les médecins ; nous croyons qu'on serait plus près de la vérité en lui donnant une cause affligeante. Cet homme, qui se moquait si bien des prescriptions et des remèdes, se sentait malade. Avec une dose ordinaire de faiblesse, il aurait demandé à tous les traitemens une guérison peut-être impossible. Ferme et emporté comme il était, il aima mieux nier d'une manière absolue le pouvoir de la science, lui fermer tout accès auprès de lui, et employer ce qui lui restait de santé à remplir sa vie selon son goût et sa passion. Il y avait donc dans son fait, à l'égard de la médecine, quelque chose de pareil à la révolte du pécheur incorrigible contre le ciel, une vraie bravade d'incrédulité ; mais il la soutint avec tant de constance et de bonne humeur, il se livra lui-même si gaiement pour enjeu à cette folle gageure, qu'on ne peut se défendre d'une admiration compatissante en voyant une raillerie, qui naît du désespoir, ne s'arrêter que par la mort. Son mal était à la poitrine, et se révélait par une toux fréquente, dont il savait tirer, pour ses rôles, des effets plaisans. « La toux de Molière » est demeurée long-temps, comme la claudication de Béjart, une tradition du théâtre. Elle annonçait son entrée en scène, elle entrecoupait son débit d'une façon toute divertissante. Il se fait dire lui-même par Frosine, dans *l'Avare*, que sa fluxion ne lui sied pas mal, et qu'il a bonne grâce à tousser. Dans une pièce hostile, dont nous parlerons plus tard, un des personnages s'écrie en l'entendant :

« Oui, c'est lui ; je le viens de connaître à sa toux.

Outre cette incommodité habituelle, il lui survenait par intervalles des accès de maladie aigüe qui le tenaient au lit et mettaient ses jours en danger. Le premier dont nous ayons pu trouver la trace est de bien peu de temps postérieur à *l'Amour Médecin*. Nous le tenons de Charles Robinet, qui avait pris la succession de Loret, mort en 1665. Il écrit le 21 février 1666 :

Je vous dirai, pour autre avis,
Que Molière, le dieu du ris
Et le seul véritable Mome,
Dont les dieux n'ont qu'un vain fantôme,
A si bien fait avec Cloton
Que la Parque au gosier glouton
A permis que sur le théâtre
Tout Paris encor l'idolâtre.

Peu de mois après cette résurrection, le 4 juin 1666, Molière donnait au public *le Misanthrope*. Nous n'avons pas, Dieu merci, à nous occuper de tous les commentaires dont cette pièce a été le sujet. C'est le sort des chefs-d'oeuvre de susciter parfois un blâme

paradoxal, mais surtout de subir sans cesse le verbiage de l'enthousiasme démonstratif. Ici nous cherchons seulement à rétablir la vérité de l'histoire. On a déjà fort bien, mais fort tard, réfuté l'assertion de Grimarest, qui découvrit, en 1705, que *le Misanthrope* avait été d'abord froidement accueilli du public, lorsque deux contemporains, deux rivaux, Donneau de Visé et Subligny, avaient constaté, dès le lendemain, le succès de l'oeuvre nouvelle, succès moins vif sans doute, moins bruyant, moins général, que ne l'eût été dans tous les temps celui d'une farce excellente, mais tel enfin que l'un (Visé) en faisait le texte d'une longue lettre adressée à la cour, que l'autre (Subligny) faisait dire, le 17 juin, à sa « Muse dauphine : »

Une chose de fort grand cours
Et de beauté très singulière
Est une pièce de Molière.
Toute la cour en dit du bien,
Après son *Misanthrope*, il ne faut plus voir rien :
C'est un chef-d'oeuvre inimitable.

Il est un autre point sur lequel on s'égare depuis quelque temps avec une singulière liberté. C'est l'application, aux personnages nommés dans l'histoire, de tous les traits que l'on rencontre dans les livres. Cette manie, non pas de trouver, mais de fournir des « clés, » a toujours fait le désespoir des écrivains moraux ou satiriques, même de leur vivant, et quand on savait où rencontrer les gens dont il était question. Jugez ce qu'il en doit être aujourd'hui de ces désignations faites au hasard, sans nulle connaissance du monde où l'on prétend s'introduire, et pour le seul plaisir d'écrire des noms illustres dans un commentaire ! Que l'on ait signalé de la ressemblance entre Alceste et le duc de Montausier, cela est incontestable et contemporain ; mais quel homme de cette époque se serait avisé de reconnaître dans Oronte, dans ce faquin de qualité tout au plus, qui prétend que « le roi en use honnêtement avec lui, » le duc de Saint-Aignan, mauvais poète sans doute, comme tout grand seigneur de l'Académie française, homme d'esprit pourtant et du plus exquis savoir-vivre, le Mécène d'alors, respecté de tous, tendrement aimé du roi, comblé de ses plus hautes faveurs, cité partout pour « le modèle d'un parfait courtisan. » Dans ce temps aussi, qui aurait seulement pensé que Célimène pût être la duchesse de Longueville, la soeur de monsieur le prince, vouée depuis treize ans aux pratiques de la religion la plus austère ? En songeant que de pareilles sottises ont été dites et sont répétées, on se sent prêt à écouter plus patiemment un dernier commentateur qui veut que Molière ne soit pas allé chercher si loin ni si haut ses modèles, qu'il les ait pris tout simplement dans sa maison, dans sa troupe, dans

son entourage, et qu'avec les seules figures de sa femme, de ses camarades et de ses amis, il ait composé ce tableau, où nous avions cru voir la peinture des travers et des vices de la société la plus polie.

Le Misanthrope, quoi qu'on en ait dit, fit son chemin tout seul sur le théâtre pendant deux mois, non pas à la cour, car le deuil de la reine-mère (morte le 20 janvier 1666) avait suspendu toute espèce de fête, mais au Palais-Royal. Ce fut seulement le 6 août que Molière fit représenter *le Médecin malgré lui*. Au mois de novembre, le logis royal se rouvrit pour la comédie, et il est fait mention d'une représentation du*Misanthrope*, donnée le 26 chez Madame. Molière eut bientôt à reprendre ses travaux de commande pour les plaisirs du maître. Il fournit d'abord au *Ballet des Muses*, exécuté à Saint-Germain le 2 décembre, la comédie encore inachevée de *Mélicerte* ; puis, pour une seconde représentation du même ballet, 5 janvier 1667, il remplaça ce fragment de pièce en vers par une pièce complète en prose, *le Sicilien ou l'Amour peintre*. Une lacune se trouva ensuite dans cette vie si occupée, et nous ne saurions qu'en croire, si Robinet ne venait à notre aide en nous disant, à la date du 17 avril 1667 :

Le bruit a couru que Molière
Se trouvait à l'extrémité
Et proche d'entrer dans la bière ;
Mais ce n'est pas la vérité.
Je le connais comme moi-même :
Son mal n'était qu'un stratagème
Pour jouer même aussi la Parque au trait fatal.

Ce mal néanmoins était si vrai, qu'il le tint deux mois de plus éloigné de la scène. Il y reparut le 10 juin dans *le Sicilien*, joué pour la première fois ce jour-là sur le théâtre du Palais-Royal : « Et lui, » dit encore Robinet le 11 juin,

Et lui, tout rajeuni du lait
De quelque autre infante d'Inache
Qui se couvre de peau de vache,
S'y remontre enfin à nos yeux
Plus que jamais facétieux.

Or, pendant cette maladie, la seconde en moins de quinze mois, qui avait condamné Molière au repos et au laitage, la scène politique s'était agitée. Après six années d'un règne hautain, mais calme et sédentaire, le roi Louis XIV, qui n'avait encore eu de querelles qu'au loin par ses ambassadeurs et ses vaisseaux, venait de faire tout à coup sonner la trompette et marcher des soldats vers la frontière la

plus prochaine. Il s'agissait d'aller prendre ou conquérir la part d'héritage qu'on prétendait dévolue à l'infante Marie-Thérèse par la mort de Philippe IV, c'est-à-dire les Pays-Bas. Quoique la succession fût ouverte depuis plus d'un an (17 septembre 1665), c'était à peine si, durant l'hiver de 1667, alors que se dansait à Saint-Germain le *Ballet des Muses*, on avait pu croire disposé pour la guerre ce jeune roi qui se divertissait si bien. Cependant, après le carnaval de cette année, après une dernière fête de Versailles, « qui avait duré les trois jours gras et coûté des millions à tout le monde, » trois armées s'étaient mises en mouvement, dont l'une avait pour chef le maréchal de Turenne. Bientôt le roi lui-même, et à sa suite toute la cour, avait pris le chemin de la Flandre. « Paris est un désert, » écrivait le 20 mai Mme de Sévigné. Dès le 16 en effet, le roi avait quitté Saint-Germain avec sa femme et sa maîtresse ; le 3 juin, il entrait à Charleroy ; le 25, il avait pris Tournay ; le 2 juillet, il était devant Douai, qui se rendit le 6 ; le 31, il prenait possession d'Oudenarde, et le 5 août, il manquait Dendermonde. Ce jour-là même, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, Molière donnait au public la comédie que depuis trois ans il lui était défendu de jouer, faiblement déguisée par le titre de*l'Imposteur*.

De ce véritable coup d'état nous n'avons qu'un témoin, et ce témoin n'est pas plus que Robinet. Ce pauvre écrivain adressait à Madame ses lettres imprimées ; il venait de finir sa missive hebdomadaire, et l'avait datée du 4 août. Le vendredi 5, pendant qu'on l'imprimait, il alla au Palais-Royal, et, en sortant du spectacle, il écrivit à la hâte une vingtaine de vers détestables, que personne n'a lus parce qu'ils sont en forme de préface, pour annoncer le nouveau triomphe de Molière, triomphe qui, selon lui, devait durer « long-temps. » Le samedi 6, un ordre du premier président défendit de jouer la pièce le lendemain, et le prudent Robinet n'en parla plus.

C'est là tout ce que nous savons des contemporains sur ce sujet, et nous tenons le reste de Molière lui-même. Le roi étant à l'armée, le chancelier avec le conseil à Compiègne, la police de Paris appartenait sans conteste au parlement. Le chef de cette compagnie, qui savait comme tout le monde la défense faite à Molière de jouer publiquement le *Tartufe*, lui demanda compte de cette infraction au commandement qu'il avait reçu. Sur quoi, et c'est Molière qui le dit, « tout ce qu'il put faire pour se sauver lui-même de l'éclat de cette tempête, ce fut de dire que le roi avait eu la bonté de lui en permettre la représentation, et qu'il n'avait pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait que le roi qui l'eût défendue. » C'était le cas d'en référer au roi, qui pouvait en quelques jours confirmer ou démentir cette allégation, et, en attendant sa réponse, de laisser, comme on dit au palais, « les choses en l'état. » C'est ce qui fut fait, et rien de plus. Le dernier acte notoire étant une défense de jouer la

pièce, la représentation en demeura suspendue. Molière n'eut pas, heureusement pour lui, l'occasion de prononcer le mot, déjà vieux de son temps, dont on lui a fait honneur, et qui ne serait certainement pas resté impuni. Il n'y eut pas de seconde représentation affichée, pas de public appelé au théâtre et renvoyé, pas de tumulte, pas de discours. Molière écrivit un placet que deux de ses compagnons allèrent porter au roi devant Lille. Il y rappelait avec chaleur et dignité la permission qu'il disait avoir reçue du roi ; il le sommait respectueusement de faire observer sa parole par ceux qui tenaient de lui leur autorité ; il semblait même vouloir l'inquiéter pour ses divertissemens à venir — « Il est très assuré, disait-il, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartufes ont l'avantage. » Pendant que ce message faisait sa route, une autre autorité venait de se prononcer contre l'ouvrage. L'ancien précepteur du roi, l'archevêque de Paris, publiait (11 août) un mandement qui défendait « à toutes personnes de voir représenter, lire ou entendre réciter la comédie nouvellement nommée *l'Imposteur*, soit publiquement, soit en particulier, sous peine d'excommunication. » Cette interdiction allait, comme on voit, beaucoup plus loin que celle dont le parlement voulait maintenir l'effet. Elle atteignait tous ceux qui s'étaient mis jusque-là hors du public, le roi compris. Cependant les comédiens députés furent gracieusement reçus au camp devant Lille ; ils en rapportèrent cette réponse : « qu'après son retour, le roi ferait examiner de nouveau la pièce et qu'ils la joueraient. » Lille se rendit le 27 août, le roi était de retour à Saint-Germain le 7 septembre, et l'on n'entendit plus parler du *Tartufe*.

Ici encore le silence absolu des contemporains nous laisse dans une ignorance complète de ce qui put se passer entre le comédien et le roi. Il est certain que celui-là avait parlé haut et clair, que celui-ci avait répondu obscurément ; il est certain encore que le roi recula une seconde fois devant les manifestations contraires à sa volonté, puisqu'il ne fit pas jouer alors, ni long-temps après, la pièce incriminée ; mais, malgré l'éclat de cette affaire dans Paris, malgré l'intérêt qu'y avaient pris deux puissances de l'état, le parlement et l'archevêque, malgré tant de motifs pour qu'elle fût partout un objet de curiosité ou de dispute, il ne nous est pas resté un seul mot de cet évènement et de ce débat. Les faits seuls, et des faits négatifs, nous en instruisent quelque peu. Après le retour du roi, trois mois se passent sans qu'en voie nulle part figurer Molière. Au mois d'octobre, sa troupe est appelée à jouer devant le roi, et c'est un autre auteur, de Visé, qui fournit pour cette occasion le divertissement de *Délie*. Au commencement de novembre, la cour étant à Fontainebleau, c'est encore une pièce comique du même de Visé, jouée par les mêmes comédiens, qui termine les fêtes. Il ne parait pas qu'on eût vu Molière davantage sur la scène du Palais-Royal, car Robinet écrit le samedi 31

décembre :

Veux-tu, lecteur, être ébaudi ?
Sois au Palais-Royal mardi.
Molière, que l'on idolâtre,
Y remonte sur son théâtre.

Était-ce une nouvelle atteinte de sa maladie qui avait causé cette retraite ? N'était-ce pas plutôt un fier ressentiment de l'abandon où le roi l'avait laissé à l'occasion du *Tartufe* ? Nous n'en savons rien. Ce que nous voyons, c'est que Molière reparut devant le public le 3 janvier 1668, que le 5 du même mois il jouait aux Tuileries *le Médecin malgré lui*, que le 13 il donnait sur son théâtre *Amphitryon*, et que le 16 il représentait cette nouvelle pièce à la cour. Si, comme nous sommes enclin à le penser, il y avait eu du dépit, du chagrin, de la bouderie dans cette éclipse de trois mois, on peut juger ce qu'avaient de sens et ce que durent produire d'effet ces vers qui commencent presque la comédie d'Amphitryon *et que Molière débitait lui-même dans le rôle de Sosie :*

Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis ?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit dans la nature
Obligé de s'immoler ;
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous.
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent ;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'oeil caressant
Nous rengage de plus belle.

Et, dans le fait, Molière était « rengagé. » L'effet ne s'en fit pas voir

aussitôt, parce que le roi employa son carnaval à prendre la Franche-Comté ; mais, quand l'été revint avec une paix glorieuse qui laissait à la France ses conquêtes de Flandre, on vit Molière se remettre à l'oeuvre pour les plaisirs de la cour. Une fête non moins brillante que celle de 1664 se préparait à Versailles, dans les nouveaux jardins créés par Louis XIV. On y avait réservé la place principale à la comédie, et Molière était chargé de la remplir. Un théâtre magnifiquement décoré, les meilleurs danseurs, les plus belles voix, de nombreux instrumens et Lulli furent mis à sa disposition. Tout ce luxe royal (18 juillet) servit comme d'entourage à sa personne et forma le cadre de *George Dandin*. Il avait écrit la pièce et il y jouait le premier rôle ; les paroles chantées étaient de lui, les ballets se rapportaient tant bien que mal à l'action où il figurait. Il n'était vraiment pas croyable qu'on eût refusé quelque chose à un homme qui se prodiguait ainsi.

Le 9 septembre de la même année, il donnait *l'Avare* sur le théâtre du Palais-Royal. Au sujet de *l'Avare*, Grimarest a fait quelques contes absurdes, dont les biographes ont eu grand tort de s'embarrasser. Avec un peu plus d'attention, ils auraient vu que cet homme, qui entreprenait une vie de Molière, n'avait pas même sous la main, n'avait pas même songé à emprunter un exemplaire de ses oeuvres, qu'il ne connaissait pas seulement l'ordre dans lequel ses comédies avaient été représentées. Nous l'avons vu faire jouer *les Précieuses* pour la première fois en province. Il ne sait pas que *les Fâcheux* ont été représentés à Vaux ; c'est à peine s'il a entendu parler, et encore bien tard, quand sa besogne est presque finie, des trois premiers actes du *Tartufe* donnés à Versailles ; il y fait paraître comme ouvrage nouveau *le Mariage forcé* ; il fait venir *le Festin de Pierre* avant qu'il soit question du *Tartuffe* ; par compensation, le *Tartufe* précède *le Misanthrope* sur le théâtre public, et la permission d'en continuer les représentations arrive directement du camp devant Lille. C'est sur la foi d'un écrivain si exact qu'on a dit qu'un premier essai de *l'Avare* avait mal réussi, et qu'après un intervalle plus ou moins long, Molière s'était décidé à le reprendre. Le fait est que jamais *l'Avare*n'avait été vu de personne avant le 9 septembre 1668, et qu'il eut alors un succès fort satisfaisant. Si nous avions à examiner la pièce, nous montrerions aisément pourquoi l'exécution la plus parfaite n'a jamais pu parvenir à en faire un spectacle agréable, quelque admiration du reste qu'elle ait toujours excitée. Ce qu'il nous appartient de dire, c'est qu'elle fut goûtée et suivie ; qu'en deux mois, elle fit partie deux fois des divertissemens de la cour, le 16 septembre chez Monsieur, le 5 novembre chez le roi, ce qui prouve à la fois l'empressement et la durée de l'approbation.

En ce même temps, la troupe de Molière fut appelée chez le prince de Condé, à Chantilly, où Monsieur et Madame étaient allés se

divertir, et voici comme en parle Robinet :

(Là) le grand Condé leur fit chère,
Je vous assure, tout entière,
Et Molière y montra son nez :
C'en est, je pense, dire assez.

Au moins n était-ce pas en dire trop, et il serait difficile, si l'on ne le savait d'ailleurs, de soupçonner ce que cachait cette prudente réticence. La pièce où Molière « avait montré son nez » à Chantilly, ce n'était pas la comédie toute neuve de *l'Avare*. C'était le *Tartufe*, dont le prince de Condé avait voulu régaler ses hôtes, sans doute parce que, hors du diocèse de Paris, on se croyait à l'abri de l'excommunication. Molière se tenait donc toujours prêt à le faire reparaître sur la scène ; mais ce qu'il désirait surtout, ce qu'il devait sans cesse demander, c'était de pouvoir l'exposer librement au grand jour de son théâtre, devant la foule, sans mystère et sans choix de spectateurs, chacun y venant pour son argent, depuis « quinze sols » jusqu'au « demi-louis d'or. » Il l'obtint enfin. Le mardi 5 février 1669, la troupe du roi annonça le matin et joua le soir le*Tartufe ou l'Imposteur*.

Personne encore n'ayant pris soin de chercher et de nous dire ce qui avait pu déterminer cette tolérance tardive et subite pour l'oeuvre long-temps prohibée, il nous a fallu jeter un regard dans les faits de l'histoire, et nous y avons trouvé une explication fort plausible. Le long débat qui avait divisé l'église de France et mis aux prises une partie du clergé avec l'autorité pontificale venait d'être enfin terminé par un accommodement que l'on voulait croire durable. Le bref préliminaire à cette fin était parti de Rome le 29 septembre 1668 ; l'arrêt du conseil qui en était la suite avait été rendu le 26 octobre ; le docteur Arnauld avait fait sa soumission le 4 décembre, et le bref définitif de réconciliation, daté du 19 janvier 1669, était arrivé vers la fin du mois. Dans les premiers jours de février, tout était joie, espérance, bonne amitié, concorde, oubli des injures, réparation des torts ; il ne restait plus qu'à réintégrer les religieuses de Port-Royal, ce qui eut lieu le 17. Molière profita du moment où tout le monde s'embrassait pour mettre aussi son *Tartufe* en liberté, comme tacitement compris dans la paix de Clément IX.

On peut dire qu'il avait atteint en ce moment le but de toute sa vie. Vingt jours après la représentation publique et permise du *Tartufe*, il perdit son père, qui avait fini par être vieux, et il devint titulaire de la charge dont il avait recouvré la survivance. Peut-être avait-il commencé à en faire le service du vivant de son père ; ce qui est certain, d'après Lagrange et Vinot, c'est que, depuis qu'il y fut entré, il « l'exerça dans son quartier jusqu'à sa mort. » Cependant le *Tartufe*

continuait à se jouer sans interruption et avec beaucoup d'applaudissemens. « Il n'y a plus ici, écrivait Guy-Patin le 29 mars, que les comédiens qui gagnent de l'argent avec le *Tartufe* de Molière ; grand monde y va souvent. » La pièce parut imprimée le 22 mars, avec un privilège daté du 15, et se vendit chez le libraire Ribou, au prix énorme d'un écu et au profit de l'auteur. Elle était précédée d'une préface en même temps sévère et moqueuse. Les trois placets relatifs à cette pièce, et qu'on a eu fort raison d'y joindre, ne l'accompagnaient pas encore. Le premier est certainement de 1664, antérieur au *Festin de Pierre* ; le second est celui que La Thorillière et Lagrange avaient porté, en 1667, au camp devant Lille ; le troisième est du jour où le *Tartufe* eut permission de paraître, et l'enjouement familier qu'on y trouve montre en même temps ce que Molière sentait alors de bonheur, ce que le roi lui accordait toujours de liberté. Le bienfait du 5 février ne tarda pas à être payé en plaisirs. Au mois d'août, dans une seule soirée, Molière jouait à Versailles *l'Avare* et le *Tartufe*. Six semaines plus tard, à Chambord (6 octobre), il donnait, avec tous les ornemens de la musique et de la danse, *Monsieur de Pourceaugnac*, et cette pièce, réduite aux seules ressources de sa franche gaieté, était venue, le 15 novembre, amuser le public du Palais-Royal.

Molière en était là de son triomphe, quand un libelle violent, élaboré dans la forme d'une comédie en cinq actes et en vers, fut publié contre lui, le 4 janvier 1670, avec un privilège daté du 1er décembre 1669. En lisant à plusieurs reprises cette oeuvre d'envie et de colère qui s'intitule *Élomire hypocondre*, il nous a été impossible de trouver au juste de quelle rancune elle procédait. Quoiqu'elle eût pour second titre *les Médecins vengés*, la médecine n'y était nulle part assez honorée pour qu'on pût l'attribuer à un homme de cette profession. L'indignation des dévots ne s'y montrait pas davantage. Le nom de l'auteur, imprimé en toutes lettres, « Monsieur le Boulanger de Chalussay, » n'éclaircit nullement la question, car celui qui le portait, et le privilège prouve qu'il a existé, est demeuré parfaitement inconnu. Quoi qu'il en soit, toute la pièce était remplie de la personne d'Élomire ou Molière, aussi laide, aussi odieuse, aussi risible qu'on avait pu la faire. On l'y voyait dans son ménage, maussade, brutal, jaloux sans cause, malade imaginaire ; dans sa troupe, tyran insupportable ; avec tous, inquiet, soupçonneux, frénétique. Des divers incidens de cette composition bizarre, que nous n'essaierons pas d'analyser, on peut tirer au moins une véritable biographie de Molière, comme ses ennemis l'entendaient. Suivant eux, il était fils, non pas d'un juif, mais d'un fripier, ce qui était quasi même chose. Il était sorti du collége peu de temps avant 1640, et son père, qui était riche, l'avait fait recevoir, pour son argent, licencié en droit à Orléans. Ensuite il avait été reçu avocat et n'avait mis qu'une fois les pieds au palais, aimant mieux aller

étudier la bouffonnerie chez les charlatans. Les frères Béjart, l'un bègue, l'autre borgne et boiteux, l'avaient tiré de ce vilain apprentissage pour lui faire jouer la comédie avec eux et avec leur soeur, Madeleine, dont il était devenu amoureux, quoiqu'elle fût rousse et de mauvaise odeur. La troupe avait mal réussi au Port-Saint-Paul d'abord, puis au faubourg Saint-Germain, et s'était décidée à courir les provinces, jouant devant des spectateurs à cinq sols par personne. Après dix ans et plus de cette vie, il était revenu à Paris, où on lui avait donné la salle du Petit-Bourbon. Là il avait débuté par des rôles tragiques où il avait toujours été sifflé. Enfin il avait tiré, de son sac de campagne, son *Étourdi*, puis son *Dépit amoureux* ; il avait ensuite fait*Sganarelle*, et ses grimaces avaient réjoui le public. Depuis, ce n'avait été qu'une suite de succès, et il comptait maintenant dix pièces qui faisaient sa fortune et celle de ses compagnons. La méchanceté de l'écrivain, qui rassemblait sous un tel jour des faits assez exactement recueillis, n'avait pas omis ce qu'on disait de son mariage. Elomire (acte premier, scène III) se vante d'être plus qu'un autre à l'abri des disgraces conjugales par le soin qu'il a pris de se forger une femme « dès avant le berceau. » C'est là aussi que se trouve, répétée avec une affectation cruelle dans plusieurs passages, l'allusion dont nous avons déjà parlé à cette toux funeste dont Molière était tourmenté. Du reste, nous ne voyons nulle part l'effet que put produire, en 1670, soit dans le public, soit sur Molière lui-même, cette odieuse satire, dont la curiosité historique de notre temps s'est plus occupée, ce nous semble, que ne l'avait fait, lorsqu'elle parut, la malignité des contemporains. L'auteur prétend il est vrai, dans la préface d'une seconde édition de sa pièce, datée de 1672, que son libraire, gagné par Molière, au lieu de vendre la marchandise qui lui était confiée, en avait refusé le profit, et qu'ainsi le public s'en était vu privé, ce qui aurait donné lieu à un procès où le juge ordonna la confiscation des exemplaires trouvés dans la boutique. Si la chose est ainsi, elle fait grand honneur à la librairie et à la justice.

En tout cas, que Molière ait dédaigné ce libelle ou qu'il l'ait étouffé, il est certain que ce ne fut pas même un événement de sa vie, et qu'il n'en reçut aucun trouble. Au mois de février 1670, le roi lui commanda un nouveau divertissement où devaient être rassemblés tous ceux que le « théâtre peut fournir, » et prit la peine de lui en indiquer « le sujet. » Molière composa, sur cette donnée, un pot-pourri de comédie, de pastorale, de pantomime, de machines et de ballets, qu'il appela *les Amans Magnifiques*. Il fit plus, il accepta la charge d'une besogne qui semblait appartenir à Benserade, et sur laquelle nous voyons qu'on se méprend toujours. L'occasion nous convie à l'expliquer. Les ballets de cour se composaient d'entrées, de vers et de récits. Les *entrées* étaient muettes ; on voyait s'avancer sur le théâtre des personnages

dont le poète avait disposé les caractères, les costumes et les mouvemens, en leur donnant à figurer par la danse une espèce d'action. Le programme ou livre, distribué aux spectateurs, les mettait au fait de ce qu'étaient les danseurs et de ce qu'ils voulaient exprimer. De tout temps, on y avait joint quelques madrigaux à la louange des personnes qui devaient paraître dans les divers rôles, et c'était là ce qu'on appelait les *vers*, qui ne se débitaient pas sur la scène, qui n'entraient pas dans l'action, qu'on lisait, ou des yeux ou à voix basse, dans l'assemblée, sans que les figurans y eussent part, sinon pour en avoir fourni la matière. Les *récits*enfin étaient des tirades débitées ou des couplets chantés par des personnages qui ne dansaient pas, le plus souvent des comédiens, et se rapportaient au sujet de chaque entrée. Benserade, en dessinant les*entrées* et en rimant les *récits*, à peu près comme on faisait avant lui, s'était avisé de donner un tour vraiment nouveau à ses *vers*. Il y mêlait, avec esprit toujours, souvent avec hardiesse, des traits communs à la personne et au personnage, des rapprochemens tantôt flatteurs, tantôt piquans, entre le danseur nommé au programme et le rôle qu'il devait remplir. Ce n'était pas là sans doute une oeuvre de grand mérite, mais on doit reconnaître qu'il y excellait, et cela depuis vingt ans, variant avec un singulier bonheur des plaisanteries ou des douceurs dont le texte changeait rarement. Pour juger de ce qu'il savait faire en ce genre, il suffirait de voir combien de fois il réussit à vanter les solides mérites du marquis de Soyecourt, ou à excuser la laideur du marquis de Genlis. Le dernier ouvrage de cette espèce qu'eût alors écrit Benserade était *le Ballet royal de Flore*, dansé par le roi au mois de février 1669, et, dans un rondeau adressé aux dames, il avait annoncé qu'il renonçait à ce métier. Molière eut ordre de l'y remplacer, de sorte que, dans le divertissement royal de 1670, sauf le sujet, qui venait du roi, tout ce qu'on voyait, tout ce qu'on entendait, tout ce qu'on lisait était de sa façon. Il paraît certain que, comme tous ceux qui ont abdiqué, Benserade se montra jaloux de son successeur, et fit, avant la représentation, quelque moquerie de deux méchans vers destinés à être chantés dans la pastorale. Molière s'en vengea en parodiant, dans les vers faits pour le roi, la manière dont son prédécesseur tournait la louange ; mais il n'essaya pas de l'imiter dans l'épigramme. Les courtisans, comme à l'ordinaire, rirent beaucoup en voyant contrefaire ce qu'ils avaient coutume d'applaudir, et Benserade se trouva joué sur son propre terrain. C'est là toute la vérité d'un petit fait raconté fort clairement dans la préface des oeuvres de Benserade, rendu inintelligible par Grimarest, et embelli par un annotateur moderne de la présence d'un grand seigneur (le duc de Brezé) mort en 1646. — Pour achever ce qui regarde *les Amans Magnifiques*, nous dirons que le roi y dansa deux fois, avec les attributs de Neptune et

d'Apollon, encore bien que Racine eût donné depuis deux mois (13 décembre 1669) sa tragédie de *Britannicus*.

Une nouvelle occasion de réjouir le roi se présenta huit mois plus tard, le 14 octobre 1670, à Chambord, et inspira plus heureusement Molière ; il y donna *le Bourgeois Gentilhomme*. Suivant un récit qui se trouve partout, et qui vient de Grimarest, la pièce aurait médiocrement diverti la cour, et le roi lui-même, par espièglerie, aurait réservé son jugement jusqu'à la seconde représentation, après laquelle il se serait déclaré fort satisfait. Nous ne voyons nulle part, et il est contre tous les exemples en chose pareille, que *le Bourgeois Gentilhomme* ait été joué deux fois de suite dans le même lieu. La cour en eut bien une seconde représentation, mais à Saint-Germain, le 12 ou 13 novembre, et le 23 il parut sur le théâtre du Palais-Royal. Au carnaval suivant (1671), Molière fut chargé d'inaugurer, par une pièce du genre noble et à grand spectacle, la salle des Machines, que le roi avait fait construire aux Tuileries. Il prit pour sujet la vieille fable de Psyché, qui venait d'être rajeunie par La Fontaine (1659) ; mais la prose de *Pourceaugnac* et du*Bourgeois Gentilhomme* ne suffisait plus quand il fallait faire parler les dieux. Le temps manquait à Molière pour mesurer et accorder tous les vers dont on avait besoin. Il lui fallait un aide qui fût en état de donner la façon aux morceaux qu'il avait tout taillés ; il prit pour cela le sexagénaire Pierre Corneille, cet athlète vétéran, mais non invalide, que la défaite d'*Agésilas* et d'*Attila* (1666-1667) n'avait pas abattu, et auquel il avait, presque la veille (28 novembre 1670), prêté son théâtre et ses acteurs, dans la lutte engagée avec le jeune Racine sur le sujet de Bérénice. La préface de la pièce imprimée, après avoir indiqué ce que Molière avait pu terminer de son ouvrage, ajoute naïvement : « M. Corneille a employé une quinzaine au reste. » Quant aux vers faits pour être chantés, un seul ouvrier, Quinault, y avait mis la main. Ce qu'il faut encore remarquer, c'est que Molière acteur (il jouait Zéphyre) avait eu le soin d'écrire tout son rôle, et n'eut à réciter sur le théâtre que ce qui était de lui.

Peu de temps après ce carnaval (du 2 au 10 février 1671), qui finit tristement par la retraite de Mlle de La Vallière à Chaillot, le roi partit (avril) pour aller visiter ses places de Flandre, et Molière n'eut à servir que le public ; il lui donna (24 mai) *les Fourberies de Scapin*. Pour défendre Molière du reproche que lui adresse Boileau, on a souvent allégué la nécessité où il était de plaire aux plus humbles spectateurs par des farces, et l'on a oublié que, sauf *les Fourberies de Scapin* et *le Médecin malgré lui*, toutes ses pièces bouffonnes ont été faites pour la cour, tandis que toutes ses comédies sérieuses ont été offertes d'abord au public, ce qui déplace entièrement le blâme et l'excuse. Au mois de décembre suivant, la cour avait un mariage à célébrer : on lui avait amené, des bords du Rhin, cette princesse tout allemande qui ne

craignit pas d'épouser l'indigne mari devenu veuf, Dieu sait comment ! de l'aimable Henriette d'Angleterre. Le roi voulut que Molière ramassât, dans un divertissement, les plus beaux endroits des ballets déjà représentés, en y ajustant une petite comédie et une pastorale qu'il ferait exprès. La pastorale s'est perdue ; les intermèdes sont retournés aux ballets d'où ils avaient été pris, et il nous est resté la comédie qui servait de lien à toutes ces parties, *la Comtesse d'Escarbagnas*.

Mais pendant que nous recueillons soigneusement tout ce qui se rapporte à Jean-Baptiste Poquelin de Molière, dans le temps où ce nom de Molière a toute sa célébrité, lorsque personne assurément ne peut se méprendre sur la personne qu'il désigne, voilà que le hasard fait reparaître à nos yeux l'autre Molière, celui qui chantait et dansait en 1656, quand son homonyme, si glorieux maintenant, courait obscurément la province. Nous recommandons ceci aux savans hasardeux qui ont voulu faire de l'auteur et du musicien un seul homme. Le 7 janvier 1672, une pièce héroïque fut jouée sur le théâtre du Marais, avec des machines, des ballets et des airs. Elle avait pour titre : *le ! Mariage de Bacchus et d'Ariane*. Les paroles étaient du sieur de Visé, la musique du sieur de Molière, et c'est ce que nous apprend le même de Visé, auteur dramatique et journaliste, en louant sa pièce dans son*Mercure galant*. « Les chansons en ont paru fort agréables, et les airs en sont faits par ce fameux M. de Molière, dont le mérite est si connu et qui a travaillé tant d'années aux airs des ballets du roi. » Ainsi, de 1656 à 1672, le musicien, autrefois recherché à la cour, s'était vu décheoir au point de ne plus trouver d'emploi que sur un théâtre subalterne ; Lulli, après Lambert, avait pris sa place. Pour cette fois, nous ne pouvons refuser un peu de biographie à la mémoire de cet homme qui avait eu ses jours de réputation. Son véritable nom était Louis de Mollier. En 1642, il était gentilhomme servant ou écuyer de la comtesse de Soissons, mère du comte tué à la Marfée. À cette époque, il se maria, et, deux ans après, il eut une fille nommée Marie-Blanche. La mort de la comtesse de Soissons (1644) l'ayant obligé à prendre service ailleurs, il usa de ses talens pour se faire connaître à la cour, où il eut le titre de « musicien ordinaire de la chambre du roi. » En 1664, il maria sa fille au sieur Ytier, musicien comme lui et ayant même emploi dans la maison royale. Il mourut à Paris le 18 avril 1688.

Il semble qu'à ce moment où il avait pleine liberté de tout dire, l'autre Molière, celui qui ne faisait pas de musique et qui est demeuré « le fameux, » jeta un regard en arrière pour voir si, parmi les ridicules qui avaient ému sa bile, il ne s'en trouvait pas qu'il eût trop légèrement atteints. Tout au commencement de sa carrière, quand il était bien peu sûr de lui-même et du public, il avait tracé une ébauche des *Précieuses*. Il voulut reprendre ce sujet et le traiter en grand avec tous

ses accessoires. Il y replaça ce personnage dont on s'inquiète toujours quand il est question d'un bel esprit en jupons, le mari ; il y fit entrer les travers particuliers des gens de lettres, hôtes ordinaires de ces ménages ; il fit plus, il y adapta la réhabilitation de l'homme de cour, ce qu'il pouvait faire sans bassesse après avoir tant de fois bafoué les marquis, et, dans cette vue, il composa *les Femmes savantes*, qu'il donna au public le 11 mars 1672. On a fait beaucoup de contes absurdes sur cette pièce ; la seule circonstance, malheureusement vraie, qui soit à noter, c'est que le personnage de Trissotin, qui ne s'appela jamais autrement, désignait, sans qu'on pût s'y tromper, un prêtre, un aumônier du roi, un vieillard, un académicien, Charles Cotin, l'auteur du madrigal et du sonnet si plaisamment commentés dans la deuxième scène du troisième acte. Si l'action, comme nous le croyons, était mauvaise, elle n'en prouve que davantage à quel degré, nous ne dirons plus de hardiesse, mais de puissance, Molière était parvenu. Du reste, il est faux que Cotin soit mort de ce coup, comme Voltaire s'est amusé à le dire ; mais, Cotin n'étant pas un homme dont on se soit fort soucié de recueillir la vie, personne n'a parlé d'une circonstance curieuse qui se rattache aux *Femmes savantes*. Quand cette comédie fut représentée, le chancelier Séguier venait de mourir (28 janvier), et laissait vacant un titre que le cardinal de Richelieu avait porté avant lui, celui de « protecteur de l'Académie française. » Le roi Louis XIV ne dédaigna pas de le prendre pour lui. L'Académie en avait reçu l'avis et avait décidé qu'elle se rendrait tout entière, conduite par l'archevêque de Paris, chez le roi, pour le remercier de l'honneur que sa majesté voulait bien lui faire. Cette démarche eut lieu peu de jours après le 11 mars ; un seul homme y manquait : c'était Charles Cotin, académicien depuis dix-sept ans, et qui n'avait pas voulu que sa présence dans cette compagnie l'obligeât à se plaindre de l'injure toute fraîche qu'il avait subie.

Ce fut là le dernier trait et aussi l'acte suprême du pouvoir exercé par Molière sous l'autorité du roi. Ce railleur terrible, qui arrachait le masque aux hypocrites, qui poursuivait sans pitié les médecins et qui décimait l'Académie, sentait chaque jour sa toux augmenter, son mal empirer, ses forces défaillir. On veut que dans ces derniers temps une réconciliation avec sa femme ait aggravé ses souffrances, et il est certain qu'il lui naquit, le 15 septembre 1672, un fils qui mourut presque aussitôt. Dans cette condition, il ne vit rien de plus plaisant à peindre que la folie d'un homme en bonne santé qui se croirait malade et soumettrait son corps bien portant à toutes les prescriptions de la médecine, c'est-à-dire la contrepartie exacte de son propre fait. C'était d'ailleurs à peu près le rôle que lui avait trop faussement attribué l'auteur d'*Élomire hypocondre*, et il allait montrer, aux dépens des médecins, ce que pouvait devenir dans ses mains la moquerie

impuissante de leur vengeur. Il s'enivra, on peut le dire, de cette idée au point d'en faire tout le sujet d'une comédie bouffonne qui devait, le carnaval prochain, « délasser le roi de ses nobles travaux ; » car on était au retour de la première et glorieuse campagne en Hollande. Personne ne nous apprend pourquoi *le Malade imaginaire*, avec son prologue et ses intermèdes tout préparés, ne fut pas représenté devant le roi. Peut-être, et ce serait assez notre goût, malgré la prodigieuse verve de gaieté qui règne dans tout l'ouvrage, trouva-t-on peu d'agrément à cette chambre de malade, à ces médicamens, à ces coliques, à cette mort feinte, dont Molière avait cru tirer un si joyeux parti. Ce qui est sûr, c'est que le régal destiné à la cour fut servi au public, le 10 février 1673, le vendredi avant le dimanche gras. Molière, sérieusement malade, y jouait le rôle du malade imaginaire, et les acteurs bien portans vous diront s'il put le faire sans fatigue. Le soir de la quatrième représentation (17 février) et la pièce achevée, il rentra chez lui dans un état alarmant ; il y fut pris aussitôt d'un accès violent de sa toux, et mourut vers dix heures du soir, suffoqué par le sang qui s'échappait de sa poitrine déchirée.

On sait trop bien ce qui suivit. Le curé de Saint-Eustache refusa de recevoir et de laisser enterrer, comme on le demandait, dans son église, les restes du comédien frappé de mort au sortir de la scène. Ce scrupule pouvait être sincère, car le cas était probablement inoui. Le temps avait manqué pour que le mourant pût murmurer ces quelques mots de tardif repentir dont on se contentait toujours. C'était au supérieur ecclésiastique de lever l'obstacle, et, pour rassurer sa conscience, on lui affirmait que Molière avait reçu le saint-sacrement l'année précédente, au temps de Pâques. L'archevêque de Paris, non pas celui qui avait excommunié les auditeurs du *Tartufe*, mais son successeur, prélat plus que mondain, ne prit pas moins de trois jours pour en délibérer, et accorda enfin la permission d'inhumer, aussi restreinte, aussi flétrissante qu'elle pouvait être. Pour que chacun ait sa part, il faut dire aussi que, le soir du 21 février, quand le corps, toujours repoussé de l'église, allait sortir de la maison mortuaire, précédé de deux prêtres muets, et s'acheminer sans prières tout droit au cimetière Saint-Joseph, un rassemblement populaire, formé dans la rue, voulut protester contre ce restant d'honneurs rendus à l'homme de génie sorti des rangs du peuple, et ne put être apaisé que par des aumônes. Tout le monde connaît les vers touchans de notre grand satirique au sujet de cette mort, et sur lesquels il nous semble toujours qu'une larme a dû tomber, une larme de Boileau ! Un autre contemporain, le comte de Bussy-Rabutin, l'homme du jugement le plus sûr pour tout ce qui n'était pas lui, écrivait, le 24 février 1673, au père Rapin, jésuite : « Voilà Molière mort en un moment ; j'en suis fâché. De nos jours, nous ne verrons personne prendre sa place, et

peut-être le siècle suivant n’en verra-t-il pas un de sa façon. » Deux siècles bientôt sont passés, et nous attendons encore.

CITATIONS DE MOLIÈRE

• À force de sagesse, on peut être blâmable.[1445]

• Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.[1446]

• Il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre.[1447]

• L'amour ne sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?[1448]

• L'amour rend agile à tout l'âme la plus pesante.[1449]

• La solitude effraie une âme de vingt ans.[1450]

• Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant.[1451]

• Presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.[1452]

• Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas d'un savant qui se tait.[1453]

• O la grande fatigue que d'avoir une femme ![1454]

• Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.[1455]

• C'est le coeur qui fait tout.[1456]

• Il y a en amour que les honteux qui perdent.[1457]

• La femme est un certain animal difficile à connaître.[1458]

• La grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour.[1459]

• La raison n'est pas ce qui règle l'amour.[1460]

• La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages.[1461]

• Les coups de bâton d'un dieu font honneur à qui les endure.[1462]

• Les femmes sont plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.[1463]

• On est aisément dupé par ce qu'on aime.[1464]

• Tout le plaisir de l'amour est dans le changement.[1465]

• Une femme d'esprit est un diable en intrigue.[1466]

[1] FAC-SIMILE DES SIGNATURES DES COMEDIENS DE L'ILLUSTRE THEATRE au bas de l'acte de société du 30 juin 1643
(in L. Moland, OEuvres complètes de Molière, t. I, 2e édition 1685.)
de haut en bas : Denis Beys, Germain Clérin, Jean-Baptiste Poquelin, Joseph Béjart, Nicolas Bonnenfant, Georges Pinel, Madeleine Malingre, Madeleine Béjart, Catherine des Urlis, Geneviève Béjart. André Maréchal, avocat au parlement, Marie Hervé, veuve de Joseph Béjart père et Françoise Lesguillon, mère de Catherine des Urlis, signent en qualité de témoins.
[2] Molière dans le rôle de César (*La mort de Pompée*. Corneille)
[3] Ceque je veux, c'eat rompre les entraves qui nous enchaînent {*religionis.... quod religat*).
[4] Tabarin le « farceur » avait installé ses tréteaux sur la place Dauphine entre 1620 et 1630. C'est ici que Jean-Baptiste venait l'applaudir en compagnie de son grand-père.
[5] Le jeu de paume, ancêtre du tennis, est très à la mode au début du XVIIè siècle et attire de nombreux spectateurs. A parir de 1620 jusqu'en 1630, l'intérêt s'estompe et les salles deviennent disponibles pour abriter des théâtres.
[6] *Segraisiana*, p. 173.
[7] Le cardinal et Louis XIII assistaient, en présence de la cour, dans la salle du palais du cerdinal de Richelieu inauguré en 1641. Plus-tard, le théâtre sera occupé par Molière qui le partagera avec les Comédiens-Italiens.
[8] Elle survivra 27 ans à Molière et décédera à Paris le 30 novembre 1700.
[9] Armand de Gramont, comte de Guiche, né en 1637 et mort le 29 novembre 1673. Militaire et homme de cour français, fils d'Antoine III de Gramont et de Françoise-Marguerite du Plessis de Chivré (nièce de Richelieu). Suivant Armande Béjart : « Le plus jeune et le plus beau des seigneurs ».
[10] Fusain de Henriot.
[11] Catherine Leclerc du Rosé, femme d'Edme Villequin dit de Brie. Actrice française née en 1630 et morte vers 1706.
[12] Le château du Raincy a été construit entre 1643 et 1650 pour Jacques Bordier, intendant des finances, à l'emplacement d'un ancien prieuré de l'abbaye bénédictine de Tiron sur la route de Paris à Meaux, sur la commune actuelle du Raincy (Seine-Saint-Denis). Il a été détruit en 1819.
[13] Les farceurs français et italiens depuis 60 ans et plus, peints en 1670 ; à gauche, Molière, Jodelet et Poisson
Tableau de la Comédie Française attribué à Vério.
[14] Le 17 février 1773, Pris d'une convulsion au cours du troisième intermède du *Malade imaginaire*, Molière décédera chez lui, quelques heures plus tard.
[15] Fin de l'Acte III (troisième Intermède). Voici ce passage :

Bachelierus
Juro.

Praeses
Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso !

Bachelierus
Juro.

Praeses
De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement almae Facultatis,
Maladus dût-il crevare,
Et mori de suo malo ?

Bachelierus
Juro.
[16] Date incertaine.
[17] *Le médecin volant* : le titre de l'arlequinade italienne est : *Il medico volante*, le *Médecin sauteur* ; épithète justifiée par les singuliers tours de force que le héros de la farce accomplit. Nous ne savons pas précisément à quelle date Molière rédigea cette pièce, laquelle compte très probablement parmi ses premières oeuvres, sinon la première.
[18] Classification du *Médecin volant* par Philarète Chasle : Première époque, 1645-1658. Premières oeuvres ; essais de jeunesse et imitations de la commedia dell'arte. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[19] Galimatias.
[20] Vieux mot français : semelle neuve appliquée à de vieilles chaussures.
[21] Hémistiche célèbre du *Cid*, qui jouissait alors de toute sa popularité.
[22] Sabine apporte une fiole médicale remplie de vin blanc, ce qui corrige un peu la laideur de cette dégoûtante facétie, empruntée aux derneirs tréteaux, et qui n'a rien de Molière.
[23] Pour: enfuyez-vous, c'est-à-dire, vous, fuyez d'ici.
[24] Le fer rouge.
[25] Ce sont ces tours de passe-passe qui expliquent le titre de *Médecin volant*.
[26] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[27] *Les fâcheux* : pour importuns, qui cause de la fâcherie. Le titre même de cette pièce est un archaïsme hors d'usage. Le mot *to fach* importé en Écosse par les Français, est resté dans le patois des low-lands avec la même nuance.
[28] Le 16 août 1661.
[29] Et devant la cour, à Fontainebleau le 27 août 1661.
[30] Comédien de l'époque : L'Espy.
[31] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[32] Comédien de l'époque : Molière.
[33] Comédien de l'époque : Duparc.
[34] Comédien de l'époque : La Grange.
[35] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[36] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[37] Les élégants venaient y étaler leurs grâces et se donner eux-mêmes en spectacle, tout en écoutant les pièces nouvelles.. Shakespeare, comme Molière, s'est moqué de cette coutume si gênante pour les acteurs ; elle n'a cessé en France qu'en 1759, époque où M. de Lauraguais indemnisa ces derniers, aux quels il imposa la condition de supprimer les places du théâtre.
[38] Pour : insultant avec morgue. Mot admirablement inventé, dont il n'est pas connu d'autre exemple. De l'italien, *Morgante*, héros de Pulci, géant insolent.
[39] Pour : qu'il était de justice. Ellipse du même ordre.

[40] Pour : faisant la minute, formant le plan. Archaïsme regrettable.
[41] Le spectacle finissait alors à sept heures du soir.
[42] Pour : réponse plus sèche. Ellipse qui correspond à la donner belle, à donner bonne.
[43] Depuis le règne de Henri IV, chacun portait un peigne dans sa poche pour se rajuster, et les valets ne manquaient pas de rendre ce service à leurs maîtres.
[44] Air de danse dont les pas étaient glissés et d'un mouvement fort lent.
[45] Pour : maître de ballets. Mot qui n'avait alors aucun sens défavorable.
[46] Le musicien Lully, valet d'Arlequin dans son enfance, devenu surintendant de la musique de Louis XIV, et qui mourut fort riche.
[47] Pour : mettre en partition l'air inventé par notre gentilhomme.
[48] Au lieu de : pour maltraiter. Licence contestable.
[49] Pour : je suis rentrée. Licence qui serait aujourd'hui une faute grave.
[50] Vers d'origine : *Que je te le rendrois en la même monnoie* Deux mots qui rimaient alors entre eux.
[51] Pour : détournée de son but ; du latin, divertere. Archaïsme inusité depuis le XVIIe siècle.
[52] Le sel de cette admirable description d'une partie du piquet consiste dans l'impossibilité de la comprendre, tant est véhémente la fureur de celui qui vient de perdre.
[53] Ce qui reste au joueur, après avoir écarté. Perme du jeu de piquet.
[54] Pour : auquel. Archaïsme et hardiesse de langage.
[55] Pour : patiente à la souffrance. Archaïsme passé de mode.
[56] Personnage copié, par ordre de Louis XIV, sur le marquis de Soyecourt, amoureux de la chasse jusqu'à la folie.
[57] Pour cerf de sept ans.
[58] Pour : petit cor d'appel destiné à rassembler la meute.
[59] Pour : mauvais chiens de chasse.
[60] Pour : repasser par-dessus les branches brisées, atteindre le cerf dans son asile et l'en faire repartir.
[61] Pour : trois longueurs de laisse.
[62] Hiatus que Molière n'a pas corrigé, pour laisser le terme de chasse dans son entier.
[63] Pour : voilà les cheins lancés sur la voie du cerf.
[64] Pour : sort de la forêt.
[65] Gaveau, marchand de chevaux célèbre à la cour. (*Note de Molière*)
[66] Ces deux mots rimaient ensemble au XVIIIe siècle.
[67] Pour: les cheins coupant le chemin au cerf et prenant l'avance sur lui.
[68] Drécar, piqueur renommé. (*Note de Molière*)
[69] Pour : je revois la trace.
[70] L'édition d'Aimé Martin porte *résonne*, c'est-à-dire *je retentis*, ce qui n'a pas de sens. L'édition de M. Louandre, 1852, porte r*aisonne*, c'est-à-dire je médite à loisir. Enfin, l'édition Didot porte re sonne, leçon que nous adoptons, et qui semble d'autant plus conforme à la pensée de Molière, que le chasseur dit ensuite : « Quelques chiens revenaient à moi. »
[71] Pour gaule, branchage.
[72] Pour : sur lequel je fonde mon projet. Ellipse qui est une faute.
[73] Pour : gens que l'on maltraite, à qui l'on donne sur le nez.
[74] Le poète neufgermain, à demi fou, avait mis à la mode ces puérilités. Voyez Tallemant des Réaux.
[75] Promenade plantée d'arbres près de l'Arsenal. Du mot teutonique *mall*, lieu de réunion.
[76] Pour : savant épais, du péjoratif italien *accio* ; en languedocien, *asse, Villaccia*,

grande et vilaine ville.
[77] Pour : alchimiste, qui fait de l'or à coup de soufflet. Le mot était encore d'usage en ce sens à la fin du XVIIe siècle.
[78] Pour : pierre philosophale.
[79] Pour quelque soit le succès de l'affaire, quoi qu'il en résulte. Extension du sens, d'un emploi assez hardi.
[80] Pour : embuscade. Du mot *bois*, où l'on s'embusque pour surprendre l'homme qui va passer.
[81] Classification de l'*Étourdi* par Philarète Chasle : Première époque, 1645-1658. Premières oeuvres ; essais de jeunesse et imitations de la commedia dell'arte. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[82] Plus précisément le 3 décembre 1658.
[83] A cette époque : joué par Lagrange.
[84] Célie devait être vêtue en Égyptienne ; Truffaldin en vieillard sicilien ; Mascarille portait le masque d'Arlequin.
[85] A cette époque : jouée par Mlle Debrie.
[86] Mot espagnol, *mascarilla*, petit masque. Molière, en effet, joua ce rôle à Lyon et à Paris sous le masque ; ses ennemis prétendirent qu'il n'osait pas le jouer autrement.
[87] A cette époque : joué par Molière.
[88] A cette époque : jouée par Mlle Duparc.
[89] A cette époque : joué par Louis Béjart., lequel appartenait à la même famille que Madeleine et Armande.
[90] Nom italien, t*ruffaldino*, le vieux trompeur ; de *truffa*, tromperie.
[91] A cette époque : joué par Aîné Béjart, lequel appartenait à la même famille que Madeleine et Armande.
[92] Sur une place publique, comme dans les comédies antiques.
[93] Galimatias. Ces deux vers, qui ne sont pas écrits en français, et qui attestent l'inexpérience du poète, signifient : Dis-moi si l'âme la plus dure peut résister à tant de beautés.
[94] C'est-à-dire ennemi des penchants naturels qu'il faut diriger, mais non étouffer, selon la morale de Gassendi.
[95] Vieillard usé et mécontent. Archaïsme.
[96] De l »italien, *congedo*, licence.
[97] Pour : nous épie. Éclairer quelqu'un, l'espionner, *éclairer* ses démarches. Mot vieilli. Nous avons conservé *éclaireur*.
[98] Du mot espagnol *manganilla*, tour de passe-passe fait à la main.
[99] Pour : agréable, bien élevée ; c'est la même racine que *gent* en anglais, dans le *gentleman*.
[100] Bourse qu'Anselme porte à la main depuis son entrée en scène et dans laquelle il a l'intention de placer l'argent qu'il espère toucher.
[101] François pour franç*ais*, a rimé avec *dois* jusqu'à la fin du dix-septième siècle.
[102] Juron italien : *per jove, per bacco.*
[103] Succéder, pour : réussir. Nous avons conserver *succès*.
[104] La fausse confidence de Mascarille pour gagner la confiance de Pandolfe se trouve dans l'*Épidique* de Plaute, d'où elle a passé dans l'*Innavertite* de Barbieri.
[105] Discussion à soutenir. — selon les uns *maculem partiri*, se partager une monnaie trop petite pour qu'on la divise ; selon les autres, *percer les mailles de l'armure*, c'est-à-dire se battre, se disputer.
[106] Où, pour : auquel. Archaïsme.
[107] Pour : dis-je. Archaïsme qui remonte au XIe siècle.
[108] Qui serait d'une grande portée pour moi, c'est-à-dire d'une influence fâcheuse.

[109] Pour : quand même ce serait une résolution accopmplie. *Il*, ici, est neutre.
[110] Elle a paru sur la scène au coin d'une rue, depuis l'avant-dernière réplique de Mascarille.
[111] Coucher d'imposture, pour : payer de ruse. Archaïsme emprunté au jeu. On couche de vingt pistoles. On met au jeu vingt pistoles. Ici, Mascarille a l'imposture pour enjeu.
[112] Proverbe italien : *salir le mosche al naso*, s'irriter.
[113] Pour : au dernier excès.
[114] Pour : de son haut.
[115] Pour : si ce n'était que.
[116] Bouteilles et verres de vin.
[117] Pour : je vous dis.
[118] En deux syllabes : ou-vriers/
[119] Pour : il se donne des coups violents.
[120] Pour : inviter. Archaïsme déjà suranné du temps de Molière.
[121] En suite, c'est-à-dire *par* suite de la nécessité ; *instanciae*, de la circonstance pressante.
[122] L'invention du valet qui suppose la mort d'un vieillard pour escroquer de l'argent destiné, dit-il, à in service funéraire, se trouve dans nos vieux fablieux, d'où elle a passé dans les contes d'Eutrapel.
[123] Mot composé par Molière.
[124] Soulagement. Archaïsme.
[125] Pour : plût à Dieu qu'il dormit en paix dans le tombeau.
[126] Pour : prendre part à la gaieté d'Anselme.
[127] Suppression de la particule *ne*.
[128] Laidir pour : s'enlaidir. Archaïsme.
[129] De l'italien *pro, prode*, profit, utilité, bien. Archaïsme pour : beaucoup.
[130] En venant ici, sur la route.
[131] Pour : obstacles, embarras. Archaïsme familier.
[132] *Dam*, préjudice, du latin *damnum* ; tant pis pour vous. Archaïsme.
[133] Pour : ouvrir une enquête.
[134] S'engendrer pour : se donner un gendre.
[135] Dans le sens italien, pour : sage, sensé.
[136] Pour : que l'on soupçonnait faux. Verbe archaïque dans le sens actif.
[137] Quelque sot ferait cela. Archaïsme proverbial.
[138] Pour : je trompais tout le monde au moyen d'un deuil. Ce n'est pas un archaïsme, mais une locution très hasardée.
[139] Pour : jugé digne de considération. Archaïsme.
[140] Du mot deviser : parler pour tuer le temps. Archaïsme excellent.
[141] Pour : de pitié. Archaïsme.
[142] Les incidents de cette scène et de la suivante sont empruntés à Berbieri, auteur de l'*Innavertito*.
[143] Pour : m'offre de.
[144] Mauvaise locution. Pour : par un paquet apporté.
[145] Aux Égyptiens. Molière entend par là les Bohémiens qui achetaient des esclaves et les revendaient.
[146] Locution proverbiale.
[147] De l'italien *dar la baïa*, tromper, tourner en plaisanterie. Archaïsme venu d'Italie.
[148] Du latin *mala hora*, mauvaise heure. Archaïsme qui remonte à l'origine de la langue française. Lorsque la soeur d'Hilpéric partit pour l'Espagne, et que l'essieu de son char se brisa, le peuple cria autour d'elle, dit le chroniqueur : *Mala hora* ! mal heure, mauvaise heure, malheur ! Nous avons conservé *à la bonne heure*. Cet

archaïsme est d'un grand effet chez Malherbe :
Allez à la male heure, allez âmes tragiques,
Qui prenez votre joie aux misères publiques.
[149] Faculté active d'imaginer, tandis que l'imagination est en est la faculté abstraite. Archaïsme excellent.
[150] Pour : bizarre et gai. Archaïsme très commun dans Saint-Amand, Bois-Robert et leurs contemporains.
[151] Pour : mis à l'envers, comme un vêtement ou une chaussure retournée.
[152] Pour : forcené, extravagant. Archaïsme venu d el'italien *brusco*, âpre et singulier.
[153] Galimatias ; peut-être Molière at-il voulu dire : malheur que je ne puis vaincre, dompter. Nouvelle preuve de l'inhabileté du poète, unie à tant de talent, de génie et d'observation.
[154] Parodie des monologues métaphysiques de Corneille, empruntés à l'Espagne, et spécialement à Calderon :
O colère ! ô pitié ! sourde à mes désirs,
Vous négligez mon crime…
(Horace, acte IV, scène VII.)
[155] Divertir, du latin *divertere*, détourner.
[156] Lors pour : alors. Archaïsme.
[157] Pour : du temps. Ellipse archaïque.
[158] Phrase maladroite et embarrassée, qui signifie : au moyen duquel on a voulu nous détourner d'acheter Célie.
[159] Imprimé, pour : impressionné. La Bruyère, cinquante ans plus tard, dans son discours de réception à l'Académie, parlait « des choses dont nous sommes le plus fortement imprimés. »
[160] Pour : attrirer, dans le sens italien : *la calamita tira il ferro*, l'aimant attire le fer.
[161] Pour : je me répute trop lâche d'entendre. Comme le verbe a deux datifs, « imputer à soi à trop de lâcheté, » la faute de français est évidente.
[162] Lui, amené par la nécessité du vers, est aussi une faute de français et une cheville. On ne dit pas : « calomnier à elle la plus rare vertu. »
[163] Pour : inventé par mon adresse.
[164] Les moeurs du temps comportaient ce détail de la vie domestique.
[165] Pour : en imposer. Archaïsme. La règle suivie aujourd'hui à cet égard n'était pas encore fixée.
[166] Pour : bonheur. Voyez plus haut.
[167] Expression proverbiale pour : faire le fanfaron. Elle se rapporte, dit-on, au rôle ridicule prêté par les anciens mystères au personnage d'Olibrius, gouverneur des Gaules. Occiseur, du laton *occidere*. Archaïsme.
[168] N'est pas synonyme de : ralentir. On ralentit le pas d'un cheval qui va trop vite : on alentit un pas trop lent que l'on veut modérer davantage encore. Ces finesses et ces libertés de langage ont disparu depuis le XVIe siècle.
[169] Ai lieu de : entrer pour. Idiotisme familier.
[170] Pour : mis hors de mes gardes. Proverbe populaire qui fait allusion à une coutume germanique devenue frrançaise. Chacun, le premier jour de mai, devait se parer d'une branche verte, et quiconque était *pris sans vert* payait l'amende. C'est ce que les anglais appellent *to go a may ing*.
[171] Terme d'escrime : forcer son adversaire à changer son attaque.
[172] Pour : compagnon de duel. Trait de moeurs du temps de Louis XIII. C'était la mode de prêter son épée et de donner son sang à gens que l'on n'estimait ni n'aimait.
[173] Petite monnaie fabriquée en 1513, portant pour effigie la tête de Louis XII, et valant dix sous tournois. Elle ne fut démonétisée que sous Henri III.

[174] Ellipse archaïque pour : tout vieux qu'il soit.
[175] Archaïsme populaire qui signifie : dans le temps qui suivra, et qui n'a pas pour équivalent exact le mot *après*, indiquant la succession des faits.
[176] Toute la fin de cet acte appartient à l'Étourdi italien de Barbieri, l'I*nnarvertito*.
[177] Pour : réunit une troupe. Archaïsme du mot espagnol *partido*.
[178] Phrase embrouillée, qui signifie : il faut prendre avantage des projets amoureux de Léandre.
[179] Premier, pris adverbialement. Les mots, à cette époque, avaient une souplesse et une flexibilité qu'ils ont perdues.
[180] Proverbe populaire. Voyez la fable de La Fontaine : *Bertrand et Raton.*
[181] Probablement un bâton ; ce qui ne se comprend guère, puisqu'il a une épée et deux pistolets.
[182] Métaphore populaire : la corde de l'arc.
[183] Pour : robin-mouton. Expression populaire pour : idiot, vêtu d'une robe de laine.
[184] Pour : momerie, farce de carnaval. Archaïsme dont l'étymologie est Momus, dieu de la folie, et qui indiquait une troupe de masques s'introduisant dans les maisons pour y danser.
[185] Ellipse archaïque, pour : toute la nuit.
[186] Pour : en a le loisir, la permission.
[187] Au lieu de : tourner en joie qui vous inquiète, du mot italien *far gala*, réjouir.
[188] On devine quel présent plus que populaire truffaldin, aux grands éclats de rire de la foule, faisait aux ravisseurs de Célie.
[189] Imitation, ou plutôt traduction de l'acte II de l'*Emilia* de grotto, qui est elle-même une imitation de *Adelphes* de Térence.
[190] Pour: j'ai brisé, dirigé comme je voulais, par mon zèle.
[191] Pour : décider les biais qu'on doit prendre. Archaïsme.
[192] Molière dit la vérité, comme le prouve l'histoire d'une fille de gentilhomme provençal emmenée chez les kabyles, et qui revint faire figure à la cour de Louis XIII.
[193] Pour : que vous ne le pensez ; faute de français.
[194] Traduction libre, mais fidèle quant au mouvement et au sens, de la scène III de l'acte IV de l'*Angelica*, de Fabricio de Fornaris.
[195] Verbe ancien : asseoir ou convenir.
[196] Proverbe populaire faisant allusion aux anciens charlatans de nos places pûbliques, qui avalaient devant le peup^le une grande quantité de gros pois.
[197] Pour : bruit et mouvement semblables à ceux que produisent les dés lancés par le cornet. On écrit aujourd'hui tric-trac.
[198] Pour : faire accroire un conte et me jouer un tour. Expression populaire.
[199] Pour filleule. Expression rustique. La cour, du temps de Vaugelas, disait déjà filleul et filleule.
[200] Pour : épousseterai.
[201] Pour : vidons les lieux.
[202] Tirez, tirez, pour : fuyez, fuyez au plus vite. Archaïsme employé par La Fontaine et Racine.
[203] Ellipse, pour : voilà ce que c'est.
[204] Pour : donc.
[205] Terme du jeu de piquet.
[206] Exclamation, pour : que la fièvre quarte vous prenne !
[207] Pour : dans l'espoir. On a vu plus haut, le même mot *dessus*, employé au lieu de : pour, par et dans.
[208] De l'espagnol *para guantes*, donner pour les gants. Ce que les Français appellent le pourboire et le pot-de-vin ; les Allemands, le *trinkgeld* ; les Anglais, avec une singulière pruderie, la *consideration*, et les Italiens avec plus de subtilité encore, la *buana mancia*, la bonne manche, l'argent que l'on jette dans la manche.

[209] Un écriteau, suspendu à une des maisons de la place, doit annoncer une maison meublée.
[210] Imitation malheureuse de la nouvelle de Cervantès intitulée *la Bohémienne*, et dont Molière a fait son dénouement en le gâtant.
[211] Pour : n'ont de but que. Archaïsme populaire.
[212] Archaïsme populaire remontant aux Romains : fatalité qu'on ne peut écarter. Altération du mot *bissexte*, de *bis sextus*, l'année bissextile ayant toujours été regardée comme vouée aux plus grands malheurs. De là *faire un bissêtre*, faire un malheur.
[213] Mot composé comme Molière en fait beaucoup : désosier, tartuffier.
[214] Pour : éluder, avoir peine à. Archaïsme perdu aujourd'hui.
[215] Amphigouri. Probablement l'auteur veut dire : Ce qui se passe n'est pas de nature à faire croire que lélie et Andrès soient prêts à s'accorder.
[216] Pour : les plus puissants. Licence archaïque.
[217] Se connaissent trop bien ? O Molière !
[218] Mot provençal et napolitain. Le plus célèbre poème qui existe en patois napolitain est la V*aiasseïde*.
[219] *Escoffions*, nom ancien d'une coiffe de femme. On disait également *escoffions* ou *scoffions*. On dit encore, dans le patois languedocien, *coifa*, pour désigner les coiffures des femmes du peuple.
[220] Pour : forcer deux personnes qui s'écharpent de se lâcher. Archaïsme populaire.
[221] Pour : si bien que.
[222] Galimatias. Célie veut exprimer un combat secret qu'elle éprouvait en présence d'Andrès.
[223] Classification du *dépit amoureux* par Philarète Chasle : Première époque, 1645-1658. Premières oeuvres ; essais de jeunesse et imitations de la commedia dell'arte. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[224] Comédie représentée pour la première fois à Montpellier au mois de décembre 1654 et à Paris sur le théâtre du Petit-Bourbon au mois de décembre 1658.
[225] Comédien de l'époque : Aîné Béjart.
[226] Comédien de l'époque : Molière.
[227] Comédien de l'époque : Duparc.
[228] Comédien de l'époque : Béjart jeune.
[229] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[230] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart.
[231] C'est-à-dire : le traducteur, mot tiré du grec.
[232] Comédien de l'époque : Du Croisy (Philibert Gassot, dit Du Croisy)
[233] Comédien de l'époque : Debrie.
[234] Pour : je te dise. Apocope archaïque.
[235] Avoir de l'inquiétude, expression proverbiale, du latin m*artulus*.
[236] Pour : sans sujet, ou sans la moitié d'un sujet. Archaïsme.
[237] Pour : même. C'est une faute de grammaire, et non un archaïsme.
[238] Traduction de la comédie italienne de Nicolo Secchi, l'*Interesse*.
[239] Pour : que je meure, si cela n'est pas. Archaïsme rapide et regrettable.
[240] Au temple, pour : à l'église. Le mot temple ne pouvait choquer ni les protestants, ni les catholiques. — le cours était le Cours-la-reine, planté par Marie de Médicis ; et la grande place, la place Royale, qui venait d'être construite.
[241] Pour : niais. Sens que l'on trouve dans le Dictionnaire de l'Académie, édition de 1694.
[242] Pour : sortez de doute. Ce n'est pas un archaïsme, mais une faute.
[243] Pour : dissimulons. Archaïsme.

[244] Pour : où se dirige, du latin *quo tendit*.
[245] Archaïsme. Il nous est resté : tout de suite.
[246] Mot créé par Molière, et dont il a enrichi la langue.
[247] Mot également créé par Molière, mais que la langue a perdu.
[248] Pour : s'en aller. Archaïsme populaire.
[249] Locution populaire. Faute d'un homme inexpérimenté.
[250] Pour : vrai. Expression impropre.
[251] Pour : conte, tromperie. Voyez plus haut.
[252] Raillerie contre les grands mots et les invectives des poètes contemporains. Les lestrigons, peuple de Campanie, passaient pour des anthropophages.
[253] Empruntée à l'*Interesse*, de secchi. Mauvaise traduction d'un modèle détestable.
[254] Ces vers confus et vagues signifient : le suis ici, déguisée, afin de ne pas perdre l'héritage du jeune Ascagne, dont j'ai pris le nom.
[255] Cette narration confuse et entortillée et très mal écrite, et appartient à l'original italien.
[256] Pour : je quitte le discours. *Le* est neutre.
[257] Ce vers est évidemment détestable, comme le sont, au surplus, la plupart des vers précédents et suivants.
[258] Dont, pour : avec laquelle. Licence et cheville condamnables.
[259] Ces deux mots rimaient encore ensemble.
[260] Prononciation que les curés de campagne avaient adopté pour le mot *matrimonium*, qui veut dire mariage.
[261] Phrase très mal faite. On ne souffre pas le supplice d'un enfant.
[262] Imitée d'une scène oubliée du *Déniaisé*, de la Tessonnerie
[263] Je me hâte d'obéir à votre commandement.
[264] Étymologie burlesque empruntée à l'italien Bruno Nolano, dans sa comédie du *Pédant*.
[265] A un fils on ne saurait préférer qu'un fils.
[266] Pour : que j'ai résolu d'avoir.
[267] Vers de Despaurtère, en usage dans les écoles.
[268] Quelques traits de cette scène sont empruntés à la traduction de Bruno Nolano, *Boniface et le Pédant*. (Trad. Paris, Pierre Ménard, 1633)
[269] Les trois scènes suivantes sont empruntées de l'*Interesse*, de Secchi.
[270] Le plurien amis, *amici*, est un idiotisme italien encore en usage (en 1888) et que Molière traduit littéralement.
[271] Pour : dis-lui que je.
[272] La fin de cette scène est une imitation de l'*Innavertito*, de Barbieri, qui a servi à Molière pour son *Étourdi*.
[273] Albert veut dire : quelqu'un m'a trahi par l'espoir d'une récompense. Le style de Molière n'est pas encore formé.
[274] Au lieu de : pour ma réputation. Estime dans le sens passif. Archaïsme.
[275] Scène imitée, mais avec supériorité, de l'*Interesse*, de Secchi.
[276] Pour : si cela contribue à vous soulager. Remarquons, une fois pour toutes, l'emploi du verbe *faire* dans le même sens et avec la même valeur que les Anglais donnent au mot *to do*.
[277] Pour : s'accroit volontiers. Expression doublement impropre.
[278] Pour : d'un dénouement, du latin *succedere, cedere sub*.
[279] Pour : je proteste contre la surprise. Expression impropre.
[280] Pour : chagrin, bizarre.
[281] Pour : consume. Archaïsme suranné. On était encore incertain sur le sens de ces deux mots à l'époque de Vaugelas et de Th. Corneille. *Consommer* indique l'absorption, et *consumer*, la destruction.

[282] Ellipse archaïque, pour : à ce que je crois.
[283] Scène empruntée à Secchi, mais embellie.
[284] Pour : cabriole, archaïsme ; du latin, *capra*, chèvre.
[285] Proverbe populaire dont l'usage s'est conservé.
[286] Scène dont l'idée seulement se trouve dans le canevas italien cité par *Cailhava,gli Sdegni* amorosi, les Dédains amoureux, et non les dépits, comme on l'a traduit. Ce canevas est trop grossier et comme rudimentaire. Molière a trouvé dans son coeur amoureux les traits charmants et touchants de ce petit chef-d'oeuvre.
[287] Pour : éclairé sur. Non seulement la langue n'était pas fixée, mais Molière ne la connaissait pas encore.
[288] Pour : il est possible. Ellipse archaïque.
[289] Pour : vous cause souci, verbe neutre dans le sens actif. Archaïsme hors d'usage.
[290] Pour : voulait de nouveau ; du latin *rursus*. Archaïsme très regrettable.
[291] Pour : regardez. Apocope et archaïsme populaire tout à fait hors d'usage, même dans le bas peuple.
[292] Pour : galon ; du mot espagnol *galan*, qui vient lui-même de *gala*, habit de fête. On faisait alors présent de galands, ou noeuds d'Espagne, et de gants de même pays, comme le prouvent les lettres de Balzac et de Voiture.
[293] La nonpareille était un petit ruban de couleur différente, qui attachait le galand.
[294] Proverbe populaire dont pl'origine est germanique. La rupture d'un faisceau de branchages, ou d'un seul rameau, ou même d'une tige de blé (*festusca*, paille), était le symbole convenu qui indiquait la rupture de la paix. Dans la législation romaine, la paille rompue par le débiteur insolvable sur le seuil de son logis indiquait qu'il brisait avec l'hommeur et avec la société commune des hommes, en livrant ce qui lui restait à ses créanciers. Le sens de ce symbole est resté jusqu'à nous (en 1888) profondément emprint dans la langue. Rompre la paille, c'est en finir absolument avec quelqu'un.
[295] Pour: en faveur de. Archaïsme passé de mode.
[296] Monologuue imité de l'*Interesse* de secchi, mais avec plus de verve et de vivacité.
[297] Pour : mon espoir est que nous irons. Ellipse exagérée et excessive, qui n'est pas un archaïsme.
[298] Pour : percer les mailles de la cotte d'armes ; se battre en fer-vaillant. Ce mot populaire ferait croire que *maille à partir* à la même origine.
[299] Deux ferrailleurs, ou héros de la chevalerie, alors à la mode.
[300] Pour : me réfugier dans le bois, dans le fourré. Expression proverbiale hors d'usage.
[301] Pour : remuer la mâchoire et manger. Archaïsme et proverbe.
[302] Pour : puis-je davantage ; du latin *magis*. Contraction archaïque et locution usitée aujourd'hui (1888).
[303] Trait de moeurs qui résume toute l'existence des spadassins méridionaux, italiens, espagnols, provençaux etc., et toute la rage des duels sous Louis XIII.
[304] Pour : prendre des armes, préparer le combat. Ellipse trop forte, et sens obscur.
[305] Expression populaire, pour : faire la chatte hypocrite. Du latin, *catus*, *cata*, et *mitis* (chat doux).
[306] Expression impropre, et non latine, comme on l'a prétendu, pour : la femme d'Albert n'eut que vous pour fruit de sa dernière grossesse.
[307] Récit obscur, embarassé et très mal écrit, comme tous les passages de cette pièce dans lesquels Molière essaie d'expliquer l'imbroglio italien qu'il emprunte.
[308] Pour : regarder dans les yeux tout le monde. Expression impropre, faute de français.

[309] Pour : d'émerveillement. Merveille, dans le sens actif, est un archaïsme perdu.
[310] Pour : ne produiront pas d'effet. Expression proverbiale empruntée au tir des armes à feu. Le sballes qui ne frappent pas le but laissent une marque blanchâtre qui indique le point qu'elles ont frappé.
[311] Pour : langue de serpent, piquante. Les sorcières modernes (note de 1888) ont attaché un sens défavorable à cette couleur du jeu de cartes.
[312] Classification des *Précieuses ridicules* par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[313] Le 18 novembre 1859.
[314] Madeleine Béjart dans *Les précieuses ridicules.*
[315] Comédien de l'époque : La Grange
[316] Comédien de l'époque : Du Croisy
[317] Comédien de l'époque : L'Espy
[318] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie
[319] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc
[320] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart
[321] Comédien de l'époque : Debrie
[322] Comédien de l'époque : Molière
[323] Comédien de l'époque : Brécourt
[324] Pour: mijaurées, affectées. Du languedocien *pécqua*, se rattachant à l'italien, d*e pecus*, animal insupportable.
[325] Pour : si ce n'est oui et non. Ellipse archaïque et d'excellent effet.
[326] Pour : air de raffinement excessif. Mot pris en bonne part entre 1650 et 1660 ; en mauvaise part depuis Molière.
[327] Verbe créé par Molière pour les besoins de la scène.
[328] Faire estime et procédé irrégulier, expressions qui sont aujourd'hui du commun usage, étaient alors nouvellement inventées et appartenaient au style précieux. Les mots de cette espèce, ridiculisés par Molière, semblent aujourd'hui naturels
[329] Héros et héroïnes des romans dont on raffolait, et que mademoiselle de Scudéry, leur véritable auteur, avait fait paraître par *préciosité*, non pas sous son propre nom, mais sous celui de son frère.
[330] Invention allégorique de mademoiselle de Scudéry, grande précieuse, dans son roman de *Clélie*, et qui eut un succès prodigieux, bien que ce ne soit, au fond, que le *Roman de la Rose*, accomodé au goût du siècle. C'est *Tendre*, ville capitale du pays de *Passion*, dont il faut s'emparer. On y est conduit par le fleuve d'*Inclination*, et l'on arrive à son but par le village des Bill*ets-galants*, puis par le hameau des *Billets-Doux*, qui mène au château des *Petits-Soins*, après quoi tout est dit. Ces cartes allégoriques devinrent une manie, firent fureur ; il y en eut pour la coquetterie et même pour le jansénisme. La comédie porta un coup mortel à cette géographie ridicule.
[331] Pour : cols rabattus, alors garnis de dentelles et noués avec deux cordons à glands. La cravate les a remplacés, laissant aux seuls hommes d'Église le rabat et la calotte que portaient autrefois les laïques. Voyez les portraits de Saint-Évremont et de Corneille.
[332] Mot renouvelé par Mme de Staël, et qui, depuis elle, est resté de bon usage.
[333] Pour : accopmplies. Archaïsme excellent.
[334] Pour : comme un chrétien, comme un homme civilisé. Archaïsme qui consiste à employer un adjectif comme un adverbe.
[335] Liberté du coeur. Voiture, dans le même sens, dit : « J'ai perdu ma franchise. »
[336] Expression proverbiale, pour : comme les Turcs trataient les Mores d'Afrique.
[337] Terme d'escrime

[338] Pour : gagner du terrain en levant le pied.
[339] Pour : caution donnée par un bourgeois solvable, garantie suffisante.
[340] Pour : un personnage enjoué. Telle est la prétention de l'un des plus ridicules héros du grand *Cyrus*.
[341] Chaise à porteurs, inventée en Angleterre, que le marquis de Montbrun avait importée en France, et qui était devenue très à la mode.
[342] Depuis le règne de henri IV, tous les beaux esprits s'étaient fait un devoir d'insérer leurs productions dans des recueils, qui sous le titre d'*Espadon satirique*, de *Cabinet des Muses* et de *Recueil de Poésies*, faisaient les délices des gens à la mode.
[343] Pour : intellectuelles.
[344] Pour: assemblées de gens à la mode. C'était l'espace, d'ailleurs meublé avec beaucoup d'élégance, qui séparait de la muraille le lit de la précieuse, et où se tenaient rangés, dans le temple de l'alcôve, les *alcôvistes*, c'est-à-dire les desservants de la prêtresse et de son temple.
[345] Pour : du chromatique. Archaïsme. Le mot est aujourd'hui masculin. Le chromatique se compose de demi-tons, et s'accorde avec le raffinement des précieuses.
[346] Allusion à la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, qui avait pris l'habitude de l'emphase.
[347] Menue garniture des vêtements, qui, à cette époque, était chargée de rubans, de plumes et de dentelles ; il y en avait aux souliers, aux bas, aux gants, à l'épée, au chapeau et à l'habit.
[348] Nom du marchand qui avait la vogue pour la « petite oie », c'est-à-dire pour les rubans. Le mot *perdrigon* signifie aussi une belle couleur violette, et nous ignorons si c'est à la boutique de Perdrigeon qu'elle a dû son nom.
[349] Pour : portant la moustache et la royale. Tous les portraits de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe sont remarquables par la taille particulière et la pointe effilée de ces ornements du visage.
[350] Ici Molière-Mascarille s'adresse à Jodelet-Brécourt, comédien plus âgé que lui, et qui l'avait précédé sur le théâtre.
[351] 1654.
[352] 1659.
[353] Pour : au-delà de l'enceinte, qui, sous Louis XIII, renfermait 56,780 hectares, et qui était bornée par des fossés et des remparts. Nos boulevards actuels occupent l'emplacement de cette promenade alors à la mode.
[354] Détail de moeurs et expression de l'époque. »Donner un repas, une fête, une partie de plaisir, » surtout à la campagne. Je ne cite que pour mémoire l'étymologie du P. Bouhours. *Cadendo*, parce que les buveurs tombent ; et celle d'un spirituel musicien, *cadit*, parce que ces plaisirs tombent des nues et nous surprennent. Néanmoins le mot anglais *godsend*, qui a le même sens (envoyé par le Bon Dieu), semblerait autoriser cette dernière origine.
[355] Expression proverbiale d'une vulgarité très énergique, pour : sortir d'affaires sans accident désagréable. Du latin, ou plutôt du celtique, *bracca*, pantalon gaulois.
[356] Allusion assez piquant à la manie poétique de Brécourt-Jodelet, qui écrivait beaucoup et sans aucun talent.
[357] Une « chère » était une précieuse. Le second de ces mots se rapportait à l'intelligence, et le premier aux qualités du coeur. « Ma chère », expression restée dans la langue, nous vient des précieuses.
[358] Pour : beaux habits, du mot celtique *brav*, dont le sens s'est détourné depuis. On dit encore dans le nord e la France (en 1888) : « comme il est brave ! » pour : comme il est fier de son costume ! Archaïsme passé de mode.
[359] Classification de *Don Garcie de Navarre* par Philarète Chasle : Deuxième

époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)

[360] Comédien de l'époque : Molière.

[361] Done pour : dona, du latin *domina*, et du provençal *domna*, madame.

[362] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.

[363] Comédien de l'époque : La Grange.

[364] Ignès pour : Inès. La prononciation espagnole usitée à la cour de France est imitée par Molière.

[365] Comédienne de l'époque : Mlle Béjart.

[366] Pour : ne l'autorise-t-il pas. Ellipse archaïque.

[367] Pour : prétend à. Ellipse beaucoup trop forte.

[368] Archaïsme admirable, nécessaire à la langue, et que Jean-Jacques Rousseau n'a pas craint d'employer. On le trouve chez du Vair, Michel Montaigne et Corneille.

[369] Pour : entend. Troisième personne du présent de l'indicatif ouïr. Archaïsme banni de la langue à cause de sa dureté.

[370] Au lieu de : pour le tyran. Expression impropre.

[371] Nous conservons cette ancienne orthographe pour la rime.

[372] Pour : d'une oreille avide. Expression impropre.

[373] Changement de scène transporté avec quelques modifications heureuses dans le *Misanthrope*, acte V, scène II.

[374] Pour : envers vous. Expression impropre plutôt qu'archaïsme.

[375] Passage transporté dans le *Tartuffe*, acte IV, scène V, avec quelques changements.

[376] Les traits nombreux de cette scène ont été rapportés par Molière dans la scène VI de l'acte II d'*Amphitryon*.

[377] Tirade transportée presque tout entière dans le *Misanthrope*, acte III, scène IV.
[378] Quatre vers transportés dans la scène II de l'acte IV des *femmes savantes*.
[379] Pour : de. Faute de français. La distinction entre *de* partitif et *des* général ne s'est faite définitivement qu'après lépoque de Molière.
[380] Pour : de. Faute de français. La distinction entre *de* partitif et *des* général ne s'est faite définitivement qu'après lépoque de Molière.
[381] Pour : d'avoir fait un secret. Expression impropre.
[382] Pour : en fait de projets. Expression impropre.
[383] Pour : le ressentiment des ardeurs. Faute de français. Expression impropre.
[384] Ressentiment pour : le sentiment intérieur réfléchi. Archaïsme regrettable. Racine disait avec raison : « le ressentiment d'un bienfait. »
[385] Pour : épié, dans le sens que nous avons signalé dans l'*Étourdi*.
[386] Pour : accord, manière de s'accorder. Expression juste, mais d'un effet mauvais et équivoque.
[387] Deux vers transportés textuellement et sous un aspect comique dans la scène II de l'acte IV du *Misanthrope*.
[388] Quatre vers qui se retrouvent dans la scène III de l'acte IV du *Misanthrope*.
[389] Pour : vous ne vous attendiez pas. Expression impropre comme il y en a beaucoup dans cette oeuvre imparfaite.
[390] Pour : prenez avis de vous-même, consultez-vous. Ce mot s'est conservé dans certains cas.
[391] Pour : la vertu même.
[392] Pour : de ce qu'un rival. Ellipse peu grammaticale.
[393] Pour : commence à. Faute de français.
[394] Pour : comme un homme généreux. Archaïsme regrettable.
[395] Pour : semer le bruit. Ellipse outrée.
[396] Pour : qui doive me rendre. Archaïsme hardi, mais très expressif.
[397] Pour : si vous étiez coupable. L'adjectif est évidemment trop loin du verbe.
[398] Pour : pardonnez-moi. Archaïsme très expressif, employé par Pascal.
[399] La prononciation trissyllabique de ce mot prouve que, sous Louis XV, *gaie*, aujourd'hui diphtongue, formait deux syllabes.
[400] Pour : trouve. Archaïsme qui remonte à l'origine de la langue employé ici pour le besoin de la rime.
[401] Pour : contraignez-vous deux moments. Expressions tout à fait impropres.
[402] Transposition de l'adjectif très contraire au génie de la langue française. Sacrifice fait à la rime.
[403] Classification de *la jalousie du Barbouillé* par Philarète Chasle : Première époque, 1645-1658. Premières oeuvres ; essais de jeunesse et imitations de la commedia dell'arte. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[404] Sans doute la figure de l'acteur était couverte de farine.
[405] Idées générales, admises par la scolastique et combattues par Gassendi, mâître de Molière. Dès son premier pas dans la carrière dramatique, Poquelin, écrivant pour les tréteaux, attaque les professeurs et soutient la philosophie pratique, expérimentale et positive.
[406] Jeu venu d'Italie, usité alors parmi les ramoneurs et les gens du peuple, et qui consiste à deviner et à nommer tout haut le nombre de doigts élevés ou abaissés par la partie adverse. Ce mot, *morra*, ne se trouve pas dans les dictionnaires.
[407] Mot composé dont il est inutile d'expliquer le sens et qui se trouve à la fois d'accord avec l'usage populaire et les tentatives de Ronsard.
[408] Deux signes du zodiaque.
[409] Allusion triviale aux cinq plus fortes cartes du jeu de piquet. Ce sont ici les cinq doigts de la main.

[410] Proverbe populaire.
[411] Classification des *Sganarelle* ou *le cocu imaginaire* par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[412] Comédien de l'époque : L'Espy
[413] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc
[414] Comédien de l'époque : La Grange
[415] Comédien de l'époque : Duparc
[416] Comédien de l'époque : Molière
[417] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie
[418] Comédien de l'époque : Debrie
[419] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart
[420] Pour : sans beaucoup de délai. Expression impropre.
[421] Sans doute les ducats d'or, qui, neufs (car leur valeur dépendait de leur conservation et de leur poids), équivalaient à 11fr.90, de notre monnaie (monnaie de 1888) … environ 11 à 12€ en équivalence 2013. 20 000 ducats d'or = 220 à 240 000 €.
[422] Pibrac, docte magistrat du XVIe siècle, auteur de quatrains moraux que l'on faisait apprendre aux enfants, et que Madame de Maintenon, à douze ans, allait étudier dans les champs en gardant les moutons, couverte d'un masque pour préserver son teint, et un gros morceau de pain dans sa panetière. Mathieu, autre grave magistrat, historiographe de France, écrivit les *Tablettes de la vie et de la mort*, qui servirent au même usage.
[423] Guide, au féminin, tradiction littérale de la *Guia de pecadores*, ouvrage ascétique de Louis de Grenade. On dit aujourd'hui *guide* au masculin.
[424] Pour : qui me ferait prier. Ce n'est ni un archaïsme, ni une faute, mais une locution populaire d'un charmant effet.
[425] Pour : d'une belle manière. Adjectif pris dans le sens de l'adverbe.
[426] Imitation du passage d'une nouvelle de Sabadino.
[427] Pour : elle se pâme. Ellipse populaire.
[428] Pour : il ne s'en faut guère. Archaïsme provincial, c'est-à-dire : « dans un espace de temps égal à celui qui vient de se passer, elle sera bien. »
[429] Pour : salir, défigurer. Archaïsme inusité aujourd'hui.
[430] Proverbe populaire, pour : chose sans importance, qu'il ne faut pas se déranger pour aller voir.
[431] Pour : contre tout. Licence de style très énergique.
[432] Pour : ainsi je ferais. Apocope archaïque, du latin *sic*. Elle est suivie de l'autre ellipse également archaïque, la suppression du pronoom personnel. — je meure, autre ellipse populaire, pour : je mangerai, ou il faut que je meure, c'est-à-dire : « j'aimerais mieux mourir que de ne pas manger. » Tournure dont la concision égale la vigueur.
[433] Pour : femme dévergondée. Mot populaire, de l'espagnol *truhan*, bouffon, vagabond, qui se rapporte lui-même à l'italien et à l'espagnol *truffa*, tromperie.
[434] Pour : petit personnage grotesque. Mot populaire, diminutif de marmot.
[435] Pour : chagrin, du mot de la basse latinité *marritio*, douleur qui se rapporte à moerens, affligé.
[436] D'après la tradition, ce parent était un vieillard à cheveux blancs.
[437] Pour : prendre l'attitude de la chèvre qui bondit. Proverbe qui n'est pas tout à fait hors d'usage.
[438] D'après le témoignage d'un contemporain (Neuvillenaine), Molière démontait son visage dans cette scène d'une manière admirable, et, dans tout le cours de la pièce, « il en changeait plus de vingt fois. »

[439] Voyez plus haut.
[440] Pour : la fausse hypocrite. De l'italien *maschera*, qui est aussi féminin. *Far la maschera*, dissimuler, porter un masque ; nous avons conserver : jeter le masque.
[441] Pour : ni demi-respect. Archaïsme passé d'usage.
[442] Une des formations de mots familières au poète.
[443] Type du sot, qui semble se rapporter à l'italien *giocoso*, ou plutôt *giuoco*, raillerie, badinage. Tous les étymologistes ont renoncé, disent-ils, à trouver l'origine de ce mot, que Molière, le premier, a introduit dans notre langue.
[444] Pour : lancer rudement. Verbe qui ne s'emploie plus qu'au neutre. Nuance archaïque malheureusement perdue. « Ils ruèrent Absalon dans une grande fosse, » dit la vieille traduction des *Rois*, qui remonte à la fin du XIe siècle.
[445] Ces deux vers sont imités du roman de Sorel, ami de Guy-Patin, *Francion*, auquel Scarron et le Sage ont aussi fait des emprunts.
[446] C'est-à-dire : pour un petit dommage. Quelques élèves de Sorbonne, chassés par le doyen pour lui avoir volé des prunes, obtinrenr, dit-on, leur rentrée en grâce en lui disant : »Nous chassez-vous pour des prunes ? » Que cette origine soit vraie ou fausse, le proverbe populaire est resté.
[447] Pour : la bonté même. C'est la forme italienne, *la istessa bonta*.
[448] Pour : le premier. Ellipse archaïque.
[449] Pour : cabrioleraient
[450] Ici, comme on le voit, le même mot rime avec lui-même.
[451] Proverbe populaire qui s'est conservé jusqu'à nos jours, et remonte au temps de la chevalerie. — le chevalier, en voyage et habituellement, montait le palefroi, cheval d'une allure aisée et d'une taille ordinaire. Dans les batailles il chevauchait le destrier, plus grand et vigoureux. « Monter sur ses grands chevaux, » c'est aller en guerre.
[452] Pour : cependant. Archaïsme inusité aujourd'hui.
[453] Pour : une alarme chaude. Ellipse archaïque.
[454] Pour : quelque doux que soit le mal. Ellipse archaïque.
[455] Triple rime féminine, d'un effet ironique et charmant.
[456] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[457] Comédien de l'époque : Molière.
[458] Comédien de l'époque : L'Espy.
[459] Ariste, du mot grec, aristos, le meilleur. C'est le type du sage moderne.
[460] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[461] Comédienne de l'époque : Armande Béjart.
[462] Comédienne de l'époque : Mme Béjart.
[463] Comédien de l'époque : La Grange.
[464] Comédien de l'époque : Duparc.
[465] Comédien de l'époque : Debrie.
[466] Pour: parfumés. Métaphore populaire qui n'a pas complétement disparu (note de 1888)
[467] Pour : envahit la figure. Il s'agit de la perruque.
[468] Joueur armé de plumes, qui s'écarte en effet, qui forme un angle très ouvert. Les commentateurs auxquels la simplicité ne plaît jamais, ont voulu y voir une aile de moulin.
[469] Pour : exemple, preuve ; du latin *factum*.
[470] Pour : n'était pas. Faute de français née de la nécessité du vers.
[471] Vêtement qui remonte au XIIIe siècle. Il enveloppait et serrait le buste depuis le cou jusqu'à la ceinture. Les élégants le faisaient faire de peau de senteur et très

étroit. La vieille couir les portait longs et bien ouatés. Du latin barbare *per punctum*, étoffe piquée.
[472] Vêtement pour les cuisses, comme les bas-de-chausses, que nous appelons des bas, étaient le vêtement des jambes. La vieille cour portait cette culotte très étroite ; les jeunes courtisans en faisaient des cotillons très larges, comme dit Sganarelle.
[473] Prononciation populaire et non archaïque.
[474] Ornement usité au XVIe siècle, et que les arriérés de l'ancienne cour s'obstinaient à conserver. La reine Élisabeth en portaient d'immenses ; la tête sortait de là comme du milieu d'une vaste aiguière faite d'étoffe plissée, cannelée et très empesée.
[475] Pour : méthode pour garder. Hardiesse expressive.
[476] Ornements de rubans que les femmes portent encore (Note de 1888)
[477] Voyez *les Précieuses ridicules*.
[478] Pour : fleurs de rhétorique galante. Les Anglais ont conservé le mot *flirtation*.
[479] Adjectif inventé par Molière, du mot muguet, fleur parfumée.
[480] Pour : théorie appliquée à la pratique de la vie.
[481] Scène imitée en partie des *Adelphes*.
[482] Pour: chose naturelle, nécessaire comme le pain bénit à la messe.
[483] Monologue traduit des *Adelphes*.
[484] Pour : accointances, commerce. Archaïsme bourgeois.
[485] Pour : jeune viveur, du latin *gaudere*. Archaïsme aujourd'hui tombé dans le bas langage.
[486] Pour : bonheur. Archaïsme passé de mode.
[487] Premier fils de Louis XIV, qui naquit à Fontainebleau, cinq mois après la première représentation de l'École des maris, le 1er novembre 1664, et mourut à Meudon le 14 avril 1711. Il est probable que les quatre vers contenant une allusion aux fêtes données alors furent ajoutés par Molière après la naissance du prince.
[488] Pour : répartie. Archaïsme perdu.
[489] Pour : d'un loup-garou. Le mot est devenu adjectif.
[490] Pour : ce qui milite en votre faveur. Emploi du mot faire dans le sens anglais *to do*, sens que nous avons déjà signalé par ailleurs.
[491] Pour : inféodés, c'est-à-dire authentiques, irrécusables. Mot emprunté à la féodalité.
[492] Pour : attaquer directement. Mot emprunté aux combats chevaleresques : rompre sa lance sur la visière.
[493] Pour : jeté une boite. Licence archaïque qui n'avait rien de condamnable, et que nous avons perdue.
[494] Pour : boîte. Arrangement de Molière pour la rime.
[495] Édit du 27 novembre 1660, prohibant broderies, cannetilles, paillettes etc.
[496] Pour : cris. Ordonnances criées dans les rues contre l'usage de certains habillements et de certaines étoffes.
[497] *Guipure* : broderie en relief, recouverte en fil d'or ou en clinquant.
[498] Pour : visez d'autre côté. Terme de chasse.
[499] Pour : charger sa trousse, son bagage avant de décamper. Du mot scandinave ou teutonique *bag*, effets, bijoux.
[500] Scène imitée de la *Discreta Enamorada* de Lope.
[501] Pour: à l'instant même ; du latin *in ipso tempore*.
[502] Pour : discours de réthorique ; du grec *Phoïbos*, dieu des beaux discours.
[503] Pour : qu'elle puisse revenir. Forme conditionnelle très expressive et très rapide.
[504] Isabelle sort de la maison, voilée, ou, comme disent les espagnols, *embozada*.
[505] Pour : avant que. Forme archaïque nécessitée par l'élision.

[506] Pour : urgent, qui force à se hâter. Ellipse très hardie.
[507] Pour : sous prétexte de foi donnée. Mauvaise tournure et d'une grande dureté.
[508] Rime insuffisante, l'*a* du premier de ces mots étant long, et le second étant bref.
[509] Pour : malheur d'être berné. Mot très bien inventé par Molière, et qui, après lui, n'a pas été employé.
[510] Pour : prenez l'assurance. Excellente expression du XVIIe siècle.
[511] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[512] Première représentation.
[513] La Critique de l'École des femmes, jouée le 1er juin 1663.
[514] L'abbé Dubuisson.
[515] Comédien de l'époque : Molière.
[516] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[517] Comédien de l'époque :La Grange.
[518] Comédien de l'époque : Brécourt.
[519] Comédienne de l'époque : Mme Béjart.
[520] Comédien de l'époque : L'Espy.
[521] Comédien de l'époque : Debrie.
[522] Pour : dans la journée de demain. Ellipse trop dure.
[523] Pour : qui ne dirait rien. Licence très expressive.
[524] Pour : je réponds ce que. Ellipse considérable, et que personne ne se permettrait plus.
[525] Pour : plaidez, faites votre harangue. Du latin *patrocinari*, qui vient lui-même de *patres conscripti*. Archaïsme regrettable.
[526] Archaïsme aujourd'hui populaire (Note de 1888). Les Anglais emploient toujours *every one*.
[527] Pour : je m'émerveille de. Archaïsme inusité aujourd'hui.
[528] Pour : concitiyens. C'est le *Civis* latin.
[529] Pour : frappé. Du latin *ferire*.
[530] Nous conservons cette orthographe d'origine pour la rime
[531] Dans l'édition Aimé Martin, on lit *aux voeux* ; dans l'édition Louandre, *aux yeux*. Notre leçon nous semble plus naturelle et préférable.
[532] Pour : défaille. Archaïsme énergique et regrettable.
[533] Pour : vous ennuyiez-vous ? Emploi de *il*, impersonnel, que nous avons déjà remarqué.
[534] L'emploi du verbe faire, pour : dire, était déjà un archaïsme du temps de Molière, et cet emploi complète l'ingénuité du rôle d'Agnès.
[535] Pour : un peu. Cet archaïsme naïf s'est conservé dans *petit peu*.
[536] Pour : que l'on me fasse tous les affronts.
[537] Pour : qui donne du plaisir. Archaïsme regrettable. Nous n'avons plus que déplaisante.
[538] Pour : un pavé. Mot qui ne se dirait plus.
[539] Les huit vers indiqués par des guillemets n'étaient pas prononcés sur la scène du temps de Molière, comme attentatoires à la morale et offrant la parodie des recommandations de l'Église.
[540] Pour : refuse d'être. Archaïsme et latinisme d'une grande énergie.
[541] Pour : s'écarter. C'est plutôt une faute de français qu'un archaïsme.
[542] Pour : pourraient bien savoir qu'en dire. Ellipse très intelligible et très énergique.
[543] Pour : mettons notre chapeau. Ellipse du ton familier et même trivial, qui n'a

plus cours.
[544] Rire.
[545] Pour : de pareille manière. Expression populaire. Nous n'avons gardé que *rendre la pareille*.
[546] Pour : en me supprimant, en m'effaçant de son coeur. Hardiesse fort équivoque.
[547] Pour : de la dot. L'emploi de ce mot au masculin est hors dusage, même chez les notaires (note de 1888)
[548] Parodie des termes de la Coutume de Paris. Mots techniques à propos desquels il serait inutile de commencer ici un long commentaire de jurisprudence.
[549] Pour : accident, occurrence ; *acceder*. Expression impropre.
[550] De l'italien *becco cornuto*, bouc portant cornes. Le peuple d'Italie,prétend que le mâle ne s'inquiète point, dans cette race, des infidélités de sa femelle.
[551] Les vingt vers encadrés par des guillemets étaient supprimés dans la représentation du temps de Molière.
[552] Pour : humble sous le destin. Belle expression créée par Molière.
[553] Heurter à sa porte : frapper à sa porte.
[554] Pour : lorsque je vois. Archaïsme d'un très bon effet.
[555] Pour : n'a plus de concurrents. Expression impropre, quoique vive.
[556] Pour : reprendre l'assurance et la tranquillité. Expression proverbiale.
[557] Pour : dit des cajoleries. L'emploi de ce verbe, au neutre, est archaïque et hors d'usage.
[558] Au lieu de : criez-vous contre moi.
[559] Pour : ce me semble.
[560] Monnaie valant deux deniers.
[561] Pour : pimpante et bien vêtue.
[562] Terme emprunté aux soins de propreté que l'on prend des chevaux en les nettoyant et les lustrant avec un bouchon de paille. Les commentateurs ont vu ici un diminutif du mot *bouche*.
[563] Pour : fond d'un couvent.
[564] Pour : a profité de la fraîcheur de la nuit. Vers obscur, expression impropre.
[565] Pour : par soi-même.
[566] Pour : forcer les jeunes gens de se ranger. Archaïsme des plus énergiques.
[567] Emploi du verbe *faire* que nous avons déjà signalé. Ce vers signifie : en étant indulgent pour eux nous agissons contre eux. Phrase aussi languissante que le vers de Molière est élégant et simple.
[568] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[569] Date de la première représentation.
[570] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[571] Comédienne de l'époque : Armande Béjart.
[572] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[573] Comédien de l'époque : La Grange.
[574] Comédien de l'époque : Brécourt.
[575] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[576] Pour : souffrir longtemps. Expression énergique, aujourd'hui perdue.
[577] Pour : invention de calembours grotesques et de lazzi ; de tire-lupin, qui tire des pois chiches, ou *lupins*, d'un sac. Bouffons des anciennes farces.
[578] Pour : on le juge plaisant ; agréable.
[579] Molière lui-même.
[580] Du théâtre de Molière.

[581] Mot inventé par Molière, conforme à l'analogie, et que l'on n'a plus employé.
[582] Mot introduit par les précieuses ; du latin, obscenitas ; une fmeme du monde ne l'emploierait plus aujourd'hui à cause de son énergie même. (Note de 1888)
[583] Pour : il ne veut pas omettre d'entrer. Excellente expression empruntée aux italiens (*lasciar di dire*). Expression que nous avons perdue, et qui ne peut se remplacer.
[584] Pour : gens comme il faut. Cette acception s'est conservée jusqu'au milieu du XVIIIe siècle.
[585] Pour : suffisante.
[586] Pour : à côté de qui j'étais. Archaïsme passé de mode.
[587] Pour : pudeur.
[588] Pour : au moyen quelque chose.
[589] Mot inventé par la précieuse Climène.
[590] Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, alors délaissés.
[591] Pour : personnage ridicule. Mot qui, sans le substantif, ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au neutre.
[592] Pour : de doucereux. La règle des pronoms partitifs n'était pas encore fixée.
[593] Projectiles employés en maintes circonstances par le public mécontent.
[594] Pour : cède le pas. *Le* est neutre, comme dans : vous le payerez.
[595] Mot inventé par une précieuse, Madame de Mauny, et qui reste dans la langue.
[596] Dentelles qui coûtaient fort cher.
[597] Pour : couvert de rouille. Mot composé par Molière, maintenant inusité, et très expressif.
[598] Pour : jusqu'à. Archaïsme plus expressif que la tournure moderne.
[599] Pour : prétendue. Mot qui a changé de sens, comme beaucoup d'autres : *coquette, prude*, par exemple.
[600] Pour: il n'a pas souci que. Le sens de ce mot a changé.
[601] Joué en partie devant le roi, à Versailles, le 10 mai 1664, puis suspendu ; Première représentation, sur le théâtre du Palais-Royal, à Paris, le 15 février 1665. Puis, à Paris, devant le public, le 5 août 1667, puis suspendu de nouveau, et repris le 5 février 1669.
[602] Comédien de l'époque : La Grange.
[603] Comédien de l'époque : Molière.
[604] Comédienne de l'époque : Mlle Du Parc.
[605] Comédien de l'époque : Béjart.
[606] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[607] Comédienne de l'époque : Mlle De Brie.
[608] Comédien de l'époque : Hubert.
[609] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[610] Comédien de l'époque : De Brie.
[611] Pour : il suffit. Ellipse archaïque.
[612] Pour : par laquelle. Archaïsme très fréquent chez Molière.
[613] Pour : donner le plaisir. Mot mis à la mode par les Espagnols.
[614] Pour : fournir une excuse à ma tendresse. Ellipse hardie et archaïque.
[615] Pour : notre dame. Mot de patois.
[616] Pour : *age*, mot latin, allons. Interjection patoise.
[617] Proverbe populaire fondé sur une ancienne superstition.
[618] Pour : ma foi. Mot patois.
[619] Pour : regardez. Abtéviation populaire.
[620] Pour : mine de fèves, mesure ; c'est-à-dire pour son compte.
[621] Pour : engins pour la gorge, parure, ornement. Mot patois.
[622] Pour : mettre, placer. Archaïsme populaire.
[623] Pour : tout entiers, droits comme une perche ; du mot *brand*, rameau, bruyère.

[624] Pour : tablier. Archaïsme rustique.
[625] Pour : creux de l'estomac. Archaïsme populaire.
[626] Pour : permettiez.
[627] Pour : montre votre niaiserie. Les jeunes oiseaux, ou *niais* en termes de fauconnerie, ont presque tous le bec jaune.
[628] Pour : honteuse de votre défaite. Mot proverbial qui équivaut à « avoir le nez cassé. »
[629] Les deux premières scènes de cet acte, imprimées dans l'édition de 1682, faite sur les manuscrits de Molière, puis dans l'édition d'Amsterdam de 1683, furent supprimées comme impies dans les éditions subséquentes. Il paraît que l'édition de 1682 fut cartonnée, à l'exception de deux ou trois exemplaires, dont l'un appartenant à M. de Loménie, fut retrouvé par M. Beuchot. M. Simonin les publia intégralement en 1813. Quant à la seconde scène, elle fut supprimée à la seconde représentation.
[630] Pour : fait beaucoup de bruit. Métaphore populaire.
[631] Passages supprimés par la censure au temps de Louis XIV, comme tous les autres passages marqués ici par des guillemets. — Le moine bourru, spectre d'un moine, qui, selon la tradition populaire, battait les passants attardés.
[632] Pour : parier dix pistoles contre l'arrivée de la statue.
[633] Pour : deux deniers.
[634] Pour : venir à chef, achever, devenir maître. Archaïsme perdu, déjà suranné du temps de Molière, et qui s'était conservé dans la bourgeoisie.
[635] Pour : les jésuites, déjà poursuivis sous ce nom par Pascal.
[636] Pour : j'ai demandé conseil. L'emploi de ce verbe avec le pronom réfléchi est un archaïsme hors d'usage.
[637] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[638] Date de la première représentation.
[639] Les personnages de cette pièce portent le nom des acteurs de l'époque qui les interprètaient (troupe des comédiens de Molière).
[640] Guillaume Marcoureau, dit Brécourt, né à Paris (paroisse Saint-Gervais) le 10 février 1638 et mort à Paris le 28 mars 1685, est un acteur et auteur dramatique français.
Fils du comédien Pierre Marcoureau, dit Beaulieu, et de la comédienne Marie Boulanger, il débute avec ses parents, vers 1650, dans la troupe de Philandre, sous le nom de « petit Beaulieu ». Peu de temps après il prend le pseudonyme de Brécourt, du nom de l'ancien hôtel de Brécourt, que son père possédait en indivision à Paris.
Le 18 décembre 1659, il épouse une fille de comédiens, Étiennette Des Urlis (1629-1713). Il joue au théâtre du Marais puis entre dans la troupe de Molière qu'il quitte en 1664 pour l'Hôtel de Bourgogne ; l'illustration ci-dessus le montre en frontispice de la publication en 1666 de Nopce de village (gravure de Jean Lepautre, détail, non publiée depuis 1682). Il est vraisemblable qu'il créa cette pièce au Palais-Royal deux ans plus tôt, avant de rejoindre la troupe des « Bourguignons ».
Après quelques brefs passages à Paris, il séjourne à Londres où il fait représenter un Ballet et musique pour le divertissement du Roy de la Grande-Bretagne en 1674. Brécourt dirige ensuite la troupe du prince d'Orange qui joue à La Haye en 1680 et 1681. De retour à Paris, il entre à la Comédie-Française en 1682 et meurt en 1685, après avoir renoncé à sa profession de comédien.
Brécourt se distingua surtout dans la comédie, pour l'emploi des rôles à manteaux. Louis XIV disait qu'« il ferait rire des pierres ».
Ses pièces sont des comédies en vers, fort médiocres et qui n'obtinrent quelque

succès que par le jeu de l'auteur.
En 1685 à Paris, à l'article de la mort, il a renoncé à son métier d'acteur dans le contexte historique de l'excommunication des acteurs. Il témoigne qu'il « a reconnu qu'ayant ci-devant fait la profession de comédien, il y renonce entièrement et promet d'un coeur véritable et sincère de ne la plus exercer ny monter sur le théâtre, quoyqu'il revînt dans une pleine et entière santé ».
Brécourt mourut à la suite d'un effort qu'il fit en jouant une de ses propres comédies, Timon.
[641] Charles Varlet, dit La Grange était un comédien français, né à Amiens en 1639 et décédé à Paris le 1er mars 1692. Il a longtemps appartenu à la troupe de Molière et en fut l'un des plus grands acteurs. Son père, Hector Varlet, était procureur du roi. Sa mère s'appelait Marie de la Grange, et c'est ce nom qu'il prit plus tard comme nom de théâtre. Avec son frère aîné Achille et sa soeur Justine, il se retrouva très tôt orphelin. Un tuteur fut nommé, et bien qu'il fût sans fortune, Charles reçut une bonne éducation. Plus tard, en butte aux « chicanes de son tuteur » selon Larousse, il s'en alla, se fit comédien tout comme son frère, et courut la province avec assez de succès.
On ne connaît pas les circonstances de sa rencontre avec Molière. Il devait appartenir depuis peu à l'une des nombreuses troupes de campagne qui servaient de viviers de comédiens aux théâtres parisiens, et il entre dans la troupe de Molière lors du relâche de Pâques 1659 en même temps que quatre autres comédiens, parmi lesquels le célèbre Jodelet jusqu'alors membre de la troupe du Marais. Il bénéficia rapidement de la mort de celui qui jouait les jeunes premiers Joseph Béjart (le 25 mai 1659), et il commença par lui succéder dans le rôle de Lélie dans l'Étourdi, puis dans celui d'Éraste dans Dépit amoureux, personnages que Joseph Béjart avait joué sans discontinuer depuis la création de ces deux pièces, respectivement à Lyon en 1655 et à Béziers à la fin de 1656.
À Pâques 1659, il faisait définitivement partie de la troupe de Molière, et il en devint rapidement un des premiers éléments. Ainsi, lorsque peu après Molière monta la comédie de Corneille Le Menteur, ce fut à ce nouveau venu, ce jeune homme de vingt ans, honnête, sérieux et de bonne tenue, qu'il confia le rôle principal, celui de Dorante, le menteur.
Il ne fut pas seulement le jeune premier de la troupe, mignon jeune homme à la perruque blonde et au baudrier brodé, incliné avec grâce, parfait amoureux des gens honnêtes. Il fut aussi considéré comme un excellent comédien, comme en témoigne Chappuzeau qui écrivit dans son Théâtre français (1674) : « Quoique sa taille ne passe guère la médiocre, c'est une taille bien prise, un air libre et dégagé, et sans l'ouïr parler, sa personne plaist beaucoup. Il passe avec justice pour très bon acteur, soit pour le sérieux, soit pour le comique, et il n'y a point de rôle qu'il n'exécute très bien. Comme il a beaucoup de feu, et de cette honneste hardiesse nécessaire à l'orateur, il y a du plaisir à l'écouter quand il vient faire le compliment ».
Molière le tenait en haute estime, le considérant si ce n'est peut-être comme le meilleur comédien de la troupe, du moins comme l'un des plus capables. C'est en ce sens que la tradition interprète un passage de L'Impromptu de Versailles, où l'on voit Molière, jouant son propre rôle d'auteur-metteur en scène et distribuant les rôles chaque comédien; arrivant à La Grange, il lui dit simplement: « Pour vous, je n'ai rien à vous dire » (fin de la scène I), lui donnant, dit Henry Lyonnet, « devant la postérité un brevet de maître en comédie ». En fait, ce passage n'a probablement pas ce sens, qui aurait été une mauvaise manière faite publiquement aux autres comédiens de la troupe et qui surtout est contredit un peu plus loin (début de la scène III) par le fait que La Grange adopte un mauvais ton de voix pour jouer le rôle d'un marquis ridicule et que Molière est obligé de le reprendre: « Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un Marquis, il faut le prendre un peu plus haut… Recommencez donc ». En fait, si

Molière lui dit plus haut qu'il n'a « rien à lui dire », c'est que, une dizaine de répliques auparavant, il avait commencé sa revue des rôles par La Grange, justement, en lui disant: « Vous, prenez bien garde à bien représenter avec moi votre rôle de Marquis » avant d'être interrompu par les protestations d'une comédienne (« Toujours des Marquis! »), qui faisait dériver la conversation; on comprend que reprenant le fil de la distribution des rôles et se retrouvant devant La Grange, il se soit contenté de ces simples mots. Il n'empêche que la confiance de Molière dans ses qualités s'est bel et bien traduite de façon concrète. En effet, dans son Registre (voir plus bas) il nota à la date du 14 novembre 1664: « j'ai commencé à annoncer pour Mons. de Molière ». Autrement dit Molière lui avait confié la charge d'Orateur de la troupe, qui consistait à haranguer le public pour l'inciter à revenir voir les spectacles dont il détaillait le programme et à faire le Compliment (ce qui lui donnait en même temps la responsabilité de faire faire les affiches). Pour Molière, c'était une manière de venir moins souvent au théâtre en n'étant plus tenu d'être présent même les jours où il ne jouait pas (à partir de 1663, il cessa de jouer dans les tragédies et dans les comédies des autres auteurs) et de se consacrer ainsi à l'écriture; pour La Grange, c'était un honneur de succéder ainsi à Molière dans le rôle de l'orateur.
Lorsque le 5 août 1667 la nouvelle version de sa pièce Tartuffe — créée en 1664 sous le nom de Tartuffe et rebaptisée pour l'occasion L'Imposteur — fut à nouveau interdite dès la première représentation, c'est à La Grange et à La Thorillière que Molière confia le soin de présenter un placet au roi, qui faisait le siège de Lille. Ils prirent la malle-poste depuis Paris. « Nous fûmes très bien reçus » nota La Grange.
En 1672, il se maria avec Marie Ragueneau, qui était depuis une dizaine d'années ouvreuse de la salle du Palais-Royal, et que son mariage fit accéder au statut de comédienne sous le nom de Mlle La Grange; elle passe pour avoir été sans charme et plutôt piètre comédienne. Lorsqu'en rédigeant plus tard son registre La Grange arriva à la page d'avril 1672, il nota sobrement : « Le dimanche de Quasimodo 24e avril 1672, je fus fiancé, et le lendemain lundi 25e je fus marié à St Germain de l'Auxerrois avec Mlle Marie Ragueneau de l'Estang, qui est entrée actrice dans la troupe »4. Ils eurent deux jumelles qui ne survécurent pas, et une fille, Manon, en 1675.
Il fut de toutes les pièces, et à la mort de Molière (février 1673), toute la responsabilité de l'entreprise retomba sur ses épaules, d'autant qu'il semble avoir joui de la totale confiance d'Armande Béjart, la veuve de Molière. Quatre comédiens passèrent dans la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne durant le relâche de Pâques et Louis XIV accorda la salle du Palais-Royal à Lully pour ses spectacles d'opéra: il fallut donc désormais louer (au prix fort) une nouvelle salle (ce fut la salle de l'ancien opéra, fermée sur ordre depuis un an, au coin de la rue Mazarine et de la rue Guénégaud), tandis que les comédiens de la troupe du Marais, dissoute par le roi, étaient invités par ordonnance royale à rejoindre « les comédiens du Roi à l'hôtel dit Guénégaud ». La Troupe du Roi, désormais forte de 19 comédiens, ouvrit la nouvelle salle de l'Hôtel Guénégaud le 9 juillet 1673.
Lorsque enfin la Troupe du Roi du Théâtre Guénégaud et la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne se réunirent sur ordre royal en 1680, fondant ce qui allait être la Comédie-Française, La Grange en fut l'orateur. En 1682, il fut invité par les libraires associés qui détenaient le « Privilège royal » d'impression pour les pièces de Molière à contribuer à la grande édition posthume des OEuvres de M. de Molière.
Il mourut presque subitement le 1er mars 1692, laissant inachevé le Registre qu'il avait entrepris de rédiger depuis, semble-t-il, une dizaine d'années.
[642] Philibert Gassot, dit Du Croisy, est un comédien de la troupe de Molière, né en 1626 et mort à Conflans-Sainte-Honorine le 3 mai 1695.
En 1652, il épouse à Poitiers l'actrice Marie Claveau.
Beau-frère de l'acteur Bellerose, il créa le rôle de Tartuffe.

[643] François Le Noir, sieur de La Thorillière, est un comédien français né à Paris en 1626 et mort à Paris le 27 juillet 1680. Après une carrière de capitaine au Régiment de Lorraine, il épouse en 1658 Marie Petitjean, nièce de La Rocque, comédien du Théâtre du Marais. Il fera partie de la troupe du Marais de 1659 à 1661 puis, à partir de juin 1662, de celle de Molière. Il interprète différents rôles dans les pièces de Molière, notamment un marquis fâcheux dans L'Impromptu de Versailles, en 1663, et Hali, dans Le Sicilien1. À la mort de Molière, il entre à l'Hôtel de Bourgogne, aux côtés de Michel Baron2.
Le 2 décembre 1667, il fait donner au Théâtre du Palais-Royal une pièce de sa composition, Cléopâtre, qui connaîtra une dizaine de représentations. Le 17 janvier 1671, il tient le rôle du père de Psyché, lors de la première représentation, au théâtre des Tuileries ou Salle des Machines, de la tragi-comédie et ballet Psyché, en un prologue et cinq actes, en vers libres, de Molière, Philippe Quinault et Pierre Corneille, avec une musique de Jean-Baptiste Lully. Sa fille Charlotte épouse le comédien Michel Baron en 1675, tandis que sa fille Marie-Thérèse épouse, en 1680, le dramaturge Florent Carton dit Dancourt. Son fils Pierre (1659-1731), dit aussi La Thorillière, sera sociétaire de la Comédie-Française.
[644] Joseph Béjart était un comédien français, né à Paris en 1616 ou 1617, et décédé dans cette même ville le 25 novembre 1658. Il appartenait à la famille Béjart, célèbre famille de comédiens du xviie siècle. Il était le fils aîné de Joseph Béjart et Marie Hervé. Bien qu'il fut bègue, il était comédien, et il s'associa à toutes les entreprises théâtrales de sa soeur Madeleine. Il fut ainsi un des dix signataires de l'acte constitutif de l'Illustre Théâtre le 30 juin 1643. On aurait pu penser que son infirmité l'eût fait se cantonner dans des rôles effacés ou au contraire fortement marqués. Pourtant cet acte de 1643 révèle « qu'accord est fait entre Germain Clérin et Joseph Béjard (sic) qui doivent choisir alternativement les héros ». Il créa par exemple les rôles de Pandolfe dans l'Étourdi ou les Contretemps et d'Éraste dans Le Dépit amoureux.
Il fit partie de la troupe de Molière quand elle parcourut la province, puis quand elle revint à Paris. Il tomba malade lors d'une représentation de l'Étourdi en novembre 1658. Il mourut quelques jours plus tard, le 25 novembre. Il avait subi les années difficiles, mais ne put assister aux années de gloire qu'allait bientôt connaître la troupe.
Il fut également un héraldiste érudit. Il fit paraître au moins deux recueils de titres et blasons, dont l'un fut dédicacé au prince de Conti, qui l'accepta. Il gagna un peu d'argent avec ces ouvrages (2000 livres avec le second), bien que l'édition en fut coûteuse. C'est peut-être pour cela que le bruit absurde courut qu'à sa mort on découvrit 24 000 écus d'or.
[645] Marquise-Thérèse de Gorla, dite Mlle Du Parc, est une comédienne française née en 1633 et morte à Paris le 11 décembre 1668. Elle fit partie de la troupe de Molière de 1653 (lorsque celle-ci circulait encore en province) à 1667, avant de passer à l'Hôtel de Bourgogne, où elle créa le rôle titre de la tragédie de Jean Racine Andromaque. Elle était la fille de Giacomo de Gorla, qui était bateleur et bonimenteur de foires (faisant danser sa fille sur son stand) et « opérateur » à Lyon en 1635, ayant une troupe de comédiens à son service.
Elle était fort belle, et plusieurs hommes, dont certains célèbres, furent amoureux d’elle au cours de sa brève existence. Il semble qu’elle ait commencé comme danseuse et actrice dans une troupe de campagne, avant de rencontrer à Lyon la troupe de Molière. Le 23 février 1653, elle se maria avec un de ses comédiens, René Berthelot dit Du Parc, gros jeune homme qui s’était spécialisé dans les rôles de valet. Elle prit alors comme nom de théâtre Mlle Du Parc.
Associée dorénavant, au même titre que son mari, à la famille Béjart, à Molière et au reste de la troupe, elle les suivit dans leurs pérégrinations en province : Pézenas,

Béziers, Nîmes, Grenoble, Rouen. C'est là que les deux Corneille, Pierre et Thomas, qui habitaient la ville, se livrèrent à une aimable joute poétique autour de la beauté de Mlle Du Parc. Selon la coutume de l'époque, ils lui adressèrent des vers : Pierre les célèbres "Stances à Marquise", Thomas, une élégie de 136 vers, ainsi que, quand la troupe quitta Rouen, des adieux en vers :

Allez, belle Marquise, allez en d'autres lieux
Semer les doux périls qui naissent de vos yeux....

La troupe de Molière étant arrivée à Paris, Mlle Du Parc débuta avec ses compagnons devant le roi et la Cour le 24 octobre 1658, au Louvre, et ensuite devant le public au Petit-Bourbon. À Pâques 1659, Du Parc et sa femme quittèrent Molière, après avoir partagé avec lui pendant plus de 10 ans les tournées de province pour passer dans la troupe du théâtre du Marais qui venait de rouvrir ses portes après deux ans de fermeture. Au même moment, deux acteurs qui avaient fait partie de la troupe du Marais jusqu'en 1657, les frères Bedeau, L'Espy et le célébrissime Jodelet firent leur entrée dans la troupe de Molière. On ignore absolument si les deux événements sont liés, et, dans cette hypothèse, lequel aurait déclenché l'autre. On peut penser que Marquise, à l'étroit dans la troupe de Molière, où Madeleine Béjart et Catherine de Brie lui étaient toujours préférées pour les premiers rôles, avait souhaité la première tenter de se hisser au premier rang des actrices parisiennes en changeant de troupe.

Mais cette expérience au Marais semble avoir été très vite décevante pour le couple, qui dès le mois d'octobre de la même année passa un contrat avec la troupe de Molière pour officialiser son prochain retour, qui eut lieu, conformément aux usages, durant le relâche de Pâques 1660.

Molière, qui était en train d'écrire Sganarelle ou le Cocu imaginaire, s'empressa de bâtir un rôle de Gros-René pour Du Parc, mais l'on ignore le rôle qui revint à sa femme. Il semble probable que Catherine de Brie « joua Célie tandis que Madeleine se chargea d'interpréter "la Femme de Sganarelle", laissant "la Suivante" aux bons soins de Marquise du Parc». Elle enchaîna les créations et les reprises jusqu'en fin 1666, sans interruption, excepté pour la naissance de son fils Jean-Baptiste-René. Elle créa même le rôle d'Aglante dans La Princesse d'Élide quelques jours seulement après la mort de son mari. À cause sans doute de sa formation de danseuse, elle excellait également dans les ballets qui accompagnaient souvent les spectacles. Larousse et Lyonnet rapportent tous deux le témoignage suivant : « Elle faisait certaines cabrioles remarquables, car on voyait ses jambes et partie de ses cuisses, par le moyen de sa jupe fendue des deux côtés, avec des bas de soie attachés au haut d'une petite culotte », exercice qui semble avoir marqué ses contemporains.

Toujours reléguée à la troisième place derrière Catherine de Brie et Armande Béjart (Mlle Molière) (qui avait succédé dans les premiers rôles féminins à sa soeur aînée Madeleine depuis 1664), elle finit par obtenir un premier rôle tragique dans Alexandre le Grand, la deuxième pièce de Jean Racine, dont elle était devenue la maîtresse dans les mois qui avaient suivi la mort de Du Parc. Malheureusement pour elle la pièce fut reprise en pleine exclusivité par la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne, provoquant l'effondrement des recettes au Palais-Royal et l'abandon de la pièce — ce qui provoqua une brouille définitive entre Racine et Molière. En juin 1666, à la création du Misanthrope de Molière, elle hérita encore du troisième rôle (celui de la prude Arsinoé — rôle remarquable au demeurant). Enfin, à Pâques 1667, Racine finit par obtenir de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne l'engagement de Marquise (en dépit de la présence dans cette troupe de deux actrices vedettes) pour laquelle il était en train d'écrire le rôle d'Andromaque.

Mlle Du Parc était alors au faîte de sa gloire, adulée par beaucoup, lorsqu'on apprit la nouvelle de sa mort subite le 11 décembre 1668. On sait par le témoignage de

Boileau qu'elle mourut en couches rue Quincampoix, probablement d'un avortement, quelques mois seulement après avoir mis au monde une fille qui, selon le fils aîné de Racine, aurait vécu jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Dix ans plus tard, lors de l'affaire des poisons, Racinefaillit être inquiété selon des rumeurs lancées par Madame la Voisin, mais on apprit à la veille de son arrestation que la Du Parc qui était morte empoisonnée quelques années plus tôt était une autre Du Parc que Marquise.

[646] Madeleine Béjart, baptisée Magdelaine le 8 janvier 1618 à Paris où elle est morte le 17 février 1672, est une actrice française de la troupe de Molière et membre de la famille Béjart, célèbre famille de comédiens du xviie siècle. Madeleine est le deuxième enfant de Jean-Joseph et Marie Hervé, qui s'étaient mariés en 1615. Avec son frère aîné, appelé également Joseph, elle joue au Théâtre du Marais et en province à la fin des années 1630.

En 1643, elle fonde avec Molière l'« Illustre Théâtre » dont elle est un temps directrice, avant que l'entreprise ne croule sous les dettes. Issue d'une famille férue de théâtre, actrice accomplie, elle sut par la suite faire montre d'un talent de gestionnaire et contribua à la bonne marche de la troupe recomposée. Bien qu'ayant le libre choix de son rôle dans la distribution des farces et comédies composées par Molière, elle s'oriente peu à peu vers des emplois de servante, telle Dorine dans Tartuffe, ou de femme d'intrigue, comme Frosine dans L'Avare, laissant les premiers rôles à la belle mademoiselle Du Parc ou à Armande, sa jeune soeur (ou sa propre fille selon d'autres sources), qui deviendra par la suite sa rivale dans sa liaison tourmentée avec Molière. Aussi tumultueuse que fut leur relation, le célèbre dramaturge mourut néanmoins un an jour pour jour après celle qui fut l'instigatrice de sa carrière théâtrale.

Un contemporain, Georges de Scudéry, fait d'elle ce portrait élogieux : « Elle était belle, elle était galante, elle avait beaucoup d'esprit, elle chantait bien ; elle dansait bien ; elle jouait de toute sorte d'instruments ; elle écrivait fort joliment en vers et en prose et sa conversation était fort divertissante. Elle était de plus une des meilleures actrices de son siècle et son récit avait tant de charmes qu'elle inspirait véritablement toutes les feintes passions qu'on lui voyait représenter sur le Théâtre. »

[647] Catherine Leclerc du Rosé (1630 - v.1706), femme d'Edme Villequin, dit de Brie, est une actrice française.

Elle est la fille des comédiens Claude Leclerc et Nicole Ravanne.

Mademoiselle de Brie appartient à la Troupe de Molière dès 1650. Elle entre ensuite à la Comédie-Française, lors de la formation de celle-ci et en est la première sociétaire.

Chassée de la Comédie-Française par la dauphine en juin 1684, elle ne semble avoir quitté la troupe qu'à Pâques 1685.

Spécialisée dans les rôles d'ingénue, elle occupa toujours l'un des deux premiers rôles féminins dans les comédies de Molière, aux côtés de Madeleine Béjart, puis d'Armande Béjart. Créatrice du rôle d'Agnès dans L'École des femmes, elle le garda – à la demande du public – jusqu'à sa retraite.

[648] Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart, dite Mademoiselle Molière, est une comédienne française, née entre 1640 et 1642, et morte à Paris le 30 novembre 1700. Armande est née dans la famille Béjart, célèbre famille de comédiens du XVIIe siècle.

D'après l'acte de mariage de Molière et d'Armande Béjart, Armande serait fille de Joseph Béjart (1585-1641) et de son épouse Marie Hervé (1593-1670). Elle serait née entre 1640 et juin 1642.

Des rumeurs ont couru sur sa naissance. Madeleine Béjart (1618-1672), fille de Joseph Béjart et Marie-Hervé, et donc officiellement sa soeur aînée, avec environ 24 ans de différence, serait en réalité sa mère. Cette thèse est soutenue par le

biographe de Molière Jean-Léonor Le Gallois de Grimarest (1659-1713). De plus, comme Madeleine avait été la maîtresse de Molière, des contemporains, comme le comédien Montfleury, ont jugé qu'il pouvait être le père d'Armande2.
Concernant l'hypothèse selon laquelle Madeleine serait la mère d'Armande, le fait que les parents officiels avaient respectivement 56 ou 57 ans et 48 ou 49 ans à la naissance d'Armande (un âge avancé pour cette époque), que la fille d'Armande et de Molière fut appelée Esprit-Madeleine (du nom de ses parrain et marraine, qui étaient au XVIIe siècle presque toujours les grands-parents), que Madeleine Béjart fit d'Armande sa légataire universelle (alors que vivait une autre soeur elle aussi membre de la troupe de Molière) et que le comédien Montfleury accusa Molière « d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois couché avec la mère », tous ces éléments pourraient conforter l'information donnée par Grimarest (généralement très peu fiable, mais qui déclare tenir ses renseignements d'Esprit-Madeleine elle-même).
D'après Roger Duchêne, auteur de Molière (1998), l'hypothèse d'une filiation entre Madeleine et Armande est possible, mais pas avérée. Si l'on s'en tient aux seuls documents officiels parvenus à notre connaissance, Armande est bien la fille de Joseph Béjart (1585-1641) et de son épouse Marie Hervé (1593-1670). C'est ce qu'indiquent l'acte de mariage de Molière et Armande, ainsi que leur contrat de Mariage, signé par Marie Hervé (en qualité de mère d'Armande) et par Madeleine (en qualité de soeur d'Armande). Par ailleurs, le récit de Grimarest présente plusieurs erreurs majeures. Il avance qu'Armande est fille de Madeleine et du comte Esprit Rémond de Modène, avec qui elle aurait contracté un mariage secret. Or, Rémond de Modène était déjà marié à cette époque. De plus, la fille qu'il a eue avec Madeleine Béjart, alors sa maîtresse, s'appelait Françoise, née en 1638. Autre invraisemblance, Grimarest parle d'un mariage secret entre Molière et Armande, ce que contredit l'acte de mariage. De plus, un tel mariage clandestin avec Armande, sans le consentement de la famille, aurait mis Molière sous la menace d'une accusation de rapt. Le récit de Grimarest peut donc difficilement être retenu comme plausible. À propos de l'âge de Marie Hervé au moment de la naissance d'Armande (à peu près 48 ans), Roger Duchêne souligne que si la ménopause était plus précoce à l'époque, une telle naissance tardive n'était toutefois pas impossible. Il situe celle d'Armande entre 1640 et 1642, Marie Hervé ayant eu une autre fille en 1639 (Bénigne, enfant mort-née) et son époux Joseph étant mort en 1641. Quant à l'accusation de Montfleury selon laquelle Madeleine et Molière seraient les parents d'Armande, elle ne fut pas retenue par la cour et par le roi Louis XIV. Ces allégations graves sur un mariage incestueux entre Molière et Armande, peuvent peut-être s'expliquer par le désir de Montfleury, membre d'une autre troupe, de faire du tort à son rival2. Le choix d'Esprit Rémond de Modène et Madeleine Béjart comme parrain et marraine d'Esprit-Madeleine, fille d'Armande et Molière, peut aussi suggérer une filiation secrète entre Madeleine et Armande. Mais pour Roger Duchêne, cette volonté de mettre en avant le comte de Modène auprès de Madeleine dans cette cérémonie est peut-être une façon de déjouer les accusations d'inceste dont Molière faisait l'objet. Enfin, le fait que Madeleine, dans son testament, favorise nettement Armande et sa descendance peut bien sûr donner à penser qu'elle était bien sa mère. Au vu de tous ces éléments, Roger Duchêne laisse toutefois la question en suspens.
Élevée dans le giron de la troupe des Béjart et de Molière, elle l'épouse celui-ci le 20 février 1662, « âgée de vingt ans ou environ ». Elle figure dans la liste des comédiens dès le début de la nouvelle saison théâtrale suivante (printemps 1662) sous le nom de scène de Mlle Molière, mais elle attend un an pour tenir un rôle important, en juin 1663, dans La Critique de l'École des femmes, puis en octobre suivant dans L'Impromptu de Versailles. En 1664, elle reçoit le premier rôle, celui de la princesse, dans La Princesse d'Elide de Molière. Elle succède dès lors à

Madeleine Béjart dans les premiers rôles féminins, aux côtés de Catherine de Brie, dans quasiment toutes les pièces de Molière, ainsi que dans les pièces d'autres auteurs créés sur la scène du Palais-Royal, d'Alexandre le Grand (1665) de Racine, à Attila (1667) et Tite et Bérénice (1670) deCorneille.
À partir de 1667, les relations avec son mari commencent à se dégrader. À cette époque Molière est probablement dans la situation d'un mari trompé par sa femme avec notamment le comédien Michel Baron.
Après la mort de Molière en 1673 et le départ de plusieurs acteurs qui passent dans la troupe rivale de l'Hôtel de Bourgogne durant le relâche de Pâques, le comédien La Grange (ancien bras droit de Molière) et elle obtiennent de réunir les restes de leur troupe avec les acteurs du Maraisdéfinitivement fermée par ordre royal. Privée de sa salle du Palais-Royal attribuée par le roi à Lully pour ses spectacles d'opéra, la Troupe du Roiainsi reconstituée loue la salle de l'hôtel Guénégaud le 23 mai 1673.
Le 31 mai 1677, elle épousa en secondes noces le comédien Guérin d'Estriché, membre de la même Troupe du Roi à l'Hôtel Guénégaud. Ils eurent un fils unique, Nicolas Guérin, qui s'essaya au théâtre, en réécrivant et complétant une comédie que Molière avait laissée inachevée (Mélicerte) sous le titre Myrtil et Mélicerte, une « pastorale héroïque » en trois actes, mais qui mourut en 1708 à l'âge de trente ans.
En 1676, trois ans après le décès de son premier époux, Armande acquiert à Meudon et pour 5400 livres, une maison qui avait été auparavant celle du chirurgien Ambroise Paré dès 1550. Elle y séjourna principalement, avec son second mari. Cette demeure est devenue le musée d'art et d'histoire de la ville.
Sociétaire de la Comédie-Française dès sa création, en août 1680, – ce fut le résultat de la fusion de la Troupe du Roi (théâtre Guénégaud) à laquelle elle appartenait et de la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne – elle prit sa retraite le 14 octobre 1694 avec une pension de 1 000 livres. Elle meurt en 1700.
[649] Marie Claveau, femme de Philibert Gassot, dit Du Croisy, est une actrice française du xviie siècle née à Sainte-Hermine.
Veuve d'un premier mariage en 1635 avec un certain Nicolas de Lécole, sieur de Saint-Maurice, elle se remarie avec Philibert Gassot le 29 juillet 1652 à Poitiers. Elle entre avec lui dans la troupe de Molière en 1659.
Sociétaire de la Comédie-Française de 1680 à 1694, elle meurt à Dourdan en septembre 1703.
[650] Geneviève Béjart, dite Mlle Hervé, puis Mlle Villaubrun et enfin Mlle Aubry, était une comédienne française, baptisée à Paris le 2 juillet 1624 (date de naissance inconnue, mais sans doute très proche de celle du baptême), et décédée le 3 juillet 1675. Elle appartenait à la famille Béjart, célèbre famille de comédiens du xviie siècle. Elle était une des dix sociétaires de la troupe de l'Illustre Théâtre, constituée le 30 juin 1643.
Elle suivit partout son frère Joseph et sa soeur Madeleine dans leurs pérégrinations théâtrales. Aussi, pour éviter la multiplication du nom Béjart sur les affiches, elle prit comme nom de théâtre Mlle Hervé, qui était le nom de jeune fille de sa mère.
Le 25 novembre 1664, à 40 ans, elle se maria avec Léonard de Loménie, sieur de Villaubrun, et elle se fit nommer alors au théâtre Mlle Villaubrun. Son mari mourut quelques années plus tard et elle se remaria en 1672 avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle, Jean-Baptiste Aubry, sieur des Carrières, fils d'un maître paveur parisien. Elle se fit appeler alors Mlle Aubry ; elle avait 48 ans.
Bien qu'elle ne créât que peu de rôles, elle resta fidèle à la troupe de Molière jusqu'à la mort de ce dernier. Elle passa alors dans la troupe de l'Hôtel Guénégaud, jusqu'à sa mort le 3 juillet 1675.
[651] Pour : me donner la rage. Mot dont le sens s'est affaibli depuis le XVIIe siècle.
[652] Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne.
[653] Le mardi, le vendredi et le dimanche. Les deux troupes jouaient simultanément

et à la même heure.
[654] Pour : à une comédie. Nuance archaïque que nous avons perdue. Molière n'a pas seulement l'idée passagère d'une comédie, elle est pour lui tout un rêve.
[655] Pour : se mêler d'une chose.
[656] Montfleury, dont l'abdomen était immense, et que Molière va parodier tout à l'heure.
[657] Pour : chargé de tripes. Mot burlesque créé par Molière à la façon de Rabelais.
[658] Pour : j'en ai reconnu quelques-uns là. Ellipse trop forte.
[659] Pour : mignarde, faisant des façons. Mot excellent devenu vulgaire.
[660] Pour : médire avec douceur, prêter de mauvaises actions à son prochain, sans doute par charité. Proverbe par antiphrase, d'une signification très malicieuse.
[661] Pour : comment va –t-il de votre santé ? Expression impersonnelle, comme il y en a beaucoup chez Molière et dans le vieux style.
[662] Pour : il n'y a rien à craindre de moi. Expression évidemment ambiguë.
[663] Probablement sur son banquier.
[664] Au lieu de: ce sont proprement des fantômes. Transposition archaïque beaucoup plus expressive que la tournure moderne.
[665] Au lieu de : qu'il fasse et quoi qu'il dise. Sens archaïque difficile à comprendre aujourd'hui.
[666] Pour : que vous employiez le fard et la céruse.
[667] Pour : les idées prises de Molière sont tout ce qu'il y a d'agréable la version d'une extrême hardiesse.
[668] Pour : homme qui fait le nécessaire.
[669] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[670] Cette comédie-ballet fut ensuite représentée le 10 novembre de la même année au théâtre du Palais-Royal.
[671] Comédienne de l'époque : Armande Béjart.
[672] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[673] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[674] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart.
[675] Comédien de l'époque : Hubert.
[676] Comédien de l'époque : La Grange.
[677] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[678] Comédien de l'époque : Béjart.
[679] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[680] Comédien de l'époque : Molière.
[681] Comédien de l'époque : Prévot.
[682] Pour : des charmes destinés à me faire. Ellipse archaïque d'un excellent effet.
[683] Phrase à peine intelligible. *Un effet des voeux* ne peut être *couvert d'un désir*. La version donnée par d'autres éditions : *en effet*, est plus barbare encore. Euryale veut de *qu'il couvre son amour du désir de se montrer aux jeux.*
[684] Pour : défigurer.
[685] Pour : j'avais quitté ma couche. C'est une licence plutôt qu'un archaïsme.
[686] Allusion à la création du palais et du jardin de Versailles.
[687] Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie ; mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il aurait étendues davantage, s'il avait eu plus de loisir.
[688] Archaïsme populaire. On dit aujourd'hui : faire le drôle.
[689] Pour : cependant. Archaïsme hors d'usage.

[690] Pour : ne vous découragez pas.
[691] Proverbe populaire espagnol, qui équivaut au vers célèbre de Voltaire : « Il ne fait rien et nuit à,qui veut faire. »
[692] Pour s'enfuir. Archaïsme vulgaire.
[693] Pour : fonder votre opinion. Ce mot ne se prend plus dans l'acception neutre.
[694] Classification de cette pièce par Philarète Chasle : Deuxième époque, 1659-1664. Comédies de moeurs, imitation du drame héroïque espagnol. (Cf : *Oeuvres complètes de J-B. Poquelin, Molière*, Nouvelle Édition,. Édition Calmann Lévy frères, 1888)
[695] Comédien de l'époque : Molière.
[696] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[697] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[698] Comédien de l'époque :Béjart.
[699] Comédien de l'époque :La Grange.
[700] Comédien de l'époque :Brécourt.
[701] Comédien de l'époque :Du Croisy
[702] Comédiennes de l'époque : Mlle Béjart et Mlle Debrie.
[703] Pour: le chapeau sur votre tête. Ellipse archaïque et bourgeoise.
[704] Imité de Rabelais, *Pantagruel*, liv.III, c. IX.
[705] Pour : personne recherchée en mariage. Mot qui a changé d'acception.
[706] Pour : ignorant de ; di latin, *ignarus.*
[707] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.
[708] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.
[709] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.

[710] Tu erres par tout le ciel (Macrobe) ; tu te trmpes de route (Térence)
[711] Des poings, des pieds, des ongles et du bec.
[712] Deux points d'exclatation.
[713] Traduction littérale ; il y a un vide dans la nature des choses.
[714] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.
[715] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.
[716] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.
[717] Les passages placés entre parenthèse appartiennent à l'édition de 1682.
[718] Pour : l'indication et le miroir de l'âme.
[719] Secret ; du latin, *arcanum*.
[720] Argumenter ; du latin, *ratiocinari.*
[721] Dans l'un et l'autre droit, le droit civil et le droit canon.
[722] Par tous les modes et cas.
[723] Superlativement.
[724] Interprétation des rêves.
[725] Mesure du monde.
[726] Divination par les miroirs.
[727] Interprétation des météores.
[728] Divination par physionomie.
[729] Divination par l'inspection de la main.
[730] Divination par l'inspection du sol.
[731] Voir *La Jalousie du Barbouillé*, où se trouve l'ébauche de cette scène.
[732] Imité de rabelais, Pantagruel, liv. III, c. XXX.
[733] Pour : pièce de monnaie portant une croix.
[734] Costumes du *Mariage forcé. Ballet du roi.*
[735] Comédien de l'époque : Molière.
[736] Comédien de l'époque :La Thorillère.
[737] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[738] Comédien de l'époque : Béjart.
[739] Lycante est le même personnage qui est appelé Alcidas dans la comédie : c'est le fils d'Alcantor et le frère de Dorimène.
[740] Comédien de l'époque : La Grange.
[741] Comédienne de l'époque :Mlle Béjart.
[742] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[743] Comédien de l'époque : Brécourt.
[744] Comédien de l'époque :Du Croisy.
[745] Il ne reste des demandes de Sganarelle au magicien que ce qu'on appelle, en termes de théâtre, les répliques.
[746] Probablement la célèbre Bergerotti, cantatrice célèbre à l'époque.
[747] Probablement Tagliavacca, célèbre chanteur de l'époque.
[748] « Tu me tiens pour aveugle Bélise ; mais je vois bien les rigueurs, et ton dédain est chose si claire, que les aveugles le verraient.
« Si mon amour est bien grand, ma douleur n'est pas moindre. Celle-ci peut s'endormir, l'autre reste toujours éveillé.
« tes faveurs, bélise, je saurai les garder secrètes ; quant à mes douleurs je ne saurais en faire ce que je veux. »
[749] L'Amour médecin, par Jean-Baptiste Greuze (Huile)
[750] Ce mot s'est conservé en anglais et dans le patois languedocien.
[751] Pour: le coupeur. Mot grec inventé par Despréaux. Il s'agit de Daquin, chimiste, charlatan qui saignait beaucoup.
[752] Pour : le tueur d'hommes. Mot grec également inventé par Boileau. Il s'agit de Desfougerais, chimiste aussi, boiteux, partisan de l'antimoine, guérissant toutes les maladies avec de la poudre blanche, rouge et jaune qu'il portait dans sa poche.

[753] Cette porte s'élevait à l'extrémité de la rue de Richelieu, elle fut détruite en 1701.
[754] Pour : le lent. Mot grec inventé aussi par Boileau. Il s'agit du fameux Guénaud, dont le cheval, dit Boileau, éclaboussait tout Paris ; qui parlait par poids et mesures et faisait tout pour de l'argent.
[755] Macroton parle en allongeant les mots (d'où les tirets entre cuaque syllabe)
[756] Pour : l'aboyeur. Mot grec inventé par Boileau. Il s'agit d'Esprit, médecin qui bredouillait.
[757] Pour : accepter le combat. Locution archaïque, par allusion au collet que saisissent et secouent les deux combattants.
[758] D'où les tirets entre chaque syllabe.
[759] Scène imitée du *Phormion* de Térence, où le principal personnage consulte inutilement trois avocats.
[760] Electuaire apporté à Paris en 1647 par un charlatan d'Orviéto, ville d'Italie.
[761] Pour: , ami de la mort. Symbole de la médecine elle-même.
[762] Consulter, sur les disputes médicales de l'époque, *l'Histoire de la découverte de la circulation du sang*, par M. Flourens.
[763] Passage entre parenthèses, censuré à l'origine.
[764] Scène imitée de *Medico volante*, canevas italien que Molière avait traduit dans sa jeunesse.
[765] Les mots entre parenthèses figuraient dans la version d'origine.
[766] Pour : la bête est prise au lacet ; comme les bécasses, qui *se brident* et s'attrapent elles-mêmes.
[767] Ce dénouement est emprunté au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, ami de Molière.
[768] Cette Comédie intitulée « *Le Médecin malgré lui* » était également annoncée sous le titre « *Le Fagotier* » du temps de Molière.
[769] Date de la première représentation.
[770] Pour : vivant dans la maison de géronte. Du latin *domesticue*, attaché à la famille ; sans doute un intendant ou un secrétaire.
[771] Expression précédemment commentée.
[772] Pour : cela suffit. De l'italien *basta*.
[773] Pour : me forcer de donner, proverbe populaire.
[774] Expression ancienne déjà commentée.
[775] Pour : vous paierez cet argent : *des fagots* (en), locution populaire et très juste.
[776] Pour : affligés. Du latin *moerens*. Archaïsme populaire.
[777] Pour : tourner autour des choses. Mot patcis populaire.
[778] Pour : tout comme. Probablement du latin, *quemadmodum.*
[779] Imitation de Rabelais, liv.1er, chap.VIII
[780] Expression précédemment commentée.
[781] Scène dont le fond se trouve chez Rabelais.
[782] Pour : les uns du cerveau, les autres du foie.
[783] Imitation d'une nouvelle de Cervantès : et *Licenciado vidriera*, que M. Aimé Martin a tort de traduire par « le licencié de Vidriera, » et qui signifie *le licencié de verre ou de cristal*, c'est-à-dire le licencié affectant la délicatesse.
[784] Imitation de Rabelais.
[785] Imitation éloignée des *Adelphes* de Térence, acte III, scène IV.
[786] Dénouement imité de la dernière scène de la *Zélinde* de de Villiers, pièce satirique dirigée contre Molière lui-même.
[787] Date de la première représentation.
[788] Comédien de l'époque : Molière.
[789] Comédien de l'époque : La Thorillèrre.
[790] Comédien de l'époque : Du Croisy.

[791] Comédienne de l'époque : Armande Béjart.
[792] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[793] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[794] Comédien de l'époque : La Grange.
[795] Comédien de l'époque : La Grange.
[796] Comédien de l'époque : Debrie.
[797] Comédien de l'époque : Béjart.
[798] Pour: festin, plaisir. Archaïsme expressif et vulgaire.
[799] Pour : trouve. Archaïsme passé de mode, employé par La Fontaine.
[800] Pour : tempérament, caractère. Expression impropre.
[801] Pour : je n'ai passé. Terme de conversation impropre aujourd'hui.
[802] Petit meuble destiné à serrer des papiers et des bijoux. Nous l'appelons aujourd'hui secrétaire. Les lecteurs ne doivent pas s'arrêter au sens apparent que le vers de Molière semble leur offrir.
[803] Pour : gens qui vous courtisent. Mot qui a changé de sens, comme les mots *prude, coquette,* etc.
[804] Pour : bonheur. Archaïsme élégant et perdu.
[805] Mode de cette époque qui avait beaucoup de succès.
[806] De rhein graff, mode allemande ; haut-de-chausses très bouffant.
[807] Pour : se faisant. Ellipse hardie.
[808] Le comte de Guiche, à ce que prétendent les commentateurs.
[809] Au lever du roi.
[810] Le célèbre Lauzun, s'il faut en croire les commentateurs.
[811] Pour : personnage. Dans le sens anglais *character.*
[812] M. de Saint-Gilles, selon les commentateurs. C'était un original dont on riait à la cour, et dont La Bruyère s'est moqué.
[813] Pour : remue. Archaïsme très usité du temps de Molière, et qui n'avait rien d'ignoble.
[814] Pour : c'est à sa table que. La répétition du datif à constitue une faute réelle qui ne passait pas pour telle du temps de Molière et de Boileau.
[815] Pour : ce dont. Ellipse énergique.
[816] Imitation d'un passage du IVe livre de Lucrèce, seul débris d'une traduction que Molière avait achevée, et dont il brûla le manuscrit.
[817] Petit coucher du roi.
[818] Uniforme des exempts des maréchaux.
[819] Le tribunal des maréchaux était institué pour juger les querelles d'honneur entre les gentilshommes.
[820] Détail de moeurs théâtrales de l'époque.
[821] Archaïsme passé de mode. Il nous est resté : du meilleur de son coeur.
[822] Pour: tâcher de. C'est une faute plutôt qu'un archaïsme.
[823] Ancienne expression dont nous avons déjà parlé.
[824] Pour : quelque chose à faire. Ellipse populaire et énergique qui s'est conservée dans la langue.
[825] Pour : pièges. Bossuet l'emploie dans le même sens.
[826] Pour : lueurs, splendeurs. Emploi du participe que l'Académie française excluait alors.
[827] Pour : vous arr^ter. L'emploi de ce mot dans le sens neutre est un archaïqsme aujourd'hui perdu. La langue plus libre exprimait ou supprimait le pronom des verbes réfléchis.
[828] Au lieu de : pour.
[829] Pour : et si cela arrivait que. Ellipse un peu obscure.
[830] Expression précédemment commentée.
[831] Pour : se retrouver, rappeler ses forces. Archaïsme et ellipse. — Ces six

derniers vers ont déjà été placés par Molière dans Don Garcie de Navarre.
[832] Le motif et quelques vers de cette scène se retrouvent dans *Don Garcie de Navarre*, où Molière les a repris.
[833] Dubois en habit de voyage.
[834] Allusion à un libelle attribué à Molière par ses ennemis.
[835] Pour : vanité. Expression archaïque encore usitée dans le patois du languedoc : *gloria*. (Note de 1888)
[836] Pour : prétendre à vous. C'est une licence plutôt qu'un archaïsme.
[837] Pour : vous que. La faute de français est évidente.
[838] Pour : témognages. Expression impropre.
[839] Pour : arrangée de concert.
[840] Pour : que je trouve à vous désirer, regretter. Apocope archaïque, fréquente chez Montaigne.
[841] Allusion à Mademoiselle de Montpensier.
[842] Pour : résolue à trouver en moi. Ellipse et licence très hardie et très énergique.
[843] Le 2 décembre 1666. Première représentation.
[844] Comédienne de l'époque : Mlle Duparc.
[845] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[846] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[847] Comédien de l'époque : Baron.
[848] Comédien de l'époque : La Grange.
[849] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[850] Comédien de l'époque : Molière.
[851] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart.
[852] Ces deux mots rimaient ensemble.
[853] Pour : sur le ton de l'homme. Archaïsme vulgaire.
[854] Ancienne mesure grecque. Pour cent vingt-cinq pas géométriques.
[855] Trait évidemment dirigé par Molière contre sa femme, dont il était séparé, et qui rappelle les deux vers que Henri IV crayonna sur une guitare où se trouvait déjà écrit le distique suivant :
« Beauté trop rebelle et charmante,
Ah ! cessez votre cruauté ! »
Henri IV acheva le quatrain par ce second distique :
« Monsieur, vous outragez ma tante,
Elle aime trop l'humanité. »
[856] Scène qui se retrouve dans une comédie de Rotrou, intitulée *la Soeur*.
[857] Pour : la part de votre ennui.
[858] Comédie représentée pour la première fois, à Versailles, devant la cour, dans les *Plaisirs de l'île enchantée* (1664) — Les trois premiers actes, sur le théâtre du Palais-Royal, le 5 août 1667 ; défendue le lendemain, et reprise sans interruption le 5 février 1669.
[859] Cette préface a été mise par Molière en tête de la première édition du Tartuffe, publiée en 1669, quelques mois après la seconde représentation de l'ouvrage, et plus de deux ans après la première.
[860] *Polyeucte* et *Théodore*, vierge et martyre.
[861] Le grand Condé.
[862] Cet emploi est celui de chef de la troupe du roi.
[863] Pour : sans qu'elle ait été vue. Faute de français.
[864] Mauvillain, médecin de Molière.
[865] Comédien de l'époque :Béjart (qui interprété ce rôle de femme)
[866] Comédien de l'époque : Molière.
[867] Comédienne de l'épqoue : Mlle Molière.
[868] Comédien de l'époque : Hubert..

[869] Comédienne de l'épqoue : Mlle Debrie.
[870] Comédien de l'époque : La Grange.
[871] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[872] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[873] Huissier.
[874] Comédien de l'époque : Debrie.
[875] Pour: une famille de bohémiens. Proverbe archaïque et populaire. « Le roi Pétaud, dit Bret, est le chef que se choisissaient autrefois les mendiants, réunis en corporation. Ce nom vient du latin *peto*, je demande. Ce roi n'ayant pas plus de pouvoir que ses sujets, on donne par extension le nom de cour du roi Ptéaud à une maison où tout le monde commande. ». Le terme est aujourd'hui employé est « pétaudière ».
[876] Pour : sous cape, sous le manteau. De l'espagnol *capa*.
[877] Pour : dans cette maison ; du latin *hic intus*, ci ens, ici dedans. Archaïsme expressif et perdu, ainsi que Ieans (*illie intus*, là ens, là dedans). Deux mots excelllents d'une nuance distincte.
[878] Pour : porter, engager ; du latin, i*nducere*.
[879] Mot précédemment commenté.
[880] Mot précédemment commenté.
[881] Cette tirade et la suivante avaient apprtenu d'abord au rôle de Cléante, comme le prouvent le ton et le style employés par Molière. Il a craint, apparemment, de donner trop de valeur à ses portraits, et a pensé qu'ils passeraient plus aisément dans la bouche d'une suivante.
[882] Allusion à la comtesse de Soissons et à son mari, qui furent exilés.
[883] La duchesse de Navailles.
[884] Le diable.
[885] Calembour.
[886] Pour : rester béant. Du latin, *beare*, rester la bouche ouverte en regardant les corneilles.
[887] Le terme gaupe (ou gauppe) est attestée en 1401 (« femme de mauvaise vie »). Emprunté peut être à l'allemand, qui est aussi à l'origine de l'allemand *Walpe*. Certains disent que ce terme tire son origine de Gaupy, qui fût une prostituée opérant dans Lyon.
[888] Vieille femme.
[889] Mot couramment utilisé au XVIIe et XVIIIe siècle et qui signifie « sot ».
[890] Pour : liberté excessive de l'esprit, licence de doctrine. Le mot a changé de sens.
[891] Voir la note 885.
[892] Pour : faiseurs de façons, de petites mines. Du latin, *facies*, dont façon est le diminutif.
[893] Mot déjà commenté.
[894] Pour : mari trompé. Expression proverbiale passée de mode.
[895] Pour : ne t'ai-je pas. Ellipse archaïque.
[896] Pour : ne sais-tu pas. Ellipse archaïque.
[897] Pour: bonheur.
[898] La grande troupe de musiciens.
[899] Le singe de la foire.
[900] Mot de l'invention de Molière.
[901] Pour : arriver.
[902] Ici Molière a supprimé une scène dans laquelle la famille décidait qu'Elmire serait priée de faire à Tartuffe des remontrances sur le mariage projeté.
[903] Mot composé à la façon des Grecs et des Allemands.
[904] Expression déjà commentée.

[905] Adroite rimait avec secrète. On prononçait *adraite*.
[906] Avec s'écrivait *avecque* à l'époque de Molière.
[907] Mot Précédemment commenté (voir note 901)
[908] Pour : prenez la part qui vous revient du discours. Expression proverbiale qui se retrouve dans l'écossais, *scot-elot.*
[909] Le *oi* des verbes d'alors, au lieu de *ai* actuellement, se prononçait ai ; ici, par exemple,le verbe paraître s'écrivait *paroître* mais se prononçait *paraître*. La rime avec *maître*, qui précède, est donc respectée.
[910] Ici Molière, craognant qu'on ne dénaturât ses intentions, avait mis la note suivante : « C'est un scélérat qui parle. »
[911] Pour : de motifs légers. Archaïsme regrettable.
[912] Molière a supprimé la justification qu'il avait d'abord prêtée à Tartuffe.
[913] *Avec* a précédemment été commenté.
[914] Pour : prompt, actif. Du latin*, habilitas*.
[915] Pour : démarche. Archaïsme et licence considérables.
[916] Pour : a détesté sa lâche ingratitude envers vous. Inversion et apocope trop dures.
[917] Première représentation du 6 janvier 1667, par ordre de sa Majesté, devant la cour, dans le ballet des Muses
[918] Par la Troupe du roi.
[919] Comédien de l'époque : Molière.
[920] Comédien de l'époque : La Grange.
[921] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[922] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[923] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[924] Comédien de l'époque : La Thorillère..
[925] Musiciens de l'époque : les sieurs Blondel, Gaye et Noblet.
[926] Comédien chantant de l'époque :le sieur Gaye.
[927] Danseurs de l'époque : les sieurs Le Prêtre, Chicanneau, Mayeu et Pesan.
[928] Comédiens de l'époque : le roi (Louis XIV), M. Le Grand, les marquis de Villeroy et de Rassan.
[929] Comédiennes de l'époque : MADAME (la REINE, Marie –Thérèse d'Autriche), Mademoiselle de La Vallière, Madame de Rochefort, Mademoiselle de Brancas.
[930] Comédiens de l'époque : MM. Cocquet, de Souville, les sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, La Pierre, Favier et Des-Airs-Galland.
[931] : les soeurs La Mare, du Feu, Arnald, Vagnard et Bonnard.
[932] Molière n'a pas indiqué le lieu de la scène, qui se passe évidemment dans la rue.
[933] *Scarra Mucchia*, personnage de la comédie italienne entièrement vêtu de noir, et *scarra mazzo*, baroque, bizarre.
[934] Pour: cependant.
[935] Livre du *Ballet des Muses*.
[936] « Moi être bon Turc, moi avoir point d'argent. Vouloir vous acheter moi ? Moi servir vous, si vous payer moi. Moi faire une bonne cuisine ; moi lever matin. Mon faire marmite bouillir. Vous parler, acheter moi ? » : imitation du patois barbare, mêlé d'italien et de turc, encore usité dans les Échelles du Levant (*Note de 1888*)
[937] Le livre du *Ballet des Muses* indique ici le même jeu de théâtre que nous avons déjà indiqué à la fin du premier couplet.
[938] « Moi pas acheter toi ; mais te bâtonner si toi pas en aller. Toi en « aller, ou moi bâtonner toi. »
[939] Elle a les yeux bleus.
[940] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[941] Comédien de l'époque : Molière.

[942] Orthographe originelle : Philène.
[943] Comédien de l'époque : Estival.
[944] Orthographe originelle : Corydon.
[945] Comédien de l'époque : La Grange.
[946] Comédien de l'époque : Blondel. De Chateauneuf.
[947] Comédien de l'époque : Blondel.
[948] Danseurs de l'époque : les sieurs La Pierre et Favier.
[949] Chanteurs de l'époque : les sieurs Le Gros, Don, et Gaye.
[950] Danseurs de l'époque : les sieurs Chicanneau, Bonnard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.
[951] Comédiens de l'époque : les siieurs Dolivet, Desonets, Du Pron, La Pierre, Mercier, Pesan, Le Roy.
[952] L'Égyptienne était interprétée par le sieur Noblet l'aîné.
[953] Les quatre jouant de la guitare : les sieurs Lulli, Beauchamp, Chicanneau et Vaigart ; les quatre jouant des castagnettes : les sieurs Favier, Bonnard, Saint-André et Arnald ; les quatre jouant des gnacares : les sieurs La Marre, Des Airs second, Du Feu et Pesan.
[954] Commentaire d'époque : La première scène est entre Lycas, riche pasteur, et Coridon, son confident. La seconde scène est une cérémonie magique de chantres et danseurs. Les deux magiciens dansants sont : les sieurs La Pierre et Favier. Les trois magiciens assistants et chantants sont : MM. le Gros, Don et Gaye.
[955] Couplets empruntés textuellement ou à peu près par les auteurs de l'Opéra-comique *le Postillon de Longjumeau*, joué en 1837.
[956] Commentaire d'époque : Les six magiciens assistants et dansants sont : les sieurs Chicaneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu et Foignard.
[957] Commentaire d'époque : La troisième scène est entre Lycas et Filène, riches pasteurs.
[958] Commentaire de l'époque : La quatrième scène est entre Lycas et Iris, jeune bergère dont Lycas est amoureux.
La cinquième scène est entre Lycas et un pâtre, qui apporte un cartel à Lycas de la part de Filène, son rival.
[959] Commentaire de l'époque : La sixième scène est entre Lycas et Coridon. La septième scène est entre Lycas et Filène.
[960] Commentaire d'époque : La huitième scène est de huit paysans, qui, venant pour séparer Filène et Lycas, prennent querelle et dansent en se battant. Les huit paysans sont : les sieurs Dolivet, Paysan, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Pesan et le Roi.
[961] Commentaire d'époque : La neuvième scène est entre Coridon, jeune berger et les huit paysans, qui, par les persuasions de Coridon, se réconcilient, et après s'être réconciliés, dansent.
[962] Commentaire d'époque : La dixième scène est entre Filène, Lycas et Coridon.
[963] Commentaire d'époque : La onzième scène est entre Iris, bergère, et Coridon, berger.
[964] Commentaire d'époque : La douzième scène est entre Iris, bergère, Filène, Lycas et Coridon.
[965] Commentaire d'époque : La treizième scène est entre Filène et Lycas, qui, rebutés par la belle Iris, chantent ensemble leur désespoir.
[966] Commentaire de l'époque : La quatorzième scène est d'un jeune berger enjoué, qui, venant consoler Filène et Lycas, chante.
[967] Commentaire de l'époque : La quinzième et dernière scène est d'une Égyptienne, suivie d'une douzaine de gens, qui, ne cherchant que la joie, dansent avec elle aux chansons qu'elle chante agréablement. En voici les paroles :
[968] Les gnacares étaient une espèce de cymbales. Le nom de cet instrument est

italien : *gnaccare* ou *gnachere*.
[969] Commentaire de l'époque : L'Égyptienne qui danse et chante est : Noblet l'aîné. Les douze dansants sont :
Quatre jouant de la guitare, M. de Lully, MM. Beauchamp, Chicaneau et Vagnart ;
Quatre jouant des castagnettes, Les sieurs Favier, Bonard, Saint-André et Arnald ;
Quatre jouant des gnacares, MM. La Marre, Des-Airs second, Du Feu et Pesan.
[970] Plus précisément, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 2 janvier 1668, et devant le roi, le 16 janvier suivant.
[971] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[972] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[973] Comédien de l'époque La Grange..
[974] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[975] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart..
[976] Comédien de l'époque : Molière.
[977] Deux rimes masculines dont l'une ne rime pas avec l'autre. Faute de versification.
[978] Pour : serait un motif pour. Ellipse archaïque admirable.
[979] Pour : bonheur.
[980] Pour : réputation. Archaïsme populaire qui s'est conservé dans quelques provinces (Note de 1888)
[981] Dialogue imité de Straparole.
[982] Deux rimes féminines qui ne riment pas entre elles. Faute de versification.
[983] Mot inventé par Molière.
[984] Pour : laisse à mon devoir. Archaïsme inusité.
[985] Expression déjà commentée.
[986] Pour : comme de régale. Archaïsme perdu.
[987] Pour : vous n'avez rien à faire qu'à dire. Ellipse familière et excellente.
[988] Expression précédemment commentée.
[989] Pour : Amphitryon m'ayant donné bon exemple. Expression obscure et dont le sens un peu licencieux se cache sous cette obscurité.
[990] Pour : trompés. Du mot latin *eludere*. Latinisme qui n'est pas entré dans la langue.
[991] Au lieu de : pour chercher avec soin le moment de. Du mot latin *affectare*, rechercher.
[992] Pour : je ne daigne pas. Ellipse expressive.
[993] Mots composés avec la liberté que Molière emploie toujours.
[994] Plus précisément : représentée pour la première fois devant la cour, à Versailles, le 19 jullet 1668, et sur le théâtre du Palais-Royal sans les intermèdes, le 9 novembre suivant.
[995] Sobriquet populaire déjà employé par Racine dans sa comédie des Plaideurs, et qui représente l'ineptie, l'irrésolution, et comme le dandinement de la pensée. Les Anglais se sont emparés de ce mot de l'ancienne langue française pour l'appliquer au fat, *dandy*.
[996] Comédien de l'époque : Molière.
[997] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[998] Comédien de l'époque :Du Croisy.
[999] Comédien de l'époque :Hubert.
[1000] Il faut rappeler que le mot *amant* signfie *amoureux*. Il n'avait pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui.
[1001] Comédien de l'époque : La Grange.
[1002] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[1003] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[1004] Pour : fille de noble, *domina*, *domicella*.

[1005] Pour : se placet hors de lignée. Du latin, *foras a lined*. Vieux mot de généalogie.
[1006] Pour : faire hors de l'honneur. Du latin, *foras facere*. Mot également féodal.
[1007] Convocation de toute la noblesse des États.
[1008] En 1621.
[1009] Comme faisaient les anciens chevaliers.
[1010] Pourt : raffinée, qui a perdu sa rusticité. Mot proverbial et populaire, aujourd'hui passé de mode.
[1011] Pour : d'une chasse au lièvre. Terme de vénerie.
[1012] Se prononce Ahy, ou Aïe.
[1013] Pour : sur le compteet tant moins de ce que je vous dois.
[1014] rude ânière. Épithète populaire et triviale.
[1015] Pour : qu'ils aient des préventions en l'honneur de leur fille.
[1016] Expression déjà commentée.
[1017] Pour : ne pourrais-je point. Ellipse.
[1018] Se prononce : Siisteu. S'écrirait aujourd'hui : Ssssss
[1019] Certaines éditions précisent : sur un gazon, au pied d'un arbre … ce que Molière n'a apparemment jamais écrit.
[1020] A l'instant où.
[1021] Comédien de l'époque : Molière.
[1022] Le mot amant avait le sens d'amoureux à cette époque, et non celui que nous lui affectons de nos jours.
[1023] Comédien de l'époque : La Grange.
[1024] Le mot amante avait le sens d'amoureuse à cette époque, et non celui que nous pourrions lui donner aujourd'hui.
[1025] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[1026] Mot précédemment commenté.
[1027] Comédien de l'époque :Du Croisy.
[1028] Mot précédemment commenté.
[1029] Comédienne de l'époque : Mlle Debrie.
[1030] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart.
[1031] Comédien de l'époque : Hubert.
[1032] Comédien de l'époque : Béjart cadet.
[1033] Du latin *domus*, attaché à la maison.
[1034] Pour : dans l'aisance, assez riches pour vivre commodément. Archaïsme passé de mode.
[1035] Bonnet rouge des cardinaux. Autrefois c'était un chapeau de paysan gascon.
[1036] Pour : sans que je faille te fouiller. Faute de français qui rend la phrase plus nette et plus vive.
[1037] Allusion à l'infirmité récente du comédien Béjart cadet qui interprète ici le rôle de La Flèche. Béjart cadet, ou Louis Béjart, fut baptisé le 4 décembre 1630 à l'âge de trois semaines. Il était trop jeune pour avoir participé à la constitution de l'Illustre Théâtre le 30 juin 1643, et il ne semble avoir intégré la troupe qu'aux alentours de ses 20 ans. On lui confia tout d'abord des petits rôles. À 23 ans, pour l'Étourdi, il créa le personnage d'un vieillard, Anselme, le père d'Hippolyte. Cela allait être son emploi principal au théâtre avec celui de valet.
Pour le distinguer des autres Béjart, on le surnommait couramment l'Éguisé, mais on le désignait également par Béjart cadet (registre de Lagrange) et Béjart le jeune (distribution de L'Avare). Des critiques et des pamphlets malveillants le qualifièrent aussi de boiteux, et même de borgne. On n'est sûr que de la première infirmité, puisque dans L'Avare, Harpagon le chasse en lui disant : « Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là » (Acte I scène IV). Il était boiteux, non de naissance, mais par accident. On dit qu'il reçut un coup d'épée à la jambe en voulant séparer

deux amis qui se battaient. Plus prosaïquement, il est possible qu'il reçut ce coup d'épée d'un domestique mécontent, d'après un acte de police de 1661.
Il joua dans la troupe de Molière jusqu'en 1670. Ravi de se déguiser (d'où l'Éguisé ?), il affectionnait les rôles de grime (vieillard ridicule), et jouait même les duègnes. Á cette époque, en effet, les vieilles femmes étaient couramment interprétées par des hommes. Louis Béjart prit ainsi le rôle de Madame Pernelle dans le Tartuffe.
En mars 1670, il avait alors 40 ans, il prit sa retraite de la troupe, en devenant le premier acteur pensionné. On lui octroya une pension de 1000 livres. Avec les 400 livres que lui donnait sa soeur Madeleine, il pouvait vivre dans une honnête aisance.
Que fit-il alors de son temps ? En 1672, sur le contrat de mariage de sa soeur Geneviève, il s'intitula « ingénieur du roi », et à sa mort, le 13 octobre 1678, à 48 ans, il fut dit « officier au régiment de La Ferté ». Ses obsèques eurent lieu à l'Église Saint-Sulpice.
[1038] Pour : capital argent acquis. Du latin *factus* achevé, accompli.
[1039] Pour : hésitions. La racine de ce mot n'est pas le latin *fingere*, mais le teutonique *faint*, faiblesse, défaillance, hésitation. Archaïsme très ancien, suranné même du temps de Molière. Il est cependant encore employé de nos jours mais avec un autre sens : faire semblant.
[1040] Pour : création d'une rente ou cette rente elle-même.
[1041] Cordon ferré des deux bouts, qui remplaçait les boutons et les boutonnières.
[1042] Un peu plus de 8%.
[1043] Pour : fluets, délicats. Archaïsme déjà ancien du temps de Molière.
[1044] Pour : vous ne pouvez pas parler sans que. Ellipse et latinisme ; c'est le *quin* des Latins, que Molière et Boileau ont essayé de faire pénétrer dans notre idiome, mais sans succès.
[1045] Expression déjà commentée.
[1046] Mot déjà commenté (Rappel : du latin, *domus*, attaché à la maison)
[1047] Un peu plus de 5,5%.
[1048] A 20%. « Cent francs au denier cinq combien font-ils ? — Vingt livres. » (Boileau, Sat.VIII)
[1049] Pastorale comique populaire pendant la jeunesse de Molière, comme l'étaient, sous l'Empire, les amours de *Paul et Virginie* et de *Malek-Adhel*.
[1050] Fer fourchu destiné à appuyer le mousquet.
[1051] Pour : cent vingt ; six fois vingt ans. Archaïsme encore usité dans le patois de quelques provinces, surtout dans le midi (Note de 1888)
[1052] Allusion à la santé de Molière, qui jouait ce rôle.
[1053] Déjà commenté.
[1054] On dit aujourd'hui souquenailles (Note de 1888) ; Long vêtement surtout fait de grosse toile, que prennaient les cochers et les palefreniers pour s'en couvrir quand ils pansaient les chevaux.
[1055] Cette réplique ne figure pas dans le texte d'origine.
[1056] Arme qu'on ne quitte pas, qu'on met sous le chevet pendant le sommeil.
[1057] Déjà commenté.
[1058] Pièce de monnaie qui valait deux deniers (Soit environ 0,04 euros en valeur 2013, autrement dit une somme dérisoire)
[1059] Réplique qui ne figurait pas dans le texte d'origine.
[1060] Locution qui n'est plus française. On serait forcé de dire : s'il est vrai que vous auriez.
[1061] Pour : chargé d'affaires, remplaçant. Du latin, *pro curator*. Des versions de l'Avare remplacent « procureur » par « interprète » ce qui n'est pas le mot écrit par Molière.
[1062] Pour : diable. Les gens sévères ne voulaient pas prononcer ce dernier mot, de

même qu'en Angleterre on dit encore *dence* au lieu de *devil*. (Note de 1888)
[1063] Pour : ayant le poids, essayées à la balance ou au trébuchet.
[1064] Pour : outrager, maltraiter ; dans le sens populaire du mot *esclandre*. Du latin, *scandalum*.
[1065] Pour : je ne le ferai pas. Archaïsme latin très regrettable et d'une admirable énergie.
[1066] Pour accroissement. Archaïsme. Du latin, *rursus grandoir*, devenu *greignour* au moyen-âge. Rengréger, c'est re-en-gréger, *rursus in grangius crescere*, devenir de nouveau plus fort.
[1067] Mot déjà commenté (Rappel : du latin, *domus*, attaché à la maison)
[1068] Plus précisément : le dimanche 6 octobre 1669.
[1069] Comédien de l'époque : Molière.
[1070] Comédien de l'époque : Béjart.
[1071] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[1072] Comédien de l'époque :La Grange.
[1073] Comédienne de l'époque : Madeleine Béjart.
[1074] Comédien de l'époque : Hubert.
[1075] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[1076] Danseurs grotesques. De l'espagnol *matachines*, pour *mata-chinches*, tue-punaises.
[1077] L'un des masques de la comédie italienne, d'origine vénitienne, *pianta leone* (lion, plante-lion). Il s'agit du lion de Saint-Marc.
[1078] Pour : vexer, fatiguer. Du teutonique *angst*, angoisse, tourment. Cette étymologie semble préférable à celle qui fait venir *anger* de *angere*, ou du persan *angaci*, ou du latin *angere*. La racine primitive est sanscrite, et à produit toute cette famille de mots, depuis le persan *angari* jusqu'au français *angoisse*.
[1079] Scène imitée de Plaute, l'*Asinaire*, acte III, scène II.
[1080] Scène imitée d'une nouvelle de Scarron : *Ne pas croire ce qu'on voit.*
[1081] Hésiter, avoir de la peine à se déterminer, particulièrement quand il s'agit d'un achat, d'une affaire, d'un traité. Verbe populaire.
[1082] Ce qui équivaut à environ 300 euros de 2013. A cette époque, la pistole espagnole, dont le cours est proche du Louis (valeur : 10 livres, soit environ 50 euros de 2013), est la monnaie la plus répandue dans toute l'Europe. Elle est d'ailleurs acceptée en règlement dans toutes les transactions en France
[1083] Point de cure d'une maladie inconnue.
[1084] Pour : faculté d'être dispos. Expression détournée de son sens naturel.
[1085] Pour : se ranger de l'avis de quelqu'un. Littéralement, aller des pieds et des mains du côté de l'avis de quelqu'un ; comme les sénateurs romains, qui se rangeaient, en applaudissant, à côté de leur collègue dont ils adoptaient l'opinion.
[1086] La divinité se plaît au nombre impair.
[1087] Le blanc désagrège la vue, c'est-à-dire nuit à la vue ? Axiome scolastique.

[1088] Pour : apaisons. Du latin, *quiescere acquiescere*. Les Anglais ont gardé *to quiet*, mot qui se prononce *coyiet*.
[1089] Les couplets italiens qui suivent furent, dit-on, écrits par Lulli, qui en fit la musique, et qui jouait le rôle d'un des deux médecins. Il s'est désigné, dans le livre du ballet, sous le nom de *signor Chiacchiarone* (le seigneur hâbleur).
[1090] Ces deuxmusiciens italiens en médecins grotesques sont suivis de Huit Matassins, ,et chantent ces paroles soutenues de la symphonie d'un mélange d'instruments.
[1091] « Bonjour, bonjour, bonjour. Ne vous laissez pas tuer par la douleur mélancolique. Nous vous ferons rire avec notre chant harmonique. Nous ne sommes venus ici que pour vous guérir. Bonjour, bonjour, bonjour.
« La folie n'est autre chose que la mélancolie. Le malade n'est pas désespéré, s'il veut prendre un peu de plaisir. La folie n'est autre chose que la mélancolie.
« Or, sus, courage ! Chantez, dansez, riez ; et, si vous voulez mieux faire, quand vous sentirez la folie approcher, prenez du vin et quelquefois un peu de tabac. Allons, gai, monsieur de Pourceaugnac ! »
[1092] Bouffons imitant comiquement des danses guerrières. Par extension : danseurs comiques.
[1093] Scène imitée d'une mauvaise farce de Chevalier, intitulée la *Désolation des filous sur la défense des armes.*
[1094] « prenez-le, monsieur, prenez-le (le clystère) ; il ne vous fera point de mal. »
[1095] Scène imitée, comme les suivantes, de la comédie italienne le *Disgrazie d'Arlecchino* (les Mésaventures d'Arlequin), où Arlequin, mis en fuite par de faux créanciers, de prétendues épouses et de prétendues enfants, se déguise en femme pour échapper à la justice.
[1096] Pour : coquette aimant le plaisir. De l'espagnol galan, élégant, distingué. Le mot a changé de sens : la femme galante est celle qui conduit des intrigues amoureuses.
[1097] Pour : femme de mauvaise vie. Il y a eu échange de sens et transposition entre ces deux épithèques : la coquette est devenue la galante, et la galante la coquette.
[1098] « Lucette : « Ah ! tu es ici, et à la fin je te trouve, après avoir fait tant d'allées et de venues. Peux-tu, scélérat ! peux-tu soutenir ma vue ? »
[1099] Lucette : » ce que je te veux, infâme : tu fais semblant de ne pas me connaître, et tu ne rougis pas, impudent que tu es, tu ne tougis pas de me voir ! (à Oronte) je ne sais pas, monsieur, si c'est vous dont on m'a dit qu'il voulait épouser ma fille ; mais je vous déclare que je suis sa femme, et qu'il y a sept ans qu'en passant à Pézénas il eut l'adresse, par ses mignardises qu'il sait si bien faire, de me gagner le coeur, et m'obligea, par ce moyen à lui donner la main pour l'épouser. »
[1100] Lucette : « Le traître me quitta trois ans après, sous le prétexte de quelque affaire qui l'appelait dans son pays, et depuis je n'en ai point eu de nouvelles ; mais, dans le temps que j'y songeais le moins, on m'a donné avis qu'il venait dans cette ville pour se remarier avec une autre jeune fille que ses parents lui ont promise, sans savoir rien de son premier mariage. J'ai tout quitté aussitôt, et je me suis rendu dans ce lieu le plus promptement que j'ai pu, pour m'opposer à ce criminel mariage, et pour confondre, aux yeux de tout le monde, le plus méchant des hommes. »
[1101] Lucette : « Impudent ! n'as-tu pas honte de m'injurier, au lieu d'être confus des reproches secrets que ta conscience doit te faire ? »
[1102] Lucette : « Infâme ! oses-tu dire le contraire ? Ah ! tu sais bien, pour ton malheur, que tout ce que je te dis n'est que trop vrai ; et plût au ciel que cela ne fût pâs, et que tu m'eusses laissée dans l'état d'innoncence et dans la tranquillité où mon âme vivait avant que tes charmes et tes tropperies m'en vinssent malheureusement faire sortir ! je ne serais point conduite à faire le triste personnage

que je fais présentement, à voir un mari cruel mépriser toute l'ardeur que j'aie eue pour lui, et me laisser sans aucune pitié à la douleur mortelle que j'ai ressentie de ses perfides actions. »
[1103] Nérine: « Ah ! je n'en puis plus ; je suis tout essoufflée : Ah ! fanfaron, tu m'a bien fait courir : tu ne m'échapperas pas. Justice ! justice ! je mets empêchement au mariage. (A Oronte) C'est mon mari, monsieur, et je veux faire pendre ce bon pendard-là ! »
[1104] Lucette : « Et que voulez-vous dire, avec votre empêchement et votre pendaison ? Cet homme est votre mari ? »
[1105] Nérine : « Oui, et je suis, madame, sa femme. »
[1106] Lucette : « cela est faux, et c'est moi qui suis sa femme, et, s'il doit être pendu, ce sera moi qui le ferai pendre. »
[1107] Nérine : « Je n'entends pas ce langage-là. »
[1108] Lucette : « je vous dis que je suis sa femme. »
[1109] Lucette : « Oui. »
[1110] Nérine : « je vous dis, encore un coup, que c'est moi qui le suis. »
[1111] Lucette : « Et je vous soutiens, moi, que c'est moi. »
[1112] Nérine : « Il y a quatre ans qu'il m'a épousée. »
[1113] Lucette : « Et moi, il y a sept ans qu'il m'a prise pour femme. »
[1114] Nérine : « J'ai des garants de tout ce que je dis. »
[1115] Lucette : « Tout mon pays le sait. »
[1116] Nérine : « Notre ville en est témoin. »
[1117] Lucette : « Tout Pézénas a vu notre mariage. »
[1118] Nérine : « Tout Saint-Quentin a assisté à notre noce. »
[1119] Lucette : « Il n'y a rien de plus véritable. »
[1120] Nérine : « Il n'y a rien de plus certain. »
[1121] Lucette à monsieur de Pourceaugnac : « Oses-tu dire le contraire vilain ? »
[1122] Nérine : « Est-ce que tu me démentiras, méchant homme ? »
[1123] Lucette : « Quel impudent ! Comment, misérable ! tu ne te souviens plus de la pauvre Françoise et du pauvre Jeannet, qui sont les fruits de notre mariage ? »
[1124] Nérine : « Voyez un peu l'insolence ! Quoi ! tu ne te souviens plus de cette pauvre enfant, notre petite Madeleine, que tu m'as laissée pour gage de ta foi ? »
[1125] Lucette : « Venez, Françoise ; venez, Jeannet ; venez tous, venez tous, venez faire voir à un père dénaturé l'insensibilité qu'il a pour nous tous. »
[1126] Nérine : « venez, madeleine, mon enfant ; venez vite ici, faire honte à votre père de l'impudence qu'il a. »
[1127] Lucette : « Comment, traitre ! tu n'es pas dans la dernière confusion de recevoir ainsi tes enfants et de fermer l'oreille à la tendresse paternelle ? Tu ne m'échapperas pas, infâme ! je te veux suivre partout et te reprocher ton crime jusqu'à temps que je me sois vengée, et que je t'aie fait pendre. Coquin, je veux te faire pendre. »
[1128] Nérine : « Ne rougis-tu pas de dire ces mots-là et d'être insensible aux caresses de cette pauvre enfant ? Tu ne te sauveras pas de mes pattes ; en dépit de tes dents, je te ferai bien voir que je suis ta femme, et je te ferai pendre. »
[1129] Scène imitée des *Mésaventures d'Arlequin*.
[1130] Pour : pendant cela, *inter-ea.*
[1131] Du latin *exemptus*, « action d'enlever, tirer hors de, affranchir ». Qui par droit, par privilège, par nature, n'est pas sujet à quelque chose ; qui n'est pas assujetti à quelque chose. Autrefois les gentilshommes étaient exempts de tailles.(Impôt)
[1132] Pour : talisman. Mot archaïque.
[1133] Plus précisément, cette comédie fut représentée à Chambord le 14 octobre 1670, et à Paris le 29 novembre suivant.
[1134] Interprété par Molière.

[1135] Interprétée par Hubert.
[1136] Interprété par Mlle Molière.
[1137] Interprété par La Grange.
[1138] Interprétée par Mlle Debrie
[1139] Interprété par La Thorillère.
[1140] Interprétée par Mlle Beauval.
[1141] Interprété par Debrie
[1142] Interprété par Du Croisy.
[1143] Musicienne : Mlle Hilaire
[1144] Musicien : le sieur Langeais.
[1145] Musicien : le sieur Gaye.
[1146] Danseurs : les sieurs la Pierre, Saint-André et Magny.
[1147] Danseurs : Les sieurs Dolivet, Le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny et saint-André.
[1148] Les noms des danseurs ne sont pas précisés.
[1149] Musicien : le sieur La Grille.
[1150] Musicien : le sieur Morel.
[1151] Musicien : le sieur Blondel.
[1152] Chanteur : Chiaccherone (qui n'est autre que Lulli lui-même, lequel avait choisi ce pseudonyme)
[1153] Chanteurs : les sieurs Morel, Guingan le cadet, Noblet, Philibert.
[1154] Chanteurs : les sieurs Estival, Blondel, Guingan l'aîné, Hédouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamps, Langeais et Gaye.
[1155] Danseurs : les sieurs Beauchamp, Dolivet, La Pierre, favier, Mayeu et Chicanneau.
[1156] Danseur : le sieur Dolivet.
[1157] Interprété par le sieur Le Gros.
[1158] Interprété par le sieur Rebel.
[1159] Interprète non précisé.
[1160] Interprète non précisé.
[1161] Interprété par le sieur Gaye.
[1162] Interprété par le sieur Guingan le cadet.
[1163] Interprété par le sieur Philibert.
[1164] Interprété par le sieur Blondel.
[1165] Interprétée par le sieur Langeais.
[1166] Chanteurs : les sieurs Estival, hédouin, Morel, Guingan l'aîné, Fernon, Deschamps, Gillet, Bernard, Noblet, Quatre pages de la musique.
[1167] Interprétées par les sieurs Jeannot, Pierrot, renier et un page de la chapelle.
[1168] Chanteur : le sieur Morel
[1169] Chanteur : le sieur Gillet.
[1170] Chanteur : le sieur Martin.
[1171] Danseurs : les sieurs Dolivet, le Chantre, Bonard, Lestang, Isaac et Joubert.
[1172] Danseurs : les sieurs Beauchamp et Chicaneau.
[1173] Danseurs : les sieurs Saint-André, La Pierre et Favier.
[1174] Chanteuse : Mlle Hilaire.
[1175] Chanteur : le sieur Gaye.
[1176] Danseurs : les sieurs beauchamp et Mayeu.
[1177] Danseurs : les sieurs Magny et Foignard le cadet.
[1178] Interprété par le sieur Dominique.
[1179] Interprété par le sieur Noblet.
[1180] Interprété par le sieur La Grille.
[1181] Danseurs : les sieurs La Pierre, favier et Saint-André.
[1182] Interprétées par les sieurs favre, Foignard et favier le jeune.

[1183] Sorte de violon à sept cordes, dont on joue avec l'archet.
[1184] Luth à deux manches, dont on joue comme une guitare.
[1185] Instrument formé d'une seule corde montée sur un chevalet. Le son ressemble assez à celui d'une trompette.
[1186] Mots qui n'ont de signification en aucune langue, et que l'on employait comme moyens mnémotechniques pour retenir les figures et les modes du syllogisme.
[1187] Le Louis valait alors 11 livres.
[1188] Une *bourle*, de l'italien *burla*, plaisanterie. Nous en avons aussi fait burlesque.
[1189] Un *pain de rive* est un pain qui, ayant été placé au bord du four, est cuit à point de tous les côtés.
[1190] Veau élevé dans des prairies voisines d'une rivière.
[1191] *Alli* et *Alla* (*Allah*) signifient Dieu ; Alla eckber, Dieu est grand.(Note de 1863)
[1192] Derviches.
[1193] Traduction : « Si tu sais, réponds ; si tu ne sais pas, tais-toi. Je suis le muphti ; toi ; qui es-tu ? Tu ne comprends pas ? Tais-toi. » (Ces couplets sont en *langue franque*, mélange corrompu de toutes les langues du midi de l'Europe.
[1194] Traduction : Le muphti :« Dis, Turc, quel est celui-ci ? Est-il anabaptiste ? ». Les Turcs : « Non — Zwinglien ? — Non — Cophte ? — Non. — Hussite, more, phroniste (ou co,ntemplatif) ? — Non, non, non — Non, non, non — est-il païen ? — Non — Luthérien ? —Non. — Puritain ? — Non. — Bramine ? (les noms de Moffina et de Zuriné paraissent avoir été forgés par Molière) — Non, non, non. — Non, non, non. Mahométan ? — Oui, par Dieu ! — Comment s'appelle-t-il ? — Jourdain — Jourdain ? — Jourdain. »
[1195] Traduction : le muphti : « Pour Jourdain, je prierai Mahomet soir et matin. Je veux faire de Joudain un paladin. Je lui donnerai turban et sabre, avec galère et brigantin, pour défendre la Palestine. Pour Jourdain, je prierai Mahomet soir et matin. (Auc Turcs) Est-il bon Turc, ce Jourdain ? »
[1196] Traduction : Les Turcs : « Oui, par Dieu ! »
[1197] *Hou*, Lui ; un des noms que les Turcs donnent à Dieu.
[1198] Traduction : Le muphti : « Tu n'es pas un fourbe ?— Non, non, non — Tu n'es pas un imposteur ? — Non, non, non— Donnez le turban— Tu n'es pas un fourbe etc. »
[1199] Traduction : « Tu es noble, ce n'est point une fable. Prends ce sabre. »
[1200] Traduction : « Donnez, donnez la bastonnade »
[1201] Traduction : « N'aie point de honte ; voilà le dernier affront. »
[1202] Vers espagnols en style précieux, dont le sens est celui-ci : « je sais que je me meurs d'amour, et que je recherche la douleur. Quoique mourant de désir, je dépéris de si bon air que ce que je désire souffrir est plus que ce que je souffre ; et la rigueur de mon mal ne peut dépasser mon désir. Je sais etc. le sort me flatte avec une pitié si attentive, qu'il m'assure la vie dans le danger de la mort. Vivre d'un coup si fort est le prodige de mon salut. Je sais etc.
[1203] Traduction : « Ah ! quelle folie de se plaidre de l'amour avec tant de rigueur ! de l'enfant gentil qui est la douceur même ! Ah ! quelle folie ! »
[1204] Traduction : « la douleur tourmente celui qui s'abandonne à la douleur ; et personne ne meurt d'amour, si ce n'est celui qui ne sait pas aimer. »
[1205] Traduction: « L'amour est une douce mort quand on est payé de retour, et si nous en jouissons aujourd'hui, pourquoi la veux-tu troubler ? »
[1206] Traduction : «Que l'amant se réjouisse et dopte mon avis ; car, lorsqu'on désire, le tout est de trouver le moyen. »
[1207] Traduction : « Allons, allons,, des fêtes, de la danse. Gai, gai, gai, la douleur n'est que dans l'imagination. »
[1208] Traduction : « J'armai mon sein de rigueur et me révoltai contre l'amour ; mais je fus vaincu en un éclair en regardant deux beaux yeux. Ah ! qu'un coeur de glace

résite peu à une flèche de feu ! cependant mon tourment m'est sicher et ma plaie m'est si douce que ma peine fait mon bonheur, et que me guérir serait une tyrannie. Ah ! plus l'amour est vif, et plus il a de charmes et cause de plaisir.»
[1209] Traduction :le musicien italien : « le bel âge qui s'envole emporte le plaisir ; à l'école d'amour, on apprend à profiter du moment » — La musicienne : « Tant que vit l'âge fleuri, qui trop promptement, hélas ! s'éloigne de nous — Ensemble : « Chantons, jouissons des beaux jours de la jeunesse ; un bien perdu ne se retrouve plus. — le musicien : « Un bel oeil enchaîne mille coeurs ; ses blessures sont douces, le mal qu'il cause est une félicité. — La musicienne : « Mais quand les glaces de l'âge apportent la langueur, l'âme engourdie n'a plus de feux. — Ensemnle : « Chantons, jouissons des beaux jours de la jeunesse ; un bien perdu ne se retrouve plus. »
[1210] Plus précisément : au mois de février 1670, sous le titre de : DIVERTISSEMENT ROYAL.
[1211] Comédienne de l'époque : Mlle Hervé.
[1212] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[1213] Comédien de l'époque : La Grange.
[1214] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[1215] Comédienne de l'époque : Mme Béjart..
[1216] Comédien de l'époque : Hubert.
[1217] Comédien de l'époque : Molière.
[1218] Dans le rôle de l'époque : le sieur Estival.
[1219] Chanteurs : les sieurs Legros, Hédoin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel et deux pasges de la musique de la chapelle.
[1220] Chanteurs : les sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, sérignan, David, Aurat, Pevellois et Gillet.
[1221] Chanteurs : quatre pages de la musique de la chambre.
[1222] Danseurs : les sieurs Jouan, Chicanneau, Pesan,l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, La Montagne et Lestang.
[1223] Dans ce rôle : le Roi (Louis XIV)
[1224] Dans ces rôles : M. Le Grand, le marquis de Villeroy, le marquis de Rassan, les sieurs beauchamp et Favier de la Pierre.
[1225] Danseurs : les sieurs Beauchamp, Saint-André et Favier.
[1226] Dans ce rôle : Mlle Des Fronteaux.
[1227] Dans ce rôle : le sieur Gaye.
[1228] Dans ce rôle : Mlle Hilaire.
[1229] Dans ce rôle : le sieur Langeais..
[1230] Dans ce rôle : le sieur Fernon le cadet..
[1231] Interprétés par les sieurs Estival (premier satyre : amant de Caliste) et Morel (second satyre).
[1232] Interprétées par les sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'aîné et Isaac.
[1233] Danseurs : les sieurs Beauchamp, Saint-André, Magny, Joubert, favier l'aîné et Mayeu.
[1234] Interprété par le sieur Blondel.
[1235] Interpr2tée par Mlle de Saint-Christophlé.
[1236] Danseurs : Les sieurs Bouilland, Vaignard et Thibault.
[1237] Danseurs : les sieurs La montagne, Daluzeau et Foignard.
[1238] Danseurs : les sieurs Dolivet, le Chantre, saint-André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils et Foignard le cadet.
[1239] Danseurs : les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André et Magny.
[1240] Interprétée par Mlle Hilaire.

[1241] Chanteur : le sieur Gaye
[1242] Chanteur : le sieur Langeais.
[1243] Danseurs : les sieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André, Foignard l'aîné et Foignard le cadet.
[1244] Les noms de interprètes ne sont pas précisés.
[1245] Acrobates : Les sieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, Du Gard l'aîné net Du Gard le cadet.
[1246] Danseurs : les sieurs Le Prêtre, Jouan, Pesan l'aîné et Joubert.
[1247] Danseurs : les sieurs Paysan, La Vallée, Pesan le cadet, favre, Vignard, Dolivet fils, Girard et Charpentier.
[1248] Danseurs : les sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu et Desgranges.
[1249] Danseurs : La Montagne, Lestang, Favier le cadet et Arnald.
[1250] Interprété par le sieur Rebel.
[1251] Musiciens : les sieurs La Plaine, Lorange, Du Clos, Beaumont, Cardonnet et Ferrier.
[1252] Musicien : le sieur Diacre.
[1253] Interprété par le Roi (Louis XIV)
[1254] Danseurs : M. Le Grand, le marquis de Villeroy, le marquis de Rassan, les sieurs Beauchamp, raynal et favier.
[1255] Du mot espagnol *galanteria*, amusement agréable.
[1256] On l'appelait, par abréviation, le grand écuyer M. le Grand, et le premier écuyer M. le Premier.
[1257] M. de Lauzun, selon les commentateurs.
[1258] Pour : *per se* ; c'est-à-dire par soi-même. Ce qui signifie que É constituait une syllabe.
[1259] Pour : qui n'a craint ni. Faute de français.
[1260] De *breun*, mot cetique conservé dans le bas-breton, qui signifie chef, et n'est pas un nom propre.
[1261] Pour : remuer. Locution populaire.
[1262] Pour : je ne suis point assez hardi pour. Ellipse archaïque.
[1263] Pour : à ce que je crois. Ellipse archaïque.
[1264] Pour : nécessiciteuses. Emploi excessif et hardi du participe présent. Il n'est pas rentré dans notre langage.
[1265] Pour : malaisé.
[1266] Pour : divertissements.
[1267] Pour : prenais conseil de vous. Archaïsme concis et regrettable.
[1268] Imitation de l'ode d'Horace : *Donec gratus éram tior.*
[1269] La comtesse d'Escarbagnas fut composée pour la fête que Louis XIV donna à Madame (Marie-Thérèse d'Autriche), à son arrivée à la cour. Elle fut représentée à Saint-Germain en décembre 1671, et au Palais-Royal en juillet 1672. Lorsque Molière joua cette pièce devant la cour, une *pastorale*, dont il ne reste rien, y était intercalée.
[1270] Interprétée par Mlle Marotte.
[1271] Interprété par Godon.
[1272] Interprété par La Grange.
[1273] Mlle Beauval.
[1274] Interprété par Hubert.
[1275] Interprété par Du Croisy.
[1276] Interprété par Beauval.
[1277] Interprété par Mlle Bonneau.
[1278] Interprété par Boulonnois.
[1279] Interprété par Finet.
[1280] Au temps de Molière le verbe *grouiller* était une expression familière qui

signifiait, bouger, remuer … mais il n'avait pas l'acception argotique que nous lui connaissons aujourd'hui.
[1281] On peut, si l'on veut, recevoir tout ce beau monde, sans prendre la peine de se lever de son siège.
[1282] Le vers inachevé se termine ainsi dans la grammaire de Despautère : *Omne viri specie pictum vir dicitur esse.* Ces deux vers signifient : « Tous les noms d'homme sont du genre masculin, ainsi que tout ce qui est représenté sous la figure de l'homme. »
[1283] Ici se plaçait la Pastorale qui n'a pas été retrouvée.+
[1284] Pour la première fois.
[1285] Cette comédie est imitée du *Phormion* de Térence. Molière a fait aussi quelques emprunts à *la soeur*, comédie de Rotrou, et au *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.
[1286] Comédien de l'époque : Hubert.
[1287] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[1288] Comédien de l'époque : Baron.
[1289] Comédien de l'époque : La Grange.
[1290] Comédienne de l'époque : Mlle Beauval.
[1291] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[1292] Comédien de l'époque :Molière.
[1293] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[1294] Comédien de l'époque : De Brie.
[1295] L'idée de cette scène est plusieurs excellents traits sont pris dans *le Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, joué dix-huit ans avant *les Fourberies de Scapin*. C'est à propos de cet emprunt que Molière disait : « Je prends mon bien où je le trouve. »
[1296] Pour plus de précision et d'exactitude : la tragédie-ballet de *Psyché* fut représentée pour la première fois sur le théâtre des machines du palais des tuileries, au mois de janvier 1671, et sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 juillet de la même année. Elle eut trente-huit représentations consécutives ; et fut reprise deux fois l'année suivante.
[1297] Le sujet de *Psyché* venait, en effet, d'être remis en vogue par le roman de La Fontaine. Molière n'était pas en mesure de réaliser, seul, cette tragédie-Ballet, compte tenu des délais impartis par le roi. Les ordres de la cour étaient pressants : Pierre Corneille accepta de se charger du reste de la pièce, et voulut bien s'assujettir au plan souhaité par Molière. L'auteur de *Cinna* fit, à l'âge de soixante-cinq ans, cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soit au théâtre. Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault ; Lulli composa la musique.
[1298] Interprétée : Mlle Hilaire
[1299] Interprété par : De la Grille.
[1300] Danseurs : Les sieurs Chicaneau, La Pierre, Favier et Magny.
[1301] Danseurs : les sieurs De Lorge, Bonnard, Chauveau et Favre.
[1302] Interprété par le sieur Gaye.
[1303] Danseurs : Beauchamp, Mayeu, Desbrosses et Saint-André le cadet.
[1304] Danseurs : les sieurs Lestang, Arnal, Favier le cadet, Foignard le cadet.
[1305] Interprètes non précisés.
[1306] Interprétée par Mlle de Brie
[1307] Interprétées par Mlle La thorillère et Du Croisy.
[1308] Interprété par : La Thorillère le fils.
[1309] Interprètes non précisés.
[1310] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[1311] Comédienne de l'époque : Mlle de Brie.
[1312] Comédien de l'époque : Baron.

[1313] Comédien de l'époque : Molière.
[1314] Comédienne de l'époque : Mlle La Thorillère.
[1315] Comédienne de l'époque : Mlle du croisy.
[1316] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[1317] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[1318] Comédienne de l'époque : Mlle Beaupré.
[1319] Comédienne de l'époque : Mlle Beauval.
[1320] Comédien de l'époque : Hubert.
[1321] Comédien de l'époque : La Granoy.
[1322] Comédien de l'époque : Chateauneuf.
[1323] Comédien de l'époque :De Brie.
[1324] Comédien de l'époque : La Thorillère fils et Barillonnet.
[1325] Interprétée par Mlle Hilaire.
[1326] Interprétés par les sieurs Morel et Langeais.
[1327] Danseurs : Les sieurs Dolivet, Le Chantre, Saint-André l'aîné, Saint-André le cadet, La Montagne et Foignard l'aîné.
[1328] Danseurs : les sieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné et Girard
[1329] Interprète non précisé.
[1330] Danseurs : les sieurs Beauchamp, Chicaneau, Mayeu, La Pierre, favier, Desbrosses, Joubert et Saint-André le cadet.
[1331] Danseurs : les sieurs Noblet, Magny, de Lorge, Lestang, La Montagne, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, et Vaignard l'aîné.
[1332] Chanteur : le sieur Jeannot.
[1333] Chanteurs : Rénier et Pierrot.
[1334] Danseurs : les sieurs Bouteville, Des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pécourt, du Mirail et Lestang le jeune,
[1335] Danseurs : les sieurs Pol, Rouillant, Thibaut, La Montagne, Dolivet fils, Daluzeau, Vitrou et La Thorillère.
[1336] Danseurs : les sieurs Beauchamp, Hidieu, Chicaneau, Mayeu, Desbrosses, Magny, Foignard le cadet, Joubert, Lestang, Favier l'aîné et Saint-André le cadet.
[1337] Acrobates : les sieurs Cobus, Maurice, Poulet et Petit-Jean.
[1338] Interprété par le sieur Langeais.
[1339] Danseurs : les sieurs Beauchamp, Chicaneau, La Pierre, favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbrosses, Lestang, Foignard l'aîné et Foignard le cadet.
[1340] Interprétées par Mlles Hilaire et Desfronteaux.
[1341] Interprété par le sieur Gaye.
[1342] Danseurs : les sieurs Isaac, Paysan, Joubert, Dolivet fils, Breteau et Desforges.
[1343] Danseurs : les sieurs Dolivet, Hidieu, Le Chantre, Royer, Saint-André l'aîné et Saint-André le cadet.
[1344] Interprété par le sieur Blondel.
[1345] Chanteurs : les sieurs La Grille et Bernard.
[1346] Acrobates : les sieurs de Miniglaise et de Vieux-Amant.
[1347] Interprété par le sieur Morel.
[1348] Danseurs : les sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier le cadet, Goyer et Bureau.
[1349] Danseurs : les sieurs Manceau, Girard, La Vallée, favre, Le febvre et La Montagne.
[1350] Interprété par le sieur Estival.
[1351] Interprété par le sieur Rebel.
[1352] Interpètes non précisés.
[1353] Interprétés par les sieurs Beauchamp, Mayeu, La Pierre et Favier.

[1354] Interprétés par les sieurs Noblet, Chicaneau, Magny et Lestang.
[1355] Interprétés par les sieurs Camet, La Haye, Le Duc et Du Buisson.
[1356] Interprètes non précisés.
[1357] Voir Note de l'éditeur qui suit.
[1358] Ce qui suit, jusqu'à la fin de la pièce, est de M. Corneille, à la réserve de la première scène du troisième acte, qui est de la même main que ce qui a précédé.
[1359] Date de la première représentation.
[1360] Comédien de l'époque : Molière.
[1361] Comédien de l'époque : Hubert.
[1362] Comédiennes de l'époque : Mlle de Brie et Mlle Molière.
[1363] Comédien de l'époque : Baron.
[1364] Comédienne de l'époque : Mlle Villeaubrun (Geneviève Béjart).
[1365] Comédien de l'époque : La Grange.
[1366] Comédien de l'époque : La Thorillère.
[1367] Comédien de l'époque : Du Croisy.
[1368] Comédienne de l'époque : (Une servante de Molière qui portait ce nom).
[1369] Comédien non précisé.
[1370] Comédien non précisé.
[1371] Comédien non précisé.
[1372] Le Palais de Justice, dont les galeries étaient un lieu de promenade à la mode.
[1373] Le sonnet, tel que Trissotin va le lire, se trouve dans les *Oeuvres galantes en prose et en vers* de M. Cotin, Étienne Loyson, 1663. Il a pour titre : « *Sonnet à mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de nemours, sur sa fièvre quarte.* »
[1374] L'épigramme est dans le même volume que le sonnet. Elle est intitulée : « Sur un carrosse de couleur amarante acheté pour une dame, MADEIGAL : » avec cette note : « En faveur des Grecs et des Romains et de quelques-uns de nos Français qui affectent ces rencontres aux mots, quoique froides, j'ai fait grâce à cette épigramme. »
[1375] L'*enveloppe* est ce nom de Laïs, qui donne assez à entendrte qu'il s'agit d'une fille entretenue.
[1376] *Ithos*, les moeurs ; *pathos*, la passion (termes de rhétorique)
[1377] Fameux libraire du temps.
[1378] Noms forgés par Molière.
[1379] *Le Malade imaginaire* fut représenté pour la première fois le 10 février 1673 (Molière mourait 7 jours plus tard peu après une représentation de la comédie), sur le théâtre du Palais-Royal, et il ne fut joué devant le roi Louis XIV qu'après la mort de Molière le 19 juillet 1674, dans la troisième journée d'une fête donnée à Versailles au retour de la conquête de la Franche-Comté. Molière a emprunté les scènes oùToinette se travestit en médecin à un canevas italien, *Archelino medico volante*, qui lui avait fourni dans sa jeunesse la farce du *Médecin volant* ; Il a pu prendre l'idée du rôle de Béline dans une comédie intitulée *le Mari malade*. Enfin, l'intermède de *Polichinelle* est emprunté de *Boniface ou le Pédant*, pièce italienne qu'il avait déjà mise à profit dans le *Mariage forcé*.
[1380] Le nom des interprètes n'est pas précisé.
[1381] Il est vêtu en malade. De gros bas, des mules, un haut-de-chausses étroit, une camisole rouge avec quelque galon ou dentelle ; un mouchoir de cou à vieux passements, négligemment attaché ; un bonnet de nuit avec la coiffe à dentelle. (ces indications de costume ont été données par l'édition de georges Backer, Bruxelles, 1694)
[1382] Comédien de l'époque : Molière
[1383] On relira le chapitre VII intitulé « La mort de Molière » dans la BIOGRAPHiE

de la présente édition. C'est en effet en pleine représentation du Malade Imaginaire que Molière, victime d'une fluxion de poitrine, fut ramené chez lui pour y mourir quelques heures plus tard.
[1384] Comédienne non précisée.
[1385] Comédienne de l'époque : Mlle Molière.
[1386] Comédienne de l'époque : la petite Beauval.
[1387] Comédien non précisé.
[1388] Il est vêtu galemment et en amoureux.
[1389] Comédien de l'époque : La Grange.
[1390] Il est vêtu de noir et en habit ordinaire de médecin.
[1391] Comédien non précisé.
[1392] Il est vêtu de noir et en habit qui a un long collet uni. Ses cheveux sont longs et plats. Son manteau passe ses genoux, et il porte une mine tout à fait niaise.
[1393] Comédien de l'époque : Beauval.
[1394] Il est vêtu de noir et en habit ordinaire de médecin.
[1395] Comédien non précisé.
[1396] Il est vêtu de noir ou de gris-brun, avec une courte serviette devant soi, et une seringue à la main. Il est sans chapeau.
[1397] Comédien non précisé.
[1398] Comédien non précisé.
[1399] Com2dienne de l'époque : Mlle Beauval.
[1400] Bézoard, pierre qui se trouve dans le corps de certains animaux des Indes, et qui était regardée comme un bon contrepoison.
[1401] Adverbe exclamatif. Oui vraiment, oui ma foi.
[1402] M. de Bonnefoi.
[1403] « Nuit et jour je vous aime et je vous adore ; je vous demande un oui pour me soutenir ; mais si vous dites un non, belle ingrate, je mourrai. »
[1404] « Jusque dans l'espérance, le coeur s'afflige ; dans l'absence il consume tristement les heures. L'erreur si douce qui me fait espérer la fin de mon tourment, hélas ! se prolonge trop. Ainsi, pour trop aimer, je languis et je meurs.
[1405] « Nuit et jour je vous aime et je vous adore ; je vous demande un oui pour me soutenir ; mais si vous dites un non, belle ingrate, je mourrai. »
[1406] « Si vous ne dormez pas, au moins pensez aux blessures que vous faites à mon coeur. Si vous me faites périr, ah ! pour ma consolation, feignez au moins de vous le reprocher. Votre pitié adoucira mon martyre.
[1407] « Nuit et jour je vous aime et je vous adore ; je vous demande un oui pour me soutenir ; mais si vous dites un non, belle ingrate, je mourrai. »
[1408] « Galants qui, à toute heure, avec des regards trompeurs, des désirs mensongers, des soupirs fallacieux et des accents perfides, vous vantez d'être fidèles, ah ! que vous ne me trompez plus ! je sais par expérience qu'on ne trouve en vous ni foi ni constance. Oh ! combien est folle celle qui vous croit ! »
[1409] « ces regards languissants ne me donnent plus d'amour ; ces soupirs brûlants ne m'enflamment plus, je vous en donne ma parole. Malheureux galants, de vos plaintes mon coeur rendu à la liberté veut toujours se rire. Croyez que je sais par expérience qu'on ne trouve en vous ni foi ni constance. Oh ! combien est folle celle qui vous croit ! »
[1410] Sorte de pâtisseries sèches et très dures.
[1411] « Très bien. »
[1412] « je nie la conséquence. » Terme d'école.
[1413] « *je distingue*, mademoiselle ; dans ce qui ne regarde point sa possession, *je l'accorde* ; mais dans ce qui la regarde, *je le nie*. »
[1414] « Que dites-vous ? »
[1415] « je dis… »

[1416] Assurément.
[1417] Un vaisseau situé au fond de l'estomac.
[1418] Orifice intérieur de l'estomac, par où les aliments digérés entrent dans les intestins.
[1419] Ou *cholédoques* : canal qui conduit la bile du foie dans le duodénum.
[1420] Digestion lente et imparfaite.
[1421] Mauvaise digestion.
[1422] Ralentissement de la digestion, dû à une insuffisance d'enzymes digestifs
[1423] Espèce de dévoiement dans lequel on rend les aliments presque tels qu'on les a pris.
[1424] C'est en prononçant ce mot, au cours de la représentation du 17 février 1773, que Molière est victime d'une crise de convulsion. Il s'efforce de rire pour cacher l'incident. Il décédera, chez lui, quelques heures plus tard.
[1425] En 1663, le roi avait fait porter Molière pour mille francs sur la liste des pensions qu'il accordait aux hommes de lettres.
[1426] La bataille de Coutras, livrée le 20 octobre 1587.
[1427] Ce sonnet se trouve à la suite de la *Comtesse d'Escarbagnas*, dans sédition originale de 1682. C'était le prince de Condé qui avait exigé de Molière cette complaisance, qui, au reste, en remplissant les rimes données, avait fait la critique de cette puérile occupation, alors de mode.
Il y avait probablement alors un air en vogue sur lequel ce sonnet pouvait se chanter.
[1428] Il existait depuis le neuvième siècle, dans une vallée près de Bièvre-le-Châtel, une abbaye de religieuses, appelée Val-de-Grâce. Au mois de mai 1621, les religieuses, effrayées du mauvais état des bâtiments qu'elles occupaient, et dégoûtées depuis longtemps de ce séjour, acquirent un vaste emplacement au faubourg Saint-Jacques, avec une maison appelée le Fief-de-Valois, ou l'Hôtel du Petit-Bourbon, moyennant la somme de trente-six mille francs que paya la reine Anne d'Autriche, qui y fit faire en outre plusieurs constructions.
Cette princesse, stérile et inquiète, après vingt-deux ans de mariage, de ne pouvoir donner un héritier à la couronne, fit voeu d'élever un temple au Seigneur, si ses désirs se réalisaient. Enfin, le 5 septembre i636, elle donna le jour à un fils qui régna dans la suite sous le nom de Louis XIV. Après la mort de Richelieu, et du roi Louis XIII son époux, elle voulut acquitter les engagements qu'elle avait contractés avec le ciel. Elle fit reconstruire entièrement, et avec une somptuosité digne de sa reconnaissance, l'église et le couvent du Val-de-Grâce. Le 1er avril 1645, la reine et le jeune roi son fils vinrent en grande cérémonie poser solennellement la première, pierre de cet édifice. Les travaux commencés furent bientôt suspendus par les troubles de la minorité de Louis XIV; on les reprit en 1655; continués avec activité, les bâtiments claustraux furent achevés en 1662, et ceux de l'église en 1665.
Le célèbre François Mansard fut d'abord chargé de diriger ces travaux, et d'en fournir les plans; mais l'intrigue lui fit bientôt substituer Mercier et d'autres architectes inférieurs. François Anguier, sculpteur, prodigua son talent aux nombreux ornements de cette église. Le dôme fut peint intérieurement par Mignard. Cette vaste composition représente le séjour des bienheureux, divisé en plusieurs hiérarchies: c'est le plus bel ouvrage de ce peintre. On voit avec peine que cette peinture a beaucoup perdu de son effet, en perdant de la vivacité de ses couleurs. (M. DULAURE, Histoire de Paris, première édition, tome IV, page 74 et suivantes.)
[1429] L'Église du Val-de-Grâce fut fondée par Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Le roi en posa la première pierre en 1645 ; elle fut bénie en 1665. Le premier architecte fut François Mansart, qui mena les constructions jusqu'à 35 pieds au-dessus du sol ; Ch. Le mercier les conduisit jusqu'à la corniche ; elles furent terminées par Pierre Le Muet et gabriel Leduc. La coupole fut peinte par Pierre Mignard, qui représenta les cieux ouverts, ce qu'en style de peinture on appelle *une*

gloire. La plupart des sculptures sont de Michel Auguier.

[1430] Le dôme du Val-de-Grace était alors le plus élevé de tous ceux de Paris.

[1431] MIGNARD (Pierre), surnommé *Mignard-le-Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, né à Troyes en 1610, mort à Paris en 1695. Il avait un talent remarquable pour faire le portrait, et pour copier les tableaux des plus célèbres peintres. Louis XIV lui donna des lettres de noblesse, et le nomma son premier peintre après la mort de Le Brun. Molière le rencontra à Avignon, où Mignard s'occupait à dessiner les antiques d'Orange et de Saint-Rémi. Ils se vouèrent une amitié constante, et Mignard a laissé un portrait de notre auteur. La fille de ce peintre fameux fut marraine du troisième et dernier enfant de Molière. L'auteur d'un recueil intitulé *Anonymiana*, mélange de vers et de prose, prétend que Molière était épris des charmes de la fille de son ami, mariée depuis à M. de Feuquières.

[1432] L'invention, le dessin, le coloris. (*Note de Molière*)

[1433] L'invention, première partie de la peinture,

[1434] Le dessin, seconde partie de la peinture. (*Note de Molière*)

[1435] Le coloris, troisième partie de la peinture. {*Note de Molière*.)

[1436] On lisait sur le fronton: *Jesu nascenti Virginique matri*. C'est à cette inscription que Molière fait ici allusion.

[1437] Mignard avait fait à Rome un séjour de vingt-deux ans.

[1438] ROMAIN (Jules), peintre, dont le nom de famille était Giulio PIPPI, naquit à Rome en 1492; c'était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Ses compositions se font remarquer par leur feu, par la hardiesse de leur style, le goût du dessin, la grandeur des pensées, et la fierté de l'expression. Il était en outre très bon architecte. François 1er le combla de bienfaits.

[1439] CARRACHE (Annibal), né à Bologne en 1650, a laissé plusieurs tableaux qui font l'admiration des connaisseurs.

[1440] RAPHAËL SANZIO, né à Urbin en 1483, est de tous les peintres celui qui a réuni le plus de parties. François 1er fit de vaines tentatives pour l'attacher à son service, le pape Léon X s'opposant à l'émigration de ce grand homme.

[1441] MICHEL-ANGE, peintre, né à Rome en 1602, où il mourut en 1660.

[1442] Saint-Eustache. (*Note de Molière*)

[1443] *Revue des Deux Mondes* tome 77, 1886

[1444] Revue des Deux Mondes T. 21, 1848

[1445] Cette citation de Molière est un extrait du *Misanthrope*.

[1446] Cette citation de Molière est un extrait de *La Princesse d'Elide*.

[1447] Cette citation de Molière est un extrait de *L'Amour médecin*.

[1448] Cette citation de Molière est un extrait de *l'École des femmes*.

[1449] *Cette citation de Molière est un extrait de l'École des femmes*.

[1450] Cette citation de Molière est un extrait du *Misanthrope*.

[1451] Cette citation de Molière est un extrait du *Malade imaginaire*.

[1452] Cette citation de Molière est un extrait du *Malade imaginaire.*

[1453] Cette citation de Molière est un extrait du *Dépit amoureux*.

[1454] Cette citation de Molière est un extrait du *Médecin malgré lui*.

[1455] Cette citation de Molière est un extrait du *Sicilien*.

[1456] Ce proverbe de Molière est extrait de *Mélicerte*, II, III.

[1457] Ce proverbe de Molière est extrait des *Amants magnifiques*, I, I

[1458] Ce proverbe de Molière est extrait du *Sicilien*, VI.

[1459] Ce proverbe de Molière est extrait du *Dépit amoureux, IV, II, 1246*

[1460] Ce proverbe de Molière est extrait de *Misanthrope*, I, I, 248

[1461] Ce proverbe de Molière est extrait de *Don Juan*, V, II

[1462] Ce proverbe de Molière est extrait d'*Amphitryon*, III, IX, 1878-1879.

[1463] Ce proverbe de Molière est extrait de la *Critique de l'École des femmes*, III.

[1464] Ce proverbe de Molière est extrait de *Tartuffe*, IV, III, 1357.

[1465] Ce proverbe de Molière est extrait de *Don Juan*, I, II.
[1466] Ce proverbe de Molière est extrait de *l'École des femmes*, III, III, 829.